This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

Digitized by Google

P Fr 331.3
K F 848

BOUGHT WITH
THE INCOME FROM
THE BEQUEST OF
CHARLES MINOT,
OF SOMERVILLE,
(Class of 1828,)
29 June, 1878.

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

REVUE

CONTEMPORAINE.

Digitized by Google

(Vu les traités internationaux relatifs à la propriété littéraire, on ne peut reproduire ou traduire les articles de cette REVUE, sans l'autorisation des auteurs et des éditeurs.)

Digitized by Google

REVUE CONTEMPORAINE

PHILOSOPHIE. — HISTOIRE. — SCIENCES. — LITTÉRATURE.
POÉSIE. — ROMANS. — VOYAGES.
CRITIQUE. — ARCHÉOLOGIE. — BEAUX-ARTS.

TOME SEPTIÈME.

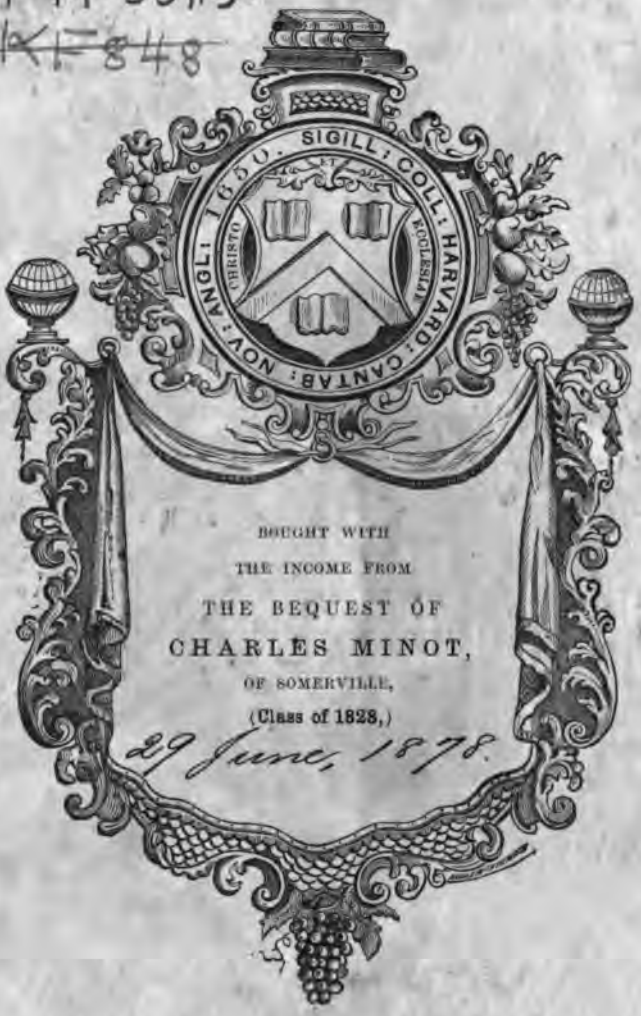
2e ANNÉE.

PARIS,
AUX BUREAUX DE LA *REVUE CONTEMPORAINE*,
FAUBOURG MONTMARTRE, N° 13.

1853.

Digitized by Google

P-Tr 331.3
K-T848



BOUGHT WITH
THE INCOME FROM
THE BEQUEST OF
CHARLES MINOT,
OF SOMERVILLE,
(Class of 1828,)
29 June, 1878.

Digitized by Google

Digitized by Google

WID-LC
PP
20
.P55
ocl
vol 7

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

REVUE

CONTEMPORAINE.

Digitized by Google

(Vu les traités internationaux relatifs à la propriété littéraire, on ne peut reproduire ou traduire les articles de cette REVUE, sans l'autorisation des auteurs et des éditeurs.)

Digitized by Google

REVUE CONTEMPORAINE

PHILOSOPHIE. — HISTOIRE. — SCIENCES. — LITTÉRATURE.
POÉSIE. — ROMANS. — VOYAGES.
CRITIQUE. — ARCHÉOLOGIE. — BEAUX-ARTS.

TOME SEPTIÈME.

2e ANNÉE.

PARIS,
AUX BUREAUX DE LA *REVUE CONTEMPORAINE*,
FAUBOURG MONTMARTRE, N° 13.

1853.

Digitized by Google

~~VIII.1~~
~~P Fr 331.3~~

HARVARD UNIVERSITY LIBRARY

18-8, June 29.
Bicot Jun.

Digitized by Google

HISTOIRE PHILOSOPHIQUE.

LA FRANCE ET LA MAISON DE BOURBON

AVANT 1789.

Dieu est plein à la fois de clarté et de mystère; il brille sans se dévoiler. De toutes les générations humaines, la nôtre devrait en être la plus convaincue, car il n'en est aucune qui ait vu s'accomplir tant et de si grandes choses à la fois imprévues et chargées de révélations éclatantes. Plus qu'aucun autre, notre siècle serait impardonnable d'être impie; Dieu n'a jamais été si visible. Visible, et en même temps impénétrable; les choses qui se sont passées de nos jours ont surpassé infiniment les plans et les forces des hommes; Dieu seul les a pu faire; les plus aveugles le reconnaissent. Maintenant que veut-il faire de nous? Les plus clairvoyants ne le démêlent point.

Entre les obscurités de la pensée divine, il en est une dont il est impossible de n'être pas frappé, et d'être frappé sans une profonde émotion. Quelles sont les vues de Dieu sur la maison de Bourbon? Il l'a traitée tour à tour avec des faveurs et des rigueurs inouïes dans l'histoire, pourtant si brillante et si tragique tour à tour, des familles royales. Deux siècles de puissance et de gloire sans pareille; puis, en moins de soixante ans, sur quatre Rois, un mort sur l'échafaud, deux dans l'exil; toutes les douleurs filiales épuisées par une sainte Princesse, toutes les douleurs maternelles par une sainte Reine; des enfants bannis violemment, au sortir du berceau, et jetés au loin, à

Digitized by Google

l'étranger, comme de grands criminels. Les Stuarts, si malheureux, n'avaient jamais eu d'éclat ni de bonheur; les Bourbons ont touché au faîte et aux abimes des fortunes royales; jamais tant de coups de foudre ne sont si rapidement tombés sur un si grand arbre; et pourtant le tronc brisé n'est pas mort; les branches sont dispersées, mais non pas desséchées. Pourquoi ainsi frappé? Pourquoi ainsi conservé? Est-ce une sentence? Est-ce une épreuve?

Même quand je ne la comprends pas, je crois à la Providence divine, et à la justice de la Providence divine. Nulle pensée, j'ose le dire, ne s'incline plus profondément que la mienne devant les ténèbres que Dieu place au-dessus de nous et devant nous. Mais Dieu, qui nous voile l'avenir, livre le passé à nos regards; s'il nous interdit de connaître ses desseins, il nous admet à étudier ses œuvres. Peut-être nous est-il permis d'entrevoir dans ses œuvres quelque chose de ses desseins.

La France et la maison de Bourbon avant 1789, c'est du passé, c'est de l'histoire. Je voudrais rappeler ce que la France et la maison de Bourbon ont été ensemble avant 1789. On l'a beaucoup oublié; mais ce que les peuples oublient ne disparaît pas, pour cela, dans l'enchaînement des faits qui influent sur leur sort.

Entre les faits de cette époque, voici le plus général et le plus saillant. Les deux siècles de la royauté de la maison de Bourbon, le dix-septième et le dix-huitième siècles, sont les plus beaux de notre histoire. C'est la mode, depuis longtemps déjà, de les opposer l'un à l'autre pour les élever ou les abaisser, les encenser ou les accuser l'un aux dépens de l'autre. Ils diffèrent beaucoup en effet, et il y a beaucoup à leur reprocher; mais au-dessus de leurs contrastes et de leurs fautes domine ce grand résultat qui leur est commun, le développement éclatant de la société française, le progrès rapide de la civilisation française, au dedans son activité, au dehors son expansion toujours croissantes. Ce sont, pour la France, deux siècles incomparables de puissance politique, de splendeur intellectuelle, d'élan vers le bien social.

Il se rencontre des esprits sérieux, honnêtes et sincères, qui regardent cette époque comme une époque de décadence. A partir du seizième siècle, de ce jour où ce qu'ils appellent l'unité religieuse de la société chrétienne a été rompue, et parcequ'elle a été rompue, il n'y a eu, pensent-ils, en Europe, qu'égarement et décadence. Je n'ai garde d'entrer ici dans ce débat, je ne puis qu'exprimer mon profond dissentiment. C'est là méconnaître également, selon moi, et la vérité des faits, et la grandeur de la religion chrétienne. Le bien et le mal ont été profondément mêlés dans le mouvement moral et social des deux derniers siècles, et le mal y a abondé, comme dans tout

Digitized by Google

grand mouvement humain, et les hommes n'ont pas encore mesuré, bien s'en faut, toute l'étendue de ce mal, ni secoué tout son joug. Mais pour apprécier justement le vaste ensemble de faits et d'idées qui est l'histoire d'un temps ou d'un peuple, il ne faut pas s'enfermer dans une seule idée et dans un seul fait comme dans une prison, quelque haut que soit placée la prison; il faut voir l'horizon tout entier, et tout ce qu'il contient, et tenir compte de tout. A tout prendre, et en la comparant aux phases antérieures, le bien domine dans cette phase des destinées françaises qui a rempli les dix-septième et dix-huitième siècles; elle a plus honoré que souillé, et plus servi qu'égaré l'humanité. Malgré nos mécomptes et nos tristesses, si immenses, l'instinct public de la France, je dis plus, l'instinct général du monde a été et demeure obstinément de cet avis.

Et la religion chrétienne ne risque rien à le reconnaître, car si elle a beaucoup souffert dans la crise du dernier siècle, ce sont pour elle des souffrances momentanées et qui lui préparent un éclatant triomphe. Il n'y a, dans le mouvement moral et social des temps modernes, aucune vérité, aucun bien que le christianisme n'admette et n'ait lui-même travaillé à répandre, et il possède seul les armes efficaces contre l'erreur et le mal qui y sont mêlés. Quand Dieu a fait luire sur le monde la lumière de la foi chrétienne, il ne l'a point affranchie des éclipses ni des orages que pouvaient susciter les passions des hommes; le christianisme a été associé aux destinées de l'humanité, et il a subi nos imperfections et nos fautes, destiné à les combattre, souvent sans les vaincre, mais toujours à leur survivre; ses propres malheurs n'ont rien qui doive troubler l'impartialité de ses fidèles dans l'appréciation des temps divers, car il est au-dessus de tous les malheurs. Quel plus grand revers pour lui que le triomphe du mahométisme dans l'orient de l'Europe, l'occident de l'Asie et le nord de l'Afrique? Et pourtant ne voyons-nous pas poindre le jour où ce revers sera réparé? Le sort de la religion chrétienne n'est pas plus compromis dans les révolutions intérieures des États que dans les invasions guerrières des peuples, et elle peut, sans péril, rendre justice aux époques qui l'ont le plus maltraitée; elle verra les sociétés humaines, à travers toutes leurs transformations, venir ou revenir toujours chercher, dans son sein, la vie et l'appui.

Tout en faisant à l'erreur et au vice, aux arrogantes prétentions de l'esprit et aux mauvaises passions du cœur humain, une large part dans les dix-septième et dix-huitième siècles, j'écarte donc toute idée de décadence; j'accepte ces deux siècles comme un temps où le bien surpasse le mal, plein de progrès véritable autant que d'éclat, et je me demande quel a été, dans ce grand travail, le principal acteur, le pays ou son gouvernement, la nation ou la dynastie?

Digitized by Google

L'une et l'autre ensemble. C'est une chimère que de prétendre, dans un pays monarchique, séparer la dynastie royale et la nation; elles sont intimement incorporées : la monarchie, c'est une dynastie.

Qu'a fait, pendant deux siècles de règne, la maison de Bourbon, dans son travail en commun avec la nation française? Quelle a été, en bien et en mal, sa part dans nos destinées?

La popularité de Henri IV a fait tort à sa gloire; l'éclat de son esprit a jeté quelque ombre sur son génie, et on a tant parlé de ses mots piquants ou charmants qu'on a un peu oublié ses grandes et fortes actions. Ce Roi de droit, qui, pour devenir Roi de fait, eut autant de peine à prendre que le plus laborieux usurpateur, ce parvenu légitime a, le premier, posé en France les bases d'une politique nationale et d'un gouvernement public, c'est à dire d'un gouvernement préoccupé, avant tout, du pays lui-même et du pays tout entier.

C'était alors un fait bien nouveau que le pays pris pour but et son intérêt pour règle du gouvernement. L'esprit chrétien avait inspiré Saint Louis. L'esprit national avait entraîné Charles VII. Le peuple, les souffrances du peuple, la bienveillance pour le peuple, avaient préoccupé Louis XII. Henri IV, le premier, porta dans le gouvernement la pensée habituelle de l'intérêt public, supérieur à tout intérêt de personne, de classe ou de parti. Nouveauté d'autant plus belle que Henri IV, dans sa lutte pour son trône, avait été soutenu par un parti et repoussé par un parti. Le chef des protestants et l'adversaire des ligueurs mit la France au-dessus des protestants et des ligueurs. Fut-ce un pur calcul d'intérêt personnel? Non : ce fut surtout intelligence de l'état de la société et des conditions du gouvernement. Henri IV n'avait pas eu les seuls protestants pour amis et pour soutiens. Au milieu des grands désordres et dans le grand mouvement intellectuel du seizième siècle, un parti s'était formé, qui, à vrai dire, n'était pas un parti, mais j'emploie ce mot, qui ne convient guère, n'en trouvant pas d'autre, le parti des politiques sensés et honnêtes, qui plaçaient le droit, la justice, le bon sens et le bien public au-dessus de toutes les dissensions et de toutes les prétentions religieuses, aristocratiques ou populaires, et qui voulaient en faire la règle de conduite du gouvernement comme du peuple. Vrai parti de la monarchie et de la société française, bien plus avancé que son temps par ses idées, et pourtant seul en harmonie avec les besoins et les vœux réels de son temps, et qui seul comprenait la France, quoiqu'il n'en fût pas toujours compris. Le chancelier de l'Hôpital avait été le ministre de ce parti; le président de Thou devint son historien; Henri IV fut son roi.

Ainsi ont commencé ensemble la royauté de la maison de Bourbon et le gouvernement de la France pour la France elle-même. C'est là le caractère et le sens de l'administration intérieure de Sully; adminis-

Digitized by Google

tration bien imparfaite encore, bien inexpérimentée et bien incohérente dans ses mesures, mais élevée au niveau de sa mission par cette notion et ce sentiment du bien public qu'elle s'appliquait à poursuivre. Une telle nouveauté dans le gouvernement méritait d'avoir Sully pour ministre.

C'est là aussi qu'il faut chercher le vrai caractère de la conversion de Henri IV à l'Église catholique. Il était prince, politique et soldat, non pas croyant fervent ni théologien. Il avait été sincèrement protestant, sans y penser beaucoup, par tradition plus que par conviction, sans que la religion de sa famille fût réellement devenue la foi de son âme. Si Du Plessis-Mornay eût abandonné le protestantisme, il eût trahi ce qui était pour lui la vérité souveraine, et sacrifié, pour un intérêt temporel, son salut éternel. Henri IV n'en était point là; il changea de situation plus que de religion; il crut faire envers le pays son devoir de Roi bien plus qu'abandonner sa foi, et il ne mentit point à son âme en sauvant la France.

En même temps qu'il rendit à la France la paix, il assura, à la communion dont il se séparait, la liberté. L'édit de Nantes a été l'un des premiers et le plus éclatant essai tenté en Europe pour établir la liberté religieuse, dès le lendemain et presque au milieu de violentes guerres religieuses. Non pas la liberté religieuse telle que nous l'entendons et que nous la possédons aujourd'hui, fondée, en droit, sur la distinction de la vie civile et de la vie religieuse, mais la liberté, pour les chrétiens dissidents, de pratiquer en fait leur foi et leur culte, à certaines conditions et sous certaines garanties mutuellement acceptées. Le malheur de l'édit de Nantes, ce fut d'être au-dessus de l'esprit et de la morale de son temps : pour qu'une liberté dure, il faut que ceux à qui elle déplaît sachent la respecter, et que ceux qui en jouissent sachent en user.

Henri IV ne posa pas seulement les premiers fondements de la liberté religieuse; il l'admit aussi dans la vie civile. Les protestants élevèrent contre son ingratitude des plaintes bien naturelles; ils lui avaient donné la victoire et ils étaient vaincus ! Il ne fit probablement pas, pour ses anciens amis, tout ce que voulait la justice et permettait son pouvoir; il avait de grandes méfiances à dissiper, de grands ménagements à garder; il était Roi, Gascon, libertin et moqueur. Dans de telles conditions, on devient aisément plus égoïste que ne l'exige même la raison d'État. Cependant, des faits nombreux attestent que les protestants n'étaient point exclus des affaires sous le prince qui avait le plus illustre d'entre eux pour premier ministre. Lorsque, en 1840, je rencontrai pour la première fois à Londres Daniel O'Connell, il me dit : « Nous sommes ici, vous et moi, monsieur, deux nouveautés, vous, protestant, ambassadeur du Roi de France, moi,

Digitized by Google

Digitized by Google

REVUE

CONTEMPORAINE.

Digitized by Google

tement; il arrêta en Europe l'empire de la maison d'Autriche, et lui opposa la grandeur croissante de la maison de Bourbon : indirectement, il fit beaucoup plus; il imprima décidément à la politique française, dans les affaires où l'État et l'Église se touchent, cette attitude indépendante avec mesure, et laïque bien que fidèle, qui a exercé sur le caractère et le sort de notre civilisation une si salutaire influence. Dans la France catholique, l'État et l'Église se sont soutenus sans se dominer l'un l'autre; l'État a été attaché, mais non asservi à l'Église; l'Église a été distincte, mais non séparée de l'État; les deux pouvoirs ont été obligés de délimiter et de respecter mutuellement leurs domaines. Situation difficile, dans laquelle, de part et d'autre, des fautes graves ont été commises, et qui n'a encore été ni bien comprise, ni pleinement acceptée, mais qui n'en est pas moins excellente en soi, conforme à la vérité des choses, déjà féconde en bons résultats, et qui contient en germe, dans l'intérêt de la société religieuse comme de la société civile, la solution des problèmes dont leurs rapports sont encore embarrassés.

Par sa politique extérieure surtout, le cardinal de Richelieu s'est placé au premier rang parmi les hommes d'État qui ont eu l'instinct de cette situation et qui l'ont prise pour règle de leur conduite. Il servit ardemment deux causes : la royauté en France, la France en Europe; et, grâce à lui, après la mort du plus insignifiant des Bourbons, la France se trouva, au-dedans plus monarchique, dans l'ordre intellectuel plus active et plus avancée, et en Europe plus forte que ne l'avait laissée, trente-trois ans auparavant, le plus sage de ses Rois.

Louis XIV est, non pas le plus grand, mais le plus éclatant des Bourbons; il a valu beaucoup et coûté cher à la France. Je voudrais dire avec équité, mais sans réserve, ce qu'il nous a valu et coûté.

Le désordre des mœurs est de tous les temps; et depuis François Ier, il avait pris à la cour de France une étendue et une publicité déplorables; les maîtresses et les bâtards des Rois étaient devenus une sorte d'institution reconnue et acceptée autour d'eux par les plus honnêtes gens. Les vertus de la vie domestique tiennent plus de place qu'on ne croit dans la moralité générale et dans le sort des nations; l'ordre dans la famille est la première pierre de l'ordre dans l'État, et c'est l'un des plus divins caractères de la religion chrétienne que l'auréole dont elle a entouré les mœurs pures. La civilisation moderne doit, à cette sainte sévérité de sa loi religieuse, ce qu'il y a peut-être de plus original dans sa physionomie, et une grande partie de sa force comme de sa beauté. Louis XIV fit plus que continuer les scandales de ses prédécesseurs; il eut la prétention de les faire presque respecter et consacrer, parce que c'étaient des scandales royaux; ils furent, non-seulement publics, mais officiels et solennels comme la royauté elle-même, et bientôt les

Digitized by Google

honneurs qu'ils recevaient à la cour devinrent des droits dans l'État. Cet éclat pompeux des mauvais exemples de Louis XIV, et la position qu'il fit à ses maîtresses et à ses bâtards, cette outrageante violation des lois de la monarchie comme de la morale privée, furent au nombre des causes qui, dans le cours du dix-septième siècle et malgré des influences contraires, altérèrent profondément en France les mœurs publiques et les sentiments monarchiques. Altération d'autant plus funeste que la religion s'y trouva, dans une certaine mesure, compromise. C'est la gloire du dix-septième siècle d'avoir été un siècle sincèrement et sérieusement religieux : jamais et nulle part la foi et l'Église catholique n'ont brillé d'un plus grand éclat de vertu comme de génie; génie et vertu d'autant plus beaux qu'ils se déployaient au sein d'une société où le désordre et le vice bouillonnaient encore de toutes parts. C'était un temps plein de libertés incohérentes et de frappants contrastes; les caractères les plus purs, les existences les plus austères s'y rencontrent à côté des esprits les plus déréglés et des vies les plus licencieuses; et souvent, sous le même nom, dans le cours de la même vie, apparaissent successivement les plus extrêmes élans du désordre et de l'ordre, de la passion effrénée et de la piété exemplaire. Si Louis XIV, dans ses mœurs, n'avait fait que participer à ces contradictions et à ces transformations morales de son temps, il n'y aurait point de faute ni de mauvaise influence particulière à lui imputer; mais le caractère de sa vie privée et de ses exemples fut autre; il était en même temps déréglé et dévôt, adonné aux désordres de ses passions et aux pratiques de sa foi, et poussant l'orgueil royal à ce point d'unir fastueusement les mauvaises mœurs et la piété; en sorte que la religion prit en lui l'apparence, ou d'une hypocrisie, ou d'une croyance superficielle et vaine, ce qui est pour elle, dans l'esprit des peuples, le plus grave danger. Ce danger éclata, à la mort de Louis XIV, dans la réaction de licence et d'impiété qui ouvrit le règne de son successeur. Le vieux Roi, qui était, au fond, honnête et sincère, l'entrevit avec tristesse et l'eût repoussée avec dégoût; mais il avait, dans les sources de cette corruption de cour qui devait être si contagieuse, une grande et funeste part.

Il ne gouverna guère mieux ses passions politiques que ses passions privées; il fut ambitieux comme il était amoureux, sans mesure dans ses désirs et avec un orgueil sans frein. L'excès de son ambition et de ses guerres eut deux fatales conséquences : l'une, d'épuiser et de lasser la France à ce point que, pendant soixante ans, toute grande entreprise de politique extérieure lui fut antipathique, et tout grand effort presque impossible; l'autre, d'alarmer et d'irriter tellement l'Europe qu'elle ne songea plus qu'à se méfier et à se défendre de la France. Henri IV et Richelieu avaient lutté pour l'équilibre européen, et ils

Digitized by Google

avaient pour eux, dans cette cause, une partie de l'Europe, l'Angleterre, la Hollande, l'Allemagne protestante, la Suède : Louis XIV aspira à la domination européenne, et il rallia contre lui l'Europe presque entière, protestante ou catholique ; et son plus grand succès diplomatique, l'acquisition du trône d'Espagne pour son petit-fils, fut sur le point d'entraîner sa propre ruine. Au dehors encore plus qu'au dedans de l'État, toute prétention excessive et arrogante est une faute tôt ou tard fatale : dans l'état des sociétés chrétiennes depuis trois siècles, nul n'est assez fort en Europe pour rester longtemps seul maître, et les plus petits finissent par devenir redoutables quand une oppression ou une crainte commune les rallie contre l'un des grands. La diplomatie de Louis XIV méprisa trop souvent le droit; elle fut souvent inique et machiavélique avec violence et dédain. Il y a une certaine mesure d'égoïsme et de succès qu'une politique habile ne dépasse point. Louis XIV s'y trompa quelquefois; et il finit par payer cher, et la France paya cher, longtemps encore après lui, ses superbes entraînements.

A l'intérieur, Louis XIV fit triompher, en principe comme en fait, le pouvoir absolu. Régime qui a son époque dans la vie des nations, qui est quelquefois et quelque temps nécessaire, mais qui ne saurait devenir définitif et permanent sans entraîner l'abaissement et la décadence de la société, de son gouvernement et des hommes eux-mêmes qui y vivent, souverain ou sujets. Louis XIV n'en fut point, au dix-septième siècle, le premier auteur; Richelieu et Mazarin en avaient soutenu les grandes luttes et assuré le succès. Je ne voudrais pas juger sévèrement la Fronde et les Frondeurs; beaucoup d'idées justes, de sentiments élevés, d'honnêtes désirs et de patriotiques espérances apparurent dans ce court élan d'une partie de la France vers l'ordre légal et la liberté politique; la magistrature s'y montra animée d'un vertueux respect pour les droits de tous; des éclairs d'intelligence et de hardiesse politique percèrent çà et là dans la bourgeoisie ; et je ne saurais assister, sans une impression de regret presque affectueux, à la destinée de ce cardinal de Retz, grand et courageux esprit qui, dans un gouvernement libre, eût peut-être été un grand homme, et que les défauts de son temps, plus encore que les siens propres, condamnèrent à vivre en libertin et en brouillon, et à ne trouver, à la fin de sa vie, un peu de dignité que dans l'obscurité d'un couvent. La Fronde fut une tentative sincère, mais plus bruyante que passionnée, chez les bourgeois, égoïste et impertinente chez les princes, frivole de la part de tous, et évidemment vaine ; ni les idées, ni la constitution du parti Frondeur n'offraient les conditions nécessaires d'un régime libre, et son triomphe, s'il eût pu triompher, n'eût abouti qu'à l'impuissance dans le gouvernement et à l'anarchie dans l'État. La Royauté seule pouvait alors rallier et gouverner la France.

Digitized by Google

Elle y obtint rapidement les plus brillants succès et n'y rencontra presque aucun obstacle : les protestants, les jansénistes et la belle, mais étroite et rêveuse coterie de Fénelon, ce sont là les seuls éléments, les seules traces d'opposition qui apparaissent sous ce règne. Jamais le pouvoir absolu n'a été plus facile et plus heureux. Jamais aussi, en revanche, les pernicieux effets de sa nature, dans les circonstances même les plus favorables, ne se sont plus promptement ni plus clairement développés. Le gouvernement de Louis XIV, ce pouvoir si éclatant, si fort, si incontesté, si vainqueur, se vit, à la fin de son règne, dans le cours de sa propre vie, frappé de faiblesse et de décadence : il avait tout dompté, et tout dépérissait autour de lui, les hommes comme les choses, les caractères et les esprits aussi bien que ses armées et son trésor. Il n'avait admis point de libertés pour l'avertir, point d'institutions pour le contenir; il n'en trouva point, dans les mauvais jours, pour soutenir et retremper son gouvernement. Les fautes et les injustices qu'il avait commises et oubliées pendant sa gloire, revinrent, comme autant de spectres, le tourmenter dans son déclin. Le pouvoir ne se suffit pas longtemps à lui-même : il s'énerve et se dessèche bientôt si l'intervention active de la société dans ses affaires ne vient le nourrir et le renouveler. C'est là, entre autres, un des mérites des institutions libres. Louis XIV est, de tous les grands souverains avant 1789, celui qui a fait la plus concluante épreuve des vices et des vanités du pouvoir absolu.

Je n'ai rien caché ni rien atténué de ce que je regarde, sous ce règne, comme des fautes graves, et de leurs funestes effets. Ce n'en fut pas moins, pour la force et la civilisation de la France, une époque pleine de résultats aussi salutaires que grands; et pour en revenir à la question comme je l'ai posée, Louis XIV, dans l'ensemble de son histoire et de la nôtre, nous a valu bien plus qu'il ne nous a coûté.

Je ne suis pas de ceux qui ne font nul cas de la gloire quand il n'en reste que la gloire seule; même stérile, la gloire est belle, à ce titre seul que c'est la nature humaine se déployant dans son énergie et sa grandeur. Cependant il n'y a de vraies conquêtes que celles qui demeurent, et la guerre, même glorieuse, ne serait qu'un fléau si elle n'apportait pas de nouvelles et solides forces à la patrie. Presque toutes les conquêtes de Louis XIV sont devenues des provinces de la France; preuve certaine qu'elles furent bien choisies et bien faites. Son ambition était grande, mais point excentrique; roi de droit, et en harmonie avec tous les gouvernements de droit de l'Europe, il ne rêvait aucun bouleversement européen et ne recherchait que des agrandissements naturels et limités. La France lui doit l'extension durable et l'unité compacte du territoire national.

Elle lui doit en même temps, au dedans, son unité politique et so-

Digitized by Google

ciale : par l'ascendant de la royauté, par l'administration, par la législation, il a fortement commencé et avancé l'œuvre accomplie de nos jours, l'union de toutes les parties de l'État et de toutes les classes de la société en une seule et même nation, sous l'empire d'un seul et même gouvernement. Grand fait, qui donne à résoudre, dans l'intérêt de l'ordre comme de la liberté, de grands problèmes encore à peine entrevus, mais qui n'en est pas moins le caractère essentiel et le résultat inévitable de la civilisation moderne. Dans l'état actuel des idées, des mœurs et des forces matérielles dont l'homme dispose, la profonde dissemblance et l'isolement des divers éléments sociaux sont impossibles : le même mouvement les anime ou les égare; la même lumière les éclaire ou les éblouit; ils assistent tous aux mêmes spectacles et subissent les mêmes destinées; ce n'est plus une aggrégation d'êtres plus ou moins divers et séparés; c'est un seul corps dont tous les membres se tiennent intimement, où tous les principes soit de santé, soit de maladie, circulent rapidement et partout. Il est urgent de rechercher quel régime convient à un corps ainsi constitué; mais il faut accepter pleinement son unité, car c'est sa constitution même. Le siècle et le gouvernement de Louis XIV ont, les premiers, fait faire à la France, vers cet état social, des pas décisifs.

C'est lui aussi qui a imprimé aux classes moyennes, à leur prospérité privée et à leur influence politique, ce mouvement ascendant si général et si rapide qui est devenu l'une des premières forces et des premières lois de notre état social. Quand Colbert prenait pour règle de conduite cette maxime écrite dans l'un de ses mémoires au Conseil du Roi : « Pour remettre le commerce, il y a deux choses nécessaires, la sûreté et la liberté, » il posait les bases de la richesse des classes moyennes. Quand Louis XIV appelait des bourgeois dans son ministère, et remettait entre leurs mains, par son organisation administrative, les affaires des provinces, il posait les bases de leur pouvoir. Saint-Simon a pu s'indigner de ces faits; des Français seraient impardonnables de les méconnaître : nul n'a plus fait que Louis XIV pour leur élévation à la vie publique et leur importance dans l'État.

Il y a une gloire qui est étrangère à toutes les distinctions, à toutes les luttes de classes ou de partis, qui prend sa source dans tous les rangs d'un peuple, et répand sur le peuple entier ses plaisirs et son éclat; la plus libérale et la plus civilisante, s'il est permis de parler ainsi, en même temps que la plus personnelle et la plus aristocratique des gloires : c'est la gloire des grandes œuvres de l'intelligence, la gloire du génie supérieur dans les lettres, les sciences, les arts, dans ces nobles travaux qui ne sont ni des professions ni des carrières, mais les élans de l'homme vers le vrai et le beau éternels, avec le seul dessein de les saisir et de les reproduire pour charmer et élever,

Digitized by Google

par leur contemplation, tous les hommes. C'est le privilége de cette gloire qu'elle peut appartenir aux temps et aux états de société les plus divers, républiques ou monarchies, régimes de liberté vive ou de pouvoir fort, temps de repos ou d'orage, de mœurs simples ou brillantes, et que, partout où elle éclate, elle donne aux siècles, aux pays, aux chefs d'État en qui elle se personnifie, un nom populaire et immortel. Louis XIV a eu le mérite, rare chez les Rois absolus, d'apprécier à sa valeur cette gloire et le juste bonheur de l'obtenir. Il ne voulait pas de la liberté politique, mais il admettait la liberté littéraire et savante, et il la protégeait ou la tolérait, quelquefois même quand elle ne lui plaisait pas. Il était dévôt, et il a soutenu Molière contre les faux dévôts; il persécutait les jansénistes, et Pascal, Racine et Boileau ont pu, sans se perdre, les avouer et les défendre; il n'aimait pas Fénelon, il le reléguait dans son diocèse, et il n'a jamais songé à l'empêcher de soutenir librement, contre Bossuet, la polémique la plus vive. On admire à bon droit, dans les œuvres littéraires du dix-septième siècle, la beauté pure de la forme, la grandeur simple du langage; il faut y admirer aussi le libre développement de la pensée et du débat dans les matières dont ce siècle s'occupait avec un sérieux intérêt; et Louis XIV a mérité que la gloire intellectuelle de son temps s'attachât à son nom, puisqu'il en a aimé l'éclat, secondé l'essor et accepté la liberté.

On peut passer en revue toutes les parties du règne et de la vie de ce prince, les principes et les procédés généraux de son gouvernement, ses guerres, ses négociations, sa législation, son administration, ses rapports avec l'Église, la noblesse, la magistrature, les lettrés, l'armée, le peuple; on peut y relever beaucoup d'erreurs, de torts et de malheurs. Quand la critique aura ainsi parcouru tout l'édifice, il n'en restera pas moins grand ni moins plein. Il y a eu des Rois plus vertueux et meilleurs; d'autres ont été, par eux-mêmes, de plus grands hommes; aucun n'a été plus national dans son égoïsme; aucun n'a plus fait pour la force, la gloire et la civilisation de son pays.

Étrange contraste! Autant Louis XIV remplit son siècle, autant Louis XV tient peu de place dans le sien. Sous Louis XIV, le Roi, sa cour, son gouvernement occupaient sans cesse et attiraient à eux la nation; sous Louis XV, la nation vécut, se développa, brilla à part du Roi, de sa cour et de son gouvernement, leur résistant peu, mais les critiquant incessamment avec un singulier mélange de vivacité intellectuelle et de froideur pratique, exclusivement préoccupée d'elle-même, de ses idées, de ses ambitions et de ses espérances.

Louis XV s'isolait de la nation comme la nation de lui; homme d'esprit et d'un esprit juste, il voyait la France entrer dans des voies

Digitized by Google

nouvelles et périlleuses; il n'avait garde de l'y suivre, et ne se sentait pas la force, et ne voulait pas prendre la peine de l'en détourner pour la conduire autrement et ailleurs. Son égoïsme fut aussi insouciant et paresseux que celui de Louis XIV avait été actif et national; il oubliait la France dans Versailles, et les affaires comme les devoirs de la royauté dans ses plaisirs.

Adonné à cette clairvoyance indifférente et inerte, il poussa à l'excès deux des fautes de Louis XIV, les scandales de la vie privée et l'étalage du pouvoir absolu. Ses mœurs furent infiniment plus licencieuses, et ses maximes comme ses façons de procéder dans le gouvernement bien plus arbitraires que ne l'avaient été celles de son aïeul. Il agissait peu et n'imposait point en ayant l'air de prétendre beaucoup, ce qui compromet l'autorité sans la faire sentir.

Mais les Bourbons, même au sein des prétentions du pouvoir absolu, gardent toujours leur nature modérée et douce, et la France reste toujours un pays de sociabilité sympathique. Malgré leur isolement mutuel et leurs tendances profondément diverses, la cour et la ville, le roi et la nation ne furent point, durant cette époque, étrangers l'un à l'autre; les mêmes idées pénétrèrent, les mêmes goûts se répandirent, les mêmes plaisirs furent recherchés dans les deux régions, et une tolérance, presque une complaisance réciproque s'établit entre elles, en dépit de leurs méfiances et de leur hostilité. La France, sous Louis XV, fut mal gouvernée, mais non opprimée; le pouvoir eut des airs hautains et des pratiques arbitraires; mais en fait, la liberté fut grande, souvent licencieuse; et l'esprit humain, dans ses fantaisies déréglées comme dans ses nobles mouvements, fut traité, par l'autorité elle-même, en enfant gâté, quelquefois grondé avec bruit, jamais rudement ni efficacement réprimé. Les partisans de la liberté ont mauvaise grâce à juger avec rigueur le gouvernement de Louis XV, car il a été vraiment libéral avec eux; il les a laissé passer et faire avec une courtoisie qui mérite de leur part quelque reconnaissance.

Je ferai, sur sa politique extérieure, une remarque analogue : elle fut souvent mesquine, inconséquente, également faible dans la pensée et dans l'exécution, mais habituellement pacifique et modérée, attentive à ne point troubler la prospérité du pays ni l'équilibre de l'Europe. Après les guerres sans fin et les ambitions sans mesure de Louis XIV, c'était un régime et un exemple salutaires que le goût du cardinal de Fleury pour la paix, et son respect pour les droits des autres États, et son application à éviter les questions vives ou à les résoudre par les voies douces quand il ne pouvait les éviter. Politique peu éclatante et qui ne provenait pas toujours d'une vertueuse sagesse, mais qui venait à propos et dont la France recueillait d'utiles fruits.

Digitized by Google

Pour les peuples comme pour les individus, l'ingratitude n'est pas seulement un tort grave; c'est une faute qui coûte cher. A cette époque, pour les esprits actifs et avides de progrès, la liberté de fait était grande; pour les masses, le repos et le bien-être n'étaient que rarement et passagèrement compromis. La France méconnut ces biens; elle ne rendit justice ni à sa propre situation, ni au pouvoir ancien et tempéré qui l'en faisait ou l'en laissait jouir; elle se dit opprimée et malheureuse. Les révolutions lui ont appris ce que sont vraiment l'oppression et le malheur.

La France du dix-huitième siècle était d'autant moins en droit d'être sévère envers son gouvernement qu'elle avait elle-même, dans les torts dont il était coupable, une large part. Il fut incertain et incohérent dans ses idées, licencieux dans ses mœurs, faible avec des prétentions excessives, incrédule avec de vaines apparences de foi: à qui la principale faute? d'où venait, en ce sens, la forte et décisive impulsion? entre les torts du pouvoir à cette époque, le plus grave peut-être était précisément celui dont la France ne songeait pas à se plaindre, le tort de ne pas lutter contre les mauvaises pentes du temps, et de s'y laisser aller soi-même au lieu de les combattre par l'exemple comme par l'exercice de l'autorité. C'est notre disposition de nous précipiter tête baissée dans la direction qui, pour le moment, nous convient ou nous plaît; tantôt nous nous livrons sans réserve au gouvernement qui nous y pousse; tantôt nous l'y poussons nous-mêmes avec une impétuosité aveugle; et puis, nous nous en prenons à lui des conséquences de notre servilité ou de notre témérité; nous l'accusons du mal que nous lui avons laissé ou fait faire, et que nous nous sommes fait nous-mêmes. Pour se plaindre à bon droit, il faut avoir résisté; il faut au moins n'avoir pas imprimé soi-même ou silencieusement suivi le mouvement dont on déplore les effets. La France, sous Louis XV, influa, bien plus que ne le fit son gouvernement, sur ses propres destinées; ce fut une époque de développement effréné de nos défauts comme de nos qualités, de nos plus tristes erreurs et de nos plus mauvais désirs comme de nos plus justes et plus belles espérances. Acceptons-en pour nous-mêmes la responsabilité, au lieu de la rejeter, sans vérité comme sans dignité, sur un pouvoir modéré et doux que, par nos clameurs ou nos exigences emportées, nous avons paralysé ou entraîné tour à tour.

Louis XV mort, la France fut mise à une grande épreuve : le plus vertueux comme le plus malheureux des Bourbons monta sur le trône. Si je ne pouvais parler de Louis XVI avec un respect parfaitement sincère, je m'en tairais absolument; il y a des infortunes qui commandent au moins le silence, et des iniquités qui demeurent détestables et maudites, quand même on croirait leur trouver, dans les

Digitized by Google

fautes de la victime, quelque explication ou quelque excuse. Mais je n'éprouve point d'embarras semblable, car, dans ma pensée, la pleine vérité sur Louis XVI tourne au profit du respect.

Avec lui montaient sur le trône les vertus les plus nécessaires au gouvernement de la France : des mœurs pures et simples, le sentiment du devoir, l'honnêteté des desseins et de la vie, des intentions profondément bienveillantes et humaines, et très-peu d'ambition personnelle dans le pouvoir. Que fallait-il de plus pour que la France, de concert avec son Roi, accomplît dans ses lois et son gouvernement les réformes et les progrès dont elle avait besoin?

Il fallait précisément ce qui ne se rencontra point; il fallait que la France ne voulût et ne cherchât que les réformes et les progrès dont elle avait besoin.

Mais dans le mouvement de 1789, dans les idées et les passions qui dominaient alors les hommes, soit qu'ils vissent ou ne vissent pas clair au fond de leur âme, il y avait tout autre chose que le besoin de réformes et de progrès, il y avait une révolution. Ce n'est point l'esprit de justice et de liberté, c'est l'esprit révolutionnaire qui, par violence et par ruse, s'est saisi alors de la France, s'est dressé devant Louis XVI, et a rendu vaines les meilleures dispositions et impossible tout concert sincère et efficace entre le pays et son Roi.

Je ne connais dans l'histoire du monde point d'époque où tant de belles idées et de sentiments généreux, tant d'intentions désintéressées et d'honnêtes espérances se soient déployés avec tant d'éclat dans le cœur des hommes et au sein d'une société humaine. Quelle lamentable chute après un tel élan! Quel affreux contraste entre le rêve et le réveil!

Le goût et le péché révolutionnaires par excellence, c'est le goût et le péché de la destruction pour se donner l'orgueilleux plaisir de la création. Dans les temps atteints de cette maladie, l'homme considère tout ce qui existe sous ses yeux, les personnes et les choses, les droits et les faits, le passé et le présent, comme une matière inerte dont il dispose librement, et qu'il peut manier et remanier pour la façonner comme il lui plaît. Il se figure qu'il a dans l'esprit des idées complètes et parfaites qui lui donnent sur toutes choses le pouvoir absolu, et au nom desquelles il peut, à tout risque et à tout prix, briser tout ce qui est pour le refaire à leur image. Ce fut là l'abîme que la France, en 1789, ouvrit de ses propres mains pour s'y précipiter. Il y avait beaucoup de bon, et de beau, et de vrai, et de nécessaire, dans les principes et les espérances de cette époque; mais un fatal venin, l'esprit révolutionnaire, circulait partout, et partout tournait en mal le bien même; on voulait bien plus et bien autre chose qu'on ne disait, ou qu'on ne demandait, ou qu'on ne croyait; on voulait défaire et refaire à son gré la France, je pourrais dire le monde.

Digitized by Google

Un Roi de France, qu'il s'appelât Henri IV ou Louis XVI, qu'il fût un homme supérieur ou un homme médiocre, un ambitieux ou un honnête homme, ne pouvait pas, ne devait pas se prêter à un tel dessein. Ce n'est pas dans telle ou telle des fautes de Louis XVI, fautes de résistance ou fautes de concession, qu'il faut chercher le secret de ses infortunes et des nôtres; ce secret est tout entier dans la situation radicalement impossible qu'en 1789 on faisait au Roi en voulant qu'il se fît l'instrument d'une révolution. Une révolution, pour tout détruire et tout reconstruire au gré des pensées et sous le vent des passions des hommes, c'est un suicide accompli dans le fol espoir d'accomplir soi-même sa résurrection. C'est pour avoir formé ce dessein, ou pour s'y être laissé entraîner, que la France s'est vue conduite à rompre violemment avec son Roi, avec sa dynastie, avec la royauté elle-même, avec sa propre histoire, et contrainte d'errer en tous sens, cherchant sa place et son cours, comme un astre qui, jeté hors de son orbite, porterait partout sa propre perturbation.

Jusqu'au jour où la France s'est ainsi égarée dans ces espaces inconnus, où l'abîme appelle l'abîme, la maison de Bourbon s'est montrée digne et capable de la haute mission que la Providence assigne aux familles royales; elle a fidèlement, habilement et heureusement guidé et servi la nation française dans sa carrière de civilisation et de gloire.

GUIZOT,
de l'Académie française.

Digitized by Google

HISTOIRE.

HISTOIRE DES CONSEILS DU ROI

DEPUIS L'ORIGINE DE LA MONARCHIE JUSQU'A NOS JOURS.

(*Reproduction et traduction interdites.*)

I.

SOMMAIRE. — 510-751. — Nécessité d'étudier les actes des Rois mérovingiens. — Enseignement de ces Rois. — Les Grands. — Les Evêques. — Action chrétienne. — Annales ecclésiastiques. — Enumération des Chartes mérovingiennes; — les vraies, les fausses; — de Clovis; — de ses successeurs. — Examen de chacun de ces actes. — Des Notaires royaux. — Formules. — Formalités. — Contreseings. — Evêques, Ducs, Comtes. — Référendaires. — Les Reines. — Le Chancelier. — Protocoles. — Grand-Référendaire. — Conseillers. — Importance de ces charges et des titulaires. — Hiérarchie.

§ 1.

OBSERVATIONS PRÉLIMINAIRES.

L'histoire ne nous fournit pas des détails assez précis sur l'organisation du gouvernement des princes mérovingiens, pour nous faire distinguer, seule, l'action de leur Conseil, s'il existait, ou pour nous en montrer, avec une date et des noms, la création et les développements. Nous chercherons à suppléer à cette insuffisance par l'étude de leurs actes, dont la nature et la forme nous dévoileront peut-être la manière dont ils ont été préparés, promulgués, conseillés. Nous n'avons pas l'espérance d'obtenir de grandes lumières. En effet, les chartes de ces premiers Rois venues jusqu'à nous, mutilées par le temps, rares et in-

Digitized by Google

correctes, se doivent ressentir autant de l'existence vagabonde du chef qui les décrétait sous la tente, que de l'ignorance de ceux qui étaient chargés de les écrire et de les faire exécuter.

Nous ne voyons autour de ces Rois chevelus, voués à de perpétuelles expéditions, errant de combats en combats, que des compagnons sans autre qualité que leur courage, qui les servent fidèlement quand ils sont victorieux, qui les abandonnent ou les tuent quand ils ne sont plus redoutables. Toutes leurs guerres ont pour but le pillage plus que la conquête, et il n'est pas besoin de science pour tirer au sort le butin[1]. Le chef n'est pas assez habile, assez prévoyant pour organiser une domination durable sur le territoire envahi; la troupe, pas assez nombreuse pour le partager et l'occuper. On en ramenait des esclaves, des trésors, des troupeaux, et l'on attendait une nouvelle expédition.

Mais si la tribu victorieuse et momentanément enrichie se dispersait à chaque retour, un certain nombre de fidèles restait auprès du chef, mangeait à sa table, veillait à sa sûreté, pourvoyait à ses besoins, exécutait ses ordres, et méritait, par ces services particuliers, la faveur du prince et les avantages qu'on a toujours poursuivis avec elle. Lorsque Clovis voulut épouser Clotilde, ce fut le plus intime de ses favoris, Aurélien, qu'il envoya en Bourgogne[2].

Ces compagnons de guerre, de voyage et de plaisirs, ces Grands, ces ducs, ces comtes, classés selon qu'ils étaient heureux ou puissants, durent nécessairement se partager toutes les fonctions, que les rois transformèrent bientôt en dignités, comme tous les titres que leur vanité novice ne tarda pas à emprunter à l'étiquette des Empereurs[3]. La Royauté, qui représente partout les mêmes principes essentiels, qui personnifie les mêmes devoirs, doit partout, naissante ou vieillie, être relevée par les mêmes formes, soutenue par les mêmes appuis, consacrée par les mêmes prestiges. Aussi grandit-elle tout ce qui l'approche ou la touche; tous ses services sont des honneurs. Sans doute, la royauté de Clovis n'eut pas le luxe impérial de ministres nombreux; mais nous ne tarderons pas à voir la cour des Rois francs appelée une multitude[4], et tous les offices y seront bientôt distincts. Cependant, un peu plus d'ordre y fut possible quand le vainqueur de Tolbiac, courbé devant le Dieu de Clotilde, admit des évêques près de lui et put suivre leurs conseils. La hache, qui avait puni le soldat insolent de Soissons, ne fut plus la seule justice royale, et l'action chrétienne se fit sentir par les préceptes quelquefois écoutés de la modération, par les lois des sy-

[1] Greg., epis. Tur., lib. II, c. 28.
[2] *Quemdam sibi familiarissimum Aurelianum....* (Aimoini Mon. Hist. Franc., lib. I, p. 18.)
[3] Capit. an. 823, c. 2-3.
[4] Hincmari Epist.

Digitized by Google

nodes, par les travaux de l'étude, jusque-là si étrangers aux habitudes errantes et aux mœurs barbares de ces guerriers.

L'histoire voit donc la foule qui se presse autour de ces princes, et, dans les premiers temps, ne parvient qu'à la décomposer en Évêques et Abbés d'un côté, en Grands de l'autre; mais elle n'a que rarement des noms pour les laïqus, surtout pour ceux qui ne sont pas combattants. Leurs titres, comme leurs emplois, dépendaient d'abord de la volonté du Roi, et ce n'est que peu à peu, lorsque la royauté perdra de ses forces et que les grands en auront assez gagné, que l'hérédité créera des familles, d'abord l'appui et plus tard le danger de la monarchie. Quand Clovis III nomma un maire du palais, il donna une date à l'extinction de sa race.

A cette époque primitive, l'Eglise seule conservait le souvenir écrit des pontifes qui l'édifiaient par les succès de leurs prédications, la sainteté de leur vie ou la gloire de leur martyre. Alors l'épiscopat était le but des plus nobles ambitions, la récompense des plus difficiles vertus, le repos des services les plus éclatants: les exemples de ducs, de comtes, de grands personnages devenus évêques sont nombreux et fréquents [1]. C'est dans les annales ecclésiastiques, dans le martyrologe des hommes qui demandaient à la prière le repentir et l'oubli des agitations de leur vie, que nous retrouvons ceux qui ont été les plus utiles ou les plus illustres. C'est souvent dans les monastères que les guerriers mêmes terminaient leurs jours; c'est presque toujours des cloîtres que sortaient, et dans ces pieux asiles que rentraient les savants qui tenaient la plume au lieu de l'épée.

C'est de ceux-là surtout que nous devons nous occuper. Leur rôle n'a ni le bruit ni l'éclat des armes; mais ils doivent avoir, pendant la paix, leur revanche de gloire. C'est sur les lois que reposent les fondements des Etats, et ceux qui les font ont droit à la première place dans la reconnaissance de leur pays comme dans les éloges de la postérité. Incapables de se soumettre aux lois des Romains, qu'ils avaient vaincus, les Francs étaient plus incapables encore d'en faire de meilleures, et longtemps les volontés du prince, variables comme ses passions et sa fortune, seront la seule règle. Voyons comment elle était exprimée.

§ 2.

ÉNUMÉRATION DES ACTES DES ROIS MÉROVINGIENS.

Il est arrivé jusqu'à nous peu de formules de ces actes. La patience laborieuse des savants qui ont voué leur vie à l'exploration de l'anti-

[1] Greg. episc. Tur., lib. v, vi, etc.

Digitized by Google

quité s'est vainement consumée dans la recherche des premiers monuments de nos lois, et une habile critique a dû faire justice des pièces fausses que l'intérêt moderne avait évidemment fabriquées avec toutes les apparences d'une vénérable vétusté[1].

Nous n'avons aucun document authentique antérieur au règne de Clovis. Il en existe un seul de ce prince, du commencement du sixième siècle, vers 520. Il a cependant régné trente ans; mais les événements et les circonstances expliquent sans peine la disparition de ces lointaines écritures. Thierri et Clodomir, ses fils, n'en ont laissé aucune; on en a retrouvé quatre de Childebert et trois de Clotaire Ier.

Le royaume de Clovis avait été partagé entre ses fils; Clotaire Ier suivit ce funeste exemple, et ses quatre enfants eurent aussi des Etats morcelés. Il ne nous reste de Caribert et de Sigebert aucun acte vrai; nous en avons trois de Gontran et quatre de Chilpéric. Des successeurs de ce prince, nous n'avons que le traité de paix de Childebert II avec Gontran, fait en 587, et le long règne de Clotaire II, devenu seul Roi de la France entière, ne nous a légué qu'un diplôme.

— Dagobert Ier, que Clotaire II avait fait Roi d'Austrasie de son vivant, n'en a laissé qu'un seul en cette qualité; mais on en compte dix promulgués pendant les dix années de son règne, depuis la mort de Clotaire II.

— Ses deux fils, Sigebert II et Clovis II, après un règne de dix-huit ans, ont laissé, le premier cinq actes, et le second trois.

— Clotaire III et Childéric II succèdent à leur père Clovis II, malgré l'usurpation du fils de Grimoald, maire d'Austrasie. Nous trouvons onze diplômes de Clotaire III et huit de Childéric II.

— Thierri III et Dagobert II nous fournissent, celui-là quinze, et celui-ci trois diplômes.

— Clovis III, faible successeur du faible Thierri III, ne règne que par la volonté du premier Pépin, et meurt au bout de quatre ans. Nous avons de lui douze diplômes, dont quatre sont des jugements rendus dans des Plaids. Son frère, Childebert III, lui succède, et ce règne de dix-sept ans nous laisse douze actes.

— Quoique Dagobert III n'eût que douze ans quand son père mourut et n'ait porté la couronne que pendant quatre années, on retrouve néanmoins un diplôme de cette époque.

— Cet enfant-roi n'en laissa pas moins un fils. Mais son successeur immédiat fut un fils de Childéric II, qui, dans le massacre de sa famille, s'était dérobé autrefois à la fureur des gens de Bodilon, et avait caché, sous l'habit de moine et sous le nom de Daniel, sa royale

[1] *Diplomata, Chartæ, Epistolæ, Leges aliaque instrumenta ad res Gallo-Francicas spectantia, etc.* Edidit J. M. Pardessus.

Digitized by Google

origine. Ce prince, Chilpéric II, régna cinq ans, et nous en avons neuf diplômes, un Plaid tenu devant lui, un autre tenu devant Charles, maire du palais.

— Son successeur fut le fils de Dagobert III. Thierri IV, âgé de sept ans, régna dix-sept années, mais comme pour donner seulement la date de son règne à Charles, maire du palais, qui exerçait la souveraine puissance en maître absolu. Il nous reste, sous le nom de ce prince, six diplômes et trois chartes de Charles. C'était Charles-Martel.

— Un interrègne de cinq années, rempli de troubles et de guerres, n'annonçait que trop la chute des Rois mérovingiens, puisque le sauveur de la France et de la chrétienté, dédaignant d'en appeler un au trône, gouvernait seul et en Roi. Nous examinerons trois chartes de son administration.

— Enfin, ses trois fils, entre lesquels il avait partagé royalement la France, mirent sur le trône le dernier des Mérovingiens, Childéric III, comme pour montrer, aux peuples d'Austrasie surtout, combien la race dégénérée de Clovis était indigne d'un trône, entouré de tant de force et de tant de gloire par la famille victorieuse de Pépin d'Héristal et de Charles-Martel. Childéric III régna donc, et nous avons deux diplômes sous son nom. Nous avons aussi trois chartes ou capitulaires et un plaid de Carloman, quatre plaids et cinq chartes de Pépin. Le nom seul manque encore à la royauté carlovingienne.

Tel est le nombre des actes, chartes, diplômes, capitulaires, décrets, ordonnances, jugements, échappés aux troubles, aux événements, au temps, et venus à nous, de la période mérovingienne, c'est-à-dire de deux siècles et demi, premières années de notre monarchie et berceau de notre civilisation. L'une et l'autre y ont été fondées par les armes et par les lois.

Ces lois sont les chapitres primitifs de notre histoire civile. On les y retrouve tous. Nous n'avons l'ambition que d'en extraire un seul, et il ne nous paraît pas le moins important. Dans tous les temps, en effet, sous toutes les formes de gouvernement, le Conseil du chef de l'Etat a tenu une grande place, exercé une grande influence dans les affaires du pays, si grande que le prince a fini par disparaître sous ce qu'on a, de nos jours, appelé fiction constitutionnelle. Mais il a fallu douze siècles pour arriver à ces subtilités, sur lesquelles il n'a peut-être pas été définitivement prononcé par la nature de notre esprit et par l'expérience de l'histoire. A l'époque dont nous nous occupons, la volonté royale était autrement exprimée pour devenir loi. Mais il est évident, quoique nous ne les connaissions pas encore, qu'il y avait certaines formes suivies et certaines personnes instituées pour les observer. Alors comme aujourd'hui, dans des conditions moins régulières, sans doute, les lois étaient préparées, étudiées, formulées, écrites, signées, promulguées, conservées : par qui ?

Digitized by Google

§ 3.

EXAMEN DE CES ACTES.

Le diplôme par lequel Clovis donne à Euspice et à Maximin le domaine royal de Micy, entre la Loire et le Loiret, pour qu'ils y fixent leur résidence et ne soient plus étrangers à son royaume, dit-il, commence par ces mots : *Clovis, roi des Francs, homme illustre,* et se termine, en invoquant la Sainte-Trinité, par l'expression de la volonté du souverain et par l'approbation d'Eusèbe, évêque d'Orléans, à qui les saints religieux étaient formellement recommandés dans l'acte même de donation [1].

Les diplômes de Childebert et de Clotaire Ier ne sont pas exactement copiés sur celui de leur père. Ces princes les commencent par la même désignation royale et honorifique; mais, pour leur donner plus force, disent-ils, ils les signent de leur propre main et les font sceller de leur anneau ou de leur sceau; ils les datent par l'année de leur règne, et mention y est faite de l'officier qui les a écrits, présentés et souscrits [2].

Dans les diplômes de Chilpéric et de Gontran nous voyons le même préambule, la même forme de signature royale et de date, et celui qui a présenté un acte à Chilpéric, en 583, se qualifie *écrivain du Palais* [3].

Des diplômes de Dagobert Ier, il y en a deux qui subsistent encore en original, écrits en caractères mérovingiens sur papier d'Égypte. Le premier a le préambule ordinaire, est signé par ce prince et présenté par Burgundofaro, que nous retrouverons ailleurs sous le nom abrégé de Faro [4]. Le second est incomplet, mais signé de la main du Roi et présenté par Dadon [5]. Il y en a d'autres qui ont le même préambule, la même signature, la date de l'année du règne en plus et le nom de l'officier qui l'a vérifié ou présenté [6].

[1] Spicil. Dach., t. v, p. 303; Mabill. De re Dipl., p. 463; Collect. script. Hist. Franc., t. IV, p. 606.

[2] *Ego Attalus obtuli et subscripsi.* Nov. Gall. christ., t. IV, p. 127. *Ego Valentianus notarius et amanuensis recognovi et susc.* (*a*). Collect. script. rer. Franc., t. IV, p. 621-622.

[3] *Ego Ettricus, palatinus scriptor, recognovi...* Mabill. Annal. Benedict., t. I, p. 189.

[4] Ibid., t. I, p. 343; Nov. Gall. christ., t. VIII, col. 1600; Collect. script. rer. Gall., t. IV, p. 631.

[5] Mabill. De re Diplom., p. 374.

[6] Collect. script. rer. Franc., t. III, p. 520; Mabill. Annal. Bened., t. I, p. 345.

(*a*) Nous voyons ce titre expliqué par celui de secrétaire particulier, dans les lettres que Charlemagne donna à S. Angilbert, lorsqu'il l'envoya vers le pape Léon III.

Digitized by Google

Les actes de Sigebert II sont signés de sa main seulement et sans date[1]. Clovis II, confirmant une donation de Dagobert au monastère de Saint-Denis, la fait signer par la reine Nantechilde sa mère, et un autre diplôme, présenté par Béroald, est signé par des évêques, des ducs, des comtes, des hommes illustres, le maire et le comte du palais[2].

Clotaire III confirme la donation que Clovis II avait faite à Frodobert d'un marais dans le faubourg de Troyes, pour y fonder un monastère qui est connu sous le nom de Moustier-la-Celle, et il fait signer cet acte par sa mère Bathilde, sur la présentation de Radon[3]. Une autre donation au monastère de Saint-Denis est sans préambule et se termine par le nom de celui qui l'a présentée[4]. Deux autres actes sont des plaids ou jugements, les plus anciens que l'on connaisse des rois mérovingiens. Ils adjugent aux religieux de Saint-Denis des biens qu'on leur contestait. Le premier est en plus mauvais état que le second, et celui-ci est adressé aux *sénéchaux* Vuidrachade et Ansebert, qui sont *référendaires*, et au comte du palais[5]. Nous avons encore examiné des diplômes de Clotaire III, dont un, mutilé par le temps, s'adresse aussi à des sénéchaux, sans leur donner le titre de référendaires[6]; un autre, avec le préambule ordinaire, est daté de la huitième année de son règne par Abbuen, qui l'a aussi présenté et souscrit; un troisième, par Airard qui s'intitule prêtre[7]; un quatrième, avec le préambule et la signature du Roi et de sa mère, est présenté par Vidrehade, qui en a reçu l'ordre[8].

Les huit diplômes de Childéric II ne fournissent aucune remarque importante, à l'exception d'un seul. Ce prince signe avec la reine Chinchilde, sa mère, et la date de l'année du règne avec la confirmation par l'anneau s'y trouve ordinairement[9]. Cependant l'acte qui ratifie la donation d'une forêt faite par Sigebert II à deux monastères, est signé de plus par la reine Bilechilde, que Childéric avait sans doute épousée depuis bien peu de temps, car, en 667, ce prince achevait à peine sa quatorzième année. La signature du Roi et des deux Reines est suivie de celle du duc Gunduin[10]. Enfin le diplôme par lequel Chil-

[1] Capit. Reg. Franc. Baluz; Marten. Ampliss., collect. col. 6-7.
[2] Mabill. De re Diplom., p. 378-466.
[3] Nov. Gall. christ., t. XII, p. 147; t. X, p. 181.
[4] Mabill. Annal., t. I, p. 693; Collect. rer. Franc., t. IV, p. 640.
[5] Ibid.
[6] Mabill. De re Diplom., p. 378.
[7] Spicil. Dach., t. I, p. 391.
[8] *Vidrehadus jussus*. Collect. script. rer. Franc., t. IV, p. 643.
[9] Mabill. Annal., t. I, p. 460-692; Marten. Ampliss., collect., t. II, col. 9; Collect. script. rer. Franc., t. IV, p. 650.
[10] Marten. Ampliss., collec. col. 10.

Digitized by Google

déric II accorde des priviléges nouveaux aux religieux de Montier-en-Der, qui est sans préambule, se termine par la formule nouvelle que le Roi veut le signer avec ses fidèles, tant évêques qu'optimats, et effectivement on y lit la signature de trois évêques, celle d'Amalric et celle du comte du palais[1].

Les diplômes de Thierri III sont rédigés avec les mêmes formes, souvent irrégulières, que ceux de ses prédécesseurs. L'omission du préambule, de la signature du Roi, de l'anneau, de la date, y est alternative et ne résulte pas d'une règle[2]. L'officier qui présente l'écrit signe quelquefois seul et ne met pas même la date[3]. Cet officier, tantôt n'a pas de qualification, tantôt a été commandé[4], tantôt déclare avoir écrit, présenté et signé[5].

Nous n'avons rien à dire du diplôme de Dagobert II[6]; il n'en est pas de même de ceux de Clovis III, à qui Pépin rendit la couronne de Thierri III. Le plus grand nombre de ces actes ne varie pas de formules, il est vrai, mais elles sont plus régulières, soit pour le préambule et la signature du prince, soit pour l'apposition de l'anneau, la date du règne et le nom de celui qui présentait l'acte[7]. Il y en a quatre qui sont des plaids; le plus important est celui par lequel Clovis III adjuge au diacre Chrotchaire un village qu'il réclamait au nom d'un orphelin. Le roi, dans son palais de Valenciennes, siége avec douze évêques, ses pères en Jésus-Christ, avec douze optimats, huit comtes, huit grafions, quatre domestiques, quatre référendaires, deux sénéchaux, le comte du palais et le reste de ses fidèles[8]. Ce jugement est signé par Walderamne, qui ne fait point partie des quatre référendaires désignés nominativement.

Les actes nombreux de Childebert III, dont plusieurs existent encore assez bien conservés, ne donnent lieu à aucune importante observation sur le préambule, la signature, le sceau, la date[9], si ce n'est que l'écrivain qui présente l'acte, le fait quelquefois par ordre, et, ce qui est nouveau, à la place d'un autre[10]. Cette substitution se voit fréquem-

[1] Mabill. Annal., t. I, p. 508; Nov. Gall. christ., t. X, p. 147.
[2] Marten. Ampliss. Coll., t. I, col. 7; t. II, col. 12; Mabill. Annal, t. I, p. 537; Spicil. Dach., t. I, p. 501.
[3] Mabill. De re Dipl., p. 470.
[4] Ibid., p. 469-471.
[5] *Bonitus optuli, scripsi et subscripsi.* Ibid., p. 607.
[6] Collect. script. rer. Franc., t. IV, p. 654; Marten. Ampliss., collect., t. II, c. XIII; Mabill. De re Diplom., p. 473, 474, 475, 607, 700; Marten. Ampliss. Collect., t. I, col. VIII; t. II, c. XIV.
[7] Mabill. De re Dipl., p. 475.
[8] Ibid., p. 476-477-482. Annal., t. VI, p. 174.
[9] *Aigobercthus ad vicem Chaldeberctho jussus recognovit.* Ibid., p. 479-483; *Chaldomiris, ad vice Angybaldo*; collect. script. rer. Franc., t. VIII, p. 676.
[10] Marten. Thes. anecd., t. I, p. 6.

Digitized by Google

ment pour les plaids. Nous ne dirons rien du diplôme de Dagobert III; rien non plus de ceux de Chilpéric II; les formes sont les mêmes[1]. Le dernier de ces actes est le plaid tenu par Charles-Martel, *illustre homme et maire du palais*, et daté du règne de Chilpéric[2]. Le fils de Pépin et d'Alpaïde agit, mais ne parle pas en Roi. Après Chilpéric II, il donne le trône au fils de Dagobert III et permet que les actes de cette longue minorité portent l'inutile nom de Thierri IV[3].

Cependant ses chartes, comme ses lettres, ont les mêmes formes et la même rédaction que les actes royaux. Dans la donation qu'il fit à l'évêque et au monastère d'Utrecht d'un château et de biens appartenant au fisc, il emploie les formules ordinaires, et fait signer par son fils Carloman et par quatorze Grands cet acte que Chaldon, chancelier, a écrit et signé, *à la prière de Charles*[4].

Une autre donation au même évêque est signée par deux comtes, à qui Charles a demandé de l'affirmer, par le comte Erkenfroy, avoué de l'évêque, et par un clerc, Aldon, qui, après en avoir reçu l'ordre de Charles son maître, a écrit et souscrit[5]; enfin une troisième charte, revêtue des mêmes formalités, n'a été que présentée par Crothgang, qui a été commandé[6].

Le trône était vacant depuis cinq années lorsque mourut Charles Martel, laissant ses deux fils maîtres souverains, sous le titre de maires du palais : Carloman, de l'Austrasie; Pépin, de la Neustrie et de la Bourgogne. L'année suivante, ils donnèrent la couronne à Childéric III; nous avons deux diplômes de ce dernier mérovingien. L'un est remarquable en ce que le Roi parle en Roi et seul; qu'il dit encore que la souscription de sa main donnera plus de force à l'acte qui portera son glorieux nom, comme disaient Clothaire et Dagobert[7]. Le second, adressé à l'illustre Carloman, maire du palais, proclame que Childeric lui est redevable de son trône[8]. C'était une abdication; le descendant contesté de Clovis doit bientôt en éteindre la race dans un cloître.

[1] Mabill. De re Dipl., p. 484-485-486-608. Collect. script. rer. Franc., t. IV, p. 663.

[2] *Cum resedisset inluster vir Carolus major domûs, unà cum pluribus personnis Glamonvillâ, ad universorum causas audiendas etc.*, Marten. Ampliss., collect., t. II, col. 15.

[3] Mabill. De re Dipl., p. 609. Annal., t. I, p. 542; t. II, append., p. 700; Dublêt. Antiq. S. Dion., p. 486.

[4] *Chaldo, cancellarius, rogatus à Karolo supra dicto, scripsi et subscripsi.* Collect. script. rer. Franc., t. IV, p. 334-697; Baronius; Annal., ad an. 724.

[5] Collect. script. rer. Franc., t. IV, p. 705.

[6] *Crothgangus jussus hanc epistolam donationis recognovi;* ibid., p. 707.

[7] Mabill., De re Dipl., p. 610.

[8] *Hildricus rex Francorum, viro inclito Karlomanno Majori Domûs, rectori Palatio nostro, qui nobis in solium regni instituit,* etc.; Marten. Ampliss. collect., t. II, col. 17.

Digitized by Google

Aussi ne verrons-nous plus de diplômes et de plaids que ceux des maires du palais. Carloman, dont nous avons une charte et un plaid, accorde à perpétuité de grands priviléges aux monastères de Stavelo et de Malmédi, défère au jugement de ses successeurs celui qui oserait méconnaître sa volonté, fait signer avec lui son fils Drogon, comme témoignage de son contentement, le chancelier Hildrade étant prié d'écrire la donation et de la souscrire; et cependant elle est datée du 6 juin, sous le règne de Childéric [1]; c'était en 746.

Le plaid de Carloman restitue aux mêmes monastères un village que leur avait donné Pépin, son aïeul; c'est le plus remarquable des actes que nous ayons encore examinés. *L'illustre maire du palais, à qui le seigneur a confié l'administration du royaume,* siége avec *ses fidèles,* parmi lesquels il nomme quatre évêques, un abbé, *le comte de son palais,* et il laisse, *aux Rois ses successeurs,* à punir celui de ses héritiers qui s'opposerait à l'exécution de cet acte [2]. Ce prince, que de telles prétentions pourraient faire juger superbe et ambitieux, partit dans l'année même pour Rome, et se fit moine au Mont-Cassin.

Deux diplômes de Pépin sont antérieurs à la retraite de Carloman; le premier, antérieur aussi à l'avénement de Childéric II, ne donne à Pépin que le titre de maire du palais, en invoquant le nom de Dieu; il est daté de la seconde année de son gouvernement, et rédigé selon les formules royales; Rodolgue l'a écrit par ordre [3]. Le second est un plaid, dans lequel Pépin siége avec ses fidèles et le comte de son palais; la date, de la cinquième année du règne de Childéric, et l'acte, sont écrits par Wilechaire, qui en a reçu l'ordre [4]. Les autres actes de Pépin, devenu seul maître du royaume et du Roi, sont des chartes et des plaids, rédigés dans les formes royales ordinaires, tantôt avec la signature et l'anneau du maire du palais, à qui Dieu a confié, comme à Carloman, le soin de gouverner, tantôt avec la date du règne de Childéric [5]. Remarquons que ceux qui les écrivent mentionnent le plus souvent que c'est par ordre. Enfin, une dernière charte de 751, omet le nom de ce vain fantôme de monarque, et, par ses dispositions royalement magnifiques pour l'église de Saint-Denis, elle annonce le véritable souverain [6].

[1] Marten. Ampliss. collect., t. II, col. 20.
[2] Ibid., col. 19.
[3] Nov. Gall. Christ., t. IV, inst. col. 263.
[4] Mabill. De re dipl., p. 489.
[5] Ibid., p. 490.
[6] Dublet. Antiq. abb. S. Dion, p. 692;—Felib., Hist. abb. S. Dion, prob., p. 23.

Digitized by Google

§ 4.

CONSÉQUENCES DE CET EXAMEN.

L'étude approfondie des divers actes attribués, par une impartiale et habile critique, aux Rois mérovingiens, peut donner une idée de la forme dans laquelle ces actes étaient rédigés, et faire connaître, jusqu'à un certain point, quels étaient les hommes appelés à les conseiller ou chargés de les écrire.

En s'intitulant *Roi des Francs et homme illustre*, ces princes ajoutaient, au nom qu'on leur donnait dès leur naissance, un titre superstitieusement respecté qui les rattachait à la cour romaine et leur semblait, comme les ornements impériaux dont ils se couvraient, les rendre plus augustes[1]. Il était naturel que les conquérants préférassent le titre des vainqueurs au nom du pays conquis ; Clotaire Ier et Clotaire II, ayant réuni la France entière sous leurs lois, ne s'appelèrent jamais Rois de France ; le titre d'homme illustre, ajouté pour la première fois par Clovis à son titre héréditaire de Roi des Francs, lui avait été décerné par l'Empereur Anastase, en le nommant patrice, et ses successeurs le conservèrent. C'est aussi pour imiter les empereurs que Clovis parla de lui au pluriel, et son exemple devint la règle.

La signature des Rois mérovingiens consistait, soit en leur nom quand ils savaient ou voulaient l'écrire, en une croix, un monogramme, un signe, tracés de leur propre main, ainsi qu'il est ordinairement exprimé dans l'acte, soit en la mention qui en était faite par le rédacteur du diplôme, qui ajoutait souvent l'épithète de *glorieux* au nom du prince, en signant soi-même après[2].

Souvent, pour plus grande force donnée à la volonté, disait le Roi, il faisait apposer l'impression de son anneau. Cet usage, aussi emprunté aux Empereurs, était pratiqué par les princes mérovingiens même avant Clovis, car la Bibliothèque possède l'anneau d'or de Childéric son père, gravé en creux pour en donner l'empreinte à la cire du sceau[3].

C'est encore suivant l'usage des Romains que la date des actes mérovingiens est marquée par le jour et le mois.

Les Rois ajoutèrent l'année de leur règne, sans jamais employer ni les indictions, ni les années de l'Incarnation[4].

[1] Mabill. De re dipl., p. 384.
[2] Mabill. De re dipl., p. 107. Nouveau Traité de dipl., etc., t. v, p. 654.
[3] Ibid.
[4] Nouv. Traité de dipl., t. v, p. 657; t. iii, p. 647.

Digitized by Google

Mais, nous le savons, ces formalités n'étaient pas toujours accomplies, et l'omission des unes ou des autres, tantôt d'une seule, tantôt de plusieurs, l'incorrection fréquente de celles qui n'étaient pas oubliées, ne donnent que trop l'inutile preuve que les actes n'étaient point rédigés et écrits avec une grande régularité. Le fait ici vient en aide à l'histoire.

Cependant, tels qu'ils sont, ces actes ont été rédigés, formulés et promulgués; il a fallu des hommes aptes aux travaux sérieux qu'ils exigeaient, voués au calme de l'étude dans le tumulte des camps. Ils existaient, ils avaient un rang, des prérogatives, de l'importance; l'histoire les a trop négligés.

Sous le règne de Thierri I, un Leude illustre, Rodbert, était grand référendaire du palais, garde des chartes et de l'anneau du Roi avec lequel elles étaient scellées[1]; nous verrons quel était l'office de ce grand référendaire. Il avait une fille nommée Angadrisme, aussi remarquable par sa beauté que par sa piété; il la donna en mariage à Ansbert, fils d'un homme aussi illustre que lui-même; mais l'un et l'autre voulant se consacrer à Dieu, elle devint abbesse d'un monastère, et Ansbert, appelé à la cour de Thierri malgré lui, fut fait référendaire et garde de l'anneau royal. Bientôt il devint archevêque de Rouen, et l'Église le compte au nombre des saints. Il en est de même de Bonitus; issu d'une ancienne famille d'Auvergne par son père, et de sénateurs romains par Siagria, sa mère, il fut, jeune encore, revêtu de charges importantes par le Roi Sigebert, qui ne tarda pas à lui remettre de sa main l'anneau royal, en lui conférant le titre de référendaire. Il remplit ses fonctions avec tant de sagesse et d'éclat, que tous les grands et le prince l'avaient en grande estime; que son parent Avitus, le célèbre évêque de Clermont, le désigna pour son successeur, et que ce choix, qui avait causé tant de joie aux fidèles, fut hautement approuvé par le maire du palais[2].

Cette charge de référendaire était déjà importante, puisque nous la voyons, pour la première fois, remplie par de tels personnages. Le référendaire devait nécessairement posséder la confiance entière du Roi, c'était un fait grave quand il la trahissait: aussi, dans les discordes des successeurs de Clovis, la défection du référendaire Siggon, qui abandonna Sigebert pour se mettre au service de Childebert, est-elle mentionnée[3]. Un autre référendaire de ce dernier prince devint évêque de Verdun, et celui de Gontran, Flavius, fut évêque de Châlons[4].

[1] Ex Vitâ s. Ansberti, etc., Duchesne, t. I, p. 681.
[2] Ex Vitâ s. Boniti, ibid., p. 684.
[3] Greg. Tur. episc. Hist. Franc. lib. V, c. 3, p. 328.
[4] Ibid., l. IX, p. 349-423.

Digitized by Google

Chilpéric, voulant percevoir de nouveaux tributs, en chargea son référendaire Marcus, qui n'échappa à la fureur du peuple soulevé que grâce à l'intervention de saint Ferréol, évêque de Limoges; ses registres furent livrés aux flammes[1]. Mais Marcus avait détourné à son profit une grande partie de ces impositions, et, voyant dans une grave maladie dont il fut atteint, un avertissement du ciel pour faire pénitence, il entra dans un monastère et abandonna tous ses biens au fisc[2]. Dagobert Ier avait pour conservateur de ses terres et de ses forêts un jeune homme nommé Mauronte, aussi distingué par son mérite que par sa naissance; il devint bientôt référendaire et fut chargé de l'office d'écrire les diplômes et les édits royaux; peu après il fut abbé du monastère de Péronne[3]. Un autre référendaire, nommé Adoin, qui s'était déjà illustré dans les combats, avait été mis par le même prince à la tête d'une armée envoyée contre les Gascons[4].

Lorsqu'Égidius, évêque de Rheims, fut poursuivi pour le meurtre du roi Chilpéric, et interrogé par les évêques réunis à Metz, par ordre de Childebert, il fut confronté avec le référendaire Othon, qui nia d'avoir écrit la lettre qu'on lui représentait. Son écriture avait été contrefaite, et Egidius fut convaincu de mensonge[5]. Il le fut également lorsqu'il contesta des ordres qui lui avaient été adressés et qui furent retrouvés dans la correspondance du roi Chilpéric[6]. Egidius se reconnut coupable et fut déposé.

Le roi Théodebert, visitant un monastère à Angers, et lui ayant accordé de nombreux priviléges, ordonna à Ansebald, qui était le chef des écrivains des édits royaux, d'en dresser l'acte avant son départ et de le revêtir du sceau royal[7].

En examinant tous les diplômes de cette époque échappés aux injures du temps, nous avons constaté les diverses formules dont se servaient les écrivains de ces actes royaux. Les uns le présentaient, le dataient, le vérifiaient, l'écrivaient, le souscrivaient; les autres ne faisaient jamais que l'une de ces fonctions; ceux-ci n'avaient leurs attributions que par ordre, ceux-là en remplacement d'un titulaire évidemment supérieur, mais sans que jamais aucun d'eux se donnât une qualification et parlât autrement qu'à la troisième personne;

[1] Grég. Tur. episc. Hist. Franc. lib. IX, p. 341.
[2] Ibid., lib. VI, 28, p. 365.
[3] Fragm. de rebus Dagob., I, p. 653.
[4] Gesta Dagob. Reg. Franc., col. 36; Duchesne, p. 583.
[5] Greg. episc. Tur., lib. X, p. 19.
[6] *Scripta enim ista in Regesto Chilperici regis in uno scriniorum pariter sunt reperta* (ibid.).
[7] *Vocansque Ansebaldum, qui scriptoribus testamentorum regalium præerat, præcepit.* (Frag. de Reg. Franc., p. 541).

Digitized by Google

enfin, nous n'oublierons pas que plusieurs actes ne sont signés par *le chancelier* qu'à la prière du prince.

Sans doute, nous entrevoyons une organisation de ces officiers, écrivains royaux, référendaires, chanceliers, dont l'importance serait reconnue par leurs fonctions, alors même que la qualité des personnages qui les remplissent ne le prouverait pas. Ils sont les confidents et les favoris du prince; ils comptent parmi les grands de l'État; ils deviennent archevêques, généraux, maires du palais[1]; mais ils ne sont pas seuls dans le travail de la préparation des ordres du souverain et dans la promulgation de ses édits, œuvre difficile alors même qu'une volonté absolue n'a de contradictions ou de barrières que son intérêt. Il est impossible de supposer que les compagnons inséparables de ces Rois, plus guerriers que législateurs, ne leur donnaient pas des avis, et qu'eux-mêmes ne les provoquaient pas souvent. Les confidents deviennent inévitablement des conseillers, quoiqu'ils n'en aient pas le titre, et les clercs viennent ensuite, qui revêtent des formes consacrées les ordres nés dans ces Conseils, d'abord fortuits et irréguliers, mais ils n'en laissent pas moins quelques traces. Clovis, assiégeant Gondebaud dans Avignon, fut trompé par Aredius, conseiller du roi bourguignon. Ragnacaire, Roi de Cambrai, avait un conseiller aussi méprisable que lui[2]. Ces vagues désignations ne tardèrent pas à s'appliquer spécialement à certains hommes; ainsi Abbon était un des conseillers de Théodebert[3]. Nous trouvons une désignation plus précise encore sous Clotaire II, qui avait un grand conseiller[4].

Dagobert sentant que sa fin approchait, se fit transporter au monastère de Saint-Denis, qu'il avait fondé, ordonna à son conseiller Éga d'y venir promptement, manda la reine Nanthilde avec son fils, et, ayant réuni tous les grands du palais, il fit lire des dispositions qu'il demanda de signer à son fils et aux autres personnes présentes, ce qui fut immédiatement fait sur la présentation de l'acte par le référendaire Audon, surnommé Dadon[5]. Imposante cérémonie, où la royauté montre qu'elle ne meurt pas et se maintient jeune et puissante, lorsque la maladie fait trembler le sceptre dans la main affaiblie d'un vieux roi[6].

Ega, ce conseiller que Dagobert appelle si précipitamment au secours de ses volontés dernières, est l'homme le plus important du royaume, qu'il gouverne aussi habilement que le palais, dont il est

[1] Aim. mon., lib. IV, p. 119.
[2] Greg. episc. Tur., lib. II, p. 292. Gesta Reg. Franc., p. 705-18.
[3] Frag. De reb. piè gest. Dag. I, p. 541.
[4] *Haguerius summus conciliarius regis Chlotarii* II; ibid., p. 635.
[5] Gest. dom. Dagob. à mon. cœn. S. Dyon. anony., 43; Duchesne, t. I. p. 586.
[6] ..... *Quia invalescente ægritudine calamus in manu nostrâ trepidat.* (ibid)

Digitized by Google

le chef. D'une grande famille, riche, juste, savant, éloquent, il est digne de son rang, et l'histoire a conservé même la date de la mort[1].

Le référendaire Dadon n'est pas moins éminent[2]. Issu de la plus noble origine, il obtint rapidement, suivant la prédiction de saint Colomban, les honneurs et les dignités; il fut nommé gardien des édits et de l'anneau du roi. Sage, habile, distingué de manières et grand dans toutes ses actions, tellement pieux qu'il portait un cilice sous ses magnifiques habits, il était cher à Dagobert et à tous les seigneurs francs, qui écoutaient ses conseils comme les oracles du ciel[3]. Ses fonctions de référendaire, et c'est la première fois que nous les trouvons définies, consistaient à examiner tous les édits qui devaient être publiés et à les revêtir du sceau royal[4]. Dagobert ayant envoyé une armée contre les Bretons, leur roi Judicaïl s'empressa de venir implorer la grâce du vainqueur et se soumettre à sa volonté. Mais il ne voulut pas s'asseoir à la table d'un prince tel que Dagobert, quoiqu'il en eût été comblé de présents, et il sortit du palais de Clichy pour aller dîner chez Dadon, qu'il vénérait pour ses principes religieux si conformes à la pureté des siens[5]. Ce référendaire, qui traitait les rois, devint archevêque de Reims.

Et pour que rien ne manque à l'illustration de ces officiers civils de princes guerriers, le poète Venantins Fortunatus, qui a fait des vers historiques pour les Rois, les Reines et les hommes illustres de son temps, en adresse au référendaire Boson, dans lesquels le saint évêque de Paris se recommande à son amitié[6]. Enfin saint Grégoire-le-Grand a écrit plusieurs lettres à Asclipiodote, référendaire de Childebert, qui jouissait, dans les Gaules, de la plus grande considération.

Ainsi nous distinguons dans le pêle-mêle encore barbare de la cour mérovingienne, au milieu de ces Grands eux-mêmes divisés par leurs dignités et leurs offices, les hommes spécialement chargés de rédiger et d'écrire les lois, ceux qui les conseillent et ceux qui les promulguent. Ils ont des attributions élevées, partagées entre eux suivant leur rang et suivant l'importance de l'acte[7]. Ils ont des scribes sous leurs ordres, qui sont sans doute ces clercs que Frédégonde subornait pour aller en Austrasie assassiner Brunehault ou Childebert[8]. Des registres conservent la correspondance royale et sont assez bien tenus

[1] Fredeg. Chron., p. 763; Aimoini Mon. lib. IV, p. 117-119.
[2] Ibid. Frag. de rebus piè gest. Dagob., p. 635.
[3] . . *Ceu divinis oraculis parebant* (ibid. cap. 5).
[4] Aimoini Mon., lib. IV, p. 119.
[5] Ibid., p. 584-39; Fredeg. Schol. Chron., p. 763.
[6] *Et memor ipse mei, dulcis amice, vale* (Ex., lib. VII, p. 503).
[7] Nul diplôme de donation ne porte la clause *recognovit*, et nul diplôme de jugement la clause *obtulit*.
[8] Greg. epis. Tur., lib. VIII, p. 29.

Digitized by Google

pour faire foi en justice devant un tribunal d'évêques. Enfin le prince a des Conseillers en titre. Ces conseillers ne sont pas plus égaux entre eux que les référendaires, et leur hiérarchie commence par un grand conseiller comme celle des autres par un grand référendaire. Dans le langage administratif moderne ne trouverions-nous point là des bureaux, des archives, des employés de différentes classes, des rapporteurs et des Conseillers de rangs distincts avec leurs présidents? N'est-ce pas un corps régulier pour cette époque? n'est-ce pas le germe d'un Conseil pour la nôtre?

Nous allons suivre les progrès de son organisation sous les rois carlovingiens.

II.

SOMMAIRE. — 751-814. — Royauté de Pépin. — Fulrad, abbé de Saint-Denis, son conseiller. — Evêques. — Synodes. — Capitulaires. — Testament de Pépin. — Capitulaires de Charlemagne. — Importance, forme, durée — Conseillers. — Chanceliers. — Chapelain du palais. — Hildebald. — Alcuin. — Assemblée pour la lecture du testament de Charlemagne. — Vrai Conseil. — Archives. — Lettre d'Hincmar. — Apocrisiaire. — Grand chancelier. — Comte du palais. — Conseillers, clercs ou laïcs.

DU CONSEIL SOUS PÉPIN ET CHARLEMAGNE.

Pépin est Roi par la gloire et la puissance de son nom, par l'acclamation intéressée des grands et des évêques, par l'approbation du Pape Zacharie, par l'huile sainte dont il a reçu l'onction des mains de Boniface, l'apôtre de la Germanie, comme autrefois David de Samuel.

Aussi c'est *par la grâce de Dieu* qu'il règne, et cette formule si chrétienne est un habile calcul de sa politique. Lorsque Clovis voulut rendre sa puissance barbare plus respectable à des populations accoutumées, depuis cinq siècles, au joug modéré et aux formes civilisées de la domination romaine, il saisit avidement le prétexte de la dignité patricienne que lui conféra l'empereur Anastase, pour ajouter à son titre de guerre une qualification qui le rattachait à ces Romains qu'il avait vaincus et qui laissait espérer aux Gaulois la continuation d'un régime commencé sous Jules César et disparu avec Syagrius. *L'homme illustre* doubla le prestige du *Roi des Francs*. Il est évident que Pépin recherche le même succès. Vouée au culte du vrai Dieu, accoutumée à l'heureuse influence du clergé, qui était une nécessité pour les vainqueurs comme pour les vaincus; soumise aux règlements des synodes, aux lois des assemblées où les évêques occupaient la plus grande place, la Gaule entière devait voir avec satisfaction, sous la sauvegarde des sentiments religieux, le pouvoir arraché aux Mérovingiens. Aussi les successeurs de Pépin conservèrent-ils son

Digitized by Google

protocole, encore imité peut-être des empereurs de Constantinople et depuis longtemps employé par des évêques, des abbés et des seigneurs[1]. Et il n'est pas téméraire de supposer que l'idée en vint de Fulrad, le célèbre abbé de Saint-Denis, qui avait été, comme conseiller de Pépin, chargé de négocier avec Rome l'avénement de la royauté nouvelle. Nous le retrouverons mêlé à toutes les affaires importantes et c'est lui qui, après les victoires de Pépin sur les Lombards, vint, en son nom, déposer sur l'autel de Saint-Pierre les vingt-deux clefs de toutes les places de l'Exarchat de Ravenne, de la Pentapole et de l'Emilie, avec l'acte de la donation que ce prince avait faite au saint apôtre et à ses successeurs, dans la personne du Pape Etienne[2].

Les capitulaires qui nous restent de ce prince ne sont que des décrets synodaux et appartiennent surtout, par le fond et par la forme, à l'histoire ecclésiastique. Pépin ne pouvait régner et fonder sa dynastie que par l'influence croissante et respectée de l'Eglise. Son origine le forçait à ménager, à consulter, à associer à son pouvoir les évêques autant que les grands. Il les réunissait dans les assemblées, dans les synodes, et il ne pouvait s'adresser à des Conseillers plus habiles ni entendre un Conseil plus dévoué.

Le nom même des capitulaires était emprunté à l'Eglise, qui, dès le quatrième siècle, désignait ainsi les canons des conciles, parce qu'ils étaient divisés en petits chapitres[3]. Il fut celui de presque tous les actes des Rois de la seconde race; leurs chanceliers en changèrent plus souvent la forme que le nom.

Il n'y a rien de remarquable dans les capitulaires de Pépin, rien qui nous fasse mieux connaître l'état de son entourage et l'organisation de ses officiers. Il supprima la charge de maire du palais. Il est à croire, dit le président Fauchet, que Pépin, qui avait éprouvé la puissance de cette dignité, ne voulut donner occasion à pareille audace que la sienne et celle de ses prédécesseurs[4]. Effectivement cette charge de maire du palais, devenue plus importante pendant chaque règne, fut bientôt arrachée à la nomination du prince pour ne dépendre que de l'élection des Grands, et, puisant toujours une indépendance plus

[1] Il avait été adopté par des évêques et des abbés dès les premiers temps, et porté par des ducs, des comtes, des seigneurs, qui ne le regardaient que comme une expression religieuse de leur humble dépendance du divin Maître de tous. Fleury, Hist. eccles., t. VI, liv. XXV, p. 85; Annal. Bened., t. III, p. 566; D. Vaissette, Hist. du Lang., t. I, p. 588; Marten., Ampliss. Collect., t. I, p. 336.

[2] Frag. vet. script. de reb. Kar. Mag. Duchesne, t. II, p. 217; Epist. summ. Pont. Ibid., t. III, p. 722; Nouv. Traité de Dipl., t. V, p. 165.

[3] Du Cange, Gloss.

[4] Origine des dignités, etc., par Claude Fauchet, t. II, p. 69.

Digitized by Google

menaçante dans l'affaiblissement de l'autorité royale, elle devint héréditaire, dès 630, dans la famille des Pépin, assez grands déjà pour ne plus vouloir être les égaux que des Rois, en attendant de se faire leurs maîtres : Charles Martel l'était avant Pépin.

Dans ces capitulaires, les formules des dates et des signatures varièrent plusieurs fois. Nous avons remarqué, dans les diplômes mérovingiens, que les référendaires signaient en parlant d'eux à la troisième personne. Depuis Pépin, ils commencèrent à se servir de la première, et ces deux formes subsisteront pendant longtemps. La différence de signature en constate sans doute une de rang. Ces officiers, que nous connaissons sous le nom de référendaires, de notaires, de chanceliers, étaient nombreux et inégaux [1]; nous l'avons dit, nous en trouvons une preuve de plus. Leur chef avait une grande importance; elle se manifestera de plus en plus, jusqu'à ce qu'ils cessent de signer dans les actes royaux, au neuvième siècle. Leur charge ne sera pas sitôt éteinte, mais l'histoire seule nous fera connaître le référendaire de Philippe Ier, dont on chercherait vainement le nom après celui du Roi.

Nous connaissons les noms des référendaires ou des chanceliers de Pépin; nous connaissons ceux des notaires qu'ils avaient sous leurs ordres, qu'ils faisaient signer dans les actes de moindre importance [2]. L'histoire les conserve et les distingue [3]. Malheureusement les actes qui nous restent de leurs mains ne sont pas assez multipliés pour que nous pénétrions, avec des lumières nouvelles, dans une organisation aussi incomplète. Mais si Pépin, à ce point de vue, n'est que le continuateur des Mérovingiens, il est, d'un autre côté, le père de Charlemagne.

Pépin, suivant l'exemple et la faute légués par Clovis à ses successeurs, a divisé son royaume entre ses deux fils. Nous n'avons pas le texte de ce royal testament, auquel prirent part et apposèrent leur signature les Grands, ducs et comtes, évêques et abbés, convoqués à Saint-Denis par ce prince, qui se sentait mourir [4]; solennelle assemblée, véritable Grand Conseil où tous les hommes puissants de la France soumise et agrandie, étaient appelés à confirmer la substitution royale de Soissons et à transmettre, sans discordes, aux premiers successeurs de leur choix, la couronne qu'ils lui avaient donnée, qu'il avait légitimée par un règne glorieux de dix-sept ans et qu'allait immortaliser le plus grand des hommes et des Rois.

C'est Charlemagne qui a publié les capitulaires les plus importants.

[1] Mabill. De re Diplom., p. 113-115, etc.
[2] Annal. Bened., t. II, p. 705.
[3] Mabill. De re Diplom., p. 118.
[4] Baluze, t. I, p. 187.

Digitized by Google

Il nous en reste plus de lui que des rois qui l'ont précédé et des rois qui le suivront juqu'à Hugues Capet, quoiqu'on n'en compte qu'une soixantaine pour ce règne, aussi long qu'agité, de quarante-sept années. Car, malgré son amour du travail, prolongé pendant toutes ses nuits, au dire d'Eginhart, il comprenait que la multiplicité des lois ne rend faciles et bonnes ni l'administration ni la justice, et se contentait, par exemple, d'ajouter quelques dispositions essentielles à la loi salique et à la loi ripuaire [1]. Aussi, en comparant ses capitulaires avec ceux de ses successeurs, y trouverons-nous sans peine l'empreinte de son génie vaste et créateur, la splendeur de son règne et la stérile grandeur de sa puissance. Ses capitulaires ont duré jusqu'à Philippe-le-Bel en France; Othon-le-Grand les invoquait encore en Allemagne et l'Italie en a plus longtemps reconnu l'autorité [2]. Le législateur a plus duré que le conquérant.

Quand on examine attentivement les capitulaires de ce grand prince et qu'on les compare avec ceux des rois mérovingiens, on est d'abord frappé de la différence de l'esprit qui les a dictés. Les successeurs de Clovis, comme s'ils avaient besoin de prouver les sentiments chrétiens qu'il leur a transmis avec son sceptre, par leur générosité plus que par leur piété, ne cessent de faire des donations aux églises ou de confirmer celles de leurs prédécesseurs; tel est le but à peu près unique de leurs diplômes. Ceux de Charlemagne émanent de principes différents sur sa dévotion et son autorité. Il est aussi pieux et plus roi. L'histoire dit assez quels ont été les témoignages magnifiques de son zèle pour la religion et les richesses dont il a comblé les monastères, les églises et leurs pontifes. Mais en les enrichissant, il se sentait le droit de les réglementer. Depuis la correction des livres et de la liturgie jusqu'à l'élection et la conduite des évêques, sa main puissante s'est fait sentir sur tout, et il n'est ni une faute, ni une erreur, ni un désordre, ni même l'oubli de la communion, qu'il n'ait voulu prévenir ou réparer [3]. Ses capitulaires constatent sans cesse cette préoccupation de sa puissance; et s'il commande l'union entre les comtes et les évêques [4], s'il cherche à faire agir de concert les deux pouvoirs qu'ils représentent [5], son habile politique n'en reconnaît pas moins quelquefois la supériorité du clergé sur la société laïque [6].

[1] Baluz, t. I, p. 282-346.
[2] Gratian II, q. I, c. 53; Pet, de Marca, lib. V, hist. Ben., c. 2, § 7.
[3] Cap. lib. II, c. 45; lib. V, cap. 125 et 140; lib. VII, c. 138; an. 789, etc.; an. 811, c. 4, etc.
[4] De concordiâ episcoporum, abbatum et abbatissarum cum comitibus. Capit. I, an. 802, XIV. *Episcopi cum comitibus stent et comites cum episcopis, ut uterque pleniter suum ministerium peragere possit.* Capit. IV, an 806, IV.
[5] ... *Sunt missi Magnus archiepiscopus et Godefridus comes... Magenardus episcopus et Madelgaudus...* Cap. II, an. 802.
[6] *Ut comites et Judices seu reliquus populus obedientes sint episcopo...* Concil.

Digitized by Google

Si l'esprit de ces actes est au-dessus de celui des actes de ses prédécesseurs de toute la hauteur de sa force et de son génie; s'il révèle ainsi des Conseillers, plus capables de le comprendre et de le servir, les formes cependant sont les mêmes et la victoire seule les modifie. Charlemagne ajoute successivement à ses titres héréditaires ceux de patrice, de roi des Lombards, d'empereur. Il signe de sa main, mais seulement par un monogramme, parce qu'il ne sut jamais écrire; fait apposer son sceau, et son chancelier contresigne en personne ou par un remplaçant [1]. Ce sont les formalités connues. Ces chanceliers sont des personnages importants, et ils ont de nombreux officiers sous leurs ordres [2]. On remarque parmi les premiers un abbé de Saint-Martin de Tours, un archevêque de Sens, un archevêque de Cologne, qui s'intitule *chapelain du palais* [3]. Un autre chancelier est remplacé par un diacre, qui signe en inférieur [4]. On compte successivement jusqu'à quinze chanceliers de Charlemagne, plus encore de remplaçants; voilà une véritable chancellerie qui se renouvelle et se continue.

Le premier capitulaire, de l'année 789, qui traite principalement de la discipline ecclésiastique, est précédé d'un considérant par lequel Charlemagne, réuni avec les évêques et *ses conseillers*, remercie Dieu des faveurs qu'il accorde à sa personne et à son peuple [5]. Nous voudrions que notre sujet nous permît de nous arrêter sur l'analyse de cet acte remarquable, dont les dispositions principales sont extraites des canons des conciles, mais dont l'ordre et la précision annoncent, dans ceux qui l'ont rédigé, tant d'érudition et un esprit de justice si fort et si éclairé. C'est un beau chapitre de législation. Le prince voulait, dit-il, à l'exemple de Josias, corriger les erreurs, supprimer ce qui est inutile, encourager ce qui est bien, sans permettre à personne de taxer de présomptueuses ses pieuses intentions et de les attribuer à un autre esprit qu'à celui de sa vigilante charité [6]. Chacun des quatre-vingts articles répond à ces sages paroles, et la loi entière ne

Arelat. VI, c. 13, cap. I, an. 813, X. *Comites quoque nostri veniant ad judicium episcoporum*..... Capit. Francf., an 794, V.

[1] Charlemagne est le premier qui ait introduit dans les diplômes l'usage constant et perpétuel des monogrammes, qui n'ont cessé, en France, que sous Philippe III. Mabillon, De re Dipl., p. 110, X.

[2] Mabillon De re Diplom., p. 118.

[3] *Hildebaldus, archiepiscopus Coloniensis et sacri palatii*, CAPELLANUS *recognovi*. Præceptum de institut. Episcopat. per Saxoniam, Baluze, t. I, an. 789; p. 248; idem p. 250.

[4] *Guidbertus diaconus ad vicem Ercanbaldi recognovit*. Præceptum pro Hispanis, etc., an. 813; ibid. p. 501.

[5] *Considerans... unâ cum sacerdotibus et consiliariis nostris*... Capit. Aquisg, etc., an. 789.

[6] *Ne aliquis, quæso, hujus pietatis admonitionem esse præsumptuosam judicet, quæ nos errata corrigere, superflua abscidere, recta coarctare studuimus, sed magis benevolo caritatis animo suscipiat*. Ibid.

Digitized by Google

dépareraît pas nos codes modernes. Nous pourrions en dire autant de plusieurs capitulaires, dont l'importance les ferait aujourd'hui appeler organiques.

Un des Conseillers qui ont nécessairement travaillé à ces actes, Hildebald, archevêque de Cologne, s'est qualifié *chapelain du palais*. Quoique nous trouvions ce titre pour la première fois dans une signature officielle, la charge qu'il désigne n'est pas nouvelle. Dès le règne de Clotaire II, au plus tard, nos Rois avaient à leur suite des moines, avec un abbé à leur tête, pour dire l'office divin [1]. C'était le *chapelain*; on en retrouve sous tous les règnes, et souvent jouant un grand rôle ou parvenant aux dignités les plus élevées. Lorsque Charlemagne, en 769, après avoir soumis le duc d'Aquitaine, passa par Angoulême, il dota richement le monastère de cette ville, à la prière de l'évêque Launus, qui avait été *chapelain* du roi Pépin, son père [2].

Dans l'origine, les chapelains étaient surtout établis pour garder la *chape* de saint Martin, cette précieuse relique que les Mérovingiens portaient avec eux, même dans les combats. Les chapelains avaient l'intendance sur tous les clercs du palais; et comme eux seuls possédaient quelque connaissance des lettres, ce fut une nécessité qu'ils fissent à ces cours si longtemps ignorantes les fonctions de secrétaire ou de chancelier. Ces fonctions furent donc forcément attribuées à des évêques ou à des abbés, et elles donnèrent immédiatement une grande importance à ceux qui les remplissaient, ainsi que nous l'avons déjà constaté. Mais aussi il arriva qu'ainsi agrandies et multipliant les titulaires de tous les degrés ou aiguillonnant l'ambition de ceux qui voulaient le devenir, elles furent pour eux la source de désordres dans l'accomplissement de leurs devoirs religieux, incompatibles avec la vie de la cour. Charlemagne, qui exigeait la résidence avec tant de rigueur qu'il avait défendu aux évêques de s'absenter plus de trois semaines de leurs diocèses [3], avait cependant compris le besoin d'en avoir régulièrement près de lui, soit pour leur confier la direction de ses écrivains, peut-être de ses Conseillers, comme à Hildebald, soit pour les affaires ecclésiastiques dont il s'occupait avec tant de soin. Il en avait donc demandé l'autorisation au pape Adrien, et le synode de Francfort approuva unanimement la mesure [4]. En conséquence, deux archevêques furent attachés au palais. Ce sont les premiers Conseillers de nos rois dont nous puissions constater la nomination. Il en est un autre, Alcuin, que Charlemagne recommande au

[1] Mabill. act. Bened., t. II, p. 167. Annal., l. XI, 41.
[2] Vita Kar. Mag. per monac. Egolism. descr., an. 769. Duchesne, t. III, p. 70.
[3] Cap. Francf., an. 794; 99.
[4] Ibid., LIII.

Digitized by Google

même synode de faire assister à ses discussions et à ses prières, parce que c'est un homme savant dans les doctrines ecclésiastiques, et les Pères l'accueillent avec la même unanimité [1]. C'est ainsi qu'il réunissait les clercs et les laïques pour l'accomplissement de ses desseins et l'exécution de ses ordres. S'il envoie des commissaires pour surveiller son vaste empire, il choisit les plus habiles et les plus sages parmi les archevêques, les évêques, les abbés et les hommes religieux [2] et il leur confère en commun une autorité absolue [3].

Quelque soin que prît Charlemagne des affaires ecclésiastiques, quelque temps qu'il pût leur donner, il lui était impossible de s'occuper de toutes sans exception. Il y en avait un grand nombre qui n'étaient pas assez importantes pour qu'on en importunât le prince; les évêques même, qui les lui déféraient, ne prétendaient point qu'il s'en occupât personnellement [4]. Elles étaient jugées définitivement par le chapelain, dont la juridiction est semblable à la juridiction séculière du comte du palais.

Après avoir fait le partage de ses Etats entre ses trois fils par un acte que le pieux monarque crut rendre plus sacré en demandant au pape Léon de le signer de sa propre main [5], et qui n'eut que le sort ordinaire des testaments des Rois, Charlemagne voulut aussi disposer de ses trésors, de ses bijoux, de sa garde-robe, de ses livres, afin que ses aumônes fussent réglées chrétiennement et que ses héritiers connussent et se distribuassent, sans discussions, la part qu'il léguait à chacun d'eux [6]. Ce règlement, si remarquable de détails et de prévoyance, il crut aussi lui donner une autorité plus grande en le sanctionnant par l'assistance des évêques, des abbés et des comtes *qui purent être présents* [7]. Ces dernières expressions sont dignes de remarque. Il est évident qu'elles ne signifient pas une réunion de personnages précipitamment choisis et convoqués à l'improviste pour participer à un acte imprévu. Rien ne justifierait une telle interprétation, ni le texte, ni les circonstances, ni l'époque. Charlemagne avait eu le temps de mûrir ses dispositions et de les établir sur des calculs presque minutieux; c'est avec une égale réflexion qu'il a pu choisir le jour où il voulait les faire connaître. Il était encore plein de force et

[1] Cap. Franc. LVI, an. 794.

[2] ... *Elegit ex optimatibus suis prudentissimos et sapientissimos viros tam archiepiscopos... laicosque religiosos...* Capit., an. 802.

[3] ... *Et ut omnes omninò ad omnem justiciam exsequendam missis nostris sint consentientes...* Ibid. XXXVI.

[4] Capit. Car. Calv. tit. XXVII, c. 7.

[5] ... *Et Leoni Papæ ut ipse sua manu subscriberet per Eginhardum...* (Eginhardi Annal. de gest. Carol. M. imp.; an. 806.)

[6] Breviarium divisionis. Baluze, t. I, p. 487, an. 811.

[7] ... *Qui tunc præsentes esse potuerunt.* Ibid., p. 490.

Digitized by Google

de vie, et l'on cite, en cette année même, son voyage à Boulogne et le long des côtes de l'Océan, pour ordonner les mesures de défense nécessaires contre les incursions des Danois, quoique la paix eût été conclue avec Hemming, leur nouveau roi. Malgré ses fatigues, malgré les douleurs que lui causa la mort de Pépin, roi d'Italie, bientôt suivie de celle de son fils aîné, Charles, il tint encore pendant trois années, et d'une main ferme, les rênes de son empire. C'était donc dans la plénitude de sa raison et dans la paix la plus profonde qu'il s'occupait du partage anticipé de ce qu'il laisserait après lui. Les Grands, appelés à le connaître, devaient être désignés d'avance, et c'est parce que tous ne purent pas assister à la réunion, que l'observation en fut faite et que l'acte mentionna les noms de ceux qui *purent être présents*. Ce n'est donc pas une supposition historique trop hasardée que de regarder cette réunion comme le conseil ordinaire du prince; et ce qui rend encore cette conjecture moins téméraire, c'est qu'Eginhard rapporte que l'empereur fit le partage devant ses amis et devant ses ministres[1]. Ainsi onze évêques, à la tête desquels est nommé Hildebald, huit abbés et quinze comtes forment une partie du Conseil de Charlemagne.

C'est là, nous ne pouvons en douter, c'est par ces hommes choisis parmi les plus grands de l'Église et de l'État, doctes comme les évêques, dévoués comme Alcuin[2] et Eginhard, que s'élaborent les pensées du vainqueur des Saxons et du défenseur du Saint-Siége. Ainsi se préparent ces capitulaires qui, sortis de telles mains et promulgués par un tel pouvoir, imposeront un égal respect et une obéissance aussi absolue à toutes les nations de ce vaste empire, au moins tant qu'ils seront soutenus par la main puissante qui les a signés.

Mais il ne pouvait suffire à l'esprit de Charlemagne d'être certain que ses volontés seraient bien formulées; il fallait qu'elles eussent de la durée et qu'on pût en reproduire les commandements; en un mot, il fallait en multiplier et en conserver l'expression. Quand, par le capitulaire qui fondait des écoles dans tous les évêchés et les monastères, il prescrivait aux évêques et aux abbés d'en envoyer des exemplaires à tous leurs suffragants, il créait la régularité administrative[3], c'est-à-dire des bureaux et des archives, sans lesquels elle n'existe pas.

Les archives n'étaient sans doute pas chose nouvelle, car l'usage en est connu depuis l'antiquité la plus reculée. Les Hébreux, les Phéni-

[1] ... *Coram amicis et ministris suis*... Eginh. in Vitâ Kar. mag.

[2] ... *Albinus, deliciosus ipsius Regis*... (Frag. vet. script.; Duchesne, t. II, p. 214, C.)

[3] *Hujus itaque Epistolæ exemplaria ad omnes suffragantes tuosque coepiscopos et per universa monasteria dirigi non negliges, si gratiam nostram habere vis.* Constitutio de Scholis, etc., an. 788.

Digitized by Google

ciens, les Égyptiens, les Babyloniens ont eu des archives, et ils ont cru, pour leur utilité présente comme pour celle de la postérité, devoir les renfermer dans des lieux où l'on ne pût pas entrer sans précautions [1]. Les Israélites n'eurent pas d'abord d'autres archives, que l'Arche [2]. Tertullien fait mention de celles des Chaldéens [3]. Les lois de Solon, à Athènes, étaient conservées dans le temple de Cérès. A Rome, les temples d'Apollon et de Vesta furent consacrés à la garde de ces trésors écrits. Les Empereurs romains attachèrent à leur personne des officiers chargés d'une pareille conservation [4]. La dignité de maître des archives devint très-considérable sous les empereurs grecs. Enfin les rois mérovingiens eurent aussi des archives, conservées avec leur chapelle et ambulantes comme elle. Une charte de Dagobert apprend qu'elles étaient renfermées dans le trésor même du roi [5], toujours porté à sa suite, afin que les mêmes gardes posés pour la sûreté de sa personne missent aussi à couvert un dépôt aussi précieux [6]. Mais les meilleures archives, celles qui furent moins exposées que celles de ces cours barbares, qui furent plus respectées par la guerre et par l'ignorance, sont celles des monastères. Les évêques s'en occupèrent avec tant de zèle, que dans un concile tenu à Rome à la fin du cinquième siècle, le pape Symmaque leur reprochait d'être plutôt les gardiens des chartes que les défenseurs des églises. L'on sait avec quelles instances la reine sainte Radegonde demanda aux évêques de la Gaule de recevoir son testament dans leurs archives [7].

Mais on conçoit sans peine, à la lecture surtout des capitulaires réformateurs de Charlemagne, l'effet produit par les désordres qui, pendant une si longue impuissance de l'autorité royale, s'étaient introduits dans les monastères, et qui avaient causé tant de perturbation dans la vie et les devoirs des évêques, des abbés et des clercs. La société religieuse, si supérieure en lumières à la société laïque, s'était trop mondainement mélangée avec elle; les sévères réformes de l'Empereur devaient aboutir à une séparation complète, qui donnerait lieu à une marche et à des actes différents. Cette séparation était dès lors le commencement de l'état social moderne, que ce prince fondait par ses victoires contre les invasions de l'Occident, et plus encore par ses lois. Il lui fallait donc poser tous les germes de cette société nouvelle, et, à notre point de vue, assurer à ses lois la publicité la plus grande

[1] Nouv. Traité de Diplom., t. I.
[2] I Reg. X, 25.
[3] Apolog., cap. XIX.
[4] Inst. nov. XV, cap. V, § 2.
[5] Aimoni lib. IV, c. XXX.
[6] Baluze, t. I, p. 680.
[7] Greg. Episc. Tur., lib. IX, cap. XLIII.

Digitized by Google

et la conservation la plus respectée. Nous savons comment il en ordonnait la transmission. Pour la conservation, il donnait des ordres aussi précis et aussi détaillés. « Quatre copies du présent capitulaire seront faites, dit l'article VIII; deux seront remises à nos envoyés impériaux; une au comte que cela concerne; notre chancelier conservera la quatrième[1]. » On ne dirait pas différemment aujourd'hui. Charlemagne, ayant fait assembler des conciles dans les cinq principales villes de ses Etats, fit réunir leurs décrets en une seule collection, et un exemplaire en fut aussi conservé dans les archives du palais[2]. Voilà, nous l'avons dit, et on le comprend mieux encore, de la régularité administrative; voilà des bureaux qui fonctionnent; voilà des archives organisées. Nous avons vu des référendaires à l'œuvre, des chanceliers signant avec le prince; nous avons peut-être assisté à une dernière séance du Conseil, présidée par Charlemagne lui-même, avec la plus grande partie des évêques, des abbés et des comtes, qui en sont les membres ordinaires.

Cependant, pour confirmer la justesse de ces restitutions historiques, pour lesquelles les récits contemporains et les capitulaires échappés à la barbarie du temps et aux discordes qui la rendaient plus dévastatrice ne nous offrent que des matériaux si imparfaits, nous avons un précieux document. C'est une lettre d'Hincmar, le successeur du fameux Ebbon sur le siége de Reims, adressée à quelques évêques du royaume de Carloman[3]. Hincmar, qui cite Horace, les conciles et les Saintes Ecritures, invoque ses souvenirs et ses emplois pour donner des exemples et des leçons au nouveau Roi. Dans son enfance, il a lu et copié un livre sur l'ordre du palais, écrit par Adalhard, sage abbé de Corbie, l'oncle et l'un des premiers Conseillers de Charlemagne. Il y était formellement exprimé que l'état du royaume comprenait deux divisions: celle du palais et celle de l'administration de l'empire. Après le Roi, la Reine et la famille royale, des ministres dirigeaient les affaires spirituelles, temporelles et personnelles. Le premier d'entre eux était l'apocrisiaire, qu'on appelle aussi le chapelain ou le gardien du palais, dont Hincmar fait remonter l'origine à Constantin. Il était chargé de toutes les affaires ecclésiastiques, des rapports avec le Saint-Siége, du choix et de la direction du nombreux clergé attaché au palais. Après

[1] *Istius Capitularii exempla quatuor volumus ut scribantur, et unum habeant missi nostri, alterum comes in cujus ministeriis hæc facienda sunt, ut aliter non faciant neque missus noster neque comes sicut à nobis capitulis ordinatum est; tertium habeant missi nostri qui super exercitum nostrum constituendi sunt; quartum habeat cancellarius noster.* Capit. prim., an. 812, VIII, p. 492.

[2] Annal. Franc. breves, p. 49; Vita Kar. Mag. in art. auct., p. 66; Vita Kar. M. par Egolism. mon., p. 87; Eginhardi Annal., p. 258 (Duchesne, t. II).

[3] Hincmari, Rem. archiepisc., ad episc. quosdam Franciæ Epistola. Duchesne, t. II, p. 487.

Digitized by Google

lui venait le grand chancelier[1], entouré des hommes prudents et discrets chargés d'écrire et de conserver fidèlement les ordres du prince. Venaient ensuite, pour les différents services du palais, le chambellan ou comte du palais, le sénéchal, l'échanson, le connétable, les quatre principaux veneurs, d'autres grands officiers encore.

A côté de ces dignitaires et sous leurs ordres, il y avait un grand nombre d'officiers inférieurs, et tous avaient des fonctions actives et distinctes[2]. Mais à la tête de tous était l'apocrisiaire, chargé des affaires de la religion ou de ses pontifes, et le comte du palais, qui l'était de toutes celles des laïques. Aucune affaire n'était portée au Roi sans avoir été examinée par eux, et ce n'était que sur leur rapport que le Roi décidait lui-même, soit par un jugement, soit par une grâce. Aussi, le Roi devait être toujours accompagné d'un nombre suffisant de Conseillers habiles[3], en proportion avec la cour nombreuse qui l'entourait[4].

Quant aux affaires générales de l'État, continue Hincmar, elles étaient réglées dans les assemblées qui se tenaient deux fois par an seulement. Dans la première, dans le plaid général, les grands de l'empire, tant clers que laïques, se réunissaient, les vieux pour donner conseil, les jeunes pour le recevoir et le suivre[5]. Dans la seconde, les anciens et les principaux Conseillers préparaient les affaires de la grande assemblée pour l'année suivante, et réglaient celles qui étaient urgentes dans le silence de la réflexion et le secret de la prudence.

Les Conseillers, clercs ou laïques, étaient, autant que possible, des hommes qui, reportant à Dieu leurs honneurs et leurs fonctions, mettaient leurs devoirs envers le roi et le royaume au-dessus de tout, excepté de la vie éternelle, n'ayant d'égards ni pour leurs amis ni pour leurs ennemis, leurs parents, leurs bienfaiteurs, leurs flatteurs, ne se conduisant ni légèrement ni mondainement, mais suivant la sagesse et la justice. Les Conseillers avaient pour règle de garder le plus profond secret sur les affaires dont ils s'étaient même familièrement entretenus, soit qu'elles concernassent l'État, soit qu'elles n'eussent rapport qu'à des intérêts personnels, et le silence, même vis-à-vis les plus intimes, n'était rompu que par le consentement de tous. C'est dans les observations même du savant archevêque qu'il faut lire les inconvénients de l'indiscrétion.

Malheureusement, l'*Almanach Royal* d'Adalhard, copié par Hincmar, n'est point parvenu jusqu'à nous. Il nous aurait appris les fonctions,

[1] ... *Qui a secretis olim appellabatur....* (Ibid.)
[2] *Mansionarius, ostiarius, sacellarius, dispensator scoporcdus, heraarii, veltrarii, beverarii...* (Ibid.)
[3] ... *Palatium et consiliariis condignis nunquàm destitutum fuisset...* (Ibid. XXV.)
[4] ... *Et ut illa multitudo quæ in palatio semper esse debet...* (Ibid. XXVII.)
[5] Cap., lib. IV, app. ult.; cap. VI, an. 803, c. 2; cap. IV, an. 803, c. 12, etc.

Digitized by Google

le rang, les noms de tous les officiers qui entouraient Charlemagne' qui formaient le cortége de sa puissance et qui en exécutaient les commandements, dans l'Etat comme dans l'Eglise, pour la paix comme pour la guerre, pour l'administration séculière comme pour la discipline religieuse. Nous aurions pu juger cette imitation des charges des Grecs de Constantinople, puérilement commencée par les rois mérovingiens, dépassée et ennoblie par le grand homme qui recherchait partout et appelait à ces fonctions le mérite et la science. En 791, il donna le commandement de la moitié de l'armée qu'il dirigeait par le Danube, contre les Huns, à Megnifrid, son chambellan [1]. Il envoya plusieurs fois son connétable Burchard en Corse pour en chasser les Maures [2]. Il confiait une armée entière à son sénéchal Andacre [3]. Les missions de ses envoyés sont aussi fréquentes qu'importantes. Il savait choisir et employer les hommes; plusieurs de ses lieutenants et de ses Conseillers ont été dignes de lui. Mais nous ne connaissons que les exploits guerriers; l'histoire ne nous a pas transmis le détail de travaux moins éclatants et plus utiles. Les souvenirs seuls d'Hincmar nous disent le soin avec lequel étaient choisis les hommes pacifiques qui en étaient chargés, les qualités dont ils étaient doués, les vertus qui les distinguaient. Laborieux, graves, fidèles, discrets, aucune condition d'aptitude et de talent ne leur manquait. Nous avons admiré leurs œuvres, nous connaissons leur organisation. Nous savons qu'il y en avait toujours un certain nombre auprès de sa personne [4]; que les plus grands de l'Etat étaient soumis à leur justice [5]. D'un tel corps, que vont faire les successeurs de Charlemagne? Que vont-ils faire de sa gloire et de son empire?

DE VIDAILLAN.

(*La suite à la prochaine livraison.*)

[1] Eginh. Annal., p. 246; Duchesne, t. II.
[2] Annal. Franc., p. 44, 62, 83, 254, ibid.
[3] Ibid., p. 35, 56, 77.
[4] Aimoin, lib. IV, c. 7.
[5] Concil. apud sanct. Mac.

Digitized by Google

VOYAGES.

DE PARIS AU MONTENEGRO*.

(Sixième Lettre.)

(*Reproduction et traduction interdites.*)

IX.

ZARA. — SEBENICO.

Les Uscoques ont disparu. Maintenant, lorsqu'on navigue dans les parages de la Dalmatie, on n'y rencontre plus que de paisibles navires de commerce qui n'attaquent personne, ou d'honnêtes et laborieuses chaloupes qui n'attaquent que les poissons. La Bora et le Sirocco ont seuls gardé sur ces côtes leur redoutable puissance, et ces antagonistes du marin, nul traité diplomatique ne peut les supprimer.

Le Sirocco qui, pendant notre halte à Lussino, s'était assoupi comme un athlète fatigué de ses efforts, s'est réveillé avec une nouvelle impétuosité dès que nous avons voulu nous remettre en marche; il nous a forcés de relâcher dans le petit port de Selve, et nous a combattus, tant qu'il a pu, jusqu'à Zara. Il est des navires de guerre où en pareil cas le maître d'équipage administre plusieurs coups de garcette aux mousses, et il est des capitaines fort expérimentés qui ne doutent pas

* Voir tome IV, p. 544; tome V, p. 368, et tome VI, pages 90, 394 et 575.

Digitized by Google

que cette correction n'ait sur les éléments une très-heureuse influence. Comme nous n'avions point de mousses à fouetter, il fallait nous résigner à attendre qu'il plût au Sirocco de se calmer. Plusieurs passagers, en se promenant sur le pont, lui adressent pourtant d'énergiques apostrophes, et plusieurs femmes souffrant des calamités de la mer, et impatientes d'arriver, invoquent la miséricorde du ciel. Pour moi que nulle tendre affection, nul cercle de famille n'attendaient sur un des points du rivage, pour moi qui n'avais rien de mieux à faire que de regarder le pays, dont je voulais autant que possible acquérir une juste idée, je n'avais cessé de le regarder depuis mon départ de Trieste, et vraiment la première impression que l'on éprouve en entrant dans la Dalmatie n'est ni gaie, ni encourageante.

Aussi loin que la vue peut s'étendre, à gauche on ne voit qu'une côte qui se déroule comme une longue chaîne dont nul Wieland, nul mythologique artiste n'a pris soin de ciseler les anneaux; à droite, des îles et des îlots dont un grand nombre portent le nom de *scogli* (écueils), dont la plupart ressemblent à des blocs erratiques roulés ici confusément dans les flots, comme ailleurs dans de vastes plaines. A gauche et à droite, même teinte grise calcaire et même aridité. « Là, dit un poète latin, en pleine campagne les arbres sont rares et ne prospèrent pas, et la terre est comme une mer sous une autre forme [1].

La comparaison est juste. Ces îles, ces scogli ressemblent à des vagues qui dans leur mouvement auraient été pétrifiées, et cette côte avec ses mamelons ondulants ressemble à une mer houleuse. A la morne surface de cette terre stérile, dans cette autre Arabie Pétrée, de temps à autre seulement, on aperçoit quelques tiges d'oliviers, ce pâle arbuste dont les anciens ont fait, je ne sais pourquoi, le symbole de la paix, si ce n'est pour montrer la modestie de la paix; çà et là, on découvrira encore des parcelles de sol péniblement cultivées, et des enclos où, selon l'expression d'un écrivain allemand, des moutons errent comme des botanistes à la recherche d'une herbe menue.

Ceux qui ont lu leur Ovide se tromperaient s'ils croyaient voir là cette image qu'il a jetée dans un de ses vers, ces *subita montanæ bracchia Dalmatiæ*. Il n'y a près de la côte pas une montagne, pas une pente escarpée, pas une de ces crêtes alpestres qui frappent les regards par leur jet hardi et leurs lignes anguleuses; il n'y a là qu'un réseau d'îles et d'îlots, ou, pour mieux dire, des rochers plus ou moins allongés et une longue suite de collines aux cimes arrondies qui se déroulent comme un feston uniforme du nord-ouest au sud-est. Le bateau tourne et serpente entre ces îles, comme le fil d'Ariane dans le

[1] Rara nec hæc felix in apertis eminet arcis
Arbor, et in terra est altera forma maris.

Digitized by Google

labyrinthe, et en naviguant ainsi, on n'a pas même l'aspect de la grande mer. Tantôt on entre dans un canal qui a l'apparence d'une rivière, tantôt dans une enceinte plus large qui ressemble à un lac, et les bords de cette rivière et les contours de ce lac sont également monotones.

Voilà l'impression que l'on éprouve au premier aspect de la Dalmatie, et voici celles qui successivement attirent le regard, touchent le cœur, lorsqu'on pénètre plus avant dans ce pays et qu'on l'observe de plus près.

Entre ces collines calcaires il est des vallées vertes et fraîches comme celles de la Suisse, qui s'étendent au loin comme de mystérieux asiles et dont le sol se couvre de fruits abondants. L'hiver s'y développe librement à l'abri des tempêtes, et l'amandier y fleurit au milieu des ceps de vigne. Dans quelques-unes, il est des rades qu'on dirait creusées comme des bassins par la main d'un ingénieur habile, qui offrent en tout temps aux navigateurs un ancrage assuré. Sur ces scogli enfin, sur les plus nus et les plus tristes, il est des groupes de familles dont on ne peut sans émotion apprendre à connaître l'honnête et dure existence. Les pauvres gens! ils ont été jetés là, on ne sait par quelle circonstance, comme des naufragés, et ils y restent séparés du monde entier, forcés de se suffire à eux-mêmes, et n'acquièrant leurs moyens de subsistance que par un courageux travail.

La pêche est une de leurs ressources; mais la pêche ne pouvant suffire à tous leurs besoins, ils ont entrepris de cultiver la rude terre où ils ont, comme des goëlands, fixé leur demeure. A ce labeur, ils ne peuvent employer ni bœuf, ni charrue. Il faut qu'ils commencent par enlever eux-mêmes les pierres dont le sol est jonché, par se faire entre les rocs une sorte de clairière, comme les colons du Canada entre les bois. Quand le terrain qu'ils se proposent de défricher est ainsi déblayé, ils l'entourent avec soin d'un mur et sont souvent obligés de l'appuyer sur une terrasse pour en prévenir les éboulements. Dans les plaines de la Bourgogne, dans le midi de la France, on ne prend pas plus de précaution pour protéger le vignoble le plus précieux, et la culture d'un vaste espace ne coûte pas là autant de peine qu'ici un de ces cercles étroits qu'on appelle des *coronals*. L'habitant du scoglio bêche lui-même, creuse, fouille son champ jusqu'à ce qu'il soit parvenu à y former une couche végétale.

> Travaillez, prenez de la peine,
> C'est le fonds qui manque le moins,

a dit le bon Lafontaine.

Mais ici le fonds manque, et aussi l'eau, cet élément essentiel de

Digitized by Google

végétation. Quand le patient insulaire a si péniblement préparé son terrain, des mois entiers peut-être se passeront avant qu'il ait la joie d'y voir tomber une goutte de pluie. Ses semences de céréales, il les abandonne à la Providence. Quant à ses ceps de vigne, il emploie pour leur conserver une salutaire humidité plusieurs ingénieux artifices. En premier lieu, il les plante aussi près que possible l'un de l'autre, puis il entoure chaque pied d'un petit monticule de terre, et enfin il s'applique à abaisser les branches, de façon à former une sorte de rideau qui s'oppose comme un voile à l'ardeur du soleil.

C'est ainsi qu'à force de persévérance, d'adresse, de travaux continus, il parvient à féconder la nature la plus âpre, à faire par sa patience jaillir sa moisson des entrailles de son scoglio comme les flots du roc frappé par la verge de Moïse.

Qui pourrait entrer dans les détails de ces existences si humbles, si peu secourues et si résignées, sans se sentir attiré vers elles par un sympathique intérêt? Qui de nous, en errant dans les misérables quartiers des grandes villes et en levant les yeux vers une malheureuse mansarde perdue dans les toits, ne s'est dit : Il y a là pourtant des êtres créés comme nous de chair et d'os, qui doivent comme nous éprouver toutes les vicissitudes de la destinée humaine, tressaillir au rayon d'un regard aimé, et pleurer au chevet d'un père mourant. Il y a là de douces scènes de cœur cachées dans une ombre profonde, des romans et des drames dont on ne connaîtra pas les touchantes péripéties. Près des maisons des riches qui sur eux appellent de toute part l'attention, ces enfants deshérités de la fortune, ces ilotes des temps modernes naissent et grandissent inaperçus. Le monde, ce qu'on appelle le monde, ne sait rien de leurs joies, ne s'occupe point de leurs souffrances; et quand leur heure est venue, ils disparaissent du sentier de la vie comme des gouttes d'eau qui s'abîment dans l'Océan.

Je faisais ces réflexions en regardant les solitaires cabanes des pauvres familles éparses sur les rocs des scogli. Celles-là sont aussi délaissées. Celles-là voient chaque jour passer devant leur retraite ou le navire chargé de riches marchandises, ou le bateau à vapeur avec sa légion de voyageurs; mais ce navire ne leur apporte rien de sa cargaison et ces voyageurs s'éloignent sans leur laisser le souvenir d'un témoignage d'affection. Les flots qui enlacent leur île, la misère à laquelle elles sont condamnées leur font un double isolement. De jour en jour, d'année en année, elles parcourront obscurément le périple de leur existence, sans cesse préoccupées des premiers besoins de la vie, ignorées dans leurs vertus, abandonnées dans leurs douleurs.

Il faut bien croire pourtant que Dieu accomplit au fond des plus chétives demeures, dans les derniers replis des âmes, un acte suprême de justice et de rémunération qui échappe à notre intelligence : si-

Digitized by Google

non, comment y aurait-il tant de pauvres êtres privés de tous les biens terrestres à côté de tant d'autres à qui ces mêmes biens ont été prodigués ?

Oui, j'ai vu dans le jour ces scogli sous leur robe mélancolique, pareille à celle de nos bonnes saintes sœurs qui portent le nom de sœurs grises; je l s ai vus le soir, au coucher du soleil éclatant aux regards comme un tissu d'or et de pourpre, inonder d'un jet de lumière ce vêtement de Dieu, puis après je les ai vus assoupis dans leur calme sous le voile silencieux de la nuit.

« Que la paix vienne, dit Isaïe, et qu'il repose dans un lit, celui qui a marché dans sa direction [1]. »

Et je me disais qu'ils avaient la paix, et qu'ils reposaient dans leur lit ces bonnes gens des scogli qui, dans leurs innombrables privations, suivent si courageusement leur honnête direction.

Aux environs de Zara le paysage se présente tout à coup sous une face assez pittoresque. Là, les montagnes sont plus hautes, mieux découpées, et le long de la plage apparaissent des forêts d'arbres à fruits et de beaux villages; Zara s'avance là jusqu'au bord de sa presqu'île, comme pour voir plus tôt les navires qui viennent du nord et du sud. Zara, disent les antiquaires, est la vieille Jadera de la Liburnie; elle a été, selon le témoignage de Pline et de Ptolémée, une colonie romaine. Par sa position sur une presqu'île qui ne se rejoint à la côte que par une étroite langue de terre, elle a dû être de tout temps une forteresse maritime facile à défendre, importante à conserver. A la voir, quand on vient de Trieste, s'élancer du sein des eaux, avec ses blanches murailles et le lion de Saint-Marc sur ses portes, on la prendrait pour une fille de Venise, et l'ambitieuse Venise a bien vite aspiré à la maîtriser.

Au dixième siècle Zara, attaquée sans cesse par les Uscoques de cette époque, par les bandes farouches des Narentins, invoqua le secours des Vénitiens, et se déclara vassale de leur république. L'habile gouvernement de Venise n'avait garde de négliger une si belle occasion d'agrandir son pouvoir; en attaquant les corsaires, il établissait son droit de suprématie sur l'Adriatique; en soumettant Zara à son autorité, il se faisait un premier jalon de nouvelles conquêtes. Le doge Pierre Orseolo II se mit lui-même à la tête d'une flotte considérable, poursuivit les Narentins jusque dans leurs repaires, s'empara des îles de Lesina, Meleda, Curzola, où ils s'étaient retranchés, et anéantit une piraterie qui depuis trois siècles désolait la contrée. Après cette victoire il rentra en triomphe à Zara, et joignit à son titre su-

[1] Veniat pax, requiescat in cubili suo qui ambulavit in directione suâ.

Digitized by Google

prême de doge celui de duc de Dalmatie, qui, huit siècles plus tard, devait être décerné à un de nos maréchaux.

Si Zara avait, comme une humble fille, sollicité dans ses perplexités la protection de la puissante Venise, elle ne resta pas longtemps fidèle au sentiment d'obéissance et de gratitude qu'elle avait manifesté. Tantôt elle se laissait aller à une orgueilleuse idée d'indépendance, tantôt, pour se soustraire à l'ascendant de sa fière suzeraine, elle se jetait du côté des rois de Hongrie et des empereurs grecs. La république de Venise n'était pas de nature à tolérer patiemment de tels caprices, ni à se laisser enlever, sans la bien défendre, une parcelle de son manteau ducal. Zara s'était soumise au lion de Saint-Marc, il fallait qu'elle lui restât soumise; autant de fois elle essaya de rompre les liens qu'elle-même avait formés, autant de fois les Vénitiens prirent les armes et l'obligèrent à courber son front rebelle. Les diverses révoltes de Zara, les luttes qu'elle eut la hardiesse d'engager et le courage de soutenir contre la reine de l'Adriatique, occupent une grande place dans l'histoire de Venise, et y ont laissé une triste page, une page où l'on voit éclater à la fois tout ce qu'il y avait d'astuce, d'égoïsme, d'esprit, de calcul et de cruauté dans le gouvernement de cette fameuse république.

C'était au commencement du treizième siècle, l'Europe chrétienne allait se lancer dans sa quatrième croisade; tandis que les nobles seigneurs de France et d'Allemagne vendaient ou engageaient leurs biens pour accomplir leurs vœux, les Vénitiens, ces Carthaginois des temps modernes, spéculaient, comme de fins marchands, sur cette ferveur religieuse. Pour se rendre plus promptement sur le champ de bataille, il fallait aux croisés des navires; le sénat de Venise, auquel ils s'adressèrent, résolut, après une mûre délibération, de leur en fournir; mais ce sénat ne pouvait oublier qu'en s'associant à la cause de la chrétienté, il devait aussi prendre soin des intérêts de la république. Il s'engageait donc à transporter au lieu *où le service de Dieu l'exigerait* 900 chevaliers, 4,500 écuyers, 20,000 hommes et 4,500 chevaux; pour une telle œuvre il demandait une somme de 85,000 marcs d'argent, et la moitié des conquêtes qui seraient faites sur mer et sur terre par les confédérés. Les croisés, avec leur magnifique insouciance pour les calculs mercantiles, n'étaient pas gens à s'arrêter devant les conditions d'un tel marché; ils l'acceptèrent gaîment, et en leur qualité de fils de l'Église, ils prièrent le pape de le ratifier. Le pape Innocent III y ajouta seulement un article par lequel il défendait expressément à l'armée apostolique d'attaquer une terre chrétienne; on eût dit qu'il prévoyait les projets des Vénitiens.

Malgré tous leurs efforts les croisés ne parvinrent pas à recueillir la somme qu'ils devaient payer à l'État de Venise en s'embarquant. Il

Digitized by Google

leur manquait 34,000 marcs, et ce malheureux complément de leur traité, ils ne pouvaient se le procurer. Le bon sénat, touché de leur détresse, et ne voulant point, pour une misérable question d'argent, arrêter l'essor de leur zèle, leur fit alors une généreuse proposition : Aidez-nous, leur dit-il, à rappeler à l'ordre la ville de Zara qui s'est, au mépris des plus solennelles promesses, révoltée contre notre légitime pouvoir, et pour cet honnête service, nous vous tiendrons quittes de ces introuvables 34,000 marcs.

Une telle entreprise était une violation manifeste de l'arrêté pontifical ; mais le doge employait tant d'éloquentes raisons, et les croisés étaient si désireux de se mettre en marche, qu'ils finirent par accepter l'offre qui leur était faite, disant qu'en réalité Zara était coupable d'un acte de rébellion, et que s'ils désobéissaient à l'ordre du pape, cette faute pourrait être pleinement effacée par la conquête de la Terre-Sainte.

Le 9 octobre 1202 la flotte partit; elle se composait de près de cinq cents voiles, dont cinquante galères, deux cent quarante navires portant 40,000 hommes de troupes; soixante-dix autres étaient chargés de vivres et de munitions. Malgré cet effrayant appareil, les habitants de Zara étaient décidés à se défendre ; ils réparèrent leurs remparts et étendirent une énorme chaîne en travers de leur port. Au premier assaut la chaîne fut brisée, les remparts furent pris; Zara, ébranlée dans sa résolution par un si prompt échec, songeait déjà à entrer en négociation, lorsque plusieurs notables croisés se sentirent saisis d'un nouveau remords de conscience à l'idée d'employer contre une population chrétienne les armes qui ne devaient leur servir qu'à combattre les infidèles. Le comte de Montfort représenta vivement à ses compagnons l'énormité d'une pareille faute, et l'abbé de Vaux en vint même à menacer d'excommunier la flotte si elle persistait dans cette attaque impie. Zara alors reprit courage, et au lieu de demander la paix montra une attitude plus belliqueuse. Elle ne connaissait pas l'opiniâtre doge Dandolo, qui, sans se soucier des remontrances de quelques chevaliers, des menaces d'un prêtre, pressa le siége à l'aide des Français les moins scrupuleux, et franchit les remparts intérieurs. La ville fut envahie par une soldatesque effrénée et pendant cinq jours livrée à toutes les horreurs d'une place prise d'assaut; ses remparts furent démantelés, ses maisons saccagées, et ses églises même profanées.

Avant que ses ennemis s'éloignassent de ses murs, Zara devait être, par une justice providentielle, vengée de leur cruauté. La distribution des logements, le partage du butin, excitèrent entre eux une querelle qui, pour des hommes de cette trempe, ne pouvait s'apaiser par le mionnement. Les Vénitiens et les Français se divisèrent en deux

Digitized by Google

camps; les Vénitiens étant les plus faibles furent atrocement battus, et les citoyens de Zara assistèrent au massacre de ceux qui venaient de répandre dans leurs murs la ruine et la désolation. En vain le doge et les principaux gentilshommes de l'armée française essayèrent-ils de mettre fin à cette lutte affreuse; il ne fallut pas moins de huit jours de négociation pour amener les deux partis à un accommodement. Alors les croisés, frappés tout à coup du sentiment de leur désordre, se dirent que Dieu les punissait par là de leur désobéissance, et l'on vit ces mêmes hommes, naguère enflammés d'une fureur implacable, fléchir le genou et prier humblement au pied des autels. Les Vénitiens, pour expier leur sacrilége, choisirent un large emplacement près des chapelles qu'ils avaient dévastées, et y bâtirent une cathédrale.

Quarante ans après, Zara se révoltait encore contre le pouvoir qui l'avait si indignement traitée, chassait son gouverneur vénitien, et s'alliait au roi de Hongrie. Subjuguée de nouveau, elle ne cédait qu'en frémissant au joug qui lui était imposé, et jusqu'au quinzième siècle on la vit, dès qu'elle en trouvait l'occasion, reprendre les armes. En 1346, les Vénitiens ne la reconquirent qu'après un long siége, après une guerre contre le roi de Hongrie, qui leur coûta, dit l'histoire, trois millions de ducats.

A la réunion de la Dalmatie à l'empire de l'Autriche, Zara est devenue le chef-lieu politique et civil de la province.

Cette province est divisée en quatre départements designés sous le nom de cercles : Zara, Spalatto, Raguse, Cattaro; chaque cercle se subdivise en plusieurs districts : Zara en compte 8, Spalato 10, Raguse 5, Cattaro 3.

Le premier fonctionnaire civil du département porte les titres de *capitano del circolo;* près de lui est un *préteur* spécialement chargé de la ville, puis un *podesta,* ou *capo communale,* auquel est confiée plus particulièrement, comme son titre l'indique, l'administration d'un certain nombre de villages; il est assisté dans ses fonctions par quatre conseillers qui doivent, conjointement avec lui, prendre les mesures nécessaires pour maintenir le bon ordre. Le podesta et le préteur sont nommés par le gouverneur de la Dalmatie et confirmés par l'empereur. Dans chaque cercle réside aussi un officier supérieur, colonel ou général.

Cette terre de Dalmatie, divisée en vingt-six districts, renferme quatre cent et quelques mille habitants, dont 365,000 Slaves, 30,000 Italiens, 1,200 Albanais et un millier de Juifs, etc.

Dans cette population, l'on compte près de 325,000 catholiques, 660 grecs unis, 77,000 grecs non unis, 480 juifs et seulement 27 protestants.

Zara est la métropole catholique de ce petit pays, qui n'a pas

Digitized by Google

moins de six évêchés[1]; elle est la résidence du gouverneur général, des chefs des différentes administrations, et le siége du tribunal d'appel.

Cette réunion de fonctionnaires donne à la ville une animation particulière et offre à l'étranger l'attrait d'une société dont il ne rencontrera que quelques parcelles dans les autres ports de la Dalmatie. C'est une migration de familles aimables, d'hommes instruits, au milieu d'une ignorante peuplade; c'est une transplantation des goûts et des habitudes de la civilisation sur un sol où, jusqu'à présent, l'œuvre de la civilisation a peu pénétré. Dans la maison du gouverneur, j'ai pu me croire, pendant plusieurs heures, dans l'intelligent et gracieux salon d'une grande ville; et à une demi-lieue de là est le rustique village d'Erizza, tout entier habité par une colonie d'Albanais, et à quelques lieues la retraite montagneuse des Morlaques.

Zara est du reste une jolie ville, ouverte de plusieurs côtés sur de beaux points de vue, sur la mer, sur des chaînes de côteaux, au-dessus desquels s'élèvent, comme une tête de géant, les cimes escarpées du Velebitsch. Ses rues sont étroites, mais régulièrement tracées et bordées d'élégantes maisons. Son commerce est peu considérable; mais elle a son marasquin. Étrange chose que le caprice de la fortune dans la distribution des gloires humaines! Voilà une ville dont les annales renferment des pages superbes, les récits de combats les plus courageux, les scènes les plus dramatiques, et ce n'est point par ces nobles épopées que son nom s'est propagé dans le monde; c'est par de petites fioles d'une liqueur doucereuse qu'on extrait d'une liqueur sauvage. Combien de gens qui jamais ne sauront les vaillantes luttes que Zara a soutenues pour défendre ou reconquérir son indépendance, et qui n'ignorent pas que de cette cité vient le marasquin le plus délicat! De tous les Méphistophélès inventés par les poètes, de tous les diaboliques personnages qui se jouent des espérances des hommes et de l'orgueil des peuples, cet invisible, cet indéfinissable démon qu'on appelle le Destin n'est-il pas encore le plus caustique?

Tout en acceptant l'honneur insigne que lui fait son marasquin, Zara cherche cependant des satisfactions d'un genre moins matériel. Elle imprime deux journaux : l'un en langue slave, l'autre en langue italienne. Elle a de bonnes librairies, entre autres celle de M. Battara, à qui l'on doit la publication de l'ouvrage de M. Carrara sur la Dalmatie; elle a un casino, qui reçoit, avec les principaux journaux de l'Allemagne, plusieurs journaux de France et d'Angleterre. Enfin, elle a un théâtre, qui, dans son répertoire, fait tour à tour entrer, avec un rare zèle, l'opéra et la comédie, le drame et le vaudeville.

[1] Un archevêché à Zara, un évêché à Spalato, à Raguse, à Sebenico, à Lesina, à Cattaro. Il y a de plus un évêque grec à Sebenico.

Digitized by Google

Deux bons citoyens de Zara, qui, sur un mot de recommandation d'un de leurs amis de Trieste, avaient bien voulu me promener dès le matin dans les différents quartiers de la ville, m'ont conduit le soir à ce théâtre. C'était précisément un jour de représentation solennelle, la représentation à bénéfice de la *prima donna*. J'ai vu là jouer d'une façon vraiment très louable une comédie italienne et une tragédie, dont l'auteur encore inconnu pourrait bien devenir très illustre par sa mémorable invention. Cinq actes et cinquante vers! Dix vers à chaque acte, pas plus. Quel modèle de tragédie!

Pour ce spectacle extraordinaire, les abonnements étaient suspendus, et le prix des billets d'entrée était fixé à quarante centimes. Grâce à l'arrivée du bateau à vapeur, qui amenait là un assez grand nombre de spectateurs inattendus, la *prima donna* a retiré, m'a-t-on dit, 150 florins (environ 400 francs) de sa soirée. Il est rare qu'à Zara on fasse une recette semblable.

A cinq lieues d'ici est Zara-Vecchia, qui fut jadis une ville assez importante. Au douzième siècle, les Vénitiens, dans une de leurs patriotiques colères, la dévastèrent. Elle n'a pu se relever de ses ruines. Ce n'est plus qu'un village de quatre à cinq cents âmes. Près de là est un autre village qui a eu aussi ses jours de gloire. C'est Wrana, où s'élevait un couvent fortifié, qui pendant trois siècles appartint aux Templiers. Il fut pris par les Turcs, démantelé, et n'a jamais été reconstruit.

Il est heureux pour le voyageur qu'il puisse, en traversant ces parages, occuper sa pensée de ces souvenirs historiques, car, en quittant Zara, on va voir reparaître le même monotone paysage qui a précédemment fatigué le regard. On navigue dans un canal fermé d'un côté par la plage, de l'autre par deux îles allongées dans la mer comme une digue. Au sein même de ce canal, il y a plusieurs scogli. Au-delà, encore d'autres groupes d'îles, petites et grandes, et presque toutes d'un triste aspect. Un aimable fonctionnaire dalmate, qui s'était embarqué à Zara avec moi, et qui, dans sa tendre affection pour son pays, ne négligeait pas une occasion de m'en signaler le mérite, me disait quelquefois : Regardez ! quelle magnifique verdure ! Je tournais avec empressement mes regards vers le point qu'il m'indiquait, comme à Londres, quand j'entendais, dans la brume du matin, un enthousiaste Anglais s'écrier : *What a fine sun !* De même qu'à Londres je finissais par apercevoir quelques jaunes rayons pénétrant à travers les tourbillons de fumée, de même, ici, je finissais aussi par découvrir des plantations de vignes et d'oliviers, et quelques pâturages, entre les masses de rochers nus. Mais plus ces âpres terrains résistent à la main qui essaie de les féconder, plus on doit admirer le courage de ceux qui poursuivent une telle tâche. La plupart de ces îles sont des propriétés communales, et il en est un grand nombre où personne ne réside. Ce

Digitized by Google

sont des habitants de la côte qui viennent, en barque, les cultiver et en recueillir la maigre récolte. En voyant ces crêtes de rocs, où, par un si rude labeur, on ne parvient à conquérir qu'une si chétive moisson, je pensais aux rives du Saint-Laurent et du Mississipi, aux immenses plaines de la Plata, où tant de vastes et féconds domaines sont encore inoccupés. Certes, si l'émigration peut être séduisante, n'est-ce pas dans le contraste d'une situation comme celle-ci, où, d'une part, on se voit condamné à une pénible et misérable existence; où, de l'autre, éclatent tant de sources de richesses? Mais les Alsaciens, les Souabes quittent aisément leur beau pays pour s'en aller en Amérique, et les Dalmates restent fidèles à leur rude patrie. Le cœur enfonce plus profondément ses racines dans la douleur que dans la joie. L'enfant du pauvre est plus fortement lié au foyer où il a partagé les fatigues et les anxiétés de sa famille, que l'enfant du riche à l'élégante demeure qui lui égaie le présent et lui colore l'avenir.

Un écrivain d'un très brillant esprit, M. L. Gozlan, a écrit : « La douleur est un pays dont les naturels gardent le souvenir, pays pauvre, stérile, sans soleil, mais qui fait s'entr'aimer ceux qui y sont nés ensemble. »

Goëthe a dit en termes plus solennels : « Celui-là ne vous connaît pas, ô puissances célestes, celui-là qui n'a pas mangé son pain dans ses larmes[1]. »

Ce qui semblerait devoir nous détourner d'une affection est souvent ce qui nous y enchaîne le plus étroitement. Les sollicitudes qu'elle nous fait éprouver sont comme autant de liens qui y fixent notre pensée. L'homme s'attache ainsi au sol qu'il défriche avec peine, qu'il arrose de ses sueurs. Est-ce là une loi providentielle? Est-ce, à notre insu, un effet de notre orgueil? Par ce mystérieux pouvoir inhérent à la souffrance, Dieu a-t-il voulu nous montrer quel doit être un des plus constants éléments de la destinée humaine; ou si nous nous enlaçons à tout ce qui nous a le plus inquiétés, agités, désolés, serait-ce notre vanité qui ne nous permettrait pas de nous écarter de l'œuvre qui a occupé nos efforts, de l'amour qui nous a fait pleurer? J'abandonne ce problème aux philosophes. Quant à moi, j'aime mieux attribuer à la douleur la plus pure origine, l'idéaliser comme le faisaient déjà les anciens, et dire avec eux : *Res sacra miser*.

« Ah ! ces chers scogli ! » s'écrie près de moi un passager vêtu d'un grossier vêtement, qui, pour les mieux contempler, a quitté la place que son billet lui assigne et s'est élancé sur la dunette du bâtiment. Ces scogli, que je regarde avec une morne émotion, et qu'il est si heu-

[1] Wer nie sein brod in Thranen ass
Der kennt euch nicht, ihr himmlische Machte.

Digitized by Google

reux de revoir après une absence de quelques semaines, c'est le sol où sa famille lui a fait un nid, où il a grandi, où, sans penser qu'il répète les paroles d'un poète, il peut dire, en recueillant là ses souvenirs : *Ich habe gelebt und geliebt.* J'ai vécu et j'ai aimé.

Tous les paysans de la Dalmatie peuvent bien ne pas éprouver, à la vue de leur terre natale, les mêmes honnêtes pensées. Sans parler des Morlaques, qui ont plus d'une fois mérité, par leurs courses sur les grands chemins, la fâcheuse impression qui s'attache à leur nom, il est, sur cette côte et dans ces îles, des gens qui ne se sont pas toujours contentés de leur pêche ou du produit de leurs champs. On m'a signalé sur la route que nous suivons une île entr'autres, l'île de Motar, dont les habitants ont acquis une célébrité par l'empressement avec lequel ils se précipitaient autrefois vers les navires qu'un orage jetait sur leur côte, non pour lui porter un charitable secours, mais pour le piller. Il n'y a pas plus de dix ans qu'ils commirent encore un de ces actes de brigandage. La justice se transporta sur les lieux, et ne pouvant, malgré ses investigations, parvenir à découvrir les vrais coupables, prit le parti d'emprisonner tout le village. Cette mesure, empruntée aux coutumes législatives du Japon, a eu, à ce qu'il paraît, un très bon résultat. Les gens de Motar, effrayés de cette loi de solidarité, font à présent eux-mêmes la police de leur île.

Nous sortons enfin de ce réseau de scogli pour entrer dans un canal d'un effet très-imposant, le canal de Sebenico. A l'entrée de cette passe, que plus d'une grande ville maritime envierait, est une île couverte tout entière par une des œuvres de Sanmichel, le Vauban de la république vénitienne, l'architecte infatigable qui a jeté sur les rives de l'Adriatique tant de travaux mémorables et d'utilité pacifique, bastions et fontaines, remparts et chapelles. Sur un des côtés de Sebenico s'élève un autre fort, bâti par les Français ; sur la montagne de Santa-Anna, qui domine la rade, encore un fort.

Ces pauvres cités de la Dalmatie ont été pendant des siècles exposées aux invasions, aux ravages des Turcs ; elles ont dû s'armer de leur mieux contre ces ennemis cruels, et, leurs citadelles faites, elles les ont gardées comme un vieux soldat garde en temps de paix la cuirasse qui l'a protégé sur les champs de bataille.

Au fond de cette baie si bien défendue, ou plutôt au fond d'un large lac dans lequel tombent des montagnes voisines les eaux de la Kerka, s'élève la ville de Sebenico, l'une des villes les plus curieuses de l'Adriatique. Si elle a été, comme le prétendent quelques historiens, bâtie par les Croates, ou, comme d'autres le disent, par les Uscoques, c'est ce qu'il est difficile de déterminer. Le fait est que, malgré son admirable situation, à l'embouchure d'une large rivière, sur les contours d'une rade excellente, elle ne fut pendant longtemps qu'une bour-

Digitized by Google

gade peu importante jusqu'au jour où les habitants de la ville de Scardona, dévastée par une horde farouche, vinrent y chercher un refuge. Sa population s'éleva alors, dit-on, à trente mille âmes; son commerce, son industrie prirent un rapide développement, et les arts et les lettres y prospérèrent. Fortis fait une longue énumération des savants et des écrivains qui ont vécu dans cette cité. La plupart de ces hommes qui eurent jadis leur part de gloire en ce monde sont aujourd'hui ensevelis sous de nouvelles illustrations qui dans la pyramide de l'humanité s'amassent l'une sur l'autre comme les couches géologiques des montagnes, et rejetent à l'état de charbon fossile les fortes plantes des temps lointains. Nous ne pouvons cependant oublier que là naquit l'excellent peintre André Schiavonne; et si, comme le rapporte la tradition, Sebenico a aussi donné le jour à Marco Polo, le nom de ce hardi voyageur suffirait pour donner une illustration littéraire à cette humble cité dalmate.

Pour arriver dans l'intérieur de Sebenico, il faut se résigner à franchir des défilés d'une saleté pareille à celle des plus sales villes turques, à gravir par une longue suite de gradins boueux, brisés, glissants, des rues hideuses; mais ces rues conduisent à un marché qui offre au regard de l'étranger un spectacle très-intéressant et à la place *dei Signori*.

Sur la place est une de ces loges vénitiennes, galeries à colonnes où les magistrats rendaient la justice et faisaient publiquement infliger un châtiment au coupable. Sur cette même place est une cathédrale, décrite avec admiration par plusieurs voyageurs. La loge de Sebenico avec son élégante colonnade est occupée aujourd'hui par un casino. La cathédrale est ébranlée par l'âge. Je n'ai pu, à mon grand regret, la contempler qu'à travers les interstices d'un immense échafaudage employé à sa reconstruction. Un de ses côtés était cependant dégagé de cette malheureuse enveloppe, et sur ce côté j'ai vu un long cordon de têtes sculptées avec une remarquable habileté : têtes de Turcs souffrantes, grimaçantes, appliquées comme un signe vengeur aux murs du temple chrétien, et forcées d'en porter le fronton.

Le marché est inondé d'une quantité d'individus dont les costumes et la physionomie fourniraient au crayon d'un artiste une rare variété de dessins. Des musulmans de la Bosnie, avec leurs barbes épaisses, leurs amples cafetans, viennent là échanger les denrées agrestes contre les produits de l'industrie italienne. Des Morlaques y descendent de leurs forêts avec leurs longs cheveux serrés dans un cordon et tombant comme une tresse sur leur dos, avec leurs pistolets luisants et leurs poignards à la ceinture; des Dalmates y circulent avec un vêtement copié en partie sur le nôtre et en partie sur celui des Turcs; de belles jeunes filles à la taille élancée, à l'œil étincelant, courent d'un

Digitized by Google

côté et de l'autre d'un pied léger avec une parure éclatante, jupons rouges, corsets rouges, et leurs noirs cheveux arrondis en couronnes sur leur front et nattés avec des rubans de soie rouge.

Les différentes rues qui aboutissent à ce marché ont aussi un caractère particulier. Il y a de vastes magasins où l'on ne voit que des sandales en cuir rouge, des boutiques d'orfèvres qui n'étalent que de lourds colliers en boules d'argent, et d'énormes boutons que les paysans de la contrée suspendent avec orgueil à leur gilet.

Quoique la ville de Sebenico se soit peu à peu laissé enlever par d'autres villes une partie de son ancienne fortune, elle fait cependant encore un commerce qu'on évalue à la somme de deux millions cinq cent mille francs par an. Elle a un important débouché dans la province turque qui l'avoisine, elle a près d'elle des pêcheries assez fructueuses de corail et d'éponge, et le génie industriel des temps modernes lui a ouvert un nouveau champ de labeur. A dix lieues de cette ville, sont des mines de charbon de terre qui alimentent en grande partie les bateaux du Lloyd et qu'on transporte par milliers de tonnes à Trieste. Il ne vaut pas à beaucoup près celui d'Angleterre, mais il se vend à très-bas prix.

Le chargement de ce charbon à bord des navires est pour le spectateur étranger aux coutumes de la Dalmatie un trait de mœurs assez surprenant. Ce sont les femmes qui portent dans de lourdes corbeilles la houille sur leur tête, tandis que leurs maris, leurs frères restent à quelques pas de là tranquillement assis, causant les bras croisés et fumant leurs pipes. Les Dalmates, dans le sentiment traditionnel de leur valeur guerrière, affectent encore à l'égard de leurs femmes la dédaigneuse attitude que les Indiens sauvages de l'Amérique conservent envers leurs *squaws*.

Le même fait se retrouve au sein de toutes les peuplades grossières. Le christianisme a affranchi, ennobli la femme. Le christianisme lui a, par la vie de la sainte Vierge, mis au front le reflet d'un rayon divin. La civilisation lui a donné son auréole de grâce et de douceur mondaine. Là où l'homme met encore son orgueil dans sa force physique, la femme est esclave. Là où il est venu à se complaire dans les vraies émotions du cœur, dans les délicates conceptions de l'esprit, la femme a sa couronne.

X.

SPALATO. — CURZOLA.

Il y avait une fois..... c'est une vieille histoire que je puis bien commencer ainsi, tant elle ressemble à un conte de fée. Donc, il y

Digitized by Google

avait une fois dans une petite bourgade de la Dalmatie un pauvre homme, réduit d'abord à l'état d'esclave, puis affranchi par un maître qui ne pouvait probablement lui donner que la liberté. Car l'esclave se fit scribe, ce qui était en ces temps lointains, de même qu'aujourd'hui, un très-humble métier. Cet homme avait un fils qui, plus habile ou plus hardi que son père, embrassa une meilleure profession. Il se fit soldat.

Voilà tout ce qu'on sait sur l'origine de ce jeune Dalmate, qui fut Dioclétien. De même que les grands fleuves dont on retrouve difficilement les sources dans un petit filet d'eau, de même que le Nil dont on va chercher avec tant de peine les premiers flots dans les montagnes de la Lune, les premières années du célèbre empereur disparaissent aux regards de l'historien. Le nom qu'il inscrivit sur le marbre et l'airain n'était pas même celui de son père ; c'était celui de la petite ville où il était né, de la petite ville de Dioclæa, sur les bords du lac de Scutari, au pied du Montenegro.

Le soldat entre donc dans une de ces légions qui, tantôt sur un point, et tantôt sur un autre, devaient défendre l'immensité de l'empire romain contre l'invasion des hordes barbares, comme les digues en terrassement et en granit défendent le sol de la Hollande contre les vagues de la mer. De quelle façon Dioclétien conquit-il ses premiers grades? c'est ce que nul auteur ne nous apprend. Il paraît cependant qu'à une époque où il n'occupait encore qu'une place assez obscure, il rêvait déjà un éblouissant avenir. On raconte que dans les Gaules il vivait si pauvrement qu'un Druide avec lequel il demeurait ne put se défendre de lui en manifester sa surprise. — J'aurai plus de luxe, répondit le jeune légionnaire, quand je serai empereur. Le Druide alors jetant un regard où brillait le rayon d'une pensée prophétique, lui dit : Vous deviendrez empereur quand vous aurez tué un sanglier (*Aper*). Tuer un sanglier n'était pas chose difficile, mais de tout temps les paroles des devins n'ont pas dû être prises strictement à la lettre. Nos vieux prêtres celtiques, comme les oracles de Delphes, se permettaient souvent dans la majesté de leurs fonctions un de ces mots à double entente, que nous appelons vulgairement un calembour. Dioclétien tua le général Aper, qui était accusé d'avoir pris part à la mort de l'empereur Numérianus. Ce fait accidentel, qui réalisait la prédiction de son ancien commensal, fut peut-être pour Dioclétien un nouveau mobile d'espoir. Si fort que soit l'homme, il retombe toujours par quelque côté dans la faiblesse des esprits vulgaires, et il n'est pas une existence essentiellement austère qui dans sa marche imposante ne laisse entrevoir plus d'une puérilité.

Quoi qu'il en soit, l'heureux soldat monta de degré en degré l'échelle de la fortune. Au mépris des anciennes coutumes romaines, qui ne

Digitized by Google

permettaient pas aux fils des affranchis d'aspirer aux honneurs civils ou militaires, et qui étendaient cet arrêt jusqu'à la troisième et quatrième génération, le fils de l'affranchi dalmate s'éleva au plus haut rang de l'armée. De là au trône, tel que le trône était alors constitué, il n'y avait qu'un pas. Ce dernier pas, Dioclétien le fit. Il devint empereur.

Tous ces empereurs de Rome, qu'une cohorte en tumulte élevait au suprême pouvoir, qu'une autre précipitait dans la fange, étaient pendant la durée de leur incertaine grandeur entourés d'une auréole olympique. Ils se décernaient à eux-mêmes, ils s'érigeaient des statues. Ils passaient à l'état de dieu. Dioclétien aussi devint dieu. Du premier coup il prit le nom de celui qui d'un froncement de sourcil faisait trembler la terre et le ciel, le nom de Jupiter, et son collègue Maximien prit celui d'Hercule. De zélés orateurs, dont la rhétorique ne restait pas sans récompense, se firent un pieux devoir de démontrer l'heureuse application de ces deux titres. Tandis que Dioclétien-Jupiter maintenait, disaient-ils, par sa suprême sagesse l'ordre dans l'empire, Maximien-Hercule purgeait les divers États de leurs monstres et de leurs tyrans.

C'est ainsi qu'au temps de leur décadence, les Romains idéalisaient les vices de ceux dont ils avaient à redouter la puissance ou à maudire les fureurs.

Fils d'un paysan, Maximien n'avait reçu aucune éducation; c'était un soldat de fortune hardi et aventureux, rude et violent. Quant à Dioclétien, l'admirable historien anglais Gibbon en a fait en quelques lignes un portrait achevé : « Il n'avait point la généreuse et hardie nature du héros qui cherche le péril avec la gloire, dédaigne l'artifice et impose fièrement le respect à ses égaux. Il était d'un caractère plus pratique que brillant. Ce que l'on remarquait en lui, c'est un esprit vigoureux développé par l'étude, et de l'application aux affaires, un judicieux mélange de libéralité et d'économie, de douceur et de sévérité, une profonde dissimulation sous l'apparence d'une franchise militaire, l'obstination à suivre ses projets, la flexibilité dans l'emploi de ses moyens d'action, et par-dessus tout le grand art d'asservir ses propres passions aussi bien que celles des autres à son ambition, et de colorer cette ambition des prétextes les plus spécieux de justice et d'utilité publique. »

Avec ses qualités et ses défauts, Dioclétien apparaît à l'horizon comme une grande figure, entre deux ères historiques, entre une dernière ère de gloire et une ère de dévastation. Par les mesures qu'il employa pour assurer la paix dans l'étendue des possessions romaines, par l'association de Maximien à son pouvoir et l'adjonction des deux Césars, il prépara lui-même la dissolution de l'empire. Sous son règne,

Digitized by Google

Rome fut abandonnée. Constance campait dans les Gaules, Galère sur les bords du Danube; Maximien avait fixé sa demeure à Milan, et Dioclétien étalait à Nicomédie le fastueux cérémonial des cours d'Orient.

Rome n'était plus dans Rome.

Elle perdait par ce déplacement du pouvoir, par l'éloignement des souverains, son importance, si ce n'est son titre de capitale. Les peuples s'habituaient à tourner les yeux d'un autre côté, et le sénat ne jouissait plus que d'un vain titre honorifique.

Après la campagne de Perse les deux empereurs se montrèrent à Rome et lui donnèrent encore le spectacle d'un triomphe. Ce fut le dernier. Bientôt les empereurs devaient cesser de vaincre, et l'antique cité devait cesser d'être la maîtresse du monde, jusqu'au temps où le christianisme lui donnerait une autre souveraineté plus noble et plus pure, la souveraineté de la chaire pontificale.

Dioclétien couronnait par cette fête des anciens jours son règne glorieux de vingt années. Alors il se décida à renoncer à son pouvoir, soit que son état de santé l'obligeât à chercher le repos, soit que dans sa sagesse il pressentît des orages auxquels il ne pourrait plus victorieusement résister, ou enfin qu'il mît un nouvel orgueil à se dépouiller lui-même des titres qu'il avait eu la joie de conquérir. Peut-être aussi sa résolution lui vint-elle d'un autre sentiment. Le voyageur qui est arrivé au terme d'une longue marche se retourne avec amour vers son foyer. Dans l'âpre voyage de la vie, l'homme se retourne ainsi plus d'une fois par un penchant naturel vers son berceau. Celui qui a fixé le regard le plus ambitieux sur l'avenir est souvent celui qui recherche avec le plus mélancolique regret l'humble bonheur de son passé, la paisible obscurité de la maison natale, les douces et naïves affections de la famille. Et, chose triste à dire, mais démontrée par l'expérience, l'homme qui a exercé le plus grand pouvoir sur les autres hommes est celui qui en vient à éprouver pour eux le plus grand dédain, par les lâchetés que lui-même leur a fait commettre, par les basses flatteries dont ils l'ont entouré, par les apostasies qu'ils ont amassées autour de lui.

Si philosophe que puisse nous apparaître Dioclétien, quand il se signala par cette abdication dont on ne connaissait encore dans l'histoire qu'un exemple[1], il ne l'était pas assez pour se démettre simplement de ses fonctions et s'enfuir sans éclat dans sa retraite. Il assembla le peuple et l'armée dans les plaines de Nicomédie, monta sur son trône et annonça dans une majestueuse harangue sa détermination. Puis il se retira dans un chariot couvert et partit aussitôt pour

[1] Ptolémée Lagus, roi d'Égypte.

Digitized by Google

la Dalmatie, non point pour y chercher la pauvre maison de son père, mais pour y occuper un palais gigantesque.

C'est au sein de ce palais que les péripéties de cette histoire me sont revenues à la mémoire, en une longue rêverie, comme un des merveilleux récits des *Mille et une Nuits*. Là, le souverain du plus grand empire qui ait jamais existé, vint enfermer sa vie à un âge qui pouvait encore lui promettre les jouissances d'une longue domination; là, son ancien consort Maximien vint le solliciter de reprendre le pouvoir, et l'on sait par quelles rustiques paroles il répondit à cette tentative. Plus sage que son impétueux collègue, qui allait se jeter dans un nouveau conflit où il devait misérablement périr, là, il n'assista qu'aux tempêtes de l'Adriatique, tandis qu'un vent d'orage mille fois plus terrible soulevait les vagues populaires, tandis que de toutes parts le sol de l'empire craquait sous le poids des légions barbares, sous le pied des Goths.

Arise ye Goths, and glut your ire!

Là enfin il mourut d'une mort indéterminée, comme si le terme, de même que l'origine de son étrange destinée, devait être un égal sujet d'hypothèse et de discussion pour les commentateurs.

A cette même place, j'ai passé tout une soirée dont je ne puis oublier l'impression solennelle. J'étais là au centre, au cœur même de cet antique palais. Les autres parties de l'édifice ont été entièrement bouleversées. Celle-ci, malgré les transformations qu'elle a subies, apparaît encore dans son majestueux ensemble.

Voilà les colonnades du péristyle auxquelles on arrivait par la porte d'or; voilà le temple de Jupiter, patron de Dioclétien, et, en face, le petit temple qu'on est convenu d'appeler le temple d'Esculape, bien qu'il ait eu peut-être une autre destination. L'une de ces colonnades forme aujourd'hui la façade de la demeure de l'évêque catholique; sous une autre est un café dont le toit n'arrive pas même au faîte des arceaux. Le temple de Jupiter a été consacré à saint Doimus, disciple de l'apôtre saint Paul, et du temple d'Esculape le clergé a fait un baptistère.

Ce temple de Jupiter est une sorte de rotonde octogone construite dans les plus élégantes proportions. A l'extérieur, il était entouré d'un cercle de colonnes corinthiennes sur lesquelles probablement s'élevaient jadis des statues. La plupart des colonnes ont été brisées et les statues ont disparu, mais l'intérieur de l'édifice est superbe à voir encore avec ses colonnades circulaires et sa haute coupole. Les travaux qui y ont été faits pour l'adapter au service de la religion chrétienne, lui ont donné plus d'un nouvel effet pittoresque, sans altérer sa primitive beauté. Sur son portique, un simple ouvrier maçon de

Digitized by Google

Spalato, nommé Teverde, bâtit, au commencement du quinzième siècle, avec des piliers, des chapiteaux et d'autres débris de monuments antiques, un campanile de cent soixante-treize pieds de hauteur, d'une originalité surprenante et d'une grâce parfaite.

« Des innombrables constructions des Romains, combien il en est, dit Gibbon, qui échappent à l'histoire, et combien il en est peu qui aient résisté aux désastres du temps et aux ravages des Barbares ! »

Celles qui ont été le mieux conservées, l'ont été par les chrétiens. En première ligne, je placerai le Panthéon de Rome, ensuite la cathédrale actuelle de Spalato.

Le petit temple qui se trouve en face de celui-ci est d'un aspect plus sévère. Les archéologues en ont fait le temple d'Esculape, s'appuyant surtout sur cette raison, que Dioclétien, dans son état de langueur maladive, devait naturellement être porté à invoquer le secours du dieu de la santé. A voir ce massif édifice, ses murailles épaisses, sa sombre enceinte, il serait plus aisé d'admettre que ce fut, non pas un temple, mais un sépulcre, le sépulcre de celui-là même qui vint s'enfermer dans ce palais comme dans un cloître, qui y mourut après avoir longtemps pensé à la mort. On a découvert récemment sur une des faces extérieures de ce bâtiment une couronne impériale. Ne serait-ce point le signe de possession d'une impériale sépulture? Ce qui est plus caractéristique, c'est le sarcophage en pierre sculpté qui se trouve à l'entrée de ce même édifice. Il représente sur ses quatre côtés quatre scènes qui semblent être une image des différentes phases de la vie de Dioclétien. Sur le premier de ces côtés, est un jeune homme courbé sous un fardeau, pauvre par conséquent et laborieux, comme le fut Dioclétien; sur le second, un jeune homme plus vigoureux avec un cheval qu'il tient par la bride; sur le troisième, un chasseur perçant de son dard un sanglier (l'*Aper*, l'objet de la prophétie druidique); sur le quatrième, un homme couvert d'un manteau, dans une attitude imposante, ayant près de lui un chien qu'il caresse de la main. Ne serait-ce pas encore Dioclétien ayant tué l'*Aper*, ayant accompli la prédiction, et rêvant à sa grandeur future?

Si Dioclétien a voulu que ses restes mortels fussent ensevelis dans l'enceinte du palais où il ensevelissait sa puissance impériale, il a pu, comme un autre Chéops, se glorifier de la magnificence de son tombeau. Ce palais, de forme quadrangulaire, occupait un espace de neuf acres, et pouvait contenir, avec la suite de l'empereur, tout une légion de prétoriens. Par quatre grandes portes, il s'ouvrait vers les quatre points cardinaux, sur la mer et sur la campagne, et deux rues coupées à angle droit le traversaient dans sa longueur et sa largeur.

Au quatrième siècle, il fut encore habité par un souverain, par Julius Népos, qui, après un an de règne, en ce temps de désordres où

Digitized by Google

les empereurs régnaient si peu, s'enfuit devant un général barbare, se retira dans la demeure de son glorieux prédécesseur, et y fut assassiné.

Au septième siècle, l'édifice de Dioclétien devint une ville, une vraie ville, qui, de ce nom de *Palatium*, a fait, par une légère altération, son nom de Spalato. La cité de Salone, qui s'élevait à environ une lieue de là, ayant été prise par les Avares, une partie des habitants se retira dans les îles voisines; d'autres, connaissant la solidité des murailles impériales, s'y réfugièrent comme dans une forteresse, et peu à peu le nombre des émigrants s'accrut. Une famille entraînait l'autre. Ils se suivaient comme des troupeaux de daims effarouchés, qui, pour échapper à une chasse cruelle, se jettent dans les taillis épais. Ils envahirent les tours, les galeries, et jusqu'aux voûtes souterraines de la vaste construction. Comme des cigognes bâtissent leur nid à la cime des arbres, comme la vigne projette des rameaux sur les murs qui lui servent d'appui, ils nichèrent dans les combles de ce vaste parallélogramme; ils appliquèrent à ses contours les compartiments de leurs logis; puis, à mesure qu'ils devinrent plus nombreux, ils envahirent le reste de l'espace. Comme une nuée de sauterelles s'abat, par un vent impétueux, sur le feuillage d'une vallée, les Saloniens éperdus s'abattirent sur les feuilles d'acanthe, les corniches, les chapiteaux de la splendide clôture de Dioclétien. Comme la lave du Vésuve se répandit sur Herculanum et Pompéi, la population d'une ville lancée hors de son foyer domestique par l'irruption des Barbares, se répandit sous les arceaux, dans les corridors de ce palais. Elle y traça de ci, de là, une quantité de rues étroites; elle y établit ses boutiques et ses ateliers, son trafic et sa misère.

Vers le milieu du siècle dernier, un de ces Anglais qui, lorsqu'ils s'attachent à une entreprise, la poursuivent avec une rare persévérance, vint s'installer à Spalato, et prit à tâche de reconstituer par son crayon la forme primitive de la demeure de Dioclétien, sous les dégâts qu'elle a subis par le temps et par les révolutions, sous les superfétations de petits logis d'ouvriers ou de bourgeois qui en dénaturent de tous côtés la face grandiose. M. Adams publia à Londres, en 1763, un ouvrage qui restera comme une belle œuvre d'art, quoiqu'elle soit sur plusieurs points visiblement exagérée ou notoirement fautive. Plus tard, M. Cassas a publié à Paris un autre ouvrage, qui, en réalité, mérite une plus grande estime[1].

Les deux artistes n'ont pu cependant parvenir à nous donner que des fragments d'architecture; et comment faire pour recomposer, à quinze siècles de distance, le palais tout entier, dans le labyrinthe de rues, de

[1] *Voyage pittoresque et historique de l'Istrie et de la Dalmatie.* Paris, 1802.

Digitized by Google

ruelles, de carrefours qui en remplit l'étendue, après ce que tant de générations ont successivement creusé, brisé, renversé dans ces murs? La place de la cathédrale a seule été protégée; et encore, après l'avoir bien étudiée, est-on sûr qu'on se fasse une juste idée de ce qu'elle fut jadis? A l'un de ses angles est la demeure d'un apothicaire; à un autre celle d'un cordonnier; au milieu, un pâtissier.

O vanité des prétentions et des espérances humaines! Dioclétien employa douze années à construire cet édifice; il en fit tailler les colonnes, les chapiteaux par les meilleurs sculpteurs de son temps; il épuisa, pour élever ces longues façades, les carrières d'une pierre qui a la dureté du marbre; et ces colonnes servent aujourd'hui d'appui à de misérables échoppes; et sous les arceaux de son magnifique péristyle, les oisifs de la ville se réunissent pour lire la *Gazette de Dalmatie* en prenant une mauvaise tasse de café!

Sur la fin de son règne, il ordonna une nouvelle persécution contre les chrétiens, et sa dernière retraite a servi de refuge aux chrétiens. Sous ses murailles épaisses, ils se sont abrités comme en un temps d'orage on s'abrite sous un manteau, et les temples que l'empereur palen consacrait à ses idoles sont devenus des temples chrétiens; et sa tombe même n'est point restée sous la voûte où il pensait qu'elle reposerait éternellement.

Une fois le palais rempli, la population toujours croissante de Spalato se jeta hors de son enceinte, bâtit une autre ville et s'entoura d'un autre rempart. Mais ni la nouvelle, ni l'ancienne ville ne présentent un coup d'œil riant. Leurs rues sont également étroites, sombres, bordées pour la plupart de maisons d'une chétive apparence. Dans ce chef-lieu d'un département dalmate, l'étranger ne trouve pas même une auberge où il puisse décemment loger, et l'amateur de livres pas une bonne librairie. Cependant, il y a là un musée d'antiquités, organisé par des archéologues instruits, et Spalato a produit à diverses époques des hommes distingués, plusieurs prélats, deux papes, des érudits, des écrivains, et, au-dessus d'eux tous, saint Jérôme, cette lumière de la Thébaïde, cette gloire de l'Eglise.

Spalato a deux ports. Quand on arrive dans celui où abordent les navires par un temps calme, dans celui qui touche à l'une des portes du palais, on n'a devant soi qu'un amas de murailles grises; au-delà, des montagnes de la même teinte, et il semble que cette ville soit, comme la plupart de celles qu'on voit en Dalmatie, fondée sur un aride terrain; mais entre ses nouvelles lignes de circonvallation et un autre port, s'étend une verte et féconde campagne, pleine de vignes, d'oliviers et d'autres arbres à fruit. Près de là est Salone, jadis capitale de la contrée, maintenant humble petit village, qui a vu s'en aller ses édifices avec ses habitants; car les pierres de ses remparts ont servi

Digitized by Google

à l'agrandissement de Spalato, et le clocher de l'église de Saint Doimi a été presque entièrement construit avec les débris de l'antique cité.

A ma seconde visite à Spalato, le vent nous ayant forcés de relâcher dans cette seconde rade qu'on appelle la rade *degli Paludi*, j'ai passé une agréable matinée dans un couvent de franciscains, cet ordre à qui j'ai dû, en Syrie, une si heureuse hospitalité. Le supérieur, apprenant qu'un voyageur désirait voir son religieux établissement, est venu lui-même à moi en me tendant la main. Il m'a promené de corridor en corridor dans cette vaste maison, qui pourrait contenir une nombreuse corporation, et qui n'est habitée seulement que par trois frères, lesquels n'ont pour subsister que les dons volontaires des fidèles. Puis il m'a conduit dans sa bibliothèque, dont la composition annonce un goût éclairé; puis à la sacristie, où l'on garde avec soin deux livres d'une rare beauté. Ce sont deux énormes missels in-folio, écrits lettre par lettre avec une netteté que nulle typographie ne peut surpasser, et ornés, presque à chaque page, de guirlandes, de couronnes de fleurs d'une grâce de composition et d'un éclat de couleur étonnants. Ces deux manuscrits, qu'on peut mettre en parallèle avec les plus charmantes œuvres du moyen-âge, furent faits au dix-huitième siècle, par un des membres de la communauté. Quelques jours avant de mourir il y travaillait encore. C'était un monument, noble et pur monument, qui fait revivre sa piété et admirer sa patience.

Du port des Paludi, nous arrivons en trois heures à l'île de Lesina. Les Grecs de Pharos y jetèrent une colonie et lui donnèrent le nom de Pharia. Plus tard, l'île païenne devint le refuge d'une quantité de chrétiens poursuivis par les arrêts de persécution des empereurs, et fut appelée la *Pharia sacra*. Puis elle fut prise par les pirates narentins, puis gouvernée par des seigneurs, et, en 1431, cédée par l'un d'eux, Aliota Capenna, au gouvernement de Venise. Pendant les longues guerres que la reine de l'Adriatique eut à soutenir contre les Turcs, elle assemblait là les escadres qu'elle se préparait à lancer sur les parages ennemis; et lorsque ces guerres furent finies, Lésina resta pour elle une des principales stations des navires qu'elle employait à protéger le commerce de l'Adriatique.

L'île a environ quatorze lieues de longueur et deux seulement de largeur. Elle produit des figues dont on vante la saveur, de l'huile de romarin qui est employée dans la fabrication des savons fins, et un vin très-renommé en Dalmatie, qu'on appelle *vino di Spiaggia*. Elle produit en outre de l'huile, du miel, du safran et des céréales.

La petite ville qui en est le chef-lieu est encaissée au fond d'une baie dans un cercle de rocs comme dans une chaudière. De son administration vénitienne elle a gardé plusieurs vestiges: un élégant portique

Digitized by Google

construit par Sanmichel pour être une de ces loges où les magistrats s'assemblaient en conseil, rendaient la justice, et le lion de Saint-Marc, ce fameux lion aux ailes ouvertes, au muffle aigu, aux griffes serrées, que l'on trouve à Zara, à Sebenico, partout où Venise a régné.

Malgré l'importance de sa situation, Lesina n'était encore au siècle dernier protégée que par une citadelle élevée par les Espagnols lorsqu'ils s'associèrent aux Vénitiens pour combattre les Turcs, et qui a conservé le nom de Spagnuolo.

Les Français ont bâti, sur un des coteaux qui dominent la ville, le fort San-Nicolo. L'Autriche, à la suite de la bataille d'Austerlitz, nous abandonnait la Dalmatie, et nous étions obligés de disputer cette nouvelle conquête à l'opiniâtre inimitié des Russes et des Anglais.

Le 29 avril 1807, un vaisseau russe, escorté de plusieurs autres bâtiments de guerre, entra dans le port de Lésina et somma la place de se rendre. Nos soldats n'avaient alors d'autres moyens de défense que le fort de Spagnuolo et une petite batterie. Ils résistèrent cependant si vaillamment aux Russes qu'ils les obligèrent à se retirer. Un an après, les troupes du tsar abandonnaient les parages de la Dalmatie.

Les Anglais plus tenaces s'établirent au sud de Lesina, dans cette bande de terre allongée comme un canon de fusil, qu'on appelle l'île de Lissa. Là, ils firent des retranchements, là ils amassèrent des munitions, de là ils s'efforçaient de souffler de toutes parts contre nous le feu de la guerre. De là enfin, ils se jetaient de côté et d'autre sur tous les points dont nous prenions difficilement possession, harcelaient nos soldats, capturaient nos navires.

Ce repaire de nouveaux Narentins, les Français devaient nécessairement aspirer à l'abolir. Au mois de mars 1811, une escadre partit d'Ancône pour s'emparer de Lissa. Par sa trop vive ardeur à engager le combat, le valeureux capitaine Dubourdieu, qui commandait l'expédition, échoua dans son entreprise; lui-même y périt, noblement frappé d'une balle sur le pont de son bâtiment. Son escadre fut anéantie, et les Anglais conservèrent leur île de Lissa jusqu'en 1814.

Je n'ai, je le déclare, pas la moindre envie de me poser en patriote. Cet adjectif a été, depuis plus d'un demi-siècle, trop profané pour qu'en essayant de le mériter, je ne redoute de toucher à une de ces honteuses souillures. Cependant je dois le dire, au risque de commettre une phrase de patriote, je ne puis voir sans une impression pénible un lieu qui me rappelle un des accidents ou une des douleurs de la France; car la France, telle qu'elle soit, c'est notre chère terre à nous qui y sommes nés et qui y mourrons si à Dieu plaît; c'est la lumière avec ses ombres, c'est le fleuve généreux avec ses immondices, c'est le noble métal de la fournaise avec ses scories; c'est la France, ô Seigneur! telle que vous l'avez faite dans vos grands et mystérieux

Digitized by Google

desseins, le plus ardent foyer, après tout, et le plus noble cœur de l'humanité.

Avec cette pensée de patriotisme, je m'éloigne des sinistres rives de Lissa, et je vais aborder dans une autre île où nos vieux vétérans soutinrent contre les Russes une lutte plus glorieuse. C'est l'île de Curzola, qui, dans son espace restreint, me rappelle à la fois l'industrie nautique de Lussino et la végétation de Spalato.

A la pointe d'un promontoire, entouré de collines où verdoient des forêts de pins, de cyprès, de lentisques, s'élève la petite ville qui s'est fait au loin un renom par ses constructions navales. Elle est obligée de faire venir de l'Istrie ou de l'Albanie ses bois de charpente; mais ses ouvriers sont si habiles que nul armateur, désireux d'avoir un bon bateau, n'hésite à le leur payer plus cher qu'à d'autres. Ce sont eux qui font toutes les chaloupes du Lloyd. Ils construisent aussi des bâtiments côtiers et des navires d'une plus grande dimension. Sur leurs chantiers, j'en ai vu un de 450 tonneaux. Une nouvelle ville active, intelligente, ville d'ingénieurs, de charpentiers et de voiliers, s'est peu à peu formée sur les contours de la rade au pied de la primitive cité, serrée dans ses remparts comme un enfant dans ses langes. Ainsi que la plupart des cités dalmates, elle a dû se tenir en garde contre plus d'une invasion, en ces longs temps de guerre où l'on vit tour à tour les empereurs grecs, les Hongrois, les Génois, les Turcs, les Vénitiens se disputer la possession de l'Adriatique, les pirates y promener leur cruel pavillon, et de petits seigneurs rapaces joindre à tant de conflits un nouvel élément de désordre pour leurs ambitieuses prétentions.

Dès le dixième siècle, les Vénitiens s'étaient emparés de l'île de Curzola, dont quelques historiens font remonter la colonisation jusqu'aux Phéniciens; mais Venise n'était pas toujours en mesure d'assurer une protection efficace aux pays qu'elle s'enorgueillissait de soumettre à son pouvoir. En 1298, sous les murs même de Curzola, une de ses flottes fut battue par les Génois, et le provéditeur André Dandolo fut fait prisonnier. Les Génois le chargèrent de chaînes, et ils se réjouissaient de le ramener dans leur port pour le donner en spectacle à leurs concitoyens; le fier Vénitien ne leur laissa point cette joie : un jour il se précipita contre un des mâts du navire et se brisa la tête.

Nous devons à cette bataille les curieux récits de Marco Polo. Il était là aussi, l'aventureux voyageur, et il fut comme Dandolo fait prisonnier sur sa galère. Pour oublier les ennuis de sa captivité, il se mit à écrire la relation de ses lointaines explorations, et par cette œuvre charma tellement les Génois qu'ils lui rendirent la liberté.

Vers la fin du seizième siècle Curzola faillit devenir la proie des Turcs; la courageuse résolution de ses femmes la sauva. A l'approche du corsaire algérien Uluz-Ali, qui venait de s'emparer d'Antivari, de

Digitized by Google

Budna, le commandant militaire s'enfuit avec ses soldats et une partie des habitants. Les corsaires ne voyant de loin aucun signe de défense, se préparaient à descendre à terre, quand soudain les femmes apparurent sur les remparts, le casque en tête, le sabre à la main. Uluz-Ali, à cet aspect, crut qu'il y avait là une nombreuse garnison et se retira.

Maintenant les femmes de ce district maritime et des plages voisines seraient bien en état encore de défendre leurs foyers, en un jour de péril. Comme la plupart des hommes sont, ainsi que ceux de Lussino, presque constamment éloignés d'elles par leur métier de marins, elles cultivent elles-mêmes la terre, elles accomplissent les plus rudes travaux, et par cette vie laborieuse acquièrent une force étonnante.

Celles de la péninsule d'Orebiccio sont remarquables entre toutes par leur énergique beauté. On les voit souvent venir à Curzola, conduisant elles-mêmes leurs barques, amurant leurs voiles comme des bateliers de profession. Plus d'une d'entre elles pourrait dire, en répétant une strophe d'une vieille romance espagnole :

Irme quiero, madre,
A aquella galera
Con el marinero
A ser marinera[1].

Il n'est pas un étranger qui, en les apercevant, ne s'arrête pour les observer, surpris à la fois de leur expressive physionomie et de l'étrangeté de leur costume. Comme il est rare qu'elles n'aient pas à pleurer quelque cher marin, quelque parent, elles sont vêtues d'une robe noire, et en même temps elles ont sur la tête la plus plaisante, la plus bizarre, la plus carnavalesque coiffure qu'il soit possible d'imaginer; des amas de bouquets et fleurs, des flots de rubans, des gerbes de paillettes, des masses de verroteries, des pièces d'or étrangères, tout ce qu'un père généreux ou un fiancé prodigue leur a rapporté de ses voyages.

Singulière association d'une robe noire et d'une si joviale parure, d'une perpétuelle pensée de mort et d'un joyeux espoir de retour! Mais combien de femmes dans le monde ont ainsi des fleurs sur la tête et le deuil dans le cœur!

X. MARMIER.

(*La suite prochainement.*)

[1] Je désire, ma mère, m'en aller sur cette galère avec le marinier pour être marinière.

Digitized by Google

LITTÉRATURE.

LES QUATRE SOLITUDES.

(Reproduction et traduction interdites.)

Jersey, Oak-Cottage, juin 1848.

Ces pages furent écrites à l'étranger, sur un album, quelques mois après la révolution de Février. Elles n'étaient pas destinées à la publicité : on s'en apercevra de reste. Elles ont paru, cependant, sensiblement altérées; on se détermine à les publier exactement.

L'auteur, en débarquant dans l'île hospitalière et charmante de Jersey, le 28 février, avec des réfugiés de sang illustre et de douloureuse fortune, à qui le hasard l'avait réuni sur le même navire, fut redevable d'un accueil tout à fait particulier et bienveillant à un incident singulier, en même temps que lui, arrivait dans l'île un numéro de la *Gazette littéraire de Londres*, qui consacrait à sa biographie, à ses écrits, à son administration, un travail très-étendu et très-favorable. Tout va si vite, au siècle où nous sommes, surtout les révolutions, qu'il se trouva que des appréciations, adressées d'Angleterre à son pouvoir, n'avaient eu que le temps de venir au-devant de son exil ! Elles lui concilièrent un bon vouloir et des empressements qui furent, à sa famille et à lui, d'inestimables consolations. Les sentiments affecteueux et les grands coups du sort portent à l'effusion; les uns et les autres impriment à tout ce qui est écrit sous leur inspiration un caractère confiant et intime. La littérature personnelle serait venue de ces deux sources, si tant d'autres causes ne l'avaient produite. Les réminiscences qui vont suivre n'aideront que trop à reconnaître cette double influence. C'est précisément pourquoi elles n'étaient pas destinées à voir le jour. Puisqu'il en est advenu autrement, on doit se ré-

Digitized by Google

signer, dans un temps où les hommes qui ont joué les plus grands rôles publient à l'envi, avec autant d'abandon que de charme, leurs souvenirs de toute nature, le roman comme l'histoire, seul moyen de rendre l'histoire véritable et complète. On peut se résigner surtout, quand on n'a plus les préoccupations, les devoirs et les ménagements de la vie publique. Peut-être même y a-t-il un bon côté à ce qu'après avoir passé par cette épreuve et s'être retiré de la scène, on soit toujours prêt à faire de son cœur et de sa pensée *la maison de verre* que voulait un ancien. Par tous ces motifs, on se soumet.

I.

FRONTIÈRES DE BOHÊME, 1813.

Il y a bien longtemps : j'avais dix-sept ans à peine; je venais de quitter, depuis quelques mois, le collége, Paris et la France, pour aller me réunir, en qualité de volontaire, dans les rangs de la grande armée, aux derniers défenseurs de la France en péril, à plusieurs centaines de lieues au-delà de ses frontières.

C'était dans l'été de 1813. Aux premières opérations avait succédé l'armistice; à l'armistice, la bataille de Dresde, halte suprême de la fortune de l'Empire, entre les désastres de la campagne de Russie et le dénouement inévitable des campagnes de Saxe et de Champagne.

Nous étions aux avant-postes, dans les premiers défilés des montagnes de la Bohême, détachés de la grand'-garde, avec quelques hommes que je commandais. Car les premiers grades étaient venus vite, et, déjà, je commandais! Mon cœur, à cette pensée, avait bondi. De joie ou d'orgueil, je ne le saurais dire. Mais, du moins, était-ce une joie défiante et un orgueil timoré, en considérant que plusieurs de ces braves, dont l'honneur reposait sous ma garde, comptaient plus de services que je n'avais d'années, et auraient su commander beaucoup mieux que je ne savais obéir.

Le lieu était sauvage, la nuit superbe, l'aspect solennel. Après les longs orages des jours précédents, un ciel d'été, mais du Nord, que n'obscurcissait, que n'animait aucun nuage, nous promettait, au terme d'une journée de périls et de fatigues, des heures tranquilles et sereines. Cette beauté inespérée du ciel nous dérobait, pour ainsi dire, l'obscurité, de moment en moment plus profonde. La lune, précipitant sa course, semblait se hâter de suivre le soleil à son coucher. Elle ne s'était montrée qu'une heure ou deux, au-dessus des plans échelonnés de l'occident, comme un ornement plutôt que comme un flambeau. Son pâle disque n'avait fait en quelque sorte que rendre les ténèbres visibles, que grandir les ombres au lieu de les dissiper. A peine avions-nous pu reconnaître les principales lignes du site extraor-

Digitized by Google

dinaire et magnifique où nous étions, quand elle acheva de disparaître sous l'horizon. Maintenant, nous avions pour toute clarté la lueur des étoiles qui se déployaient au-dessus de nos têtes, et semblaient opposer aux armées de la terre la milice du firmament dans sa splendeur. Mais ces innombrables fanaux avaient plus d'éclat que de lumière. A leur aide, on voyait confusément se dessiner dans le ciel et s'étendre autour de nous les longues chaînes des montagnes. Les sommets nus, couronnés de roches blanches et aiguës, comme d'autant de flèches d'argent, semblaient seuls éclairés dans la sombre étendue, et brillaient, comme les fleurons d'une vaste couronne, au-dessus de l'ombre des vallées. Cette ombre épaisse enveloppait dans ses voiles les quelques cent mille hommes, rassemblés pour s'entre-détruire, ainsi que dans un linceul. On la sentait pleine de piéges et de périls.

Près de nous, dans la gorge où nous étions établis, et au milieu de cet amphithéâtre lointain qui nous environnait, l'œil ne discernait qu'à peine, dans notre voisinage, des bois, des clairières, quelques habitations isolées, revêtues de chaux vive, qui paraissaient un point lumineux dans l'espace. Avec ce mélange d'ombre immense et menaçante autour de nous et de pures clartés au-dessus de nos têtes, la scène avait quelque chose de grand et de mystérieux, comme les destinées qui allaient s'accomplir. Ces lieux, où venaient hardiment se mesurer avec le courroux de Dieu et du monde le génie de Napoléon et sa fortune, étaient tout pleins du souvenir de Gustave Adolphe et du grand Frédéric.

Devant nous, deux ruisseaux, descendus de la montagne par des côtés différents, confondaient leurs eaux à nos pieds, pour se précipiter ensuite vers la vallée de l'Elbe, dont on pouvait distinguer les grands contours dans le ciel, à l'extrémité de l'horizon. Leur lit, plus profond que large, était le seul obstacle qui nous séparât de l'ennemi. Lui et nous étions si près, qu'on entendait de poste en poste le *qui vive!* allemand, prononcé seulement à demi-voix. Ces sourds appels des sentinelles, et le pas cadencé des patrouilles, plus sourd encore, mêlaient leur émotion à celle des chutes retentissantes du double torrent, qui, je ne sais pourquoi, était intermittent, tantôt mugissant et impétueux, tantôt doux et presqu'insensible. Du reste, nul bruit ne troublait l'étrange silence de cette contrée, en apparence si paisible, et des armées qui se la disputaient. Nul feu des bivouacs ne se trahissait, ni sur la crête des monts, ni dans le creux des vallées. On eût dit un désert. Ce silence et cette immobilité ajoutaient à la solennité inexprimable du lieu et du drame, de l'attente et de la nuit.

Les vedettes placées, et le reste de la troupe endormi sans feu, sur la dure, la bride au bras et chacun à ses armes, je pouvais me croire seul. Je l'étais en effet! Du haut d'un lit de rochers que j'avais choisi pour

Digitized by Google

établissement à quelques pas du poste, et qui dominait la contrée, j'étais seul à contempler cet invisible théâtre, à méditer sur ce drame muet. Contemplation pleine de trouble et de charme! Méditation chère à mes souvenirs, si on peut appeler d'un nom si sérieux ces premiers élans, ou plutôt cette première fièvre de la pensée! J'avais le cœur gonflé des impressions de la veille, et agité déjà de celles du lendemain. Mon devoir était d'écouter tout dans ce vaste silence, et, plus que tout, j'écoutais les mille voix de mon âme qui retentissaient toutes à la fois dans mon sein. C'était par des rêves de jeune homme, de poète, de soldat, qu'elles répondaient aux inspirations contraires du tranquille firmament étendu sur nos têtes, et de l'orageuse histoire déployée autour de nous!

Dans la sollicitude et la ferveur d'un commandement à ses débuts, je m'étais promis d'avoir l'œil ouvert, toute la nuit, sur la veille de nos compagnons qui étaient de garde, et sur le repos de tous les autres. Je repassais en moi-même les chances d'une surprise, préparant à l'avance toute ma science militaire, qui était courte, pour y parer. Chef d'un petit poste, obscur anneau de la longue chaîne qui entourait et défendait l'armée, je sentais un fardeau peser sur moi, qui m'était nouveau : celui de la responsabilité. La responsabilité, cette inquiétude de la conscience, cette religion du devoir, cette crainte des jugements mérités des hommes, qui devait tenir tant de place dans ma vie! Ses aiguillons se révélaient à mon âme et s'y faisaient sentir dans ces premières angoisses de l'honneur, plus grandes de beaucoup que les chances qui les suscitaient. Elles furent rapides heureusement comme toutes les impressions de la jeunesse. Pouvaient-elles ne pas se perdre bientôt dans la succession infinie de sensations et d'idées qui se pressaient en moi?

Peu à peu, en effet, et presque à mon insu, mon âme s'était distraite de ces soins, mais pour s'ouvrir aux émotions, aux troubles, aux tristesses d'une nuit profonde et d'un profond isolement. Elle découvrait dans cette épreuve solennelle tout ce qu'il y a de pressentiments confus, de regrets cachés, d'angoisses indéfinies, de vagues découragements, qui reposent au fond de l'âme humaine, et qui montent à sa surface dès qu'une émotion pénible la remue, et, à plus forte raison, quand elle retombe de tout son poids sur elle-même. C'était la pente de mon esprit de s'abandonner un moment à ce fond de réelle inquiétude, qui était le fruit naturel des circonstances où nous étions, pour remonter toujours par mille chemins, aux espérances illimitées qui forment le partage heureux de l'âge où j'étais!

C'est ainsi que, d'un bond, franchissant l'espace, j'étais retourné aux affections dont j'avais quitté si jeune l'appui et le flambeau, pour ces ténèbres, pour ces tristesses, pour cette solitude. L'homme ne sait

Digitized by Google

pas être seul; ce n'est pas sa destinée. Par cela même, il résiste aux ténèbres. Il y creuse des abîmes ou cherche l'étoile au ciel. Il peuple son désert, suivant le cours des événements, ou la trempe de son caractère et de ses pensées, de monstres ou de chimères. Mes chimères étaient douces. J'avais convoqué autour de moi tous les amis, toutes les amies de mon enfance. Que celles-ci seraient étonnées, que celles-là peut être seraient heureuses de me voir aujourd'hui un chef de poste, demain, s'il plaisait à Dieu, un héros!

Il en fallait moins pour exalter mon imagination et y exciter mille vœux de gloire. Car ce ne sont pas les sentiments égoïstes, grâce au ciel, qui font naître dans les jeunes âmes l'ambition du succès, ni celle de la gloire plus intime encore! Avant d'avoir battu, et sans se connaître lui-même, le cœur associe déjà aux plus grands intérêts de la vie d'autres séductions et d'autres récompenses. Le jour vient, jour mémorable et décisif, où il s'éveille tout ensemble et s'ignore! Mais il s'éveille pour devenir aussitôt le compagnon inséparable de l'esprit et de la volonté, pour l'être sans retour. A dater de ce moment, selon les effets de l'éducation, l'empire des croyances et le cours des passions, il sera conseiller salutaire de tous deux, ou bien leur corrupteur. Il restera, dans tous les cas, leur maître trop souvent, et celui de l'existence entière. Cette loi est la même, à tous les degrés de l'échelle du monde. Les ardeurs des autres passions, les sollicitudes même des intérêts les plus élevés ne dérobent à son joug ni les plus actives, ni les plus mâles destinées. Les tyrans fléchissent sous cette tyrannie. Les historiens, en voulant tout expliquer dans les annales humaines, les publicistes, en voulant tout comprendre dans les actes des princes et des autres guides des nations, font bien souvent fausse route. Leur main travaille à démêler, jusque dans les profondeurs du ciel et de la terre, les causes les plus lointaines des événements, les plus secrets ressorts, enfin, comme dit Bossuet, tout le fil des affaires d'ici-bas. Et ils oublient forcément, car, la plupart du temps, ils n'ont à cet égard aucune lumière, ils oublient le vrai fil conducteur; ils négligent le ressort caché qui fait mouvoir, en sens inverse quelquefois des intérêts les plus manifestes de leur situation, tantôt les plus simples des hommes, tantôt les maîtres du monde!

A quoi servirait de s'étonner ou de se plaindre qu'il en soit ainsi? Cette grande part de nous-même, la plus tardive et la plus puissante, ne fait que nous compléter, en se révélant. Elle est l'œuvre de Dieu, comme tout le reste. Elle est inhérente à notre nature. Elle est nécessaire à notre destinée. Elle tient à nos plus nobles attributs. Elle porte en soi tous les biens, avec la chance de tous les maux, comme tout ce qui constitue le libre arbitre de l'homme. Pleine d'aiguillons, pour-

Digitized by Google

rait-elle n'être pas pleine de périls? Elle l'est aussi de garanties. Guidée par les instincts élevés que la culture entière de l'enfance a dû développer dans le jeune homme, elle allume en lui des foyers où tout ce qui est bon se fortifie, où tout ce qui est vulgaire et condamnable peut s'épurer. Elle lui apprend des cultes qui entretiennent et exaltent celui de l'honneur. Elle le plie à des déférences qui maintiennent la politesse des mœurs publiques, qui du moins avaient ce privilége autrefois et pourraient l'avoir encore! Elle met en lui des passions qui sont dévouées de leur nature, qui par là lui enseignent le sacrifice et peuvent lui imprimer des élans plus généreux que ses penchants, plus forts que sa faiblesse. Elle enchaîne et subordonne la moitié active et souveraine du genre humain à celle qui est la plus délicate, la plus sensible, la plus désintéressée, la plus éprise du grand et du beau, la plus inclinée sous la main de Dieu, la plus accoutumée à chercher un refuge et un appui dans les saintes et fortes croyances. Aussi, l'âme de l'homme n'a-t-elle que par cette heureuse servitude toute sa puissance; l'âme du jeune homme, toute sa richesse et toute sa ferveur. Mais, moment solennel et redoutable, que celui où cette étincelle éclate, où cette flamme brille pour la première fois! Instituteurs de la jeunesse, c'est là l'heure providentielle ou fatale, celle qui décide bien souvent des vocations et des destinées dans ce monde; celle qui lance dans la bonne route l'esquif que vous avez façonné, ou le pousse aux abîmes! Le poète ancien a dit:

Maxima debetur puero reverentia.....

Mères, regardez aux premiers battements du cœur que vous avez formé : ils vont constater votre ouvrage; ils peuvent confirmer vos plus chères espérances, et combien de fois advient-il qu'ils les ont détruites!

De même qu'en frappant la terre du pied, le lutteur s'anime au combat, ainsi avais-je puisé, dans les retours d'une inquiète rêverie sur les plus chers souvenirs de mon adolescence, plus d'impatience à m'élancer dans la carrière ouverte devant nous. Quels travaux, quelle gloire nous attendaient! Loin de nous les tristes présages! Il n'y en avait plus que de favorables. Ma pensée n'admettait plus que l'enchaînement heureux des succès. J'en mesurais le cours avec une véritable ivresse. Apparemment, pour les mieux faire valoir devant le monde et devant moi-même, je prenais soin de rédiger le futur bulletin de la grande-armée, celui de cette fameuse bataille qui allait compléter la victoire de la veille, et relever décidément la fortune de la France!

Il faut dire que c'était chez moi une habitude. La littérature de ces grandes narrations impériales plaisait tant à ma rhétorique, que peu

Digitized by Google

de mois auparavant, dans les murs du collége, un bulletin inopportun, composé cette fois tout de bon, m'avait entraîné, d'incident en incident, à passer des bancs de ma classe et des perspectives du grand concours à la vie des camps et à de tout autres perspectives. D''étranges péripéties devaient me ramener par un long détour aux études, aux travaux, aux colléges, à tout ce que j'avais délaissé!

Comme dans ce premier essai, qui avait été déféré à l'Empereur à titre de *crimen majestatis*, et qui l'avait fait sourire, je me donnai, cette fois, plus que jamais, libre carrière. Témoin et acteur maintenant, je disposais, j'ordonnais tout. Cet avenir, notre attente et mon ouvrage, était présent, vivant, tonnant autour de moi. Les empereurs, les généraux, les armées avaient leur rôle dans le drame, et obéissaient docilement à cette fée des imaginations de la jeunesse qui réunit tous les attributs de la puissance divine: car elle veut, elle crée, elle ne connaît ni obstacles, ni limites; elle refait le monde ou le subjugue; elle en dispose souverainement... par ses chimères!

Est-il besoin de l'ajouter? la nouvelle victoire fut admirable. Comment n'en eût-il pas été ainsi? Napoléon était un si grand capitaine, et il avait de si terribles officiers! Dieu nous pardonnera-t-il jamais tout ce que notre ardeur immola d'Autrichiens, de Russes et de Prussiens!

Ce triomphe fut promptement suivi de triomphes plus beaux; et, comme une promotion suivait chaque exploit, qui dira en combien de campagnes, en combien de moments et de songes, l'heureux sous-officier se voyait colonel, général, maréchal de France, s'arrêtant là, ce qui était, de sa part, une grande marque de modération alors: car, dans cet ébranlement du monde, qui communiquait son désordre à toutes les imaginations, il s'était vu qu'on montât davantage; il pouvait tout aussi bien passer grand-duc, prince et roi.

Dieu sait qu'il n'aspirait point si haut! Comme on le disait sur les bancs, il fermait le temple de la guerre, ce qui est toujours d'une bonne politique, ce qui aurait été d'un bien bon exemple en ce temps là! Mais ce sacrifice n'était pas abnégation. C'était impatience de jouir de si prodigieux succès, de si rapides travaux, c'est-à-dire impatience d'en faire jouir parents, maîtres, compagnons, tout ce qu'a aimé notre enfance à tous. Le jeune homme est pressé d'associer ses premières affections à sa fortune, comme si l'homme à ses débuts portait en lui-même le secret de la vanité de ses ambitions, et savait déjà, ce qu'il apprendra sitôt avec les années, qu'il n'y a de réel et de doux, au fond, dans la richesse, que le bien qu'on donne et, dans la puissance, celui qu'on fait.

Ces jouissances avaient été poursuivies, elles furent épuisées en moins de temps qu'il n'en faut pour les écrire. Aussi advenait-il que

Digitized by Google

quelque chose me manquait encore. Comme après les bonheurs véritables, il me fallait des contentements de plus. La parole de Cynéas est au fond de toutes les joies humaines, des joies solitaires plus que de toutes les autres. A quoi bon les prospérités de la vie, si c'était pour en porter seul le fardeau? Que serait la grandeur, si on ne la partageait pas avec un cœur et une âme faits pour répondre à tous les besoins des nôtres? Questions nouvelles, inattendues, formidables, qui retentirent dans le vide de mon cœur, si rempli, ce semblait, un instant auparavant, et l'ébranlèrent jusqu'au dernier repli!

J'étais assis sur mon rocher, entouré de ces épaisses ombres, de cet universel silence, en quelque sorte séparé du monde entier. Je ne sais quel nuage passa sur mon front, quelle lumiére en même temps y brilla. Les amitiés de mon enfance s'étaient tout à coup effacées; aucune évidemment ne pouvait être pour moi l'appui invoqué par l'instinctive faiblesse de tous les hommes. Et, cependant, cet appui inçonnu et ineffable, une voix nouvelle l'appelait en moi, le demandait à Dieu, à son ciel brillant, à ce monde dont j'étais environné, à celui que je rêvais. Parmi tant de faux biens, dont le mensonge m'avait charmé, il n'y avait de réel que cette soif soudaine et infinie de biens plus grands et plus chers.

Comment oublier jamais ce moment d'illumination soudaine et d'inexprimable émotion? Mille sentiments confus se faisaient jour à travers le trouble de mes pensées; mille tumultes ignorés envahissaient mon sein. Je ne sais quelles flammes m'éblouissaient. La baguette, qui m'avait un moment livré le monde, me découvrait des mondes de plus. Elle me les découvrait en moi-même. Elle me créait là un autre univers. Elle y suscitait d'autres pensées, d'autres vœux, d'autres espérances.... d'autres fantômes. Fantômes pleins d'enchantements, qui semblaient accourir de toutes parts! Car cette baguette magique évoquait en foule des images épiques, qui, dans mes lectures passionnées, avaient passé incessamment devant moi sans rien dire à mon âme, et qui, cette fois, y soulevaient un orage et des transports inconnus. C'étaient celles qui remplissent toutes les pages de la poésie et de l'histoire; celles qui ont inspiré le Tasse, Pétrarque, le Dante; celles qui ont guidé des guerriers; celles qui ont été l'appui et l'honneur des plus grandes destinées. Jusqu'alors, elles n'avaient été toutes que de simples noms, des idées plus que des personnes, une étude et un attrait pour l'esprit, point pour l'âme un réveil. Et voici qu'elles prenaient un corps à mes yeux! elles s'offraient à moi vivantes et animées... fugitives et insaisissables! Combien j'aurais voulu les fixer à la portée de mes regards, les contempler telles que le monde les a connues! Vous surtout, ô Béatrix, l'inspiratrice du politique et du capitaine illustre, de l'il-

Digitized by Google

lustre poète, de l'Homère chrétien, de celui que mon enthousiasme d'alors plaçait, comme ma réflexion d'aujourd'hui, à la tête de cette pléiade sacrée de cœurs ardents et de grands esprits, je vous invoquais, je vous cherchais, je vous disputais plus qu'aucune autre au nuage des siècles qui vous cache à nous ! ma main essayait avec effort de déchirer le voile qui vous enveloppe; mon imagination, de pénétrer tous les secrets de votre empire sur ce mâle et fier génie. Il me semblait que ma vie se serait enchaînée à vos pieds !

Mon cœur, tout entier en suspens, battait au fond de ma poitrine, à la briser, quand tout à coup ses battements, le monde et mes pensées s'arrêtèrent devant une de ces figures héroïques, qui se détachait de la foule, qui était là grande, belle, éclatante comme jamais femme ne l'a été, ayant en soi toutes les auréoles, dans son cœur et dans sa vie tous les titres aux hommages du monde. Ses traits m'étaient connus! Le sort avait voulu que son image, simple estampe que je verrai toujours suspendue devant moi, eût frappé vivement mon enfance, et, en quelque sorte, éclairé de sa lumière le cours entier de mes jeunes années. Jamais traits plus beaux n'avaient révélé aux yeux des hommes une âme plus belle et un plus grand cœur. Je la voyais comme son temps l'avait vue. Je l'admirais comme il avait dû l'admirer, étonné, troublé, sentant qu'il m'aurait paru meilleur mille fois de mourir pour elle que de vivre loin de ses lois! Elle semblait couronnée de purs rayons. Elle ne tenait pas à la terre. Sa tête touchait au ciel. Les vives clartés qui jaillissaient de son regard, de son front, de sa personne entière, arrivaient jusqu'au plus lointain horizon. Elle seule maintenant remplissait la scène, et elle l'illuminait tout entière. Plus je la contemplais, plus cette contemplation muette me tenait captif et enchaîné. Je sentais mon âme vaincue faire effort pour s'élever vers elle, jusque dans le ciel même. Ne me demandez pas son nom! Je craindrais, en le disant, d'offenser l'une des plus nobles religions de l'histoire, l'une des plus intimes de ma vie. Religion à part, que je me réjouirai toujours d'avoir connue aux débuts de ma carrière. Car ma première émotion m'enseignait le respect. Enseignement inappréciable! C'est la seule inspiration, la seule force, la seule jeunesse qui ne meure point avec les années.

Et ne croyez pas que ce trouble d'une ardente veille fût le mouvement d'une heure et d'un jour! Il avait gravé en moi, en traits ineffaçables, cette pure et vive image; il lui avait dressé un sanctuaire dans mon cœur. Longtemps, elle demeura immuable au milieu de mes changeantes sollicitudes, comme un but inaccessible, comme un port qui est aux cieux. C'était une absence éternelle contre laquelle mon âme luttait avec effort, et luttait vainement. Puis, il advint ce qui arrive, quand nous avons perdu un être charmant et cher que

Digitized by Google

Dieu a voulu retirer à lui, comme si la terre n'en était pas digne : l'âme finit par se plier à cette séparation immortelle. L'ombre sacrée reste présente et douce. Elle soutient; elle console; elle remplit les vides du cœur et de la pensée; elle offre un modèle, à qui on rapporte tout ce qui est beau et bon dans la vie, et qui en double le prix. Aujourd'hui encore, après tant d'années, je ne passerais pas aux lieux où fut marquée la trace de ses pas, où sont empreintes ses consécrations, sans tressaillir comme au premier jour! L'ombre révérée y revivra toujours pour moi.

Et, cependant, j'étais de garde en face de l'ennemi et de ses trois armées. Les mouvements d'une patrouille autrichienne, les reconnaissances de patrouilles françaises, les rondes d'officiers, mes devoirs de toutes les heures avaient traversé bien des fois la trame de mes songes. Cette trame était si forte, elle trouvait une telle assistance dans le recueillement et la grandeur du lieu et du moment, qu'à peine interrompue, elle se renouait toujours. Les cultes nouveaux qui m'étaient apparu ne se mêlaient que trop bien à cette épopée perpétuelle de mon esprit et de toute la jeunesse française d'alors : les grandeurs longtemps, et, désormais, les périls de la France !

Aussi voyais-je avec regret passer les heures. Il semblait que j'eusse le sentiment de tout ce que le réveil me ravirait. En se montrant, le matin allait disperser, comme fait l'ouragan de nos moissons, le trésor de mes imaginations; il ferait évanonir nos conquêtes, mes travaux, mes fiers bulletins de la Grande-Armée, pour mettre à la place ceux que le doigt sévère de Dieu tracerait lui-même à travers nos ruines; car il était écrit que cet empire, œuvre d'un jour et d'un homme, ressemblerait à mes rêves, rendus visibles pour le monde. La Providence permet quelquefois de ces féeries qui ont les peuples pour acteurs et l'univers pour théâtre, apparemment afin de faire sortir de ces spectacles de plus grands enseignements. Pendant leur durée, ce sont d'étranges et saisissants mirages..... Pour moi, c'étaient des heures fortunées! Une fois écartées, quand le sort me rendrait-il ce repos, ce silence, cette solitude en pleine guerre et en plein champ de bataille, qui avaient fait les délices de mon imagination et de mon âme pendant cette longue nuit? De semblables richesses, quand elles se sont évanouies, ne se retrouvent pas.

Les premières lueurs du jour avaient paru; elles me découvraient les enchantements du lieu où nous étions, de cette Suisse du nord dont j'allais si peu jouir. Déjà, des mouvements sourds et lointains, qui se faisaient deviner plus qu'entendre, tant nous en étions séparés par de grandes distances, m'avaient fait redescendre de ces impressions impossibles à décrire, impossibles à oublier. Ils me ramenaient aux chances du grand duel contre le monde où nous étions engagés, à mes

Digitized by Google

plans de bataille, à mes marches obstinément victorieuses, victorieuses sans relâche, quoique, au fond, sans crédulité. La réflexion, distraite par les formes du pouvoir et les diversions de la guerre, était cependant excitée, jusque dans les plus jeunes intelligences, si profondément entraînées qu'elles fussent, par les spectacles auxquels nous assistions. Il y avait en nous une voix de la raison et de l'évidence, qui nous disait les catastrophes inévitables. A travers tous les prestiges, et par l'effet même de tant de fortes émotions, tel était le cours réel des esprits ! Mais il y avait une puissance de l'enivrement, du patriotisme et de la jeunesse qui, malgré tout, voulait en nous et ordonnait la victoire. Ses marches et ses batailles tenaient toujours du prodige; elles arrivaient toujours par habitude à nous rendre l'empire du monde. Il me souvient que Napoléon avait ressaisi toutes ses conquêtes, réédifié la Pologne, rangé cette fois Constantinople à sa domination et à son alliance. Il allait, comme Alexandre-le-Grand, passer l'Hellespont, pour faire cette fameuse pointe des Indes dont la politique du temps nous avait bercés! Déjà même, je m'inquiétais de l'assiette à donner à ces immenses domaines. Ma naissante politique n'était pas sans perplexité sur les moyens d'y maintenir la paix et l'obéissance.....

A ce moment, des bruits terribles se firent entendre; ce n'était pas devant nous, par la gorge que nous observions: c'était derrière nos lignes; au-delà, ce semblait, de notre division et de notre corps d'armée. Presque en même temps, le canon se mit à mugir sur notre flanc, dans les gorges de l'Elbe. La lutte de mes songes infinis et de mes trop réels présages était terminée. Tout s'ébranla! nous avions le contre-coup de l'échec du général Vendamme, et ce revers allait conduire nos aigles refoulées à Leipsick, à Hanau, au cœur de la France, à toutes les extrémités des revers et de l'adversité. Nous avions scellé d'un million de soldats cet emprunt extraordinaire de l'aigle romaine, qu'aucun antécédent, à cette époque, n'avait motivé chez une vieille et glorieuse nation qui avait ses propres souvenirs, les plus beaux de l'histoire, qui les a empreints dans toutes les annales, sur tous les monuments de l'univers, et qui est issue à la fois des Gaulois, les vaincus intrépides de Rome, et des Francs, ses vainqueurs! Maintenant, l'emblème des attentes ou des dominations illimitées était dépaysé parmi ces catastrophes effroyables, au milieu de nos provinces envahies, sur notre territoire mutilé, dans toute cette ruine précipitée et irréparable. Car l'Empire d'Occident n'était plus, et il ne pouvait renaître. Le fruit de tant de prodiges perdus était l'Europe constituée de manière à peser sur nous de tout son poids. Le génie de la guerre avait tant abusé de lui-même qu'il n'y avait plus rien à attendre de longtemps pour la patrie, que des malheurs.

Ainsi, c'en était fait de toutes les chimères! celles du sous-lieute-

Digitized by Google

nant et celles du conquérant étaient également brisées; celles-ci l'étaient sans retour. Les unes et les autres étaient le signe d'un temps excessif, agité, sans barrières. Celles du conquérant étaient l'ouvrage et le châtiment d'un pays qui avait détruit tous les freins, toutes les règles, tous les droits, avec toutes les institutions publiques et tous les principes sociaux. Elles allaient être l'intérêt, l'émotion et l'aliment d'une génération qui, par le vice de cette éducation funeste de l'extraordinaire et de l'impossible, devait manquer d'équilibre, de justesse, de modération, de fixité; toujours avide de spectacles, toujours prête aux bouleversements, ne pensant jamais à considérer dans les choses humaines la notion du juste et de l'injuste, qui est la loi principale et souveraine de ce monde..... Mais que fais-je? c'est l'homme d'aujourd'hui qui parle, le vieux matelot, témoin de tant de naufrages! L'apprenti d'alors, ballotté entre sa raison et son temps, ne laissait pas que d'avoir déjà quelques-unes de ces pensées. Il lui arriva de les écrire dès ce temps-là. En attendant, il avait promptement retrouvé ses compagnons, son corps, le mouvement, le bruit, toute cette tempête d'hommes qu'on appelle les armées. Tempête terrible à ce moment! car la confusion et l'épouvante régnaient partout. Il n'y avait que le ciel qui restât serein. Il se dorait rapidement de tous les feux du jour, et le soleil, au contraire de notre fortune, montait avec majesté au-dessus de l'horizon.

SALVANDY,

de l'Académie française.

Digitized by Google

LE CHEMIN DU DEVOIR.

(Suite et fin*.)

—

(*Reproduction et traduction interdites.*)

—

CHAPITRE DIX-SEPTIÈME.

« Me voulez-vous faire entendant
» De vecies que ce sont lanternes? »
(*Farce de Pathelin.*)

Maintenant que la meilleure harmonie semble régner à Séneuil, retournons à Ostreval. Aussi bien avons-nous laissé notre héros et son hôte à deux cents pieds sous terre et aux prises avec un être mystérieux dont le rire sardonique retentit comme un cri de l'enfer sous les voûtes ébranlées du souterrain : leur position, si elle n'a rien de terrible, n'est pas non plus très-agréable, il faut essayer de les en faire sortir.

Le premier moment de trouble passé, M. de Chavilly qui tenait toujours sa torche, voulait s'élancer au devant du personnage qui était venu si brusquement interrompre les démonstrations archéologiques et hypothétiques de M. de Saulieu. Celui-ci posa la main sur le bras du jeune homme pour le retenir.

— Attendez, dit-il; il me semble avoir reconnu cette voix. Laissez-moi l'interroger.

L'archéologue fit bravement un pas en avant.

— Est-ce vous, Rigaud? cria-t-il.

— Eh! sans doute, c'est moi, répondit le critique; qui donc voulez-vous que ce soit? Vous ne croyez pas aux revenants, vous, ni moi non plus; or, je ne sache que vous et moi dans tout le pays assez hardis pour descendre dans ces souterrains sans la compagnie de M. le curé et d'un bon bénitier plein d'eau bénite. J'en excepte cependant votre

* Voir tome VI, pages 118, 231, 419 et 591.

Digitized by Google

jeune hôte, M. de Chavilly, qui brandit là-bas sa torche comme l'épée flamboyante de l'ange exterminateur.

Rigaud en parlant ainsi s'était détaché du fond des ténèbres et s'avançait en riant vers les deux explorateurs.

— Parbleu! dit le gentilhomme d'un accent très-vif de contrariété qu'il n'avait ni la force ni l'envie de dissimuler, comment se fait-il, Rigaud, que vous soyez descendu jusqu'ici?

— Parbleu! mon cher Saulieu, répondit le caustique personnage, comment se fait-il que vous ayez laissé ouverte la porte de vos catacombes? Cela m'a tenté, et je suis descendu.

— Vous n'aveiz donc pas fermé la porte derrière vous? dit l'archéologue en se tournant vers Gaston.

Celui-ci fit le geste d'un coupable qui avoue humblement son crime.

— Ma foi, dit-il, je ne croyais pas que cette précaution fût nécessaire, ou pour mieux dire, je n'y ai pas même songé.

— Et vous avez bien fait de n'y pas songer, jeune homme, fit Rigaud en se frottant gaiement les mains, car sans vous je n'aurais pas connu de longtemps ces curieux souterrains, cette crypte, comme l'appelle mon ami Saulieu, du mot grec κρυπτος; le grec est une bonne chose en archéologie.

M. de Saulieu fit la grimace et comprit par cette allusion que Rigaud avait entendu toute sa conversation avec M. de Chavilly.

— Allons, dit-il, n'allez-vous pas contester aussi la légitimité de cette expression?

— Dieu m'en garde, mon cher ami, cela nous mènerait trop loin et nous avons mieux à faire en ce moment que de discuter sur les mots, bien qu'à la rigueur on ne doive désigner sous le nom de crypte que les églises souterraines ou les caveaux destinés aux sépultures, et ce n'est pas là votre idée, je suppose.

— Je pourrais cependant vous citer des autorités, interrompit l'archéologue....

— Bon, bon, laissons cela; nous aurons toujours l'occasion d'y revenir quand nous serons sortis de cet affreux séjour.

— Affreux séjour! s'écria le châtelain en bondissant comme un cheval de bataille qui entend la trompette. Affreux séjour! Vous appelez ceci un affreux séjour!

— Ne voudriez-vous pas, mon cher, que je l'appelasse un séjour enchanté?

— Enchanté! mais ce serait le mot propre. C'est enchanté que vous devriez dire si vous aviez le moindre sentiment du beau.

— Oui, du beau sépulcral. Je l'avoue, je n'ai qu'une médiocre propension pour ce genre de beau-là.

Digitized by Google

— Qui vous parle de beau sépulcral? Cette salle est-elle donc un sépulcre?

— Non, c'est une salle de justice, comme vous disiez tout à l'heure à M. de Chavilly. Savez-vous, Saulieu, que vous avez fait là une belle découverte!

— Je le crois, en effet, répondit gravement l'archéologue qui prenait au sérieux l'ironie de son voisin; je suis bien aise de vous voir enfin de mon avis, cela vous arrive si rarement!

— Vous m'en fournissez si rarement l'occasion! mais grâce au ciel, voici deux points importants de vos recherches sur lesquels nous sommes tout à fait d'accord.

— Et lesquels? demanda M. de Saulieu surpris et joyeux d'avoir obtenu deux fois de suite le suffrage d'un érudit qu'il craignait comme la peste, mais qu'au fond il considérait avec un certain respect.

— Oh! oh! mon cher Saulieu, vous avez la mémoire courte, répondit le satirique voisin. Ne vous souvient-il déjà plus de l'époque à laquelle fut construit le château d'Ostreval? Il me semblait cependant que certaines preuves irrécusables vous avaient enfin rangé à mon opinion.

C'était mettre du vinaigre sur une récente blessure. Malgré le flegme dont il était doué, M. de Saulieu sentit le rouge du dépit lui monter au visage. Cependant il se contint et parvint même à se dominer au point de riposter aux railleries de Rigaud par une autre ironie froide et calculée.

— Ah! c'est vrai, dit-il, je l'avais oublié, et je vous remercie de m'en faire souvenir. Je n'aurai garde, soyez-en sûr, de citer *in extenso* ces « preuves irrécusables », comme vous les appelez, dans le grand ouvrage que je prépare.

— Et vous aurez raison, répondit Rigaud; à votre place j'en donnerais même un fac-simile.

— C'est une idée cela, et qui plus est j'y ajouterais le nom de l'auteur.

— Le nom de l'auteur! fit Rigaud surpris à son tour.

— Sans doute. Qu'y a-t-il en cela qui doive vous étonner?

— Rien, rien; mais je ne croyais pas que ces pièces fussent signées.

— Là est votre erreur, mon cher Rigaud; aucun nom ne figure en tête ni à la fin du manuscrit; mais vous n'en êtes pas à apprendre que le nom d'auteur d'une pièce du moyen-âge ressort bien moins pour nous de quelques lettres assemblées que du caractère général du style et de l'écriture.

— Certainement, mais est-ce que vous auriez réellement découvert des analogies? dit le critique pris lui-même en défaut par l'ironie glaciale de l'archéologue.

Digitized by Google

— Mieux que des analogies, mon cher Rigaud, des preuves, des preuves vivantes et parlantes.

— Allons, pensa Rigaud, le voilà qui a déjà bâti un système sur mes manuscrits de contrebande ; ce diable d'homme systématise tout ce qu'il touche.

— Pour cette fois je suis sûr de ne m'être pas trompé, continua l'érudit, et le monde savant me devra la découverte d'un nom nouveau parmi les calligraphes du quatorzième siècle.

— Nouveau, dites-vous ! mais vous me parliez d'analogies. Comment avez-vous pu établir des analogies sur un calligraphe inconnu jusqu'ici?

— C'est là mon secret, fit l'archéologue d'un air mystérieux.

— Parbleu ! murmura Rigaud à l'oreille de Gaston, je le tiens pour fou cette fois.

— Vous pourriez-vous tromper, répondit celui-ci en souriant.

Rigaud était fort intrigué, et lui qui aimait tant à intriguer les autres faisait de vains efforts pour débrouiller la vérité au milieu de ce cahos.

— Et ce nom, Saulieu, reprit-il ; vous me le direz, n'est-ce pas?

— Certainement, répondit froidement l'archéologue ; je vous le ferai connaître en même temps que la solution de ce problème symbolique écrit sur cette muraille.

— En ce cas, dit Rigaud en éclatant de rire, je cours grand risque de ne le savoir jamais, à moins que je ne m'en mêle.

— Allons, vous plaisantez encore, mon ami.

— Non, prêtez-moi seulement deux minutes d'attention, et je m'engage à vous expliquer toutes ces belles figures.

— Que voulez-vous dire, Rigaud ; est-ce que vous auriez véritablement la clé ?...

— Je le crois, du moins, répondit modestement le critique.

M. de Saulieu s'était rapproché vivement de Rigaud. Sa curiosité était encore une fois éveillée. Il se demandait si en effet Rigaud n'aurait pas le secret de ces hiéroglyphes dont il n'avait encore trouvé lui-même que le premier mot.

— Voyons votre interprétation, dit l'archéologue ; vous connaissez déjà la mienne, puisque vous étiez là quand je l'ai exposée à M. de Chavilly ; mais je vous promets que si la vôtre me paraît satisfaisante, je la citerai dans mon grand ouvrage, en ayant soin, bien entendu, de vous en laisser tout l'honneur.

— Votre proposition, Saulieu, me flatte infiniment, mais je ne saurais l'accepter.

— Pourquoi donc? Entre nous, doit-il y avoir de ces réticences? La science est un terrain neutre où tous les bons esprits peuvent se rencontrer.

Digitized by Google

— Non, non; j'aurais peur de détruire encore quelques-unes de vos illusions, fit le critique du ton d'un homme qui veut se faire longtemps prier.

— N'ayez point cette inquiétude, vous savez que je ne suis pas un homme à système; si vous avez en effet une bonne explication à me donner de ces figures, je n'hésiterai pas plus à me ranger à votre opinion que je n'ai hésité à reconnaître qu'Ostreval ne datait que du quatorzième siècle.

— Oui, mais le cas est bien différent : pour Ostreval vous aviez des titres authentiques.

— Oui, authentiques, et dont l'auteur m'est connu.

— Tandis qu'ici vous n'aurez que mon interprétation toute simple et toute naturelle.

— Mais dont l'auteur me sera également connu.

— Que diable veut-il dire, avec son auteur connu? murmura Rigaud impatienté. Je crois, Dieu me pardonne, que c'est lui cette fois qui se moque de moi.

Rigaud n'était pas loin de la vérité; mais il avait lui-même piqué vivement la curiosité de M. de Saulieu, et celui-ci n'était pas homme à lâcher ainsi l'appât auquel il avait mordu.

— Voyons, reprit l'archéologue, voulez-vous que nous fassions un échange?

— Quel échange? celui dont vous m'avez déjà parlé, votre prétendu tableau d'Hemling contre mon manuscrit de *l'Historial* de Vincent de Beauvais?

— Non, il s'agit ici d'un échange intellectuel : Vous me donnerez votre explication de ces figures mystiques, et moi je vous dirai le nom de ce grand calligraphe, vous savez, l'auteur de ces titres sur Ostreval.

Rigaud se gratta l'oreille. Bien que sa mémoire, aussi loin qu'il pût l'interroger, ne lui rappelât pas une circonstance de la vie de M. de Saulieu où celui-ci eût fait usage de cette figure de rhétorique que l'on appelle l'ironie, il lui semblait voir poindre à travers le flegme de l'archéologue une certaine intention caustique. Mais il se rassura en pensant que Gaston ne l'aurait pas trahi, et que d'ailleurs M. de Saulieu se laissait assez souvent duper par ses propres hypothèses, pour que cette fois encore il eût enfourché son dada habituel.

— Je le veux bien, répondit-il après un instant de silence; mais que va devenir votre pauvre salle de justice?

— Ah! est-ce que votre interprétation obligerait à mettre en doute la destination de cette salle? demanda le châtelain d'un ton plein d'anxiété.

— J'en ai peur.

Digitized by Google

— Et mon affiliation des barons du Valois avec les francs-juges de l'Allemagne ?...

— Rêves, que tout cela, qui s'en iront tout à-l'heure en fumée.

— Bah ! bah ! c'est ce qu'il faudra voir. Heureusement tout ce qui sort de votre bouche, mon cher, n'est point parole d'Évangile.

— Non plus que vos systèmes ne sont des dogmes auxquels il faille ajouter foi.

— Je n'ai jamais hasardé un système sans être sûr de mon fait et sans m'être entouré de monuments et de preuves irrécusables.

— Témoin les tours carrées du Valois et la classification hiérarchique des clochers.

— Vous en êtes toujours à me reprocher mes tours carrées et mes clochers, bien qu'à vrai dire je ne sois pas encore convaincu d'avoir eu tort dans ces deux graves questions. Mais laissons le passé, s'il vous plaît, et occupons-nous du présent. Pour le moment, il s'agit de savoir comment vous allez me prouver que cette admirable crypte n'est pas une salle de justice.

— Peut-être serait-ce à vous de nous démontrer d'abord qu'elle eut jadis cette destination. Mais j'admets que cette démonstration ait été faite par vous, mon cher Saulieu, avec cette clarté, cette lucidité, cette perspicacité.....

— Passons sur mes qualités.

— Soit, quoiqu'il m'en coûte beaucoup, je l'avoue, de ne pas vous donner devant ce jeune adepte de notre science toutes les louanges qui vous sont légitimement dues. Je continue. J'admets donc que ce qu'il vous plaît d'appeler des bancs soient des bancs, que cette table de pierre soit une tribune, que ces hiéroglyphes soient les caractères mystérieux d'une langue symbolique, que ce cercle.....

— Au fait, au fait, interrompit M. de Saulieu, qui, pendant cette énumération ironique avait peine à contenir son impatience; tout cela a été dit.

— Jeune homme, savez-vous la géométrie, demanda Rigaud en s'adressant tout à coup à M. de Chavilly.

— Assez pour comprendre les démonstrations que vous allez probablement nous donner, répondit Gaston.

— Eh bien ! alors, mon jeune ami, vous n'aurez pas de peine à reconnaître dans ces figures une épure de la voûte suspendue au-dessus de nos têtes.

— Qu'est-ce que c'est? qu'est-ce que c'est? fit l'archéologue en saisissant la torche des mains de Gaston et en l'approchant de la muraille. Qu'est-ce que vous appelez une épure?

— Ou, si vous l'aimez mieux, mon cher Saulieu, une projection horizontale des différentes pierres dont les arceaux de cette voûte sont composés.

Digitized by Google

— Ah ! parbleu ! je voudrais bien voir cela !

— Rien n'est plus simple ; suivez mon doigt : ce cercle inscrit dans un carré, que vous prenez pour le symbole de la justice occulte du tribunal secret, est tout bonnement la projection de la clé de voûte. Vos deux tangentes sont les deux côtés de la figure, et cette ellipse inscrite dans un parallélogramme rectangle n'est elle-même que la partie supérieure de la clé ; elle est plus longue que large, parce que la voûte est elle-même moins large que longue. Vous me comprenez bien, vous, M. de Chavilly ?

— Parfaitement, fit le jeune homme.

M. de Saulieu se mordit les lèvres jusqu'au sang.

— Bien, bien, dit-il d'une voix singulièrement tremblante ; mais vous ne m'avez rien dit de ce triangle, emblème de la justice divine.

— Emblème matériel de ce dernier claveau qui ferme la voûte.

— Et ces diverses figures enchevétrées ?

— Emblèmes également matériels des pierres d'une coupe très compliquée qui forment les premiers claveaux de ces arcs doubleaux.

— Et... et... et... ces...

L'archéologue balbutiait ; il ne savait plus que dire ; mais ses souvenirs se réveillant tout à coup :

— Ah ! mon savant géomètre, dit-il, je vous y prends ; votre géométrie est en défaut. Vous m'avez parlé de projection horizontale ; or, ce mur n'est pas horizontal, ce me semble, il est vertical. Eh bien ! que dites-vous de l'argument ?

— Il est détestable, fit négligemment Rigaud.

— Détestable !

— Oui, détestable. Croyez-vous donc que ces épures de coupe de pierre aient été faites sur la muraille ? Elles ont été tracées de la main de l'appareilleur sur les pierres qui ont servi ensuite à construire le mur. Cela s'est vu souvent.

— Mais..... mais....., balbutia l'archéologue à bout de voies, que me direz-vous de ces bancs, de cette tribune, de ces anneaux ?

— Ces anneaux ! vous en trouverez à presque toutes les clés de voûte des salles basses dans les châteaux forts ; ils n'étaient pas affectés à un usage particulier. Ils pouvaient aussi bien servir à accrocher des lampes qu'à pendre des hommes.

— Pendre des hommes ! s'écria M. de Saulieu en saisissant cette parole comme un aveu ; pendre des hommes ! Salle de justice !... Vous avez raison, vous rentrez dans mon système.

— Vous vous pressez trop, mon cher Saulieu ; attendez que j'en sorte pour n'y plus rentrer. Il est peu probable que l'on fît descendre les condamnés jusqu'ici pour les pendre. Manquait-on d'anneaux dans les salles du haut ? Manquait-on d'arbres, de piloris, de créneaux ? Ces bancs, maintenant, voulez-vous savoir à quoi ils servaient ?

Digitized by Google

— Oui, oui, je serais curieux.....

— Que votre curiosité soit satisfaite. Jeune homme, poursuivit-il en s'adressant à M. de Chavilly, voulez-vous avoir la bonté de nous éclairer?

Gaston se prêta au caprice du critique, et tous trois firent cérémonieusement le tour de la salle. Le jeune homme avait repris la torche et précédait. Venait ensuite Rigaud mesurant avec sa canne les dalles qui formaient la banquette. L'archéologue suivait, regardant, sans trop la comprendre, la manœuvre de son antagoniste.

— Eh bien! dit celui-ci, que voyez-vous?

— Parbleu! je vois... je ne vois rien.

— Vous n'êtes guère perspicace, mon cher, pour un futur candidat à l'Académie des Inscriptions. Comment, vous ne voyez pas que la pierre est coupée et qu'elle est séparée de la suivante par un joint large comme la moitié de votre main?

— Après?

— Après! mesurez toutes les pierres et je vous donne mon *Historial* pour rien si vous ne les trouvez pas toutes exactement de la même longueur, de la longueur du corps humain.

— Après?

— Après! j'ajoute à mon *Historial* mon *Bestiaire* du treizième siècle, si sur ces pierres vous ne découvrez pas des traces d'inscriptions gravées à moitié effacées.

— Après?

— Après! je joins à mon *Bestiaire* et à mon *Historial* la prunelle de mes yeux, ma collection complète des Aldes ainsi que toutes mes gravures d'Albert Durer....

— Albrecht Durer, interrompit froidement l'archéologue.

— Soit, Albrecht Durer, si ces inscriptions ne trahissent pas à tous les regards exercés que ces dalles que vous appelez des bancs ne sont autre chose que des pierres tumulaires.

— Après?

— Après! Ah! ma foi vous en demandez trop, mon cher, je n'ai plus rien à vous offrir que ma pauvre carcasse, et à moins que vous n'ayez envie d'en emplir quelqu'une de ces tombes que les siècles ont rendues vides, je ne sais trop ce que vous pourriez en faire.

Cette boutade excita le rire chez M. de Chavilly. Mais l'archéologue impassible ne riait pas. Il regardait imperturbablement Rigaud et semblait attendre de lui une plus sérieuse réponse à son dernier « Après. » Mais comme celui-ci gardait le silence :

— Eh bien! dit l'archéologue, qu'est-ce que tout cela prouve?

— Comment! ce que cela prouve? Cela prouve que vos prétendus bancs sont des tombes....

Digitized by Google

— Et cette tribune? interrompit le savant.

— Cette tribune n'est autre chose qu'un ancien autel, et ce que vous prenez pour une salle de justice, n'est qu'un caveau sépulcral, comme j'avais raison de le dire au commencement de cet entretien. Il est vrai qu'à ce titre vous n'aviez pas tout à fait tort de l'appeler une crypte.

M. de Saulieu se frottait le front et cherchait à recueillir ses idées qui commençaient à se troubler aux explications nettes et tranchées du critique.

— Mais... mais, dit-il avec hésitation, ne se peut-il que l'on ait fait des bancs avec d'anciennes pierres tumulaires? en supposant toutefois que ces pierres aient eu la destination que vous leur supposez.

— Vous en doutez encore, mon ami? fit Rigaud qui s'était assis sur une des tombes dont il grattait la surface avec son couteau. Regardez ceci; reconnaissez-vous des caractères du treizième siècle?

— Ils en ont du moins l'apparence.

— Voulez-vous m'aider à desceller cette pierre, nous allons nous assurer par nos propres yeux qu'elle recouvre une tombe.

On alla chercher l'instrument de fer déposé dans la galerie et la dalle soulevée on vit apparaître des débris d'ossements humains.

— Doutez-vous encore? demanda Rigaud.

— Non, non, cela ressemble certainement à une tombe, mais.... mais.... je ne suis pas bien édifié sur ces images symboliques.

— Vous avez cependant bien suivi ma démonstration.

— Parfaitement, et elle me semble même assez ingénieuse, mais... mais... ce que vous appelez un autel?...

— Voyez vous-même: la table est d'une seule pièce, portée comme au douzième siècle sur deux consoles, lorsqu'elle ne l'était pas sur deux piliers. Voici une niche qui devait servir de crédence, en voici une autre qui servait de piscine. Regardez, vous verrez la cuvette et son conduit.

— En effet, tout cela est très-exact et il me paraît vraisemblable....

— Enfin! s'écria Rigaud triomphant, vous l'avouez donc: ce souterrain n'était pas un prétoire, mais un caveau sépulcral, un tribunal occulte, mais une véritable crypte, comme vous le disiez tout à l'heure, du mot grec κρυπτος, caché.

— J'avoue... j'avoue... fit l'archéologue en balançant la tête, je n'avoue rien du tout. J'en suis toujours pour ce que j'ai dit: c'était une salle de justice.

— Que faites-vous alors de mes tombeaux?

— Les tombeaux des victimes.

— De mon autel?

— L'autel des victimes.

— De mes épures de coupes de pierres?

Digitized by Google

— Les derniers passe-temps des victimes.

— Ah! pour le coup, c'est trop fort! s'écria Rigaud dont les traits ordinairement épanouis avaient pris tout à coup une singulière expression de découragement. C'est vraiment trop fort! Qu'en dites-vous, mon jeune ami?

Gaston avait beaucoup de peine à réprimer un éclat de rire. Il se borna à faire un signe de tête en manière d'acquiescement.

— M. de Chavilly est de mon avis, reprit Rigaud, il dit comme moi, que vous êtes fou, Saulieu.

— Je n'ai rien dit de pareil, interrompit Gaston.

— Vous le pensez, cela revient au même; M. de Chavilly pense comme moi que vous êtes fou, Saulieu.

— Pas si fou qu'il vous plaît de le dire, répondit avec le plus grand sang-froid l'archéologue; plus j'y réfléchis, et plus je me confirme dans mon opinion, et je vous remercie, Rigaud, de m'avoir fait connaître l'existence de ces tombes; elles vont me fournir un argument de plus en faveur de cette idée tout-à-fait nouvelle que les tribunaux secrets de l'Allemagne avaient des affiliés dans le Valois. Grâce au ciel, voilà un point de notre histoire désormais bien éclairci, et si je puis trouver une quatrième solution à ce problème des triangles...

— Comment, vous pensez encore à vos triangles?

— J'y pense plus que jamais, et je ne puis croire que ces figures aient été tracées là sans un dessein plus sérieux que celui auquel vous voudriez les attribuer. Je ne suis pas un idéologue, moi, un homme à système, et jamais, mon cher ami, je ne consentirai à abdiquer ma raison pour vous suivre à l'aventure dans vos fragiles hypothèses.

— Je suis confondu, dit Rigaud en se retournant vers Gaston; la maladie est incurable. Comment, c'est moi qui fais des hypothèses, à présent!

Puis reprenant tout-à-coup sa verve de critique :

— Et vous avez l'intention, Saulieu, d'exposer votre opinion dans votre grand ouvrage sans doute?

L'archéologue fit un signe de tête affirmatif.

— C'est bien, vous avez raison, mon cher ami, mais en bon voisin je vous avertis que je vais publier une brochure sur la crypte d'Ostreval.

— Vous allez défiorer mon sujet, dit M. de Saulieu avec un accent de vive contrariété; voilà justement ce que je craignais, et pourquoi je n'ai jamais voulu vous laisser descendre dans ces souterrains; cela n'est pas bien, Rigaud, le procédé n'est pas délicat.

— L'est-il davantage d'induire le public en erreur comme vous prétendez le faire?

— En erreur, dites-vous? oh! rassurez-vous Rigaud, l'erreur ne

Digitized by Google

viendra pas de mon fait; je tiens la vérité, je suis sûr de tenir la vérité.

— Vous tenez la folie, ou plutôt c'est la folie qui vous tient.

— Rigaud, le dépit vous aveugle, mon ami, vous feriez mieux d'avouer que vous avez tort.

— Parbleu! nous verrons bien si j'ai tort, et puisque vous voulez que l'on rie à vos dépens, eh bien, nous rirons!

— Oui, oui, je sais, vos épigrammes ordinaires... mais mon grand ouvrage viendra bientôt vous confondre, et vous serez convaincu d'erreur, comme je pourrais, si je le voulais, vous convaincre d'autre chose.

— De quoi donc?

— Mon cher ami, dit l'archéologue avec un ton de supériorité et d'assurance qu'il ne prenait jamais envers son rival, nous nous sommes engagés dans un mutuel échange de confidences; vous m'avez fait la vôtre, et, bien qu'à vrai dire je ne considère pas votre explication comme très-sérieuse, je veux bien lui reconnaître une certaine valeur relative; à mon tour je vous dois donc le nom de l'auteur de ces pièces... vous savez.

— Oui, oui, des pièces qui vous ont démontrè clairement la véritable époque à laquelle furent bâties les tours d'Ostreval, si clairement même que, non content d'édifier un château moderne, vous avez formé la résolution de les jeter bas, ne pouvant, disiez-vous hier, soutenir plus longtemps la vue de ruines qui vous avaient si longtemps abusé.

— Oh! je ne suis peut-être pas aussi crédule que vous le pensez.

Rigaud jeta les yeux sur Gaston qui avait tourné le visage du côté de la muraille pour échapper à l'interrogatoire muet du critique; celui-ci comprit que M. de Chavilly avait parlé et que M. de Saulieu n'était plus dupe de la mystification.

— Mon cher Saulieu, reprit-il, la preuve de votre incrédulité est là qui se bâtit en ce moment au fond de la vallée.

— Patience, la maison n'est pas encore faite.

— Est-ce que vous songeriez, pour me confirmer dans mon opinion sur votre incrédulité, à laisser cette construction inachevée?

L'archéologue sentit la botte et voulut la parer.

— Dieu m'en garde! dit-il, ce que j'ai entrepris ne l'a pas été comme vous le supposez, parce que j'aurais ajouté foi à ces précieux parchemins.

— Je n'en doute pas, mon cher ami, il est impossible, en effet, qu'un archéologue de votre force se soit laissé prendre à la petite supercherie de son voisin et ami...

— Vous avouez donc?

— Que je me sois servi de l'intermédiaire de M. de Chavilly pour

Digitized by Google

vous faire tenir des titres qui, sortant de mes mains, eussent perdu toute valeur à mes yeux? sans aucun doute, je l'avoue; où est le mal? je voulais vous éviter une déception cruelle en vous livrant mes propres armes; auriez-vous donc préféré me les voir conserver jusqu'à l'apparition de votre grand ouvrage pour vous foudroyer ensuite de toute mon artillerie ?

— Votre artillerie n'est pas bien redoutable; vos prétendus titres ne sont pas de bon aloi, et, convenez-en, ils ont été fabriqués pour la circonstance.

— Vous croyez, fit Rigaud d'un air étonné qui jeta M. de Saulieu dans une singulière perplexité.

Le critique venait de s'apercevoir que M. de Saulieu ne connaissait que la moitié du secret.

— Vous le savez mieux que moi, puisque vous en êtes l'inventeur, hasarda pourtant l'archéologue.

— Moi! s'écria le critique en éclatant de rire. Vous me supposez, mon cher, plus habile que je ne suis. Tenez, lisez ce billet, et vous verrez si vos suppositions sont fondées.

Rigaud tira de sa poche une lettre qu'il remit à l'archéologue, et celui-ci lut ce qui suit à la rouge lueur de la torche :

« Monsieur,

» Je vous envoie, comme vous me l'avez demandé, toutes les pièces » manuscrites que j'ai pu réunir sur le château d'Ostreval. Elles m'ont » coûté beaucoup de recherches et des dépenses considérables; cependant je m'en remets complétement à votre appréciation pour m'indemniser des frais que j'ai pu faire et vous prie de me continuer à » l'avenir une confiance que je m'efforcerai toujours de mériter.

» J'ai l'honneur, etc. « MINUTIUS. »

Le nom de Minutius frappa vivement M. de Saulieu. C'était celui d'un célèbre fureteur d'archives et trafiquant habile de vieux livres et d'anciens manuscrits.

— Minutius, répéta l'archéologue. Allons, il n'en faut plus douter, ces damnés parchemins sont authentiques, les tours d'Ostreval n'ont que quatre siècles et demi d'existence.

— Vous m'aviez trahi jeune homme, dit tout bas Rigaud en prenant le bras de M. Chavilly ; grâce à cette lettre, j'ai pu racommoder l'affaire. Mais maintenant plus un mot, je vous en prie.

Se retournant ensuite du côté du châtelain.

— Eh bien! mon ami, continua-t-il, tout ceci ne me paraît pas une raison suffisante pour jeter le manche après la cognée. Bâtissez toujours votre nouveau castel et nous venons ensuite ce que nous ferons

Digitized by Google

de ces vieilles tours. En tous cas ce caveau sépulcral des anciens seigneurs d'Ostreval me paraît tout à fait digne d'être conservé.

— Mais encore une fois, ce n'est pas un caveau sépulcral, répliqua l'archéologue en sortant tout à coup de son abattement pour revenir à l'appui de son système; c'est une salle de justice.

— Je suis bien fâché de vous contredire, mon ami, mais c'est un caveau sépulcral.

— Non, une salle de justice, vous dis-je. Et comme je veux complètement vous confondre, j'irai en Allemagne, j'étudierai les analogues et je vous rapporterai des documents qui vous forceront à reconnaître la vérité. Le gouvernement ne me refusera pas une mission pour un sujet d'étude aussi sérieux que celui-là.

—Allez en Allemagne si vous voulez, mais tout ce que vous en rapporterez ne prévaudra point contre mon explication.

— Croyez-moi, Rigaud, vous vous faites illusion sur sa valeur.

— Je vous demande bien pardon.

— Mais, moi aussi je vous demande pardon.

— Je ne comprends pas votre obstination.

— Ni moi la vôtre.

— C'est cependant assez clair.

— Oui, très clair, en effet, car je vous ai, je crois, clairement démontré que mon opinion était la seule raisonnable.

— Vous serez seul de votre avis, Saulieu.

— Personne ne croira à votre hypothèse, Rigaud.

— N'est-il pas vrai, monsieur de Chavilly, que j'ai raison?

— N'est-il pas vrai, mon jeune ami, que mon savant voisin a tort?

— Mon Dieu, messieurs, répondit Gaston interpellé des deux côtés; il me serait fort difficile de décider une aussi grave question. D'un côté, cette idée qu'une salle de justice aurait existé dans ces souterrains me paraît pleine d'originalité et de poésie.....

— Là, quand je vous le disais, interrompit vivement le châtelain; voilà déjà notre jeune adepte qui se range à mon opinion.

— D'un autre côté, reprit le jeune homme, à l'aspect de ces tombes, je ne serais pas éloigné de croire.....

— Vous vous êtes trop hâté, mon ami, interrompit Rigaud à son tour; M. de Chavilly est complétement de mon avis.

— En ceci il a tort, et son inexpérience de ces choses.....

— Il ne faut que du bon sens.

— Et croyez-vous donc que j'en manque?

— A Dieu ne plaise que je le prétende, bien que d'autres, sur ce point, soient moins discrets que moi.

— Et qui donc, monsieur Rigaud? dit l'archéologue d'un ton aigre.

— De grâce, messieurs, s'écria Gaston en intervenant dans la

Digitized by Google

querelle qui commençait à s'envenimer, une discussion historique doit-elle prendre ce caractère d'âpreté?

En voulant ménager l'amour-propre des deux partis, Gaston, comme il arrive presque toujours dans ces occasions, avait excité davantage leur antagonisme. Chacun de son côté, se croyant soutenu, se montrait plus entier dans ses opinions.

— Attendez, reprit Gaston éclairé par une idée soudaine, je ne suis pas éloigné de croire que vous ayez raison tous les deux.

L'archéologue et le critique se rapprochèrent vivement du jeune homme. Celui-ci poursuivit avec l'accent le plus grave qu'il put prendre.

— Rien ne s'oppose à ce que cette crypte, comme vous dites, n'ait été creusée d'abord pour servir de caveau sépulcral aux seigneurs d'Ostreval, et qu'ensuite, plus tard, on ne l'ait transformée en salle de justice.

— Oh! je ne dis pas, fit Rigaud.

— C'est bien possible, ajouta M. de Saulieu d'un ton d'un homme qui n'est pas complétement convaincu.

Le silence s'établit entre les promeneurs, qui, n'ayant plus de problème archéologique à résoudre, ou ne se souciant pas d'en poser un nouveau en ce moment, jugèrent qu'il était temps de retourner à la lumière du jour.

CHAPITRE DIX-HUITIÈME.

« A haulte montée le faix encombre. »
(*Vieux proverbe.*)

« Ainsi va qui amors maine. »
(HENRY D'ANDELY, *Le lai d'Aristote.*)

M. de Chavilly et Rigaud quittèrent ensemble la tour d'Ostreval. Tous deux étaient à cheval, tous deux étaient bien montés, ils suivaient tous deux à peu près la même route, du moins le critique n'ayant qu'une demi-lieue à faire prit le même chemin que Gaston sous prétexte de lui tenir compagnie.

— Mon jeune camarade, dit gaiement Rigaud quand ils eurent franchi les derniers postes avancés du château d'Ostreval, j'ai des reproches à vous faire.

— D'avance je les connais, répondit le jeune homme en souriant, et vous pouvez vous épargner la peine de me les adresser.

— Vous croyez que je veux parler de votre indiscrétion, relativement à ces parchemins? Oh! rassurez-vous, je ne vous en dirai rien;

Digitized by Google

aussi bien je crois que vous ne m'écouteriez que d'une oreille distraite. Toujours est-il que j'ai été obligé tant bien que mal de raccommoder l'affaire; et sans la bienheureuse lettre de Minutius, je voyais tous mes stratagèmes confondus.

— Que voulez-vous! ce pauvre M. de Saulieu m'a fait pitié.

— Vraiment, jeune homme, il faut avoir le cœur moins tendre à l'avenir... J'entends avec les archéologues, et particulièrement avec celui-ci. Oh! vous ne connaissez pas encore M. de Saulieu. Vous croyez peut-être qu'après la discussion que nous avons eue à propos de ses souterrains il va abandonner son système et jeter au feu les feuilles de son grand ouvrage? Erreur! je gage qu'en ce moment il est occupé à rédiger un mémoire sur les tribunaux occultes du Valois et à solliciter la mission dont il nous a parlé. J'ai bien envie de lui jouer un tour de ma façon et d'écrire au chef de division qui est de mes amis pour la lui faire obtenir.

— Dans quel but?

— Ne fut-ce que pour faire diversion à son chagrin d'avoir découvert que sa tour ne date pas du douzième siècle.

— C'est donc la vérité, et ces titres sont authentiques?

— Jeune homme, je connais à présent votre faiblesse et je me garderai bien de vous prendre pour confident.

— J'ai perdu votre confiance; cependant ne pourrais-je pas savoir?...

— Rien, je ne vous dirai plus rien. Aussi bien qu'est-ce que cela vous fait? N'ai-je pas entendu dire tout à l'heure par Saulieu que vous partiez, que vous quittiez demain notre pays? Quoi donc! les creneaux d'Ostreval n'exercent-ils plus sur vous cette force attractive qui vous y conduisit un soir, à tâtons, à travers les ombres et le brouillard? N'y a-t-il plus, croyez-vous, de belle châtelaine à sauver?

— Monsieur, fit Gaston.

— J'avoue qu'à votre âge un pareil haut-fait m'aurait rendu plus téméraire et plus constant.

— Mais veuillez croire, monsieur...

— Bien, bien, je vous comprends, de la délicatesse, c'est votre devoir; cependant tout le monde n'a pas le même intérêt que vous à se taire, des yeux clairvoyants ont vu, des oreilles fines ont entendu, des bouches malicieuses répètent...

— Quoi, s'il vous plaît, monsieur? interrompit Gaston avec fougue.

— Tenez, mon jeune ami, je suis un peu fureteur de ma nature, et je ne déteste pas me mêler des affaires des autres, quand ces autres sont de mes amis; or, M. de Saulieu est mon ami, et j'ai pour Mme de Saulieu une affection très-profonde que mon âge, ma tournure et mon visage rendent sans péril pour elle. De son côté, Mme de Saulieu veut

Digitized by Google

bien m'honorer de son estime, et même de son amitié, ce dont je puis me vanter sans la compromettre...

— Où tend ce préambule ? demanda Gaston d'un accent un peu vif.

— Là, là, mon jeune compagnon, vous êtes bien pressé ! Ces jeunes gens voudraient toujours que l'on commençât les discours par la péroraison ; la rhétorique a dû pourtant vous apprendre...

— Laissons la rhétorique, s'il vous plaît, monsieur, interrompit de rechef Gaston, et dites-moi où vous voulez en venir.

— Je ne sais, en effet, ce que la rhétorique a pu vous apprendre, mais assurément la philosophie ne vous a pas enseigné la patience.

— Parbleu ! monsieur...

— Bien, confirmation de mon dire, comme dirait Saulieu.

— Mais c'est qu'aussi vous feriez perdre patience...

— A M. de Chavilly lui-même, voulez-vous dire ?

— Peut-être bien.

— Eh ! mais, si c'était mon intention ! si j'avais formé le dessein de vous faire mettre en colère.

Gaston regarda M. Rigaud en face, ce que lui permit le critique en tournant la tête du côté de son compagnon de voyage. Sous le masque de gravité que Rigaud cherchait à imposer à son visage, perçait une si franche jovialité, une si joyeuse bonne humeur, que tout ce qu'il y avait d'aigreur dans l'âme de M. Chavilly s'évanouit aussitôt.

— Parbleu ! s'écria-t-il, j'allais oublier que vous plaisantez toujours, et ce serait vraiment folie de se fâcher.

— Vous vous fâcherez pourtant, car j'ai des choses très-dures à vous dire.

— Voyons quelles choses dures vous avez à me dire.

— Oh ! je ne vous ménagerai pas ; vous n'avez pas encore tous les droits possibles à mon amitié, et cependant je prétends vous traiter en ami. Je commencerai donc par vous avouer que votre manière d'agir est loin d'être irréprochable.

— Ah ! oui, parce que j'ai trahi vos stratagèmes ! Je croyais qu'il était convenu que nous n'en parlerions plus.

— Aussi n'ai-je pas l'intention de vous en dire un seul mot, et vous savez bien que ce n'est pas de cela qu'il s'agit.

Rigaud se recueillit un instant, et Gaston garda le silence.

— Votre conduite n'est pas irréprochable, monsieur de Chavilly, reprit le critique, et vous avez fort bien compris le sens de mes paroles. Vous aimez Mme de Saulieu.

Gaston fit un geste de surprise.

— Oh ! vous essaieriez en vain de le nier ; je le sais, et par malheur je ne suis pas le seul à l'avoir deviné.

— Est-il possible que vous supposiez !...

Digitized by Google

— Je ne suppose rien, et quand même je n'en serais qu'aux soupçons, ce serait trop encore que vous les ayez fait naître dans mon esprit. Que sera-ce donc si vous avez laissé voir vos sentiments à d'autres? C'est là surtout ce que je blâme.

— Mais, monsieur, de quel droit me parlez-vous ainsi?

— Je croyais vous l'avoir déjà fait connaître : je suis l'ami de Mme de Saulieu, et vous ne troublerez pas la sérénité de cette âme si chaste et si pure que je ne vous aie fait au moins quelques bonnes et cordiales remontrances à ce sujet.

M. de Chavilly baissa la tête.

— Eh bien! poursuivit son compagnon de route; vous ne vous fâchez pas; vous ne me jetez pas tout le feu de votre jeunesse à la tête? Vous croyez que je plaisante, peut-être. Saulieu ne dit-il pas: Ce Rigaud plaisante toujours.

— Le sujet, dans tous les cas, serait assez mal choisi, observa Gaston.

— Vous avez raison. Il faut plaisanter avec l'archéologie; mais il faut parler sérieusement quand il y va de l'honneur.....

— Monsieur Rigaud!...

— De l'honneur d'un jeune homme que je me sens disposé à estimer, mais surtout de l'honneur d'une femme que j'aime autant que je le puis et de la seule manière qui me soit permise.

— Vous me mettez la mort dans l'âme, s'écria Gaston; de grâce, dites-moi, la réputation de Mme de Saulieu serait-elle compromise, et par ma faute encore!

— Oh! non; grace au ciel, la vertu de Mme de Saulieu n'est pas une glace qui se ternisse si aisément, et, voulez-vous que je vous dise, vous vous efforceriez en vain à la ternir.

— Mais, monsieur, jamais pareille intention n'est entrée dans ma pensée.

— Je vous crois. Il faudrait désespérer de ce monde si l'on voyait les jeunes gens de votre âge, de votre nom et de votre éducation s'avilir jusqu'à de semblables projets. Mais ce n'est là qu'un devoir passif que vous accomplissez; cela ne suffit pas.

— Je pars demain; vous le savez.

— Parbleu! la belle chose que vous ferez là!

— Quel autre parti puis-je prendre?

— Assurément, vous en devriez prendre un autre.

— Indiquez-le moi, de grâce, et s'il me paraît praticable....

— C'est cela, vous acceptez mes conseils, mais sous bénéfice d'inventaire. Vous consentez à faire quelqu'effort, mais à la condition qu'il ne vous coûtera pas trop cher. Eh bien, voulez-vous que je vous dise ce qu'à mon sens ferait un honnête homme éclairé sur ses devoirs? Au lieu de partir, il resterait.

Digitized by Google

— Mais ce serait prolonger le danger.

— Est-ce en triompher que de le fuir? Tenez, vous me faites l'effet d'un poltron.

— Monsieur Rigaud, vous abusez...

— Aimez-vous mieux qu'on vous proclame l'homme le plus courageux de la terre?

— Mais ce n'est pas ici une question de courage.

— Je vous demande bien pardon, mon jeune ami. Vous avez fait le mal, il faut avoir le courage de le réparer.

— Eh! quel mal en définitive ai-je fait? ma conduite a-t-elle compromis Mme de Saulieu? Vous-même dites le contraire, et si cela était je donnerais jusqu'à la dernière goutte de mon sang pour racheter ma faute.

— Je n'en doute pas, et vous seriez même assez fou pour vous brûler la cervelle de désespoir, ce qui, soit dit en passant, serait une assez mauvaise manière de réparer une brèche faite à son honneur. Votre départ est tout aussi inconséquent, tout aussi ridicule, tout aussi stupide. Eh quoi! vous vous permettez d'aimer une femme que vous deviez respecter comme la vertu même; vous laissez voir votre folle passion à tout le monde; et vous croyez qu'il vous suffira de vous éloigner ensuite pour étouffer tous les méchants bruits que votre légèreté aura pu provoquer? Non, non, ce n'est pas ainsi qu'un homme d'honneur répare le mal qu'il a causé, même involontairement.

— Mais ces méchants bruits, qui donc serait assez misérable pour les faire courir?

— Personne et tout le monde.

— Ne me disiez-vous pas que la réputation de Mme de Saulieu était inattaquable.

— Oui, certes, pour les honnêtes gens; mais croyez-vous qu'il n'y ait que des honnêtes gens sur la terre? Ah! tant pis pour vous si vous avez cette croyance, vous serez souvent trompé. Et encore je ne me fierais même pas aux honnêtes gens pour cela.

— Au moins reconnaîtrez-vous que la tendresse, la passion, si vous voulez, d'un honnête homme ne saurait, si elle reste pure, ternir l'éclat de la vertu. C'est un hommage rendu, voilà tout.

— Ah! voilà tout! vous arrangez les choses de la belle manière! Dieu vous garde de devenir jamais archéologue; vous seriez, le ciel me pardonne, tout aussi systématique que mon ami Saulieu. Un hommage, dites-vous? mais cet hommage est une injure! aimer une femme, c'est concevoir sur elle des espérances! et ces espérances comment vous seraient-elles venues si elle ne les avait pas fait naître? et si elle les a fait naître n'a-t-elle pas forfait à ses devoirs?

— Mais, monsieur, vous me feriez supposer que vous mettez en sus-

Digitized by Google

picion la vertu même de Mme de Saulieu! s'écria Gaston en relevant la tête, et heureux d'avoir ce prétexte pour reprendre l'offensive.

— Et quand cela serait? à qui la faute en incomberait-elle? à vous, jeune homme, à vous seul. Est-ce donc si grand'merveille que votre amour insensé m'inspire de pareils doutes?... Oh! je sais tout ce que vous allez me dire pour votre défense; vous allez me parler de votre innocence, de votre candeur! Mots trompeurs et commodes que tout cela, et dont vous êtes la dupe tout le premier. Quoi que vous puissiez penser, une femme aimée est déjà presque compromise. Et si vous partez, savez-vous ce que l'on dira: «Eh! vous le voyez bien, cela était vrai, dans la crainte de la compromettre, il est parti.»

— Mais si je reste, on dira bien pis encore.

— Cela dépendra du motif pour lequel vous resterez. Allons, morbleu! un peu d'énergie; montrez-vous tout à fait honnête homme. Beau mérite, ma foi, que de s'éloigner du péril au moment où il vous apparaît : vous ne deviez pas le faire naître, maintenant il faut le braver et le vaincre. Vous ne voulez pas que Mme de Saulieu soit même soupçonnée? épousez sa sœur.

Gaston à ces mots sentit un trouble étrange ébranler son âme, et sa main, obéissant instinctivement à cette espèce de commotion intérieure, resserra les rênes de son cheval. Zégris s'arrêta. Rigaud en fit faire autant à sa monture.

Les deux cavaliers étaient alors arrivés à un carrefour de la forêt où deux avenues formaient la croix. Le soleil était encore assez élevé à l'horizon pour que ses rayons pénétrassent jusqu'au sol à travers les rameaux écartés des vieux arbres, et il s'exhalait du gazon et des bruyères de ces parfums d'automne qui ont moins de suavité que ceux du printemps, mais qui répandent une senteur acre qui n'est pas sans charme et qui d'ailleurs s'allie si bien aux brises déjà frissonnantes, aux sommets déjà jaunissants des chênes, et à l'aspect triste et pleureur des bouleaux.

Gaston avait poussé un soupir en harmonie parfaite avec la mélancolie de ce tableau.

— Eh quoi! reprit M. Rigaud, cette idée vous attriste? vraiment je me sens bien disposé à vous plaindre! Une jeune fille charmante, belle, bien élevée, de l'humeur la plus gaie que je connaisse, et c'est bien quelque chose chez une femme que l'on est destiné à voir tous les jours de la vie; une jeune fille enfin qui vous aimera, si ce n'est déjà fait, et que vous aimerez j'en suis sûr quand vous serez revenu à la raison, ce qui ne peut manquer d'arriver chez un jeune homme qui donne de si belles espérances à l'archéologie! J'ai dit, et maintenant bonsoir, et surtout ne vous trompez pas de chemin; prenez celui qui conduit au devoir, c'est aussi celui du bonheur.

Digitized by Google

Rigaud tourna bride vers l'avenue de droite, piqua des deux et partit au galop. Gaston le suivit des yeux jusqu'à ce qu'il eût disparu dans les profondeurs de l'horizon et reprit lui-même au pas la route qui devait le ramener à Séneuil.

Les dernières paroles de Rigaud l'avaient frappé et lui revenaient sans cesse à la mémoire. Les mots de devoir et de bonheur erraient à chaque instant sur ses lèvres, et il se parlait à lui-même comme tous les esprits fortement préoccupés.

— Le bonheur! se dit-il, en est-il encore pour moi? Le devoir!... pourrai-je l'accomplir jamais? Berthe elle-même ne m'a-t-elle pas interdit d'aspirer à la main de sa sœur, et maintenant ne serait-ce pas une sorte de sacrilége?... Non, je ne peux pas aimer Alice... je ne dois pas l'aimer.

Ainsi souvent la volonté, en imposant au cœur le droit d'aimer ou de n'aimer pas, altère ou modifie ses aspirations. A force de penser qu'une chose est impossible ou finit en effet par la rendre telle. La passion de Gaston pour Mme de Saulieu avait-elle donc cette trempe d'acier qui devait la rendre inattaquable à tous les chocs et à tous les efforts? L'imagination, la rêverie, la poésie n'entraient-elles pas plus que l'amour lui-même dans la composition de ce ferment secret qui bouillonnait au fond de son âme? Gaston ne s'adressait pas une pareille question, car s'il avait pu se la faire, il aurait dès ce moment douté de son amour, et douter de son amour équivaut à ne l'éprouver plus; mais il se disait déjà :

— Je ne dois pas aimer Alice.

De là à retourner la phrase et à se dire tout le contraire il y avait moins loin qu'il ne le pensait. Rigaud ne lui avait-il pas fait comprendre que son devoir était de l'épouser? Et bien qu'il s'efforçât de ne voir dans le critique que le plaisant personnage dont M. de Saulieu avait si grand peur, il ne pouvait se dissimuler que cet homme jovial et de figure enluminée n'eût au fond de nobles pensées et ne comprît toutes les nuances du devoir comme le moraliste le plus habile, ou mieux encore, comme le casuiste le plus éclairé.

Peu à peu cette idée de devoir à remplir lui devint moins odieuse et moins pénible; à force de l'envisager, il finit par se familiariser avec elle, et un petit grain de pitié, pour ne pas dire de reconnaissance, envers la jeune fille qui pouvait l'aimer, « qui l'aimait peut-être, » venant se mêler aux diverses pensées qui fermentaient en lui, il se retrouva beaucoup moins hostile aux inspirations de Rigaud en sortant de la forêt qu'au moment où il y était entré.

Une vaste plaine s'étendait devant ses yeux. A la vue de ces champs encore semés çà et là de larges bandes d'avoine dorée, il se ressouvint des bluets que Berthe lui avait demandés pour Alice. La difficulté était

Digitized by Google

de couvir les guérets en tenant Zégris par la bride. Heureusement il rencontra une jeune fille du village qui faisait paître ses vaches dans les fossés du chemin. Zégris, malgré son sang généreux, était un animal très-doux, et d'ailleurs les jeunes filles des campagnes ne sont pas tellement novices qu'elles ne sachent fort bien maintenir un cheval dans les limites du respect qui leur est dû. Celle-ci avait le minois éveillé, le regard fripon et la lèvre mutine. Elle se chargea volontiers de tenir Zégris pendant que Gaston irait faire son bouquet dans les champs d'avoine les plus prochains.

Les bluets étaient rares et l'opération demanda plus de temps qu'il n'avait supposé. Quand il revint, il trouva Zégris paissant tranquillement entre les deux vaches et ne témoignant pas trop d'humiliation d'une pareille société.

— Eh! eh! eh! fit la jeune fille en apercevant les fleurs dans la main de Gaston: si vous m'aviez donc dit çà! j'aurais été vous en chercher une botte.

— Merci, mon enfant, répondit Gaston, mais je voulais les cueillir moi-même.

— J'sais ben, reprit-elle avec un sourire intelligent et narquois, mais j'n'aurais mie dit à Mme Berthe qu'c'était moi qui les avais cueillies!

M. de Chavilly se sentit rougir jusqu'aux oreilles, parce que les paroles de Rigaud lui revinrent à la mémoire. Mais il sentit d'autant plus le besoin de faire bonne contenance et de donner le change à la perspicacité de la jeune fille.

— Comment savez-vous, dit-il brusquement, si ces fleurs sont pour Mme Berthe? comme vous dites.

— Tiens, çà! je l'sais parce qu'hier j'vous ai bien vu là-bas lui en donner un tout pareil.

— Qu'est-ce que cela prouve?

— Dam! monsieur, on dit comme çà, dans not'village, qu'un garçon ne donne des fleurs qu'à son amoureuse.

Gaston bondit comme s'il eût marché sur une couleuvre. S'il n'eût écouté que sa colère il eût mis la jeune fille à la raison par quelque menace énergique; mais il réfléchit assez promptement que ce serait fournir aux langues du village un nouvel élément pour de malicieux commentaires. Il se contint et sut même affecter un rire moqueur.

— Eh bien, dit-il, c'est ce qui vous trompe, mon enfant, et avec vos jolis yeux brillants vous ne voyez pas trop clair. Ce bouquet, je l'ai cueilli pour vous et je vous le donne.

— Oh! oh! oh! monsieur, vous voulez rire, fit la jeune fille en retirant sa main brune dans laquelle Gaston plaçait de vive force son bouquet de bluets.

Digitized by Google

— Non, parbleu! je ne ris pas, dit-il en grinçant des dents; prenez; mais prenez donc.

Et comme à mesure qu'il avançait la jeune fille reculait en riant, il finit par lui jeter les fleurs à la tête, ce que la gardeuse de vaches trouva d'une galanterie charmante, apparemment, car elle se mit à rire plus fort que jamais.

Autant pour racheter son mouvement d'impatience que pour payer la peine de la jeune fille, Gaston lui glissa dans la main, que cette fois elle oublia de retirer, une pièce de monnaie assez large pour qu'on la regardât avec de grands yeux.

— Mais, monsieur, dit la paysanne en saluant M. de Chavilly d'une révérence droite et brève et en lui décochant à travers ses longs cils un de ses regards fripons; je ne dirai pas à Mme Berthe que vous m'avez donné des fleurs comme à elle.

— Encore!... Maudite sois-tu, toi et tes fleurs, s'écria Gaston en se mettant en selle.

— Dieu vous bénisse! répondit la jeune fille.

Aussitôt elle franchit le fossé de la route et du sommet de la berge, elle fit descendre ses vaches qui pendant l'entretien avaient pris quelques licences dans le champ du voisin.

— Cette fille est meilleure que moi, murmura Gaston en s'éloignant; je la maudis et elle appelle sur moi les bénédictions du ciel. Puisse Dieu l'entendre!

Le jeune homme avait repris sa route au pas. Cette allure tranquille favorisait mieux le cours de ses réflexions que ce petit épisode de son voyage avait rendues plus pénibles. Les paroles de la jeune fille venaient de corroborer le dire de M. Rigaud. Il était donc vrai que ses assiduités auprès de Mme de Saulieu, que ces mille et une préférences dont on entoure l'objet aimé, que les efforts mêmes qu'il avait faits pour dissimuler sa folle passion n'avaient abouti qu'à la rendre plus évidente à tous les yeux et à compromettre la jeune femme au dehors. Les conseils de M. Rigaud lui revenaient alors à la pensée et lui paraissaient plus sages sinon moins amers; il commençait à comprendre qu'une réparation, quelle qu'elle fût, était indispensable, mais il essaya d'en imaginer une qui ne fût pas celle dont le critique lui avait parlé.

Au milieu de ces préoccupations, le souvenir d'Alice venait par moments faire diversion à ses rêves. Il se demandait si les soupçons de M. Rigaud seraient fondés, si en effet cette jeune fille aurait conçu quelqu'attachement pour lui, et, pourquoi ne le dirions-nous pas, — cette idée inspirait à Gaston un certain sentiment de bienveillance auquel il eût peut-être donné le nom de compassion, mais qui assurément en méritait un autre. Il se reprochait d'avoir cédé si vite à un

Digitized by Google

mouvement de dépit et d'avoir semé sur les brunes épaules d'une paysanne ces jolies fleurs bleues qui auraient causé tant de joie à la jeune fille. Il songeait même déjà à réparer le mal, et bien qu'il remit au lendemain il ne voulait pas priver Alice de cette innocente satisfaction.

Le chemin, avant d'atteindre l'avenue du château, décrivait un long circuit autour d'un petit bois. Si Gaston avait mieux connu le terrain, il aurait pu suivre un petit sentier qui coupait à travers champs et abrégeait la route d'un quart de lieue au moins. Il n'est pas bien sûr d'ailleurs que M. de Chavilly ne trouvât pas le chemin trop court pour le long chapelet de réflexions qu'il égrenait en ce moment. Plus il approchait de Séneuil, plns il sentait le besoin de prendre une détermination, et plus cependant sa volonté était chancelante. Il aurait voulu fuir, sa bravoure allait jusque-là, et dans les questions d'amour c'est déjà montrer beaucoup de courage que de reculer devant le danger. Mais les observations que lui avait faites Rigaud, les conseils qu'il lui avait donnés, en ébranlant sa détermination, le plongeaient dans une cruelle incertitude. Il ne savait plus trop quelle conduite tenir : devait-il partir, devait-il rester? Telle était la double question qu'il s'adressait sans cesse et dont la solution semblait s'éloigner davantage à mesure qu'il approchait du château.

Enfin, il vit s'épanouir à sa gauche les deux grands tilleuls séculaires qui marquaient, comme deux jalons gigantesques, la limite extrême de l'avenue. Les poteaux épais de la barrière, peints en blanc, apparaissaient derrière les haies vives.

Par une exception assez rare à Séneuil, la barre horizontale de la barrière était tirée en travers de l'avenue, et faisait, en raison de sa hauteur, un obstacle infranchissable pour Zégris. Gaston s'étonna d'abord ; puis reconnaissant l'impossibilité de vaincre l'obstacle, il essaya de le tourner. Mais tous les passages étaient trop étroits et il eût été dangereux, moins pour lui-même que pour Zégris, de s'y aventurer. Il s'arrêta, incertain de ce qu'il devait faire. Il pouvait bien rentrer par le parc, mais c'était faire un détour considérable, il pouvait aussi mettre pied à terre, attacher son cheval à un arbre et faire mouvoir lui-même la traverse. Avant de prendre ce parti, il voulut essayer si son cheval ne parviendrait pas à sauter la barrière. Deux fois il amena Zégris jusqu'aux poteaux, mais deux fois le généreux coursier se raidit et refusa, comme disent les sportmen. Enfin il allait prendre le chemin le plus long, mais qui au demeurant se trouvait dans la circonstance être le plus court, lorsqu'un éclat de rire argentin éveilla tous les échos endormis de cet endroit solitaire. Gaston tourna ses regards du côté d'où ce rire insolite était venu, et il crut reconnaître cachée dans un buisson la nymphe agreste qu'il avait déjà rencontrée.

Digitized by Google

La colère de Gaston avait eu le temps de s'apaiser.

— Est-ce vous, mauvaise? dit-il d'un accent qui recélait plus de satisfaction que de courroux.

— Oui, monsieur, répondit la jeune fille en se levant. Car c'était bien elle.

Elle avait pris par le sentier, derrière le bois, et était venue se mettre en sentinelle auprès de la barrière où elle savait bien que Gaston devait passer.

— Fille de Lucifer, vous avez donc des ailes?

— Non, répondit la nymphe en montrant ses jambes nerveuses, mais j'ai de bons pieds et j'connais les traverses.

— Et c'est vous sans doute qui avez poussé cette barrière?

Un éclat de rire bruyant répondit seul à cette question.

— Dans quelle intention? quel était votre but? demanda Gaston étonné.

— Dam, c'était mon idée.

— Votre idée, votre idée! Elle n'a pas le sens commun votre idée.

— Peut-être, fit la sournoise.

— Comment, peut-être! allons, retirez bien vite cette barre que je puisse passer.

— Nenni, dà.

— Vous ne voulez pas? C'est bien, je vais mettre pied à terre et la retirer moi-même; mais prenez garde à vous.

— Faut-il tenir votre cheval? dit la paysanne en montrant ses blanches dents.

— Attends, je vais te faire payer tes impertinences.

Et déjà Gaston allait toucher le sol, lorsqu'il reçut à travers la figure un énorme bouquet de bluets. La jeune fille s'enfuyait en riant.

— Dam, monsieur, dit-elle en s'arrêtant hors de la portée de la cravache de Gaston, vous m'avez donné de l'argent pour avoir des bluets, il n'était pas juste de vous laisser rentrer les mains vides. Allez, maintenant, nous sommes quittes.

M. de Chavilly vit bien que ce qu'il avait de mieux à faire était de ramasser le bouquet et de rire de sa déconvenue. C'est ce qu'il fit. Il poussa ensuite la barrière dans ses poteaux et se remit en selle, son bouquet à la main. La jeune paysanne lui fit de la tête un geste de satisfaction, et disparut derrière les buissons.

— Etrange petite créature, murmura tout haut Gaston. Mlle de Séneuil lui devra son bouquet, et si je ne l'ai pas cueilli de ma main, du moins l'ai-je assez chèrement acheté.

Après ce court monologue, M. de Chavilly pressa son cheval, car déjà le soleil de septembre s'inclinait sensiblement vers la ligne de l'horizon. On dînait à six heures au château de Séneuil et la prome-

Digitized by Google

nade de Gaston à Ostreval s'était prolongée, grâce aux souterrains et à la crypte, au-delà des limites qu'il s'était tracées.

Deux minutes après il franchissait la grille du château et entrait dans la cour d'honneur, tenant toujours dans la main droite son énorme bouquet.

Il y eut en ce moment, à l'une des fenêtres du château, une jolie tête coiffée de cheveux noirs qui sourit, un cœur qui bondit et une main qui trembla en écartant les rideaux de dentelle pour mieux voir.

CHAPITRE DIX-NEUVIÈME.

« Ce serait un trop vilain jeux
» De un dommage faire deux. »
(CHRESTIEN DE TROYES.)

Gaston se hâta d'aller mettre un peu d'ordre dans sa toilette fatiguée et descendit au salon. Mlle Alice de Séneuil s'y trouvait seule, ou à peu près. Etait-ce l'effet d'un plan concerté? était-ce le résultat d'une petite combinaison formée par cette jeune tête qui tout à l'heure examinait à travers la dentelle de ses rideaux l'élégant cavalier qui entrait dans la cour? Questions graves et difficiles à débrouiller. Nous laisserons au lecteur la peine de les résoudre.

La jeune fille était assise au fond du salon, auprès d'une vieille dame de compagnie que la bonté de Mme de Séneuil conservait auprès d'elle sous ce prétexte qu'il fallait au moins deux vieilles têtes pour faire la partie d'une jeune. En fait c'était bien plutôt la comtesse qui tenait compagnie à la vieille dame, car celle-ci était sourde, à peu près aveugle, et guère moins que muette.

On nous pardonnera l'introduction de ce nouveau personnage au moment où le simple nœud de cette intrigue va se dénouer. Il n'arrive là que comme un de ces portraits de familles dont l'écrivain fait mention dans l'inventaire de ses descriptions. C'est à peu près tout ce que nous aurons à vous en dire. Cette mention faite, oubliez donc sa présence, et vous ne ferez qu'imiter en cela Mlle Alice, qui, aussitôt qu'elle a vu entrer Gaston, s'est levée par un mouvement involontaire et s'est élancée à sa rencontre sans trop savoir ce qu'elle faisait.

Mais à peine ce premier élan, plus fort et plus prompt que la volonté et la raison réunies, l'eut-il poussée à trois pas de son fauteuil, qu'elle s'arrêta interdite et tremblante; elle baissa les yeux, laissa retomber ses deux bras le long de son corps et offrit à Gaston la personnification la plus poétique et la plus charmante du Premier Aveu. Praxitèle eût pris le ciseau et eût taillé cette adorable figure dans le

Digitized by Google

marbre de Paros. Gaston n'était pas Praxitèle, mais il avait l'âme d'un artiste, d'un poète. Il contempla l'image qu'il avait sous les yeux comme un croyant du vieux polythéisme devait contempler l'image de la Pudeur, et il s'inclina devant elle comme devant une idole. Mais ici l'idole n'était pas de marbre, le front était rougissant, la poitrine agitée, et un œil d'un bleu profond se levait de temps en temps et timidement vers l'adorateur.

Vous n'avez pas perdu de vue que Gaston avait fait sa rentrée triomphale à Séneuil en tenant à la main, en guise de palme victorieuse, le gros bouquet de fleurs des champs que la jeune paysanne lui avait jeté au visage en échange du sien. Il faut avouer que la jeune nymphe des coteaux de Séneuil avait fait les choses en véritable divinité mythologique. Les fleurs étaient fort belles; leurs pétales bleus et dentelés s'épanouissaient gaîment au sortir de leur étroit corset de velours noir, et leur émail d'azur brillait dans la main du jeune homme comme les plus beaux fonds bleus de vieux Sèvres, ou mieux encore comme le cobalt ou le lapis dont le peintre garnit sa palette lorsqu'il veut imiter sur la toile le ciel profond de l'Italie.

M. de Chavilly non plus n'avait pas oublié le volumineux bouquet, et en entrant dans le salon il le portait devant lui comme Robert-le-Diable porte « le talisman redouté » qui endort si promptement toute la cour de Sicile. On ne pourrait dire si ce fut le même effet que produisit le bouquet de bluets sur la vieille dame assise au fond du salon, mais nous savons déjà que, pareille à la fille du roi de Palerme, Alice a secoué tout sommeil pour chanter sans le secours de la voix l'air de « *grâce* » à celui qu'elle aime.

Gaston ne savait trop par où commencer son discours; il se sentait embarrassé. La jeune fille, troublée jusqu'au fond de l'âme, gardait le silence, et la situation pouvait ainsi se prolonger fort longtemps si M. de Chavilly n'eût en ce moment substitué le geste aux paroles : il avança doucement la main qui serrait la gerbe de bluets. Une autre main plus fine, plus délicate et plus blanche s'avança de son côté en tremblant pour le recevoir, et une voix douce, timide, perceptible à peine, prononça ce mot unique :

— Merci.

Alors Gaston se sentit un remords dans le cœur : ces fleurs qu'il offrait, il ne les avait pas cueillies lui-même, une main rustique les avait moissonnées pour lui dans les champs d'avoine. Il est vrai que ce n'était pas l'intention qui lui en avait manqué, et si l'hommage qu'il faisait à Mlle de Séneuil n'avait pas à ses yeux toute la pureté et toute la délicatesse qu'il avait souhaité de lui prêter, il en accusait bien plus son impatience que son bon vouloir, et passant ainsi un petit compromis avec sa conscience, il résolut de taire l'origine de ces fleurs agrestes et d'assumer tout l'honneur de son offrande.

Digitized by Google

Un homme bien appris et formé de longue main aux formes superficielles de la galanterie dans notre civilisation pourra bien trouver les scrupules de Gaston exagérés. A Paris, l'hommage le plus délicat qu'un homme bien élevé puisse faire à une femme, est de lui envoyer un bouquet de fleurs cueillies à prix d'or chez le marchand. Le jardinier a passé par là; il a retardé ou avancé la floraison, il a fabriqué des nuances, inventé des formes et des couleurs qui ne sont pas dans la nature; il a coupé fleur à fleur tout le bouquet sur des plantes mises avec art en coupe réglée et sur lesquelles l'industrie horticole prélève ses bénéfices ni plus ni moins que le bonnetier sur les produits de sa boutique; puis une femme est venue, qui, ajustant adroitement des fils de fer dans la tige de ces fleurs et leur créant une végétation artificielle avec des feuilles prises à droite et à gauche dans sa corbeille, a réuni d'une main savante les couleurs qui s'harmonisent le mieux, les feuillages qui se font meilleure compagnie; rien n'est abandonné au hasard, rien n'est livré à l'imprévu, aux inspirations de la nature. Ce ne sont plus des fleurs, ce sont des bijoux; ce ne sont plus des bouquets, ce sont des écrins. Puis lorsque l'on a payé quelques louis un pareil produit de l'art, on s'imagine avoir fait à une femme le plus beau cadeau du monde, la plus pure et la plus délicate offrande. On n'a fait en définitive qu'étaler beaucoup de vanité dans un petit objet, on a montré que l'on savait dépenser beaucoup d'argent pour produire fort peu de chose, et que, si l'occasion s'en présentait, on jetterait assez facilement l'or par les fenêtres. Est-ce là, je le demande, un hommage bien délicat? est-ce là un de ces doux présents qui révèlent toute la richesse du cœur? Non, ils ne trahissent que la richesse de la bourse, et le cœur n'a rien à voir en pareille affaire.

Ah! parlez-moi plutôt de cette pauvre petite fleur cueillie dans les bois ou sous la gerbe des moissons, et offerte à la femme aimée au retour de ces promenades solitaires qui ouvrent l'âme et la préparent aux plus ardentes sympathies! Parlez-moi de la fleur détachée au buisson d'aubépine; de la marguerite ravie aux pelouses, de la pervenche trouvée sous la mousse, du bluet enlevé aux champs qu'il émaille! Voilà des fleurs qui sont des emblèmes et qui savent tous les secrets du cœur! voilà des fleurs qui disent tout à l'amour et que tous les amoureux comprennent! Celles-ci seulement peuvent avoir quelque prix, elles méritent seules d'être fixées au corsage, tressées dans les cheveux et laissées ensuite en souvenir à l'homme qui les réclame comme la plus insigne faveur.

Sans avoir jamais fait une pareille analyse, Mlle Alice de Séneuil, dans toute la simplicité et la candeur de son heureux naturel, pensait ainsi et aurait préféré le brin d'herbe offert par Gaston à la plus belle fleur de la serre coupée soigneusement par le jardinier. C'est que

Digitized by Google

le plus chétif objet du monde se métamorphose et rayonne comme un soleil quand le doigt de l'amour l'a touché.

Alice crut voir se métamorphoser en turquoises et rayonner comme des saphirs les bluets que lui apportait Gaston. Près d'eux toutes les fleurs du jardin auraient pâli, car celles-là semblaient à ses yeux cueillies non dans les jardins de la terre, mais dans ceux du ciel.

Gaston n'était si modeste ni si aveugle qu'il n'aperçût fort bien ce qui se passait dans le cœur de la jeune fille, et ce serait en faire plus qu'un homme que de prétendre qu'il y fut insensible. Son amour-propre ou quelque meilleure qualité de son âge, se trouva même assez vivement flatté pour imprimer à son extérieur et à sa voix cette émotion que l'on croirait seulement l'effet d'une impression vive agissant sur un sentiment profond.

— Vous me pardonnerez, mademoiselle, dit-il, si ces fleurs ne sont pas plus belles, la saison commence à se passer.

— Elles sont fort belles, répondit la jeune fille, elles me semblent plus belles que nos plus beaux dalhias dont ma mère est pourtant si fière.

— Vous faites en ceci l'éloge de la nature plus que celle du jardinier.

— Est-ce que je n'ai pas raison, monsieur Gaston ?

— Dieu me préserve de prétendre le contraire, et surtout maintenant qu'elles brillent à votre corsage, ces petites fleurs me semblent être celles dont les anges tressent leurs couronnes.

Alice leva son œil limpide sur Gaston, comme pour l'interroger et savoir s'il parlait sérieusement. Le visage du jeune homme était animé et son regard fixé sur Mlle de Séneuil semblait vouloir pénétrer jusqu'au plus profond repli de son âme. La jeune fille rougit et le doux incarnat qui couvrit ses joues formait un contraste heureux avec l'azur foncé de son bouquet.

Ici ce n'est plus le sculpteur, c'est le peintre qu'il eût fallu évoquer pour saisir et fixer les nuances charmantes et fugitives de cette figure enchanteresse; ce n'est plus Praxitèle, c'est Raphaël qu'il eût fallu pour interpréter cette grâce de la couleur mariée à celle de la ligne.

— Monsieur Gaston... dit-elle en ramenant aussitôt ses yeux sur la saillie de son bouquet.

Et sa voix avec sa pensée expira sur ses lèvres. Mais le bonheur qui inondait son cœur se faisait jour malgré elle et se répandait dans ses traits.

Gaston fut subjugué par tant de grâce, et se laissant comme Pygmalion séduire par son propre ouvrage :

— Puisque ces fleurs, dit-il, semblent vous faire un si grand plaisir, permettez-moi de les renouveler demain. — Cette fois, pensait-il, je

Digitized by Google

mettrai mon offrande d'accord avec une si douce reconnaissance, en cueillant moi-même les fleurs que j'offrirai.

— Demain... murmura la jeune fille d'un accent chagrin, vous partez.

Ce départ, M. de Chavilly l'avait un moment oublié.

— C'est vrai, dit-il en passant sa main sur son front, mais je ne partirai pas si tôt que je ne puisse vous offrir mon léger hommage avant de me mettre en route. En me rappelant ainsi mon départ, vous me faites souvenir que je n'aurai plus qu'une fois ce plaisir, et c'est un des regrets que j'emporterai en quittant Séneuil.

— Alors, dit naïvement la jeune fille, pourquoi le quittez-vous?

— Si je n'écoutais que mon cœur je resterais.

Alice attacha un regard étrange sur Gaston; ses légères fumées de jalousie lui remontaient au cerveau, et elle cherchait à débrouiller si les paroles de Gaston s'adressaient à elle ou à sa sœur. Cette jalousie lui donna un singulier courage et lui souffla à l'oreille une question téméraire.

— Pourquoi dites-vous cela? demanda-t-elle hardiment.

— Parce que c'est la vérité.

— La vérité!... je ne vous crois pas.

— Je puis vous assurer...

— Non, si cela était vrai, vous resteriez.

— Je vous donne ma parole...

— Point de parole : si vous voulez que je vous croie, donnez-moi des preuves.

— Mais quelles preuves voulez-vous que je vous donne? demanda vivement Gaston qui se laissait entraîner malgré lui au courant dont il avait lui-même creusé le lit.

— Une seule suffira : restez à Séneuil.

Surpris et déconcerté par une attaque aussi brusque, Gaston chercha sa réponse et, comme il arrive presque toujours en pareille circonstance, il la fit aussi sotte que possible.

— Vraiment, mademoiselle, je ne mérite pas tant de bonté, vous allez me rendre trop fier. Soyez persuadé que je n'aurais pas attendu ce mot de votre bouche si j'avais pu céder à l'invitation trop aimable de Mme la comtesse votre mère, et qu'il faut toute la rigueur d'un devoir impérieux pour m'obliger...

— C'est bien, c'est bien! interrompit vivement la jeune fille en se jetant dans un fauteuil et en tournant à moitié le dos à M. de Chavilly; il n'est pas nécessaire de faire de si grandes phrases lorsque vous pourriez dire tout simplement : « Je m'en vais parce qu'il me plaît de m'en aller. »

— Vous êtes injuste, mademoiselle, murmura Gaston, mais cette injustice même me flatte et m'honore.

Digitized by Google

— Tout-à-l'heure vous allez me dire qu'elle vous fait plaisir.

— Je ne l'aurais pas osé, mais puisque c'est vous...

— Moi! oh, vous êtes bien prompt à me prendre au mot. Je parle ainsi pour plaisanter. Personne ici ne voudrait vous faire manquer à vos devoirs, comme vous dites; des devoirs impérieux!... Il faut avant tout les remplir.

M. de Chavilly sourit avec un certain petit air de satisfaction que chez un autre on eût pu prendre pour de la fatuité, et poussant un fauteuil auprès de celui d'Alice :

— Vous vous moquez, dit-il en s'asseyant : après l'injustice, la méchanceté.

— Moi, méchante? Tenez, vous ne savez ce que vous dites.

Et la jeune fille faisant décrire un demi-cercle à son siége se trouva presque dos à dos avec M. de Chavilly. Celui-ci s'empressa d'effectuer la même manœuvre, et les deux jeunes gens se retrouvaient exactement dans la même position respective qu'auparavant.

— Je sais au moins ce que je vois, reprit Gaston, et je vois que vous ne faites guère de cas de mon bouquet, car voilà que vous le mettez en morceaux.

— Ah! c'est pour me distraire.

— Ces pauvres fleurs portent la peine de mon insuffisance.

— Ne me les avez-vous pas données? ne sont-elles pas à moi? ne puis-je en faire ce que je veux?

— J'avais espéré pour elles un meilleur sort.

— A quoi bon les conserver, puisque vous devez m'en donner d'autres demain?

— Les réservez-vous au même traitement que celles-ci?

— Peut-être, cela dépendra...

— De quoi cela dépendra-t-il?

— De la manière dont vous accomplirez vos impérieux devoirs, monsieur de Chavilly.

— Et, s'il vous plaît, mademoiselle de Séneuil, de quelle manière faut-il que ces devoirs soient accomplis pour mériter la grâce de ces pauvres fleurs du bon Dieu?

— Oh! si je vous le disais!... Mais à quoi bon? vous n'en feriez jamais qu'à votre fantaisie.

— Qu'en savez-vous?

Au ton dont ces mots furent prononcés Alice regarda Gaston avec attention.

— Ah! c'est vous, maintenant, dit-elle, qui voulez vous moquer de moi?

— Je vous proteste que je suis très-sérieux, et si vous voulez m'éclairer de vos conseils je me ferai une loi de les suivre.

Digitized by Google

— Je ne sais pas donner des conseils, moi; il faudra en demander à Berthe. Elle est plus sage que moi.

Gaston sentit ce nom s'enfoncer dans son cœur comme une lame de poignard. Un moment il s'était oublié au charme de cette légère causerie avec la jeune fille. Un mot venait de le replonger dans ses angoisses et dans ses incertitudes.

— A propos, dit-il pour faire diversion et cacher son trouble, je n'ai pas encore vu votre sœur, et j'ai une lettre pour elle de la part de son mari.

— Ma sœur! elle est dans le parc avec maman, fit la jeune fille d'un accent qui dissimulait mal un secret dépit. Si vous voulez la rejoindre...

— Non, non; il n'y rien de bien pressant, je pense.

— On ne peut pas savoir, et si cela rentrait dans l'ordre de ces devoirs impérieux...

— Laissons, je vous prie ces devoirs impérieux, interrompit Gaston avec un léger accent de mauvaise humeur.

— Comment! laisser des devoirs! vous, monsieur Gaston, — non, je me trompe, — monsieur *Caton* de Chavilly! Ah! vous dérogez à vos principes, à ces fameux principes qui vous défendent de rester à Séneuil! Est-ce en faveur de ces pauvres fleurs du bon Dieu que vous abjurez votre rigorisme?

— Pour qui serait-ce donc si ce n'était pour elles?

— On ne saurait être plus obligeant, et je me ferais un cas de conscience de toucher même du bout du doigt à l'objet d'une si tendre sollicitude. Tenez, monsieur, je vous rends ces fleurs auxquelles vous attachez un si grand prix.

Et détachant le bouquet de son corsage elle le jeta aux pieds de Gaston.

— Elles en ont un grand à mes yeux depuis que vous avez daigné les porter, répliqua celui-ci en le ramassant.

— Vous vous imaginez peut-être que cette fadaise va me faire plaisir!

— Je n'ai pas cette outrecuidance.

— Oh! je sais bien que votre ambition ne va pas jusque là.

— Vous vous trompez, mademoiselle, elle s'élève bien plus haut encore.

— Et..... jusqu'où, s'il vous plaît?

Gaston était sur la pente; il se laissa glisser.

— Jusqu'au bonheur de vous plaire, dit-il.

Un éclair de joie brilla dans l'œil de la jeune fille, mais il s'éteignit aussitôt. Alice baissa la tête et murmura ces mots, qui dévoilaient la plaie de son cœur:

— Ce n'est pas à moi qu'il faut dire cela, monsieur.

Digitized by Google

— Et à qui donc? demanda Gaston tout agité.

— Vous savez bien que je ne vous le dirai pas.

— Ce serait m'obliger pourtant.

— Je n'ai aucune prétention à vous obliger.

— Cependant...

— Laissez-moi tranquille!

— Je serais curieux de savoir...

— Je suis votre servante, monsieur, mais je ne vous dirai plus une parole.

— En ce cas vous me forcerez à supposer...

— Tout ce qu'il vous plaira, monsieur, mais je suis muette.

— C'est un défaut très-rare dans votre sexe.

— Aussi rare que la politesse dans le vôtre, monsieur.

— Vous m'accorderez, mademoiselle, que ce n'est pas moi qui m'en suis départi le premier.

— Vous remarquerez, monsieur, que ce n'est pas moi qui ai dit cette grosse impertinence.

— Eh bien! eh bien! s'écria la comtesse qui venait d'entrer dans le salon sans être apercue. Dieu me pardonne! je crois que vous vous disputez, mes enfants.

— Moi! maman; pas le moins du monde. Je faisais seulement observer à M. de Chavilly qu'il me disait des impertinences.

— Et quelles étaient donc ces impertinences?

— Il donnait à entendre que je parlais trop.

La comtesse eut de la peine à réprimer une bonne envie de rire, et se tournant vers Gaston avec l'air le plus sérieux qu'elle pût prendre.

— Vraiment! monsieur, fit-elle, vous dites à ma fille de telles énormités! Et quels étaient donc vos griefs?

Le jeune homme allongea piteusement le bras et montrant le bouquet de bluets à moitié déchiqueté par les jolis doigts de Mlle Alice.

— Tenez, madame, dit-elle, voilà le cas que fait mademoiselle des fleurs que je lui apporte.

—Ceci est grave, en effet, et je ne vois qu'un moyen d'empêcher à l'avenir que de pareilles scènes se renouvellent. Alice, vous garderez votre appartement jusqu'au départ de M. de Chavilly.

— Mais, maman, commença la jeune fille, vous savez bien...

— Je sais bien, interrompit la comtesse, que M. de Chavilly part demain; ainsi donc, le supplice ne sera pas long.

— Mais, ma bonne maman, ce n'est pas cela que je veux dire....

— Qui se serait jamais attendu, interrompit derechef Mme de Séneuil, après ce que vous m'avez dit tantôt, après l'entretien que nous avons eu... Enfin, je ne vous croyais pas la tête si légère.

— Mais, ma bonne maman, balbutia la jeune fille en rougissant, vous me grondez, je ne suis pas coupable; c'est lui...

Digitized by Google

— J'espère, dit à son tour Gaston, que madame la comtesse ne me fera pas l'injure de croire...

— Vous aussi, monsieur de Chavilly; vous, un jeune homme raisonnable!

Alice prenait les choses au sérieux et, croyant voir déjà s'évanouir son rêve, elle était en proie à une vive agitation. De son côté, Gaston ne comprenait pas grand'chose à la conduite de la comtesse, et il s'émerveillait de prendre si fort à cœur une bagatelle, qui, le matin encore, ne l'eût pas préoccupé un instant.

Heureusement pour eux deux, et pour la comtesse aussi, dont le rôle tragi-comique ne pouvait être bon qu'à la condition de durer peu, Mme de Saulieu entra dans le salon. Elle, ne jouait ni drame ni comédie; son front était pâle, ses yeux caves et brillants, ses lèvres décolorées, sa démarche presque chancelante. L'heure approchait pour elle du dernier effort et du dernier sacrifice, et le corps s'affaissait déjà sous le poids de son âme endolorie.

Gaston, en l'apercevant, courut vers elle.

— Eh bien, demanda la jeune femme, comment va M. de Saulieu?

— C'est vrai, ajouta la comtesse, avec vos disputes, vous m'avez fait oublier de vous demander de ses nouvelles.

— Il va bien, répondit Gaston.

— Que disait donc le docteur?

— Du moins, il va beaucoup mieux. En réalité, son indisposition résultait d'une préoccupation d'esprit que je crois à présent dissipée.

— J'espère au moins, interjeta la comtesse, qu'il ne songe pas à relever les vieilles tours d'Ostreval.

— Rassurez-vous, madame la comtesse, il n'en est pas question.

— Ah! vous me rassurez.

— Au surplus, reprit le jeune homme, vous le verrez lui-même demain, car il compte venir à Séneuil.

Puis, se tournant avec effort du côté de Mme de Saulieu :

— Il m'a chargé d'une lettre pour vous, madame, qui vous en dira sans doute davantage.

M. de Chavilly se mit en effet en mesure de chercher dans sa poche le billet de M. de Saulieu. Enfin, il en tira une lettre cachetée, qu'il remit aussitôt à la jeune femme.

— Monsieur, je vous remercie, murmura cérémonieusement Mme de Saulieu.

Et, saisissant le billet d'une main tremblante, elle allait rompre le cachet, lorsque la porte s'ouvrit.

— Madame la comtesse est servie, dit le maître d'hôtel.

— Allons, allons, tu liras cela plus tard, mon enfant, dit la comtesse. Tu sais maintenant que ton mari se porte bien; qu'as-tu besoin pour le moment d'en savoir davantage?

Digitized by Google

Cependant, Mme de Saulieu, malgré son émotion, était parvenue à rompre le cachet, et ses yeux attachés sur le papier semblaient avoir quelque peine à en déchiffrer l'écriture ou à en comprendre le sens.

— Allons, te dis-te, le dîner refroidit en nous attendant, reprit Mme de Séneuil.

Mais Berthe n'entendait pas sa mère. Tout entière à sa lecture, ses regards avaient pris tout à coup une singulière expression de surprise. Son visage était devenu plus pâle encore qu'auparavant, sa main plus tremblante; une sueur froide inondait son front, et elle chancelait comme si elle allait s'évanouir.

— Qu'est-ce donc? Qu'as-tu? s'écria la comtesse en se précipitant vers sa fille.

M. de Chavilly poussa vers elle un fauteuil, et Alice d'un côté, Mme de Séneuil de l'autre, aidèrent la jeune femme à s'asseoir. Berthe passa sur son visage un mouchoir qu'elle retira tout humide.

— Mon Dieu! cette lettre t'annonce-t-elle donc une fâcheuse nouvelle? reprit la comtesse avec un accent d'angoisse.

Berthe tenait le papier de la main gauche; elle posa la droite sur son cœur, et, réunissant toutes ses forces pour ce moment suprême, elle répondit, un sourire angélique sur les lèvres, dans les yeux un regard rayonnant d'une ineffable douceur :

— Non, ma bonne mère, cette lettre entre mes mains est la chose la plus heureuse et la meilleure qui pût nous arriver à tous, à tous... et à moi-même. Permettez que j'en achève la lecture.

Mme de Saulieu attacha de nouveau ses yeux sur la lettre, mais longtemps elle ne put en lire un seul mot; il semblait qu'un nuage lui troublât la vue. La comtesse, Alice et M. de Chavilly, pour qui cette lettre paraissait un si étrange mystère, suivaient avec une vive anxiété tous les mouvements de Berthe.

Enfin, la jeune femme atteignit la dernière ligne, et, laissant retomber le fatal papier sur ses genoux, elle passa la main sur son front pour en chasser le nuage qui l'obscurcissait. Puis, se levant tout à coup, son visage devint radieux, ses yeux étincelèrent d'une douce lumière.

Elle fit un pas vers Gaston.

— Monsieur de Chavilly, dit-elle d'une voix timbrée et sonore, quoique vous ne puissiez pas me comprendre encore, je vous remercie du plus profond de mon cœur de m'avoir remis cette lettre, et je bénis la Providence, qui m'a permis de la lire.

Gaston regardait Mme de Saulieu avec étonnement.

Elle reprit d'un ton presque enjoué et familier.

— Mais cette lettre, Gaston, ne m'est pas adressée. Voyez, elle est pour ma mère.

Digitized by Google

Le jeune homme reconnut la lettre de son père à la comtesse; cette lettre qui ne devait pas arriver à sa destination. En changeant de vêtements, il s'était trompé et avait laissé la lettre de M. de Saulieu dans son autre habit.

— Madame, de grâce !... dit-il en avançant vivement la main pour reprendre le papier.

— Non monsieur, fit Mme de Saulieu, vous pourriez vous tromper encore; permettez que je la remette sur-le-champ à sa destinataire.

Puis se tournant vers sa mère.

— Madame de Séneuil, dit-elle, cette lettre vous est adressée, elle vous appartient.

— A moi ! s'écria la comtesse étonnée; que veut dire ceci ?

La comtesse prit la lettre et s'apprêta à la lire.

Pendant ce temps Gaston rougissait et pâlissait tour à tour; son regard inquiet interrogeait celui de Berthe. La jeune femme posa le doigt sur sa bouche pour lui commander le silence.

La comtesse lut attentivement et d'un seul trait la lettre jusqu'au bout; à mesure qu'elle avançait dans sa lecture, son visage s'épanouissait, ses traits prenaient l'expression de la joie la plus vive.

Seule encore, Alice, ses grands yeux bleus attachés sur sa mère, ne comprenait rien à la scène qui se passait.

— Bien, fort bien, dit enfin la comtesse, en glissant négligemment la lettre dans sa poche, nous verrons cela, Gaston, si vous êtes sage...

— Madame, interrompit le jeune homme...

— Vous promettez de l'être à l'avenir ! A la bonne heure, mais encore faut-il qu'Alice consente, et dans l'état où sont les choses je ne réponds plus de rien.

— Qu'est-ce donc, ma bonne maman ? demanda la jeune fille.

La comtesse, au lieu de répondre à sa fille, poursuivit en s'adressant à M. de Chavilly :

— Mais en ce moment, l'affaire la plus pressante est le dîner. Vous savez l'aphorisme classique : « Un dîner réchauffé... » comme dirait mon gendre. Monsieur de Chavilly, veuillez offrir votre bras à Mme de Saulieu; je vous suis.

Gaston obéit et sentit le bras de la jeune femme trembler sur le sien.

— Berthe, qu'avez-vous fait ! dit-il d'une voix sourde.

— Mon devoir, répliqua la jeune femme, et vous, Gaston, vous ferez le vôtre.

— Que demandez-vous là ?

— Ce que j'ai le droit d'exiger de vous; vous m'avez offert votre vie, plus encore, toute votre âme; votre volonté m'appartient : une seule fois vous m'entendrez faire appel à votre amour, et c'est pour vous dire : « épousez Alice. »

Digitized by Google

— Mais vous-même ce matin...

— Ce matin, Gaston, j'étais aveugle, j'étais coupable, Dieu m'a éclairée, et je me suis repentie.

— Vous le voulez ?...

— Je le veux.

Pendant ce rapide dialogue il s'en établissait un moins sérieux entre la comtesse et sa fille.

— De quoi parliez-vous donc, maman, quand vous disiez : « il faut qu'Alice consente ? » reprit la jeune fille lorsqu'elle se vit seule avec sa mère ; à quoi faut-il donc que je consente ?

— Oh ! à rien, ou du moins à une chose à laquelle je vois bien maintenant que tu ne consentiras jamais ; je crois que nous ne devons plus penser à cela, car tu détestes monsieur Gaston, n'est-ce pas ?

— Oh ! oui, après tout ce qu'il m'a dit !...

— Je m'en doutais, fit la comtesse qui avait peine à dissimuler son sourire ; ainsi je puis répondre à son père que tu refuses d'épouser son fils.

— Comment ! cette lettre !... Il vous a donc demandé !...

— Ta main pour Gaston ! sans doute ; mais après ce que tu viens de me dire...

— Quoi donc ? qu'ai-je dit ?

— Que tu détestais Gaston, et je vais écrire à M. de Chavilly...

— Non, maman, n'écrivez pas... du moins n'écrivez pas ce que vous disiez tout-à-l'heure.

— Eh ! que veux-tu que je dise alors ? je ne veux pas faire violence à tes sentiments, et puisque ton cœur a parlé... contre M. Gaston...

— Non, non, maman, je t'assure que c'est une erreur.

— J'ai cependant bien entendu.

— Oui, mais... mais c'est moi qui me trompais.

— Enfant, va ! s'écria la comtesse en embrassant sa fille, que ce soit au moins la dernière fois que tu te trompes de cette manière.

La comtesse entraîna sa fille dans la salle à manger, mais pas assez promptement pour qu'Alice n'eût eu le temps de reprendre sur un meuble, où Gaston l'avait laissé, son bouquet de bluets et en parer de nouveau sa ceinture.

— Eh bien, Gaston, dit la comtesse en s'asseyant, partez-vous toujours demain ?

— Non, madame, je reste.

— En ce cas, si vous voulez écrire deux mots à votre père, je vous réserverai une place dans ma lettre ; je lui réponds ce soir.

Alice jeta les yeux sur sa sœur ; elle crut voir briller une larme sous la paupière de la jeune femme et sentir sous la nappe une main glacée presser la sienne.

Digitized by Google

Elle se pencha vers sa sœur, et lui jetant ses deux bras autour du cou, elle la tint longtemps embrassée sans dire un mot; quand elle retira sa tête brune de cette longue étreinte, les joues des deux sœurs étaient humides, et leurs poitrines se soulevaient avec effort.

Le bonheur d'Alice venait de se tremper dans les larmes de Berthe.

CHAPITRE VINGTIÈME ET DERNIER.

« Soit heureux qui peut,
« Il ne l'est qui veut. »
(*Vieux proverbe.*)

Les derniers combats que Mme de Saulieu venait de livrer à son cœur avaient épuisé toutes ses forces et tout son courage. Une funeste prostration succéda chez elle à l'énergie qu'elle avait déployée, et la jeune femme tomba bientôt dans un morne état d'accablement qui menaçait le corps comme il avait déjà frappé l'âme. La comtesse alarmée avait voulu d'abord éloigner sa fille de la source où elle puisait son mal et l'engager à retourner à Ostreval; mais d'abord M. de Saulieu, qui avait ses plans et ses projets, manifesta si vivement le désir que sa femme restât quelque temps à Séneuil, et ensuite la comtesse éprouva tant de répugnance à se séparer de sa fille dans ces jours d'angoisse, que Mme de Saulieu finit par prolonger son séjour jusqu'à l'époque où le mariage de Mlle Alice et de M. Gaston de Chavilly devait être célébré. Mais de cette douleur, de cet affaissement il n'en fallait rien laisser voir aux étrangers, il fallait surtout les dérober à Gaston et à sa fiancée. Berthe usait dans ce labeur les dernières forces de sa vie.

Pendant ce temps-là, comme on le pense bien, les constructions de M. de Saulieu avaient fait du bruit dans le pays. Ce fut le docteur Martin qui vint le premier en apporter la nouvelle au château.

Un beau matin, Berthe vit poindre au bout de l'avenue l'unique oreille de Cocotte, et bientôt après l'officier de santé, botté de neuf et toujours éperonné du pied droit, fit son entrée dans le salon à l'heure où le déjeuner devenait imminent.

— Serviteur, madame la comtesse, dit-il, serviteur. Serviteur, madame de Saulieu, serviteur. Serviteur, mademoiselle, serviteur. Serviteur, mon jeune ami, — car mon âge, vous le savez, me permet de vous donner ce nom, ce nom, — serviteur.

M. Martin cherchait encore dans tous les fauteuils du salon un prétexte pour épuiser la longue liste de « serviteur » qu'il avait à sa disposition, lorsque la comtesse l'interrompit dans l'exercice immodéré de ses devoirs de politesse.

Digitized by Google

— Dites-nous, docteur, avez-vous vu M. de Saulieu ce matin?

— Certainement, madame la comtesse, certainement. Je l'ai trouvé au milieu de ses maçons, de ses maçons.

— Comment, de ses maçons.

— Sans doute, sans doute; est-ce que vous ne savez pas, est-ce que vous ne savez pas? M. de Saulieu fait bâtir un château moderne, un château moderne, un beau château, ma foi; ah! un château superbe. A la bonne heure, voilà ce qui peut s'appeler un château. Quatre belles murailles, percées de grandes et belles fenêtres, une large et belle porte, un beau petit toit à l'italienne, des balustrades, des balcons, un beau perron à double rampe, et tout cela carré, tout au carré. C'est beau! c'est beau! Mais là, franchement je n'ai jamais rien vu de plus beau, pas même la nouvelle église d'Ostreval, la nouvelle église d'Os...

— Et comment M. de Saulieu ne nous a-t-il pas dit un mot de tout cela? s'écria la comtesse qui ne pouvait revenir de son étonnement.

— Ah? voilà justement l'affaire, voilà l'affaire; il a voulu vous faire une surprise, une surprise. On lui a dit si souvent que la tour d'Ostreval n'était pas habitable, surtout pour une jeune femme qui... pour une femme que... Bref, madame de Saulieu sera ravie, j'en suis sûr, quand elle verra les constructions, les constructions.

— Sont-elles donc si avancées?

— Jusqu'au premier étage, jusqu'au premier étage.

— Quelle singulière idée! nous faire un secret d'une si grande entreprise! Après cela, pourquoi m'en étonnerais-je? Le caractère de M. de Saulieu ne m'est-il pas connu? Il lui faut toujours des mystères, il vit environné de secrets et il fait des secrets de tout. Au demeurant je suis heureuse qu'il ait enfin suivi les conseils qu'on lui donnait, et j'espère aussi que cette habitation vous sera plus agréable que cette affreuse tour, n'est-ce pas, ma fille?

— Oui, ma mère, dit Mme de Saulieu d'une voix faible.

La comtesse jeta les yeux sur sa fille et ne put s'empêcher de remarquer avec inquiétude que cette nouvelle qui aurait, un mois auparavant, comblé Berthe de joie, ne paraissait plus produire sur elle qu'une médiocre impression.

— Si tu veux, reprit la comtesse, après le déjeuner nous ferons atteler et nous irons à Ostreval contempler nous-mêmes et de nos propres yeux ce majestueux monument dont le docteur vient de nous faire une si pompeuse description. Alice, vous m'entendez, vous serez prête. Et vous, Gaston, s'il ne vous plaît pas de nous accompagner vous irez vous promener seul où vous voudrez, comme on vous voit faire un peu trop depuis quelque temps.

— Oh! je vous accompagnerai, s'écria Gaston en jetant un regard douloureux sur Mme de Saulieu.

Digitized by Google

— Docteur, poursuivit la comtesse, vous vous tiendrez à notre portière comme un noble écuyer; car je suppose que vous nous restez à déjeuner et que vous reprenez ensuite la route d'Ostreval.

— Oui, madame la comtesse, oui, madame la comtesse. Sans doute, je n'aurai pas toutes les qualités requises pour un si bel emploi, pour un si bel emploi, mais je ferai de mon mieux, je ferai de mon mieux, et Cocotte, j'en suis persuadé, n'aura pas de peine à suivre vos grands chevaux allemands. Vous ne sauriez croire, madame, comme ce cheval est une bête précieuse, une bête précieuse : jamais elle ne bronche, jamais elle...

Le docteur s'arrêta court. Il venait de voir l'œil de Gaston fixé sur lui, et se rappelant sa mésaventure sur la route d'Ostreval, il crut prudent pour son honneur d'écuyer de ne pas éveiller le même souvenir dans la mémoire du jeune homme.

On ne tarda pas à se mettre à table. L'officier de santé n'eut pas l'occasion cette fois de s'extasier sur le mérite de cet excellent *chivet*, qui avait fait époque dans les fastes de sa vie culinaire; mais il trouva devant lui un profond pâté de perdreaux sur lequel il se vengea cruellement de l'absence de son mets favori. La croûte dorée criait sous sa dent et semblait demander grâce; mais lui, impassible comme un magistrat dans l'exercice de ses fonctions, plongeait un regard dévorant et scrutateur dans les sombres arcades que le maître d'hôtel présentait à son appétit. Heureux le pâté, si M. Martin n'y eût plongé que les regards !

On partit pour Ostreval. Gaston, qui avait une lettre à écrire, promit de rejoindre la calèche à mi-chemin et se mit seul en route une demi-heure après. Mais afin de regagner le temps perdu, au lieu de suivre le grand chemin, il s'engagea dans le sentier qui coupait par le petit bois dont nous avons déjà parlé. Ce sentier n'était pas toujours d'un accès facile pour le pied d'un cheval, et bien que Zégris eût le jarret plus ferme que la Cocotte du docteur, son cavalier fut obligé, en longeant le bosquet, de mettre sa monture au pas.

Au moment où il allait atteindre le détour du bois, Gaston crut entendre une voix de jeune fille retentir dans le lointain. A mesure qu'il avançait, la voix devenait plus distincte et il lui semblait que cette voix chantait une mélodie qu'il avait déjà entendue. Il ralentit encore l'allure de son cheval dont le sabot éteignait son bruit dans la mousse, et il commença à distinguer les paroles de la chanson. Ces paroles lui paraissaient avoir un sens étrange et en harmonie en quelque sorte avec l'état de son cœur. Il arrêta son cheval et écouta. La voix disait une de ces vieilles et naïves chansons populaires qui se sont conservées dans quelques coins ignorés de nos provinces. La voici telle qu'elle parvint aux oreilles de Gaston :

Digitized by Google

Dans notre village,
(Vole, mon cœur, vole!)
Dans notre village
Y avait deux sœurs.

L'une était brunette,
(Vole, mon cœur, vole!)
L'une était brunette,
Blonde était sa sœur.

Un jour au village,
(Vole, mon cœur, vole!)
Un jour au village
Vint un chevalier.

Beau, vaillant et jeune,
(Vole, mon cœur, vole!)
Beau, vaillant et jeune,
Des deux fut aimé.

« Ma mie, » dit la brune,
(Vole, mon cœur, vole!)
« Ma mie, » dit la brune,
« J'aime un chevalier.

» Si je ne l'épouse, »
(Vole, mon cœur, vole!)
« Si je ne l'épouse,
» Je sens, j'en mourrai. »

« Ma mie, » dit la blonde,
(Vole, mon cœur, vole!)
« Ma mie, » dit la blonde,
« Tu l'épouseras. »

S'en vint à l'église,
(Vole, mon cœur, vole!)
S'en vint à l'église
Le beau chevalier.

Il aimait la blonde,
(Vole, mon cœur, vole!)
Il aimait la blonde...
La brune épousa...

On cherche la blonde,
(Vole, mon cœur, vole!)

Digitized by Google

On cherche la blonde :
« Où es-tu, ma sœur ? »

Elle était sous l'aulne,
(Vole, mon cœur, vole!)
Elle était sous l'aulne,
Morte de douleur.

La voix se tut, et, le cœur serré, la poitrine oppressée, Gaston écoutait encore. Ces paroles étaient-elles une triste prophétie? Notre jeune héros essayait de secouer une pareille pensée et il allait pousser son cheval en avant, lorsqu'il vit sortir du bois cette jeune paysanne au minois éveillé qu'il avait rencontrée quelques jours auparavant.

— C'est toi qui chantes de si tristes chansons? demanda Gaston en essayant de sourire.

— Oui, monsieur, répondit la jeune fille d'un ton délibéré en faisant étinceler ses dents d'ivoire dans le rouge émail de ses lèvres. Voulez-vous que je recommence?

Et sans attendre la permission, elle reprenait déjà son premier couplet :

Dans notre village,
(Vole, mon cœur, vole!)...

— Tais-toi, de grâce, tais-toi, interrompit Gaston. Si tu veux chanter, chante autre chose. Tiens, voilà une pièce d'argent, à la condition que tu ne chanteras plus cette maudite chanson.

— Non, monsieur, dit la jeune fille en mettant ses deux mains derrière son dos en signe de refus. C'est la chanson de ma mère, je veux la chanter toujours.

— Alors, prends garde de la chanter devant moi, car je te ferai taire.

— Pourquoi voulez-vous m'empêcher de chanter ce qui me fais plaisir?

Gaston n'avait aucune bonne réponse à faire à cette simple question.

— Parce que.... parce que.... s'écria-t-il en colère, parce que cela me plaît.

Au lieu de tenir compte de la défense, la jeune fille se mit à se bercer au bout d'une tige de bouleau en reprenant son refrain :

(Vole, mon cœur, vole!)

Gaston, le visage en feu, l'œil étincelant, lança Zégris vers elle; mais la paysanne, leste comme un oiseau, avait déjà disparu sous le feuillage. De loin on entendait sa voix argentine et traînante qui répétait :

Digitized by Google

Il aimait la blonde,
(Vole, mon cœur, vole!)
Il aimait la blonde:
La brune épousa.

— Maudite enfant! s'écria Gaston.

Et il mit son cheval au galop pour échapper à cette funeste prophétie. Mais quelqu'effort qu'il fit, le dernier couplet lui revenait sans cesse à la pensée, et il répétait malgré lui :

Elle était sous l'aulne,
(Vole, mon cœur, vole!)
Elle était sous l'aulne,
Morte de douleur.

— Morte de douleur! murmurait-il d'une voix sombre.

Bien qu'il eût perdu quelques minutes dans la fâcheuse rencontre qu'il avait faite, M. de Chavilly pressa si fort sa monture qu'il eut bientôt rejoint la calèche qui entraînait la comtesse et ses deux filles vers Ostreval. Le cocher d'ailleurs retenait ses chevaux autant qu'il pouvait, afin de permettre au docteur de conserver l'amble de l'illustre Cocotte.

Gaston avait le front plissé, les joues animées et l'œil enflammé, mais la comtesse en attribua la cause à la course rapide qu'il avait faite et dont témoignait assez l'écume qui blanchissait le corps de Zégris.

— Gaston, dit-elle d'un ton de reproche bienveillant, vous vous ferez mal.

Notre jeune héros sourit amèrement, mais il garda le silence que troublèrent seules désormais les exclamations d'Alice aux beautés du paysage, et celles de M. Martin aux faux pas de sa monture.

La voiture déposa les dames au bas du mamelon rocheux sur lequel s'élevait la dernière tour d'Ostreval. Les deux cavaliers mirent également pied à terre et confièrent leurs chevaux à un valet de pied. Toute la société s'achemina vers la construction commencée où elle savait rencontrer M. de Saulieu.

En effet ils le virent dans la prairie où s'élevaient les quatre murs du château moderne. Mais l'archéologue n'était pas seul. Un personnage gros, trapu, aux épaules carrées, causait avec lui, les mains croisées derrière le dos. Ce personnage, c'était Rigaud.

— Vous ne voulez pas me croire, Saulieu, disait le critique; je vous proteste cependant que cela est grave; votre femme est malade, vous dis-je.

— Oui, malade d'ennui; je le sais. J'ai eu tort d'attendre si long-

Digitized by Google

temps à satisfaire son désir: c'est l'habitation trop prolongée de ce château d'Ostreval qui l'a rendue triste.... Ah! si j'avais su plus tôt qu'il ne datât que du quatorzième siècle!... Mais qui s'en serait douté?

— Non, mon ami, vous vous trompez. Je ne dis pas que l'ennui de cette demeure ait été sans influence sur son imagination, mais croyez-moi il y a chez elle un mal plus profond et plus difficile à guérir.

— Si vous étiez médecin, vous me feriez peur.

— Oh! il n'est pas nécessaire d'être médecin pour constater les progrès du mal.

— Les progrès! dites-vous?

— Oui, les progrès, et si comme moi vous l'aviez vue avant-hier, après être resté quinze jours sans la voir, vous auriez pu constater comme moi le dépérissement graduel et rapide de sa santé.

— Ce que vous me dites-là m'effraie, mon cher Rigaud. Pauvre Berthe! il serait possible!... Mais, non, vous vous exagérez sans doute... N'importe, je vais faire seller un cheval et me rendre sur-le-champ à Séneuil.

— C'est inutile, répliqua Rigaud en se retournant tout à coup, car je l'aperçois là-bas qui descend de calèche avec la comtesse et Mlle Alice.

— Ah! mon Dieu! s'écria l'archéologue oubliant aussitôt toutes ses craintes pour ne plus penser qu'aux mystérieuses surprises qu'il préparait. Et moi qui leur avais tant recommandé de ne pas venir à Ostreval!... Moi qui voulais leur causer un si grand étonnement!....

— Tranquillisez-vous, Saulieu, l'étonnement sera suffisamment grand comme cela.

— Vous croyez? Cependant si la maçonnerie était terminée...

— Venez, vous allez voir si je me trompe.

L'archéologue et le critique allèrent au-devant des dames qui s'avançaient.

Du plus loin que la comtesse pût se faire entendre:

— Eh! quelle idée, mon cher Saulieu, vous a donc pris là tout à coup? s'écria-t-elle. Je vous en félicite et regrette seulement qu'elle vous soit venue si tard.

La conversation s'engagea aussitôt sur la position, sur le style et sur la distribution de l'édifice. A tous les éloges qu'il recevait, l'archéologue souriait en hochant la tête. Evidemment, il avait quelque peine à partager l'opinion générale de ses approbateurs.

— Ah! si je n'avais craint de ne pas satisfaire les goûts de Berthe, s'écria-t-il enfin, livrant carrière à ses propres pensées, j'aurais bâti cette maison sur le plan d'un petit castel du treizième siècle que je visitai dans le temps aux environs du Drakenfeld, sur les bords du Rhin!

— Et vous auriez fait là un beau chef-d'œuvre, observa Rigaud.

Digitized by Google

Autant aurait valu alors rester dans votre aire d'Ostreval comme un hibou dans son nid.

— Vous avez toujours à la bouche des comparaisons désobligeantes, Rigaud, fit l'archéologue en haussant les épaules.

— Le fait est, le fait est, ajouta le docteur, que ce château moderne sera une fort belle chose quand il sera achevé, quand il sera achevé.

— Oui, comme votre église, dit M. de Saulieu. Une grange carrée et en pierres de taille.

— Ah! permettez, permettez, essaya le médecin, notre église sera fort commode, fort commode.

— Commode! qu'est-ce que cela, commode? Il s'agissait bien de faire une église commode! il fallait faire avant tout une église chrétienne, et vous avez fait un temple païen; et encore, quel temple!

— Mais, monsieur, permettez-moi de vous faire observer, de vous faire observer que vous avez été vous-même obligé d'en venir à l'architecture moderne, à l'archi...

— N'appelez pas cela de l'architecture, interrompit l'archéologue, mais bien de la maçonnerie moderne. Le mot architecture est trop noble pour convenir à une bâtisse de ce genre, et si nous remontons à la définition de ce mot, nous verrons qu'il s'applique à un art, le premier de tous les arts, en ce que tous les autres lui sont subordonnés et que....

— Allons, allons, Saulieu, interrompit à son tour la comtesse, laissez-là vos définitions et avouez que le docteur n'a pas tout à fait tort.

— Pas tout à fait tort, répéta le médecin entraîné, par sa maudite habitude, jusqu'à répéter les phrases des autres interlocuteurs.

— Non, dit M. de Saulieu, je n'avouerai rien de semblable, ce que j'en ai fait a été uniquement pour faire plaisir à Mme de Saulieu.

— Vous pouviez vous épargner de si grandes dépenses pour moi, dit d'une voix faible et d'un ton résigné la jeune femme qui intervenait par ces mots pour la première fois dans la conversation. Je vous assure, mon ami, que j'étais fort bien habituée à ces vieilles tours.

— Vieilles! hélas! elles ne sont pas si vieilles qu'elles le paraissent.

— Saulieu, souffla Rigaud à l'oreille de l'archéologue en l'entraînant à l'écart, regardez votre femme comme elle est pâle.

— C'est vrai, fit celui-ci.

— Je vous dis qu'elle est malade, très-malade, et qu'il faut l'emmener dans un autre climat.

— Comment faire? et mes constructions!

— Je me charge de les surveiller.

— Et mon grand ouvrage?

— Bast! vous y pensez encore?

Digitized by Google

— Plus que jamais. J'ai de nouveau étudié ce que vous appelez des épures, et je demeure convaincu que cette salle souterraine était une salle de justice. Si au moins je recevais ma mission pour les bords du Rhin!

— Y pensez-vous? les bords du Rhin dans cette saison? Songez donc que l'automne s'avance.

— Nous en reparlerons.

Les promeneurs après avoir donné un coup d'œil, les uns critique, les autres distrait, aux constructions commencées, se mirent en route pour monter jusqu'au château. Cette promenade bien qu'un peu longue fut facile pour tous, excepté pour Mme de Saulieu, qui, à peine arrivée, s'affaissa dans les bras de sa mère comme une fleur que la faux a touchée. On s'empressa autour d'elle et des soins attentifs la rappelèrent bientôt à la vie. Mais que son front était pâle et que son regard était triste!

— Ce n'est rien, disait-elle; la chaleur, la fatigue...

Au milieu de l'agitation causée par cet événement, M. de Saulieu lui-même n'avait pas pris garde d'ouvrir les paquets et les lettres que son valet de chambre lui avait remis à son retour. Il les avait jetés négligemment sur la table du salon. Lorsqu'il vit Berthe hors de danger et déterminée à vaincre le mal à force d'énergie, il retourna à ses papiers que Rigaud lorgnait du coin de l'œil, en fin connaisseur qu'il était des cachets ministériels.

L'archéologue brisa une enveloppe, deux enveloppes, trois enveloppes qui laissèrent échapper de leurs flancs des mémoires, des brochures, des attaques, des ripostes archéologiques dans toutes les gammes et sur tous les tons. Mais arrivé à la quatrième, sa main trembla, son œil se troubla; il pâlissait et rougissait tout à la fois. Ce pli contenait-il donc son arrêt de mort? Non, il contenait seulement l'envoi ou le refus de la mission. Le timbre du ministère de l'Intérieur ne lui laissait aucun doute à ce sujet, mais était-ce un refus, était-ce un envoi? — En présence de cette alternative, jamais le cœur de M. de Saulieu n'avait battu si fort.

Enfin il rompit le cachet, l'enveloppe tomba sur la table, le papier ministériel plié en quatre s'ouvrit lentement sous ses doigts, et son regard avide s'illumina d'une clarté soudaine en lisant cette première phrase sacramentelle: « J'ai le plaisir de vous annoncer... » — « Et moi d'apprendre, » aurait pu s'écrier l'archéologue. Mais trop ému pour prononcer une parole, il poursuivit sa lecture jusqu'au bout; puis faisant sur lui-même un impérieux effort afin de cacher son trouble:

— Rigaud, dit-il d'un ton de négligence qui dissimulait mal un accent de triomphe et de plaisir, voici l'ordre de la mission que j'ai demandée.

Digitized by Google

Et il passa le papier au critique sans se douter que celui-ci eût pris une assez grande part à l'octroi de cette faveur.

Rigaud saisit le papier en souriant, et après y avoir jeté un coup d'œil que son habitude de ces choses rendait superflu, il le passa au docteur qui le reçut avec tout le respect dont un papier ministériel est digne de la part d'un médecin de campagne. M. Martin lut le contenu deux fois de suite, au moins; *bis repetita placent*, était, on le sait, l'aphorisme qui réglait tous les actes de sa vie. Quand il eut terminé sa lecture, il passa le précieux papier à Gaston, qui le remit à la comtesse qui le lut tout haut à ses deux filles.

— Eh bien, Saulieu, quelles sont vos intentions? demanda Mme de Séneuil à son gendre.

— Mais.... balbutia celui-ci comme un homme peu habitué encore à prendre le ton d'un personnage officiel, je compte accepter le mandat qui m'est confié et je le remplirai avec tout le zèle....

— Oh! je n'en doute pas, interrompit la comtesse; dès qu'il s'agit de vieux murs, de vieilles tours et de vieux châteaux-forts à examiner, je sais fort bien que vous en compterez avec soin toutes les pierres...

— Permettez, interrompit à son tour l'archéologue, permettez: vous vous trompez complétement sur le sens de ma mission. Je vais bien moins en Allemagne pour compter les pierres des châteaux-forts, — bien que je ne considère pas ce travail comme inutile, — que pour chercher dans leurs substructions des traces d'architecture judiciaire, — je crois pouvoir adopter ce mot pour exprimer....

— Ce n'est pas tout cela que je vous demande, s'écria la comtesse un peu impatienté, je veux savoir quand et comment vous comptez accomplir ces nouveaux devoirs, comme vous dites, que l'Etat impose à vos lumières.

L'archéologue sourit d'un sourire de compassion.

— Je veux savoir enfin, continua la comtesse, s'il ne serait pas plus utile en ce moment de veiller sur la santé de votre femme que d'aller courir les grands chemins de l'Allemagne.

— C'est un voyage charmant, madame la comtesse, et je compte bien que Berthe m'accompagnera.

Le front de la jeune femme sembla s'épanouir, et Mme de Séneuil fit un signe de tête affirmatif.

— Cependant, la saison me semble bien avancée pour entreprendre une pareille excursion, observa-t-elle.

— Aussi mon ami Saulieu ne vous dit-il pas tous ses projets, s'écria Rigaud; vous savez bien que Saulieu fait des mystères de toutes choses. Sachez donc que Saulieu a résolu d'aller en Allemagne par l'Italie.

— Que dites-vous là? interrompit l'archéologue.

Digitized by Google

— Je sauve la vie peut-être à votre femme, lui répondit tout bas le critique.

— Par l'Italie, par l'Italie ! murmurait à mi-voix le docteur ; mais il me semble, il me semble que l'on ne va pas en Allemagne par l'Italie, par l'Italie.

— C'est là ce qui vous trompe, docteur, on n'y va plus que par là aujourd'hui, quand on part l'hiver et que l'on n'est pas trop pressé.

— Mais que voulez-vous que je fasse en Italie? reprit encore une fois l'archéologue. Il n'y a pas de châteaux-forts en Italie.

— Comment! pas de châteaux-forts en Italie! Pour quoi prenez-vous donc le château de l'Œuf à Naples, le château Saint-Ange à Rome....

— Allons, vous ne savez ce que vous dites.

— Et... et le château d'Udolphe dans les Apennins! Je vous recommande surtout le château d'Udolphe. Il se pourrait que vous y trouvassiez des traces d'architecture judiciaire....

— Vous ne savez que plaisanter.

— Je trouve dans tous les cas la plaisanterie fort bonne, dit la comtesse saisissant avec empressement ce moyen de distraction et de salut peut-être pour sa fille. C'est un projet très-sensé que celui-là et pour ma part je ne saurais trop l'approuver.

— Mais.... fit M. de Saulieu.

— D'ailleurs, poursuivit la comtesse, Berthe est de mon avis et elle accepte de grand cœur votre proposition, Saulieu. L'air du midi lui fera du bien.

— Mais.... mais, cependant.

— Allons, vous allez me parler des dépenses? Est-ce une raison sérieuse, celle-là? et si c'est le seul obstacle nous l'aplanirons ensemble.

— Je ne dis rien de semblable, fit le gentilhomme d'un ton piqué. Vous savez bien, madame la comtesse, que ce n'est pas une pareille raison qui pourrait m'arrêter.

— En ce cas, tout est bien convenu et vous partirez pour l'Italie. Reste à fixer le jour.

— Sommes-nous donc si pressés? demanda M. de Saulieu.

Berthe, qui jusque-là n'avait pris aucune part à cette conversation qui l'intéressait si vivement, étendit le bras comme une personne qui va parler, et le silence se fit autour d'elle.

— Ma bonne mère, dit-elle d'une voix faible, et vous, mon ami, je vous remercie de votre bonté pour moi, car c'est pour moi, et pour moi seule, je le vois bien, que vous voulez ce voyage; vous croyez qu'il me rendra la santé... merci. Mais il me semble que dans une affaire qui me touche de si près j'ai bien le droit de dire mon avis et d'exprimer mon désir. Bien qu'il m'en coûte de vous quitter, vous ma mère, et toi Alice, je veux bien partir, voyager quelques mois en

Digitized by Google

Italie, en Allemagne, où M. de Saulieu voudra me conduire; mais je ne partirai, si vous le permettez, qu'après le mariage d'Alice et de... et de Gaston.

— Ma sœur! fit Alice.

— Ma fille, murmura la comtesse, il vaudrait peut-être mieux...

Elle n'acheva pas.

— Je vous devine, ma bonne mère, reprit la jeune femme, je vous comprends; mais je veux être témoin de leur bonheur. Je sens que cela me fera du bien.

Et Mme de Saulieu posait en souriant la main sur sa poitrine oppressée.

— Soit, dit la comtesse. Aussi bien ce ne sera pas long. Quinze jours seront vite passés.

— Oh! bien vite, murmura Berthe d'un ton qui exprimait précisément le sens contraire de ses paroles.

Il fut donc décidé que le lendemain du jour du mariage de Mlle Alice de Séneuil avec M. Gaston de Chavilly, M. et Mme de Saulieu partiraient pour l'Italie où ils passeraient l'hiver pour revenir au printemps par les rives du Rhin.

Le jour du mariage approchait, et la santé de Berthe s'en allait dépérissant. Il semblait que ce corps si gracieux et si élégant jadis ne fut plus qu'une de ces ombres qui la nuit, disait-on, visitaient les ruines du château d'Ostreval. Son poids n'eût plus entraîné la chûte des pierres ébranlées des courtines.

Enfin le grand jour arriva. Dès l'aube Gaston, que poursuivaient ses visions et ses rêves, s'était levé et parcourait d'un pas rapide les avenues du parc. Mais ces allées de jardin étaient trop courtes pour sa course fiévreuse; il franchit les grilles et s'égara dans les bois voisins.

C'était une singulière situation que celle où se trouvait son âme, partagée entre deux affections, celle qu'il éprouvait encore pour Berthe et celle qu'il ressentait déjà pour Alice, double tendresse dont sa jeune candeur avait peine à débrouiller le chaos et à comprendre la nature, double courant qui l'entraînait et auquel il s'abandonnait en fermant les yeux. Les cœurs les plus fermes ont leurs moments de défaillance, et celui de Gaston était trop peu aguéri et trop timidement trempé pour ne céder pas tour à tour aux deux séductions qui l'entouraient, aux deux voix qui lui parlaient tour à tour à l'oreille : Ici, voix muette et triste qui plongeait par son silence même jusque dans les replis les plus cachés du cœur; là, voix vivante et parleuse que l'amour rendait presque irrésistible; séduction du morne silence et séduction de l'ardeur expansive. Dites-nous que le cœur de Gaston appartenant à toutes deux, n'était à aucune, et vous exprimerez une

Digitized by Google

erreur. Gaston aurait donné toute sa vie, tout son sang, plus encore, tout son bonheur à venir, pour épargner une douleur à Berthe; mais il éprouvait auprès d'Alice une satisfaction paisible et presque joyeuse qui tenait beaucoup plus du bonheur terrestre que de celui du ciel que rêvent tous les grands amoureux. Alice était pour lui l'amante de la terre, la femme du mariage; Berthe était celle de l'esprit, la vision poétique.

A l'exemple de Berthe, et pour suivre ses commandements, Gaston avait triomphé de lui-même, et la voix de sa raison avait étouffé les clameurs de cette passion, d'autant plus forte qu'elle était d'essence plus pure et plus noble, d'autant plus vivace qu'elle était dégagée de ces influences matérielles qui affaiblissent l'âme humaine en la rabaissant. Mais ces clameurs n'étaient pas si bien étouffées qu'elles ne criassent encore de temps en temps assez haut pour se faire entendre, et dans ce moment même, lorsque la cloche de la chapelle allait sonner le glas de ce premier amour en appelant la consécration sur le second, elles retentissaient plus sonores et plus perçantes que jamais. Gaston fuyait à grands pas, mais il portait en lui-même la source de ces bruits poignants.

Chemin faisant et courant au hasard, il se retrouva à l'endroit où quinze jours auparavant il avait entendu cette jeune paysanne chanter cette triste et menaçante complainte des deux sœurs. Malgré lui le souvenir de ces couplets revint comme une sombre prophétie flotter par lambeaux dans sa mémoire. Il eut peur et voulut fuir. Une force invisible le tenait cloué sur le sol. Alors, soit que ce fût un effet de l'imagination exaltée de M. de Chavilly, soit que réellement une voix invisible sortit des halliers, il entendit chanter à son oreille le dernier couplet de la sinistre chanson.

Elle était sous l'aulne,
(Vole, mon cœur, vole!
Elle était sous l'aulne,
Morte de douleur.

Le jeune homme sentit un frisson lui courir par tous les membres, une sueur froide inonda son visage.

— Ah! maudite soit cette chanson! s'écria-t-il; elle me fera faire quelque malheur.

Et s'arrachant par un effort désespéré à ce lieu funeste, il se mit à courir à travers les champs, et ne rentra au château qu'à l'heure où toute la société était déjà réunie au salon pour la cérémonie civile, et lorsque le chapelain faisait allumer les cierges de l'autel. On avait vainement appelé Gaston et l'inquiétude était sur tous les fronts.

Digitized by Google

Mme de Saulieu plus inquiète et plus troublée que personne, regardait, appuyée contre la fenêtre, si les ombrages du parc ne lui révéleraient pas le retour du fiancé. On l'avait vu sortir au point du jour et se diriger vers le parc.

Tout à coup son regard s'illumina et un brillant carmin qui avait fui ses joues depuis longtemps, se répandit sur ses traits.

— C'est lui, s'écria-t-elle.

Et sans s'inquiéter du trouble que ce mot jetait dans le salon, elle s'élança dans l'antichambre à sa rencontre.

— Gaston, d'où venez-vous? que vous êtes pâle! s'écria-t-elle d'une voix brève à la vue des traits bouleversés du jeune homme.

— Je viens!... ah! je ne sais d'où je viens, Berthe, mais il faut rompre ce mariage; je ne puis épouser votre sœur.

— Vous ne pouvez, dites-vous... vous ne pouvez épouser ma sœur!... Vous vous trompez, Gaston, vous l'épouserez, car après avoir mérité mon amour vous ne voudriez pas conquérir mon mépris.

La voix de Berthe en prononçant ces mots avait pris un caractère de détermination et d'âpreté qui frappèrent le jeune homme de stupeur. Il n'articula plus un seul mot et se laissant entraîner par son père et par Rigaud qui avait absolument voulu lui servir de témoin, il vint recevoir plutôt encore que prendre la main de sa fiancée et se placer avec elle devant la table près de laquelle se tenait l'officier de l'état civil, honnête fermier de la comtesse, et maire du village de Séneuil.

Le mariage civil est une solennité prosaïque et fort insignifiante. La bénédiction de l'église est au contraire une belle et touchante cérémonie qui laisse rarement le cœur froid et les yeux secs.

Dans les circonstances particulières qui signalèrent le mariage de Mlle de Séneuil et de M. Gaston de Chavilly, il devait se rencontrer plus d'un cœur attendri et plus d'un œil humide. Néanmoins, après la cérémonie religieuse, la gaieté commença à illuminer tous les fronts, et l'on remarqua surtout les saillies spirituelles et joyeuses de Mme de Saulieu. La jeune femme semblait avoir recouvré tout à coup et la santé et l'enjouement d'autrefois. Sa pâleur ordinaire avait fait place à l'incarnat le plus vif, et le voile de tristesse qui la veille encore obscurcissait son front, n'avait laissé d'autre marque sur ce marbre ranimé qu'un léger et capricieux sillon, — la première ride de la douleur.

Cette grâce charmante, cette animation reconquise inspirait déjà à M. de Saulieu la pensée de remettre au printemps son voyage et de le restreindre au but de sa mission, aux deux rives du Rhin; et peut-être la comtesse, trompée comme son gendre par cet apparent et subit retour à la santé, eut-elle été bien aise de donner ce prétexte à sa ten-

Digitized by Google

dresse pour retenir près d'elle sa fille chérie, mais celle-ci, dès le premier mot qui en fut dit à son oreille, protesta d'un ton si vif contre ce changement de projets qu'elle le rendit tout à coup impossible. On envoya donc à la poste voisine retenir des chevaux pour le lendemain. Car les malles avaient été apportées à Séneuil et l'on devait partir de la cour du château.

Le lendemain, toute la maison fut sur pied de bonne heure.

— Mon cher élève, disait M. de Saulieu à Gaston, maintenant que vous voilà fixé tout-à-fait à Séneuil, j'espère que vous n'allez pas perdre le fruit de mes leçons. Je vous laisse la libre disposition de mes livres et de mes collections. Voici même la clé des souterrains que je vous confie. — Ne la donnez jamais à Rigaud, ajouta-t-il tout bas. — Avec de pareils éléments sous la main, vous pouvez faire en mon absence un cours d'archéologie qui vous permettra de m'aider à mon retour dans l'achèvement de mon grand ouvrage. Je vous prierai aussi d'avoir l'œil ouvert sur les constructions du château moderne, comme l'appelle déjà le docteur Martin. Veillez à ce que Rigaud, qui s'est chargé de conduire à bien cette ridicule entreprise, ne sacrifie pas trop le style intérieur des appartements à ce qu'il nomme le confortable. S'il y a moyen de me ménager un grand cabinet, avec une grande cheminée et de petites fenêtres, ne manquez pas de le faire. A mon retour je verrai à lui donner une physionomie treizième siècle, du moins autant que me le permettront ces grands carreaux de vitres, ces baies immenses et ces portes à deux battants de leur architecture moderne.

— Je vous le promets, répondit Gaston.

— Maintenant, je vais veiller aux préparatifs de notre départ; Berthe, je vous ferai prévenir quand les chevaux seront prêts.

Mme de Saulieu sourit et fit un signe de tête affirmatif à son mari.

Toute la famille était en ce moment réunie dans le salon, la comtesse, ses deux filles, et MM. de Chavilly père et fils. M. de Chavilly père lisait les journaux, et un silence pénible semblait peser sur le cœur des autres personnages. Mme de Saulieu, qui en sentait le poids plus peut-être que toute autre, fut la première à le rompre. Sa vue errait au hasard, et sa pensée cherchait parmi les heures évanouies, celle dont elle pouvait, sans danger, évoquer le souvenir;—car pour le présent, car pour l'avenir, qui eût osé en ce moment y toucher, ou même y faire allusion?

— A propos, Gaston, dit-elle tout à coup, je me rappelle vous avoir commencé dans le temps une histoire que je n'ai jamais achevée, celle du sire d'Ostreval et de ses quatre fils.

— C'est vrai, dit Gaston.

— Je vous en dois la fin, reprit-elle, et je vais vous la dire.

Digitized by Google

Les fauteuils s'approchèrent, les têtes se levèrent et devinrent attentives.

— Où donc en étions-nous restés? demanda la jeune femme.

— A l'amour de l'un des quatre fils pour une jeune fille qu'il aimait, répondit Gaston.

— Quelle heureuse mémoire vous avez!

— Il y a des choses dans la vie que l'on n'oublie jamais.

— Eh bien, n'oubliez jamais ceci, Gaston, que je vous aime comme une bonne sœur doit aimer.

En parlant ainsi d'une voix tremblante d'émotion, Berthe tendit la main à Gaston qui la serra vivement dans les siennes, mais sans pouvoir prononcer une parole.

— Nous disions donc, reprit la jeune femme, que le vaillant jeune homme aimait cette jeune fille, qui l'aimait aussi, et il sortait souvent en secret du château pour aller la voir. Un jour...

— Monsieur fait dire à madame que les chevaux sont prêts, interrompit le valet de chambre.

— Bon, s'écria gaîment Mme de Saulieu, il est écrit que vous ne saurez jamais mon histoire...

— Vous l'achèverez à votre retour, murmura Gaston, dans quelques mois.

La jeune femme tourna ses grands yeux bleus vers le ciel.

— Oui, dit-elle, à mon retour!... dans quelques mois...

Puis se tournant vivement vers sa mère, elle lui jeta les bras autour du cou et la tint longtemps serrée dans une ardente étreinte, dérobant à ses yeux le plus qu'elle pouvait de ses larmes.

Tout le monde était descendu dans la cour, et Rigaud, qui était venu avec le docteur encore une fois serrer la main à son vieil ami, ou peut-être observer avec une tendre sollicitude et secourir, s'il en était besoin, la jeune femme qui partait, Rigaud pensa qu'il serait trop cruel de laisser l'archéologue s'éloigner avec cette arrière-pensée que la tour d'Ostreval ne datait que du quatorzième siècle.

— A propos, Saulieu, dit le critique, j'ai une bonne nouvelle à vous apprendre: Il existe deux châteaux d'Ostreval, mon bon ami.

— Deux châteaux d'Os..... Vous voulez encore plaisanter.

— Non, sur ma parole: il y a d'abord Ostreval en Valois, c'est le vieux, c'est le vôtre; puis il y a Ostreval en Artois, maison de plaisance, château du quinzième siècle, rien qui vaille enfin.

— Dites-vous vrai, mon ami? demanda l'archéologue en fremissant de joie.

— Parbleu! demandez au docteur; je lui ai fait voir les plans, ils sont chez moi et se rapportent parfaitement à la description..... vous savez, cette description.....

Digitized by Google

— Docteur, vous avez vu ces plans?

— Je les ai vus, monsieur, je les ai vus, dit le docteur, et je puis assurer que c'est la vérité, que c'est la vérité.

— Dieu soit loué! Je pourrai donc achever mon grand ouvrage! Pourquoi faut-il que je parte dans un pareil moment! Encore un mois de travail et j'aurais eu fini.

— Saulieu, vous oubliez vos devoirs, votre mission..... dit gravement Rigaud.

L'archéologue secoua la tête et murmura tout bas en montant en voiture:

— Ma mission ne m'appelle pas en Italie.

Rigaud échangea avec Berthe un rapide regard d'intelligence.

La chaise de poste s'ébranla, et le critique jeta impitoyablement sa dernière épigramme à la tête de son antagoniste :

— Surtout, Saulieu, dit-il, n'oubliez pas le château d'Udolphe.

L'archéologue rentra la tête dans sa voiture comme une tortue insultée dans sa carapace, et le fouet du postillon étouffa les mots qu'il murmurait tout bas.

Comme ils s'en retournaient côte à côte par le même chemin, le médecin monté sur sa fidèle Cocotte, Rigaud sur un cheval de sang qui rongeait son frein :

— Monsieur Rigaud, dit le docteur, l'Italie, l'Italie ! savez-vous que c'est un singulier chemin qu'ils ont pris pour aller en Allemagne, pour aller en Allemagne!

— Tout chemin mène à Rome, docteur, mais tout chemin ne conduit pas également au devoir; il n'y en a qu'un, et c'est celui qu'a pris Mme de Saulieu.

Le docteur secoua la tête en homme qui n'a pas bien compris, et piqua de son unique éperon le flanc de sa monture dont l'amble se ralentissait à vue d'œil.

Cocotte redressa son unique oreille, ouvrit son œil unique, et rejoignit le pur sang qui l'avait distancée.

A. DE BERNARD.

Digitized by Google

INDUSTRIE.

LA MACHINE ERICSSON.

(*Reproduction et traduction interdites.*)

Depuis deux mois les journaux américains font grand bruit d'une invention qui pourrait opérer une révolution radicale dans le monde industriel; il s'agit de remplacer la vapeur d'eau, comme force motrice, par l'air atmosphérique dilaté au moyen de la chaleur. Un ingénieur suédois, M. Ericsson, est le promoteur de cette idée nouvelle, ou plutôt il est le premier qui soit parvenu à obtenir, sur une grande échelle, des résultats pratiques, en ne se servant, pour imprimer le mouvement à une puissante machine, que de l'expansion et de la contraction de l'air. M. Ericsson ne prétend donc pas au mérite d'une découverte, c'est seulement un brevet de perfectionnement qu'il a pris pour les États-Unis, le 4 décembre 1851, et si son ingénieuse machine réalise tout ce qu'elle promet, on doit s'attendre que de toutes parts surgiront de prétendus inventeurs qui réclameront la priorité; mais tous les efforts de savants incompris jusqu'à ce jour, pour s'approprier la gloire à laquelle aspire le célèbre Suédois, ne priveront pas celui-ci de sa légitime renommée. De ce que Denis Papin, dès le commencement du dix-huitième siècle, fit marcher une barque par la force de la vapeur, cela ternit-il la brillante auréole qui entoure le front de Fulton? Il y a, à de certaines époques, des idées industrielles qui courent dans l'air; mais pour attacher son nom à une découverte, pour vivre dans la postérité à côté des grands inventeurs, il faut faire sortir son idée de la région de la théorie; il faut la

Digitized by Google

revêtir d'un caractère pratique et l'utiliser pour le perfectionnement de la science ou le bien de l'humanité.

Le capitaine Ericsson est le fils d'un grand propriétaire de mines de fer, et il est né le 31 juillet 1808 dans la province de Vermeland, en Suède. Il montra dès l'enfance des dispositions pour la mécanique, et à l'âge de onze ans il attira l'attention du comte Platten, le célèbre vice-roi de Norwége, qui le gratifia d'un brevet de cadet dans le corps du génie militaire. Le jeune Ericsson fut attaché d'abord comme niveleur au grand canal maritime entre la mer Baltique et la mer du Nord, et il entra ensuite en qualité d'officier dans l'armée suédoise; mais cette résolution qui semblait le détourner de la carrière industrielle, lui fit perdre la faveur de son illustre patron. Il ne devait pas cependant abandonner les recherches de la science dans les loisirs d'une garnison, et il obtint d'être employé à relever la topographie des provinces que baigne la mer Glaciale. En même temps il consacrait toutes les facultés de son esprit à des spéculations savantes, et il forma le projet de la machine à flamme destinée à fonctionner sans le secours de la vapeur, par la seule condensation de la flamme. C'est là l'origine de la machine à air actuelle; et de même que quelque crime toujours précède les grands crimes, quelque autre invention devait précéder celle que Ericsson a enfin réalisée après trente ans de tâtonnements, de déceptions, de patience et d'efforts. En 1826, le jeune officier obtint un congé pour visiter l'Angleterre, où il espérait produire au monde industriel sa machine à flamme; mais il fut bientôt convaincu que l'appareil n'offrait pas de résultats satisfaisants lorsqu'on le chauffait avec du combustible minéral; le charbon de bois était nécessaire. En 1829, n'étant âgé que de vingt-un ans, il concourut pour le prix offert à la meilleure locomotive par la compagnie du chemin de fer de Liverpool à Manchester, et il présenta une machine qui atteignait la vitesse étonnante de 50 milles à l'heure. On lui doit aussi l'invention des chaudières tubulaires avec tirage artificiel [1], et celle des pompes à incendie à vapeur. Il construisit un grand nombre de ces pompes en Angleterre, et elles lui valurent plusieurs récompenses publiques. Fixé aux États-Unis depuis peu d'années, M. Ericsson y a beaucoup travaillé et avec succès pour faire adopter dans la navigation à vapeur l'usage de l'hélice. Il revendique aussi l'honneur d'avoir le premier résolu le problème de loger la machine entière d'un navire de guerre au-dessous de la ligne de flottaison. L'aménagement intérieur de la frégate à vapeur *Princeton*, opéré sous sa direction, met toutes les parties de l'appareil moteur à l'abri des

[1] Cette invention n'appartient pas à M. Ericsson, mais bien à M. Séguin, ingénieur français. (*Note du Directeur.*)

Digitized by Google

projectiles de l'ennemi, et les Américains sont très-fiers de ce modèle, qu'ils considèrent comme parfait. Au Palais de Cristal de Londres, le capitaine Ericsson a exposé un instrument pour mesurer les distances à la mer, une jauge hydrostatique pour mesurer le volume des fluides, un baromètre d'alarme, un pyromètre, un gazomètre à rotation, et un autre gazomètre à réciprocité; enfin, un plomb sondeur sous-marin qui lui valut l'un des prix de l'exposition universelle. On voit la fertilité de son génie inventif; il est un de ces hommes dont la tête est sans cesse en travail pour enfanter un perfectionnement ou concevoir une découverte. Faut-il s'étonner dès lors si dans cette parturition incessante il y a plus d'un fruit de son génie qui ne soit pas né viable ?

Mais c'est surtout sur la machine à air que le capitaine Ericsson a concentré tous les efforts de son esprit et de sa science, et depuis vingt ans il travaille à corriger les vices qui ont rendu jusqu'ici cette machine hors d'usage dans la pratique. C'est en 1833 qu'après de nombreux essais antérieurs M. Ericsson construisit à Londres son premier modèle de machine à air, et il prit à cette époque un brevet d'invention dont la description se trouve dans le *London Mechanics Magazine* du 9 novembre 1833. Le principe dont il revendiquait la découverte, c'était de faire servir la même quantité de calorique à produire une somme de force motrice sans cesse renouvelée; jusqu'à lui on avait considéré que le montant de force mécanique produite dépend du montant de combustible consommé, et l'on n'était pas parvenu à faire servir un certain degré de chaleur à engendrer indéfiniment une impulsion répétée : aussi le capitaine Ericsson ne trouva-t-il d'abord que des incrédules dans le monde scientifique, et ce ne fut qu'après de longues années d'une persévérance survivant à tous les échecs qu'il réussit à réconcilier à son idée le célèbre Faraday, le docteur André Ure, le docteur Lardner, et l'élite des savants anglais. Mais le principe une fois admis, les difficultés d'exécution pouvaient n'en rester pas moins insurmontables, et la confiance des capitalistes s'éteignit peu à peu quand ils virent une somme de près de cinq cent mille francs absorbée par la construction successive de neuf ou dix machines, toutes défectueuses sur quelque point essentiel.

Il était réservé au patriotisme ou à la spéculation d'Amérique de fournir à l'inventeur les moyens de faire fonctionner en grand sa machine à air, et c'est un riche marchand de New-York, M. John Hitching, qui a aventuré une somme de 800,000 francs sur le talent et le génie de M. Ericsson. Ce capital ne devait suffire qu'à couvrir la moitié des dépenses pour construire un grand navire destiné à éprouver la force du nouveau moteur; mais l'initiative hardie de M. Hitching a été bientôt imitée par quelques autres négociants qui se sont partagé

Digitized by Google

l'autre moitié des frais, et, grâce à ce concours intelligent, l'inventeur possède maintenant tous les moyens de mener à bien sa découverte.

Le beau navire construit à New-York pour ces curieuses expériences a reçu avec justice le nom d'*Ericsson*. Il a soixante-dix-neuf mètres de longueur et jauge deux mille deux cents tonneaux. Il porte seulement deux mâts, et il a des tambours et des roues comme un vapeur ordinaire. Rien ne le distingue à l'extérieur, si ce n'est quatre cheminées, de quatre mètres de hauteur, dont deux sont destinées à chasser la fumée, et les deux autres à donner passage à l'air atmosphérique, après sa sortie des cylindres de la machine. Mais le visiteur qui met le pied sur le pont est d'abord frappé de l'absence de ces énormes chaudières qui occupent une place si considérable à bord des navires à vapeur. La machine, de dimensions comparativement réduites, laisse le pont entièrement dégagé depuis le beaupré jusqu'au gouvernail; et elle n'encombre pas non plus l'entrepont, où une machine à vapeur ordinaire intercepte fort souvent la communication entre l'avant et l'arrière du bâtiment. L'inventeur mettait d'abord une grande importance à cacher son mécanisme et à le dérober à la curiosité publique. Pour mieux préserver son secret contre les indiscrétions des plagiaires, M. Ericsson a fait fabriquer les diverses pièces de son appareil dans une douzaine d'usines différentes. Chaque usine n'a reçu que le dessin des pièces détachées qu'on lui demandait; et ce qui prouve la sûreté des calculs de l'ingénieur suédois, c'est que ces fragments de fer et de fonte, une fois réunis, ont été montés et ajustés avec la plus grande facilité. — Mais aujourd'hui on ne met plus aucun mystère à l'examen d'une machine dont les patrons de M. Ericsson se sont d'ailleurs assuré le monopole par des brevets pris en Amérique, en France et en Angleterre.

Au centre du navire sont établis quatre cylindres de fonte, chacun ayant quatorze pieds anglais (4 m. 20) de diamètre. Le fond de ces cylindres repose au-dessus d'un foyer; ils sont munis de pistons, et c'est dans ces cylindres que s'opèrent la dilatation et la contraction de l'air. Mais la partie la plus ingénieuse de la machine est l'appareil nommé *régénérateur*, placé au-dessus du foyer et communiquant avec la partie inférieure des cylindres. C'est une boîte en fonte, contenant cinquante pièces de toile métallique de dix mètres quatre-vingts de hauteur sur un mètre vingt de largeur, placées perpendiculairement dans la boîte et parallèlement les unes aux autres. Ces toiles métalliques sont chauffées par le foyer : l'air, pour pénétrer dans les cylindres, doit passer d'abord à travers ces toiles, auxquelles il enlève leur chaleur : l'air a donc acquis une température élevée lorsqu'il arrive dans le cylindre; et lorsque la descente du piston le refoule dans le régénérateur, cet air cède à son tour sa chaleur aux toiles ané-

Digitized by Google

tallique, et il est déjà presque complétement refroidi au moment où il vient se mêler à l'atmosphère extérieure. Ainsi le régénérateur agit comme un réservoir inépuisable de chaleur; il cède et reçoit tour à tour le calorique, et c'est grâce à cette double action qu'est réalisée une immense économie de combustible.

Le 12 janvier dernier, le navire à air l'*Ericsson* a fait une excursion solennelle en pleine mer, et cette expérience a semblé réaliser les espérances des fondateurs de l'entreprise. Les éditeurs de tous les journaux de New-York avaient été convoqués à bord pour être témoins et juges du succès, et le lendemain ils embouchaient les cent trompettes de la Renommée pour publier la gloire du nouveau moteur, destiné à détrôner entièrement la vapeur d'eau. Ces écrivains politiques, toujours disposés à l'exagération, sont surtout portés vers l'enthousiasme lorsqu'il s'agit de revendiquer pour l'Amérique une découverte industrielle. Aussi serait-il peu prudent d'ajouter foi à toutes les hyperboles que leur arrache leur patriotisme. — Il faut dire qu'autant la presse politique montre de confiance illimitée dans l'avenir de la machine Ericsson, autant les journaux scientifiques des États-Unis se tiennent sur la réserve; ou plutôt ils ne voient dans la machine qu'une curiosité industrielle fort ingénieuse, et ils mettent complétement en doute l'avantage pratique du nouveau moteur. Au 1er mars dernier, l'opinion publique s'était déjà très-refroidie à New-York, et l'exaltation, qui était générale six semaines auparavant, ne se retrouvait même plus dans la presse. On ne trouvait pas que la machine eût tenu tout ce qu'elle avait promis. Après l'excursion d'essai du 12 janvier, on avait annoncé pompeusement que l'*Ericsson* partirait le 1er février pour aller se produire à l'Europe étonnée, et l'on pariait qu'il ne lui faudrait pas plus de dix jours pour traverser l'Océan. Au lieu de ce voyage triomphateur, le navire est resté à quai depuis le 12 janvier jusqu'au 20 février, réparant sans doute, ou perfectionnant sa machine. Puis enfin le vaisseau à air reprend la mer; mais un coup de vent modéré le force à venir chercher un abri dans la rade de New-York. Il quitte encore le mouillage, et après plusieurs jours de navigation, il remonte le fleuve Potomac jusqu'à quelques lieues de Washington, pour se montrer au président et aux législateurs. Les rapports fournis par le capitaine sur cette courte traversée sont encore fort élogieux; mais nous remarquons qu'ils glissent très-légèrement sur la vitesse acquise, et l'on a soin de dire que le navire a couru dans toutes les directions pour expérimenter comment il fait face au vent, afin que le public ne puisse établir de calculs en comparant la date du départ à la date de l'arrivée. — Il y a sur ce sujet une polémique dans les journaux relativement à la vitesse acquise, les uns soutenant que le navire a parcouru neuf milles à l'heure, les autres

Digitized by Google

affirmant qu'il n'a pas dépassé six milles, ce qui serait une mauvaise marche, car un bon vapeur fait douze milles à l'heure. Mais comme on en est toujours aux essais, il serait prématuré de porter dès aujourd'hui un jugement définitif. Il est fort naturel qu'une invention si différente de tout ce qui a eu lieu jusqu'à ce jour donne lieu à beaucoup de tâtonnements. On sait d'ailleurs à quel point les savants sont jaloux les uns des autres, et combien ils s'efforcent souvent d'étouffer le génie sous le poids de leur dénigrement et de leurs risées. Aussi, quand bien même le navire actuel serait condamné comme innavigable, cela ne nous prouverait pas qu'avec de nouveaux perfectionnements la machine Ericsson n'obtienne à la fin de superbes résultats.

Ce qui est certain, c'est que la machine du navire à air ne demande que six à sept tonnes de charbon par vingt-quatre heures, et qu'un vapeur de ce tonnage en brûlerait soixante. Le poids de la machine est de quatre cent cinquante tonnes, tandis que le poids de celle des vapeurs transatlantiques américains, y compris l'eau des chaudières, est de mille tonnes. Le capitaine Ericsson voulait que le diamètre de ses cylindres opérateurs fût de seize pieds anglais; mais on n'a pu en couler à New-York que de quatorze pieds, et l'inventeur dit que cette différence de diamètre le prive d'une grande partie de la force qu'il aurait obtenue. Il affirme qu'avec ses quatre cylindres de seize pieds de diamètre, il aurait réalisé une vitesse de douze milles à l'heure, et que, l'emploi de sa machine étant ainsi rendu parfait, il ne dépenserait pour une traversée d'Europe que cent vingt tonnes de charbon. Un vapeur transatlantique en brûlerait dans les mêmes circonstances neuf cents tonnes; et comme on calcule le prix de la tonne de charbon à bord à cent vingt-cinq francs (y compris la valeur de l'espace occupé à bord par le charbon, lequel espace sera utilisé pour du fret d'une manière productive sur les navires à air), cela représente une économie de quatre-vingt-dix-sept mille francs par voyage, sur le charbon seul. La machine est, dit-on, de six cents chevaux. Son entretien et celui des foyers ne demandent tout au plus qu'un personnel de huit employés pour tout une traversée, et il n'y a qu'un mécanicien et un chauffeur occupés en même temps. Un grand vapeur transatlantique a un personnel de cinquante ouvriers, tant chauffeurs que mécaniciens, et l'on comprend que ce soit là l'une des grandes sources d'économie promises par le nouveau système. La consommation d'air de l'appareil Ericsson est assez considérable pour que la température de la chambre de la machine baisse souvent au-dessous de zéro sous l'influence d'un tirage violent. Il faut donc chauffer par des tuyaux de poêle les alentours des foyers pour la commodité du chauffeur; et cet effet paraîtra curieux à tous ceux qui ont pénétré à bord de steamers,

Digitized by Google

dans ces étuves où des malheureux ruisselant de sueur alimentent les chaudières de combustible.

La grande objection contre le nouveau système est cependant tirée, selon les détracteurs d'Ericsson, de l'impossibilité de dilater l'air dans des appareils sans que la chaleur ne rayonne pas au dehors, au risque d'incendier le navire. On prétend aussi que la température élevée de l'air des cylindres doit brûler les corps gras qui permettent aux pistons de fonctionner avec facilité. Comme preuve à l'appui, on cite l'essai infructueux tenté il y a trente ans à Glasgow, en Ecosse. Un navire nommé le «*Highland Lad,*» servant de bateau de passage sur la Clyde, fut muni à cette époque d'une machine à air chaud de vingt chevaux de force, fabriquée par Claud et Girdwood et inventée par un reverend M. Sterling, ministre du voisinage. La machine fit mouvoir le bateau avec une vitesse modérée, mais on ne put cependant s'en servir, à cause de l'énorme chaleur qui se développait autour des cylindres. Mais M. Ericsson protège ses pistons au moyen de corps réfractaires fixés à leurs bases, et l'office de ses régénérateurs lui permet de ne maintenir aux foyers qu'un feu très-peu ardent, puisque ce feu n'a besoin à chaque coup de piston que de fournir une très-petite partie de la chaleur nécessaire pour dilater l'air des quatre cylindres.

Nous nous sommes adressé aux propriétaires du brevet d'invention pour leur demander s'ils avaient déjà appliqué leur machine à quelque industrie autre que la navigation, et s'ils avaient livré une ou plusieurs machines fixes fonctionnant dans des usines. Ils nous ont répondu négativement; mais ils annoncent qu'ils construisent en ce moment six machines fixes de dix à vingt chevaux de force chacune, lesquelles leur ont été commandées : deux pour faire mouvoir des presses de journaux, une pour une manufacture de tabac, une pour une sucrerie et deux pour des scieries. Ces machines ont dû commencer à fonctionner vers le 1er avril, et bientôt sans doute toute incertitude sur la valeur pratique de l'invention disparaîtra. Les propriétaires disent encore qu'ils ont reçu plus de cinq cents commandes pour des machines; mais ils ajournent leur construction jusqu'à ce que les six premières soient terminées. Il y a sans doute infiniment d'exagération dans cette assertion. Ils prétendent aussi qu'ils *vont* construire six grands navires, d'après le principe Ericsson, pour fonder une ligne de paquebots à air entre Liverpool et New-York; mais ce qu'il y a de certain, c'est que ce projet n'a encore reçu aucun commencement d'exécution.

Au lieu de se montrer à l'Europe, les propriétaires du brevet font agir toutes les influences pour obtenir une commande du gouvernement américain, et dans un pays où l'industrie particulière vole de ses propres ailes et croirait déchoir en sollicitant le concours de l'Etat, on voit dans ces démarches un grave indice de l'inefficacité du

Digitized by Google

procédé pour faire mouvoir de grands navires avec la vitesse nécessaire. C'est donc lorsque l'enthousiasme commençait à baisser à New-York, que les propriétaires ont jugé à propos de produire l'*Ericsson* dans la capitale politique des Etats-Unis, et il n'a pas été difficile d'exciter l'admiration des membres du congrès à l'aspect d'une nouveauté maritime réellement fort curieuse. Le président, les ministres, les législateurs ont été invités à visiter le navire à air, que l'on a fait fonctionner sous leurs yeux en eau douce, ce qui prouve fort peu que la machine soit en état de résister aux tempêtes de l'Océan. La salle des séances a été désertée, et une sorte de délibération s'est tenue sur le pont de l'*Ericsson*. Quelques membres, parmi les plus ardents, proposèrent que l'on votât sans plus tarder un crédit pour la construction de six navires à air destinés à ouvrir un service *transpacifique* entre la Californie et la Chine; mais la partie du Congrès la plus calme est parvenue à faire repousser cette proposition hâtive, et l'on paraît devoir se borner pour le moment à confier à M. Ericsson la construction d'une frégate de guerre que l'on munira de sa machine atmosphérique.

Autant on avait mis d'empressement à appeler à bord les journalistes et les curieux pour l'excursion de plaisance du 12 janvier, autant on les a éloignés avec soin pour le voyage de New-York à Washington. Un seul passager avait été admis, le lieutenant Sands, et on le disait commissionné par le gouvernement américain pour constater la marche du navire et de sa machine. Mais il se trouve que cet officier s'était administré à lui-même une mission toute gratuite. Il est partisan chaleureux du nouveau système; il peut être intéressé dans l'opération financière, et nous ne savons, dès lors, quelle confiance on peut attacher à ses assertions. Quoi qu'il en soit, le lieutenant Sands s'est fait demander facilement un rapport sur le voyage qu'il venait d'entreprendre, et voici la lettre qu'il a écrite au ministre de la marine:

« Washington, 23 février 1853.

» J'ai l'honneur de vous accuser réception de votre lettre d'hier, et, conformément à vos instructions, je viens vous soumettre le relevé sommaire de mes observations.

» Mon but, en demandant l'autorisation de faire un passage sur le navire à calorique, était d'être témoin du travail pratique du nouveau moteur, et il est fort heureusement arrivé que le temps que nous avons rencontré a été des plus mauvais, ce qui m'a permis de m'éclairer sur deux points sur lesquels je conservais encore des doutes. Je craignais qu'avec la nouvelle machine on ne pût obtenir dans un voyage de mer cette continuité d'action que donne la machine à va-

Digitized by Google

peur. A mon grand étonnement, cependant, j'ai constaté que pendant une marche de plus de soixante-dix heures consécutives, la machine n'a pas dû être arrêtée une seule fois, et il n'y a eu aucun ébranlement ni soit venu contrarier le mouvement régulier des roues, quoique le navire eût souvent une roue entièrement hors de l'eau. Je redoutais aussi que les dimensions immenses du piston et la position élevée du cylindre supérieur produisissent un dérangement dans la machine, lorsque le navire aurait roulé pesamment sous l'effet de la grosse mer. J'ai noté avec grand soin que rien n'a bougé dans les plus petites parties de l'appareil, chaque chose restant à sa place, comme si le navire était à quai.

» Le piston fonctionnait avec régularité et sans secousses, alors que le navire était le plus secoué par le tangage et le roulis.

» J'avais beaucoup entendu parler de la grande chaleur qui se développait autour des cylindres; j'ai donc fréquemment visité les abords des foyers, et j'ai trouvé, non sans surprise, qu'ils étaient aussi frais qu'une cave. J'ai été surtout frappé du fait que les services d'un seul chauffeur étaient requis à la fois, et de ce qu'il n'eût à mettre de temps en temps qu'une petite quantité de charbon. J'ai appris que la règle était de jeter 65 livres de charbon toutes les quatre-vingts minutes dans chacun des huit foyers.

» Le navire n'a rencontré, en général, que des coups de vent et vent debout alternativement, depuis le moment où il a quitté la baie de New-York, mercredi matin, entre neuf et dix heures, jusqu'à ce que nous ayons jeté l'ancre, dimanche matin, à l'embouchure du Potomac, au milieu d'un ouragan de neige qui a empêché le pilote de procéder plus avant. »

» Le temps a été tel pendant le voyage que les voiles ont pu à peine être déployées. Mon attention a été particulièrement fixée sur la pression maintenue dans les cylindres, pression que le capitaine Ericsson a strictement limitée à huit livres. Pendant les plus gros temps, les roues faisaient six révolutions et demie par minute. *Quand le vent était modéré, le loch indiquait une vitesse de six à sept nœuds à la mer.*

» *Il serait peu important de noter plus particulièrement la vitesse acquise,* puisque la pression dans les cylindres était limitée. Je dois dire, cependant, que le résultat a été satisfaisant.

» En résumé, je considère que le voyage d'essai de l'*Ericsson* établit d'une manière péremptoire le succès du nouveau principe, et j'ai la confiance que le jour n'est pas éloigné où son adoption dans notre service naval affranchira nos vaisseaux du danger d'une explosion, causée par le hasard d'un boulet venant se loger dans la chaudière à vapeur, peut-être au moment même de la victoire. »

Digitized by Google

On remarquera que le capitaine Sands se hasarde à mentionner seulement la vitesse acquise lorsque le vent était modéré; mais il ne dit rien de la marche du navire par le plus gros temps, et le public sera peu de son avis pour trouver que la question de la vitesse acquise *est peu importante*. Nous aimerions aussi à savoir pourquoi on n'a maintenu dans les cylindres qu'une faible pression atmosphérique. Mais si le rapport du capitaine Sands ne nous éclaire pas à cet égard, celui présenté au ministre de la marine par le capitaine Ericsson ne nous satisfait pas davantage. Nous y lisons ce passage :

« Pour les raisons que j'ai eu l'honneur de vous expliquer verbalement en détail, dans notre entrevue de ce matin, j'ai été forcé de limiter la pression dans les cylindres à huit livres par pouce carré pendant toute la durée du voyage. »

Cependant, le gouvernement s'est déclaré satisfait, et, le 25 février, le ministre de la marine a présenté au congrès un rapport qui commence en ces termes :

« J'ai l'honneur de vous annoncer l'arrivée de l'*Ericsson* dans le Potomac, comme un sujet d'intérêt pour le comité naval de la chambre des représentants, et comme un événement d'une grande importance qui se recommande aux délibérations du congrès. Ce vaisseau présente la première application pratique de la nouvelle machine à air, inventée par le capitaine John Ericsson, savant dont le génie gratifie la marine militaire et commerciale de notre pays du pouvoir auxiliaire de navigation le plus précieux qui ait été encore fourni au monde. Ce pouvoir est destiné, à l'avenir, à devenir d'un usage universel comme moteur de toutes les machines, soit à terre, soit sur mer. L'ingénieux inventeur de la machine qui développe un tel pouvoir a consacré à sa construction les études et les travaux de nombreuses années; il est enfin arrivé à un résultat qui mérite éminemment d'être proclamé le plus grand succès de notre siècle dans la science mécanique. »

Le ministre raconte ensuite, avec non moins d'enthousiasme, le voyage du navire à air; puis il ajoute :

« L'*Ericsson* a été déjà visité par de nombreux officiers du gouvernement, et par les personnages les plus compétents en architecture navale et en mécanique; et les meilleurs juges ont conçu les plus favorables opinions de ses qualités. Je me sens même autorisé à dire que l'approbation qui a résulté de ces visites ne permet plus de laisser place au doute sur le complet succès de l'inventeur dans sa magnifique entreprise. »

Le ministre continue en rendant compte des propositions de M. Ericsson, qui offre de construire deux frégates du plus grand modèle, munies de machines à air, sous la triple condition que la vitesse des navires serait au *minimum* de dix milles à l'heure, que la

Digitized by Google

consommation de charbon serait au *maximum* de huit tonnes par vingt-quatre heures, et que les machines à air auraient une durée égale à celle des machines à vapeur de même force. Enfin le rapport au congrès se termine en ces termes :

« Étant convaincu que le voyage de l'*Ericsson* est un événement d'une immense portée qui autorise mon initiative, je demande respectueusement à soumettre aux délibérations du Comité naval la convenance de proposer au Congrès l'adoption immédiate de cette grande invention pour l'usage de la marine de l'État, et le vote d'une loi allouant un crédit de deux millions cinq cent mille francs pour la construction d'une frégate de deux mille tonneaux au *maximum*, munie de machines à air et équipée en guerre. Je suis convaincu que l'expérience indiquée par cette mesure aura pour résultat prochain de faire adopter généralement la machine Éricsson dans la marine, comme le moteur le plus efficace, le plus utile et le plus économique qui ait été jamais appliqué à la navigation. La probabilité, je dirai mieux, la certitude des perfectionnements dont cette machine est encore susceptible, doit nous engager à nous borner actuellement à une frégate; en même temps que l'approbation du gouvernement pour une invention si remarquable demande à être exprimée par un acte du Congrès qui en reconnaisse promptement la valeur. Je recommande donc le sujet très-cordialement (*most cordially*) aux plus prochaines délibérations du Comité naval et à la favorable considération de la Chambre des représentants. »

Il est très-probable que le crédit sera voté sans aucune difficulté, et nous faisons les vœux les plus sincères pour que le temps et la pratique confirment pleinement le jugement enthousiaste porté par le ministre de la marine des États-Unis. Il est certain qu'il ne s'agit plus déjà d'une de ces inventions sur le papier, d'une de ces idées abstraites écloses sous la serre chaude d'un laboratoire, et telles que les lauréats académiques en produisent à la douzaine. Dans ces élucubrations de cerveaux scientifiques, la théorie est toujours ce qu'il y a de plus beau. Mais M. Ericsson a voulu convaincre les sceptiques par des faits, et si l'enfant de ses veilles, sorti déjà des langes du premier âge, ne court pas encore très-vite, il marche déjà fort gaillardement, et c'est déjà beaucoup. L'humanité, la science, le commerce, l'industrie, la navigation, sont également intéressés au triomphe complet de la machine à air. Avec elle il n'y a plus d'explosions de chaudières à craindre, et le monde ne serait plus jamais consterné par le récit de ces hécatombes sanglantes immolées périodiquement au génie de l'industrie. La consommation si réduite du combustible permettrait à des navires à air de faire le tour du globe sans renouveler leur provision de charbon; le grand obstacle contre les longues

Digitized by Google

traversées de vapeurs n'existerait plus, et, dans un temps donné, la totalité des navires seraient munis de machines atmosphériques, qui leur permettraient de déjouer les vents contraires. L'économie des transports maritimes ferait baisser le prix des matières premières et celui des objets manufacturés sur la plupart des marchés, tandis qu'une révolution s'opérerait dans certaines fortunes par la dépréciation du charbon minéral. Du reste, pourquoi douter que, tôt ou tard, nous serons appelés à saluer ce résultat des efforts du génie? Le progrès indéfini, qui dans le monde moral est la plus absurde des chimères, est une vérité élémentaire dans le monde physique. La terre a été donnée aux enfants des hommes; leur intelligence et leur activité se partagent ses ressources et les combinent de manière à en faire éclore des inventions de plus en plus étonnantes. La vapeur, les télégraphes électriques, les chemins de fer ont fait disparaître le temps et la distance dans la première moitié du dix-neuvième siècle. La seconde moitié ne paraît pas devoir être moins féconde en perfectionnements industriels, et le mot impossible est banni du domaine de la science.

C. DE LAROCHE-HÉRON.

Digitized by Google

LES THÉATRES ET LES ARTS.

DE LA COMÉDIE-FRANÇAISE. — LA TONELLI. — LE ROI DES HALLES. — PANORAMA DES CHAMPS-ÉLYSÉES.

Les efforts infructueux que fait le Théâtre-Français pour fonder chez lui le règne de la fantaisie et de la goguette trouvent peu d'encouragement dans le public, et moins encore dans la critique. Lorsque l'on compose le spectacle de toutes ces frivolités que l'on est convenu là-bas d'appeler « amusantes », — il faudrait dire « niaises », — la foule ne se bat point aux portes, le bureau de location n'est pas assiégé, les couloirs ne sont pas envahis, et les stalles, si elles ne restent pas vides toute la soirée, ne sont remplies du moins que des amis de la maison. Vienne au contraire Corneille ou Racine avec la grande tragédienne; vienne Molière, même avec des comédiennes médiocres, et la salle n'est pas toujours assez vaste pour contenir les spectateurs empressés. On a compté aussi des soirs heureux pour la littérature moderne, des soirs où M. Scribe, où Casimir Delavigne, où M Hugo, — il y a longtemps, — où MM. Alexandre Dumas, Ponsard, Emile Augier, Jules Sandeau, attiraient par leurs œuvres nouvelles ce monde élégant et avide des choses de l'esprit, qui ne refuse jamais sa présence au talent et ses encouragements au labeur sérieux. Sans doute, à côté de ces soirs brillants il y avait des mécomptes, des pièces mal réussies, des essais avortés, et le répertoire de second ordre, dont il ne faut pas faire mépris, car il offre çà et là des beautés de premier ordre; ces soirs là, on avait un petit public d'élite, et les comédiens s'en contentaient. On se disait alors que le Théâtre-Français était une école autant pour le moins qu'un lieu de plaisir, et que les élèves, même les plus raisonnables, oublient quelquefois l'heure de la classe pour aller faire ailleurs l'école buissonnière. On se disait encore que la Comédie-Française ne relevait pas de l'Etat et de ses deniers pour faire la concurrence au Vaudeville, mais qu'elle avait une mission grande, utile et noble à remplir, celle de conserver les traditions du beau langage, des belles manières et du goût. — Nous avons changé tout cela : au goût nous avons substitué le caprice, aux belles manières les mauvaises, au beau langage celui des carrefours ou tout au moins de l'arrière-boutique. Par fois même nous avons cru faire du neuf en évoquant la grisette dans sa mansarde et la femme équivoque dans son boudoir; on faisait tout bonnement du trivial. La fantaisie dans le vulgaire, c'est-à-dire la pire espèce de fantaisie, la fantaisie sottement maniérée et prétentieusement niaise, celle qui dit tout ce qu'elle sait à l'oreille, sans jamais avoir le plus petit mot pour l'intelligence, tel est le genre fameux, le genre admirable que l'on voudrait acclimater sous ce toit des grandes vérités à la Molière et des véritables grandeurs à la Corneille. Il y a longtemps que nous avons signalé ces tendances, il y a trois ans que nous les avons prévues.

Nous ne parlerons pas du dernier vaudeville qui vient d'être joué à la Comédie-Française, *les Lundis de Madame*. Il est l'œuvre d'un homme d'esprit qui n'est plus, et un autre homme d'esprit qui vit encore a été chargé de le

Digitized by Google

rendre présentable au public. On reconnaît assez généralement qu'il ne l'est guère, et l'on croit que ce premier essai d'un auteur qui n'en fera plus aurait dû moisir dans les cartons parmi tant d'autres comédies poudreuses qui ne verront jamais la lumière.

On a joué l'autre jour *le Mariage de Figaro* en grande pompe et par ordre. Tout le personnel dansant de l'Opéra avait été convoqué pour la fête du quatrième acte, et à lui s'étaient jointes Mme Guy-Stéphan qu'un engagement récent retient à Paris, et la signora Rosa Espert. Tout le monde sait que cette fête se passe en plein jour : on s'y donne des rendez-vous pour le soir!... Tout le monde le sait, mais apparemment M. le directeur du Théâtre-Français ne le sait pas, car il a fait suspendre dans le salon tous les lustres qu'il a pu trouver et allumer toutes les bougies qu'ils ont pu porter. — Ce trait peut faire pendant à celui d'un autre directeur de la Comédie-Française, homme d'une littérature consommée, qui fit un jour afficher dans tout Paris : *Cinna*, tragédie en cinq actes et en vers de *Racine*. On rit beaucoup, mais le directeur resta; ce n'est jamais pour cause d'ignorance que les directeurs du Théâtre-Français sont appelés à d'autres fonctions.

Le bruit avait couru que M. Samson allait quitter la scène. Que resterait-il donc à la Comédie-Française si les meilleurs comédiens, ceux qui portent le vieux répertoire et qui rendent le nouveau à peu près possible, s'en allaient avant l'heure cultiver ce jardin d'Horace qu'ils ont toujours rêvé, *procul negotiis*, loin des petites intrigues, des cabales intérieures, des mauvais vouloirs, des méchants procédés, des directeurs grossiers et des traditions égarées? Ce serait sans doute un grand bonheur pour eux; mais pour nous?... Heureusement la nouvelle n'avait d'autre fondement que l'annonce de sa prochaine représentation de retraite. M. Samson nous reste, mais voulant mettre à profit et pour lui et pour nous le court séjour que Mme Arnoud-Plessy (naguère Mlle Plessy) fait à cette intention dans notre capitale, M. Samson a hâté sa représentation de quelques mois, de quelques années peut-être. Car il n'en est pas de Mlle Plessy comme de ces cygnes du Nord que l'hiver nous ramène. Mlle Plessy embellit de sa grâce et de son talent le théâtre français de Saint-Pétersbourg, cette scène qui n'aurait besoin pour être supérieure à la nôtre, que de dix feuilletons périodiques pour étendre sa renommée par tout le globe; et ce qui est beau, ce qui est bon, Saint-Pétersbourg sait le garder. Il y a là un monarque à qui tous les arts sont chers, qui sait les récompenser dignement, et les retenir dans sa capitale plus encore par l'attrait qu'il exerce que par les faveurs qu'il prodigue. Mais pour un maître, pour l'homme honnête et spirituel qui nous a appris à marcher nos premiers pas, à parler nos premiers vers, que ne ferait-on pas? Mlle Plessy a pris son vol et elle est venue le 12 avril s'abattre dans cette maison de Molière qui a bien changé, hélas! depuis son départ. Elle n'a plus retrouvé ni Firmin, ni Menjaud, ni le vieux Monrose, mais auprès d'elle elle a reconnu cette excellente Mme Desmousseaux, cette inimitable Mme Pernelle, cette vaillante Mme Argant. Pour fêter son vieux camarade, Mme Desmousseaux était sortie de sa retraite, et Firmin en serait sorti aussi, n'était que les années sont aujourd'hui trop lourdes à son élégance.

Mlle Plessy et Mme Desmousseaux ont joué avec MM. Samson, Provost, Régnier, Maillar, etc., *les Fausses Confidences* de Marivaux, dont le réper-

Digitized by Google

toire était privé depuis longtemps. Mlle Plessy nous a rendu pour un soir dans le rôle d'Araminte, ce brillant reflet de Mlle Mars que la comédie n'a pu retrouver depuis son départ; elle nous a reporté à ces fraîches années de jeunesse où la belle passion de l'art était la seule préoccupation de notre vie, où cette grâce et cette beauté charmantes donnaient une forme à nos rêves, une réalité à notre idéal poétique. Quelques années se sont ajoutées à ces années chéries, mais le talent de Mlle Plessy y a gagné en grandeur et en fermeté plus que son étincelante jeunesse n'a pu y perdre.

Une autre élève de M. Samson, — et ce n'est pas la moins célèbre, — Mlle Rachel a joué dans *Andromaque* le rôle d'Hermione, qui reste au demeurant l'une de ses plus belles et de ses plus solides créations, quand la tragédienne veut bien se rappeler qu'elle a devant elle un public français qui connaît la juste mesure où l'éclat de la voix devient déclamatoire sans gagner en vigueur. Deux fois de suite nous avons revu Mlle Rachel dans ce rôle, et ces deux fois ce souvenir, qui ne l'abandonne guère qu'au retour de ses excursions à l'étranger, nous a paru présent à sa mémoire.

A propos de Comédie-Française, il s'est élevé, depuis l'heureux succès de *l'Honneur et l'Argent* à l'Odéon, des bruits étranges, et contradictoires quelquefois, sur la manière dont cet ouvrage a été refusé au Théâtre-Français. D'abord, on a nié ce refus même, et il n'a rien moins fallu qu'une rectification de l'auteur, pour prouver qu'en effet le comité de lecture avait reçu à corrections, — c'est-à-dire refusé, — la comédie la plus remarquable qui se soit produite au théâtre dans ces vingt dernières années. Sans doute ce fut un tort; mais ce tort, si grave qu'il fût, on ne devrait pas le faire peser sur une tête plutôt que sur une autre. Il est l'œuvre de tous, et tous ceux qui ont mis leur boule rouge dans l'urne sont également innocents ou coupables. C'est faire surtout un singulier abus des bons procédés de l'homme du monde que de se targuer de lettres de compliments, écrites après le succès, contre un vote de conscience que ces compliments n'infirment en aucune façon. Le vote et la lettre impliquaient les mêmes critiques; seulement, la lettre n'était pas une boule, ou du moins elle était dorée, comme savent le faire ceux qui ont les délicatesses du sentiment en même temps que celles du style. Ces raffinés de l'intelligence ne sont pas à la mesure de tous les esprits, et il faut quelquefois être aussi fin qu'eux pour les bien comprendre.

— Si l'étude, le savoir, une entente raisonnée et laborieusement acquise de l'harmonie orchestrale, une certaine ingéniosité dans les effets symphoniques, une sobriété rare dans l'emploi des instruments bruyants, suffisaient pour constituer un compositeur d'opéras, M. Ambroise Thomas compterait sans doute parmi les plus célèbres de nos jours. Mais à ces qualités précieuses, il faut en joindre une plus précieuse encore, et sans laquelle les autres sont stériles et n'établissent qu'une bonne médiocrité, ce qui, dans les arts, est la plus déplorable condition pour un auteur; il faut ajouter l'invention, qui est à la musique ce que la pensée est à la parole. Savoir manier sa langue est quelque chose, sans doute, mais encore faut-il avoir des idées à exprimer. Si vous n'avez à produire que ce qui est déjà connu de tout le monde; si vous n'avez en magasin que des redites et des lieux communs, à quoi bon tant de science, à quoi bon tant de mots, tant de notes, et un si grand nombre d'instruments? M. Ambroise Thomas manque de cette qualité essentielle d'in-

Digitized by Google

vention qui fait seule les grands maîtres; aussi, nous le craignons bien, M. Ambroise Thomas ne sera jamais qu'un compositeur agréable. Il cherche cependant, et trouve même quelquefois des phrases mélodiques, mais à peine les a-t-il découvertes qu'il s'en repent bien vite, et se hâte de lâcher le fil sur lequel il a mis la main, pour retourner à ses lieux communs, dont la rhétorique de l'art musical n'est pas plus dépourvue que la rhétorique de la langue.

La nouvelle partition que M. Ambroise Thomas vient de donner au théâtre de l'Opéra-Comique, confirme ces observations que nous avons déjà faites il y a longtemps. A travers des détails d'un art délicat et charmant vous apercevez le vide; à chaque instant votre oreille est frappée par une réminiscence, par une forme usitée ou commune, par un de ces motifs qui traînent partout et qui vous poursuivent sans cesse. Une seule fois, dans le *Caïd*, M. Ambroise Thomas avait su être lui-même, et il l'avait été avec inspiration, avec bonheur. Le *Songe d'une Nuit d'Été* contenait encore çà et là des touches originales et même brillantes. *Raymond* est à peu près nul; la *Tonelli* ne l'est guère moins. Des airs recueillis dans les rues de Naples, des tarentelles imitées de Rossini, des effets de vocalises empruntés à Donizetti, constituent à peu près tout ce ce nouvel ouvrage contient de remarquable. Signalons toutefois le finale du premier acte qui peut passer pour un morceau de premier ordre; il faut, d'ailleurs, tenir compte à M. Ambroise Thomas des efforts qu'il a dû faire pour tirer quelque chose d'un *libretto* aussi nul que celui de *La Tonelli*.

Ce n'est pas non plus un chef-d'œuvre que MM. de Leuven et Brunswick viennent d'écrire pour donner à M. Adolphe Adam un nouveau prétexte de broder ses faciles inspirations, et à M. Chollet une dernière occasion, sans doute, de nous rappeler son aimable talent. Toutefois, il ne manque, dans le *Roi des Halles*, ni situations comiques, ni péripéties émouvantes; seulement les auteurs semblent s'être attachés à n'accorder dans l'ouvrage qu'un rôle assez secondaire à la musique. Préoccupés de cette idée que la grande musique, et surtout les grands airs, n'offrent qu'un médiocre attrait au public des lointains boulevards où le Théâtre-Lyrique se perd dans les brumes du mélodrame, ils ont réduit les duos et les trios aux proportions les plus restreintes, ils ont complètement supprimé le grand air avec son *andante* interminable et son *allégro* sans fin, son récit, son cantabile et sa cabalette, et l'ont remplacé par de petits airs d'une seule pièce, et plus souvent encore par de rapides couplets à refrain. C'est un genre tout nouveau et qui tient le milieu entre le grand opéra-comique et le vaudeville.

La partition du *Roi des Halles* contient plus d'une beauté; on y rencontre surtout ces formes piquantes, cet esprit vif et comique dont M. Adolphe Adam est si prodigue; un quatuor du premier acte, *C'est donc pour avoir l'honneur*, peut être cité comme un modèle du genre. L'ouvrage, toutefois, sent la précipitation et accuse un peu trop de laisser aller. Nous reprocherons particulièrement à l'eminent compositeur la nudité de la partie symphonique et l'abus qu'il fait du basson dans les accompagnements. Cet instrument, ingrat et plaintif, a besoin d'être réservé pour certains effets, pour certaines situations, et il devient insupportable s'il plaque uniformément ses notes sur la voix humaine. L'instrumentiste tend d'ailleurs à exagérer ce défaut.

— Le Panorama des Champs-Élysées a récemment rouvert ses portes. Eylau

Digitized by Google

et ses frimats ont disparu, sa neige a fait place au sable du désert, les nuages sombres et froids au ciel splendide de l'Égypte.

Nous sommes dans le camp de Mourad-Bey, sur la terrasse d'un des quatre villages de fellahs réunis sous le nom d'Em-Babèh, et qui boivent les eaux du Nil, sur la rive gauche du fleuve, en face de Boulac et du Caire, assis sur la rive droite. Tournons le dos à cette ville, plongeons nos regards à l'Occident, dans une vaste plaine située entre Gisèh et les trois pyramides à gauche, un repli du Nil à droite, et un bois de palmiers au fond de l'horizon.

Il est six heures du soir : le soleil s'incline vers l'océan de sable qui s'étend à perte de vue, et semble un disque de métal rougi à blanc au milieu d'une fournaise incandescente. Ses rayons penètrent cette brume de poussière brûlante qui s'élève du désert et verse des flots d'or sur tout ce que l'œil embrasse. En face, le bois de palmiers fond ses gerbes lointaines dans les flammes du ciel ; à droite, la vue se perd dans les sables ; à gauche, elle s'arrête avec complaisance sur les trois pyramides de Gizèh, qui s'échelonnent en décroissant à deux lieues et demie de distance.

C'est dans cette plaine brûlée, sur ce sol teint des plus chaudes nuances de la palette, que s'agite la cavalerie mameluke de Mourad-Bey, autour des cinq divisions de l'armée française. Ces divisions, formées en carrés et poussées en avant de droite à gauche à une demi-portée de canon l'une de l'autre, de manière à former une ligne d'attaque et de défense, ont coupé par le milieu la cavalerie qui compose presque toute l'armée égyptienne, et ont séparé le chef qui la commande de son camp d'Em-Babèh et de son avant-garde, restée en aval de la rivière. C'est la seconde phase de la bataille. Les feux croisés et la mitraille des bataillons carrés ont mis en déroute cette foule de cavaliers qui voltige autour d'eux.

Les Mameluks se battent encore comme les Sarrazins du temps de Saint Louis : leur tactique n'a pas changé, leur aveugle courage est toujours le même ; leurs armes, comme leurs costumes, se sont peu modifiées. Ils ont des canons mais ne savent s'en servir ; ils ont des pistolets et des fusils, mais leurs balles ne portent pas plus sûrement qu'autrefois leurs flèches. Ils tournoient et harcèlent sans cesse, mais leurs grands cimeterres recourbés, qui entamaient les armures de fer de nos hommes d'armes du treizième siècle, s'émoussent contre nos fusils et nos baïonnettes, dont les pointes font câbrer leurs chevaux. En un mot, ils en sont encore à la bataille de Mansourah, et nous, nous avons depuis lors marché à pas de géant dans l'art de tuer les hommes suivant les règles, et de préparer savamment nos victoires. La force, le courage et le nombre ne prévalent pas contre l'ordonnance européenne ; notre discipline, la régularité de nos mouvements et de notre tir confondent et rendent inutile cette bouillante valeur. En vain quelques-uns des plus braves parmi ces braves s'immolent-ils à la cause commune, en précipitant leurs chevaux à reculons sur les baïonnettes pour rompre les carrés ; leur dévoûment tout individuel ne résulte pas d'un plan de combat, et l'armée, éparse au hasard dans la plaine, ne forme pas ses escadrons pour profiter des brèches faites dans l'infanterie française. C'était une lutte inégale, comme celle de l'armée marocaine contre les carrés du maréchal Bugeaud sur les bords de l'Isly ; plus inégale encore, car les Marocains avaient une sorte de tactique régulière ; chez les Mameluks, au contraire, il semble qu'il n'y ait d'autre guide que l'instinct, d'autre pensée

Digitized by Google

que celle de chacun. C'est une inondation de cavaliers, qui s'arrête et se fige au feu de nos canons.

A peine au milieu de cette mer de chevaux emportés, de casques damasquinés, de turbans rouges, de vestes brodées, parmi ces vagues de pourpre, d'acier brillant et d'or resplendissant, aperçoit-on les cinq lignes d'un bleu foncé et sali de poussière qui marquent la place de nos bataillons, mais ces lignes sont de fer et de bronze, inattaquables à l'arme blanche dont se servent les Mamelucks avec cette prédilection singulière de toutes les races chevaleresques.

Deux colonnes ont été lancées en avant, l'une à gauche pour défendre le passage d'un petit canal et couper la retraite du camp vers Gisèh, l'autre devant nous, à nos pieds, pour attaquer le camp lui-même dont la ligne de défense, méchant parapet en terre décoré de canon de marine, la plupart sans affûts, donne une bien pauvre idée de la stratégie égyptienne à la fin du XVIIIe siècle. Cette dernière colonne d'attaque a déjà franchi le parapet et culbuté tout devant elle dans le camp, tentes, fantassins, cavaliers et chameaux. L'animal du désert, surpris et entraîné par les fuyards, lève son long cou pardessus les cadavres, et allonge en courant sa tête busquée vers les eaux du fleuve. Les cavaliers du camp, abandonnant leurs richesses, ont tourné le village et tentent de rejoindre leur chef Mourad-Bey qui fait sa retraite vers les Pyramides, mais ils rencontrent l'autre colonne et sont précipités dans le fleuve. Pour les suivre dans leur fuite, nous avons pivoté vers la droite, laissant d'abord à nos pieds toute la partie bouleversée du camp située entre le plus grand des quatre villages et la terrasse sur laquelle nous sommes placés, admirant en passant ces groupes de beaux palmiers épanouis à leurs sommets comme les colonnes de vieux temples égyptien, et le dôme d'un marabout, tombeau d'un Santon, assis sur son cube de maçonnerie de briques crépies à la chaux, et ces graves sycomores, et ces figuiers africains aux rameaux noueux; nous avons salué le Nil qui roule vers la mer ses eaux basses et bleues. Nous avons décrit un demi-cercle; nous tournons le dos au soleil, nous avons le Caire et Boulac devant nous. Le Nil coule à nos pieds de droite à gauche, du sud vers le nord; ses eaux paisibles ne sont remuées que par la tempête humaine qui se déchaîne sur elles. Ici, tout près, cette partie de la cavalerie qui n'a pu gagner le désert et que nos soldats serrent contre le flanc gauche du fleuve, cherche à gagner le Caire à la nage; cavaliers et piétons, Mamelucks et saïs, se précipitent dans le fleuve; quelques djermes, quelques caïques détachés du rivage et trop chargés coulent bas. La flotte entière des Égyptiens, quatre cents voiles environ, depuis la grande frégate que l'on aperçoit en aval du fleuve en face du camp d'Ibrahim-Bey qui fuit sur l'autre rive, jusqu'aux grandes djermes en amont que Mourad-Bey fait incendier en face de Gisèh, sillonne le fleuve de ses mâts élégants, de ses voiles aiguës et de ses proues allongées. Ce lointain du fleuve du côté de Schobra, cette atmosphère embrumée de poussière d'or, sont traités avec une supériorité incontestable.

Traversons le fleuve du regard. Voici d'abord l'île de Boulac, île basse que les hautes eaux du Nil couvrent habituellement. Elle est en ce moment à sec, et les plus curieux des habitants du Caire sont venus sur la rive occidentale voir de plus près le combat. Leurs caïques et leurs prames les attendent à la rive.

Digitized by Google

Au-delà coule l'autre bras du Nil, puis vient Boulac, espèce de faubourg du Caire qui se mire dans le fleuve, et plus loin, le Caire lui-même, qui perce de ses quatre cents minarets le voile gris bleu de cette partie froide de l'atmosphère opposée à la partie chaude où rayonne le soleil. De rouges clartés illuminent ses maisons massives, et colorent en rose vif les rochers effrités du Mokatan et de la chaîne lybique dont le front chauve et sévère découpe dans la vapeur l'azur terne et brûlé du ciel. Si la fumée de la flotte incendiée par Mourad permettait à notre vue de s'étendre plus loin en amont, nous verrions cette longue ville du Caire nous étaler toutes ses aiguilles et tous ses dômes, nous pourrions même apercevoir tout au loin les ruines abandonnées du vieux Caire. Mais Mourad-Bey, ou plutôt encore M. le colonel Langlois, auteur de cette belle page de peinture décorative, s'est plu à nous dérober ce beau lointain, et passant un compromis avec la vérité, il a enveloppé une partie de la flotte de flammes ardentes et de fumée noire, ainsi qu'elle dut l'être après le coucher du soleil. Nous regrettons pour notre part que l'habile artiste ait cru devoir sacrifier à la convention cette partie de son panorama. Puisque le soleil brille encore si chaud à l'horizon, ses feux doivent éteindre en partie ces clartés d'incendie et colorer même de leurs teintes dorées la fumée qui s'élève des djermes et des dabiehs enflammés. Pour ce point seul du tableau la nuit est venue, et cet effet de convention nuit à l'ensemble de cette belle et grande composition.

Après que le regard a franchi ces flammes rouges et cette fumée noire, il retrouve vers le sud, au premier plan, la rive gauche du Nil peuplée de ces Mameluks en fuite, de cette colonne d'infanterie qui défend, sous les ordres du général Marmont, le passage du petit canal et leur coupe la retraite. Derrière est Gisèh, où le palais de Mourad-Bey s'environne et se voile de palmiers et de sycomores. Au-dessus de Gisèh, dans un lointain presqu'imperceptible, sont les pyramides de Saquarah, puis à droite, ces autres immenses pyramides du haut desquelles, pour me servir d'une phrase célèbre, quarante siècles ont contemplé les dix-huit mille soldats français manœuvrant habilement à travers les douze mille Mameluks aidés de leurs trente mille Saïs et les huit mille Arabes bédouins. Je ne sais si je me trompe, mais il me semble que ces pyramides ne sont pas assez éloignées du point de vue pour paraître aussi petites. La première en ligne et la plus grande, la pyramide de Chéops, se voit du Caire, comme si, en étendant le bras, on allait la toucher du doigt. Son triangle se dresse majestueusement sur le fond du ciel, et même il n'est pas malaisé, au soleil levant, d'en distinguer les assises.

Ici nous devons nous arrêter; nous en sommes revenus à notre point de départ. La plaine fourmille de cavaliers, le soleil nous éblouit... Nous avons fait le tour du tableau ou plutôt le tableau a tourné autour de nous.

Assurément nul autre que M. le colonel Langlois n'aurait pu restituer avec autant d'éclat et de verve, avec autant de fidélité et de mouvement tout à la fois, cette page peu solide, mais très-brillante de notre histoire; il y a même çà et là, dans l'assaut du camp, dans le désordre de la déroute, parmi ces cavaliers culbutés et ces chameaux errant sans guide, des épisodes heureusement composés, habilement rendus et traités avec une parfaite entente du pittoresque. Mais ce que nous ne saurions trop louer, c'est la justesse générale du ton, surtout dans le ciel et dans les plans éloignés. Cette brume de poussière

Digitized by Google

qui s'élève du désert et que la lumière du soleil colore en traversant, cette atmosphère chaude et terne à la fois, ce ciel d'un gris bleu qui semble une voûte de plomb prêt à fondre sur votre tête, cette sorte de tremblement lumineux de l'air qui petille autour de vous, la brosse de M. le colonel Langlois les a exprimés aussi puissamment qu'il est possible de le faire en peinture. Le groupe de maisons et de palmiers doums d'Em-Babèh et le lointain du Nil en aval sont particulièrement traités avec une rare perfection. Les personnes qui ont habité longtemps l'Egypte la trouvent là telle qu'ils l'ont vue des hauteurs du Mokatan ou du pied des Pyramides.

Le ciel présentait de grandes difficultés à vaincre. Peindre le soleil en face, c'était un tour de force, réussir dans une aussi vaste étendue à simuler son rayonnement, passer successivement et sans le secours des nuages de la teinte la plus violente de la lumière, à la nuance la plus foncée d'un ciel égyptien, du ton le plus chaud au ton le plus froid, à travers une succession mathématiquement calculée de soixante-seize tons et demi-tons, parcourir en un mot avec justesse et précision cette gamme enharmonique depuis le blanc doré jusqu'au bleu rougi, c'était un rude problème qui fut peut-être demeuré insoluble sans les procédés nouveaux d'application et de peinture dont M. le colonel Langlois a fait usage en cette circonstance.

L'œuvre nouvelle de l'habile artiste est tout imprégnée des souvenirs vivants de l'Égypte; on sent que l'auteur en a rapporté pour ainsi dire son tableau pièce à pièce, et qu'il en a conçu toutes les parties sur les lieux, en face de cette éclatante nature, sous ce soleil ardent dont il a gardé les rayons sur sa palette. Pour leur donner cette harmonie, cet ensemble, il n'a eu qu'à se rappeler, mais il s'est bien rappelé. Pendant plus d'un an, M. Langlois est resté en Egypte, dessinant, peignant, courant le désert par des chaleurs de quarante degrés, traversant les sables dans des journées où le fellah lui-même se hasarde difficilement hors de sa maison et de ses tentes. Et ce ne sont pas seulement les plaines des environs du Caire avec leurs pyramides qu'il a dérobées pour nous à leur poussière embrasée, ce n'est pas seulement le panorama de la grande ville avec son Mokatan, le Nil et ses canges aux voiles croisées comme les ailes d'un oiseau colossal; M. le colonel Langlois a remonté le fleuve jusque dans la haute Egypte, il a interrogé les ruines de Thèbes et les temples écroulés de Karnac. Nous prépare-t-il pour l'avenir un panorama de cette ville aux cent portes couchée dans le sable du désert? veut-il nous restituer la grande cité des premières dynasties, telle que pût la voir Amenophe III, le roi de la grande statue? Nous le souhaitons; mais il ne faudrait pas pour cela que nous fussions privés de cette remarquable composition dont nous avons essayé de donner une idée, et qui doit marquer un nouveau progrès dans l'art difficile de la décoration.

ALPHONSE DE CALONNE.

REVUE MUSICALE.

Les concerts se sont multipliés sans raison durant la Semaine-sainte; les concerts spirituels, dont la fondation remonte aux premières années du dix-huitième siècle, avaient pour but de procurer aux Parisiens une occupation grave et sérieuse durant les jours sacrés. Ces concerts avaient lieu à l'Opéra;

Digitized by Google

l'on n'y exécutait que des morceaux d'un caractère religieux : des motets et autres pièces d'église de Lalande, de Mondonville, de Campra, de Boismortier, qui ne se recommandaient peut-être pas par l'invention, mais au moins par l'intention. Les choristes et les exécutants étaient en grand deuil; dans la salle même on n'apercevait que des toilettes du goût le plus sévère : il faut convenir que les mœurs ont bien changé depuis lors, et aujourd'hui nous ne voyons pas pourquoi l'on ferme les théâtres pour laisser ouvertes des salles de concert, où il se débite peut-être plus d'inconvenante musique et de sornettes sentimentales qu'à tout autre époque de l'année, devant un auditoire très-distrait, très-profane, tout de rose et de bleu-tendre habillé.

Au Conservatoire même, le temple de la musique classique, les convenances n'ont été nullement observées durant les jours saints, l'on semblait même avoir, par mégarde, interverti le caractère des deux solennités du Vendredi-Saint et du jour de Pâques. Le vendredi l'on exécutait l'ouverture de Freyschutz (on pouvait bien laisser le diable chez lui ce jour-là) et la symphonie en *ut mineur* la plus passionnée, la plus triomphale de Beethoven. Le jour de Pâques c'était un fragment du *Christ au mont des Oliviers*, de Beethoven, œuvre très-sombre et très-violente, très-peu digne du génie de son auteur, et un motet de Mozart, dont la première partie est sublime, et dont la seconde semble s'attacher à effacer l'impression de profonde tristesse que fait éprouver la première; puis venait la symphonie en *la* dont la tradition se perd de jour en jour au Conservatoire. Il est temps que des successeurs se préparent, qui puissent encore recueillir de la Société les traditions des maîtres pendant qu'elles existent encore, et les continuer lorsqu'elle les aura définitivement et irrévocablement perdues.

Le seul événement musical important qui ait eu lieu à la Société des Concerts, c'est l'exécution d'une œuvre nouvelle pour nous, bien que très-célèbre en Allemagne. *Die erste Walpurgisnacht* (la première nuit du Walpurgis), c'est une cantate de Goëthe mise en musique par Mendelssohn et traduite d'ailleurs par M. Belanger de la plus singulière façon. M. Belanger, des forêts de l'antique Gaule, transporte la scène on ne sait où, aux monts Krapacks peut-être, au lieu de druides à la robe blanche, à la démarche imposante, de druidesses à la faucille d'or, au front couronné de feuilles de chêne, il nous présente des Bohémiens et des Bohémiennes; au lieu d'astucieux guerriers, il met en scène des sorciers qui n'existent que dans son imagination; mais laissons là cette inconvenante parodie d'un texte bien assez étrange, bien assez incompréhensible par lui-même.

L'hiver est sur le point de céder la place au printemps; déjà un tiède zéphyr en a adouci l'haleine glacée; déjà la sève circule au sein des rameaux noirs d'où s'élève le tendre et vert bourgeon. Le soleil colore de reflets plus lumineux les hautes cîmes de la forêt séculaire; le ruisseau, enchaîné par les frimas, reprend sa course. Au fond des bois les druides sont rassemblés; le 1er mai est venu, c'est le jour où un sacrifice doit être offert à l'Éternel; mais les chrétiens entourent la forêt, ils veillent dans l'ombre; tandis que la flamme s'élèvera sur l'autel, les chrétiens pénètreront dans le camp et égorgeront les femmes et les enfants. Vaines terreurs, dit un garde, « ces lourds sacristains de chrétiens, jouons-leur un tour de notre métier ! avec ce diable dont ils radotent, effrayons-les, venez ! en avant les piques, les fourches, la flamme et les crecelles; dans le silence de la nuit faisons vacarme à travers les fentes des rochers; que le hibou et la chouette hurlent dans notre sabbat ! » L'avis est adopté; aux premiers accords du concert infernal, les chrétiens épouvantés s'enfuient de tous côtés, et les druides, demeurés libres, accomplissent paisiblement les rites de leur croyance.

Digitized by Google

Il peut paraître étrange que Mendelssohn ait été tenté par un pareil sujet qui n'offre que la parodie d'une scène de sabbat, qu'une mascarade ridicule comme il s'en organise dans les villages pour effrayer les enfants, mais la ballade de Goëthe n'a fait que ressusciter une tradition qui était fort populaire en Allemagne, d'autant plus populaire chez un peuple pour qui le vague de la pensée a tant d'attraits, qu'elle flotte au milieu d'un symbolisme plus nuageux. Dans l'invention satanique des Druides, quelques esprits cherchent à personnifier la puissance de l'intelligence qui triomphe aisément de la force brutale et ignorante, représentée par les chrétiens. C'est à cette disposition que nous devons la froide et malheureuse composition de Goëthe qui saisissait toute occasion de s'égayer au sujet d'une religion dont son âme desséchée était incapable de comprendre les sublimités.

La musique de cette cantate est très-sombre, très-austère et empreinte d'un caractère très-prononcé de terreur. On voit que Mendelssohn a pris son sabbat au sérieux. L'ouverture qui offre une description de l'hiver est le morceau que le public a le mieux apprécié. On entend le souffle de la rafale à travers les rameaux desséchés, et l'âme reçoit l'impression du deuil de la nature tout entière. Lorsque les voix entrent en scène, l'intérêt malheureusement ne s'accroît pas. L'art de combiner les timbres, de faire éclore des rhythmes inattendus, Mendelssohn le possède à un haut degré, mais l'art de tirer des voix des effets flatteurs paraît lui être moins naturel, non, parce que la science lui manque, car plus que tout autre il s'était nourri de cette *moëlle de lion*, comme s'exprime un critique allemand, mais parce que c'est une condition du rigorisme allemand, de ne confier aux voix que des chants purs de tout élément profane. L'école vocale de Mendelssohn, particulièrement estimée à Leipsick, est appelée l'Ecole *hébraïque*, c'est encore un renchérissement sur l'école puritaine, laquelle est déjà si sévère pour le chant fleuri et les petits ornements venus de l'Italie. Cette sobriété d'ornements, qui en Allemagne est une condition de succès pour une œuvre, lui est très-nuisible en France où le goût musical peut se décomposer ainsi : peu d'attrait pour les combinaisons harmoniques que notre organisation imparfaite perçoit avec peine, une grande prédilection pour les tours de force vocaux et instrumentaux, avec cela, un bon sentiment de la vérité dramatique, mais nul souci du génie particulier des peuples, de l'individualité des artistes. L'Angleterre et l'Allemagne accueillent volontiers toute forme littéraire ou musicale si étrange qu'elle leur paraisse et se donnent le temps de la discuter. La France la repousse sans examen, et par là elle tarit volontairement des sources précieuses auxquelles ses artistes feraient bien de s'abreuver.

La scène du Sabbat est admirablement bien traitée. Ici, la mélodie était insuffisante pour colorer la pensée, ce sont les timbres de l'orchestre qui ont reçu la mission de nous représenter ces pâles fantômes, ces sorciers descendant des nuages amoncelés en cavalcades furieuses, ces oiseaux funèbres, dont les ailes s'agitent avec un murmure sinistre. Cette scène est un chef-d'œuvre de musique pittoresque. Nous qui ne sommes que médiocrement partisan de ce genre de musique, nous devons reconnaître qu'il atteint quelquefois à une grande puissance d'effet lorsqu'un homme de génie y a recours. N'oublions pas que si les doctrines de certains critiques absolus triomphaient, nous ne serions plus en droit d'admirer l'*Orage* de la *Pastorale*.

LÉON KREUTZER.

L. C. DE BELLEVAL,
Directeur - Rédacteur en chef.

Digitized by Google

HISTOIRE.

HISTOIRE DES CONSEILS DU ROI,

DEPUIS L'ORIGINE DE LA MONARCHIE JUSQU'A NOS JOURS.

(Suite.*)

—

(*Reproduction et traduction interdites.*)

—

III.

SOMMAIRE. — 814-987. — § 1. Les conseillers pressent l'arrivée de Louis-le-Débonnaire. — Actes impériaux. — Réunion d'abbés et de moines. — Exil des conseillers de Charlemagne. — Soumission aux évêques. — Conseillers anciens et nouveaux. — Conservation et copie des capitulaires. — Collection d'Ansegise. — Le pape Etienne assiste au conseil. — Clercs du conseil. — Chanceliers et référendaires. — Audiences de Louis-le-Débonnaire. — Ses faiblesses et ses malheurs. — Les conseillers de Charlemagne. — § 2. Décadence des princes carlovingiens. — Capitulaires de Charles-le-Chauve. — Synodes. — Conseillers envoyés par Charles-le-Chauve au roi de Germanie. — Conseil de régence. — Chanceliers, notaires, référendaires. — Fiefs héréditaires. — Vassaux indépendants. — Solliciteurs. — Eudes, roi. — Protocole de Charles-le-Simple. — Suzeraineté de Rollon. — Haganon, conseiller. — Ascelin, évêque de Laon, conseiller. — Prison de Charles-le-Simple. — Rudolfe, roi. — Louis-d'Outre-Mer. — Louis-le-Fainéant. — Féodalité toute puissante. — § 3. Les grands et les évêques. — Juridictions inférieures conservées. — Indépendance des vassaux. — Suzeraineté royale. — Appels. — Affaires ecclésiastiques, civiles ou criminelles; le chapelain. — Affaires séculières; le comte du palais. — Divers degrés de juridiction. — Conseil du roi. — Compétence. — Procédure.

§ 1.

DU CONSEIL SOUS LES SUCCESSEURS DE CHARLEMAGNE. — LOUIS-LE-DÉBONNAIRE. — 814-840.

Charlemagne n'a pas légué son génie à ses descendants. Il ne leur a transmis ni la force du chef barbare, ni la puissance du prince civilisé. Sa destinée a été celle des grands hommes; il n'a point laissé

* Voir le présent volume, page 22.

Digitized by Google

d'héritiers capables de continuer sa gloire; il n'est point parvenu à fonder un trône et une nation, et, démembré par lui-même, son empire n'aura pas une longue durée de siècles.

Louis-le-Débonnaire était à peine de retour d'Aix-la-Chapelle, où il avait été associé à l'Empire, lorsque lui parvint, en Aquitaine, la nouvelle de la mort de son père. Il partit immédiatement, et hâta sa marche sur les avis des Conseillers qui le pressaient de venir prendre possession de sa couronne [1]. En traversant Orléans, l'évêque de cette ville, Théodhulf, homme d'un grand savoir, et Pindare de la célèbre Académie où Alcuin était Horace et Charlemagne David, impatient d'accaparer la faveur royale, l'avertit secrètement de se défier du comte Wala, l'un des principaux Conseillers de son père, et, comme Adhalard, fils de Charles Martel. Ainsi la discorde apparaissait dans la famille de Charlemagne dès les premiers jours du règne de son fils.

Ce prince, que les peuples du midi aimaient pour sa piété, sa douceur, peut-être sa faiblesse, s'était épris d'un tel amour de la vie contemplative, qu'il avait eu la pensée de se faire moine, à l'exemple de son grand-oncle Carloman. A peine capable de gouverner le petit royaume d'Aquitaine sous la tutelle de son père, il n'était pas fait pour tenir, après lui, les rênes de ce vaste empire. On devait donc s'attendre à l'abandon des affaires publiques de la part d'un tel esprit, et, effectivement, un de ses historiens dit que, s'il se fiait trop à ses conseillers, la cause en était dans son extrême assiduité à lire et à psalmodier [2].

L'examen de ses capitulaires, s'il nous était permis de le poursuivre dans ce but, suffirait pour faire connaître son caractère et en expliquer les violences et les lâchetés alternatives. Nous n'avons à nous occuper que de son Conseil, dont nous devons rechercher l'existence et les œuvres, dans la forme et dans la rédaction des actes impériaux.

L'humble fils de Charlemagne ne prend, dans les titres romains de son père, que celui de sa dignité; il n'est qu'Empereur. Il ne modifie rien aux formalités ordinaires, signe de sa main par un monogramme, fait sceller avec son anneau; le référendaire ou le chancelier souscrivent comme de coutume. L'acte est toujours mis sous l'invocation du nom de Dieu et de notre Sauveur Jésus-Christ, et sous la protection de la divine Providence. Il est daté quelquefois des années de l'Incarnation, ce qu'a fait aussi Charlemagne [3], mais ce qu'on ne trouve jamais dans les véritables diplômes des Rois mérovingiens [4]. Il n'y a

[1] Aimoin., lib. v, c. 19.
[2] Opus Thegani Chorep. Trevir. de Gestis Lud. Pii Imp., Duchesne, t. II, p. 270.
[3] Diplôme de 783 à l'abbaye de Saint-Arnauld, de Metz. Ms.
[4] Nouveau Traité de dipl., t. III, p. 647; t. V, p. 658.

Digitized by Google

là rien de remarquable au point de vue de la chancellerie; le personnel sans doute n'en était pas changé.

Mais si les formes sont conservées, l'esprit des capitulaires n'est bientôt plus le même. Louis n'a hérité que du zèle de son père pour la religion et ses ministres; et ce n'est plus le zèle vigilant et éclairé d'un Roi, c'est la soumission d'un pénitent. La puissance impériale ne réforme plus, elle obéit. Si l'Empereur, dès la quatrième année de son règne, commettant la faute héréditaire de diviser ses Etats entre ses enfants, convoque une assemblée générale pour en promulguer l'acte, il s'y est préparé par des jeûnes, des prières et des aumônes[1]. Si les désordres sans cesse croissants des monastères le forcent à faire un capitulaire sur la vie monastique, il le soumet à une réunion d'abbés et de moines, exclusivement convoqués pour examiner leur propre réforme[2] : c'est là son principal Conseil.

Louis, de plus en plus timoré par le remords d'avoir abandonné l'infortuné Bernard, Roi d'Italie, à la sévérité de son Conseil[3], d'avoir fait tonsurer, malgré la volonté de son père et sans leur consentement, Drogon, Hugues et Théodoric, ses frères naturels; d'avoir exilé Adalhard, Wala, l'évêque d'Orléans, les principaux conseillers de Charlemagne; de plus en plus affaibli par les scrupules de sa conscience, chaque jour s'inclinait davantage devant la volonté des évêques. Ebbon, le séditieux archevêque de Reims, ayant fait convoquer un synode à Thionville, en 822, les évêques y rédigèrent contre ceux qui attaqueraient ou les diacres, ou les prêtres ou eux-mêmes, des canons qui furent promulgués en lois par les deux Empereurs, assistés des grands de la Gaule et de la Germanie, après que les évêques eurent trois fois répété qu'ils approuvaient[4]. C'est la première fois que des capitulaires sont conçus, rédigés, publiés sous une telle forme; l'ombre de Charlemagne en a été émue pour son fils.

Il est inutile d'insister sur l'esprit qui dictera désormais les capitulaires. S'ils contiennent encore de bonnes instructions pour les Envoyés impériaux, et nous avons à leur rendre cette justice, ils n'en subordonnent pas moins la puissance laïque à l'autorité des évêques[5].

[1] Charta divisionis imperii inter Lotharium, Pippinum et Ludovicum, etc., p. 574.

[2] Capit. Aquisg. De vitâ et conversatione monach., an. 817.

[3] Thegan. de Gestis Lud. Pii, c. 19.

[4] *Et si omnibus vobis ista complacuerint, dicite. Et tertio ab omnibus conclamatum est : placet. Et Imperatores et pene omnes Galliæ et Germaniæ principes subscripserunt, singuli singulas facientes cruces. Et ecclesiasticus ordo Deo et principibus laudes referentes hymnum* Te Deum laudamus *decantabant. Et sic soluta est synodus* (Capit. Tribur., an. 822).

[5] *Comites vero Ministris Ecclesiæ in eorum ministeriis, ut hoc plenius et de nostris et de se et de suis hominibus obtinere possint, adjutores in omnibus fiant*

Digitized by Google

Et s'il nous était permis de distinguer la sagesse séculière de ces instructions de la soumission religieuse qu'elles constituent également, nous dirions que les unes étaient faites par les Conseillers formés à l'école de Charlemagne et maintenus dans le Conseil de Louis-le-Débonnaire parce qu'on y avait besoin de leur habileté éprouvée, tandis que la direction nouvelle était imprimée par les nouveaux guides, inexpérimentés et impolitiques, d'un prince trop faible et trop confiant.

Quoi qu'il en soit, les mêmes soins furent donnés à l'expédition et à la conservation des capitulaires. Celui qui concerne les Espagnols établis dans l'empire, prescrit que trois copies en seront faites pour chacune des villes où ils habiteront, l'une sera remise à l'évêque, la seconde au comte et la troisième à ces étrangers mêmes; un autre exemplaire sera déposé dans les archives du palais, afin qu'il serve soit à justifier leurs réclamations, soit à juger les causes qui pourraient leur être intentées[1]. Quelques jours après, ce capitulaire fut confirmé et développé par un autre qui accorde une protection plus efficace aux malheureux fuyant les Sarrazins, et désigne sept villes où seront conservés des exemplaires de ces dispositions nouvelles, outre celui qui sera retenu au palais et qui servira à juger plus facilement les différends qui pourraient encore s'élever[2]. Le capitulaire qui introduit à Saint-Denis la réforme de saint Benoît, ordonne qu'un exemplaire en sera confié à la garde des religieux et l'autre déposé aux archives du palais[3]. Enfin nous trouvons dans la collection des capitulaires d'Ansegise, la première qui ait été faite et qui ait pris en quelque sorte un caractère officiel[4], les dispositions les plus circonstanciées et les plus explicites sur l'envoi des capitulaires par le chancelier aux archevêques et aux comtes, sur la transmission par ceux-ci aux évêques, aux abbés, à tous leurs subordonnés, afin que tous connaissent les ordres et la volonté du prince. Et ces instructions sont si précises qu'elles prescrivent au chancelier de tenir registre des noms des évêques et des comtes à qui les actes royaux ont été adressés et de les faire connaître à l'Empereur, afin qu'aucun d'eux n'ose en

(Capit., an. 823, XXIII). *Et in eo conventu primum christianæ religionis et ecclesiastici ordinis collatio fiat, etc.*

[1] Baluze, t. I, p. 552.

[2] ..... *Et per exemplar quod in Palatio retinemus, si rursum querela nobis delata fuerit, facilius possit definiri* (Ibid., an. 816, p. 572).

[3] ..... *Duas inde pari tenore conscriptas firmationes fieri jussimus; ut una imperialis aulæ reconditorio Palatinis salvetur excubiis, altera ab ipsius monasterii custodibus in perpetuum diligenti cura debeat provideri; easque manus nostræ, etc.* (Præceptum de ord. Monast. rect. in Mon. S. Dion., an. 832, p. 680).

[4] Cette collection est sans cesse citée dans les capitulaires de Louis-le-Débonnaire, qui renvoient à ses articles. Il en sera de même de Charles-le-Chauve.

Digitized by Google

négliger l'exécution[1]. C'est la continuation de l'ordre établi par Charlemagne.

Un poète du temps, qui a composé en mauvais vers la vie de Louis-le-Débonnaire[2], raconte qu'un jour ce prince convoqua les grands et ceux *qui formaient son conseil*, en présence du Pape Etienne. Dans le quatrième chant, il décrit la marche de la cour se rendant à l'église métropolitaine de Mayence pour assister à la cérémonie du baptême du Roi et de la Reine de Danemark, convertis par Ebbon, qui était allé prêcher l'Evangile aux Danois. Après la Reine étrangère, brillante des ornements magnifiques dont l'a revêtue l'Impératrice Judith, et plus brillante encore de sa joie de chrétienne, s'avance le chancelier de l'Empereur, Hiedgie, abbé de Saint-Martin de Tours, que suit une foule de disciples tous vêtus de blanc et distingués par leur science et leur foi. C'étaient les clercs de la chapelle; ailleurs le poète en porte le nombre à cent cinquante. Si toutes les charges impériales étaient ainsi remplies, la cour méritait le nom de multitude que lui donne Hincmar. Quant à nous, nous y voyons un Conseil, des Conseillers en titre, de nombreux écrivains et un chancelier, devenu le premier personnage de l'Etat par ses fonctions. Elles furent occupées après Hiedgie, par Hugues, frère naturel de l'Empereur; elles l'avaient été par Helizacar, abbé de Saint-Riquier, que le célèbre abbé d'Aniane, saint Benoît, appelait son ami[3], et qu'en 827 l'Empereur envoya en Espagne pour étouffer des mouvements insurrectionnels[4]. Les quatre chanceliers de Louis-le-Débonnaire signèrent rarement les capitulaires de ce prince, et eurent, pour les remplacer, plus de douze référendaires connus[5].

Hincmar nous a appris que l'Apocrisiaire et le Chambellan examinaient préalablement toutes les affaires qui devaient être soumises à Charlemagne. Nous savons aussi que souvent ce prince se relevait la nuit pour les juger. Louis-le-Débonnaire agit différemment. D'abord nous remarquerons que l'office de Chancelier était séparé de celui de

[1] *Volumus etiam ut capitula quæ nunc et alio tempore consultu fidelium nostrorum a nobis constituta sunt, a cancellario nostro archiepiscopi et comites eorum de propriis civitatibus modo aut per se aut per suos missos accipiant et unusquisque per suam diœcesim cæteris episcopis, abbatibus, comitibus et aliis fidelibus nostris et transcribi faciant et in suis comitatibus coram omnibus relegant, ut cunctis nostra ordinatio et voluntas nota fieri possit. Cancellarius tamen noster nomina episcoporum et comitum qui ea accipere curaverint notet, et ea ad nostram notitiam perferat, ut nullus hoc prætermittere præsumat* (Capit. Kar. Mag. et Ludovici Pii, libri VII, collect. ab Ansegiso, etc., lib., sect. XXIV; Baluze, t. I, p. 742).

[2] Ermoldus Nigellus.

[3] Sæc. 4, Bened. part. I, p. 217.

[4] Eginh. Annal.

[5] Appendix actorum veterum, Baluze, t. II, p. 1432.

Digitized by Google

chapelain, puisque dans la procession décrite par Ernold-le-Noir, l'Empereur est accompagné de son chapelain, Hilduin, que nous retrouverons bientôt avec ceux qui veulent le détrôner [1], et nous avons vu quelle place occupait le Chancelier. Ensuite ce monarque, voulant sans doute régulariser l'emploi de son temps et assurer aux justiciables le moment où ils pourraient en appeler à sa justice souveraine, fit publier sa résolution de siéger une fois par semaine pour entendre les causes et les juger [2], pour avoir une connaissance plus complète, par un comte ou par un autre, de l'exactitude des commissaires et de l'obéissance du peuple [3]. Quand il était Roi d'Aquitaine il siégeait trois fois [4]. Le Roi, qui est la personnification de la justice, voulait la rendre lui-même; mais il fallait, pour en faire rechercher et subir les arrêts, un autre caractère et un autre courage. Aussi l'histoire ne mentionne pas les jugements rendus par Louis-le-Débonnaire en personne [5]. Et peut-être l'accomplissement de ce devoir souverain ne lui avait-il été suggéré que par les accusations dont ses Conseillers étaient poursuivis et dont il les flétrit lui-même, en leur défendant de recevoir des présents de ceux qui viennent solliciter une faveur du Roi [6]. Il fallait déjà disculper la justice d'être vénale. Mais ce malheureux prince avait à punir de plus grands coupables que ses avides Conseillers, et de plus grands malheurs à réparer que leurs douteuses prévarications.

Il n'entre pas dans notre sujet de suivre, dans toutes ses péripéties, le règne du premier successeur de Charlemagne; l'histoire dit assez les fautes et les infortunes du père et du Roi. Nous n'élevons nos regards jusqu'au trône que pour connaître et classer ceux qui l'entourent. Plus ils étaient grands sous Charlemagne, plus leur rôle est devenu difficile sous son fils. Alors accoutumés à l'obéissance envers le génie qui la relevait; formés, par ses leçons, aux idées et aux moyens de la civilisation; comprenant, par ses actes, le but et les avantages d'un gouvernement ferme et régulier, ils ne purent se résigner à la désor-

[1] Opus Thegani chorep. Trevir. de Gestis Ludov. Pii Imp. — p. 281.

[2] *Hoc missi nostri notum faciant comitibus et populo, quod nos in omni hebdomada unum diem ad causas audiendas et judicandas sedere volumus.* (Capit. Wormat., an. 829.)

[3] Epist. Lud. Pii, an. 828.

[4] *Tribus diebus Rex per singulas hebdomadas rei judicariæ intererat.....* (Vit. Lud. Pii, cap. 19; Hist. de Fr., t. I, p. 95.)

[5] Marculfe donne les formules de ces jugements; on y lit : *Ergo cum nos in Dei nomine ibi in palatio nostro ad universorum causas recto judicio terminandas una cum Domnis et patribus nostris Episcopis, vel cum pluribus optimatibus nostris illis, referendariis illis, etc.* (Lib. primus, XXV.)

[6] *Ut nullus de consiliariis nostris propter beneficium cuilibet a nobis impetrandum munera accipiat; quia nos volumus illi beneficium dare qui nobis bene servierit.* (Capit. lib. tres post. collecti à Bened. L. CCCLXXVII.)

Digitized by Google

ganisation et à l'incapacité, avec le sentiment de leur force et de leur valeur éprouvées. Les uns, comme Eginhard, cherchèrent aussitôt le repos dans les monastères; les autres, comme Adalhard et Wala, s'agitèrent vainement et finirent par disparaître aussi dans le silence des cloîtres. Il ne dut rester dans le Conseil de Louis-le-Débonnaire, que ces hommes laborieux, mais faibles, ayant autant d'habileté dans la tête que peu d'énergie au cœur, que personne ne déplace parce qu'ils servent tout le monde, qui n'ont de dévouement ou de passion que pour leurs intérêts. Nous leur avons attribué la rédaction des instructions aux Envoyés impériaux, parce qu'elles étaient souvent semblables à celles de Charlemagne et que ceux-là pouvaient seuls les faire ainsi, qui l'avaient appris à son école. Leur action doit s'affaiblir nécessairement, comme leur nombre, par le temps, et ils ne seront pas remplacés; le génie seul crée les hommes qui le comprennent.

§ 2.

DU CONSEIL DEPUIS CHARLES-LE-CHAUVE JUSQU'A LOUIS-LE-FAINÉANT.

S'il nous a été difficile de suivre la trace de l'organisation à peine entrevue d'un Conseil, pendant le règne de Louis-le-Débonnaire, lorsque ce prince n'avait pas laissé tomber de ses mains toutes les institutions de Charlemagne, nous le pourrons bien moins lorsque l'autorité royale, divisée entre des Rois rivaux et impuissants, s'affaiblira chaque jour et ne sera bientôt plus qu'un titre sans pouvoir. Charlemagne, en fondant son empire par ses victoires et en le civilisant par ses lois, exerçait un pouvoir suprême et incontesté, que les nations agglomérées et que les grands de l'Etat ou de l'Eglise[1] n'eurent jamais impunément la pensée de braver; nous n'avons ici à nous occuper ni des Saxons, ni du Roi de Lombardie Didier, ni de Tassillon, duc de Bavière, ni de tant d'autres, révoltés et soumis. Il n'en fut pas de même lorsque l'épée et le sceptre passèrent en d'autres mains. L'esprit de rébellion et d'indépendance, qui n'était plus comprimé par l'admiration ou par la crainte, se répandit universellement. Les peuples conquis prétendirent former des nations distinctes par leurs Rois comme par leurs frontières. Les évêques que Charlemagne respectait en chrétien et contenait en Roi; les vassaux qu'il avait peut-être trop élevés[2]; les personnages qui se regardaient comme importants, parce

[1] *Burgundiæ barones, tam Episcopi quam cæteri Leudes.* (Fredeg. chron. cap. XLI.) *Austrasiorum omnes Primates, Pontifices cæterique Leudes.* (Ibid. LVI).

[2] Capit. Kar. Mag. Baluze, t. I, p. 530, etc.

Digitized by Google

qu'ils avaient pris quelque part au gouvernement, à la guerre, à l'administration d'un grand homme et aux événements de cette glorieuse époque, tous se crurent maîtres ou indépendants d'une autorité royale sans force et sans prestige. Les uns la dominèrent, les autres la méconnurent, tous la sapant également. La couronne se morcelait comme l'empire. Nous voyons commencer l'agonie de la race carlovingienne et naître la féodalité, qui doit la faire disparaître et la remplacer.

Cette décadence, si semblable à celle des princes mérovingiens, enlève à l'histoire sa clarté et son unité. Plus l'empire de Charlemagne avait été vaste et habilement maintenu, plus ses créations avaient été nombreuses et ses lois partout imposées et plus est obscur le chaos dans lequel tout s'enfonce et s'engloutit. La mobilité des partages d'Etats, l'enchevêtrement des limites, les discordes, les guerres continuelles, les rapprochements précaires, la similitude même des noms et la jalousie des titres, l'intervention des Grands que leur force croissante isolait de plus en plus, tout contribue à répandre, dans ces tristes annales, une confusion quelquefois inextricable. Non-seulement les historiens du temps laissent aller leur esprit aux influences de leurs partis, mais ils quittent la plume pour les armes; Paul Diacre est fait prisonnier par Charlemagne et Nithard est tué dans un combat. Nous n'en essaierons pas avec moins d'attention et de zèle à rechercher les vestiges, plus épars que jamais, d'une institution inséparable de la royauté, qu'elle soit puissante comme celle de Charlemagne ou dégénérée comme celle des nouveaux rois fainéants.

Les actes de Charles-le-Chauve sont nombreux. Il n'est Roi que par la grâce de Dieu, et la forme de ses diplômes ne diffère de celle des diplômes précédents ni par la signature et l'apposition de l'anneau, ni par la présentation personnelle ou déléguée du Chancelier et la date par l'année de l'Incarnation et par celle du règne. Dans celui par lequel il confirme les droits accordés aux Espagnols qui sont venus s'établir en France pour *fuir le joug cruel des ennemis du nom chrétien*, il donne à son aïeul Charlemagne et à Louis-le-Débonnaire, son père, l'épithète de grands et orthodoxes Empereurs [1]. La date aussi offre cela de singulier qu'elle est du monastère de Saint-Saturnin, *pendant le siége de Toulouse* [2].

Dans ces capitulaires, Charles-le-Chauve n'a rien modifié. Nous devons supposer que, pour le fond comme pour la forme, ils sont rédigés par les Conseillers et avec les formalités ordinaires. La loi, dit ce prince, se fait par le consentement du peuple et la promulgation du

[1] Præceptum confirm., etc., an. 844, an. 854. Baluze, t. II.
[2] ... *Dum obsideretur Tolosa*... Append. capit. Ibid. col. 1444, 1448, 1451.

Digitized by Google

Roi[1]. Le peuple dont il s'agit n'était pas cette multitude, aussi incapable d'avoir que de donner un avis, mais les fidèles, les principaux, les chefs et les grands, ceux qui sont à la tête de la nation[2]. Tous les capitulaires n'étaient pas mis au jour avec autant de solennité. Souvent ils provenaient d'une réunion d'évêques et de quelques grands, tenue même en l'absence du prince[3]. Mais ce n'est pas l'action d'un Conseil. Nous ne la découvrons pas non plus dans les conventions qui furent conclues entre Lothaire, Louis et Charles, quand ils se réunirent à Mersen, au mois de février 847. Elles étaient cependant importantes; la rédaction dut en être réfléchie et débattue. Là, pour la première fois, l'hérédité royale fut proclamée et garantie[4]. Là, les trois frères promirent de se soumettre aux conseils des évêques. Réunis, quatre ans après, au même lieu, ces frères ennemis firent de nouveaux règlements et se promirent l'appui mensonger de leurs armes et de leur amitié. L'on ne dit pas les conseillers ou les témoins de ces équivoques réconciliations. On conçoit que les affaires de l'Eglise soient le but principal et presque unique des capitulaires qui nous restent de cette époque. La conservation naturelle des actes royaux n'a pu guère avoir lieu que dans les monastères, qui se les transmettaient paisiblement d'âge en âge, tandis que les dépôts laïques, pour les chartes qui intéressaient des villes, étaient exposés à des violations fréquentes, ou que les accidents de l'hérédité faisaient souvent perdre celles qui s'adressaient à des particuliers. Alors surtout les affaires de l'Etat étaient celles de l'Eglise. C'est dans les annales ecclésiastiques qu'il faut chercher la véritable histoire de la société. Les évêques, les supérieurs des monastères passaient leur vie à combattre, à correspondre, à négocier, toujours guerriers ou médiateurs et décidant de tout dans des synodes où les Rois venaient déposer ou reprendre leur couronne.

Le fils de Louis-le-Débonnaire voulut assister à celui de Soissons, en 853; il y siégea seul parmi les évêques sans en être distingué, prenant une grande part à toutes les discussions avec une pieuse humilité[5]. Il fit punir deux moines qui avaient favorisé l'évasion de Pépin, fils du Roi d'Aquitaine, enfermé dans le monastère de Saint-

[1] Karol. Calv. Edict.; Pist. cap. 6.

[2] Hincmar, lib. VI, 371; lib. II, etc.; capitulare secund., an. 805. Baluze, t. I, p. 427.

[3] Pet. de Marca, De concor. sacerd. et imp. lib. VI, cap. 25.

[4] *Ut Regum filii legitimam hereditatem regni secundum definitas præsenti tempore portiones post eos retineant et hoc quicumque ex his fratribus superstes fratribus fuerit consentiat; si tamen ipsi nepotes patruis obedientes esse consenserint.* (Conventus, etc.; IX, an 847.)

[5] ... *Jam Rex absque ulla ambitione synodum solus ingressus simpliciter cum episcopis residebat... Pio Rege multa humiliter et prudenter proponente.....* (Synod. Suess. an. 853, actio I.)

Digitized by Google

Médard, et tonsuré par le conseil des évêques et des grands. Charles-le-Chauve dénonça également un diacre de l'église de Reims, accusé d'avoir écrit de faux diplômes royaux, et les pères le suspendirent jusqu'à ce qu'il eût prouvé son innocence; enfin, ce prince proposa des capitulaires et les déclara exécutoires dans ses États, lorsqu'ils eurent été approuvés par les évêques [1]. Il nous paraît difficile de supposer qu'il eût alors d'autres Conseillers.

Dans les instructions qu'il donna à ses envoyés, après son entrevue avec son frère Lothaire, à Valenciennes, en 853, il leur prescrit, s'ils ne sont pas pourvus d'un exemplaire des capitulaires de son aïeul et de son père, d'envoyer, selon l'usage, un écrivain avec du parchemin au palais, où il prendra copie de ceux qui sont conservés aux archives [2]. Son Édit de 864 prescrit que la copie ordinaire en sera retenue au palais par le chancelier [3]. Parmi les capitulaires promulgués au plaid, tenu en 864, à Pitres, avec le conseil et le consentement de ses fidèles, il a rappelé littéralement la disposition relative à la transmission des actes royaux, que nous avons déjà fait connaître sous Louis-le-Débonnaire [4]; et nous devons constater, à l'honneur de ce prince qui mérite si peu de louanges, qu'il a fréquemment la sagesse de rappeler les prescriptions des capitulaires de Charlemagne.

Mais s'il songeait à la puissante autorité de son aïeul, son ambition insensée lui faisait regretter la vaste étendue de l'Empire qu'il avait conquis; aussi, lorsqu'il apprit la mort de son neveu Lothaire, Roi d'Austrasie, il voulut perfidement profiter des embarras où étaient plongés et son autre neveu, l'Empereur Louis, par sa guerre contre les Sarrazins, et son frère, Louis-le-Germanique, par une lutte interminable contre les nations slaves. Il courut donc se faire couronner à Metz, encouragé par les évêques que dirigeait Hincmar, malgré les menaces du pape Adrien II, qui soutenait, avec raison, les droits de l'Empereur Louis. Les capitulaires du synode de Metz sont remarquables; l'évêque Adventius proclame que l'élection de Charles-le-Chauve vient de Dieu. Néanmoins elle ne fut pas acceptée par une grande portion du peuple et des grands, et des négociations furent ouvertes entre ces princes, frères, oncles, neveux, ennemis comme parents à tous les degrés. L'accommodement est signé par leurs envoyés, en présence d'évêques et de comtes, mentionnés dans l'acte, mais sans distinction du prince pour lequel ils assistaient [5].

La mort frappait à coups redoublés dans la maison de Charlemagne;

[1] Synod. Suess. an. 853, actio VII.
[2] Baluze, t. II, p. 68.
[3] Edict. in Caris. an. 861; ibid. p. 151.
[4] Edict. Pist. an. 864; ibid., p. 174.
[5] Ibid., p. 222.

Digitized by Google

elle enleva le jeune Empereur Louis en 875, et aussitôt son oncle voulut hériter de son titre. Ce fut encore une guerre de famille; mais Charles-le-Chauve repoussa d'Italie l'armée et les fils de Louis-le-Germanique, et fut couronné Empereur, à Rome, le jour de Noël, par le pape Jean VIII, successeur d'Adrien. Cette élection fut d'abord approuvée par dix-huit évêques, un abbé, un duc, et dix comtes italiens, et ensuite par le synode de Ponthieu, où assistèrent, avec eux, les deux légats du pape, cinquante-un évêques des Gaules, quatre abbés et l'Archi-chancelier Gauzlin. Sa présence nous fait croire que c'est lui qui avait rédigé les quinze articles de capitulaires promulgués et signés dans ce synode. Il a effectivement mis sa signature la dernière, comme un contreseing; et cependant il n'était pas le moindre des abbés appelés à cet acte, puisqu'il va bientôt monter sur le siége épiscopal de Paris. D'ailleurs, l'importance des chanceliers est loin de diminuer, et notre esprit se demande vainement si, à cette époque surtout, ils recherchaient ou apportaient, dans leurs fonctions, les plus hautes dignités de l'Église.

L'Empereur Lothaire, moine au monastère de Pruym, dans les Ardennes, y est mort depuis longtemps [1]; ses fils l'ont déjà suivi dans la tombe. Louis-le-Germanique y descend en 876, et le dernier des fils de Louis-le-Débonnaire, Charles-le-Chauve, dont l'âge ne modère pas l'ambition, veut encore profiter des divisions qui se réveilleront sans doute entre ses trois neveux, soit par leurs rivalités mal éteintes, soit par ses instigations, pour ressaisir les provinces qu'il avait naguère abandonnées à leur père; mais le jeune Roi de Germanie s'avança résolument contre son oncle, passa le Rhin à Andernach, ne voulut pas se fier aux Conseillers que l'Empereur, effrayé, lui envoyait pour régler les conditions de la paix, et mit son armée en pleine déroute [2].

Ce fut le commencement des calamités qui annoncèrent à Charles la fin de son règne et de sa vie. Il ne savait que trop combien son fils était incapable de porter la couronne, ridicule au Conseil par son bégaiement, impuissant au combat par ses infirmités; il se laissa aller à la commune erreur des Rois mourants, de croire que leurs volontés auront encore de l'autorité après eux. Il voulut donc régler les affaires de l'État pour le cas où il viendrait à mourir; il publia un capitulaire qui exprimait ses volontés en détail; il nomma même ce que nous appellerions un Conseil de Régence, désigna les évêques, les abbés, les comtes qui le composeraient dans les différentes provinces où se transporterait son fils [3]; c'était bien là un véritable Conseil. L'archi-

[1] En 855.
[2] Octobre 876.
[3] Capit. Kar. Cal., an. 877, xv.

Digitized by Google

chancelier Gauzlin était un de ceux qui devaient être constamment près du Roi[1], ainsi que le comte du palais Adalard, dépositaire du sceau; et si quelque nécessité forçait ce dernier à s'absenter, il devait être remplacé par Girard, par Frédric, ou par l'un de ceux qui étaient délégués avec lui, pour traiter les affaires, ce qui devait avoir lieu au moins une fois par semaine, afin que partout on pût s'occuper de les terminer[2]. C'étaient de vaines précautions pour le règne de Louis-le-Bègue.

Il est inutile d'insister sur l'esprit des capitulaires de Charles-le-Chauve; ils témoignent de plus en plus de sa subordination à la volonté des évêques; et les synodes, au milieu desquels il a si souvent oublié la puissance royale, remplacent même les plaids, qui changent de nature et tendent à disparaître complétement avec l'autorité qu'ils consacraient. La forme de ces actes royaux, ainsi que nous l'avons déjà fait observer, ne varie point d'une manière notoire, et si elle peut servir à expliquer ou à faire conjecturer celle du travail dont ils sont sortis, nous pourrions dire que le Conseil qui les dirige n'a pas subi de modifications sensibles. Le chancelier, ou les notaires et référendaires, complètent toujours l'acte avec la même exactitude, et ils sont la dernière expression, le témoignage officiel d'une organisation régulière, maintenue ou imitée. Nous pouvons donc, sans nous écarter de suppositions plausibles, conclure encore de ceux qui écrivent et signent à ceux qui examinent et conseillent. La probabilité qu'il y avait toujours des Conseillers titulaires, c'est que la présomption en est dans les diplômes et la mention dans l'histoire[3]. Aimoin parle souvent des Conseillers, et il les distingue même des vassaux et des officiers du palais[4].

Nous appliquerons ces observations aux capitulaires des successeurs de Charles-le-Chauve; ils sont conçus dans le même esprit, écrits avec le même style, revêtus de semblables formalités. Nous y trouvons souvent la formule initiale de la grâce de Dieu, variée par des expressions aussi chrétiennes, qu'il faut attribuer soit à des intentions

[1] ... *Assidue cum eo sint...* Ibid.

[2] *Adalardus comes Palatii remaneat cum illo cum sigillo. Et si ipse pro aliqua necessitate defuerit, Gerardus, sive Fredricus, vel unus eorum qui cum eo scariti sunt, causas teneat; et vel una die in septimam ipse causas teneat; et ubicumque fuerint, de pace prævideant.* (Capit. Kar. imp., an. 877, XVII.)

[3] *Tum etiam Walo abba, cujus consiliis Lotharius plurimum utebatur, in Italia obiit.* (Annal. Franc. Bertin. an. 836. Duchesne, t. III, p. 192.) .....*H. Ludovicus junior apud sanctos Marcellinum et Petrum cum quibusdam patris sui consiliariis secretum habuit colloquium.....* (Annal. Franc. Fuldenses, an. 874; ibid., t. II, p. 567.) — Parmi les évêques tués en Lombardie par les Hongrois, l'an 901, était Liudrard, l'ami et le conseiller intime de Charles-le-Simple (Annal. Franc. Metenses, p. 330.)

[4] Lib. V, c. 25.

Digitized by Google

plus religieuses, soit à des prétentions plus gouvernementales, et, simplement peut-être dès l'origine, à des difficultés de copier exactement, devenues fréquentes par les désordres du temps et la vie errante des princes. Leurs titres varient aussi, mais leur situation variait si souvent, que ces changements ne peuvent nous surprendre. Ainsi, Charles-le-Chauve a été fait, en 837, Roi de Neustrie; en 838, Roi d'Aquitaine; il a succédé à son père en 840, a été couronné Roi d'Austrasie en 870, et Empereur en 875. Nous savons que les dates se comptent par les indictions, les années du règne et celles de l'ère chrétienne, apportée en Occident par Denys-le-Petit, et devenue d'un usage universel[1]; mais ce sont les Chanceliers qui formulent ces dates sous les Rois Carlovingiens, tandis que les Mérovingiens y parlaient eux-mêmes[2].

Les diplômes sont signés par l'archichancelier, par le chancelier du Roi[3], par le chancelier, par le notaire du Roi[4], par le notaire, par le protonotaire, par le référendaire, se remplaçant les uns les autres, et constatant ainsi une organisation hiérarchique. Charles-le-Chauve a eu deux grands chanceliers, Louis-le-Bègue un seul, ainsi que Louis et Carloman; Charles-le-Gros deux, Eudes un seul, Charles-le-Simple quatre, Rodolphe deux, Louis-d'Outremer et Lothaire, trois, et le nombre de leurs subordonnés est infini; rarement les capitulaires sont contresignés du même nom.

Mais la féodalité fait des progrès. Elle s'établit et se fortifie. Les fiefs héréditaires rendent les possesseurs de plus en plus puissants. Ils recueillent tout ce que perd la royauté, et ils morcelleront bientôt en mille petites souverainetés ces royaumes, sans chefs et sans limites, formés par un caprice ou par une aventure, dans le morcellement de l'empire. Une fois accordé ou conquis, le principe de l'hérédité a rapidement porté ses fruits, et il y a loin de l'époque dont nous nous occupons au temps où Charlemagne, dans sa justice, peut-être dans sa prévoyance, faisait rentrer au domaine de l'État les terres usurpées par les grands du royaume d'Aquitaine, gouverné par son fils[5].

Au contraire, continuant cette faute et ces faiblesses, Louis-le-Débonnaire, devenu Empereur, sanctionna même les usurpations, en confirmant la donation d'une terre près de Narbonne, faite par Charlemagne[6] à un nommé Jean, qui avait courageusement combattu les

[1] Nouveau traité de Diplom., t. II, t. III, p. 688, l. IV, p. 696, etc.
[2] Ibid., t. IV, p. 705-773.
[3] ..... *Regia dignitatis cancellarius*..... D. Bouquet, t. VIII, p. 425; Mabillon, De re Dipl., p. 97; passim.
[4] Capit. Kar. Simpl. an. 916, passim.
[5] Vit. Lud. Pii, cap. VI. D. Bouquet, t. VI, p. 90.
[6] Præcept. Kar. Mag. Baluze, t. II, append. col. 1400.

Digitized by Google

Sarrazins, et en ajoutant *tout ce que Jean a occupé ou pris par lui-même, tout ce qu'il pourra prendre à l'avenir dans les lieux voisins, l'accordant à lui et à ses descendants tant qu'ils demeureront fidèles*[1]. Mais l'hérédité n'est pas encore assez assurée pour que les fils de ce Jean ne sollicitent pas de Charles-le-Chauve la confirmation de la donation de son père, comme Louis-le-Débonnaire avait confirmé celle de Charlemagne, et Charles-le-Chauve n'hésite pas[2]. Cependant, il était averti du péril que l'unité monarchique pouvait courir par cette organisation de fiefs et d'arrière-fiefs héréditaires, dont les premiers se rattachaient au trône, sans doute, par les devoirs de la fidélité, condition toujours inséparable de la concession, mais léger obstacle à l'ambition, et aussi vain que le serment, si bien expliqué par Charlemagne[3]. Les évêques, voyant que les usurpations ne s'arrêtaient pas aux domaines royaux et atteignaient les biens de l'Église, lui en montrèrent les funestes conséquences, et lui demandèrent de les faire examiner pour le passé, en les défendant pour l'avenir[4]. Mais Charles-le-Chauve n'était pas capable de suivre ce conseil salutaire, quoiqu'intéressé; ses faiblesses donnèrent un nouvel aliment et de nouvelles forces à l'indépendance des seigneurs.

Ils ne devaient pas tarder à faire sentir ces forces nouvelles à la royauté. Nous en trouvons la preuve dans les Capitulaires mêmes. En 857, Charles-le-Chauve accorde des priviléges à l'Eglise de Narbonne, et l'acte porte que c'est à la recommandation d'un Grand[5]. Un abbé et un comte obtiennent une donation semblable du même prince, et, dans un diplôme, le comte Boson se désigne comme solliciteur[6]. Karloman cède également à la demande de deux comtes[7], et le Roi Eudes donne à l'Eglise de Narbonne l'abbaye de Saint-Laurent, à la sollicitation de l'évêque de Paris[8]. Quand cette voie fut ouverte pour obtenir des faveurs, les princesses même s'en mêlèrent, et le diplôme accordé par Charles-le-Chauve au monastère de Nivelle le fut à la prière de sa femme Richilde[9].

Cette pression sur la royauté n'est sans doute qu'un indice. Mais l'ambition, dégagée de ses entraves, marche rapidement, et quelques

[1] Præcept. Kar. Mag. Baluze, t. II, append. col. 1405.
[2] Ibid, col. 1445.
[3] Capit., an. 802, c. 2.
[4] Cap. Kar. Cal., an. 846, tit. VII, § 20. Baluze, t. II, p. 231.
[5] *Hudolricus inclitus marchio hoc ambasciavit.* (Præcept. Kar. Cal., etc., an. 857; ibid., append., col. 1466.)
[6] *Boso, comes ambasciator.* D. Bouquet, t. VIII, p. 655 et 656.
[7] *Theodericus et Anscharius comites ambasciaverunt.* Præcept. Karlomanni, Franc. Reg, etc., an. 883; ibid., col. 1510.
[8] *Askericus, Parisiensis episcopus, ambasciavit hoc.* D. Bouquet, t. IX, p. 665.
[9] Annal. Bened., t. III, p. 207.

Digitized by Google

Grands réunis suffirent pour enlever la couronne à Louis-le-Gros, et pour la donner au duc de France, le vaillant fils de Robert-le-Fort, plus capable de les défendre contre les Normands que le fils, encore enfant, de Louis-le-Bègue, qui vivait obscurément en Neustrie. Et lorsqu'Eudes, attaqué par des rivaux devenus jaloux, et par ses proches mêmes, comprit que le sang de Charlemagne était encore une force pour la race de ce grand homme, il résolut de traiter en vassal avec le Roi Charles-le-Simple. Mais la mort le surprit, et les grands rappelèrent le prince carlovingien. La féodalité n'était pas encore prête; elle n'était que l'anarchie.

Cette usurpation laissa dans les Capitulaires une singulière trace. A la date de son règne, Charles-le-Simple ajouta celle de la mort d'Eudes. Il avait été couronné en 893, et ne succéda qu'en 898 au premier Roi de la féodalité; ses actes mentionnèrent donc cinq ans d'interrègne. Lorsque tous les fiefs devenaient héréditaires, la royauté ne pouvait pas se reconnaître élective, et, impuissante à se venger par la force des armes, elle protestait par la plume de ses Conseillers.

Ce n'est pas tout. Louis, Roi de Germanie, fils de l'Empereur Arnolfe, étant mort sans enfants mâles, en 911, les barons germains offrirent la couronne à Conrad, duc de Franconie, abandonnant ainsi la race de Charlemagne. Plus fidèles, les seigneurs lorrains préférèrent et reconnurent l'héritier légitime. Charles-le-Simple ajouta donc pacifiquement à ses États ce royaume de Lorraine, objet des sanglantes convoitises de ses prédécesseurs. Mais sa puissance n'en fut ni plus redoutable, ni plus respectée, soit que son incapacité la rendît toujours vaine, soit que la féodalité l'enchaînât. Il en était effectivement l'esclave ou le jouet. Cette même année, et comme pour prouver l'inutilité d'une couronne de plus sur une telle tête, il fut réduit, par la défection du duc Robert de France et de ses partisans, à signer le fameux traité de Saint-Clair-sur-Epte, par lequel il donna au chef des Normands, Rollon, sa fille Gisèle en mariage et deux provinces en suzeraineté. Ces faiblesses ne l'empêchaient point de vouloir paraître fort, et la date de ses actes contient de plus celle de son royal et inutile héritage[1]. Son Conseil pouvait lui rappeler ainsi le nombre des peuples soumis à son sceptre, mais il ne lui donnait pas une main pour le porter et du génie pour le diriger.

Ce prince était alors sous la tutelle d'un de ses Conseillers, Haganon, que les Grands repoussaient parce qu'on le disait de basse extraction, et, avec plus de raison, parce qu'il était aussi habile que dévoué. Leur

[1] *Ecclesiæ Cameracensis clericis, etc. Datum XIII kal. januarii, indictione XIV, anno XIX, regnante Karolo Rege gloriosissimo, redintegrante XIV, largiore vero hereditate indepta I. Actum, etc.* D. Bouquet, t. IX. p. 513.

Digitized by Google

orgueil ne se montrait jaloux que parce que leurs projets étaient déjoués et leurs intérêts compromis. Robert, qui aspirait toujours à la couronne de son frère, fit tant, par ses intrigues, que les Grands, sous sa conduite, allèrent signifier à Charles qu'ils rétractaient leur serment d'obéissance et l'abandonnaient[1]. Le faible monarque renvoya Haganon et s'engagea même à déposer la couronne l'année suivante, si l'on n'était pas content de son gouvernement. Mais les concessions ne relèvent jamais le pouvoir et ne désarment pas les factieux. On sait par qui le duc Robert fut élu et couronné; l'on sait comment il reçut la mort de la main même de Charles-le-Simple, à qui le rappel de son fidèle Conseiller avait peut-être rendu de l'énergie, et nous n'avons pas à raconter ici ses nouveaux malheurs, la trahison de son autre Conseiller Ascelin, évêque de Laon[2], sa longue prison chez le comte de Vermandois et sa fin[3].

Héribert, comte de Vermandois, a flatté, servi, trompé, retenu captif Charles-le-Simple; mais il n'a pu obtenir sa couronne, et il guerroie, contre le Roi Rodolfe, par ses armes, par ses intrigues, par ses alliances même avec les Normands. Rodolfe se soutient à grand'peine, et si ses diplômes nous le montrent gouvernant comme ses prédécesseurs, nous pouvons leur opposer les actes de seigneurs aquitains, datés par une protestation en faveur du Roi *dégradé par les Francs*, et contre l'avénement de Rodolfe, *élu contre les lois*[4]. Eudes avait été déjà repoussé par des fidélités aussi persistantes. On le voit, la féodalité préludait aux rivalités et aux discordes inséparables de sa nature et qui deviendront sa perte. Elle ne pouvait pas s'entendre sur le suzerain qu'elle cherchait à se donner, et le plus puissant, le plus habile, le plus ambitieux devait toujours chercher à le devenir. Aussi le comte de Vermandois profita longtemps du fantôme royal qu'il gardait dans la prison de Saint-Quentin, comme d'une menace contre ses rivaux et le Roi. Cependant, Charles-le-Simple mourut avant Rodolfe, et l'impatiente ambition d'Héribert ne put être ni satisfaite, ni paisible. Il s'agita, mais ne devint point le successeur de Rodolfe. Les Grands, plus jaloux encore que désunis, ne s'entendirent que pour donner le trône au fils de Charles-le-Simple, que sa mère, fuyant les trahisons d'Héribert, avait conduit en Angleterre. Quelque affaiblie que fût l'autorité royale, quelque restreint que fût le royaume sur lequel régnerait Louis-d'Ou-

[1] *Pene omnes Franciæ comites Regem suum Karolum apud urbem Suessoniem, quia Huganonem, consiliarium suum, quem de mediocribus potentem fecerat, dimittere nolebat, reliquerunt* (Frodoardi presb. Eccles. Rem. Chron., ann. 920, p. 590.)

[2] Aimoin., lib. v, c. 44.

[3] Ann. 929.

[4] Annal. Bened., t. III, p. 498.; t IV, p. 41, 43, 76, etc.

Digitized by Google

tremer, quelque vain que fût son titre, il était de la race de Charlemagne, et la féodalité, s'élevant sans cesse, et de plus en plus affranchie de toute sujétion, était forcée, par de sanglantes divisions, à s'incliner encore devant un tel prestige. Et malgré les efforts de ce prince courageux, ses combats, ses alliances, ses tromperies pour étendre son royaume de Laon, les seigneurs, qui ne lui avaient ni restitué leurs domaines, ni promis plus de fidélité, laissèrent couronner son jeune fils Lothaire, au risque de lui trouver une ambition aussi menaçante et aussi peu scrupuleuse que celle de son père. Ce ne fut pas même le dernier Roi qui servit aux seigneurs à ajourner l'impuissante rivalité de leurs prétentions; les Carlovingiens eurent leur Childéric III; il s'appelait Louis, et son surnom est aussi le Fainéant.

Les Capitulaires de ces derniers princes, nous n'avons pas besoin de le répéter, ont la même forme et le même but. Si la forme présente quelques variations indifférentes, elles ne sont dues qu'aux inspirations des Chanceliers, peut-être de leurs subordonnés, et se résument toutes en une invocation plus ou moins directe à la puissance divine. Le but, nous l'avons également fait remarquer, est sans cesse le même, une donation à l'Eglise. C'est l'esprit, l'habileté, la nécessité de ce temps. Ces donations multipliées sont de plus en plus explicites, et, à mesure que la royauté, sentant fléchir son pouvoir, doit craindre l'inobservation de ses actes, elle les met sous la sauvegarde de ses vengeances et menace même de la damnation éternelle ceux qui ne respecteront pas la volonté du Roi et des évêques[1]. Et les évêques apposent à ces actes comminatoires leur signature après celle du Roi; les comtes les signent également. La féodalité ménage l'Eglise pour mieux dominer la royauté carlovingienne expirante.

Née sous les plus brillants auspices, agrandie par tant de victoires, cette royauté n'a duré que pour donner le temps de s'effacer à la gloire dont Charlemagne l'avait entourée. Chaque règne en a terni l'éclat, chaque acte en a diminué le pouvoir. Quand on compare les Capitulaires de ce grand prince à ceux de ses descendants, on est étonné de cette décroissance progressive de l'autorité, de ce rapide abandon des idées et de la force qui l'avaient constituée. Il a emporté sa puissance comme son génie, et les hommes qui le servaient de leurs armes ou de leurs conseils n'ont été remplacés, près des Rois de sa race, que par des successeurs aussi dégénérés qu'eux. C'est pourquoi la féodalité s'est établie sans efforts, grandissant près d'un trône qu'elle abaissait pour

[1] Res monasterii Sancti Theodorici, prope Rhemos, confirmat: *In nomine sanctæ et individuæ Trinitatis, Lotharius, divinâ propitiante clementiâ, Francorum Rex.* — ..... *Æternæ maledictionis anathemate damnetur, ut dignus perpetuæ ultionis pœnas luat, qui regale simul et pontificale decretum violare non metuit.* D. Bouquet, t. IX, p. 634.

Digitized by Google

l'occuper, qu'elle se disputa lorsqu'elle put l'atteindre, qu'elle combattit quand il voulut la soumettre, et que la civilisation moderne, malgré tant de révolutions, maintient à la hauteur où l'avait placée la civilisation précoce du temps de Charlemagne, cette gloire magnifique mais éphémère due à ses lois et à ses institutions.

§ 3.

DE LA FORME, DE LA PROCÉDURE ET DE LA JURIDICTION DU CONSEIL.

Nous avons recherché la composition du Conseil des premiers Rois, parmi les hommes que Tacite appelle leurs compagnons [1]. Nous ne pouvions le trouver ailleurs, dans ces temps où les peuples n'étaient ralliés qu'autour de leurs chefs, et où ils cherchaient des institutions et des frontières. Clovis, devenu chrétien, entouré d'évêques et victorieux, put poser quelques bases à l'autorité royale et en faire pressentir le développement et la force. Sa pourpre romaine la rattacha, comme à un germe fécond, aux principes et aux lois qui régissaient les Gaules. Aussi les actes de ses successeurs sont quelquefois empreints d'une espèce de régularité, d'un ordre qui s'améliore de règne en règne et qui signale des efforts constants pour affermir, par de sages mesures et des dispositions mieux étudiées, les progrès des mœurs ou les conquêtes de la victoire.

Les guerriers et les évêques accomplissaient ce double travail, et, Conseil du prince, ils étaient la seule expression de son pouvoir. Ils devaient suffire à tout. Le prince et les Grands, c'était la nation; ils combattaient et jugeaient; leur compétence n'avait ni divisions ni limites. Ce Conseil naturel et primitif comprenait donc tous les hommes puissants; ils entouraient le Roi; ils se seraient imposés, s'ils n'avaient pas été appelés. Aussi, les premiers Rois mentionnent les Grands qui ont pris part à leurs actes : Clovis III, son impérieuse mère; Childéric II, sa femme. La royauté ne sera pas de longtemps indépendante; elle ne le sera jamais sous les Mérovingiens.

L'étude de leurs actes nous a fait à peu près deviner comment ils étaient préparés et promulgués. Nous avons rencontré des Conseillers, des référendaires, des employés; une hiérarchie ressort de leurs devoirs, et nous voyons parmi eux les plus importants personnages de l'État, des généraux, des comtes, des archevêques. Ce Conseil ne diminue point sous les Carlovingiens, et Charlemagne revêt ses Conseillers des fonctions les plus éminentes, leur confie les missions les

[1] De Mor. Germ., c. 5; Capitul. an. 823, c. 2.

Digitized by Google

plus difficiles. Sous ses faibles successeurs, le pouvoir des Grands augmente de tout ce que perd la royauté. Ils ne conseillent plus le prince, ils le dominent et ils ne tarderont pas à le remplacer. La race de Charlemagne finira comme celle de Clovis, mais elle laissera plus puissants encore les Grands de l'État.

En examinant les actes des princes mérovingiens et les capitulaires de leurs successeurs, nous avons principalement recherché sous quelle forme et par quelles personnes ils avaient été préparés et promulgués. C'est la composition du Conseil, c'est le *personnel de ses membres*, comme on dirait aujourd'hui, qui nous a surtout préoccupé. Nous n'avons qu'indiqué les *affaires* qui lui étaient soumises, sans entrer dans l'examen approfondi de la nature de ces affaires et des manières diverses dont elles devaient être traitées. Dans les premiers temps, ainsi que nous l'avons fait observer, cette distinction était impossible; mais peu à peu les choses se sont classées, comme les personnes; l'histoire a pu suivre une lueur dans le chaos.

La domination romaine avait laissé des traces qu'il n'entre pas dans notre plan de constater, que les vainqueurs ne purent immédiatement effacer et que l'action chrétienne ne tarda pas à opposer aux caprices de barbares ignorants et farouches. Ils durent accepter les juridictions qu'ils n'avaient ni le temps ni la possibilité de transformer, et les peuples soumis continuèrent à être jugés par leurs anciennes lois[1]. Mais les nouveaux maîtres se réservèrent de prononcer par appel sur tous les jugements; la justice suprême appartenait à leur droit de conquête.

Nous n'avons pas à rechercher les différents degrés de cette justice. Elle descendait jusqu'à celle que les propriétaires exerçaient dans leurs terres[2] et les maîtres sur leurs esclaves[3]. Elle remontait avec la justice des comtes, reformée ou suppléée par celle des envoyés, jusqu'à celle du prince[4]. Les attributions des comtes, nous le savons, furent successivement agrandies par Pépin et par Charlemagne[5]. Elles le furent plus encore, lorsque d'officiers royaux ils devinrent suzerains, c'est-à-dire rivaux, et qu'ils prétendirent à une indépendance d'autant plus grande qu'ils eurent tous une cour judiciaire, où la féodalité ne se croyait soumise qu'à ses pairs.

Vainement l'autorité royale, en prescrivant à chacun de choisir un

[1] Decret. Clotarii II, cir. an. 595; Leg. Sal., tit. 60; Capit. excerp. ex Leg. Long. an. 802, c. 36.
[2] Append. act. vet., tit. 19-25, Baluz., t. II.
[3] Capit. excerp. ex Leg. Long., c. 12.
[4] Capit. de part. Sax., c. 31; Capit. an. 823, c. 26.
[5] Capit. Syn. Vern., an. 755, c. 23; Capit. Metens., c. 3-9.

Digitized by Google

suzerain[1], déclare-t-elle sa résolution de recevoir et de juger les appels même des vassaux de ses vassaux. Il fallait, pour maintenir ce droit, un autre caractère que celui de Charles-le-Chauve et des circonstances plus favorables au libre exercice de la puissance suprême. Aussi les comtes ne tardèrent pas à se soustraire entièrement au jugement des envoyés[2], et le Roi seul put, quelque temps encore, réformer leurs sentences.

Les affaires qui remontaient de toutes les juridictions subalternes jusqu'à la juridiction omnipotente du prince, étaient, dans l'origine, séculières ou ecclésiastiques, car le Roi était également le juge naturel des uns et des autres. Charlemagne est le premier qui se soit demandé *jusqu'à quel point un évêque ou un abbé doit se mêler des affaires temporelles, et un comte ou tout autre laïque des affaires spirituelles*[3]. Mais il ne continua pas moins à les décider toutes, et il est difficile de comprendre aujourd'hui jusqu'où s'étendait ce double exercice de son pouvoir. Alors le temps n'était pas venu de cette distinction d'autorité, si naturelle en droit, si difficile dans la pratique, même après tant de siècles, et c'est une gloire de plus, pour la sagesse de Charlemagne, de l'avoir entrevue.

Cependant toutes les affaires d'appel n'étaient pas indistinctement soumises au Roi. Hincmar nous apprend que le plus grand nombre d'entre elles étaient jugées par le Chapelain et par le Comte du palais. Nous avons vu comment Charlemagne choisissait les prélats à qui il confiait le soin de celles qui regardaient le culte. Leur charge était si bien comprise et leurs jugements si bien acceptés par le clergé, que lorsque les faibles Carlovingiens négligèrent une institution aussi utile à la bonne administration des affaires ecclésiastiques qu'à la force de l'autorité royale, ils soulevèrent de justes réclamations. Les évêques écrivent à Charles-le-Chauve pour lui demander d'établir, auprès de sa personne, quelqu'un qui remplît, pour les affaires de la religion, des fonctions analogues à celles du Comte du palais pour les affaires de l'État, qui reçût leurs envoyés et qui leur accordât ce qu'ils demanderaient avec raison[4]. Ces affaires ecclésiastiques étaient ou civiles ou criminelles : dans le premier cas, elles avaient dû être suivies pardevant le Comte[5]; dans le second, s'il s'agissait du clergé inférieur, l'Évêque avait instruit[6]; s'il s'agissait de l'évêque lui-même, il était

[1] Capit. Car. Calv., tit. 9; Adnunt. Car., c. 2.
[2] Capit., an. 803, c. 5; Capit., an. 823, c. 26.
[3] Capit., an 811, c. 4.
[4] Capit. Car. Calv., t. XXVII, c. 7.
[5] Capit. excerpt. ex. Leg. Long., c. 39; Loth., capit., tit. 5, c. 26.
[6] Capit. Carlom., tit, 3. Capit. Carol. Calv., tit. 40, c. 10.

Digitized by Google

justiciable des évêques de la province[1], quelquefois réunis avec les Conseillers du Roi[2]; et le Roi révisait les jugements[3]. L'autorité royale jouissait même de ce droit que si elle recevait un coupable en grâce, ou si le prince l'admettait à sa table, l'assemblée des ministres de la religion et des laïques devait aussi le recevoir à la communion religieuse[4]. Le pardon du souverain entraînait le pardon de Dieu; le douzième concile de Tolède a fait, de ce principe, une loi ecclésiastique.

C'est le Comte du palais qui recevait les affaires séculières, dont appel au Roi était interjeté. Ces affaires venaient de tout l'Empire. La loi punissait d'une amende quiconque mettait empêchement au voyage des personnes qui voulaient aller à la Cour se plaindre du premier juge[5].

Notre sujet ne comporte pas la recherche approfondie des juridictions inférieures auxquelles les affaires étaient d'abord déférées. Les espèces étaient distinctes selon l'importance du litige ou l'état des individus. Pour les juger, la loi salique nous montre les centeniers et des magistrats municipaux[6]; Charlemagne institue ou renouvelle, chez les Saxons, le tribunal des voisins[7]. Nous distinguons des juges provinciaux et des juges domaniaux[8]. Pépin et Charlemagne donnent un grand pouvoir aux comtes, et leurs attributions sont bientôt si étendues, que de quelque chose que l'on fût accusé, si l'on était cité à leur plaid, on devait y comparaître[9]. Ce plaid n'était autre que l'assise des voisins, transformée en tribunal supérieur par la présence du Comte. Ainsi de nos jours, car y a-t-il quelque chose de nouveau? le Président des assises seul fait, d'un tribunal civil, une cour criminelle, et, quand il ne préside plus, la cour reprend ses simples fonctions de première instance. Le comte jugeait donc de toutes les affaires, et les magistrats inférieurs jusqu'au vicomte, qui, comme le centenier, connaissait lui-même des matières contentieuses, excepté des causes d'état et de propriété, instruisaient les procès pour lui et lui en renvoyaient le jugement[10]. Cette compétence était presque générale, mais elle entraînait une grande responsabilité. Les juges alors étaient garants de leurs sentences. Ainsi, d'après la loi salique, les assesseurs qui n'avaient pas décidé selon la loi, payaient chacun quinze sols d'amende, tandis

[1] Hincmar. Epist. IV, ad Carol. Cal.
[2] Greg. Tur. Hist., lib. VIII, c. 2-7.
[3] Capit., an. 803, c. 2.
[4] Baluz., t. II, p. 368.
[5] Capit. de Pact. Sax., c. 26.
[6] Tit. 46, c. 1. Tit. 48. Tit. 63, c. 1.
[7] C. 4.
[8] Capit. de Villis, c. 56.
[9] Capit., lib. IV, c. 26.
[10] 1. Cap., an. 810, c. 2.

Digitized by Google

que, dans le cas contraire, le plaideur amendait son fol appel par la même somme payée à chacun d'eux[1]. Les Comtes, obligés de savoir les lois, afin qu'on ne rendît pas de mauvais jugements en leur présence, devaient se rendre partie contre tous ceux qui en appelaient[2].

Au-dessus de leur justice, plus près de la justice du Roi, était celle des Envoyés. Ils jugeaient les comtes, les évêques, les vassaux de la couronne. Leur plaid réformait toutes les sentences[3], et ils étaient obligés de le tenir dans plusieurs parties de la province, afin que tous ceux qui avaient des causes à porter contre les premiers juges, pussent s'y rendre sans trop de peine[4]; car il ne faut pas oublier qu'une action en appel était une action criminelle intentée par la partie qui avait été condamnée. Les juges subalternes s'y rendaient donc ainsi que les évêques et les comtes. Mais ceux-ci, devenus de puissants et grands vassaux, s'en abstinrent personnellement et se firent représenter; ils le faisaient déjà du temps de Charlemagne.

Telles sont, en résumé, les juridictions dont on appelait au Roi. L'on avait bien cherché à régler que certaines affaires seraient jugées en dernier ressort, en déterminant, par exemple, que les appels auraient toujours lieu dans les cas de déni de justice[5]; mais l'usage voulut qu'ils eussent également lieu lorsque les sentences étaient évidemment iniques, et elles le sont ordinairement pour la partie qui a succombé. Ainsi tout le monde en appelait au Roi. Le Comte du palais recevait ces causes. Il y en avait qu'un ordre du Roi réservait à son plaid[6]; d'autres pour lesquelles il fallait une autorisation expresse[7]. Ce triage fait, le comte du palais jugeait, en dernier ressort, celles qui étaient de sa compétence. Elles étaient graves et nombreuses, si on les apprécie par la composition de son tribunal. Il n'est point, comme celui des comtes ou des envoyés, formé d'assesseurs ordinaires. Le moine de Saint-Gall, en faisant la description des cérémonies de la réception des ambassadeurs grecs envoyés à Charlemagne, raconte qu'à l'entrée des appartements ils trouvèrent d'abord le Comte du palais tenant son audience au milieu des Grands de l'Empire[8].

Au Roi étaient réservées les plus importantes affaires, et deux capitulaires principaux nous donnent une idée de la nature de ces affaires. Le premier contient dix arrêts sur des intérêts concernant des

[1] Pact. Leg. Salic., tit. 60.
[2] Capit., lib. III, c. 59.
[3] Capit.., an. 803, c. 5.
[4] Capit., an. 812, c. 8.
[5] Capit., an. 755, c. 29.
[6] Hincmar Opus et Epist., tit. 14, c. 33.
[7] Capit., lib. III, c. 77.
[8] ..... *Quo cum venirent videntes comitem Palatii in medio Proverum consocianantem*..... Mon. Sanct. Gall. de Gest. Kar. Mag., lib. II, c. 9.

Digitized by Google

comtes, des évêques, le fisc, l'Eglise, des officiers royaux, de simples propriétaires ; le second est un procès entre un seigneur puissant et les personnes dont il a acquis les biens, qui les revendiquent[1]. Des affaires d'un intérêt plus général, celles qui exigeaient l'interprétation des lois, étaient renvoyées par Charlemagne au plaid général : « Si vos » doutes, écrit-il à un comte, regardent un point de jurisprudence » romaine, faites examiner le code ; mais s'ils sont relatifs à la loi sa- » lique, faites-en demander l'explication au plaid général[2]. » C'était aussi au plaid général qu'appartenaient les affaires de haute police, puisque Charles-le-Chauve traduisit devant lui l'archevêque Venilon, et que, sous la première race, deux évêques, accusés de félonie, furent également soumis au plaid formé par les autres évêques et par les Conseillers du Roi[3]. Ce plaid général n'a pas tardé à être confondu avec le plaid du Roi, avec la cour du Roi, avec son Conseil.

En effet, dans ces plaids, le Roi était entouré de tous les seigneurs clercs et laïques qui se trouvaient momentanément près de sa personne et de tous les grands officiers de la couronne qui ne le quittaient pas. Mais le nombre des premiers diminua de jour en jour par leur éloignement, par leur importance, par leur indocilité ; tandis que les seconds, par leur assiduité facile et par la pratique du pouvoir, obtenaient une prédominance incontestée. Aussi Hincmar dit-il qu'on faisait en sorte que les officiers de la couronne fussent en état de suppléer le Conseil suprême pour les grandes affaires. Ceux-ci se réunissaient aussi souvent que cela était nécessaire, tandis qu'il fallut des formalités de plus en plus difficiles pour convoquer tous les vassaux, et on ne pouvait les remplir que pour des affaires graves et extraordinaires. Déjà, vers la fin de la première race, un plaid général était un événement assez solennel pour qu'on en fît mention ; aussi nous savons qu'il y en eut deux sous Clotaire III ; quatre sous Clovis III, à qui Pépin rendit la couronne ; un sous Chilpéric II, tenu par Charles Martel ; un de son fils Karloman, et un dernier de Pépin-le-Bref lui-même, la cinquième année du règne du fantôme de Roi nommé Childéric.

Ainsi le plaid général, le conseil suprême de la nation, ne tarda pas à se confondre avec le plaid du Roi ; les grands vassaux furent égalés, bientôt dominés et remplacés par les grands officiers de la couronne, par les domestiques[4], par les Conseillers ordinaires du prince. Nous savons que Louis-le-Débonnaire siégeait avec eux trois fois la semaine

[1] Capit., an. 829 ; Aimoin., lib. v, c. 15 et 16.
[2] Capit., an. 803, c. 2.
[3] Greg. Tur. Epis. Hist., lib. VIII, c. 2.
[4] Leg. Ripuar, tit. 90.

Digitized by Google

pour rendre la justice, quand il était Roi d'Aquitaine, et une fois, quand il fut Empereur. Charles-le-Chauve, se rendant en Italie, recommandait à son fils de juger aussi une fois par semaine. Ces tentatives de régularité, que ne soutenait pas une énergique persévérance, étaient rendues vaines par les circonstances, et la procédure, devant le Conseil du Roi, n'était pas moins variable.

Les juges inférieurs, dont on appelait, devaient être présents par eux-mêmes ou par leurs envoyés, pour expliquer et justifier leurs sentences. Les parties se présentaient en personne ou étaient remplacées, les ecclésiastiques par leurs avoués [1], les serfs par leurs maîtres, les vassaux par leur suzerain, les hommes libres par des défenseurs. La règle commune était que chacun fût son avocat; dans quelques cas exceptionnels, la maladie ou l'impuissance, le juge lui-même expliquait l'affaire [2]. Au plaid du Roi, c'était le Comte du palais qui était le rapporteur ordinaire [3], et nous n'oublions pas que le Roi siégeait avec des vassaux, des officiers de la couronne, des optimats et domestiques [4], des Conseillers, ou enfin des ministres palatins, comme les appelle Clothaire, petit-fils de Dagobert [5]. Hincmar nous apprend que le jugement était précédé d'une discussion et d'une délibération [6].

Charlemagne, qui, au dire un peu obscur de cet archevêque, ne tenait que deux plaids généraux par année, avait en quelque sorte rendu sédentaire et permanent le tribunal de sa justice, lorsqu'il érigea Aix-la-Chapelle en capitale des Gaules [7]. Les membres de ce tribunal étaient les Conseillers du prince, ceux que Louis-le-Débonnaire qualifie ainsi, lorsque, devant eux, il donna une portion de ses Etats au dernier de ses fils [8]. Nous verrons cette assistance nombreuse diminuer encore et les actes royaux ne faire bientôt mention que du petit nombre d'officiers, dont la présence et la signature étaient jugées suffisantes. Déjà même, depuis longtemps, le Roi ne croyait pas avoir besoin d'une cour nombreuse pour juger les appels; car Eginhard rapporte que Charlemagne, au lieu de ne recevoir que ses familiers pendant qu'on l'habillait, faisait quelquefois introduire par le Comte du palais les plaideurs dont il pouvait seul juger le procès, et qu'après avoir entendu le rapport, il prononçait la sentence, comme s'il eût été sur son tribunal [9].

[1] Capit. lib. VII, c. 392.
[2] Capit. an. 802, c. 9.
[3] Marculf. Form., lib. I, tit. 37 et 38; Form. Sermond., tit. 33.
[4] Ibid., lib. I, c. 25.
[5] Baluze, t. II, p. 909.
[6] T. II, lib. I, c. 32.
[7] Aimoin., lib. V, c. 10.
[8] Capit., lib. V, c. 18 et 19.
[9] De vita et convers. Car. Magni.

Digitized by Google

Lorsqu'une requête était adressée au Roi, elle était examinée, et le Comte du palais envoyait au Comte du plaignant un *avertissement* ou une *charte d'audience*, qui lui enjoignait de contraindre le défendeur à satisfaire sa partie ou de l'envoyer en présence du Roi [1]. Voilà pourquoi Charles-le-Chauve prend tant de précautions pour que le Comte du palais ou son suppléant soit toujours auprès de son fils. Le refus d'obtempérer ne pouvait être jugé que par les armes. Nous ne tarderons pas à voir les Rois prendre l'oriflamme, pour faire exécuter leurs arrêts.

Sans doute, nous n'avons pas plus les procès-verbaux des séances de ces Conseils que l'état officiel des membres qui les composaient. L'histoire ne nous fournit point des détails aussi exacts. Elle deviendra plus positive à mesure que feront plus de progrès les institutions dues à l'autorité royale et cette autorité royale elle-même. En ce moment, la féodalité la domine et la frappe; la race de Charlemagne va disparaître sous ses coups. Mais la royauté ne périra pas, et les descendants de Hugues Capet ne tarderont pas à s'élever au-dessus de toutes les rivalités. Au lieu d'aller s'affaiblissant de règne en règne, comme les Carlovingiens, ils ne cesseront d'étendre leur pouvoir ainsi que leur royaume, et ils devront ce double succès, moins à la fortune de leurs armes qu'à la sagesse de leurs Conseillers.

DE VIDAILLAN.

(*La suite à la prochaine livraison.*)

[1] Aimoin., lib. v, c. 17 et 49; Marculf. Formul., lib. I, tit. 29.

Digitized by Google

PACIFICATION DE LA VENDÉE

EN 1795.

—

(*Reproduction et traduction interdites.*)

—

Aussitôt après le 9 thermidor, les plaintes des administrations locales, auparavant si mal écoutées, furent de nouveau adressées au comité de salut public. Les malheurs de la guerre, la dévastation du pays, l'universelle désolation furent racontés avec l'accent du désespoir. Tout était attribué au système suivi par Turreau qu'on appelait une affreuse conspiration. — « La désorganisation, l'insubordination des troupes, le pillage, le meurtre, le viol précédèrent l'incendie général. On commença par incendier des communes où les brigands[1] ne s'étaient jamais tenu; on brûla particulièrement les vivres et les fourrages; plus de cent mille tonneaux de grains furent la proie des flammes. Les cris des administrations et de tous les vrais patriotes furent étouffés, il ne resta plus à l'habitant des campagnes qu'à s'insurger de nouveau : s'il tentait de se réunir aux bons citoyens, il trouvait une mort certaine; s'il restait chez lui, il la trouvait également. Les laboureurs employés aux charrois de l'armée ne furent pas même épargnés; enfin, tous les crimes capables d'assouvir l'ambition, l'intrigue et la cupidité des chefs ou des soldats furent commis. Notre malheureuse contrée, devenue un vaste champ de ruines, fut entièrement abandonnée à nos nouveaux ennemis, qui, par les barbaries exercées contre eux, furent animés de la rage et des fureurs du désespoir.

« Le traître Robespierre fit incarcérer ceux qui osèrent venir à Paris pour dire la vérité. Maintenant que vos regards se portent sur la Ré-

[1] On sait que les révolutionnaires donnaient le nom de brigands aux Vendéens, à ce *peuple de géants* qui défendait ses croyances et ses libertés contre la tyrannie de la Convention. (*Note du Directeur.*)

Digitized by Google

publique entière, extirpez le cancer qui nous ronge. Plus de Vendée, plus de Chouans; de bonnes troupes, des généraux républicains, des représentants qui voient par eux-mêmes, voilà le remède à nos maux[1]. »

Le premier témoignage d'un changement dans la politique du comité, fut la destitution du général Huché; elle lui fut notifiée dès le 8 août, dix jours après le 9 thermidor.

Le 17 août, sur le rapport de Barrère, la Convention nomma pour commissaires près l'armée de l'Ouest, Dornier, Guyardin et Laignelot; les deux derniers s'étaient montrés ardents et cruels dans leurs précédentes missions. Laignelot surtout avait laissé de tristes souvenirs à Rochefort et à Brest; mais il avait été passé par Hentz et Francastel, les amis et les protecteurs de Turreau, et avait fini par se trouver un modéré; c'était en cette qualité qu'il était choisi. Vimeux fut remplacé par un général Damas aussi peu connu que lui.

Les instructions données au nouveau général lui prescrivaient une guerre défensive; il devait resserrer graduellement les rebelles, empêcher les communications entre leurs diverses armées, protéger les convois, rétablir la discipline, punir les actes de brigandages et de cruauté, chasser avec ignominie les officiers ou sous-officiers qui s'enivreraient ou donneraient l'exemple de mauvaises mœurs. Les représentants du peuple reçurent des indications plus générales. « Ils remettront à l'ordre du jour la justice et le désintéressement. Les mœurs, la voie de persuasion, la bonne foi seront mises en vigueur. Ils exigeront que les chefs donnent l'exemple de l'activité et de l'austérité des principes. »

Le comité posait des limites aux actes de sévérité : « Tous les chefs de brigands, tous ceux qui ont accepté des grades parmi eux seront punis de mort. Ceux qui n'auront été qu'égarés ou entraînés par la violence seront pardonnés. »

Le comité s'occupa aussi d'une classe d'individus qui, dans le cours des guerres civiles de l'Ouest, a toujours été la plus malheureuse. Lorsque les habitants connus pour patriotes, ou supposés tels, se réfugiaient dans les villes, fuyant la persécution et les mauvais traitements des rebelles, laissant derrière eux leurs maisons pillées et leurs fermiers rançonnés, les autorités révolutionnaires les tenaient pour suspects; quelquefois on leur refusait asile; les colonnes infernales en massacrèrent qui cherchaient un refuge. Souvent ils étaient détenus en prison; il y en eut qui périrent sur l'échafaud. Et pourtant, ils arrivaient à Nantes, à Angers ou à Niort exaspérés contre les Ven-

[1] Lettre des administrateurs du district de Chollet réfugiés à Angers, adressée à la Convention, 7 août 1794.

Digitized by Google

déens, provoquant des mesures de répression, implorant les généraux pour être ramenés chez eux, lorsque la troupe aurait chassé les brigands. C'est ainsi qu'il existait, entre les réfugiés et les Vendéens, une défiance et une rancune réciproques dont l'effet s'est montré dans tous les renouvellements d'insurrection et dans les luttes des partis politiques.

Le comité de salut public autorisa les réfugiés à résider dans toute la République, pourvu qu'ils n'approchassent pas à deux lieues de Paris et à dix lieues des villes maritimes, ce qui était une précaution dure et inutile; les représentants en mission tardèrent peu à la modifier.

Les nouveaux commissaires de la Convention commencèrent par destituer et dénoncer au comité de salut public les officiers généraux qui avaient commandé les colonnes incendiaires, ou que la voix publique accusait d'actes de cruauté. En même temps, les réclamations et les renseignements sur tout ce qui s'était passé dans la Vendée pendant le règne de la Terreur, affluaient à la Convention. Les représentants, qui avaient pris courage contre la Montagne, se rendaient organes de cette plainte universelle. Les procès des Nantais, puis du comité révolutionnaire, la mise en accusation de Carrier, les poursuites ordonnées contre Turreau, Huché et Grignon, changèrent complétement la situation. Hoche fut envoyé en Bretagne, Canclaux fut nommé commandant de l'armée de l'Ouest.

Cette justice tardive, mais qui était installée soudainement, achevait de désorganiser les armées républicaines, et rendait impossible, pendant la transition d'un système à l'autre, tout plan militaire, toute suite dans les opérations. Les rebelles en profitaient pour obtenir des succès, partiels à la vérité, puisque chez eux rien ne se faisait non plus avec ensemble.

Charette attaqua deux des camps retranchés que les républicains avaient établis et obtint l'avantage le plus signalé qu'il eût remporté depuis le commencement de la guerre civile. A aucune autre époque il n'avait semblé plus maître de la rive gauche de la Loire-Inférieure; il poussait des partis jusqu'au voisinage de Nantes.

De tels succès donnaient aux officiers vendéens de présomptueuses espérances; pour obtenir leur soumission, et même pour les disposer à traiter, il fallait leur faire sentir leur réelle faiblesse et leur impuissance; mais il n'y avait d'illusion que dans l'esprit des chefs; dès qu'on laissait les habitants en repos, dès qu'ils étaient traités avec justice et douceur, ils étaient portés à se soumettre, et se montraient peu disposés à combattre lorsqu'ils n'avaient plus à se défendre ou à se venger.

Au mois de décembre, de nouveaux commissaires de la Convention,

Digitized by Google

qui cette fois avaient été pris dans les rangs des modérés et parmi les députés des départements de l'Ouest, présentaient au comité de salut public un mémoire sur les moyens de terminer la guerre de la Vendée.

« L'armée des rebelles, disaient-ils, se compose de deux éléments : le premier comprend les brigands aguerris qui ne quittent pas les drapeaux; un ramas d'émigrés, de prêtres, de garde-chasse, de braconniers, de déserteurs et de contrebandiers.

» Le second se compose des cultivateurs et habitants du pays, égarés par le fanatisme et dont le royalisme s'est servi; la plupart ne marchent maintenant que par contrainte. »

Les auteurs du mémoire rejetaient avec indignation les projets de Turreau et des généraux jacobins. « La Convention n'a jamais voulu exterminer jusqu'au dernier homme une population qui, après tant de massacres, est encore de deux cent mille individus[1].

« Il faut donc écouter la voix de l'humanité, user d'indulgence et conquérir ces départements par la persuasion. On devrait établir des communications avec les rebelles, éclairer les cultivateurs et leur persuader qu'un prompt et sincère repentir peut faire oublier le passé.

» Si l'ennemi était aux portes du sénat, nous vous dirions : Guerre à mort à tous les rebelles ! qu'ils soient exterminés jusqu'au dernier; mais nos armées sont partout victorieuses, et nous vous disons : Consolation aux victimes malheureuses de la rébellion, appui aux faibles, encouragement aux hommes égarés qui veulent revenir. Un décret d'amnistie pourra seul fixer les irrésolutions des rebelles et amener la fin de la guerre.

» L'acte de la Convention qui a traduit Carrier au tribunal révolutionnaire, les poursuites ordonnées contre les généraux ont déjà enlevé un grand nombre de partisans à Charrette et à Stofflet. »

Le comité accueillit ce mémoire et proposa à la Convention un décret qui fut adopté.

« Toutes les personnes connues sous le nom de rebelles de la Vendée et de Chouans, qui déposeront leurs armes dans le mois qui suivra la publication du présent décret, ne seront ni inquiétées, ni recherchées pour le fait de leur révolte.

» Pour l'exécution du présent décret les représentants du peuple Menuau, Delaunay, Gaudin, L'Official, Morisson et Chaillou, se rendront dans les départements de l'armée de l'Ouest, et les représentants

[1] Une statistique compulsée avec soin et conscience par M. Cavoleau, ancien secrétaire général de la préfecture de la Vendée, estime qu'après les guerres civiles, la population des départements insurgés, auparavant de sept ou huit cent mille âmes, était diminuée de cent cinquante-neuf mille.

Digitized by Google

Guermeur et Guezno dans les départements de l'armée des côtes de Brest et de Cherbourg.

» Ces représentants sont investis des mêmes pouvoirs que les autres représentants déjà envoyés près de ces armées. »

Ce décret ne faisait aucune distinction entre les chefs et les soldats des armées rebelles. L'amnistie était générale : étonnante concession qui prouvait à la fois et les progrès de l'opinion et l'esprit de prudence du comité de salut public. Lorsqu'on veut trouver quelque habileté dans la conduite du gouvernement conventionnel, c'est après le 9 thermidor qu'il faut la chercher.

Une proclamation accompagnait ces sages dispositions; on n'était pas encore désabusé sur le pouvoir des paroles déclamatoires.

— « Ces climats fertiles, que la nature avait destinés à être le séjour du bonheur, sont devenus des lieux de carnage et de proscription. La terre, couverte de ruines et de cyprès, refuse à ceux qui survivent les subsistances dont elle était prodigue.

» Des fourbes ont abusé de votre inexpérience; c'est au nom d'un ciel juste qu'ils armaient vos mains d'un fer parricide; c'est au nom de l'humanité qu'ils dévouaient à la mort des milliers de victimes; c'est au nom de la vertu qu'ils attiraient chez vous des scélérats de toutes les parties de la France, qu'ils faisaient de votre pays le réceptacle de tous les monstres vomis du sein des nations étrangères.

» Pourquoi avez-vous rejeté la lumière qui vous était offerte pour ne saisir qu'un fantôme cruel? Vous avez préféré des maîtres à des frères, les torches du fanatisme au flambeau de la raison... Il vous reste encore un asile dans la générosité nationale. Oui, vos frères, le peuple français tout entier, veut vous croire plus égarés que coupables; ses bras vous sont tendus.

» La Convention vous pardonne, si votre repentir est sincère, sa parole est sacrée. Si d'infidèles délégués ont abusé de sa confiance et de la vôtre, il en sera fait justice.

» Français, n'appartenez-vous plus à ce peuple sensible et généreux? Les liens de la nature sont-ils brisés entre nous? Le sang des Anglais a-t-il passé dans vos veines? Voulez-vous massacrer les familles de vos frères vainqueurs de l'Europe, plutôt que de partager leur gloire?

» Non, l'éclair de la vérité a frappé vos regards; déjà plusieurs d'entre vous sont rentrés, et la sécurité a été le prix de leur confiance. Revenez tous; que vos foyers soient désormais sûrs et paisibles; que les champs soient cultivés; que l'abondance renaisse; que les communications soient rétablies. Ne songeons plus qu'à nous venger ensemble de l'ennemi commun, de cette nation implacable qui a lancé parmi nous les brandons de la discorde; qu'une guerre à mort passe avec tous ses fléaux des bords de la Loire aux bords de la Tamise. »

Digitized by Google

Ce pompeux langage, inintelligible pour les paysans vendéens ou chouans, devait encore moins émouvoir leurs chefs et leurs officiers, ils n'étaient nullement disposés à abdiquer des opinions pour lesquelles ils combattaient avec un courageux dévouement depuis deux années, au moment où la République semblait désespérer de les vaincre : leur offrir une amnistie lorsqu'ils se croyaient redoutables, et un pardon lorsqu'ils regardaient plus que jamais leur cause comme noble et sainte, c'était se méprendre étrangement. Le comité et la Convention eurent bientôt à reconnaître que pour terminer la guerre civile, il fallait se résigner à d'autres conditions.

Les représentants qui venaient d'être envoyés aux armées s'aperçurent qu'ils n'obtiendraient aucun résultat sans négocier avec les chefs ; mais établir des communications entre deux armées qui n'avaient entre elles ni foi ni loi, qui avaient aboli le droit des gens observé dans les guerres régulières entre nations civilisées, c'était déjà chose difficile. Un représentant nommé Ruelle, homme de peu d'esprit, mais porté de bonne volonté pour le rétablissement de la paix, allait habituellement chez madame Gasnier, créole réfugiée à Nantes; après avoir été enfermée comme suspecte et mise en liberté par la protection de Prieur de la Marne, elle était le centre d'une société où les représentants venaient volontiers. Madame Gasnier avait acquis ainsi une sorte d'influence et de crédit. Elle parla d'abord au général Canclaux de la possibilité d'ouvrir une négociation avec Charette dont elle connaissait la famille. Le général ne pouvait prendre sur lui une si grave détermination; il avait déjà passé pour suspect; il était noble et noté comme républicain peu zélé : — « Parlez-en à Ruelle, » répondit-il.

Elle offrit à Ruelle de se rendre, avec une sœur de Charette qui était de ses amies, auprès du chef vendéen et de lui porter des propositions; mais il fallait auparavant que la Convention rapportât le décret qui mettait sa tête à prix. Le représentant se montra empressé à devenir le premier et le principal agent d'une si importante affaire. Il voulut voir mademoiselle Charette, qui vivait cachée dans un asile à Nantes, Toute sûreté lui fut donnée; elle promit d'aller trouver son frère et de conduire avec elle un envoyé de la République; elle ajouta qu'elle n'avait aucun crédit ni influence sur lui, et qu'il était d'un caractère à ne prendre conseil de personne.

Il s'agissait maintenant de trouver un homme à qui cette mission pût être confiée sans compromettre aucunement ni le gouvernement républicain, ni les commissaires de la Convention. Envoyer un fonctionnaire public, un officier de l'armée, ou même un simple citoyen connu pour républicain, c'eût été mettre en défiance le général vendéen, et s'engager dans une démarche peu conforme à la dignité de la Convention.

Digitized by Google

Ruelle venait d'affranchir de toutes poursuites un ami de madame Gasnier, M. Bureau de La Batardière, ancien membre de la chambre des comptes de Nantes, homme d'un esprit frivole, sorte de plaisant de société, qui, pendant la Révolution, n'avait jamais eu aucune opinion. Dans tout autre temps, on l'eût regardé comme sans conséquence; mais pendant la Terreur il avait été mis sur la liste des émigrés, et contraint à vivre caché, pour échapper à Carrier et au comité révolutionnaire. Il parut à Ruelle l'homme le mieux choisi pour ne pas inquiéter les Vendéens et pour n'engager aucune responsabilité.

Mademoiselle Charette le conduisit, non sans péril, ni sans quelques coups de fusil tirés sur leur voiture[1], à travers les avant-postes vendéens, au quartier-général de son frère. Il le reçut froidement, n'entra point en conversation avec lui; mais il dit à sa sœur et à madame Gasnier : — « J'aurais mieux aimé conférer avec le général Canclaux ou un de ses aides-de-camp. » — Il proposa donc une entrevue avec Ruelle et Canclaux, ajoutant qu'avant d'engager une négociation, il voulait connaître le vœu des habitants, des propriétaires et de l'armée.

Charette désirait maintenant la pacification, il en sentait l'indispensable nécessité. Les succès obtenus trois mois auparavant, ces camps retranchés qu'il avait forcés ne lui avaient point procuré une bonne position. L'inaction presque complète des deux armées, cette espèce d'armistice, avait été fort contraire aux Vendéens; les postes républicains étaient établis d'une manière moins attaquable; ils cernaient le territoire assez vaste occupé par Charette et coupaient ses communications. La discipline était rétablie parmi les soldats de la République; ils ne dévastaient plus les campagnes; les paysans avaient pu faire leurs récoltes avec sécurité, et goûtaient le repos qui depuis longtemps ne leur avait pas été permis : ils se demandaient à quoi leur avait servi cette guerre, et comment ils seraient dédommagés de leurs maisons brûlées, consolés de la perte de leurs parents ou de leurs amis.

Les munitions manquaient complètement ; il n'y avait plus de convois à surprendre et à enlever; plus de déroutes de l'armée républicaine où l'on s'emparait de canons et de caissons. Au moment où commencèrent les négociations, il n'y avait pas en magasin trente livres de poudre.

Outre ces circonstances, qui devaient faire désirer aux chefs vendéens la fin de la guerre, ils ressentaient l'influence de la situation générale. La chute de Robespierre, la fin du règne de la Terreur, les victoires des armées républicaines, la paix déjà conclue ou négociée avec plusieurs des puissances coalisées, leur donnaient à penser; ils ne pouvaient plus espérer de vaincre la Révolution, ils comprenaient

[1] Mémoires manuscrits de M. l'abbé Remaud. — Notes de M. Auvynet.

Digitized by Google

quelle était sa force, et commençaient à regarder comme possible qu'un gouvernement régulier en dérivât et rétablît le bon ordre en France. L'esprit de réaction, qui chaque jour prenait plus d'essor, leur donnait aussi quelque espérance de voir la monarchie rétablie par ce progrès de l'opinion.

Depuis que la guerre avait pris un caractère plus civilisé; depuis que les officiers et les soldats républicains ne recevaient plus l'impulsion de généraux ou de représentants féroces, et n'avaient plus à exécuter leurs ordres sanguinaires, il y avait souvent des communications entre les avant-postes; les bleus prêtaient aux brigands des journaux que depuis longtemps ils n'avaient point lus; ils avaient ensemble des conversations; on n'était plus dans cette complète ignorance de ce qui se passait dans chaque parti.

Toutefois, Charette et ses officiers avaient peine à se résoudre; il y avait en eux un fonds de méfiance, de haine, d'orgueil et de rancune; ils sentaient combien était profonde et ineffaçable leur incompatibilité avec les révolutionnaires de toute nuance, il leur répugnait d'entrer en relations avec eux; l'idée de se soumettre était inadmissible; transiger était une pensée qui les offensait.

D'ailleurs, parmi les officiers, il s'en trouvait qui étaient formellement opposés à la pacification. Les gentilshommes, les propriétaires du pays, les hommes éclairés, concevaient très bien comment elle pouvait être nécessaire; mais ceux qui, des derniers rangs de la société, sans éducation, sans réflexion et sans discernement, par leur bravoure et leur capacité militaire, s'étaient élevés à un commandement; mais les déserteurs, mais les transfuges que l'amnistie pouvait préserver du châtiment mais non pas du mépris, ceux-là, véritables aventuriers, ne voulaient ni la paix, ni le rétablissement de l'ordre: or, ils étaient nombreux. Charette aimait à choisir parmi eux ses officiers et ses chefs de division. Par caractère et par situation, il exerçait son autorité avec dureté et despotisme. Il lui fallait une obéissance d'infériorité qui pût supporter ses emportements, et parfois même sa brutalité. Il avait établi dans sa troupe permanente des châtiments corporels, sans permettre aux officiers subalternes de les appliquer; ce droit n'appartenait qu'aux grades élevés. Avec une tel mode de discipline, avec un tel gouvernement de son armée, il s'était entouré d'hommes vaillants et propres à ce genre de guerre, mais grossiers et plus difficiles à persuader qu'à commander[1].

Charette convoqua à son quartier-général de Vieille-Vigne ses chefs de division et les principaux propriétaires du pays. Il s'était aupara-

[1] Notes de M. Auvynet, secrétaire de Charette, insérées à la suite des Mémoires de madame de La Rochejaquelein; édition de Baudouin.

Digitized by Google

vant enquis exactement des moyens qui lui restaient pour nourrir son armée pendant l'hiver. Son commissaire ordonnateur était l'abbé Remaud, curé de Maché, homme énergique et de grande intelligence, qui était en même temps aumônier du quartier-général et avait beaucoup d'influence sur les paysans. D'opinion et de courage, il était fort opposé à la paix[1]; mais il n'en fallait pas moins dire la vérité à son général. La guerre n'avait point permis d'ensemencer la même étendue de terres que dans les années ordinaires; à peine avait-on recueilli assez de blé pour nourrir les habitants. — « Vous avez de quoi empêcher le pays de mourir de faim, lui dit Charette, mais pas de quoi fournir à la subsistance de l'armée. Vous savez que l'ordre est impossible à établir dans les distributions, et qu'un soldat consomme deux fois plus qu'un paysan. Donnez-moi du pain et je continuerai la guerre. Puisque vous ne pouvez empêcher mes hommes de mourir de faim, je vais faire la paix. »

Ce fut le plus puissant motif qui décida Charette, dans la réunion qu'il avait convoquée. Delaunay, l'un des principaux chefs, et deux autres, furent les seuls qui ne reconnurent pas la nécessité de la paix. Ils s'y opposèrent vivement; n'étant pas écoutés, ils s'en allèrent, emmenant avec eux quelques paysans.

Charette chargea donc MM. de Bruc et de Bejarry de se rendre à Nantes pour conférer avec les commissaires de la Convention; mais il ne leur donna aucun pouvoir et n'autorisa aucun commencement de négociation.

Les représentants s'étaient engagés fort avant, et cette grande affaire suivait une marche plus rapide qu'ils ne l'avaient peut-être prévu; Ruelle se rendit à Paris. Sans doute, il exposa au comité quelle était la vraie situation; mais lorsqu'il parut à la tribune de la Convention, ce fut pour raconter tout autre chose que la vérité.

— « J'arrive, dit-il, de l'armée de l'Ouest; le décret d'amnistie a été accueilli avec transport; les rebelles, sans qu'il ait été conclu aucune négociation, nous ont rendu nos prisonniers; ils nous ont fourni des fourrages. Les avant-postes des deux armées ont fraternisé et crié « Vive la République! » Nous sommes venus ici pour concerter, avec les comités du gouvernement, des mesures d'exécution. Nous avons l'espoir de terminer sous peu cette guerre. »

Aucun orateur ne révoqua en doute le récit de Ruelle. Clauzel se plaignit que la Convention n'eût pas donné à ses commissaires des pouvoirs suffisants, et demanda qu'ils fussent autorisés d'une manière illimitée à traiter avec les chefs vendéens, pour les amener à rentrer dans le devoir.

[1] Mémoires manuscrits de l'abbé Remaud.

Digitized by Google

Bourdon de l'Oise répondit qu'ils avaient tous les pouvoirs nécessaires. — « Ne laissons pas croire à nos frères égarés que les commissaires de la Convention n'ont pas la faculté d'assurer leur repos et leur bonheur. Si on ne les eût pas poussés au désespoir en leur manquant de foi, nous aurions cinquante mille concitoyens de plus, nous aurions de bons soldats, qui, dans les rangs de nos armées, auraient fait sentir à l'ennemi qu'eux aussi sont Français. »

La Convention déclara que les représentants avaient des pouvoirs suffisants. Muni de cette autorisation, Ruelle revint à Nantes. Deux jours après, un décret annula le jugement d'une commission militaire qui avait condamné à mort madame de Bonchamp. Une pétition signée d'un grand nombre d'habitants de Nantes attestait que, sur ses instances, son mari, général vendéen, avait sauvé la vie à six mille prisonniers républicains. Les efforts de quelques-uns d'entre eux avaient réussi à lui faire obtenir un sursis, et, depuis six mois, elle était entre la vie et la mort.

Ruelle demanda que cette mesure fût étendue à tous les individus condamnés comme rebelles de la Vendée et qui n'avaient pas été exécutés. Cette proposition fut appuyée par Garnier de Saintes; c'était pendant qu'il était en mission au Mans, que la commission militaire avait condamné madame de Bonchamp et beaucoup d'autres victimes. Aucun des représentants qui avaient présidé aux cruautés de cette guerre ne paraissait se souvenir de ce qu'il avait fait ou ordonné. La Convention voulait à tout prix pacifier la Vendée; elle rapporta aussi un décret par lequel il était enjoint aux tribunaux révolutionnaires de condamner à mort les individus qui se dérobaient à la déportation.

Pendant que Ruelle était à Paris, les officiers envoyés par Charette étaient venus à Nantes en toute assurance et sous la garantie des représentants. Leur présomption et leur étourderie étaient telles, qu'on aurait pu supposer qu'ils étaient envoyés par un vainqueur pour imposer des conditions aux vaincus. Un des représentants en mission auprès de l'armée du général Hoche était venu à Nantes, car on avait lieu de croire que les Chouans voudraient négocier de concert avec Charette. Il arrivait d'un pays où la guerre avait un tout autre caractère, et où les chefs de bandes, qui agissaient toujours isolément et par coups de main, ne reconnaissaient guère de subordination et imposaient peu de discipline à leurs hommes. En outre, le général Hoche n'était pas de caractère à traiter de la pacification avec tant de laisser-aller. Boursault, consterné de ce qu'il voyait, écrivait au comité de salut public:

— « Le fait n'est que trop vrai, chers collègues; des brigands ont paru dans Nantes au théâtre, dans les places publiques royalement décorés des couleurs de la révolte et du crime. Un arrêté de nos col-

Digitized by Google

lègues a mis fin à ce scandale; mais ils n'en avaient pas moins insulté à la République, au moment même où sa clémence les rappelait dans son sein. Rien ne me paraît plus incertain que la rentrée de ces hommes égarés. S'ils se rendent, que de mesures vous avez à prendre pour les contenir! S'ils ne se rendent pas, que de célérité vous devez apporter dans les moyens répressifs! Il n'y a pas un moment à perdre.»

Mais ce n'était pas Boursault qui était chargé de s'entendre avec les envoyés de Charette. Soit les représentants, soit M. Bureau leur laissaient dire toutes leurs exigences et ne décourageaient pas leur espoir; ils demandaient le rétablissement de la monarchie, et on leur répondait que le cours naturel des événements, le déchirement des partis, l'esprit de réaction, la lassitude générale, le rapprochement que la paix allait opérer entre la France et les puissances de l'Europe, pourraient bien amener ce dénouement de la Révolution, mais que ce n'était pas un article proposable dans la négociation.

Charette avait trop de bon sens pour supposer qu'il imposerait une condition qu'à peine il aurait pu se flatter de réaliser s'il avait vaincu et exterminé les armées de la République; mais il jugea que la pacification serait conclue dans des termes qui lui laisseraient son armée, son influence sur la population du Bas-Poitou, qui satisferaient les paysans et le clergé, et qui lui donneraient la trève nécessaire pour recommencer la guerre avec des circonstances plus favorables: d'ailleurs, il obéissait à la nécessité.

Le chef le plus important, parmi les Chouans, était alors un officier de fortune nommé Désoteux de Cormatin. Il avait d'abord été partisan zélé de la Révolution, successivement dans l'état-major de la garde nationale de Paris, attaché à M. de Bouillé et compromis dans la fuite de Varennes, puis dans la garde constitutionnelle du Roi, enfin émigré. Le comte de Puisaye, qui s'était mis, par ses projets plus que par son action, à la tête de toute la chouannerie, et qui, tantôt en Angleterre, tantôt en France, croyait et semblait conduire la guerre civile de Bretagne, avait accordé toute sa confiance à Cormatin; il l'avait laissé comme son lieutenant, pour combiner les mouvements des bandes de cette région et les rattacher à un centre. L'un et l'autre pensaient que pour la cause royale et le service des princes, qui commençaient à être en relation avec les chefs des diverses rébellions, il y avait tout avantage à conclure une trève sous le titre de pacification. Ainsi, on aurait le temps de donner une meilleure organisation aux armées insurgées, de les fournir de munitions. Au moyen de ce délai, on verrait à profiter des crises probables de la politique intérieure, des discordes qui divisaient la Convention, du progrès de l'opinion publique. Puisaye, ainsi que Charette et beaucoup de royalistes comptaient même sur la défection de quelques généraux. Dans cette confiance, il

Digitized by Google

écrivit une longue lettre à M. de Canclaux, s'imaginant qu'étant gentilhomme et fort honnête homme, d'opinion modérée, ennemi des excès révolutionnaires, il pourrait être tenté de contribuer à la restauration de la monarchie. La lettre fut interceptée. Canclaux était si loyal et d'un caractère si honorable, qu'à peine s'eleva-t-il un soupçon contre lui dans l'esprit méfiant des commissaires conventionnels.

Si les Chouans étaient disposés à traiter avec la République, de concert avec Charette, il n'en était pas de même de Stofflet.

Depuis quelques mois, les deux chefs vendéens vivaient déjà en mauvaise intelligence et ne combinaient plus leurs opérations. Stofflet, malgré ses qualités militaires, avait l'esprit faible et borné; il savait se battre et commander ses soldats, mais il n'avait pas l'esprit de conduite, et s'était donné entièrement à l'abbé Bernier, qui déjà, et dès le commencement de la guerre de la Vendée, y avait eu un rôle important. Pendant la campagne d'outre-Loire, il avait pris plus d'influence encore, mais n'avait pu acquérir auprès des Chouans l'espèce d'autorité qu'il exerçait sur les paysans angevins. Il revint sur la rive gauche et s'empara entièrement de l'esprit de Stofflet.

La région située au nord du Bocage était cernée par les républicains moins étroitement que la rive gauche de la Sèvre et le pays de marais où Charette faisait la guerre; il était plus facile d'y entretenir une rébellion armée.

L'abbé Bernier devint l'administrateur et l'homme politique de l'insurrection d'Anjou. Dès le mois de juin 1794, il s'occupa à donner une organisation régulière à l'armée de Stofflet. Le conseil général militaire décréta un règlement tel que sous un gouvernement puissant et bien obéi, un ministre de la guerre aurait pu l'établir; le recrutement devint obligatoire pour les paroisses; une troupe soldée et permanente fut formée de déserteurs, d'étrangers et d'hommes de bonne volonté; l'habillement et l'armement furent prescrits uniformément pour chaque corps.

Afin de solder toutes ces dépenses, l'abbé Bernier créa un papier-monnaie. Stofflet eut donc une armée toute différente de celle de Charrette. Étant serré de moins près, il n'entreprenait aucune expédition contre les républicains, qui de leur côté avaient cessé la guerre offensive. Comme il n'exécutait point la promesse faite par lui de combiner ses opérations avec les Vendéens du bas Poitou, il pouvait mettre jusqu'à un certain point les règlements de Bernier à exécution. Ils vivaient l'un et l'autre assez tranquillement dans le château de Maulevrier.

Au milieu de l'asile impénétrable de la forêt de Vezins étaient établis dans des cabanes de branchages, des hôpitaux pour les blessés, des ateliers, une fabrique de poudre, une imprimerie et une presse à assignats.

Digitized by Google

Cette façon de faire la guerre civile et le peu de fidélité de Stofflet à tenir ses engagements, offensèrent gravement Charette. Il l'engagea à se trouver à un conseil de guerre où devaient être traités les intérêts communs de toute l'insurrection. En ce moment la Vendée était divisée en quatre commandements distincts : les paroisses où se recrutaient les rassemblements de Marigny aux environs de Bressuire obéissaient maintenant à un chef nommé Richard, qui n'agissait guère hors de son canton; sur la rive gauche de la haute Sèvre, M. de Sapinaud était à la tête d'une troupe beaucoup plus nombreuse; il était parent et ami de Charette et recevait ses directions.

Stofflet refusa de se rendre à la réunion de Beaurepaire et le conseil prit un arrêté par lequel la constitution militaire, œuvre de l'abbé Bernier, fut déclarée non avenue, comme donnée en infraction des articles par lesquels tous les chefs s'étaient précédemment promis qu'aucune chose concernant le bien public ne serait admise sans leurs concours et consentement. Les motifs de cet acte étaient sévèrement présentés : l'émission des assignats et la solde donnée à la troupe permanente étaient le principal grief; puis il était dit : « Considérant l'aveu sincère et publiquement émis par vous que vous ne faites la guerre que pour vous, l'infraction de votre parole d'honneur et de vos engagements, enfin le mépris de tout principe d'honneur et de tout ordre. »

L'arrêté fut envoyé sous une enveloppe qui portait pour toute suscription : « à Stofflet; » le titre de général lui était refusé.

Un tel procédé entraînait une rupture complète; l'abbé Bernier écrivit une longue réponse : elle expliquait, d'une manière convenable et dans un langage mesuré, comment et pourquoi les mesures tant blâmées avaient pu et dû être prises. En effet, si le règlement de Stofflet paraissait peu applicable à des bandes d'insurgés, il était vrai de dire aussi que dans une guerre civile, chaque chef est par la force des chose à peu près maître des moyens qu'il croit devoir employer.

Mais sous une forme moins insultante, la réponse de Stofflet n'était pas moins blessante que l'arrêté des chefs du bas Poitou. — « Vous m'imputez, disait-il, d'avoir puni arbitrairement des chefs de division: Marigny seul a succombé, mais vous savez d'après quel témoignage et par quel avis. »

Il finissait par dire, et avec raison, combien ces divisions intestines pouvaient porter de préjudice à la cause royaliste; combien leurs ennemis s'en réjouiraient; il demandait qu'une explication franche et réciproque dissipât tous les nuages. — « Élevé par la confiance des peuples à la dignité de général, je soutiendrai ce titre par le même moyen, je repousserai mes ennemis, je punirai les traîtres, j'acca-

Digitized by Google

blerai du plus profond mépris les délateurs et les envieux, je procurerai le bien public par tous les moyens qui sont en mon pouvoir et je volerai à votre secours quand vous l'exigerez. »

Cette discorde entre les deux principaux chefs de la guerre civile était pour Charette un motif de plus pour traiter avec le gouvernement de la République : c'était se donner un délai pendant lequel on pourrait parvenir à une réconciliation ou se ranger sous l'autorité suprême des princes émigrés qui commençaient à faire connaître leurs intentions aux généraux vendéens.

S'il n'y avait pas intelligence entre Charette et Stofflet pour faire la guerre, il devait y en avoir moins encore pour faire la paix.

Charette se décidait à négocier; c'était une raison pour que Stofflet s'y refusât.

Sur ce point il subissait encore l'influence de l'abbé Bernier. L'armée d'Anjou n'était point bloquée et menacée de manquer de vivres, comme l'armée de Charette; ainsi on pouvait ne point se presser, ne point accepter les conditions auxquelles il était contraint de se soumettre, et l'on trouverait avantage à traiter séparément. Bernier voulait une négociation qui serait conduite par lui seul, où il se présenterait comme le personnage principal de la guerre civile. Son importance eût paru moindre s'il se fût mêlé à Charette et aux chefs des Chouans.

D'ailleurs, il connaissait trop bien son pays et l'esprit des populations pour partager les espérances illusoires que le parti royaliste plaçait sur la paix qui allait être conclue. Croire aux avantages d'une trêve, se flatter de donner pendant ce temps-là, une meilleure organisation aux armées rebelles, de former des magasins, de se procurer des munitions, de ranimer le courage fatigué des paysans, c'était, Bernier le savait bien, se bercer de vaines idées. Il voyait que cette paix mettrait fin à la guerre de la Vendée, qu'elle éteindrait à jamais le feu et le dévouement des habitants des campagnes; il se rendait compte des circonstances qui avaient donné une telle grandeur et un tel éclat à cette guerre. Tant d'enthousiasme et d'illusions dans l'insurrection, tant d'absurdité et de barbarie dans le gouvernement ne pouvaient se reproduire une seconde fois[1].

Au moment où Charette venait de se décider à une conférence avec les representants du peuple, l'abbé Bernier fit signer par le conseil militaire de l'armée d'Anjou une proclamation adressée aux républicains qu'il appelait des Français égarés, de même que, de son côté, la Convention nommait les Vendéens des frères égarés. Après une guerre de massacres, on se faisait une guerre de phrases : les uns parlant

[1] Notes manuscrites de l'abbé Bernier.

Digitized by Google

d'humanité, de concorde, d'amour de la patrie; les autres de loyauté, de constance, de fidélité à leur parole; sous ces mots, il n'y avait rien de vrai. Le gouvernement républicain comprenait l'impossibilité actuelle de continuer la guerre, les chefs Vendéens voyaient la nécessité d'une trêve. A peine avait-on la prétention de se tromper les uns les autres.

La proclamation de l'abbé Bernier était intitulée au nom du Roi : elle était plus injurieuse que persuasive.

— « Teints du sang de nos Rois, souillés par le massacre d'un million de victimes, par l'incendie et la dévastation de nos propriétés, quels sont vos titres pour nous inspirer la confiance et la sécurité? De quel droit nous offrez-vous un pardon que ce serait à vous de demander? Si vos vœux étaient sincères, si vos cœurs changés voulaient réellement la paix, nous vous dirions : Rendez à l'héritier de nos Rois son sceptre et sa couronne; à la religion son culte et ses ministres; à la noblesse ses biens et son éclat; au royaume son antique et respectable constitution, dégagée des abus que le malheur des temps y avait introduits. Alors oubliant vos torts, nous volerons dans vos bras : sans cette condition, nous méprisons une amnistie que le crime ne doit jamais offrir à la vertu et nous bravons vos efforts et vos massacres. Nous combattrons jusqu'à la mort et vous ne régnerez que sur la tombe du dernier d'entre nous. »

C'était parler de bien haut, témoigner une complète ignorance de l'opinion dominante et proclamer les illusions du parti royaliste, au moment même où paraissait son impuissance.

Le manifeste de l'armée d'Anjou fut signé le 28 janvier 1794; le 12 février Charette et les représentants ouvrirent les conférences où devaient être discutés les articles de la pacification. Cette entrevue fut accompagnée de grandes précautions et d'un appareil extraordinaire. Charette et les généraux vendéens étaient logés au château de la Jaulnaye, sur le territoire occupé par les troupes républicaines; une tente avait été dressée sur une lande voisine. Charette y arriva le premier, laissant en arrière son escorte de cavalerie pauvrement équipée, vêtue de grossières étoffes, sans nulle uniformité et portant au chapeau des cocardes de papier blanc. Peu après on vit venir, du côté de la ville, les représentants dans de belles voitures et accompagnés de cavaliers bien montés, d'une tenue militaire, en brillants uniformes. Ils restèrent à la même distance de la tente que les Vendéens.

Dès le début de la conférence, Charette posa nettement la quetion : — « M'appelez-vous, dit-il, pour une amnistie ou pour la paix? — « Nous venons, répondit un représentant, pour réunir des Français qui n'auraient jamais dû être divisés. » Alors Charette remit au nom de son armée et de celle de M. de Sapinaud un projet de pacification; il posait les conditions suivantes : — « Le libre exercice du culte catho-

Digitized by Google

lique, dont les frais seraient supportés par les fidèles. Sûreté et protection spéciale pour les prêtres qui n'avaient point prêté serment, avec restitution de leurs biens. — Les habitants de la Vendée s'engageaient sur leur parole d'honneur, à ne jamais porter les armes contre la République. — Il ne sera employé aucun moyen de violence pour opérer un désarmement; on en remboursera le prix à ceux qui les rapporteront. »

Afin de pouvoir cultiver les terres, et pour dissiper la crainte encore subsistante de voir détruire ou chasser la population du pays, pour la remplacer par des colons étrangers et de nouveaux propriétaires, Charette demandait l'exemption complète des réquisitions et du recrutement forcé.

L'article suivant était rédigé habilement de manière à réserver les droits du Roi légitime. — « Si une puissance ambitieuse ou rivale tentait ouvertement d'usurper le trône, les braves habitants de la Vendée n'oublieraient point qu'ils sont Français et prennent l'engagement solennel de mourir pour défendre la cause française. »

Une autre disposition témoignait de l'aversion et de la méfiance que les Vendéens devaient si longtemps conserver contre les patriotes réfugiés dans les villes. — « La France entière ayant partagé avec nous l'horreur qu'ont inspirée les atrocités des Carrier, des Robespierre et leurs adhérents, on ne recevra dans la Vendée aucun individu qui aurait secondé leurs criminels projets. Nul absent n'y sera par conséquent admis, s'il n'est réclamé par la paroisse de son domicile. » — Sans dépouiller les réfugiés de leurs propriétés, le projet stipulait « qu'ils ne pourraient réclamer leurs fermages arriérés, parce qu'ils avaient été perçus ou absorbés par les réquisitions en leur absence.

» Les séquestres et confiscations devaient, par le seul fait de la pacification, se trouver annulés. — Rien de formel n'était prononcé sur les biens des émigrés; hormis pour ceux qui étaient venus se joindre aux Vendéens.

» La restitution des biens des condamnés était spécialement stipulée.

» La Vendée sera indemnisée dans le délai de trois mois des incendies et autres pertes causées par une guerre désastreuse.

» Les bons de réquisition délivrés par les chefs ou les commissaires de l'armée vendéenne seront acquittés; les assignats dont les habitants de la Vendée sont porteurs, seront reconnus valables.

» Les habitants de la Vendée seront pendant dix ans exemptés de tout impôt. Les manufactures ruinées recevront des encouragements pour être rétablies.

» Il sera formé un seul département de toute la contrée insurgée.

» Les dénominations de district et de municipalité, qui inspirent des préventions méfiantes, ne seront pas conservées.

Digitized by Google

» Les membres des administrations locales seront choisis par les chefs vendéens et commissionnés par les représentants.

» Les chefs formeront un corps de troupes suffisant pour maintenir l'ordre et ils en auront le commandement; ce corps sera à la solde du département.

» Les habitants de la Vendée ne seront assujettis à aucune marque extérieure.

» La République retirera ses troupes de l'intérieur de la Vendée, mais elles conserveront un libre passage sur les routes qui conduisent aux Sables et à la Rochelle, sans pouvoir passer plus de deux jours aux étapes.

» La liberté du commerce et des convois sera protégée par la force armée vendéenne.

» Les républicains qui sont venus dans la Vendée pourront y rester; s'ils veulent rentrer dans leurs foyers, ils auront sûreté pour leurs personnes et jouissances de leurs propriétés. »

Le dernier article n'était pas une demande, mais une sollicitation.

« Les habitants de la Vendée, convaincus que les émigrés ont toujours le cœur français, et que la persécution seule les a forcés à fuir sur un sol étranger, sollicitent la Convention de leur accorder la faculté de rentrer dans leur patrie pour y jouir des bienfaits de la pacification; ils réclament la même faveur pour les ministres du culte catholique qui ont été déportés. »

De telles propositions n'étaient pas admissibles; comment consentir à faire du territoire de la Vendée une province indépendante sous le pouvoir souverain des chefs de l'insurrection? Ni la raison, ni la victoire ne les autorisaient à élever de pareilles prétentions; elles donnèrent lieu à de longues discussions. L'assemblée des plénipotentiaires était nombreuse: Charette avait amené avec lui quatre de ses officiers supérieurs et quatre employés civils. Les représentants étaient au nombre de onze. L'habitude des assemblées et des clubs, le langage déclamatoire qu'ils portaient même dans la conversation, leur argumentation qui se composait de phrases plus que de raisonnements, convenaient assez mal à une négociation. Parfois, ne s'étant pas mis d'accord avant la conférence, ils se contredisaient les uns les autres. Cette façon de traiter les affaires, ce ton et ces gestes de tribune étonnaient les Vendéens. Ils n'étaient point préparés à ce genre de combats; peu lettrés, vivant depuis deux ans au milieu des bois, parmi une population rude et agreste, complétement étrangers aux questions politiques qui pendant la guerre civile avaient divisé et déchiré la Convention ou les divers partis révolutionnaires, ils écoutaient sans répondre, comme s'ils avaient ignoré la langue de leurs interlocuteurs. Après la conférence, ils rédigeaient à loisir des espèces de note

Digitized by Google

ou de factum pour les lire le lendemain. Leur discussion n'était ni habile, ni ménagée. Souvent ils exprimaient leurs idées et leurs réclamations avec une certaine rudesse, dont les représentants auraient pu être choqués. Ils se contentaient de répliquer par de nouvelles et pompeuses harangues[1].

Cinq jours après l'ouverture des conférences, la négociation fut terminée, et des deux parts on arriva à s'accorder sur les conditions de la paix. Elles ne pouvaient former le texte d'un traité. La Convention n'aurait jamais consenti à reconnaître l'insurrection de la Vendée comme une puissance avec laquelle il fallait négocier sur le pied d'égalité. Les représentants donnèrent aux stipulations concertées la forme d'arrêtés, qu'ils délibérèrent et signèrent, en vertu des pleins pouvoirs dont la Convention les avait revêtus.

Ces arrêtés étaient au nombre de cinq. — « L'exercice libre, paisible et intérieur d'un culte quelconque sera garanti. Les ministres de tous les cultes ne pourront être troublés, inquiétés, ni recherchés. » Ces termes s'appliquaient implicitement aux prêtres insermentés. — « Les personnes des chefs et des habitants insurgés de la Vendée qui se soumettent aux lois de la République une et indivisible sont à l'abri de toutes recherches pour le passé. — « Il sera accordé des secours et indemnités aux habitants de la Vendée, pour aider à leur subsistance, pour relever leurs chaumières et leurs maisons, pour rétablir l'agriculture et faire revivre le commerce. » Cet article se rapportait aux patriotes réfugiés aussi bien qu'aux insurgés. Aucune distinction n'était faite entre les uns et les autres. Sur ce point, les demandes de Charette étaient complétement repoussées.

Elles étaient admises quant à l'annulation des sequestres et confiscations.

« Les Vendéens, sans profession ni état, étaient libres d'entrer dans les troupes de la République. » — Une garde territoriale de deux mille hommes, au plus, serait organisée par les représentants, soumise aux autorités constituées, et soldée par le trésor public; elle devait être recrutée dans la Vendée.

» Deux millions étaient affectés à rembourser les bons signés par les chefs vendéens des armées du bas Poitou et du Centre, et par les commissaires aux vivres ou autres délégués. »

Charette et les chefs vendéens exprimèrent leur assentiment à la paix et aux conditions qui venaient d'être réglées par une déclaration ainsi conçue :

« Des attentats inouïs contre notre liberté, l'intolérance la plus

[1] Notes de M. Auvynet.

Digitized by Google

cruelle, le despotisme, les injustices, les vexations les plus odieuses nous ont mis les armes à la main.

» Nous avons vu avec horreur notre malheureuse patrie livrée à des ambitieux qui, sous le masque du patriotisme et de la popularité, aspiraient à une dictature perpétuelle. Nous avions discerné leurs projets, et nous avons tenté les derniers efforts pour rétablir l'autorité que, dans nos principes, nous regardions comme légitime.

» Tant qu'un gouvernement oppressif a privé nos concitoyens de leurs droits les plus précieux, nous avons soutenu les nôtres avec constance et fermeté. Nos malheurs nous ont donné des forces; le désespoir nous a prêté son affreux secours, et nous a inspiré la résolution de mourir plutôt que de vivre sous une pareille tyrannie.

» Enfin, le règne du sang a disparu; les coryphées de la secte impie qui couvrait la France de deuil ont payé de leur tête leurs criminels desseins.

» Le représentant Ruelle, ami de l'humanité et des lois, est venu nous apporter des paroles de paix. La confiance, détruite par les actes de barbarie qui ont précédé sa mission, a pu renaître; nous n'avons eu aucune répugnance à des rapprochements qui devaient mettre un terme aux calamités qui nous déchirent.

» De nouveaux représentants, dignes de notre estime, ont été adjoints au premier. Nous leur avons fait connaître nos intentions et le désir d'une pacification sincère, garantie par l'honneur.

» Dans les conférences, nous nous sommes appliqués à faire connaître ce qui importe au bonheur de notre pays, ce que la prudence et la sagesse des représentants pouvaient nous accorder, afin d'atteindre à une paix si désirable. Réunis, sous une même tente, nous avons senti plus fortement encore que nous étions Français, et que le bien général de la patrie devait seul nous animer.

» C'est dans ces sentiments que nous déclarons solennellement à la Convention nationale et à la France entière, nous soumettre à la République française une et indivisible; nous reconnaissons ses lois, et nous prenons l'engagement formel de n'y porter aucune atteinte.

» Nous promettons de remettre le plus tôt possible l'artillerie qui est entre nos mains, et nous prenons l'engagement solennel de ne jamais porter les armes contre la République. »

Fait sous la tente, le 29 pluviôse, an III de la République [1].

Cette déclaration fut signée de Charette, de ses principaux officiers et de son secrétaire Auvynet. Sapinaud, chef de l'armée du Centre, et son état-major, signèrent aussi. Cormatin et Solilhac, chefs de Chouans, avaient déjà conféré à Nantes avec les représentants et

[1] 17 février 1795.

Digitized by Google

avaient promis de se soumettre aux conditions qui seraient réglées avec Charette; ils signèrent de même, mais ils ne pouvaient s'engager pour les autres bandes de la Bretagne; ainsi, la clause relative à la rive droite de la Loire avait un caractère spécial et conditionnel; les articles convenus devaient être appliqués seulement aux Chouans qui se soumettraient aux lois de la République.

Le général Canclaux ne fut pour rien dans la négociation : Charette témoigna assez vivement le désir de le voir admis à la conférence, mais les représentants ne consentirent pas à l'y faire appeler; Canclaux lui-même ne le souhaitait point. Il savait combien les commissaires de la Convention étaient jaloux de leur souveraine autorité. D'ailleurs, la lettre que lui avait adressée M. de Puisaye l'avait exposé à une méfiance qu'on ne lui témoignait pas, mais qu'il pouvait craindre.

Aussitôt après la signature, il entra dans la tente; Charette, qui lui avait toujours témoigné une cordiale déférence, s'avança vers lui pour l'embrasser : — « C'est un républicain que j'embrasse, » dit le général, gêné sans doute par cette intime courtoisie.

Aussitôt après la signature, Charette partit en toute hâte pour Belleville, où Delaunay et les officiers qui s'étaient opposés à la paix soulevaient la population contre lui, et appelaient aux armes les paysans des environs de Belleville et d'Airenay.

Il venait de quitter la Jaulnaye, lorsqu'on vit arriver Stofflet avec l'abbé Bernier et une escorte de cavaliers. Il avait probablement l'intention de prendre part au traité. Déjà plusieurs de ses officiers avaient eu de lui la mission de se rendre à Nantes, et ils étaient en pourparler avec les représentants. Lorsqu'il apprit que tout avait été conclu et signé sans lui, il entra en fureur, et repartit en criant : — « Au diable la République! au diable Charette! »

La fermentation était déjà vive à Belleville, et Charette y arriva à propos. Les officiers, qui l'avaient quitté, répandaient partout qu'il avait été gagné, qu'il avait reçu de l'argent, qu'il s'était fait républicain, et allait marcher avec les bleus contre la Vendée. — « Eh bien, répondaient les plus turbulents, nous nous sommes souvent battus sans lui, nous nous battrons contre lui. »

Il assembla ses chefs de division.

« Croyez-vous, leur dit-il, que je sois devenu républicain depuis hier? — Non, non! répondirent-ils, nous avons toujours confiance en vous. — Eh bien! croyez que si j'ai fait la paix, c'est par de bonnes raisons. J'ai des projets que vous approuverez quand vous les connaîtrez. « Vive le roi! »

Ils répétèrent ce cri de guerre: — « Camarades, dit-il aux paysans, on vous trompe, la paix est faite, retournez chez vous; ne vous inquiétez pas et demeurez tranquilles. »

Digitized by Google

Tout rentra dans l'ordre; la sédition fut calmée. Il donna l'ordre d'arrêter Delaunay, qui avait déjà pris la fuite pour se réfugier à l'armée d'Anjou; les autres officiers confessèrent leur tort et obtinrent son pardon. Une proclamation expliqua, sinon les projets, du moins les motifs de Charette pour conclure la paix. Il montrait qu'elle était faite surtout dans l'intérêt de la population des campagnes. — « Nous n'avons songé qu'à vous; nous avons tout sacrifié à votre bonheur; comment supporterions-nous l'affreuse idée qu'en voulant vous rendre heureux, nous vous trouverons ingrats? »

Charette avait promis aux représentants de se montrer à Nantes afin de donner un éclatant témoignage de la pacification. Il hésita pendant quelques jours à tenir cet engagement; il éprouvait une extrême répugnance à une telle démarche. Presque tout son entourage, même ceux de ses officiers qui avaient désiré la paix, pensaient que c'était faire acte de soumission et orner le triomphe de la République; d'autres conseillers y voyaient une rupture éclatante avec Stofflet, et priaient Charette d'attendre que le chef de l'armée d'Anjou eût accepté le traité ou en eût conclu un autre. Ce n'était pas un moyen de persuasion, car l'irritation était devenue extrême et passionnée entre les deux généraux vendéens. D'ailleurs, les officiers que Stofflet avait envoyés à Nantes, mécontents de sa résistance à la paix, consentaient à signer pour leur propre compte la déclaration de la Jaulnaye. M. de Scepeaux et trois autres chefs de Chouans venaient aussi ajouter leur signature à celles de Cormatin et de Solilhac.

Le 26 février, Charette fit son entrée à Nantes, à côté du général Canclaux, et accompagné de quatre de ses principaux officiers; il portait le panache blanc et tous les signes du parti royaliste, et consentit pourtant à les quitter après quelques instants. Le peuple courait en foule pour voir ce chef redoutable, dont on était sans cesse occupé depuis deux ans, qui avait tenu en échec les armées de la République et dont le nom avait si souvent effrayé la ville de Nantes. Bien qu'il fût le héros et le défenseur d'une cause qui était loin d'être populaire, il semblait que le triomphe fût pour lui; les représentants, dans leurs voitures que surmontait un bonnet de la liberté, n'étaient regardés que comme faisant partie de son cortége. On étouffa quelques cris de: « Vive le roi! » Le mot d'ordre était de crier: « Vive la paix! » mais on entendait aussi: « Vive Charette! » A cette époque, Carrier et le règne de la Terreur avaient fait oublier la haine et la crainte que les Vendéens avaient inspirées aux habitants de Nantes.

Charette se laissa conduire à la société populaire, puis au théâtre. Au milieu de cet empressement de la foule, de cette affectation de

Digitized by Google

cordialité avec laquelle le traitaient les chefs républicains, il parut réservé et soucieux; son regard morne exprimait le regret et l'embarras du rôle qu'il avait consenti à jouer.

Il logea pour une nuit dans la maison de madame Gasnier, où demeuraient aussi plusieurs conventionnels. Dès le lendemain, il retourna à son quartier général de Belleville.

DE BARANTE,
de l'Académie française.

Digitized by Google

VOYAGES.

DE PARIS AU MONTENEGRO*.

(Septième Lettre.)

(*Reproduction et traduction interdites.*)

XI.

RAGUSE.

D'île en île, de cité en cité, Venise finit par étendre sa domination sur toute la côte de Dalmatie. De Curzola à Cattaro, il lui est resté cependant une lacune dans ses conquêtes, un point d'arrêt dans sa perspective, comme le moulin de Sans-Souci dans celle du parc royal de Prusse et la vigne de Nabot dans les domaines d'Achab. Il est resté au beau milieu de ses possessions une petite terre, une petite ville sur lesquelles, malgré ses efforts, elle n'a pu mettre sa griffe de lion. C'est Raguse qui dans ses étroites limites se fit jadis un nom important, qui aujourd'hui est si tristement déchue de son ancienne splendeur.

Si comme l'a dit un écrivain, ces côtes escarpées, ces scogli de la Dalmatie, habités par une population à part entre de grands Etats ressemble à une Suisse maritime, Raguse m'apparaît dans cette Suisse comme une autre Genève grave, prudente, honnête, instruite, mais une Genève catholique qui garda constamment le dogme de ses pères

* Voir tome IV, p. 544; tome V, p. 368, et tome VI, pages 90, 394 et 575, et tome VII, page 49.

Digitized by Google

et tint ses portes fermées contre les réformateurs avec autant de soin que contre les Turcs, ses redoutables voisins.

La Providence qui dans ses mystérieux desseins fait tour à tour monter et décliner les peuples, a jeté celui-ci du haut de sa virile indépendance dans la plus humble situation. Mais s'il est des nations qui par leurs égarements préparent elles-mêmes leur ruine et justifient leur infortune, la république de Raguse est dans ces annales humaines une exception. Elle ne mérita sa chute par aucune folie, elle fut la victime de deux catastrophes que sa perspicacité ne pouvait prévoir, que sa raison ne pouvait empêcher.

Pas un Etat ne présente dans une continuité de douze siècles une histoire plus régulière que celui-ci, plus pure de tout désordre, et rehaussée par plus de nobles actions. J'essayerai d'en faire ressortir les premières phases et je remonte à son origine.

A quelques lieues de la pointe de terre où s'élèvent les remparts de Raguse, une colonie grecque fonda en l'an 689 avant Jésus-Christ une ville à laquelle elle donna le nom d'Epidaure, et qui fut comme celle du Péloponèse consacrée à Esculape. Elle avait un temple qui acquit une certaine célébrité et un port qui était passablement fréquenté. Les Romains s'en emparèrent sans peine au temps où ils s'emparaient de tant de vastes régions. Pendant la guerre de Pompée et de César, Epidaure ayant pris parti pour César fut assiégée par Octave et délivrée par Vatinius. Plus tard elle eut la hardiesse de se révolter contre l'autorité romaine et fut subjuguée par le proconsul C. A. Pollio, qui obtint les honneurs du triomphe pour ses victoires en Dalmatie, et l'honneur plus durable d'une commémoration dans les vers d'Horace [1].

Depuis cette époque, elle disparaît comme un obscur atôme dans le tourbillon de l'histoire romaine. Elle fut prise, saccagée par les barbares, et l'on ne peut dire au juste en quelle année. Selon quelques écrivains, elle aurait été anéantie par les Goths en 265, selon d'autres, beaucoup plus tard, par les Slaves.

De ce désastre date l'existence de Raguse. Les habitants d'Epidaure voyant leurs champs dévastés, leurs maisons incendiées s'enfuirent devant les hordes cruelles dont ils n'avaient à attendre aucune pitié et se firent une autre demeure. Après le malheur qu'ils venaient de subir, et dans l'effroi qu'ils éprouvaient encore, l'essentiel pour eux était bien moins de chercher un sol fécond, une rade commode qu'un emplacement qui leur offrît un moyen de défense contre une nou-

[1] . . . . . Pollio
Cui laurus æternos honores
Dalmatica peperit triumphos. (Liv. 2, O. 1.)

Digitized by Google

velle invasion. Ainsi s'explique la situation de Raguse plantée comme une palissade entre une chaîne de rocs et son petit port, tandis qu'à une demi-lieue plus loin ses habitants pouvaient prendre une position charmante entre la large baie de Gravoça et la verte vallée d'Ombla.

Au septième siècle, la ville fondée par la colonie d'Epidaure s'accrut par la dévastation de Salone d'une nouvelle cohorte d'émigrants. Ainsi Raguse a été comme Venise fondée par des réfugiés, et comme à Venise il se forma dans son enceinte une caste de patriciens, un gouvernement oligarchique. Mais là s'arrête la comparaison entre les deux cités rivales. Autant Venise se montra ambitieuse dans son essor, avide dans ses calculs, possédée du désir d'étendre de toutes parts ses conquêtes, hautaine et dure envers les pays qu'elle dominait, intrigante et cauteleuse envers ceux dont elle redoutait la puissance, autant Raguse resta modeste dans ses prétentions, dévouée à de nobles sentiments de justice et de générosité. Sa force lui vint de sa probité et son aggrandissement de sa vertu.

En suivant de point en point les annales de cette ville, on dirait que les pauvres exilés qui la bâtirent avaient au ciment de ses murs mêlé les larmes de leur douleur, et répandu dans l'âme de leurs enfants un sentiment inextinguible de sympathie pour toutes les infortunes. Que de fugitifs sont venus là, qui tous y ont été accueillis avec un affectueux intérêt, et au besoin défendus avec une énergique résolution!

C'est d'abord Marguerite, veuve d'Etienne, roi de Dalmatie. Son cousin Bogoslar, qui venait de monter sur le trône, demanda impérieusement qu'elle lui fut livrée; les Ragusins s'y refusèrent.

C'est ensuite la veuve de ce même Bogoslar qui, fuyant avec son fils devant une émeute populaire, vint avec confiance demander un asile à cette ville cruellement traitée par son mari.

C'est ensuite Radoslar, roi de Servie, dépossédé de sa couronne par son neveu Bodino.

C'est une légion de catholiques bosniens qui, à l'époque où le schisme religieux jetait une fatale division dans ce pays, se retirait au sein de la petite république où ils pouvaient garder en paix leur orthodoxie.

Chaque guerre civile qui éclatait dans les Etats voisins de Raguse lui donnait ainsi quelque malheur à consoler, quelque faible émigrant à soutenir. Les croisades lui en donnèrent d'autres.

Au douzième siècle apparaît là le fougueux souverain de la milice bretonne, le rival de Philippe-Auguste, l'ami du tendre Blondel, le héros de tant de légendes poétiques, Richard Cœur-de-Lion. Assailli par une tempête en quittant Corfou, il fit vœu de bâtir une église à la Vierge sur la première terre où il aborderait, et il aborda sur le

Digitized by Google

territoire de Raguse, dans l'île de Lacroma. Là était une communauté de Bénédictins, qui accueillirent avec tout le respect qui lui était dû le vaillant soldat. Richard se souvenant de son *ex voto* leur donna 100,000 marcs pour construire une église. Il ne pensait pas, le roi magnanime, qu'un jour ses sujets seraient obligés de se cotiser pour le délivrer de la prison où son ennemi Léopold d'Autriche allait bientôt honteusement l'enfermer. Les magistrats de Raguse en apprenant son arrivée se rendirent près de lui, l'engagèrent à visiter leur cité et lui firent une pompeuse réception. A leur prière, il altéra les pieuses dispositions qu'il avait prises. Il appliqua ses 100,000 marcs à la construction d'une cathédrale dans leur hospitalière capitale, mais à la condition que l'abbé et les religieux de Lacroma viendraient chaque année à la Purification y célébrer une messe [1].

Après l'impétueux Richard, voici venir d'autres défenseurs de la chrétienté, les braves vaincus de Nicopolis. En deux siècles, que de progrès avaient faits les sectaires du sabre, les disciples de Mahomet! Au lieu de défendre les frontières de l'Arabie contre l'irruption des chrétiens, ils s'avançaient eux-mêmes dans les régions chrétiennes, avec le belliqueux fanatisme du Coran, avec le glaive d'Asraël, l'ange de la mort. Ils touchaient à Constantinople, ils marchaient vers la Germanie. En 1396, sur les rives du Danube, cent mille hommes se levaient contre la vague mahométane comme une digue néerlandaise contre les flots de la mer. Dans ces cent mille hommes étaient l'élite de la noblesse de France et l'élite de la noblesse allemande, les comtes de Nevers, d'Eu, de La Marche, l'amiral de Vienne, le maréchal de Boucicault, commandés par Sigismond, roi de Hongrie, dont les états devaient être envahis par le torrent dévastateur. L'armée chrétienne fut vaincue dans la fatale plaine de Nicopolis, vaincue par la faute de son ardeur et de son impétuosité. Sigismond trouva dans les murs de Raguse une consolation à ses douleurs, et les nobles chevaliers de France, délivrés des mains de Bajazet par une large rançon [2], trouvèrent aussi dans la même ville un doux accueil et un doux repos.

Les conquêtes des Turcs sur les rives du Danube jetèrent encore à Raguse, Georges, roi de Servie, puis Anne, veuve de Lazare, dernier souverain de cette contrée. La prise de Constantinople y jeta plusieurs

[1] Les traditions vulgaires fixent à Aquilée la première halte de Richard. Il est certain cependant qu'il s'arrêta d'abord à Raguse. La cathédrale bâtie par sa munificence fut renversée dans le tremblement de terre de 1667.

[2] A ceux qui ont quelque peu étudié l'histoire des progrès et de la décadence de l'empire musulman, je n'ai pas besoin de rappeler que la défaite subie par les chrétiens, sous les murs de Nicopolis, a été trois fois vengée, par les Valaques, en 1598; puis par les Russes, qui, en 1811, anéantirent sous ces mêmes murs une flotte turque, et par une autre armée, qui, en 1829, prit d'assaut cette ville au fatal souvenir.

Digitized by Google

descendants des familles impériales d'Orient : des Paléologue, des Comnène, des Lascaris.

Raguse fut récompensée de quelques-uns de ses actes d'hospitalité par de libérales dotations. Le Roi Etienne, de Dalmatie, lui donna un territoire de douze lieues environ de longueur. Sylvestre, autre prince de Dalmatie, lui donna les îles de Calamotta, Mezzo et Giupan, Radoslar agrandit le domaine des religieux de Lacroma. Richard. comme nous l'avons dit, contribua pour une somme considérable à la construction d'une cathédrale.

Mais d'autres réfugiés exposèrent la généreuse ville de Raguse à d'ardents sentiments de haine, à de graves périls, et quelquefois l'entraînèrent dans des luttes désastreuses.

Quand elle refusa de livrer à Bogoslar la veuve de son ami Etienne, le farouche Dalmate leva une armée de dix mille hommes, vint assiéger la noble cité, et, ne pouvant y entrer, ravagea sa campagne et ses faubourgs.

Quand elle eut reçu dans ses murs Radoslar, roi de Servie, son neveu Bodino, qui l'avait dépossédé de son trône par la plus odieuse trahison, somma le sénat de Raguse de le lui abandonner. « Nous nous sommes fait une loi, répondit noblement le sénat, non-seulement de ne pas refuser un asile à celui qui vient à nous dans l'adversité, mais de le protéger contre ses ennemis. »

Bodino, furieux, jura d'anéantir la ville et s'avança contre elle avec une armée formidable. Pendant sept ans, il la tint opiniâtrement assiégée, et peut-être qu'elle eût fini par succomber, si, dans un de ses accès de fureur, Bodino n'eût fait lâchement égorger un de ses proches parents. Cet acte de cruauté révolta ses soldats. Il fut obligé de retourner dans son royaume. Mais il voulait revenir. Il avait construit, près des remparts de Raguse, une citadelle, et il y laissait en partant une forte garnison. Quelques années après, la mort délivra les Ragusins de ce terrible ennemi. Ils s'emparèrent par surprise de la citadelle qu'il avait bâtie, la démolirent, et sur ses ruines édifièrent une église.

La magnanime petite Raguse ! De cette guerre, presque aussi longue et plus noble, on l'avouera, que celle de Troie, elle a eu ses vaillants Hector et ses Andromaque éplorées ; elle n'a malheureusement pas eu son Homère. Ses annalistes ont simplement relaté dans des chroniques ignorées les principaux incidents de ce siége, dont les Ragusins acceptaient avec une si noble résolution les périls, et supportaient avec une inébranlable vertu toutes les souffrances. Un des épisodes de cette lutte de sept années mérite d'être cité comme un exemple de courage à joindre à tant d'autres dont le clergé chrétien s'honore, comme un témoignage de l'ascendant que la voix du prêtre exerçait

Digitized by Google

en ce temps sur les natures les plus sauvages. Tandis que Bodino, enflammé de fureur par la résistance des Ragusins, ne parlait que de les anéantir dans leurs murailles, leur archevêque, accompagné de l'abbé de Lacroma, se rendit à son camp, et là, au milieu même de ses soldats, lui reprochant hautement sa violence et ses crimes, ses désirs impies et la mort de ses parents, l'invita à courber le front devant Dieu et à faire pénitence. Bodino fut si ému de ce discours qu'il fit élever près du cloître de Lacroma un monument à la mémoire des membres de sa famille victimes de sa sanguinaire occupation, et donna aux moines de cette île la vallée de Gionchetto.

Dans le même siècle, Thomas Becquet s'opposait aussi aux ambitieux projets de Henri II, et le zélé prélat paya de sa vie son audace religieuse. Le fougueux roi de Servie était encore moins barbare que le Plantagenet.

Pour défendre les catholiques bosniens, les Ragusins durent aussi prendre les armes contre un homme puissant, contre Barich, régent de Bosnie, qui leur enjoignit de repousser ses sujets fugitifs. Barich marcha contre ces nobles défenseurs de l'opprimé, et ravagea leur territoire. L'année suivante, il revint avec des forces plus considérables; mais il fut battu, et réduit à demander lui-même la paix. Pour l'obtenir, il s'engagea à indemniser Raguse des dommages qu'elle avait soufferts dans ces deux campagnes, et à lui envoyer chaque année un signe de bonne amitié, deux chiens et deux chevaux.

Notons encore, parmi les périls que cette généreuse cité bravait si courageusement pour venir en aide à l'infortune, celui qu'elle affronta en ouvrant ses portes à Georges Brancowitch, roi de Servie, fuyant devant les hordes d'Amurat qui venaient d'envahir son royaume. En partant, Georges avait eu soin de recueillir ses trésors, et il les emportait avec lui. Amurat fit dire aux magistrats que s'ils ne lui livraient ce fugitif, il détruirait de fond en comble leur ville. Cette fois, la situation était grave; il ne s'agissait plus de résister à un prince de Bosnie, mais à une armée victorieuse qui s'avançait comme un ouragan du côté de l'Adriatique. Raguse était d'ailleurs, depuis environ un siècle, liée aux Turcs par un traité qui lui assurait leur protection. Elle ne pouvait les irriter sans s'exposer à un mortel désastre; cependant elle ne voulait point trahir l'espoir de celui qui était venu avec confiance lui demander un refuge. Dans cette douloureuse conjoncture, les magistrats en appelèrent à la décision de Georges même. En lui représentant la cruelle alternative où la république se trouvait placée, d'un côté, la crainte de manquer à ses devoirs d'hospitalité, de l'autre, celle d'offenser un ennemi redoutable, ils lui inspiraient à lui-même l'idée de se retirer; mais ils ne le laissèrent point s'éloigner à l'aventure, comme s'il s'était furtivement échappé de leurs mains.

Digitized by Google

Ils lui donnèrent une escorte et le firent transporter sur une de leurs galères jusqu'à Scardona, d'où il gagna Bude. Quand ils apprirent qu'il était en sûreté, ils écrivirent sur un des côtés de leur enceinte : Par cette porte est entré Georges avec tous ses trésors, et sur un autre : par cette porte, il est sorti avec tous ses trésors; puis ils envoyèrent à Amurat des présents pour apaiser sa colère, et le sultan rendit lui-même justice à leur noble conduite.

Dans leur vertu hospitalière et dans les calamités auxquels ils s'imposaient pour la mettre en pratique, les Ragusins étaient soutenus, non-seulement par un sentiment d'humanité ou de commisération, mais par une pieuse pensée, par une foi fervente en la justice du Dieu qui sonde les cœurs et les reins, et prête la force de son bras à l'opprimé. Entre tous les Dalmates, les Ragusins méritent d'être cités pour la sincérité et la consistance de leurs idées religieuses. Sur leurs remparts ils plaçaient, comme une égide, la statue de saint Blaise, leur patron ; elle s'élevait à la porte de leur ville comme un signe de salut pour les malheureux ; elle s'élevait au bord de leur rade comme un signe de bénédiction pour les navigateurs. Les marins du pays la saluaient avec une espérance chrétienne à l'heure du départ, avec une douce joie des cœurs à leur retour, comme les bateliers du Canada, ces bons, honnêtes bateliers que je ne puis me rappeler sans une affectueuse émotion, saluent encore sur le Saint-Laurent leur chapelle de sainte Anne.

Faintly as tolls the evening chime
Our voices keep tune and our oars keep time
Soon as the woods on shore look dime
We 'll sing at St. Ann's our parting hymn.

Cette même figure de saint Blaise, les Ragusins la plaçaient entre deux tours sur leur pavillon, sur le sceau et dans les armoiries de la république, comme une image de la puissance céleste, entre les deux symboles de la force matérielle. Ils fondaient autour d'eux des monastères et des établissements de bienfaisance; ils bâtissaient des églises, et, pour les enrichir, ils cherchaient à recueillir de saintes reliques dans tous les pays dont leurs relations de commerce leur ouvraient l'accès. « Ils les cherchaient, non sans péril, dit leur historien Appendini, tantôt à leurs frais, par la naturelle impulsion de leur piété et de leur religion, tantôt pour le compte de l'État [1]. »

Grâces à ces recherches ferventes Raguse s'est fait une merveilleuse

[1] Seguendo i naturali moti della pietà e religione, ora a spese proprie, ed ora della loro republica, non senza gravi pericoli.

Digitized by Google

collection de reliques, et de désastreux événements lui ont enlevé ses richesses terrestres, mais elle a gardé son saint trésor.

Toutes les îles, toutes les vallées soumises à son pouvoir ont été christianisées et maintenues dans une pure orthodoxie. Le protestantisme n'a pu pénétrer dans ses domaines, mais quand les Jésuites apparurent dans cette république, toutes les maisons d'éducation leur furent confiées.

Qu'ils répètent les philosophes de notre temps l'anathème lancé par les encyclopédistes du dix-huitième siècle contre cet ordre religieux, qu'ils s'encouragent à la haine contre lui par les pamphlets d'une ère de désolation, qu'ils invoquent pour leur servir de soutien les mânes de Voltaire dont ils n'imiteront jamais le satanique esprit, et trempent leur plume dans sa bile dont ils ne retrouveront pas l'âcreté, quiconque aura suivi avec une impartiale pensée l'œuvre des Jésuites dans les lieux où ils portaient la lumière de l'intelligence humaine avec la lumière de la foi, s'inclinera devant ces apôtres héroïques, martyrs du fanatisme de l'idolâtrie dans les régions barbares, martyrs d'une implacable animadversion dans les régions de l'Europe.

Pour moi, je me souviens qu'il y a trois ans, je ne pouvais sans une sincère admiration observer tout ce qu'ils avaient fait pour éclairer, pour moraliser les peuplades d'Indiens de l'Amérique du Sud. Maintenant me voici dans un petit état serré d'un côté entre la mer, de l'autre, entre les provinces jadis occupées par d'ignorantes populations slaves, puis envahies par les hordes musulmanes. Et ce pays a brillé comme un phare dans les ténèbres qui l'environnaient, et sa plus grande illustration littéraire lui vient des temps où il se confiait à l'enseignement des Jésuites.

On publie en ce moment à Raguse une biographie des hommes illustres de la république. Il n'est pas beaucoup de villes européennes des plus lettrées et des plus notables qui puissent trouver dans leur histoire littéraire les éléments d'un si vaste recueil. Il y a là des érudits, des historiens, des poètes, des savants, et les trois hommes qui dans cette longue galerie occupent la place la plus élevée furent dirigés par des Jésuites. C'est Gondola, l'Arioste de ces contrées slaves, l'auteur de l'Osmanide, poème en vingt chants dans lequel il retrace les guerres des Polonais contre les Turcs. C'est Ghetaldi à qui l'on attribue l'honneur d'avoir indiqué avant Descartes l'application de l'algèbre à la géométrie. Il écrivit en latin plusieurs ouvrages très estimés des mathématiciens, et dans sa modestie, il avait pris pour devise : *Malim scire quam nosci, discere quam docere.*

C'est Joseph Boscovitch, très-estimé en Angleterre, où il fut élu membre de la Société royale des sciences, très-connu en France, où M. de Vergennes lui donna un honorable emploi dans la direction des

Digitized by Google

optiques. Il quitta notre pays à la suite d'une contestation avec Bouguer, et mourut à Milan professeur d'astronomie.

Par suite de son double élément de population, par les rapports incessants qu'elle entretenait d'un côté avec l'Italie, de l'autre avec les districts slaves, Raguse cultiva à la fois la littérature italienne et la littérature slave, et au temps où la langue latine était la langue scientifique de l'Europe, elle eut aussi un grand nombre d'écrivains latins. Elle se vante, et à juste titre, dit-on, d'avoir conservé l'idiôme italien dans toute sa pureté, et les Slaves lui doivent plus d'une œuvre importante.

Ici les savants n'étaient cependant soutenus dans leurs travaux ni par de puissants patronages, ni par les rêves d'un grand renom, ni par la perspective d'une fonction lucrative, ou d'un honneur académique. Dans l'isolement de leur petite contrée, dans le cercle restreint où leur vie était enfermée, ils s'instruisaient, ils écrivaient par le penchant naturel de leur esprit, par l'amour le plus pur et le plus désintéressé des lettres. Quelques-uns seulement eurent la gloire de rayonner en pays étranger; la plupart sont humblement restés dans la ruche de Raguse.

La même modestie apparaît dans la fortune sociale de la république. Resserrée dans d'étroites limites, sur un sol peu propre à l'agriculture; c'est par le commerce qu'elle s'enrichit, par un commerce patient, intelligent, honnête, qui peu à peu se développa et s'étendit de côté et d'autre jusqu'en de lointains pays, sans jamais porter le gouvernement de Raguse à l'arrogance du sénat de Venise, sans l'égarer par les séductions d'une ambitieuse idée de conquête.

Dès le neuvième siècle, en 868, les Ragusins avaient déjà assez de navires pour transporter les troupes slaves qui allaient en Italie combattre les Sarrazins.

En l'an 980, un de leurs bâtiments capturé par les Vénitiens portait une cargaison d'une valeur de vingt-cinq mille ducats. Au treizième siècle, ils naviguaient sur les côtes de la Méditerranée, et au quinzième, leur commerce prit une plus grande extension par la permission que le Pape leur accorda de trafiquer avec les infidèles.

Tandis que les Turcs se précipitaient sur les rives du Danube et les rives de l'Adriatique, subjuguaient l'Albanie, la Servie, l'Herzegovine, la Bosnie, et lançaient leurs impétueuses cohortes jusque dans la capitale de la Hongrie, Raguse échappait à cette invasion, Raguse eut le talent de se tenir à l'écart dans l'effroyable débordement de la puissance mahométane, de maintenir son indépendance, non toutefois sans de graves et fréquentes appréhensions. Dès l'année 1368, elle avait conclu un traité avec l'émir Orcan, aïeul de Bajazet. En renouvelant ce traité à diverses époques, en ménageant l'orgueil des

Digitized by Google

Turcs, elle trouvait dans leur appui une sauvegarde contre l'ambition des Vénitiens, elle obtenait la liberté de trafiquer dans les provinces musulmanes qui l'avoisinaient. Elle établit des comptoirs et des factoreries à Belgrade, à Routschouk, à Silistrie, à Andrinople et dans plusieurs autres villes. Elle devint enfin un des principaux points de jonction commerciale entre l'Orient et l'Occident. Mais son histoire dit assez par quels sacrifices d'argent, par quelle humiliation elle payait ces avantages. Dans son contrat avec Orcan, elle s'était engagée à payer au Marocain musulman un tribut annuel de cinq cents sequins. Alors ce souverain ne portait que le titre d'Émir. Ses successeurs prirent celui de Sultan. Avec l'accroissement de leur dignité s'accrurent leurs prétention, et peu à peu la somme à laquelle étaient taxés les priviléges de Raguse s'éleva à un chiffre considérable.

La république devait envoyer tous les ans, ou au moins tous les deux ans, avec une ambassade à Constantinople un impôt pour le sultan, et des présents pour ses ministres et ses favoris. Ces ambassadeurs ne pouvaient se présenter à la cour de la Sublime-Porte que dans l'attitude la plus modeste. Ils n'avaient qu'une suite peu nombreuse, étalaient peu de luxe, et par prudence, pour ne pas éveiller la convoitise des visirs, ils affectaient de parler de la pauvreté de leur petit pays. Ils étaient reçus en conséquence par le chef des vrais croyants, qui traitait avec un si superbe dédain les représentants des plus grandes puissances chrétiennes. Ils avaient à subir non-seulement les plus injurieux mépris, mais quelquefois les plus cruels traitements.

Parmi ces ambassadeurs qui devaient faire à travers les domaines musulmans un pénible et dangereux trajet pour arriver à une cité plus dangereuse encore, Raguse a pu enregistrer dans ses annales plus d'une victime d'un intrépide patriotisme, plus d'un Régulus. L'un d'eux, nommé Bona, se résigna à mourir en prison plutôt que de signer un acte désavantageux pour sa chère république. Le sénat honora son dévouement par une inscription sur une table de marbre qui fut placée dans le palais du recteur, et le sénat de Raguse ne prodiguait pas ses témoignages de distinction. Un autre de ces envoyés eut le bonheur de trouver dans ces périlleuses missions un éclatant moyen d'effacer les sombres vestiges d'une douloureuse existence.

Il appartenait à une famille patricienne et s'appelait Marino Caboga. Jeune, il s'était abandonné à l'impétuosité de sa nature et avait plus d'une fois par la rumeur de sa vie scandalisé les gens graves. Un jour, en présence du sénat, il fut injurié par un de ses parents, et soudain tirant son épée, la lui plongea dans la poitrine. Arrêté aussitôt, il fut condamné à finir ses jours en prison. Il était depuis plusieurs années

Digitized by Google

enfermé dans sa cellule quand le tremblement de terre de 1667 lui en ouvrit la porte. En ce moment, Caboga eut pu fuir aisément la ville où il n'avait en perspective qu'une captivité sans fin. Sa générosité le retint parmi ses concitoyens. Il courut au secours des vieillards, des femmes qu'il voyait vaciller sur le sol tremblant. Puis prenant les armes, il attaqua et dispersa les Morlaques qui dans leur horrible convoitise profitaient du désastre de cette malheureuse population pour la piller impunément.

Quand l'ordre fut rétabli autant qu'il pouvait l'être après une telle catastrophe, Caboga, avec le sentiment du service qu'il venait de rendre à sa cité natale, s'en alla au conseil des nobles et demanda sa réhabilitation. L'un d'eux voulut le repousser, mais tous les autres déclarèrent d'une voix unanime qu'il avait assez expié son crime par son dévouement, et l'invitèrent à reprendre parmi eux son ancienne place. Le repentir avait éclairé son âme, le malheur avait mûri son jugement. Avec sa vive intelligence, réglée par les saines lectures qu'il avait faites dans sa prison et sa mâle énergie tempérée par la réflexion, il devint l'un des hommes les plus actifs et les plus utiles du gouvernement de Raguse et s'acquit l'estime universelle.

En 1677, la Porte se préparait à envahir l'Autriche et en même temps pensait à englober Raguse dans ses possessions. Caboga fut envoyé à Constantinople pour détourner par ses négociations l'orage qui menaçait la république. Là, comme les visirs le sommaient de décider avec eux l'adjonction de Raguse aux Etats musulmans. « Je suis venu ici, répondit-il fièrement, pour servir mon pays, et non pour le trahir. »

Il fut jeté dans un cachot. Malgré la rigoureuse surveillance à laquelle il était soumis, il trouva le moyen d'adresser, par l'entremise d'un Juif, une lettre au sénat. Dans cette lettre, digne d'un vieux Romain, il engageait ses concitoyens à défendre intrépidement, en dépit de toutes les menaces, leur indépendance. Pour l'honneur de sa patrie, il était résolu, s'il le fallait, à rester à jamais enchaîné, et demandait seulement, dans le cas où il viendrait à mourir, que le sénat voulût bien prendre soin de ses enfants et leur faire donner une éducation religieuse.

Tandis qu'il était là languissant dans son donjon, le superbe Kara Mustapha s'avançait avec ses 300,000 hommes sous les murs de Vienne, et des plaines de la Pologne arrivait le héros de la chrétienté. L'immortelle victoire de Sobieski, en sauvant l'Autriche, sauva du même coup la petite république de Raguse. Kara Mustapha fut décapité et Caboga délivré de ses fers. Quand il rentra dans la ville pour laquelle il avait si noblement souffert, tous les habitants se pressèrent avec admiration sur son passage, les cloches des églises sonnèrent, et le recteur et le sénat, en costume de cérémonie, s'avancèrent hors des portes pour le recevoir.

Digitized by Google

Malgré ses traités, ses sacrifices d'argent, ses actes d'humanité, Raguse, comme on le voit, n'avait pas lieu d'être tranquille du côté des terres. Elle dut aussi se tenir perpétuellement en garde contre l'ambition des Vénitiens. Dès le neuvième siècle, elle eut à se défendre contre leurs projets d'invasion. Une flotte partie du Lido pour se rendre, disait-on, dans le Levant, s'approcha de Raguse avec les démonstrations les plus pacifiques, et se divisa en deux escadres dont l'une jeta l'ancre dans la baie de Graboça et l'autre devant l'île de Lacroma. L'amiral fit une visite aux magistrats de la ville et leur dit que dès qu'il aurait renouvellé ses provisions d'eau et de vivres, il continuerait son voyage. Cette prétendue expédition dans les régions du Levant, cette halte accidentelle près de Raguse étaient assez habilement combinées pour n'éveiller aucune défiance. Mais un prêtre vint trouver les membres du conseil et leur annonça que la nuit, saint Blaise lui étant apparu en rêve, lui avait appris que les Vénitiens cachaient des intentions hostiles. Les pieux conseillers ne se permirent point de discuter la gravité de cette révélation. Ils la considérèrent comme une grâce providentielle, armèrent le peuple et firent bien. Le lendemain, l'escadre de Lacroma s'avançait vers la ville et des troupes débarquaient sur la plage de Graboça. A la vue des soldats rangés sur les remparts, le traître amiral jugea que son coup était manqué et prit le parti de se retirer.

Par reconnaissance pour saint Blaise, dont la miraculeuse apparition les avait sauvés d'un si grand péril, les Ragusiens le choisirent pour leur patron, appliquèrent son image sur leur sceau et sur leur pavillon.

En 1172, les villes de la Dalmatie s'étaient placées sous le patronage de l'empire de Byzance; Venise, qui n'admettait pas qu'il y eût sur l'Adriatique un autre patronage que le sien, arma une flotte de vingt vaisseaux et de cent galères pour ramener à leurs devoirs ces cités infidèles.

En subjuguant avec ces forces les téméraires populations qui avaient essayé de se soustraire à sa suprématie, il leur était difficile de laisser au sein de la côte dalmate la ville de Raguse s'applaudir insolemment de son indépendance, les bâtiments vénitiens venaient l'assiéger. Mais tous leurs efforts échouaient contre la solidité de ses remparts et le courage de sa garnison.

Enfin au commencement du treizième siècle, par une circonstance inattendue, Venise eut la joie insigne de voir les Ragusins invoquer eux-mêmes son autorité et lui tendre en quelque sorte les mains pour qu'elle les liât d'un de ses nœuds gordiens.

Voici ce qui s'était passé :

Le chef du gouvernement de Raguse qui, par une sorte de prédesti-

Digitized by Google

nation portait le nom de Judas, refusa de se démettre de ses fonctions au bout d'une année comme il y était obligé par la constitution. Il avait eu soin précédemment de gagner par de traîtreuses largesses les faveurs du peuple, il avait aussi soudoyé une assez grande quantité de soldats. Soutenu dans sa résolution par ses auxiliaires, il interdit les réunions du grand conseil et s'arrogea un pouvoir dictatorial. Dans la terreur qu'il inspirait, la famille des Bodoli essaya cependant de lutter contre lui. Elle fut aussitôt proscrite, et pour échapper à une implacable colère s'enfuit en Bosnie. Son sort effraya ceux qui partageaient ses sentiments. Tout se tut et Damiano Judas régnait sans obstacle depuis deux ans, quand un de ceux qui par leur position semblaient devoir lui être particulièrement dévoués, un de ses gendres, Pierre Benessa, indigné de sa tyrannie, assembla secrètement un certain nombre de nobles et leur proposa de demander à une puissance étrangère un moyen de mettre fin à la honteuse servitude de la république. Dans ce grave et difficile projet, Venise, par son voisinage, par son pouvoir, s'offrait en première ligne à la pensée des conjurés, et le résultat de la délibération fut qu'on prierait le sénat de Venise de délivrer Raguse de son autocrate en lui faisant jurer en même temps de ne point attenter aux libertés de la république. En vain deux des patriciens qui assistaient à cette mystérieuse discussion essayèrent de représenter le danger de livrer ainsi leur patrie à l'ambitieuse politique de Venise. Leur voix ne fut point écoutée, et il fut décidé que Benessa partirait au plus tôt sous un prétexte plausible et irait exposer au Doge les vœux de la noblesse ragusinne.

Venise ne pouvait manquer d'accueillir avec empressement cet envoyé, dont la mission lui ouvrait une perspective inespérée. Mais comme la prudente cité, où Shakespeare a placé son juif Shilock, aimait à prendre ses gages partout où elle rendait un service, elle exigeait pour prix de son intervention dans les douleurs de Raguse, qu'à la place de l'odieux Damiano, elle eût le droit de donner elle-même un gouverneur à la république.

Benessa n'était point autorisé à accepter une telle proposition, mais comme les Vénitiens en faisaient la condition *sine quà non* de leur secours, il finit par l'accepter. L'affaire étant ainsi décidée, il s'agissait d'aviser au plus sûr moyen de la mener à bonne fin, et l'on résolut d'employer la ruse plutôt que la violence.

Précisément en ce moment-là, une ambassade vénitienne était prête à partir pour Constantinople. Le sénat équipa pour elle deux galères et enjoignit au commandant de suivre les instructions de Benessa.

En arrivant à Raguse, Benessa annonça à son beau-père que ces ambassadeurs s'étaient détournés de leur route pour avoir l'honneur de lui offrir leurs hommages. Invités à dîner chez le dictateur, ils

Digitized by Google

le prièrent de venir à bord de leur bâtiment pour voir les présents qu'ils portaient au nouvel empereur de Byzance. A peine était-il là qu'il fut déclaré prisonnier. Dans sa fureur, il se précipita contre les ais du navire et tomba mort.

En vertu de l'arrangement accepté par Benessa, un patricien de Venise, Lorenzo Quirini, fut installé comme gouverneur à Raguse, et la noblesse, qui avait voulu se délivrer de Damiano, ne tarda pas à reconnaître que, pour briser le lien qui la révoltait, elle s'était elle-même forgé une autre chaîne. Venise obligea les Ragusins à l'assister dans toutes ses guerres sur la côte de Dalmatie, dans ses luttes contre l'empire grec, contre les Génois et contre les pirates. Pour l'infatigable république, les Ragusins devaient réunir des cohortes de matelots, armer des galères ; pour venger ses offenses ou la seconder dans ses projets d'agrandissement, ils devaient se hasarder dans des expéditions aventureuses, dans des combats sanguinaires, auxquels les intérêts de leur république étaient complétement étrangers.

Enfin, ils trouvèrent dans l'appui du valeureux Louis de Hongrie un moyen de se soustraire aux conséquences du perfide appui qu'ils avaient demandé à Venise, et ils eurent l'art de se délivrer de leur incommode gouverneur sans trop blesser la fière cité qui le leur imposait.

Tout en acceptant le pacte de Benessa et en faisant de pénibles concessions aux exigences de Venise, les Ragusins avaient su garder leurs institutions, leur drapeau, et en réalité leur indépendance. Leur gouverneur, il est vrai, était étranger; mais nul autre étranger n'obtenait parmi eux un emploi, et de peur que celui-là n'acquît trop d'importance en restant longtemps investi de ses fonctions, les Ragusins voulurent qu'il fût changé tous les deux ans. Pendant qu'il siégeait dans leur palais, ils formaient autour de lui, par leur étroite union, par la force de leurs anciennes coutumes et la vertu de leur patriotisme, une barrière qui ne lui permettait pas le moindre empiétement.

Ce singulier état de choses se perpétua pourtant pendant près d'un siècle et demi, de 1216 à 1357, et lorsqu'enfin il cessa, Venise espérait bien le rétablir quelque jour et en tirer un meilleur parti. Mais les Ragusins, instruits par l'expérience, ne lui en donnèrent pas l'occasion. La trahison de Damiano est la seule, du reste, qui entache leur histoire de douze siècles. Pour prévenir l'entraînement d'une de ces fatales ambitions, les Ragusins restreignirent encore le pouvoir du chef de l'Etat, et ne lui accordèrent qu'une durée d'un mois.

A l'époque où la république de Raguse s'écroula, comme celle de Venise, sous les armes de la France, elle n'avait encore rien perdu de son antique caractère oligarchique. Sa population se divisait en deux classes, séparées l'une de l'autre par un espace infranchissable: d'un

Digitized by Google

côté les nobles, qui disposaient exclusivement de tous les emplois; de l'autre les plébéiens, qui se laissaient humblement gouverner. Les nobles, inscrits comme ceux de Venise dans leur Livre d'Or, formaient entre eux-mêmes deux castes distinctes, désignées d'une façon singulière par deux titres universitaires. La plus ancienne noblesse s'appelait la noblesse de Salamanque, la seconde la noblesse de Sorbonne. Tel était, pour les républicains de Raguse, le sentiment de fierté attaché à l'antériorité d'un titre, que les nobles de Salamanque siégeant au conseil avec ceux de la Sorbonne, ne pouvaient se résoudre à s'allier à eux par un mariage. Quant à une alliance conjugale entre une famille noble et une famille du peuple, c'était une de ces monstruosités auxquelles nul patricien ne pouvait songer, et le fait est qu'on n'en vit pas un exemple.

Il existe à Raguse un monument curieux de ce dédain des nobles pour les gens du peuple. C'est la statue sur le piédestal de laquelle fut gravée cette inscription :

MICHAELI PRAZATTO
BENE MERITO CIVI
1638.

Ce Prazatto était un riche marchand, qui, en mourant, légua à sa ville natale, pour des établissements de bienfaisance, deux cent mille sequins d'or. Un tel don méritait bien une honorable commémoration. Telle fut la pensée du gouvernement de Raguse, qui devait disposer de cette somme énorme. Par malheur, Prazatto était plébéien, et avec toute sa fortune n'avait pu cesser d'être plébéien. Il s'agissait donc de lui donner un témoignage de distinction commandé par sa générosité, et en même temps, de ne point éveiller une pensée d'orgueil dans sa caste par une œuvre trop solennelle. Après plusieurs graves délibérations, les nobles convinrent de lui ériger une statue; mais au lieu de l'élever sur une place publique, aux yeux de la population entière, comme ils l'eussent fait sans doute en pareil cas pour un des leurs, ils le reléguèrent dans la cour du palais de leur recteur. Ils lui donnèrent l'apparence d'une statue de bronze, et plus tard, on a reconnu qu'elle n'avait que la couleur de ce métal. La vanité aristocratique ne permettait pas de faire plus pour un enfant de la plèbe.

A Raguse, les patriciens vivaient cependant plus près du peuple qu'à Rome et à Venise. Comme lui, ils ne s'enrichissaient que par des spéculations commerciales; comme lui, ils étaient retranchés dans les limites de leur étroite république, dans les remparts de leur ville. Ils n'avaient point de grandes possessions au dehors; ils n'allaient point étaler un luxe fastueux dans les capitales de l'Europe, en abandon-

Digitized by Google

nant, comme les lords d'Irlande, leurs domaines à de rapaces *middlemen*. Leurs habitations s'élevaient à côté de celles du peuple. Le peuple assistait perpétuellement à tous les actes de leur vie, et, par ce voisinage immédiat, il s'établissait nécessairement, entre eux et lui, des rapports journaliers, bienveillants d'un côté et respectueux de l'autre. De plus, dans les emplois officiels dont l'aristocratie ragusinne gardait le monopole, il en était un certain nombre qu'elle accordait au peuple. Par là même elle se créait des clients; les uns se liaient à elle par un sentiment de reconnaissance; d'autres par un espoir. Si dédaigneuse enfin que fût la noblesse de Raguse envers ceux qui n'avaient point l'honneur d'être inscrits sur son *Libro d'Oro*, il faut bien croire qu'elle ne maltraitait pas trop la caste soumise à sa suprématie, car elle n'a eu, pendant sa longue domination, aucune révolte populaire à combattre. Elle n'a eu ni son Jaffier, ni son Spartacus, ni son Mont-Aventin.

Le gouvernement se composait de trois principaux ressorts, dont le recteur dirigeait, ou tout ou moins sanctionnait les mouvements.

En premier lieu apparaît, dans cette oligarchique organisation, le grand conseil; tous les nobles y entraient de droit dès qu'ils avaient atteint l'âge de dix-huit ans. Il élisait le recteur, nommait les magistrats de la cité et des différents districts de la république, ratifiait les lois proposées par le sénat, et de quelques-uns de ses membres formait un tribunal suprême dans les causes capitales.

La sentence à mort d'un coupable se formulait en ces termes laconiques: Qu'on prenne sa mesure! Alors l'exécuteur s'approchait de lui, notait la hauteur de sa taille, puis il était enfermé dans un sac, comme une infidèle musulmane, et jeté à la mer du haut des rocs de Lacroma. Mais quelquefois les juges, pour émouvoir l'accusé par l'effroi, pour lui inspirer par cette émotion un salutaire repentir, ou pour le déterminer à un aveu, prononçaient ces mots: *Usque ad ostensionem funis*. Alors on prenait sa mesure, comme pour le lier dans le sac fatal, mais le supplice dont il se croyait menacé ne s'achevait pas.

A côté de ce conseil, vaste assemblée législative, séminaire administratif et jury de la noblesse, s'élevait la réunion des Pregaté, le sénat.

Celui-ci, composé seulement de quarante-cinq membres, devait être consulté dans toutes les affaires importantes de l'État, régler les impôts, nommer les ambassadeurs, décider la paix ou la guerre, proclamer les lois, et enfin trancher tout ce qui tenait aux questions politiques ou financières.

Puis venait enfin le petit conseil, composé de sept membres qui, de concert avec le recteur, était chargé de mettre à exécution les réso-

Digitized by Google

lutions du grand conseil et du sénat, de diriger les fonctionnaires de la république et de correspondre avec les puissances étrangères. C'était à lui que les Ragusins devaient adresser leurs pétitions; c'était lui qui recevait les ambassadeurs accrédités près de la république et les voyageurs de distinction; c'était, en un mot, le pouvoir exécutif, le ministère de Raguse.

Le chef de la république, qui porta d'abord le titre de prince, puis celui de comte, et enfin celui de recteur, était élu, comme nous l'avons dit, pour un mois. A sa garde était remises les clefs de la ville et les archives de la république; à lui était confié, non-seulement le droit, mais le devoir de convoquer, chaque fois qu'il en était besoin, le grand conseil et le sénat.

Quoique son pouvoir fut restreint, et la durée de ses fonctions si courte, il n'en était pas moins, pour son règne de quatre semaines, installé dans le palais de Raguse, entouré d'hommages, et l'on ne peut lire, sans un sentiment de respect, la naïve prière traditionnelle que l'on répétait avant de procéder à son élection. « Seigneur notre père, Dieu tout puissant, toi qui as choisi cette république pour te servir, choisis aussi, nous t'en prions, nos régents selon ta volonté et selon nos besoins, choisis-les de telle sorte qu'ils te craignent, qu'ils observent tes saints préceptes, et nous aiment et nous dirigent avec une bonne affection. Amen. [1] »

Avec ce gouvernement, la petite république prospéra et grandit. Des régions qui l'avoisinaient elle étendit son commerce en Espagne, en Hollande, en Angleterre [2].

Elle grandissait l'honnête république, et la paix étant faite entre les diverses puissances qui avaient si longtemps essayé de l'entraîner dans leurs conflits, elle voyait s'ouvrir une ère de calme et d'utiles travaux, quand soudain éclata une catastrophe où elle faillit tout entière périr. C'était le 6 avril 1667. Le matin le ciel était parfaitement pur, l'atmosphère paisible. Bientôt on commença à ressentir quelques légères secousses, et l'on savait que la ville avait déjà éprouvé un très-fort tremblement de terre en 1580 et un autre en 1639. Les habitants alarmés se réunirent dans les églises. A deux heures éclata la tempête. Les vagues de la mer se soulevèrent avec le sol; les navires amarrés dans le port furent jetés l'un contre l'autre. A l'exception de la forteresse, du lazareth et de quelques autres édifices d'une solide

[1] Domine Pater omnipotens qui eligisti hanc republicam ad serviendum tibi, quæsumus, gubernatores nostros secundum volubitatem tuam, et necessitatem nostram, et te timeant et tua sancta præcepta custodiant, et nos vera caritate diligant et dirigant. Amen.

[2] On voit, dit M. Wilkinson, par une lettre de Cromwell, qu'il accordait de nombreux priviléges aux Ragusins dans chaque port d'Angleterre.

Digitized by Google

construction, la ville fut renversée, et cinq mille hommes furent en quelque instants ensevelis sous ses ruines. Les neuf dixièmes des prêtres restèrent écrasés sous la voûte du sanctuaire, et une école d'enfants fut anéantie avec les innocentes créatures qu'elle renfermait. Pour comble de malheur, les foyers renversés allumèrent par un vent violent l'incendie, et d'atroces Morlaques s'élancèrent comme des oiseaux de proie dans la malheureuse cité pour la piller à la faveur du désordre.

Les Ragusins qui avaient eu le bonheur d'échapper à l'écroulement de leur demeure ou aux ravages du feu, s'enfuirent à Graboça, et quand la terre qu'ils avaient vu vaciller comme dans une folle ivresse eût repris son assiette, et quand ils purent retourner dans les murs de leur cité, ils s'en allaient contemplant d'un œil hagard leur désastre. Moins heureux que les incendiés dont Schiller a, dans son poème de *la Cloche*, décrit les angoisses et la consolation, ils ne retrouvaient pas au complet les êtres chers à leur cœur [1]. Le deuil était dans toutes les familles, la désolation dans toutes les âmes, le désordre dans toutes les fortunes.

Quelques citoyens proposèrent de quitter cette scène horrible de dévastation et d'aller bâtir une autre ville sur un terrain plus sûr. L'attachement à son sol natal retint les populations au milieu de ses vieux remparts. Elle se mit à fouiller dans ses décombres, à déblayer ses rues, à rebâtir ses maisons, mais jamais la pauvre république n'a pu se relever de cet effroyable désastre. Dès cette époque, elle commença à languir, et les événements politiques des premières années de ce siècle achevèrent sa ruine.

Par le traité de Presbourg, l'Autriche cédait la Dalmatie à la France. Mais les Russes poursuivirent leur guerre contre nous. Tandis que les troupes autrichiennes évacuaient les côtes de l'Adriatique, et que les nôtres y arrivaient, les Russes s'emparaient des Bouches de Cattaro, déterminaient les Monténégrins à combattre avec eux et demandaient aux Ragusins l'entrée dans leur citadelle à titre d'alliés.

Depuis huit ans, la république de Venise avait cessé d'exister; Raguse conservait encore son ancienne indépendance, elle n'aspirait qu'à la garder par sa neutralité au milieu de deux armées ennemies. Mais comment y parvenir? D'un côté, les Russes touchaient presque à ses portes; de l'autre s'avançait le général Molitor qui allait leur adresser la même demande que les Russes.

Dans cette fatale alternative, le comte Jean Caboya, descendant de celui dont nous avons rappelé l'histoire, adressa au sénat ces nobles

[1] Ein süsser Trost ist ihm geblieben
Er zahlt die Haüpter seiner Lieben
Und sieh' ihm fehlt kein theures Haupt.

Digitized by Google

paroles : « Notre pays est menacé de perdre sa liberté et les institutions religieusement défendues par nos ancêtres et maintenues par nous. Notre pays cessera bientôt d'être l'asile d'une libre et indépendante communaute. Il nous reste un nombre suffisant de navires. Partons avec nos familles, nos biens, nos richesses publiques, et gardons nos lois plutôt que d'exposer Raguse à la violence des armes. Le Sultan nous a toujours montré de favorables dispositions; demandons-lui une place dans l'archipel ou dans quelque autre partie de ses états. Allons dans une nouvelle Épidaure assurer un refuge à notre culte, à nos coutumes, à nos lois. A un mal extrême, je ne vois qu'une remède extrême. »

Cet énergique discours n'obtint pas l'assentiment de l'assemblée. Déjà elle avait pris sa résolution, sans toutefois en prévoir les conséquences. Quoique les Russes fussent plus près de Raguse que les Français et en plus grand nombre, la France à cette époque était couronnée d'une telle auréole, et entourée d'un tel prestige que la ville, placée entre un simple régiment commandé par Lauriston et les six mille hommes du tzar débarqués à Cattaro, soutenus par des milliers de Monténégrins, ouvrit ses portes à Lauriston. Par cette décision, elle abdiquait son principe de neutralité; par cette décision, elle attirait sur elle une implacable vengeance. Les navires de la république furent capturés partout où les ennemis de la France pouvaient les saisir, en pleine mer ou dans les ports. Les Russes et les Monténégrins se précipitèrent sur ses domaines, et ne pouvant franchir ses remparts, ravagèrent ses campagnes.

Si courageux qu'il fût, le général Lauriston ne pouvait, avec sa petite garnison de douze cents hommes, résister à une telle invasion. Un secours lui fut envoyé par le général Molitor et les Russes se retirèrent à quelque distance, mais ils n'abandonnèrent les parages de la Dalmatie qu'en 1807 après le traité de Tilsitt.

En 1808, le même arrêt napoléonien, qui avait frappé la république de Venise, tomba sur celle de Raguse. Les douloureuses prévisions de Caboya étaient dépassées. En un court espace de temps, l'honnête et vertueuse cité était dépouillée des institutions qui faisaient son orgueil, et qu'elle avait à travers tant d'orages maintenues avec tant de fermeté. Dans l'espace de deux ans, elle avait souffert par l'irruption des Russes des pertes énormes, elle avait perdu ses navires, son premier, son unique élément de richesse. Pour ces dévastations, elle ne reçut aucune indemnité et ses navires ne lui furent point rendus. De sa dignité de ville libre, de la hauteur de ses anciennes traditions, de la fortune qu'elle s'était faite par sa prudence et son industrie, elle tombait à l'état d'un petit chef-lieu d'administration, faible, pauvre, sans ressort.

Si dans la fatale circonstance où elle se trouva placée en 1805, elle eût choisi l'appui des Russes, il est très-probable qu'elle aurait égale-

Digitized by Google

ment succombé, mais je regrette de penser qu'elle a succombé sous notre étendard et que ses libertés ont été écrasées par un de nos décrets. Partout où je vais, partout ou m'apparaît un vestige de la France, je voudrais que ce vestige n'éveillât en moi qu'un souvenir de bonheur et de générosité.

J'ai éprouvé une triste impression en parcourant, avec un de mes amis, la Dalmatie, les rues de cette belle ville de Raguse, car elle est belle encore dans son affaissement cette fille de l'antique Épidaure, belle comme la Niobé des Grecs dans son expression de douleur, belle comme la Gunhild scandinave dans ses profonds regrets, belle comme toute majesté humaine noblement découronnée. Dans l'enceinte de ses montagnes, ses remparts l'enclavent encore comme pour la défendre contre l'ambition des Turcs et des Vénitiens. Au pied de sa forteresse, sa mer azurée lui sourit encore comme pour appeler ses navires que bénissait son saint patron. Près de sa large baie de Graboça s'épanouit, sous un rameau d'arbres et ses guirlandes de fleurs, sa fraîche vallée d'Ombla, et dans l'intérieur de ses murs se déroule, jusqu'à l'ancien palais princier, son vaste Corso avec ses droites lignes de maisons uniformément bâties dans un style austère.

Mais ces remparts de Raguse ne protégeront plus ses libertés anéanties, ces rades où la république amassait jadis trois cents navires, sont à présent silencieuses et désertes. Cette vallée d'Ombla ne voit plus venir, sous ses verts feuillages, les riches patriciens qui se plaisaient à bâtir là de riantes demeures, et Corso n'est plus habité que par des familles appauvries, et ce palais où siégeait dans son éclat mensuel le chef de la république, est occupé aujourd'hui par un fonctionnaire autrichien.

Par son énergie et sa patience, Raguse, ville libre, pouvait encore se relever du désastre de 1667; elle ne peut se relever des calamités de la guerre de 1806. Dans cette guerre, sa flotte a été anéantie, et d'autres villes se sont emparées des voies commerciales où jadis elle trouvait peu de rivales. A présent, elle est tout simplement le chef-lieu administratif d'un petit district de 50,000 habitants, la résidence d'un général de brigade, le siége d'un évêché et d'un tribunal de première instance. Comme une douairière retirée dans son deuil, elle porte en son âme l'honneur de son passé et détourne les regards de l'avenir.

En mémoire de ses anciennes écoles et de ses anciennes illustrations littéraires, le gouvernement autrichien pensera peut-être à lui donner une Université. S'il se décide à doter d'une de ces institutions scientifiques la Dalmatie qui en a grand besoin, c'est à Raguse qu'elle doit être fondée.

X. MARMIER.

(*La suite prochainement.*)

Digitized by Google

LITTÉRATURE.

WILLIAM HOGARTH,

OU

LONDRES IL Y A CENT ANS.

(*Reproduction et traduction interdites.*)

I.

ASPECT D'UNE TAVERNE LITTÉRAIRE A DRURY-LANE. — PROFILS DE QUELQUES FUTURES CÉLÉBRITÉS D'AUTREFOIS.

A l'angle de Bridge's-Street, près de l'ancien théâtre de Drury-Lane, bâti en 1674 par Christophe Wren, sur l'emplacement d'un *cock-pit* où, du temps de Cromwell, la troupe de Davenant avait joué la comédie, il existait, il y a une centaine d'années, une taverne dont la vogue s'était perpétuée sous tous les régimes. Achalandée par les petits auteurs, honorée de la prédilection des vauriens du quartier et trop bien connue des constables, cette maison ne fermait guère avant l'aube du jour sa porte étroite et ferrée comme l'huis d'une geôle.

Quand on pénétrait dans la salle, dont une fidèle gravure nous a transmis l'aspect, on entrevoyait à la lueur de deux lampes une boiserie brune déchiquetée çà et là; l'hôtesse, mistress Tottenham, en-

Digitized by Google

dormie à son comptoir, entourée de ses robinets et retranchée derrière une série de pots d'étain rangés en tuyaux d'orgue; puis des tables distribuées en double file, et chargées de pots et de verres groupés en manière de petits villages, avec des flambeaux de fer en guise de clochers.

De maigres chandelles mouchetaient les ténèbres de quelques lueurs impuissantes arrachées à l'épuisement d'une mèche couronnée de menus champignons de suie rouge. L'unique ornement de la taverne était un petit modèle de navire suspendu au plafond; car on ne saurait considérer comme un objet de luxe la vieille horloge qui marquait aux habitués de cette taverne les lentes heures de la vie avec une aiguille de fer.

C'est là que des artistes en herbe, des poursuivants de dame Fortune, des ambitieux d'argent ou d'honneurs, des ouvriers en goguette, des comparses du théâtre voisin et des écoliers échappés de Cambridge ou d'Oxford venaient oublier leurs misères, en arrosant d'ale, de gin et de porter les illusions de leur esprit. Pour eux, ce taudis lugubre était une retraite charmante, un palais décoré d'illusions, d'enthousiasme, de projets ardents; resplendissant de gaîté juvénile et d'espérances dorées.

D'illustres générations avaient usé les manches de leurs pourpoints sur les tables de la taverne de Drury-Lane, prédestinée à devenir le berceau de la Société royale des arts; et les devanciers avaient tour à tour cédé la place à des successeurs condamnés comme eux à subir l'épreuve et la trempe de la pauvreté, apprentissage qui devenait plus laborieux de jour en jour : il faut expliquer pourquoi.

Dans l'Angleterre, transformée en un vaste comptoir par la vigoureuse impulsion donnée aux affaires par les whigs, l'argent commençait à établir entre les diverses classes une séparation profonde et à fonder une aristocratie qui tendait à jeter dans l'ombre les éléments inertes de l'ancienne société. Repoussés dans les bas-fonds d'une civilisation remuante et vorace, les élus de l'esprit luttaient contre l'indifférence publique, livrés en pâture, — premières et tristes victimes, à cette insatiable tyrannie des intérêts, destinée à consolider son règne, en donnant à ses favoris l'exploitation du monde, et les deux tiers de la nation à dévorer.

Ainsi se préparaient, sous ces influences, ces générations de héros silencieux de la volonté, de la résistance et du génie, prédestinés à des luttes çà et là recueillies par les biographes du dix-huitième siècle. Déjà, à l'époque où le premier Pitt essayait ses forces au Parlement, Londres triait ses parias et les mettait en coupe réglée; exploitant les plus forts, comptant avec les plus hardis, écrasant sous des monceaux d'or ceux qu'il fallait posséder à tout prix, et s'en remettant

Digitized by Google

aux séductions du vice qui tendait de toutes parts ses embûches pour énerver les autres, pour les précipiter dans le bourbier du crime ou dans l'inanité de la démence. Les brelans et les tavernes dont fourmillait la ville écoulaient l'excédant de leurs populations dégradées sur les pontons, dans les hospices, aux îles de déportation, à Tyburn, à Bedlam ou dans les cachots.

On comptait bon nombre de ces prédestinés dans le tripot de mistress Tottenham, qui dormait d'ordinaire toute la soirée. La plupart d'entre eux faisaient comme elle, ils sommeillaient pour abréger la route fatale; d'autres pratiques s'abandonnaient à une silencieuse ivresse. Les Anglais ne se départissent guère, jusque dans ces prétendus lieux de plaisir, de leurs habitudes taciturnes.

Mais à l'extrémité de la salle, loin de l'hôtesse et de la porte, quelques jeunes gens plus éveillés devisaient familièrement, étonnant les échos par quelques éclats de voix entremêlés de rires.

— John, mon ami, disait un petit jeune homme brun et plein de vivacité, à un garçon de vingt-quatre ans qui portait le costume ecclésiastique, vous ne feriez pas une semblable folie! Nous sommes à la fin de mars, dans trois mois vous serez docteur, votre place est marquée dans l'Eglise; vous avez subi avec honneur la première thèse ès-lettres divines, et il ne sera pas dit que le fils de l'illustre Benjamin Hoaldy, évêque de Bangor, aura déserté la chaire pour suivre une troupe de comédiens!

— Avec votre permission, mon frère, ajouta Benjamin Hoaldy, le fils aîné du révérend prélat, David Garrick a raison. Comme vous j'aime le théâtre, et tout en étudiant la médecine j'ai plus d'une fois fait hommage aux muses. Mais pourquoi perdre le fruit de vos études et briser l'espoir de notre père? Soyez prêtre, alignez des vers et allez à la comédie. Voilà la vie honorable et douce d'un homme sensé.

— Qu'est-ce en effet, s'écria Garrick en gesticulant avec feu, que cette vie de bateleur? Le travail le plus ingrat, la gêne, les humiliations en partage, et l'hôpital en perspective. Pour moi (poursuivit ce jeune homme qu'attendaient à son insu les plus beaux triomphes de la scène anglaise), pour moi, je vous l'avoue, j'ai traversé bien des épreuves. Ne m'a-t-on pas vu tour à tour écolier en théologie à Lichtfield, commis marchand de vins à Lisbonne, précepteur sans disciples à Oxford, avocat sans cause à Lincoln's-Inn, serviteur d'un géomètre à Rochester? Eh bien, mon cher, je vends du vin baptisé dans Cheapside, j'étudie pour mon plaisir à mes moments perdus, et je préfère mon humble comptoir aux lauriers poudreux du divin Shakspeare. Descendre sur les tréteaux, user ma vie à faire rire ou pleurer la foule, m'exposer à des coups de sifflets ou à être lapidé avec des pommes! sur ma foi, j'aimerais mieux tomber mort à l'instant!

Digitized by Google

— *Optime!* cher Garrick, articula sentencieusement un grand hère dont les traits anguleux étaient relégués dans l'ombre, car ses yeux endoloris se détournaient de la lumière.

— Du latin! il voudrait faire accroire qu'il n'en sait pas un mot; mais il en est bardé, et sa mine en fait foi. Bateleur... quel mépris! mais c'est la carrière la plus joyeuse! puis on n'a rien à faire. Voilà mon lot, et cette idée me sourit d'autant plus qu'en me reconnaissant sur les planches, la comtesse de Macclesfield, ma noble mère... en crèverait de dépit.

— Je vous l'ai toujours prédit, Richard Savage, reprit avec gravité le latiniseur, vous périrez sur un fumier, et je ne suis pas habile prophète. Faut-il donc aimer une créature si imparfaite et si fragile!

— Si je l'étais, fragile, depuis longtemps je serais mort. Il faut vous dire que ma noble mère, l'amante dénaturée du lord Rivers, s'avisa l'autre jour de vouloir faire assassiner le doux fruit de ses amours; oui, depuis mon enlèvement; aussi je me suis rendu insaisissable par un procédé dont l'économie sied à ma fortune. Ce grand saint qui me catéchise en sait quelque chose; depuis dix nuits nous couchons ensemble sur le pavé de Londres. Les loyers y sont à bas prix. Peu lui importe, à cet orgueilleux; il croit, il espère.... Mais moi! Mistress, un verre de gin!

— Le gin! s'écria en entrant un nouvel arrivant; Savage est là. Comment réussissent à se porter vos Honneurs?

— William Hogarth! répétèrent en chœur les convives ébahis.

— En pied, grand comme nature, et qui n'a pu se faire aux délices de la France.

Ce compagnon, dont la présence inattendue produisait une certaine sensation, était un très-jeune homme, d'un aspect robuste, petit de taille et doué d'une vivacité de gestes plus méridionale que britannique. Ses traits chiffonnés, vulgaires, mais énergiques, avaient une expression franche et hardie; son œil était perçant, sa bouche sardonique et rieuse: son regard, fuyant et mobile, allumé par les reflets de la lampe qui projetait des lueurs rougeâtres sur un habit couleur de brique et enveloppait un front bombé que partageait une profonde cicatrice, son regard curieux examinait tour à tour ceux qui se trouvaient là réunis.

Un seul visage était nouveau pour lui; il s'y arrêta quelques secondes: c'était celui du disgracieux compagnon nocturne des nuits errantes de Savage. Après avoir parcouru des pieds à la tête ce long et sec personnage, William Hogarth se tourna vers Garrick et dit à haute voix:

— De mes jours je n'ai rencontré un malade si robuste, ni lu tant d'ambition sur la face d'un maître d'école.

Digitized by Google

— William n'a qu'à signer, murmura Benjamin, le portrait est fini.

Cependant le modèle avait serré les poings et fait une tentative impuissante pour passer de la lividité à une pâleur idéale.

Que l'on se représente (tel que l'original a été dépeint par ses contemporains) sur un corps athlétique, disproportionné, et sans cesse agité par un tic nerveux, une tête petite, anguleuse et moricaude; des yeux fixes, bordés de rouge et ravagés par un mal qui avait déjà éteint l'une des deux prunelles. Au-dessous des mâchoires, le cou est gercé de cicatrices immondes, tendues par des glandes engorgées. Un commencement de surdité oblige ce malheureux à pencher la tête du côté de sa bonne oreille, ce qui donne à son attitude une expression craintive et sauvage. La tournure du personnage est dégingandée; ses traits sont durs; sa voix est solennelle et fêlée; son teint verdâtre et sa lèvre aride et mince. Son front large et plissé s'élève en pointe comme celui des êtres superstitieux ou faibles; son allure est timide, son geste gauche; mais, son nez carré, flanqué de narines béantes, le développement de ses os maxillaires dénotent une singulière énergie de volonté, tandis que la susceptibilité la plus chatouilleuse se peint le long de ses sourcils mobiles, broussus et circonflexes, non moins qu'à l'aide de deux sillons qui, encadrant la base du nez, descendent autour de la bouche où ils se creusent en venant chercher le menton. Cet homme hideux n'a point d'âge apparent; sa perruque ronde est ébouriffée; ses coudes ont percé l'habit sale et trop large dans les plis duquel se dandine une carcasse osseuse et vide. Frippé, rapiécé, constellé de taches, le costume porte les signes d'une misère ancienne, incurable, et qui a renoncé à tout déguisement. Les manches de l'habit, frangées et luisantes, étreignent jusqu'à le rougir un poignet lourd et massif, terminé par des mains d'une beauté royale.

Avant de se rasseoir, cette ébauche humaine s'était efforcée de réprimer l'irritation produite par le brutal compliment d'Hogarth. Un tic convulsif, pareil au sillage d'un éclair, courut le long de cet être bizarre, et il répondit avec placidité :

— *Expertè probasti* : je suis malade et à demi-décomposé; robuste à vous briser comme un roseau; ambitieux... quelque peu, et j'ai été maître d'école.

— Il fut mon maître, interrompit Garrick avec effusion, il est mon ami; plus d'une fois, cher Will, je vous ai entretenu du rare mérite et des nobles qualités de Samuel Johnson.

Au bruit de son nom, l'inconnu tressaillit seul : seul encore il subissait le prestige de ce nom, destiné à retentir par toute l'Angleterre. Il était écrit pourtant que les plus nobles parmi les pairs du royaume se disputeraient un jour l'honneur de transporter sur leurs épaules à Westminster, près du tombeau des rois, le corps difforme et scrofuleux de ce mendiant.

Digitized by Google

Cependant William Hogarth, craignant d'avoir étourdiment blessé son ami Garrick, cherchait à atténuer l'effet de sa boutade : — Je voudrais être en état de répondre à vos honnêtetés, monsieur Johnson, balbutia-t-il; mais je ne sais pas le latin, parce qu'on ne me l'a pas enseigné. Le plus habile, d'ailleurs, ne saurait rien m'apprendre : ce que je sais, je l'ai acquis par moi-même... (Ici notre héros sentit qu'il fallait conclure par une parole obligeante, et jetant un regard stupéfait sur la mine hétéroclite de Samuel, il ajouta) : — Je m'engage sur l'honneur à ne jamais faire votre portrait.

La naïveté de ce compliment causa une certaine gaieté parmi les assistants. Johnson lui seul resta sérieux; mais quand chacun eut repris sa gravité, il partit à son tour d'un grand éclat de rire et redevint sérieux tout à coup.

Tandis que William parlait, Benjamin, en le désignant, disait tout bas à son frère : — Faites-lui donc raconter sa mésaventure de Calais; il la croit parfaitement inconnue : nous verrons comment sa vanité s'en tirera.

— Que lui est-il donc arrivé?

— D'être pris pour un espion du duc de Cumberland, tandis qu'il dessinait la porte de ville; d'être rossé par les bourgeois de Calais; puis arrêté, emprisonné, et embarqué par ordre du gouverneur qui l'a fait jeter sur la côte à Douvres. Voilà pourquoi il est revenu.

— Pauvre garçon! murmura le révérend Hoaldy. — Ça, mon cher Will, s'écria-t-il ensuite, quelle existence menez-vous! L'autre semaine vous nous quittez pour voyager en France : on vous serre les mains, on vous pleure... et c'est pour une absence de huit jours que vous mettez en frais notre sensibilité?...

— Que voulez-vous! j'ai failli périr de faim : il ne reste plus rien à manger dans cet affreux pays peuplé d'ombres diaphanes. Ces peuples se repaissent de pain trempé dans l'eau chaude, de crapauds, d'escargots, de souris, de grenouilles; ce sont de véritables bêtes qui ne parlent ou plutôt ne croassent que le français. C'est en vain que le gouverneur de Calais, enchanté de voir un Anglais, m'a fait les plus vives instances pour me retenir : j'ai résisté. D'ailleurs, j'effrayais les habitants; ils craignaient que je m'emparasse de leur ville; j'ai dû même en boxer vingt-cinq à deux cents pour les mettre à la raison, et les soldats m'ont aidé à les rouer de coups.

— Il est donc bien vrai, reprit le célèbre boxeur Figg, qu'ils mangent des grenouilles? chacun le dit, mais je n'osais pas y croire. Ils leur enlèvent la peau, n'est-ce pas?

— A la table du roi : mais autrefois, l'habitude générale était de les dépouiller. Seulement, depuis que Louis XIV a enfoui tout l'or du pays à Versailles et ruiné le royaume en bannissant les calvinistes, on

Digitized by Google

mange la peau des grenouilles. Soupe maigre, une grenouille par homme, et trois limaçons le jour de la Saint-Louis; voilà l'ordinaire du soldat.

Figg écoutait avidement ces grossières facéties et secouait avec complaisance sa tête insignifiante et béate, déprimée à la partie postérieure et à demi enfouie dans une épaisse encolure de taureau. Cette comique appréciation de la France résumait les idées de *John Bull* à l'endroit de ses voisins d'outre-mer, et il est bon d'ajouter qu'à l'heure où l'on écrit ces lignes, les préjugés des rustiques populations du centre sont demeurés à peu près les mêmes. Dans les bas quartiers de Londres, la classe ignorante et sédentaire des artisans et des manœuvres nous traite journellement de *mangeurs de grenouilles*, insulte amère au pays du rosbif, où la pauvreté et le mal-vivre sont considérés comme des vices dégradants.

Bientôt Garrick s'aperçut que le peintre ayant consumé son feu tombait dans la plus profonde rêverie et buvait pour s'étourdir. Hogarth avait le vin triste; il fallait l'arracher à cette influence; d'ailleurs, son brusque retour alarmait, pour certain motif que nous connaîtrons, l'amitié du bon David. Il fit un signe à Johnson, et tous trois ils sortirent de la taverne sans bruit... et sans payer.

Ils se dirigèrent par Bow-street du côté de Long-Acre, et se perdirent dans un dédale de rues enveloppées d'une profonde obscurité. Appesanti par le brouillard, William se taisait.

— Vous pouvez parler, lui dit Garrick; je ne suis qu'un reflet de la pensée de Johnson.

— Volontiers : je n'eus de ma vie rien à cacher; l'art de se taire m'est inconnu, et je ne me souviens pas d'avoir menti... sauf par manière de plaisanterie, comme je l'ai fait tout à l'heure. Les hommes valent-ils l'humiliation que la dissimulation impose à qui la pratique? A chacun je jette crument la vérité, face à face, jamais en fuyant. Un roi assez ambitieux pour aspirer à la liberté que j'ai conquise, perdrait son trône. Jugez, monsieur Johnson, si j'ai à redouter de m'expliquer devant vous.

— Nous nous entendrons d'autant mieux que mes habitudes et mes principes sont absolument opposés.

— Vous êtes ambitieux...

— Je suis fils d'un jacobite, et tory. J'aime le gouvernement absolu, j'aime la domination religieuse; si je n'étais anglican, je voudrais être catholique, tant l'unité satisfait à mes instincts. Défendre et corroborer le principe de l'autorité, telle sera l'œuvre de ma vie.

— Quant à moi, dit Hogarth, j'appartiens à l'opinion contraire : whig contre les torys, je serai radical contre les whigs constitutionnels, dès que le pouvoir les aura corrompus.

Digitized by Google

— Sans que je fasse un pas, observa Johnson en souriant, nous nous rencontrerons à la fin de notre carrière...

— Moraliste d'une école inconnue, repartit Hogarth, je me suis créé dans le silence, dans l'observation et la liberté un genre de talent étrange et puissant. J'ai fait descendre dans cette main une âme, un cerveau, un esprit subtil qui m'obéit et parle. Répudiant la tradition, la soi-disant correction, qui n'est qu'une routine de banale élégance, j'ai fait du dessin une émanation sensible de la vie. Il m'est aussi aisé de faire passer successivement le même visage par les sentiments ou les passions les plus contraires, qu'il vous le serait de dire : il était joueur, il devint hypocrite, il fut saisi de pitié ou livré aux furies de la vengeance. Voyez Garrick : est-il une plus loyale, une plus franche physionomie? S'il me plaisait de placer, dans une estampe, Garrick à une table de pharaon, et de l'accuser d'avoir biseauté les cartes, chacun en voyant l'œuvre reconnaîtrait Garrick et s'écrierait : — Cet homme triche au jeu. Je vous le répète, mes amis, ceux que cette main atteindra seront démasqués, confessés à fond et condamnés à perpétuité. Il en est qui acquerront le privilége d'exciter le rire, et d'autres la bienveillance ou l'admiration partout où ils se feront voir, jusqu'à la fin de leurs jours, et, je ne saurais assez l'affirmer, mon pinceau n'attentera pas de l'épaisseur d'un cheveu à la scrupuleuse exactitude des lignes indiquées par la nature.

— Il n'existerait, observa Johnson ébahi, aucun mortel doué d'un si robuste orgueil...,.

— Si vous n'existiez pas, interrompit Hogarth.

— J'aurais fini la période autrement ; elle n'est pas mal de la sorte, on peut la laisser. Mais avec l'appui d'une foi semblable, d'où vient que vous êtes soucieux de façon à causer à David un certain trouble intérieur?

— D'où vient? De ce que je vous ai conté des chimères : cette foi va s'éteindre, cette force est dissipée ; ma volonté plie, ma pensée n'est plus libre, et un secret chagrin me travaille. Garrick le sait, il vous le contera. Dans Londres, ici, près de... quelqu'un, respirant le même air, réveillant à mon insu des espérances insensées, je ne puis revenir au calme, à la raison. J'ai fui sur le continent ; il m'a fallu revenir...

— Vous aurez commis, selon votre habitude, quelque imprudence?

— Deux cents imprudences! autant que de paroles. Qu'y faire? j'ai les Français en horreur. Bref, on m'a pris mon argent, jeté dans un canot et embarqué sans chapeau. Maintenant, ami, le sort en est jeté : mon avenir, ma vie sont dans la balance ; il en faudra finir!

— Apprenez, mon bon Johnson, dit alors Garrick, que notre ami ayant eu le malheur de voir chez sir James Thornhill, peintre du roi, la fille unique de ce grand artiste, a su lui plaire et s'est épris à son

Digitized by Google

tour d'un sentiment très-vif. Mais le baronnet est riche, un peu ambitieux; William est sans réputation, sans fortune; ses idées sur l'art ont choqué le maître, qui s'est refusé à cette alliance. Pendant deux ans, Hogarth a travaillé comme un nègre pour se faire une épargne. Placé chez un graveur en métaux, il se clouait dans l'atelier douze heures par jour, et il consumait ses nuits à graver des armoiries ou des adresses pour les marchands, des cartes d'entrées pour les théâtres ou les bals publics, des illustrations pour des volumes de voyages, des fleurons pour des livres tels que ceux de Beaver et de La Motraye, des frontispices pour des tragédies ou des opéras, que sais-je enfin! Dix-sept planches, annexées à la dernière édition de l'*Hudibras* de Butler, lui furent assez bien payées, et réunissant ses économies, il espéra pourvoir aux premiers frais d'un établissement. MM. Bowles et Overton, célèbres éditeurs, l'occupèrent et parlèrent avantageusement de son talent. Néanmoins, les refus obstinés de sir James Thornhill firent évanouir les desseins de William, qui, pour oublier ses chimères et vaincre une passion partagée qui risquait de l'entraîner à quelque faute, réunit ses ressources et partit pour la France. Il vous a expliqué le surplus. Quel est maintenant son projet?

— Me voilà ruiné, murmura Hogarth, et hors d'état de réparer mes pertes dans ce pays où tout me rappelle à des souffrances trop aimées. Pour accomplir une œuvre comme la mienne, il aurait fallu toute ma liberté d'esprit, toute la quiétude qui favorise la méditation, toute la sérénité qui produit la force. Pourquoi, d'ailleurs, le dissimuler? cette jeune fille est devenue pour moi un soutien nécessaire; on ne peut créer dans le vide, et Jane est le seul être humain qui, s'associant à mes plans d'avenir, ait mis autant de foi dans mon génie que j'en avais moi-même. De plus, je le sens, la tâche austère que je me suis imposée m'appelle à une vie plus grave, plus concentrée; notre existence de bohémiens m'énerve. J'ai voulu fuir, la Providence me ramène, je servirai ses desseins; Jane sera ma femme. Comment? Je l'ignore; mais je le veux, cela sera.

— N'espérez pas, objecta Johnson, triompher par de coupables actions de la sainte autorité d'un père. La paternité est la bouture de l'arbre social et le symbole hiérarchique de l'autorité. J'excuse une faiblesse inexplicable; j'y compatis sans la comprendre; mais si votre projet est d'enlever miss Thornhill, mon amitié m'engage à vous dire, et mon devoir m'oblige à vous affirmer, que dès demain j'irai prévenir son père, afin de le mettre sur ses gardes.

— Du danger, des menaces, un défi!... Le succès est à moi! Depuis dix mois j'hésitais à franchir ce rivage. Oui, certes, vous êtes un homme robuste; car vous me saisissez timide, et d'un seul coup vous me lancez à l'autre bord.

Digitized by Google

— Cher Johnson, s'écria Garrick, vous n'entendez rien aux amours.

— Dieu, dans sa clémence, répondit Samuel avec un flegme hyperboréen, ne m'a point bâti pour acquérir ces notions essentiellement pratiques. Pourtant, j'ai vu dans Platon...

— Eh! laissons là l'Académie : il est question de sauver ce pauvre garçon.

— Mon plan est arrêté. Je verrai Thornhill et je plaiderai la cause. S'il rejette mes conclusions, je l'avertirai du péril.

— C'est m'obliger... et m'engager, articula William.

— Si tel est le fruit de ma loyauté, si mon avis maladroit vous pousse à quelque extrémité, je vous aurai favorisé dans ma candeur, et je penserai que votre succès était écrit là-haut.

A force de piétiner, ces trois enfants perdus de la Cité étaient arrivés de détours en détours à la porte du Strand. Garrick comprit qu'il fallait emmener Johnson et lui faire oublier ses vertueuses résolutions. Ils pénétrèrent donc dans un cabaret où ils se grisèrent. Quant à William Hogarth, il n'avait plus de domicile, et il continua d'errer jusqu'au jour. Ses pas le conduisirent à travers des terrains vagues, aujourd'hui remplis de belles rues, aux environs de Leicester-Fields, où s'élevait la maison de Thornhill. Il resta là plus d'une heure en contemplation. Les vents qui soufflaient sur sa tête dans les rameaux effeuillés, apportaient à ses oreilles le chant monotone et lointain des veilleurs de nuit qui criaient les heures.

II.

UNE VISITE A L'ATELIER DU PEINTRE DU ROI GEORGES II. — BIOGRAPHIE DE SIR JAMES THORNHILL. — ANECDOTE.

Il arrive parfois à des gens doués d'une certaine habileté, et de ce talent pratique du savoir-faire qui captive la fortune, de joindre à ces avantages superficiels assez de mérite véritable pour s'élever à un sort brillant en demeurant honnêtes. Chacun applaudit à leurs succès légitimes, leur existence est honorée ; l'envie, qui souvent prend l'équité pour prétexte, est sans armes contre eux, et l'émulation qu'ils inspirent n'éveille pas d'amertume. Telle fut l'heureuse destinée de sir James Thornhill, né gentilhomme, en 1672, à Londres, et non à Weymouth, comme l'ont écrit les biographes français, et qui, protégé par le prestige de son origine, aiguillonné par la pauvreté, devint, sans autre souci que le travail, le premier et même le seul peintre d'histoire de l'Angleterre. Neveu de l'illustre médecin Sydenham, qui, dès l'âge de trente-quatre ans, possédait la plus riche clientèle de Londres, James

Digitized by Google

dut à son parent l'avantage de conserver la maison qui l'avait vu naître et où il était destiné à mourir.

Ruiné par la révolution de 1648, le père de notre artiste avait aliéné successivement presque tous ses biens. Grâce à ses pinceaux, James se trouva de bonne heure en position de les racheter et de reconquérir dans le monde le rang de ses ancêtres. Ses études furent rapides; un barbouilleur inconnu lui apprit à charger une palette, et le jeune homme, défrayé par son oncle, se hâta de traverser la France, l'Allemagne, la Flandre et la Hollande, pour contempler les œuvres des maîtres du Nord. Son esprit essentiellement pratique le dissuada de voir l'Italie. Il avait remarqué, disait-il, que les qualités des artistes du Midi, incompatibles avec une organisation septentrionale, ont pour effet de la priver de son caractère propre, de la déclasser et de la plonger dans une stérile incertitude. Il est, à cet égard, curieux d'observer que près de deux siècles auparavant, le Florentin Fra-Bartolomeo était revenu de Rome entièrement troublé, et n'avait retrouvé son génie qu'à la condition d'oublier ce qu'il avait appris dans la nécropole des arts.

De retour dans sa patrie, Thornhill, présenté par Sydenham à l'apogée de sa réputation, trouva si vite l'occasion de faire fructueusement ses preuves, que l'on se disputa tout d'abord ses ouvrages. Il eut le crédit d'être choisi par la reine Anne pour décorer la coupole de Saint-Paul de Londres, la merveille du siècle, et dès lors sa renommée fut au-dessus de toute discussion. Dans ces huit grandes peintures murales qui représentent la vie du patron de la basilique, Thornhill, fraîchement impressionné par l'art français, se montra peintre de style; l'ordonnance des compositions rappelait le Poussin par la sévérité, Lebrun par la pompe académique. L'artiste se modifia depuis et se rapprocha de Rubens, dont il participait par sa grande facilité et par ses instincts de coloriste. Il existe à Londres, dans l'ancienne salle de gala du palais de White-Hall, pièce devant l'une des fenêtres de laquelle Charles Ier fut décapité, et qui sert aujourd'hui d'église au culte anglican, un plafond de Rubens d'une dimension formidable, représentant Jacques VI entouré d'un olympe allégorique. Cette peinture d'apparat exerça une puissante influence sur la manière de notre artiste. Quand on examine, au musée naval de Greenwich, les deux gigantesques pages dont Thornhill a revêtu les parois du salon, et qui représentent l'apothéose de Guillaume d'Orange et de la reine Marie II, entourés d'un essaim de génies, de vertus symbolisées et d'Amours qui voltigent, on ne saurait méconnaître cette parenté de Thornhill et du Véronèse des Flandres. Cette décoration, d'une véritable habileté, d'une puissance de ton éclatante et d'un arrangement splendide, est le plus beau monument de la grande peinture anglaise.

Digitized by Google

Comme le patriotisme jaloux de nos voisins ne laisse pas volontiers sortir de la mère-patrie les œuvres des maîtres nationaux, le lecteur nous pardonnera de lui donner quelques renseignements sur des artistes fort intéressants, et dont l'existence est à peine connue sur le continent.

L'exécution de ces œuvres magistrales valut à Thornhill le surnom de *Rubens* de l'Angleterre. Son oncle vécut trop peu pour jouir de ces triomphes : Thomas Sydenham, populaire chez nous par une préparation du laudanum à laquelle il a légué son nom, était mort âgé de soixante-cinq ans, en 1689, laissant des traités médicaux dont la partie physiologique est imprégnée de la philosophie que Locke ne devait pas tarder à repandre, et sur la tombe du docteur, l'Angleterre avait inscrit le nom d'*Hippocrate*.

Thornhill peignit, à Hampton-Court, un appartement où il plaça les portraits de la reine Anne et du prince George de Danemark; un salon au palais de Bleinheim, résidence de Marlborough; le réfectoire de Greenwich, aujourd'hui fort détérioré, et une foule d'autres tableaux. Sa fécondité était inépuisable.

La reine Anne le combla de présents ; Georges Ier le nomma peintre du roi; Georges II, chevalier-baronnet, et le peuple de Londres l'élut membre du parlement. Et voilà l'homme dont William Hogarth, sans feu ni lieu, ni réputation, prétendait épouser la fille unique.

Tandis que Will rêvait à sa chimère, sir James, qui l'avait éconduit sans lui interdire l'accès de son atelier, d'après ce principe honorable qu'il n'appartenait point à un peintre au comble de la prospérité de fermer sa porte à un artiste jeune et pauvre, sir James recevait la ville et la cour, ne songeant plus à cette affaire, et rêvant pour miss Jane, alors âgée de dix-huit ans, quelque brillant parti.

Il attendait le prince de Galles, et achevait, entouré de courtisans que cette visite lui avait amenés, une nymphe aquatique surprise par des faunes. Que l'on se représente un vaste atelier avec un plafond gothique soutenu par des solives saillantes à modillons sculptés, et couvert de peintures dans le goût du siècle de Louis XIV ; des divans moelleux, des fauteuils dorés, des fleurs çà et là groupées, des marbres, des portraits de Van-Dick, enfin, tout ce qui constitue le luxe d'un salon de grand seigneur. Nonchalamment étendus sur des coussins, des lords, des membres du parlement suivent en clignant de l'œil les fantaisies du pinceau de leur collègue; ils donnent des conseils en jouant avec le rabat de leurs jabots. Thornhill écoute les avis, admire combien ils sont justes, et ne les suit point.

Debout à son échelle, une palette sur le pouce, la tête poudrée à neige, le pinceau à la main, il travaille en habit de gala (il a été gravé dans cette attitude), secouant une manchette qui le gêne, et l'épée au

Digitized by Google

côté, pour recevoir en gentilhomme l'auguste visiteur qui doit descendre chez l'artiste. Pour faire trève aux observations esthétiques dont il est impatienté, Thornhill se met souvent à conter quelque histoire, à parler du bill, de la guerre d'Allemagne ou du ministère. Ses yeux limpides et bien fendus expriment la droiture et la bienveillance unies à une certaine finesse; son nez aquilin, légèrement bombé, rehausse la dignité de son personnage, bien que le buste soit un peu replet; sa lèvre est épaisse, bien modelée, souriante, et concourt, avec l'ensemble d'un visage aux contours mollement arrondis, à donner à cette physionomie un air un peu sensuel. Il a cinquante-huit ans, mais ses traits ont subi peu d'altération depuis l'époque où il les a fixés au dôme de Saint-Paul, au premier plan et sur la gauche du troisième de ses huit tableaux.

— Je vous disais donc, murmurait-il, en plongeant dans un paquet de blanc sa brosse imprégnée de laque et d'une pointe de vermillon, que de ma vie je n'ai couru un danger pareil à celui d'hier, et c'est au sang-froid miraculeux d'un inconnu que je suis redevable du bonheur de vous le raconter ce matin.

— Vous nous faites frémir!

— Vous savez qu'une lézarde survenue à la coupole de Saint-Paul a exigé l'entremise des maçons; des pierres ont été remplacées; il a fallu recrépir le mur, et deux des figures de la Conversion de l'Apôtre ayant été recouvertes, j'ai dû les repeindre. On a donc, d'après mes ordres, suspendu dans les airs, et vous n'ignorez pas à quelle hauteur.....

— La tête me tourne rien que d'y songer. Je ne sais comment vous osez peindre ainsi, entre ciel et terre, perché sur trois planches, sans garde-fous ni.....

— Cela me connaît de vieille date, trop vieille même, car j'ai eu le temps de perdre la mémoire. Vous allez en juger. J'achevais mon saint, une tête bien préférable à la première..... Près de moi se trouvait, je ne sais ni pourquoi, ni comment, un inconnu, un pauvre hère, dont la présence ne m'avait point étonné; comme il était vêtu de noir, je le prenais pour un employé de la paroisse. Ayant donc donné le dernier coup de brosse, je veux juger de l'effet et prendre de la distance. Je recule d'un pas, puis de deux; je recule, je recule.....

— Ah ciel! et le précipice!

— Debout, très près de mon tableau, mon voisin, impassible de visage et prompt comme l'éclair, lève la main, et d'un seul coup barbouille la figure du saint. Furieux, je me jette en avant pour l'arrêter. — Que fais-tu, malheureux! Mais lui, du doigt désignant l'abîme, il répond avec tranquillité: — Je vous sauve la vie..... L'empreinte de ma semelle, qui avait écrasé de la craie, est marquée sur le bord de la

Digitized by Google

planche, et mon talon a plané dans l'espace! Je fus obligé de m'asseoir à terre; mon œil voyait des ronds bleus dans les airs.....

— C'est un miracle de présence d'esprit! s'écrièrent les auditeurs respirant à peine.

— Heureusement que ma journée était finie; il m'eût été impossible de continuer à peindre. Redescendu dans l'église avec moi, mon sauveur me dit qu'il y était venu tout exprès pour me voir et pour solliciter de moi une grande faveur. — Parlez! parlez! m'écriai-je au comble de la joie. Mais, aussi délicat qu'il paraît être indigent, ce brave garçon a répondu: « Quand votre esprit sera plus calme; demain, si vous le trouvez bon. Il me répugnerait de surprendre vos sympathies. »

Thornhill termina par ces mots: — Et je l'attends, messieurs, avec une certaine curiosité.....

L'auditoire était sous l'impression de cette anecdote, lorsque la portière fut soulevée par un valet, qui introduisit sans l'annoncer ce solliciteur, qui n'était autre que Samuel Johnson.

En abordant sir James Thornhill, notre Johnson se sentait intimidé par la présence des lords, des membres du parlement réunis chez leur confrère. Le peintre chercha à le rassurer, l'invita à parler, et Samuel jeta autour de lui un regard inquiet, compris par les amis de l'artiste, qui s'éloignèrent sous prétexte de parcourir la galerie de tableaux de sir James.

— Eh bien! mon sauveur, mon ami!..... dit ce dernier, resté seul, à Johnson qu'il avait fait asseoir à ses côtés.

— Eh bien, sir James, votre bienveillance abrège les préliminaires d'un discours dont le développement venait vous chercher hier à Saint-Paul. L'auditeur paraît aussi bien disposé qu'il le puisse être; il convient donc de supprimer l'exorde et de retrancher la péripétie. Ce que j'ai à cœur, sir James, est une affaire de conséquence: j'ai l'honneur de vous demander la main de miss Jane Thornhill, votre unique enfant.

A cette proposition inouïe, le chevalier-baronnet ne put s'empêcher de parcourir d'un rapide coup-d'œil, avec la sagacité propre aux artistes, le costume, les traits de ce malheureux, affligé d'une laideur rebutante et maladive. Il se hâta de prendre la parole, pour déguiser la vivacité de cette blessante impression.

— S'il s'agissait de toute autre faveur, je n'hésiterais pas; mais ma fille ne m'appartient point comme un bien matériel; son inclination, vous le comprenez, n'est-ce pas, doit être avant tout consultée.....

— Arrêtez, sir James; voilà un argument très dangereux par les déductions qu'il me fournira contre vous, et je tiens à ne point vous surprendre.

— Quoi! reprit Thornhill ébahi, ma fille aurait manifesté.....

Digitized by Google

— Je l'espère et le crains tout à la fois. La jeune miss a laissé voir ses sentiments; mais nous devons les subordonner à la sainte autorité d'un père.

— Oh! voilà une confidence qui me confond! Vous la connaissez, et elle n'a pas craint.....

— Je ne l'ai jamais vue. Vous commettez quelque méprise, *candidus error*. Il ne s'agit point de votre humble serviteur, mais d'un de ses amis, dont ledit serviteur s'est constitué le faible avocat. Sir James Thornhill connaît, je le pense, un certain William Hogarth?

— Que trop! s'écria l'artiste en se levant avec brusquerie. Il alla prendre au fond de l'atelier une toile retournée contre le mur, et la plaçant à son jour: — Tenez! s'écria-t-il avec indignation, le voilà, votre Hogarth! Voilà son style et son exécution. Ceci n'est point une poissonnière de Fish-street-Hill; c'est *Danaé*, l'amante du maître des dieux, qu'il a parée de ces grâces charnues! Et admirez la fantaisie de ce cerveau malade. Voyez-vous, par delà l'épaisse averse de cette pluie de guinées, cette Maritorne accroupie? Que fait-elle, monsieur? Elle a la bassesse d'essayer entre ses dents une des pièces d'or de Jupiter, pour voir si le métal est de bon aloi, et si le roi de l'olympe n'est pas un fripon. Tel est son goût. Voilà les fleurs qu'il répand dans la poésie antique. Un barbouilleur, un orgueilleux qui croit en savoir plus que moi; un *cockney* trivial, un colorieur d'enseignes! Il n'a vu le temple des arts que par le trou de la serrure..... Et Thornhill serait assez dénaturé pour sacrifier sa fille à un pareil drôle! J'aimerais mieux vous la donner, à vous, sur-le-champ.

— C'est me faire honneur, sir James, et je vous remercie. J'accorde que William a un peu exagéré la circonspection de la suivante de miss Danaé; mais cette faute, à mon sens, dénote un homme d'ordre et d'économie. Ne serait-il pas dommage, pourtant, que cette servante fût cause du malheur de deux jeunes gens? car, je le répète, miss Thornhill s'intéresse à mon ami.....

— On vous en a imposé! ma fille est sage, bien élevée, respectueuse; elle ne m'a jamais dit un mot en faveur de ce vaurien, qui la mettrait sur la paille.

— La conduite de miss Jane doit dicter la mienne. Si elle s'est tue, c'est que la prière était inutile. Mais j'ai, sans le vouloir, contracté envers vous un devoir pénible. Je hais le vice et je m'oppose à toute rebellion contre une autorité légitime. Tels sont mes principes, et je ne transige point. Le jeune Hogarth, emporté par la fougue de la jeunesse, m'a fait part de son intention d'enlever miss Thornhill et de l'espoir qu'elle y consentira. Je l'ai prévenu que si vous restiez inflexible, je vous avertirais du péril. Cette menace, je dois l'avouer, le décidera à apporter une certaine précipitation dans la perpétration de ce coupable projet. Ma tâche est accomplie.

Digitized by Google

Ils parlaient encore, que lady Thornhill, toute en pleurs, s'élançait dans l'atelier, une lettre ouverte à la main: — Ma fille! criait-elle; hâtez-vous, mon ami; il en est temps encore; Il faut..... il faut.....

— Il faut se taire, ma femme, et ne point attirer les quolibets des indifférents sur nos têtes blanches! Que l'on enlève le lit de la malheureuse! Que sa chambre soit défaite! Qu'il ne reste rien d'elle autour de nous! Ma vieille amie, nous n'avons plus de fille.....

Soudain, un mouvement se manifesta dans la maison; les gentilshommes rentrèrent en foule, tandis que lady Thornhill s'enfuyait pour cacher ses pleurs. Son mari, abattu, consterné, l'œil fixe, demeurait immobile dans son fauteuil. Lorsque la tapisserie disparut, et que la porte ouverte à deux battants livra passage au prince de Galles, sir James Thornhill se redressa par un mouvement convulsif. On remarqua qu'il marchait avec peine. Mais le vieux courtisan se remit très-vite; il rajusta son jabot, son épée, et ayant fait glisser sur ses traits le masque d'un obséquieux sourire, il se précipita au-devant du prince de Galles.

III.

SITUATION MORALE D'HOGARTH A SES DÉBUTS. — SAMUEL JOHNSON, SA VIE, CARACTÈRE DE SON TALENT.

Dans un modeste appartement, situé à South-Lambeth, faubourg de la rive droite de la Tamise, William Hogarth attablé devant l'embrasure d'une fenêtre gravait une plaque de cuivre. A quelques pas de lui, une charmante jeune femme dont la mise élégante et sévère contrastait avec la pauvreté du logis, s'occupait d'un ouvrage de couture. Tous deux gardaient un silence qui permettait d'entendre quelques soupirs qui s'élevaient à demi étouffés du cœur de l'artiste. Sa gravure semblait l'attacher exclusivement; mais comme son esprit préoccupé n'y apportait qu'une attention machinale, l'œuvre n'avançait guère. Bientôt, hors d'état de continuer, William jeta loin de lui ses outils, et vint tomber accablé sur un coffre, en face de sa compagne, sur laquelle il laissa tomber un regard désolé.

Mistress Jane Hogarth pleurait sans bruit.

— Malheureux que je suis, s'écria William; qu'ai-je fait! pourquoi mon égoïste affection vous a-t-elle arrachée aux douceurs de la maison paternelle! Jane, vous avez épousé la solitude et la misère! pardonnerez-vous à l'auteur de vos chagrins, quand il est sans pitié pour lui-même?

— Je ne puis trop vous le répéter, mon ami, répondit l'aimable femme en s'efforçant de sourire; mon bonheur, c'est vous, et le plus beau

Digitized by Google

jour de ma vie est celui où j'ai vu notre union cimentée à Paddington par la consécration d'un prêtre. Je n'ai qu'une pensée : vous rendre heureux. Vous ne l'êtes pas, je le sens, et je pleure.....

— Et moi, moi qui voulais la rendre orgueilleuse de m'appartenir... chétif que je suis! Ambition, qu'elles sont vaines les chimères dont tu nourris notre amour-propre! et combien l'amour est craintif et timide! Puis, une pensée m'accable : élevée dans l'enivrante atmosphère de la gloire de Thornhill, tomber tout à coup au fond du galetas obscur de William Hogarth!...

— Mon ami, vous vous trompez : la célébrité de mon père, je l'ai trouvée dans mon berceau, j'en ai joui sans prendre part aux luttes qui la lui ont conquise. Dans la vôtre, Hogarth, j'aurai ma part, car nos deux âmes ne font qu'une âme, et je combats à vos côtés. Cessez donc, cessez de me représenter ce dévouement comme un sacrifice.

—Frère, ta femme a raison; ta fausse délicatesse est d'un esprit débile et manque de grandeur, dit avec la solennelle familiarité d'un quaker, Samuel Johnson, qui en entrant avait entendu la fin de cet entretien : Dieu t'a constitué l'appui de cette faible créature, et non son esclave. Eh quoi! dès le premier jour son soutien ploie, et la fragilité trouve l'exemple du découragement, du doute et du désespoir! Elle a pleuré; pourquoi? le sais-tu? parce que sa foi s'ébranle, parce qu'elle aime à t'estimer et qu'elle se voit réduite à te plaindre. Travaille, sois pauvre s'il le faut, mais sois grand; tu la verras sourire.

Hogarth se promenait agité, tandis que Jane s'étonnait qu'un homme affligé d'un extérieur si ingrat eût pénétré si avant dans le secret de sa propre pensée.

— Ha! poursuivit Johnson, tu succombes avant la chaleur du jour? tu te crois malheureux, tu penses avoir combattu, et tu t'annihiles dans une puérile mélancolie! As-tu besoin d'une leçon? Faut-il t'enseigner la vie et retremper ta vertu en lui ouvrant les chemins ardus que d'autres ont frayés? Ecoute-moi donc, et quand la comparaison de nos destinées aura allégé la tienne à tes yeux, tu renaîtras peut-être. Vous aurez, mes enfants, les prémisses d'une biographie qui doit un jour émouvoir les entrailles de l'égoïste et dédaigneuse Angleterre.

Johnson s'assit sur une table et commença son récit en balançant ses longues jambes pendantes, tandis que Jane et son mari prenaient place à ses pieds sur un banc de chêne.

— Vous ne me croyez pas jeune, Hogarth, et vous avez raison; car les maux de plusieurs existences se sont accumulés sur ma tête, ont ridé mes traits et courbé mes épaules. En réalité, Will, mon cher enfant, vous avez huit années de plus que moi.

Digitized by Google

Jane fit un geste de stupeur, et Will dit en souriant :

— Je vous crois sans peine, car je l'avais deviné.

— Depuis que je respire, reprit Samuël, je lutte sans relâche contre trois ennemis : la mort, la misère et ma paresse naturelle. Mon aspect éloigne les sympathies, mon caractère est peu flexible, et mon esprit mordant ne m'a pas fait d'amis. A peine ai-je vu le jour à Lichtfield, dans le comté de Warwick, où mon père, ardent jacobite, exerçait la profession de libraire, que j'ai commencé à souffrir. Ma mère était morte jeune en me laissant pour héritage une santé ruinée par le germe empoisonné que son sang m'a transmis. Je suis dévoré par les écrouelles, qui ont fait tomber mes dents, éteint un de mes yeux, et si rudement attaqué mes oreilles, qu'après des douleurs inouïes je suis resté à moitié sourd. De plus, des spasmes nerveux fort pénibles m'ont fait contracter ce tic convulsif que vous avez sans doute remarqué. Mon état habituel est la lassitude ; le travail me coûte un effort surprenant. J'étais encore enfant, lorsque mon père se ruina, mourut de chagrin, et me laissa seul au monde, possesseur, pour tout patrimoine, d'une bourse contenant vingt livres.

» Ne sachant rien, aspirant à tout, je me traînai à Oxford, où je trouvai asile dans une cave, et vivant de pain noir, travaillant nuit et jour, je parvins à m'instruire, non sans peine ; car mes condisciples, saisis de dégoût à mon aspect, s'éloignaient de moi et m'interdisaient leur approche. Relégué près de la porte, loin du professeur, j'avais beaucoup de difficulté à le suivre à cause de ma surdité. Ai-je besoin de vous dire que cette vie échauffante et malsaine augmentait sensiblement l'intensité de mes maux, et faut-il parler de ce que j'eus à souffrir dans mon orgueil et dans mes sentiments? Hélas ! toute affection m'était fermée !

» Cependant, mes ressources étant épuisées, je fus mis à même de continuer mes études par un écolier riche ; mais bientôt il me quitta, et je fus obligé, faute de secours, d'abandonner l'université, où je m'étais fait remarquer par la traduction en vers latins du poème de Pope sur *le Messie*. Banni d'Oxford, je me fis répétiteur dans une école de village ; mais houspillé par mes écoliers pour mon extérieur étrange, je dus quitter le pays. A Birmingham, un chirurgien me prit en qualité de factotum : il étudiait la maladie dont je suis atteint et se livrait, sur ma carcasse, à des expériences qui ne me firent aucun mal, grâce à l'extrême vigueur de mon estomac. C'est chez lui que j'ai traduit du français le *Voyage en Abyssinie* de Jérôme Lobo, — un volume in-4° qu'un libraire me paya cinq guinées. Cette somme m'aida à me vêtir à neuf, et vers le même temps, mon maître, qui se targuait de guérir les humeurs froides, me voyant incurable et me jugeant compromettant, me donna congé. Je me trouvai sur les pavés, très-

Digitized by Google

mélancolique, car il est bon d'ajouter que je tiens de mon père une maladie noire qui me plonge souvent dans une sorte de démence hypocondriaque, durant laquelle je suis réduit à la séquestration et à l'oisiveté. Ce fut à la fin d'un de ces accès que, mourant de faim, las de coucher dans les champs, et convaincu que mon avenir, dont je n'ai pas douté un seul instant, était perdu si je prolongeais une manière de vivre qui commençait à ébranler mon cerveau ; ce fut dis-je au milieu de ces dispositions que, rencontrant pour la première fois une âme compatissante, j'en fus vivement touché. C'est une vieille marchande du village d'Edial près de Birmingham : elle me recueillit exténué par la faim ; ne sachant que faire pour elle, et découvrant que le veuvage lui pesait, je l'épousai. Huit cents livres qu'elle possédait me mirent à même de fonder une petite école, où je comptais, tout en travaillant quelques années, faire des économies pour aller réaliser mes destinées à Londres. Mais au lieu de me procurer une épargne, je dévorai celle de ma femme en peu de temps, et comme je lui devenais à charge, comme la classe, où les écoliers s'obstinaient à ne pas venir, causait un surcroît de dépenses, je laissai mistress Johnson à son commerce, et je la délivrai d'un époux onéreux. Pauvre bonne mère ! elle ignore les motifs de cette apparente ingratitude et tout ce qu'il m'a fallu de courage pour renoncer à la seule affection que j'aie goûtée en ce monde !

» Je me trompe : parmi mes trop rares écoliers se trouvait un jeune garçon vif et léger, fils d'un officier sans argent, et petit-fils d'un négociant français chassé de sa patrie par la révocation de l'édit de Nantes. Ce jeune homme me plut, sut m'apprécier, et nous partîmes ensemble pour Londres : vous le connaissez, c'est David Garrick, qui possède une âme puissante et un génie sans but comme sans aspirations.

» A Londres, j'ai essayé de tout... beaucoup. Mais résolu de ne plus me jeter hors de la voie qui doit me conduire au but de ma vie, j'ai mieux aimé risquer de mourir de faim que de puiser des ressources en dehors de la littérature. Je n'ai jamais cherché que deux résultats : me convaincre de mon talent et en accroître la somme. La vie matérielle n'est qu'un accessoire, heureusement, sans quoi le principal aurait souvent fait défaut. J'ai débuté par une tragédie d'*Irène*, qui ne verra jamais le jour, et perdu six mois à m'efforcer de la faire jouer : on ferait un roman de l'histoire de mes aventures ; je les ai racontées au docteur Smollett[1].

[1] Smollett en tira depuis un des plus piquants épisodes de *Roderick Random*, roman d'aventures faussement attribué par les traducteurs français à H. Fielding.

Digitized by Google

» Revenu de mes illusions théâtrales, j'ai fait des satires, elles sont inconnues; des chansons morales pour les tavernes, moyennant quelques pences. Pope ayant lu mon poème de *London* a prédit que l'inconnu cesserait un jour de l'être. Ce que j'ai conçu de projets est prodigieux; Savage les compte et en est au trente-neuvième. Mais tout vient échouer devant l'insouciance de ce pays prostitué au culte du veau d'or. J'ai voulu annoncer des éditions de nos vieux auteurs; la souscription n'a pas répondu. Bref, mon ami, j'ai broché des prospectus, des prologues, des factums, des chansonnettes, des sermons pour les pasteurs bornés ou paresseux, et tant de travaux accomplis au milieu des angoisses de la faim et des tortures incessantes de la maladie, n'ont eu jusqu'ici d'autre résultat que de me réduire à passer les nuits sur le pavé des rues, à ramasser au coin des bornes le papier sur lequel j'écris dans quelque taverne, où l'on admet par pitié le vagabond, le bohémien, l'enfant perdu de la littérature.

» Eh bien! cher Will, je suis aussi certain de mon futur triomphe, aussi confiant dans la puissance de ma volonté, que je l'étais en arrivant à Oxford. Et pourtant, le travail, c'est bien ennuyeux..... *labor improbus!* Mais je suis plus que jamais convaincu de mon talent, et voici pourquoi : Un Français de beaucoup d'esprit, un M. Arouet, qui se fait appeler Voltaire, et qui, déjà célèbre, est destiné à aller loin, a écrit dernièrement que, par mon éloquence, je rivalise avec les orateurs de Rome et d'Athènes... »

– Allons, Samuel, vous déraisonnez...

— Vous en jugerez, Will. Depuis quelques mois, il n'est bruit dans tout le royaume que de la puissance de génie qui tout-à-coup s'est manifestée dans le parlement. On s'arrache les discours de nos Démosthènes qui, suivant le *Gentleman's Magazine*, ont tiré de la gravité des événements et de l'énergie de leurs convictions des trésors d'éloquence ignorés jusque là.

— Il est vrai : Londres rappelle les beaux jours de Rome au temps de Cicéron.

— Et c'est là ce que Voltaire, transporté d'admiration, a franchement signalé à l'honneur de notre patrie.

— Eh bien?

— Mais ce que vous ignorez, le voici. L'accès du parlement est, comme on sait, interdit au public, et le cours des débats oratoires est communiqué aux journaux par de simples notes rédigées pour eux à prix d'argent par les huissiers payés à cet effet. C'est au moyen de ces renseignements que, pour un salaire vil, je construis à mon gré des discours admirables que je donne pour ceux de nos premiers hommes d'État, et ils sont imprimés tout vifs par M. Cave, dans ce même *Gentleman's Magazine*. Je dois ajouter que nul, parmi mes illustres

Digitized by Google

automates, ne s'est avisé de réclamer. Nos comptes-rendus, supérieurs à ceux des autres feuilles, ont été adoptés par tous les journaux, et les lords vont disant partout que le *Gentleman's Magazine* rapporte seul *avec exactitude* les discours du parlement. De moi, pas un mot; chacun est intéressé à me laisser obscur, et si je m'avisais de revendiquer une feuille des lauriers dont je couvre en me jouant ces têtes vides, je me verrais accusé de calomnie, écrasé par tous les partis, enlevé, déporté ou pendu.

» Cette fraude innocente m'a donné la conscience de mon talent, l'occasion de l'exercer et de conquérir à ma patrie une gloire consacrée par les hommages de la France. Je suis fort, il me suffit de le savoir, je serai grand quand je le voudrai.

— Mais, interrompit William émerveillé, quand vous cesserez de remplir cet humble et magnifique emploi, Cicéron va disparaître, Démosthènes s'éclipse, Alcibiade s'annule et la supercherie est découverte.

— Point du tout : vous ne vous doutez pas de la puissance des traditions. J'ai frayé la voie, ils la suivront sans peine, et la beauté de mon œuvre est là. J'aurai fondé l'éloquence du moderne forum au profit de l'heureuse Angleterre. Moi-même un jour j'irai complimenter mes élèves sans le savoir, qui croiront tenir tout de la nature.

— J'admire votre philosophie.

— Résumons : voilà ce que j'ai fait, et je suis en apparence aussi avancé que le premier jour. Je n'ai pas désespéré une heure, je ne faiblirai jamais, et puis-je me flatter d'être à moitié de la lutte! Quant au résultat, j'en suis assuré : je lasserai la fortune. Cessez donc, Hogarth, de déplorer vos maux, tant qu'un toit sert d'abri à votre tête et une femme aimée d'asile à votre cœur. Surtout ne la plaignez pas.

— Non, s'écria Jane embellie par un saint enthousiasme; car un jour on dira d'elle : cette femme heureuse entre toutes fut la fille et la femme des deux plus grands peintres de l'Angleterre.

A ces mots, Hogarth, transporté, se précipita dans les bras de Johnson, qui, l'enlevant comme une plume, et le pressant sur sa poitrine, s'écriait comme Richard III : « O marâtre nature, pourquoi m'as-tu refusé les dons qui font les êtres aimés ! » — Mais, ajouta-t-il, j'ai préservé mon âme en donnant à mes passions un autre cours; je me suis enflammé du désir d'être utile; ne pouvant plaire, je ferai bénir mon nom, et je contraindrai mes contemporains à des sympapathies que n'effacent ni les ans, ni le caprice. Plus fortuné que moi, Will, vous avez du génie, je n'ai que le savoir et la puissance de la volonté; je serai critique, je serai biographe, moraliste, philologue

Digitized by Google

surtout, et même poète s'il le faut; mais mon lot, dans les lettres, est de devenir la loi vivante.

» L'Angleterre a possédé les génies les plus puissants de l'ère moderne, et son rôle commence à peine; mais, en dehors des excentriques, il lui manque ce qui constitue les écoles et cimente les traditions. Shakspeare n'a pas eu son Aristote, ni Milton ses grands prêtres; notre langue même attend encore la consécration de son génie et de son unité; bref, nos classiques sont à naître, je leur ouvrirai le champ, et, le dernier debout, je serai la synthèse générale. Classique et tory, voilà mon lot, ces deux conditions sont inséparables. L'université d'Oxford ne fut-elle pas le boulevard du jacobisme et la pépinière des torys? la discipline dans les œuvres de l'intelligence, la règle au-dessus des hardiesses de la fantaisie, correspondent dans l'ordre politique à la prééminence absolue de l'autorité légitime. Pour méconnaître cet accord latent, il faudrait être livré à toute l'inconséquence française. Donc, ô William, mon destin ne sera jamais de flatter les passions, ni de prêcher une ère nouvelle; jugez si mon heure sera lente à venir et mon succès tardif! N'êtes-vous pas dans le camp opposé, vous? marchez donc en sécurité; ce que je poursuis avec effort ne vous saurait faillir; la nature a fait les frais de votre entreprise, et les passions humaines conspireront avec vous. Que vous faut-il? un rien : des talents supérieurs... Votre barque n'a qu'à suivre le fil de l'eau, la mienne remonte contre le courant. Accablé par ce corps misérable que j'ai traîné douloureux et tombant en lambeaux parmi tant de désastres, si je succombais, j'aurais rêvé l'impossible. Quand votre courage, à vous, s'abaisse jusqu'à plier, vous êtes lâche ou sans foi. »

Cédant à je ne sais quel allégement, mêlé d'une honte qui n'était pas sans charme, car elle témoignait pour lui de son découragement vaincu, Hogarth, en s'arrachant, comme on sort d'un mauvais rêve, à la navrante impression du récit de Johnson, Hogarth se sentait un autre homme. En personne active et sensée, il rentra soudainement dans le domaine des réalités; il tendit la main à Samuel, et serra la sienne, en disant : — Frère, merci! je n'ai point à m'apitoyer sur votre sort, bien que mes doléances ne puissent amollir votre vertu; mais ce serait me méprendre sur vos intentions. Si jamais vous subissez l'atteinte d'une de ces heures d'angoisse désormais écoulées pour moi, vous me trouverez sur la brèche où vous m'avez lancé tout armé. Venons aux nécessités de l'heure présente : il faut pétrir le pain de la semaine qui s'approche, car je ne suis plus seul et j'y dois pourvoir; voilà des planches à peu près terminées et que j'ai successivement rejetées avec dégoût.

— Parce que, les ayant commencées dans le seul but de gagner

Digitized by Google

quelqu'argent, vous avez voulu faire œuvre d'art de ces sujets qui laissaient votre imagination en repos : quand on ne s'occupe que de nourrir sa femme, il ne faut pas songer à l'éblouir.

— Frappé juste ! s'écria Will en riant, vous avez mis le doigt sur le mal.

— *Indè mali labes*, riposta Johnson rendu par le calme à ses habitudes professorales.

— *Et proindè remedium*, ajouta Jane en serrant les doigts de son mari.

— Ma femme sait le latin ! s'écria Will avec transport, c'est donc un trésor ; et moi qui ne sais rien du tout...

— Encore ! interrompit Johnson, ce Will est vaniteux comme un maître à danser...

— Un peu de latin, comme un peu de cuisine, sont de petits talents dont il ne sied point à une femme de se glorifier trop haut, repartit finement Jane : vos gravures sont à mes yeux très-agréables.

— Je n'entends rien à la peinture, dit Johnson ; mais si je connaissais les sujets...

— Ils ont un intérêt de circonstance, reprit William ; cette jeune femme, je l'ai dessinée dans sa prison, demain elle sera pendue. C'est la fameuse *Sarah Malcolm*, qui a assassiné trois personnes.

Ici, Hogarth dit quelques mots gaillards à l'oreille de Johnson, qui jaunit sensiblement ; c'est la façon dont il rougissait.

— Cette dernière image, reprit Hogarth, est satirique ; reconnaissez-vous...

— Trop bien ; Kent, le duc de Chandos, lord Burlington, et que vois-je ? Pope ! c'est la critique du *False Taste*[1], et vous ne craignez point...

— Loin de là, j'espère...

— Que le chatouilleux Pope, en ripostant, fera retentir le nom de son adversaire, et créera un succès à la raillerie qui l'atteint ? comptez-y ; Pope ne dira rien tant que vous serez inconnu, mais il se souviendra tout assez pour se taire plus tard quand vous aurez grandi, de peur de ranimer un souvenir éteint ; seulement, à l'occasion, il placera votre nom dans ses prières. Et voilà tout ce que vous avez fait ?

— Depuis quelques jours, répondit sa femme, il esquisse des dessins et ébauche des peintures à Spring-Garden, au Vauxhall, pour notre voisin M. Tyers, qui nous héberge dans cette maison. Il a livré les cartons des quatre Saisons qu'Hayman doit exécuter, et que mon père ne désavouerait pas.

[1] *Le Faux goût*, poème d'Alexandre Pope.

Digitized by Google

— Aussi, ajouta Hogarth, M. Tyers m'a-t-il promis une carte d'entrée perpétuelle, en or, pour mes amis et moi, qui aura cette devise; attendez... c'est du latin.

— *Ad perpetuam beneficii memoriam* [1].

— Courez vendre vos planches, afin de vous occuper à des ouvrages plus sérieux.

— Je l'eusse fait déjà sans un échec qui m'a découragé; lord B... m'a demandé son portrait, et je l'ai achevé depuis deux mois...

— Lord B... il passe pour presqu'aussi laid que moi; de plus, on le dit bossu.

— C'est ce que j'ai consciencieusement démontré, et si loyalement, que ce gentilhomme m'a envoyé un très-vilain compliment, en refusant de recevoir et de payer cette peinture que je croyais assez bonne.

— C'est une iniquité; les gens de notre mine devraient payer double. Dans une conjoncture analogue, un peintre français traça sur sa toile, devant l'image du modèle rébarbatif, un grillage de barreaux de fer, au travers desquels on reconnaissait fort bien le personnage. L'artiste écrivit au bas : PRISONNIER POUR DETTE, et accrocha le cadre à un clou devant sa porte. Les passants prenaient si gaîment la chose, que notre avare se hâta de s'exécuter; on lui restitua son image, mais les barreaux étaient en bonne couleur : il eut la cage par-dessus le marché.

— Vous me donnez une idée au sujet de l'affreux lord B...

Hogarth prit une feuille de papier et écrivit le billet suivant, dont on parla beaucoup dans ce temps-là, et que Nichols nous a transmis :

« M. Hogarth présente ses respects à lord B... qu'il a déjà prévenu de son desir, justifié par la nécessité, de recevoir le prix d'un portrait consciencieusement exécuté; si M. Hogarth n'a pas satisfaction sous trois jours, il a l'honneur de prévenir lord B... que son image, enrichie d'une queue, et de quelques autres agréments, sera vendue à M. Hare, le fameux montreur d'animaux curieux, qui serait charmé de la posséder pour servir d'enseigne à son établissement. »

— Mon espoir maintenant, dit le peintre, c'est qu'il ait plus d'avarice que de poltronnerie.

Mais il fut déçu: lord B... paya le jour même, et se fit justice en livrant son image au feu.

— Désormais, dit l'artiste à Johnson avant de le quitter, soyez sans souci sur mon compte; j'ai mis sur le chantier une grande œuvre, et bientôt vous entendrez parler de moi. Garrick avait raison, murmura

[1] Cette carte est encore en possession des derniers neveux de la famille d'Hogarth, et les droits qu'elle conférait n'ont pas subi de prescription.

Digitized by Google

le peintre, en s'approchant de sa femme; ce brave Johnson, si mal léché, n'a d'un ours que la peau.

En disant ces mots, Hogarth, après avoir exigé que Samuel attendît son retour, sortit avec ses planches de cuivre, et bientôt il rentra au logis avec de l'argent et des provisions. A la nuit tombante on dîna, et les conversations prolongèrent si bien le repas, que William dut reconduire chez lui Johnson, qui jurait de ne jamais retrouver tout seul son chemin jusqu'à la taverne où l'attendait Richard Savage, en vue de qui, sans exciter l'attention, il avait serré quelques reliefs du repas dans ses poches. A la vérité William avait détourné la tête avec beaucoup de persévérance, c'est un homme à qui rien n'échappait.

En traversant à tâtons les terrains blafards de South-Lambeth, Johnson dit à son ami : — Croyez-vous aux pressentiments? non; Tant pis! c'est dans mes rêves que j'ai reçu la révélation de mon avenir, et ces avertissements ne trompent pas. Faible et maladif comme je le suis, je me suis dit que j'existe par un miracle de la Providence qui me destine une certaine mission; de là mes travaux acharnés et le triomphe que j'ai remporté sur ma paresse. Si j'abandonnais mes desseins, si ma vie cessait d'avoir un but, je suis convaincu que Dieu me l'ôterait à l'instant.

— Ce sont des idées où je ne me suis jamais abandonné.

— Il est difficile de ne pas admettre des choses surnaturelles; les anciens sages y croyaient comme depuis les docteurs chrétiens. Et, tenez, la nuit de sa mort mon père m'est apparu...

En devisant de la sorte, Johnson avait pris une voix creuse et basse; ils allèrent ainsi jusqu'au cimetière de Westminster qu'il fallait traverser, comme on le traverse aujourd'hui. Pendant le trajet, Johnson, distrait, regardait furtivement autour de lui, tressaillait et doublait le pas. Un peu avant Charing-cross il congédia son compagnon, reprit son ton habituel, et assura qu'il retrouverait sa route; Hogarth, ébahi, comprit qu'il n'avait pas osé franchir seul l'asile des morts.

— Quelles étranges contradictions! dit-il en rentrant à sa femme; cet homme si fort, cet esprit si lucide et si vaillant, cette âme si supérieure, Johnson, qui le supposerait? il croit aux revenants, aux pressentiments, aux jours néfastes, aux superstitions du jeune âge, et il a peur des fantômes...

—Que de travers on découvre en étudiant les gens de bien près! répondit sa femme; nul n'est véritablement puissant, chacun a son faible, et, en somme, je crois que les humains sont de grands fous.

— Voilà tout justement, lui dit Hogarth, ce que mon pinceau de philosophe se propose de démontrer.

Digitized by Google

IV.

DÉTAILS DE FAMILLE. — PREMIER SUCCÈS D'HOGARTH. — DISCUSSION SUR L'ART, ENTRE LE PEINTRE THORNHILL ET SON GENDRE : RÉSULTAT QU'ELLE PRODUISIT.

Cependant, le vieux sir James Thornhill demeurait inflexible; retranché dans un silence obstiné, il ne parlait jamais de sa fille, et afin d'éviter les questions qu'on aurait pu lui adresser à ce sujet, il se réfugiait dans un travail assidu, ressource des affligés qui ont de la fermeté. En vain, plus indulgente, lady Thornhill avait-elle, à ce que rapporte Wilkes, essayé de fléchir le courroux paternel; son mari ne répondait rien et quittait la place. En Angleterre, chacun le sait, nombre de mariages sont déterminés par des enlèvements, et ce genre de faute, pourvu que la réparation soit prompte, n'expose pas, comme chez nous, un jeune couple à la réprobation du monde.

C'est pourquoi la mère de Jane s'enhardit un jour jusqu'à dire à son seigneur et maître : — Serez-vous sans pitié pour une escapade que tant d'autres ont commise? Notre fille est si jeune! elle se sera fait illusion sur le mérite de ce jeune homme que vos conseils et vos leçons mettraient un jour à même de...

— Mes conseils, il les dédaigne; entouré de vauriens, il se croit chef d'école, et Thornhill, à ses yeux, est un astre éclipsé. N'ai-je pas tenté de le mettre dans la bonne voie? Savez-vous sa pensée? qu'il est le Messie de la nature, et que mon partage est de donner une forme à tout ce qui n'existe pas.

— Mon ami, c'est à votre cœur que votre Judith s'adresse : si une de nos servantes, nous ayant quittés pour faire un méchant mariage, tombait dans la détresse, votre assistance lui serait-elle refusée? Je ne demande rien de plus pour votre malheureuse enfant. Soumise et désolée, je ne braverai point votre volonté; mais si je reste livrée à de telles angoisses sur le sort de ma fille, j'en mourrai, je le sens là, car je ne suis plus jeune, moi, j'ai trois années de plus que vous.

— Votre fille, soit! la mienne, elle ne l'est plus; je n'ai plus à son sujet rien à ordonner, rien à interdire; mes yeux sont fermés pour elle, ils le seront sur vous, à une seule condition : l'on ne m'en parlera jamais.

C'était obtenir plus que n'avait espéré la bonne Judith; elle avait sondé la blessure du peintre du roi, et elle se disait : — Quel malheur que ce jeune homme soit dénué de talent!

Toutefois, plus touché qu'il ne le laissait voir, Thornhill, avec la

Digitized by Google

tendre inconséquence d'un père, revint de lui-même à un sujet qu'il avait interdit. Aussi jamais ne sembla-t-il plus brutal.

— Après tout, reprit-il, qui sait ce qu'elle est devenue, cette héroïne! dans quelle chaumière, dans quel bouge obscur de la Cité se cache-t-elle avec son noble époux? J'espère bien que vous ne la retrouverez pas et que nous serons délivrés de ces gens-là.

Judith reçut cette bordée avec la plus complète insensibilité, et sir James se dit : — La mère sait où est notre fille.....

Peu de jours auparavant, une dame était entrée chez l'éditeur Overton, à qui elle avait demandé à voir le recueil des gravures de William Hogarth. Tandis qu'elle les parcourait une à une avec attention, laissant échapper des signes de déception, entrecoupés de certains mots, tels que : — Rien..... insuffisant..... trivial..... trop peu..... rien encore..... Hogarth lui-même traversa le magasin pour gagner la rue. La dame leva les yeux, et l'artiste reconnut la mère de sa femme, dont il avait de loin examiné les mouvements, dans un simple intérêt d'amour-propre. Ils restèrent saisis l'un et l'autre; des témoins les observaient : Hogarth, ému, se borna à adresser à lady Thornhill un salut profond, après quoi il sortit.

De retour au logis, il s'abstint de raconter cette rencontre à sa femme; mais la déception de lady Judith ne lui avait point échappé, et il tomba dans ce découragement amer dont Johnson vint à propos le relever. Trois jours après, le jeune ménage reçut, dans une bourse appartenant à Jane, et remise par un messager inconnu, vingt guinées, que Will renvoya sans hésiter. Une nouvelle tentative, étayée d'une lettre de lady Thornhill, n'eut pas plus de succès : on garda la lettre, on refusa les présents. Alors, ne consultant plus que son cœur, lady Thornhill arriva.

La scène attendrissante qui s'ensuivit est plus facile à concevoir qu'à retracer. Près de quitter sa belle-mère, Hogarth, en la reconduisant, lui dit : — Madame, j'ai deviné ce que vous cherchiez chez Overton, et j'en suis profondément touché. Votre goût n'est pas moins noble que votre cœur. Il n'y avait là rien qui fût digne de l'indulgence de sir James Thornhill. Daignez retourner chez l'éditeur dans un mois.

A cette époque, Hogarth ébauchait à la fois sur la toile, sur le papier et même sur le cuivre, les scènes d'un drame en six actes, destiné à représenter dans leur salutaire horreur les diverses phases de la vie d'une courtisane. Il prétendait offrir une leçon terrible à la jeunesse, et stigmatiser le vice opulent qui propage la corruption des mœurs. Cette œuvre, écrite en tableaux saisissants à l'usage du peuple, était destinée à assigner à l'auteur une place parmi les moralistes.

Hogarth comprit qu'il fallait se hâter de terminer une de ces plan-

Digitized by Google

chas, et il choisit celle qui mettait en scène le plus petit nombre de personnages. C'est le moment où son héroïne déchue, traînant dans un bouge les vestiges d'un luxe qui contraste avec le dénûment du mobilier actuel, est à demi nue, cachant, à côté des débris d'une maigre orgie, le produit des vols dont un amant l'a rendue complice. Inquiète, la malheureuse tient l'oreille au guet. Soudain la porte s'ouvre et laisse voir un groupe de constables, précédés d'un magistrat qui vient procéder à l'arrestation. Le juge investi de cette fonction jouissait d'un ancien et vénérable renom de probité : c'était sir John Gonson. Afin de rendre son œuvre plus réelle et plus frappante, Hogarth donna à son juge les traits de Gonson, dont il fit un portrait d'une animation et d'une vérité prodigieuses. Quant au travail matériel de cette gravure, il est d'une franchise au-dessus de tout éloge.

Dès qu'on eut obtenu la première épreuve de cette gravure avant la lettre, lady Thornhill la plaça toute encadrée dans la salle à manger de sa maison. L'objet frappa les yeux du peintre, qui, l'ayant contemplé avec attention, s'écria : — Voilà un chef-d'œuvre qui ne ressemble à rien que je connaisse et ne fait songer à personne. En nomme-t-on l'auteur?

— C'est l'essai d'un jeune homme qui vous a fait hommage de la première épreuve; son devoir l'y obligeait; il serait trop heureux de penser que son droit l'y autorise.

— Serait-ce donc un de mes élèves?

— Il n'a pas cet honneur, et il tient à vous de plus près encore.

— Thornhill se détourna vivement et se mit à table. Après le repas, il regarda de nouveau l'estampe et dit d'un ton railleur : — Un homme doué d'un semblable talent peut épouser une femme sans dot.....

Le lendemain, lady Thornhill, assez déconcertée par cette boutade, qui fit assez de bruit pour parvenir jusqu'à nous, voulut enlever le cadre; mais son mari le fit placer dans son atelier.

— Il a de belles dispositions, dit le baronnet à sa femme; mais il n'est pas peintre; la gravure n'est qu'un métier. On m'objectera qu'il grave ses compositions. Moi, je fais graver les miennes. La peinture seule met un homme au premier rang. Ce n'est pas que je dédaigne les arts du dessin; j'ai manié la pointe avec assez de fermeté; je n'ai dédaigné ni le paysage, ni l'architecture, et j'ai construit moi-même, sur mes propres devis, ma maison de campagne. Mais ces fantaisies n'ont rien ajouté à l'éclat de mon nom : Rembrandt lui-même, s'il se fût borné à graver, serait moins connu que Van-Ostade ou Miéris.

Le lendemain, lady Thornhill dit à son gendre : — Il faut apprendre à manier les couleurs. Et lui de répondre avec sa tranchante assurance :

Digitized by Google

— Moi? je peins comme le bon Dieu. J'avais prévu ce qu'il est inutile de me dire et je suis prêt. Voyez...

C'était le premier tableau de la série entreprise : *A harlot's progress* (une Vie de courtisane).

— Nous sommes sauvés! s'écria lady Thornhill. Mon gendre, avez-vous du cœur, et oserez-vous risquer une rebuffade? L'assaut sera rude; mais si vous êtes doux, patient, si vous savez courber l'épaule, tout n'est pas désespéré. Mais songez-y, votre vanité sera mise à rude épreuve....

— Alors nous sommes perdus, ajouta naïvement Jane.

— Allons, répliqua son mari; je boirai le calice et je ferai de mon mieux, non pour moi qui n'ai besoin de personne, mais pour vous. Votre souvenir me soutiendra, pourvu que sir James n'aille pas trop loin.

— Je serai là, dit Jane, et si vous êtes rebuté, vous ne serez pas seul.

Le projet arrêté, le tableau fut introduit chez Thornhill et posé sans cadre sur un chevalet dans son atelier, où il le trouva à son lever. Cette fois, il n'eut pas à chercher le nom de l'auteur; sa femme, qui tremblait comme la feuille, crut remarquer sur les traits du vieux peintre un sombre nuage; mais il refusa de s'expliquer. James prit ses pinceaux froidement, les repoussa, les reprit, les abandonna encore, chantonna un petit air entre ses dents et finit par dire d'un ton bourru : — Il n'existe pas deux hommes en état de peindre *une chose* comme cela. Êtes-vous contente?

— Assurément, si vous l'êtes : mais l'auteur est plus difficile; il sollicite l'honneur de recevoir vos avis et de mettre à profit vos lumières.

— J'entends : il est là dans quelque coin, comme un chat. Mes lumières! il s'en soucie bien vraiment! Vous l'entendrez.... Voyons, où est-il? et finissons-en!

Bientôt William parut, d'un air gauchement assuré qui trahissait une intimidation véritable.

— Monsieur, dit sir James avec assez de hauteur, on m'assure que vous désirez me consulter au sujet de cette peinture; votre intention est-elle de railler ou de m'embarrasser par un honneur que je suis loin d'ambitionner? Je n'entends rien à ces sortes de tableaux qui ne comportent ni le style, ni les lois ordinaires de la composition. Votre œuvre est magnifique; voilà mon sentiment. Vous voyez que je désire passer pour un fin connaisseur.

— Telle qu'elle est, monsieur, et en dehors de ces questions de style où je suis étranger, je désire savoir de vous si les figures sont à leur place, si l'effet vous semble juste, si la lumière....

— Bref, les questions élémentaires de l'art, celles qui sont à ma portée. Revoyez vos modèles; il suffit pour cela de battre le pavé: je

Digitized by Google

n'ai jamais couru à la recherche de ces sortes d'inspirations. Selon moi, l'art doit plaire et indemniser les gents délicats des tristes laideurs de la vie réelle.

— C'est dire, répliqua William avec feu, que sa mission est incompatible avec tout enseignement moral. Je serais désolé de vous déplaire; mais j'oserai soutenir que si l'art est en droit de s'abandonner souvent aux charmes de la fiction, il peut aspirer à un rôle plus profitable et prendre la vérité pour mobile.

— Ce garçon est intraitable, pensa lady Thornhill, il ne sait rien endurer; il tranche, il combat! Hélas! tout ceci finira mal...

— La vérité! répéta sir James impatienté; parce que ces visages sont vulgaires, vous les croyez vrais : qu'en sais-je, moi? je ne les ai jamais rencontrés.

— Vous vous en consolez sans peine, tandis que je suis inconsolable de n'avoir jamais rencontré nos rois tout nus dans les nuages, en compagnie de Vénus, de Diane, de Jupiter et d'Apollon.

Nul n'avait osé lutter avec cette vivacité contre le noble Thornhill. Sa femme elle-même en fut indignée et s'écria : — En vérité, monsieur Hogarth, vous êtes fou!

— Non, madame, et si je cédais sur un point si essentiel, j'aurais abdiqué le droit de m'estimer. Sir James et moi nous avons élu deux camps opposés : il suit une route glorieuse et frayée. Le but de son art est de flatter les sens ou les passions des grands qui ont honoré son immense talent, en le faisant grand... comme eux. Le mien est d'attaquer ce que sa muse encense; je m'adresse à la foule, et si je réussis je serai grand comme le peuple.

— Et grossier comme lui, riposta sir James exaspéré. Si c'est pour m'insulter, monsieur, que vous avez feint de solliciter mes conseils, si c'est pour venir à mes dépens étaler votre orgueil, votre peine était superflue; on ne se fait plus écolier à mon âge. Vous n'aviez pas besoin d'ajouter à vos torts cette scène inconvenante, pour me fermer à tout accommodement, et j'espérais, je l'avoue, que le sentiment de votre faute vous rendrait moins absolu dans vos idées. A ce prix, j'aurais peut-être eu la faiblesse...

— Sir James, il m'est plus aisé de renoncer à vos bienfaits qu'à votre estime; si je vous ai blessé, j'en conçois une vive douleur; mais pour aucun intérêt je ne renoncerais des lèvres à des convictions enracinées dans mon esprit.

— Eh quoi! malheureux, vous osez, bravant l'expérience de mes années et en face d'une misérable croûte,—ma foi, le terme est lâché! — ajouter à mes griefs une obstination si coupable dans vos erreurs! Que tout soit entre nous à jamais fini! Ingrat, je songeais pourtant à vous mettre dans la bonne voie, à me créer en vous un successeur...

Digitized by Google

— Si j'acceptais l'effet de vos bontés, ce ne serait qu'à condition de rester libre. Ce que vous appelez *une croûte*, c'est une œuvre originale et dont je n'ai pas cherché l'inspiration dans les tableaux des vieux maîtres.

— Eh bien! va, je te renonce! Tu m'avais privé de ma fille, tu l'as tuée pour son père une seconde fois; je ne vous connais plus!

— Hogarth, interrompit lady Judith en pleurs, est-ce là ce que vous m'aviez promis?

— Qui? moi, madame! j'irais, pour un intérêt tout matériel, jouer la comédie devant sir James Thornhill et sacrifier mes convictions! Non, plutôt mourir à la peine; et quant à votre enfant, je saurai la dédommager des rigueurs de son père. J'ai dans l'âme un feu que rien n'éteindra, et dans cette main du travail pour quarante années!

— Eh bien! s'écria Thornhill, que son audace soit récompensée comme elle mérite de l'être!

Il fit quelques pas d'un air menaçant, et s'arrêtant soudain, il ouvrit les bras et acheva d'une voix suffoquée : — Mais viens donc m'embrasser, mon enfant!

Un cri de joie répondit du fond de l'atelier au cri d'étonnement de lady Judith, et Jane s'élança en s'écriant : — Oh! pas avant moi, mon père!...

— C'est donc un coupe-gorge que cette maison... balbutiait le peintre en serrant sa fille à l'étouffer. — William, ajouta le vieillard, vous avez un noble cœur d'artiste, désintéressé, sincère et même un peu vif. Mais, sachez-le bien! si vous aviez reculé d'un pas, vous étiez perdu...

Will était tombé à ses genoux :—Ah! monsieur, murmura-t-il attendri, je donnerais la moitié des œuvres que j'accomplirai pour l'espoir d'être un jour le héros d'un si noble trait!

Le beau-père dorlota beaucoup son gendre, il lui fit don de ses plus beaux habits pour le produire dans le monde. On dîna en famille, et pendant le repas Jane oubliait de manger pour contempler en souriant son père, qui posait souvent sa main blanche sur la main de William Hogarth.

FRANCIS WEY.

(*La suite à la prochaine livraison.*)

Digitized by Google

DE LA LANGUE ET DE LA LITTÉRATURE MARITIMES.

—

(*Reproduction et traduction interdites.*)

—

A mes amis TARDY DE MONTRAVEL, capitaine de vaisseau, et SALNEUVE, capitaine de frégate.

I.

Mes excellents amis, à quelques années de distance j'ai navigué avec chacun de vous; comme vous j'ai aimé le peuple marin, j'ai admiré ses vertus solides, j'ai étudié ses mœurs, son langage et sa poétique. Durant nos campagnes, nous avons souvent causé des hommes et des choses de la mer; souvent nous avons déploré l'indifférence publique en ce qui les touche, et surtout les idées fausses répandues sur le compte des marins.

Ainsi, on leur entend reprocher sans cesse d'avoir une langue inintelligible, de se servir de termes obscurs, de parler un *argot* barbare.

Dans ce travail sur la langue et la littérature maritimes, je veux me révolter d'abord contre des accusations irréfléchies qui, en ma qualité d'écrivain, me poursuivent comme un cauchemar. Ici, je veux, mes excellents amis, en appeler du public à vous, juges compétents s'il en fut; et puis, — dans cette Revue ou hors de cette Revue, partout où il me sera permis d'élever la voix, — je continuerai à défendre notre cause commune, jusqu'à ce que l'haleine ne manque ou que je sois, comme Tithon, transformé en cigale.

Quelle est la profession dans laquelle on n'emploie pas un certain nombre de mots techniques, et par conséquent obscurs? Quel est le corps, le régiment, l'école, l'atelier où certaines locutions ignorées ailleurs, n'aient acquis un sens détourné, absolument différent de leur sens usuel? Quelle est la famille un peu nombreuse où l'on n'ait naturalisé quelque barbarisme, faisant allusion à un fait, à un lieu, à une personne? Ici, l'on a plaisamment fabriqué l'adjectif, le verbe et l'adverbe d'un nom de baptême; là, l'euphémisme ou l'ironie ont produit tout une série de mots bizarres ou de piquants solécismes.

Digitized by Google

Qui s'en étonne? qui ne trouve cela simple et naturel? et pourquoi n'en serait-il pas de même dans la marine?

Toutes les professions, tous les métiers, toutes les industries, toutes les sciences, tous les arts, toutes les corporations, toutes les réunions d'individus, et même, jusqu'à un certain point, toutes les familles, possèdent donc un vocabulaire qui, hors de leur sein, cesse d'être intelligible. Nous rencontrons à chaque pas des preuves de cette innombrable variété de langages dans la langue. Entrons-nous dans la moindre boutique sans y voir une foule d'objets dont les noms ne nous soient inconnus? Désignerions-nous convenablement les diverses parties des meubles dont nous nous servons sans cesse? A moins d'être architecte, qui n'est arrêté à chaque ligne dans la lecture de l'*état des lieux* de son propre logis? — Comment alors peut-on sérieusement reprocher aux marins ce qui est commun à toutes les professions?

La langue maritime, langue des diverses sciences navales, de l'art de la navigation, du métier de la mer et des nombreux corps d'état qui s'y rattachent, a nécessairement, par cela même, une nomenclature de beaucoup plus étendue que celle d'aucune autre langue spéciale; elle est parlée par une corporation, qu'isole la nature de ses travaux; elle est la langue d'une multitude de familles dont les allures, les occupations et le caractère font un peuple à part; — de là, les inévitables locutions dérivées qui s'y sont introduites. Elle n'est cependant pas plus inintelligible que les langues mathématique, physique, musicale ou industrielle. Les termes dont se servent les marins ne sont ni plus ni moins obscurs que les termes de jurisprudence, de médecine, de fortification ou de cavalerie. Les peintres, les sculpteurs, les graveurs emploient mille mots que les profanes seront toujours obligés de se faire traduire. Quant à l'injurieuse qualification d'*argot* appliquée surtout à certaines expressions familières, il importe, avant de passer outre, d'en faire bonne justice.

L'argot que l'Académie définit : — « Langage des gueux et des filoux qui n'est intelligible qu'entre eux, » — l'argot est un idiôme complet où tous les mots vulgaires ont leur équivalent. Rien de semblable n'a lieu parmi les marins; leur langage pittoresque, parfois poétique, parfois trivial, n'a aucun sens caché à dessein. Avant ou après leur phrase la plus hérissée de termes techniques, ils se serviront tout simplement de la langue commune pour compléter leur pensée. Ils doivent au vocabulaire de leur métier des mots, des expressions, des images qui rendent par moments leur conversation fort obscure; mais ils ne disposent pas d'un dialecte mystérieux, il leur serait impossible de traduire en termes de mer deux phrases tout entières.

Digitized by Google

L'une des facéties littéraires le plus en vogue dans les postes d'aspirants de marine, est la déclaration d'amour du chevalier de l'*Étalingure*, — madrigal conçu dans le style le plus maritime qu'on ait jamais imaginé ; — eh bien, dès le premier mot « madame » — l'auteur sort du vocabulaire naval. Il a beau s'évertuer à n'employer que des termes nautiques, et les accumuler à plaisir; il a beau appeler *écubiers* les yeux de sa dulcinée et les assimiler, pour l'éclat, à des *fanaux d'habitacle*, la moitié des verbes, les trois quarts des adjectifs lui font défaut. Il est perpétuellement obligé de recourir aux locutions terrestres; enfin, quand arrive la signature, il ne trouve pas de titre maritime équivalent à celui de *chevalier*, dont l'étymologie équestre est assurément fort éloignée du sujet. Le marin seul comprend le mot à mot de la grotesque déclaration d'amour; mais qui n'en pénètre le sens ?

Ce petit exemple, mieux que la plus vive tirade, démontre que la langue des marins n'est point et ne saurait être un argot.

La nomenclature maritime renferme, on le conçoit, une multitude de mots vulgaires, dont l'application est tellement exacte qu'ils n'ont pas besoin d'être expliqués. Ainsi, dans la construction navale, on rencontrera les termes d'*avant, arrière, corps, coffre* ou *coque, carcasse, membres, couples, cap* (*caput*, tête), *tête*, son synonyme usité en certains cas[1], *joues, hanches, flancs, talon, taille-mer*.

Dans la mâture ou le gréement, on trouve : *la corne*, sorte de vergue qui doit son nom à sa forme et à sa position oblique sur le mât; les *bras*, cordages attachés comme à deux épaules aux deux extrémités des vergues qu'ils font mouvoir dans le sens horizontal; les *flèches*, extrémités effilées des mâts supérieurs; les *marche-pieds*, cordages fixes placés sous les vergues et sur lesquels marchent les hommes qui doivent y travailler; les *étriers*, bouts de corde qui, de distance en distance, soutiennent les marche-pieds; les *étais*, gros cordages *dormants* qui étayent les mâts.

Les *aiguillettes*, les *manches*, les *bagues*, les *ceintures*, les *chaises*, les *pattes d'oie*, le *timon*, sont presque définis par leurs noms mêmes.

Les *tresses*, les *nœuds*, les *poulies*, les *barres*, les *barreaux*, les *taquets*, les *murailles*, mots d'un usage continuel à bord, y ont littéralement le même sens qu'en terre-ferme.

La manœuvre, la tactique, la navigation, et toutes les *professions*[2] secondaires, comme celles de voilier, de charpentier ou de calfat,

[1] On dit : de *tête en tête* pour de bout en bout, — *faire tête* à l'ancre, etc...
[2] Les maîtres voilier, charpentier, armurier, forgeron, calfat, etc... sont dits maîtres de *profession*; on ne se sert jamais du mot métier dans le même sens.

Digitized by Google

nous offriraient une infinité de termes aussi peu obscurs; et le nombre de ces mots techniques parfaitement intelligibles serait plus grand encore si, par la force des choses, la marine n'avait emprunté une partie de sa nomenclature à des langues anciennes ou étrangères.

A l'aide de l'étymologie, une nombreuse catégorie de termes marins deviendront immédiatement très-clairs : — ainsi, l'on ne trouvera plus bizarre que le cuisinier de l'équipage porte le nom du *coq*, si l'on se rappelle qu'en latin *coquus* signifie cuisinier, et l'on traduira de même le mot *mousse* par jeune garçon, qu'on le fasse dériver du hollandais *moos*, de l'espagnol *mozo*, du portugais *moço*, ou de l'italien *mozzo*.

Cependant, la navigation qui faisait naître des idées nouvelles, engendra forcément des mots nouveaux et des locutions à elle propres; mais ici les faits se retournent, c'est la terre qui vient emprunter à la mer, c'est la langue vulgaire qui puise des termes usuels, des périphrases, des tropes, des images dans ce jargon maritime qu'on malmène si volontiers.

Se doute-t-on que l'on parle en marin, lorsque l'on dit par exemple : — J'ai *abordé*, j'ai *accosté* un tel; — cet homme est d'un *abord* difficile; — nous *arrivons* à ce point; — ce mot *dérive* du Grec; — l'opération est *coulée à fond ?*... — etc., etc... »

Il est cependant incontestable qu'*aborder*, *accoster*, toucher le bord, toucher la côte, sont des expressions primitivement maritimes; *arriver*, *dériver*, tirent évidemment leur origine de rivage, rive (*ripa*).

Guinder fut, sans contredit, marin avant de passer dans la langue ordinaire.

Gouverner, qui vient de gouvernail (*gubernaculum*), fut vraisemblablement aussi un terme de mer dans le principe.

On peut, en remontant jusqu'au Grec κυβερνάω, nous refuser ce dernier mot; mais *piloter*, *lester*, *louvoyer*, *veiller au grain*, *rester* ou *mettre en panne*, *fuir devant le temps*, *désemparer*, *flibuster*, *saisir l'embellie*, *jeter l'ancre*, *suivre le courant*, *sonder le fond*, et cent autres expressions maritimes qu'on emploie journellement en terre-ferme, ne sauraient être contestées.

Lorsque vous dites *arborer* les couleurs d'une dame, d'un parti, d'une nation, vous usez d'un vieux terme de mer, car le verbe *arborer* ne peut dériver que du mot *arbor*, arbre pris dans le sens de *mât*. Parmi nous, le mot *arbre* a été longtemps le seul nom du mât, on disait l'*arbre* de mestre[1], l'*arbre* de misaine, etc... *Arbre* est encore

[1] C'est de mestre, maître, en italien, *maëstro*; en portugais *mastro* et *mástro*, que dérive le mot actuel et très-moderne de *mât*, primitivement *mast*. L'arbre-mestre était le grand mât; par abréviation on supprima le mot arbre, et par

Digitized by Google

usité dans la Méditerranée, à bord de certains bâtiments à voiles latines. Les Espagnols ont conservé les mots : *arbol*, mât, *arboladura*, mâture, *arbolar*, *enarbolar*, mâter. — Les Portugais emploient encore *arvore* dans la locution : *correr em arvore secca* (*courir à arbre sec*, à sec de voiles).

Si nous disions ici que les termes de pêche, tels que *ligne*, *filets*, *hameçon*, *appas*, *amorce*, ont engendré une foule de figures extrêmement usitées, l'on pourrait nous répondre que ces mots ne sont point exclusivement marins, mais qui nous refusera :

Échouer dans une entreprise;
Se hisser au pouvoir;
S'ancrer dans une position;
Signaler un écueil, un danger;
Voguer à pleines voiles vers la fortune, vers le succès;
Agir, réussir, marcher *contre vent et marée;*
Affronter une *bourrasque*.

Bourrasque, terme un peu vieilli, signifiait, en marine, tourbillon de vent très violent et de peu de durée. On le confond aujourd'hui fort improprement avec le mot *rafale*, qui signifie bouffée, et ne devrait jamais s'appliquer à un tourbillon. Toujours est-il que *bourrasque*, employé figurément, se dit du redoublement subit de quelque mal, d'une vexation imprévue, des caprices ou de la mauvaise humeur de quelqu'un. L'Académie nous fournit les exemples suivants :

« Je me croyais en repos ou quitte de la fièvre, il est survenu une *bourrasque*. — C'est une *bourrasque* qu'il a fallu essuyer. — Elle a fort à souffrir des *bourrasques* de son mari. »

On dit indifféremment : un torrent ou une *bordée* d'injures. Qu'y a-t-il de plus marin qu'une *bordée*, c'est-à-dire la décharge simultanée de tous les canons d'un côté du navire? L'on se sert sans cesse des locutions : *Lâcher une bordée*, *envoyer une bordée*, citées encore par l'Académie, meilleure autorité en fait de figures empruntées à la marine qu'en fait de définitions maritimes.

Il est difficile de comprendre comment ont pu se glisser, dans le Dictionnaire de l'Académie, et se perpétuer, d'éditions en éditions, une foule d'erreurs grossières, qui ajoutent à la difficulté qu'on doit avoir à se rendre compte des termes de mer.

Ainsi, par exemple, on y a lu fort longtemps :

« *Amures*, trous pratiqués dans le plat-bord d'un vaisseau, etc. » — Les amures sont des cordages.

corruption l'on appliqua le nom de *masto*, mast, à tous les arbres. — *Mâtelot* doit aussi provenir de la même étymologie, en passant par l'Espagnol : *mastil*, mât, *mastelero*, mât de hune.

Digitized by Google

« *Hunier*, voile, etc..... On appelle aussi *hunier* le mât qui porte la hune. » — La première définition est seule exacte; aucun mât ne s'appelle *hunier*; le mât qui porte la hune est le bas-mât, et le mât qu'on pourrait à la rigueur appeler *mât de hunier*, c'est-à-dire le *mât de hune*, qui est le mât de la voile dite de *hunier*, loin de porter la hune, est en quelque sorte porté par elle, ou, pour mieux dire, paraît être porté par elle.

Cette erreur toutefois a disparu dans la sixième et dernière édition, mais la définition du mot *hune* lui-même est encore entachée de puérilité: — « C'est, dit l'Académie, une sorte de plate-forme élevée qui est en saillie autour des mâts, et sur laquelle, quand on est en mer, on fait monter ordinairement un matelot pour découvrir de plus loin. » — Tous les marins souriront à une définition pareille, qui ne le cède guère en naïveté à celle de M. Noël, inspecteur-général de l'Université, dans son Dictionnaire Français-Latin: — « *Hune*, sorte de guérite au haut du mât, où se met un matelot pour découvrir de loin. » — Ne dirait-on pas qu'il faut absolument aux marins un petit plancher ou une guérite juchée au bout d'un bâton comme le tonneau d'un polygone, et que c'est là une des grandes nécessités de la navigation? La hune, assemblage de fortes et grandes pièces de bois formant un plateau relativement très large, est située vers le haut du mât inférieur, et a pour principal usage de servir à l'attache et à l'écartement des cordages qui consolident l'édifice de la mâture. En fait, les hommes de vigie ne sont presque jamais dans les hunes, attendu que pour découvrir de plus loin ils se postent beaucoup plus haut. Quant à la guérite nautique de M. Noël, *carchesium*, elle remonte aux temps héroïques et fabuleux de l'architecture navale.

Malgré le nombre considérable d'erreurs analogues, puisées aux sources les plus estimées et les plus respectables, la langue maritime a fourni à la langue vulgaire une multitude d'expressions parfaitement justes et d'un usage continuel.

Citerons-nous encore: — *Baisser* ou *amener pavillon*, — *enlever à l'abordage*, — *ramer*, qui familièrement équivaut à se donner beaucoup de peine, — *s'établir en croisière*, — *mettre en quarantaine*, — *prendre à sa remorque*, — et enfin *faire naufrage au port?*

Rappellerons-nous qu'*esquiver* vient d'*esquif*, nom donné autrefois au plus léger des canots d'un bâtiment; se jeter dans un esquif au moment d'une catastrophe de mer, fuir ainsi l'ennemi ou le naufrage, fut évidemment le sens primitif de *s'esquiver?*

Le mot ironiquement populaire de *baderne*, très-connu sur tout notre littoral comme l'équivalent de *ganache* ou de *butor*, est au propre le nom d'une vieille tresse molle, flasque, hors de service, presque

Digitized by Google

réduite à l'état de tapon, qu'on place comme un méchant coussin sous certains objets lourds pour amortir les chocs occasionnés par le roulis, ou pour garantir des frottements certaines parties du navire. Ainsi, l'on cloue des badernes dans les parcs à bestiaux du bord, pour les faire fouler aux pieds par les bœufs ou les chevaux.

Le terme d'*envergure*, appliqué aux oiseaux, est primitivement marin, comme le prouve sa racine *vergue*; avant de dire l'envergure d'un aigle, on a dit l'envergure d'un vaisseau. Un oiseau et un insecte portent le nom de *frégate*, et ce n'est point là le seul emprunt fait par la science au vocabulaire naval.

Sans cesse, dans le discours le moins marin, reviennent les mots *flux* et *reflux* pris au figuré; on dit un *flot* de paroles; les épithètes de *corsaire* et de *pirate* s'appliquent à bien autres gens que les écumeurs de mer. La cuisine, ou plutôt la gastronomie, a choisi le terme *mariner*, dont l'étymologie n'est pas douteuse.

Après de si nombreux exemples, qu'il serait facile de multiplier, n'avons-nous pas le droit de dire que cette langue inintelligible et ses termes obscurs sont singulièrement éclaircis par tant d'emprunts réciproques? Il serait absurde, sans doute, de prétendre que la langue technique des marins est immédiatement comprise par quiconque arrive dans un port; mais nous croyons avoir suffisamment démontré que, loin d'être indéchiffrable et barbare, elle est au contraire aisée à déchiffrer, et composée d'une foule de locutions accueillies avec faveur par les civilisés les plus exigeants.

Nous ne parlerons pas des métaphores usées que l'éloquence de tribune emprunte, depuis Démosthènes, à la comparaison allégorique de l'Etat avec un vaisseau. Les écueils, le gouvernail, le timon y jouent un grand rôle, comme chacun sait; les tempêtes politiques y grondent, les vagues populaires y roulent à grands flots, l'horizon y est sans cesse menaçant, et l'ancre de salut sera inévitablement lancée dans la conclusion du moindre rhéteur.

Proverbialement, on dit : — Suivant le vent la voile, — perdre la boussole, — aller à vau l'eau, etc., etc....

Si les habitants de la terre, ignorant la plupart des termes et des manœuvres nautiques, ont ainsi appliqué à leur usage un si grand nombre de mots ou d'expressions maritimes, c'est que la vie des marins, leurs travaux et leur langue prêtaient merveilleusement aux figures et aux images. Aussi, les marins, maîtres du vocabulaire complet et en possession de la connaissance parfaite des phénomènes de la mer, comme des mouvements extérieurs ou intérieurs du navire, ont-ils enrichi leur langage d'un nombre infini de métaphores ou de phrases proverbiales pleines de justesse et de couleur.

Digitized by Google

Ces images, souvent hardies ou même poétiques, ressemblent à un affreux jargon; mais qu'on les traduise d'abord, qu'on les analyse ensuite, l'on cessera de les traiter aussi sévèrement.

Dans le style des matelots, *filer son câble par le bout* ou *larguer ses amarres*, — c'est mourir. Certes, de semblables périphrases ont en apparence quelque chose de grossier et de choquant; mais encore, que signifie *filer son câble par le bout*, et quel rapport y a-t-il entre la mort et cette manœuvre?

Le câble attache le navire à l'ancre accrochée au fond; le câble est le lien du navire avec la terre; si on le file jusqu'au bout, c'est-à-dire tout entier, si on l'abandonne avec l'ancre au fond de la mer, le navire ne tient plus à la terre; le corps est d'un côté, l'âme de l'autre: c'est bien une image de la mort, — image d'autant plus saisissante qu'on ne file guère son câble par le bout que dans un danger pressant, et que trop souvent, le navire, après avoir filé son câble, ne tarde pas à faire naufrage.

Larguer ses amarres, lâcher les cordes par lesquelles on tient à la terre, c'est en d'autres termes les mêmes idées.

Je confesse mon peu d'intelligence, mais je n'ai jamais pu m'expliquer passablement l'expression militaire équivalente de: *passer l'arme à gauche*, que la garde nationale elle-même emploie volontiers dans ses moments belliqueux.

Le câble peut encore être comparé à la vie, dont le bout serait la mort; d'autant mieux que les matelots mesurent volontiers le temps comme un long cordage; ils appellent les heures des *brasses*. La vitesse du bâtiment est mesurée à l'aide d'une corde (la *ligne de loch*); le temps et la vitesse ont des rapports trop évidents pour qu'on ne sente pas comment s'enchaînent ces idées dans la langue du bord.

La métaphore, toutefois, n'implique pas que le câble soit habituellement considéré comme la vie ou l'âme du vaisseau.

Lorsque, plus tard, nous passerons de l'étude sommaire de l'idiôme naval à celle des légendes, superstitions et traditions maritimes, l'on verra que, d'après les marins, l'âme du navire est immatérielle comme celle de l'homme, à qui le bâtiment est sans cesse assimilé.

L'on sait déjà combien de termes la charpente du corps humain fournit à la charpente du vaisseau. Les matelots, poussant plus loin l'analogie, ont ajouté à cette série de comparaisons la plupart des mots qui y manquaient. L'*avant* étant le *cap* ou la *tête*, la *guibre*, qui s'avance en saillie entre les deux *joues* du navire, est devenue le *nez*. On dit du reste techniquement, *donner du nez*, *plonger le nez*. Les *écubiers*, trous percés à droite et à gauche (à tribord et à babord) de la *guibre*, pour servir de passage aux câbles, sont naturellement les *yeux*; le *gré-*

Digitized by Google

ment, c'est-à-dire l'ensemble des cordes et cordages, est la *chevelure*; les rangées de canons, des rangées de dents; la *carène*, le *ventre*; la *quille*, l'*épine du dos*. Si l'on n'a rien trouvé qu'on pût rigoureusement comparer aux jambes, on n'en dit pas moins d'un navire bon marcheur, d'un fin voilier, qu'il a les *jambes longues*; de même, on applique journellement au vaisseau une infinité d'épithètes plus ou moins techniques, plus ou moins précises, telles que : mou, ardent, capricieux, volage, lourd, léger, paresseux, obéissant.

Change-t-on de métaphore ? Les voiles du navire seront ses ailes, ce qui est un peu prendre la partie pour le tout, puisque certains navires et certaines voiles portent déjà des noms d'oiseaux. Ainsi, la *frégate* et la *goëlette* sont des oiseaux de mer; les *perroquets*, la *perruche*, les *cacatois* sont des voiles, et l'on retrouve le nom de la *mouette* dans le latin *gavia* (*gabie*, vieux mot correspondant au terme moderne de *hune*), d'où le nom de *gabiers* donné aux matelots des hunes, lesquelles, à leur tour, donnent leur nom aux voiles dites *huniers*. Comme la mouette, le gabier est toujours suspendu entre le ciel et la mer, il plane sur les voiles, vole de vergue en vergue, de mât en mât, de flèche en flèche.

Par langue maritime, nous entendons surtout la langue populaire, la langue des matelots, qui emploient sans cesse au figuré les expressions du métier employées au propre dans les commandements et les manœuvres.

La littérature du gaillard-d'avant doit à cette langue son cachet principal; les discours, les récits, les contes et les rondes de bord, une originalité qu'il est utile de faire pressentir par quelques exemples de plus.

Appareiller, *faire voiles*, signifient partir, s'en aller. On *appareillera* sac au dos, la canne à la main; on *fera voiles* par le coche de Landerneau.

La vitesse étant mesurée, comme nous l'avons déjà dit, par les *nœuds* de la ligne de loch qu'on jette à la mer de demi-heure en demi-heure, l'on file un certain nombre de nœuds dès que l'on est en marche. *Filer son nœud* est donc un synonyme familier d'appareiller et de faire voiles, aussi bien que de marcher.

« Nous *filions notre nœud* sur la route de Paris, quand *sur l'avant* » *à nous*, *je relève* un particulier à cheval, *gréé* en monseigneur, *ca-* » *palmé* dans le grand genre, *suivé*, *goudronné*, *galipoté*, flambant, » *tout dehors*. — « *Voile !* matelots, *voile !* » que je crie aux autres. Il » passe *à contre-bord*; c'était Madurec !..... »

Voilà le début d'un récit de voyage par terre.

Sur l'avant à nous signifie clairement devant nous.

Je relève, c'est : j'aperçois et j'observe avec attention; on *relève* la si-

Digitized by Google

tuation des terres à l'aide de la boussole ; on *relève* l'aire de vent dans laquelle on a découvert une voile ; on *relève* le soleil à son lever ou à son coucher, pour calculer, à l'aide de cette observation astronomique, les variations de l'aiguille aimantée ; les pilotes prennent des *relèvements* à terre, pour déterminer le point où ils se trouvent.

Le *gréement*, la chevelure du vaisseau, devient par extension le costume tout entier ; *être gréé* c'est être vêtu ; un navire dégréé est nu en quelque sorte ; le vêtement du navire n'est-il pas l'ensemble des cordages, des vergues, des voiles qui forment sa parure?

Espalmer, suiver, goudronner, galipoter, sont autant d'opérations utiles à la bonne tenue, à la propreté, à la marche ou à la belle apparence du navire. — Un navire bien *espalmé*, bien *suivé*, bien *goudronné*, est flambant, en vérité, comme vient de le dire notre auteur.

Mettre toutes voiles dehors ou *dessus*, c'est faire sa plus belle toilette. Les matelots voulant peindre une princesse en grand costume de cérémonie, ne manqueront guère de dire : elle avait *toutes voiles dessus*, ou par ellipse, *tout dessus* ou *tout dehors*.

— *Voile!* est le cri par lequel le matelot de vigie annonce qu'il aperçoit un navire, — car il est à remarquer que cet exemple de synecdoque, cité par Andrieux, Dumarsais et tant d'autres dans leurs traités de tropes ou de rhétorique, est plus fréquemment employé, sans aucun doute, par les marins de veille que par les versificateurs en quête d'une rime à *étoile*. Un navire est un voyageur de mer, on rencontre un voyageur de terre, *on signale* naturellement *une voile*. La synecdoque devient allégorique.

C'est encore par allégorie qu'on se sert du terme *à contre bord* au lieu de dire *en sens contraire*, car au fond l'originalité du discours consiste principalement dans la métaphore prolongée qui assimile les objets terrestres dont on parle à des objets marins analogues.

L'expression *filer son nœud* étant plus familière et par conséquent plus plaisante que ses divers synonymes, *lever l'ancre, déraper, appareiller* et autres, les matelots ont dû la préférer pour rendre l'idée de s'évader, de sortir à l'improviste, de s'échapper par ruse ou par violence.

Des marins en goguette *font-ils branle-bas* dans un cabaret, on *signale* des gendarmes :

« — Veille au grain !.... nous filons notre nœud !... *attrape* à courir !..... »

Faire branle-bas, équivaut ici à faire tapage, mettre tout sens dessus dessous, en remue-ménage, c'est par allusion au remue-ménage biquotidien qui a nécessairement lieu à bord, lorsque les hamacs de l'équipage sont distribués, pendus à leurs crochets, ou dépendus, ficelés

Digitized by Google

et rapportés tous à la fois, dans les *bastingages* où on les *arrime* (où on les range en ordre) pour la durée du jour[1].

Chacun sait que le *branle-bas de combat* qui, s'il a lieu la nuit, commence par un branle-bas de lever, est l'ensemble des préparatifs de défense et d'attaque, précédant immédiatement le combat. S'agit-il d'une bataille des rues entre soldats et matelots, par exemple; s'agit-il d'un assaut à soutenir toujours dans quelque affreux cabaret, les marins *font branle-bas de combat*, et tous les termes belliqueux du vocabulaire maritime seront mis à contribution pour le récit de la bagarre.

Que Kerdibut le gabier prenne au collet quelque adversaire, il lui aura *jeté son grappin;* qu'il le batte à plate couture, il l'aura *amuré à bloc.*

Amurer à bloc (tendre une voile le plus possible du côté du vent), c'est dans une rixe avoir complétement le dessus : — « *Je l'ai amuré à bloc,* — je l'ai réduit à renoncer à toute résistance, il s'est rendu à composition.» Aussi, dit-on d'autre part, de tout cordage *tendu* à *bloc* : — il est *rendu.*

On a remarqué plus haut l'expression fort obscure assurément d'*attrape* à courir. — Celle-ci est un idiotisme d'un usage perpétuel, provenant sans doute de la locution : « *Attrape* cette corde et *cours* en tirant dessus, *cours* avec ! » par ellipse : « Attrape et cours! » et puis par un changement de temps : — « Attrape à courir! » Une fois ce trope consacré par l'habitude, *attraper à* est devenu synonyme de *commencer vivement à;* l'on a dit : — « Attrape à travailler, attrape à danser, attrape à manger la soupe! » et même enfin : « Attrape à se reposer, attrape à dormir. »

Il est d'un médiocre intérêt d'énumérer les termes qui sont simplement employés dans le sens de leur traduction littérale, tels que : — *Amarrer* pour attacher, *larguer* pour *lâcher*, *hâler* pour tirer, *s'affaler* pour se laisser glisser en bas, *affaler* pour descendre, pris activement, *virer* pour tourner, etc... Mais on devine que chacun de ces mots entrera dans des phrases figurées qui n'en deviendront que plus obscures par cela même.

Les verbes *ranger* et *parer* (celui-ci est l'abréviation de *se préparer*) ont au sérieux dans les commandements le même sens qu'*attraper* dans le style familier ou burlesque. « *Range à larguer les voiles!* »

[1] Avant que le nom caraïbe de *hamac* fut donné au fourreau de toile sur lequel couchent les marins, cette couchette suspendue et *branlante* portait celui de *branle*, inusité aujourd'hui, si ce n'est dans les locutions *faire branle-bas, mettre bas les branles*, etc. *Les bastingages* sont de longs coffres ou filets qui font le tour du pont supérieur et où les hamacs sont déposés et rangés pendant le jour.

Digitized by Google

signifie : « Équipage, que chacun se mette à son rang (ou plutôt à son poste) pour larguer les voiles. » — « *Pare à virer!* » veut dire : « Équipage, prépare-toi à virer de bord ! »

Un capitaine de vaisseau fort bon marin, mais assez médiocre militaire, c'est-à-dire beaucoup moins au fait de l'école du bataillon que de la manœuvre d'un navire, et certes c'était bien son rôle, devait passer à terre, avec son équipage en armes, l'inspection d'un général d'infanterie de marine. Tout alla bien tant qu'il ne s'agit que du maniement du fusil, mais à la fin un maudit défilé, dans la cour de la caserne [1], était de rigueur.

— Par le flanc gauche!... pas accéléré!... marche! commanda le marin.

Tambours et musique en tête, le bataillon de matelots s'ébranle; mais en moins de trois minutes, il va être au pied du mur; il faut tourner, faire une conversion, le temps presse; le général-inspecteur attend les commandements militaires; le marin qui a du coup-d'œil, sent bien aussi qu'il faut commander; malheureusement il ne sait comment s'y prendre; alors, rompant le silence :

— Équipage! s'écrie-t-il, *pare à virer!...*

Le général surpris ne sait encore s'il a bien entendu; déjà les serre-files sont à leurs postes, les officiers et sous-officiers prêts à opérer la conversion.

— *A Dieu vat!* reprend le capitaine de vaisseau.

La conversion s'exécute alors avec un ensemble parfait, une précision mathématique, le bataillon a supérieurement *viré de bord.*

A Dieu vat! est en effet un vieux commandement de mer un peu tombé en désuétude mais encore très-connu, et que nous ne cesserons jamais de regretter. *A Dieu vat!* est le premier commandement d'exécution dans la manœuvre souvent douteuse du virement de bord. Nos devanciers en s'abandonnant alors *à la garde de Dieu*, à la volonté de Dieu, avaient un des plus poétiques usages de la marine. Les marins connaissant à fond le précepte : « Aide-toi, Dieu t'aidera, » obéissaient au commandement en poussant sous le vent la barre du gouvernail, en hâlant vers le vent la voile aurique de l'arrière et en lâchant les cordes qui font porter les voiles triangulaires de l'avant. Après quoi, la manœuvre se continuait tout comme de nos jours, *à la garde de Dieu.* Quant à nous, tout comme alors, nous sommes obligés de nous défier du courant qui porte sous le vent et fait souvent manquer à virer.

Ceci rappelle l'expression opposée : *se défier de la marée qui porte au vent*, laquelle signifie au figuré être circonspect, se tenir en garde contre un péril caché, car le courant de la marée quand il agit par en

[1] La Cayenne de Recouvrance, au port de Brest.

Digitized by Google

bas sur la barque en la poussant du côté d'où vient le vent, met en danger de chavirer, puisque la brise de son côté frappe les voiles par en haut; il faut alors *gouverner, manœuvrer* avec prudence.

La rafale étant, ainsi qu'on l'a vu plus haut, un accroissement de mauvais temps, *être rafalé, être dans la rafale* veut dire *être dans la misère.*

Avoir vent sous vergues (bon vent), *filer droit en route,* c'est avoir la fortune favorable. Les demi-marins disent parfois : — *Avoir vent en poupe*; et, si je ne me trompe, l'expression est généralement comprise en terre ferme.

Courir un bon bord, — c'est être dans la bonne voie, se bien comporter; — *naviguer droit,* se bien conduire; — *bien naviguer,* se conduire adroitement.

Courir un mauvais bord, être dans la mauvaise voie, soit au physique, soit au moral. Un malade près de mourir, un homme sur le point d'être deshonoré, *courent un mauvais bord.*

Ces locutions sont appliquées au propre, au bâtiment qui louvoie et qui, n'ayant pas le vent également défavorable des deux côtés, *court* alternativement *un bon bord* sur lequel il gagne ferme contre le vent, et *un mauvais bord* sur lequel il ne gagne que peu de chose ou même sur lequel il perd du chemin.

Par une nuance fort difficile à faire saisir, *courir bon bord* signifie tout autre chose que *courir un bon bord;* c'est en langage du gaillard d'avant, s'adonner au plaisir, faire ses farces. *Courir bordée, être en bordée,* a le même sens.

Pointer en belle, attendre sa belle, prendre sa belle, termes empruntés au canonnage, veulent dire pointer par avance, de manière à faire feu quand l'objet qu'on veut atteindre sera en direction ou à distance convenable. — *Belle* ici est l'abréviation d'*embellie,* de moment favorable, d'occasion ; — au figuré, on le sait déjà, ces termes équivalent à viser l'occasion, attendre le bon moment.

On appelle *filer à retour,* laisser glisser tout doucement un cordage chargé d'un grand poids dont on s'est rendu maître en le tournant autour d'un ou de plusieurs taquets dont le frottement rend facile la lenteur la plus grande dans l'action de le filer. *Filer à retour* sera donner, accorder une faveur ou faire une concession, avec prudence, avec mesure, quelquefois même avec avarice et comme à regret.

Masquer en grand, c'est accidentellement ou volontairement recevoir tout à coup le vent en sens contraire de la disposition des voiles, ce qui les gonfle à l'envers et les colle sur les mâts et qu'on appelle *masquer. Masquer en grand,* au figuré, sera donc être contre-carré ou agir tout à coup comme si on l'était.

Être vent dessus vent dedans, c'est se trouver dans l'embarras, si

Digitized by Google

toutefois le sens de la phrase implique qu'il y ait surprise, sans quoi les mêmes mots voudraient dire : être arrêté, *être en panne*, attendu qu'en panne une partie des voiles reçoit le vent par *en dedans* et l'autre partie, destinée à faire équilibre, le reçoit sur la surface opposée par *en dessus*,

Brasser à culer, techniquement disposer les voiles de manière à reculer, signifiera renoncer à son entreprise, se préparer à rétrograder, revenir sur ses pas.

Tenir bon, cesser momentanément d'agir. Au commandement de *tiens-bon !* les matelots qui tirent sur un cordage cessent de le tirer, mais sans rien lâcher, — ils *tiennent bon*.

Filer, courir, marcher *sur son erre* (sur sa vitesse acquise), — c'est continuer sans efforts à suivre sa voie.

Naviguer *dans le sillage* de quelqu'un, signifie clairement, marcher sur ses traces.

Démâter, c'est jeter par terre ; un mât est planté debout ; quand on terrasse un homme, on le *démâte*.

Appuyer la chasse, — c'est poursuivre ; *donner une chasse*, faire des reproches.

Ces expressions et mille autres du même genre sont entre marins d'un usage continuel ; elles constituent le style des matelots, elles sont le fond de la rhétorique du gaillard d'avant et y prennent place dans les discours héroïques aussi bien que dans la conversation familière.

Quelques littérateurs imprudents en abusèrent tellement au début du roman maritime en France, que le public, impatienté des interminables énigmes accumulées dans leurs récits, déclara plus que jamais sauvage et barbare la maudite langue des marins. Il est presque impossible, sans doute, quand on traite un sujet maritime, de se débarrasser absolument des termes nautiques, mais il y en a tant de connus et d'usités, il y en a tant d'autres qu'il est facile de rendre transparents par la manière dont on les place, qu'un auteur ne sera jamais obscur que par sa faute. Dans les descriptions de manœuvres, au risque de ralentir un peu l'action, il donnera brièvement les quelques explications indispensables ; entre deux synonymes, il aura soin de choisir le moins ignoré ; enfin, dans le dialogue, il fera en sorte que le sens de l'expression pittoresque qu'on est bien forcé de préférer à toute autre, ressorte clairement de la situation ou du caractère de l'interlocuteur.

Par une étrange aberration, l'on fit tout le contraire dans l'origine ; là où l'on pouvait tout simplement dire *l'une des voiles*, on affecta de mettre les mots de *hunier, perroquet, foc* ou *misaine ;* là où l'on pouvait dire généralement *manœuvrer*, on parla de *loffer*, de *border*, d'*étarquer*. On mit *palan* où l'on pouvait écrire *poulie, en valdrague*

Digitized by Google

où l'on pouvait se contenter d'*en désordre*. Toute cette belle phraséologie aboutit à faire regretter l'heureux temps où un marin d'opéra-comique était assez nettement dessiné par trois ou quatre jurons anodins dans le genre de *mille frégates!* ou de *million de sabords!*

Homère, Virgile et Fénelon, qui nous ont laissé de si belles pages maritimes, se sont fort bien passé de l'étalage complet du vocabulaire naval; toutefois ils ne se sont jamais privés du mot *antenne* qui fut le nom de la *vergue* des anciens. — L'*antenne* était du nombre des termes généraux parfaitement connus, comme le sont le *mât*, la *voile* ou le *gouvernail*. Pour ma part, — *si parva licet componere magnis*, — je ne demanderai jamais au public que de m'accorder le mot *vergue*, qui est l'antenne des modernes.

Hélas! mes chers camarades, *vergue* m'arrête à tous moments, *vergue* est toujours en travers dans tout ce que je veux dire, *vergue* est mon supplice. Si vous saviez ce que ce malheureux mot, dont vous ne soupçonnez pas la perfidie, m'a causé de tourments! Combien de fois ne l'ai-je pas défini, expliqué, réexpliqué, pour avoir un jour le droit de m'en servir sans commentaires! Combien de fois n'ai-je pas dit : — « La vergue est le baton sur lequel on attache la voile ! » Vains efforts! *vergue* est marin quand même, exclusivement marin; il n'a pu se faire accepter au-delà de l'enceinte des ports. J'aurai beau dire; la vergue qui forme la croix avec le mât sera la croix de ma vie. — *Vergue* me range moi-même parmi ces littérateurs qui surchargeaient, à tort comme à travers, leurs œuvres de termes inintelligibles, pêchés dans le dictionnaire de marine.

Mais ce qui fut une maladresse dans des ouvrages destinés à être lus en terre ferme devient un attrait dans la véritable littérature des marins. Toutes ces expressions que j'ai péniblement traduites et commentées plus haut, dépaysées hors du bord, sont à bord sur leur terrain; elles donnent de la valeur et du caractère à la prose et à la poésie des gens de mer; elles animent, elles colorent jusqu'à leurs moindres propos.

Au moment où bat la générale, lorsque chacun court à son poste de combat, et que le vaisseau frémit sous le mouvement simultané des huit cents hommes de l'équipage activement occupés des préparatifs, quelque vieux contre-maître, en regardant l'ennemi, dira d'un ton martial :

— « Attrape à crocher dessus, matelots! et toi, Jean l'Anglais, amène ou tu es coulé! »

Cette rude apostrophe signifie littéralement :

« Préparons-nous à en venir aux mains, amis ! et toi, Jean l'Anglais, abaisse ton pavillon ou tu es perdu! »

Digitized by Google

La traduction mot à mot est sans contredit moins nerveuse, moins éloquente que le texte.

Aussi, quelques minutes après, quand le repos absolu et l'attente muette auront succédé à l'activité tumultueuse du branlebas de combat, si le capitaine harangue l'équipage, quelques phrases du gaillard-d'avant seront d'un bon effet dans son discours; le peuple marin sourira en s'entendant parler son langage et recevra de plus grand cœur les encouragements qui lui auront été donnés dans son style.

« Réduire en poussière » est du style noble, mettre en *machemoure*[1] » en est l'équivalent maritime; convenez que le capitaine serait fort mal avisé de préférer la première des deux expressions à la seconde.

Le matelot pur sang qui fait un récit quelconque y introduira cent locutions du métier, il travestira toutes choses de la plus étrange manière. Dans le récit de son voyage en terre-ferme, dont on connaît déjà le début : diligence, postillon, chevaux, conducteur recevront des dénominations nautiques; les voyageurs seront des passagers, les relais des relâches, l'impériale la hune, les brides et harnais le gréement. Peut-être ouvrant une parenthèse, le digne homme se révoltera-t-il contre les termes vicieux des *terriens* qui appellent *côte* une descente ou une montée, et disent *verser* au lieu de *chavirer*..

— On verse du vin, s'écrie-t-il, mais quand une barque chavire, elle ne verse rien à l'eau !

Ovide était traité de barbare chez les Scythes.

Le gaillard-d'avant se complaît aux narrations, et pourrait-il en être autrement? Le récit, le conte, la fiction ne sont-ils pas toujours et partout un besoin pour l'esprit? Sous les tentes du désert, l'Arabe conte en se reposant des fatigues d'une longue marche. Dans les chambrées de soldats, dans les chaumières de paysans pendant les veillées d'hiver, dans les salons les plus raffinés comme dans les huttes les plus sauvages, dans le harem comme dans la famille bourgeoise, l'imagination entre sans frapper; elle sera la bienvenue. Il faut seulement qu'elle porte le costume de circonstance; ici, l'uniforme militaire est de rigueur, c'est une cantinière qui va désaltérer son auditoire; là, elle se présente vêtue de bure, couronnée de fleurs, tantôt sorcière, tantôt fée, évoquant les morts des cimetières voisins ou bâtissant d'un coup de baguette de magiques palais dont la splendeur éblouira la crédulité villageoise; ici, reliée en maroquin, dorée sur tranches et brillante surtout des parures dont un habile écrivain sait l'embellir, c'est un livre qu'on feuillette d'abord négligemment mais qu'on finit par lire avec avidité; là, brise fraîche et caressante, elle glisse à travers les grands bois, elle apporte au carbet tous les

[1] Vieux biscuit de mer tombant en poussière.

Digitized by Google

soupirs, tous les parfums de la nature vierge; là-bas, c'est la constellation magique des Mille et une Nuits; plus loin, hélas! un simple feuilleton; enfin, néréïde drapée dans les nappes phosphorescentes des eaux, feu follet des hautes mâtures, ondine ou mouette, sirène ou simple pêcheuse, femme, oiselet ou monstre marin, la voici sur le tillac. — Elle y vient, à défaut de dures et périlleuses manœuvres, pour y abréger la durée des quarts de nuit; elle y vient, lorsque le temps est beau, que le ciel sourit, que la brise est sans caprices, en d'autres termes dès que le travail a fait place au *far-niente*. Elle est reçue à bras ouverts, applaudie d'avance, choyée comme une hôtesse chérie.

Chaque navire a ses conteurs bien-aimés, et il ne faudrait pas se figurer que les aventures de mer, les naufrages, les courses maritimes soient les sujets qu'ils préfèrent. — Aussi est-ce un grand tort d'écrire des romans maritimes pour les marins; c'est en terre-ferme qu'on est curieux de la mer; à la mer, on est affamé de terre-ferme.

Généralement l'action principale d'un conte de bord se passe à terre et loin du littoral, mais par compensation les héros en sont presque toujours des marins. Telle est la règle qui admet une infinité d'exceptions, car il est évident que le conteur ne repousse point par système les épisodes maritimes.

D'un autre côté, l'élément fantastique étant l'un des plus populaires et des mieux goûtés par les matelots, et son mélange avec la marine donnant à des choses très-connues un cachet neuf et piquant, le conte *fantastico-maritime* est parfaitement de mise. Alors, le Ciel ou l'Enfer remplacent à merveille la terre; alors, les anges, les saints, les démons tiennent fort bien lieu des rois, des reines, des négociants et des gendarmes. Si l'archange saint Michel est transformé en amiralissime de la flotte céleste, si Satan est un chef des pirates damnés, ce ne peut être qu'à la satisfaction générale.

Quant au roman de marine littéralement vraisemblable, il est banni par sa nature; en pareille matière, on ne fait que de l'histoire. Le tour de la conversation amène à toute heure une anecdote, un trait, un récit abrégé. On raconte bien, mais c'est souvent un témoin oculaire qui parle, on ne fait plus un conte; on cite un exemple par occasion; et si la langue maritime n'est pas inutile, l'invention, la fiction sont absentes.

Les contes proprement dits, les contes qu'on écoute accroupis en cercle et que débite, non sans un certain art, l'orateur de la *bordée*[1] de

[1] *Bordée* signifie ici moitié de l'équipage. — Chaque matelot ayant son numéro, les numéros impairs qui forment la *bordée* de tribord sont appelés *tribordais*, les numéros pairs forment la *bordée* de bâbord sont dits *bâbordais*. *Bordée* est l'un des plus fâcheux homonymes du vocabulaire naval; on l'a déjà

Digitized by Google

veille, sont exclusivement réservés aux deux premiers quarts, l'un finissant à minuit, l'autre à quatre heures du matin; mais l'on n'a jamais le loisir de conter pendant le troisième qui finit à huit heures et qu'on nomme vulgairement *quart du jour*, parce que sous presque toutes les latitudes, le jour commence avant qu'il ne soit achevé[1].

Il est un ouvrage romanesque, récemment publié, très-dramatique et fort intéressant, qui réunit tous les défauts du roman maritime, traité avec une affectation d'exactitude dans les détails et une recherche continuelle de couleur locale, par un écrivain qui n'a vu la mer que du rivage. L'auteur place son récit dans la bouche d'un matelot beau diseur (auquel nous allons revenir), pendant le *quart du jour* qu'il appelle *quart de Diane*, nom inusité en France, bien que la *Diane* soit battue le matin dans les armées de mer comme dans les armées de terre. — Eh bien! sur tous les navires du monde, même par le plus beau temps, on ne cesse guère de manœuvrer et de travailler durant tout le quart du jour. On tend à nouveau ceux des cordages qui ont un peu cédé depuis la veille au soir, on rétablit un parallélisme rigoureux entre les vergues, ce qu'on nomme *rectifier la voilure*; on lave le pont, on réveille la *bordée* endormie, on fait le *branle-bas* et l'on porte tous les hamacs aux bastingages, après quoi vient le déjeuner. Bref, le prétendu *quart de Diane* s'écoule en entier sans qu'on ait eu un instant de repos.

A quoi bon, puisqu'il en est ainsi, nous enseigner imperturbablement que les marins choisissent le *quart de Diane* pour se conter des contes? Le sujet était assez attachant par lui-même pour qu'on ne l'encadrât point dans des inexactitudes de parti pris, dont nous ne pouvons deviner l'utilité ni l'agrément.

Passons au personnage à qui l'auteur du livre cède ou fait semblant de céder le rôle de narrateur. Ce brave homme qu'il nous donne pour marin renforcé, commence par lâcher quelques phrases triviales parfaitement maritimes, il les fait sonner avec un aplomb digne d'éloges; le lecteur effrayé s'attend à une terrible enfilade de locutions goudronnées, mais point! tout à coup la couleur change, et notre grossier marin embouche le style élégant qui fait d'ordinaire la fortune de l'écrivain. Devant cette délicatesse, devant ce langage correct

rencontré dans cet article sous les deux acceptions fort différentes de décharge d'artillerie et de direction suivie par le navire. Les mots *bord* et *quart* ont de même plusieurs acceptions très-diverses : quelle est la langue qui n'a ses pauvretés?

[1] La journée des matelots se subdivise en cinq quarts : Le premier ou grand quart, allant du coucher du soleil à minuit; — le 2e de minuit à 4 heures; — le 3e de 4 heures à 8 heures; — le 4e de 8 heures à midi; — le 5e de midi au coucher du soleil. — La journée des officiers est divisée de 4 en 4 heures, en six quarts égaux, le premier partant de 8 heures du soir.

Digitized by Google

que ne désavouerait point un académicien, le lecteur perd décidément la boussole. Il se demande qui raconte. — Est-ce l'auteur? — Mais pourquoi se complaît-il à tacher son ouvrage de trivialités disparates? — Est-ce le personnage du franc matelot? — Mais ce dernier ne peut être qu'un matelot de carnaval récitant comme un perroquet quelques pauvres phrases, arrachées au vocabulaire nautique.

Malgré ce vice d'exécution, malgré les fausses notions maritimes qu'on y trouve, l'ouvrage vigoureusement conçu et bien conduit a obtenu un légitime succès en terre-ferme; que lui fut-il arrivé à bord? — Les gens de mer qui permettent à leurs conteurs toutes les fantaisies et applaudissent les plus bizarres invraisemblances, ne tolèreraient point qu'on estropiât leur langue ni qu'on dénaturât leurs coutumes. Qu'on transporte au contraire leurs goûts, leurs usages et leur idiôme dans les *louvres* des Rois ou des fées (tout palais est un *louvre* pour eux), qu'on fasse *archi-marinière* cette belle princesse qui ne manquera pas au dénouement d'épouser un franc matelot, — ainsi les Rois épousaient jadis des bergères,—que toutes choses soient amarinées depuis le clocher de la paroisse jusqu'au carrosse de l'archevêque de Paris, — rien de plus juste, rien de plus charmant, et vive le conteur, il a bien mérité de la bordée de quart!

Nous ne saurions nier, mes excellents amis, que la langue de nos matelots ne soit rugueuse, comme du reste tous les langages populaires; mais la rugosité n'exclut absolument ni l'éloquence, ni la poésie; il faut seulement qu'elle soit à sa place. D'ailleurs je ne me propose pas de prouver que le gaillard d'avant soit un boudoir.

Par malheur, à bord, ces locutions abruptes et raboteuses qui ont du caractère, de la vigueur, de la vivacité, de l'entrain, sont trop souvent accouplées à des grossièretés obscènes, à des jurons repoussants qui altèrent l'originalité du style. L'effet poétique disparaît, le charme cesse, l'ivraie a étouffé le bon grain.

En général toutefois la moralité des contes vaut mieux que la narration déparée comme je viens de le dire; le fond vaut mieux que la forme, et pourtant que de qualités réelles ne recèle point la forme elle-même : — perles dans le fumier!

La générosité, la charité, le dévouement, le courage sont sans cesse préconisés, l'amitié fraternelle, louée avec une simplicité du bon vieux temps, la piété filiale, exaltée de la plus touchante manière. L'avarice et l'ingratitude sont flétries; d'énergiques malédictions accablent les traîtres, les lâches ou les rénégats. J'ai même entendu faire l'éloge du travail et la satire de la paresse dans un conte que j'ai reproduit ailleurs en ayant soin d'en élaguer ces termes malséants qui gâtent tout et ne servent à rien. Mais encore dans ma reproduction expurgée étais-je sans cesse obligé de louvoyer entre les locutions par trop ma-

Digitized by Google

ritimes. J'abrégeais, j'arrangeais, je modifiais et je continuais à être exactement marin; malgré cela je ne donnais qu'à grand'peine un décalque de la prose de nos conteurs. Je ne renonce pas néanmoins à renouveler cette tentative à laquelle j'apporterai un soin plus méticuleux que jamais; j'entrevois même d'ici la place de certains passages devant servir de spécimen; l'étude des légendes et traditions maritimes m'en fournira l'occasion. — Mais pour aujourd'hui du moins je recule. — Je ne reculerai pas de même devant les poésies et chansons, car ici ce n'est plus seulement d'un ouvrage littéraire, c'est d'une œuvre morale qu'il s'agit.

II.

Encouragé par vos conseils à vous, officiers de la marine, à vous, chefs paternels de nos braves matelots, je persévérerai dans une voie que vous m'exhortez à suivre, je m'efforcerai de donner à nos marins *un chansonnier* assez dans leurs goûts, assez dans leur style, pour qu'il puisse se substituer peu à peu à leur cynique répertoire actuel.

Ce répertoire a au centuple, vous le savez, les défauts choquants de leurs contes; on y trouve cependant aussi des qualités de premier ordre; dans le bourbier, il y a encore des perles et des diamants; souvent de charmants couplets y sont noyés dans d'horribles refrains; souvent des pensées dignes d'être précieusement recueillies témoignent des honnêtes sentiments de ces mêmes chanteurs dont les épaisses bouffonneries obtiennent un succès de gros rires.

Or, — chose essentiellement remarquable, — ce qu'il y a de bon et de louable est justement ce qu'il y a de plus marin; la langue maritime trempe rarement dans les nombreux passages que nous condamnons.

Les quelques petits poèmes qu'on pourrait citer sans ratures sont absolument maritimes. Ainsi la chanson du *Petit Navire*, que tout le monde connaît aujourd'hui, est d'une irréprochable pureté; la poésie en est naïve, l'idée en est fraîche et touchante.

Le navire pris par le calme a manqué de vivres, il faut tirer au sort pour savoir qui sera mangé; le capitaine est désigné; mais un jeune mousse se dévoue pour lui, ne demandant que la grâce de monter une dernière fois dans la hune, d'où bientôt il voit, ou croit voir, la brise qui se lève, la terre qui paraît à l'horizon, la côte du pays, le clocher du village, et les moutons avec leur bergère, et la fille du capitaine penchée à sa fenêtre où elle arrange les boucles de ses beaux cheveux.

Des rapins ont transformé *en scie d'atelier* cette pauvre petite chan-

Digitized by Google

son de mer, qui devient, à les entendre, d'une irritante monotonie; — des vaudevillistes, non moins attiques, l'ont travestie en charge burlesque; oh! le public doit bien rire lorsque le généreux enfant joint les mains et lève les yeux au ciel,

En s'écriant : — « O vierge mère!
Sera donc moi sera mangé!... »

Allons! allons! nos matelots ne sont point seuls barbares!

Pourquoi toutes leurs chansons ne ressemblent-elles pas à celle qu'on a trouvé si spirituel de parodier, je me garderais d'aller sur les brisées des poètes du littoral. Faisant l'opposé de ce que nous préméditons, loin de préparer à l'usage des matelots un recueil de chansons de mer, c'est à vous, marins, que je m'adresserais pour m'en former une collection. Malheureusement, il n'en est pas ainsi; les mélodies maritimes, tantôt gaies, tantôt d'une simplicité mélancolique, manquent en général de paroles qui leur conviennent.

La chanson du gaillard d'avant, à l'inverse du conte, doit préférer le sujet maritime au sujet terrestre.

Me pénétrer des bons sentiments populaires sous la misaine, les introduire dans de courtes leçons ou de petits récits rimés sur les airs du gaillard d'avant, conserver partout la couleur locale, choisir de propos délibéré l'expression technique ou pittoresque, fuir les mots inusités à bord au risque même de certaines incorrections grammaticales, chanter les choses et les hommes de la mer dans le style le plus marin possible, répondre au besoin qu'ont tous les gens de métier de parler de leur métier, réveiller l'enthousiasme, exciter une fierté légitime ou une noble émulation, faire vibrer les cordes généreuses, combattre la nostalgie et le découragement, puis, à défaut de mieux, être badin mais inoffensif, — tel est en somme le dessein qui m'a valu votre précieuse approbation.

C'est exclusivement au peuple matelot que sera destiné le recueil; peu importera dès lors d'être inintelligible en terre-ferme. Soutenu par l'intérêt que vous y prenez, j'avance dans ma tâche.

Vous connaissez *la Leçon des Nœuds* qui sera chantée sur l'air : « *Allons à Lorient pêcher la sardine* », dont les paroles les plus usitées feraient rougir un procureur impérial. Vous espérez avec moi que le matelot saura préférer aux sottises actuelles, la définition commentée des diverses espèces de nœuds, finissant par ce couplet :

Le plus fort des nœuds est un amarrage
Fait sans épissoir, goudron ni filin;
En temps de combat, en temps de naufrage,
Ce nœud-là tient bon et jusqu'à la fin;
Le plus fort des nœuds s'appelle COURAGE;
Le Bon Dieu le fit au cœur du marin!...

Digitized by Google

Pendant vos quarts d'élève ou d'enseigne sur le gaillard d'avant, combien de fois n'avez-vous pas entendu chanter les ridicules et grossiers exploits de *Mauricaud*. C'est sur le même air, un peu modifié, que sera célébrée *la Girouette*, — la girouette dont la direction détermine l'appareillage, et indique, pendant la traversée, au novice curieux l'allure sous laquelle on court, — la girouette qui tournoie lors d'une saute de vent et qui semble tournoyer lors du virement de bord, — triste et pendante le long du mât par temps calme, déchirée en pièces par la tempête. — Pendant le combat que devient-elle? Qu'il me soit permis de vous le répéter :

Si la pauvre girouette
Est coupée avec le mât,
A bord de notre corvette
Alors, nous livrons combat.
Les boulets et la mitraille
Pleuvent sur le passavant.
— Comment suivrons-nous le vent
Pour leur gagner la bataille?

Le mousse au bout du bâton
Gaîment s'élance,
Il y tient le pavillon.....
Vive la France!

— Cette noble girouette
Du tronçon de notre mât,
Sur mon jeune front rejette
Ses grands plis et son éclat.
Notre commandant, j'espère,
Tout à son aise peut voir,
Si le vent sert son espoir,
Quelle manœuvre il doit faire!

Mais le vent nous devient bon
A moi la chance!
Je tenais le pavillon...
Vive la France!

Vous vous rappelez peut-être une fraîche mélodie des côtes du Nord, que les pêcheurs de Saint-Brieuc ont importée à bord de nos navires : « *Derrière chez mon père, y a* (bis) *Un couvent d' moines.* » Les paroles sont à la vérité fort inoffensives, elles contiennent même une sorte de moralité, mais elles n'ont aucun caractère maritime. La

Digitized by Google

mélancolie rêveuse de l'air me l'a fait choisir pour la petite chanson encore inédite que je vous livre aujourd'hui :

LE NAUFRAGÉ.

Devant son pauvre crucifix
La bonne femme attend son fils,
Seule en prière
A deux genoux,
Dans sa chaumière
Chez nous.

— « Mon garçon qui vogue sur mer
» Revient en France cet hiver :
» Dieu notre père,
» Permettrez-vous
» Qu'il prenne terre
» Chez nous? »

Hélas, tout l'hiver passera,
Et puis la vieille pleurera;
J'ai fait naufrage
Sur les cailloux,
Loin du village
Chez nous.

A la côte où je suis jeté
Les sauvages m'ont bien traité,
Leur île est belle,
Leurs fruits sont doux....
Point de nouvelle
Chez nous.

Point de nouvelle, on ne sait pas
Que je suis vivant tout là-bas!
Ma tendre mère
Au rendez-vous
Se désespère
Chez nous.

C'est ici l'île de l'amour;
Y serai-je heureux un seul jour,
Une seule heure
Sous les bamboux,
Quand elle pleure
Chez nous?

Digitized by Google

Non; j'aimerais mieux être mort,
Mais qu'elle, me pensant au port
Ou sur l'Achille,
D'un sommeil doux
Dormit tranquille
Chez nous.

Ah! si j'avais levé mon lof [1]
Et qu'elle me crût sain et sauf
Faisant à terre
Les cinq cents coups, —
Point de misère
Chez nous.

La bonne femme gronderait
Mais ensuite elle sourirait :
— « Quelque jolie
» Fille aux yeux doux
» Fait qu'il m'oublie
» Chez nous!

» Voyez l'ingrat qui court bon bord ! [2]
» Oui, mais il sentira son tort.
» Celle qu'il aime
» D'un cœur jaloux
» Est tout de même
» Chez nous;

» Car c'est moi qu'il aime le mieux,
» Mon brave fils! Et les doux yeux
» Que fait sa belle,
» Iront aux loups! »
Penserait-elle
Chez nous.

Mais l'Achille, notre trois-mâts,
A péri là-bas, tout là-bas!
— « Plus d'espérance! »
Disent-ils tous.
L'été commence
Chez nous.

[1] *Lever son lof*, mourir; locution fort usitée, mais très-obscure, probablement corrompue, et par suite inexplicable.
[2] *Courir bon bord*, faire des fredaines, comme on l'a dit ci-dessus.

Digitized by Google

Pauvre chère mère, quel sort!
Je vis quand elle me croit mort...
Vierge Marie,
A deux genoux
Elle vous prie
Chez nous.

Si j'étais mort, je volerais
Sur la mer grande et rejoindrais
La bonne femme
Au rendez-vous.
J'irais en âme
Chez nous!

Les noms de *bon homme* et de *bonne femme* que les Bretons et, d'après eux, les marins de presque tout notre littoral donnent au père et à la mère de famille, sont loin d'avoir le sens un peu ironique qu'on leur prête en terre-ferme. Ce sont, au contraire, des termes amicalement respectueux, qui impliquent que le fils est d'âge à servir et à défendre ses vieux parents. L'enfant dit *ma mère*; l'homme fait dit *la bonne femme;* il parle d'elle avec tendresse et dévouement, il travaille, il navigue pour elle, il lui délègue une part de sa solde et plus tard il lui apportera la grosse part de ses économies de campagne.

Quant aux croyances religieuses, bien qu'elles aient été altérées par les railleries des bourgeois et le contact des vauriens que le centre des terres jette dans la marine, elles subsistent vivaces parmi nos meilleurs matelots dont on ne parviendra jamais à faire des esprits forts. Ils voient chaque jour trop de choses miraculeuses pour douter des miracles; ils ont trop de bon sens pour nier la Providence qui les protége; les saintes merveilles du christianisme répondent sécrètement à leur amour pour le merveilleux; enfin leur droiture naturelle les préserve de l'incrédulité systématique :

— Tais-toi, Parisien, disait un vieux contre-maître à un timonnier panthéiste, un vaisseau se fait-il tout seul? As-tu jamais vu seulement un clou se planter de lui-même dans un bordage d'embarcation? Eh bien! comment veux-tu que personne n'ait fait le ciel, la terre et la mer qui pourtant sont une assez belle construction, m'est avis!

—Mais les arbres et les champignons poussent d'eux-mêmes en vertu des lois de la nature.

— Bon! et qui les a inventées ces lois? Les consignes que le lieutenant fait afficher au pied du grand mât poussent-elles aussi comme tes champignons? Tu n'es qu'un imbécille, toi, malgré ça je ne serais pas capable de faire ton pareil; mais s'il n'y avait pas de bon Dieu, je

Digitized by Google

commencerais par t'envoyer par dessus le bord, vu que les fils de famille ne sont pas de mon goût!...

Supposez ce raisonnement fait à poing fermé par un vigoureux navigateur qui fume gravement une horrible pipe noire, brûlée, rognée, ébréchée, raccommodée de cent manières ingénieuses; voyez le jeune et savant fils de famille que le poing magistral tient à prudente distance; examinez les bonnes figures souriantes du cercle formé autour des deux interlocuteurs, et vous aurez une idée parfaite de la théologie du gaillard d'avant. On conçoit du reste que pareilles dissertations doivent y être infiniment rares. La foi du matelot est sœur de la foi du charbonnier, aussi peut-on sans détours en faire son point d'appui dans des récits, contes ou chansons, destinés aux gens de mer.

Les chansons de bord se subdivisent en deux genres principaux; les plus nombreuses sont des rondes à refrains, dont les vers sont alternativement récités par le coryphée et par les danseurs; les autres, complaintes ou romances, chansonnettes ou grands airs, sont chantées autour de quelque rouleau de cordages, siége improvisé du ténor ou du baryton qui fait les solos. Les camarades ne seront contents que s'ils ont un long refrain à hurler à l'unisson; aussi, grâce a son interminable *trala la* final, *la Belle Annette qui va seulette*, a-t-elle joui de la vogue maritime la plus prononcée, longtemps avant d'avoir été mise dans *l'Auberge des Adrets*.

La chanson qui va suivre appartient au second genre :

L'APPAREILLAGE.

Hissâ-ho! hissâ! — Hissâ! hissoué!.....[1]
Entend-tu le fifre qui chante
Comme un rossignol?
La frégate la Vigilante
Va prendre son vol!
Pour son équipage de guerre
Sa grosse ancre ne pèse guère.....

Mais notre ancre à nous
Pauvre petit chasse-marée,
Tient au fond si fort, — si fort amarrée,
Qu'il nous faut hâler, — hâler coups sur coups!...
Hissâ-ho! hissâ! — Hissâ! hissoué!.....

[1] Cri de matelots usité sur les bâtiments de commerce et les caboteurs pour peser avec ensemble sur le guindeau ou sur quelque cordage lorsqu'on hisse un poids lourd. A bord des navires de guerre de tels cris sont interdits et remplacés soit par le fifre, soit par le sifflet de manœuvre.

Digitized by Google

Vois-la courir sur ses amarres,
Déjà de l'élan!
Deux cents hommes virent aux barres
De son cabestan,
Et comme un vrai croque-mitaine
L'écubier avale sa chaîne...

Mais notre ancre à nous, etc.

En haut! range à charger de toile!
D'un coup de sifflet
Elle établit voile sur voile;
Ensemble! c'est fait!
Et rien ne mollit, rien n'échappe;
Elle est à pic, elle dérape...

Mais notre ancre à nous, etc.

Huniers, perroquets et misaine
Cacatois au vent!
Sous son froc elle abat sans peine,
Saille de l'avant!
La grand'voile et la brigantine
Mettent en route la voisine...

Mais notre ancre à nous, etc.

Elle vous danse sur la lame
D'un air sans façon,
On dirait une belle dame
Sur le vert gazon;
Puis, comme un cheval en colère,
Elle disparaît sous son erre...

Mais notre ancre à nous, etc.

Notre manœuvre dure et lente
Va son petit train;
Sans efforts sur la Vigilante
Çà court main sur main;
Son équipage toujours gagne
Au son du tifre, c'est cocagne!

Mais notre ancre à nous, etc.

— De quoi te plains-tu, camarade?
Tous ceux de ton bord
Qui pour trois ans quittent la rade
Et vont loin du port

Digitized by Google

Du fond du cœur portent envie
A ton travail, à notre vie...

Car notre ancre à nous
Heureux petit chasse-marée,
Est toujours chez nous, — chez nous amarrée,
Puisque nous rentrons — chez nous, coups sur coups.
Hissà-ho! hissà! — Hissà! hissoué!.....

Le gaillard d'avant ne trouvera aucun terme obscur dans ce parallèle entre l'appareillage facile d'une belle frégate armée en guerre et la pénible mise en train d'un humble caboteur, qui par compensation, ne s'éloigne guère des côtes du pays. — Et, sans excès d'amour-propre, je crois que mon petit tableau marin luttera, sans trop de désavantage, avec *la Belle Annette, allant voir si le printemps commence, pour chasser l'échéance de nos climats d'hiver.*

Vous donnerai-je enfin un échantillon de la ronde gaie, fantasque et à refrain cadencé, ce qui complétera l'examen de la chanson maritime, non telle qu'elle est, mais telle qu'elle devrait être, selon nos désirs communs? J'ai rimé celle-ci sur un des airs classiques du répertoire. Les armées de terre et de mer, qui ont beaucoup de chansons communes, le connaissent sous le timbre de *Madelon s'en va-t-à Rome.*

LE VIEUX PILOTE.

Notre barque était virée
Sur le galet; — c'était bon! (*bis.*)
Mais au large s'est montrée
Une voile... Ah! quel guignon!
Garçons!
Navire!
Dévire!
Bordons
Nos longs avirons!

Dam! quand elle s'est levée
Tout d'un coup à l'horizon,
Notre journée achevée,
Je rentrais à la maison....
Garçons! etc.

Avec Suzon l'éveillée,
Pensant bien danser en rond,
Et puis, après la veillée,
Dormir d'un sommeil profond....
Garçons! etc.

Digitized by Google

Mais faut danser la bourrée
Sans hautbois ni violons,
Ramant contre la marée
Un flot de foudre aux talons.
Garçons! etc.

Car le vieux patron Jean-Pierre
N'entend rime ni raison,
Et c'est les farauds de terre
Qui feront danser Suzon.
Garçons! etc.

Jean-Pierre est un vrai pilote;
A ça je ne dis pas non.
La nuit debout sur la côte
Au premier coup de canon;
Garçons, etc.

Et le jour, dès qu'un navire
Déferle son pavillon,
Lorsque le vent serait pire
Que le diable en tourbillon :
Garçons! etc.

Jean-Pierre est toujours de veille;
Ah! c'est un rude patron!
Il quitterait sa bouteille,
Sa pipe et son boujaron :
Garçons! etc.

La lame serait plus creuse
Que le ventre d'un ballon,
Et la brise furieuse
A crever ton pantalon :
Garçons! etc.

Il aurait dans sa chambrette
La belle de ma chanson,
Qu'il la planterait seulette
Sans y mettre de façon :
Garçons! etc.

Pleuvrait des pierres de taille,
Et grêlerait des moëllons,
Venterait de la mitraille
Qu'il dirait toujours : — Allons!
Garçons! etc.

Digitized by Google

Il a sauvé du naufrage,
Par temps de perdition,
Cent voiles de tout tonnage
Et de toute nation :
Garçons! etc.

Et pourtant, à marée haute,
D'un ton doux comme mouton,
Jean-Pierre a mis à la côte
Un bien beau vaisseau, dit-on :
Garçons! etc.

Mais c'était pendant la guerre,
En naufrageant le trois ponts,
Il coulait à l'Angleterre
Mille hommes et cent canons !

Garçons!
Navire!
Dévire!
Bordons
Nos longs avirons!

Ce dernier trait est sans contredit féroce; mais la guerre, que sache, n'a jamais été un exercice sentimental, et Tyrtée ne chanta pas des pastorales en menant les Spartiates au combat. D'ailleurs que peut faire un malheureux pêcheur, arrêté en pleine mer par l'ennemi et forcé, le pistolet sur la poitrine, à le piloter contre sa nation? A trahison, trahison et demie! A la violence il oppose une ruse patriotique, il se dévoue à une mort presque certaine; avec une héroïque perfidie, il brise sur un écueil caché le vaisseau qui devait incendier sa ville. En coulant à l'Angleterre mille hommes et cent canons, il sauve à la France cinquante bâtiments de commerce et leurs équipages, il prévient le bombardement de cent maisons, la ruine de mille familles. Il périra comme Samson chez les Philistins, comme Eléazar Macchabée sous l'éléphant d'Antiochus; encore la plupart du temps ne recueillera-t-il point la gloire de son terrible stratagème. Seul vainqueur d'une multitude d'ennemis, il meurt, il coule avec eux; nul ne sait comment le menaçant trois-ponts a naufragé si près de nos côtes, à moins d'une sorte de miracle.

Il a fallu un concours de circonstances providentielles pour que Jean-Pierre ait survécu à ses blessures et à son naufrage; mutilé, sanglant, il a été recueilli par des marins ses compatriotes, on l'a soigné, on l'a guéri. Depuis, il consacre ses talents à sauver des périls de

Digitized by Google

l'atterrage tous les navires amis qui, de nuit ou de jour, appellent un pilote à leur aide.

Jean-Pierre devenu très vieux et hors d'état de continuer son noble métier de sauveteur, habite non loin de cette plage où chaque soir on vire et met à sec les barques de pêche et les chaloupes de pilotes.

Il a pour fille la jolie Jeanne-la-Rousse, dont les plus intrépides se disputent le cœur et la main. Quant à elle, son choix est arrêté, elle s'est fiancée à un jeune lamaneur; mais le bonhomme a fait du sauvetage d'un navire en détresse la condition *sine quâ non* de leur mariage. Aussi, plus le temps est mauvais, plus la mer est terrible, plus l'amoureux met d'ardeur à prendre le large. Lorsqu'arrive son tour de passer la nuit à la mer, il fait des vœux pour que la tempête éclate, pour que le canon de secours retentisse; et pourtant il voudrait que la brise furieuse ne troublât point le sommeil de sa promise. Autour de la chaumière de Jeanne, [illegible] la tourmente de mer fasse silence, que l'ouragan chante joyeu[illegible]mme un petit oiseau. Pour lui tous les dangers, pour elle point [illegible]quiétude et de doux rêves. Vains désirs! la fille du sévère lama[illegible] connaît trop bien la voix de la tempête pour s'y tromper, elle s[illegible]lle en sursaut, frissonne, se jette à genoux et prie. S'il doit pé[illegible] celui qui pour l'amour d'elle brave le coup de vent et veille e[illegible]pe à la garde de Dieu, si son courageux fiancé doit être englouti [illegible] demande au ciel de ne point lui survivre :

— Mon Dieu! s'il faut qu'il meure,
Prenez mon âme ici,
Et que sa dernière heure
Soit ma dernière aussi !...

O[illegible] la nuit tombante, le brouillard s'est épaissi, les feux de l'île d'[illegible]n et de l'île de Rhé se sont voilés tout à coup, et le vaisseau *l[illegible]dême* qui, après trois ans d'absence, se dirigeait vaillamment [illegible] la terre, se trouve environné d'effroyables dangers. La brise favo[illegible]le qui gonflait sa voilure, la marée montante qui accélérait sa [illegible]tesse, deviennent des causes de perdition. Les marins qui se réjouissaient à l'aspect des côtes du pays, cessent de les voir au moment où elles deviennent une menace de mort.

Que faire? — Reprendre le large, mais le vent redouble de violence sans changer de direction, il pousse à terre avec furie; d'ailleurs on a déjà dépassé plusieurs lignes de brisants qui rendent la route du large aussi mauvaise que celle du port. On diminue de toile, mais encore faut-il en conserver assez pour avoir la faculté d'évoluer aisément. On sonde, le fond diminue, mais il est de mauvaise nature et jeter l'ancre serait une faute capitale.

Digitized by Google

La marée qui se retourne et baisse maintenant va rendre tous les passages impraticables; et personne à bord, personne ne connaît assez les atterrages pour accepter les difficiles fonctions de pilote.

Le Diadême navigue donc, tout en sondant, à travers un labyrinthe de basses et de récifs; les factionnaires de veille n'aperçoivent qu'au dernier moment l'écume des lames brisant sur les écueils. Les cris: « Roche tribord! Roche devant! Roche bâbord!» se succèdent sans interruption. On n'évite Charybde que pour être rejeté vers Scylla; les écueils se multiplient, la brume devient de plus en plus opaque. Le meilleur manœuvrier ne saurait soustraire le vaisseau à une perte totale.

Pour voir monter un lamaneur à son bord, le commandant, vieil officier de mer, seul responsable du salut commun, donnerait les épaulettes d'amiral qu'il vient de gagner par une glorieuse campagne, il donnerait son nom, son grade, son épée, il donnerait sa croix d'honneur, gage de ses bons et loyaux services. Mais la tempête redouble, le danger augmente encore, il pâlit, et s'adressant à Dieu du fond du cœur, il demande à mourir seul, mais que son vaisseau et son équipage soient ramenés sains et saufs par un habile pilote.

Sur le pont du *Diadême* règnent l'ordre, le silence et la discipline; on ne tremble point, on ne gémit pas, on manœuvre. Cependant, les plus ignorants comme les plus intrépides voient la mort tout autour d'eux; ils entendent le canon de détresse qu'on tire de minute en minute.

Les cœurs sont tristes à bord du vaisseau; mais il est un cœur qui bondit de joie à bord de cette chaloupe qui glisse comme une hirondelle de mer sur la crête des lames. Voyez comme elle court, comme elle vole! Elle se dirige sans hésitation à travers les brisants et les brouillards; elle se rapproche; — le canon tonne toujours!...

— C'est bien un navire de guerre en perdition! Oh! Jeanne, ma chère Jeanne! je vais le sauver, moi! Sois heureuse! ne pleure plus! Jeanne, ce canon de deuil est le signal de notre bonheur! Jeanne, les cloches qui carillonnent pour nos noces ne me sembleront jamais si joyeuses que ces gros canons d'alarme qui m'appellent!...

Le Diadême touche sur un écueil, la mâture ébranlée craque, une voie d'eau se déclare, mais le fiancé de Jeanne est monté à bord :

— Je vous réponds par Notre-Dame,
Et par le salut de mon âme,
Du salut de votre vaisseau!
Dit-il en tirant son chapeau.

Le navire, qui a talonné, n'est pas échoué; il flotte, cela suffit! —

Digitized by Google

Allons! quelques hommes aux pompes et que le reste obéisse aux commandements dictés par ce jeune garçon. — Pratique expérimenté *du quartier*, il sait où il est, lui; il sait où il va, laissez-le faire :

— La marée ne descend que depuis une heure, bien!... Gouvernez droit sur cette masse phosphorescente, qui indique un rocher contre lequel la mer brise avec rage. Là, un remous nous prendra par la hanche; un coup de gouvernail et un petit mouvement de voilure aidants, nous serons portés au beau milieu de la passe.

La sonde, qu'on jette incessamment, indique au pilote le point où l'on se trouve; le vaisseau chemine paisiblement dans le chenal; mais soudain, alors que personne n'appréhende aucun nouveau péril :

— Attention! dit-il d'un ton calme, la barre dessous, timonnier! Et vous, commandant, de la toile s'il vous plaît, de la vitesse! Passons à l'accore du banc; dans cinq minutes vous n'auriez plus assez d'eau!

Avant le lever du soleil, *le Diadême* aura pris le meilleur mouillage de la rade, grace à l'intrépide habileté de celui qu'attend en prière la fille du vieux patron :

Il a bien gagné la payse
Jeanne-la-Rousse sa promise!
Le soir de leurs noces, en rond,
Avec nos marins, danseront
Madelon, Périne,
Fanchon, Catherine,
Bon!
Margoton, Fifine,
Toinette et Toinon!...

Quant à moi, j'espère que, malgré l'absence de ces intéressantes jeunes personnes, nos matelots danseront un jour sur le gaillard d'avant les trois rondes *du pilotage*, dont les deux dernières viennent d'être ici traduites en simple prose.

Les rondes sont, du reste, la partie essentielle du recueil; c'est ce qu'il importe le plus de donner à nos gaillards-d'avant et d'y substituer au répertoire actuel.

Les autres chansons, celles de la première catégorie, étant prises un peu partout, aux orgues de barbarie comme aux théâtres des ports, et plus spécialements aux *cafés chantants* des quais, sont généralement inoffensives, mais fort peu maritimes, témoin *la Belle Annette*, déjà citée.

J'ai remarqué toutefois que les romances où l'on parle de la mer, obtiennent toujours à bord un certain succès. *La Brigantine, qui va tourner*, par Casimir Delavigne, — *Adieu mon beau Navire, aux grands*

Digitized by Google

mâts pavoisés, ont été hurlées à bord sous toutes les latitudes. — *Pavoisés* n'a pas le sens commun, peu importe !

La romance accommodée à la matelotte, tant bien que mal, a donc toutes sortes de chances de popularité maritime, pourvu, bien entendu, que le poète évite « *Les matelots tremblants sous la vague écumeuse.* » — « *Les marins effrayés.* » — « *L'équipage muet d'épouvante,* etc. » lieux communs, qui ne plaisent guère à de braves gens toujours calmes et souvent insouciants au milieu des plus grands périls.

Le vrai matelot ne commence véritablement à s'émouvoir que s'il se sent mal commandé. Alors le désordre naît, non de la peur, mais d'un sentiment de conservation fort raisonnable et du besoin impérieux d'agir pour parer au danger. — Sous un chef ferme et capable, la discipline subsiste non-seulement devant une situation menaçante, mais pendant et après le naufrage.

A bord d'un vaisseau français, qui se perdit dans l'Archipel il y a quelques années, un empressement un peu trop marqué de quitter le bord s'étant manifesté dans l'équipage, le commandant n'eut qu'un mot à dire : — « Les malades les premiers ! » et les plus impatients attendirent leur tour avec sang-froid.

Sur les navires de commerce, où l'on ne dispose pour la manœuvre que d'un très-petit nombre de bras, la fatigue physique produit parfois des effets qu'il ne faut pas non plus confondre avec une vaine terreur. L'équipage harassé vient prier le capitaine de fuir vent-arrière ou de relâcher. Mais souvent le capitaine lui-même a provoqué cette démarche pour avoir le droit d'en dresser procès-verbal. Il ne faut donc pas même s'en fier aux rapports des capitaines, toujours jaloux de mettre leur responsabilité à couvert, et donner pour cela raison aux *paroliers* de romances avec accompagnement de piano.

Après les discours héroïques, tels que celui du commandant avant le combat ; après les petites dissertations, les causeries pittoresques, les contes et les chansons de bord, la littérature maritime proprement dite est entièrement passée en revue ; — car c'est à peine si l'on peut parler de quelques rares poèmes à demi-marins, imprimés avec des têtes de clous et de nombreuses fautes d'orthographe, lesquels sont parfois déclamés à bord par certains loustics.

Nous accorderons cependant une mention spéciale à une brochure de cinq ou six cents alexandrins intitulée : *Nouveau Tableau de la mer.* (Qu'est devenu l'ancien? nous l'ignorons[1] ; aussi nous sommes-nous,

[1] Je suppose toutefois que le *Tableau de la mer* primitif était tout simplement le même ouvrage qu'on aura rajeuni en y changeant quelques mots et qualifié de *nouveau* par la même occasion. Car, si d'une part on y trouve le titre

Digitized by Google

sans scrupule emparés de son titre). *Le Nouveau Tableau de la mer*, déjà vieux d'une cinquantaine d'années, est un poème didactique en méchants vers ampoulés dont l'unique mérite est d'avoir été rimés par un véritable marin. J'en ai possédé un exemplaire où les vers se suivaient comme de la prose, ce qui ne les rendait pas meilleurs. Tel qu'il est, *le Nouveau Tableau de la mer*, tiré à un nombre d'éditions considérable et acheté tous les ans par des milliers de matelots, prouve au moins qu'ils sont loin de dédaigner les petits livres faits exprès pour eux.

Le succès croissant de *l'Almanach du marin* le démontrerait mieux encore, si les petits morceaux de littérature qui le complètent n'y étaient l'accessoire. *Le Nouveau Tableau de la mer, où l'on voit en général l'état de ceux qui s'embarquent* (tel est le titre *in extenso*), est donc préférable comme exemple, et donnera une parfaite idée, sinon de la littérature, au moins de la librairie des matelots.

Voici son lamentable début :

> Quelle est votre fureur ? ni danger, ni tempête,
> Ne peuvent vous ôter ce dessein de la tête !
> Vous voulez voir la mer et ses tristes hasards,
> Courir au précipice ouvert de toutes parts....

Cette magnifique entrée en matière, dont un rhétoricien pourrait s'enorgueillir à bon droit, n'empêche pas les détails techniques de se présenter carrément aux lieu et place convenables :

> Le timonnier toujours a l'oreille attentive,
> Tantôt il dit : Au lof, — tantôt il dit : Arrive,
> Et tantôt : Droit la barre, ou : Tribord, ou : Bâbord;
> Tantôt : Pas plus au vent ! — Gouverne droit au nord !...

On trouve donc, dans le *Nouveau Tableau de la mer*, un certain

d'aspirant de marine, inconnu avant la loi du 3 brumaire an IV, et que l'arrangeur aura aisément substitué à l'ancienne dénomination de *garde de la marine*; — d'autre part, les termes de *couet* (écoute), *bosseman* (second maître), et foule d'autres inusités depuis fort longtemps donneraient une respectable antiquité au premier *Tableau de la mer*. A l'endroit du pilote notamment, on rencontre cent détails inexacts à force d'être vieux, tels que dans ces vers :

> Chaque jour à midi, mettant la flèche à l'œil,
> Il prend sur l'horizon la hauteur du soleil.

L'arbalète et sa flèche sont depuis plus d'un siècle remplacés par l'octant et son alidade, auxquels ont succédé le sextant et enfin l'admirable cercle de Borda.

Digitized by Google

nombre de passages curieux ; mais si l'on jugeait la poésie maritime sur ces échantillons, il faudrait la déclarer banale, pédante ou nulle. Versification recherchée, imitation maladroite, déclamation grotesque, sans naïveté, sans originalité, sans caractère, elle serait mort-née, elle ne serait pas.

Heureusement nos lecteurs l'ont rencontrée vivante, et dans ces expressions figurées, et dans ces locutions pittoresques que nous avons essayé de leur faire sentir, comme dans ces mœurs tranchées, cette tournure d'esprit et ces mouvements de cœur, dont nous avons eu soin de les entretenir sommairement, mais qui seront, dans nos prochains articles, l'objet d'une étude moins superficielle.

Il y a de la poésie dans les dangers et les travaux de la mer; elle est inspirée par des spectacles sublimes, elle produit d'héroïques dévouements. N'allons pas la chercher dans des livres; saisissons-la sur le fait. Elle est dans les actes de la vie, elle se peint dans les contes et les chansons du bord, elle se trahit par les applaudissements de l'auditoire, elle se révèle par des traits saillants épars dans ces mêmes rondes, trop souvent cyniques, auxquelles nous faisons la guerre sans leur contester d'incontestables qualités de verve et d'entrain.

En résumé, la littérature du gaillard-d'avant est orale ; elle a son éloquence et sa poésie étroitement liées à la langue spéciale du bord, — langue composée de la nomenclature des outils et matériaux, des verbes qui expriment la manière dont on en fait usage, des termes indispensables pour déterminer exactement telle opération, des abréviations utiles pour remplacer telle périphrase, et, en second lieu, des dérivés familiers de ces mots techniques, de tropes originaux et d'idiotismes colorés, la plupart du temps fort remarquables pour quiconque a la clé de leur signification, de leur valeur ou de leur origine.

G. DE LA LANDELLE.

Digitized by Google

CRITIQUE.

REVUE LITTÉRAIRE.

S'il fallait juger de la prospérité d'une littérature par l'accroissement et la rapidité de sa production, jamais époque littéraire n'aurait été plus brillante que la nôtre. Les siècles de Périclès et d'Auguste, de Léon X et de Louis XIV, ne pourraient soutenir la comparaison avec un temps qui voit paraître huit ou dix volumes par jour, et où l'on a sans cesse envie de demander aux auteurs de ces innombrables petits livres, de quel expéditif procédé ils se sont servis pour les écrire, afin d'en user soi-même pour les lire et pour les juger. Hélas! cette activité factice nous inspire, malgré nous, un sentiment d'appréhension et de tristesse : Nous songeons involontairement à ces malades qui, pressentant leur fin prochaine, se hâtent d'énumérer leurs dernières volontés, à ces intendants infidèles qui multiplient les colonnes de chiffres pour déguiser sous ces groupes chimériques une ruine imminente. Ecartons pourtant ces sombres images! Trop de pessimisme ne convient pas au critique : sa mission est de renvoyer les auteurs comme madame de Maintenon renvoyait son royal amant; «Jamais content, jamais désespéré.» — Il ne serait pas juste d'ailleurs de voir un nouvel indice de décadence dans ce qui n'est qu'une variation nouvelle de ce côté mobile et fugitif des littératures, plus voisin de la mode que du goût. Il y a dix ou douze ans, les romans prenaient sous la plume de nos auteurs en vogue des proportions gigantesques : La curiosité publique refusait de s'attacher à toute histoire qui n'avait pas vingt volumes, et qui n'embrassait pas un temps assez long pour que le héros, imberbe au premier chapitre, grisonnât au centième et mourût de vieillesse au dernier. Aujourd'hui, la dimension est remplacée par le nombre; les livres ne grossissent pas, mais ils pullulent. Des milliers d'in-18 naissent sous les inégales bouffées d'avril, lignée lilliputienne de ce géant moribond que nous appelions, de son vivant, le roman-feuilleton. Chacun apporte sa part à cette colossale galerie de miniatures, et peut-être, en cherchant bien, trouverait-on que ceux qui affectent d'en

Digitized by Google

sourire, y ont aussi payé leur tribut. Faut-il se féliciter de ce changement? Faut-il s'en plaindre? Ni l'un, ni l'autre. Ce ne sont là que les surfaces: au-dessous est le talent ou la médiocrité, le bon sens ou l'extravagance, l'amusement ou l'ennui, l'attendrissement sincère ou l'émotion factice, l'invention vraie ou le plagiat. S'il y a dans ces légers flacons, égaux d'étiquette et de monture, quelques gouttes de pure essence, soyez sûr que nul n'en mécon naîtra la saveur et le parfum : Si, au milieu de cette végétation exubérante, mais à fleur de terre, il y a quelques épis de froment, soyez sûr qu'ils sauront croître et mûrir malgré la folle avoine et l'ivraie. La robe change d'étoffe et de forme; qu'importe? si la robe habillait une belle femme, soyez sûr que la femme restera belle!

Non, il n'y a pas lieu de désespérer du goût public, de la situation littéraire, et je n'en veux pour preuve que le discrédit profond, inflexible, où est tombé ce genre de littérature qui nous étourdissait naguère de ses triomphes, j'allais dire de ses scandales. Il semble que son représentant le plus célèbre se soit spécialement chargé de lui donner le coup de grâce, en faisant ressortir à la fois dans deux œuvres d'origine analogue, quoique de physionomie différente, tout ce que peut produire de monstrueux et d'intolérable la manie de raconter de grandes histoires, et celle de parler de soi. J'essayai, l'an dernier, de caractériser ici même les *Mémoires* de M. Alexandre Dumas: Il n'en avait encore publié que les premiers chapitres, et déjà il était facile de prévoir que cette plume expansive et vantarde, fanfaronne et puérile, renchérissant sur d'illustres exemples, élèverait jusqu'au grotesque l'abus des confidences intimes et des souvenirs personnels. L'ouvrage a largement tenu ce qu'il promettait; mais ce que ne pouvaient prédire les juges les plus sévères de M. Dumas, c'est que, non content d'être l'Enfant terrible de sa propre histoire à force de vouloir en être le héros, il apporterait la même étourderie, la même vanité enfantine dans toutes les parties de ses *Mémoires* qui se rattachent aux événements de son temps. L'opposition libérale, les indices précurseurs de 1830, les célébrités de cette époque, les Trois Journées, l'acquiescement du pays au régime inauguré par cette révolution, la garde nationale, les émeutes, l'arrestation des ministres, le désordre et l'inquiétude des premiers moments, les personnages mis en relief ou proscrits par ces catastrophes, M. de Polignac ou M. Laffitte, le duc de Raguse ou le général Lafayette, Châteaubriand ou M. Béranger, tout cela n'a existé que par la permission de M. Dumas: c'est lui qui a tout fait, tout inventé, tout découvert. Sans lui, Soissons serait rayé de la carte de France; sans lui, la Vendée serait à feu et à sang. Tout ce qu'on fit de bien, ce fut lui qui le dicta; tout ce qu'on fit de mal, ce fut faute de l'avoir consulté. Encore s'il se contentait de ces hâbleries! Mais jamais on ne joignit à une suffisance plus bouffonne une obstination plus irritante dans de vieux préjugés, de vieilles haines et de vieux mensonges dont les commis-voyageurs eux-mêmes rougiraient aujourd'hui d'entretenir les tables d'hôte. M. Dumas, dans cette partie de ses récits, ressemble à ces gens qui, ayant eu un succès en telle année, s'imaginent que le temps a cessé de marcher depuis ce temps-là, et en gardent opiniâtrement les idées et le costume. Il serait aussi difficile de lui faire croire que sa politique est arriérée de vingt ans, que de lui persuader que *Henri III* et *Antony* ont perdu quelque peu de leur jeunesse et de leur

Digitized by Google

fraîcheur. Quant à s'instruire au contact de l'expérience, quant à accepter de douloureuses épreuves comme de salutaires enseignements, n'en demandez pas tant à l'intarissable conteur! M. Dumas, nous l'avons dit, est un grand enfant; et les enfants, lorsqu'un de leurs jouets se casse, aiment mieux jouer avec les morceaux qu'en comprendre la fragilité.

Et voyez comme tout se tient dans le domaine intellectuel! En même temps que M. Dumas, dans ses *Mémoires*, nous montrait à quel point il est dépourvu de sens moral et politique, le manque absolu de sens religieux se trahissait dans son *Isaac Laquedem*. M. Dumas, j'en suis sûr, croyait sérieusement faire acte de bon chrétien et élever un monument au Dieu de l'Évangile, en nous racontant la vie et la mort de Notre-Seigneur Jésus-Christ de cette même plume qui nous avait conté les prouesses d'Athos et de Porthos, à cette même place où s'étalèrent si longtemps les faits et gestes de Couche-tout-nu et de la reine Bacchanal, de Basquine et de Bamboche. Qui sait? Peut-être s'imaginait-il réparer, par ce second *Juif-Errant*, les impiétés et les infamies du premier. Aucune voix intérieure ne l'avertissait qu'il allait commettre une profanation nouvelle, et que le seul hommage qu'il pût rendre à ces choses saintes, était le silence. L'auteur d'*Isaac Laquedem* n'a pas eu à s'applaudir de cette impardonnable excursion à Jérusalem et à Nazareth. Pour être au niveau de son sujet, il avait essayé de hausser le ton, de donner à sa manière une ampleur insolite, de viser au sérieux et au grandiose : vains efforts! un bout d'oreille de d'Artagnan et de Monte-Cristo perçait sous ses airs solennels; l'on démêlait, à chaque instant, le romancier chargé de reliques, et, sous ce fardeau d'une nouveauté embarrassante, il ne réussissait qu'à acquérir le seul défaut qui lui eût manqué jusqu'ici : il parvenait à être ennuyeux. L'arrêt définitif d'*Isaac Laquedem* a été formulé par l'orthodoxie et signé par l'ennui.

Ainsi, les deux fléaux de notre littérature, le roman en trente volumes, et la confidence personnelle, destinés heureusement à périr par leur excès même, auront trouvé dans ces deux œuvres parallèles l'expression suprême de ce que peut produire dans une imagination déréglée la prétention de mettre l'histoire en roman, et de se mettre soi-même dans l'histoire. Si, par cette démonstration définitive, M. Dumas nous débarrasse des récits que l'on remplit de tout et de ceux que l'on remplit de soi, ce sera le plus grand service qu'il aura rendu aux lettres contemporaines.

Autour de cette lamentable chute d'un des Titans du drame moderne et du roman-feuilleton, il convient de grouper quelques hommes dont les débuts littéraires remontent à peu près à la même époque que les siens, et dont le talent très-réel est pourtant resté quelque peu stationnaire. Voici M. Méry, avec ses *Nuits anglaises*[1], contes nocturnes. Le talent et les œuvres de M. Méry nous rappellent ce personnage de la Fable, qui :

Sous diverse figure, arbre, flamme, fontaine,
S'efforçait d'échapper à la vue incertaine
Des mortels indiscrets.

[1] Un vol., Michel Lévy, 1853.

Digitized by Google

Le spirituel poète marseillais a de telles prodigalités de millionnaire, il écrit tant, il passe avec une telle vitesse du poème au roman, du bout rimé à la comédie, et du paradoxe en prose à la cantate à grand orchestre, que la critique ne sait trop comment le saisir au milieu de ses transformations rapides. Sa plume est une fusée qu'il allume au feu de son soleil ou de son esprit, et qui, une fois lancée, va se perdre dans l'espace en y jetant une traînée d'étincelles, bientôt suivie d'une profonde obscurité. Ses *Nuits anglaises*, éparses dans les journaux et les *Revues*, participent des défauts de sa manière, mais dans un cadre qui les rend moins choquants. Le monde un peu fantastique où se déroulent ces histoires, ce mélange de gaz et de ténèbres, d'extrême civilisation et d'extrême misère, ces mœurs étranges de la *Bohême* de Londres s'agitant à quelques pas des blanches et sentimentales *ladies*; ces scènes de la vie moderne vues à travers la lunette d'Hogarth et éclairées par un ciel de Martinn, tout cela forme un ensemble bizarre, où des personnages trop vrais ne paraîtraient pas vraisemblables, et dont le pêle-mêle s'arrange assez bien des excentricités de l'écrivain. Le malheur de M. Méry, c'est que ses héros ne sont ni des hommes, ni des femmes, mais des automates improvisés tout exprès pour digérer ses paradoxes comme le canard de Vaucanson digérait sa pâtée : voilà pourquoi il réussit moins au théâtre que dans le roman, et moins dans le roman que dans la Nouvelle. Quelques pages courtes et vives, pailletées d'esprit, et racontant, sans avoir l'air d'y croire, des événements inimaginables, accomplis dans un pays impossible, tel est le triomphe de M. Méry. Ses *Nuits anglaises* renferment quelques récits de ce genre, que l'on peut, sans trop de désavantage, placer à côté de sa *Floride* et de sa *Guerre du Nizam*.

C'est encore un esprit bien paradoxal que M. Gozlan, mais il a plus de qualité et de fond littéraire. Nos anciens poètes nationaux s'appelaient des *trouveurs*; j'appellerais volontiers M. Gozlan un *chercheur*. Voilà des années qu'il *cherche* quelque chose qui ne soit pas l'idée, le mot, le style, l'esprit, le succès de tout le monde et de tous les jours. Il en approche souvent, il y réussit quelquefois, et c'est déjà beaucoup que l'on sache, en ouvrant un livre signé de son nom, qu'on peut y rencontrer des défauts, mais jamais la vulgarité. Un conteur bien spirituel et bien regrettable, M. Charles de Bernard, a mis, dans son *Paratonnerre*, un jeune homme qui voudrait réussir auprès des femmes, mais qui, par malheur, possède une de ces figures qui ressemblent à une foule d'autres figures; à tous moments on l'aborde dans la rue, en lui demandant : « N'est-ce pas à M. un tel que j'ai l'honneur de parler ? » — ce qui le désespère : M. Gozlan n'a pas à craindre cet ennui-là. Il est bien lui, et il l'est à sa façon, et ce qu'on peut lui reprocher, c'est cet excès de personnalité. L'inconvénient que je signalais tout-à-l'heure, à propos de M. Méry, M. Gozlan ne l'évite pas toujours; dans le roman, et surtout dans le drame, cette recherche incessante de l'originalité finit par dépayser le spectateur ou le lecteur, et établir entre le public et l'écrivain une séparation *pour incompatibilité d'humeur*, qui compromet le succès. Mais dans les récits de courte haleine, cette séparation n'a pas le temps de s'accomplir ; on est ébloui, charmé, et l'on se dit en souriant que le mieux c'est d'avoir assez d'esprit pour pardonner à l'auteur d'en avoir trop. Telle est, du moins, l'impression causée par les charmantes Nouvelles que M. Gozlan vient de réunir sous le titre de *Vendanges*[1]. M. Gozlan

[1] Un volume, Michel Lévy, 1853.

Digitized by Google

a beau nous dire qu'il est trop voisin de Suresnes pour oser faire du vin avec ses raisins, nous ne l'en croyons pas; ses *Vendanges* sont dignes du Médoc ou d'Épernay. La première et la plus connue de ces histoires, *le Croup*, se lit avec une émotion étrange, une sorte de vague inquiétude, moitié sentiment, moitié cauchemar. *Un Homme arrivé, le Rêve d'un millionnaire, l'Histoire d'un Franc*, sont de petites merveilles, toutes pétillantes de verve, de saillies, de jolies surprises, de ces *traits* si chers aux méridionaux, et qui sont les roulades finales de leurs airs de bravoure. Cela est ciselé si finement, si adroitement monté, fouillé d'une main si habile et si prompte, qu'on oublie de se demander si la matière primitive est tout-à-fait de l'or : à quoi bon d'ailleurs? L'or n'est-il pas aujourd'hui le plus humilié et le plus vulgaire des métaux? Boileau, j'en suis sûr, s'il revenait au monde, chercherait une autre manière de louer Virgile, et M. Gozlan serait de son avis.

Tout près de l'auteur des *Vendanges*, il convient de placer M. Alphonse Karr, qui se livre aussi à cette fièvre générale d'impressions et de réimpressions. Il vient de publier des *Romans*, des *Nouvelles*, des *Proverbes*, des *Poignées de vérités*[1], plus de volumes que n'en ont écrit bon nombre d'honnêtes académiciens. Qui ne connaît la manière de M. Alphonse Karr? c'est, par l'intention du moins, le paradoxe mis au service du bon sens. Malheureusement, voilà bien longtemps que ce bon sens et ce paradoxe tournent, l'un portant l'autre, dans le même cercle, sans arriver à une œuvre littéraire. Ce qu'il était à l'époque de *Sous les Tilleuls* et du *Chemin le plus court*, M. Alphonse Karr l'est encore : un *humorist* français, qui fait un peu trop l'école buissonnière, et qui oublie qu'il vaudrait mieux écrire un bon livre qu'être le premier jardinier, le premier nageur, le premier canotier de son temps, et d'en parler avec trop de complaisance. Toujours la personnalité aux dépens de l'œuvre! C'est, nous l'avons vu, le défaut du moment. Les plus importantes de ces histoires réimprimées de M. Karr, *Hortense, Feu Bressier, Raoul Desloges*, sont des esquisses où l'on croit toujours, en tournant la page, qu'il va y avoir, au *verso*, énormément d'intérêt, de talent et d'esprit; puis il arrive que cet esprit attendu, cet intérêt naissant, ce talent entrevu, s'exhalent et se confondent comme ces vapeurs matinales où l'œil peut voir à son gré des lacs ou des collines, des troncs d'arbre ou des personnages. Il n'a manqué à M. Karr, pour arriver à un rang plus élevé, et pour faire des progrès plus visibles, qu'un peu plus de sévérité envers soi-même, plus de persistance à donner à sa pensée une forme nette et un but réel, et la persuasion que la meilleure recommandation littéraire c'est, après tout, la littérature.

MM. Méry, Gozlan, Alphonse Karr, sont les trois condisciples du paradoxe; M. Théophile Gautier s'y rattache, mais il le fait descendre un cran plus bas; il le condamne à la plastique et à la fantaisie sensuelle. Son dernier ouvrage, *Un Salmis de Romans*[2], est d'une faiblesse qui démontre, hélas! non plus seulement la décadence, mais l'agonie de cette malheureuse école. Il n'y a plus là ni originalité, ni sève, ni verve, ni aucune de ces qualités qui demandaient grâce pour l'absence de toute observation vraie et de toute idée morale : rien,

[1] Victor Lecou, 10, rue du Bouloi, 1853.
[2] Librairie Nouvelle, boulevard des Italiens.

Digitized by Google

que quelques paillettes ternies qui semblent tombées d'un vieux manteau de Ruy-Blas ou de Don César, usé par vingt années de service. Les jeunes collaborateurs de M. Gautier (car il n'est pas le seul auteur de ce recueil), ont au moins de la grâce et de la fraîcheur; mais lui, on dirait qu'il s'est pétrifié en regardant un tableau ou une statue. Jamais le rôle prédominant de l'âme humaine dans l'art comme dans la vie, n'a été mieux prouvé que par la complète déchéance d'un écrivain qui n'a cru qu'à la matière, et qui a fini par s'immobiliser avec elle.

Si M. Théophile Gautier a abaissé le paradoxe jusqu'à la matière, madame Sand, on le sait, a élevé le sien jusqu'à la passion, jusqu'à l'interprétation éloquente de l'imagination révoltée contre les lois sociales. *Mont-Revêche*[1], le plus nouveau de ses récits, ajoutera peu de chose à sa gloire. Madame Sand a eu trois phases: la passion proprement dite, s'exaltant dans le vide, et finissant par le désespoir, la négation ou la lassitude; l'apostolat socialiste et humanitaire, alourdissant de ses digressions fatigantes des histoires romanesques; et, enfin l'idylle plus ou moins sincère, cachant sous d'attrayantes peintures de la vie rustique et une laborieuse recherche de naïveté villageoise les désappointements d'une première défaite et peut-être l'envie de recommencer la lutte. Maintenant, la moisson est finie, et l'auteur glane aux alentours: *Mont-Revêche* est une de ces maigres gerbes, cueillies tant bien que mal dans un champ épuisé. Il serait injuste, assurément, de refuser à cet ouvrage ces qualités de narration abondante et facile, de style à la fois solide et transparent, de description à la fois réelle et poétique qui n'abandonnent jamais madame Sand; mais les caractères ne laissent qu'une idée confuse, et l'action engagée entre les divers personnages est indécise comme eux. On dirait ces épreuves mal réussies, où se décèle la main d'un artiste habile, mais qui, par quelque défaut de la pierre, estompent les contours et confondent les figures et le paysage dans un ton uniforme et grisâtre. Là aussi il y a trace d'affaissement et de fatigue: le paradoxe passionné, socialiste ou agreste, comme le paradoxe plastique, comme le paradoxe d'idées et de bons mots, semble n'avoir plus rien à nous dire. Chose singulière et instructive! La vérité est une, ce qui n'est pas la vérité se multiplie et se subdivise à l'infini: et pourtant, soyez vrai, et vous y trouverez une condition certaine de renouvellement, de création féconde et durable; la vérité est pour le talent ce que la terre était pour Antée; il reprend ses forces en y touchant et se relève prêt à la lutte: soyez faux, et, après quelques variations brillantes, il viendra un moment où le faux s'ennuiera de lui-même et de vous, où il cédera aux influences dissolvantes que porte en soi tout mensonge, et où il laissera dire de vous le mot terrible: — « Il a fait son temps. » — Grande et triste leçon pour notre littérature et pour notre époque!

En dehors de ce premier groupe, qui, sous des formes diverses et avec d'inégales fortunes, nous paraît expier son peu de goût pour le vrai, n'oublions pas quelques écrivains qui tiennent, ou à peu près, à la même génération littéraire, mais qui, étrangers à toute école et à toute coterie, sont restés plus solés dans la république des lettres. M. Saintine vient de nous donner ses

[1] Victor Lecou, rue du Bouloi, 10.

Digitized by Google

Récits dans la Tourelle[1], que suivront bientôt d'autres récits. C'est pour la critique une véritable bonne fortune que cette occasion de rendre hommage au talent de M. Saintine. Moraliste aimable, conteur délicat, l'auteur de *Picciola* n'est pas de ceux qui violentent la renommée à grands coups de tam-tam ou à grand bruit de fanfares, mais de ceux dont le nom s'infiltre dans un public choisi et trouve place dans un rayon de bibliothèque. Est-il besoin de rappeler les grâces de sa *Picciola*, cette fleur plus vivace que bien des chênes superbes? Une idée ingénieuse ou dramatique, habilement posée, développée avec art et avec amour, et arrivant par gradations savantes à l'attendrissement ou à la conclusion morale, voilà ce qu'on trouve, en général, dans les récits de M. Saintine, et ce qui fera le succès de son nouvel ouvrage. Le prologue, intitulé : *le Château de Génappe*, est à lui seul un conte plein d'intérêt. M. Saintine a mis ensuite en regard, et comme dans deux cadres destinés à se servir de pendants, *un Rossignol pris au Trébuchet*, idylle du temps de la Régence, et *Antoine*, idylle du temps de la Terreur. Terreur et Régence ! Quel contraste, ou plutôt, hélas! quel rapprochement! Par une pente irrésistible, l'imagination va sans cesse de ce moment de folles joies qui prépara tous les malheurs, à ce moment d'ineffables douleurs qui expia toutes les fautes. L'histoire et le roman se combinent sans effort dans ces deux Nouvelles. Dans toutes deux, l'auteur nous a montré des âmes pures, des cœurs aimants, des sentiments vrais, en butte ici à la corruption de 1720, là, aux crimes de 93. On comprend aisément le parti qu'a dû tirer M. Saintine de cette donnée si simple et si naturelle. Madeleine et Sophie, ses deux héroïnes, peuvent compter parmi ses plus heureuses créations. Gracieux et touchant dans *le Rossignol pris au Trébuchet*, émouvant et terrible dans *Antoine*, il plaît, il attendrit, il frappe juste. Nous promettons à ses *Récits dans la Tourelle* toutes les sympathies et tous les suffrages qui ont accueilli *Picciola* et *le Mutilé*.

Non loin de M. Saintine, nous rencontrons M. Louis Reybaud et M. Emile Souvestre. Comme l'auteur des *Récits dans la Tourelle*, M. Reybaud est un esprit sage et fin. Seulement, le succès de son ouvrage le plus célèbre a donné à son talent quelque chose de militant et d'incisif, où la satire contemporaine l'emporte de beaucoup sur la fiction romanesque. Dans ses *Mœurs et Portraits du Temps*[2], il est revenu à son véritable genre. *L'Age d'Or*, *le Temple de la Richesse*, *les Deux Crédits*, portent l'étiquette du moment et s'adressent à nos travers les plus actuels. Après avoir fait, dans *Jérôme Paturot*, la guerre à l'agiotage politique, M. Reybaud la fait aujourd'hui à l'agiotage financier, et il s'en acquitte avec une certaine verve. Ce que je lui reproche, c'est justement cette actualité trop précise, bornée à un horizon trop étroit. On sent trop, en le lisant, que le jour où les figures qu'il esquisse auront disparu, nul ne sera tenté de rouvrir son livre. Il en est un peu de ces portraits où se reflètent nos visages et nos grimaces, comme des portraits de famille. S'ils sont signés par un maître, ils restent œuvre d'art et font partie du patrimoine héréditaire; s'ils n'ont que le mérite de la ressemblance, la seconde génération les relègue au grenier. Je crains le grenier pour les *Portraits* de M. Reybaud.

[1] Un volume. Victor Lecou, rue du Bouloi, 10. 1853.
[2] Première partie, Michel Lévy. 1853.

Digitized by Google

M. Emile Souvestre est du même groupe; mais sa morale, quand il en fait, n'a pas ces velléités satiriques, et il n'est jamais plus à l'aise que sur ces rives de la Loire ou sur ces côtes de l'Océan qui lui ont inspiré ses plus émouvants récits. Ses *Scènes des Rives et des Côtes*, qu'il intitule maintenant *Sous les Filets* [1], sont certainement le meilleur de ses ouvrages. Poésie, couleur, invention, heureuse alliance du paysage et du roman, rien n'y manque. Il y a là des types qu'on n'oublie pas, des figures qui font penser aux pêcheurs de Walter-Scott, dans *l'Antiquaire*; des pages où circule la brise marine, chargée des âcres senteurs de la plage et des vagues frissons du matin. Dans ses *Récits et Souvenirs* [2], *romans des familles*, M. Souvestre n'a pas eu à déployer les mêmes qualités de paysagiste et de conteur: *Julien, la Collaboratrice, Un Amateur, les Tableaux parlants*, sont d'agréables croquis, que l'on peut feuilleter, le soir, en famille, comme un joli album de Gavarni.

Avec M. Crétineau-Joly, on doit s'attendre à des allures moins douces, à une température plus chaude, à un accent plus marqué. L'habile historien des *Jésuites* et de *la Vendée militaire*, entraîné par l'exemple général, s'est fait, lui aussi, *nouvelier*, et il a publié son in-18, sous le titre de: *Scènes d'Italie et de la Vendée* [3]. Le titre du livre en indique suffisamment l'esprit et le ton. Il y a, chez M. Crétineau-Joly, du Vendéen et de l'Italien. Il est né dans l'un des deux pays; il est presque naturalisé dans l'autre. Ses beaux travaux historiques l'ont amené à fouiller tour à tour, avec une ardeur presque égale, la terre de Cathelineau et de Lescure, celle de Clément XIV et de Sixte-Quint. Quoi d'étonnant qu'après sa riche moisson il ait encore à nous donner, comme regain, quelques courts récits, où des personnages d'invention et des catastrophes fictives se détachent sur un fonds d'histoire vraie? M. Crétineau-Joly a apporté, dans cette nouvelle œuvre, toutes les qualités de son talent: vigueur, énergie, conviction ardente, instinct dramatique. On lira avec intérêt son *Fils d'un Pair de France*, souvenir du sombre et sublime épisode de la Pénissière; ses *Louveteaux de Carrier*, cri de châtiment et et de vengeance jeté à un des plus exécrables bourreaux qui aient déshonoré l'espèce humaine; *la Diva, la Semaine Sainte à Rome*, chaudes esquisses d'une couleur tout italienne, pleines de soleil et d'amour. Ce qui me paraît manquer à ces Nouvelles, c'est cet art des nuances et des demi-teintes, dont l'histoire proprement dite peut se passer, — car elle est le développement extérieur des événements et des caractères, — mais qui sont nécessaires au roman, parce qu'il est l'analyse *intérieure* des sentiments et des passions. Je voudrais une sourdine dans quelques-unes des pages de M. Crétineau-Joly. Je voudrais qu'il n'eût pas conservé, après nos récentes et instructives épreuves, certaines âpretés contre des hommes qui ne sont plus nos adversaires, et certains rapprochements avec des gens qui ne furent jamais nos amis.

A quelle génération littéraire sied-il de rattacher M. Maxime du Camp, et son *Livre posthume* [4]? L'ouvrage de M. Maxime du Camp se termine par un sui-

[1] Victor Lecou.
[2] D. Giraud, rue Vivienne, 7.
[3] Victor Lecou.
[4] Victor Lecou, 10, rue du Bouloi. — Librairie Nouvelle.

Digitized by Google

cide, mais il commence par une résurection : il ressuscite, en sa personne, un petit neveu de Werther, de René et d'Obermann; il donne un rejeton tardif à cette famille que l'on croyait éteinte de rêveurs condamnés à l'impuissance et au néant par le douloureux contraste de l'infini de leurs désirs avec la petitesse de leur destinée. Ce procédé littéraire par lequel M. Maxime du Camp a tué son héros pour pouvoir parler en son nom et faire de son testament l'interprète de ses idées, de ses sentiments, de ses aventures, remonte droit à notre belle époque *romantique*, à l'époque où M. Sainte-Beuve noyait Joseph Delorme avant de publier sa prose et ses vers. Il y a, dans certains souvenirs qui nous ramènent aux heureuses années de notre jeunesse, un charme si irrésistible, que, malgré mon antipathie raisonnable et raisonnée contre cette littérature, j'éprouvais, en lisant les premières pages de M. du Camp, une émotion analogue à celle que j'ai ressentie l'autre soir dans un concert, en entendant la voix quinquagénaire de Tamburini. Mais si, par le cadre et la donnée primitive de son livre, M. du Camp se montre le disciple et l'imitateur de cette école de 1827, qui était elle-même fille de Goëthe, de Châteaubriand et de Byron, il est, par l'exécution, tout à fait de son moment. Il appartient à cette petite pléïade *néo-romantique* qui s'est formée avec les débris de l'ancienne, et qui a cherché dans le réalisme le succès qu'elle ne trouvait pas dans les régions élevées de la poésie et de la pensée. Du moins M. Maxime du Camp se distingue par un sentiment très-profond de la réalité. Dans son livre, qui pèche par le défaut absolu de composition, il y a des chapitres d'une vérité poignante, et où tout homme qui a vécu peut reconnaître par un coin ses propres expériences. Le dégoût de la vie, l'instinct du suicide, chez les prédécesseurs littéraires de M. du Camp, se renfermaient volontiers dans les sphères idéales : Les héros de ce temps-là avaient peu à lutter corps à corps contre la vie pratique, la vie de chaque jour; ils étaient les privilégiés de la douleur, mais d'une douleur vague, poétique, ennoblie, qui donnait à la paresse et à l'impuissance, à la dépravation de l'esprit et à la stérilité du cœur, les apparences de la grandeur et les satisfactions de l'orgueil. M. Maxime du Camp est moins solennel et plus vrai. Jean Marc, son héros, prélude à sa résolution fatale par des souffrances vulgaires, des amours misérables, et sa seule distinction est de promener en Orient ses mécomptes et ses ennuis européens. Au collége, il se révolte contre ses maîtres; dans le monde, il se révolte contre le devoir; il a une liaison avec une femme mariée, et cette liaison se dénoue de la façon la plus banale, entre la colère d'un mari et la pitié d'une femme de chambre : Il demande aux voyages l'oubli de sa passion brisée; pour être plus sûr d'y réussir, il adopte les mœurs des pays qu'il parcourt : il se fait Turc ou à peu près, et il achète une belle Circassienne, dont l'amour *brutal et stupide* efface dans son cœur l'image de la femme aimée. Werther et René, convenons-en, n'avaient pas songé à ce moyen de se consoler de Charlotte et d'Amélie. Le tout finit tragiquement. Jean Marc revient en France; il assiste à l'agonie d'un ami, que l'auteur semble avoir choisi pour second éditeur responsable de ses opinions philosophiques et religieuses : il fait ensuite quelques tentatives pour donner un but à sa vie; mais quel but peut se proposer l'homme qui n'accepte aucun devoir, ne supporte aucun travail, ne garde aucune affection et n'admet aucune croyance? Je me trompe : Jean

Digitized by Google

Marc croit sincèrement à la métempsycose. Une petite fille, née le jour même où sa maîtresse est morte, et qui, par hasard, saute tendrement sur ses genoux, est à ses yeux l'âme même de cette femme, pour qui la mort n'a été qu'un simple changement de domicile. Cette idée, jointe à un sentiment invincible d'impuissance et de lassitude, conduit Jean Marc au suicide : comment résister, en effet, surtout lorsqu'on est touriste de sa nature, à l'envie de faire voyager son âme et de la dédommager des misères de sa première hôtellerie en lui offrant la chance de rencontrer un meilleur gîte? Jean Marc procède aux formalités d'usage : Profession de foi, testament et épitaphe : après quoi, il se tue; à l'heure qu'il est, vous le rencontrez peut-être sous l'enveloppe d'une danseuse ou d'un diplomate.

Avec ces éléments à la fois bizarres et vulgaires, M. Maxime du Camp a écrit un livre remarquable. Son prologue, comme tous les paysages faits d'après nature, a de la couleur et de la vie : il pourrait servir de texte aux beaux dessins photographiques de l'auteur *du Livre posthume*. Quelques-uns de ses épisodes semblent écrits avec le sang de vraies blessures. Nous insistons sur ces mérites réels, afin d'avoir le droit de dire toute notre pensée sur l'ensemble et la portée morale de l'ouvrage. Nous en connaissons peu où autant de choses mauvaises et dangereuses aient été enfermées dans un aussi étroit espace. Puisque M. du Camp est voyageur, il doit être collectionneur, et je lui dirai que son livre ressemble à un musée où toutes les erreurs, toutes les folies, tous les méchants rêves ont apporté leur petit échantillon. On y trouve un autographe de fouriérisme, un fragment de panthéisme, un morceau d'islamisme, une pierre ramassée dans un temple païen, une fleur de lotus cueillie dans la mythologie indienne, une plume d'ibis égyptien, quelques poils de la barbe de Mahomet, trois lignes de Pythagore, deux de Confucius, dix de Pierre Leroux; de tout enfin, excepté un peu de christianisme et de bon sens. Ce qui domine surtout dans ce chaos, c'est le fatalisme, ou, si vous aimez mieux, le matérialisme oriental. Ne serait-il pas curieux et instructif de rechercher par quelle pente le matérialisme français et philosophique, prêché par Helvétius et par Cabanis, entré dans la vie publique à la suite de la Révolution, combattu par un spiritualisme trop peu chrétien pour n'être pas stérile, a peu à peu penché vers l'Orient, et, sous prétexte de prédilection de poète ou d'artiste, s'est allé retremper dans ces dogmes qui donnent raison à la matière, renient la liberté morale et substituent la fatalité à la conscience? Il est si facile aujourd'hui et si commode de faire ce voyage! On y va, et l'on en revient avec le Koran dans sa malle; bagage d'autant plus explicable qu'on n'y avait mis, en partant, ni le catéchisme ni l'Evangile! C'est par là que le héros du *Livre posthume* diffère de ses devanciers, les *Classiques* du suicide. Ils n'étaient tués que par le doute; Jean-Marc est tué par la matière.

Le livre de M. Maxime du Camp, suranné par le fond, actuel par la forme, me servira de transition pour arriver à la nouvelle génération de romanciers et de conteurs. J'ai parlé ailleurs des *Caractères et Récits du temps*[1], de M. Paul de Molènes, et, si je rappelle ici son nom, c'est que l'œuvre qu'il a signée est trop remarquable pour qu'une omission volontaire ne ressemble pas à une in-

[1] Michel Lévy.

Digitized by Google

justice. A ses côtés, et comme de jeunes aides-de-camp destinés à devenir eux-mêmes généraux, plaçons M. Emmanuel de Lerne, et ses *Sorcières blondes* [1], M. Paul Deltuff et ses *Contes romanesques* [2], M. Xavier Aubryet et *sa Femme de vingt-cinq ans* [3], M. Henri Nicolle et ses *Contes invraisemblables* [4]. Je ne voudrais pas, dans cette énumération trop rapide, copier le *fortemque Gyan, fortemque Cloanthum*, de Virgile : chacun de ces talents, d'ailleurs, a sa physionomie particulière. M. Emmanuel de Lerne appartient à cette famille d'écrivains, hélas! trop rares, qui ne s'imaginent pas que l'art contemporain doive se borner à peindre des maîtresses de banquiers, de rapins ou d'étudiants, et qu'on soit quitte envers la plus belle moitié du genre humain en défigurant les femmes du monde et en glorifiant les femmes entretenues. Il place au seuil de notre vie, auprès de notre berceau, sur les bords de notre chemin, des *Sorcières blondes*, de douces et bienfaisantes magiciennes dont la salutaire influence nous rend meilleurs ou moins mauvais, plus heureux ou moins infortunés; et c'est tout au plus s'il nous laisse entrevoir çà et là, dans le lointain, quelques *Sorcières brunes*, dont les funestes sortiléges nous désolent ou nous égarent. M. Emmanuel de Lerne a développé cette idée dans de charmants récits, baignés de poésie matinale, relevés par une vive et délicate intelligence de la distinction des sentiments et du langage. Cette distinction, je la retrouve chez M. Paul Deltuff et chez M. Xavier Aubryet, avec des nuances différentes. M. Paul Deltuff a l'allure plus littéraire; il est poète, il s'en souvient, et peut-être prend-il un peu trop le parti de la poésie contre la vie réelle : mais il y a, dans ses récits, entre autres dans sa *Vendetta parisienne*, de l'observation et de l'élégance, une idée fine et juste, habillement développée. M. Aubryet est plus subtil, plus maniéré; il se complait dans les sentiers de M. de Balzac, et il en rapporte des fleurs qui ne sont ni sans parfum ni sans charme : parfum plus artificiel que vrai, charme plus mondain que naturel! N'importe, la grâce et l'esprit ne sont pas choses assez communes pour qu'on les chicane quand on les rencontre, et nous compterons M. Aubryet parmi les jeunes auteurs qui donnent le plus d'espérances au roman corrigé et *diminué* de ce temps. Quant à M. Henri Nicolle, son imagination a moins de jeunesse et de fraîcheur que celle de ses émules : il semble plus usé par les luttes de la presse, peut-être par la production littéraire. Pourtant ses *Contes invraisemblables* révèlent un talent très-réel, qui s'inspire à la fois de la fantaisie et de l'observation, d'Hoffmann, de Balzac et de Frédéric Soulié.

MM. Charles Monselet et Alexandre Weill, ne peuvent être rangés dans le même groupe; leurs noms rappellent des travaux remarquables de critique et de politique. La polémique n'a cependant rien à voir, Dieu merci! dans les *Histoires de Village* [5], de M. Weill. *Selmel*, *Frohni* et *Gertrude* sont trois légendes alsaciennes, où respire un sentiment sincère du paysage et de la vie rustique, et que recommandent une sensibilité vraie, une morale douce, un

[1] Eugène Didier, 6, rue des Beaux-Arts.
[2] Michel Lévy.
[3] Giraud et Dagneaux, 7, rue Vivienne.
[4] *Id.*, *ibid.*
[5] Dantu, Palais-Royal.

Digitized by Google

coin d'enjouement aimable où se mêle l'attendrissement et le sourire, le tout revêtu d'une teinte de germanisme qui, loin d'altérer la physionomie, l'accentue et la précise. Un *Lied* d'Uhland ou de Shubert, écrit en marge d'une brochure française, et chanté, sur l'air allemand, dans un divan de Paris, entre un pot de bière et une bouteille de vin de Champagne, telle est l'idée qu'on peut se faire de la manière de M. Alexandre Weill et de ses attachants récits de village. M. Charles Monselet, dans son *Histoire anecdotique du Tribunal Révolutionnaire*[1], touche de trop près à des réalités terribles pour qu'il soit permis de le ranger parmi les simples conteurs. Il s'agit, dans le livre de M. Monselet, de ce premier Tribunal révolutionnaire qui va du 17 août au 29 novembre 1792, suit de quelques jours la déchéance de la Royauté, traverse les massacres de septembre, et va expirer au seuil de la Terreur dont il est le sanglant prélude. Cet ouvrage, si nous ne nous trompons, a été primitivement publié sous un autre titre, dans un moment où les imitateurs et les panégyristes de Robespierre ne craignaient pas d'étaler, dans les journaux et à la tribune, l'horrible espérance de leur plagiat et l'horrible audace de leurs panégyriques. Il faut donc savoir gré à M. Monselet de nous avoir mis encore une fois en face de ces spectres révolutionnaires qu'il suffit d'évoquer pour confondre tous les essais d'apologie : Hélas! quel roman pourrait atteindre au sombre intérêt de cette histoire où passent, dans un effrayant pêle-mêle, tous les forfaits, toutes les folies, toutes les terreurs, tous les dévouements, tous les martyres de cette époque, juges assassins, couteaux teints de sang, mains levées au ciel, sanglots et fureurs, blasphèmes et prières, visages hideux préparés au crime par le vice, blanches figures consacrées pour la mort par la foi et la vertu; Danton et Cazotte, Maillard et Sombreuil, Fouquier-Tinville et Louis XVI! M. Monselet a payé un noble tribut à la mémoire de mademoiselle de Sombreuil, tout en laissant dans le doute l'abominable condition mise par ses bourreaux à la grâce de son père, le verre de sang qu'ils la forcèrent de boire. Je suis en mesure de compléter, à ce sujet, les honorables témoignages recueillis par l'auteur de cette *Histoire du Tribunal révolutionnaire*. J'ai eu l'honneur d'habiter, pendant toute mon enfance, la même maison que mademoiselle de Sombreuil, devenue madame la comtesse de Villelume, et fixée à Avignon où son mari commandait l'hôtel des Invalides, et je me souviens parfaitement que cet épisode du verre de sang était accepté comme un fait authentique par toutes les personnes qui connaissaient madame de Villelume. Elle n'en parlait jamais, car elle était simple comme la vraie grandeur, et ne se croyait pas obligée de se poser en héroïne : mais il était d'usage de ne jamais servir de vin rouge à sa table, de peur de lui rappeler un atroce souvenir, et l'on en donnait tout haut la raison sans qu'il y eût jamais là-dessus ni une réclamation ni un doute. Si je reviens à mon tour sur ce point d'histoire anecdotique, ce n'est pas seulement pour rendre hommage à cette sainte mémoire; c'est surtout parce qu'il y a des gens qui croient, en amoindrissant l'héroïsme des victimes, atténuer la scélératesse des bourreaux.

Notre chasse au roman n'est pas encore finie. Lorsqu'un genre de littérature entre dans sa période de déclin, il ne faut pas croire que ce déclin soit

[1] Giraud et Dagneau, 7, rue Vivienne, 1853.

Digitized by Google

accepté tout d'un coup, et que tous ceux qui ont cultivé ce genre brisent aussitôt leur plume : on voit, au contraire, s'y maintenir et parfois s'y élever des hommes auxquels on peut bien reprocher la fausse direction de leur talent, mais dont on est forcé de reconnaître les qualités d'invention, de vigueur et de verve : tel est M. Paul Féval, tel est M. le vicomte du Terrail, un de ses plus jeunes rivaux. Ce n'est pas aux lecteurs de la *Revue contemporaine* que nous avons à apprendre tout ce que l'auteur des *Parvenus* sait mettre dans ses récits de relief et de ressort, de sève puissante, d'honnêteté âpre et bretonne. On peut dire de lui ce que l'on a dit d'un de nos compositeurs : *Il fait grand*, et si le fusin qui trace ses grandes figures n'a pas la finesse du crayon ou la vérité du pinceau, il n'en arrive pas moins à de larges et dramatiques effets. Ses *Nuits de Paris*[1] ne dépareront pas la série de ces œuvres où se révèle une nature plus forte que fine, plus énergique qu'élégante, procédant par masses plutôt que par traits et par nuances. Le drame a déjà puisé dans ces histoires nocturnes, et il y puisera encore : car il y a là des trésors de surprises, d'étonnements, d'épouvantes, de combinaisons habiles, de péripéties terribles telles qu'il en faut pour émouvoir et passionner la foule : gloire facile, si l'on veut, mais qu'il est, après tout, encore plus facile de dédaigner que d'obtenir ! M. du Terrail marche dans la même voie, et il est aujourd'hui un des conteurs dont le nom est le plus recherché au bas des grands journaux et dans les cabinets de lecture. Son *Héritage d'un centenaire* et surtout sa *Baronne trépassée*[2], portent l'empreinte d'un esprit vif, d'une imagination ardente, inventive, un peu trop pressée peut-être de mordre aux fruits dangereux de la publicité littéraire, mais ayant du moins deux excuses ; la hardiesse et le succès. Quelle que soit notre pruderie, ou, pour mieux dire, notre orthodoxie en littérature, convenons qu'il vaut mieux, en définitive, montrer du talent et réussir dans un mauvais genre, que s'exercer dans un genre meilleur sans talent et sans réussite.

Un mot encore, pour ne rien oublier, sur *Marie* et sur *le Puits de l'Ardoisière*[3], par M. Prosper Vialon. Je ne persuaderais personne, pas même M. Vialon, si j'affirmais que ces deux romans sont des chefs-d'œuvre. Mais de l'intérêt, des caractère bien tracés, des pages touchantes, un style agréable, en faut-il donc davantage pour mériter une mention de deux lignes, une lecture de deux heures ? N'oublions, non plus, ni *l'Esclave blanc, Compagnon de l'Oncle Tom*, de M. Hildreth[4], ni la réimpression de *l'Ombre du Bonheur*[5], par madame la comtesse d'Orsay. *L'Esclave blanc* aura, nous le craignons, le sort réservé aux ouvrages qui se font traîner à la remorque d'un grand succès. Frère cadet de *l'Oncle Tom*, il raconte des douleurs aussi vraies, aussi poignantes que son aîné ; mais les Romans-Playdoyers ne réussissent pas deux fois ; Mistress Harriet Beecher Stowe aura épuisé à son profit tout ce que les esclaves noirs ou blancs renfermaient d'émotion, de pitié, de colère et de larmes, et c'est à

[1] Paris, rue Richelieu, 27.
[2] Baudry, rue Coquillière, 32.
[3] Courcier, rue Hautefeuille, 9.
[4] Guillaume et Lecou.
[5] Victor Lecou.

Digitized by Google

peine si elle laissera ses miettes à M. Hildreth. Je ne sais comment m'expliquer les honneurs d'une seconde édition, obtenus par le roman de madame d'Orsay; car il n'y a pas ombre de talent dans cette *Ombre du bonheur*. Une imitation maladroite des procédés de madame Sand et de Daniel Stern, une vie mise en roman après un roman mis dans la vie, des aventures banales, un style faux, des caractères communs sans être vrais, voilà tout ce qu'on rencontre dans ce livre. Il est triste de voir compromettre, par une œuvre médiocre, un nom qui rappelle, à travers des regrets récents, une des personnification les plus aimables de l'élégance et du dilettantisme contemporains.

Enfin, avant de quitter ce champ si fertile ou si encombré du roman actuel, ouvrons avec un sentiment de sympathique tristesse *Costal l'Indien* [1], ouvrage posthume de Gabriel Ferry. Qui ne se souvient de l'horrible catastrophe de la frégate *l'Amazone*, où périt cet écrivain si distingué, si regrettable, à qui l'histoire des républiques américaines avait ouvert tout un nouveau monde d'émouvants récits, de scènes pathétiques, de tableaux pleins de mouvement et de vie, encadrés dans d'admirables paysages, riches de toute l'exubérante beauté de la nature et du climat translantiques? Les *Scènes de la vie mexicaine* resteront comme une œuvre originale, colorée, poétique, une heureuse émigration de cette pauvre langue française, ruinée en France par ses folles dépenses, et allant, comme tant d'autres, refaire sa fortune au Mexique, en Californie ou dans les plaines de la Sonora. Gabriel Ferry avait trouvé sa veine aurifère : la mort, hélas! a brisé la pioche entre ses mains!

Les livres de Gabriel Ferry tiennent à la fois du voyage et du roman. Le nouvel ouvrage de M. le docteur Yvan n'est qu'un voyage, mais il y a peu de romans plus entraînants, plus irrésistibles que celui-là! On comprendra aisément le sentiment qui retient notre plume et nous empêche de dire toute notre pensée sur ces *Voyages et Récits* [2] de M. Yvan. Il est au nombre de nos plus aimables, de nos plus précieux collaborateurs; quelques-unes de ses pages ont paru dans la *Revue;* c'est assez pour nous interdire des éloges que ratifieraient assurément nos lecteurs, mais que nous leur laissons le soin de compléter. Nous sommes plus à l'aise avec M. Ampère, qui vient de nous donner une nouvelle édition de son charmant ouvrage : *Littérature, Voyages et Poésies* [3]. « *Me diversa trahunt,* » a écrit M. Ampère en tête de son livre, et, en effet, on y trouve à chaque ligne le reflet d'une nature heureuse, compréhensive, qu'intéresse et attire tout ce qui mérite l'attention d'un homme sérieux et la curiosité d'un homme d'esprit. Ce qui donne, selon nous, à M. Ampère une physionomie originale et particulièrement attrayante, c'est, en dehors d'une érudition immense, d'un savoir vivifiant et profond, ce talent souple, toujours en éveil, et s'appliquant avec bonheur aux choses les plus diverses, pourvu qu'elles lui offrent, sous une forme sérieuse ou légère, un élément de cette vérité qu'il recherche, de cette beauté qu'il aime. Ainsi, à côté de notices sur Goëthe, sur Hoffmann, sur Chamisso, d'entraînants récits de voyage, de beaux travaux sur l'histoire comparée des langues et des littératures du

[1] Id., ibid.
[2] Paris, comptoir des Imprimeurs-Unis, quai Malaquais.
[3] Didier, 33, quai des Augusiins.

Digitized by Google

Nord, M. Ampère a publié un volume de vers; et je vous assure que, parmi ces vers, il y en a d'aussi remarquables, que si ce membre éminent de l'Académie française n'était pas, en même temps, de celle des Inscriptions : doux privilége d'un rare esprit, chez qui le travail anime tout, ne dessèche rien, chez qui la science elle-même a des floraisons charmantes, et qui varie les formes de son langage pour avoir plus de moyens d'interpréter ce qu'il sent, ce qu'il voit, ce qu'il pense et ce qu'il sait!

M. le baron Ernouf continue ses études sur la Révolution française; son dernier volume[1] embrasse l'année 1798, et nous transporte en Suisse, en Italie et en Égypte. Quel sujet plus intéressant et plus riche que celui-là? M. Ernouf n'est pas resté un instant au-dessous de ces grands et instructifs souvenirs. Nous recommandons surtout à nos lecteurs la partie de son livre relative à la Suisse. Il est curieux de suivre, sur les traces d'un guide aussi sûr, les phases diverses et les vicissitudes de ce pays, si voisin de la France, et dont les agitations et les malheurs ont été parallèles aux nôtres. Plaçons en regard du grave et judicieux récit de M. Ernouf la belle brochure de M. Léopold de Gaillard; ce sera un moyen de bien connaître la Suisse de 1798, et la Suisse de 1852, et jamais leçon plus féconde n'aura été faite par de meilleurs maîtres.

Maintenant je demande à celui de nos collaborateurs qui traite ici les questions d'art la permission d'empiéter un moment sur son domaine pour dire quelques mots de la très-curieuse publication de M. de la Rochenoire, rédacteur de la *Revue des Beaux-Arts*: *L'Aquarelle apprise seul*[2]. Les juges les plus compétents ont salué cet ouvrage comme un progrès de plus dans cet art aimable qui a fait tant de progrès depuis trente ans. Grâce aux leçons claires et faciles de M. de la Rochenoire, accompagnées de démonstrations précises et *illustrées*, on pourra, à la campagne, sans maître, avec un verre d'eau et sept couleurs habilement graduées, copier la nature, et répéter le célèbre *anch'io!*... du peintre italien. L'ingénieuse découverte de M. de la Rochenoire peut s'ajouter à toutes celles qui, depuis quelques années, ont contribué à faire de la science et de l'art, non plus, comme disait Fontenelle, le privilége de quelques initiés, mais une partie de la richesse publique.

De la peinture à la musique, il n'y a pas loin : Je suis bien en retard vis-à-vis du livre d'Hector Berlioz : *Les Soirées de l'Orchestre*[3]; mais il est heureusement de ceux qui n'ont besoin de personne pour faire leur chemin et laisser leur trace. Il y avait autrefois un préjugé contre *l'esprit* des musiciens : tranchons le mot, on prétendait qu'ils étaient bêtes. Dieu merci! nous en sommes bien revenus. Rossini a trop d'esprit, car, s'il en avait un peu moins, il aurait continué d'écrire après *Guillaume Tell*, et nous y avons perdu vingt chefs-d'œuvre. Meyer-Beer serait, assure-t-on, un des premiers diplomates de son siècle, s'il n'avait pas mieux aimé en être le second compositeur. Auber pétille d'esprit, comme sa musique; Ambroise Thomas a la causerie élégante et fine comme le dessin de son orchestre : Halévy tient la plume d'une main

[1] Firmin Didot, rue Jacob, 56.
[2] Paris, Martinon et Durandin, galerie Vivienne.
[3] Michel Lévy, rue Vivienne, 2 bis. — 1853.

Digitized by Google

aussi ferme qu'un écrivain du *Moniteur*, et si je disais qu'Adolphe Adam n'est pas très spirituel, j'aurais immédiatement contre moi tous les lecteurs de la *Revue* et tous ceux de l'*Assemblée nationale*, que j'ai tant de raisons de ménager! Quant à Berlioz, ceux qui ne le connaissent que par sa musique, ne savent que la moitié de cet esprit original, prime-sautier, éblouissant, fantasque, passant, avec une verve égale, de la plus sublime création de Dante ou de Shakspeare, de la plus délicate rêverie de Titania ou de Cymbeline au rire le plus épanoui de Gargantua ou de Callot. Cet esprit-là, il l'a mis tout entier dans ses *Soirées de l'Orchestre*. Le piquant et l'originalité de ce livre, c'est qu'il joint à un sentiment très-élevé, un peu trop exclusif peut-être, de la musique et de l'art, une étude très-vraie, très-fine et très-gaie des réalités de la vie d'artiste. L'auteur fait alterner de belles pages d'analyse musicale, de belles biographies de compositeurs, avec ces joyeux intermèdes, le *Tack*, les *Romains au théâtre*, les *révolutions sidérales du ténor*, *M. Barnum*, qui peuvent rivaliser avec les meilleures *charges* d'atelier. Mais ne nous y trompons pas, la gaîté de M. Berlioz est triste; elle touche de près au *Poor Yorick!* d'Hamlet: c'est de la raillerie anglaise, *humorist*, telle que devait la pratiquer un disciple passionné de Shakspeare.

La raillerie de M. Nestor Roqueplan est, au contraire, très-française; l'ouvrage qu'il a intitulé modestement *Regain*[1], et qui n'a pas attendu, pour réussir, mon appréciation trop tardive, ne relève d'aucun maître, Anglais ou Allemand, mais d'une observation vive et pénétrante de cette vie de Paris, si mobile, si changeante, si rapide, et conservant cependant, sous ses fugitives surfaces, un fond assez tenace pour que la vérité de la veille soit encore celle du lendemain. Delatouche, on le sait, n'a gardé, de toute sa vie littéraire, que la gloire d'avoir créé un mot : *camaraderie*. M. Roqueplan a aussi créé un mot qui a fait fortune, le mot *Lorette*; mais là ne se borne pas l'agrément de son livre. Toutes ces jolies pages des *Vieilles femmes*, des *Coulisses*, des *Pianistes*, des *Canotiers*, des *Lorettes du monde*, sont aussi fraîches, aussi piquantes que si elles dataient d'hier. Bien posé pour voir, bien doué pour étudier et peindre, placé entre le monde et l'art comme un intermédiaire trop spirituel pour ne pas être un peu moqueur, personne mieux que M. Roqueplan ne pouvait prendre sur le fait, ou saisir au passage, cette société frivole, artificielle, agitée, qui miroite sous le gaz des boulevards entre six heures et minuit. On a fait une collection de *Mémoires* pour servir à l'histoire de France; c'est bien sérieux et bien grave; mais si jamais on fait une collection de *Mémoires* pour servir à l'histoire anecdotique et familière des Parisiens, le petit volume de M. Roqueplan y prendra place, et il y en aura peu de plus véridiques, de plus ingénieux et de plus piquants.

Je m'arrête : j'aurais encore à parler des recueils de poésies; mais, en vérité, ce serait abuser des droits de la critique et de la patience des lecteurs. D'ailleurs, parmi ces recueils, il y en a un, les *Poèmes antiques*[2], par M. Leconte de Lisle, tellement remarquable, qu'il y aurait légèreté et injustice à le

[1] *Regain, la Vie parisienne*, Librairie nouvelle.
[2] Marc Ducloux, rue Tronchet, 2.

Digitized by Google

mentionner d'une façon trop sommaire. J'en rendrai compte prochainement, ainsi que des autres volumes de vers, et, pour aujourd'hui, j'aime mieux le piller que le juger. Je termine cet interminable article par une citation prise au hasard parmi ces beaux vers; ce sera comme une garniture de Malines mise, par un caprice de couturière, à une robe d'indienne ou de jaconnat.

MIDI.

« Midi, roi des étés, épandu sur la plaine,
Tombe en nappes d'argent des hauteurs du ciel bleu;
Tout se tait, l'air flamboie et brûle sans haleine,
La terre est assoupie en sa robe de feu.

L'étendue est immense, et les champs n'ont point d'ombre,
Et la source est tarie où buvaient les troupeaux;
La lointaine forêt dont la lisière est sombre,
Dort là-bas, immobile, en un pesant repos.

Seuls, les grands blés mûris, tels qu'une mer dorée,
Se déroulent au loin, dédaigneux du sommeil;
Pacifiques enfants de la terre sacrée,
Ils épuisent sans peur la coupe du soleil.

Parfois, comme un soupir de leur âme brûlante,
Du sein des épis lourds qui murmurent entr'eux,
Une ondulation majestueuse et lente
S'éveille et va mourir à l'horizon poudreux.

Non loin, quelques bœufs blancs, couchés parmi les herbes,
Bavent avec lenteur sur leurs fanons épais,
Et suivent de leurs yeux languissants et superbes
Le songe intérieur qu'ils n'achèvent jamais.

Homme, si le cœur plein de joie ou d'amertume,
Tu passais vers midi dans les champs radieux,
Fuis! la nature est vide et le soleil consume;
Rien n'est vivant ici, rien n'est triste ou joyeux.

Mais, si désabusé des larmes et du rire,
Altéré de l'oubli de ce monde agité,
Tu veux, ne sachant plus pardonner ou maudire,
Goûter une suprême et morne volupté;

Digitized by Google

Viens, le soleil te parle en lumières sublimes;
Dans sa flamme implacable absorbe-toi sans fin,
Et retourne à pas lents vers les cités infimes,
Le cœur trempé sept fois dans le néant divin. »

Je ne sais pas si cette dernière image est bien orthodoxe, et j'aurai des objections à faire à la préface où M. Leconte de Lisle a développé sa poétique; mais il me semble qu'il y a là assez de grandeur, de couleur et de caractère, pour attirer l'attention des quelques originaux ou monomanes qui, en l'an de grâce et de Bourse 1853, persistent à lire des vers.

ARMAND DE PONTMARTIN.

Digitized by Google

BULLETIN SCIENTIFIQUE, AGRICOLE ET INDUSTRIEL.

Les poisons végétaux. — Un fait dans la question du goître. — Encore la pisciculture. — Les termites et leurs ravages. — Du mode de propagation des champignons. — L'électricité voltaïque utilisée comme force motrice. — Acides inorganiques anhydres.

La toxicologie retrouve partout et toujours les traces des poisons inorganiques ou minéraux; elle les retrouve, les isole, les présente aux yeux et aux mains des juges. M. Flandin vient aujourd'hui de rendre un immense service à la cause de l'humanité, en surmontant une difficulté des plus graves, en trouvant le moyen de reproduire dans les empoisonnements, par les toxiques organiques ou végétaux, les principes eux-mêmes qui avaient servi à commettre le crime.

Hier, nous aurions craint de le dire, et cependant le fait n'était que trop vrai: dans la plupart des cas d'empoisonnement par des substances organiques, l'opium, la noix vomique, la belladone, etc., de la part du chimiste, TOUTE RECHERCHE ÉTAIT INUTILE; l'examen chirurgical des lésions produites pouvait amener des probabilités, mais des preuves point. Et combien sont dangereuses les apparences, lorsqu'on sait que nombre de maladies ont tout le caractère de certains empoisonnements, et par leurs symptômes, et par leurs effets pathologiques et chirurgicaux!

Aujourd'hui, cette crainte redoutable nous ne l'avons plus; nous pouvons proclamer en toute liberté que, si naguère encore, le crime habile pouvait espérer l'impunité, désormais la science est armée contre lui.

M. Flandin a découvert et prouvé que les poisons organiques, aussi bien que les poisons inorganiques, sont des matières inassimilables; qu'ils pénètrent dans l'organisme par voie d'absorption; qu'ils agissent sur l'économie par action de présence, et qu'ils se retrouvent intacts dans les organes de la victime après la mort.

Pour les isoler et les retrouver, M. Flandin a fait remarquer que toutes les matières animales se réduisent à des substances protéiques ou albumineuses, à des matières colorées, et enfin à des corps gras. Les poisons inorganiques se retrouvent facilement, à l'aide de la chaleur, qui détruit les substances animales auxquelles ils sont mêlés. Dans le cas des poisons organiques, la chaux ou la baryte anhydre viendront offrir le même service: rendre insoluble la majeure partie des matières animales, qui, traitées par l'alcool, ne céderont désormais à ce véhicule que le peu de corps gras ou résineux qui y sont

Digitized by Google

solubles, et les corps toxiques qu'il fallait isoler. Cette solution alcoolique laissera désormais séparer, par des moyens déjà connus, le poison des matières grasses ou résineuses étrangères. Le procédé, en soi, consiste donc tout simplement à broyer les matières suspectes avec 12 pour cent de chaux anhydre à la température de 100 degrés, puis à lessiver complétement par l'alcool anhydre, qu'on traite ensuite par la voie de l'analyse déjà connue.

En opérant ainsi, M. Flandin a pu retirer des quantités appréciables de morphine, de strichnine, de brucine, etc., d'un mélange de matières animales qui ne contenaient que 0gr,05 de poison pour cent grammes. Il en a été de même de ces principes toxiques de l'opium, de la noix vomique, de la fausse angusture, etc., lorsque ces poisons inorganiques avaient été mêlés à l'état brut avec la matière animale. L'application directe à la médecine légale a eu le même succès, et les principes immédiats toxiques ont été retrouvés dans les viscères d'animaux empoisonnés avec aussi peu que possible des poisons organiques déjà cités. Enfin, plusieurs centigrammes de morphine ont pu être isolés dans un mélange de 10 grammes de chair et de 0gr,10 de morphine, abandonnée pendant deux mois à la putréfaction.

De tels résultats sont concluants ; ils donnent désormais à la justice et à la conscience publique un moyen matériel et sûr d'investigation positive. On ne saurait trop répéter qu'il y a là un grand bienfait et un grand service rendu.

— M. Chatin poursuit le cours de ses utiles recherches sur les causes du goître et du crétinisme; il apporte à l'appui de ses assertions un fait constant et irréfragable. Il y a dans le Valais, sur la rivière de la Salente, deux villages, Fully en amont, Saillon en aval. Entre ces deux villages, la Salente reçoit les eaux d'une source abondante. A Fully, le goître et le crétinisme sont fréquents, à Saillon, jusqu'à une certaine époque peu reculée, ils y étaient presque inconnus. Avant cette époque, Saillon buvait les eaux de la Salente, puisée en aval de la source, depuis il s'est alimenté par une prise d'eau, établie en amont, et depuis aussi le goître et son cortége affligeant ont fait leur apparition. M. Chatin a analysé les eaux de la Salente et de la source, et comme il s'y attendait, il a trouvé qu'en amont de cette source l'eau est complétement privée d'iode, qu'en aval elle en contient un milligramme par hectolitre (beaucoup plus que la Seine à Paris), et que la source enfin, située entre les deux villages, renferme une très-forte proportion d'iode, vingt milligrammes par hectolitre. Voilà donc la question du goître prise encore une fois sur le fait par M. Chatin, et il paraît désormais entièrement prouvé que l'absence seule de l'iode dans les eaux consommées est la cause réelle d'une des plus tristes maladies qui désolent l'humanité. Avoir démontré cette cause, c'est en indiquer le remède, et M. Chatin a acquis de grands titres à la reconnaissance de ses semblables par son infatigable et habile persévérance.

— Nous n'en dirons pas autant de M. Coste, et nous ne louerons pas cette même qualité de persévérance qui peut ici être justement qualifiée d'obstination. Nous avons déjà entretenu nos lecteurs de la magnifique découverte de Rémy et Géhin, de cette découverte poussée jusque dans les limites les plus extrêmes de l'application et du succès. M. Coste qui a tenté de s'approprier l'invention des pisciculteurs de la Bresse et de se parer de leurs dépouilles, a

Digitized by Google

été rudement châtié, et ses prétentions réduites à néant. Le voilà cependant qui persiste à réinventer, l'un après l'autre, chacun des détails appliqués de longue main par MM. Rémy et Géhin, et qui continue à s'en glorifier devant l'Académie. Voici les pièces du procès, nos lecteurs jugeront.

Il s'agit de la nourriture à distribuer aux jeunes saumons ou aux truites pour les faire arriver à l'état d'alevin; nous citons : *MM. Géhin et Rémy* : « Quand les truitons, devenus un peu plus forts, demandèrent une nourriture » plus substantielle, leurs éleveurs eurent d'abord recours à la viande hachée, » et entre autres à des intestins de bœuf ou de mouton, coupés en lanières » très-minces..... Ce n'est que le cinquième ou même le sixième jour qu'on » jette dans le vase un peu de foie de veau cuit, haché très-menu, ou du sang » de bœuf bouilli et divisé à l'infini, tout cela en très-petite quantité. » (*Rapport de M. de Quatrefages à la société Philomatique.*) — *M. Coste* : « L'une » des difficultés principales auxquelles on s'attendait dans ces expériences, » c'était de réussir à faire passer à l'état d'alevin les jeunes poissons éclos, sur- » tout ceux des espèces carnivores qui, comme le saumon, se nourrissent de » proies vivantes..... Dans les expériences qu'on a faites au Collége de France, » on s'est proposé de détourner les jeunes sujets des préférences de leur in- » stinct, en les soumettant à un régime opposé à celui qu'ils adoptent quand » ils vivent en liberté..... Les jeunes saumons, éclos au Collége de France, y » vivent maintenant de proies mortes, auxquelles on donne, en les broyant, » une ténuité proportionnée à la petitesse des animaux qui doivent s'en nour- » rir..... Cette proie consiste en une pâtée, formée de chair musculaire, » bouillie et divisée..... Cette proie est recherchée par les poissons avec plus » d'avidité que le sang coagulé, proposé par MM. Rémy et Géhin. »

Nous n'avons pas besoin maintenant de prouver l'identité de la communication de M. Coste, avec la pratique publiée autrefois par Rémy et Géhin; nous n'appuierons pas non plus sur ce qu'il y a de risible dans la pompe avec laquelle on annonce *une grosse difficulté*, depuis longtemps résolue, et le triomphe qu'on a obtenu sur l'instinct ou les préférences naturelles, quand on n'a enfoncé qu'une porte ouverte. Mais nous voulons faire remarquer à nos lecteurs que ce que *découvre* aujourd'hui M. Coste, MM. Rémy et Géhin y ont renoncé pour suivre une voie plus belle et plus large. « Plus tard, dit » encore M. de Quatrefages, ils recoururent à un procédé bien plus ingénieux » et qui mérite réellement l'épithète de scientifique. Pour nourrir leurs pe- » tites truites, *ils semèrent à côté d'elles d'autres espèces de poissons plus petits* » *et herbivores*. Celles-ci s'élèvent et s'entretiennent elles-mêmes aux dépens » des végétaux aquatiques. A leur tour elles servent d'aliments aux truites » qui se nourrissent de chair. Dans la rivière de MM. Géhin et Rémy tout se » passe donc maintenant comme dans la nature entière, etc., etc. » Comme ce procédé empreint de génie, qui consiste dans l'application d'une de ces lois générales sur lesquelles reposent les harmonies de la nature, est appliqué en grand dans les étangs de la Bresse (Ain), et qu'il y réussit industriellement en opérant sur cinq à six millions d'élèves, il faut espérer qu'un de ces jours M. Coste le *découvrira* à son tour et se targuera de cette nouvelle et imposante découverte. Sérieusement, nous devons regretter, nous affliger même, que de semblables excentricités se produisent devant l'Académie. Passe encore

Digitized by Google

pour les balivernes auxquelles l'illustre corps dédaigne de répondre; mais devrait-il souffrir que dans son sein on affichât aussi impudemment le plagiat le plus éhonté ?

— Parmi les animaux qui s'opposent à la vie paisible de l'homme, les plus redoutables ne sont pas toujours ceux qui sont les plus volumineux, témoin le termite lucifuge. C'est un petit insecte de l'ordre des névroptères qui habite les contrées chaudes ou tempérées des deux continents. Il y a plus de vingt ans que M. Audouin observa, dans nos départemements de l'Ouest, le termite lucifuge, une des plus petites espèces connues, dont les larves qui jouent ici le rôle d'ouvrières, ressemblent à des fourmis de taille moyenne, au corps translucide, aux tissus d'une délicatesse extrême. Les habitants de Saintes, de Rochefort, de Tonnay-Charente et de La Rochelle, vivent environnés de périls continuels et inattendus, par suite de la multiplication de ces insectes nains qui creusent des galeries dans les pièces de bois de manière à les évider presque complétement, en laissant la surface intacte. De là, des accidents de toute sorte, des toitures, des planchers qui s'écroulent à l'improviste, des maisons entières ruinées du haut en bas. MM. Milne-Edwards et Blanchard ont pu constater ces faits en 1843. M. de Quatrefages vient d'en faire connaître de plus récents qu'il a recueillis à La Rochelle. C'est aux deux points opposés de la ville que les insectes se sont particulièrement fixés, mais si l'on n'y prend garde, ils se répandront dans le reste de la ville. A l'Arsenal, ils n'occupent encore que les salles basses; une surveillance de chaque instant a jusqu'ici préservé les étages supérieurs; mais à la Préfecture et dans quelques maisons voisines, les termites règnent partout, de la cave au grenier. Dans le jardin de la Préfecture, les arbres les plus vigoureux sont attaqués aussi bien que les plantes délicates. Les pieux qui servent de tuteurs aux arbustes sont rapidement dévorés. M. de Quatrefages ayant appliqué un morceau de planche sur une plate-bande, l'examina le lendemain, il était déjà profondément labouré. Dans tous les bâtiments de la Préfecture, il n'y a pas un seul morceau de bois qui soit intact. Il y a peu d'années, la maîtresse poutre d'une chambre à coucher se rompit au milieu de la nuit et tomba sur un lit heureusement alors inoccupé. Un plafond réparé tout à neuf, était déjà envahi le lendemain du jour où les ouvriers l'avaient quitté.

Ce qu'il y a de plus désolant, c'est qu'on ne peut toujours découvrir à temps le danger causé par les ravages des termites; ils évident le bois avec un soin tout particulier, respectant scrupuleusement les surfaces. Un employé s'étant, par suite d'un faux pas, appuyé brusquement contre une poutre de chêne d'un fort équarissage, y enfonça la main jusqu'au-dessus du poignet. La cloison conservée par les termites avait, sur certains points, à peine l'épaisseur d'une double feuille de papier. M. Audoin a signalé un fait encore plus frappant. Lors du passage de ce savant à La Rochelle, on venait de découvrir que les archives avaient été complétement dévorées par les termites, et pourtant les liasses de papier ne présentaient rien d'extraordinaire au-dehors, grâce au soin qu'avaient pris ces insectes de ne toucher ni au bord des feuillets, ni aux feuilles supérieures. Depuis, on a remplacé les cartons par des boites en zinc.

On a déjà fait beaucoup de tentatives pour détruire les termites, la chaux vive, l'acide arsénieux déposés en poudre à l'entrée de leurs galeries ont tou-

Digitized by Google

jours été des moyens insuffisants ; c'est sur une grande échelle qu'il faut agir. Des dégagements d'acide sulfureux, de chlore ou d'hydrogène sulfuré doivent parfaitement réussir. M. de Quatrefages s'est livré à des essais très-concluants. Les expériences ont porté sur le deutoxide d'azote et l'acide nitreux, sur le chlore et sur l'acide sulfureux. Dans ce gaz, et peut-être encore plus dans le chlore, la mort est instantanée. Une immersion de dix à quinze secondes pour l'acide sulfureux, de cinq à six secondes pour le chlore, suffirait à tuer les termites. Le bioxide d'azote et les vapeurs rutilantes d'acide nitreux ont paru moins efficaces. Dans une seconde série d'expériences, M. A. de Quatrefages s'est placé, autant que possible, dans des conditions semblables à celles dans lesquelles on se trouverait pour l'application en grand ; ainsi, il a varié les doses des mélanges des gaz toxiques et de l'air ; il a reconnu qu'à la dose de un dixième l'acide sulfureux agit d'une manière très-marquée ; la mort des termites est assurée par l'immersion pendant une heure dans l'air renfermant un dixième de chlore. MM. Garreau, Sauvé et Robillard, qui ont prêté leur concours à M. de Quatrefages, ont répété les expériences en sur morceaux de bois dans lesquels les insectes s'étaient logés, le gaz les a atteints partout. Les injections gazeuzes doivent donc parfaitement réussir. Quant à l'application en grand, elle est des plus simples, il suffit de placer, dans toutes les parties de la maison infestée, des terrines de grès contenant une certaine quantité de péroxyde de manganèse, et d'y verser ensuite de l'acide chlorhydrique. Il faut prendre quelque précaution et déserter dès le dégagement du gaz.

Il nous semble qu'il y aurait un moyen excellent de mettre les maisons à l'abri des termites : ce serait de n'employer que le moins de bois possible, de substituer aux poutres des pièces de fer en forme de T, comme cela se pratique depuis quelques années à Paris, et de ne faire usage, là où le bois ne peut être remplacé, que de bois préalablement imprégné de sels métalliques tels que le sulfate de cuivre ou le sulfate de zinc, comme on prépare maintenant les traversines de chemins de fer. L'intérêt général exigerait qu'on prît ce soin dans les nouvelles constructions.

— Quelques botanistes supposent encore aujourd'hui que les champignons, qui se multiplient pourtant si rapidement, ne possèdent qu'une seule espèce de semence (*spores*), et que la nature ne les a pas aussi généreusement traités que les algues, les mousses et autres végétaux cryptogames, qu'elle a pourvus de nombreux moyens de propagation. Telle n'est pas l'opinion de M. Tulasne. En étudiant plus soigneusement ces plantes, on découvre qu'elles ont, comme les mousses, la faculté de se propager, non-seulement au moyen des éléments filamenteux de leur *thallus*, mais encore par des gemmes seminiformes, et qu'elles possèdent en outre, à la manière de certaines algues, des spores ou graines de deux sortes. M. Tulasne a encore signalé d'autres organes reproducteurs, les *spermaties*, caractérisées par une ténuité excessive.

— M. Daina, de Bergame, voulant s'assurer les droits de priorité pour l'application de l'électricité voltaïque comme force motrice, s'empresse de faire connaître le principe sur lequel repose sa machine. M. le docteur Corosio, de Gênes, a fait, il est vrai, l'annonce d'une invention analogue, mais il n'a rien publié encore, sur sa machine électrodynamique, qui puisse compromettre

Digitized by Google

les droits de M. Daina. Ce dernier a songé à utiliser les gaz hydrogène et oxygène qui résultent de la décomposition de l'eau par la pile, à pousser (mouvement d'avance) un piston moteur, qui, arrivé à l'extrémité de sa course, laisse pénétrer une certaine quantité du mélange gazeux dans la partie du cylindre qui se trouve au-delà du piston. Ce mélange est alors allumé par une étincelle que fournit la pile elle-même; l'explosion refoule le piston (mouvement de retour) dans le corps de pompe; la vapeur d'eau produite se condense, les gaz qui continuent de se développer repoussent de nouveau le piston, et le même jeu, continuellement répété, constitue la puissance motrice de la machine. M. Daina déclare lui-même qu'il n'a pas encore donné une forme matérielle à son système, mais qu'il espère y parvenir. Nous avouons ne pas avoir une grande confiance dans l'invention, si c'en est même une; l'idée n'est pas nouvelle, et nous croyons que c'est dans le mode pratique d'application que résiderait l'invention. On a tenté, il y a quelques années, de profiter de la force expansive de la poudre lorsqu'elle fait explosion; des machines ont même été construites dans ce but: nous n'en avons jamais entendu parler qu'avant les expériences; après, silence complet. C'est un simple fait que nous constatons.

— MM. Dumas, Regnault et Pelouze avaient été chargés d'examiner le mémoire de M. Gerhardt, relatif aux acides organiques anhydres. M. Dumas a fait connaître l'opinion de la commission dans la séance du 21 mars dernier. Lorsqu'on décompose un sel, de manière à mettre son acide en liberté, si l'opération s'accomplit en présence de l'eau, presque toujours l'acide se transforme en hydrate. Il y a sans doute des exceptions; ainsi l'acide carbonique, l'acide sulfureux et surtout les hydracides se dégagent sans s'unir à l'eau; mais le plus souvent le contraire a lieu, et l'acide est tellement disposé à s'emparer de l'eau, qu'il est très-difficile ou impossible de l'obtenir anhydre. Aussi, les acides sulfuriques et azotiques anhydres n'ont-ils été connus que bien après la découverte de ces acides hydratés.

La plupart des acides organiques, loin de ressembler à l'acide carbonique, et de se montrer anhydres comme lui, loin de se laisser plus ou moins facilement deshydrater comme l'acide sulfurique et l'acide azotique, n'étaient pas connus exempts d'eau. Cette lacune a été comblée par M. Gerhardt, qui a imaginé des procédés assez simples, permettant d'obtenir à peu près tous les acides organiques sous leur forme anhydre. Ainsi, il a obtenu : 1° *l'acide benzoïque anhydre* en primes obliques, insolubles dans l'eau froide, solubles dans l'alcool et dans l'éther avec lesquels il donne des dissolution neutres, fusible à 42 degrés, susceptible de rester en fusion sous l'eau comme une huile pesante, etc.; — 2° *l'acide cinnamique anhydre*, en poudre cristalline; — 3° *l'acide acétique anhydre*, liquide incolore, très-mobile, d'une odeur qui rappelle celle des fleurs d'aubépine; puis *l'acide butyrique anhydre, l'acide valérianique anhydre* et *l'acide salicylique anhydre.*

M. Gerhardt a obtenu quelques espèces d'une autre série de corps correspondant à l'acide chlorocarbonique. On sait que l'oxyde de carbone et le chlore peuvent s'unir à volumes égaux, et qu'ils constituent par leur combinaison un véritable chlorure d'oxyde de carbone correspondant à l'acide carbonique, dans lequel un équivalent d'oxygène serait remplacé par un équiva-

Digitized by Google

lent de chlore. Dans l'acide acétique anhydre et dans les acides analogues, un équivalent d'oxygène peut être remplacé de même par un équivalent de chlore, d'où résultent autant de chlorures analogues au chlorure de benzoyle. Tels sont le *chlorure d'acétyle* et le *chlorure de butyrile*. Enfin M. Gerhardt a fait connaître une troisième classe de corps très-nouvelle et très-intéressante, c'est celle que constituent les composés précedents, en s'unissant entre eux équivalent à équivalent. Il est remarquable que pendant que les acides hydratés ont si peu de tendance à s'unir entre eux, les acides anhydres ont une aptitude singulière à se combiner. M. Gerhardt a donc obtenu *l'acide benzo cumimique* formé de l'équivalent d'acide benzoïque et de l'équivalent d'acide acétique anhydres; *l'acide benzo cinnamique*, *l'acide acéto benzoïque*, etc.

Le travail de M. Gerhardt, et les résultats auxquels ses recherches l'ont conduit, ont une portée considérable dans la théorie; M. Dumas l'a parfaitement fait sentir dans son rapport. A cet égard, nous prions le lecteur de nous permettre, sinon d'entrer dans les détails, du moins de donner une idée de l'influence du travail de M. Gerhardt, c'est chose trop importante pour que nous la passions sous silence.

Lavoisier avait été frappé de ce fait que le fer ne peut s'unir à l'acide sulfurique qu'en dégageant de l'hydrogène, à l'acide azotique qu'en dégageant du bioxyde d'azote; il avait constaté d'ailleurs que le fer, préalablement oxydé, s'unit à ces deux acides sans dégagement d'aucun gaz; ce grand chimiste en tira la conclusion que, pour s'unir aux acides le fer avait besoin d'être oxydé, et qu'en général un sel résultait de l'union d'un acide avec un oxyde. Lavoisier admet donc : 1° Que tout sel dérive de la combinaison d'un acide et d'une base qui s'unissent sans perdre leur état moléculaire primitif; 2° que c'est dans l'oxygène que réside la force acidifiante.

Davy lui conteste cela, et admet tout le contraire. Le chlorure de potassium est neutre, dit-il, et c'est en vain qu'on lui ajoute six molécules d'oxygène pour en faire du chlorate de potasse, il n'en reste pas moins neutre. Ce qui fait les acides, c'est l'arrangement des éléments plutôt que leur nature, s'il est un élément qui mérite le nom d'*acidificateur*, c'est l'hydrogène et non pas l'oxygène.

Depuis quelque temps les travaux des chimistes sont venus souvent confirmer les vues de Davy, et jeter parfois des doutes sur celles de Lavoisier. Voici quelques-uns des motifs : Davy fait jouer à l'hydrogène le rôle d'un métal, et cette analogie se confirme tous les jours. Il admet qu'un sel n'est autre chose qu'un acide hydraté dont la molécule, demeurée intacte d'ailleurs, a pris un métal en remplacement de l'hydrogène. Or, les formules par lesquelles on représente, dans la théorie de Lavoisier, les acides et les bases comme des composés binaires du premier ordre, les sels comme des composés binaires de second ordre, les sels doubles comme des composés binaires de troisième ordre, etc., deviennent inconciliables, il faut l'avouer, avec les faits observés récemment dans l'étude des corps, au point de vue de la physique moléculaire. — La découverte des acides polybasiques ne gêne en rien la théorie de Davy, pourquoi un acide n'admettrait-il pas une ou plusieurs molécules de métal en remplacement d'une ou plusieurs molécules d'hydrogène? Elle ne s'explique pas aussi naturellement dans les vues de Lavoisier. — La théorie de ce

Digitized by Google

grand savant expliquait sans peine la grande affinité des acides pour les bases et l'indifférence des acides pour les acides, des bases pour les bases; mais elle n'avait pas prévu l'existence de ces composés étranges, découverts par Davy, que l'acide iodique forme avec d'autres acides et dont on s'est si peu occupé, faute de savoir comment les classer. La théorie du chimiste anglais s'en arrange mieux et trouve un appui réel dans la découverte faite par M. Gerhardt d'un grand nombre d'acides doubles analogues.

La théorie qu'on oppose à celle de Lavoisier pose ceci : 1° Un élément peut en remplacer un autre dans un groupe moléculaire simple ou composé, sans que l'arrangement et la constitution de ce groupe en soient modifiés; 2° il y a des corps composés qui peuvent fonctionner à la manière des corps simples; ils peuvent prendre, dans un composé, la place d'un corps simple, sans que l'arrangement moléculaire du composé soit détruit. Au moyen de ces deux données, les anomalies s'expliquent facilement. L'avantage des nouvelles opinions, c'est que pour grouper les corps elles n'emploient qu'un très-petit nombre de types, tandis que la théorie de Lavoisier oblige à les multiplier; mais leur inconvénient principal, c'est qu'elles obligent à réformer la nomenclature des sels. Or, comment abandonner maintenant la nomenclature de Lavoisier qui est, non-seulement la langue des sciences, mais aussi celle des arts; cette nomenclature qui a été admise par tous, ce qui lui donne, dit M. Dumas, « le privilége des langues mortes ? » Que résulterait-il, au contraire, de l'abandon prématuré de cette nomenclature française ? une véritable confusion. Chaque professeur, chaque écrivain, adoptant ses vues personnelles, imposerait de nouvelles modifications, de sorte que la chimie deviendrait la science du chaos et des hiéroglyphes. Il serait bien plus simple, et surtout plus prudent, de conserver la théorie de Lavoisier, en y ajoutant une remarque de nature à grouper la plupart des faits discordants. « *Les composés oxygénés, quand ils sont libres, se groupent sous forme de molécules composées de deux équivalents.* » L'acide carbonique, l'acide sulfureux, l'acide sulfurique, les ethers, les acides organiques, présentent cette disposition. Bien entendu qu'au moment de la combinaison ces molécules se dédoublent, se disjoignent, et que chaque équivalent, devenu libre, entre pour son compte et seul dans les composés où il s'engage.

ANDRÉ BOUCARD.

L. C. DE BELLEVAL,
Directeur - Rédacteur en chef.

Digitized by Google

HISTOIRE.

HISTOIRE ET LITTÉRATURE ANCIENNE.

(*Reproduction et traduction interdites.*)

Histoire de Théodoric-le-Grand, roi de l'Italie, précédée d'une revue préliminaire de ses auteurs et conduite jusqu'à la fin de la monarchie ostrogothique, par L. M. du Roure.

Les amis des études sévères ont dû voir avec édification, il y a peu d'années, un homme du monde, un homme de cour fidèle, l'ingénieux rédacteur des *Mémoires politiques et anecdotiques* du marquis de Louville, s'attacher opiniâtrement aux antiquités obscures des Goths et décrire, avec érudition et talent, l'origine, la splendeur hâtive et la rapide décadence de la monarchie barbare, fondée au centre de l'Occident, sur le sol même de Rome, par le plus grand de leurs chefs, le glorieux et coupable Théodoric. Un tel travail, savamment préparé et patiemment achevé, est sans doute une nouvelle marque de l'inclination prédominante de notre siècle pour les recherches historiques les plus ardues : et, dans son ensemble, c'est un exemple heureux de l'attrait et de la lumière que la curiosité moderne, aidée d'une intelligence politique, qui résultait naguère des institutions et des mœurs du temps, savait porter sur des événements et des héros trop dédaignés de notre littérature classique, à cause de la rudesse des noms et de la grossièreté ou de l'affectation des récits originaux.

Un travail célèbre, d'un esprit éminent par la justesse autant que par

Digitized by Google

la science, l'*Histoire de la Monarchie des Goths en Italie*[1], avait déjà traité, et, on pourrait le croire, épuisé le côté principal de la vaste étude que s'est proposée M. du Roure. M. Naudet, entreprenant un sujet, que s'était promis Montesquieu, avait cherché dans les éléments confus de la *législation gothique* les arcs-boutants et les ressorts de la construction extraordinaire élevée en Italie par la main de l'envahisseur usant, comme d'un instrument, de l'esprit des vaincus, auxquels il interdisait le maniement des armes et les exercices virils du Cirque. Mais, quelle que soit la vérité des vues principales qui sortent de cet ancien travail, on pouvait croire que le sujet, dont M. Naudet avait saisi le point scientifique le plus élevé, méritait encore, pour le détail des faits, la peinture des mœurs et la conclusion morale du récit, tous les efforts d'un écrivain. De là, l'investigation persévérante, et après quelques années d'étude, l'ouvrage de M. du Roure embrassant, sous le nom de Théodoric, une branche entière, et indirectement, presque tous les rameaux de grande histoire des tribus gothiques.

L'auteur, dans une préface, où il montre suffisamment la difficulté de sa tâche, par le dénombrement des travaux antérieurs qu'il a dû consulter, fait remarquer avec raison que sur Théodoric les récits contemporains, ou d'une date rapprochée, sont rares et brefs. — Oui les récits; mais les pièces originales, les lettres de chancellerie et même les lettres privées sont en grand nombre; et ce sont là, pour qui sait en profiter, les plus précieux matériaux de l'histoire. Ajoutons mille traits épars dans les chroniques des monastères et les vies des saints, les chartes, les inscriptions, les titres de fondations, les monuments de tout genre qui rappellent des faits; puis, cette trace sanglante et lumineuse d'une grande et active domination, ce reflet d'un maître, qui ne se trouve pas seulement dans les récits du temps, mais dans tout ce qu'on a pensé et écrit chez les peuples que cet homme a subjugués de sa force et occupés de son génie.

C'est ainsi, pour prendre un exemple plus grand, et qui nous est plus accessible, c'est ainsi que l'histoire de notre Charlemagne, qui compte si peu de narrations directes et primitives, est partout disséminée, transfigurée, conservée, dans les légendes, comme dans les lois, dans les chroniques des couvents du nord, comme dans quelques vieux chants de guerre teutoniques, dans les annales byzantines, comme dans le *Bullarium magnum* des Papes, dans les sermons, dans les gloses, dans des lettres, dans des traités scolastiques du neuvième et du dixième siècle. Et c'est ainsi, nous n'en doutons pas, que dans une mosaïque encore à faire, ou du moins à dévoiler aux yeux du public,

[1] Ouvrage de M. Naudet, couronné en 1810 par la classe d'histoire et de littérature de l'Institut.

Digitized by Google

on pourrait reconstruire à neuf une vie entière de ce grand homme et un tableau vrai de son gigantesque et éphémère empire.

Que si quelqu'un est fait pour achever ce difficile travail, ce ne sera pas seulement un habile annaliste, un curieux investigateur d'antiquités historiques, un publiciste même, versé dans le droit des peuples barbares entés de force sur la société romaine. Il faut encore et surtout peut-être que ce soit un philologue moderne, un littérateur d'une imagination curieuse et d'une lecture variée, connaissant bien les origines et les vieux monuments de nos langues européennes du Midi et du Nord, aimant et comprenant bien le moyen-âge, dans les chants du moine Ottfried et des premiers Minsingers, comme dans les plus vieux débris de chants populaires espagnols. Et, c'est à ces titres divers que M. Philarète Chasles nous paraît si bien préparé à donner à la France, sur le plus grand homme de nos temps barbares et sur le fondateur de notre premier Empire, le livre complet qui nous manque, auquel il travaille depuis longtemps, et que dans le dernier siècle l'estimable M. Gaillard a cru pouvoir achever, sans soupçonner peut-être toutes les difficultés et toutes les richesses d'un pareil sujet.

Entreprendre une pareille étude sur Théodoric, sur le premier roi barbare encadré dans la vieille civilisation romaine, et la soutenant à son déclin, comme Charlemagne marqua plus tard les commencements d'une civilisation nouvelle, c'était avec moins de grandeur et d'instruction une œuvre belle encore. M. du Roure ne s'est pas borné cependant à cet avénement, à ce règne, et à cet homme extraordinaire implanté au milieu de l'Italie romaine, et la gouvernant avec éclat pendant trente-trois ans. Quelque vaste en effet que soit ce sujet, l'historien, pour le bien comprendre, ne devait pas s'y renfermer absolument. Théodoric avait besoin d'être expliqué par sa race et annoncé par les traits distinctifs de sa nation, ou du moins de la tribu puissante à laquelle il appartient.

Voilà donc le peintre de Théodoric jeté d'abord dans la recherche de l'origine des Goths, des anciennes migrations des Scythes en Europe, de la double invasion des Goths, à l'époque de l'Empire, et de leur grande division en Goths de l'Est et du Sud!

Dans ces préliminaires se trouve, parmi de grandes questions ethnographiques, un des plus terribles noms de l'histoire du monde, le nom d'Attila, qui descendu des plateaux de la Tartarie à la tête de ses hordes sauvages, fit des peuples moins barbares, qu'il chassait devant lui, les envahisseurs obligés de l'Empire et les y suivit, écrasant du même coup Ostrogoths et Romains. Mais, n'est-ce pas un désavantage de toucher épisodiquement un si vaste sujet, sur lequel les documents originaux ne manquent pas, et qui n'a pas encore été traité dans toute sa grandeur? N'y a-t-il pas là même tout un autre côté de

Digitized by Google

l'invasion barbare, et un point de vue à part dans l'histoire de la chute et du renouvellement de l'Occident? car enfin, cet Attila, bien plus grand dans la terreur des hommes que Théodoric, fut chassé de la Gaule romaine et défait en bataille rangée par un général romain, Aétius, conduisant sous ses drapeaux surmontés de la croix, avec les Romains belliqueux encore, les Francs de Mérovée et les Visigoths d'un autre et plus ancien Théodoric cantonné dans l'Espagne. Rome avait donc encore les *auspices*[1] de la défense du monde; ses généraux commandaient encore naturellement aux barbares. Pour que d'Aétius, consul romain, détruisant près de la ville de Châlons un tiers de l'innombrable armée d'Attila, en 451, on arrive à Théodoric, occupant l'Italie en 488, et y substituant sa monarchie à celle des Césars, il faut supposer, dans ces quarante années d'intervalle, un bien grand abaissement des esprits et des courages. Rome n'est plus attaquée par Attila; le fléau de Dieu a disparu de la terre; mais Rome n'a plus d'Aétius; elle ne nourrit plus de guerriers indigènes pour la défendre des barbares; elle accepte pour protecteur et pour maître un des ravageurs de ses provinces, et elle semble satisfaite et reconnaissante de retrouver sous son joug un peu d'ordre et de paix. Cette différence, cette révolution morale, dans moins d'un demi-siècle, n'est peut-être pas assez marquée dans le récit de M. du Roure; et cependant c'était le plus grand enseignement à tirer de la mention épisodique qu'il donne à la personne et aux conquêtes d'Attila.

Un illustre écrivain de notre temps[2], dans cette utopie de grands travaux qu'on se fait à vingt ans et que la vie ne suffit jamais à réaliser, avait projeté pour la sienne, d'ailleurs si bien remplie, d'écrire les biographies des destructeurs de l'Empire romain, Attila, Alaric, Genséric, Théodoric. Dans son étude ardente des matériaux bruts de l'histoire, et dans son art de les vivifier par l'imagination, par le signalement des personnages, et l'intelligence des passions et des mœurs, il se plaisait à l'idée de faire comparaître tour à tour ces envoyés de Dieu, chacun avec sa hache, pour frapper, à son heure, un coup sur le colosse, en démembrer quelque partie, le renverser enfin, et dominer sur sa ruine. Le spectacle de cette succession était bien choisi; la forme dramatique : et c'était, selon nous, la meilleure manière d'innover après Gibbon, et de donner une peinture plus saisissante des misères et de l'agonie de l'Empire.

Une autre main de la même famille s'est chargée d'une partie de cette œuvre : et on a vu récemment avec un curieux intérêt, sous la

[1] Virtute et auspiciis populi romani. Tacit., in vit. Agric.
[2] M. Augustin Thierry.

Digitized by Google

plume de M. Amédée Thierry, le souvenir si fortement marqué de couleurs contemporaines, que le Romain Priscus avait rapporté de sa *légation* aux ambulances barbares qui formaient la capitale des Huns et la cour d'Attila.

Le récit original, d'où Robertson n'avait su extraire que quelques détails descriptifs à insérer en note, a gagné beaucoup a être mis en relief par une interprétation habile, et entouré d'autres témoignages empruntés aux deux nations savantes du temps, aux Grecs tout à fait dégénérés comme aux Romains qui luttaient encore. Ainsi reproduit et complété, ce récit devient un des fragments d'histoire les plus piquants qu'on puisse lire aujourd'hui.

Ni la science ni le goût n'auraient manqué à M. du Roure pour traiter ce curieux souvenir avec la même précision et la même étendue; mais il aurait eu besoin, pour cela, de pouvoir le placer dans une vie complète d'Attila, et non de le jeter en *appendice* dans le prologue d'un autre sujet si vaste et si compliqué par lui-même, l'histoire de Théodoric.

Attila était le barbare natif incarné dans sa férocité sauvage, y puisant à la fois sa force et sa ruse, et par là devant désoler et détruire la race civilisée, mais non cohabiter avec elle, même pour l'opprimer, brûlant les palais romains, et retournant vivre dans sa maison roulante, sur son chariot de guerre. Théodoric était le barbare civilisé, pillant les richesses du monde, pour en jouir, gardant le luxe de ceux qu'il a vaincus, adoptant leurs mœurs, ayant dépouillé le vieil homme et n'y revenant qu'accidentellement, par l'abus du despotisme qui toujours a ses retours de barbarie. Ce sont là deux tableaux tout à fait distincts, et dont le moindre peut occuper longtemps les recherches et le talent de l'historien.

Qu'il nous soit permis, à cette occasion, de nous étonner d'un oubli ! Studieux appréciateur des travaux historiques du siècle dernier et rendant pleine justice à l'ouvrage si docte et trop peu cité du comte Du Buat, et même au savant et peu lisible abrégé de l'histoire d'Italie par Saint-Marc, comment M. du Roure n'a-t-il fait aucune mention, aucun usage des travaux immortels de M. de Guignes, de cette histoire des Huns, puisée à des sources inconnues de l'ancien monde, et composée par un *Sinologue* dont l'érudition spéciale, reconnue de ses pairs, est vraisemblable pour tous, d'après la sagacité profonde qu'il a portée sur des matières plus accessibles?

Nous regrettons également que, parlant des Gaules, de Clovis et enfin des autres essais de Monarchies barbares qui se faisaient en face de Rome et de Théodoric, le nouvel historien néglige et semble ne pas compter le travail de mademoiselle de Lézardière, cette œuvre d'une érudition, et nous ajouterons d'une volonté si virile, où tant de

Digitized by Google

textes rares et curieux, tant de faits habilement rapprochés, présentent un système de gouvernement, dont la régularité confond, sans faire croire au savant paradoxe de l'auteur, sur la perfection prématurée de ce gouvernement représentatif, malheureusement si difficile à maintenir en France, après tant de siècles et même en pleine civilisation.

Enfin, l'Allemagne, et nous ne disons pas seulement l'Allemagne latine, celle du seizième et du dix-septième siècle, mais l'Allemagne moderne, avec ses travaux de philologie comparée, d'archéologie barbare et d'histoire philosophique, ne devait-elle pas fournir à l'historien de Théodoric un plus riche contingent de recherches et d'études, sur cette société gothique d'où elle est issue, et dont elle a double réminiscence, par instinct natif et par érudition?

C'est surtout pour toute la partie antérieure à Théodoric que cette omission nous paraît évidente et regrettable. Dans toute cette introduction, en effet, à travers un récit élégant et rapide d'événements fort complexes, l'auteur disserte sur l'ancienne langue des Goths et sur les rapports de filiation qu'elle fait supposer, sur les caractères différents des principales tribus de ce peuple, leurs coutumes immémoriales, leur mélange avec d'autres peuples barbares. Ce sont là des problèmes, dont la critique allemande s'est souvent occupée depuis un demi-siècle, en les étudiant sous des aspects que ne soupçonnaient ni Tillemont, ni Lebeau, ni Gibbon, et que nous aurions été charmés de reconnaître par l'analyse plus rapide et plus nette d'un narrateur français.

A part même cette source de recherches modernes, un peu négligée par M. du Roure, nous craignons que, dans l'étude des monuments antiques, il n'ait pas fait assez d'usage, nous ne dirons pas des chroniqueurs grecs, qu'il connaît bien et cite à propos, mais de toute la littérature greco-asiatique, et spécialement des Pères de l'Eglise orientale. Quels traits de lumière ne lui aurait pas donnés saint Chrysostôme, si zélé pour envoyer des missions catholiques dans la patrie même des Goths, si puissant par son éloquence sur quelques-uns de leurs chefs, dangereux auxiliaires des armées romaines, si empressé enfin à initier au sacerdoce, à enrôler dans la milice sainte quelques hommes de cette race guerrière, comme s'il prévoyait déjà l'avénement de leur souveraineté sur le sol ébranlé de l'Empire! J'aurais aimé, je l'avoue, à retrouver dans le récit de l'historien quelques-unes des vives paroles du patriarche de Constantinople, le jour où, dans l'église des Saints-Apôtres, après une prédication faite par un Goth, récemment ordonné prêtre et entouré de lecteurs de la même nation, il triomphait de cette nouvelle et précieuse recrue devant les fidèles, les Juifs et les idolâtres, et s'écriait:

« J'aurais voulu que tous les Hellènes fussent ici présents, pour en-

Digitized by Google

» tendre ce qui a été lu, et juger quelle est la vertu du Dieu crucifié, » la puissance de la croix, la noblesse de l'Eglise, le majestueux accent » de la foi, la honte de l'erreur et l'abaissement du démon. Les dogmes » des philosophes sont détruits chez les peuples qui parlent leur » langue; les nôtres prévalent dans les langues étrangères. Où sont » maintenant les doctrines de Pythagore et de Platon, et de ceux qui » enseignaient dans Athènes? Elles sont oubliées. Où sont les doctrines » des pêcheurs et des fabricants de tentes? Elles brillent plus que l'éclat » du jour, non-seulement en Judée, mais même chez les nations bar- » bares, etc.....

« Que personne ne soit honteux pour l'Eglise, si nous avons appris » à des Barbares à se lever au milieu d'elle; c'est au contraire sa gloire » et le témoignage de la puissance de la foi. Que les Juifs rougissent, » eux qui lisent la lettre et ignorent le sens! Que les Gentils soient » confondus, eux qui voient la vérité, sont assis à sa lumière et suivent » les ténèbres! Que l'Eglise triomphe d'avoir porté partout son vol ra- » pide et sa splendeur! »

Il faut le reconnaître d'ailleurs, dans cette ancienne admission des Goths à tous les honneurs du christianisme est en partie le secret de leur puissance contre Rome. Chrétiens de bonne heure, ils furent, par cela même, les plus civilisés des barbares.

Leur adoption de l'*Arianisme*, presque partout de même date que leur conversion, tout en les associant au progrès moral que l'esprit chrétien portait avec lui, leur laissa un principe de séparation et d'hostilité, qui les aida peut-être à dominer le peuple faible et désuni de l'empire.

Ce même Chrysostôme, si content de voir officier dans les églises de Bysance des Goths devenus prêtres catholiques, allait en ambassade près des Goths ariens qui commandaient une partie des troupes romaines, et obtenait d'eux l'abandon de quelques prétentions arrogantes et la vie sauve pour quelques courtisans de l'Empire.

Certes, c'étaient là, dès le milieu du quatrième siècle, des pronostics assez clairs, des préludes assez menaçants de cette souveraineté qu'à la fin du siècle suivant un Goth devait inaugurer dans Rome, et qu'il appuyait tout à la fois sur la science civile des vaincus et la force des vainqueurs.

A part donc les origines, les transformations et les subdivisions de la race gothique, c'est au développement du christianisme dans l'empire qu'on peut faire remonter la tradition de culture sociale qu'ils reçurent, et que Théodoric porta sur le trône guerrier qu'il établit à Ravenne. En dehors de ces prémices du sujet, qui sont par elles-mêmes une grande et curieuse histoire, nous nous arrêterions volontiers aux commencements de Théodoric, à son éducation savante dans la cour

Digitized by Google

de Bysance, à sa jeunesse exercée sous les tentes de sa tribu guerrière, à son expédition comme allié de l'Empire contre Odoacre. Là est le grand intérêt et l'unité croissante de l'ouvrage de M. du Roure. Dès ce moment, le caractère de la composition est déterminé; les événements s'enchaînent et s'expliquent l'un par l'autre, les faits et les personnages se dessinent; et l'homme prédominant s'avance où il est appelé.

L'auteur le suit assidument; et, par un récit animé, le tient sous les yeux du lecteur, sans pourtant cesser d'être attentif à la fortune des autres diversions de la race gothique, et en ayant toujours soin de marquer les circonstances principales et le contre-coup de leurs invasions diverses. Mais, comme Théodoric est le type le plus fidèle et le plus élevé de cette race, l'auteur reviendrait toujours à lui, quand même il ne l'aurait pas choisi pour le sujet dominant de son récit. Il y a donc ici l'intérêt d'une histoire générale et d'une biographie, la prédilection pour un peuple, et dans ce peuple pour un homme, et dès lors, cette vivacité à peindre les détails qui est l'âme de l'historien, cette chaleur, de récit, sans laquelle l'histoire est souvent mal comprise, parce qu'elle est lue avec distraction.

Le comte Dubuat, homme fort savant, même à côté des Frêret et des Bréquigny, et esprit ferme jusqu'à l'obstination, avait eu l'idée très-paradoxale pour son temps, que les barbares du Nord, au lieu d'être les destructeurs, avaient été les réparateurs, sinon de la cité romaine, au moins de la civilisation générale; qu'ils avaient relevé l'espèce humaine, l'avaient remise dans la voie des grandes choses, et que l'Europe leur était redevable de tout, et d'elle-même.

Cette assertion historique, la contre-partie de l'*Essai sur les mœurs de Voltaire* et du grand ouvrage de Gibbon, est au fond l'idée génératrice de la moderne philosophie de l'histoire. Elle suppose, sinon la perfectibilité indéfinie de l'espèce humaine, au moins le progrès réellement commencé à une époque de décadence et continué même sous l'invasion de la barbarie. C'est une thèse de notre temps, mais dont l'idée est fort ancienne et toute chrétienne. Dans l'Occident elle date de saint Ambroise, de saint Augustin, et de Salvien. Saint Ambroise, répondant à Symmaque, lui disait que l'espèce humaine se perfectionne par degrés, comme l'univers est sorti du chaos, il ajoutait : que c'est le progrès même de la vie sociale qui conduit l'homme vers un culte plus épuré.

Dans ce système, repris d'une manière plus générale par la théorie moderne, la marche du monde vers le mieux n'est jamais interrompue : les plus mauvais temps, les retours les plus fâcheux de barbarie n'y font pas exception. Ce que l'esprit humain perd alors en politesse, en élégance, il le gagne en candeur d'âme et en simplicité

Digitized by Google

de foi : où enfin ce qu'il perd tout à fait et sans compensation actuelle et apparente, il se prépare à le regagner avec usure, par un accroissement de fécondité qu'il n'aurait pas eu, sans cette jachère de barbarie.

Ce consolant système rencontre parfois de graves difficultés, nous en convenons ; il passe par de rudes moments, et a besoin alors d'un peu d'aide et de bonne volonté dans le lecteur ; mais il redevient vrai à la longue ; et malgré bien des retardements et des chutes, finalement l'esprit humain se trouve avancé, quand il a longtemps marché même dans les ténèbres, à peu près comme Dante, qui, au sortir des cercles concentriques de l'Enfer, fut si émerveillé de la belle lumière qu'il voyait resplendir à l'horizon.

C'est ainsi que M. du Roure, soutenu par l'amour des arts et de l'humanité, s'oriente à travers le sixième siècle, et fait aisément ressortir ce que cette époque, plus mêlée que barbare, renfermait encore de culture savante et de germes salutaires. Dans ce chaos si choquant pour d'autres esprits plus dédaigneux, il a deux préférences inégales, mais pareillement sincères, la religion chrétienne, sa beauté, son ascendant moral, ses bienfaits ; la race gothique, sa loyauté, son courage, qui lui semblait mériter, non-seulement le succès qu'elle obtint, mais une plus longue durée de ce succès, et l'honneur de fonder, au lieu de détruire. Car M. du Roure, en pardonnant bien volontiers aux Goths la destruction de l'Empire d'Occident, s'afflige qu'ils aient eux-mêmes trop peu duré, et qu'ils n'aient pas établi, sur les ruines qu'ils avaient faites, une monarchie, et même une monarchie constitutionnelle. Il les juge, en effet, singulièrement appropriés à cette œuvre, que l'Italie n'a pas encore accomplie depuis eux, et qu'elle a manquée tant de fois de nos jours.

Cette pensée, toujours transparente dans ses récits, prend même, à la fin du livre, une expression de conviction ardente et de vive partialité, qu'il faut mettre sous les yeux du lecteur, parce qu'elle montre, avec le talent de l'auteur, la raison du plan qu'il a suivi, et la cause des illusions qui peuvent se mêler à ses recherches très-précises et à ses vues très-judicieuses.

M. du Roure, en effet, après les savants préliminaires de son ouvrage, ne reproduit pas seulement la vie entière de Théodoric, ses alliances et ses conquêtes, ses rapports habilement intimes avec le seul état civilisé du monde, l'empire bysantin, et avec les peuples barbares, envahisseurs de la Gaule, sa législation politique et civile, son administration, sa protection des sciences et des lettres. A ce portrait vivement tracé d'un général, d'un roi, d'un fondateur, il prétend associer la réhabilitation de tout un peuple. C'est là même un des côtés neufs de son ouvrage. La supériorité de Théodoric, en effet, était assez généralement reconnue, sans être fort bien définie. On

Digitized by Google

voyait en lui une de ces natures vigoureuses qui, dans des temps tumultueux, chez des peuples grossiers ou avilis, s'élèvent par leur propre force, poussent violemment les hommes dans des routes nouvelles, les corrigent de vices que souvent ils gardent eux-mêmes, et sont à la fois réformateurs et barbares, tels qu'un czar Pierre ou un Ali-Pacha.

M. du Roure ne se contente pas de donner à cette idée première un nouveau jour et de nouvelles nuances d'expressive vérité. Il entreprend de refaire la réputation de la race gothique : et en dépit du préjugé défavorable dont ce nom même est resté le symbole, il veut établir les caractères de cette race, de manière à rendre sa prééminence incontestable entre les peuples barbares, et digne même d'envie pour les peuples policés. Tel est le sens d'un dernier chapitre de son livre, d'un épilogue ou résumé, qu'on peut citer par anticipation, d'autant que la pensée qu'il renferme éclaire à nos yeux la marche précédente de l'auteur :

« Nous n'avons pas simplement vu, dit-il, dans ces peuples les » derniers appuis de l'unité de la Péninsule, mais des races géné- » reuses remplies du sentiment de la dignité humaine et capables » de comprendre, de réaliser tous les progrès sociaux, par cela » qu'elles pratiquaient les mœurs et la liberté. A notre avis, on ne » saurait penser sans un certain dépit à ce que serait devenu par- » ticulièrement ce sénat romain, bien affaissé sous le poids d'un » long despotisme, mais pourtant riche encore, au sixième siècle, » de lumières et même de vertus, s'il se fût peu à peu recruté » d'hommes tels que Téias, Totila, Ildibald, Witigès, Indulphe, Ibbas, » Marcias, Roderic, Pitzia, Teloaic, Uligisale, Uliaris, et tant d'autres, » dont les vigoureux caractères n'auraient pu manquer de rendre » dans Rome de la puissance et de la vérité aux délibérations pu- » bliques. N'y avait-il pas là plus que le germe de ce beau système » d'équilibre et d'intelligence, dont notre grand publiciste a cherché » l'origine dans les forêts de la Germanie, dernier berceau des nations » gothiques? Et, s'il en est ainsi, que de temps, que d'efforts, que de » sacrifices sanglants eussent été épargnés à l'Europe, pour la fondation » de ces constitutions libres et monarchiques tout ensemble, nées si » tard, en Angleterre même, en France, en Espagne, et encore à » notre dans la meilleure part de l'Allemagne moderne! Il est pénible, » après cela, de voir que les noms d'Ostrogoths et de Wisigoths restent » toujours attachés à des idées de féroce ignorance, qu'ils soient pour » un peuple la plus grossière injure. Cela est pourtant; nous n'y chan- » gerons rien, et notre faible voix, perdue au milieu des siècles, avec » celle des savants Du Buat, Fauriel, et quelques autres, ne sera guère » entendue que de ceux qui n'en avaient pas besoin. Oui, quoi que

Digitized by Google

» nous fassions, l'injure subsistera. Nous aurons beau répéter : « Mais » ces peuples étaient religieux, respectaient la conscience de chacun, » voyaient dans les femmes des compagnes, souvent des guides, jamais » des esclaves, les aimaient et les honoraient jusque dans leurs enfants, » en honorant la chasteté. Mais dans l'Etat, ils mettaient au premier » rang la liberté, pour laquelle ils savaient mourir ! Mais ces Barbares » d'origine étaient plus avancés dans la civilisation, après moins d'un » siècle, que les autres Barbares d'origine qui les accusent ne l'étaient » au bout de six cents ans ! Il valait donc mieux qu'ils en eussent le » dépôt que ces derniers. — Humains dans la conquête, et cruels seu- » lement dans la vengeance, ils ont défendu l'Italie, ainsi que le midi » de la Gaule, après les avoir rendus prospères, et n'y ont point fait les » ruines qu'on leur impute ! » Vains discours ! La foule prévenue nous » répondra par ces seuls mots : *Ostrogoths ! Wisigoths !* Taisons-nous » donc, et reconnaissons une fois de plus qu'il y a des erreurs indé- » lébiles. »

Malgré ce chaleureux plaidoyer, nous croyons en effet que la réputation historique des Goths ne changera pas, autant que le veut et que le mériterait leur savant défenseur. Le dirons-nous même ? les noms qu'il cite nous rappellent involontairement ce passage piquant des *Lettres provinciales*, où l'adversaire des Jésuites, assailli par un torrent de noms de casuistes prétendus célèbres, et de forme passablement bizarre, Tambourin, Barcola, Strevasdof, etc., s'écrie tout effrayé : *O mon père, tous ces gens-là étaient-ils chrétiens* [1] ?

Au fait, pour qui n'a pas lu le curieux travail de M. de Roure, il y a dans sa nomenclature de grands hommes de quoi s'étonner, plutôt que de quoi admirer. Cette fournée de sénateurs Goths, dont il aurait voulu ranimer le vieux sénat de Rome, ne réveille nul éclatant souvenir dans les esprits. Aurait-elle été plus puissante sur l'assemblée même qui se réunissait au Capitole ? aurait-elle étayé et rajeuni ces vieilles murailles privées de leurs antiques symboles et de cet autel de la victoire qui avait sanctifié leur enceinte ? Nous en doutons, sans faire tort à la mémoire de *Teias*, d'*Ildibald*, de *Wittigès*, d'*Indulphe*, etc... et en les tenant pour braves guerriers et vaillants serviteurs du prince. Ce n'est pas une certaine vigueur barbare ou même une certaine impétuosité d'ambitieux dévouement qui fonde l'esprit national, la tradition politique, et à plus forte raison les institutions de liberté d'un peuple. Ces braves officiers indigènes de la légion gauloise appelée Alauda, ces étrangers vainqueurs sous les ordres de César que le dictateur avait amenés à sa suite dans Rome, et qu'il faisait sénateurs, ces bons et vigoureux barbares, peu faits au luxe citadin du

[1] Pascal, Lett. provinc., v.

patriciat et si neufs dans Rome, qu'en les voyant on se recommandait l'un à l'autre malignement dans les rues de ne pas leur indiquer *l'adresse* du sénat, ne servirent pas, tout rudes qu'ils étaient, à relever la fierté législative du grand corps où ils entraient; et c'est en partie de leur descendance que sortit le sénat de Tibère. Ce n'est jamais sur les intrusions violentes de la conquête ou sur le choix arbitraire d'un maître que peut se fonder l'indépendance et la dignité d'une assemblée politique. Ce que la tradition romaine ne portait plus en elle, ce que lui refusait le sang épuisé de ses patriciens, l'adjonction de *Tolonic*, d'*Uligisale* ou de *Roderic* ne l'aurait pas donné. Le mal était dans les choses, comme dans les personnes. Depuis qu'un sénateur de bonne et antique maison, Hortalus, bornait son droit de *proposition*, en séance du sénat, à demander à l'Empereur une pension, comme arrière petit-fils de l'orateur Hortensius, il était visible que l'institution avait elle-même dégénéré, comme les hommes; elle n'était plus, ainsi que nous l'apprennent les *Lettres de Symmaque* et l'*Histoire Auguste*, qu'un vain cérémonial, un titre sans pouvoir, une décoration lucrative. « Il n'est » plus, écrivait Symmaque, le temps où nos pères jetaient dans leur » correspondance, même privée, le détail des affaires publiques qui » maintenant sont futiles et nulles. »

Dans cet abaissement du sénat qui s'aggravait chaque jour avec la décadence de Rome, ce furent encore quelques héritiers des anciennes familles, quelques titulaires, par descendance ou adoption, des grands noms de la République qui montrèrent parfois, aux dépens de leur vie, un souvenir d'antique vertu. Les affidés personnels, les compagnons de guerre, que chaque Empereur nouveau venu jetait dans le sénat, fussent-ils les plus braves des hommes, n'avaient d'autre religion sénatoriale que l'obéissance au prince qui les avait élevés, ou parfois à son successeur qui les maintenait au même poste. Du reste, par leur origine et leur promotion, nulle tradition d'indépendance civile, nulle dignité de corps, nulle habitude de liberté légale et de résistance modérée ne leur était naturelle. Par la force des choses, par une invincible conséquence du gouvernement militaire et despotique, le sénat obéissait, souffrait et se taisait, jusqu'au moment où, sous l'abri de quelque catastrophe, il élevait tout à coup la voix pour proscrire le pouvoir abattu; puis, devant un pouvoir nouveau, il retombait dans sa patience et son silence jusqu'à l'incident d'une autre révolution, dont il n'était jamais que le serviteur et l'écho.

Sous Théodoric même, après une si longue infusion du sang barbare dans les veines italiques, lorsque déjà, depuis deux siècles, les vieux Romains se plaignaient du grand nombre de noms étrangers qui profanaient les dignités curules, lorsque enfin Théodoric avait con-

Digitized by Google

stitué, depuis bien des années, son gouvernement mixte de civilisation et de barbarie, ce fut dans quelques rejetons de tiges patriciennes, dans un Symmaque, arrière-petit-fils de l'ancien consul, dans un Boëce de *la maison Anicia*, qu'il se trouva du courage pour dire la vérité, défendre la justice et mourir. Tant il est vrai que c'est la tradition et l'exemple qui font les caractères, et préservent le mieux les âmes de ces courants de servitude, de ces prosternements universels, qui se rencontrent à certaines époques! Mais en réalité, et à voir les choses dans leur ensemble, sans trop compter quelques rares exceptions, ce n'était pas là, ce n'était pas dans les dernières étincelles d'esprit civil et sénatorial que se rencontrait la force vivante et durable, à opposer au pouvoir absolu; ce n'est pas là qu'on pouvait espérer le suprême refuge de la liberté humaine. Cette force, ce refuge étaient ailleurs; ils étaient dans la religion, dans une religion pure, humble, sublime, reprimante pour les passions et les besoins terrestres, enthousiaste et illimitée dans ses espérances spirituelles; tout ce qui restait encore de puissance morale et de libre contradiction devant la tyrannie tenait au génie de cette religion austère et charitable, et particulièrement aussi à la dissidence qui la séparait de la religion du prince.

Souvent en effet, la foi catholique, ce puissant et admirable mode du gouvernement des esprits, quand elle croit avoir obtenu la complète adhésion religieuse du pouvoir civil, ne demande et n'entre voit rien au-delà, prend son triomphe pour la félicité publique, et paraît bien moins préoccupée de ces sollicitudes de justice et de liberté, dont elle a été souvent l'interprète, et qui sont aussi de son domaine et de son devoir. Mais quand elle est avertie par un dissentiment de dogme, quand elle se défie, même en obéissant, alors sa vigilance sur les vérités saintes embrasse aussi toutes les vérités de l'ordre social. Plus attentive, elle est aussi plus secourable; et, dans son inquiétude sur les intérêts religieux, elle veille plus soigneusement à tous les autres. C'est ainsi qu'en présence de Théodoric, arien de secte, et entouré d'un *état-major* arien, le christianisme de Nicée, la foi des grands évêques d'Orient et d'Occident n'ayant plus les mêmes interprètes, mais gardant la même pureté, fut le meilleur contrepoids de la puissance absolue du prince, la dernière protection des peuples et la seule forme possible alors de cette indépendance morale que l'ingénieux historien aurait encore voulu trouver ailleurs, et dont il aurait aimé à faire honneur à sa nation favorite.

Nous le croyons, après avoir bien réfléchi à l'utopie sénatoriale qu'a conçue M. du Roure, c'est sous une forme toute différente, au nom d'un tout autre pouvoir, que ce qu'il y avait en effet d'humanité naturelle et d'énergie apprivoisée dans l'humeur des Goths, a pu servir la société civile, et contre-peser le pouvoir absolu, les révolu-

Digitized by Google

tions fréquentes et le despotisme électif; c'est sous la robe d'évêques, dans l'asile inviolable d'un Concile, à Illibéris, ou à Taragone, qu'on a vu quelques descendants de ravageurs Goths, transformés par leur sacerdoce, promulguer, à titre de *Canons ecclésiastiques*, de véritables lois de justice, d'égalité civile et de liberté dans la Péninsule hispanique démembrée de l'empire romain, pour tomber sous la conquête barbare. C'est ainsi que, dès le sixième siècle fut donné au monde, par le Concile de Tolède, le mémorable modèle d'un ordre social régulier, juste, charitable. Mais, des sénateurs Goths, institués à Rome ou à Ravenne par la main de Théodoric (et sans doute il n'en manqua pas), n'auraient nullement hâté, nullement inauguré l'ordre constitutionnel en Europe. Le pouvoir de Théodoric, tel qu'il nous apparaît dans les plaintes de Boëce, dans les lettres officielles de Cassiodore et dans le panégyrique d'Ennodius, ce pouvoir, à la fois de conquérant étranger, de chef militaire et de despote civil, n'aurait été nullement contenu, tempéré par un sénat, où les officiers goths seraient entrés en plus grand nombre. Cela n'aurait empêché ni la captivité et la mort du pape Jean, ni le meurtre du sénateur Symmaque, ni la longue prison, la torture et le supplice de Boëce, ces crimes où reparaît tout entier l'instinct féroce du barbare mal muselé par les lois romaines, et frappant avec impatience ceux qui en étaient encore les gardiens véridiques. Rien surtout, nul renouvellement du sénat, nulle adjonction de sénateurs goths, n'aurait empêché l'action de cette loi qui fait, à de certaines époques, fléchir la civilisation sous la corruption et la violence, la dégrade, l'interrompt, et ne permet qu'elle reprenne son cours qu'après un intervalle de barbarie, par une renaissance laborieuse et sous une forme nouvelle.

C'est donc, malgré le talent et les interprétations un peu admiratives de l'auteur, une histoire de *barbares* que nous lisons; il n'y a pas ici une continuation de l'ancien monde, ravivé et soutenu par la main puissante d'un soldat de fortune, d'un Dioclétien, d'un Septime Sévère qui saisit la pourpre romaine et qui dirait volontiers, comme Othon de Germanie, au neuvième siècle : « L'Empire romain ne nous » échoit pas nu et dépouillé; il nous arrive avec toutes ses grandeurs : » *Non cessit nobis nudum imperium; amictum virtute suâ venit.* » C'est encore moins un renouvellement hâtif du monde, et comme un essai anticipé des temps modernes, par l'influence d'une religion meilleure que les lois, et par le génie extraordinaire d'un homme; non, ce n'est rien de cela; c'est un temps mélangé et ténébreux, comme les dernières époques de l'Empire et les commencements du moyen-âge. Dans la politique générale de Théodoric, dans ses communications avec les Empereurs de Bysance et avec les chefs barbares de l'Occident, y compris notre roi Clovis, on reconnaît l'usurpateur violent et rusé, s'étayant d'une apparence de droit, d'un prétexte

Digitized by Google

d'investiture, mais ne comptant que sur la force, ne paraissant pas avoir d'ailleurs de prévoyance et d'ambition, au-delà de son règne, et ne fondant ni institution, ni succession. Dans son administration, active, minutieuse, étendue sans cesse à tout, on retrouve fréquemment une vaine pompe, une emphase de rhéteur qui vous avertit que vous êtes encore sous la décadence romaine, et que ce sont des lettrés, disciples d'Ausone, qui conseillent le maître et tiennent la plume pour lui.

On sent toutefois que, sous ce vain faste de langage[1], une volonté nouvelle et virile agit de toutes parts, pacifie et garde l'Italie, ranime l'agriculture, dessèche des marais, élève des forts, peuple des lagunes désertes. C'est une halte dans la désolation et l'appauvrissement de l'Italie; ce n'est pas une ère nouvelle, quoiqu'elle ait duré trente-trois ans. Théodoric, en laissant son vaste et laborieux héritage aux mains d'un enfant, sous la tutelle d'une femme élevée par des Grecs, sa fille Amalasonte, n'affermit sur le trône ni sa race, ni la religion; et l'œuvre de dislocation et de ruine s'acheva promptement après lui. Le catholicisme, qu'il avait d'abord ménagé, puis opprimé sans l'affaiblir, entretint et ranima la race vaincue et la rendit assez irréconciliable à la race gothique, pour favoriser contre celle-ci le retour même de la souveraineté longtemps si odieuse des empereurs d'Occident; et Bélisaire, quatorze ans après la mort de Théodoric, balayait de l'Italie ses institutions, sa race et son peuple.

Quoi qu'il en soit, et malgré la durée essentiellement viagère de l'œuvre de Théodoric, elle n'en est pas moins mémorable et digne d'étude. Il est des temps, où les peuples n'ont plus de continuité politique, plus d'institutions stables, plus de famille régnante, mais seulement des relais accidentels de pouvoir ou de liberté. L'état moral de telles nations ressemble à celui de ces hommes ardents au travail quotidien et aux plaisirs vulgaires, mais sans réflexion et sans prévoyance, dont les jours se succèdent comme autant de vies séparées, ayant chacune son labeur et son ivresse, et s'endormant le soir avec l'oubli de la veille et l'insouciance du lendemain. Cet état, s'il devient habituel, n'est favorable, il faut en convenir, ni à la puissance extérieure des nations, ni à la dignité des individus. L'instabilité des choses amène alors l'inconstance des caractères et des vues; rien ne se fait que précipitamment et par contradiction au passé; rien n'est fondé pour l'avenir; rien n'est institution; tout est expédient. Alors même cependant, il peut y avoir quelques leçons instructives à recueillir et quelques curieux exemples de l'art de gouverner le monde et de conduire et soi-même et les autres. C'est ce qui nous semble rendre très-attachante et très-curieuse la plus grande part du travail de M. du Roure.

Comment un jeune *Magnat*, d'une tribu gothique, élevé en manière

[1] V. Histoire de Venise, par M. Daru, t. I, p. 28.

Digitized by Google

d'otage, à la cour gréco-romaine de Constantinople, devint-il roi de l'Italie romaine et de ses nombreuses dépendances? comment, avec une armée étrangère, cent mille, deux cent mille Goths peut-être (car les historiens n'ont pas éclairci ce point), sut-il maintenir, en obéissance et en paix, dans l'Italie et au dehors, plus de vingt-cinq millions d'âmes, le meilleur débris de l'ancien empire d'Occident? Comment, usurpateur et despote, parut-il un protecteur aux peuples soumis, et fut-il traité de *restaurateur* de l'Empire, tout en éteignant peut-être la dernière étincelle du génie romain? Quel fut enfin le mérite et le bienfait de la législation établie ou renouvelée sous son règne? et que valait le degré de science permis ou encouragé par son gouvernement? quelle fut cette lumière quelque temps mise à l'abri des ténèbres du Nord et qui suffit à faire vanter son nom dans les siècles suivans? La plus grande partie des deux volumes de M. du Roure répond savamment, finement, quelquefois avec profondeur, quelquefois par des paradoxes, à ces questions diverses.

Généralement, il est partial pour le héros qu'il a choisi, jusqu'au moment du moins de ses dernières cruautés. Il le grandit, il le surfait, avant de le maudire très-justement.

Théodoric en effet paraît ne pas avoir eu le génie qui crée, mais seulement le génie qui dure une vie d'homme et suffit au besoin de chaque heure. Ainsi, conquérant reconnu de l'Italie, maître d'une armée et d'une population nombreuse, il ne songea pas à fondre, à entremêler, à tempérer l'une par l'autre ces deux forces; il les tint plutôt absolument séparées, interdisant aux Romains toute entrée dans la milice[1], tout exercice des armes, toute participation même aux jeux guerriers qui entretiennent la force et l'adresse, imposant au contraire à tous les Goths établis en Italie et à leurs enfants la profession des armes et l'éducation exclusivement militaire, de telle sorte qu'au bout de trente années, une race conquérante, toujours également belliqueuse et ignorante, dominait une race indigène tout à fait déshabituée de la guerre.

Mais cette manière de tenir en servage une nation, à l'aide d'une garde qui en est distincte, laisse toujours place dans les esprits à la comparaison du petit nombre des envahisseurs avec la foule de la population asservie. Exclue des Camps, de la Milice urbaine, et même du Cirque, mais rattachée à la terre et aux travaux des champs, par la paix intérieure et par un certain ordre protecteur de la propriété laissée aux vaincus, la race indigène s'accrut sous Théodoric, en s'aliénant de lui, à mesure qu'il durait, et en se fortifiant de nombre et de haine, au point de laisser les Goths seuls armés, mais sans auxiliaires et sans recrues, au milieu de leur conquête.

[1] Cassiod., livre III, ep. 38; livre VII, ep. 3, 4. *Ennod. Panegyr., in fine.*

Digitized by Google

Vainement dira-t-on que cette ligne de démarcation rigoureuse entre les envahisseurs et le peuple soumis, que ce privilège exclusif des armes attribué aux premiers, était corrigé par les lois et l'administration de Théodoric, et par sa vigilance à maintenir l'égalité et la justice entre tous. Un article du fameux édit de Théodoric nous montre naïvement l'inconvénient d'un tel système social; « quiconque, dit cet » article, feindra d'être soldat pour effrayer quelqu'un, subira la peine » de l'exil[1]. » Que de choses contenues dans ce mot! Ainsi cette profession de soldat, interdite aux Romains, était en même temps un épouvantail contre eux; elle était non-seulement l'instrument, mais le titre, le manteau de toute violence et de toute oppression : c'était une fonction publique, et la première de toutes, faisant peur à tout le monde, de sorte qu'il était besoin d'en prévenir l'*usurpation* par une défense et une pénalité.

Certes, avec l'ascendant de Théodoric, avec le bonheur qu'il avait eu, en chassant l'envahisseur hérule Odoacre, de paraître délivrer l'Italie plutôt que la conquérir, il eût été facile pour lui, et à la fois plus noble et plus politique de se fier également aux deux peuples, de recruter sa milice parmi les Romains et parmi les Goths, de s'attacher comme général, cette nation qu'il gouvernait comme Roi, et, par là même, de travailler à unir, à confondre les deux races en un peuple. Alors il n'aurait pas seulement demandé aux Romains des Conseillers lettrés, qu'il employait, comme un pacha turc, ses interprètes grecs, et dont le savoir, resté lettre close pour la race gothique, lui était aussi suspect que nécessaire : Il aurait tiré de vaillants officiers des rangs de la jeunesse romaine, et fait élever dans les arts utiles de Rome une élite de cette jeunesse gothique, qu'il semble au contraire avoir voulu conserver ignorante et barbare.

Il est donc vrai de dire que Théodoric, moins grossier destructeur que les autres chefs septentrionaux qui démembrèrent l'Empire, fit cesser la dévastation de l'Italie, en releva même les ruines, en entretint les grands ouvrages publics, en un mot, fut le réparateur des monuments, mais non le réparateur de la nation[2]. Quoiqu'il en parlât la langue et qu'il en eût adopté le vêtement, il resta toujours étranger pour elle.

Avec un goût de sévère exactitude qui lui faisait aimer l'observation de la loi, comme règle uniforme pour tout le monde, excepté pour lui, il n'en fut pas moins toujours arbitraire et souvent cruel dans son gouvernement, usant de la confiscation et accueillant la délation. Le sénat, réduit sous son règne à des pompes honorifiques, à une vaine assistance dans les cérémonies, n'avait plus même, à défaut de

[1] *Theodor. Edictum*, art. 150.
[2] Naudet, Hist. de la Monarchie des Goths en Italie, p. 120.

Digitized by Google

pouvoir politique, ces hautes fonctions judiciaires que lui avait laissées l'Empire. Théodoric les avait réunies aux attributions de son *Conseil privé*, afin de tout tenir sous sa volonté absolue, et d'y ramener la justice, comme le reste.

Et cependant, cette prérogative dont il avait dépouillé le sénat, il la lui rendit, ou il la lui reconnut, pour la honte de ce corps si abaissé, le jour où il le chargea d'informer sur les crimes imaginaires imputés à l'homme le plus illustre de son temps, à Boëce.

C'est là, on devait s'y attendre, la partie la plus attachante, la scène dramatique du savant ouvrage de M. du Roure; c'est le point lumineux d'une histoire souvent obscure : et, en vérité, cela même est une leçon digne de remarque. L'*état-major* de Théodoric, ces lieutenants qu'il avait formés, qui gagnèrent pour lui des batailles en Gaule, en Espagne, en Souabe, et dont quelques-uns passèrent à leur tour un moment sur le trône, après lui, sont restés profondément obscurs; et leurs noms, peu répétés dans les siècles qui suivirent, demeurent inconnus du nôtre : Boëce, philosophe et opprimé, Boëce, esprit généreux et libre sous un prince absolu et barbare, Boëce, victime d'une de ces iniquités judiciaires que les hommes n'oublient pas, lors même qu'ils ont perdu le sentiment et la science de la liberté, Boëce, indignement mis à mort, a rempli de sa renommée tout le *moyen-âge*. Un livre qu'il a écrit entre sa condamnation et sa mort[1], livre parfois subtil et diffus, empreint des défauts de son siècle, mais respirant l'amour de la justice, le regret de la liberté et les élévations naturelles d'une âme noble et pieuse, a été transmis avec admiration par les contemporains, a été sans cesse reproduit, imité, et a partagé d'abord avec les plus sublimes chefs-d'œuvre de l'antiquité, l'admiration de l'Europe renaissante aux arts.

Il y a dans cet exemple un utile avis sur les caractères de la vraie grandeur, de celle qui parle au cœur de l'homme et réveille en lui le sentiment inné du beau moral. Sous cette main pesante de Théodoric, entre cette aristocratie brutale des Goths, et cette servitude paisible des Romains désarmés, quatre têtes respectées s'élevaient encore, quatre hommes de science et de vertu étaient comptés, devant le maître; c'étaient l'évêque de Rome, le pape Jean Ier désigné par le choix du monarque arien, mais sous la condition implicite d'avoir dû le chercher parmi les plus saints prêtres de l'Église romaine; c'était Symmaque, d'une illustre famille sénatoriale, et alors le membre le plus respecté du sénat, religieux et fidèle ami du pape Jean, et beau-père de Boëce; c'était Boëce, d'une des plus antiques maisons du patriciat romain, savant et philosophe, élevé plusieurs fois par Théodoric à la dignité de consul, et investi, par sa confiance, de la

[1] Boetii liber de Consolat.

Digitized by Google

fonction plus réelle de *maître du palais et des offices*, c'est-à-dire de la plus grande part du gouvernement civil; c'était enfin Cassiodore, autre ministre lettré du roi Goth, ayant passé du service d'Odoacre à celui d'un nouveau maître, esprit, ce semble, pieux et doux, aimant le bien, mais ne s'indignant pas assez du mal, pour en devenir victime. Les trois premiers périrent dans la même année et sous le coup de la même tyrannie, le pape Jean dans les rigueurs d'un cachot où il fut jeté au retour d'une mission impossible auprès de l'Empereur de Constantinople, le consulaire Boëce, au milieu des souffrances d'une torture atroce que, dans le secret de la prison, lui fit infliger Théodoric, après avoir sursis quelques mois à l'exécution de la sentence obtenue de la lâcheté du sénat, et enfin, le saint et vertueux Symmaque, par un simple, meurtre ordonné sans jugement.

Le prétexte injuste, invraisemblable de ces fureurs multipliées était une accusation de connivence secrète avec la cour de Bysance, pour le rétablissement de l'Empire grec en Italie; on alléguait une fausse lettre attribuée à Boëce, et qui ne fut jamais produite sous les yeux du Sénat; on alléguait contre Symmaque sa douleur sur la perte du gendre et de l'ami qui lui était si cher, et sur la mort du pape qu'il vénérait comme un martyr.

Que si Cassiodore survécut à ces sanglantes disgrâces d'une cour barbare, c'est que sans doute une pieuse placidité d'âme, une résignation laborieuse occupée à sa tâche de chaque jour sous l'impétueux monarque, ne donnait point de prise à la colère et aux soupçons.

On voit en effet Cassiodore assidu au même office, jusqu'à la mort prochaine et pénitente de Théodoric; on le retrouve sous la régence d'Amalasonte; et ce n'est qu'à la ruine de la monarchie gothique qu'il se retire dans un monastère de Calabre, au milieu d'une nombreuse bibliothèque accrue par ses soins, pour y prolonger jusqu'à cent ans sa vie studieuse et toute monastique.

Boëce et Cassiodore, et pour ne rien oublier, le panégyriste Ennodius, voilà donc quel fut sous Théodoric tout l'effort littéraire de l'esprit romain asservi aux barbares, ou associé à leur empire ! L'importance que les écrits de *Boëce* et de *Cassiodore* eurent dans *le moyen âge* n'est nullement la mesure de leur valeur durable. Le recueil volumineux du dernier se partage en rédactions officielles et en ouvrages de piété ou de science. Sous le premier rapport, ses dix livres de *lettres* ou de *rescrits* sont un monument curieux du règne actif de Théodoric, de ses mille sollicitudes, parfois de son équité, ou du moins des rémissions que l'esprit grave et doux du Secrétaire d'État pouvait introduire dans ce gouvernement de fer.

Quant aux ouvrages techniques de Cassiodore, aux quatre livres sur les arts libéraux, aux traités sur le style et même sur l'orthographe, ce ne sont que des extraits bien faibles que le *moyen-âge* prit pour le

Digitized by Google

résumé de la science, et qui n'en étaient que la décadence. Boëce, par l'empreinte originale que ses malheurs ont donnée à son principal écrit, par la forme mélancolique de cet adieu testamentaire, par le mélange des vers à la prose, et quelquefois même par un élan de poésie qui surmonte un peu le déclin du langage et du goût, au sixième siècle, a mérité et doit garder une place à part.

M. du Roure a heureusement traduit, en les resserrant un peu, les meilleures parties de ce livre de *la Consolation* qui, dès le premier âge de notre langue, avait occupé le talent du poète Jean de Meung, et en Angleterre avait été traduit par le vieux et grand poète Chaucer.

Mais la mémoire de Boëce avait, longtemps auparavant, reçu de main royale un hommage plus illustre encore et vraiment expiatoire. Il est en effet peu de travaux d'esprit plus curieux et plus respectable que le livre de Boëce reproduit et interpolé par le roi Alfred, dans une version anglo-saxonne, dont un savant littérateur anglais a retraduit dans la langue actuelle d'assez nombreux fragments[1]. Il est quelquefois très piquant, quelquefois très édifiant de connaître, grâce à cette interprétation récente, comment l'âme d'Alfred comprenait celle de Boëce, et ce que le roi ajoutait aux pensées du philosophe. Alfred vivait dans la seconde moitié du neuvième siècle, au temps à peu près de la plus grande barbarie moderne; il n'étendit pas son pouvoir au-delà de l'Angleterre, dont il eut souvent à défendre ou à reconquérir les rivages dévastés; sa ville de Londres, qu'il commença de policer, n'était qu'un amas de bâtiments informes et de cahutes, comparée aux palais, aux obélisques, aux amphithéâtres de Rome, ou même aux magnificences moins grandes de Milan et de Ravennes. Mais combien les lois et les écrits d'Alfred, empreints déjà de l'esprit de liberté civile qui devait élever si haut l'Angleterre, sont supérieurs aux édits et aux plagiats de science romaine dont se parait Théodoric! Le roi goth d'Italie n'est qu'un spoliateur éphémère qui se revêt bien ou mal des dépouilles de Rome. Le roi saxon est un génie créateur et bienfaisant, qui apparaît comme le phénomène d'un temps barbare, et que la science des temps modernes aime encore à retrouver, comme une étoile perdue dans l'espace. Théodoric, après avoir usé de la doctrine et de l'autorité morale de Boëce, n'a su que le faire lâchement assassiner; Alfred a noblement adopté la mémoire de ce saint martyr de la philosophie et de la vérité; il en a reproduit les pensées dans la langue de son peuple encore sauvage; et il a su ajouter à cet écrit d'un autre âge et d'une âme grande et vertueuse des sentiments, des vœux, des maximes également dignes d'un sage et d'un roi.

A. VILLEMAIN,
de l'Académie française.

[1] Sharon Turner.

Digitized by Google

HISTOIRE DES CONSEILS DU ROI,

DEPUIS L'ORIGINE DE LA MONARCHIE JUSQU'A NOS JOURS.

(Suite.*)

—

(*Reproduction et traduction interdites.*)

—

IV.

SOMMAIRE : 987-1270. — Royauté de Hugues-Capet et de Pépin. — Rivalités féodales. — Formule des actes de Hugues-Capet. — Grands officiers du Roi. — Ils signent ses Lettres. — Robert. — Ses Conseillers sont les grands, surtout les Évêques. — Henri I. — Noms propres. Conseillers. — Philippe I. — Croisades. — Louis-le-Gros. — Le sire du Puyset cité devant les Pairs réunis en Parlement. — Commencement de l'émancipation de la Royauté. — Conseillers. — Josselin, Suger, Algrin. — Louis VII. — Saint Bernard. — Parlement à Étampes. — Conseil de Régence. — Croisade; divorce de Louis-le-Jeune. — Ses actes. — Philippe-Auguste. — Isabelle de Hainaut. — Evocation du temps de Charlemagne. — Le Roi juge les grands vassaux en son Conseil. — Juridiction et composition du Conseil. — Ordonnances de Philippe-Auguste. — COUR DES PAIRS. — Elle juge et condamne Jean-Sans-Terre. — Conseil du Roi. — Bouvines. — La cour des Pairs et le Tribunal suprême. — Les grands Officiers ont le droit d'y siéger. — Louis VIII. — Ses Conseillers. — Ses ordonnances. — Louis IX. — Conseil. — Ordonnances. — Les CLERCS au Conseil. — CAS ROYAUX. — Conseil à la suite du Roi. — Saint Louis en son Conseil. — Joinville. — Louis IX rend la justice. — Conseillers à la seconde Croisade. — Établissements. — Noms des Conseillers; absence des Grands, affluence des gens de Loi.

DU CONSEIL SOUS HUGUES CAPET ET SES SUCCESSEURS JUSQU'A LOUIS IX.

Il y a une grande différence entre la royauté de Hugues Capet et celle de Pépin.

Le fils de Charles-Martel était puissant et populaire dans la nation qui ne reconnaissait que lui pour chef. Il monta sur le trône de princes dégénérés, incapables, avilis, parce que *celui qui remplit les fonctions royales doit porter le titre de Roi*, sentence préparée par les victoires de ses aïeux, et confirmée par les grands, par les évêques, par le Pape. C'est l'approbation universelle qu'ont donnée à la gloire ceux qu'elle a plusieurs fois sauvés par ses armes, et qu'elle gouverne depuis longtemps par ses lois.

* Voir le présent volume, pages 22 et 161.

Digitized by Google

Hugues Capet est dans une autre situation; ce n'est pas en tenant pour eux les rênes de l'empire, en gagnant pour eux tant de batailles, en délivrant leur royaume et leur religion du joug et du culte de Mahomet, qu'il a mérité de remplacer ses Rois. Le successeur de Robert-le-Fort et de Hugues-le-Blanc n'était devenu que par leurs entreprises contre la royauté, duc de France, c'est-à-dire le premier et le plus puissant de ceux qui s'étaient partagé les provinces du royaume, et qui s'étaient faits rois contre le Roi. Il fallait, pour le demeurer, s'appuyer sur la force, car les rivalités féodales n'avaient pas d'autre droit entre elles. Aussi les seigneurs les plus haut placés par leurs usurpations et les plus ambitieux du vain titre de Roi, comme ceux qui avaient de moindres prétentions, avaient subdivisé leurs provinces en fiefs, sans juger, par leur propre exemple, de la fidélité de leurs vassaux, sans entrevoir qu'ils auraient à combattre le même désir d'indépendance, et qu'au lieu d'appuis pour se soutenir, ils créaient des passions pour se perdre. Ce fut un morcellement infini de territoire et de pouvoir, sans autre lien avec le chef qui devait maintenir l'intégrité de l'un et assurer la justice de l'autre, que le besoin ou la peur.

Hugues Capet n'était donc que le Roi de l'anarchie; mais l'ordre sortira d'une telle confusion, malgré la faiblesse des successeurs de ce prince, qui laissèrent le trône s'affaiblir de plus en plus. Le titre seul de Roi, conservé au-dessus de la société féodale, ne tarda pas à donner une prééminence réelle à celui qui le portait, surtout quand l'hérédité en eut consacré la signification. Les seigneurs, jugeant selon leurs caprices, firent bientôt regretter l'uniformité des lois, et, guerroyant sans cesse entre eux, rendirent odieux et funeste aux populations leur droit de s'armer sans la permission du Souverain. L'Église, fortifiant son organisation hiérarchique, donnait toujours l'exemple de la force dans la subordination; elle remplaçait les plaids, depuis longtemps inutiles et abandonnés, par des synodes, dont l'importance, l'habileté, la fréquence effrayèrent souvent et continrent les seigneurs et les punirent quelquefois. Il se fit donc bientôt un grand travail par les populations contre la tyrannie des seigneurs, par la royauté contre leur indépendance, et la féodalité ne sera que la transition de l'empire des Francs au royaume de France.

Hugues Capet ne s'intitule que Roi des Français; il emploie les formules chrétiennes des Carlovingiens, et si nous pouvons signaler quelque différence, nous croirons, avec Mabillon, que les rédacteurs ne s'astreignaient pas à copier littéralement. Nous l'avons déjà fait remarquer. Dans un diplôme par lequel il confirme les priviléges, les possessions et les libertés des églises, Hugues Capet fait signer son fils Robert avec la qualité de Roi, et les deux royales signatures sont

Digitized by Google

suivies de celles de l'échanson et du chambellan, et du contreseing habituel des référendaires[1]. C'est la première fois que nous trouvons l'intervention de ces deux grands officiers de la couronne. L'acte relatif à l'église de Corbeil est signé par le Roi, par ses trois fils, par neuf évêques et par un comte[2].

L'institution des officiers attachés à la personne des Rois est aussi ancienne que la royauté même, et nous avons vu les Mérovingiens emprunter, à la cour des Empereurs, le modèle de ses dignités. Le chambellan de Sigebert, fils de Clothaire, fut tué avec son maître[3]; Charlemagne donnait au sien le commandement d'une armée[4], et celui de Louis-le-Débonnaire, n'était autre que Bernard, duc de Septimanie et frère de l'Impératrice Judith[5]. A cette charge était ajoutée, sous les Rois de la première race, la garde du trésor royal[6]. Le sénéchal est aussi ancien; celui de Charlemagne commandait également une armée[7]. Nous en dirions autant du connétable[8] s'il entrait dans notre sujet de remonter à l'origine de ces officiers; Aimoin rapporte les noms des connétables de Charibert et de Chilpéric[9]; mais contentons-nous de constater que leurs charges étaient devenues si importantes, qu'Éginhard les appelle des ministres, lorsque Charlemagne les envoie pour étouffer une révolte des peuples du nord[10]; elles n'étaient donc pas d'inutiles titres. Outre leurs devoirs personnels près du Prince et les missions qui leur étaient souvent confiées, ceux qui en étaient revêtus exerçaient une juridiction sur tous les individus dont l'emploi ou les métiers ressortissaient de leurs fonctions[11]. Leur justice devait souvent remonter à celle du Prince, et ils étaient naturellement ses Conseillers.

Hugues Capet les a appelés à signer ses actes avec leurs qualités. Sans doute son Conseil n'est pas immédiatement réduit à ses grands officiers. Le duc de France, devenu Roi, est trop riche et trop puissant pour n'avoir point près de lui autant de grands que les faibles Carlovingiens; il est trop pieux pour que les évêques ne lui prêtent pas un

[1] Hist. nov. Gall. Christ., t. VII, col. 149.
[2] D. Bouquet, t, X, an. 988, p. 552.
[3] Greg. Episc. Tur., cap. XXI. lib. 4.
[4] Eginh. Annal., an. 791; Duchesne, t. II, p. 246.
[5] Annal. Franc. Fuld., an. 829; ibid., p. 546.
[6] Greg. Episc. Tur., lib. V, cap. XXIX; lib. VII, cap. XXI.
[7] Ann l. Franc., etc., Duchesne, t II, p. 55, 56, etc.
[8] Ibid., an. 807, p. 44-62-83, etc.
[9] Lib. I.
[10] *Qui statim accitis ad se tribus ministris suis Adalgiso cubiculario, Gustone comite stabuli et Worado comite palatii praecepit*, etc. (Eginh. Annal., etc., an. 782).
[11] Origine des Dignités et Magistratures de France, par Claude Fauchet; Baluze, t. I, Capit. de villis Imp., p. 334, XVI; p. 336, VII.

Digitized by Google

concours empressé, ne serait-ce que pour lui tenir compte de la guerre que l'adroit monarque avait faite au comte de Flandres pour le forcer de restituer à son abbaye le corps de saint Riquier. Mais les circonstances ne sont plus les mêmes, et elles s'expliquent déjà par l'apparition inaccoutumée de noms de personnages que leurs fonctions, quelqu'importantes qu'elles soient, n'ont pas encore élevés à ce point que leurs signatures soient nécessaires aux actes royaux.

Si nous ne remarquons, dans ceux de Hugues Capet, que ce fait nouveau, il est digne d'attention. Jusques-là, les Conseillers du Roi ont dû être choisis parmi les évêques et les grands de tout le royaume; ce choix n'aura plus lieu quand les grands resteront dans leurs provinces, indépendants ou ennemis, et que les évêques y seront trop souvent retenus ou rappelés par les discordes religieuses ou féodales. Le Roi ne pourra donc plus réunir que les grands et les évêques de ses domaines, ceux qui occupent les charges restreintes de sa cour, mais qui ne forment plus la brillante multitude de Charlemagne. Le suzerain contesté de la féodalité doit se suffire pour le conseil comme pour la guerre ; à cette condition il rétablira un jour, dans le royaume entier, sa puissance et ses lois.

Le successeur de Pépin était Charlemagne; l'héritier de Hugues Capet n'est que Robert, moine Roi, qui croit régner en chantant au lutrin. Sa vie se passe à combattre, sans courage et sans gloire, ses voisins; à défendre et à abandonner son mariage avec Berthe, à soumettre ses fils rebelles, à poursuivre les hérétiques jusqu'au bûcher d'Orléans, à s'humilier devant les évêques, à gémir de l'isolement dans lequel le retient la reine Constance[1]. Il ne se montre une fois Roi, en 1027, que pour faire couronner son second fils Henri, bravant les emportements de la Reine pour les avis de Fulbert, évêque de Chartres, et de ses autres Conseillers.

Pour savoir quels sont ces Conseillers, il ne nous faut ni longues recherches, ni appréciations hasardées; le Roi Robert n'en pouvait choisir d'autres que ses grands, que les évêques surtout. Ce sont leurs signatures qui accompagnent la sienne, point celles de ses grands officiers[2]. La Reine Adélaïde signe aussi avec son jeune fils[3]; la reine Constance avec son époux[4]; les princes avec leur père[5]. Ce mélange n'est point une prérogative ou un honneur, ce n'est qu'une faiblesse. Dans un diplôme relatif à une église de Tours, l'archevêque Hugues,

[1] Helgaud. vit. Rob. Reg.; Raduf. Glob. chron.; Gerbert. Épist.
[2] D. Bouquet, t. x, Capitula Roberti Regis.
[3] *Nonnulla confert monasterio*, etc., D. Bouquet, t. x, p. 574, an. 997.
[4] Ibid., p. 596, an. 1015.
[5] Ibid., p. 599-602-612, passim.

Digitized by Google

et un de ses suffragans, signent en menaçant d'excommunication ceux qui violeraient cet acte, et leur signature est non-seulement suivie de celle de treize comtes, mais encore de celle de tous les chanoines de saint Martin[1]. En ratifiant les donations faites au monastère de Saint-Denis par son père et par sa mère, Robert ordonne de signer à tous les évêques du synode, et il n'y est pas fait mention de grands[2]. Cependant huit comtes et treize évêques prennent part à un acte de libéralité envers l'église de Novion[3]. En résumé, nous lisons fréquemment réunies les signatures du Roi, des princes ses fils, des évêques et de quelques comtes; elles sont accompagnées de celles du chancelier et de ses subordonnés. Une fois même le moine Gotfrid a écrit à la place de Francon, chancelier, et Francon a signé de sa propre main[4]. Jamais les rôles n'ont été mieux expliqués et la hiérarchie constatée plus authentiquement.

En associant son fils à la couronne, Robert lui a légué une haine de marâtre, et des discordes de famille s'ajoutent aux discordes de l'État; Constance, qui a été le fléau de son époux, veut être encore celui de ses enfants. Mais Henri, sur le trône, trouve de puissants auxiliaires dans les ducs de Normandie, et il leur doit l'affermissement de sa dynastie que, bientôt, leurs descendants viendront tenter de détruire et de remplacer. Il règne et traverse, sans honneur et sans bruit, cette époque où la féodalité se consolide et est entraînée vers le pèlerinage de la Terre-Sainte, qui sera sa gloire et sa fin. Henri I, comme son père, appelle les évêques à partager son pouvoir, à le fortifier par leur assistance. Il commence ses actes par des invocations également pieuses, mais aussi variées dans la forme que dans l'expression; il les termine par les formules ordinaires de date et de lieu, par les signatures des évêques et des comtes, auxquelles nous trouvons jointes celles de ses deux frères[5], par le contreseing du chancelier; mais il reprend l'innovation introduite par Hugues Capet, et, dans une espèce de jugement rendu en faveur d'un monastère, en présence d'une foule de grands, il fait signer trois évêques, quatre comtes, un vicomte, le *connétable*, l'*échanson* et le chancelier[6]; le *chambellan* signe dans un autre diplôme[7]. Sa donation au monastère d'Hasnon, en 1058, faite en présence de beaucoup d'évêques et de

[1] D. Bouquet, t. x, p. 589, an. 1007.
[2] Ibid., p. 591-594, an. 1008.
[3] Ibid., p. 599, an. 1007.
[4] Ibid., p. 577, an. 1000.
[5] D. Bouquet, t. xi, p. 570, an. 1035.
[6] *Monasterium Fossatence*, etc.; *In nomine*, etc.; .... *S. Balduini Conestabilis, S. Ingenulfi Buticularii actum*, etc.; ibid., p. 577, an. 1037.
[7] Ibid., p. 580, an. 1047.

Digitized by Google

grands, est signée, après le Roi, par le Roi Philippe, enfant[1], par la Reine, par des évêques, par le comte de Flandres, le comte de Ponthieu, et, première et remarquable apparition des noms propres, par Thibaut de Montmorency, Ursion, vicomte de Melun, Amaury de Montfort, Gossain, frère du comte de Provence, et Wederic de Mailly; enfin, par le chambellan, le connétable, le sénéchal, l'échanson et le queux[2]. Une autre donation au monastère de Saint-Martin-des-Champs est revêtue des mêmes signatures; il y a de plus celle d'un sous-chambellan[3].

Cette définitive mention des grands officiers nous prouve l'insuffisance des Conseillers du Prince et l'affaiblissement de son pouvoir. Les grands de la cour remplaçaient les grands de l'Etat; il y avait la différence de la puissance à un titre, de la réalité à l'ombre. C'était l'époque des derniers Mérovingiens, des derniers Carlovingiens, du plus grand affaiblissement de l'autorité royale, des plus étroites limites du royaume, des envahissements les plus audacieux des seigneurs, des désordres les plus universels; c'était l'époque où le Pape Léon IX, faisant le métier de Charlemagne, venait à Reims pour sévir contre les simoniaques, et où Nicolas II, poursuivant la réforme de l'Eglise sous l'inspiration de Hildebrand, imposait le célibat aux prêtres, et annonçait aux Rois, comme aux Pontifes, les leçons, la surveillance et les justices du Saint-Siége[4].

Grégoire VII, et ses successeurs, ne tardèrent pas à les exercer envers Philippe Ier[5]. Ce prince, énervé par l'abus des plaisirs et par l'oisiveté, retombant sans cesse dans les mêmes fautes, oublieux de ses serments et de ses repentirs comme de ses devoirs, fut plus nul que son père et son aïeul. Il ne fit aucune tentative pour intervenir, en chef ou en juge, dans les guerres continues des princes de la féodalité; il les laissa se combattre, s'agrandir, se fortifier impunément. La puissance et le mouvement politiques n'apparaissent qu'à Rouen, à Lille, à Poitiers, à Toulouse; la royauté, depuis un siècle, semblait se résigner au sommeil, dans les étroites frontières d'un domaine moins étendu que celui du duc de Normandie ou du comte d'Anjou; l'empire de Charlemagne avait reculé jusqu'à la banlieue de Paris.

Mais si la féodalité, sous les Rois fainéants de la troisième race, s'est puissamment établie et constituée, elle touche au moment où la passion

[1] Il ne fut associé à la couronne que l'année suivante, et n'avait que sept ans.
[2] D. Bouquet, t. XI, p. 599, an. 1508, Hist. généal. de la Maison de France, t. VIII, p. 625.
[3] ...*Subcamerarii*... D. Bouquet, t. XI, p. 603, an. 1060.
[4] En 1060.
[5] Lett. de Grégoire VII, novembre 1074.

Digitized by Google

d'une gloire nouvelle va l'entraîner à sa ruine et à sa perte. La grande voix des Croisades s'est fait entendre à Clermont[1], et les seigneurs féodaux, excités d'ailleurs par l'exemple des vassaux normands devenus souverains en Italie et en Sicile, se précipitent dans les aventures de guerres lointaines, sans comprendre la durée et les périls de leur absence. Ils ne voient pas que, dans ce mouvement universel, les Rois les laissent partir seuls, emmenant leurs conseillers et leurs guerriers, et privant leurs Etats des forces et de la justice qui les défendaient doublement contre l'autorité royale. Pour donner un chef à la première croisade, l'Empereur était trop hostile à l'Eglise, Guillaume-le-Roux, trop rusé, Philippe trop indolent; la royauté n'était pas prête.

Elle le deviendra, tandis que ses rivaux iront s'affaiblir ou disparaître, en Asie, devant les sectateurs de Mahomet. Déjà le pélerinage de Robert-le-Diable avait donné la pensée aux Conseillers de Henri Ier de lui faire envahir la Normandie; mais Guillaume-le-Bâtard n'était pas allé à Jérusalem et il vainquit le suzerain de son père. Philippe Ier ne fit acte de Roi que lorsqu'il associa le fils de Berthe au trône, malgré les violences de Bertrade, et qu'il lui permit de guerroyer dans la plaine de Saint-Denis et dans la vallée de Montmorency, contre de simples châtelains, pour assurer une route ou pour protéger des marchands[2].

Mais Louis-le-Gros assigne bientôt à son courage et à sa politique un but plus élevé; il comprend différemment les droits de sa couronne et les devoirs de sa mission. La royauté, pour lui, ne donne pas seulement un vain titre, et il veut être réellement le suzerain, en exercer la justice, en maintenir le pouvoir au-dessus de tous et contre tous. Aussi cherche-t-il à donner à ses exécutions militaires un caractère de répression légale, présentant les juges de son Conseil après les combattants de son armée. Lorsque les brigandages du sire du Puiset fournirent au Roi l'heureux prétexte de l'attaquer pour défendre les domaines ecclésiastiques qu'il ravageait horriblement, Louis le fit citer à comparaître devant ses pairs rassemblés *en Parlement* à Melun. Le suzerain voulait d'abord entendre et juger le vassal. L'entreprise était audacieuse, car la féodalité indocile ne voulait pas alors reconnaître de suzerain, et le Roi ne pouvait l'être qu'à la condition d'avoir assez de force pour se faire reconnaître comme juge. Le sire du Puiset fit défaut et la guerre fut commencée, pour des siècles, entre les vassaux et le Roi.

Une circonstance digne de remarque, c'est que les serfs ecclésias-

[1] 18 novembre 1095.
[2] Suger; vit. Lud. Gros; orderic. lib. VIII.

Digitized by Google

tiques, persécutés par le sire du Puiset, s'étaient armés et organisés sous la conduite de leurs curés et étaient venus au siége du château, auxiliaires inattendus des chevaliers et des archers avec lesquels Louis avait assailli son vassal rebelle. Ainsi le peuple, sous les auspices du clergé, prenait déjà parti pour la royauté. Des serfs de l'Église, le mouvement ne tarda pas à se communiquer aux serfs des seigneurs laïques; l'émancipation royale et l'émancipation communale eurent une cause et une origine semblables[1].

Cette nouvelle force de la royauté, dirigée habilement, devait produire d'heureux résultats et lui préparer un long avenir de puissance. Louis-le-Gros avait le juste sentiment de sa situation, et son esprit était au niveau de sa tâche. Malgré ses longs démêlés avec le Roi d'Angleterre, malgré les troubles de la fameuse guerre des Investitures, il fit faire à l'autorité royale les premiers pas hors du régime féodal et il légua à son fils un domaine qui s'étendait, presque sans interruption, des bords de l'Oise aux rives de l'Adour, double et pacifique victoire de sa justice autant que conquête de ses armes.

L'histoire ne dit pas comment ce prince, le premier Roi de la troisième race, réunissait les grands, les évêques, ses comtes, ses Conseillers, pour rendre cette justice. Le trop long sommeil de la royauté n'a donné de la vie à aucune institution. Henri Ier fait signer ses lettres par les grands officiers de sa couronne. Philippe Ier, en confirmant une charte du comte de Chartres, la certifie par son nom et par le sceau de *Sa Majesté*, sans mentionner même son chancelier[2]. Nous savons cependant que, le jour de son sacre, il fit l'archevêque de Reims, Gervais, grand chancelier de France, selon l'usage de ses prédécesseurs[3], et, dans des Lettres par lesquelles il confirme les priviléges accordés à l'église d'Étampes, il en nomme non-seulement les témoins, mais encore les auteurs, en grand nombre, parmi lesquels les grands officiers et l'évêque de Paris, Josselin, qui les a rapportées et contresignées[4]. Louis VI, accordant un privilége aux serfs de l'église de Saint-Maur, date ses Lettres de l'an 1118 de l'Incarnation, du dixième de son règne, du quatrième de celui de la Reine Adélaïde, ce qui est inusité, et les fait signer par le sénéchal, le connétable, le bouteiller, le chambellan, sur la présentation du chancelier[5]. Cette forme était

[1] Order. Vit. lib. XI.

[2] ... *Testificante charactere nostri nominis et sigillo nostræ majestatis.* (Ord. des Roys de France de la troisième race; vol. I, p. 3.)

[3] *Nàm ibi constituit eum summum cancellarium, sicut antecessores sui antecessores suos fecerant...* (Fragm. divers. script. de reb. Philippi I, Reg., p. 162.)

[4] *Istius nostræ constitutiones testes et* auctores *interfuere,* etc., vol. XI, des ordonnances, p. 174.

[5] *Adstantibus in palatio nostro quorum nomina substitulata sunt et signa*

Digitized by Google

importante alors, car l'absence du sénéchal est mentionnée dans les Lettres par lesquelles le même prince, dix années plus tard, ordonne que les serfs de l'église de Chartres seront reçus en jugement contre les personnes franches, pour y rendre témoignage et pour combattre [1]. Les autres Lettres de Louis-le-Gros sont données avec les mêmes formalités : quatre grands officiers et le chancelier signaient avec le Roi ; c'étaient évidemment ses Conseillers les plus intimes.

Une ordonnance plus remarquable est celle que le Roi et Louis-le-Jeune, son fils, duc d'Aquitaine et comte de Poitou, rendirent simultanément pour mettre fin, dans cette province, à la contestation des Investitures. Louis s'intitule Roi des Français par la grâce de Dieu ; il s'adresse à l'archevêque de Bordeaux, à ses cinq suffragants et aux abbés de sa province ; il date de l'année 1137 de l'incarnation, de la vingt-neuvième de son règne, de la quatrième de l'association de son fils à l'empire ; il mentionne la présence du légat du Saint-Siége, de l'évêque de Paris, de Suger, abbé de Saint-Denis, de Girard, abbé de Josaphat, d'Algrin, son secrétaire [2], et constate la signature des quatre grands officiers, sur la présentation du chancelier [3].

Louis-le-Jeune emploie, à Bordeaux, les mêmes formules que son père à Paris ; date de la quatrième année de son règne ; constate la présence du légat, de trois archevêques, de quatre Évêques, de Suger ; la signature des mêmes grands officiers et la présentation d'Algrin, qui est désigné comme chancelier [4].

C'est la première fois qu'apparaît le nom illustre de Suger, et c'était lui sans doute qui avait l'initiative de cette mesure de pacification et de sagesse, puisqu'il faisait le voyage de Bordeaux pour assister au Conseil de Louis VII [5], après avoir, ainsi que le légat, participé aux délibérations de celui de Louis VI à Paris. Nous allons le retrouver, quand la mauvaise fortune de la France aura fait tomber le sceptre de Louis-le-Gros dans les mains de son fils.

Louis VII pouvait être véritablement Roi. Son père, devenu chef de la société féodale, lui léguait tous les moyens de faire respecter sa suzeraineté suprême. Il en avait conquis, avec autant de courage que d'habileté, la force et le droit [6]. Il laissait surtout à son faible succes-

signum WILELMI *Dapiferi*. S. HUGONIS *Constabularii*. S. GISLBERTI *Buticularii*. S. GUIDONIS *Camerarii*. *Data per manum* STEPHANI *Cancellarii*. (Ord. des Roys de France, vol. I, p. 4.)

[1] ... *Dapifero nullo*... (Ibid. p. 5 ; voir aussi vol. XI, p. 177 à 187).

[2] ... *Algrini à secretis nostris*...

[3] Les lettres accordant la fameuse commune de Laon sont également signées de son fils Philippe. *Assensu et consilio procerum*... (Ibid. p. 184.)

[4] Vol. I des ord., p, 8.

[5] Order. vit. hist. Ludov. VII, lib. XIII.

[6] Odon. de Diogilo de Lud. VII, Itin.

Digitized by Google

seur le précieux avantage de deux Conseillers qui devaient illustrer son règne et qui n'ont pu que réparer ses fautes, Josselin, évêque de Paris, et surtout Suger. Mais Louis VII n'écouta pas seulement de tels hommes, et, après ses longs démêlés avec le Pape Innocent II, il se laissa entraîner par saint Bernard, malgré les avis et la résistance du sage abbé de Saint-Denis. Les prédications passionnées firent repousser les froids conseils de la prudence, et le missionnaire l'emporta sur l'homme d'État. Rien ne lui résistait. A la voix de ce Bossuet du douzième siècle, l'Empereur Conrad prit la croix, les Guelfes et les Gibelins s'unirent sous le même étendard, et l'apôtre de la seconde croisade, après avoir rempli d'enthousiasme les peuples à Spire comme à Vezelay, revint assister au Parlement général que le Roi avait convoqué à Étampes et jouir des acclamations excitées par sa présence et par sa parole.

Le Roi, dit Eudes de Deuil, réfrénant sa puissance par la crainte de Dieu, suivant sa coutume, accorda, aux prélats et aux grands, le libre choix de ceux qui devaient régir le royaume. Ils se retirèrent donc pour en délibérer et rentrèrent au bout de quelque temps, après avoir décidé ce qu'il y avait à faire. Saint Bernard, qui marchait à leur tête, dit alors en désignant l'abbé Suger et le comte de Nevers : *Voilà les deux glaives, choisis par nous, c'est assez*[1]. Heureuse mais singulière élection d'un conseil de régence! Le comte de Nevers se fit bientôt chartreux, et Suger lui-même, estimant la dignité qu'on lui offrait un fardeau plutôt qu'un honneur[2], se défendit autant qu'il pût de l'accepter. Il fallut, pour l'y contraindre, l'intervention du Pape Eugène III.

On sait les désastres de la croisade, et le moindre ne fut pas le divorce du Roi et d'Éléonore. L'œuvre de Louis-le-Gros, dont il ne faut pas s'exagérer l'importance, fut en quelque sorte suspendue, et la rivalité des couronnes de France et d'Angleterre acquit un aliment et des dangers de plus. Suger avait inutilement cherché à maintenir, à rétablir la concorde entre les royaux époux : mais Eléonore disait hautement qu'on l'avait mariée à un moine plutôt qu'à un Roi[3]. Les conseils du vénérable Régent ne pouvaient calmer les soupçons et la colère du prince, qui était disposé à la renvoyer, si ses Conseillers et les seigneurs le jugeaient ainsi[4]. Mais bientôt il fit prononcer l'annulation de son mariage par le concile de Beaugency, et la France fut encore plus démembrée.

[1] Vie de Suger, par le moine Guillaume.
[2] Guill. Neubrig., lib. I; hist. des Gaules, etc., t. XIII, etc.
[3] Chron. de Nang., an. 1179.
[4] Ibid. p. 9; 17.

Digitized by Google

Un autre conseil, ou plutôt une assemblée générale des évêques, des abbés et des barons du royaume, dit la chronique de Saint-Denis, fut convoquée à Paris en 1179 par Louis VII, qui annonça qu'à la fête de l'Assomption prochaine il voulait couronner Philippe, son fils, à Reims, par leur conseil et par leur volonté. Les princes et les prélats s'écrièrent tous d'un même cœur et d'un même vouloir : *Ainsi soit fait*, et le Conseil fini, chacun retourna dans son pays. Quant à Louis VII, après un pélerinage au tombeau de saint Thomas, archevêque de Cantorbery, il fit couronner Philippe-Auguste à Reims et mourut l'année suivante.

Si Louis-le-Gros n'avait donné à la royauté de solides fondements par ses armes et par ses actes; si l'abbé Suger ne l'avait sauvée des fautes et de l'incapacité de Louis VII, son malheureux règne pouvait la perdre entièrement. Il ne fit qu'en retarder la grandeur, en donnant plus d'éclat à la gloire de Louis-le-Gros, en rendant plus difficile l'œuvre de Philippe-Auguste. Aussi nous n'avons nul besoin de rechercher, dans ses Lettres, quelque trace des succès de sa puissance, des progrès de sa justice, de l'établissement plus régulier de son gouvernement. Il ne modifie rien aux formules de ses prédécesseurs, soit qu'il abolisse plusieurs mauvaises coutumes dans les villes de Bourges d'Orléans, soit qu'il confirme en faveur de l'église de Chartres un privilége de Philippe Ier, soit qu'il règle la régale de Laon [1], soit qu'il protége les religieux du monastère de Saint-Pierre de Melun; qu'il confirme une donation aux églises et à l'hôpital des Lépreux d'Etampes, une charte de commune à la ville de Beauvais, des priviléges à celles de Mante, de Dun-le-Roi, de Tournus; qu'il en accorde à Orléans, à Sorris-en-Gâtinois, aux habitants de Molinet; qu'il établisse un pariage entre lui et les religieux de Bonneval pour la terre de Lorrete et pour d'autres lieux, avec l'abbé de Saint-Jean de Sens; enfin qu'il affranchisse tous les esclaves tant hommes que femmes de corps, résidant à Orléans et dans les environs, les Lettres sont signées principalement par les grands officiers, avec la mention des charges qui sont vacantes et de la présence du chancelier [2]. Nous remarquerons seulement qu'il ne se qualifie plus duc d'Aquitaine après la dissolution de son mariage et que l'un de ses chanceliers est Hugues, évêque de Soissons, que le Pape Adrien II honore de sa correspondance [3], que l'Empereur Frédéric Ier appelle son ami intime.

La royauté doit aux conseils du grand ministre qui la comprenait comme Louis-le-Gros, d'avoir résisté au règne de Louis-le-Jeune : Su-

[1] Duchesne, t. IV, p. 586.
[2] Vol. XI des ord., d. 188 à 214.
[3] Duchesne, t. IV, Epist. divers., p. 570.

Digitized by Google

ger a préparé Philippe-Auguste; l'abbé de Saint-Denis a fait le premier Roi de France, car ce n'est pas seulement par la conquête de la Normandie et par la victoire de Bouvines que le devint le fils de Louis VII.

A peine monté sur le trône, Philippe-Auguste, bien conseillé par sa mère et par son oncle l'archevêque de Reims, épousa Isabelle de Hainaut, qui descendait de Charlemagne. Ce mariage lui donnait une force et un prestige puissants. Alors se réveillaient dans les esprits les souvenirs glorieux du règne et du pouvoir du plus grand Roi de France. La science, en renaissant, ressuscitait l'étude éminemment monchique du droit romain; la poésie popularisait les traditions romanesques des douze Pairs de Charlemagne. Tandis que les docteurs enseignaient les Pandectes et démontraient le bienfait de la législation unique qui avait régi l'empire des Césars, les Trouvères chantaient les exploits et les compagnons héroïques du prince illustre, qui n'avait que des sujets. Les leçons et les vers portaient le même enseignement dans les provinces et dans les châteaux. Les esprits étaient ainsi disposés à se tourner vers un Roi tout puissant pour implorer ses grâces ou sa justice. Au lieu de la multitude des tribunaux des seigneurs et de leurs sentences inhabiles ou capricieuses, on s'accoutumait à l'idée d'en appeler aux juges du souverain, aux grands qui l'entouraient, au Conseil qu'il présidait : la justice royale s'appelait Justinien ou Charlemagne.

Sans doute les premiers Rois de la troisième race, alors même que le successeur de Hugues Capet aurait été Louis-le-Gros, n'étaient pas assez forts pour imposer un tribunal à des vassaux qui n'avaient pas secoué le joug des Carlovingiens pour en accepter aussitôt un autre plus absolu. Il fallait, pour les y préparer, les modifications du temps, l'affaiblissement des forces féodales, les progrès du pouvoir royal. Philippe-Auguste jugea, avec raison, que le moment favorable était venu pour profiter du travail de l'imagination et de l'esprit public, en fortifiant l'autorité royale, en étendant la juridiction de son Conseil.

Quelques tentatives avaient déjà été essayées dans ce but. En 1136, le Roi Louis-le-Gros s'était fait juge entre la comtesse de Soissons et Goslin, évêque de cette ville, son Conseil n'étant composé que de quatre officiers du palais et du chancelier[1]. En 1153, l'évêque de Langres et le duc de Bourgogne sont jugés par un arrêt rendu par le Roi, assisté de trois de ses officiers seulement[2]. Ainsi le Conseil n'était pas encore obligatoirement composé. Le Roi y appelait des prélats,

[1] Marten. Ampliss. collect., t. I, col. 1190.
[2] D. Plancher, Hist. de Bourgogne, t. I, p. 72, p. 48.

Digitized by Google

des grands, des officiers de son palais, des seigneurs auxquels la faveur ou les événements attribuaient passagèrement de l'importance; nous les avons successivement trouvés dans l'examen des actes qu'ils signaient. Le Conseil, en outre, n'avait pas de règles pour ses réunions, et ses pouvoirs n'étaient nullement définis, il jugeait tout ce que le chancelier lui soumettait et nous pouvons conclure des actes que nous connaissons, à l'importance des affaires traitées dans ceux qui ne sont point parvenus jusqu'à nous.

Tel était donc le tribunal auquel Philippe-Auguste voulait soumettre non-seulement ses vassaux immédiats, mais ceux encore qu'avaient émancipés la faiblesse de ses prédécesseurs et les efforts de l'esprit d'indépendance des seigneurs. La royauté se déclarait assez forte pour recevoir le recours au suzerain de tous les jugements rendus dans la hiérarchie féodale, dont le Roi voulait être le chef, et en exercer les droits trop longtemps méconnus.

Ce n'était pas au début de son règne que Philippe-Auguste avait pris une telle résolution. Depuis longtemps il s'était montré Roi, à la guerre comme au Conseil. Non satisfait de combattre sans cesse ses rivaux et ses ennemis, il s'était croisé avec Richard-Cœur-de-Lion, et ils ne se séparèrent, à Saint-Jean-d'Acre, que pour reprendre, en France, les armes l'un contre l'autre. A ces combats succédèrent les affaires du mariage avec Agnès de Méranie, de l'interdit du Pape Innocent III, de la nouvelle croisade. Au Conseil, Philippe-Auguste avait rendu de remarquables Ordonnances. Celle qui est intitulée le *Testament du Roy* renferme les plus sages dispositions pour le gouvernement du royaume pendant la croisade; le Roi le confia à la Reine et à son oncle, l'archevêque de Reims, et il ordonna que, tous les quatre mois, ils assigneront un jour à Paris pour entendre les réclamations des sujets du Roi et les terminer justement [1]. Cette Ordonnance est signée du sénéchal, du bouteiller et du connétable, la chancellerie étant vacante. D'autres Lettres sont dans la même forme.

L'Ordonnance sur la taxe du Hauban, rendue aussi pendant la vacance de la chancellerie, et signée par le bouteiller, le chambellan et le connétable, fait connaître qu'il n'y a plus de sénéchal [2]. En effet, cette charge, qui appartenait aux comtes d'Anjou en fief héréditaire [3], avait été donnée à Thibaut, comte de Chartres, lorsqu'il épousa, en 1164, la fille de Louis VII, et ce vassal puissant étant mort au siége

[1] ..... *Singulis quatuor mensibus ponent unum diem Parisiis, in quo audient clamores hominum regni nostri, et ibi eos finiant ad honorem Dei et utilitatem regni.* (Ord., etc., vol. I, p. 19.)

[2] ..... *Dapifero nullo....* (Ord. de 1201, t. I, p. 26.)

[3] Sirmond., vol. III, p. 876.

Digitized by Google

d'Acre, en 1191, l'office de sénéchal fut supprimé[1]. Ajoutons que cette Ordonnance est la dernière où mention soit faite des grands officiers du palais. Nous remarquerons encore les nombreuses Lettres par lesquelles il accorde ou confirme des droits de commune et des priviléges pour des villes dont l'énumération donnerait une idée de l'étendue et des limites de sa puissance; celles qui prennent sous sa protection les personnes et les biens du clergé ; celles qui règlent les priviléges de la hanse et des marchands étrangers, des vendeurs d'eau de Paris, chargés aussi des criages, des boulangers de Pontoise, des bouchers d'Orléans, celles qui déchargent les habitants de La Ferté-Milon des droits de main-morte et du for-mariage, toutes données dans la même forme[2]. Il n'entre pas dans notre sujet d'examiner l'esprit et le but de toutes les mesures de ce prince; mais elles tendaient de plus en plus à l'agrandissement de l'autorité royale, à laquelle l'établissement de la Cour des Pairs vint donner une suprématie décisive, qu'elle ne perdra plus.

Les longues guerres entre Philippe-Auguste et les Rois d'Angleterre avaient donné lieu à toutes les violences de la force, à toutes les trahisons de la mauvaise foi. Jean-sans-Terre y mit le comble, en assassinant, de sa propre main peut-être, le jeune duc de Bretagne, son neveu[3]. A cette nouvelle, la mère d'Artur, les seigneurs de Bretagne, d'Anjou, de Touraine, du Maine, demandèrent justice au suzerain de la victime et du meurtrier. Le Roi n'attendait qu'une pareille occasion d'exercer les droits qu'il revendiquait. Il avait déjà fièrement mandé Jean-sans-Terre à Paris, pour qu'il lui fît hommage du Poitou, de l'Aquitaine, pour répondre, devant la *Cour des Pairs*, sur différents griefs intentés contre lui. Le Roi d'Angleterre ne s'était ni abrité sous l'indépendance de son pouvoir royal, ni défendu par les défis de son courage. Il avait au contraire promis de venir et il n'était pas venu. La guerre avait donc recommencé. L'attentat de Rouen excitait l'indignation générale; on sait tous les malheurs qu'il attira sur la tête du coupable.

Philippe-Auguste comprit habilement tout le parti qu'il pouvait en tirer. Il fit aussitôt sommer Jean-sans-Terre de comparaître devant la Cour des Pairs, et il en détermina les membres, leur nombre et leur qualité.

C'était une opinion commune que Charlemagne avait douze Pairs. Elle était surtout répandue dans ces temps où la poésie chantait ses exploits et ses campagnons. On disait également que les six Pairs de

[1] Pasquier, Recherches, liv. II, ch. 12; Saint Bernard, epist. 78, n. 11.
[2] Vol. XI des Ordonn., p. 215 à 317.
[3] Rigord, Hist. de France, tome V, p. 64; Mathieu Pâris, p. 278.

Digitized by Google

Hugues-Capet, en le faisant Roi, étaient demeurés ses égaux et jugeaient avec lui. La première assertion n'était pas mieux fondée que la seconde. Les douze Pairs ne proviennent pas plus des grands de Charlemagne que des vassaux de Hugues-Capet. On ne trouve nulle part trace, sous les Carlovingiens comme sous leurs premiers successeurs, d'un tribunal formé par les six seigneurs désignés, lesquels, du reste, n'étaient pas les seuls relevant directement de la couronne. On n'expliquerait pas d'ailleurs ainsi l'adjonction des Pairs ecclésiastiques et leur choix. Les douze Pairs ne sont pas nés avec la féodalité; ils ne l'ont pas précédée, ils n'existaient pas à la fin du douzième siècle. C'est une erreur de Mathieu Pâris, et rien n'explique comment il a pu la commettre et la propager. La vérité, c'est que la Cour des Pairs, autour du Roi, comme autour des hauts-justiciers, était primitivement composée de tous les vassaux directs. C'était le droit féodal et il n'avait pas été restreint [1].

C'est Philippe-Auguste qui a formé la première réunion et obtenu le premier jugement régulier des douze Pairs. Il leur donna arbitrairement cette qualification traditionnelle et ce nombre symbolique. Mais les prétendus Pairs ne purent être que les grands officiers du palais ou les principaux barons du domaine; car, si l'on excepte le duc Eudes de Bourgogne, qui était dévoué à Philippe-Auguste, les autres Pairs historiques n'ont pu être convoqués. La Flandre était tombée en quenouille; le comte de Champagne n'était encore qu'un enfant, et le comte de Toulouse voyait gronder l'orage qui recélait la guerre des Albigeois, sans oser se dire s'il était plus disposé à combattre le Roi qu'à sceller sa puissance.

Philippe-Auguste composa la Cour de six Pairs laïques et de six Pairs ecclésiastiques. Ses longs démêlés avec l'Eglise ne pouvaient lui faire oublier que les évêques, de tout temps, avaient exercé dans les assemblées l'influence due à leur haute position et à leur ministère. Ils touchaient au gouvernement de la société comme aux consciences des individus, à la justice comme aux péchés. Le Roi choisit donc six évêques, qui étaient vassaux, non de la couronne, car aucun d'eux n'en relevait directement, mais du Roi, pour des seigneuries qu'ils tenaient dans ses domaines. Il respectait la loi des fiefs [2].

Telle est l'origine de la Cour des Pairs. La puissance royale et la dignité du caractère épiscopal en couvrirent l'irrégularité. L'opinion

[1] Baluze, Miscell., t. VII, p. 25; Brussel, Usage des Fiefs, t. I, p. 646; Roger de Hoveden, Hist. de Fr., l. XVII, p. 349; Pasquier, Recherches, etc., t. I, p. 103; Math. Pâris, p. 833.

[2] L'archevêque de Reims, les évêques de Laon et de Langres, avec le titre de ducs; les évêques de Beauvais, de Châlons et de Noyon, avec celui de comtes.

Digitized by Google

publique l'accueillit avec faveur, et la Cour des douze Pairs de France se trouva constituée, avec des droits et des souvenirs imaginaires, sans que jamais, depuis, une voix se soit élevée contre le principe, la date et la forme de son organisation.

Jean-sans-Terre lui-même ne les contesta point. Lorsque Philippe-Auguste le fit sommer de comparaître par les sergents d'armes, première garde de nos Rois, qu'il avait institués pour défendre sa personne contre les attaques de Richard-Cœur-de-Lion[1], le Roi d'Angleterre ne demanda qu'un sauf-conduit[2]; mais il ne se présenta pas. Quoique le souverain eût soutenu qu'aucune dignité ne pouvait affranchir ses vassaux du droit qu'il avait originairement sur leur personne, Philippe-Auguste était beaucoup moins préoccupé de la pensée de venger le meurtre d'Artur de Bretagne que du désir de faire déclarer coupable un rival dont la puissance lui faisait ombrage, et d'obtenir, par une confiscation judiciaire, la réunion au domaine royal des belles et riches provinces que le Roi d'Angleterre possédait en France.

Ce prince n'ayant ni comparu ni envoyé de représentant devant la Cour des douze Pairs de France, fut déclaré atteint et convaincu du crime de parricide, condamné à mort, et toutes ses terres situées dans le royaume confisquées et acquises au Roi[3].

La chrétienté fut frappée d'étonnement par un tel arrêt. Il donna plus de forces à la royauté, il en enleva plus à l'association féodale que le temps et tous les Rois n'avaient pu le faire depuis Hugues-Capet. L'idée de recours au suzerain en cas de déni de justice, de jugement inique ou de violence, répandue et justifiée, s'étendit sur toute la hiérarchie féodale et en accéléra la décadence. Tout ce que perdirent en autorité morale les tribunaux des seigneurs remonta vers la Cour des Pairs, c'est-à-dire, fortifia le Conseil du Roi, du sein duquel elle était accidentellement sortie, pour y rentrer avec une compétence sans obstacle et sans limite. Aussi, ce Conseil reçut d'un acte de cette importance un éclat et une autorité qui changèrent presque entièrement son caractère.

La sentence prononcée contre Jean-sans-Terre donna à Philippe-Auguste le droit et la gloire de conquérir la Normandie, séparée depuis plus de trois siècles de la monarchie par Charles-le-Simple. Bientôt, le Pape Innocent III lui osa conférer la couronne d'Angleterre, et, le Lundi-Saint 8 avril 1213, le Roi de France annonça aux seigneurs assemblés en Parlement, à Soissons, que le Pape l'avait chargé, pour la rémission de ses péchés, du châtiment du Roi Jean[4]. Mais cette fois,

[1] Daniel, Milic. Franc., t. III, l. IX, ch. 12.
[2] Mathieu Pàris, p. 279.
[3] Duchesne, t. V, p 764.
[4] Pet. Vall. Cern., c. 10.

Digitized by Google

les préparatifs contre l'Angleterre en furent détournés par l'attaque de l'Empereur Othon, que la fortune de Philippe-Auguste conduisait à Bouvines.

Cette grande victoire donnait aux armes du Roi de France la même puissance que le jugement de la Cour des Pairs avait conquise à ses arrêts. La féodalité recevait une mortelle atteinte dans sa force et dans son droit. Elle ne pouvait plus désormais lutter contre la royauté par ses guerriers ou par ses juges, et devait se résigner à la double autorité du Roi.

Les succès de Philippe-Auguste annonçaient ce résultat comme inévitable et prochain. La Cour des Pairs ne cessa d'y travailler, et son action fut si heureuse et si constante qu'à l'époque où le sort des armes et la faiblesse du prince auront entraîné la France au bord du précipice, cette Cour, nous le verrons bientôt, sera un des plus grands moyens de résistance et de salut.

En attendant, elle jugera les plus importantes affaires féodales et deviendra de plus en plus le tribunal suprême[1]. En 1216, elle maintint dans ses États Thibaut IV, comte de Champagne, fils de Blanche de Navarre, contre les prétentions du comte de Brienne, et cet arrêt est remarquable. La Cour n'est plus composée des douze Pairs qui ont condamné le Roi d'Angleterre. Des Pairs laïques, le seul duc de Bourgogne s'y trouve; des Pairs ecclésiastiques, il y manque l'évêque de Laon; mais on y compte de plus quatre évêques et huit seigneurs, qui jugent comme Pairs de France et avec le Roi, ce sont les évêques d'Auxerre, de Chartres, de Senlis, de Lisieux; les comtes de Pontivi, de Dreux, de Bretagne, de Saint-Paul, de Joigny, de Beaumont, d'Alençon, et Guillaume des Roches, sénéchal d'Anjou[2]. Ainsi, la présence des douze Pairs n'était déjà plus une condition essentielle de la validité des arrêts de la Cour. On conçoit, en effet, qu'il devait être toujours difficile et souvent impossible de réunir, à jour fixe, des hommes de cette importance, et l'autorité royale, pour ne pas se trouver désarmée, était nécessairement conduite à constituer la Cour avec les seigneurs qu'elle avait à sa disposition, en donnant la force d'un principe à la fiction féodale de regarder comme la véritable Cour des Pairs, une réunion de prélats et de seigneurs, au sein de laquelle siégeraient, sous la présidence du Roi, un ou plusieurs Pairs.

Ce n'est pas tout. En 1224, dans l'affaire de la comtesse de Flandre, qui possédait une pairie, contre le sire de Nesle, son vassal, les Pairs contestèrent aux grands officiers du palais, c'est-à-dire au chancelier,

[1] Martenn. Ampliss. Collect., t. I, c. 1196.
[2] *Nos et alii Pares regni Franciæ, cum domino Rege decrevimus et judicavimus*, etc. (Chantereau Lefebure, Traité des Fiefs, preuves.)

Digitized by Google

au bouteiller, au chambellan, au connétable, au sénéchal, le droit de siéger dans la Cour quand un Pair était en cause, mais seulement alors. C'était un retour de la féodalité contre le pouvoir royal; l'effort devait être vain. La loi, pour juger ce différend, n'existait que dans la force, et elle était du côté de la royauté. Des juges, repoussés parce qu'ils étaient dans sa dépendance, ne pouvaient être sacrifiés à des vassaux qui voulaient la braver. Les grands officiers du palais furent donc maintenus et jugèrent la comtesse de Flandre[1]. L'action de Philippe-Auguste se faisait toujours sentir. Il avait si bien compris les progrès de l'autorité royale, qu'il fut le premier Roi Capétien qui n'associa pas son fils à la couronne, jugeant inutile la garantie d'une adhésion préalable.

Louis VIII n'eut d'autre ressemblance avec les princes Carlovingiens, dont il descendait, que par sa déférence pour les évêques successivement convoqués à Bourges et à Paris à cause de la guerre des Albigeois, et surtout par la faute qu'il commit en laissant, non des apanages, mais des provinces à ses fils, et en rendant à la féodalité des chefs capables de lutter un jour contre la royauté. C'est ainsi qu'il défaisait l'œuvre de son père[2]. Il avait cependant eu le temps de recevoir ses leçons et de juger les succès de son règne. Quand il lui succéda, il était mûri par tout ce qui peut éclairer les Rois: l'âge, la bonne fortune et les revers. Les mêmes Conseillers soutenaient son expérience. Nous retrouvons leurs noms dans l'Ordonnance sur les Juifs, qu'il rendit de concert avec un grand nombre d'archevêques, d'évêques, de comtes, de barons, en s'intitulant Roi de France[3]. Mathieu de Montmorency est connétable, Robert de Courtenai bouteiller; ils signent en cette qualité, avec le chambellan, des Lettres de confirmation de priviléges pour Bourges, présentées par un évêque, dans lesquelles Louis est appelé Roi des Français par la grâce de Dieu[4]. D'autres Lettres, signées des mêmes noms, confirment les chartes données par Philippe-Auguste aux habitants de Crespy-en-Valois, de La Rochelle, de Bourges, de

[1] *Cum Pares Franciæ dicerent quod cancellarius, buticularius, camerarius, constabularius Franciæ, ministeriales hospicii domini Regis, non debebant cum eis interesse ad faciendum judicia super Pares Franciæ, et dicti ministeriales hospicii domini Regis, contrario dicerent se debere, ad usus et consuetudines Franciæ observatas, interesse cum Paribus ad judicandum Pares, judicatum fuit in curia domini Regis, quod ministeriales prædicti de hospicio domini Regis debent interesse cum Paribus Franciæ ad judicandum Pares. Et tunc judicaverunt comitissam Flandriæ, ministeriales prædicti, cum Paribus Franciæ.* (Marteum. Ampliss. Collect., t. I, p. 194.)

[2] Testam. Ludov. VIII. Duchesne, t. V., p. 324.

[3] Ordonn., vol. I, p. 47.

[4] Ibid., p. 50.

Digitized by Google

Dun-le-Roi, d'Etampes[1]. Rien n'est donc changé, si ce n'est le génie du Roi. Il se nomme maintenant Louis IX.

Philippe-Auguste n'avait pas élevé le pouvoir royal au-dessus de toutes les rivalités féodales, désormais impuissantes, sans laisser des regrets ou des espérances d'indépendance. Les seigneurs, vaincus ou soumis, cherchaient une revanche, et Mauclerc, duc de Bretagne, avait déjà conclu un traité secret avec le Roi d'Angleterre, entrainant dans sa félonie le comte de Champagne et le comte de La Marche[2]. Les seigneurs des provinces méridionales remuaient et cherchaient aussi à négocier avec les ennemis de leur suzerain. Ces tentatives auraient été favorisées par la mort de Louis VIII, qui laissait le sceptre de Philippe-Auguste à un Roi de douze ans, si le jeune prince n'avait eu pour mère et la France pour Régente Blanche de Castille.

Louis VIII, mourant en Auvergne, lui avait déféré l'exercice de l'autorité royale, en présence de toute la Cour, et ses principaux Conseillers, l'archevêque de Sens, les évêques de Beauvais et de Chartres le déclarèrent authentiquement par leurs lettres. Cette heureuse désignation rendit de l'espoir et inspira de l'audace aux seigneurs mécontents, qui ne devinaient pas dans les vertus de la Reine les qualités de la Régente[3]. Blanche ne s'effraya point de l'insolence avec laquelle ils réclamèrent la restitution des terres saisies pendant les deux derniers règnes, c'est-à-dire l'abandon des droits de la royauté nouvellement conquis[4]. Au courage qui résiste, elle joignit la sagesse qui consulte. Elle écouta surtout les avis du chancelier Guérin, ce célèbre ministre de trois Rois, et bientôt sa puissance fut si grande que la cour des Pairs, siégeant à Ancenis, condamna sans hésiter Pierre de Bretagne à la perte de ses biens[5].

Ce n'était pas plus que pour la comtesse de Flandre la Cour des douze Pairs de Philippe-Auguste, mais c'était le Conseil du Roi, qu'il conduisait avec lui, qu'il composait selon ses besoins et les circonstances. L'Ordonnance contre les hérétiques du Languedoc, qui mit fin à la guerre des Albigeois, ne mentionne que l'apposition du sceau royal[6]. Le nom de la Régente ne se trouve dans aucun acte et sa présence n'est pas indiquée dans le jugement d'Ancenis, tandis que l'ar-

[1] Vol. XI des Ordonn., p. 317 à 325.
[2] Rymer, t. I, p. 283.
[3] Math. Paris, an. 1226, p. 474.
[4] *Après ce que le Roy fut couronné, il y ot des barons qui requistrent à la Royne granz terres que el leur donnast....* (Joinville, 40). *A ce Parlement que les barons firent à Corbeil, si comme l'en dit, establirent les barons qui là furent, que le bon chevalier le conte Pierre de Bretaigne se reveleroit contre le Roy...* (Ibid. 41.) Gest. Ludov. IX; Duch., t. V, p. 327.
[5] Marten. Ampliss. Collect., t. I, p. 1239.
[6] Ord., vol. I, p. 52, an. 1228.

Digitized by Google

chevêque de Sens, les évêques de Chartres et de Paris, les comtes de Flandre, de Champagne, de Nivernais, de Blois, de Chartres, de Montfort, de Coucy, et autres barons et chevaliers le prononcent devant *leur très-cher seigneur Louis, illustre Roi des Français* [1]. Cette omission ne pouvait être qu'une règle de conduite de l'habile Régente, s'effaçant devant la majesté royale et reportant à son fils, quelque jeune qu'il fût, le pouvoir comme l'éclat de la royauté. Mais ce n'est pas une raison pour que Blanche ne siégeât pas au nombre des juges de Mauclerc; on sait qu'elle a pris part en personne à d'autres jugements de la Cour du Roi [2]. Son titre de Régente et la loi des fiefs en donnent facilement l'explication.

Les Ordonnances rendues pendant la minorité de Louis IX sont formulées au nom de ce prince, mais ne font pas mention de la présence des grands officiers. Celles contre les Juifs, celle surtout touchant le relief et le rachat des fiefs sont remarquables [3]; l'autorité royale empiète sans cesse sur les droits féodaux et ses progrès ne servent qu'à la faire marcher plus en avant. La Régente continue Philippe-Auguste, sans se laisser décourager par les attaques des grands, même par la mort de son cousin Guérin. C'est cet habile et sage ministre qui commença le trésor des chartes et fit ordonner que les titres de la couronne ne seraient plus transportés à la suite des Rois, mais déposés en lieu sûr. Il profitait de la leçon donnée par l'irréparable perte que Philippe-Auguste avait faite, en 1194, au combat de Bellefage [4].

Il n'entre pas dans notre sujet de suivre pas à pas les progrès du pouvoir royal contre les institutions féodales. Ils ne doivent nous occuper que par l'importance donnée au Conseil ou à la Cour du Roi, qui fortifie les nouveaux droits et sape chaque jour les anciens. Le Conseil, suivant sa composition, s'occupe alternativement, avec une autorité qui tend à devenir absolue et qui est déjà suzeraine, de l'administration des affaires d'Etat ou du jugement des procès. Il a compris et développé le rôle que lui donne la royauté, dans cette grande lutte de la société, qui se personnifie pour arriver, par l'ordre, à la civilisation. Les agents immédiats de l'autorité royale, les baillis et les sénéchaux semblaient n'avoir que la mission d'empiéter sur les justices seigneuriales, et le Conseil les appuyait, soit par les Ordonnances qui étendaient leurs attributions ou approuvaient leurs actes, soit par des jugements qui rendaient leur justice plus indépendante et plus

[1] Marten. Ampliss. Collect., t. I, p. 1239.
[2] Du Cange; Observ. sur l'Hist. de saint Louis, p. 54.
[3] Ord., vol. I, p. 53-56, an. 1228-1235.
[4] Du Cange, t. V, p. 55; D'Auteuil, Hist. des ministres d'Etat, p. 382; Duch. Chancel. de Fr., p. 207.

Digitized by Google

obligatoire. Il suffit, pour s'en convaincre, d'étudier, d'une part, les ordonnances relatives à *la Quarantaine-le-Roy*, aux coutumes d'Anjou, à des règlements pour le Languedoc, à l'utilité du royaume, aux batailles ou duels surtout [1]; de l'autre, le jugement par lequel la Cour du Roi enjoint à un bailli d'entrer sur les terres du comte de Blois et d'y saisir des prévenus, si ce seigneur ne consent pas à les livrer [2], quoique ce seigneur soit haut justicier lui-même [3].

Les deux caractères du Conseil commencent donc à se dessiner autant par la différence des actes que par celle des personnes. Il manifeste sa participation aux Ordonnances du Roi par la signature des grands officiers du palais. Il devient Cour des Pairs, et nous savons dans quelles circonstances, ou bien il est simplement Cour du Roi. La Cour des Pairs n'a qu'un nom, et ce nom respecté lui suffit pour être au-dessus de tous les droits et de toutes les résistances. Mais composée des vassaux les plus puissants et des plus grands officiers du palais, il lui arrive précisément ce qui aurait dénaturé la Cour des douze Pairs, si elle avait jamais existé véritablement. Il est impossible de compter sur l'exactitude, sur la science, sur la bonne volonté des membres élevés qui devraient y siéger seuls. Il leur faut des aides et des suppléants, d'autant plus disponibles que les affaires se multiplient par l'accroissement de l'autorité royale, d'autant plus habiles que les droits se compliquent et rendent la justice plus difficile. Des clercs savants y seront donc forcément introduits, et leur science ainsi que leur assiduité leur feront bientôt prendre une place et exercer une autorité auxquelles les lois féodales ne les appelaient pas. Aussi ces lois n'auront-elles pas d'adversaires plus redoutables. Chacune des sessions de la cour du Roi, chacun des *Parlements*, nous en fournit, comme les Ordonnances, des preuves surabondantes.

Depuis le règne de Philippe-Auguste surtout, les efforts de l'autorité royale tendaient à faire accepter comme un droit supérieur à tous les droits féodaux, celui de l'appel au Roi des jugements rendus par les tribunaux des vassaux. Les baillis avaient inventé les *cas royaux* sous le prétexte très-élastique de la dignité royale. Mais l'appel n'était que de fait; l'usage n'avait pas de sanction formelle. L'Ordonnance sur les duels consacra cet appel, depuis longtemps préparé par l'étude des lois romaines et repoussé, mais sans succès, par l'orgueil des seigneurs. Bientôt l'application de ce nouveau droit du suzerain fut poussé si loin, que le jugement d'une juridiction seigneuriale fût cassé par la

[1] Ord., vol. I, p. 56-86, an. 1245-1260.
[2] Olim., t. I, p. 46, VIII.
[3] Ord., vol. I, p. 411.

Digitized by Google

Cour du Roi par le motif *qu'il était mal fondé*[1]. Ce droit ainsi acquis, l'exercice en fut fréquent et il ne fait ni doute ni question dans les ÉTABLISSEMENTS de saint Louis[2]. Et il n'exigeait même pas que la Cour fût plus solennellement composée que pour les jugements ordinaires, car elle jugeait, entre deux Parlements, par les Conseillers qui accompagnaient le Roi et qui, après avoir entendu les rapports des baillis, rendaient de véritables arrêts; nous ne voyons nulle part qu'il y eût exception pour les affaires d'appel[3]. C'était un immense pouvoir que celui de faire rendre des arrêts par une commission intermédiaire, qui n'offrait pas même la garantie de la désignation de ses jours de justice.

Ainsi le Conseil, la Cour des Pairs, la Cour du Roi, quels que fussent son nom et sa composition, exerçait l'autorité la plus étendue, jugeait les causes les plus importantes, faisait comparaître les seigneurs les plus puissants. Le pouvoir royal en avait fait l'instrument le plus actif et le plus intelligent de ses tentatives de domination. Aussi la royauté ne s'en séparait pas et Louis IX, à l'exemple de sa mère, ne manquait jamais de témoigner à ses Conseillers une grande déférence. Lorsqu'il visita le monastère de Citeaux, le pieux Roi fut surpris par le spectacle de cinq cents solitaires, vénérables par leurs cheveux blancs et encore plus par la sainteté de leur vie, s'agenouillant à ses pieds et lui demandant pour le Pape Innocent IV, poursuivi par l'Empereur, l'asile que Louis-le-Jeune avait autrefois accordé à Alexandre III, que persécutait Frédéric II. Le Roi répondit qu'il défendrait toujours l'Eglise et qu'il recevrait le Pape avec joie dans ses Etats, si c'était l'avis de ses grands, qu'aucun roi de France ne peut négliger[4]. Il assembla donc son Conseil, et le résultat de la délibération fut que la présence du Pontife entraînerait trop d'inconvénients; Louis refusa[5]. La raison d'Etat l'emporta sur sa piété. Ce n'est pas la seule fois qu'en présence des ministres de l'Eglise, dont ses sentiments le portaient à accueillir les prières, il soit demeuré Roi[6].

Dans une circonstance où les mêmes sentiments de piété devaient irrésistiblement influer sur sa résolution, Louis IX céda encore à l'avis de son Conseil. On sait qu'il en avait emmené la plus grande partie

[1] .... *Quod pravum erat*... (Olim., t. I, p. 200, X.)

[2] *En la cort le Roy pueent toute gente demander amendement de jugement par droit* (L. I, c. 78).

[3] Arrêt rendu la veille de la Saint-Luc, 1266, à Villiers; Olim., t. I, p. 676, XXIV.

[4] Math. Paris, an. 1263.

[5] Fleury, liv. LXXXIII, c. 17.

[6] Le P. Daniel, Hist. de Fr., t. III, p. 198.

Digitized by Google

en Palestine[1]. Parmi les croisés étaient le connétable Imbert de Beaujeu et Jean de Beaumont, grand chambellan; l'archevêque de Tyr était garde des sceaux, l'office de chancelier n'ayant pas été rétabli. Or donc, tandis que le Roi était à Jaffa, on lui dit que le soudan de Damas souffrirait bien qu'il allât à Jérusalem et avec sûreté. Le Roi tint à ce sujet grand conseil et la fin du conseil fut telle que nul ne conseilla au Roi d'y aller, parce qu'il lui faudrait laisser la cité dans les mains des Sarrazins[2]. Et le pieux monarque n'accomplit pas son pèlerinage au Saint-Sépulcre.

Cependant Louis n'était pas toujours aussi docile. Il faut lire dans Joinville le récit du Conseil dans lequel ce prince exposa les raisons de madame la Reine, sa mère, pour le rappeler en France, et celles qu'on lui opposait pour l'empêcher de quitter Acre; *pour ce que la besoingne est grosse*, dit-il, *je vous donne respit de moy répondre ce que bon vous semblera jusques à d'ui en huit jours*. Au jour fixé, le dimanche suivant, les frères du Roi, les barons, le comte de Flandre, le légat surtout répondirent par la bouche de Gui de Malvoisin, qui s'était couvert de gloire à la Massoure[3], que le Roi devait retourner en France pour revenir au plus tôt se venger des ennemis de Dieu. Le Roi ne voulut pas s'en tenir au discours de Malvoisin. Il interrogea le comte d'Anjou, le comte de Poitiers, le comte de Flandre et plusieurs de ceux qui siégèaient près d'eux, et tous s'accordèrent avec lui. Le comte de Jaffa ne se décida à donner son avis que sur l'ordre réitéré du Roi, et déclara que s'il pouvait tant faire que de tenir la campagne pendant un an, il se ferait un grand honneur de demeurer. Le légat fut vivement courroucé. Lorsque Joinville, *qui était le quatorzième à opiner*, répondit qu'il s'accordait bien avec le comte de Jaffa, le légat l'interpella plus vivement encore, et Joinville en fut si piqué que ses paroles s'en ressentirent. Mais la scène ne finit pas là. « Après moy, continue le naïf sénéchal de Champagne, demanda le » légat à monseigneur Guillaume de Biaumont, qui lors estait maré- » chal de France; et il dit que j'avoie moult bien dit; et je vous dirai » la raison pourquoi monseigneur Jehan de Biaumont, le bon cheva- » lier, qui estoit son oncle et avoit grant talent de retourner en France, » l'escria moult felonnessement et li dit: « Orde longuingue, que vou- » lez-vous dire? Raséez-vous tout quoy. » Le Roi li dit : Messire Jehan, » vous fêtes mal, lessiès li dire. — Certes, Sire, non ferai. — Il le con- » vint taire. Ne nulz ne s'accorda oncques puis à moy, ne mès que le » sire de Chatenai. »

[1] Guill. Nang. apud Duch., t. v, p. 359.
[2] Joinville, 294.
[3] Ibid., 153.

Digitized by Google

Le Roi ajourna sa décision à huitaine également. Et Joinville devint l'objet d'attaques de toutes parts. A dîner, le Roi, contre son habitude, ne lui adressa point la parole. Le fidèle serviteur, désolé, se retira dans une embrasure de croisée et songeait à accepter les offres du prince d'Antioche son parent, en attendant une nouvelle armée de croisés, lorsqu'il se sentit saisi par derrière. Il crut que c'était le comte de Nemours, qui l'avait tourmenté toute la journée à cause de son avis, et s'écria : Laissez-moi en paix, monseigneur Philippe. « Par mal » avanture, au tourner que je fiz ma tête, la main du Roy me chei » parmi le visage et cognu que c'estoit le Roy à une esmeraude que il » avoit en son doy ; et il me dit : Tenez-vous tout quoy, car je vous » veil demander comment vous feustes si hardi que vous, qui estes » un joennes hons, m'osastes loer ma demourée, encontre tous les » grans hommes et les sages de France qui me looient m'alée. — Sire, » fis-je, avoie la mauvestié en mon cuer, si ne vous loeroie-je à nul » fuer que vous la feissiès. — Dites-vous, fit-il, que je feroie que mau- » vaiz si je m'en aloie ? — Si m'aist Diex, Sires, fis-je, oyl. — Et il » me dit : Si je demeure, demourez-vous ? — Et je li dis que oyl, si je » puis ne du mien ne de l'autrui. — Or soiès tout aise, dit-il, car je » vous sais moult bon gré de ce que vous m'avez loé ; mais ne le dites » à nullui toute celle semaine. — Je fus plus aise de cette parole et » me deffendoie plus hardiement contre ceulz qui m'assailloient. »

A l'autre dimanche, le Roi signifia la résolution de ne pas abandonner le royaume de Jérusalem, qu'il était venu pour garder et conquérir [1].

La meilleure raison alléguée par Malvoisin, pour déterminer Louis IX à retourner en France immédiatement, était que des deux mille huit cents chevaliers débarqués en Chypre, il n'y en avait pas cent autour du Roi. Joinville avait assuré qu'il en viendrait de Morée et de toutes parts, « quand on oulra nouvelle que le Roi donne bien largement ». Ceci se passait vers la Saint-Jean. Or il advint que le jour de la Saint-Jacques, le Roi étant revenu de la messe dans sa chambre, appela son Conseil de ceux qui étaient demeurés avec lui, Pierre le chambellan, Geoffroy de Sargines, Gilles-le-Brun, connétable depuis la mort d'Imbert de Beaujeu, et leur parla en courroux de ce que, depuis un mois, il n'avait pas appris qu'on eût retenu aucun chevalier. Ils s'excusèrent sur les exigences de chacun et même de Joinville, qui se disculpa sans peine avec le monarque lui-même [2]. Le Conseil, comme la chevalerie, était réduit à un petit nombre de fidèles.

[1] Joinville, 216-219.
[2] Ibid., 220.

Digitized by Google

Lorsqu'enfin Louis IX revint de cette funeste croisade, après avoir *été dix semaines en la mer*, il arriva à un port qui était à deux lieues du château d'Yères, appartenant au comte de Provence. La Reine et tout le Conseil s'accordèrent pour que le Roi y descendît, parce que c'était la terre de son frère. Après des hésitations levées au bout de deux jours par les avis de Joinville, le Roi descendit donc au château d'Yères et l'on s'occupa de lui procurer des chevaux afin de revenir en France. L'abbé de Cluni lui présenta deux palefrois, qui valaient bien cinq cents livres, un pour lui et un pour la Reine. Quand il les eut présentés, il dit au Roi : Sire, je viendrai demain vous parler de mes affaires. Quand ce vint le lendemain, l'abbé revint. Le Roi l'oult moult attentivement et moult longuement. Quand l'abbé fut parti, Joinville vint au Roi et lui dit: Je veux vous demander, s'il vous plaît, si vous avez ouï plus débonnairement l'abbé de Cluni, parce qu'il vous donna hier deux palefrois. — Le Roi pensa longuement et dit: vraiment oui. — Sire, reprit le sénéchal de Champagne, savez-vous pourquoi je vous ai fait cette demande? — Pourquoi? — Parce que, Sire, je vous conseille de défendre à tout votre Conseil juré, quand vous serez en France, de ne rien prendre de ceux qui auront des affaires à traiter devant vous; car soyez certain que s'ils prennent, ils écouteront plus volontiers et plus diligemment ceux qui leur donneront, comme vous avez fait à l'abbé de Cluni. « Lors appela le Roy » tout son Conseil, ajoute Joinville, et leur recorda errant ce que je » li avoie dit et il li dirent que je li avoit loé bon conseil[1]. » Nous savons que Louis-le-Débonnaire avait fait à ses Conseillers les mêmes recommandations.

Le principe de la suzeraineté du Roi n'aurait pas été entier, s'il avait fallu que, pour l'appliquer, le Roi fût en son Conseil. Les légistes, qui répandaient les notions du droit romain, donnaient une autre idée de la royauté. Son pouvoir était en elle-même. Aussi voyons-nous Louis IX l'exercer souvent en personne. Qui n'a entendu parler de la justice du bois de Vincennes? qui n'a vu là le saint Roi, assis au pied des chênes plantés par le vainqueur de Bouvines ou bien dans le jardin du vieux palais des Comtes de Paris, écoutant tous ceux qui venaient lui parler de leurs affaires, sans empêchement d'huissier ni d'autres, les interrogeant ou les faisant taire, et disant ensuite à monseigneur Pierre de Fontaines[2] et monseigneur Geoffroy de Villette[3] : Expédiez-moi cette partie. D'autres fois il envoyait après la messe, monseigneur de Nesle et le bon comte de Soissons et *nous*

[1] Joinville, 352-353.
[2] Auteur d'un Traité sur les formes de la justice.
[3] Bailli de Tours en 1261, et ambassadeur de France à Venise en 1268.

Digitized by Google

autres qui estions autour li, dit toujours Joinville, entendre les plaids de la porte qu'on appelle maintenant les *requestes*, et quand il revenait du Moustier, il nous envoyait chercher et s'asseyait au pied de son lit et nous faisait asseoir autour de lui et nous demandait s'il y avait quelqu'un à expédier qu'on ne pût expédier sans lui, et nous les lui nommions et il les envoyait chercher[1]. Ces jugements, rendus par monseigneur de Nesle et le bon comte de Soissons, étaient la répétition de ce qui se passait déjà du temps de Charlemagne, dont les officiers, nous l'avons dit, siégeaient aussi à l'entrée du palais, pour rendre la justice.

Dans quelques occasions mémorables, le Roi se décide contre l'avis de son Conseil. C'est ainsi qu'il fit la paix avec le roi d'Angleterre[2]. Dans l'affaire des héritiers de la comtesse de Boulogne, qui réclamaient le comté de Dommartin, en se fondant sur des lettres dont le sceau était brisé, le Conseil fut unanime pour déclarer que le Roi devait rejeter cette demande. Mais il fit représenter par Jean Sarrazin, son chambellan, une lettre dont le sceau qu'il employait avant d'aller outre-mer, était semblable au sceau brisé, *et lors il appela monseigneur Renaut de Trie et li dist : je vous rent la contée.*

Si les arrêts de la Cour du Roi, de la Cour des Pairs, du Roi lui-même, rendus dans les parlements qui commençaient à se tenir à ces époques périodiques, constataient et assuraient les progrès de l'autorité royale, c'étaient surtout les Ordonnances qui donnaient une base à ces progrès et de la force à ceux qui les poursuivaient. Celles de Louis IX sont remarquables à ce point de vue. Ainsi l'Ordonnance qui prescrit la quarantaine est bientôt suivie de celle qui défend les duels[3]. Cette interdiction attaque bien plus le caractère féodal que celle des guerres privées[4]. Ces combats et ces guerres étaient dans les mœurs des Francs, si semblables aux mœurs des Germains décrites par Tacite. Nos plus anciens historiens les rapportent et les condamnent[5]. Vainement des dispositions pénales les interdirent dans tous les temps; la loi salique même ordonnait que la composition pour le meurtre d'un père serait partagée entre ses fils et ses parents[6]; mais des guerriers voulaient du sang, et une assemblée générale des Francs condamna les fils d'un duc d'Aquitaine assassiné et non vengé par les armes, à perdre tous leurs biens patrimoniaux[7]. Charlemagne lui-

[1] Joinville.
[2] Rymer. Act. Publ., t. I, part. 2, p. 50; Math. Par., p. 986.
[3] Ord., vol. I, p. 86, au Parlement des octaves de la Chandeleur, an. 1260.
[4] Ord. sur l'hôtel; Ducange : Observ. sur l'Hist. de saint Louis, p. 108.
[5] Greg. Tur. Ep. Hist., lib. VII, c. 47.
[6] Tit. 65.
[7] Aim., lib. IV, c. 28.

Digitized by Google

même fut impuissant pour réprimer ces coutumes barbares[1]. Ses descendants ne pouvaient avoir la force de les arrêter, et nous voyons les ménagements que saint Louis est réduit à prendre. Son Ordonnance en effet n'est pas absolue, et elle exprime formellement, dans l'article 12, qu'elle n'est applicable que dans les domaines du Roi. Mais ces deux Ordonnances n'en portèrent pas moins des coups mortels aux juridictions féodales, en fournissant de nouveaux prétextes et des apparences plus légales à la théorie récemment inventée des cas royaux et aux appels de plus en plus généralisés en la cour du suzerain[2].

L'analyse des autres Ordonnances fournirait des observations non moins graves. Soit qu'il s'agisse d'établir des règlements sur les monnaies, de contenir les usuriers ou de punir les blasphémateurs; soit que la puissance royale touche à ce qu'il y avait alors de plus délicat, surtout aux yeux de Louis IX, c'est-à-dire aux élections et aux collations des prélatures et aux dîmes[3]; soit qu'elle juge utile de confirmer les actes des prédécesseurs du Roi, de donner des apanages à ses frères et à ses fils, d'abolir la coutume établie à Tournai de pouvoir racheter, pour la somme de quatre livres, le droit de bourgeoisie perdu pour cause de meurtre[4], toujours se manifestent la même tendance et la même habileté de la royauté. Le Roi prend des mesures pour ses domaines et les impose aux vassaux immédiats de sa couronne; mais, le plus souvent, elles attaquent des abus dont on se plaint partout et partout elles sont appelées comme un bienfait. Aussi, promulguées dans des circonstances et des lieux différents : à Paris, avec des jurés lorsqu'il s'agit de réformer le droit de battre monnaie usurpé par plus de quatre-vingts seigneurs[5] et de rendre obligatoire chez tous celle du Roi; en Languedoc, avec une partie du Conseil[6]; à Vincennes, à Melun, à Orléans, à Pontoise ou à Paris, au Parlement, c'est-à-dire avec le Conseil tout entier; à Aigues-Mortes enfin, avec les Conseillers qui l'accompagnent à la seconde croisade et qui ne comptent plus Joinville parmi eux, partout le Roi agit dans la plénitude de moins en moins contestée de la puissance reconnue en sa personne. L'Ordonnance sur les monnaies, de 1265, se termine par ces mots que le Conseil de Louis XIV n'aurait pas autrement formulés : *Et veut le Roy que cest attirement soit ainsi tenu dans tout son royaume.*

[1] Cap., an. 779, c. 22; Cap., an. 802, c. 32, etc...

[2] Quoique saint Louis n'eût fait cette ordonnance que pour ses domaines, cependant à mesure que son autorité augmentait, il obligea ses barons de la faire observer dans leurs terres. (Ord., vol. I, Préface de Laurière, p. XXXVI.)

[3] Ord., vol. I, p. 93, an. 1260; p. 102, an. 1269.

[4] Vol. XI des Ord., p. 325-342.

[5] Le Blanc, Traité des Monnaies, p. 174...

[6] ..... *Nuper dum per partes illas fecerimus transitum*..... (Ord., vol. I, p. 76, an. 1254.)

Digitized by Google

Le succès de cette législation et de cette justice partielles devaient naturellement inspirer au prince une plus noble ambition et à ses Conseillers une plus grande entreprise. Depuis un siècle, l'étude du droit romain avait produit les idées les plus opposées au système féodal, et, comme pour en profiter, ressuscité cette classe de jurisconsultes, autrefois si importante et déjà rentrée dans les Cours de justice de barons et du Roi. Fiers de leur savoir, seuls capables d'appliquer la législation de plus en plus difficile qui se substituait aux coutumes féodales, ces jurisconsultes s'efforçaient de prendre une place digne de leur mérite dans la société qu'ils contribuaient tant à constituer. Et comme cette place était occupée par les seigneurs et par les ministres de l'Église, ils eurent une raison de plus pour être hostiles aux uns et aux autres et pour identifier leur cause avec celle de la royauté, qui voulait les dominer également. Le danger de cette lutte n'avait pas échappé à l'habileté pontificale. Dès l'an 1219, le Pape Honorius III avait défendu l'enseignement du droit civil à Paris; en 1254, Innocent IV renouvela cette défense et l'étendit au reste de la France, à l'Angleterre, à l'Espagne [1]; mais ce fut vainement. L'autorité royale était trop intéressée à la connaissance et à la propagation des maximes du droit commun, pour ne point en favoriser l'étude et en récompenser le savoir, par tous les moyens et par toutes les faveurs. Aussi les nouveaux principes se répandirent promptement et les savants qui les enseignaient furent appelés aux plus hautes dignités. La Cour des Pairs elle-même n'est pas composée exclusivement des grands vassaux et des grands officiers de la couronne.

Cette restauration judiciaire avait eu ses premières leçons dans les cours ecclésiastiques, dont la législation renfermait les éléments du droit civil et dont la jurisprudence les appliquait dans les causes qui n'étaient pas purement spirituelles. Mais ces cours elles-mêmes subirent l'influence des idées nouvelles, du moins quant aux personnes, et elles reçurent des légistes dans leur sein. Ces légistes savants, ainsi introduits partout, s'efforcèrent de dominer partout; c'est leur caractère de tous les temps. Leurs prétentions furent rendues plus faciles et même mieux justifiées dans les cours féodales les plus importantes, dans le Conseil même du Roi, où des vassaux puissants, éloignés, peu instruits, ne se donnaient la peine de venir siéger que dans les occasions extraordinaires et où ils ne demandaient pas mieux que de trouver les difficultés théoriques résolues pour eux; « les chevaliers, dit Pasquier, ne voulaient point changer leurs espées en escriptoires. » C'est ainsi que l'aristocratie féodale perdait insensiblement ses droits

[1] Fleury. Hist. ecclés., t. XVII, p. 536.

Digitized by Google

et ses prérogatives, que recueillait en partie une aristocratie judiciaire qui devait un jour opposer victorieusement la toge à l'épée.

Alors donc tout était confondu dans le domaine judiciaire. Les barons, les pairs, les seigneurs ne connaissaient et ne voulaient appliquer que les principes féodaux; les clercs, qui les assistaient et les remplaçaient, étaient imbus des principes et habitués aux formes du droit canonique; les laïques apportaient les sages formules de la législation romaine et celles-ci prévalaient par l'habileté des jurisconsultes et par la protection intéressée du pouvoir, dont elles consolidaient la base et justifiaient les envahissements. Ces succès des hommes de loi, que les tribunaux des vassaux n'étaient pas assez habiles pour discuter, que les seigneurs n'étaient plus assez puissants pour contester, que l'opinion approuvait parce qu'ils étaient généralement dans l'intérêt du plus grand nombre, ces succès durent faire naître dans l'esprit de ceux qui en jugeaient l'ensemble, qui en mesuraient la portée actuelle et l'avenir prochain, cette facile illusion que l'uniformité des lois suffirait pour produire l'uniformité de soumission à la même justice. Habitués à l'étude des codes de Théodose et de Justinien, les Conseillers de Louis IX rêvèrent, pour lui et pour eux, la gloire précoce d'un recueil aussi complet, et les *Establissements* furent un monument de leur impatiente habileté plutôt que de leur sagesse. Ils ne virent pas en effet que les divers éléments de l'état social étaient encore trop divisés pour que la lutte entre eux ne fût pas longue, et qu'en annoncer la fin immédiate et constater la victoire au profit de la royauté, était une précipitation imprudente. L'unité des lois n'est possible qu'avec l'unité d'intérêts, de mœurs et de langage. Bien des siècles devaient s'écouler avant que la France n'arrivât à cette uniformité, qui se résume par un peuple et un Roi. L'œuvre des Tribonien de saint Louis, quelque louable qu'en fût le motif, quelque désirable qu'en fût le but, ne pouvait obtenir ni une grande influence ni une longue durée.

Cette fameuse collection, composée de lois romaines, de canons des conciles, de décretales des Papes, de différentes coutumes de la monarchie et d'ordonnances royales, suffirait seule pour faire comprendre l'organisation du Conseil ou de la Cour du Roi. Nous la connaissons. Nous savons que ce Parlement se composait d'évêques, de grands vassaux de la couronne, de grands officiers du palais, de clercs et de jurisconsultes savants, appelés par le Roi pour éclairer, diriger et formuler les délibérations et remplacer les membres absents. Nous les retrouvons dans l'étude des *Establissements* de saint Louis. Ils ont été réunis par des hommes qui représentaient tantôt les conciles et les décrétales des Papes, tantôt les coutumes de la monarchie, tantôt les

Digitized by Google

ordonnances des Rois, tantôt les lois romaines; l'histoire les avait désignés, il ne nous manque que leurs noms.

L'usage d'envoyer des commissaires dans les provinces pour juger de l'état des esprits ou des services de l'administration a existé de tout temps. Louis IX voulut savoir, par ce moyen, comment se conduisaient en Languedoc les sénéchaux qui avaient remplacé ceux de Simon de Montfort, depuis que les comtés de Beziers et de Carcassonne avaient été cédés à la couronne par le faible Amaury. Les *Enquesteurs* chargés de cette mission furent, en 1247, maître Pierre de Castro et frère Jean du Temple, de l'ordre du Val des Écoliers; en 1254, Philippe, archevêque d'Aix, frère Paul de Saint-Gilles, de l'ordre des Prêcheurs, frère Guillaume Robert de Beaucaire, de l'ordre des Mineurs et Guy Fulcodi, le célèbre évêque du Puy. Ces Envoyés avaient l'autorité de lieutenants du Roi et ils étaient membres de son Conseil[1].

En 1258, Guillaume d'Anduse ayant réclamé la restitution d'une terre qui lui avait été, disait il, injustement enlevée par les gens du Roi, Louis IX fit faire une enquête, et, après en avoir religieusement écouté le rapport, il réunit son Conseil, composé de Guy Fulcodi, qui en était l'oracle, de plusieurs clercs, de plusieurs chevaliers et *d'un grand nombre d'autres*, qui ne sont pas nommés et qui étaient sans doute des légistes d'un rang inférieur[2].

Un arrêt de la Cour, dans le Parlement de la Chandeleur, de 1260, mentionna la présence et les noms d'un plus grand nombre de Conseillers. Il s'agissait d'une réclamation des frères de Vincennes, de l'ordre de Grandmont, qui prétendaient que le Roi leur aurait donné

[1] D. Vaissette. Hist. de Languedoc, t. III, p. 459.

[2] *Cum Guillelmus de Andusia, heres Petri Bermundi, peteret sibi restitui a Domino Rege baroniam de Salvia, quæ fuerat ipsi Petro Bermundi, patri suo, per Gentes domini Regis injuste ablata, sicut dicebat, Dominus Rex. ex officio suo, fecit inde fieri inquestam ad alleviandam conscientiam suam, et postmodum, die Jovis ante festum Beati Barnabe apostoli, anno Domini millesimo ducentesimo quinquagesimo octavo, Parisiis relata ipsa inquesta Domino Regi, et ea diligenter audita, Dominus Rex, super ipsa inquesta, requisivit et habuit consilium istorum quorum nomina subscribuntur, videlicet : Guido Fulcodii, Aniciensis Episcopus; magister Michael, cantor Andegavensis; magister Odo de Lorriaco, capicerius Aurelianensis; Guido de Nealpha, decanus Beati Martini Turonensis; magister Radulphus Grosparnice, Thesaurarius Sancti-Fraubaldi Silvanectensis, qui deferebat sigillum domini Regis; Stephanus de Monteforti, decanus Sancti Aniani Aurelianensis; magister Johannes de Wliaco, clericus Domini Regis; Simon de Claromonte, dominus Nigelle; dominus Gervasius de Serannis, dominus Petrus de Fontenis, dominus Julianus de Perona, milites domini Regis. Plures etiam alii ad hoc interfuerunt.*

De unanimi consilio omnium istorum dictum et definitum fuit quod idem Guillelmus de Andusia non erat in sua petitione audiendus, et quod predictus Petrus, pater suus, foris fecerat ipsam baroniam Salvie quam petit. (Olim., t. I, p. 75, XXIX.)

Digitized by Google

la partie de la forêt entourée des anciens fossés, prétention reconnue mal fondée et repoussée par le jugement[1].

De ces listes, quelque incomplètes qu'elles soient, comparées avec celles, plus incomplètes encore, que l'on trouve dans les historiens du temps, il ressort l'observation que les grands vassaux, les évêques et les seigneurs éminents assistent rarement au Conseil; tandis que les noms d'une foule de clercs, de frères prêcheurs, de frères mineurs, de chevaliers, c'est-à-dire de gens de loi, y sont sans cesse rappelés. Et il n'est plus d'affaire si importante, de cause du Roi ou des plus grands vassaux, qu'ils ne jugent sans difficulté. Les légistes sont les arbitres de la justice du Roi par leur science, par leur nombre, par leur assiduité, par l'absence et l'inhabileté des anciens et vrais juges. Sans doute, leur justice n'est pas toujours incontestée; mais les progrès de la royauté ne tarderont pas à donner à son Conseil, définitivement organisé, une omnipotence suzeraine qu'il ne perdra plus.

DE VIDAILLAN.

(*La suite à la prochaine livraison.*)

[1] *Cum fratres de Vicenis, ordinis Grandi-Montensis, peterent a domino Rege sibi restitui quamdam partem bosci de Vicenis, clausam veteribus fossatis, dicentes ipsum boscum esse suum ex dono Regis, super quo exhibebant quamdam cartam cujusdam Regis Ludovici; tandem, die sabbati, post Letare Jerusalem, anno Domini millesimo ducentesimo sexagesimo, Parisiis, audita et diligenter inspecta carta ipsorum, et eorum rationibus auditis, intellectis etiam et inspectis quibusdam litteris Archidiaconi et Episcopi Parisiensium, confectis super quamdam quittacione facta ab eisdem fratribus, de ipso bosco, Regi Philippo, determinatum fuit quod dominus Rex poterat ipsum boscum dare, vendere et inde voluntatem suam facere, tanquam de suo; quod etiam ipsi fratres non erant in peticioni hujusmodi audiendi.*

HUIC DETERMINACIONI INTERFUERUNT :

Odo, Rothomagensis Archiepiscopus; — Radulphus, Ebroicensis Episcopus; — Matheus, abbas Sancti-Dyonisii; — G. Decanus, Symon, thesaurarius, Turonenses; — Magister Johannes de Nemosio; — Magister J. de Trecis; — Magister Johannes de Porta; — Symon, dominus Nigelli; — Johannes, comes Suessionensis; — G. Bruni, constabularius Franciæ; — Dominus P. de Fontanis; — Dominus Gervasius de Serannis; — Stephanus, Decanus Sancti-Amani Aurelianensis; — Magister Petrus de Castra, cancellarius Carnotensis; — Magister Odo de Loriaco; — Magister J. de Wlliaco; — Dominus F. de Carnoto, presbyter; — Magister G. de Monte-Germondi; — Dominus Julianus de Perona; — Dominus Matheus de Belua; — Dominus Amalricus de Meuduno; — Theobaldus de Montelcert, magister balistarum; et Joannes de Monte-Lucio, qui scripsit hoc. (Olim, t. I; p. 503, XXX.)

Digitized by Google

SOUVENIRS DIPLOMATIQUES.

RÉPONSE A LA *REVUE D'ÉDINBOURG*.

Article anonyme sur *la Politique de la Restauration en* 1822 *et* 1823, par M. le Comte DE MARCELLUS [1].)

(*Reproduction et traduction interdites.*)

Je suis trop profondément reconnaissant, et en même temps, oserai-je l'avouer, trop fier de l'accueil que le public vient de faire à mon dernier ouvrage, pour ne pas braver le danger ou même le ridicule d'y ramener une fois de plus l'attention, et de parler encore du jeune chargé d'affaires de France à Londres, trente ans après le peu de bruit qu'il a pu y faire; *matière*, dans tous les cas, *infertile et petite*, comme disait La Fontaine. Mais j'ai pensé que la bienveillance de mes lecteurs, et les nombreux et obligeants commentaires de la presse quotidienne m'imposaient le devoir de les mériter encore, ou de les justifier du moins autant qu'il dépendait de moi.

J'ai trouvé, il est vrai, dans les suffrages de mon pays assez de douceur pour compenser l'amertume qui m'arrive en ce moment d'outre-Manche: mais je n'en suis que plus déterminé à affronter de nouveau la défaveur naturelle qui s'attache à tout écrivain, lorsque, même pour défendre la plus juste cause, il fait résonner sous sa plume la note incessante du *moi*, grelot si importun à l'oreille d'autrui. Mes anciennes relations politiques, et le malheur que j'ai eu, sans le vouloir et sans le prévoir surtout, de réveiller de vieilles inimitiés, me font une loi de venger ma propre querelle, puisqu'elle se résume en outrages contre la mémoire des hommes éminents dont j'ai aimé la personne ou servi les desseins.

C'est dans ce but que j'essaie d'opposer quelques raisonnements rapides à l'article de la *Revue d'Édinbourg* concernant l'écrit que j'ai fait paraître au mois de décembre dernier. Son titre est *la Politique de la Restauration en* 1822 *et* 1823. Et je suis surpris que mon Aris-

[1] *Edinburg Review*, n° CXCVIII; April 1853.

Digitized by Google

tarque n'ait pas ouvert la lice par une attaque contre cet intitulé beaucoup trop pompeux peut-être.

Il faut que j'en convienne tout de suite. Les hostilités véhémentes et le style injurieux que je rencontre dans les pages écossaises ne me sont pas nouveaux. Je crois y sentir encore la pointe de ce fer acéré qu'avec plus de violence que de courtoisie, le *Morning-Chronicle* de 1823 dirigeait contre les souverains étrangers, contre M. de Chateaubriand et ses collègues, surtout contre sa majesté le roi Georges IV, et ses ministres tories ou whigs à demi, enfin contre la haute opposition britannique elle-même :

Agnosco veteris vestigia flammæ.

Mais si je remarque chez le critique anonyme d'Édinbourg certains vestiges de la haine presque radicale que manifestait alors une partie de la presse anglaise envers les gouvernants, a-t-il pu de son côté signaler chez moi ce *royalisme enthousiaste*[1] dont il cherche à me stigmatiser aux yeux de ses coréligionnaires politiques ? Hélas ! l'enthousiasme n'est plus de mon âge; mais le sentiment instinctif appuyé sur une conviction raisonnée lui survit; et je pourrais confesser aussi ingénuement que jadis cette foi de ma jeunesse applaudie par M. de Chateaubriand, partagée ou pardonnée par M. Canning, que l'atteinte des révolutions n'a pu affaiblir encore.

Je me mets donc encore une fois en présence de cette presse britannique dont je disais jadis avec plus de bravoure que je n'en montre aujourd'hui :

« Le déchaînement de la presse de l'Opposition m'alarme peu. Le » lecteur sérieux s'arrête à peine à ces articles où l'injure seule se » mêle au sarcasme. Bientôt même l'intérêt général se porte ailleurs, » et l'on oublie jusqu'au déplaisir qu'ils ont causé. Comme ces piqûres » qui font saigner d'abord, mais qui ne laissent après elles ni venin ni » douleur. » (*Polit. de la Restaur.*, p. 253.)

Maintenant, refroidi par l'âge, privé de cette autorité que donne la conscience du devoir diplomatique accompli, *vaincu du temps*, comme dit Malherbe, témoin et victime des tempêtes politiques, j'ai à peine la force de parer les coups de mon adversaire, réduit que je suis à ne plus attaquer moi-même. Je voudrais avant tout éloigner ses traits de la poitrine des deux hommes d'État qu'il menace à droite et à gauche, ou qu'il enveloppe parfois, en dépit de la Manche, dans un commun assaut. Je voudrais, dis-je, les protéger de mon corps, le seul qui reste aujourd'hui après tant de vicissitudes, et pour cet effet je le livre à mon rude antagoniste tout entier, moins le cœur.

[1] Royalism enthusiastic (p. 514).

Digitized by Google

Et d'abord, serait-ce donc pour diminuer la confiance due à mes récits, ou pour mieux faire éclater mon inexpérience des choses britanniques, que le critique d'Édinbourg me représente comme débutant à Londres en septembre 1822, peu de jours avant le départ de M. de Chateaubriand pour Vérone [1]? Mon séjour dans la capitale de l'Angleterre date de plus loin, qu'il me permette de le lui apprendre. Après avoir, en 1821, fait partie de l'ambassade extraordinaire de M. le duc de Grammont, envoyé par Louis XVIII pour le représenter au couronnement du roi Georges IV, j'étais à Londres en qualité de premier secrétaire de l'ambassade ordinaire sous les ordres de M. le vicomte de Chateaubriand, dès le mois de janvier 1822; c'est-à-dire neuf mois avant l'époque où le rectificateur écossais, qui a cherché vainement à me prendre en défaut sur les dates, m'y fait débarquer pour la première fois.

Et puisqu'il s'agit de supputations chronologiques, je le supplie de ne point me lancer sur la mer Égée en compagnie de M. de Chateaubriand, ou de ne pas nous réunir dans l'Orient de si bonne heure [2]. Car, si, comme il le dit souvent pour en argumenter à mon désavantage, j'avais vingt-quatre ans en 1823, il m'eût été bien difficile de courir avec profit à la rencontre ou à la poursuite de l'auteur de l'*Itinéraire* en 1806; et je ne saurais comment persuader au public que le goût des voyages et mon penchant pour les écrits de M. de Chateaubriand, qui me sont arrivés ensemble et que je ressens si vivement encore, m'ont pris si jeune.

Je ne veux pas cependant insister sur ce point où je triomphe, parce que j'ai besoin de toute l'indulgence de mon Zoïle pour une irrégularité de rédaction, de force à peu près pareille où je succombe évidemment. Il est très-vrai que par inadvertance, par ignorance plutôt, tranchons le mot, j'ai écrit le nom de M. Bankes, membre de la Chambre des communes, en le privant de l'*e* qui sépare les deux consonnes finales. Cette bévue, qui m'a fait confondre la famille du touriste oriental avec celle du circumnavigateur, compagnon de Cook, ne trouve son excuse ni dans la même méprise qu'en avait fait Louis XVIII parlant à M. de Chateaubriand, ni dans le quiproquo, source de tout le mal, qui échappait à lady Esther Stanhope, s'entretenant avec

[1] It was upon the 16th of September 1822, that M. Canning... received... the seals of the foreing-office, and M. de Marcellus, then a young diplomatist of twenty-four, had just joined the embassy as his secretary (p. 513). — M. de Marcellus, who had joined the embassy only a few days before, was left in the responsible position of *chargé d'affaires* (p. 514).

[2] Chateaubriand and Marcellus had met in the East, and were afterwards wont to console themselves for the fogs of London, and the turmoil of diplomacy, by wafting a sigh to the Egean for the glory and freedom of Greece — (p. 514).

Digitized by Google

moi de ces deux voyageurs (Banks et Bankes), sur un pic du Liban; c'est une faute impardonnable chez lady Esther, sans doute; mais ce n'est, il me semble, chez moi, qu'une peccadille : *Ignoscenda quidem scirent si ignoscere*..... Toutefois, je ne manquerai pas de la corriger dans la prochaine édition de mes *Souvenirs de l'Orient*, où elle se trouve malheureusement consignée, et d'y remercier l'annotateur clairvoyant qui m'a mis en mesure de la relever.

Ainsi donc, après avoir demandé au critique écossais pardon de mon péché d'abréviation envers M. Bankes, qu'il qualifie d'*absurdity* [1], je lui fais remise de son erreur chronologique envers moi, que je nomme simplement négligence; et, après lui avoir fait observer que la rectification des dates constitue une des conditions de l'histoire plus essentielle peut-être que le redressement de l'orthographe des noms-propres, je passe à des points plus graves.

« Nous ne pouvons », dit l'écrivain anonyme, « apporter à cette partie » de l'ouvrage, qui consiste en réminiscences écrites trente ans après » les événements et les conversations, le même degré de croyance que » nous attachons à une correspondance portant la date de l'époque. »

D'accord : cette distinction est naturelle et juste dans presque tous les cas; mais ici les réminiscences résultent de notes écrites sur place et d'un journal quotidien tenu à l'époque précise des événements. Les faits ne sont donc pas moins exacts, qu'on ait la bonté de le croire, pour n'avoir pas été au moment même compris dans une correspondance secrète; ils se retrouveraient plus développés encore dans la correspondance officielle rédigée périodiquement sous les mêmes dates et de la même main, s'il valait la peine d'y recourir. Quant aux « con- » versations, qui semblent consister en fragments des discours publics » de Canning, rhabillés avec plus ou moins de vraisemblance [2], » je défie toute la perspicacité de mon contradicteur de découvrir dans le chapitre auquel il fait allusion, qui est le premier de mon ouvrage, le moindre trait des harangues de M. Canning. D'abord, parce que depuis sa nomination au ministère des affaires étrangères il avait habilement évité toute occasion de se prononcer sur sa politique jusqu'au 14 avril, date de son premier discours à la Chambre des communes; ensuite parce que, si l'on en excepte le bal de Carlton-House tant controversé et sur lequel nous reviendrons, ce même chapitre ne traite que de faits antérieurs à cette même date du 14 avril. Un seul de mes entretiens répète, à peu de chose près, les arguments que le ministre britannique adressait contre la guerre d'Espagne à M. de Chateaubriand

[1] Nor does the ex-chargé d'affaires appear even now to have discovered the absurdity of his blunder (p. 520).

[2] The conversations appear to consist of fragments of Canning's public speaches dressed up with more or less verisimilitude (p. 518).

Digitized by Google

dans une lettre que celui-ci a imprimée en 1838, au tome premier de l'*Histoire du congrès de Vérone*. Mais qu'y a-t-il d'étonnant et quoi de plus simple, de la part de M. Canning, que de communiquer au disciple les lettres destinées au maître, et qui m'étaient remises ouvertes pour la plupart du temps?

« Quant à l'absurdité» et de deux! «de la conversation confidentielle » où un ministre de la Grande-Bretagne avouait à un chargé d'affaires » de vingt-quatre ans ses dissidents avec le Roi[1],» le réviseur d'Édinbourg semble oublier avec intention que sur ce point M. Canning n'avait rien à m'apprendre; que la répugnance du Roi pour le ministre des affaires étrangères, au début de ses fonctions, n'était un secret pour personne; enfin, que le *Times*, reproduit par toutes les gazettes des trois royaumes, la proclamait journellement. Encore un coup, dans cette occasion, ce n'était pas un ministre britannique et un diplomate français échangeant, dans Downing-Street, sur des fauteuils officiels, les lieux-communs de la politique courante; mais c'était M. Canning se promenant, bras dessus bras dessous, avec l'élève de M. de Chateaubriand, son ami, dans un cabinet de Portland-Place et *parlant plus bas* à mon oreille, ce que l'interprète d'Édinbourg a cru devoir rendre, pour le besoin de la cause, par ces mots : *parlant à haute voix* (*speaking loud*).

Puis viennent ces *terribles* paroles : *La tête à couronner est là*; et à propos de l'épithète, puisque mon Aristarque s'étonne de cet adjectif *terrible* appliqué à la révolution d'Angleterre, pourrait-il me dire comment une révolution qui fait tomber sous la hache du bourreau la tête d'un Roi ne mériterait point, par ce fait seul quelles qu'en soient les conséquences, cette qualification de *terrible?*

Eh bien! ces paroles dont mon ironique adversaire «serait si curieux » de retrouver la trace ailleurs que dans mon écrit[2],» se lisent textuellement conservées, ainsi que sur mes minutes, dans mon rapport du 31 janvier 1823, portant le numéro 52 de ma correspondance officielle, rapport dont M. le comte de La Ferronnays m'a dit maintes fois avoir reçu à Pétersbourg une copie à lui expédiée par M. de Chateaubriand, afin d'être aussitôt mise sous les yeux de l'Empereur Alexandre. Or, je le dis une fois pour toutes, cette dépêche prophétique, comme l'autre dépêche révoquée également en doute par mon défiant examinateur, laquelle, sous la date du 8 juillet et le numéro 111, contient les libertés que le Roi Georges IV prenait envers son ministre, et le

[1] The absurdity of a confidential conversation of this kind between a minister, and a French chargé d'affaires of twenty-four, upon the repugnance then subsisting between that minister, and the king (p. 818).

[2] We are curious to learn whether any trace of such a statement is to be found in the records of his regular official correspondence (p. 819).

Digitized by Google

propre sentiment de Sa Majesté sur le gouvernement constitutionnel adapté aux Etats continentaux, ces deux dépêches, je le répète, pour satisfaire la curiosité de mon controversiste, reposent ensemble, tracées tout entières de mon écriture, dans le gros volume de ma correspondance relié et conservé aux archives du ministère des affaires étrangères, rue des Capucines; et je les y ai vues de mes yeux, *de mes propres yeux vues*, pendant la courte durée de mes fonctions de sous-secrétaire d'état en 1829, quand l'accès m'en était facile encore.

Or, si ces preuves irréfragables venaient à m'être contestées à Édinbourg ou interdites à Paris, les témoignages vivants à l'appui ne me manqueraient pas; et depuis la publication de *la Politique de la Restauration*, j'ai recueilli de quelques hauts personnages contemporains les attestations les plus authentiques et les moins provoquées sur la scrupuleuse exactitude de mes récits, ou si l'on veut, de mes confidences.

Non, il n'est pas vrai, Dieu le sait, que j'aie cherché à faire jouer à Georges IV[1] un rôle peu digne de ce monarque; il suffit de me lire sans passion pour s'assurer du contraire. Je n'ai pas voulu davantage me donner une importance exagérée, comme le prétend mon adversaire[2], et me mettre plus haut que le point, fort en vue pendant quelques mois, où les circonstances et un heureux hasard diplomatique m'avaient placé. Cet éclat fortuit fut si éphémère qu'on aurait mauvaise grâce à me le disputer: on serait plus mal venu encore de soupçonner la véracité du narrateur; elle ressort de chaque page de mon écrit, de son ton, de sa forme, de sa nature. D'ailleurs, les sources d'informations ne sont pas restées uniquement en mes mains. On ne dira pas apparemment que mes lettres à M. de Chateaubriand n'ont pas été écrites. J'ai ses réponses, toutes sans exception, de sa grosse et lisible écriture, et il avait indubitablement la mienne sous les yeux quand il en détachait les fragments qu'il a publiés sous mon nom dans son *Histoire du Congrès de Vérone*. Or, ses dignes héritiers n'auront pas anéanti inutilement les preuves d'une gestion politique, et les traces d'une correspondance qui fait tant d'honneur à sa mémoire.

Pour mon compte, je conserve aussi précieusement ses écrits que je cherche à imiter ses leçons, et j'entends toujours retentir à mes oreilles ce précepte qu'il me répétait sans cesse : — « En politique, » comme en littérature, apurez d'avance les faits ou les raisonne- » ments, comme si tout devait vous être contesté. »

Qu'on me pardonne d'appuyer cet axiome sur une digression, et

[1] The picture of George IV..... is too burlesque to be credited (p. 527).

[2] We can place no implicit reliance on the fidelity of M. de Marcellus's narrative, for he has evidently exaggerated the importance of the part he played (p. 530).

Digitized by Google

d'emprunter, pour cet effet, une anecdote à mon *Introduction aux Chants du Peuple en Grèce.*

— En 1828, je suivais à Rome M. de Chateaubriand dans une de ses promenades à la villa Pamphili, lorsqu'une pomme détachée de ces grands pins d'Italie à pignons qui dominent de si haut les allées tomba à ses pieds, et resta enfoncée dans le sol au creux qu'elle avait fait en tombant. « — Voilà, sans doute, toute la ressemblance que » j'aurai jamais avec Homère, » me dit en souriant l'auteur du *Génie du Christianisme,* » j'ai lu, je ne sais où, qu'une pomme de pin faillit à » le tuer endormi sous un arbre, et qu'il s'en vengea par une épi- » gramme. Si j'étais vindicatif ou poète, j'aurais beaucoup à versifier » contre ces pommes de pin ensorcelées qui m'ont porté malheur.

» A mon retour de l'Orient, certains membres de l'Institut, dont je » n'étais pas encore le collègue, accoutumés à diriger, sans contra- » diction de ma part, de vives critiques contre Atala, attaquèrent » aussi l'Itinéraire. Je m'étais permis de dire fort timidement que la » coutume actuellement en vigueur dans certaines parties de la Grèce, » de faire infuser les pommes de pin dans les tonneaux, si elle descend » de l'antiquité, expliquerait pourquoi le pin est consacré à Bacchus.

» Mon innocente conjecture fut prise au sérieux, et alluma la con- » troverse; on nia l'infusion antique se perpétuant dans la Grèce mo- » derne. On fit défiler devant moi tous les vins catalogués dans » Athénée, pour démontrer que j'avais rêvé l'infusion : et je serais » demeuré solennellement bafoué en ma qualité d'érudit, si, la chose » me piquant plus que de raison, je n'avais essayé à mon tour de » justifier mon assertion malencontreuse.

» Je déchaînai contre Athénée Plutarque ; je fis voir, fort de cette » dernière autorité, d'abord que si tous les anciens Grecs, sans » exception, enduisaient de poix leurs vaisseaux vinaires, beaucoup » aussi mêlaient la résine au vin lui-même; et ensuite, que le pin » était consacré à Bacchus, parce qu'il donnait au vin *un certain* » *moelleux,* selon l'expression de Plutarque. Grâce à lui, vainqueur » sur toute la ligne, j'ajoutai que je me reconnaissais néanmoins cou- » pable sur un chef, et c'était d'avoir trouvé au vin classique d'Athènes » un goût de résine désagréable et amer; or, la faute en était à lui » plus qu'à moi. » —

Après ce récit où l'ambassadeur, en déployant ses riches facultés d'ironie, avait souri maintes fois et montré les belles dents dont il était fier, il reprit plus gravement : « La leçon, bien que peu méritée, » a porté son fruit; je sais aujourd'hui que, dans un siècle plus enclin » à douter qu'à croire, l'écrivain ne doit jamais, même en matière » futile, rien affirmer au hasard. »

J'arrive maintenant au reproche qui m'a été le plus sensible et sur

Digitized by Google

lequel j'hésitais à m'expliquer pour ne pas aggraver ma faute, si faute il y a, et pour ne pas donner à un badinage de M. Canning plus d'importance qu'il n'en a eu originellement. Voici le fait :

J'ai, à la page 313, *assez à l'étourdie* peut-être, mais certainement *sans songer à mal*, cherché à éclaircir une obscurité du texte par une note et quelques lignes extraites de mon journal quotidien relatives à une appellation dont M. Canning me saluait parfois en riant; la cause en remontait au *Times*, que j'ai cité expressément, et que de son côté mon inquisiteur a soigneusement oublié de nommer. M. Canning lisait avec assiduité ce premier des journaux britanniques. La plaisanterie dont je rends compte au bas de cette même page, et que je ne rappellerai pas autrement ici, resta dans sa mémoire après avoir excité sa gaîté. La nouvelle du *Times* passa en France, retentit dans les salons de M. de Chateaubriand et en revint sans avoir pris plus de consistance pour cela; voilà toute la vérité. Plus tard, je n'ai ajouté à ma note qu'une seule réflexion rétrospective qui s'était naturellement présentée à mon esprit en la transcrivant; je dois même avouer, dans ma naïveté, que depuis les cinq mois que cette note est imprimée,

« Je n'avais pas compris toute son énergie, »

et que bien loin d'en reconnaître l'inconvénient, j'en avais retiré quelque profit littéraire. S'il faut tout dire, un de nos plus judicieux et spirituels critiques écrivant pour nos plaisirs dans *les Débats* (et il me semble que j'étais fondé à poser l'autorité académique de ce journal vétéran de la presse française en contrepoids avec le jugement d'Édinbourg), M. de Saint-Marc Girardin venait de rappeler une contredanse qui figure dans mon épisode pour en déduire les conséquences que je me permets de copier ici :

« Que M. de Marcellus, dit-il, ne s'accuse pas trop de ce souvenir, » car parmi tous les récits politiques qu'il nous fait, le récit ou le sou- » venir de cette contredanse me charme aussi, et je sais bien pour- » quoi : c'est que dans le diplomate j'aime à retrouver l'homme; » c'est qu'un détail vrai et gracieux vaut tous les débats politiques; » c'est que les choses ont beau faire, elles ne valent pas l'homme, et » que pour une émotion vraie et tendre je donnerais à certains mo- » ments tous les systèmes politiques du monde. Voulez-vous donc, me » dira-t-on, que les diplomates nous racontent leurs bonnes fortunes » à travers leurs dépêches? — Non pas leurs bonnes fortunes, mais » leurs émotions, surtout si elles ont été un peu romanesques comme » celles de M. de Marcellus. Je me soucie peu du récit des faits, mais » j'aime les confidences de ceux qui, même en vieillissant, gardent en- » core au cœur un peu de la chaleur de leurs jeunes années. C'est là » où je trouve l'homme. »

Je m'endormais donc pleinement sur la foi de ces émotions, très-

Digitized by Google

justement taxées de romanesques, que je devais à la bonne grâce de l'obligeant académicien français, et qui, après tout, me semblaient bien suffisantes pour un diplomate émérite, quand tout à coup je me sens tiré de mon sommeil et de ma sécurité par le carillon des cloches critiques d'Edinbourg. Le vigilant gardien des mœurs écossaises a sonné le tocsin en apercevant dans la note suspecte les indices d'un feu que personne n'y avait découvert; il a aussitôt transformé l'unique bal risqué par le chargé d'affaires, pour contrebalancer l'impopularité de la rue [1], en un système de fêtes multipliées dans un but de séduction prémédité : il a métamorphosé par sa puissante baguette le ministre britannique en père imprudent, le diplomate étranger en présomptueux dandy d'Almacks, et il a failli me persuader à moi-même que ce que j'avais pris jusqu'ici pour un doux et innocent souvenir de ma jeunesse, devait peser sur mes vieux jours comme un remord....

Sérieusement, je désavouerais sur l'heure ce trait de mes réminiscences juvéniles si à Édinbourg ou ailleurs on s'obstinait à y voir autre chose que ce qui est dans le fond comme dans l'expression de ma pensée. Je veux dire mon respect sincère et mon affection de tous les temps pour la famille de M. Canning. Je ne puis pas davantage, je l'avoue, me reconnaître sous l'image d'un dandy; et ce n'est pas l'impression que j'ai dû laisser à Londres, si l'on s'y souvient encore d'un diplomate, trente ans après son passage. Quant à moi, au lieu de cette injustifiable *fatuité*[2] dont on me décore bien gratuitement, je n'ai rapporté d'Angleterre qu'une reconnaissance profonde et une satisfaction sans mélange pour l'accueil cordial que j'y ai constamment rencontré auprès de tant d'hommes bien élevés et de femmes distinguées; ah! combien j'eusse aimé à les y retrouver un jour, si le temps qui a tant frappé autour de moi n'avait aussi laissé de si douloureux vides dans leurs rangs!

Parmi eux, en première ligne, je placerais M. John Wilson Croker, dont on peut, et je le dis sans l'avoir prévenu de mon appel, consulter sur tout ceci la fidèle mémoire. Comme moi, il a vu les actes, entendu les paroles, et mieux que moi il en a pénétré la portée et les mystérieux effets. Dans sa vieillesse pleine d'expérience, il doit jeter encore un regard attentif sur son siècle, et parfois un coup d'œil rétrograde vers les glorieuses époques où il participait à l'administration de son pays. Si donc ces lignes parvenaient jamais jusqu'à lui, je

[1] He continued to give balls... (p. 525). — ... He was again driven to his last expedient of giving a ball, p. 523. — In spite of his success at Almack's M. de Marcellus had to hold his ground against the all but unanimous expression of English popular feeling (*ibid*).

[2] And the toleration of English society for his vanity and presumption (p. 527).

Digitized by Google

souhaite qu'il y lise un désaveu complet de la familiarité inconvenante que la *Revue d'Edinbourg* met si mal à propos dans ma bouche. « J'ai vu Croker, il est excellent, » fait-elle dire dans un style de *fashionable* en délire, au jeune chargé d'affaires de France, pour essayer sans doute de jeter ainsi le blâme d'une approbation étrangère sur le spirituel secrétaire de l'amirauté; mais ces paroles, outrecuidantes et déplacées si elles avaient été prononcées à Londres par un diplomate de *vingt-quatre ans*, reprennent toute leur physionomie et leur signification à Paris sous la plume de M. le vicomte de Chateaubriand. C'est là qu'elles figurent dans la lettre LXXI qu'il m'adressait le 6 avril, et non dans mes réponses.

C'est encore ainsi qu'il est juste de rétablir un sens altéré, très-probablement dans le dessein de me faire commettre une troisième *absurdity*. « Convenez, me disait en souriant le duc de Wellington, que » vous avez à Paris des gens bien déraisonnables. — Sans doute, ré- » pliquai-je, mais ils y sont en minorité; avouez qu'il n'en est pas de » même à Madrid, et qu'il y en a aussi passablement à Londres. » — Ici mon partial interprète, sans respect pour mon texte, me fait embrouiller les deux dernières capitales en une seule épigramme [1]; impertinence signalée vis-à-vis de l'Angleterre que je renvoie à son auteur. Car, tandis que le *Mob* dans le tumulte de son engouement pour la constitution des Cortès m'insultait au milieu de la rue, et cassait mes vitres, je rendais pleine justice, dans le silence de mon cabinet, « à cette nation généralement amie des convenances et des » égards sociaux. » (*Polit. de la Rest.*, p. 148.)

Je réunis ensuite en un faisceau toutes les *improprieties* que le joûteur incisif fait jaillir de mes pages sous le choc de ses sarcasmes, à mesure que j'avance dans la réfutation de son examen. Je n'ai jamais ignoré, comme tout bon habitant de Londres, que la Commune (*Parish*) de Mary-le-Bone était sous l'obligation de réparer, chez moi comme chez tout autre *paroissien*, les dommages causés par la populace sur son territoire [2]; et certes je ne pouvais me méprendre sur la nature légale de sa démarche pour en tirer vanité et l'attribuer à la déférence de la Commune, quand la rue, les provinces et la Cité ne me

[1] But they are in a minority, which is more than can be said at Madrid or in London (p. 521).

[2] When the Duke of St-Lorenzo arrived in London, having been compelled by the rupture of the two courts to withdraw from his post of Spanish ambassador in Paris, he was received with popular acclamations, whilst the Mob threw dirt and broke windows at the French embassy in Portland-place, the Parish of Mary le Bone offered to pay the damage. But this parochial indemnity was declined by the aggrieved diplomatist, who seems perfectly unconscious that it was offered to him as the legal compensation for a breach of peace (p. 527).

Digitized by Google

laissaient aucun doute sur leurs dispositions universellement hostiles, et que je me trouvais à peu près seul de mon côté contre tous.

Je relève un peu plus loin une autre interprétation erronée (*misconstruction*) du rédacteur, qui me fait rehausser l'importance politique du lord-maire[1] par-dessus celle des ministres dirigeants; ce qui tendrait à démontrer itérativement combien j'étais mal instruit des usages anglais et arriéré dans la science de la préséance (*precedency*). — Malgré les ovations récentes que l'échevin annuel d'une partie de la capitale britannique a reçues dans l'enceinte républicaine de Paris, je tiens à ce que l'on sache que je ne suis point coupable d'une telle infraction à l'étiquette; et l'on peut s'assurer, en compulsant mon ouvrage lui-même, que cette innovation n'est nullement de mon crû. J'ai voulu seulement faire contraster la présence du premier magistrat de la Cité chez moi avec la défaveur que me témoignaient les citoyens dans la rue, et je n'ai point dit autre chose.

Ne serait-ce pas ici le lieu d'appeler à mon tour l'attention du lecteur sur cette méthode facile, mais un peu perfide du traducteur, que je ne veux appeler ni un art, ni un artifice, mais qui consiste à tronquer les textes selon les nécessités de la cause, et à arranger les passages conformément à la fantaisie ou à la commodité de chacun, *Confingi ad libidinem quæ cui commodum*, comme disait Politien. C'est un procédé dont j'aurais fort à me plaindre, et il ne m'a été épargné dans aucun des paragraphes que mon vérificateur écossais a jugé à propos de citer, pour tenter d'exprimer, à l'aide de phrases tordues, un venin qui ne se trouvait pas dans la pensée de l'auteur, ou pour en élaguer tout ce qui eût gêné sa critique. Cette manœuvre me remet en mémoire certains jardiniers fantasques, lesquels, par des rigoles détournées, amènent l'eau sur la plante spéciale dont ils veulent forcer la végétation, et laissent tout le reste languir, sans soin, sous la sécheresse.

En général, mon contradicteur me paraît avoir presque toujours méconnu le caractère familier de ces relations à la fois politiques et privées dont les fastes de la diplomatie offrent, il est vrai, de rares exemples. Tantôt, pour rapprocher méchamment Smithfield et Carlton-House, il fait une grosse affaire d'une plaisanterie de *post-scriptum*[2];

[1] It was honoured, he informs his government, by the presence of all the ministers, and even of the lord mayor (p. 524).

[2] We are compelled to place the good breeding and the good sense of M. de Marcellus on the same level as his veracity, as we find in another passage of this correspondence that he thought it incumbent on him to report for the information of his most Christian Majesty's government the fact that a sudden rise had just taken place in the price of wives at Smithfield-Market..... we are tempted to class his recollections of Carlton-House and Smithfield on the same head (p. 527).

Digitized by Google

tantôt, en m'objectant une redite du Roi Georges IV, il oublie que j'ai placé en regard, pour la réfuter, la magnifique improvisation de M. Canning à Liverpool en 1812; et que lui-même, le *Scotch-Reviewer*, il a usé d'une bien autre malice, en rappelant, sans nécessité, ce qu'il nomme *le chef-d'œuvre des invectives* de Lord Brougham [1]. Et heureusement que, tout préoccupé des points d'histoire, il fait peu de cas des réminiscences scolastiques, sans quoi il se serait, sans nul doute, scandalisé de l'incorrection typographique de quelques mots anglais ou allemands, et surtout d'une erreur de prote, qui fait attribuer par M. de Chateaubriand à Catulle un vers d'Horace. Certes, M. Canning lui-même eût été plus sévère en pareille rencontre; car, au milieu des citations latines dont ses harangues et sa conversation abondaient, il n'entendait pas raillerie sur les confusions d'auteur et les altérations de texte. Mon adversaire et lui ne doivent pas être sortis du même collége. Je me hasarde à le conjecturer, puisqu'il m'est interdit de connaître son nom; mais, au mépris qu'il témoigne envers les Géorgiques, à son humeur contre les épanchements de M. Canning, qu'il qualifie d'Eglogues [2], on voit bien que l'amour de Virgile, l'élégance du langage et l'observation des règles de l'urbanité ne sont pas les fruits qu'il a retirés de ses études.

Je me résume, et je passe exprès sous silence les allégations réitérées de manque de *dignité*, d'*éducation*, de *moralité politique*, et de *bonne foi* [3], que je partage d'ailleurs, sous la plume amère de mon commentateur, avec M. Canning et M. de Chateaubriand, car, au risque de se contredire, il a mêlé dans ses accusations les deux grands ministres et leur humble intermédiaire.

Pour ce qui me regarde, je demande la permission de ne pas m'attirer une seconde fois de tels reproches en y répliquant, et de me souvenir que M. de Chateaubriand m'a donné l'exemple, ou même imposé la loi de cette réserve, dans la lettre où il me dit : « Je parlerai des injures de ce radical avec ces convenances, et ce ton de la bonne compagnie dont un Français ne s'écarte jamais. » (*Polit. de la Rest.*, p. 169.)

[1] A master-piece of invective (p. 519). — M. Brougham delivered one of the most splendid and intemperate orations of his whole parliamentary career (p. 521).

[2] The termination of this Brompton eclogue was a strange and abrupt one, the Minister whose overwrought nerves had sought relief in the Georgics that morning, exclaimed in a voice of thunder... (p. 520).

[3] Impertinent levity and bad faith with which the transactions were conducted (p. 527).— Strange absence of judgment, temper, and moderation of M. Canning (p. 518).—Want of political morality of M de Chateaubriand (p. 527). —Insatiable vanity and ambition of that singular personnage, p. 513 —So low an impression of the wisdom, the dignity and the good faith of the personages who figure most conspicuously in these curious pages. (p. 530).

Digitized by Google

Je ne prétends pas non plus défendre sur tous ces points la mémoire de M. Canning contre son compatriote; elle se protège assez d'elle-même : et il est de ces attaques que repousse, sans auxiliaire, leur simple énoncé. Je dirai seulement que si le Ministre britannique ne présente pas encore dans mon livre la grande figure qu'il porte aujourd'hui dans l'histoire, c'est que la haute position qu'occupait M. Canning à Westminster échappe à la nature des confidences épistolaires, et qu'une correspondance intime en est un miroir mort, pour ainsi dire, bien insuffisant en tout cas, pour reproduire l'éloquence vivante du Parlement.

Je crois néanmoins, en plus d'une circonstance, avoir rendu pleine justice à la prépondérance naissante du « puissant ministre » (*Polit. de la Rest.*, p. 382), et je ne pense pas m'être jamais montré, en parlant de sa personne, peu reconnaissant de la familiarité dont il m'honorait. Ce n'est pas nous qui avons essayé de rabaisser son mérite ou de déprécier son caractère quand il combattait nos projets; ce n'est pas nous qui avons dit de lui tout ce que répète la note du critique d'Édinbourg; ce n'est pas nous, enfin, qui avons prononcé cette phrase célèbre, mais dont heureusement la langue française ne peut qu'atténuer la virulence.

« Il nous donne le plus incroyable exemple de monstrueux abandon » de principes, dans le but d'arriver aux emplois, que l'histoire uni- » verselle des tergiversations politiques puisse offrir[1] ». (Brougham. *Séance à Londres de la Chambre des Communes du 15 avril 1823*). Et tandis que ces paroles outrageuses, où la *Revue d'Édinbourg* peut reconnaître la verve mordante d'un talent qui lui fut dévoué, retentissaient sous les voûtes de Westminster, la tribune française faisait entendre celles-ci :

« On a fait des vœux contre nous, souhaitons la prospérité à toute » puissance avec laquelle nous conservons des relations amicales. On » a osé élever la voix contre le plus sage des Rois et son auguste fa- » mille ! Qu'avons-nous à dire du Roi d'Angleterre, sinon qu'il n'y a » point de prince dont la politique soit plus droite et le cœur plus » généreux. Point de prince qui, par ses sentiments, ses manières et » son langage, donne une plus juste idée du monarque et du gen- » tilhomme ? On a traité avec rigueur les Ministres français ! je con- » nais les Ministres qui gouvernent aujourd'hui l'Angleterre. Ces per- » sonnages éminents sont dignes de l'estime et de la considération » dont ils jouissent. J'ai été l'objet particulier des insultes ! qu'im-

[1] A specimen, the most incredible specimen of monstrous truckling for the purpose of obtaining office, that the whole history of political tergiversation could furnish.

Digitized by Google

» porte, si vous trouvez, messieurs, que je les ai méritées pour avoir » bien servi mon pays. » (M. de Chateaubriand. *Séance, à Paris, de la Chambre des Pairs du 30 avril* 1823.)

Quant à M. de Chateaubriand, j'aurais souhaité, il est vrai, que le réviseur d'Édinbourg ne l'eût pas, à ses risques et périls, exclu, par un seul trait de plume, du rang élevé qu'il occupe, sans contestation, parmi les *serviteurs politiques de la couronne de France*[1]. Mais la renommée du dominateur de la littérature moderne peut aussi se passer de mon secours; et, avant de se lancer contre ce colosse, peut-être la *Revue d'Édinbourg* aurait-elle bien fait de se recueillir un moment dans son passé, et de se ressouvenir (*Remember!...*), car elle n'a pas toujours été heureuse dans ses assauts contre le génie; on pourrait, en remontant avec elle vers les âges, raviver les blessures que lui fit, à son début, un barde anglais maltraité; elle en porte encore, si je ne me trompe, les cuisantes cicatrices.

Trève à ces récriminations. Terrassé ou vainqueur, j'ai hâte, après la lutte, de tendre la main à mon antagoniste, et comme à ses injures il a bien voulu entrelacer parfois quelques éloges, je ne veux pas être en reste avec lui. Ainsi donc, sans lever la visière de son casque, je vais essayer de le faire briller quand il a cherché à m'éteindre, et de le grandir quand il m'a rapetissé. Pour cet effet, je lui fais, en terminant, l'hommage, non pour désarmer sa colère, mais pour rendre justice à son talent, de la traduction suivante de son remarquable tableau de la Restauration; il l'a tracé comme préambule à sa censure, et bien que tout n'y soit pas de mon goût, on le devinera sans peine à plus d'un trait en le lisant, je lui promets d'avance de ne point en altérer volontairement les couleurs.

« M. de Chateaubriand a fait observer quelque part que le gouver- » nement de Louis XVIII était le meilleur temps d'arrêt de la France » sur la pente des révolutions. »

Ne changeons rien au texte. M. de Chateaubriand, malgré ses rancunes politiques, n'a pas restreint sa réflexion au règne de Louis XVIII; il l'a étendue au règne de Charles X: et il a dit dans l'*Histoire du Congrès de Vérone*, que « cette Restauration tant oubliée était notre meil- » leur temps d'arrêt sur la pente des révolutions. » (*Polit. de la Rest.* p. 53.) C'est ainsi qu'il s'exprimait sur ces quinze années, en ajoutant avec Tacite, *longum vitæ humanæ spatium*. Je continue à traduire.

« La justesse de cette remarque est démontrée par l'impartialité » des temps à mesure qu'ils avancent, et par l'expérience faite de » vicissitudes plus déplorables. Aujourd'hui, les quinze années de

[1] Although whe cannot place M. de Châteaubriand in the first rank of the political servants of the crown of France, this private and authentic correspondence is extremely caracteristic (p. 512).

Digitized by Google

» la Restauration méritent d'être citées comme une ère qui promet-
» tait extraordinairement; et nous n'en pouvons que mieux regret-
» ter la bigoterie et les folies qui hâtèrent sa fin si malheureuse et
» si prématurée.

» Le gouvernement de la Restauration française avait su réunir les
» talens variés et abondans de plus que d'une seule époque. Parmi
» ses premiers serviteurs et conseillers, les traditions élevées, les
» grands noms, les manières polies de l'ancienne cour de France se
» perpétuaient quand le duc de Richelieu et le duc Mathieu de Mont-
» morency présidaient à ses conseils. Il faut y joindre la prudence
» d'homme d'État de M. de Villèle, le jugement de M. de Serre, le
» brillant et l'éloquence de M. de Chateaubriand. La Chambre des
» pairs héréditaire par son rang, et indépendante par sa position,
» renfermait tous les personnages éminents dans le service civil ou
» militaire de l'Empire comme du parti royaliste. La Chambre des
» députés était alternativement dominée par l'austère gravité de
» M. Royer-Collard, et par la véhémente éloquence de Manuel ou du
» général Foy. Les écoles regorgeaient sous l'enseignement et la
» faconde des premiers penseurs du siècle.

» Guizot invoquait le génie de l'histoire philosophique et du gou-
» vernement constitutionnel : Victor Cousin rallumait parmi les
» concitoyens de Descartes les traditions sublimes mais presque
» éteintes de l'école de la philosophie idéale. Villemain donnait une
» vie nouvelle à la critique littéraire; tandis que Thierry, Thiers et
» Mignet commençaient leur carrière par le récit de ces mêmes ré-
» volutions dont l'influence s'accroissait sous l'énergie et l'exactitude
» de leur langage.

» La poésie elle-même renaissait encore sur le sol de la France de-
» venu si prosaïque. Lamartine, dans ses vers méditatifs, ouvrait une
» source de sentiments qu'aucun de ses concitoyens n'avait tentée
» jusqu'alors. Casimir Delavigne et Victor Hugo donnaient une cou-
» leur romantique à la poésie lyrique renouvelée : et Béranger, le
» plus national des écrivains français depuis Lafontaine, trouvait,
» dans la légère mélodie de ses chansons, l'art de faire vibrer les
» cœurs du peuple. Mais pourquoi rappeler ces souvenirs, vieux à
» peine d'un quart de siècle? Nous ne saurions retracer dans les cho-
» ses humaines un revers de fortune plus énigmatique que celui de
» cette courte et brillante période. ». . . . . .

. . . . . .

Fas est et ab hoste doceri.

COMTE DE MARCELLUS.

Digitized by Google

LITTÉRATURE.

LES QUATRE SOLITUDES.

(Suite.*)

(*Reproduction et traduction interdites.*)

II.

TOLÈDE. — 1841.

Jersey, Oak-Cottage, juin 1848.

Plus de vingt-cinq années avaient passé depuis la chute de l'Empire. Ceux qui, alors, étaient à leurs débuts, avaient désormais atteint les grands plateaux de la vie, et déjà il ne tenait qu'à eux de mesurer du regard l'autre partie de la route, ses aspects sévères, ses descentes prochaines et rapides, comme le voyageur, arrivé du lac Majeur et des bords du Tésin au sommet du Saint-Gothard, voit apparaître devant lui les perspectives nouvelles et tristes qui l'attendent, en ayant encore sous les yeux les champs de l'Italie.

Dans ce laps orageux des années et des empires, bien des révolutions, bien des monarchies avaient passé sur la France. Le hasard des vicissitudes publiques s'était plu à réaliser dans ma carrière quelques-unes

* Voir le présent volume, p. 74.

Digitized by Google

des pensées de ma jeunesse. L'action rapide de nos institutions m'avait donné une place dans les affaires de mon pays. Mais les épreuves de cette existence agitée, la fragilité visible de tous nos établissements, et les pénibles sujets de méditation qui s'offraient aux regards attentifs de toutes parts, avaient laissé en moi une vive empreinte. Tout en ayant foi encore dans une foule de sentiments et d'idées qu'affaiblit dans l'âme trop souvent l'expérience de la vie, mon esprit était fatigué et découragé; découragé profondément, à l'égard du premier des intérêts de ce monde : la patrie, ses lois, ses destinées, l'avenir inconnu et sombre qui nous attendait. Serviteur dévoué de la monarchie représentative, y voyant la loi générale du siècle, la nécessité particulière des Français et leur plus cher orgueil, j'avais le malheur de croire ce beau et difficile régime, plus difficile que jamais par l'effet de la révolution de 1830, dans l'état des institutions et de la société, à moins d'un perpétuel miracle de la sagesse publique qui ne se produisait pas. C'était avoir le destin de l'homme assis à un banc de rameurs, qui continue à lutter fidèlement, sans espérer que le courant soit vaincu. « La France, fut-il dit un jour, dans une cir-
» constance solennelle, à l'une des deux chambres, ne sait pas de
» combien près elle côtoie l'extrême désordre ! » En effet, elle ne le savait pas! Personne ne le savait. Celui même qui parlait ainsi croyait l'habile et sage prince qui régnait sur la France, destiné à terminer pacifiquement, sur le penchant de tous les abîmes, sa longue et intrépide carrière. Cela même était trop compter sur la fortune! Ce Roi selon la volonté du pays était réservé aux mêmes catastrophes que le Roi selon la loi des siècles. Louis-Philippe devait passer du trône à l'exil comme Charles X, et plus rudement. Contre lui, la révolution qui l'avait couronné prenait l'offensive avec assurance et avec furie. C'est ainsi que cette fatale puissance respecte les pouvoirs qu'elle a faits, et que la démocratie comprend les institutions qu'elle a voulues! Elles ont raison toutes deux. Livrées à elles-mêmes, sans contrepoids et sans barrières, elles n'ont qu'une mission dans le monde et qu'un génie, c'est de détruire. L'erreur serait d'imaginer que les maximes de la première et les passions de la seconde pussent être jamais des instruments pour fonder.

Je venais d'être nommé à l'ambassade d'Espagne, après avoir longtemps décliné l'honneur de ce très-grand poste. Mes objections, nombreuses et diverses, avaient dû s'incliner devant les ordres réitérés du Roi, d'accord avec le vœu pressant d'une Reine et d'une mère pour me faire un devoir d'aller couvrir du nom de la France, et, s'il le fallait, de la personne de son représentant, le trône de la jeune souveraine des Espagnes, contre les périls que les luttes sanglantes des partis jusque dans le palais, et des vues possibles d'usurpation mili-

Digitized by Google

taire feraient courir à son autorité, ou même à sa vie. C'était au lendemain de l'orage de 1840, dont les contre-coups avaient été dans la Péninsule le renversement de la reine-mère, l'avènement d'un pouvoir nouveau et suspect, plus récemment une révolte du parti modéré, formidable et vaincue. L'obéissance me fut rendue plus facile par les perspectives qu'il m'était permis d'attacher, dans l'intérêt du sang de Louis XIV et pour le maintien de son ouvrage, à la question du mariage, dont le monde politique commençait dès lors à se préoccuper. Si incertain que fût ce lointain avenir, il opposait un grand but à la vive douleur de m'éloigner des affections de la patrie, et peut-être de ses dangers, même pour la servir.

C'est entre toutes ces pensées que la nombreuse ambassade qu'il plût au Roi de constituer, avait quitté Paris. Elle se réunit à Bayonne, partit pour la frontière, et se trouva bientôt transportée à Saint-Jean-de-Luz, sur les bords de la Bidassoa, en face de Fontarabie, près l'île des Faisans, parmi les souvenirs partout vivants du traité des Pyrénées! L'œuvre de Mazarin était si grande, qu'elle avait résisté, depuis bientôt deux siècles, à toutes les révolutions. Les changements produits par l'abolition de la pragmatique de Philippe V, l'abandon de la loi salique et le rétablissement du droit antérieur, ajoutaient aux difficultés de la France et de ses organes, en laissant subsister le but: l'union des deux peuples, par le maintien de princes du même sang sur les deux grands trônes de l'Occident.

Cependant, nous ne nous lassions pas de contempler le spectacle déployé à nos regards: partout, en face de nous, cette chaîne de monts altiers dont les premiers étages grandissaient à la vue, de moment en moment; en avant, et pour ainsi dire au-dessus de nos têtes, le pic extraordinaire des Trois Couronnes, dont le triple front rappelle les trois royautés de la maison souveraine par qui il ne devait plus y avoir de Pyrénées; près de nous, la mer, aux flots mugissants qui accompagnaient de leur solennelle harmonie le cours silencieux de nos pensées; à nos pieds, ce fleuve, célèbre à l'égal du Scamandre ou du Simoïs, chétif autant qu'eux, plus rapide, et roulant ses eaux, comme une perpétuelle et mouvante barrière, entre les deux empires.

C'était là qu'avec la prescience du génie, le grand ministre avait, quarante ans à l'avance, ordonné l'avenir. C'était là que le grand Roi, dans tout l'éclat de sa jeunesse et de sa puissance, était venu en personne sceller par son mariage les plans de Mazarin, pour en léguer à ses héritiers l'honneur et le fardeau!... Pourquoi ne peut-on passer indifféremment aux lieux que les grands hommes ont empreints de leurs souvenirs? Ils semblent y avoir laissé une trace visible et presque quelque chose d'eux-mêmes. On éprouve la même impression d'admiration et de respect que si on se trouvait tout-à-coup en leur présence.

Digitized by Google

Le dernier siècle a eu beau dire et beau faire : l'homme ne meurt pas!

Enfin, le pont de la Bidassoa s'ébranla sous nos pas. Nous étions arrivés à ce point où confinent les deux états, où, pour le voyageur, cesse la patrie ! Notre escorte française, et les troupes espagnoles, qui nous attendaient sur l'autre rive, échangèrent le salut des armes. Ce fut chez chacun de nous un saisissement inexprimable. L'émotion de tant de grands souvenirs se confondit avec celle de nos adieux à la France, à ses enseignes, à ses soldats, aux autorités bienveillantes et empressées qui la représentaient auprès de nous. C'en était fait! Nous foulions la terre de Philippe II, les provinces bascongades, le pays des Cantabres. D'autres drapeaux, une autre armée, une autre langue, d'autres costumes, d'autres habitations, d'autres aspects nous environnaient, sans aucune des transitions, sans aucun des mélanges qui partout ailleurs accoutument l'esprit à ce saisissant passage d'un empire à un autre. Irun, la ville frontière; Saint-Sébastien, et son rocher aux vues magnifiques, avec ses salves lentes et retentissantes, que se renvoyaient longuement, d'écho en écho, la cité à la montagne et la montagne à la cité; Tolosa, la vieille capitale des Guipuzcoans; tous les villages enfin, tous les monastères, toutes les abbayes, tous les châteaux-forts, étalaient à nos yeux les murs noirs de siècles, les grilles de fer dramatiques, les pannonceaux héréditaires, les balcons romanesques. Partout se montrait à nous, au fronton des églises, sur la façade des hôtels-de-ville, dans les armoiries sculptées des Hidalgos, dans les enseignes des commerçants, aux barreaux historiés des fenêtres, l'écusson guerrier de nos aïeux, de nos princes, de la monarchie constitutionnelle de 1814, que le voyageur français trouve gravé glorieusement par les alliances ou par la victoire sur tous les monuments et dans tous les palais de l'univers, depuis les profondeurs de l'Ecosse jusqu'aux champs de la Palestine, depuis les confins de l'Asie jusqu'aux extrémités de l'Amérique, et qui est proscrit, depuis la date fatale du 13 février 1831, sur son territoire natal, qui l'est au nom de la haine vraie ou supposée des fils pour la mémoire de leurs pères, des citoyens pour le passé de leur pays! Le voilà de tous côtés autour de nous... Ce n'est donc plus la France! Étrangers, nous sommes parmi les étrangers. Tout nous le rappelle; et plus que tout, les hommages qui nous environnent, les harangues qui nous accueillent, les paroles qu'il faut répondre. Nos cœurs sont doublement émus du trouble involontaire d'avoir quitté la patrie et de l'honneur de la représenter!

A cette époque, la fille de Ferdinand VII et sa sœur, violemment séparées de la reine Christine par les événements de Valence et de Barcelone, et encore enfants toutes deux, étaient restées seules dans le palais des Rois, comme une faible et touchante image de la royauté, qui se défendait par le respect des peuples contre les entreprises ex-

Digitized by Google

trêmes des progressistes victorieux, si, en effet, de semblables entreprises faisaient partie de leurs desseins. Elles se trouvaient confiées, avec toute la monarchie espagnole, à la garde d'un officier de fortune que la reine Christine avait fait duc de la Victoire, et qu'un tumulte de place publique avait fait régent du royaume au lieu et place de sa souveraine. Une coterie bruyante, qui passait pour se confier à une grande alliance étrangère, était accusée par le parti modéré d'exciter le sujet tout-puissant à faire des pas de plus dans la voie de l'autorité souveraine. Ses journaux l'appelaient *le héros de cent et cent batailles;* lui-même, quelquefois par ses actes, quelquefois par l'emprunt littéral des discours d'inauguration du Consulat ou de l'Empire, avait entretenu, involontairement peut-être, cette accusation de travailler à compléter le parallèle. Résultat singulier et inévitable d'une exception gigantesque, d'être exposée à porter longtemps la perturbation dans les ambitions et dans les esprits! Il n'y avait plus de capitaine si obscur qu'il n'osât rêver une semblable fortune. Et quand il n'avait pas ce tort, la pensée des peuples ébranlée pouvait toujours le supposer.

Cependant, nous avancions, accueillis partout avec honneur, par les ordres du général Espartero. Après la sanglante levée de boucliers que les opinions conservatrices avaient hasardée prématurément au 7 octobre, sous la conduite de l'habile et brave général Concha, de l'intrépide et malheureureux général Léon, le gouvernement nouveau, tout victorieux qu'il fût, avait désiré l'arrivée de l'ambassade française, dans l'espoir de faire sortir de sa présence un témoignage de confiance, sinon d'assentiment, et par conséquent une invitation au désarmement des partis, un élément de force pour son pouvoir. Les autorités avaient l'instruction de nous témoigner tous les empressements.

Mais leurs intentions furent dépassées par les populations sur toute la route, dans les provinces basques plus qu'ailleurs. Aux honneurs officiels se joignaient partout le concours et les acclamations de toute cette Espagne monarchique, qui s'indignait du joug appesanti par deux puissances également impopulaires sur ce vieux sol, la révolution et ses alliés. Interprétant à son gré la pensée du souverain qui nous envoyait, l'Espagne saluait dans notre venue une promesse d'appui contre les idées d'usurpation qui avaient cours, disait-on, dans quelques états-majors. Peut-être allait-elle jusqu'à y voir le signal d'une restauration soudaine des droits et de l'indépendance de la royauté.

Comme il arrive chez ces électriques nations du Midi, l'impression avait été très-vive. A ce même moment, les conseils qui régissaient l'Espagne, décidèrent que le représentant de la France serait reçu à des conditions et dans des formes qui étaient contraires à toutes

Digitized by Google

les règles des monarchies, qui semblaient une usurpation sur la royauté espagnole, et qui, dans tous les cas, auraient été un abaissement pour les deux couronnes. Ces prétentions immédiatement repoussées par des notes successives que le cabinet de France crut devoir communiquer à toutes les puissances, et auxquelles toutes adhérèrent comme à l'expression fidèle des véritables maximes du droit public européen, les rapports avec le gouvernement que nous avions en face de nous restèrent suspendus, ce qui lui retirait sa meilleure chance d'apaiser les forces monarchiques et de les rallier par l'exemple du bon vouloir de la France. En attendant des instructions nouvelles, j'eus à chercher le lieu où elles pourraient, au milieu de l'excitation publique, nous trouver loin de Madrid, dans l'attitude d'une complète neutralité.

A Madrid, en effet, il était advenu que la grandesse, la magistrature, l'armée, l'Église, toute l'opinion conservatrice, c'est-à-dire l'Espagne même, avaient entouré de témoignages d'adhésion et de reconnaissance celui qui se trouvait investi du devoir de tenir en échec la politique révolutionnaire et ses divers conseillers. Comment oublier, dans cette foule illustre, deux grandes figures historiques, Castaños et Palafox, les héros de la guerre de l'indépendance, venant remercier, avec leur vaillance et leur loyauté castillanes, le gouvernement français, d'avoir défendu par ses maximes le trône des Espagnes, comme eux-mêmes l'avaient défendu par leur épée! Palafox, de la maison de Porto-Carrero, du même dévouement que le cardinal son grand-oncle aux Bourbons et à la patrie, soldat digne de nos soldats, qui s'était honoré dans l'histoire, en succombant héroïquement, à Sarragosse, devant Montebello et son armée, comme on s'honore en triomphant; Castaños, le doyen des guerriers de l'Europe, qui avait tout l'extérieur et tout le langage d'un véritable survivant de la chevalerie espagnole. Agé alors de quatre-vingt-six ans, mais blanchi et non plié sous la main du temps, l'entretien plein d'esprit, l'œil plein de feu, le sourire plein de cœur, toujours fier et intrépide, parlant de la France, qui l'avait élevé, avec tendresse et respect, de l'Espagne avec passion, avec orgueil, avec superstition, il se souvenait d'avoir été, lui aussi, Régent des Espagnes, sur le rocher de Cadix, pour sauver, rétablir et glorifier son Roi! De quel accent, et avec quelle effusion l'illustre vieillard rappelait qu'alors, toutes les fois que les ambassadeurs de l'Europe se présentaient devant lui, il faisait déposer leurs lettres de créance sur le trône vide, aux pieds du portrait de Ferdinand captif! Il mettait sa gloire à n'être pas suspect d'usurper sur son souverain absent[1].

[1] Le capitaine-général Castanos, duc de Baylen, vient de mourir quelques jours après le duc de Wellington, qui honorait en lui l'un de ses plus illustres compagnons. Il a reçu de sa souveraine et de sa patrie les mêmes honneurs que lord Wellington, de la Reine Victoria et de l'Angleterre.

Digitized by Google

Ces hommages de l'honneur espagnol à l'attitude et aux intentions de la France, avaient pour la situation, et pour tant d'Espagnols éminents eux-mêmes, plusieurs sortes de dangers. Je résolus de quitter Madrid, de visiter Aranjuez et Tolède, de faire un établissement peut-être dans la capitale de la nouvelle Castille, jusqu'à l'arrivée des décisions du gouvernement du Roi. J'eus soin d'emmener l'ambassade entière : le duc de Glucksberg qui débutait dans la carrière, et se fit remarquer, bientôt après, par la gestion des affaires de l'ambassade; M. Mercier, mêlé, depuis, à plusieurs négociations importantes; le vicomte de Coëssin, neveu du maréchal Macdonald; le marquis de Contades, gendre du général de Castellane qui commandait à Perpignan, plus tard député conservateur dans nos assemblées; le comte Werner de Mérode, beau-frère de M. de Montalembert, membre français de l'illustre maison qui a pour devise : « Plus d'honneur que d'honneurs »; le comte de Damremont, fils du général en chef de l'expédition de Constantine, qui était à Madrid avant nous, et avait assisté le chef de la légation dans les graves conjonctures qu'on venait de traverser; M. Pageot, enfin, que madame Pageot accompagnait. Chargé d'affaires de France, depuis la retraite du comte de la Redorte, il y avait près de deux années, dans la situation la plus difficile qui fût jamais, peu après ministre plénipotentiaire aux Etats-Unis, M. Pageot était destiné à se voir honoré, avant son départ pour l'Amérique, d'une mission qu'on est heureux de rencontrer parmi les souvenirs de ce temps; car elle est glorieuse, et sans précédents dans les annales de la diplomatie. C'était la déclaration formelle adressée aux principales puissances, que la France, dans la question du mariage, ne consentirait pas à ce qu'un autre qu'un Bourbon s'assît sur le trône espagnol. Personne n'était plus digne, par les services et par le cœur, de porter ces grandes paroles à l'Europe; personne non plus n'était plus capable de les faire entendre à des interlocuteurs tels que lord Aberdeen, le comte de Bulow, le prince de Metternich. Par cet acte, le Roi Louis-Philippe montrait une égale préoccupation du repos et de la dignité de l'Espagne, des intérêts de la France et des devoirs du sang dont il était issu. C'était laisser après soi un grand exemple et un grand titre de gloire.

Nous étions dans les derniers jours de décembre. Un soleil radieux prolongeait la magnificence de l'automne jusque sur ces extrêmes confins de l'hiver. Nous visitâmes Aranjuez, sous l'escorte de sa milice nationale tout entière, troupe civique à la fois dévouée et superbe, qui par son uniforme nous rappelait la patrie, et qui était venue, dans son ardeur, à plusieurs lieues au devant de nous. Tout ce Versailles castillan, où le souffle de l'Italie et celui de la France

Digitized by Google

semblent partout se confondre avec le génie espagnol, nous intéressait et nous charmait. On sent planer sur l'élégante et vaste création d'Herrera, le génie ouvert, libre, ami des arts, ami des nobles et poétiques jouissances, qui sied à la patrie de Cervantes, de Lope de Vega, de Calderon, et qui a distingué éminemment la maison de Bourbon, noble type de l'esprit français. Il respire, en ce beau lieu, dans l'air de splendeur et de vie que les travaux des derniers règnes ont répandu à travers les palais, les fabriques, les cascades, les fontaines, les jardins. Quand on a vu l'Escurial, on croit passer de l'empire de Philippe II aux temps de Charles III, de Louis XIV, des Médicis.

Le lendemain, nous partîmes au lever du jour pour Tolède, escortés toujours de la vaillante et fidèle milice nationale. Elle voulut nous accompagner jusqu'en vue de la vieille capitale de la Castille. Nous arrivâmes ainsi en sûreté au terme de notre course. Là aussi, la population, déjà prévenue, s'était levée pour nous recevoir, et toutes les autorités marchaient à sa tête. La milice belliqueuse et magnifique, les troupes, le général en chef, vaillant officier, et son état-major, témoignaient des mêmes empressements. Les acclamations de la foule, encore mieux que cet appareil, nous souhaitaient la bienvenue. Qui eût dit à ce peuple, trente années auparavant, au milieu des fureurs et des ravages de sa résistance désespérée, que les représentants de la France seraient ainsi reçus un jour? On sentait l'influence de la politique régulière qui, depuis Louis XIV, aplanit les Pyrénées, à la place de celle des révolutions qui forcément les élève.

Ainsi, j'avais voulu voir, je voyais Tolède, et Tolède est l'un des plus curieux spectacles, l'un des panoramas les plus saisissants que l'esprit puisse concevoir, en même temps que l'une des plus nobles cités, l'une des plus imposantes qui soient sorties des mains de l'histoire, c'est-à-dire des mains de Dieu et des hommes.

Tolède déploie les longues spirales de ses rues séculaires et le triple étage de ses monuments sans nombre, sur les flancs escarpés et au sommet d'une sorte de vaste roc, ou plutôt de promontoire gigantesque, majestueusement élancé du milieu d'une profonde déchirure du plateau des Castilles, au fond de laquelle court, en grondant, à travers un lit de rochers aigus, comme un torrent des Alpes ou des Pyrénées, le Tage en furie.

Le Tage, en arrivant à ce ravin sauvage qu'il semble creuser, et où il va rouler ses eaux, encaissé entre deux murailles colossales, rencontre l'obstacle de ce large pic, s'arrête, mugit, le bat de ses flots, puis le tourne, l'enveloppe, l'assiége, en fait, presque de tous côtés, une île inaccessible. La grande cité dont il baigne partout le pied, dont il trace l'enceinte et anime le site sévère, la *Cité impériale*, car elle porte ce titre, semble contempler, muette et immobile, du

Digitized by Google

haut des gradins de son amphithéâtre, le *Roi des fleuves*, comme dit l'Espagne, son vaste contour, ses chutes bruyantes, ses colères contre les écueils écumeux qui l'affrontent, le vif éclat de sa nappe éblouissante, les mille éclairs de ses bonds innombrables. Elle se complaît à ce spectacle éternel de le voir, au plus profond de ce lit tourmenté, s'attaquer sans cesse à ses fondements, s'y heurter à grand bruit, et lui offrir tout ensemble la décoration d'une vaste écharpe d'argent illuminée de tous les feux du jour, l'intérêt d'une forte et poétique barrière, le charme d'un sauvage et perpétuel concert. Sur l'autre rive se dresse, en face de la ville, comme une contrescarpe bâtie par des géants, le mur de granit dont les vives arrêtes et l'immense hauteur, formeraient seules un spectacle extraordinaire, s'il n'y avait quelque chose de plus extraordinaire encore, c'est la ville même. En vous voyant séparé d'elle par ce lit de torrent si abrupte et si profond, vous étiez près de la croire inabordable, quand, à vos yeux, est apparue, tout à coup, dans le fond de la scène, au tournant du ravin immense, légèrement élancée dans les airs, l'arche du pont d'Alcantara, qui rapproche les deux côtés contraires de l'abîme, tous deux solennels, mais l'un droit et nu, l'autre bâti, vivant, chargé de souvenirs et de monuments. Vos regards s'arrêtent étonnés. Vous êtes saisis d'admiration et de respect.

C'est là, en effet, que se déploie, dans sa magnificence, la vieille capitale des Espagnes, avec ses minarets d'autrefois que la croix surmonte, ses flèches, ses tours, ses remparts, ses palais, ses monastères, ses églises sans nombre, constructions tour à tour anciennes et modernes, élégantes et sévères, par qui revivent ensemble, avec toutes les architectures, toutes les dominations et tous les âges de la nation espagnole. Il en est de flamandes, d'italiennes, de mauresques, de gothiques, de romaines. Les mauresques et les gothiques dominent. Mais, d'un coup d'œil, vous embrassez le cours entier de l'histoire, depuis le palais de Dioclétien, que vous apercevez à vos pieds, jusqu'à celui des Rois sarrasins qui brille plus haut, jusqu'à l'Alcazar de Charles-Quint qui règne au sommet. Il règne, dis-je! car il est assis à cinq cents pieds au-dessus de vos têtes, au plus haut de la cité; et, à la distance où nous sommes encore, il ressemble à une couronne gracieuse et superbe, qui dessine dans l'azur du ciel, comme autant de riches fleurons, ses dentelures suaves et ses nobles lignes. Non! on ne peut se lasser d'admirer ces aspects inattendus et magiques; on dirait les annales mêmes du grand peuple chez qui nous sommes. De Trajan à Pélage, des califes aux empereurs, des conquérants de l'Amérique aux ardents souvenirs de la guerre de l'indépendance, tous les temps se dressaient devant nous, vivants et immortels.

Pour mieux parer la scène de tous les enchantements, nous avions

Digitized by Google

un ciel sans nuages, un soleil radieux, une journée enfin resplendissante comme celles de l'été, dans ce cœur de l'hiver où nous étions. Ce n'est pas que le froid ne se fasse point sentir dans cet heureux climat: l'extrême hauteur du plateau des Castilles, qui est le plus élevé de l'Europe, le rend âpre souvent; il ne l'était pas à ce moment, et la beauté du jour, s'ajoutant à la beauté du lieu, nous jouissions sans mélange de la pompe inexprimable qui se déployait autour de nous. Nous aurions facilement oublié toutes les rigueurs du temps, s'il y avait eu, ce jour-là, quelque chose à oublier.

Nous étions arrivés au pont d'Alcantara, œuvre tour à tour de Nerva, des princes arabes, des Rois catholiques. Nous admirions déjà, sur l'autre rive, les tours séculaires qui auraient à redire tant de combats contre l'infidèle, tant d'efforts héroïques, tant de martyres sublimes, tant de Rois superbes! Nous étions debout sur l'arche audacieuse. Nous avions suspendu la marche, ou plutôt le vol de nos mules frémissantes, qui mêlaient le bruit de leurs mille grelots aux mille voix du Tage. Comment passer, sans contempler à nos pieds le cours magique de cet enfant des monts de l'Aragon, se précipitant, à travers tous les accidents de son cours, pour traverser l'Espagne entière, la relier avec le Portugal, charmer Lisbonne, et se perdre, sous les yeux des descendants du Camoëns et de Vasco de Gama, dans l'Océan qu'ils surent si bien assujétir et chanter!

Enfin, nous reprîmes notre course, à l'appel strident des Zagals et de leur chef; nos mules impatientes, lancées à l'assaut du rocher, comme si elles allaient tout briser, l'escaladèrent, en quelques moments, à travers les flots pressés et curieux des Tolèdans: nous étions au milieu de la place d'armes monumentale et imposante, théâtre autrefois des entrées royales, des combats judiciaires, de ce grand duel, sous l'œil du Roi Alphonse VI, pour le choix du rituel romain ou du rituel national, c'est-à-dire Mozarabe, et cher, à ce titre, au patriotisme tolédan. Là nous attendaient la cour royale, les autorités civiles, le clergé, les harangues des corps, un peuple immense, un immense cri en l'honneur du trône espagnol et de la France. Ce ne furent que discours monarchiques et enthousiastes, espérances impatientes, provocations intrépides. La manière dont retentissaient autour de nous, résolus et exaspérés, les cris de: *Vive la reine! vive la France! vive l'ambassade française!* s'accordaient avec tout ce que nous avions vu et entendu depuis le passage des Pyrénées. C'était à se demander déjà, si, à tout prendre, dans Madrid, en face de ce gouvernement revêtu de tout l'appareil de la puissance, nous ne serions pas mieux prémunis contre les excitations et les entreprises auquelles il nous était interdit de nous associer. Comment, d'ailleurs, ne pas redouter, pour le parti modéré lui-même, des entraînements prématurés! Tel

Digitized by Google

était ce royaume des Espagnes dont on jugeait si mal au dehors, qu'on croyait révolutionnaire, et que les idées révolutionnaires, leurs partisans et leurs alliés indignaient! Le représentant de la France, en changeant de place, ne faisait que changer d'adhésions éclatantes et de glorieux périls.

Nos devoirs remplis, nous eûmes hâte de nous dérober à tous les empressements, d'achever notre course à travers les rues escarpées, étroites et tournantes de la cité, qui sont aussi un vestige des dominations orientales. Les abbayes, les couvents, les manoirs antiques, les résidences des grands, les hôpitaux, ces palais des pauvres dans les sociétés chrétiennes, les institutions enfin de toute nature bordaient la haie de tous côtés, des profondeurs de la ville, jusqu'au parvis de la basilique de Dieu, jusqu'aux portes du palais des Rois, en nous laissant toujours plus surpris que le charme des détails pût répondre partout à la majesté de l'ensemble. Le mouvement et le bruit d'une réception devenue officielle n'avaient pas réussi à nous distraire de tout ce qui frappait nos regards, plus que ce peuple bienveillant et fier, qui rend par sa fierté sa bienveillance plus chère, ne réussissait à nous faire perdre de vue les siècles morts de son histoire qui revivaient dans chaque pierre autour de nous.

On ne peut dire en quelques lignes à quel point Tolède rassemble tous les souvenirs, résume toutes les gloires des annales espagnoles. Colonie romaine au temps d'Auguste, et illustrée auparavant par ses luttes opiniâtres contre le peuple-roi, à l'instar de Sagonte et de Numance, comme elle le fut plus tard par ses luttes contre les Sarrasins pendant trois cents ans d'une servitude héroïque et indomptée, comme elle l'a été plus récemment par ses résistances contre nous; associant de tous côtés les vestiges du règne des Césars et les monuments du génie arabe aux merveilles du moyen-âge et de la renaissance; capitale de la monarchie des Wisigoths à l'origine de la chrétienté, plus tard d'un royaume sarrasin dans l'empire immense des califes de Damas, de l'empire espagnol enfin, à l'époque où il s'appela la monarchie universelle et où le soleil ne se couchait pas sur ses domaines; siége, dans les temps barbares, de ces grands conciles qui représentaient à la fois la religion, la politique, la civilisation, et chef-lieu primatial du royaume catholique depuis lors, comptant parmi ses pontifes suprêmes le cardinal Cisneros, le cardinal Ximenez, le cardinal Porto-Carrero, le cardinal de Bourbon, les noms les plus mêlés aux événements de l'histoire; étalant autrefois dans ses églises et dans ses palais les plus beaux chefs-d'œuvre de l'école espagnole, et conservant encore les plus riches trésors de l'Amérique convertis par une piété fervente, en offrandes à Dieu et à ses saints, elle a donné aux lettres le génie de Garcilasso de la Véga, aux arts les prodiges

Digitized by Google

de ses armes célèbres qui firent l'admiration et l'envie de tous les guerriers du monde, à la grandeur du nom Espagnol le règne de Charles-Quint, à la mémoire des libertés féodales, pour ceux que charment encore les viriles communes du moyen-âge, l'héroïsme de Jean de Padilla et de doña Maria de Pacheco! Où trouverait-on nulle part une légende plus remplie?

On la lit en quelque sorte gravée tout entière dans la liste des fondations charitables, pieuses et guerrières de leurs auteurs; dans les richesses fabuleuses des églises où se conserve, avec le souvenir de tout ce qui a passé d'illustre sur cette terre, la pensée invariable de toutes les générations; plus encore, dans quelques monuments entre tous où on se sent pour ainsi dire face à face avec l'histoire de la cité et de la nation même. L'Alcazar, qui plane, comme un nid d'aigles, avec ses grandes et harmonieuses proportions, sur la contrée entière, depuis les montagnes de l'Escurial et de Somo-Sierra célèbres dans l'histoire, jusqu'à celles de la Manche, illustrées par le prince des romanciers, mieux que n'eussent fait les rois et les conquérants, l'Alcazar a eu le sort de cette race de Charles-Quint qui le fonda. La guerre de la succession l'a réduit à l'état de ruine, en sorte qu'au-dessus de cette ruine altière qui domine tout, on sent la main souveraine de Louis XIV, sous laquelle redescendirent, au niveau voulu par l'équilibre des puissances et l'indépendance des couronnes, les grandeurs excessives de la maison d'Autriche dans ses deux Empires.

Le couvent de Saint-Jean-des-Rois a l'air encore d'une mosquée égarée dans la métropole du royaume catholique, quoiqu'il étale à tous les yeux, comme des trophées de la vaillance espagnole, les chaînes que les Rois maures destinaient à leurs captifs. Lui aussi, il porte visiblement autant que l'Alcazar, d'autres traces plus récentes de l'action terrible de la France. Mais quelles différences entre les temps ou les hommes, et pour nous quelle leçon d'histoire! L'intervention de Louis XIV triompha, parce qu'elle était conforme au principe de la monarchie. Elle le perpétuait, en le renouvelant, sous l'empire d'une vacance faite de la main de Dieu, et en vertu des lois consacrées par les siècles. Aussi trouva-t-elle les cœurs et les bras de la nation espagnole ralliés au trône de Philippe V et de ses descendants. Celle où nous fûmes entraînés, il y a quarante ans aujourd'hui[1], arbitraire, offensive, offensante, ne pouvait que déchirer l'Espagne au lieu

[1] Cette date nous oblige de rappeler, pour toute la suite du récit, comme pour toutes les appréciations qui suivront, celles en particulier qui touchent à l'Espagne, que ces pages sont écrites en 1848, qu'elles se rattachent même presque toujours à des faits accomplis en 1841, et doivent, par conséquent, être jugées uniquement de ce point de vue.

Digitized by Google

de la régénérer, que l'exaspérer au lieu de la soumettre, qu'affaiblir et perdre celui qui l'avait voulue par cet excès de sa hardiesse et de sa force, au lieu de le fortifier et de l'agrandir. La première était la suite de longs desseins, d'antiques droits, d'une politique unie par tous les liens à l'état du monde. La seconde accusait une situation, violente à force d'être exceptionnelle. Voilà ce que la plus vive et la plus forte des intelligences ne mesura point, et ce qui enfanta ces conséquences contraires, d'un côté, le succès et la grandeur; de l'autre, le revers et la ruine. De là vient que, si le génie et la puissance du héros d'Arcole et des Pyramides lui permirent de tout tenter et de toucher à tout, sa destinée ne devait lui permettre, hors de nos frontières qui ne sont pas une barrière pour son empire, dans cette Europe entière qu'il parcourt en vainqueur, de rien fonder.

La cathédrale aussi montre à ceux qui la visitent la main de notre nation, mais comme il convient à un tel lieu, par les bienfaits de nos plus grands Rois. Là s'est constitué, de génération en génération, un trésor immense, par l'effet d'un trésor plus grand, la foi des siècles. Les présents de saint Louis, entre tous les autres chefs de la France, ont brillé, de tout temps, au nombre des magnificences les plus révérées. Blanche de Castille était venue chez nos pères pour unir, par l'empire de ses saintes vertus, les deux nations et les deux couronnes. Son fils pouvait-il ne pas tourner un regard reconnaissant vers les autels d'une telle mère et vers son berceau? On célèbre le reliquaire du saint et grand Roi, ou sa Bible à lettres d'or, à reliure de brocatelle, avec la même vénération que l'on fait voir le pilier consacré, près lequel la Vierge apparaissait, à Saint Ildefonse, il y a douze cents ans; avec la même ferveur qu'on s'incline devant le tableau qui expose au respect populaire le miracle du cardinal Cisneros, obtenant deux heures de soleil de plus, en faveur des Espagnols qu'il mène au combat, dans leurs campagnes d'Afrique devancières de toutes les nôtres, pour achever la victoire d'Oran! Bâtie par le premier des Rois catholiques, par l'antique Recarede, à l'époque du chaos du monde, reconquise par Alphonse VI sur les infidèles après de longs siècles d'efforts et de combats, terminée par Ferdinand et Isabelle quand tombait Grenade et apparaissait l'Amérique, la sainte basilique a vu se presser sous ses voûtes et autour de ses murailles les plus grands noms et les plus grandes choses de l'histoire, depuis la chute du monde romain jusqu'à nos jours. Partout, à tous les monuments que nous visitions, les dignitaires civils, ecclésiastiques, réguliers, qui nous étalaient les diverses merveilles, nous donnaient la joie de confondre sans cesse les souvenirs unis des deux monarchies. Mais en vain tentait-on de leur persuader qu'ils dussent tout attendre, pour le salut de la leur, de

Digitized by Google

Dieu et de l'Espagne. Ils revenaient toujours sur tout ce qu'ils se complaisaient à espérer aussi des exemples et du bon vouloir de la France.

Jamais je ne me lasserais de décrire, jamais non plus je ne me serais lassé de goûter les jouissances inattendues de cette journée, l'une de celles qui comptent dans la vie et jettent une ombre sur la foule des souvenirs. Pourrait-on s'étonner du charme infini qu'avaient pour moi ces émotions françaises qui étaient des consolations, ces mâles souvenirs d'un peuple ami, ces spectacles divers et superbes, ceux que j'ai dits déjà, ceux qui nous attendaient encore : ici, les merveilles des hommes; bientôt, celles de Dieu! Il est une fatigue de l'âme, fatigue toute virile, on peut le dire, puisqu'elle n'est pas de la faiblesse, mais de la tristesse simplement, dont nous relèvent, par une secrète vertu, soit comme une diversion puissante, soit comme un puissant aiguillon, la vue, le sentiment, la pensée des grandes choses. Sous le poids des intérêts actifs et des passions désordonnées du monde, quand règnent de telles passions, comment n'être pas heureux de rencontrer sur sa route ces pures joies de l'émotion intérieure, de l'admiration surtout, qui nous transportent dans une région plus haute, et nous rapprochant des sources de l'inspiration, du courage, du devoir, nous détachent de la foule et de nous-mêmes! Aux temps de décadence des institutions et de désordre des esprits, comme ceux qui commençaient déjà visiblement et que sont venus couronner les déportements de la démagogie triomphante, comme ceux qu'on voit dépeints en cent endroits par Cicéron et Tacite avec un stylet d'airain, on ne lâche pas pied, dans le combat des affaires publiques, devant les injustices, les violences, les ingratitudes générales des populations et des partis, par cette raison qu'en effet c'est un combat. On ne s'indigne même pas de ce qu'il peut se rencontrer de personnel dans ces déchaînements, parce qu'on a autre chose à faire que d'y songer : on pense aux plaies de l'État, aux périls des institutions, à ceux de la société, à ceux de la liberté compromise et offensée. Il y a d'ailleurs une révolte de l'honneur qui suffit à toutes les réparations. Mais où y a-t-il des réparations possibles, où y a-t-il des consolations pour les blessures sans remède, dont souffre déjà la chose publique, dont elle souffrira de plus en plus, quand on les voit sans illusion dans toute leur profondeur, comme il était facile de le faire dès-lors, et qu'on n'a en soi, malgré tous les efforts, ni un moyen, ni une chance d'en arrêter les suites fatales? Le seul adoucissement, la seule diversion, du moins, est dans les jouissances intimes, ou bien dans la contemplation des grandeurs de l'histoire et de celles de la création. L'âme s'y retrempe. On retrouve là des enseignements méconnus, des forces épuisées, peut-être

Digitized by Google

même des espérances perdues. Devant ces œuvres, devant ces ruines chargées de siècles, on reprend, chose étrange! au sentiment de la durée. On oublie les instabilités d'un jour, pour se rattacher aux grandes vues, aux grands principes, aux grandes pensées qui subsistent à travers tous nos chaos et toutes nos destructions. Le présent à courte échéance s'efface devant la voix des siècles, pour faire place à des intérêts plus étendus, à un ordre d'idées plus général et supérieur, où va se fonder notre espoir. Emporté loin de la scène par les événements, pourquoi craindrais-je de dire ma pensée? Les hommes ne doivent pas craindre que ceux qui mettent la main, si secondairement que ce soit, au gouvernail, aient l'instinct de ces naturelles grandeurs et le goût de ces hautes diversions; car ils ne porteront pas apparemment dans les affaires un regard moins sûr, des résolutions moins réfléchies, des mains moins désintéressées, et on saura que leur esprit a d'autres aliments que l'ambition, qu'ils pourrraient perdre le pouvoir sans le regretter, qu'ils n'agiteraient pas le sol, pour le reconquérir! Or, ce sont là, dans notre état social tel que le temps l'a fait, quelques-uns des mille fléaux, qui alors nous menaient visiblement aux abîmes.

La nuit était venue, et il se trouva que ses magnificences dépassaient celles qu'elle venait éteindre. C'était une nuit sainte, celle de Noël. La population tout entière épanchait ses flots sur les places et dans les rues, parée de ses habits de fête, des torches de cire jaune à la main, de grands feux de joie allumés de tous côtés, les cloches des quarante églises lancées à la volée sans repos. Les Tolédans semblaient n'avoir pas assez de pompes, de chants, de danses, à consacrer à la commémération de la rédemption du monde. Mais leurs torches étaient de trop pour éclairer la scène. Un flambeau brillait, qui les inondait de clartés plus éclatantes que toutes les leurs, presque aussi éclatantes que celles du jour. La lune resplendissait au ciel. Elle voyait le peuple catholique porter à la crèche de Bethléem les mêmes conjurations, dont les Crétois, il y a trois mille ans, entouraient le berceau d'un dieu-enfant. Frappant témoignage de l'universelle unité des traditions, de la diffusion antique des promesses, de la longue et mystérieuse attente des nations!

Partout, les jeunes filles, armées d'un bruyant tambourin et l'agitant avec transport, improvisaient sur un air populaire des hymnes au Sauveur du monde, dans le but d'écarter de lui les complots de Satan. Leurs chants, rudes comme ceux de l'Afrique, et à moitié chrétiens, à moitié sauvages, s'accompagnaient de danses impétueuses qui auraient donné à cette scène, répétée sans fin autour de nous, je ne sais quel air d'un vaste et joyeux sabbat du Nord, si tout ne nous avait révélé le Midi, ses inspirations, ses réminiscences, sa mythologie peut-être.

Digitized by Google

Les races, grandies dans les feux du soleil et dans sa lumière, portent en elles une flamme à part. Comment ne pas reconnaître cette flamme vivante, dans les regards, les mouvements, la parole, l'accent, le costume pittoresque et coloré de toutes ces jeunes filles charmantes de l'Espagne? L'air qu'elles chantaient, uniformément simple et bref, mais plein de couleur, brusque, saisissant, nous émut comme tout le reste. Il se grava en traits d'airain dans notre mémoire à tous.

L'année suivante, un soir, à Saint-Cloud, Mgr le duc d'Aumale, récemment arrivé d'Afrique, faisait entendre à la Reine Christine, du haut du balcon des grands appartements, la musique du 17e léger, qu'il ramenait d'Algérie. Parmi ces airs guerriers, il y en eut un qui me frappa. Je m'informai où nos soldats l'avaient trouvé. Il faisait partie de leurs conquêtes africaines. Il leur venait des Arabes, qui le tenaient de leurs pères, les Abencérages. Les Miramolins de Grenade et de Cordoue, l'avaient rapporté avec eux, quand ils retournèrent camper, dépouillés et fugitifs, sur les ruines de Carthage et d'Hippone. Probablement, à leur premier passage d'Afrique en Espagne, ils l'avaient apporté dans la Péninsule, et ils l'y laissèrent. C'était mon air de Tolède. L'Espagne est toujours l'empire des califes. La musique musulmane y sert à charmer le Christ dans son berceau. La gloire de nos princes et de nos soldats était allée retrouver, dans les déserts de l'Atlas, les titres de famille des deux races, les liens de parenté des deux civilisations et des deux rivages.

Nous avions assisté à la messe de minuit, dans la cathédrale, l'âme pénétrée de la grandeur des âges chevaleresques et guerriers qui bâtirent à Dieu ces temples magnifiques. Les demi-jours mystérieux d'un éclairage incomplet en avaient encore agrandi pour nous l'immensité. En sortant de la nef auguste, la beauté du ciel nous entraîna, de proche en proche, M. de M*** et moi, jusqu'aux rives du Tage, à l'autre extrémité de la ville, auprès d'un autre pont gothique et massif, jeté sur le fleuve à l'opposite de celui d'Alcantara, sous l'abri de portes et de tours qui ont vu tous les faits d'armes du lion castillan et du dragon infidèle. De là, on voyait, sur l'autre rive du fleuve, se dresser devant nous, éclatante dans cette nuit splendide, l'espèce de muraille escarpée qui porte le poids du plateau de la Castille et l'empêche de s'effondrer dans le torrent. Nous demandâmes à l'officier de garde que les portes nous fussent ouvertes, pour jouir du spectacle, voir de plus près le pont aux larges tours et sa gothique architecture, peut être même escalader ces rudes arêtes et nous perdre dans cette solitude sauvage qui domine d'une façon extraordinaire le site entier. Cet amphithéâtre immobile contrastait avec les bruits de la ville, par son vaste silence. Il semblait prêter une sorte d'auditoire immense et muet aux chants sacrés de tout ce peuple en joie et en prière.

Digitized by Google

La prétention de sortir à une pareille heure, était une nouveauté. Rien de semblable ne s'était vu sur la terre de Pélage et du Cid. Patients, actifs et intrépides jusqu'à l'héroïsme, quand un devoir commande, les Espagnols, ceux des classes inférieures, bien entendu, ressemblent encore quelque peu à ces Ibères de Tite-Live, qui voyant les Romains, sur le front de leurs camps, aller et venir sans nécessité, uniquement pour marcher, voir et converser, couraient à eux, et voulaient les reconduire, comme des esprits malades, à leurs tentes. L'heure indue ajoutait à cette impression. Nous répondîmes aux représentations multipliées, que, précisément parce que c'était chose nouvelle, il n'y avait aucun danger. La solitude était une défense. Si hardis que fussent ces chercheurs de hasards, plus que d'or, qui semblent particuliers au sol des Espagnes, lequel d'entre eux s'égarerait à une pareille heure dans ce désert, et à quoi bon? A la différence des Ibères, les loyaux Castillans, par respect, nous laissèrent libres de courir cette simple aventure. La barrière s'abaissa; les portes roulèrent sur leurs gonds. Déjà nous étions sur le pont qui semble presser le flot bouillonnant de ses arches pesantes. L'officier et sa troupe nous accompagnèrent d'un vœu ami : peu après, leurs regards avaient cessé de nous suivre dans les ombres du sentier qui monte à travers les rochers.

Nous eûmes bientôt gravi la rampe creusée dans le granit. Nous allions d'un pas rapide; nos poitrines soulevées bondissaient d'un bonheur nouveau, celui de la liberté et de la solitude. Qui ne sait à quel point c'est un bien réel de se sentir, par moments, séparés des hommes, d'être affranchis de leurs regards, d'échapper à leur puissance, de respirer en paix, tantôt pour nous recueillir, méditer, descendre en nous-mêmes et appartenir tout entiers à nos pensées, tantôt pour contempler sans entraves les œuvres de la Providence, en jouir, et nous élever des choses visibles et périssables à leur auteur invisible et éternel! C'était une telle source d'impressions profondes que cet isolement absolu, la nuit, sur une terre étrangère, sur celle-là en particulier, si épique et si religieuse! Qu'on imagine quelque chose de plus saisissant que le tableau qui nous environnait : derrière nous, les plaines nues de la Castille, sans un murmure, sans un être vivant, sans un horizon qui marquât une limite à nos regards; devant nous, ces bruits contraires : le Tage qu'on ne se lasse pas de voir et d'entendre descendant, tombant, se précipitant avec mille mugissements et mille éclairs; plus loin, les hymnes retentissants de cette capitale déchue et superbe, qui nous renvoyait tous les échos de ses danses, de ses cris, de ses tambourins, de ses chants enthousiastes; enfin la cité même, déployant à nos yeux ses monuments, échelonnés jusque dans le ciel, avec leurs tours, leurs

Digitized by Google

flèches, leurs masses altières, plus solennelle à cette heure que jamais; et, au-dessus de nos têtes, suspendu avec majesté, ce disque brillant et tranquille qui semblait l'image de la paix sereine d'un autre séjour, et qui ne pâlissait de son éclat la voûte entière du ciel, que pour revêtir la terre d'un vaste etriche manteau d'argent, il y répandait, avec sa blanche clarté, ces ombres immenses, qui, dans les rochers, les édifices, les remparts, le vaste contour du fleuve et les accidents de son lit, mêlaient partout leur mystère et leur grandeur aux grandeurs ineffables, aux ineffables mystères de la scène. Des mystères! car tous étaient là, ceux de la foi, ceux de l'histoire, ceux de nos âmes émues et ravies!

Non, ma vie n'avait pas connu de plus saisissants spectacle. A Venise même... Et pourtant je ne veux pas prononcer entre ces deux cités, si différentes, si belles, si héroïques, si déchues toutes deux, et si imposantes. Venise a des merveilles incomparables; elle laisse d'incomparables souvenirs. Je sais que parfois, dans ses belles nuits, la gondole, glissant sur ses lagunes, à travers les splendeurs de ses monuments et de son histoire, peut sembler poétique comme la mythologie, en gravant dans l'âme des impressions ineffaçables comme la réalité. L'étranger qui errera solitaire en vue du palais des doges, devant le lion de Saint-Marc prêt, ce semble, à prendre son vol encore, aura quelque chose de nos impressions de Tolède. Sa méditation sera tour à tour interrompue et charmée par les coups de la rame frappant sur les eaux, et par le cri du gondolier vibrant dans les airs. Mais combien ici tout était plus grave et plus recueilli, en étant aussi magnifique! Combien j'aurais voulu pouvoir appeler au partage de nos impressions tous ceux que j'aimais! Il semblait que nous ne fussions pas de ce monde dont nous entendions tous les bruits, dont nous admirions toutes les beautés. Nous en étions séparés par l'abîme, et du reste de la terre par le désert. C'est ainsi que ceux qui ne sont plus, s'il leur appartient de s'intéresser encore aux choses d'ici bas, assistent à nos agitations, à nos tumultes, à nos chagrins cachés, à nos plaisirs éclatants et fragiles, réfléchissant sur la vanité de nos joies, sur celle de nos peines bien souvent, mais s'y associant encore, émus et invisibles.... Amis qui nous avez quittés, quelquefois avec la parure de la grâce et de la jeunesse, images anticipées et charmantes de l'immortalité, quelquefois avec le cortége des touchants et nobles souvenirs, quelquefois avec l'autorité des ans et des travaux, ombres chères et sacrées que nous cherchons toujours sans les voir jamais, êtes-vous ainsi près de nous en ce moment, le regard et le cœur inclinés vers nous?... Et vous, amis de la terre, je ne demande pas si, à cette heure, vous pensez à nous encore? Vous nous avez oubliés! Mais combien votre repos est loin de valoir celui que nos âmes trouvent dans ces contemplations!

Digitized by Google

Nous nous étions assis sur des rochers, au plus haut de l'escarpement. Notre regard embrassait presque entièrement la vaste sinuosité du ravin. Nous remontions le fleuve au loin comme une brillante traînée de lumière. Nous avions à nos pieds, maintenant, tout ce qui le matin était sur nos têtes, et on ne saurait dire combien l'impression était plus vive et l'aspect plus saisissant. Seul, planait toujours sur son sommet escarpé, plus solennel et plus impérial que jamais, l'Alcazar, que ses ombres gigantesques grandissaient de cent coudées. Plus bas, s'élançait l'arche féerique du pont d'Alcantara, pour rejoindre le palais des Rois maures et s'y enchaîner. Plus bas encore, le regard distinguait dans les lointains de l'espace, indécis et profonds comme ceux de l'histoire, la demeure des Césars, quelquefois de ceux que l'Espagne, dans ce sauvage et fatal régime de la monarchie sans loi stable, sans hérédité régulière, par acclamation et par hasard, donnait aux Romains, les Romains à l'univers. Et nous réfléchissions que ceux qui vinrent de ce sol privilégié comptèrent parmi les plus illustres de tous.

Ainsi, là, comme à notre arrivée par l'autre extrémité du vaste amphithéâtre, les annales de l'Espagne et du monde se déroulaient tout entières à nos yeux et à nos pensées. Mais l'effet était plus grand que sous les feux du jour. Il semblait qu'on vît se lever des profondeurs du gouffre et s'avancer vers nous, la longue suite de générations qui avaient, à cette place, vécu, souffert, combattu, dans le cours entier des siècles, laissant après elles aux générations présentes la même carrière à fournir, pour arriver au même destin. Je les voyais passer devant moi. Je les interrogeais. Comment étaient tombées les nombreuses dominations qui avaient passé là? Parmi tant de ruines, quelles forces cachées avaient tenu l'Espagne debout? Quel principe si robuste l'avait rendue invincible dans ses luttes opiniâtres contre les plus grands empires de l'univers? Tour à tour celui des Césars, celui des Califes, celui de Napoléon se sont usés sur cette espèce de roche vive de l'indépendance, de la fierté, de la persévérance espagnoles. L'empire de Charles-Quint, au contraire, qui s'y appuya, put prétendre à la monarchie universelle! Sans l'épée de la France, il aurait assujetti le monde. Il embrassa le globe presqu'entier, ce qui n'est arrivé à aucun autre pouvoir, dans sa vaste étreinte..... Pourquoi cette double fortune?

On ne réfléchit pas assez à tous les prodiges accomplis par cette intrépide et calme nation, depuis l'origine de l'histoire. A peine a-t-elle constitué sa première monarchie, contemporaine de celle de Clovis, elle brille aussitôt, dans cette nuit profonde, comme un phare subit, par les lumières, par les croyances, par les lois; elle a des institutions, des assemblées, des débats patriotiques et solennels, sous le nom de

Digitized by Google

Conciles de Tolède ou de Burgos, dans lesquels nos préventions ne savent pas lire celui de *conseils* nationaux qui nous charmerait. A ce moment, arrive, des profondeurs de l'Orient, un courant qui va envahir le monde! Il roule le cimeterre et le coran jusqu'aux pieds de Charles Martel et au cœur de la France. L'Espagne est arrêtée dans son essor et inondée; elle passe de la carrière de la civilisation à celle des armes. Alors commence ce duel incomparable de sept cents ans, qui n'a rien d'égal dans les annales des peuples, duel inépuisable, héroïque, que couronne enfin la victoire! A la longue, le Castillan triomphe sans retour de l'oppresseur de sa foi et de sa patrie. Voilà aussitôt que pèse sur lui, par l'empire de Charles-Quint, une tâche nouvelle et immense. C'est le poids de l'Europe à porter. Il fait face partout aux difficultés et aux périls de ce fardeau. Il combat avec gloire, dans les Pays-Bas, en Allemagne, dans toute l'Italie. Il couvre la chrétienté du rempart de ses flottes, à Lépante; il l'etonne sur tous les champs de bataille des prodiges de cette infanterie espagnole, qui fonde les armées modernes et en commence la gloire. Ce labeur ne lui suffit pas. Il étend ses vues sur l'Afrique, et, d'une main, en couvre les rivages de monuments, qui font aujourd'hui l'admiration de nos soldats, tandis que de l'autre, il conquiert, il défriche, il bâtit, il police tout un hémisphère! Après l'avoir découvert et évangélisé, il le tient trois cents ans sous ses lois. Dans cet intervalle, navigateur, soldat, artisan, instituteur, missionnaire, législateur infatigable, son génie fécond et son indomptable volonté sèment sur cette moitié de l'univers plus de cités, plus de ports, plus de comptoirs, plus de places fortes, plus de palais, plus d'académies, plus d'écoles, plus d'églises, plus de nations, plus d'états, qu'il n'est arrivé jamais à aucun peuple dans l'histoire des hommes. Il est interrompu, une fois encore, dans cette œuvre colossale. Un torrent nouveau a débordé sur sa patrie. Il défend ses Rois, comme autrefois ses autels. Notre pays lui-même rend hommage à sa patriotique constance. Nous savons ce qu'était la tentative de lutter avec Napoléon corps à corps. Il lutte sans fléchir. Acculé au rocher de Cadix, quand la terre manque sous ses pas, le courage ne manque pas à son patriotisme et à sa fermeté. Il reconquiert pied à pied son territoire, comme au temps des Sarrasins, inébranlable à tous les sacrifices, en homme que la civilisation, le pouvoir et la conquête n'ont point amolli et énervé. Ce prodige complète tous les prodiges de ses annales. Quelle histoire en présente de plus extraordinaires, et d'où sont-ils venus?

Sa puissance native a éclaté sur les mers comme sur les continents. Dès longtemps l'Espagne était arrivée à se créer là un empire, qui est digne de l'envie de tous les peuples éclairés; car c'est celui du commerce et des arts, de l'esprit de calcul et de l'esprit d'aventure, du savoir et du courage. Ses escadres avaient marqué le terme de la gran-

Digitized by Google

deur ottomane, dans une journée immortelle, comme ont fait les nôtres à Candie, à Navarin, à Sidi-Ferruch. Elles régnaient sur la Méditerranée et sur l'Océan. Aux temps de Charles III et de Louis XVI, elles se couvrent de gloire à côté des nôtres. Elles ne succombent qu'en s'ensevelissant à Trafalgar dans le tombeau de la flotte française, loyalement accepté par elles. Le pacte de famille avait fait la prépondérance navale des deux couronnes. La Révolution et nos entreprises déréglées la mirent à néant, en livrant à l'Angleterre ce sceptre des mers brisé dans nos mains. Et, quoique, depuis lors, la paix et la royauté soient venues, qui, par trente-sept ans d'efforts et de travaux, sans pouvoir ressaisir ce sceptre perdu, ont, du moins, glorieusement relevé notre marine et préparé de meilleures destinées, nous avons senti, pendant tout ce temps, combien la marine espagnole manquait à notre voisinage, quelle assistance les deux Etats, les deux peuples, les deux génies pouvaient se donner l'un à l'autre.

Puissante pour le commandement et la guerre, l'Espagne n'est pas moins propre aux arts de la pensée. Elle l'a prouvé à deux reprises, sous les plus dures lois, celles de l'Empire romain et du gouvernement de Philippe II. Peut-on oublier que, dans le monde ancien, elle a soutenu les lettres latines, aux premiers jours de leur décadence; que, dans le monde moderne, elle a inspiré les lettres françaises, aux premiers jours de leur grandeur! C'est le propre de sa forte nature d'être la même dans tous les temps, comme dans toutes les fortunes. Quel est donc le perpétuel miracle qui la rend inébranlable à tout, exactement à l'instar de ce massif de Tolède qu'on voit se tenir debout en face de nous, et qui semble être, du génie et du caractère espagnols, la vivante image?

Cependant, les chants continuaient de remplir la ville, de retentir d'échos en échos, de se mêler au bruit du torrent, d'étonner notre solitude... N'était-ce pas la réponse que je cherchais? Ces chants enthousiastes ne m'apportaient-ils pas la solution des problèmes de philosophie et d'histoire qui passaient devant moi? Ne sont-ils pas la vraie clef de cette existence nationale si constante et si héroïque dont les fastes nous étonnent? Il y a sur ce vieux sol une foi! C'est par là que l'Espagne a traversé victorieusement tant d'épreuves, qu'elle a rendu les Sarrasins à l'Afrique et Napoléon à ses destinées. C'est par là qu'elle sera debout encore, quand de grands États du monde, qui n'ont point la même sève, et qui ont travaillé, comme nous, dans ces dernières vingt années, à n'avoir plus la même structure, auront fait si bien qu'ils pourront tomber sans défense sous la main du temps.

Il m'a toujours paru qu'on se trompait de croire l'Espagne destinée à être le jouet des révolutions et la proie des chimères, comme nous

Digitized by Google

l'avons été si souvent, comme nous le sommes aujourd'hui encore, dans notre recrudescence fatale de République et d'anarchie! Elle a en soi des freins; elle a des points d'arrêts. Elle possède à la fois tous ceuxque l'ordre de la Providence a voulus pour le genre humain, et qui ailleurs sont épars ou imparfaits. Elle croit en Dieu. Elle aime ses princes. Elle respecte ses grands, ses pontifes, ses dogmes, ses lois, ses traditions, son histoire, toutes choses qui constituent ce code natif et essentiel, que la main divine a gravé dans le cœur des hommes, que l'incrédulité effaça du nôtre, dans le siècle dernier, avec l'idée de Dieu même, que l'Angleterre s'est mise, depuis la réforme de 1830, à biffer chez elle, ligne à ligue, de la main de destructeurs modérés et bienveillants, méthodiques et implacables.

En réalité, toutes les parties de ce code inspiré auquel je crois, qui est aussi ancien que l'homme et de même origine, se tiennent entre elles. Toutes, par un heureux privilége, ne font qu'un dans l'âme de l'Espagnol, aussi bien que dans sa pensée; dans ses institutions, aussi bien que dans son histoire! Il croit à l'autorité, comme à la religion, parce qu'elle est un besoin de la nature humaine, la condition d'ordre et de vie des États, l'émanation et l'image de la Providence divine. L'autorité des souvenirs de la patrie, celle des ancêtres, celle des hiérarchies séculaires, celle des classes qui se transmettent, de génération en génération, le dépôt des lois, des mœurs et des gloires d'une nation, sont de même extraction, de même nature, et ont sur lui le même empire. L'idée de détruire la sociéte n'a point passé par son esprit et par son cœur depuis l'origine de la monarchie; on pourrait affirmer qu'elle n'y passera jamais. Il aurait à mettre à néant tant de parties de ses croyances, de ses traditions, de ses commémorations patriotiques, qu'il croirait se détruire lui-même. Il en est ainsi, à l'égard de son gouvernement. Vous l'entendrez parler de réformer ce gouvernement qu'il aime et qu'il honore, quand les esprits seront poussés à l'extrême; jamais de le renverser, parce qu'il est patient, parce qu'il est trempé à l'image de celui qui est éternel. Son mérite et sa force sont d'avoir foi au temps et à la Providence.

Il n'a point ces grandes et ardentes initiatives qui, d'un bond, conduisent nos pères à la Palestine et nous-mêmes au Kremlin, qui font de nous l'envie ou l'effroi du monde, qui semblent nous destiner à marcher à la tête des nations, comme la sape ou le flambeau, avec toute la gloire et tout le péril de ces ministères extrêmes. Il a dans l'esprit, avec le ressort qui porte quelquefois son âme aux derniers transports de la haine et de la colère, les vertus patientes qui ressemblent au rocher, ou le fendent au besoin. Ce caractère à part associe d'une façon remarquable à la résignation fataliste des Orientaux, dont il garde quelqu'empreinte, la modération réfléchie et

Digitized by Google

intrépide du chrétien. A tous les échelons de l'état social, il a, dans ses habitudes, dans ses idées, dans ses goûts, dans ses desseins, quelque chose de tempéré, de sobre et d'austère qui n'exclut, on le sait, ni l'énergie du cœur, ni l'ardeur du sang, mais qui les contient et les gouverne. Son langage éclatant, dont la véhémence et la pompe tiennent à son génie plus qu'à sa passion, recèle généralement des résolutions méditées, fermes, invariables. Cet empire sur lui-même, cet équilibre entre ses dons contraires lui donnent l'esprit de la monarchie, avec les qualités essentielles qu'exigent les institutions libres. Il est ainsi à la fois l'homme le mieux fait pour la liberté politique, et celui qui peut le mieux s'en passer.

Un trait, en particulier, le rend propre éminemment aux gouvernements pondérés, en contribuant peut-être à l'y rendre plus indifférent qu'un autre. Sachant obéir, et remarquablement soumis aux lois, il porte en soi tous les respects, et, avant tout, le plus nécessaire dans ce difficile régime, le respect de lui-même. Il l'a éminemment. Il associe en lui ces deux grandes forces du caractère, ces deux mâles beautés de l'âme humaine, l'obéissance et la dignité. Il est digne; il est fier envers et contre tous. Il l'est dans tous les rangs de la société, l'homme du peuple autant que le magistrat ou le grand d'Espagne. Il l'est, comme nous nous figurons les âmes républicaines, comme était le *civis romanus*, non pas à cause de la république, à cause de la conquête. Mais il est fier et non pas vain, ce qui fait qu'il ne connaît pas l'envie; car la vanité fomente ce vice abominable, et l'orgueil l'écarte; la fierté l'ignore.

D'où lui serait-il venu, puisqu'il accepte religieusement la part que Dieu lui a faite au soleil, et qu'il s'en contente? Il a des raisons héréditaires d'être heureux de son lot dans ce monde. Il sait qu'il est chrétien, *vieux chrétien*, comme il se nomme; il se rappelle que, pendant huit cents ans, il a combattu, pied à pied, obstinément, pour conserver ce titre, le plus beau qu'il connaisse. Comment disputerait-il à quelques-uns des fils de l'Espagne des noms, des rangs, des honneurs, si inférieurs à ce qui constitue à ses yeux la solide grandeur et la vraie noblesse de tous? Il possède un autre titre encore, qui, après celui-là, prime tous les autres dans sa pensée. Il est le conquérant des Amériques, *el conquistador de las Indias Occidentales!* En ce temps-là, il s'appelait Fernand Cortez. Que voulez-vous que ce favori du ciel désire de plus?... Heureux et noble peuple, qui tient plus de compte de la gloire publique que des distinctions particulières! Ses droits sur ce trésor de la gloire commune le consolent de n'avoir rien à prétendre dans les glorioles privées. C'est sa loi agraire. Voilà comment, par ses annales aussi bien que par ses croyances, par sa fierté aussi bien que par sa soumission, il se défend absolument contre tous les

Digitized by Google

vices qui sapent partout ailleurs les gouvernements et les sociétés. On voit qu'en réalité, ce qui l'en défend surtout, c'est la religion, ce sont ses espérances et ses maximes. Elle est au fond de toutes ses vertus, et elle en fait la puissance.

La gravité espagnole, si renommée dans le monde entier, n'est autre chose que l'empreinte visible de cette hauteur native, de cette modération et de cette dignité générales, qui se réfléchissent dans les traits, dans les costumes, dans le langage, dans les mœurs de l'Espagnol. L'homme du peuple n'a là ni des habitudes, ni une langue à part. Il se tient droit; il porte la tête haute. Sa langue castillane est un trésor dont il est jaloux, une musique splendide qui plaît à son oreille et à son cœur. Il la parle avec respect pour elle et pour soi, comme un vrai gentilhomme qu'il est, et comme tous les gentilshommes, ailleurs, ne le font pas. Il n'aurait garde de la compromettre et de la fausser par l'idiome ignoble des classes inférieures, dans presque tous les pays du monde. Il sait bien que, par ces corruptions du langage et de la pensée, il offenserait Dieu; il offenserait les vieux Castillans; il s'offenserait lui-même. Vous pouvez l'aborder! Vous pouvez l'entendre! Son vocabulaire est celui de tout ce qui marche au-dessus de lui, dans l'échelle des hiérarchies de son pays. C'est un fils de Dieu qui ne dégrade rien de ce que Dieu lui a donné; il ne flétrit et n'abaisse rien de ce qu'il touche. Cette dignité naturelle, qui est le trait principal de sa figure, de sa démarche, de son discours, de son âme, est tellement innée et traditionnelle en lui, qu'e le se fera remarquer jusque dans ses danses populaires, si vives et si décentes, si nationales et si réglées. On sent, dans ses jeunes hommes aux riants costumes, dans ses jeunes filles au regard brûlant et pur, un mélange imposant d'ardeur vaincue et de gravité indomptable. Car croire en Dieu lui sert à tout, même à ses plaisirs.

Cet homme est logique, ne connaissant pas la bassesse, de ne pas connaître l'insolence; de ne pas se complaire à la révolte, ne sachant pas la convoitise et ses colères. Il ignore par là les passions qui ailleurs ont soulevé si violemment, dans tout le cours de l'histoire, le peuple contre la bourgeoisie; la bourgeoisie contre ceux qui sont déjà ce qu'elle travaille à être; tous, contre le prince devenu tout à coup l'ennemi public à un jour donné, sous les noms dissemblables et indifférents de Louis XVI, de Napoléon, de Charles X, de Louis-Philippe à l'heure où j'écris : passions sans repos, qui n'en laissent pas aux nations; mobiles funestes qu'on a pu rencontrer quelquefois dans les Etats où les révolutions étaient endémiques, au fond de tous les calculs, de toutes les haines et de tous les desseins, jusques dans les grandes situations et chez de grands esprits! Là fut toujours la plaie irremédiable, celle qui voue un peuple au métier d'Ixion, qui ne lui permet ni paix, ni trève.

Digitized by Google

L'Espagne ne porte point dans son sein cet affreux cancer; aussi avait-elle vécu sans révolutions jusqu'à nos jours, et n'en a-t-elle eu que d'accidentelles et à la surface, qui ne se sont attaquées jamais ni au souverain, ni à la société. Si on y regarde de près, on remarquera que ces soulèvements si nouveaux dans son histoire, et si multipliés dans les derniers temps, n'ont menacé que les situations ou les pouvoirs qui se trouvaient, à tort ou à raison, interposés entre le trône et la nation, point le trône même. Encore, pour lui donner ces secousses, il a fallu les événements surhumains que le monde a vus; il a fallu l'invasion, les menaces, ou l'action occulte de l'étranger, sous tous les noms et sous tous les prétextes; il a fallu les destinées de la patrie profondément troublées, au point de mettre tout Espagnol en demeure d'avoir un avis, de prendre une arme, de faire un choix, d'aller au scrutin dans les questions les plus ardues et les plus nouvelles d'intérêt public; il a fallu, enfin, à la suite du testament de Ferdinand VII, deux droits royaux de même nature et de même origine, mais de dates et de consécrations diverses, l'un, plus antique, venu des Goths, qui s'est appuyé aux formes représentatives et aux idées nouvelles; l'autre, plus récent, venu de nos ancêtres avec Philippe V, et qui s'appuyait aux forces anciennes et aux anciennes idées; celui-ci plus monarchique, en réalité, celui-là cependant plus Espagnol : ils se sont trouvés debout et en présence, du fait même de la royauté. Dans le doute, la fidélité de ce loyal peuple a hésité. La guerre civile est née des scrupules de son obéissance aux lois de la patrie! Il a interrogé le sphynx, et, restant sans réponse, le croyant du moins, il s'est déchiré le sein. C'est ainsi que les révolutions sont arrivées du trône aux sujets. Mais ces sujets, il faut le dire, même les plus disposés pour les maximes nouvelles, n'ont jamais attaqué l'ordre établi, jamais attaqué les hiérarchies, jamais attaqué la foi, jamais attaqué, dans ses droits essentiels, le pouvoir suprême. Quel spectacle que Doña Isabel, enfant, quand nous la contemplions hier, par un temps de révolution, s'avançant entourée de sa cour et de ses gardes, au milieu de ses peuples, seule, sans une main de femme et de mère pour soutenir ses pas, avec le front haut, l'air confiant, la majesté d'une fille de Louis XIV et d'une héritière de Charles-Quint, grande, comme une reine, de tous les respects qui s'inclinent devant elle ! Ces respects ont résisté à tous les assauts. Ils sont de nature à résister à toutes les épreuves. Ils ne sont pas la force du trône, car le trône prend sa force aux sources même de ces dispositions admirables; mais ils sont la force de l'Espagne, et feront jusque dans un lointain avenir sa grandeur.

Oui, sa grandeur, dont les marques éclatent déjà de toutes parts! On commettait une erreur historique très-grande, quand on parlait sans cesse de la décadence de l'Espagne. C'était juger les choses par un mi-

Digitized by Google

rage qui abuse. L'erreur tenait à ce qu'il y a eu dans l'histoire une Espagne factice, fausse, accidentelle, éphémère, impossible, dont la fortuite puissance a étonné, ébloui, trompé le monde. Celle-là, en effet, n'existe plus. Née en un jour, d'un hasard auquel on a semblé ne pas prendre garde, celui d'un mariage et d'une hérédité, elle a mis, grâce au génie espagnol, trois cents ans à se dissoudre et à s'évanouir. Alors, la véritable est venue. Elle date des débuts du siècle. C'est sur l'îlôt de Cadix, dans la plus rude extrémité où ait été un peuple, dans le plus noble berceau qu'une ère publique ait jamais eu, qu'elle s'est constituée. On a vu, dès l'abord, ce dont elle était capable. On a pu juger, par ses premiers pas, de ce que ses réelles vertus lui préparaient de hautes et durables destinées.

Fait étrange! A peine le grand cartel contre les Sarrasins était-il vidé, au moment où tombait Grenade, et où, pour la première fois, la péninsule, sous la main de Ferdinand et d'Isabelle, reconnaissait les mêmes lois, quand, aux royaumes de Léon, de Navarre, de Castille, d'Aragon, un royaume d'Espagne succédait pour la première fois, dis-je, et que ce grand nom allait faire son apparition dans l'histoire, à ce moment même, il se trouva que la fortune de cette Espagne toute nouvelle, et celle d'une maison étrangère et lointaine, allaient, par le simple effet d'une alliance de famille, être unies, confondues, enchaînées. A la plus débile des héritières, à Jeanne-la-Folle, dans la personne de son fils, se trouva écheoir le plus immense des héritages. L'Espagne, ce fut l'Empire; ce fut la Sardaigne, la Sicile, Naples, l'Italie, l'Allemagne, la Hongrie, la Franche-Comté, l'Artois, la Flandre, les Pays-Bas, tout ce cercle de Bourgogne détaché alors de la France, comme l'Austrasie des premiers temps; ce fut encore le littoral africain, l'Amérique entière, un grand coin de l'Asie; à vrai dire, ce fut le monde. Ce faix à mouvoir la devait écraser. Le miracle est qu'elle ait réussi à le soutenir; qu'avec tout ce qui a passé dès lors d'influences étrangères sur elle, elle soit restée elle-même; qu'elle ait suffi, presqu'aussitôt démembrée, à cette œuvre immense et inaperçue de subjuguer, de civiliser, de créer l'Amérique, tout en faisant face à mille difficultés et à mille périls, dans le monde entier, sur la terre et sur les mers. Le faisceau s'est rompu par degrés, mais seulement comme il s'était formé, et par les mêmes causes, c'est à-dire par les mariages, par les partages de famille, par des faits indépendants du génie de l'Espagne et de son courage. Partages à l'abdication de Charles-Quint! Partages à la suite de la guerre de la succession et du traité d'Utrecht! Partages extrêmes, ou plutôt déchirement inévitable, séparation fortuite et forcée, au commencement du siècle, à travers le trouble profond de l'ordre des sociétés, quand un pouvoir extraordinaire, immense, dans cette lutte nouvelle des deux parts de la demeure de l'homme, la

Digitized by Google

terre contre l'océan, essaye d'enchaîner les mers, intercepte cette grande route du genre humain, rompt le câble qui unissait l'ancien monde et le nouveau, sépare l'Amérique, qu'il n'entendait pas émanciper, de l'Espagne qu'il voulait assujétir, livre ainsi les populations américaines à l'incertitude, à la confusion universelles, et met toute cette moitié de la terre, qui était, grâce au peuple Espagnol, la création et l'apanage de l'esprit monarchique, à la merci de l'inquiète et jalouse démocratie de Boston et de New-York! Tel est l'étrange tour que prennent quelquefois les choses d'ici-bas! Voilà, par suite de nos déceptions de liberté et de nos fantaisies de révolution, en 1789 et après, toute une moitié du globe que nous habitons, condamnée à des essais informes et des avortements convulsifs de république, dans lesquels s'useront misérablement le sang et le génie, Dieu sait de combien de générations humaines. Qui peut dire à quel point, par cet incident fatal, la face de l'univers a été changée? Rien n'est effrayant à l'imagination comme la fécondité du désordre.

L'Espagne, dans cet extrême péril, a pu se reconquérir elle-même. Elle n'a pu sauver cet empire, qui n'avait eu, pour l'immensité, rien de comparable dans l'histoire, dont elle serait restée la tutrice habile et bienveillante, que le temps aurait émancipé par degrés, en y faisant, comme le Portugal au Brésil, souche de royaumes florissants, et fortifiant ainsi le lien des deux mondes, au lieu de le briser. Quoiqu'il en soit, elle est innocente de la rupture de ce lien précieux et de la perte de son empire. Il n'a péri qu'aux mêmes événements qui ont détruit le vieux système colonial du monde, le nôtre surtout, et fait du continent américain ce qu'on l'a vu depuis. On ne peut assez le remarquer. Dans tout ce faisceau immense de territoires que l'Espagne a tenus sous sa main, il n'y a que la calme et intrépide Hollande qui se soit détachée spontanément, résolument, par la force des armes, au prix de soixante ans de combats. Pour tout le reste, le nœud s'est dénoué de lui-même et nécessairement.

Ainsi, le vieil empire austro-espagnol, qui n'était pas l'Espagne, que l'histoire a eu tort d'appeler de ce nom, transitoire et factice qu'il était, s'est brisé par la force des choses, par une force des choses invincible. Mais, tandis que l'Espagne allait, se séparant, à chaque fois, d'annexes plus vastes qu'elle, il advenait qu'elle avait contracté dans ce contact de fatales et inévitables calamités : l'habitude de la richesse sans industrie, des finances sans impôts, de l'administration sans contrôle et, par suite, quelquefois sans intégrité, du gouvernement sans souci de l'acquiescement des peuples. Ce furent là les fruits funestes de dominations passagères et gigantesques, qui se détachaient successivement, comme les pièces d'une magnifique et lourde armure, trop grande pour le corps qui devait y être emprisonné. L'armure était partie; les

Digitized by Google

meurtrissures restaient. Le temps seul pouvait les guérir. Cette longue gloire lui a donc fait, avec des biens apparents, des maux réels. L'un de ces maux, qui dure encore, est le préjugé d'une décadence aussi fausse qu'était la grandeur.

Voilà comment on a cru que la nation espagnole s'abaissait, quand, en réalité, elle redevenait elle-même; qu'elle perdait de ses forces, quand elle était ramenée à ses forces réelles; qu'elle descendait de son rang, quand elle se mettait en marche pour une œuvre nouvelle, celle de fixer son rang naturel et légitime entre les nations. Cette opinion erronée du monde a été son plus véritable affaiblissement.

La vérité est que, depuis quarante ans, les choses sont revenues au point où les avaient menées Ferdinand et Isabelle. La grande parenthèse de cet empire disparate et universel est fermée. Cette longue et fière aventure de trois siècles est finie. Tout ce qui était étranger et mensonger dans l'appareil de l'Espagne a disparu. La main de Napoléon lui a retiré un monde, en voulant lui donner sa race. Il a brisé sur son front ses dernières couronnes extérieures, les seules qui ne fussent pas d'emprunt, les seules qu'elle eût conquises, les seules qu'elle aurait pu garder encore, celles de l'autre hémisphère. De toutes ses grandeurs qui n'avaient été pour elle une gloire, qu'au risque d'être un péril, une corruption et une servitude, elle garde uniquement des vestiges et des souvenirs : les Philippines, aux extrémités de l'ancien continent; Cuba, au centre du nouveau; quelques postes sur les rivages de cette Afrique où elle nous précéda, et le titre d'infant d'Espagne, qu'a droit de porter le Bourbon de Naples qui n'est pas Français. Tous les bons esprits, à l'origine de cette situation, ont vu que ces débris étaient des excitations au réveil de sa marine et de son commerce, plus que des embarras pour sa puissance; qu'elle n'avait plus à s'occuper que de son propre gouvernement et de ses propres destinées; qu'elle n'aurait désormais à dépenser ses forces qu'à un seul point de vue, celui de sa prospérité propre, de sa sûreté, de ses influences. Vaste citadelle que baigne presque de tous côtés l'Océan et la Méditerranée, elle n'avait dorénavant rien à craindre de personne, et il ne lui fallait que des vaisseaux pour être en contact avec tout le monde, pour peser de tout son poids réel dans la balance de l'Europe: les beaux chantiers de Chiclana, qui se réveillaient, étaient prêts à les lui donner. Son soleil, ses rivages et sa patience native lui vaudront mieux que les mines du Mexique et du Potose. Déjà, sa richesse privée est très-grande, et étonne dans toutes ses cités. Elle étudie, maintenant qu'elle en a besoin, la science administrative qui constitue la richesse publique. Après avoir négligé de se donner des routes à elle-même,

Digitized by Google

tandis que sa main libérale en sillonnait les deux immenses versants de la chaîne immense des Andes et des Cordillères, elle ne peut manquer de créer cet unique ressort qui lui manque, en commençant l'entreprise aux nouvelles voies de communication inventées, dans ces derniers temps, par l'activité croissante de l'homme. Son activité propre ne s'est plus engourdie et enchaînée par l'idée d'une opulence toute faite, par le sentiment d'une grandeur toute acquise, par le spectacle d'un gouvernement tout italien, tout flamand, tout américain même, par conséquent conquis, en réalité, aussi bien que conquérant. Des ambitions et des mœurs étrangères, représailles inévitables des dominations lointaines, ont cessé pour toujours d'altérer ses mœurs et de fausser son génie. Des Alberoni ne peuvent plus peser sur elle. Il n'y a que des conseils espagnols pour cette Espagne nouvelle, qui ne possède dès à présent que des intérêts espagnols. Avec ce grand don de la persévérance qui est en elle, ils ne peuvent manquer de fructifier dans sa main?

On a pu se rendre compte déjà de sa puissance. Cette Espagne neuve et nue, dont la carrière s'est ouverte si récemment, a rencontré à ses débuts les deux plus grandes épreuves des nations : l'invasion étrangère, qu'elle a repoussée, comme faisaient ses ancêtres, avec un patriotisme héroïque ; et les déchirements intérieurs, les incertitudes de gouvernement, les pentes révolutionnaires, dont elle a triomphé. Assurément, l'Espagne véritable, celle qui s'étend des deux mers aux Pyrénées et qui s'y arrête, ne pouvait entrer plus grandement dans l'histoire. Déjà ses améliorations intérieures étonnent quiconque l'a vue, et la revoit après quelques années. On sent qu'un esprit nouveau l'anime. Né des orages qu'une époque funeste lui a légués et venu pour les réparer, il s'est développé par ce sentiment universel d'une situation, d'une destinée, d'une mission nouvelles. Cet esprit fécond est visiblement le maître de l'Espagne. Il le restera, soit qu'il ait pour instruments le pouvoir ou la liberté.

La liberté politique, quelles que soient ses vicissitudes et ses formes, peut survivre aux périls qui lui ont servi de berceau, parce qu'elle a pris pied dans un pays où elle trouve tout ce qui lui était nécessaire, dans les caractères et les croyances, sinon dans les habitudes et les idées, pour croître et s'affermir. Ce sont les classes élevées qui ont été ses points d'appui; elles l'ont maintenue jusqu'à ce jour, avec la constance qui tient au sol, malgré l'exemple de nos catastrophes, parce qu'elles n'avaient rien à craindre de ce qui est au-dessous d'elles, et que, de concert avec le corps de la nation, elles savaient vouloir au-dessus de leurs têtes la royauté réelle, forte et respectée. De là vient qu'on n'a point vu le peuple espagnol, dans ses derniers changements, jeter au vent ses institutions, dans un jour d'enivrement ou

Digitized by Google

de lassitude, de découragement ou de colère. Suivant toute apparence, il ne laisserait pas ce trône, qu'il aime et qu'il respecte, les abjurer. Au fond, il est propre à ce régime par ses institutions civiles, ce qui est le point essentiel et décisif, car chez lui la société est ordonnée, hiérarchique, assise sur de solides fondements; il l'est par ses instincts, car il veut, avant toute chose, être gouverné; par sa trempe d'âme, car il joint la modération au courage; par son esprit public enfin, car, dans ses rangs, règne un grand amour des progrès véritables, subordonné à un amour plus grand de la stabilité.

Sans doute, cette moderne Espagne, dont je constate et salue l'avénement, a sa large part des imperfections humaines; mais elle possède un rare avantage: c'est d'avoir dans le sang les grands principes sociaux. Elle y a de solides vertus. Aussi étais-je bien assuré qu'elle justifierait les horoscopes que j'avais dès longtemps tirés sur elle; elle devait les justifier, et même rapidement, par cette raison que je ne puis me lasser de redire, attendu que toutes mes pensées s'y résument: c'est qu'elle porte dans le cœur ses autels et sa royauté, ses hiérarchies et son histoire. A de telles conditions, un peuple ne décline pas. Il n'est pas stationnaire. Il grandit. Il met de l'ordre dans sa fortune. Il reconstitue sa marine. Il se fait compter dans le monde. Il répare par degrès les événements plus grands que ses forces. Pour accomplir tout cela, il sera indifféremment sujet de la monarchie ancienne ou nouvelle. Il voudra plus probablement la monarchie tempérée, et il saura s'y tenir. Voilà ce qu'indique l'étude de ses mœurs, de son génie et de ses annales!

J'avais ce trouble intime que font sentir une grande scène, un drame puissant, de sérieuses pensées, tout ce qui va au cœur et à l'âme. Je me levai. Comme Mazarin, il nous fallait *quitter tout cela*. Mais Mazarin le disait de son pouvoir, de ses grandeurs, de ses richesses; nous le disions de biens plus réels, et de plus vives jouissances. Mon jeune compagnon était de ceux qui savent les comprendre, remonter à leur source divine et y ajouter l'intérêt d'un entretien toujours vif et nouveau. Il fallut un effort pour nous arracher de nos dernières contemplations. L'aspect du ciel et de la terre était plus que jamais superbe; la lune, large et ardente comme un bouclier de feu, descendait avec lenteur sous l'horizon, et déjà, à l'Orient, on devinait, à ses clartés ranimées, cet autre flambeau plus éclatant devant lequel toute la milice du ciel allait s'effacer. Admirables tableaux, qui sont la consolation, la joie et l'instruction de l'esprit de l'homme! Succession superbe des bienfaits de la Providence, qui nous font oublier nos tristesses, en élevant nos espérances! L'homme est tellement fait pour des intérêts plus grands que ce monde, qu'il ne peut se détacher de ces

Digitized by Google

spectacles, sans éprouver quelque chose du même déchirement qu'à s'éloigner de la patrie.

Peu après, nous quittions Tolède. Chaque pas avait prouvé que les difficultés, contre lesquelles j'avais voulu me prémunir, nous attendaient là plus qu'ailleurs. Nous ne tardâmes pas non plus à quitter Madrid, en vertu des ordres venus de France, à rompre ainsi avec éclat, le lien qui aurait pu rattacher un pouvoir sans racines aux seules forces capables de lui donner de la consistance et de la durée. Il n'avait pas été jusque-là dans ma pensée de souhaiter la chute de ce gouvernement qui ne pouvait tomber sans secousses, et qui aurait pu vivre sans péril jusqu'à l'époque prochaine de la majorité. Les faux conseils firent cette situation violente. Nous traversâmes l'Espagne parmi les cris d'adhésion et de reconnaissance des populations. Les cris, les actions de grâce, le concours allaient croissant, de cité en cité. Combien de fois, dans les montagnes, par des aspects magnifiques, des scènes et des impressions ineffaçables, il advint qu'un peuple entier accourût de tous les lieux circonvoisins, les alcades à sa tête, pour déblayer devant nous les routes encombrées par les neiges, et faciliter cette sortie triomphale, en se promettant notre prompt retour? Nous repassions la frontière avec un sentiment profond et consolant : fiers de plus en plus, pour la France, de la place que tenait son nom, malgré tous nos orages, dans la pensée d'un grand peuple.

Comment tracer ces lignes, sans se rappeler les impressions différentes, qu'à part les hautes régions du pouvoir, nous allions trouver de l'autre côté des Pyrénées? Plût au ciel que l'opinion, dont les courants sont si rapides parmi nous, n'eût jamais commis de plus grande méprise, ni de plus funeste! On conçoit qu'il m'avait été facile de présager avec certitude de courtes prospérités à un gouvernement d'origine et de tendance révolutionnaires, dans un pays qui ne l'était pas. L'opposition française était à d'autres points de vue. Ce qui est moins naturel, Paris et le monde étaient près de sentir et de penser comme elle. J'avais écrit que l'homme, qu'on croyait fort et durable, n'avait pour lui ni les grands, ni le peuple, ni l'armée. On était convaincu qu'il avait l'armée, que la révolution se personifiait en lui, et qu'elle était la maîtresse de l'Espagne! C'était confondre les soulèvements de Barcelonne et de Valence avec la révolution française et la situation du chef que ces soulèvements avaient institué, avec la fortune de Napoléon. Les analogies sont la grande loi des jugements humains et leur grande erreur. Il résultait de celles-là que croire à la chute du général Espartero paraissait une insoutenable préoccupation; rompre avec son pouvoir, une faute injustifiable. C'était la rupture de la France avec l'Espagne; car il était l'Espagne! et Dieu sait tout ce qu'il y avait à dire sur la nécessité de l'alliance des deux

Digitized by Google

Etats, sur le malheur et le tort de la briser! Entouré d'adhésions sur le territoire espagnol, je trouvais, dans les couloirs des chambres et du monde, une vraie tempête, accrue de tout ce qu'il y a naturellement de zèle partout pour rendre plus difficile la situation d'un homme public qui rencontre une difficulté sur sa route. Le bruit s'était répandu qu'une dépêche contenait ces incroyables paroles : « Pour renverser le gouvernement actuel, il suffira de vingt caporaux, vingt » jours et un incident. » Mes amis m'abordaient avec inquiétude, en me disant: « Vous n'avez pas écrit, bien entendu, » ce qu'on vous prête? » — « Vous vous trompez... Je l'ai écrit! » Et mes amis s'éloignaient consternés.

Un jour, un loyal membre de l'ambassade vint me peindre l'état des esprits, avec des sentiments qui me touchèrent vivement. « Monsieur » de C..., lui dis-je, votre affliction m'inspire une vraie reconnaissance. » Mais croyez bien qu'il y a quelqu'un qu'on ne tue pas si aisément, qui » a la vie très-dure : c'est un homme d'honneur sensé! Voulez-vous » savoir comment je vais conjurer cet orage? En me taisant absolument. » La tribune me traitera comme les journaux. Je serai accusé, » je serai interpellé sans cesse; je le serai par les plus grands ora» teurs. Je donnerai le très bon exemple d'un homme public qui » peut se taire, qui renonce à se défendre, qui sait attendre la jus» tice. J'attendrai; je resterai immobile à mon banc. On finira par » trouver qu'il y a quelque chose dans cette attitude, et très peu de » temps ne se sera pas écoulé, sans qu'on ne sache que ce qu'il y avait, » c'était un jugement exact de la situation, la certitude de n'avoir » pas compromis l'intérêt de l'Etat, la conviction d'avoir travaillé à » rétablir la vraie union des deux pays, l'union de la France conser» vatrice avec l'Espagne conservatrice. Soyez tranquille! Votre amitié » n'attendra pas longtemps. »

En effet, quelques mois s'écoulèrent; les interpellations se succédèrent sans repos. Puis, en Espagne, un incident survint; à sa suite, un homme parut, et toutes les erreurs, accréditées parmi nous, tombèrent, comme la gouvernement d'Espagne, devant l'épée de Narvaez. Celui qui tenait une si grande place dans les affaires de son pays, qu'on nommait le duc de la Victoire, qui passait pour avoir, en d'autres circonstances, vaillamment combattu, tomba, du faîte royal où il était assis, sans combat. L'apparition du duc de Valence avait suffi pour entraîner la nation et l'armée. Sa campagne ne dura pas vingt jours.

A la place de l'Espagne révolutionnaire, à laquelle croyaient l'opposition de France et quelques hommes d'Etat d'Angleterre, avait reparu l'Espagne véritable, celle que j'avais vue et entendue, notre réelle alliée. L'année suivante, dans le parlement anglais, pour expliquer cette catatrophe précipitée et imprévue, lord Palmerston

Digitized by Google

ne trouvait rien de mieux que de l'attribuer à l'ambassade française. C'était lui faire un honneur infini et exagéré. Son seul mérite avait été de connaître la situation, de savoir où était la force et où était la faiblesse. Tout ce qui s'est passé depuis lors n'a fait que constater de plus en plus l'état véritable des faits et des esprits dans le royaume catholique. Les opinions monarchiques se sont trouvées si puissantes, qu'au moment où je trace ces lignes, elles ont résisté à tout, aux bouleversements de la France, à ceux de l'Europe, aux hostilités ouvertes de la Grande-Bretagne, à la chute de la royauté française, à leurs propres dissensions, à l'ébranlement enfin du vainqueur d'Espartero. Le parti progressiste s'est même fait honneur de ne pas tenter de ressaisir la victoire parmi de tels événements, et avec les alliés qu'au dehors lui proposait la fortune. Cette Espagne agitée s'est affermie par la tempête universelle.

Pourquoi faut-il que, dans le même temps, l'anarchie déchaînât de plus en plus sur la France ses fléaux et ses menaces! Du moins les hommes d'ordre, jetés dans le plus grand péril que les sociétés civilisées aient connu, ont donné le grand exemple de se défendre et de combattre. Ils viennent de vaincre.... (24 juin 1848). Ils ont vaincu au prix de flots de sang. Plus de généraux ont succombé qu'à Austerlitz! Un holocauste saint a scellé la salutaire et douloureuse victoire; ce monde incrédule a revu un martyr; le pasteur a donné sa vie pour le troupeau égaré, dispersé, déchiré; il est monté au ciel par la route du sacrifice et de l'héroïsme chrétiens. Puissent, à sa prière, les trésors des bénédictions divines être redescendus sur notre malheureuse patrie!

Dans cette situation violente, les défenseurs de l'état social et de la paix publique, que tant de dangers environnent, sont tranquilles du moins sur la frontière du Midi! Au milieu de toutes les menaces des révolutions européennes, ils n'aperçoivent que des motifs d'encouragement et de sécurité du côté des Pyrénées. Ils voient avec confiance et avec joie les hommes et les idées d'ordre règner là sans partage. Cette pensée est la consolation de l'asile où m'arrivent tous les contrecoups de nos malheurs. Elle me fait compter les jours de ma rapide intervention dans les affaires de la Péninsule parmi les souvenirs les plus chers à ma retraite et à mon exil, comme la nuit de Tolède, ses magnificences et ses enchantements comptaient parmi les plus douces heures de mes années de labeur, de lutte et de pouvoir.

SALVANDY,

de l'Académie française.

(*La suite prochainement.*)

Digitized by Google

WILLIAM HOGARTH,

OU

LONDRES IL Y A CENT ANS.

(Suite*.)

—

(*Reproduction et traduction interdites.*)

—

V.

LONDRES PEINT PAR HOGARTH : — LA PRISON DU FLEET ; — LA VIE D'UNE COURTISANE, *drame en six tableaux.*

Si la bienveillante attention des lecteurs a daigné nous suivre jusqu'ici, ils auront compris sans peine que le but de cette étude biographique où les personnages ont retracé leur caractère et les simples événements de leur vie, tout en nous découvrant un coin du tableau des mœurs contemporaines, s'étend au-delà des limites d'un dénouement d'action, prologue plus ou moins animé de ce modeste mais consciencieux travail.

Dans notre pensée, la péripétie attendue, c'est l'œuvre d'Hogarth, c'est la destinée littéraire de Johnson son vivant contraste, de Garrick et de cette pléiade encore obscure qui vient çà et là peupler la scène. Pour ce qui est du peintre, dont les œuvres nous fourniront le canevas d'une espèce de voyage posthume, rédigé sur pièces authentiques, dans l'Angleterre du dix-huitième siècle, nous avons cherché à initier le public aux idées, aux principes qui ont dirigé sa vocation, et à faire en sorte que l'on s'intéressât à connaître les productions d'un jeune homme qui s'engageait si avant, et s'annonçait ainsi.

Nous avons vécu avec lui, et l'intérêt qu'il inspire rehaussera celui qu'est susceptible d'exciter la description d'une œuvre vraiment drama-

* Voir le présent volume, page 228.

Digitized by Google

tique, dont l'auteur, à la fois célèbre et mal connu dans notre patrie, a déjà contracté avec nous quelque intimité.

Nos musées français ne possèdent pas un tableau des grands peintres anglais; jamais une toile de Thornhill, ni de Wilson, ni de Gainsborough, ni de William Hogarth n'a traversé le détroit, et le dernier ne doit une notoriété européenne qu'à l'esprit bizarre empreint sur quelques planches, la plupart du temps travesties par de mauvaises contrefaçons. Les écrivains du second ordre de ce pays, qui ont exercé tant d'influence sur notre école encyclopédique et libérale, sont presque ignorés de la foule, et l'on rencontre cependant à chaque instant leurs noms sans savoir à quoi les rattacher.

William Hogarth qui ne savait pas l'orthographe, et qui était étranger aux lettres anglaises comme au latin dont il a cependant abusé dans les légendes qui accompagnent ses gravures, afin de se faire honneur de l'érudition de sa femme, Hogarth, prototype des moralistes pittoresques, adonnés de son temps à l'exploitation du roman, atteignit d'un seul coup, après d'infructueux essais, à la renommée qui devait lui assigner une position mixte entre les peintres et les écrivains.

La troisième planche de *the Harlot's progress*, celle où, comme nous l'avons dit, figure le portrait de sir John Gonson, magistrat très-populaire, ayant paru avant les autres, un gentilhomme qui se rendait à une réunion des lords de la Trésorerie s'avisa de l'acheter en passant et de la montrer à ses collègues. Cette production leur fit si grand plaisir, qu'en sortant ils coururent en choisir des épreuves. Le lendemain, on les porta à la séance du Parlement, et le portrait de Gonson eut un tel succès que le soir même le tirage fut épuisé, et le nom de William Hogarth rendu célèbre dans l'espace de vingt-quatre heures.

Enhardi par un pareil encouragement, l'artiste se hâta d'achever la série; mais dans l'intervalle, il peignit dans Headley-Park, chez M. Huggins, à un plafond de son beau-père, représentant *Flore et Zéphire*, un satyre et des silènes si vigoureux, si étincelants de verve comique, que Thornhill fut obligé de raviver le ton local et l'expression des autres figures.

Vers le même temps, il fit un autre essai plus significatif de la puissance morale de son talent, et à ce sujet regretta la disparition de Johnson qui s'était éclipsé de Londres et avait été concourir à Dublin pour un brevet de maître ès-arts qui lui fut refusé.

Il existait alors à l'entrée de la cité une prison célèbre et toujours pleine, le *Fleet*, geôle affreuse où les détenus étaient traités avec la dernière barbarie. Des réclamations élevées à diverses reprises avaient amené des commencements d'enquêtes invariablement suivis d'ordonnances de non-lieu et de la plus honteuse impunité. Forts de leur

Digitized by Google

puissance, le gouverneur et le geôlier, d'intelligence, infligeaient aux captifs les privations les plus odieuses et les tortures physiques les plus arbitraires, dans le but de leur extorquer de l'argent.

Rien de plus horrible que le régime des prisons à cette époque et cinquante ans par-delà. A Newgate, pour être admis à la *Cour de Presse*, lieu privilégié, il fallait payer un impôt de cinq cents à deux mille guinées : il est bon d'ajouter, pour donner la mesure de ces exactions, que M. Pitt, l'un des gouverneurs à Newgate, avait amodié la Cour de Presse au prix de cinq mille guinées. Lorsqu'à son entrée, un détenu pour dettes ou un prisonnier d'État ne pouvaient fournir la taxe imposée par les porte-clefs, ils étaient jetés dans d'horribles cachots, pêle-mêle avec les plus vils scélérats. Dans toutes les geôles, on tolérait des tavernes desservies par les concierges, où l'on vendait à un taux usuraire du vin et de l'eau-de-vie. La plus ignoble débauche régnait dans ces repaires. Il existait en outre deux salles de torture : la chambre *des Ceps* où l'on attachait à des ceps les infortunés pour leur arracher des aveux; et le cachot *du Pressoir*, réduit ténébreux où se trouvait une énorme machine en bois sous laquelle on écrasait, jusqu'à ce que mort s'en suivît, la poitrine des accusés qui refusaient de répondre aux interrogatoires. Ces tortures ne furent abolies en Angleterre, dans ce pays de réforme et de liberté, qu'à la fin du règne de Gorges III, c'est-à-dire de 1815 à 1820....

Telles étaient les abominations commises à Newgate et au Fleet. Le scandale qu'elles causaient s'étant renouvelé, comme à l'ordinaire, la chambre des communes nomma une commission d'enquête, destinée, selon toute apparence, comme les précédentes, à conclure par l'*ordre du jour* en faveur du ministère.

Mais le dénouement fut tout autre et changé par le seul William Hogarth qui mit son burin dans la balance. Sans perdre un instant, il lança une petite gravure dont Horace Walpole nous a légué la description en ces termes : « La scène représente la commission assem-
» blée. On voit sur la table les instruments dont on se servait pour
» tourmenter les prisonniers : l'un d'entre eux, couvert de haillons
» et exténué par la faim, se présente devant la commission, avec une
» contenance noble et ferme. Près de lui l'on aperçoit le bourreau des
» détenus, l'implacable geôlier. C'est la figure que l'on eût rêvée pour
» représenter Iago voyant ses crimes découverts. La bassesse, l'in-
» famie, la terreur sont peintes sur la face livide de ce misérable; ses
» lèvres sont contractées, sa tête jetée en avant semble prête à
» proférer quelque imposture, ses jambes se portent en arrière
» comme s'il songeait à fuir. Il plonge avec violence une de ses mains
» dans sa poitrine à demi-débraillée, tandis que les doigts de l'autre
» cherchent à s'accrocher aux boutonnières de l'habit. Ce portrait
» est sans contredit le plus frappant qu'on ait jamais peint... »

Digitized by Google

En guise de pendant, William représenta François Page sous des traits odieux, avec la hart au cou. C'était un juge en butte à l'animadversion de la foule pour son implacable sévérité.

Ces images, expression du sentiment général, prêtèrent une telle force à des accusations devenues publiques, qu'il fallut cette fois compter avec le défenseur de l'humanité. Les geôliers, Bambridge et Huggins furent punis, le régime de la prison fut réformé, et François Page, précipité dans le néant par une illustration qui cloua son nom au pilori, resta stigmatisé pour jamais.

Dès lors, le zèle d'Hogarth, à l'abri du besoin et soutenu par l'opinion publique, ne se ralentit plus; sa mission était tracée, il y resta fidèle. Pour cet homme si habile et si consommé dans son art, la peinture, le dessin cessèrent d'être un but et ne furent qu'un moyen facile de rendre la pensée : carrière sans exemple, où Greuze seul a osé le suivre de loin.

Hogarth dessinait comme un autre raconte; tout ce que l'imagination est apte à graver dans la mémoire, il le rendait sur la toile ou sur le papier. Il exécutait sans hésitation un portrait de souvenir, et telle était sa science par rapport au jeu des physionomies, qu'il imprimait à ses modèles, sans nuire à la ressemblance, l'expression exigée par la situation. Il était de force à entamer une plaque de cuivre sans dessin préalable et à improviser au bout de la pointe des figures d'une incomparable précision. Ce miracle de difficulté vaincue lui était familier.

Ses défauts étaient la trivialité dans les sujets de style, où il échoua complétement, une certaine lourdeur inhérente à la recherche trop exclusive de la clarté, et une préoccupation trop minutieuse parfois, des détails significatifs ou des intentions subtiles : il cotoya plus d'une fois les scabreuses difficultés du logogryphe. La mise en scène où tout objet avait sa valeur et sa raison d'être concourant au drame général, ressemble à ces descriptions si finement analysées de M. de Balzac.

Quant à la peinture d'Hogarth, elle est profonde, d'une gamme élevée, d'une solidité suffisante, touchée du reste avec vigueur et sûreté de main, qualités jointes à la plus heureuse audace. Bien enveloppée, très-homogène, elle doit à ces qualités l'avantage de paraître plus finie qu'elle ne l'est en réalité. Chardin donnerait une vague idée de la manière de William Hogarth, qui se rapproche plus des traditions françaises que des écoles d'Italie ou de Flandres, dont il est totalement dissemblable. Tel qu'il est, et avec ses imperfections, nous ne craignons pas, après l'avoir, à diverses reprises, bien étudié à Londres, de le placer parmi les meilleurs peintres de genre. D'autres ont été plus brillants comme Metzu, plus précieux comme Gérard-Dow, ou plus puissants d'effet comme Rembrandt, mais nul n'a si complétement exécuté ce

Digitized by Google

qu'il a voulu; aucun n'aurait pu se proposer un but si complexe e si difficile à réaliser. Tel est, par exemple, le dessein de grouper dans un sujet, à des plans plus ou moins reculés, plus de cent figures, sans qu'une seule laisse le spectateur indécis sur le rôle qui lui est assigné dans l'action générale, où elles viennent toutes concourir avec des passions ou des pensées aussi clairement retracées sur les visages lointains, indiqués en deux coups de pinceau, que sur les têtes plus achevées des personnages de premier plan.

Thornhill pressentit la célébrité de son gendre, resté de nos jours parmi le peuple presqu'aussi populaire que Shakspeare; il eut le temps toutefois de combler de ses bienfaits le Molière de la peinture anglaise; mais il mourut avant même que William eût mis au jour les six tableaux de *the Harlot's progress*.

Reconstruisons, la gravure sous les yeux, les six actes de ce drame, dont les scènes furent reproduites à la sanguine jusque sur les éventails, et dont Théophile Cibber a tiré un ballet-pantomime, représenté à l'Opéra de Londres, sous le titre de *the Jew decoyed*. Au dénouement près, notre mélodrame de *Victorine, ou la nuit porte conseil*, n'a pas eu d'autre origine, car les romans dont il est issu descendent des imitateurs de William Hogarth, dont nous aurons à signaler plus d'une fois l'influence et la paternité à l'égard des ouvrages français de la fin du dernier cycle littéraire.

1er *Tableau*. — La patache hebdomadaire du Yorkshire, pays renommé pour la beauté des femmes, venait d'arriver comme à l'ordinaire, à l'auberge de *la Cloche*, dans Wood-street, et de déposer sur le pavé de Londres une jeune fille assez belle dont les traits resplendissants de santé et l'expression modeste charmaient les curieux et les passants arrêtés devant l'hôtellerie. Elle avait nom Maria Hackabaout, ainsi que l'indiquait l'adresse clouée sur sa malle, et avait reçu une pieuse éducation dans son village où son père, honnête et simple vieillard, exerçait le saint ministère. Contraint par la modicité de ses ressources de se séparer de son enfant, il comptait la confier aux soins d'une de ses parentes, à qui Maria apportait, en guise de présent, une belle oie grasse, adressée par mistriss Hackabaout *à sa chère cousine*. Mais le père n'avait pas eu le courage de quitter sa fille au pays, et, pour la protéger durant le voyage, il l'avait accompagnée à cheval sur une rosse blanche, étique et de plus affamée, car tandis que l'ecclésiastique s'étudiait à déchiffrer sur une lettre l'adresse du très-révérend évêque de Londres, à qui on l'avait recommandé, sa monture dévorait à belles dents un tas de paille qui avait servi à emballer de la faïence.

La distraction du ministre, en ce moment, était au moins imprudente; car à Londres, les filles des pasteurs sont la facile proie des sé-

Digitized by Google

ducteurs de profession, les recrues ordinaires des repaires du vice, et leur éducation candide ne les prédestine que trop à tomber dans le piége.

Avides de ces sortes de conquêtes, les désœuvrés de la ville, alors dévorée par une corruption babylonnienne, venaient chercher pâture aux heures d'arrivée des voitures publiques, et s'il s'offrait un objet de nature à réveiller leurs sens émoussés, d'infâmes créatures, apostées à dessein, s'efforçaient, en liant connaissance avec la victime, de l'attirer dans leurs filets.

Parmi les plus éhontés de ces suborneurs, le mépris public avait enregistré le nom du colonel Chartres, personnage fort riche, bien en cour et très-redouté. C'était un vieillard assez dégoûtant, connu pour attendre les voitures au passage, et qui fut tour à tour flétri par Hogarth, par Swift, Pope et Arbuthnot. Adossé à la porte de l'auberge, une main sur sa canne, le colonel Chartres, en compagnie de John Gourlay, son confident, contemplait les attraits de la fleur du comte d'York. Timide et souriante, celle-ci prêtait l'oreille aux compliments obséquieux que lui prodiguait une dame d'un certain âge, vêtue avec une austère modestie, et qui l'avait abordée avec cette familiarité bienveillante qu'autorisent la suprématie de l'âge et du rang.

Cependant une âme moins pure et plus expérimentée aurait ressenti de l'éloignement pour la dame si empressée. Cet œil en coulisse, ce nez crochu, cette bouche sensuelle, animée d'un sourire faux et sans gaîté, ce cou replié et tendu en avant par une préoccupation intéressée, cette attitude nonchalante et sans dignité, en dépit de la rigidité du costume, ne pouvaient tromper qu'un cœur naïf. Les passants mieux éclairés savaient à quoi s'en tenir, et chacun avait reconnu avec dégoût la mère Needham, la providence des débauchés qui ne craignaient pas de lui faire escorte; sirène experte à tout déguisement, et dont la police aurait dû coller le portrait au coin de chaque rue pour exciter les défiances de la jeunesse.

Mais la pauvre Maria, tout étonnée par l'aspect de la grand'ville, livrait ses secrets avec l'innocence du jeune âge, et charmée des bontés de cette belle dame, ne voyait point le colonel Chartres qui surveillait l'œuvre de sa messagère. Maria cherchait des yeux son père pour le présenter à son officieuse protectrice, et son père songeait, soin vraiment opportun, à aller rendre ses devoirs à l'antichambre de cet opulent nabab, que l'on révère sous le titre du lord évêque de Londres.

2° *Tableau.* — Tandis qu'au fond de sa province le digne pasteur Hackabaout termine l'éducation de ses cinq ou six filles cadettes, pour les livrer à leur tour à la consommation de Londres, refuge de ces infortunées mises au monde par des parents nécessiteux, qu'est devenue Maria?

Digitized by Google

Dans un appartement surchargé de meubles somptueux, mais lourds et mal appareillés, luxe écrasant et de hasard, acquis de seconde main, l'on voit sur une ottomane une jeune femme nonchalamment renversée, parée sans être vêtue, suivant la pittoresque expression d'un prédicateur moderne, et dont les traits sont animés de l'expression la plus railleuse, la plus vive et la plus insouciante. Sûre de ses charmes, elle forme un contraste saisissant avec la jeune fille gauche et timide que l'on a entrevue. Ce sont les mêmes traits pourtant, on la reconnaît et l'on est surpris de l'avoir reconnue.

Les leçons du colonel Chartres ont profité, et l'élève abandonnée, mais dépravée à fond, est à la hauteur du maître. Maria est à l'apogée de sa fortune et défie l'avenir. Elle appartient à un banquier juif fort laid, à un de ces Portugais qui, jadis, rapportaient des Indes des fortunes colossales. Cet enfant d'Israël est un piètre ragoût pour un tendron de vingt ans; aussi Maria prend soin de régler le chapitre secret des indemnités. Un amant de cœur, un galant s'est glissé près d'elle; mais le Juif inattendu vient déranger la partie. Situation perplexe, où la présence d'esprit a beaucoup d'à-propos.

Tandis que la servante protége la prompte évasion du damoiseau, qu'elle suit en lui portant ses chaussures, Maria, pour détourner l'attention du financier, renverse d'un coup de pied mutin un vaste plateau chargé de porcelaines. Un négrillon, qui apportait la bouilloire à thé, recule d'épouvante, tandis que le Juif, tout à son mobilier, s'efforce en vain, non sans d'affreuses grimaces, de retenir la table lancée sur lui. Pour justifier cette feinte, la rusée friponne a sans doute simulé une querelle; car sa figure est empreinte d'un mélange de courroux et d'envie de rire tout à fait plaisant.

Contre les murs du salon, on voit le portrait de Woolston, auteur d'une *Apologie du Christianisme*, adressée aux Juifs, et deux tableaux bibliques : c'est David dansant devant l'arche et excitant l'ironie de la fille de Saül. Dans le lointain, Osa soutient l'arche chancelante; mais un personnage, coiffé d'une mitre, à qui sans doute il convient de laisser chanceler l'arche sainte, poignarde Osa par derrière. A côté, dans l'autre cadre, c'est Jonas, qui, de loin, menace l'impudicité de Ninive. Ces fantaisies tiennent lieu de réflexions et d'intermèdes.

3e *Tableau* — Du désordre à l'indigence, il n'y a pas plus loin que de la débauche au crime. Nous sommes à Drury-Lane, quartier dévoué aux mauvaises mœurs, dans un taudis, sous les toits, car on voit le ciel par une porte entrebâillée. Un grabat, une chaise unique en paille, qui, servant de table, porte une bouteille convertie en chandelier, et une assiette à soupe condamnée à un pire usage; un triangle de miroir cassé, adossé à une faîte crénelée de brèches, une bouteille d'eau-de-vie, un peigne gras, une boîte à pommade qui porte l'adresse d'un

Digitized by Google

apothicaire, une cafetière boiteuse, une tasse dépareillée de sa soucoupe, posée sur une espèce de billot; un petit pain, avec du beurre enveloppé dans une feuille des lettres pastorales de Gibson, évêque de Londres, afin, sans doute, d'utiliser la morale; tel est le fond de l'ameublement. Cependant, on a sacrifié aux grâces. A côté de la boîte à perruque de James Dalton, célèbre voleur de nuit, récemment pendu, sont attachés les portraits de Macheath, filou illustré dans l'opéra des *Gueux*, et du docteur Sacheverel, *sanctæ theologiæ professor*..... L'artiste avait une médiocre opinion du clergé de son temps.

Ce galetas est desservi par une matrone ignoble. Belle encore et flétrie, Maria s'éveille à midi, après une nuit orageuse, et constate l'heure à une montre volée qu'elle tient à la main. Sa dernière heure de liberté a sonné: le drame est à son apogée, et le juge Gonson, suivi des constables, apparaît sur le seuil.

4e *Tableau.* — Quel plus triste aspect que celui d'une maison pénitentiaire! La maison de force que nous avons à visiter est à la fois une géhenne et une école de dégradation. Parcourons cette longue file de créatures déchues, occupées à battre du chanvre avec de courts et pesants fléaux, sur une rangée de billots. La pièce est sombre, malsaine, et sans autre ornement que la caricature du juge Gonson, charbonnée sur le mur et suspendue à un gibet; œuvre de quelque captif.

Près de la porte se tient un garde-chiourme d'une figure brutale, répugnante, inepte; du bout de son fouet il menace une jolie fille, nouvelle recrue de ce séjour; charmante, harassée de fatigue et accablée de douleur. Tandis que la malheureuse Maria soulève sa masse avec effort, toute à la terreur, la femme du geôlier, qui l'effraie pour détourner son attention, lui vole ses dentelles et son mouchoir en la chargeant d'invectives. Plus loin, un vieillard en habit brodé, l'épée au côté, bat le chanvre avec philosophie; c'est un gentilhomme, un joueur et un fripon. Ailleurs, une fille hideuse et trapue, prototype de malice et de dépravation, se repose sur son marteau en jouissant de la désolation de Maria. C'est la paresse qui a conduit là cette créature bien mal avoisinée, car auprès d'elle on a placé une enfant de douze ans; ses traits sont intéressants; elle travaille de son mieux et reviendrait au bien si la justice l'avait mise à meilleure école. Plus loin, une courtisane abrutie, à côté d'une femme enceinte que la rudesse des travaux met en danger de mort.

Au premier plan sur la gauche, la duègne de Maria, horrible, avec un nez à demi rongé, ajuste à sa jambe un bas de soie à coins argentés qui ne fut pas tissé pour elle. Elle a trouvé une compagne dans une servante de bas lieu du même âge; elles sont gaies, et, on le voit, pratiques accoutumées de ce séjour.

Digitized by Google

Voilà la dernière étape de la jolie fille du comté d'York; c'est là qu'elle doit achever de se flétrir; c'est là qu'atteinte par la douleur et le remords, elle comprend enfin qu'elle ne se relèvera jamais, et laisse deviner, à sa physionomie profondément altérée, que l'endurcissement de la conscience ne lui donnera jamais la brutale insouciance devenue la consolation de ses compagnes. Son pâle visage tourné vers le spectateur, elle regarde les cieux comme une victime résignée, et celui-ci, touché de tant de charmes, de jeunesse et de misère, ne peut s'empêcher de se dire : — Voilà ce que Londres faisait d'une honnête fille, élevée à la sagesse par un ministre de la religion, quand elle avait le malheur d'allier ces deux dons funestes : l'indigence et la beauté.

5e *Tableau.* — On publiait autrefois à Londres un journal hebdomadaire, rédigé par deux médecins tarés, qui couraient les logements mal gardés pour recueillir au chevet des malades des observations curieuses. L'un, au visage replet et luisant, se nommait Misaubin; jadis bouffon d'un empirique de foire, il s'était enfui de Hambourg, poursuivi pour quelque méfait, et il finit par être pendu en Angleterre comme meurtrier. L'autre, maigre et emporté, avec une figure de lézard, eut le même sort quelque temps après. Il avait traité par le poignard son hôte malade et confié à ses soins. Ces deux praticiens se rencontrèrent un jour dans une chambre mortuaire, et, sans égard à la solennité du moment, ils se prirent de querelle sur l'efficacité de leurs drogues : l'un défendait son élixir, l'autre ses pastilles. Ce dernier, nommé Mac-Gennis, à bout d'arguments, renversait en gesticulant, chaises, tables, écuelles et pots.

Tous les remèdes avaient été épuisés sur la malade, et, dans sa mansarde, où la lumière entre obliquement par une lucarne, on reconnaissait pêle-mêle d'ignobles ustensiles, et, entr'autres, une boîte de pilules. Une pipe cassée indique la présence récente d'un familier du logis; un amant, peut-être, qui a le premier pris la fuite. Pour sauver la mourante, on a employé les vomitifs et un remède tout différent, comme il apparaît par un vase ébréché laissé devant le lit, et par une vessie pendue à un clou et terminée par un petit tube pointu, forme populaire et peu connue de l'instrument que Molière a mis en scène. Ces détails, d'une répugnante familiarité, contribuent à la poignante réalité de la scène.

Cependant, la joie, en des temps plus heureux, a illuminé cette pauvre chambrette, où elle a laissé un souvenir gravé avec la fumée d'une chandelle aux solives du plafond : un chiffre M. H. entouré d'emblèmes galants. Le feu brille sous l'âtre, où, devant une marmite qui bout et déborde, rôtit, pendu à une ficelle, un morceau de viande qu'un enfant déguenillé, l'orphelin, fait tourner avec insouciance.

Tandis que la mort s'abat sur ce toit, une mégère agenouillée in-

Digitized by Google

ventorie la malle de la défunte, cette malle que l'on a vue autrefois sortant de la diligence d'York, et l'horrible femme, saisie d'une joie cupide, commence à butiner. Elle est à demi cachée par les deux docteurs aux prises.

Derrière eux, frappée d'un jet de lumière, étendue sur un fauteuil, enveloppée dans la couverture arrachée à son lit et qui retombe autour d'elle en plis écrasés et lugubres, Maria, la tête renversée en arrière, expire, soutenue par sa hideuse tutrice reconnaissable à son nez ébréché. Les joues de la misérable fille sont décharnées, ses lèvres livides, son nez serré. Ces yeux si pénétrants sont clos de leurs paupières gonflées; la mort a détruit les restes d'une beauté fatale et n'a attiré aucune âme sympathique aux derniers moments de celle qui vient de s'éteindre dans l'opprobre, dans la solitude et la nudité de la misère, car l'unique chemise de Maria est à sécher au-dessus de sa tête, sur une corde où on l'a étendue.

La réalité des détails ajoute à la sinistre impression de ce dénoûment.

Exploitée de son vivant par deux charlatans infâmes; volée avant d'être morte, et laissant livré au dénûment un orphelin, tels sont les trois objets sur lesquels ont erré les derniers regards de la fille du pasteur.

6e *Tableau.* — Le drame est achevé; mais l'auteur poursuit son héroïne au-delà de la mort. Il manquait encore à ces enseignements l'implacable dérision des funérailles. Il faut que l'élément comique vienne sceller avec la plus navrante réalité la moralité de l'histoire: non le comique enjoué de Molière, mais le sarcasme amer et fantastique dans sa noire philosophie, comme l'a parfois lancé la sauvage énergie de Shakspeare.

En effet, le respect des morts est un des derniers scrupules qui s'évanouissent au fond du cœur humain, et la pensée des profanations dont on pourrait un jour devenir l'objet est une de ces fiévreuses rêveries qui confinent au cauchemar.

Il est là tout ouvert, ce cercueil, posé sur des tréteaux, dans une salle basse, et environné d'un essaim de créatures sans nom. Belle, la gorge découverte, l'œil provoquant, telle en un mot que l'on a vu naguère Maria, une fille, penchée sur ces restes, regarde ce qu'à son tour elle deviendra. Sur le couvercle de la boîte, posé en travers, on lit: M. H. *mourut le* 3 *septembre* 1731, *âgée de* 23 *ans.* A côté de l'inscription est une bouteille d'eau-de-vie que la servante de la défunte tient par le goulot. Au pied de la morte, drapé de deuil, son enfant enroule une ficelle au flanc de sa toupie. Autour d'elle, ses anciennes compagnes s'enivrent et rient; l'entrepreneur des funérailles courtise une demoiselle qui lui vole son mouchoir; sa voisine minaude devant

Digitized by Google

un miroir; le marguillier, l'œil en flamme, se livre ailleurs à un entretien équivoque; les verres circulent, et le cercueil n'est plus que le buffet d'une taverne. Quoi de plus monstrueux que cette gaîté, de plus capable, que cette profanation, d'inspirer la compassion et l'effroi!

Tel est, avec son épilogue, ce drame en six tableaux, où les effets du vice sont traduits dans leur plus pittoresque horreur. Les acteurs qui y sont mêlés sont tous des portraits, livrés sans distinction de rang à la réprobation publique avec une audace inconnue jusque là. Le succès de cette tragédie populaire fut si grand qu'il retentit jusqu'au fond de la Russie, et que, peu d'années après, il arriva de la Chine des porcelaines qui reproduisaient les scènes de *The Harlot's progress*, dont le théâtre s'était emparé.

VI.

CONVERSATION DE MINUIT. — BIER-STREET ET GIN-LANE. — QUEL FUT L'INVENTEUR DU JARDIN ANGLAIS. — ANECDOTE SUR FARINELLI.

Un jour, William Hogarth, qui cherchait volontiers à accomplir l'impossible, eut l'étrange fantaisie de peindre des sons. Cette idée lui vint le soir de la première et unique représentation de *Judith*, oratorio de Fesch, composé sur un livret du jeune Huggins, le fils de l'ancien et abominable geôlier du Fleet. La chute de l'ouvrage fut due à une cause singulière, en dépit d'une mise en scène splendide. Pour être agréable à John Bull, on n'avait reculé devant aucun effet de mélodrame, et un moment vint où l'héroïne juive fit voler d'un coup de cimeterre la tête sanglante et monstrueuse d'Holopherne jusqu'au bord de la rampe. Le peuple poussa des cris d'indignation, et Holopherne eut beau protester contre les suites présumées de sa disgrâce, le parterre contraignit Judith à quitter les planches.

Comme Hogarth avait assisté aux répétitions, il en offrit la représentation au public. Son estampe donne l'idée d'une musique exigeant un formidable déploiement de mouvement et de cris. On reconnaît, aux attitudes et aux contractions des visages, le registre de voix de chaque exécutant. Le ténor, le baryton, le soprano, la basse sont aisés à distinguer, et les notes placées devant chaque pupitre justifient exactement les contorsions des chanteurs.

Depuis son mariage, notre artiste ne faisait plus que de rares apparitions à la taverne de mistress Tottenham. On l'y voyait pourtant; mais il ne cessait de tonner contre les excès de boisson de Savage, de Garrick même et du jeune Healdy. Le punch était surtout l'objet

Digitized by Google

de ses invectives; cette boisson, disait-il, rend l'estomac malade et réagit au cerveau; l'effet du punch sur la société anglaise était désastreux. Un soir, il apporta triomphant à ses amis une planche dont nous sommes obligés de parler, car elle est restée la plus populaire des œuvres de ce peintre: c'est *la Conversation de minuit.*

Douze personnages totalement abrutis, et dans un état voisin de la démence, sont restés réunis, jusqu'à quatre heures du matin, autour d'un baquet de punch; des membres des quatre facultés, en grand costume, des commerçants, des militaires; un pasteur en soutane, qui fume et agite le breuvage, avoisiné d'un chantre qui lui a jeté sa perruque sur la tête; un légiste, le lord Nottingham, un médecin débraillé qui verse le contenu d'une bouteille sur un officier étendu mort ivre; un diplomate hébété dans un repos léthargique, et dont les poches vomissent des écrits politiques (ledit grand politique enflamme gravement sa manchette et sa cravate, persuadé qu'il allume sa pipe); un petit-maître portant bourse à cheveux et postillon d'amour; enfin, un filou qui, la main sur son cœur, fait un discours contre le vice, tels sont les commensaux de cette orgie nocturne, remarquable par la dégradation imprimée sur les physionomies, par le mouvement de la scène, la vivacité des effets, et le sentiment de répulsion qui résulte de l'aspect général. Comme les douze convives étaient autant de portraits de débauchés hypocrites, on s'arracha cette image, et, pour la première fois à Londres, on se moqua des ivrognes. C'était un beau résultat, mais trop léger pour un moraliste qui prétendait les ériger en un sujet d'horreur et d'épouvante.

— La société anglaise, dit-il un jour au cabaret, périra par l'abus des spiritueux; déjà l'on ne rencontre que des brutes en tous lieux. Ce peuple hâve, exténué, race de spectres, est dévoué à ce genre de mort par le gouvernement qui, ne voulant pas le nourrir, le livre à la débauche pour lui ôter l'énergie de la révolte. Tout ce qui est pauvre est destiné par la Providence à s'enrichir par le travail: ici, l'indigence énervée perd son courage, son génie, et roule dans le bourbier d'infamie. L'eau-de-vie, le rhum, le gin, quels fléaux! Vous avez soif, toujours soif... que ne buvez-vous du cidre ou de la bière? — Voyez, poursuivit-il en s'animant, ce qui se passe dans les rues où l'on débite la bière, et comparez-en l'aspect à celui de ces carrefours, de ces ruelles dévolues, sous la protection impie des constables, à la consommation du gin.

Au quartier de la bière, la gaîté rayonne et la santé s'épanouit: ce sera le boucher du coin qui cause avec son voisin le maréchal, et, les coudes sur la table, commente avec esprit la politique du Roi Georges. Ils ont bon appétit, et tiennent leur cuisine approvisionnée, car ils font bien leurs affaires. Les voyez-vous, le nez dans leur pot, re-

Digitized by Google

prendre haleine en cajolant quelque joli minois? Puis, voici les poissonnières entonnant d'une voix claire et point enrouée la chanson de M. Lockmann sur la pêche des harengs... un portefaix reprend ses forces avec un verre de porter, car le porter est le vin de Bourgogne de la joyeuse Angleterre. Paveurs, porteurs de chaise, ouvriers de tout état, de la rue jusqu'aux combles des maisons, jusqu'aux couvreurs sur les toits, chacun savoure, se désaltère; le travail se poursuit en tous lieux, et la bière entretient l'activité, la santé et la douce animation des esprits. C'est là que notre ami, le peintre Etienne Liotard, va chercher ses modèles; mais le pauvre diable ne saisit bien que la physionomie des bouteilles, il a totalement échoué dans le jambon, car il n'est pas coloriste. Eh, vive le porter et l'ale d'Ecosse, — quoiqu'elle soit d'Ecosse, — voilà une boisson fraîche, piquante au goût, qui fait rire l'estomac, donne saveur au rôti, et fait aimer le sel qui, loin d'être ingrat, nous ramène à boire!

— Pardieu! s'écria Garrick, il donnerait soif à la Tamise!

— La bière, observa Savage, est pour le tube digestif le plus innocent et le moins fastidieux des balais... mais le gin!

— Le gin! s'écria William avec transport, le gin! tenez, voyez-en les résultats! voilà Savage, un enfant... on le prendrait pour un vieillard avec son œil cuit, sa figure pâle et flasque. Plein de talent, tu étais né pour être un homme, tu n'es rien, tu crèveras dans la boue...

— Je te ferai voir... répliqua Richard furieux, en se postant pour boxer.

— Tu n'as plus de vigueur, et je t'abattrais d'une pichenette. Veux-tu faire le gentilhomme? Tu as une épée... tu n'as plus de bras; des pistolets, donc? Ta main tremble... écoute, alors, ou va te coucher.

— Enfin, on ménage la dignité de ses amis...

— Il est loin de compte, l'ami, s'il me croit mis au monde pour exécuter à pattes de velours la danse des œufs sur le terrain des vanités d'un chacun!

— Eh bien, insulte ce que je respecte, et abolis le gin... ajouta Savage en s'accoudant lourdement sur la table à faire vibrer verres et bouteilles.

— Je n'en dirai rien que l'on ne puisse constater; il suffit d'aller à midi dans une ruelle consacrée à ce genre d'empoisonnement: la plus horrible à voir est celle de saint Gilles; vous n'avez qu'à passer deux heures aux alentours de ce caveau, qui porte sur son enseigne: GIN ROYAL, et plus bas, sur un écriteau: « Ivre pour un penny, ivre-mort pour deux pences, la paille fraîche gratis. » Vous verrez ce qui se passe sous le patronage du Roi, père de son peuple, qui a laissé s'installer deux prêteurs sur gage, avec leur enseigne, à côté de cet affreux tripot, où ils vont engigner des êtres privés de leur raison.

Digitized by Google

— Qu'en résulte-t-il, que l'on boit, comme partout...

— On boit toujours et encore; on boit ses meubles, sa paillasse, ses vêtements, et jusqu'à sa chemise; on boit ce qu'on devrait manger, on boit à crédit, on boit la subsistance de sa femme, de son enfant, et l'ivresse n'a d'autre terme que la léthargie. D'abord, avant-hier, un habitué du lieu s'est pendu dans sa chambre où il ne restait que les quatre murs; il avait détaché et vendu les vitres, ainsi que la serrure... C'est avec raison que le peuple dénomme le gin du *strip-me-naked* (dépouille-moi nu). J'ai vu un ivrogne empaler un enfant av c une broche; j'ai vu des mendiants se battre jusqu'à la mort; j'ai vu des filles déguenillées se traînant dans le ruisseau, tandis qu'une autre rongeait un os ramassé dans la boue et qu'un chien lui disputait; plus loin une malheureuse toute rouge de froid et d'asphyxie, dormait au coin d'une borne sur un tas d'ordures. Il y avait aussi une misérable femme couverte d'ulcères, accablée par l'ivresse, et dont l'enfant, tout atrophié, tomba du haut d'une rampe d'escalier et se brisa le crâne. Et quels visages repoussants! quel silence morne, quelle tristesse lugubre à travers cette ignoble cohue! Mais le plus affreux spectacle (il ne sortira jamais de ma mémoire), c'est celui du marchand de ballades et d'eau-de-vie adossé aux murs de cet enfer: il a vendu ses bas, sa veste, sa chemise, et, blême, épuisé, sans voix, sans mouvement, il étale son corps décharné dont on peut dénombrer les côtes. Ce squelette ambulant a les yeux caves, le crâne dépouillé, le nez rongé, les lèvres blanches et avalées; sa peau jaune et sèche, tendue sur les mâchoires par une maigreur idéale, est collée sur les dents qui, par leurs saillies, se dessinent en dessous une à une; des traînées d'une sale écume dévalent sur son menton, il frissonne encore et ne vit plus, l'alcool s'est substitué au sang dans ses veines: imaginez une momie peinte en blanc et qui remue; tendez une peau de mort sur un squelette, voilà l'homme tel que l'a fait le poison du gin.

— Que le diable l'emporte! murmura Savage d'une voix creuse en montrant William, il sera cause que de trois jours je n'aurai goût à la boisson!

— Savez-vous, continua Garrick assez ému, qu'il y aurait là deux beaux dessins à faire?

— Ils sont faits, répondit Hogarth, et je vous les ai racontés...

Il tira alors ses deux planches de sa poche, où, selon son habitude, il les avait ployées en huit doubles; on étendit le papier, et chacun trouva la description faible auprès de la saisissante impression du tableau, l'un de ceux qui ont fait le plus d'honneur à l'artiste. *Bier-street* et *Gin-lane* furent très-répandus dans les ateliers pendant plus d'un demi-siècle.

Digitized by Google

Parmi les admirateurs de l'ouvrage se trouvaient Thomas Tyers qui embellit les jardins du Vauxhall; entrepreneur, poètereau, chansonnier, moraliste, il promit de faire la complainte du gin et la chanson de la bière; William Kent, architecte et peintre, qui, d'abord barbouilleur aux gages d'un carossier, avait depuis étudié à Rome, et en revenant par les Alpes s'était épris des pelouses couvertes de bouquets d'arbres, sortes d'Édens désignés dans le pays sous le nom de prés-bois. Dès lors, cherchant à marier l'ordonnance des jardins d'Italie aux caprices de la nature sauvage, Kent avait consacré sa vie à planter des parcs; il créa les jardins anglais destinés à être copiés par toute l'Europe, et fut le véritable Le Nôtre de cette école nouvelle. Tandis que l'on devisait, Théophile Cibber, fils du comédien Colley-Cibber, et acteur lui-même, entre à la taverne; il sortait de l'Opéra fort ému : — Vous savez, dit-il, que Londres est depuis deux mois partagé par la rivalité de Farinelli et de Caffarelli; cette lutte a eu ce soir son dénouement. Depuis quelque temps l'on se battait chaque soir au parterre; enfin, on a réuni les deux champions dans la même pièce, et le tumulte est devenu impossible à décrire durant tout le premier acte. Au second, les deux acteurs paraissent ensemble : Caffarelli, tyran de Syracuse, vient insulter son captif au fond de son cachot; il a chanté son air avec une si admirable supériorité, que les *Farinellistes* se sont vus réduits au silence. A son tour, Farinelli secoue ses chaînes et prélude par un adagio; la voix a été si pure, l'expression si touchante et si profonde, que tout à coup le tyran, partageant l'émotion de la salle et entraîné par un irrésistible élan, oublie son rôle : Caffarelli se jette dans les bras de Farinelli... Juges de la rumeur ! la salle croulait, il a fallu reprendre la scène, et vous pouvez croire que les *Farinellistes* ont donné autant de hurras à Caffarelli que les amis de ce dernier au divin Farinelli. Ces deux chanteurs, enflammés par l'enthousiasme général, ont dépassé les limites de la perfection humaine.

— Admirable, sublime ! s'écria Garrick. Dieu ! que je porte envie à ce Caffarelli !

— J'aurais préféré ce soir le rôle de son rival, observa William Hogarth.

— Vous voyez, poursuivit John Hoaldy, toujours sous la préoccupation de ses velléités théâtrales, que le sort d'un acteur n'est point si misérable...

— Non, s'il est le roi de la scène, et encore... qu'il faiblisse un jour et tout est oublié; que reste-t-il d'un son quand l'écho l'a redit ? rien. Puis, que de souffrances, de travaux et d'échecs pour conquérir ces applaudissements-là ! Croyez-nous, c'est un sot métier que celui de bête curieuse, fût-on tigre, lion, paon ou rossignol. Au surplus, si le

Digitized by Google

diable vous tente, faites des pièces, nous les jouerons entre nous dans une des salles du Vaux-Hall, ou ailleurs, et vous aurez ainsi l'occasion de passer votre fantaisie. Vous verrez, John, de quel air votre ami Garrick sait remettre une lettre ou porter une bouteille.

— Voilà déjà mes rôles accaparés, dit en riant William il ne me reste à briguer que l'emploi des muets.

En effet, doué d'une mémoire singulière des localités et des physionomies, Hogarth était incapable de retenir trois mots par cœur; il n'apprenait rien dans les livres, parce qu'en les parcourant il oubliait page à page, et même il ne savait calculer qu'avec des cailloux.

Mais cette tentative de digression n'entraîna point le jeune Hoaldy qui avait mordu à l'appât de Garrick avec beaucoup d'entrain. Ce jeune théologien, le futur chapelain du prince de Galles, puis de la reine, promit une pièce et retint les rôles d'amoureux. Nous verrons plus tard ce qu'il en adviendra.

— Vous savez, dit Cibber pour changer de propos, ce qui arrive à notre voisin Tom?

— A cet imbécile?

— Que vous avez surnommé *rakewell* (littéralement *bonne canaille*); oui, au fils de cet avare, de cet usurier...

— Eh bien?

— Son père est mort, on l'enterre demain au soir.

— Oh! oh! répliqua William, j'irai voir le fils demain matin; si je ne m'abuse, ce dénouement-là est le prologue d'un joli drame.

— Attendez au moins quelques jours... observa Garrick.

— Je m'en garderai bien, c'est une étude de mœurs à prendre sur le fait.

— Alors je vous accompagnerai.

VII.

LE PETIT LEVER D'UN HÉRITIER. — ESSAIS TRAGIQUES DE GARRICK. — VISITE A BEDLAM. — THE RAKE'S PROGRESS, *roman de mœurs en huit chapitres.*

— Ce petit Rakewell, disait William à son ami Garrick en chemin faisant, est très-bien qualifié. Fanfaron de vice, il possède en germe tous les goûts dépravés dont la parcimonie de son père ne lui a pas rendu l'apprentissage facile. Bête, et sans plus de cœur que de cervelle, impatient de réparer le temps perdu, il ira vite et loin, et son avenir me promet un symbole accompli de la vie de nos parvenus, de nos désœuvrés de la ville de Londres.

Quand les deux amis furent admis à offrir leurs compliments de

Digitized by Google

condoléance à Tom, ils le trouvèrent au milieu du salon qui servait de repaire aux opérations de l'usurier défunt. Notre héritier livrait les dimensions de sa personne insignifiante et blondasse à l'arpentage d'un tailleur qui lui prenait mesure, tandis que des serviteurs et des gens de loi procédaient à l'inventaire du coffre-fort. Caisses, malles, bureaux, buffets, portes et fenêtres, tout était ouvert ou défoncé; les tables étaient chargées d'or, d'argent, de lingots, de contrats, d'actions de la compagnie des Indes; un tapissier, occupé à tendre en noir ce salon antique et délabré, faisait tomber une pluie d'or du sommet d'une corniche.

— Voilà qui est bien, dit William, après avoir supplié Tom de n point se déranger et de continuer ses opérations, nous sommes libres de notre temps, et si notre assistance peut vous être utile...

A ces mots, un notaire assis à une table, où il semblait fort occupé, braqua sur eux deux yeux jaunes comme de l'or, avec une certaine inquiétude. — Observez cet homme de loi, continua Will à voix basse en poussant légèrement Garrick.

Le notaire inhuma tout doucement dans sa poche un sac mince et long, tandis que Tom, sous la main du tailleur, se détournait en retroussant la basque de son habit afin de faciliter la prise de sa ceinture.

— On croirait, murmurait David, que le défunt n'est qu'absent; voyez, son portrait est coiffé de cette même toque que nous retrouvons sur le marbre de la cheminée...

— Il manque à l'effigie son pendant; les armoiries de ce ràcle-deniers, trois tenailles en champ d'or. Et ce chat maigre sur ce coffre-fort, la patte posée sur un sac de trois mille francs..... et ces vieux souliers rapiécés de la main de l'avare, avec le parchemin d'une bible gothique... et tout ce désordre si rapidement organisé par la convoitise... Vraiment, cela est fort joli. Tenez, voilà le journal intime des actes du vieillard; là, sur le parquet... vous avez la vue longue, si l'on pouvait.....

— « Le trois de mai, murmura lentement David, mon fils arriva d'Oxford; — le 4, dîné à midi chez le cuisinier français; — le 5, *je parvins à faire passer mon mauvais schelling...* »

— Quel événement! c'est de la haute comédie. L'héritier d'un si galant homme sera-t-il dupe ou fripon?

Tandis que nos observateurs agitaient cette question grave, deux femmes pénétrèrent dans l'appartement, l'une vieille, l'autre jeune, se ressemblant entre elles, et la dernière dans un état intéressant.

— Eh quoi! s'écria Tom, vous avez quitté Oxford et vous venez ici en un pareil jour!... C'est un procédé d'une inconvenance...

— Mon ami, articula avec peine la jeune fille; j'espérais, vous m'avez promis...

Digitized by Google

— Ma chère, ce sont folies de jeunesse dont il ne sied plus de se souvenir, et surtout lorsque plongé dans le deuil...

Ces mots, l'air dédaigneux et railleur du jeune homme frappèrent au cœur l'honnête et tendre Sarah Young (c'était son nom); une vive douleur, une humiliation profonde se peignirent sur ses traits, et, prête à s'évanouir, elle tira de son doigt un anneau qu'elle montra silencieuse à son infidèle.

La mère avait plus de courage; elle produisit dans son tablier, dont elle avait fait une corbeille, une collection de lettres de Tom, terminées par des promesses de mariage; et usant tour à tour des prières et des menaces, elle demanda réparation pour son enfant déshonorée.....

Quant à Rakewell, il prenait le tout fort lestement, assez satisfait de se poser en don Juan en présence de plusieurs personnes.

— C'est abominable! chuchottait David, et nous ne saurions souffrir....

— Ne gâtons pas la situation! interrompit Hogarth.

— Vous n'êtes pas révolté?...

— Comment! une scène superbe! Je suis juge et sans passion; préliminaire indispensable d'un arrêt bien formulé.

Pour abréger la visite de ses victimes, Tom, sans quitter son attitude, ni se dérober aux investigations du tailleur, saisit avec impatience une poignée d'or et l'offrit aux deux femmes.

Alors Sarah tirant avec dignité sa mère qui, montrant ses bijoux, répondait qu'elle n'était pas réduite à implorer l'aumône, se rapprocha de la porte. Arrivée là, l'infortunée jeta un dernier regard baigné de pleurs à l'ingrat qu'elle aimait encore, et elle sortit en sanglotant.

Tom s'empressa de parler d'autre chose.

— Me voilà fixé, dit Hogarth; il sera dupe et fripon.

C'est d'après cette scène, très-fidèlement reproduite, que William peignit le premier tableau de la série intitulée *a Rake's progress* (la vie d'un libertin), si curieuse à étudier pour pénétrer dans la vie intime de la jeunesse dorée de Londres à cette époque. Cette suite logique à la décadence d'une courtisane se compose de huit tableaux conservés maintenant au *musée Soane*, à Lincoln's Inn Fields où ils occupent l'attention aussi longtemps et avec autant d'intérêt que la lecture d'un gros volume. Tous ont été gravés de la main de l'auteur; on les trouve dans l'œuvre du maître, recueillie en deux volumes in-folio, au cabinet des estampes de la Bibliothèque impériale.

Après avoir mis la dernière main à la première toile, William la fit disparaître et n'en parla plus. Tom ne fit à la taverne que de rares apparitions pour faire parade de son luxe, et durant deux ou trois ans, les amis du peintre parurent l'avoir oublié. Seulement parfois on

Digitized by Google

le rencontrait en carosse, ou l'on voyait son nom sur le programme des courses d'Epsom. Il continuait à rouler sur l'or.

— Je le vois toujours de temps en temps, disait Will avec insouciance ; il va bien...

Mais leur attention fut détournée par d'autres occupations et d'autres plaisirs. John Hoaldy, tout à l'espoir de jouer la comédie, avait bâti des pièces que la joyeuse bande se mit à représenter devant un cercle intime, et c'est là que le jeune docteur en théologie puisa, dans sa médiocrité comme acteur, la guérison de sa fatale manie. Garrick l'avait prévu, et savait, avec un tact prodigieux, tenter son ambition par les rôles qui lui convenaient le moins, se réservant à lui-même les plus propres à écraser par la comparaison ce rival malencontreux.

Quant à Hogarth, il était franchement détestable, et montrait si peu de mémoire, qu'un jour, dans une parodie du *Jules César* de Shakspeare, chargé de l'emploi fort secondaire du spectre, il lui fut impossible de retenir les quinze à vingt mots de son rôle. Il eut l'idée de les écrire en grosses lettres sur les parois d'une lanterne de papier avec laquelle, en fantôme prudent, il entra en scène, à la grande hilarité de l'auditoire. Ce jour-là, Garrick, chargé de parodier Brutus, jeta tout à coup le masque comique, et cédant à un bizarre entraînement, déclama le véritable monologue de Shakspeare, avec une énergie, une puissance d'expression si foudroyantes, que le rire fut ensuite impossible à ranimer. La farce se dénoua dans le silence, sur ce théâtre où Garrick avait tonné pour la première fois.

A partir de ce moment, il devint distrait, inquiet, inégal d'humeur, sévère d'attitude, observateur, et quand John, pour lui complaire, se félicitait d'avoir renoncé à ses lubies, David embarassé, amer parfois, détournait l'entretien. Il lui arrivait de s'écrier qu'un homme comme lui ne pouvait pas consumer sa vie à vendre du vin à Cheapside. Enfin, sa gaîté s'éclipsa.

C'est durant cette crise, que William engagea ses amis à le venir prendre un matin à South-Lambeth, leur promettant une promenade intéressante.

Ils le virent avec étonnement sonner à la porte de l'hospice des aliénés à Bedlam, et produire au concierge un permis pour visiter la maison.

Londres possède aujourd'hui trente-huit principaux hospices, desservant, tant sur place qu'à domicile, environ cent cinq mille malades par an, et l'on construit sans cesse des succursales nouvelles. Bedlam, situé dans le quartier de Lambeth, et précédemment dans Moorfields, est l'un des plus importants et des plus célèbres. L'ancien hôpital de Bedlam, dont il ne reste plus de traces aujourd'hui, était un splendide

Digitized by Google

édifice, construit en 1695, sur le modèle du palais des Tuileries, par l'ordre de Guillaume d'Orange, l'implacable ennemi de Louis XIV. On dit à ce propos que le grand Roi fut si indigné d'une imitation considérée par lui comme une insultante allusion à sa royale personne, qu'il fit construire à son tour, sur le plan de Saint-James, un bâtiment affecté au plus vil usage.

Bedlam est le Charenton de l'Angleterre : Tous les monomanes qui ne descendent pas jusqu'au suicide viennent, depuis plus d'un siècle, expirer là.

Au milieu du siècle dix-huitième, Bedlam, était un horrible lieu : c'était déjà l'autre vie avec les peines du purgatoire, et les séides de la charité ressemblaient assez, dans leurs façons, à ceux qui représentaient Thémis à la porte des cachots.

Parvenus, après avoir traversé diverses salles, à l'entrée grillée d'un long corridor dans lequel se succédaient les portes numérotées de plusieurs loges entr'ouvertes, Hogarth et ses compagnons se trouvèrent enfin dans la partie de l'établissement réservée aux fous furieux. Quelques-uns avaient la faculté, durant les heures de calme, d'errer à travers le corridor. Parmi ces derniers, l'un, bizarrement travesti en évêque, chantait des psaumes, une triple croix à la main, tandis que son voisin accroupi, portant sur sa tête un lutrin, s'écoutait jouer du violon, avec une physionomie rayonnante d'espérance. Près d'eux, morne, à demi nu, un médaillon pendu au cou, un fou mélancolique rêvait à la charmante Betty dont il avait charbonné le nom sur la rampe. — Triple et navrant symbole, murmura William en les examinant ainsi groupés : la foi, l'espérance et l'amour, aux Petites-Maisons... Il y avait plus loin un mathématicien traçant des lignes, un astronome lorgnant dans un télescope de papier un ciel absent, et au fond des cabanons, on voyait enchaînés, un roi couronné de paille; puis, un saint fanatique, rugissant devant une croix, au-dessous du portrait de saint Laurent. Entre les deux loges on lisait encore, triste souvenir, le nom du poète Lee.

Soudain, un mouvement s'opère; les gardiens terrassent un aliéné furieux et nu qui s'échappait en hurlant. Tandis que les uns se hâtent de lui attacher les fers aux jambes, d'autres sectionnent son buste sur lequel étend son ombre une tête rasée, pâle, souriante, hébétée, qui projette çà et là des yeux vides d'expression.

— Eh bien, dit Hogarth, le reconnaissez-vous?

— Qui donc?

— Votre ancien compagnon, le riche Tom Rakevell, le fils du vieil avare, ce brillant coureur d'Epsom...

— Ah ciel! et dans quel état! plus rien! pas une lueur d'intelligence.....

Digitized by Google

— Si fait! observa Garrick, il a voulu se tuer; remarquez sur sa poitrine cette cicatrice recouverte d'un carré de taffetas gommé...

Bientôt une femme accourant, chargée d'une marmite de laitage, s'accroupit devant l'infortuné, l'appela, lui prit les mains et toute en larmes s'efforça de le calmer.

— Quelle est cette personne? demanda vivement William à l'un des gardiens, qui répondit :

— Une des servantes hospitalières de la maison.

— O sublime effort du dévouement! murmurait Hogarth en l'envisageant avec attention : est-ce bien elle, et l'a-t elle suivi jusque-là!

Mais, tandis qu'il y rêvait, et que l'on se disposait à emporter le patient, la sœur hospitalière, à l'aspect de deux femmes élégantes, à la mine effrontée, amenées par un sentiment curieux, rougit, se releva, et lançant à ces créatures un regard d'indignation, elle se hâta de sortir.

Sur un signe d'Hogarth on la suivit, et comme elle traversait le préau, l'artiste s'étant séparé de ses compagnons, la salua avec respect en disant :

— Miss Sarah Young...

Ce ne fut pas sans peine que le peintre se fit reconnaître et parvint à dissiper les appréhensions de la jeune femme, qui peu habituée à rencontrer des âmes sympathiques, finit par céder à l'attrait des confidences :

— Tom a été ma seule inclination, dit-elle ; n'est-il pas mon époux devant Dieu? Mon devoir était de ne jamais abandonner le père de ma fille, et je l'ai suivi.

— Tant de courage, d'abnégation et d'amour... et l'ingrat n'en a point profité!

— S'il avait su être heureux, nos fautes fussent restées impunies... Tom n'était que faible ; livré à ses seules impulsions, il était sans fiel, et tant qu'il habita chez ma mère à Oxford, son cœur était sincère. La fortune, les mauvaises compagnies ont troublé sa raison; il me chassa dans une heure de folie, et se perdit à jamais en cherchant à s'étourdir.

Hogarth savait à quoi s'en tenir à cet égard, mais il n'essaya point de dissiper des illusions si chères, consolations suprêmes d'un cœur brisé.

Nul ne connaissait mieux que lui les penchants vicieux et la vie coupable de Tom Rakewell.

A peine l'héritier avait-il solidement assujetti le corps de son père sous un lourd mausolée, que William, lui rendant visite, l'avait trouvé gauche encore, insolent déjà, entouré d'un essaim de maîtres ès-arts de dissipation : un spadassin à ses côtés, derrière lui

Digitized by Google

un professeur de cor de chasse, contraint par une hernie acquise à force de souffler, de garder une risible attitude; devant lui, Essex, maître de danse fort célèbre; au fond de la salle, l'invincible Dubois, professeur d'escrime, ferraillant la muraille; Figg, le boxeur, qui se faisait appeler *pugilliste* et tuait un bœuf d'un coup de poing... Bridgeman, le décorateur, apportait des plans; un jockey présentait un vase gagné aux courses; des poètes parasites, des musiciens offraient des épithalames, des couplets, et l'antichambre était encombrée de fournisseurs, leur mémoire à la main. Niais et infatué au milieu de sa cour, Tom était de bonne prise pour William qui, dans une gravure, avait tourné en ridicule tous ces corrupteurs du bourgeois-gentilhomme anglais.

Quelque temps après, Tom avait convié l'artiste à une orgie dans une maison trop famée de Drury-Lane. Ce que la débauche enfante de plus éhonté avait fourni le sujet d'un autre tableau; femmes déshabillées, avinées, ruisselantes de sueur et de punch répandu; verres cassés, vaisselle éparse, débris de repas amoncelés sur le sol, épisodes de friponnerie ou de cynisme, rien ne manquait à cette scène échevelée, où Tom abruti, ses bas sur ses talons, ses vêtements en lambeaux, sa perruque en l'air et son chapeau sur le nez, ne reconnut même pas son convive qui étudia avec épouvante sur ce visage tout jeune les ravages du vice. L'œil éteint et cerné, les lèvres pendantes, Tom renversé, énervé, éreinté, était en proie à un rire presque machinal causé par l'impression d'une main plongée dans sa poitrine, tandis que la friponne lui volait adroitement sa montre. Hogarth, à cette vue, fut saisi d'un dégoût profond et s'enfuit.

Plus tard il retrouva au jeu, dans un brelan, consommant ses dernières pertes, son modèle à qui il ne parla point, et que depuis il avait perdu de vue. Quant à la catastrophe et aux incidents qui l'avaient précipitée, il ignorait tout, et faute de documents l'historien avait dû s'arrêter.

— Hélas! monsieur, lui disait Sarah Young, si vous saviez dans quelle circonstance je l'ai revu pour la première fois depuis notre séparation!... c'était le soir, proche du palais de Saint-James et de la porte du célèbre et infâme café de White, repaire de joueurs de toutes les classes et d'escrocs de toutes les.....

— De toutes les professions, ajouta William. Nos seigneurs les chevaliers d'industrie y descendent en grande tenue de gala pour continuer le jeu de la Reine à plus sûr profit.

— C'est là qu'il se rendait, le malheureux, fort bien mis et dans sa chaise toute dorée. C'était le premier de mars, et il faisait froid, car les Gallois de la vieille roche qui regardaient défiler les carrosses de la cour, avaient les mains dans leurs manchon et la tige de poireau[1] sur

Digitized by Google

leur chapeau. Des joueurs battaient les cartes jusque sur le pavé; il en est qui exposaient en guise d'enjeu leur vote aux élections prochaines... Je les regardais en passant, chargée d'un carton, car j'avais pris l'état de lingère, et je rapportais une assez forte somme de chez lady Falsmouth. La chaise débouche de l'angle de la rue, un groupe d'archers se précipite, enlève les porteurs, et un mandat d'arrêt à la main, il arrache de son coussin, qui? le malheureux Tom... Je le vois encore tout effaré, au milieu des huées des passants. Jugez de mon désespoir; puis, de mon bonheur!... Sans ce hasard de ma rencontre, il était perdu. J'accours, je me porte caution de la dette, je la solde sur l'heure et je l'emmène.

— Céleste créature! s'écriait tout haut William. — Charmant tableau!... disait-il tout bas.

— Il n'avait plus rien; mais il voulait réparer ses pertes... pour m'enrichir, disait-il: sa tête nourrissait un projet sérieux; mais il fallait de l'argent. Malgré les avis de ma mère, je fournissais toujours; la gêne atteignait notre maison, mais il s'agissait de son bonheur.... Ah! quelle vie d'inquiétudes, de vaines espérances, de soupçons, d'orages, de querelles nous avons menée! Enfin, le jour de ce bonheur se leva pour lui; ce fut le plus cruel de ma vie: il se mariait.... Je l'appris le matin même, et, cédant aux instances de ma mère, j'accourus avec mon enfant pour m'opposer à la trahison qui s'accomplissait à la petite église de Marybone. Certes, je n'eus pas lieu d'être jalouse! Sa future, une douairière de cinquante ans, noire comme une taupe, attifée, trapue, anguleuse et borgne, devait être bien riche, car elle était affreuse. Un vieux prêtre prononçait les paroles sacramentelles; je voulus me précipiter dans l'église, mais on nous chassa.

« Tom m'écrivit une lettre déchirante; ce faible enfant n'avait pas eu le courage d'affronter la pauvreté et de m'entraîner dans sa ruine. Dure, exigeante, ombrageuse et d'un caractère atroce, sa femme l'accabla de maux; il se dissipa pour s'étourdir, se jeta plus que jamais dans les tripots, et il retomba sur la paille. Quant à moi, ruinée par les signatures que j'avais données pour lui et qui revinrent à

[1] Ce bizarre usage, aujourd'hui perdu, avait une singulière origine. Le 1er mars 640, les Gallois, sous la conduite de leur roi Cadwallo, ayant battu les Saxons, restèrent maîtres du champ qui consistait en une vaste culture de poireaux. Chaque vainqueur en cueillit des feuilles et ils en ornèrent leurs casques. Depuis lors, la tradition s'est conservée parmi les Gallois d'attacher le 1er mars à leurs chapeaux, comme une marque d'honneur, des bouquets artificiels de poireaux passementés d'argent. Il est question de cette coutume dans le quatrième acte de *Henri IV*, par Shakspeare, et le passage a fort intrigué les traducteurs.

Digitized by Google

l'échéance, je me vis expulsée de mon magasin, arrêtée et écrouée au *Fleet* le même jour que lui.

» Il est des destinées unies, en dépit des hommes, par des liens mystérieux. Il parut, et j'oubliai mes maux, je pensai mourir. On souffre, on ne meurt pas. Tom était en face de moi, dans une salle basse, attendant aussi sa destination : je le vois encore, le front plissé, les yeux égarés et fixes, accablé des injures de sa femme, penchée sur lui comme une harpie. Un dernier espoir lui restait, bien fragile... une tragédie présentée au théâtre de Drury-Lane; on vint lui apprendre qu'elle était refusée... Brûlé par la fièvre, les tempes humides de sueur, les lèvres sèches, manquant d'air, il demanda à boire, et je vis un affreux petit garçon placer un verre d'ale sous sa prunelle avide, devant sa gorge altérée, et le lui retirer brutalement pour en exiger le paiement. Je n'avais rien, monsieur, plus rien; et il râlait devant moi!... A la fin, il parut indifférent à tout, ses yeux se fermèrent, et il fallut m'emporter.

» Nous avons quitté le *Fleet*, lui pour la maison des fous, moi pour le servir. Pensez-vous, monsieur, espérez-vous qu'il guérira? »

Ce récit émut William jusqu'au fond des entrailles. — Hélas! lui dit Sarah en le quittant, s'il m'avait épousée, nous serions trop heureux : j'ai de l'ordre, il vivrait dans l'aisance, mais c'était rêver l'impossible; cette fortune grossie du pain dérobé aux pauvres, et étayée sur l'usure, devait s'évanouir en lui rendant douleurs pour douleurs. Les pères criminels sont châtiés dans leurs enfants.

Hogarth s'en retourna vivement affecté; il ajourna pour ses amis le récit de Sarah Young et rentra au logis où il embrassa plus de vingt fois, avec une effusion étrange, sa jolie compagne. La nuit suivante il ne dormit pas, et dès le lendemain le moraliste se mit à l'œuvre.

C'est dans cette série, par nous minutieusement décrite, on l'a compris sans doute, qu'il a dépensé le plus de verve mordante et d'âpre ironie. La scène du mariage étincelle d'esprit philosophique. C'est là, derrière le prêtre, qu'il a placé cette table de la loi dont il ne reste que les mots *I Believe* (*je crois*).... tout le reste est arraché par des griffes inconnues. A côté, se trouve la liste des dix commandements sur une plaque fendue et biffée à partir du sixième, ce qui met parfaitement à leur aise, en face de l'Eglise anglicane, les faussaires, les courtisanes et les voleurs. C'est aussi dans cette gravure, et contre un des piliers de l'église, paroisse attitrée des riches, qu'on découvre ce célèbre et satirique emblème de la charité des faux dévôts : le tronc des pauvres, sur l'orifice duquel une araignée a filé toute sa toile... Parmi les personnages de la septième et avant dernière de ces huit peintures, représentant la scène de la prison, l'on voit au nombre des détenus pour dettes, un économiste qui laisse tomber de sa poche un manus-

Digitized by Google

crit où l'on déchiffre ces mots : « *Nouveau plan pour payer la dette nationale, par* T. L., *prisonnier pour dettes.*

Hogarth conserva jusqu'au dernier jour l'audacieuse ferveur de ses convictions, et *the Rake's progress*[1] en offre une preuve assez piquante. L'œuvre gravée avait paru depuis vingt-huit ans, lorsque l'auteur, au comble de sa fortune, et aux limites de sa vie, s'avisa d'en donner une seconde édition. C'était en 1763, peu de semaines après la honteuse conclusion du traité de Versailles, dont lord Bute, en dépit des whigs, avait arraché à force d'or l'adhésion à une assemblée corrompue. Les bureaux du payeur général étaient devenus un bazar de votes, et sous la direction de Fox, on paya jusqu'à 625,000 francs par jour. De plus, on destitua les fonctionnaires incorruptibles, et Georges III raya de sa main des officiers de son palais. Ce dénouement de la guerre de sept ans souleva le mépris de la nation, et Hogarth se rendit l'expression de l'opposition, en ajoutant à sa gravure si connue de la prison de Bedlam un portrait allégorique de *Britannia* avec la date. De crainte que l'on ne se méprît à son intention, le vieillard prit soin de peindre la figure allégorique de l'Angleterre, avec une chaîne au cou, aboutissant à la porte d'un cabanon d'aliéné. Hogarth était alors peintre du roi; on redouta pour lui la prison; mais on n'osa même pas le destituer.

Déjà, dans ce pays, où le gouvernement subissait le contrôle de la publicité, la discussion éclairait les partis, et tout en entravant parfois le pouvoir, elle l'empêchait de se méprendre sur l'opinion. Tandis que le principe d'autorité allait s'affaiblissant dans les divers Etats de l'Europe, il se raffermissait en Angleterre sous la plus libérale des monarchies. C'est ainsi que, depuis un siècle et demi, la Grande-Bretagne conjure les dangers du despotisme et les périls de la démagogie, à la faveur d'une sage liberté.

VIII.

SERMON EN QUATRE POINTS, DE WILLIAM HOGARTH, CONTRE LA CRUAUTÉ. — APOLOGIE DU TRAVAIL. — LÉGENDE DE RICHARD WHITTINGTON, TROIS FOIS LORD-MAIRE, *imitée de l'anglais.*

Il existe en Angleterre des sociétés de tempérance et des sociétés protectionnistes des animaux; deux institutions dont la création accuse

[1] Ce mot *rake* est la racine de notre substantif RACAILLE.

Digitized by Google

les mœurs d'un populace dure et brutale. De ces sociétés, la plus récente et la plus active est celle qui a pour but d'étendre jusqu'aux bêtes la jouissance d'une certaine liberté. Dans ce pays où, comme partout, le pauvre trouve peu de défenseurs, les chiens, les ânes, les chevaux et les chats ont leurs avoués, leurs avocats, leurs attorneys, et se font rendre justice devant les tribunaux. Naguère encore, l'on a vu un cheval plaider contre un aréonaute pour être dispensé de monter en ballon.

Quant aux compagnies de tempérance, leur succès fut moins complet; elles avaient à combattre les instincts de l'homme, bien moins éclairé que les quadrupèdes sur ce point. Toutefois, il est permis de penser que William Hogarth a efficacement contribué à répandre la doctrine hygiénique de la sobriété et à éveiller l'attention des esprits sérieux sur les inconvénients moraux et physiologiques de l'ivrognerie par rapport aux races humaines.

Son influence à l'égard de la cruauté fut plus décisive. Il lança le premier l'acte d'accusation et fut à l'instant soutenu par les gens éclairés de tous les partis: orateurs, prédicants, romanciers, poètes coururent à la défense des animaux, et Pope lui-même s'écria : « Le moindre escargot foulé aux pieds, endure un supplice aussi grand que le géant qui meurt. »

Pope se trompait; mais on n'en savait pas plus long sur les phénomènes organiques, et l'erreur avait un côté salutaire.

Il appartenait à la philosophie d'attaquer enfin et de vaincre la férocité native de la race anglo-saxonne: trait de caractère impossible à nier. Les fastes de l'Angleterre sont souillées de sang, remplies de mélodrames atroces; les dynasties ont, durant le cours des âges, réglé leurs différends à coups de poignard; les princes vivaient comme les Atrides, et les péripéties de la querelle des *Deux Roses* eussent effrayé l'antiquité. Dix à douze rois égorgés, souvent avec des raffinements horribles; des femmes, des enfants décapités ou poignardés, ce sont des récits ordinaires, et le peuple s'associait avec énergie à ces exécutions. Le lendemain du jour où tomba sous la hache la belle tête romanesque de cette Marie Stuart, objet, parmi nous, de si touchantes élégies, la bourgeoisie de Londres illumina partout, dressa des tables dans les rues et s'enivra d'allégresse et de porter. Deux siècles après, Culloden fut l'occasion de supplices implacables, réprouvés par nos mœurs.

Dans la classe moyenne du peuple, la férocité, durant le dernier siècle, ne pouvait se donner de si pompeux spectacles: elle se dédommageait avec les combats des dogues et les duels de coqs. Il était de bon goût, parmi la jeunesse à la mode, d'irriter des coqs et de les harceler avec des bâtons jusqu'à les faire périr; le *cock-pit* n'était

Digitized by Google

qu'une variété de ce divertissement, assaisonné de l'attrait des paris; car le violent amour du jeu accompagne d'ordinaire la brutalité des mœurs. C'est au latin que le coq doit le malheur de ses destinées en Angleterre. Son nom, *gallus*, synonyme et symbole des Gaulois ou *français*, l'avait dévoué aux furies du patriotisme : guerre sans trêve, car on négligeait de comprendre le *gallus* ailé dans les traités de paix.

Mais le symptôme le plus frappant de la dureté de cœur parmi ce peuple, c'est la coutume d'entretenir des boxeurs qui s'entretuaient sans se haïr, par état, publiquement, aux applaudissements frénétiques d'une foule enchantée. Depuis quelques années, ces sortes de représentations sont interdites; il a fallu, pour amener un pareil résultat, que les gros bonnets de la finance, intéressés dans les entreprises théâtrales, eussent à cœur de mettre fin pour ces établissements à une concurrence ruineuse... Dans ces circonstances, l'aristocratie britannique, secondant les vœux de la philanthropie, consentit à fermer les boucheries humaines, décorées au temps d'Hogarth du titre honorable d'académies de Pugilat. A cette époque, l'art de boxer faisait partie de l'éducation, non à titre d'art défensif comme aujourd'hui, mais de science offensive; les bœues de la cité étaient journellement ensanglantées de rixes populaires, excitées par les curieux avides de spectacles, et terminées d'habitude par la mort du vaincu, dont l'adversaire, porté en triomphe et soûlé par la reconnaissance publique, était assuré de l'impunité.

Du reste, la cruauté était partout, jusque dans les lois, dans les lois surtout, et notre Hogarth en a flétri l'esprit, en plaçant au milieu du cortége d'une exécution à mort, *la perruque légale*, emblème de la magistrature, au bout d'une pique portée par un boucher, l'homme qui, au-delà du détroit, symbolise la soif du sang, et que, comme tel, on prive du droit d'être juré dans les affaires criminelles, exception qu'il partage avec la corporation des chirurgiens.

La première croisade contre la barbarie des mœurs fut entreprise par William Hogarth, qui fut bientôt secondé par la phalange des publicistes. Ses amis lui avaient reproché de se faire le courtisan de *John Bull* aux dépens de la classe heureuse. Il voulut, par ses enseignements, atteindre tous les ordres de la société. Personnifiant donc, sous le nom de Thomas Néron, un élève de l'école de charité de Saint-Gilles, il le représenta, dès son enfance, au milieu d'une troupe de garnements infligeant des tortures à divers animaux. Les uns suspendent par la queue des chats à des lanternes ou les jettent par la fenêtre; d'autres plument des oiseaux; il en est un qui attache un os énorme à la queue d'un caniche, tandis que le fidèle animal lui lèche doucement la main. Thomas les surpasse en méchanceté.

Devenu cocher de fiacre, il exerce sa férocité sur son cheval, qui

Digitized by Google

tombe exténué de fatigue et accablé de coups. Là, se trouvent un berger qui achève d'assommer un agneau; un brasseur insouciant, qui fait passer la roue de son camion sur un enfant; un ânier dont la monture ploie sous un triple faix; enfin, sur les murs, on lit l'annonce d'une lutte de boxeurs et d'un combat de coqs. Bientôt, l'habitude de la cruauté pousse Thomas à l'assassinat : il égorge sa maîtresse, la nuit, au coin d'une rue où il l'a traîtreusement attirée, et finit par être pendu. L'épilogue de ce drame singulier retrace un des plus étranges préjugés de la nation anglaise, celui qui concerne les chirurgiens. Cruel envers tous, Tom sera puni par la cruauté. Détaché du gibet, on l'a porté à la halle de chirurgie, meublée de squelettes et d'un chaudron où l'on fait bouillir des têtes. Réunis autour du corps du supplicié, graves, impassibles, indifférents, les chirurgiens le dépècent. L'un a arraché les entrailles et les entasse dans une cuvette ; le doyen fait jaillir un œil, et un élève scarifie le pied. Mais le patient n'était pas bien mort; il se réveille une seconde et expire dans les tortures, sous le scalpel des praticiens, qui n'ont pas daigné s'apercevoir d'une si légère méprise.

Il se forma une société pour la propagation de ces quatre estampes, et l'auteur, pour les mettre à la disposition de toutes les bourses, fut obligé de les graver sur bois.

Encouragé par ce succès, Hogarth, cédant à la prière de quelques manufacturiers, entreprit de montrer aux ouvriers, dans une série de planches, les conséquences de la paresse et les bienfaits du travail. Il visita donc, à Spittlefields, des ateliers de tisserands, et représenta deux apprentis assis à leur métier. L'un, Thomas Idle (fainéant), après avoir arrêté son pène avec un pot à bière et une pipe introduite dans la chaîne, a laissé tomber sa navette et dort d'un sommeil troublé par des passions noires et tumultueuses. L'autre, dont les traits dénotent une quiétude parfaite, fait glisser la navette avec rapidité. Idle a collé à ses côtés la chanson de *Moll Flanders*, complainte ignoble. Son confrère Goodchild (bon compagnon) a cloué au-dessus de sa tête l'édifiante histoire de Whittington. On devine la suite du conte. L'un s'enrichit et s'élève; l'autre descend les échelons du crime. Les gravures se succèdent deux par deux sur la même feuille; l'une est consacrée au bon ouvrier, l'autre au mauvais. Ce dernier, chassé, vagabond, affilié à une bande d'escrocs qui tiennent leur brelan dans un cimetière; puis déporté aux îles, scélérat fieffé à son retour, voleur, proxénète de bas lieu et meurtrier, périt de la main du bourreau; tandis que Goodchild, aimé de son patron, associé à son industrie, épouse la fille du maître, devient shériff, et enfin lord-maire de la ville de Londres. On trouve encore cette série tout enfumée, dans la moitié des ateliers de l'Angleterre.

Digitized by Google

L'idée première en avait été fournie par l'histoire plus ou moins véridique de *Whittington*, objet des sympathies et modèle de la conduite de notre ami Goodchild. Ce patron des apprentis, peu connu hors des usines, est le héros d'une fort ancienne légende.

Et comme une légende est une chose assez rare parmi le peuple des faubourgs, et que celle-ci dépeint assez bien le goût de ces populations mercantiles, faisant de l'argent le nerf du merveilleux et le nœud du dénouement dramatique, nous essaierons de vous raconter une moralité naïve, qui remonte au temps de Richard III, et avec laquelle certain conte de Perrault, que chacun reconnaîtra, n'est pas dépourvu de ressemblance.

LÉGENDE DE RICHARD WHITTINGTON, TROIS FOIS LORD-MAIRE DE LONDRES.

« Il était une fois un enfant de huit ans nommé Richard, qui était très-pauvre, et qui gardait avec son père des troupeaux dans les plaines du Sommerset. Comme ils n'avaient point de maison, ils couchaient l'été dans une grange, et l'hiver dans l'étable de leurs bêtes. Le père, qui était raisonnable, était mécontent d'être si pauvre, et le fils, qui n'avait pas l'âge de raison, se trouvait heureux de vivre dans les champs, de cueillir les fleurs des prairies et de jouer avec les agneaux blancs, sans se soucier de rien. Mais son bonheur dura peu : un jour, le père mourut sans avoir été malade ; car il n'était pas assez riche pour cela.

» On ne se console pas aisément de la perte d'un père qui ne laisse aucun héritage. Richard fut très-affligé, et comme il était trop petit pour garder les troupeaux, on le renvoya de la métairie où servait son père. Mais il avait du courage, il résolut de faire fortune, et décidé à quitter le pays, il alla civilement prendre congé de ses connaissances, de ses seuls amis les bons quadrupèdes. Les bœufs, philosophes par nécessité, écoutèrent ses adieux en ruminant; les chèvres levant leurs cornes lui montrèrent le ciel, et les brebis qu'il baisa sur leur nez frais et velouté, parfumé de thym, de menthe et de serpolet, répondirent à ses caresses par leurs bêlements les plus doux. Ses devoirs ainsi accomplis, Richard Whittington prit en pleurant le sentier qui menait à la route de Londres.

» Il n'avait jusque-là fréquenté d'autre compagnie que celle de ses bêtes, et il avait acquis dans leur commerce particulier un air d'honnêteté et de bienséance qui prévenait en sa faveur. C'est pourquoi les passants lui faisaient l'aumône avec plaisir, et les bons vassaux des campagnes consentaient sans peine à lui donner le soir un bon lit de paille fraîche. Plus il allait, plus le monde lui paraissait grand; plus sa chaussure devenait solide, car sa peau durcissait en voyage, et à

Digitized by Google

force d'éprouver que le lendemain valait le jour précédent, il s'éveillait chaque matin avec du courage pour toute la journée.

» Après bien longtemps, ayant traversé beaucoup de villes, grand nombre de villages et souvent demandé s'il était proche de Londres, ce qui faisait rire les gens, il n'osa plus questionner et poursuivit sa route, persuadé que tout chemin devait aboutir là. Un matin, il entra dans une cité plus sale que les autres, où il marcha pendant une journée entière avant de pouvoir retrouver la campagne. Il se hasarda cette fois à s'informer de Londres à un soldat qni répondit en riant : — « Par la corbleu, vous y tournez le dos! » Alors il revint sur ses pas, bien étonné que la plus belle ville du monde fut si malpropre et si noire.

» Chemin faisant, il se disait : — Il y a trop de maisons ici pour qu'on sache où coucher, et trop de monde pour deviner à qui demander un morceau de pain.

» Au bout de vingt années d'expérience, il n'aurait pas raisonné plus juste. Il erra donc jusqu'au milieu de la nuit et se coucha sur une belle grande pierre où il dormit comme un chevalier sur sa tombe.

» Il se réveilla très-frais et muni d'un bel appétit; mais il se fût passé sans peine de ce surcroît de santé. Quelques désœuvrés le voyant si jeune égaré par la ville, l'interrogeaient en passant; et lui de répondre avec assurance : — Je cherche mon maître.

» Richard, à force de cheminer, arriva au bord de la Tamise au moment où un gros marchand, qu'il prit pour un grand seigneur, descendait d'une chaloupe, suivi d'un cortège de serviteurs qui chargeaient des fardeaux sur leurs épaules. Ces objets étaient probablement précieux; car le patron surveillait ses gens avec sollicitude, et Richard remarqua qu'il avait soin de les empêcher d'en prendre plus qu'ils n'en pouvaient porter, comme aussi de stimuler le zèle de ceux qui se montraient trop ménagers de leurs forces. — Ce seigneur-là, pensa-t-il, est équitable et chrétien; ne serait-ce point le maître que je cherche?...

» Cependant, le marchand tenait à transporter à terre tous ses ballots en un seul voyage, pour ne rien laisser à l'aventure derrière lui, et à escorter le convoi, parce qu'il y avait dans ce temps-là beaucoup de voleurs. Il arriva que, chacun s'étant mis en chemin avec son fardeau, il resta sur la berge un ballot et deux caisses dont le patron ne fit aucune difficulté de se charger lui-même. Et Richard de dire : — Il n'est pas fier et connaît le travail; il doit aimer les bons ouvriers.

» Quand il eut assis le ballot sur son épaule droite et placé sous son bras gauche la plus grande des deux caisses, le patron se trouva bien empêché de savoir comment il emporterait l'autre. Tandis que pour y réussir il faisait des efforts inutiles, Richard s'approcha, tira poli-

Digitized by Google

ment son bonnet, enleva la caisse, et sans rien dire se mit à la suite de la caravane, en ayant soin, pour épargner toute inquiétude au maître, de se tenir devant lui à trois ou quatre pas. Ajoutant même la grâce à la délicatesse de ce procédé, il se détournait de temps en temps, et faisant voir trente-deux dents blanches et toutes neuves, car elles ne s'usaient guère, il envoyait au bourgeois un bon éclat de rire.

» Lorsqu'ils furent arrivés tous dans une des plus belles maisons de la Cité, le propriétaire du logis s'essuya le front, rajusta son chapeau de velours, son surcot de fine laine et fit apporter du porter dans un grand pot orné de la figure de la sainte Vierge entourée du chœur des anges peints en couleurs d'or et d'azur. Richard n'avait rien vu de si joli, et la bière qu'on lui offrit dans un gobelet d'étain lui parut excellente. Quand il eut vidé le hanap jusqu'à la dernière goutte, messer Hans-Kendrick, c'était le nom du traficant, ouvrit son escarcelle, et prenant une demi-rose toute neuve : — Tiens, mon garçon, dit-il, voilà pour ta peine...

» Mais Whittington ayant caché ses mains derrière son dos pour ne pas recevoir l'argent, voici comme il parla : — Dans mon pays nous avons un curé; il prétend qu'on doit se secourir les uns les autres, et bien des fois j'ai couru après les vaches de notre voisin le vieux Dyck, ou aidé les fermières à porter leurs légumes au marché, sans qu'on m'ait donné rien. Ce ne serait pas justice; on a le plaisir pour soi, et les anciens disent que c'est payé là-haut.

» — Oui-dà, repartit le seigneur Hans; ce garçonnet raisonne comme un livre; et que faisais-tu là, quand je t'ai rencontré?

» — Je cherchais mon maître.

» — Et quel est-il?

» — Mon maître est riche, il sait gagner de l'argent. Il est tendre au pauvre monde, méchant pour les paresseux, bon pour celui qui travaille; il voit tout, ne dit rien, n'en pense pas moins et fait justice à chacun.

» — Sainte Vierge! voilà un bon maître, et tu as raison de le chercher...

» — Aussi l'ai-je trouvé s'il vous agrée, messire, en entrant dans ce logis.

» Son compliment fit d'autant meilleur effet qu'il allait droit à son adresse, et les assistants en témoignèrent par un murmure d'approbation. Il ne faut pas s'étonner de voir tant d'aviaement dans un simple pâtre : privé d'éducation, il avait tout son naturel, et aucun maître ne lui avait rien désappris.

» — Eh quoi! s'écria la cuisinière en entrant, allez-vous joindre encore ce fainéant à tous les vauriens qui encombrent cette maison?

Digitized by Google

» — Vous ferez bien de vous taire, mistress Bridgitte, puisque ainsi me plaît.

» En conséquence, le seigneur Kendrick ordonna que l'enfant fût régalé. Comme il était trop jeune pour travailler de ses bras, on le plaça dans les cuisines en qualité de marmiton et il tournait la broche. Il avait bien quelque chagrin de rôtir ses anciens amis les bœufs, les moutons, les agneaux; mais, tout en soupirant, il leur disait: — Je ne vous laisserai pas brûler, je vous arroserai de bon jus qui sent bon, et je vous cuirai si à point, en vous tournant tout doucement devant l'âtre, que mes maîtres vous plaindront en vous voyant si appétissants et si bien dorés.

» Richard avait raisons à tout, mais il n'en trouvait point contre la malice de la cuisinière, qui, dès le premier jour l'avait pris en grippe. Elle était grognon et ne pouvait se passer d'un souffre-douleurs : si on lui eût enlevé son marmiton, elle aurait perdu son seul plaisir, celui d'avoir sous la main quelqu'un à tourmenter. Ceux qui furent affligés d'amis insupportables, aussi constants à les tourmenter qu'à les regretter après les avoir mis en fuite, comprendront la maussaderie de mistress Bridgitte.

» Elle avait fait coucher Richard dans un obscur galetas, près d'un garde-manger dont le fumet attirait des légions de rats et de souris, qui, la nuit durant, trottinaient sur le visage de l'enfant et le réveillaient en fourrageant sa paillasse. Il se plaignit et fut tancé; il se plaignit encore et fut battu; il résolut de ne plus compter que sur lui-même.

» A quelque temps de là, comme il se promenait au bord de la rivière, il vit trois ou quatre garnements occupés à attacher une pierre au moyen d'un nœud coulant, au cou d'un malheureux chat pour le jeter dans la Tamise. Il essaya, mais en vain, de leur faire renoncer à ce jeu cruel, et touché par les miaulements de la victime, il offrit pour la sauver tout ce qu'il possédait, la somme de six pence. On consentit au marché; Richard, après avoir délivré le matou de son lien et serré le bout de corde afin de ne rien perdre, rentra au logis avec son acquisition. En deux ou trois nuits, le chat, qui reposait sur les pieds de son libérateur, le délivra des souris et des rats, et Richard, élevé dans la société des bêtes, lui conserva de la reconnaissance.

» Cependant, l'approche d'un grand événement mettait depuis quelques semaines en émoi la maison de messer Hans-Kendrick : le patron, qui trafiquait au-delà des mers, appareillait son navire, se disposant à une excursion lointaine, et ses nombreux commis travaillaient jour et nuit à rassembler, à classer, à emballer les marchandises de la cargaison.

» Enfin, le jour solennel se leva, et les serviteurs du domaine,

Digitized by Google

grands et petits, s'assemblèrent pour prendre congé de leur maître qu'ils attendaient à l'entrée du parloir.

» Rien n'était plus sincère que leurs regrets : Kendrick ne négligeait rien pour entretenir au milieu d'eux l'abondance et la paix. Dans le but de leur inspirer l'amour du travail et le goût de l'industrie, il les encourageait à faire valoir leurs économies, à les échanger contre des marchandises qu'il consentait à joindre à sa cargaison, en leur tenant compte du fond et des bénéfices. Il devenait ainsi à son tour le commis de ses employés, et s'applaudissait d'une égalité qui, en le rapprochant d'eux, ajoutait un lien d'amitié à leurs intérêts mutuels.

» Aussi, à l'heure du départ, messer Kendrick, son carnet à la main, faisait l'appel de ses gens, depuis le caissier jusqu'à la plus humble écureuse de vaisselle, et enregistrait les commissions dont leur confiance le rendait dépositaire. Il tenait beaucoup à recevoir de toutes les mains, et se plaisait à constater cette preuve de l'économie de ses serviteurs.

» Lors donc que, ce jour-là, Kendrick eût appelé les noms et fut arrivé à celui de Richard Whittington, il fut surpris de ne recevoir aucune réponse. Le marmiton était là, pourtant; mais honteux de son indigence, il restait caché derrière la foule, contemplant de loin, sans oser souffler, et le cœur bien gros, son protecteur prêt à s'éloigner peut-être pour toujours. Kendrick lui ordonna d'approcher, et Richard en baissant les yeux avoua qu'il ne possédait rien sauf un gros chat vert.

» Il le tenait dans ses bras d'un air si piteux que chacun se mit à rire. — Ce n'est pas là, dit le contre-maître une marchandise fort utile à monter à bord.

» — Pourquoi non? répondit le traficant. Richard sera plus heureux une autre fois. Il n'a qu'un chat, nous avons des souris; le matou gagnera certainement sa nourriture, et pour ce qu'on en peut faire, la Providence y pourvoyera.

» Là dessus, messer Hans-Kendrick saisit le chat par le cou et le remit tout effaré à l'un de ses matelots. Ce n'est pas que Richard en fut joyeux; car il n'avait nulle envie de se séparer de son compagnon; mais il n'osa s'opposer au désir du maître, ni résister à une faveur si marquée. — Çà, dit en franchissant le seuil ce brave marchand à son caissier; ce jouvenceau ne peut passer sa vie à la cuisine : qu'on lui enseigne l'écriture, le calcul; à mon retour, je jugerai de ses progrès et de son aptitude.

» Là dessus, chacun renouvela ses adieux; le patron recommandé à la Vierge et à tous les saints alla monter sur son navire, qui s'appelait *la Licorne*. Quant à Richard, il pleurait son chat; l'idée de le revoir un jour instruit par les voyages ne le consolait pas. Mais le

Digitized by Google

caissier de la maison lui fit oublier sa peine en le contraignant à l'étude. Il était bonhomme au fond, mais minutieux, exigeant, et comme il n'avait ni femme, ni enfants à faire enrager, il se dédommageait sur son élève. Cette sévérité lui fut utile en excitant son émulation au travail ; comme il n'avait jusque-là pratiqué que son précepteur et la cusinière du logis, il se figura que tous les humains étaient aussi peu agréables, et cette opinion, en le rendant indulgent pour les défauts d'autrui, l'habitua à recevoir comme des grâces inespérées, les moindres marques de bienveillance dont il fut depuis l'objet de la part des étrangers. Ce caractère accommodant et enclin à la gratitude le servit par la suite; car en le quittant, chacun s'imaginait l'avoir obligé et s'en savait gré. Ce n'est guère qu'envers soi-même que l'on pratique avec amour les devoirs de la reconnaissance.

» Mais notre camarade prodiguait en vain les trésors de son bon naturel : on admirait sa facilité pour apprendre, et son maître qui avait tout appris sans être admiré, devenait jaloux : la cuisinière à qui l'on n'avait pas enseigné grand'chose était envieuse de son marmiton et l'accablait des besognes les plus rebutantes : enfin, depuis que le chat courait les mers, les souris, que Richard avait fait décimer autrefois, se vengeaient de leurs pertes et lui procuraient des nuits aussi insupportables que ses journées.

» Sans amis, sans défenseur, il se sentit hors d'état de vivre plus longtemps de la sorte, et il fit ce raisonnement : Quand j'ai quitté le Sommerset-Shire, j'étais encore tout petit et trop faible pour conduire les troupeaux. Maintenant, je suis grand et fort, plus savant que ne le fut défunt mon père : Eh bien, je retournerai au pays, et j'y redeviendrai berger : on est trop malheureux à la ville.

» Pendant sept jours il mûrit son projet, et il subit, durant l'intervalle, de si mauvais traitements, qu'un matin il prit son vol à travers les rues, se détournant à chaque pas, dans la crainte d'être poursuivi. Ayant gagné Moorfields, il ralentit sa marche, et se trouvant aussi pauvre, aussi peu avancé dans sa fortune que le jour où il était entré à Londres, il se mit à s'attrister.

» Mais voilà que le clocher de *Bow-Church, in the City of London*, prit soin de l'égayer en entamant un air de carillon si leste et si joli, que Richard oublia sa peine pour l'écouter. Et à force d'écouter ces cloches, il devina qu'elles disaient quelque chose, et en y prêtant une oreille plus attentive, il entendit clairement ce qu'elles lui contaient. Et le carillon de répéter à toute volée :

Reviens-t'en, Whittington,
Lord-maire,
Trois fois maire;

Digitized by Google

Reviens-t'en, Whittington,
Trois fois maire de London... [1]

» Dire que Richard resta bien surpris, ce sera n'étonner personne: il a depuis avoué que de ses jours il ne fut si ébaubi. Il avait vu passer le lord-maire tout doré, avec une grande épée à poignée d'or et une suite également dorée. Chez son patron il avait appris que le lord-maire marche devant, le roi après, et ensuite l'archevêque de Canterbury. Enfin, il n'ignorait point que le roi n'entre pas dans la cité sans la permission du lord-maire. Comment un garçon si pauvre que lui pourrait-il jamais devenir plus grand que le roi?

» Mais les cloches n'en voulaient pas démordre, et le petit Whittington étourdi de sa destinée, tremblant que le carillon ne le fît reconnaître à tous les passants, suivit son conseil et regagna le logis en tapinois, fredonnant bien bas la prophétie de *Bow-Church*.

» Cette chanson des cloches lui rendit courage; il s'appliqua au travail, tourna sa broche avec patience, et s'il était rudoyé, il lui suffisait pour retrouver sa belle humeur de répéter dans sa pensée :

Bon, bon, bon, Whittington,
Trois fois maire de London...

» Il devait un jour éprouver que le plus sûr moyen d'arriver à son but est d'y songer sans cesse, d'agir pour le mieux et d'abandonner l'événement à la Fortune.

» Au bout de deux ans, le navire *la Licorne* reparut en Tamise, richement chargé, avec tout son équipage frais et dispos, à l'exception du chat de Richard qui n'était pas revenu.

» Ce fut un moment pénible pour notre ami; mais il revoyait son maître et il se consola. Messer Hans avait vendu les marchandises de ses gens, il leur remit beaucoup d'or et ne donna rien au marmiton. Pour célébrer la bienvenue, il fit ordonner un grand festin, ce qui réjouit tout le monde, et même Richard, qui faillit à se rôtir lui-même à force de zèle.

» Vers la fin du souper, quand on eut apporté le vin, les drageoirs et les épices, messer Hans, qui s'était fait rendre compte des progrès du jeune gars, le fit appeler, et Richard s'avança avec timidité vers le haut bout de la table où siégeait son maître. — Eh bien! mon enfant, dit ce dernier, tu es le seul qui ne m'aies pas encore invité à lui rendre des comptes?.....

» A ces mots, Richard ouvrit de grands yeux effarés. — Bonne ou

[1] Turn again, Whittington,
Thrice lord mayor of London...

Digitized by Google

mauvaise, reprit le bonhomme, toute affaire doit être réglée, et le moins qui te soit dû, c'est l'histoire de ton chat. Tu sauras donc que ton chat était une chatte, si bien qu'au bout de six semaines ton capital se trouva sextuplé. Tu m'avais remis un seul article; mais comme erreur n'est pas compte, je t'accuse réception de sept chats complets.

» — Où sont-ils? s'écria Richard en battant des mains.

» — Au-delà des mers, et bien loin, bien loin..... Nous naviguions le long des côtes de l'Afrique, lorsqu'un accident nous contraignit de relâcher sur les terres d'une peuplade inconnue jusqu'ici, des Etats Barbaresques. Le souverain du pays, qui n'avait jamais vu d'Européens, n'était ni avide, ni sanguinaire; il visita notre navire, reçut nos présents avec civilité, et nous invita à dîner dans son palais, un peu plus élégant, mais moins solide qu'une hutte de charbonnier. Nous eûmes l'honneur d'être présentés à la reine, dont les joues sont blanches comme un verre de porter, qui avait une belle boucle d'oreille..... au nez, des bracelets aux jambes, et qui nous accueillit, très simplement vêtue... d'un collier de grains rouges. Suivant l'usage du pays, le dîner fut servi sur une natte servant de plancher, et nous nous assîmes à l'entour, les jambes croisées, à la manière des tailleurs.

» A peine avions nous pris place qu'il survint une épouvantable armée de souris et de rats. Ils se précipitent sur les mets, nous montent sur le dos, et l'on est réduit à leur disputer les débris d'un repas qu'ils ont souillé. Le roi et la reine étaient contrariés, mais point surpris; et comme je leur marquais par des gestes mon étonnement de leur patience, ils me firent entendre, également par gestes, qu'il faut souffrir ce que l'on ne saurait empêcher. — Qu'aurais-tu fait? Je glissai quelques mots à l'oreille d'un mousse, qui courut au navire et revint avec deux chats. On les lança au milieu de la salle, et ils n'eurent pas plus tôt fait trois cabrioles et étranglé deux souris que la maison fut balayée.

» On ne saurait dépeindre la joie et la reconnaissance du roi et de la reine! Le prince fut si content qu'il manda son premier ministre et lui ordonna d'inscrire cet événement dans les annales du royaume, comme un des plus heureux et des plus glorieux de son règne, puisqu'enfin il avait pu dîner tranquillement une seule fois. Ce bon prince nous combla d'amitiés et nous pria de lui laisser tes chats, dont il comptait propager la race dans tout son empire. Ai-je eu tort d'y consentir?

» — Non, maître, car ici nous en aurons sans peine, et ce pauvre roi n'en retrouverait pas d'autres.

» — Mais, Richard mon ami, je n'avais pas le droit de disposer de ton bien; ma mission était de l'exploiter; tu jugeras si je m'en suis bien acquitté.....

Digitized by Google

» A ces mots, Kendrick fit un signe, et dix portefaix déposèrent aux pieds de Whitthington d'énormes caisses remplies d'or, ainsi qu'une cassette remplie de perles, d'opales, de rubis et d'autres pierres précieuses.

» — Je n'avais fixé aucun prix à ce prince, ajouta le capitaine de navire; mais le service qu'on lui avait rendu était si grand, car les souris dévoraient les récoltes et les provisions de la contrée, qu'en nous le payant ainsi, il s'excusa de ne pas faire davantage. Voilà, mon garçon, le solde de tes chats, de ton honnêteté, de ta bonne conduite, et le dédommagement des mauvais traitements que l'on t'a fait subir ici, — ajouta-t-il en lançant à la cuisinière un regard sévère; — je sais tout. Te voilà cinq fois plus riche que moi et l'un des plus opulents bourgeois de l'Angleterre.

» Alors, ce fut à qui cajolerait Richard. Le caissier avait toujours prédit que ce garçon irait loin; les commis ne lui avaient point trouvé une mine ordinaire, et la cuisinière elle-même lui fit la révérence.

» Revenu d'un premier saisissement, Richard dit à son maitre : — Je veux que vous soyez aussi riche que moi; que votre caissier, qui m'a appris les lettres et le calcul, ait une bonne rente, et que mistress Bridgitte reçoive une somme assez ronde pour vivre loin des casseroles jusqu'à la fin de ses jours; car il faut faire quelque chose en faveur des gâte-sauces et des marmitons destinés à me succéder.

» Hendrick se refusa à accepter la moitié des biens de son ancien domestique; mais il consentit à le prendre pour associé. Comme ils avaient beaucoup d'or, ils en gagnèrent davantage, et la fortune de Richard fut portée au comble par la mort du vieillard, qui le fit son héritier.

» Quand il eut atteint l'âge de prendre femme, dédaignant les familles où l'on ne s'était jamais avisé de le trouver aimable avant qu'il eût vendu ses chats, il épousa la plus pauvre, mais la plus jolie fille du Sommerset, et les nobles demoiselles par lui dédaignées se vengèrent en répétant : — L'on voit à la bassesse de ses goûts que c'est un homme de rien.

» On rapporte que Whittington accomplit de grands voyages et prit possession de plusieurs îles, où il établit des comptoirs au nom du roi d'Angleterre. Il arriva une année où les moissons de l'Angleterre et de la France furent détruites en herbe, par des pluies d'hiver trop prolongées, qui délayèrent les sillons, pourrirent la moitié du grain, et furent suivies d'une gelée qui dévora le reste. Aussitôt, Richard donna l'ordre à ses agents d'acheter tout le blé disponible avant la hausse, et, mettant à profit l'hiver, il s'achemina avec une flottille vers la Sicile. Il toucha la côte d'Afrique et revint chargé d'une immense cargaison de froment. Ses pourvoyeurs avaient tout écumé sur l'Angle-

Digitized by Google

terre, en Guyenne, en Bretagne, en Normandie, et jusqu'au pays Chartrain. Il n'était pas seul à entreprendre cette spéculation; la disette étant survenue six mois après, les accapareurs commencèrent à élever graduellement le taux du grain sur les marchés, et il fut facile de prévoir que le peuple ne tarderait pas à mourir de faim.

» C'est alors que Richard Whittington fit crier à son de trompe par un héraut, aux quatre coins de la ville, qu'on trouverait chez lui, durant toute la saison, le pur froment au tarif ordinaire. La spéculation fut réduite à la baisse et la population sauvée. Richard fut porté en triomphe, et le prince voulut le voir. Le bon roi Richard, qui avait fait assassiner ses deux neveux; la reine sa femme, qui avait épousé le meurtrier de son premier mari, pensèrent honorer le négociant en lui disant : — Vous êtes le plus honnête homme de notre royaume.

» Ils daignèrent même lui emprunter quelque argent.

» Au mois de septembre suivant, Richard Whittington fut élu lord-maire de Londres. C'était la vingtième année du règne de Richard III. Il fut élevé à la même dignité, la huitième année de celui de Henri IV, et il l'obtint une troisième fois, l'an sept du règne de Henri V.

» La renommée rapporte qu'il donna les fêtes les plus magnifiques que l'on eût jamais vues. Les cloches avaient eu raison, il les récompensa en faisant de riches donations à Bow-Church, qu'il adopta pour sa paroisse; et quand il entendait babiller son voisin le carillon, le vieillard tout rajeuni se prenait à sourire. »

Telle fut, jusqu'au temps de William Hogarth, la légende favorite des compagnons ouvriers de la mère-cité de l'argent et du travail. La comparaison nous offre le contraste des mœurs modernes avec celles d'autrefois, et résume l'Angleterre intéressée déjà, mais crédule, et l'Angleterre rationaliste. Hogarth n'emprunta que son dénoûment, et replaça, comme nous l'avons vu, l'émulation sur le terrain de la réalité. Sa légende fit plus d'impression sur ce peuple positif et guéri du merveilleux. Il montra le vice à côté de la vertu, le châtiment en regard de la récompense, et fit dépendre le succès du seul travail, laissant le moins possible à la fortune.

Au quatorzième siècle, les hommes étaient encore près de l'enfance; pour les frapper, il fallait étonner, et la morale y perdait. Il est donné à chacun de prospérer en suivant la règle de conduite tracée par Goodchild; pour s'élever à la condition de Whittington il est nécessaire d'avoir un chat, de savoir parler carillon, de trouver un roi et une reine mangés par des souris..... Voilà bien les affaires.

FRANCIS WEY.

(*La fin à la prochaine livraison.*)

Digitized by Google

BEAUX-ARTS.

ÉTUDES SUR L'ART CONTEMPORAIN.

I.

L'ARCHITECTURE DANS PARIS.

PRÉLIMINAIRES.

Les théoriciens de l'art, les philosophes qui se sont occupés d'esthétique, prétendent avec raison que l'architecture est la manifestation la plus saillante et la plus exacte, la traduction la plus fidèle et la plus complète des mœurs, des usages, des croyances, des institutions politiques ou religieuses, l'émanation la plus éclatante dans l'ordre matériel de l'esprit général des nations, des tendances dominantes de chaque époque; à ce point que si tous les livres venaient à se perdre, si les annales de l'humanité venaient à s'anéantir dans un cataclysme impossible, il ne serait pas follement téméraire de prétendre à plonger un regard clairvoyant dans le passé, à reconstituer *à priori* les sociétés éteintes, à faire revivre l'histoire, non des faits, mais des civilisations perdues, pourvu qu'il restât de ces temps évanouis quelques débris de monuments civils et religieux, des temples, des palais, des maisons. C'est ainsi que l'on a essayé de refaire à l'aide de ruines imposantes, récemment découvertes, l'histoire effacée des peuples qui ont jadis fécondé l'Yucatan et le Mexique, c'est ainsi que l'on a projeté sur les annales ténébreuses de l'Egypte et de l'Inde un rayon lumineux qui commence à les éclairer, c'est ainsi que chaque

Digitized by Google

jour le moyen-âge trop peu connu nous livre un à un tous ses secrets et contrôle pierre par pierre, pour ainsi dire, l'édifice de ses monuments écrits.

Sans pousser jusque dans ses plus extrêmes conséquences ce mode nouveau d'investigation, sans prêter à ses résultats plus de valeur qu'ils n'en ont réellement, sans voir enfin dans l'architecture le criterium exclusif de l'histoire morale, politique et religieuse des peuples, il faut reconnaître tout ce qu'il y a de fondé dans les prétentions de la critique moderne et proclamer la vérité des principes sur lesquels elle s'appuie. Les preuves en sont là, devant nous, à nos pieds, sur nos têtes. Ici, c'est l'architecture mystérieuse de l'hiératique Egypte qui témoigne, là, celle de la Grèce, beauté sensuelle et terrestre, expansion naturelle d'un peuple chez qui la forme avait son culte et toute la création matérielle ses autels. Plus près de nous celle des Romains, ces fondateurs de villes, ces civilisateurs de l'ancien monde, qui semaient le sol des pays conquis de monuments publics en témoignage de leur supériorité politique. Viennent ensuite les merveilleuses cathédrales du moyen-âge, prières pétrifiées d'une époque où la foi remuait des montagnes; puis les palais élégants de la renaissance, emblèmes saisissants de cette courtoisie chevaleresque qui commençait à tourner en galanterie, maisons bâties par l'amour et pour l'amour, art arrondi et harmonieux où domine la courbe allongée, la forme elliptique, empruntée aux moëlleux contours de l'épaule et du bras chez la femme. Nous avons encore les lignes pompeuses et fières du siècle de Louis XIV, expression d'un grand règne, image d'une prospérité inoule; les caprices fleuris et la grâce maniérée pour encadrer les allures faciles de la Régence et les mœurs frivoles du dix-huitième siècle; le style plus châtié, plus décent qui signale une sorte de renaissance du goût sous Louis XVI; puis, tout à coup, une imitation plate, servile et pourtant inexacte de l'antiquité palenne pour accompagner le paganisme ressuscité. Enfin nous arrive ce placage monotone et raide du commencement de ce siècle, un masque de grandeur inflexible et brutale, cachant les misères de la pensée et les plaies de l'impuissance, grandeur de dimension, petitesse de conception, style sec et froid comme l'acier, lourd et inerte comme le plomb, dernier degré de l'abaissement moral de l'art..

On pourrait pousser très-loin cet exposé des analogies, appliquer ce système de recherches et de parallèles à toutes les phases et à toutes les créations de l'architecture, au temple, au théâtre, au monastère, au château-fort, à la maison particulière; comparer le palais de Scaurus, retrouvé sous la cendre du Vésuve, au donjon de Coucy, resté debout depuis huit siècles tout à l'heure, malgré le temps et les hommes; en déduire les différences qui signalent les mœurs, les con-

Digitized by Google

stitutions sociales, la législation de ces deux époques où furent élevées ces habitations de grands seigneurs; et, poussant cette laborieuse étude jusqu'à nos jours, montrer dans toutes nos constructions contemporaines le cachet indélébile de nos préoccupations industrielles, l'influence manifeste de nos tendances morales, le caractère essentiel d'incertitude et de transition dont est marquée notre époque, ballottée d'un extrême à l'autre par des courants opposés, ce scepticisme affecté, cette prétention à créer du nouveau et cette impuissance radicale à sortir de l'imitation, cette recherche patiente et judicieuse de la forme et du détail, cet oubli complet de l'ensemble et de l'harmonie, ce savoir sans inspiration, cet éclectisme sans foi, cette épuration sans goût, ce matérialisme sans grâce, cette perfection sans élégance qui marquent de leur sceau toutes les productions de l'art au milieu du dix-neuvième siècle.

C'est surtout dans l'architecture que ces tendances et cette anarchie des idées se trahissent d'une manière sensible. Là, le prestige de la couleur, la sévérité du métal, l'éclat du marbre ne peuvent en imposer; la perfection même de l'exécution matérielle fait ressortir davantage la faiblesse de la conception.

L'architecture, nous l'avons dit, est le premier de tous les arts, mais c'est aussi celui qui subit le plus vivement les impérieuses nécessités de la vie, celui qui se moule le plus exactement sur l'esprit dominant de chaque époque. Faire la critique d'un style, d'une forme générale ou particulière d'architecture, c'est donc faire jusqu'à un certain point celle des temps et des mœurs qui les ont produits. L'homme de génie lui-même ne s'affranchit jamais complétement des influences au sein desquelles il vit et s'élève; mais si ce génie applique ses facultés à satisfaire les premiers besoins de ses semblables, à les abriter eux et les forces dont ils disposent, il devient lui-même esclave et s'agite en vain dans le cercle de fer qui l'environne : tel fut Michel-Ange. Il subit autant que pas un l'influence de son temps, et tout ce qu'il put faire fut d'être plus grand que les autres.

Ce que l'on ne peut de bonne foi exiger du génie lui-même, le demanderons-nous au talent? Ce serait folie, ce serait pis encore, ce serait injustice. Nous ferons donc dans le cours de ces études la plus large part du blâme au milieu dans lequel nous vivons, la plus large part d'éloge aux artistes qui s'y retournent en vain sur leur lit de Procuste. Il n'est pas donné aux hommes qui tiennent la palette ou le ciseau de conduire les sociétés et de régénérer les nations; tout au plus peuvent-ils exercer leur parcelle d'influence dans le mouvement général des idées; leur rôle est assez beau déjà pour qu'il vaille la peine d'être bien joué, assez utile pour qu'on lui prête une sérieuse attention, assez puissant pour qu'il soit indispensable d'avoir l'œil ou-

Digitized by Google

vert sur lui. Ce n'est pas en vain qu'une nation perd le sentiment du beau et le goût du vrai dans les arts, et s'il n'est pas raisonnable de dire que cette perte entraîne sa déchéance, il l'est au contraire de penser que son abaissement a toujours précipité fatalement les arts dans la décadence.

De ces études que nous nous promettons d'étendre hors de ce cercle étroit des barrières de Paris et même des frontières de France, nous espérons tirer quelques enseignements utiles, quelques bonnes leçons, dégager même quelques exemples qui seront compris, nous en avons l'espoir, de tous ceux qui ont encore des oreilles pour entendre.

Notre examen commencera par notre capitale. Paris a vu depuis quelques années s'élever ou s'achever un grand nombre d'édifices de proportions monumentales. On peut les diviser en trois classes : les édifices religieux, les édifices municipaux ou d'administration, et les édifices industriels. Dans la première classe nous n'avons à citer que l'église Sainte-Clotilde, l'église de La Villette et la sacristie de Notre-Dame; dans la seconde se rangent naturellement les nouveaux hôtels des mairies du onzième et du troisième arrondissement, l'hôtel du Timbre, celui du ministère des affaires étrangères, la bibliothèque Sainte-Geneviève, les prisons, les hôpitaux; dans la troisième, les gares de chemins de fer de l'Ouest, de Strasbourg, de Lyon, le nouvel hôtel des Ventes mobilières. Il y aura ensuite un coup d'œil à jeter sur les maisons particulières, et l'architecture privée est elle-même un sujet assez vaste et assez fécond pour mériter une étude spéciale. Il nous restera enfin une autre espèce de monuments qui ne rentre dans aucune des catégories précédentes et qui sort même en quelque façon du domaine de l'art, ce sont les casernes-forteresses dont s'émaille le périmètre de notre capitale. Le génie militaire qui élève ces lourdes et épaisses constructions, cherche bien moins à leur prêter de l'élégance et du jeu dans les lignes qu'à les mettre à l'abri des coups de main et des efforts de l'émeute. Toutefois cette nécessité même n'exclut pas une certaine recherche dans les détails, une certaine prétention dans l'ensemble, et nous avons dans le passé de trop beaux morceaux d'architecture militaire pour croire qu'il soit impossible d'imprimer à nos modernes châteaux-forts un caractère imposant et sévère qui accuse leur destination sans trop blesser le goût délicat d'une nation qui se pique d'aimer le beau et de le comprendre.

Nous ne nous occupons en ce moment ni des restaurations de monuments anciens, ni des substructions qui rongent le pied du dôme des Invalides. L'examen de ces travaux viendra à son temps.

Digitized by Google

ARCHITECTURE CIVILE MONUMENTALE.

Bibliothèque Sainte-Geneviève.

C'est dans l'emplacement de l'ancien collége Montaigu, à l'occident de l'église Sainte-Geneviève, naguère le Panthéon, que fut élevé de 1844 à 1851 le bâtiment destiné à contenir cette précieuse collection de livres et de manuscrits que les Génovéfains avaient réunis dans leur monastère. M. Henri Labrouste, chargé de cette importante construction, résolut, malgré sa prédilection pour les plus belles époques de l'art antique, de sacrifier ses tendances à la réalisation de son programme et de tenir compte de tous les éléments que les sciences et l'industrie modernes mettaient à sa disposition pour satisfaire à tous les besoins indiqués par la destination du monument.

La bibliothèque Sainte-Geneviève n'est pas un établissement élastique comme la grande bibliothèque de la rue Richelieu. Sa collection est limitée ou du moins elle ne s'étend que dans une faible proportion. Il était donc possible de calculer à l'avance l'étendue de l'espace et le développement des constructions destinées à la contenir. On pouvait, en un mot, faire pour elle un monument définitif, et c'était là le côté facile du sujet. Les difficultés étaient celles-ci : Loger dans un espace restreint de 1,800 mètres carrés de surface, une collection de 90,000 volumes; ménager à la fois de vastes salles d'études pour quatre ou cinq cents lecteurs, rendre les classifications aisées, les recherches promptes, placer pour ainsi dire tous les livres sous la main de l'employé, enfin, bâtir un édifice incombustible, d'une extrême solidité, et l'approprier dans toutes ses parties à l'éclairage par le gaz afin que ses salles pussent être ouvertes le soir. Nous ne parlons ni de l'éclairage naturel et diurne pour lequel il fallait de larges prises de jour, ni du chauffage qui devait être assez intense pour permettre un travail agréable sans trop dessécher l'atmosphère.

Ces conditions, il faut le reconnaître, ont toutes été parfaitement remplies. La simplicité extrême du plan va nous permettre d'en donner une idée sans le secours du dessin[1]. Le terrain occupé par la construction présente un long parallélogramme rectangle. Une porte centrale donne accès dans un large vestibule au fond duquel s'ouvre l'escalier et qui communique par quatre portes étroites, à droite avec les salles des manuscrits et des estampes, à gauche, avec celles des

[1] Pour ceux qui voudraient faire une connaissance plus intime avec les plans et les élévations de la Bibliothèque Sainte-Geneviève, nous ne pouvons mieux faire que de les renvoyer à la *Revue de l'architecture*, excellent recueil que dirige savamment M. César Daly. Ils y trouveront, dans les livraisons de l'an dernier, de magnifiques gravures au trait des différentes parties de ce monument.

Digitized by Google

dépots et des doubles. Comme on le pense bien, sous ces titres généraux s'abritent tous les autres services secondaires de la bibliothèque, et si nous ne blâmons pas sévèrement cette confusion, c'est que nous savons toutes les difficultés que l'artiste rencontre lorsqu'il veut loger nos besoins variés et complexes dans des édifices de formes antiques. Il eût été beau à M. H. Labrouste de ne pas céder à la tentation que d'autres bons esprits ont subie avant lui, et de résister au charme de ses propres dessins. Au premier abord une bibliothèque semble un édifice très-simple à construire, mais autour de ces vieux livres, qu'un public nombreux vient chaque jour consulter, se groupent une infinité de détails d'administration, de surveillance, de conservation, d'entretien, de renouvellement, de chauffage, qui, en multipliant les salles accessoires, rendent le plan très-compliqué et très-difficile à mettre d'accord avec des formes extérieures qui appartiennent à d'autres temps, à d'autres climats, à d'autres mœurs. Ainsi l'architecte a voulu faire de son rez-de-chaussée une sorte de soubassement épais et solide pour porter les travées supérieures et il s'est contenté de percer dans la muraille nue de petites fenêtres en plein-cintre. Il en résulte sans doute plus de fermeté dans la façade, mais les salles basses sont obscures, et là, justement où il faudrait le plus de lumière, dans la salle des manuscrits, il faut être près des croisées pour se livrer sans trop de fatigue à une lecture assidue.

Le vestibule lui-même est beaucoup plus éclairé par l'escalier que par les deux fenêtres destinées à lui donner du jour. Au reste cette pénombre n'est pas d'un effet désagréable; elle prépare en quelque sorte au recueillement, repose la vue et place l'escalier qui monte au fond dans une lumière de diorama qui n'est pas d'un mauvais effet. Cet escalier se déploie en deux rampes latérales conduisant à un vestibule supérieur qui donne accès par le milieu dans la salle d'études. Cette salle est immense; elle est divisée en deux grandes nefs qui occupent toute la longueur du bâtiment et s'élèvent jusqu'à sa toiture. Ces deux nefs sont en plein cintre et leurs arcades qui portent la charpente en fer sont formées de travées en fonte, dont les rinceaux à jour ont une certaine ampleur monumentale. Une rangée de dix-huit colonnes en fonte sépare les deux nefs, porte la retombée des arceaux et soutient dans les airs les fermes de la toiture, formées d'un comble unique. Ce comble n'est pas apparent; une voûte factice en plâtre sur treillis en fil de fer le dérobe aux regards et diminue en ce point l'élévation de la salle. Après l'aire de service des gares du Nord, de l'Ouest et de Strasbourg, cette salle est l'une des plus vastes qui soient à Paris, et elle demeure à coup sûr la plus imposante et la plus belle. Elle a 84 mètres 75 de longueur, sur 21 mètres de largeur.

On comprend aisément combien la distribution et la classification

Digitized by Google

des livres devient facile dans une pareille salle. Les parois du périmètre sont couvertes de rayons, et la ligne qui sépare les deux nefs sans les disjoindre, porte également des rayons doubles dans toute son étendue, excepté aux deux extrémités et au centre où le bureau du conservateur se trouve placé et autour duquel on peut aisément circuler. Ces rayons du centre sont peu élevés et permettent au regard d'aller de l'une à l'autre nef et de les embrasser toutes deux simultanément. La décoration peinte se compsse de tons sobres et sévères, dans lesquels le vert foncé et l'ocre jaune très-pâle dominent : point d'or, peu de rouge, des boiseries en chêne, des rideaux verts, en un mot tout ce qui peut reposer le regard sans l'attirer. Cette salle est éclairée des quatre côtés par quarante et une croisées en plein cintre qui versent une lumière égale, assez intense et toutefois assez douce. Venue de tous les côtés à la fois et d'une certaine hauteur, elle ne porte point d'ombres, ce qui n'est pas d'une médiocre importance dans un lieu où l'on n'est pas toujours maître de choisir la place qui conviendrait le mieux. Enfin cette salle, par ses dimensions considérables, offre encore l'avantage de fournir aux poumons une grande masse d'air respirable et facilement renouvelée; mais cet avantage n'a été acquis qu'au prix d'un inconvénient, la difficulté du chauffage pendant l'hiver, et l'on sait si les hivers sont longs dans nos climats. Il a donc fallu établir dans les angles intérieurs des calorifères qui amènent des caves où ils sont placés des torrents d'air chaud. Le budjet des bibliothèques doit mieux savoir que nous ce qu'il en coûte pour les entretenir.

Nous aurons achevé de donner une idée générale du plan et de la distribution intérieure, si nous ajoutons qu'au niveau du parquet de la grande salle, il a été ménagé pour les services particuliers une sorte d'entre-sol éclairé par de petites lucarnes, ou pour mieux dire par des embrasures qu'on aperçoit à l'extérieur au-dessous des grandes baies. Cet entresol forme, dans chaque entre-colonnement, un petit cabinet de bibliothèque.

Le morceau capital de l'édifice, nous l'avons fait sentir, c'est la grande salle. Dans sa construction, l'architecte a franchement fait appel au génie de la science moderne, il s'est servi loyalement de tous les éléments que l'industrie mettait à sa disposition; sous sa main habile le fer et la fonte ont jailli en fines colonnettes, se sont épanouis en rinceaux, se sont élancés en pièces de charpente vers les cieux, et pour prouver que le métal n'est pas, comme on l'a longtemps prétendu, antipathique à l'art, inapplicable aux formes monumentales, il a fait par leur unique emploi un véritable monument, une œuvre d'art où toutes les conditions essentielles du genre, harmonie, noblesse, légèreté, sont réalisés; cette preuve pourrait être tenue pour

Digitized by Google

éclatante, si l'architecte n'avait rien dissimulé de sa construction, s'il avait tout montré dans sa charpente, ses supports, ses fermes avec leurs entraits, leurs poinçons, leurs arbalétriers, tout jusqu'à leurs boulons, et qu'il eût su tirer de chacun de ces membres un motif ingénieux de décoration. Malgré sa timidité, nous n'hésitons pas à le dire, M. H. Labrouste a fait encore une œuvre digne d'éloges, et en face d'un essai qui ne mérite que des encouragements, nous ne voulons pas nous abandonner à une critique trop facile de certains détails. Nous aimons mieux faire porter le poids de nos observations sur un point capital où M. H. Labrouste nous semble par malheur s'être mis en contradiction avec lui-même. Nous voulons parler des formes extérieures de l'édifice.

La bibliothèque Sainte-Geneviève ne présente en réalité aux yeux qu'une de ses quatre élévations, celle qui regarde le flanc ouest du Panthéon. Les deux élévations latérales, qui ne sont du reste que le prolongement en retour d'équerre de la façade principale ne sont séparées des bâtiments voisins que par un vide étroit, et quant à l'élévation postérieure, elle se cache dans une cour où le public ne pénètre pas. C'est une muraille percée de baies, semblable à celles des trois autres côtés, et voilà tout. Il nous reste donc à examiner si cette façade unique est bien celle de l'édifice dont nous venons d'entrevoir l'intérieur. Son ensemble offre à nos yeux un certain caractère d'harmonie mâle et sévère qui ne déplaît pas dans un monument destiné à l'étude. Le rez-de-chaussée, avec ses petites fenêtres en plein cintre sans archivoltes profilées en saillie, sans un seul ornement, est une base solide, épaisse peut-être, qui porte avec aisance les dix-neuf grandes baies de l'étage. La porte placée au centre n'est pas grande; elle est suffisante. La décoration est sobre : sur les chambranles de chaque côté on a sculpté en relief de petites colonnes-stèles d'où jaillissent des flammes dorées; cet ornement, pour avoir été inspiré par des modèles étrusques, n'en est pas moins puéril. On n'a pas pris soin d'abriter l'entrée sous une espèce de porche; peu importe, les gens qui fréquentent les bibliothèques publiques sont faits pour être mouillés.

Au cordon qui sépare le rez-de-chaussée de l'étage, on a suspendu de grosses guirlandes sculptées en haut relief; leur moindre défaut est d'écraser tous les menus détails qui s'épanouissent dans les frises et dans les cordons supérieurs. Sur un second cordon viennent s'asseoir les pilastres qui séparent les grandes baies et forment en quelque sorte l'ossature du monument. C'est dans les entre-colonnements que sont ouvertes les meurtrières de l'entre-sol dont nous avons déjà parlé. Les dix-neuf baies de la façade qui éclairent en partie la grande salle de lecture sont en plein cintre et d'une largeur monumentale, mais elles sont closes aux deux tiers dans leur partie inférieure par un mur plein

Digitized by Google

divisé en trois bandes comme les croisées : dans ces trois bandes sont inscrits les noms des auteurs qui honorent le plus l'humanité. C'est une espèce de catalogue en pierre dont l'invention est assez ingénieuse mais qui ne vaudra jamais comme motif d'ornementation les bas-reliefs qu'une mesure d'économie peua fait repousser.

Par dessus les baies et leurs pilastres se développe un joli ruban de frise aux détails délicats, puis vient un grand et lourd entablement qui contraste singulièrement avec eux et que couronne, pour le rendre plus lourd encore, une rangée d'antéfixes qui cache le chéneau posé en retraite à l'aplomb des murs. L'écoulement et la descente des eaux sont ainsi dissimulés, et ce petit mensonge serait encore un inconvénient quand bien même il ne serait pas un déplorable système de construction. Jamais dans nos climats on ne parvient à empêcher complétement les infiltrations, et déjà les corniches de ce monument à peine terminé accusent par des taches noires le passage des eaux pluviales à travers le joint des pierres. Quant à ce beau comble dont nous vantions tout à l'heure la majestueuse élégance, il n'y en a pas trace à l'extérieur ; c'était le membre principal, la tête, le chef de l'édifice, et l'artiste a mis le plus grand zèle à le dérober aux regards, il l'a biffé comme un honteux accessoire sous la pointe du tire-ligne qui a tracé cette bande d'antéfixes si longue et si raide. Comment se fait-il que M. H. Labrouste, qui semble pénétré plus que pas un de la nécessité d'accuser à l'extérieur toute l'ossature de la construction, lui qui pour être fidèle à ses principes a pris soin de montrer, même aux dépens de la pureté de sa façade, les têtes des boulons en fer qui rivent aux murs extérieurs les pièces principales des planchers et de la charpente; comment se fait-il, disons-nous, qu'il les ait tout à coup oubliés lorsqu'il s'est agi de la partie la plus importante de la construction après les quatre murs? D'où vient cette inconséquence? Pourquoi cet architecte, qui prétend tirer un motif d'ornement de tous les accessoires, n'a-t-il pas eu la pensée de faire servir son toit à couronner dignement son élévation? C'était un devoir pour lui s'il ne voulait pas faire douter de son enseignement, s'il voulait paraître logique aux hommes qui se donnent la peine de raisonner; c'était de plus une heureuse occasion qu'il laissait échapper de donner à son édifice la tête qui lui manque et d'atténuer la lourdeur et la rigidité de ce long entablement. Ce dernier défaut, d'autant plus sensible dans nos climats que le ciel a rarement ce calme et cette pureté qui seules peuvent s'harmoniser avec ces lignes droites interminables, ce dernier défaut, M. Labrouste le prend sans doute pour une qualité, car il n'a pas même voulu en tempérer l'inflexible rigueur par l'adjonction d'une horloge. Plutôt que de briser cette ligne à laquelle il tenait beaucoup sans doute, il a mieux aimé priver l'édifice, à l'extérieur comme à l'intérieur,

Digitized by Google

d'un de ses organes principaux et ravir aux yeux ce battement artériel, ce mouvement du cerveau qui règle et précise les actes matériels de notre vie. C'est là un tort grave. Dans tous les monuments où la division du temps préside à celle du service, l'horloge n'est plus un simple meuble, c'est un organe indispensable; il faut que son cadran soit bien en vue et qu'il indique de loin si l'heure de l'ouverture a sonné où s'il est temps encore de franchir le seuil. On ne doit point compter pour fournir ces précieuses indications sur les cadrans du voisinage.

M. H. Labrouste a négligé l'horloge extérieure qui devait lui fournir un si bon prétexte pour donner un peu de saillie au centre de son édifice. La porte, qui à distance se distingue à peine des fenêtres du rez-de-chaussée, aurait été ainsi mieux accusée, et l'escalier dont la cage est placée en arrière-corps sur l'élévation postérieure, au fond du vestibule, aurait manifesté son existence. Il y a plus, l'architecte aurait pu trouver dans quelque cartouche ou dans quelque frise un endroit convenable pour écrire sa destination au front du monument, au lieu de cacher son nom en caractères microscopiques dans le ruban d'un étroit cordon.

Si par l'aspect général de sa façade la bibliothèque Sainte-Geneviève participe à la fois du *tabularium* des Romains et des basiliques latines, ses détails appartiennent pour la plupart à l'architecture et à l'ornementation étrusques. M. H. Labrouste, lorsqu'il était pensionnaire de France en Italie, ne s'est pas contenté de dessiner suivant l'usage les ruines de la ville éternelle, il a poussé ses recherches du côté de Pœstum, il a bravé la mal'aria pour dérober à la vieille Étrurie le secret de son style grave et sévère; il en a rapporté de riches portefeuilles pleins de profils camards et solides, de fleurettes et de rinceaux, de chapiteaux écrasés, de futs droits et coniques, de portes et de fenêtres plus larges par le bas que par le haut; et comme M. Labrouste est un de nos plus habiles dessinateurs, comme il a l'esprit aussi correct et aussi précis que la main, il a tout mesuré avec le plus grand soin et reproduit avec la plus grande fidélité. Quoi de plus simple qu'il ait répandu quelques-uns de ses portefeuilles sur le premier monument qu'il était appelé à construire? Depuis trop longtemps ses efforts, concentrés dans son atelier, n'aboutissaient qu'à produire de fins dessinateurs; la première occasion qui s'est offerte de s'épancher au dehors, M. H. Labrouste l'a saisie et nous ne saurions l'en blâmer, si ce n'était là qu'une tentative isolée. Mais M. Labrouste fait école, école nouvelle, dit-on, *école du bon sens* en architecture, à ce que l'on prétend. Nous venons de démontrer que la logique et le bon sens ne caractérisent pas toujours les œuvres du maître, nous n'aurons guère plus de peine à prouver que les éléments qu'il apporte à notre art moderne et qu'il préconise par ses exemples, par ses dessins et par

Digitized by Google

son enseignement ne sont pas davantage pesés par le bon sens et contrôlés par la logique.

Tous les architectes qui depuis un demi-siècle ont prétendu faire école et nous apporter des éléments nouveaux ont toujours puisé ces éléments dans le passé. Les uns les empruntaient à l'Égypte, les autres à la Grèce ou à Rome. Plus précis ou moins capricieux que leurs prédécesseurs, ils prétendaient débarrasser l'architecture de cette exubérance d'ornements qui florissait au dix-huitième siècle, et ramener les profils et la décoration aux formes simples et primitives. Ils furent accusés de rétrograder. Une autre secte vint, qui voulut faire appel à l'esprit national et qui réclama pour le moyen-âge le privilége exclusif d'édicter les lois architectoniques de notre siècle. On sait à quelles déplorables exagérations ces imitateurs serviles du gothique se sont laissés entraîner, jusqu'à vouloir couler nos institutions et nos mœurs dans le moule de pierre des âges évanouis, donnant ainsi gain de cause aux écoles matérialistes qu'ils prétendaient combattre, et attribuant à la matière une suprématie sur la pensée. Heureusement des hommes éclairés, des esprits logiques, des prélats éminents ont mis des bornes à ce mouvement rétrograde, et aujourd'hui les néo-gothiques ne sont guère plus à craindre que les néo-romains comme Percier, ou les néo-grecs comme MM. Huvé, Huyot et Hittorf. Quant aux jeunes étrusques, ils sont plus dangereux parce que l'on s'en défie moins. Ils ont marché longtemps par des chemins couverts, et sans que la foule soupçonnât trop leur approche. Peu à peu cependant des essaims se sont envolés de la ruche-mère, et l'atelier de M. Labrouste, très-fréquenté en raison des qualités toutes spéciales du professeur, a vomi partout des adeptes de la nouvelle doctrine. Ils se présentent en réformateurs, en constructeurs logiques, en hommes de bon sens; ils se proclament avant tout les serviteurs fidèles de la vérité. Nous avons vu comment le maître rompait lui-même les engagements pris envers elle, nous verrons tout à l'heure de quelle façon cavalière les élèves la traitent. Constructeurs logiques, ils le sont peut-être dans les détails, ils ne le sont pas dans les ensembles, puisqu'ils dissimulent les besoins présents sous des formes qui appartiennent aux besoins du passé; réformateurs, ils ne le sont pas, puisqu'ils ne font qu'imiter ceux qu'ils prétendent réformer, puisqu'à leur exemple c'est à une autre époque, à un autre climat, à d'autres mœurs qu'ils empruntent leurs inspirations d'aujourd'hui; gens logiques, ils ne le sont pas davantage, puisqu'ils posent des principes dont ils s'écartent dans la pratique. Comme les coryphées des autres écoles, leurs éléments appartiennent au passé, comme ceux qu'ils blâment, ils copient servilement ou passent des compromis avec la vérité; comme les néo-romains, comme les néo-gothiques, ils s'écartent des voies libres de l'art pour s'engager soit

Digitized by Google

dans celles de l'éclectisme, soit dans celles de l'imitation incohérente.

Telles sont les doctrines répandues par l'enseignement de M. Labrouste; elles participent de tous les défauts qu'on reproche avec raison aux autres doctrines exclusives; elles sont entachées d'illogisme, d'esprit rétrograde et font à chaque instant banqueroute à la vérité qui leur ouvre si généreusement son crédit.

Pour clore cette utile digression, nous ajouterons que ces défauts on peut les énumérer et même enrichir leur cortège de quelques autres en étudiant avec soin la nouvelle bibliothèque Sainte-Geneviève. Après avoir dissimulé son toit et ses chéneaux, l'architecte devait dissimuler la descente des eaux et les cheminées des calorifères. Il a montré ses boulons de planchers et de charpente, mais il en a fait des boucliers antiques ornés de fleurettes et de rinceaux empruntés aux petits meubles de toilette des dames Étrusques; il a couronné sa corniche d'antéfixes, mais ce ne sont que des antéfixes de contrebande; ils ont payé les droits de douane française en passant la frontière, et se sont transformés en chéneaux. Dans le vestibule, les armatures en fer du plafond supérieur posent sur des piliers carrés en pierre, mais pour consacrer ce mariage clandestin, l'artiste a peint sur la pierre des ornements qui simulent le fer. Ce vestibule est un jardin, — un jardin dans une cave, — avec ciel bleu et végétation de tous les climats. Heureusement pour l'architecte, le peintre chargé de faire épanouir cette obscure serre chaude, M. Desgoffe, n'a pas pris ses dictées au sérieux; il a fait purement et simplement de la peinture décorative, une végétation terne et froide qui n'a pas son modèle dans la nature. Peindre la nature en cet endroit et comme décoration murale eût été une faute grave, et nous félicitons M. Desgoffe de l'avoir évitée. Le ciel bleu du vestibule est une idée qui ne relève du bon sens que pour lui donner un démenti. Nous comprenons l'imitation du ciel à l'intrados d'une voûte d'église; la voûte, en ce cas, représente et symbolise la grande voûte des cieux; nous ne la comprenons pas dans une sorte de cave, sous un plancher horizontal surmonté d'un comble. L'escalier est bien, ses détails et sa décoration sont traités avec goût, et nous trouverions l'excellente copie de *l'École d'Athènes* (la Philosophie), de M. Paul Balze, heureusement placée, s'il était permis de la bien voir. La place du recul manque pour l'embrasser d'un seul regard.

Nous sommes rentré malgré nous dans l'édifice, mais nous devions y trouver des preuves nouvelles à l'appui de notre critique générale, et nous considérons M. H. Labrouste comme un homme d'un talent trop dangereux pour qu'il ne fût pas nécessaire de le prendre en faute partout où ses contradictions nous ont semblé le plus manifestes. Nous suivrons ses doctrines dans les constructions que son école a inspirées,

Digitized by Google

dans la mairie du 3e arrondissement et dans l'Hôtel-des-Ventes, et là, dépouillées du prestige que sait leur donner un homme de talent et de goût, leurs applications nous apparaîtront dans toute leur infirmité. Disons cependant, à la louange du maître, que, par une exception trop rare chez messieurs les architectes, la dépense nécessitée par la construction de la Bibliothèque Sainte-Geneviève, n'a pas dépassé les prix énoncés aux devis; il s'en est même fallu de six mille francs que le montant du crédit alloué fût atteint. Les travaux de construction et de décoration ne se sont élevés ensemble qu'à la somme de un million cinq cent soixante-neuf mille francs.—En ce point, nous doutons fort que M. H. Labrouste fasse école, comme il l'a fait dans les autres parties de son art.

Mairies des 3e, 11e et 12e arrondissements.

Ici nous voudrions nous abstenir et ensevelir dans le silence ce chapitre de l'architecture civile, car là où nous ne trouvons qu'à blâmer il nous conviendrait mieux de nous taire; mais il importe parfois autant de signaler le mal que de mettre le bien en évidence. Trois fois en cinq ans l'occasion s'est offerte pour nos artistes, de créer le type de l'édifice municipal, et trois fois ils ont échoué.

Le premier essai, celui de la place Saint-Sulpice, blesse au premier coup-d'œil le regard le moins exercé. Est-ce une maison, est-ce un hangard, une station de chemin de fer ou le frontispice d'une manufacture? Ce bâtiment hybride n'a point de caractère, point de jeu, point de style; il est plat, lourd et insipide. A la vérité, une travée centrale de trois fenêtres portée sur trois arcades en plein cintre, et surmontée d'un édicule bâtard où se niche l'horloge, a certaine prétention à la saillie monumentale; les colonnes engagées du premier étage annoncent même une louable velléité d'ornementation; mais ce ne sont là que de bons mouvements auxquels l'artiste a craint de céder. Sa longue ligne d'entablement écrase tout l'édifice; il semble que la construction tout entière va s'abîmer dans les catacombes. Son plan biais est un autre défaut que l'architecte a eu le tort de vouloir dissimuler; il eût mieux fait d'en prendre bravement son parti. Tous ses efforts pour racheter le non parallélisme des lignes n'aboutissent qu'à le rendre plus sensible, ainsi qu'il arrivera au toujours, lorsque l'on donnera des points de repaire au regard.

L'artiste n'a pas pris grand soin de traduire à l'extérieur la distribution du plan; dans les ailes ses croisées sont coupées en deux par des étages en soupente, de façon que les bureaux tirent leur jour les uns du plafond, les autres du plancher; et pour leur donner plus de

Digitized by Google

lumière, il a été conduit à ouvrir de longues baies dont la hauteur est hors de toute proportion avec la largeur. Une partie de ses croisées, celles de l'étage, sont croisillonnées avec des meneaux en pierre; c'est une imitation du moyen-âge et de la renaissance qui n'offre ici rien d'heureux. Les meneaux en pierre résultent de tout un système d'architecture, et font partie intégrante d'un style; si vous les transportez dans un autre système, si vous les placez dans un cadre qui n'est pas fait pour eux, vous altérez leur caractère, vous formez un contraste désagréable à l'œil, et que rien d'ailleurs ne motive dans l'état actuel de la statique et de la science des constructions.

Enfin, que faut-il penser de l'édicule qui contient l'horloge et du chapeau carré sous lequel s'abritent les timbres? Cette excroissance ne se lie pas à la construction, elle s'ajoute en saillie sur le toit et se dresse sur l'entablement; des consoles disposées dans tous les sens essaient bien de l'unir à l'étage inférieur, mais vain effort, elles ne font que constater l'impuissance où s'est trouvé l'artiste d'opérer cette union. Le campanille conserve l'aspect d'une immense fenêtre de mansarde.

A la mairie du troisième arrondissement, rue de la Banque, les prétentions et leur stérilité sont plus manifestes encore. On ne saurait trouver un autre exemple où l'affectation du savoir tourne plus complétement à la confusion de l'intelligence. Ici, ce n'est plus une gare ni une manufacture, ni une maison, ce n'est rien; une muraille percée de baies au hasard et sans destination précise, des stèles dans les fenêtres, des frises brisées, des entablements rompus, des pilastres encadrant une travée centrale et à la fois coupant tous les profils des travées latérales, deux tourelles carrées aux angles que ne motivent ni le besoin de la défense, ni la place d'un escalier; des antéfixes sur l'entablement en retraite singeant assez bien les créneaux d'une muraille mauresque, des fenêtres du seizième siècle inscrites dans des arcades romaines, des portes épatées de tombeaux étrusques, des clôtures de portes empruntées à l'Italie et simulant, à s'y méprendre, les trous d'un pigeonnier, des profils toscans, des pleins cintres latins, des meneaux gothiques, des campaniles renaissance, des hyéroglyphes égyptiens, voilà l'étrange salmigondis que présente l'élévation de ce bizarre édifice. Là aussi vous retrouvez cette travée centrale de trois baies motivée par la grande salle des mariages, et de chaque côté une travée de deux étages qui ne se distingue de la partie centrale que par le nombre et la dimension de ses fenêtres. D'ailleurs, point de saillie, point de retraite qui justifie le changement d'allure et la rupture de la frise. Mais l'exiguité du terrain, dira-t-on, ne permettait pas ce luxe. Il fallait alors adopter un autre système, et ne point enchâsser trois fenêtres immenses, et en plein cintre, au milieu d'une constellation de fenêtres carrées et de lucarnes.

Digitized by Google

Toutes les fois que dans une élévation vous avez à traduire des éléments divers et contradictoires, comme il arrive dans un hôtel de mairie, où la grande salle des mariages exige une certaine hauteur de plafond que les services ordinaires, et même le tribunal de justice de paix, ne réclament pas également, il devient indispensable d'accuser cette différence radicale entre les diverses parties de l'édifice autrement que par la dimension des croisées. Si au centre ou aux ailes vous donnez aux fenêtres une hauteur double et qui embrasse deux étages, il est nécessaire de détacher d'une manière quelconque de l'ensemble de la construction cette partie noble de l'édifice. La saillie est le moyen le plus simple et le plus naturel; ici la saillie était interdite, mais il restait les ressauts, il restait les toits que l'on pouvait faire pivoter, il restait les formes générales auxquelles on pouvait prêter plus d'ampleur; vous pouviez enfin rehausser d'un attique cette partie maîtresse du bâtiment; vous aviez un moyen plus simple encore et bien plus efficace, bien plus logique, bien plus commode: cette salle des mariages vous embarrassait, et vous vous obstinez à la placer au centre de votre bâtiment! C'est une faute, il fallait, comme l'ont fait souvent les habiles architectes des quinzième et seizième siècles pour leurs salles de conseils, ou leurs grandes halles municipales, leurs *parlouers aux bourgeois*, planter hardiment cette belle superfétation, ce salon de luxe, dans un pavillon d'angle plus haut et de formes plus larges que le reste de l'édifice communal. En adoptant ce parti vous n'aviez plus, il est vrai, ce pivot central, cette symétrie parfaite qui font commettre tant de folies aux élèves de l'École, vous vous écartiez en apparence des règles de l'art, vous rompiez avec les traditions architectoniques de l'Empire. Le grand mal! Mais vous retouriez à l'expression simple et juste de la vérité, et c'était un grand bien.

Le service d'une mairie d'arrondissement, à Paris, diffère essentiellement de celui qui doit inspirer les plans d'une mairie pour les villes des départements. Dans la ville de province, l'hôtel de la mairie est l'édifice communal par excellence; c'est en quelque sorte la tête, le cerveau de la cité. C'est, après l'église, le monument le plus important par sa destination. A Paris, au contraire, la mairie d'arrondissement est un édifice secondaire dans la hiérarchie municipale; c'est la succursale du grand Hôtel-de-Ville. Trois services principaux s'y réunissent sans se confondre : les actes de l'état civil, la justice de paix et la garde nationale; encore le troisième service a-t-il un caractère transitoire; tantôt il s'accroît, tantôt il décroît, parfois même il disparaît tout-à-fait. Il ne faudrait donc, en dictant le programme, n'en tenir compte que dans une certaine mesure. Les actes de l'état civil, la justice de paix, avec leurs accessoires, sont des services d'une nature trop différente pour qu'ils puissent être confondus sans inconvénients. Imprimer

Digitized by Google

à l'élévation le cachet particulier qui convient à ces services distincts, briser la symétrie au profit de la vérité, rompre le cadre uniforme et lui faire épouser et traduire librement les exigences diverses qui régissent la distribution du plan, ce serait donc faire acte de haute raison, et introduire dans l'art un élément qui lui manque trop souvent, l'élément logique. — Mais, dira-t-on, l'édifice sera boiteux. — Allez toujours; il vaut mieux boiter d'une jambe que d'être cul-de-jatte, comme la mairie de la rue de la Banque. Sont-ils boiteux, ces beaux Hôtels-de-Ville de Gand, de Bruges, d'Audenarde, de Douai, pour porter leur clocher municipal sur la hanche au lieu de l'avoir au milieu du ventre? Et n'est-ce pas un service boiteux que celui d'une mairie d'arrondissement? et n'est-ce pas précisément la réunion de ces douze jambes qui forme cette assiette formidable à la grande cité dont le corps s'épanouit dans l'Hôtel-de-Ville? En passant, j'ai dit le mot, les mairies d'arrondissement ne sont pas des têtes, ce ne sont que des jambes; elles ne dirigent pas, elles suivent la direction qui leur est imprimée, et quand la tête, qui trône sur la place de Grève, s'arrête, elles cessent elles-mêmes de marcher.

Dans l'interprétation architectonique d'un programme, ne lui demandons jamais que ce qu'il peut nous donner. C'est pour avoir oublié ce principe que M. Girard et son confrère se sont égarés; c'est par excès d'ambition qu'ils ont péché. C'est pour avoir prêté à leur sujet une importance qu'il n'avait pas qu'ils se sont acculés d'eux-mêmes dans une impasse. Nous ne prétendons pas qu'il faille exclure toute pensée monumentale dans l'élaboration d'un projet de mairie; non, mais il ne faut lui prêter que les allures modestes d'un monument de second ordre, d'un monument intermédiaire entre la maison particulière et le grand Hôtel-de-Ville, siége du pouvoir municipal. En s'inspirant de cette idée, l'artiste dominera mieux son sujet et saura en tirer meilleur parti; s'il vise trop haut, il manquera le but, et l'on rira de ses prétentions, comme l'on rit aujourd'hui des frises grecques, des meneaux gothiques et des portes étrusques de la rue de la Banque.

Il ne nous convient pas de pousser jusqu'au détail la critique de cet édifice. Nous avons signalé ses vices radicaux, et nous croyons en avoir fait apercevoir la cause. Toutefois, nous avons encore quelques observations à présenter.

Nous avons constaté la recherche excessive qui avait présidé à l'élaboration des projets de la rue de la Banque. L'érudition de l'artiste s'est plue à évoquer dans son élévation presque tous les styles d'art qui ont signalé les différentes phases de l'histoire de l'architecture, en donnant toutefois la suprématie aux formes étrusques, à l'exemple de M. H. Labrouste. Assurément, ce mélange de tant d'éléments divers, créés par des génies et pour des besoins différents, a quelque chose

Digitized by Google

d'étrange et de choquant; mais c'est surtout dans l'emploi simultané des meneaux en pierre et des archivoltes romaines que ce contraste produit un effet désagréable. Les meneaux en pierre, imités du moyen-âge et de la renaissance, présentent une certaine surface au regard, et affectent un caractère plus monumental que les simples bois ou tringles de fer usitées dans nos croisées modernes; mais il faudrait en savoir faire usage avec le même discernement qui distingue les artistes de la renaissance. Dans les monuments civils des quinzième et seizième siècles, les profils sont partout très saillants; ils projettent des ombres qui jouent heureusement sur les surfaces lisses, et prêtent un mouvement singulier aux constructions de cette époque. Dans ces ressauts considérables, au milieu de ces lignes d'ombres épaisses et profondes, les meneaux en pierre se fondent et s'harmonisent bien; ils sont comme les muscles de cette puissante ossature. Mais dans les bâtiments que nos architectes modernes élèvent, les profils sont épatés ou grêles et toujours camards; ils ne portent que de minces lignes d'ombres; ils n'animent pas le monument de cette vie qui signale à l'admiration l'ancien Hôtel-de-Ville de Paris, le vieux Palais-de-Justice de Rouen et tant d'autres beaux édifices; les meneaux en pierre croisés dans les fenêtres ont au contraire une grande puissance de mouvement, et de ce contraste entre ce détail et les profils résulte pour le regard un malaise dont il ne se rend pas compte tout d'abord, mais qui subsiste à l'étude approfondie de la construction. En un mot, les meneaux en pierre jouent devant l'œil, tandis que les profils camards des entablements, des frises et des archivoltes demeurent immobiles. De là un désaccord choquant. Ajoutons que les meneaux en pierre, s'ils ont plus d'ampleur et plus de caractère, n'en sont pas moins un moyen barbare de croisillonner les baies, si on les compare à nos ingénieux bois de fenêtres et à nos croisées en fer, qui laissent pénétrer si aisément la lumière et n'en dérobent qu'une imperceptible quantité aux besoins intérieurs. Se priver de gaîté de cœur des éléments utiles que la science, par ses progrès, met aux mains de l'artiste, c'est méconnaître le but et la véritable portée de l'art. Il est incontestable que les meneaux légers de bois ou de fer seraient mal venus à se perdre dans ces larges baies de la mairie du troisième arrondissement; mais ceci n'implique nullement leur condamnation; n'en résulterait-il pas plutôt la condamnation du système rétrospectif dans lequel l'architecte s'est obstinément renfermé?

Il nous paraît indispensable de prémunir le public et les artistes eux-mêmes contre les tendances qui se manifestent depuis quelques années. On a blâmé la renaissance d'avoir emprunté ses éléments aux derniers temps de l'art antique, alors qu'une civilisation raffinée avait donné à l'architecture une sorte de raffinement qui la rapprochait du-

Digitized by Google

vantage de nos mœurs. On s'est moqué des archéologues qui prenaient pour type absolu les modèles du moyen-âge. On rit à gorge déployée aujourd'hui des étranges constructions égyptiennes qu'inspira parmi nous le grand ouvrage sur l'Egypte, et l'on n'a pas trouvé dans les ateliers de meilleure épigramme à lancer contre les professeurs que d'appeler leurs œuvres de « petits temples grecs ». Toutes ces renaissances du passé ont leur utilité et leurs périls; elles sont utiles quand elles se développent dans de certaines limites, elles deviennent dangereuses quand elles substituent l'esprit de système au développement normal et mesuré de l'imagination. Aujourd'hui que Pompéi et Thèbes ont passé de mode, que le gothique est reconnu inapplicable à nos constructions civiles, on demande à d'autres époques, à un autre style, des modèles non pas à imiter, mais à copier. On s'était souvent donné libre carrière en évoquant les formes antiques; on devient plus réservé maintenant; on se fait puriste, et, au lieu d'approprier nos emprunts à notre climat, à notre ciel, à nos besoins, nous nous consumons en efforts inimaginables pour approprier nos besoins, notre ciel et notre climat à l'art des Etrusques et des Eginètes. L'école qui s'est élevée dans ces dernières années, et que nous avons signalée plus haut, ne permet pas d'allonger le profil pour empêcher la pluie de ruisseler sur les murs; elle ne veut pas qu'on taille à même dans la pierre de bons ornements bien saillants et bien gras qui portent ombre sur les pleins; elle n'entend pas que l'on établisse des chéneaux en saillie et que l'on mette ainsi les murailles à l'abri des infiltrations. Ces puristes amoureux des profils corrects et des fleurettes imperceptibles s'imaginent bâtir en Grèce ou en Italie, la mairie du troisième arrondissement, la Bibliothèque Sainte-Geneviève ou l'Hôtel des Ventes mobilières. Ils croient manier le marbre pentélique lorsqu'ils n'ont sous leur équerre que la pierre poreuse et terne de Saint-Leu. Encore oublient-ils pour la plupart de pénétrer le sens intime des ensembles et de saisir l'harmonie des proportions. Ils ne voient dans un monument antique que des détails, et croient qu'en les transportant fidèlement en d'autres lieux, sur d'autres surfaces, dans d'autres conditions d'étendue, de position et de destination, ils auront fait revivre en leurs très savantes personnes l'esprit d'Ictinus ou de Mnésiclès. Ils ressemblent à un peintre d'histoire qui négligerait la composition de son tableau et la mise en action de ses personnages pour reproduire scrupuleusement tous les détails des costumes et des armures. Les artistes qui se perdent dans de minutieux détails ont été conviés à cette recherche excessive par une excellente intention, celle d'épurer l'art et de débarrasser notre école gréco-romaine de toutes ses scories; ils ont cru régénérer l'architecture en puisant directement aux sources les plus pures de l'antiquité, ils n'ont fait que lui préparer une nouvelle décadence.

Digitized by Google

La mairie du troisième arrondissement procède évidemment de l'école de M. Labrouste. Elle en a les défauts, un peu exagérés peut-être, mais elle en a aussi les qualités. L'ensemble est plein d'incohérences, de compromis, d'efforts impuissants pour ajuster le présent dans le cadre du passé; mais les profils sont purs, les détails bien dessinés, et nous serions injustes, si, en sacrifiant le campanile perché sur un petit fronton triangulaire, et le cadran que sa position parallèle à la façade, dans une rue étroite, rend tout à fait invisible, nous ne rendions hommage à l'intention qu'a eue l'architecte d'accuser au-dehors sa construction, et le soin qu'il a pris de choisir les chapiteaux de ses pilastres parmi les meilleurs modèles de l'ionique étrusque. M. Alph. Girard, qui nous paraît un artiste consciencieux et modeste, gagnerait beaucoup à se dégager des liens d'une école à laquelle il sacrifie peut-être plus par mode que par goût.

A tout prendre, nous préférons à ces malheureux essais d'architecture municipale le frontispice à pan concave que l'on a élevé en pendant à celui de l'Ecole de Droit, pour servir de porche à la mairie du douzième arrondissement. C'est une simple copie, mais au moins est-elle sans prétention; son ordre ionique colossal qui embrasse les deux étages, et les lignes courbes de ses saillies, accusent sans doute une franche décadence; mais encore faut-il reconnaître que ces formes bâtardes ont un certain mouvement, et qu'elles ne s'allient pas trop mal aux exigences particulières de notre architecture civile. Nous voudrions que, dans les innombrables constructions qui s'élèvent sur tous les points de la capitale, on ne fît rien de plus laid et de plus déraisonnable. On perce et l'on aligne de grandes rues; mais où voyons-nous que les plus simples données de l'art aient été mises à contribution pour les reconstruire? Où voyons-nous que les idées d'harmonie et d'unité aient été invoquées pour leur imprimer un tout autre caractère que celui du désordre et de la plus déplorable anarchie? Nos petits neveux, si nous en avons, nous accuseront à coup sûr d'imprévoyance et d'ineptie; et si, plus heureux que nous, le sentiment du beau peut renaître chez eux, ils démoliront beaucoup des édifices que nous avons construits. A ce titre, nos maçons préparent une belle moisson à leurs héritiers.

Hôtel des Ventes mobiliaires.

Un jour de l'année 1851, le problème suivant fut posé : « Etant donnés un million et un admirable terrain plus long que large, de toutes parts limité par des rues droites et presque parallèles, construire un hôtel pour les ventes mobiliaires, contenant salles d'exposition pour les meubles et pour les tableaux, bureaux, chambre syndicale, escaliers,

Digitized by Google

dégagements, descentes à couvert et pavillon d'horloge. » L'architecte chargé de donner la solution se mit à l'œuvre et produisit l'édifice qui est assis entre les rues Drouot, Chauchat, Rossini et de la Grange-Batelière, sur le flanc droit du théâtre de l'Opéra, à cent pas du boulevard des Italiens.

Les commissaires-priseurs, gens positifs par état et pour la plupart aussi par caractère, n'avaient sans doute pas exigé que leur hôtel fût un palais, un chef-d'œuvre de l'art, mais ils avaient encore moins demandé qu'il fût une prison, un tombeau, une hypogée. L'architecte a dû concevoir et produire son œuvre en toute liberté, sans contrôle, sans entraves; car il n'est pas un homme doué de quelque sens commun qui eût laissé construire un pareil édifice s'il eût jeté un regard sur les plans. Au premier coup d'œil il aurait compris que pour l'honneur de l'art moderne, pour celui de la très-honorable corporation des commissaires-priseurs, pour l'honneur même de l'artiste, il fallait jeter au feu les feuilles de papier grand-aigle que ces projets avaient souillées. Il n'en fut pas ainsi, et aujourd'hui il faut regretter les pierres, l'argent et le terrain perdus dans une aussi ridicule entreprise. Tâchons toutefois que nos regrets ne soient pas stériles, et du mal essayons de faire jaillir le bien, c'est-à-dire un enseignement utile.

Assurément il ne fallait pas de grands efforts d'imagination pour découvrir la forme générale qui convenait le mieux à un édifice de cette nature. Un hôtel des ventes est nécessairement un assemblage de hangars de formes et de dimensions différentes suivant les différents objets qui doivent y trouver un asile et un étalage passagers. Même la salle d'exposition pour les objets d'art et pour les tableaux n'est à proprement parler qu'un hangar, bien qu'elle soit destinée à prendre dans le plan le rôle principal. Toutefois, ces hangars, appelés à mettre ces objets en lumière et à contenir à la fois un grand nombre de personnes, avaient besoin d'être solidement construits, bien aérés et largement ouverts au soleil. Nous voyons d'ici le monument. Deux cours centrales, entourées de bâtiments prenant leur jour des deux côtés; à l'intérieur, galeries ouvertes avec toits portés sur piliers en fonte et offrant à l'air libre un moyen rapide de circulation et de dégagement; à travers chaque ligne de bâtiments un passage pour les voitures, qui peuvent ainsi charger ou décharger à couvert sur quatre points à la fois; au centre, entre les deux cours, le bâtiment principal avec salle d'exposition pour les tableaux, au premier, prenant son jour non dans le plafond, ce qui est mauvais, mais dans les frises; l'un des pignons de cette grande salle s'effile en campanile et porte l'horloge et son cadran; à l'une des deux ailes vous trouvez les bureaux et les logements d'administration. Voilà l'Hôtel des Ventes tel que nous l'avions conçu, véritable monument, ayant un corps, des

Digitized by Google

bras, des ailes, et une tête pour dominer l'ensemble; plan facile à distribuer, dégagements spacieux, salles remplies d'air et de lumière, escaliers rares (deux auraient suffi), peu ou point de terrain perdu, développement de murailles le moins considérable possible (on aurait pu faire les murs intérieurs en briques ou en moëllons), enfin substitution de la fonte à la pierre pour les espaces couverts, formant les cloîtres des deux cours. Il est évident que ce plan, comparé à celui qui est exécuté, aurait eu sur lui l'avantage de mieux résoudre le problème et de réaliser une économie considérable. On va pouvoir en juger.

Sur toute la superficie du terrain, l'architecte a élevé un édifice en forme de double T très-allongé; sur toute la longueur du côté nord, il a rempli l'espace laissé vide entre les saillies par un étroit rez-de-chaussée et a de cette façon doublé les murailles jusqu'au premier étage et employé double couverture, ce qui ne peut avoir été inspiré par une mesure d'économie. Du côté du sud, il a poussé au centre jusqu'à la rue un édicule en forme de caveau sépulcral, et il a formé ainsi deux petites cours, comprises entre les ailes du double T et l'édicule. C'est sous une voûte de cet édicule que les voitures viennent verser leur contenu; elles entrent par la cour de droite et sortent par la cour de gauche à travers l'aile gauche. Il n'y a donc que deux endroits où le chargement et le déchargement puissent s'opérer, ce qui est une cause perpétuelle de gêne et d'embarras. Les deux cours sont fermées sur la rue par des grilles espacées de pilastres; le regard du passant y pénètre sans obstacle : si un objet curieux frappe sa vue, le passant s'arrête, un groupe se forme et voilà la circulation interrompue sur le trottoir, vis-à-vis le corps-de-garde de l'Opéra.

A l'intérieur, un corridor règne dans toute la longueur de l'édifice du côté des cours. C'est par ce corridor que l'on pénètre dans les onze salles du rez-de-chaussée, destinées à la vente des objets lourds et encombrants. Ces salles sont éclairées par les baies à trois compartiments qui forment entre-sol à l'extérieur. Ainsi l'entre-sol n'existe réellement pas, c'est un leurre pour les yeux. Le jour qui tombe du haut de ces baies est peut-être suffisant: il n'a rien d'exagéré et il n'éblouira jamais les regards des acheteurs. Dans l'aile de l'est on a ménagé un vaste escalier qui conduit à l'étage supérieur et aux salles d'exposition pour les tableaux et de ventes pour les objets légers et d'un transport facile. Ici le plan du rez-de-chaussée est à peu près exactement reproduit, le corridor est éclairé par les grandes croisées qui donnent dans les deux cours, et les salles prennent leur jour par leurs plafonds. Les salles d'exposition pour les tableaux sont également éclairées par le toit, et nous avons déjà fait observer que cette disposition n'était pas

Digitized by Google

la meilleure possible pour une galerie. Le jour tombe d'aplomb sur les toiles, à moins que la salle ne soit de dimensions colossales. En général, il vaut mieux prendre son jour par les frises, comme dans les ateliers bien entendus. Ici les salles sont étroites, de proportions mesquines et tout à fait insuffisantes. La grande muraille nue de l'élévation latérale du côté de l'est, et qui fait soupçonner l'existence d'une belle et grande galerie, ne cache en réalité qu'une petite salle et une cage d'escalier.

Examinerons-nous l'édifice exclusivement du point de vue de l'art? Un bâtiment dont le plan est défectueux et dont la distribution intérieure ne satisfait pas complétement à toutes les convenances de sa destination, ne sera jamais à l'extérieur qu'une médiocre œuvre d'art. Il n'est pas absolument vrai de dire que l'architecture ne doit se proposer d'autre but que de satisfaire aux besoins matériels de la destination et borner ses efforts à les exprimer à l'extérieur; ce serait exclure de son domaine le libre exercice de l'imagination, ce serait exagérer jusqu'à la sécheresse l'amour de la vérité, ce serait introduire dans cet art les doctrines matérialistes et vouloir substituer à l'idéal un réalisme brutal et inconsidéré. Telle est en ce moment la tendance funeste qui entraîne les meilleurs esprits et les plus habiles artistes, telle est la faute grave dans laquelle est tombé sans le savoir M. Henri Labrouste lorsqu'il affectait de *réaliser* à l'extérieur les menus détails de construction intérieure de la bibliothèque Sainte-Geneviève. Mais entre cet excès et l'excès contraire que l'Ecole inspire à ses élèves, en leur apprenant à mépriser les convenances matérielles pour tout donner à l'effet et à la convention, il y a un milieu à prendre, une juste mesure à garder : traduire la destination et tout à la fois relever et ennoblir cette traduction en dérobant ce qui est laid pour ne laisser apercevoir que ce qui est digne d'être vu. De même qu'en littérature, de même qu'en peinture, tout ce qui est vrai n'est pas bon à dire, n'est pas bon à peindre, de même aussi dans l'architecture, il est de ces choses *vraies*, ou si l'on veut *utiles*, *nécessaires*, qu'il faut savoir dissimuler habilement ou ne rendre visibles qu'avec des précautions infinies et des ménagements indispensables. Comme dans le commerce du monde, la trop grande franchise, en architecture, risque souvent de dégénérer en grossièreté. Nous demandons à l'architecte la vérité, la vérité partout et toujours, excepté dans ce qui peut blesser le regard et l'intelligence. Nous ne voulons pas de la pompe académique, mais nous voulons encore moins de la barbarie matérialiste. Des deux doctrines opposées, la première est de beaucoup la moins dangereuse : elle élève l'esprit, l'autre l'abaisse.

L'architecte qui a bâti l'Hôtel des Ventes appartient évidemment à la seconde doctrine. Il a voulu être simple et vrai; mais son plan étant

Digitized by Google

faux et compliqué, il en est résulté qu'il n'a pu être ni l'un ni l'autre et qu'il n'a produit qu'une œuvre détestable à tous les points de vue. Sa lourdeur et son ambiguité sont les caractères généraux qui frappent au premier aspect. Ces grandes murailles sans ouvertures, ou percées de rares et étroites fenêtres, pourraient être celles d'une prison, d'un magasin à poudre, d'un diorama, ou d'un vaste réservoir d'eau destiné à alimenter quelque grande fontaine. Il faut apercevoir les toitures en zinc ou jeter les yeux sur ce singulier entresol percé à jour comme le triforium d'une église gothique pour revenir de son erreur. Alors vous vous demandez par quelle subtilité de construction on a pu suspendre ainsi sur d'étroits trumeaux des murs pleins et opaques qui semblent vouloir les écraser. Vous voyez d'abord un entresol haché par de larges baies que deux meneaux en pierre coupent en trois morceaux; au-dessus, des fenêtres de dimensions médiocres et séparées entre elles par des trumeaux qui ont plus de quatre fois leur largeur; enfin, un troisième étage de mezzanines carrées et plus étroites que les fenêtres, termine l'édifice que couronne un gros entablement camard avec chéneaux en retraite. Au rebours de toutes les règles de la statique et du sens commun, à mesure que l'édifice monte au lieu de s'alléger il s'épaissit, les jours deviennent moins nombreux et plus étroits, si bien que vous voyez de toutes parts des masses de pierres nues et solides portées à faux sur le vide. Le regard s'en offense et l'intelligence en frémit; malgré soi on devance la marche des années et l'on se demande avec inquiétude ce qu'il en adviendra plus tard de ces systèmes d'ancrages et de chaînes cachés dans l'épaisseur des murs, et dont la solidité peut un jour être compromise par les plus simples phénomènes de la dilatation ou de l'oxidation.

Ainsi, il fallait de l'air et du jour, et l'on a pris soin de se priver de l'un et de l'autre; il fallait de la solidité, et contrairement aux lois élémentaires de la statique, le cube et le poids des murailles augmente à mesure qu'elles s'élèvent au-dessus de leurs frêles points d'appui. Comment s'étonner après cela qu'une construction, en si complet désaccord avec les lois physiques et les exemples de la nature, ne soit ni l'expression du beau, ni celle du vrai, qui se touchent de si près? Voilà pourtant une circonstance entre mille où le réalisme est aussi loin de l'un que de l'autre.

Ces défauts saillants et faciles à constater sur les élévations nord, ouest et sud, le deviennent davantage encore sur l'élévation qui regarde l'est. Cette face extérieure du double T est celle du pavillon affecté aux expositions de tableaux. L'architecte y a ménagé une grande salle qui, tirant, comme nous l'avons vu, son jour du toit, n'avait pas besoin de fenêtres pour l'éclairer. En parfait réaliste, M. l'architecte n'a pas cru devoir simuler à l'extérieur une prise de

Digitized by Google

jour qui n'existait pas. Il ne voulait pas faire usage de fenêtres et c'eût été commettre un mensonge que d'en ménager de fausses. Tout le mur est donc plein, hors une grande baie centrale qui le coupe en deux et qui s'ouvre au-dessus d'une grande porte. Mais sous ce mur opaque règne toujours ce maudit entre-sol à jour, et sous cet entre-sol un rez-de-chaussée à grands vitraux pour des boutiques. Les deux grands pans de mur sont littéralement suspendus en l'air. En vain l'artiste s'est-il étudié à en rompre la monotonie par des pilastres et des compartiments de décharge ; infructueux efforts, les ornements sont trop camards ; ils s'effacent à distance, et le mur nu et froid apparaît seul au regard attristé. Je ne crois pas qu'il ait jamais été fait en architecture monumentale rien de plus affligeant pour la vue.

Si pourtant l'architecte, mieux appris sur la manière dont une galerie de peinture doit être éclairée, avait pris son jour dans les frises au lieu de le demander à des verrières ouvertes dans le toit, que la neige peut couvrir, il n'eût pas eu à redouter cette redoutable muraille et, sans la forcer à mentir, il eût, par une série de baies ménagées sous l'entablement, rompu et accidenté la monotonie de cette surface unie. C'est là que les triples fenêtres à meneaux eussent été sagement employées. Des contreforts élégamment ménagés, tout en permettant de diminuer l'épaisseur des murailles, eussent complété le système de décoration. Mais pour cela, il fallait placer ce pavillon au centre, comme nous l'avons fait nous-même dans notre programme.

Au centre, l'architecte, lui, a planté le petit édicule d'un étage sous lequel passent les voitures ; il l'a terminé en pignon triangulaire du côté de la rue et l'a fait pivoter en campanille, moitié carré, moitié octogone, qui contient l'horloge et sur trois de ses faces trois cadrans. Cet édicule est un véritable cénotaphe. L'artiste a-t-il voulu faire une épigramme et exprimer par ce monument funèbre que tous les mobiliers de Paris doivent tôt ou tard y venir terminer leur carrière? C'est possible, mais ce trait d'esprit coûte cher à l'harmonie de ses lignes, car le long bâtiment, construit parallèlement à la rue qui passe derrière lui, n'est pas plus parallèle à celle qui passe devant que ces deux rues ne le sont entre elles, et la façade de l'édicule au contraire, suivant l'inclinaison de cette dernière, voit les lignes de son entablement et de ses cordons former un angle aigu avec celles des corniches et des cordons du grand bâtiment. L'effet de ce manque de parallélisme est choquant.

Nous ne nous étendrons pas sur les détails. Ils sont généralement à la hauteur de l'œuvre : les profils, plats, camards, ont une saillie si faible qu'ils laissent couler la pluie sur les murailles qu'ils sont appelés à protéger ; les entablements et les impostes semblent avoir été amincis au rabot. Les moulures sont coupées à chaque instant sans motif, et par

Digitized by Google

là le style général se rattache à l'école des jeunes étrusques dont nous avons parlé. La bibliothèque Sainte-Geneviève est l'apogée du genre, la mairie du troisième arrondissement marque la décadence, l'Hôtel des Ventes en est la plus complète expression. Là aussi la fleurette s'épanouit, le rinceau étrusque en plat relief ou gravé en creux traîne ses courbes raides sur des surfaces planes, le chapiteau des pilastres dissimule ses saillies, les petits médaillons symboliques tracent leurs macarons dans les frises et livrent aux commentaires et aux rires du passant leurs puérils emblèmes. Nous ne voulons pas faire à M. H. Labrouste l'injure de dire que l'Hôtel des Ventes ressemble à la bibliothèque Sainte-Geneviève, mais nous ne pouvons nous dissimuler qu'ils appartiennent tous deux à la même doctrine. Des deux côtés c'est le même système, seulement à la Bibliothèque il se montre en beau, et ici il se présente en laid.

S'il était besoin de s'étendre plus longuement sur les dangers de cette école, l'Hôtel des Ventes nous apporterait un vigoureux argument. Cette démonstration bâtie ressemble fort à une démonstration par l'absurde; mais tous les hommes de l'art qui voudront examiner de sangfroid et sans parti pris les différentes parties de ce malheureux édifice, ne pourront se dispenser de reconnaître qu'il est tout entier en germe dans les portefeuilles et dans les études de M. Labrouste. Or, si une doctrine d'art, ou, pour parler plus juste, un enseignement pratique conduit ceux qui l'adoptent sans contrôle à de pareils résultats, plus regrettables cent fois que tous ceux que l'Ecole académique a jamais produits, que faut-il penser de cet enseignement, quel cas devons-nous faire de cette doctrine? A peine est-elle inaugurée qu'elle entre en décadence, et à peine entre-t-elle en décadence que déjà elle atteint la limite extrême du mauvais. Nous disions que ce nouveau système d'architecture offrait des dangers; nous nous trompions, il n'en présente plus aucun; il a fourni toute sa carrière, il a donné tout ce qu'il portait dans ses entrailles, et désormais il repose — pour jamais, je l'espère, — dans le tombeau de la rue Rossini. J'en suis fâché pour le maître, mais ses disciples l'ont perdu.

Hôtel du Timbre.

A distance, il ne serait pas impossible de prendre l'Hôtel du Timbre pour une caserne, pour une de ces sinistres forteresses que la douceur de nos mœurs modernes n'a pas encore su rendre inutiles. Même aspect menaçant, mêmes proportions solides, mêmes épais contreforts; lucarnes béantes aux corniches, saillies énormes des entablements pareils à des machicoulis, tours carrées aux angles pour faciliter les feux croisés; jusqu'au toit, qui semble hérissé de créneaux.

Digitized by Google

Ce n'est qu'en approchant que vous voyez les créneaux se métamorphoser en fenêtres de mansardes, les croisées s'épanouir pour prendre une plus grande aire de jour, les entablements dessiner leurs consoles, les tours se changer en pavillons, et les contreforts devenir de simples pilastres. Mais alors c'est une autre impression que ce gros massif de pierres produit sur vous. A voir toutes ces larges baies qui vous dévorent du regard, vous vous sentez attraire et aspirer par tous les pores; c'est un vampire qui vous suce le sang. En ce point, l'architecte a parfaitement réussi à donner au monument l'expression qui lui convient; on ne pouvait traduire d'une manière plus saisissante cette idée de ponction fiscale qui s'opère sans cesse derrière ces murailles.

L'édifice entier est destiné à loger deux services sous le contrôle et l'administration de deux directeurs : la direction des domaines et celle de l'enregistrement et du timbre. Trois portes ouvrent sur la rue et donnent accès dans trois cours rectangulaires circonscrites par les bâtiments affectés aux différents services. La porte de droite conduit au timbre et à l'enregistrement; celle de gauche conduit aux domaines; celle du milieu ne conduit nulle part; elle ne s'ouvre jamais; une petite porte latérale sert d'entrée aux ateliers, qui occupent les trois-quarts des constructions, et s'enchevêtrent, à gauche dans les domaines, à droite dans l'enregistrement. L'ensemble du plan présente : une longue ligne de bâtiments au fond des cours, dans toute la longueur du terrain et parallèles à la rue; quatre corps de logis en saillie et perpendiculaires à cette ligne de fond; et trois bâtiments moins élevés et percés des trois portes affectées au service de chacune des trois cours qui relient ces quatre pavillons et ferment les trois cours du côté de la rue. Voilà pour les lignes générales du plan. Elles sont simples, nettement dessinées, et en apparence d'une facile distribution.

Nous n'entrerons pas, on le comprend, dans l'examen détaillé de ce plan et dans l'étude de ses diverses parties. Il nous suffira d'observer que les aménagements intérieurs sont commodes, généralement bien éclairés, assez vastes, bien que le terrain fût d'une exiguité qui obligeait à de grandes économies dans les dégagements; que les bureaux, sans être grands, sont de dimensions raisonnables et suffisantes quant à présent, et surtout, que la lumière prise par de vastes baies en plein cintre, d'un rayon d'environ 1 mètre 80 centimètres, n'est point parcimonieusement ménagée, comme il n'arrive que trop souvent dans nos monuments d'administration. Ces larges baies sont ouvertes à une hauteur de 1 mètre 20 centimètres au-dessus du parquet, ce qui interdit aux employés la vue de la rue. Cette disposition a le double avantage de donner aux bureaux un jour plus commode et plus égal, et de les mettre à l'abri des sujets de distraction. Nous nous plaisons à reconnaître l'importance et le mérite de ces innovations, avant d'entrer

Digitized by Google

plus avant dans la critique, parce que nous n'aurons guère l'occasion de multiplier les éloges. On pourrait demander plus de précision, plus de netteté dans le détail des distributions; mais il faut se rappeler que l'administration des domaines et du timbre comporte elle-même tant de diversité dans ses divisions qu'il serait injuste d'exiger des architectes une logique qui n'était pas dans leur sujet. Ainsi, la porte centrale et principale de l'édifice, celle qui accuse la présence de la direction, ne donne accès que dans une cour de service autour de laquelle sont rangés des bureaux secondaires et des ateliers. L'aile attribuée aux domaines est également envahie par le timbre: la cour sert de magasin d'expédition pour les papiers timbrés, tandis que la cour parallèle, celle de l'enregistrement, est réservée exclusivement au timbre des journaux. Il y aurait de plaisantes observations à faire sur les conflits qui doivent naître de cet enchevêtrement bizarre de tous ces services étrangers l'un à l'autre, et pourtant réunis dans le même corps de logis: la direction des domaines ayant sous ses ordres les ouvriers du timbre; celle du timbre limitant son pouvoir à ses employés de perception; la perception pouvant être mise à chaque instant en contradiction avec le service exécutif. Il suffit d'indiquer ces défauts pour les faire comprendre.

Un plan ne donne jamais à l'extérieur que ce qu'il porte en lui-même. La confusion que nous avons signalée dans la distribution intérieure se retrouve nécessairement dans les grandes lignes des élévations. A voir cette énorme masse de pierre qui se dresse dans les airs, on ne saurait dire où est la tête, où est la queue. Et toutefois, M. Paul Lelong, et après lui M. Victor Baltard, ont su imprimer à leur construction un certain caractère d'ensemble, qui, s'il n'est pas précisément de l'harmonie, peut être au moins appelé de l'unité. C'est une qualité rare dans les monuments d'aujourd'hui, et il faut savoir en tenir compte. Sans doute, l'aspect général est lourd, épaté, massif; cet édifice ressemble un peu à ces maisons que les enfants bâtissent avec des dominos, tant les saillies sont épaisses et carrées, tant elles se relient péniblement entre elles; mais quel air voulez-vous que prenne un bâtiment destiné à renfermer des bureaux de fisc et des ateliers de percussion, avec marteaux, presses, timbres et machines à vapeur? Voulez-vous de la gentillesse, de la légèreté, de l'élégance? Mais vous établiriez un contraste par trop choquant entre l'intérieur et l'extérieur. Laissons-lui donc son épaisseur, sa lourdeur, si vous voulez, son air de château-fort, son aspect de bastille, et reconnaissons au moins que l'élévation ne pèche pas par la vulgarité, bien qu'elle se soit inspirée de la renaissance française plus que de tout autre style. Mais aux modèles de notre renaissance, MM. Lelong et Baltard n'ont pris ni la logique, ni la grâce des détails; ils ont cru pouvoir enter un

Digitized by Google

peu de ces formes étrusques dont nous avons déjà parlé sur les gros massifs de leurs murailles; ils y ont ajouté des souvenirs puisés en plein dans le moyen-âge; en entr'ouvrant la porte de leurs ateliers aux doctrines qui prévalent aujourd'hui, ils ont laissé pénétrer jusqu'à eux des doctrines étrangères, qui, au demeurant, ont autant le droit de bourgeoisie dans notre architecture que pas une des doctrines grecques ou étrusques. Va donc pour le moyen-âge à côté des profils camards de la vieille Etrurie! va pour les lourdes consoles qui menacent la tête du passant, auprès de ces moulures plates et allongées qui ne demanderaient qu'un ciel plus pur et un soleil plus ardent pour devenir sensibles à l'œil! Nous ne pouvons passer toutefois condamnation sur ces grandes fenêtres de mansardes, dont la silhouette rappelle celles du château de Chambord, mais qui ont le défaut de ne rappeler ni leur légèreté, ni leur élégance. Ces fenêtres monumentales ne se rattachent pas à la construction; elles posent sur le toit, et le lourd entablement qui pourrait leur servir de base ne se relie pas avec elles. Combien les constructeurs des quinzième et seizième siècles mettaient plus de raison dans leur art, plus de vérité dans leurs constructions, lorsqu'ils faisaient monter les chambranles des fenêtres, qu'ils bâtissaient en pierre et en saillie sur leurs toits, à l'aplomb des murs inférieurs! C'était pour eux la muraille qui franchissait l'entablement et qui jetait sa dernière fusée de sculptures dans les airs. Les fenêtres des toits faisaient ainsi corps avec la construction tout entière, et elles ne semblaient pas bâties après coup, pour satisfaire à des besoins que l'on n'aurait pas su prévoir.

Sans pousser plus loin notre analyse, il nous est permis de constater que cette unité, dont nous faisions l'éloge tout à l'heure, ne se rencontre pas à beaucoup près au même degré dans les détails que dans l'ensemble. Il y a de la recherche, un bon vouloir d'innover très louable en soi; mais en fait rien de neuf qu'un mélange confus, rien d'original que des fautes de goût. A distance, au fond d'une place, ce gros massif de constructions produirait peut-être un certain effet; mais les architectes bâtissaient pour une rue étroite, et ils n'auraient pas dû l'oublier.

Ministère des affaires étrangères.

Tous les étrangers qui passent depuis six ans sur le quai d'Orsay ou sur le quai de Billy se demandent avec surprise quel peut être cet immense palais qui étend sa longue façade vers le nord, entre l'hôtel du président de la Chambre et l'esplanade des Invalides. Ce palais était destiné à l'une des principales divisions du pouvoir exécutif, à l'une des grandes administrations de l'État, au ministère qui a le plus

Digitized by Google

besoin d'un palais pour se loger, puisque c'est celui où la force, la grandeur et l'hospitalité de la France doivent se manifester avec le plus d'éclat. Avant d'être une réunion de bureaux, le ministère des affaires étrangères est un salon, et quel salon que celui où toutes les puissances du monde, alliées, amies ou ennemies, doivent se rencontrer et se coudoyer; où la France tout entière doit s'épanouir dans la fleur de son intelligence, de sa richesse et de son aristocratie! Aussi n'est-ce pas un petit mérite à M. Lacorné, l'architecte de cette vaste construction, d'avoir provoqué cette question chez les passants: «Quel est donc le palais que l'on bâtit?»

En effet, c'est un palais, tout l'annonce, tout le dit, ces deux grands perrons qui s'avancent aux ailes en saillie comme pour venir au devant des visiteurs, cette longue file de treize croisées, qui proclament assez haut une longue enfilade de salons, ces hautes fenêtres, ces grands balcons, jusqu'à ce luxe de marbres incrustés dans la façade, jusqu'à ces balustrades en pierre, jusqu'à ces grilles de proportions monumentales et qui ménagent entre le bâtiment principal et le quai une vaste avant-cour qui ferait envie à plus d'un palais de roi.

Le ministère des affaires étrangères, entrepris depuis sept ans, est loin encore d'être terminé; au milieu du mouvement fébrile de construction qui remue en ce moment Paris de fond en comble, il semble même que seul cet édifice se soit endormi sur ses murs inachevés; quelques rares ouvriers apparaissent bien par intervalles derrière les croisées ouvertes ou sur les corbeaux d'attente, mais ce sont des ombres de maçons qui ne remuent pas même des ombres de pierres. Dans l'état actuel de la construction, il serait téméraire d'en vouloir apprécier toutes les qualités et signaler tous les défauts, cependant les lignes générales sont assez accusées, la façade est particulièrement assez avancée pour permettre d'asseoir notre jugement sur l'ensemble, et c'est ce que nous allons essayer de faire.

Frappé du rôle important que doivent jouer les salons dans le palais de la diplomatie, M. Lacorné leur a tout sacrifié. L'hôtel du ministre s'élève parallèlement à la Seine, et du haut de ses balcons il regarde les Champs-Élysées. C'est une longue ligne de bâtiment comptant treize larges entrecolonnements et flanqué à chaque extrémité d'un pavillon en saillie, au centre duquel s'ouvre, au rez-de-chaussée, une vaste porte en plein cintre d'où l'on descend dans la cour par un large perron, et au premier étage une large baie également en plein cintre, devant laquelle s'étend, porté sur de fortes consoles, un grand balcon en pierre; de chaque côté est ménagée une niche qui attend sa statue; au-dessus des niches deux écussons en marbre s'arrondissent dans des cartouches sculptés. Entre les deux pavillons, le bâtiment en retraite offre également un rez-de-chaussée où sont les

Digitized by Google

sillons et un premier étage réservé aux appartements. Les colonnes du rez-de-chaussée, entre les fenêtres, sont engagées et d'ordre dorique à oves; l'ordre de l'étage est ionique, et les fenêtres sont surmontées de grands médaillons en marbre inscrits dans des cartouches cintrés d'un assez beau dessein et d'une riche sculpture. Ces cartouches portent sur des consoles et au-dessous d'autres consoles, les unes de face, les autres de profil, forment oreillons aux fenêtres. La console a été prodiguée partout, on la retrouve jusqu'au sommet des grilles en fonte, où elle n'a que faire, qui closent la cour. Tout l'entablement est couronné par une longue balustrade derrière laquelle se cache le toit.

Assurément, ce long frontispice ne manque ni de mouvement, ni d'aspect monumental; nous avons toutefois des réserves à faire. Le style général n'est pas d'une pureté antique, il appartient à la renaissance italienne; mieux aurait valu qu'il appartînt à la renaissance française, et l'architecte aurait pu montrer hardiment sa toiture. Les toits ne déparent point, que je sache, l'œuvre de Pierre Lescot au Louvre, ni celle de Jean Bullart à Écouen, ni celle de Libéral Bruant dans la belle cour des Invalides. M. Lacorné a pris à Lescot ses cheminées; nous regrettons qu'il ne lui ait pas fait d'autre emprunt. Les deux pavillons extrêmes devraient terminer le bâtiment; il n'en est pas ainsi: aux flancs extérieurs du pavillon sont appendus en retraite deux corps de logis de quatre étages qui sont probablement fort utiles pour les logements secondaires et pour les différents services de l'habitation, mais qui ne se lient en aucune façon, par leur style, avec le monument; heureusement ils sont presqu'invisibles. Les grands médaillons en marbre et les sculptures qui leur servent de cadres font assurément un bon effet au-dessus des fenêtres, dans les entrecolonnements de l'étage, mais à l'intérieur, à quoi correspond ce grand espace qui règne entre les croisées et l'entablement? Les deux perrons latéraux sont aussi fort beaux d'aspect, mais en pensant à l'inclémence de notre ciel, ils nous font trembler. L'architecte a-t-il eu les mêmes inquiétudes que nous? a-t-il ménagé dans ses épaisseurs quelque passage à couvert pour les voitures? ou bien cette entrée monumentale n'est-elle que postiche, et, par hasard, n'existerait-il pas dans les plans une entrée moins périlleuse et plus commode par la rue de l'Université? Ce sont là toutes questions sur lesquelles il ne faut pas insister en ce moment. L'édifice n'est pas terminé, et jusqu'au dernier jour d'ailleurs les plans primitifs peuvent en quelques points subir d'importantes modifications. Nous attendrons ce jour-là pour asseoir une critique plus complète et plus détaillée, tout en maintenant celle que nous ont inspirée les parties de la construction actuellement terminées.

Digitized by Google

L'hôtel du ministre est le véritable monument, les bureaux ne sont que l'accessoire; aussi l'architecte les a-t-il judicieusement rejetés sur la droite, le long de l'esplanade des Invalides. Ces immenses bâtisses se rattachent à l'édifice principal par leur style, mais l'ornementation en est plus sobre et plus rare. Quelques balcons s'avancent encore en saillie au-dessus des grandes portes, et de grosses consoles, comme celles des deux pavillons, les soutiennent; mais il n'y a plus de sculptures, que ce qu'il en faut strictement pour empêcher la sécheresse et rompre la monotonie. Du côté de la rue le gros œuvre n'est pas même achevé.

En somme, tout pastiche qu'il est, ce monument est bien préférable à tant de constructions prétentieuses qui visent à l'originalité sans l'atteindre.

ALPHONSE DE CALONNE.

(*La suite à la prochaine livraison.*)

Digitized by Google

LES THÉATRES ET LES ARTS.

LA FRONDE. — LA CAMARADERIE. — LES OPÉRAS-COMIQUES. LE VIEUX CAPORAL.

La Fronde est à la mode. Est-ce l'effet du beau livre récemment publié par M. Cousin [1], est-ce le résultat d'un amour rétrospectif pour les mazarinades? Qu'importe! la Fronde est une belle époque à mettre en musique, attendu qu'on y chantait beaucoup et dans tous les tons. Les auteurs de livrets d'opéras pouvaient puiser à pleines mains à cette source féconde et en faire jaillir des situations énergiques, de vaillants caractères, et même d'assez vives péripéties; ils ont mieux aimé fouiller dans leurs cerveaux et en extraire péniblement les cinq actes d'un opéra long, décousu, sans suite et sans unité, sans vraisemblance, sans vérité et sans poésie. Quels sont donc ces gentilshommes qui s'injurient comme des manans, qui ont peur les uns des autres, qui vont, viennent, entrent, sortent et ne savent jamais en arriver à un acte précis et bien accusé? Quelles sont ces femmes qui se cachent des heures entières dans des buissons, derrière des murs de terrasses; qui ont de petites colères, de petites jalousies, et qui commettent de si grandes indiscrétions? Que signifient ces sentiments précieux qu'il faut expliquer, ces situations ambigues dont il faut donner la clé au spectateur, ces défis portés sans résultat, ces métamorphoses subites de sentiments qui nécessiteraient au moins, pour être intelligibles, l'emploi d'un « dialogue vif et animé, » aussi éloigné du style de l'Opéra que les fredons du Palais-Royal le sont de la tragédie antique! Un poème d'opéra n'est pas chose aussi facile à faire que les entrepreneurs de charpentes dramatiques voudraient se le figurer; il ne suffit pas de mettre, comme jadis au Théâtre-Historique, des mousquetaires en présence et l'épée au poing pour étonner et ravir un public d'élite; il ne suffit pas de culbuter les tables, de briser la vaisselle, de faire assaut de mauvaises plaisanteries et de jeter ses personnages pardessus les murailles pour émerveiller ces dilettantes qui fréquentent la salle de la rue Lepelletier. A tort ou à raison, je crois bien que c'est à raison, ces gens-là dédaignent les gros effets et ne manifestent que peu de sympathie pour les grands coups de théâtre. Ils veulent que l'on agisse et non que l'on explique sans cesse; ils veulent que les situations s'énoncent et se dénouent d'elles-mêmes, non à l'aide de Théramènes ténors ou sopranos; ils veulent enfin, et leur vouloir est bien légitime, que les scènes se succèdent logiquement et se développent en conséquence du caractère des personnages, non suivant les fantaisies de l'auteur et les tendances de ses habitudes. Vous verrez que devant de pareilles exigences il n'est pas toujours

[1] Mme de Longueville.

Digitized by Google

permis à des écrivains d'ailleurs estimables de cueillir les palmes du triomphe, et MM. Aug. Maquet et Jules Lacroix ne tarderont pas à s'apercevoir qu'il est bien plus aisé d'écrire un roman d'Alexandre Dumas que d'improviser un opéra de M. Scribe. On a dit beaucoup de mal des opéras de M. Scribe, et de leurs personnages et des vers qu'il leur met à la bouche. Souhaitons seulement aux débutants dans la carrière d'en faire d'aussi bons que lui, d'aussi clairs, d'aussi propres à mettre en relief tour à tour les qualités brillantes et dramatiques du compositeur. C'est là un métier, dites-vous! Oui, mais un de ces métiers qui ont bien l'air d'être un art difficile, puisque si peu le savent exercer.

Que voulez-vous que M. Niedermeyer fît sur un « poème » comme celui de *la Fronde?* — Ce qu'il a fait en vérité, c'est-à-dire une musique pâle, traînante et qui ne se réveille qu'à de rares intervalles, quand le musicien oublie le poète, ou bien à la fin du quatrième acte, quand tous deux, dans un moment d'inspiration, s'abandonnent aux plus bruyants transports du lyrisme. Verdisme à part, ce finale du quatrième acte est un morceau capital. Un peu moins de grosse-caisse et d'unissons, il devenait presqu'irréprochable. Ce quatrième acte est au reste le meilleur de la partition : on y retrouve, ainsi que dans le trio du cinquième, quelques-unes de ces hautes inspirations qui avaient fait dans le temps si bien augurer de l'avenir de l'auteur de *Stradella* et de *Marie Stuart*. Ce n'est pas la grandeur des proportions qui manque généralement à la musique de M. Niedermeyer, c'est la vie, le souffle, le feu sacré qu'il n'a jamais su dérober à son maître, Rossini, pour en animer ses propres créations. Une teinte mélancolique et vague, une sorte de voile nébuleux est répandue sur toutes les parties de ses œuvres; parfois cette brume épaisse convient au tableau, et le cœur est d'autant plus vivement touché qu'il s'abandonne lui-même aux rêveries poétiques qui ont inspiré le compositeur : telle apparaît cette excellente romance de Marie Stuart. Mais un auteur d'opéra, pour être complet, doit avoir plus d'une corde à sa lyre; il ne faut pas toujours que ce mineur mélancolique vienne bourdonner aux oreilles des mélodies indécises; il est des heures, il est des situations où il faut savoir épouser toutes les formes et parler toutes les langues, celle de la joie comme celle de la tristesse, celle de la colère comme celle de l'amour, et je crains bien qu'en définitive M. Niedermeyer ne possède pas ce pouvoir de métamorphose. Savant musicien, harmoniste distingué, il se complait dans sa pensée et revient toujours aux formes naturelles de son esprit, quelqu'effort qu'il fasse pour les varier ou même pour s'en affranchir. Le dirai-je enfin, la partition nouvelle de M. Niedermeyer me semble entachée d'un défaut que n'avaient pas les œuvres précédentes : le style, quelqu'uniforme qu'il soit, m'en paraît décousu; c'est comme une marquetterie qui serait faite avec une seule espèce de bois.

En reconnaissant avec nous les défauts de l'opéra de *la Fronde*, les hommes de l'art ne pourront se dispenser de louer les qualités précieuses de toutes les parties symphoniques de l'ouvrage. Dans son orchestre, dans ses accompagnements, M. Niedermeyer parle et agit en maître, et en ce point il se rattache à cette grande école française dont M. Halévy est aujourd'hui le chef et à laquelle les impatiences d'un public léger n'oteront rien de son auréole. Ce

Digitized by Google

mérite seul suffirait pour rendre la partition de *la Fronde* digne de la scène où la musique de Gluck fut exécutée, et il suffira toujours pour lui mériter l'estime des musiciens sérieux.

Dans l'exécution de ce noir mélodrame, M. Roger a des moments heureux et des faiblesses. Ces faiblesses dépendent beaucoup de sa volonté, à moins qu'elles ne tiennent à une incurable difficulté de respiration : ce chanteur ralentit tous les mouvements et dénature ainsi le sens de la partie qui lui est confiée. Un rôle, qui devait être le principal, celui du duc de Beaufort, se trouve réduit, à force de coupures, à des proportions ridicules, et c'est grand dommage, car M. Obin s'y montre un acteur intelligent et un chanteur distingué. Mmes Tédesco et Lagrua méritent aussi quelques éloges, particulièrement Mlle Lagrua qui a la voix très-sûre, un goût exquis et une justesse d'intonations irréprochable. Notre public, habitué aux grands éclats et aux cris passionnés, n'apprécie pas à sa valeur ce talent sobre et sévère.

Nous disions l'autre jour tout ce que, dans une soirée, malheureusement unique, nous avaient causé de joie et rendu de charmants souvenirs la grâce et la diction souveraine de Mme Plessy-Arnoud. Au moment où la belle comédienne allait reprendre la route de Saint-Pétersbourg, une autre de ces exilées volontaires qui charment de leur talent la cour de Russie, Mme Volnys, nous rapportait aussi de bonnes et nobles émotions, dans deux actes, deux actes seulement! de *la Camaraderie*. C'était au théâtre de l'Opéra-Comique, pour une bonne œuvre, et toute la belle société de Paris était venue applaudir dans ce fragment d'un de ses bons rôles, cette petite Léontine, qui est devenue si grande par le talent. On s'étonne, à voir jouer la comédie par ces transfuges des bords de la Newa, combien notre Théâtre-Français a été impuissant à les remplacer; même en tenant compte de leurs petits défauts, de ces imperfections de nature ou d'éducation qui font que Mlles Mars et Contat vivent encore dans la mémoire des vieux dilettantes de notre littérature dramatique, on est aussi surpris qu'affligé de reconnaître qu'elles ont laissé le vide derrière elles, et que le plus sage, pour ceux qui ont gardé le souci des choses de l'art, est de souhaiter leur prompt et définitif retour. A les goûter ainsi par échantillons, pour ainsi dire, on se sent alléché à les vouloir garder tout entières et pour toujours. *La Camaraderie* avait été reprise précisément quelques jours auparavant à la Comédie-Française; elle avait rendu à notre excellent comédien, M. Samson, un de ses rôles favoris, un de ceux dans lesquels il déploie avec le plus d'avantage son esprit fin et railleur, sa bonhommie un peu caustique, sa naïveté quelque peu maligne. Chose curieuse aujourd'hui que cette comédie, l'une des meilleures de M. Scribe, qui en a fait de très-bonnes, remarquable échantillon d'une liberté excessive de penser et de dire, liberté dont les esprits les plus attachés à l'ordre et à l'autorité n'étaient pas les derniers à abuser. M. Scribe en sait quelque chose, et sans doute il a fait son *mea culpa* des écarts où l'a parfois entraîné le pernicieux exemple de Beaumarchais. Lui aussi a mis la pioche dans l'édifice, et ce n'était pas pour le recrépir.

Je parlais du Théâtre de l'Opéra-Comique, et peut-être serait-ce le lieu d'examiner le nouvel ouvrage lyrique de M. G. Duprez, le célèbre chanteur devenu maëstro; mais M. Duprez, harcelé par une critique injuste et passionnée a jugé à propos de retirer sa partition du théâtre. Nous imiterons sa réserve,

Digitized by Google

tout en constatant que l'on applaudit fort souvent à des productions qui n'ont pas plus de mérite que la sienne, mais qui accusent assurément moins de conscience. M. G. Duprez n'a sans doute pas cette habileté *pratique* qui désarme le mauvais vouloir; tant mieux pour lui, il est plus honorable de succomber ainsi, même lorsqu'un peu d'amour propre blessé s'en mêle, que de triompher par des armes discourtoises. *L'Ombre d'Argentine*, petit opéra-comique en un acte, a eu un meilleur sort, et vraiment il y a de jolis motifs, de gracieuses et piquantes mélodies dans ce nouvel ouvrage de M. Monfort.

—Tous les ressorts du vieux mélodrame ont été mis en usage pour émouvoir et impressionner le spectateur dans la pièce fort peu littéraire que le théâtre de la Porte-Saint-Martin vient de faire applaudir sous ce titre qui sent la poudre à canon d'une lieue : *le Vieux Caporal*. Le vieux caporal! quelle beau prétexte pour écrire des dialogues à coup de fusil, pour sonner de la trompette et frapper du tambour, pour faire battre les armées autrichiennes par dix fantassins français, pour réveiller tous les échos endormis du chauvinisme, et donner un pendant au *Soldat laboureur*! Heureuse nation qui s'enivre de fumée et qui sait panser toutes ses blessures avec des lieux-communs surannés! Nous aurions passé sous silence la venue de ce caporal vieux ou nouveau, en dépit des nombreux emprunts faits par lui aux œuvres complètes de Guilbert de Pixérécourt, n'était l'importance toute particulière que lui donne M. Frédérick Lemaître. Nous n'aimons pas ce tableau sinistre d'hommes mourant sur le champ de bataille loin de leur patrie; le spectacle de ces boucheries humaines nous répugne, et si tout ce sang répandu sur le sol étranger est du sang français, la tristesse qui nous saisit empêche que nous prêtions à la suite du drame toute l'attention qu'il mérite sans doute, et que nous appréciions comme il devrait l'être tout le talent de pantomime déployé par Frédérick Lemaître; — car, il faut le dire, quoique cela puisse paraître bien extraordinaire, ce vieux caporal est devenu muet à force d'indignation. — M. Lemaître obtient dans ce mélodrame un très-grand succès, et à notre sens un des plus légitimes que cet acteur trivial ait jamais mérités. Ceci nous permet de croire que si dans tous ses rôles passés il avait été forcé de parler par gestes, il aurait acquis une réputation plus durable et moins frelatée. Il est fâcheux que l'on y ait pensé trop tard.

— Parmi les innombrables morceaux de musique dont les pianos sont encombrés, il est bien rare d'en rencontrer qui aient vraiment quelque valeur. Les lieux-communs de l'art musical sont plus nombreux encore que ceux de la littérature et les musiciens compositeurs pullulent maintenant comme les hommes de lettres. Jadis un compositeur-musicien était considéré comme un homme à part, parlant une langue que tout le monde ne se piquait pas comme aujourd'hui de connaître. Alors quand on disait de quelqu'un : « Il compose de la musique, » c'était comme si l'on avait dit : « Il sait l'hébreu ou le sanscrit. » Cette langue mystérieuse, cette science compliquée de l'harmonie est de nos jours la plus répandue qui soit sur le globe :

« De Paris au Pérou, du Japon jusqu'à Rome, »

tout le monde est musicien, ce qui ne prouve pas absolument que tous ceux

Digitized by Google

qui s'occupent de musique soient des virtuoses ou des compositeurs éminents. En ceci comme en tout, la médiocrité est en nombre et je la crois même cousue d'or comme celle d'Horace. Voici pourtant quelques pages signées de M. Francœur, un nom célèbre dans l'art lyrique et qui renaît de ses cendres; voici un recueil de mélodies, *Soirées d'automne*, de M. Alfred Dufresne; voici une chanson charmante, douce, poétique, *la Chanson de Marie*, par M. Victor Massé, qui appartiennent à la minorité et se détachent heureusement du fonds crépusculaire des nouveautés musicales. Une simple valse, *steeple-valse*, une leste redowa, *Amanda*, quelques romances bien senties et bien faites, une chanson légendaire avec des paroles de M. Brizeux, et des notes suaves tombées de la plume de l'auteur de *Galathée* et des *Noces de Jannette*.... Voilà qui vaut mieux que certaines partitions de notre connaissance.

ALPHONSE DE CALONNE.

REVUE MUSICALE.

Le règne de la musique sérieuse a cessé cette année avec la clôture de la société de M. Seghers. Paris reste bien encore livré à un certain nombre de séances musicales qui remplissent d'auditeurs résignés les salles de Herz, du palais Bonne-Nouvelle et de Ste-Cécile; mais les virtuoses qui viennent y faire montre de leur talent se soucient fort peu des œuvres des grands maîtres. Le dernier concert de cette musique sérieuse à laquelle M. Seghers commence à habituer les oreilles parisiennes, n'offrait pas malheureusement des éléments bien intéressants et bien nouveaux, à l'exception peut-être de la Fantaisie avec chœurs de Beethoven. Cette œuvre remarquable était absolument inconnue en France, lorsqu'un pianiste de beaucoup de mérite, M. Mortier de Fontaine, donnant, il y a dix ans, à ses risques et périls un concert à orchestre dans la salle du Conservatoire, fit entendre à son auditoire surpris cette merveille d'imagination et de grâce savante. Depuis cette époque la Fantaisie avec chœurs est restée dans le souvenir des connaisseurs comme une des compositions les plus originales de Beethoven. Mais elle est peu répandue dans le public : les difficultés de l'interprétation, le nombreux concours des musiciens qu'elle exige en sont la cause. La Fantaisie avec chœurs est fondée à peu près sur les mêmes bases que la Symphonie avec chœurs, du même maître. Le piano y joue d'abord un rôle tout à fait indépendant. Dans un long et précieux prélude il semble courir à la recherche d'une pensée qui s'échappe et fuit toujours. Les nuages qui enveloppaient l'idée-mère s'éclaircissent cependant, et bientôt un thème naïf et simple éclot sous les doigts du pianiste, les instruments s'en emparent l'un après l'autre et le varient de la façon la plus ingénieuse. Le chœur n'intervient qu'à la fin de l'œuvre. Lorsque toutes les ressources de l'art instrumental sont épuisées, il vient ranimer la pensée du compositeur par cet irrésistible accent de la voix humaine que nulle voix de cuivre ou de bois n'atteindra jamais. Cet effet est

Digitized by Google

calculé sur l'effet gigantesque de la Symphonie avec chœurs, les deux thèmes principaux présentent même un peu d'analogie. Seulement ici le cadre est infiniment restreint, on dirait la gravure d'un beau tableau, réduit à de très-petites proportions. L'ouverture d'Oberon, une jolie symphonie d'Haydn (la cinquante-quatrième), des chœurs d'Ulysse de M. Gounod, fort beaux, mais très-connus, composaient le reste d'un programme qui aurait pu être plus varié.

Prodigieux, inconcevable, inouï a été le nombre des artistes qui sont venus à Paris de tous les points de l'Europe, de par delà les mers, pour y recevoir ce qu'ils appellent le baptême de la renommée. Beaucoup s'en retourneront sans gloire, sans argent surtout, car la gloire maintenant s'acquiert plus facilement que la fortune. L'on rencontre aisément quelques amis bienveillants qui mettent à votre service des mains compatissantes ou qui ensevelissent l'orgueil du pauvre artiste dans le linceul des louanges banales. Durant toute une soirée, l'artiste est fêté, applaudi; puis le lendemain l'on n'en parle plus, à l'exception du vague écho de son nom, qui retentit quelque temps encore dans quelque journal complaisant. Les journaux spéciaux de musique remplissent leurs colonnes avec le seul dénombrement de tous ces artistes. Nous n'inscrirons que le nom de ceux que le public a le mieux accueillis, de ceux en même temps que nous avons pu entendre, car tous les jours, sans trève, sans repos, sans relâche, les salles Sainte-Cécile, de Herz, du Casino, de M. Sax, résonnaient du fracas des instruments, des éclats de voix des chanteurs, sans qu'il fut possible de prévoir un terme à cette plaie de la musique.

Dans cette armée envahissante des virtuoses étrangers, le bataillon des pianistes, hommes et femmes, est de beaucoup le plus nombreux. Les plus complaisants, s'attachant à satisfaire le goût du public pour les miettes musicales, composeront un programme à peu près de cette façon: N° 1, *la Gracieuse*, polka; N° 2, *les Perles d'écume*, nocturne; N° 3, *les Cloches du Soir*, *l'Etoile du Matin*, idylles; N° 4, *Souvenirs*, *Regrets*, élégies, etc. Je borne ici ce programme, qui sans doute est déjà tombé sous les yeux de nos lecteurs, sinon le même, un à peu près semblable. Quelques autres pianistes, cependant, osent aborder courageusement l'exécution des chefs-d'œuvre classiques, cet éternel effroi d'un public léger. Parmi les premiers, les complaisants, nous citerons M. Fumagalli, qui a son portefeuille rempli de petites pièces fort jolies, fort ingénieuses, toutes parfumées de mélodie italienne, mais dont le style hésite entre la polka et la romance, ne descendant pas au-dessous de la première, ne s'élevant pas au-dessus de la seconde. M. Fumagalli a beaucoup de talent comme virtuose et comme compositeur, et sa modestie égale son talent. La critique peut donc se mettre à l'aise avec lui, et lui conseiller de tenter une voie plus sérieuse.

Mademoiselle Wilhelmine Clauss possède à un haut degré le sentiment de la musique allemande, elle en a donné des preuves à ses derniers concerts. Ainsi les morceaux qu'elle a interprétés avec le plus de succès étaient précisément ceux qui se rapprochent le plus de la forme classique : la sonate en *ut dièze mineur* de Beethoven et un quintette de Schumann. Des morceaux tels que les *Patineurs* de Liszt dépassent un peu les forces physiques d'une femme et l'obligent d'ailleurs sur le piano à des évolutions où la grâce fémi-

Digitized by Google

nine se trouve compromise. Un grand intérêt de l'un de ces concerts, c'était l'audition du quintette de Schumann pour piano et instruments à cordes. Ce quintette est bien fait, écrit d'un style très-serré, souvent trop touffu, bien dialogué, d'ailleurs, très-intéressant, en un mot, pour celui qui sait suivre une pensée musicale que se disputent cinq parties récitantes; mais il manque de la grâce et de ces heureux contrastes que rencontrait l'imagination sérieuse et riante à la fois de Beethoven. Dans ce morceau, qui ne semblait pas irréprochablement su par les accompagnateurs, nous avons remarqué les qualités d'excellente musicienne de Mlle Clauss.

C'est également par les qualités tout allemandes de son talent que se recommande Mlle Rose Kastner, on voit que les œuvres des grands maîtres lui sont parfaitement familières, et de plus, au mérite d'une interprétation intelligente des compositions classiques, elle joint celui d'une exécution brillante et hardie et qui se joue des difficultés.

M. Ehrlich est un pianiste de la vieille roche; je ne veux pas dire que le jeu de M. Ehrlich ait rien de suranné, bien au contraire. Ce qui est vieux et ce qui passe promptement de mode, ce sont les prétendues nouveautés introduites dans l'art de jouer du piano par des gens qui n'ont aucune science et n'ont d'imagination que pour donner à leur œuvre un titre alléchant qui la distingue de celle du voisin. Tout bon musicien qu'il est, M. Ehrlich a voulu donner cependant satisfaction à la mode. Au nombre des petites pièces qu'il a exécutées figure une polka : elle a été *bissée*. La longueur du morceau, qui dure à peine trois minutes, le permettait. Quant à nous, nous préferons de beaucoup la *ballade* avec laquelle M. Ehrlich a fait son début devant le public. Le virtuose a fait entendre également un morceau de concert très-savant, très-bien composé, où la science et l'imagination se marient heureusement et qui lui a valu l'assentiment de tous les connaisseurs.

Parmi les violonistes, nous retrouvons MM. Sivori et Vieuxtemps. Un critique a surnommé le premier l'ange, le second le diable du violon. Si la métaphore est juste, l'on peut dire que le diable reste toujours dans son rôle et que l'ange abandonne quelquefois le sien. M. Vieuxtemps possède un talent assez pur, assez reconnu pour s'abstenir devant le public de ces petites pièces fugitives, dont quelques-unes même ne sont pas marquées au coin du meilleur goût. Que M. Vieuxtemps exécute ses beaux concertos en *mi majeur* et en *ré mineur*, et il sera sûr d'avoir pour lui l'opinion des artistes et celle du public, qui, en définitive, finit toujours par se laisser guider.

M. Sivori est élève de Paganini; son archet est grêle et petit; sa main gauche en revanche est admirable; le manche du violon est pour lui un terrain uni (il l'est en effet, mais pour le regard seulement), où il peut courir en toute liberté, comme un cheval de race sur le sable le plus fin. Pourquoi faut-il que M. Sivori gâte ses belles qualités par un style médiocrement distingué, par certains effets équivoques, qui peuvent plaire en Italie, mais que repousse le goût musical français? Ces *pizzicati*, ces notes harmoniques simples ou doubles, ces sons *flautati, sulla tastiera, sul ponticello* (nous prouvons à M. Sivori que nous connaissons sa langue) doivent être employés fort sobrement. Il est à regretter qu'un artiste aussi habile que M. Sivori emprunte à des moyens vulgaires un succès que son seul mérite lui ferait facilement obtenir.

Digitized by Google

M. Servais ne s'est fait entendre qu'une fois cette année; mais cela a suffi pour prouver que le célèbre violoncelliste n'a rien perdu, bien au contraire, de cette habileté prodigieuse qui a fait sa renommée. Malheureusement M. Servais n'a rien perdu non plus de ces gestes bizarres et outrés, de cette attitude impérieuse avec laquelle il se pose devant le public et semble diriger du haut de son talent les humbles artistes chargés de l'accompagner dans sa course triomphale.

Puisque nous passons en revue les plus brillants concerts de l'année, mentionnons celui de l'Association des Artistes musiciens. L'Association des Artistes, sous la présidence si éclairée de M. le baron Taylor, n'a cessé de prospérer. Elle a pu traverser les temps les plus difficiles, sans cesser un seul jour de tendre la main aux nombreuses infortunes que le malheur de ces temps faisait éclore en foule. C'est que la société est aussi infatigable à se créer des ressources qu'à secourir les artistes malheureux. Parmi ces ressources comptent au premier rang ses concerts annuels. Cette année, le concert a eu lieu à la salle de l'Opéra-Comique, que le directeur avait offerte à l'Association avec un généreux empressement bien digne d'être imité. C'étaient MM. Vieuxtemps et Prudent qui s'étaient chargés de la partie instrumentale; Mmes Ugalde, Lefèvre, Miolan, de la partie vocale. Ces artistes ont été chaleureusement applaudis par un public nombreux, et d'abord à cause de leur mérite éminent, et ensuite à cause de la noble intention à laquelle ils s'associaient.

Nous voudrions pouvoir citer aussi les noms des compositeurs qui, courageusement, ont osé tenter la publicité pour leurs œuvres, qui ont supposé chez le public un peu d'empressement à faire connaissance avec un talent nouveau, et qui ont compté sur sa présence à leurs concerts pour alléger un peu les formidables frais d'un orchestre et l'impôt plus écrasant encore du droit des pauvres. M. Gouvy est le seul compositeur qui, cette année, ait eu ce courage, qui ait eu la témérité de convoquer le public pour lui faire entendre rien, moins que rien, c'est-à-dire, des symphonies. M. Gouvy a obtenu le suffrage des artistes et de la critique intelligente, ainsi que les applaudissements étonnés d'une partie du public. Quant à la recette..... Nous n'avons pas la prétention de sonder les profondeurs du vide. Hélas! voilà où l'art en est réduit aujourd'hui: un jeune artiste de talent et de foi se consacre au plus noble de tous les styles; il s'efforce de renouer la chaîne des traditions, de s'inspirer du maître des maîtres, de Beethoven, si savamment continué par Mendelssohn, et voici comment sont récompensés ses efforts. Non, après tout, je n'ai pas de larmes à verser sur la destinée de M. Gouvy. Il aime l'art, l'art pur; il le cultive avec succès, partant il est heureux; il jouit d'un bonheur ignoré d'un grand nombre de compositeurs renommés sur nos théâtres. Ceux-ci méprisent la Muse, qui le leur rend bien; ils n'ont semé que le succès, l'ont arrosé, l'ont recueilli; mais de cette moisson, venue dans une terre malsaine, ils ne recueilleront que des épis vides, une paille creuse qu'emportera le moindre souffle de vent.

LÉON KREUTZER.

L. C. DE BELLEVAL,
Directeur - Rédacteur en chef.

Digitized by Google

HISTOIRE.

HISTOIRE DES CONSEILS DU ROI,

DEPUIS L'ORIGINE DE LA MONARCHIE JUSQU'A NOS JOURS.

(Suite.*)

(*Reproduction et traduction interdites.*)

V.

SOMMAIRE : 1270-1314. — Philippe III. — Conseil du Roi. — Conseillers pour les comptes royaux. — Le Roi en Parlement. — Philippe-le-Bel. — Suzeraineté du Roi. — Actes du Conseil seul. — Exclusion des Clercs. — Ordonnance touchant le Parlement. — Hommage du roi d'Angleterre — Interdiction des guerres privées. — Ordonnance de réformation. — Principes du Droit monarchique. — Conseil commun. — Justice déléguée, justice retenue. — GRAND CONSEIL. — Ses attributions et ses actes. — Sa composition. — Stabilité et périodicité du PARLEMENT. — De l'ÉCHIQUIER de Normandie. — Des GRANDS JOURS de Troyes. — CHAMBRE DES COMPTES. — Cour des Pairs. — Nouvelles Pairies. — États généraux.

DU CONSEIL SOUS PHILIPPE III ET PHILIPPE-LE-BEL.

Les tribunaux de la féodalité, quels que soient leur nom, leur forme, leur justice, sont en pleine décadence, et le Conseil du Roi, la Cour des Pairs, la Cour royale, quelle que soit la manière dont le suzerain en forme le Parlement, exercent chaque jour des droits moins contestés et une juridiction plus étendue. Philippe-Auguste et Saint Louis ont élevé la royauté au-dessus de tous les pouvoirs qui, isolés ou conjurés,

* Voir le présent volume, pages 22, 161 et 341.

Digitized by Google

prétendaient la dominer ou l'égaler, et Philippe III, proclamé Roi à Carthage, n'a de rivalité sérieuse à craindre d'aucun de ses vassaux du royaume de France.

Dès qu'il eut rendu les derniers devoirs à son père, le nouveau Roi s'empressa de confirmer dans leurs fonctions les régents du royaume[1], et, soit que sa mauvaise santé lui donnât des inquiétudes, soit que sa prudence lui fît prévoir les chances des combats livrés chaque jour aux Sarrasins, il ordonna que, s'il venait à mourir, son frère gouvernerait l'Etat jusqu'à la majorité de son fils, qu'il fixa à quatorze ans. Il institua, près du Régent, un Conseil composé de quatre évêques, de l'abbé de Saint-Denis et de Simon de Nesle, les deux régents actuels, et de sept autres personnes, parmi lesquelles le fameux Pierre de la Brosse, qu'il fit plus tard attacher au gibet[2]. Deux de ces Conseillers sont spécialement désignés pour les comptes des deniers royaux, qui étaient alors déposés au palais du Temple[3]. Bientôt après, d'autres Lettres, datées de Paris, confirmèrent la régence du comte d'Alençon et en instituèrent le Conseil[4]. Ces lettres sont rédigées selon la formule ordinaire et scellées avec le sceau du Roi seulement. Un règlement sur les droits des chambellans est ordonné par-devant le Roi, présents: monsieur l'abbé de Saint-Denis, le bouteiller, le chambrier et le chambellan de France, et plusieurs autres ; nous retrouvons ici les grands officiers de la couronne[5]. Une autre ordonnance est l'expression de la volonté du Roi *en plein Parlement*[6]. C'est la première fois qu'un acte du Roi est fortifié par cette mention, destinée à jouer un si grand rôle. Le mandement contre les usuriers est fait dans le Parlement de l'Assomption de la Sainte Vierge[7]. Deux chanoines ayant saisi la Cour royale de diverses questions, le Roi déclare qu'il veut les résoudre lui-même[8], et, entr'autres sentences, il donne une solution contraire à l'avis de Saint Thomas et des nouveaux canonistes.

[1] Gesta Philip. III, Duchesne, t. v, p. 516.

[2] Ordon., t. I, p. 295, au camp de Carthage, le 2 octobre 1270.

[3] ... *Nicolaum de Altolio et Joannem Sarraceni, propter scacarios et propter compotos Templi et alios compotos regni nostri faciendos.* (Ibid.)

[4] Il était composé du comte de Blois, des évêques de Langres et de Bayeux, de l'abbé de Saint-Denis, de l'archidiacre de Chartres, d'Henri de Verdelai, et Jean de Troies, archidiacres de Bayeux; de Jean d'Acre, bouteiller de France; d'Erard, sire de Valery, chambrier de France et connétable de Champagne; d'Imbert de Beaujeu, connétable de France; Simon, sire de Neelle, Julien de Peronne et Giefroi de Vilerte, chevaliers; Jean Sarrazin et Pierre de la Brosse. (Vol. IX des Ordonn., p. 349.)

[5] Vol. I des Ordonn., p. 296.

[6] *Precepit dominus Rex et voluit in pleno Parlemento quod*, etc. (p. 297, an. 1272.)

[7] An. 1274, p. 300.

[8] *Super singulis ad nos missis articulis, de quibus curiam nostram consulere voluistis, sic duximus respondendum.* (Ibid., p. 302).

Digitized by Google

Si le Roi, dans cette Ordonnance, a parlé pour sa Cour, voici le Conseil qui ordonne, en sa présence, que l'archevêque de Reims et les Évêques-Pairs de France ne pourront amortir, à l'avenir, que leurs arrière-fiefs, et que les évêques qui ne sont pas Pairs ne pourront accorder aucun amortissement[1]. C'est une nouvelle formule des actes royaux. Ailleurs, il est ordonné *par le Roi et son Conseil*, et c'était sans doute pour les affaires à l'expédition desquelles le Roi n'assistait pas. Ainsi, le Conseil et la Cour, en Parlement, sont indifféremment encore la désignation du même instrument de la volonté royale.

Le Conseil l'a exprimé dans les mêmes termes, quelquefois avec la même énergie, sous Philippe III que sous Louis IX. Pendant le règne de ce prince faible et illettré, la royauté n'a donc point fléchi. Elle a sévèrement réprimé la désobéissance du comte de Foix[2], et un vassal plus puissant, le duc d'Aquitaine, qui se croyait indépendant parce qu'il était Roi d'Angleterre, a été énergiquement sommé d'ajouter l'année du règne de son suzerain à la date de ses chartes. Edouard Ier, menacé, s'est soumis[3]. Mais c'est dans l'étude approfondie des Ordonnances de Philippe III qu'on voit mieux encore que le pouvoir royal a conservé la même force et suivi les mêmes tendances, pendant la transition de Saint Louis à Philippe-le-Bel.

Depuis Philippe-Auguste, les empiétements de l'autorité royale ont eu les plus constants succès. La suprématie du Roi, c'est-à-dire de son pouvoir et de sa justice, n'est plus contestée. Il n'y a pas de tribunal dont on ne puisse appeler en sa Cour, et cette Cour, il la compose à son gré, suivant les lieux, les circonstances et son entourage Elle est ainsi, non pas une institution, puisqu'elle ne repose encore sur aucune base consacrée, mais un instrument dont la royauté se sert pour régler ses affaires politiques, administratives, judiciaires et financières.

C'est dans cet état que la reçoit un prince habile, fier, violent, absolu, que des attaques et des menaces exagérées pousseront aux dernières extrémités contre ses ennemis. En montant sur le trône, il a compris la marche et le but de ses prédécesseurs. Ils ont affaibli le principe féodal en prodiguant les chartes d'affranchissement, de corporations, de communes, et leurs représentants dans les provinces, les baillis et les sénéchaux, n'ont cessé, avec un zèle dont l'excès était un mérite, de discréditer et de soumettre les juridictions féodales[4]. Tous les vas-

[1] Ibid. p. 505.
[2] Gest. Phil. III, Duchesne, t. v, p. 517; Hist. de Languedoc, t. IV.
[3] Rymer., Act. publ., t. II, p. 108.
[4] Lepaige, Lettres historiques sur les fonctions essentielles du Parlement.

Digitized by Google

saux ont un suzerain, toutes les justices une Cour suprême. Partout, dans le royaume de France, on peut dire : le Roi !

Ce n'est point Philippe-le-Bel qui laissera s'amoindrir ce nouveau caractère de la royauté. S'il a compris les progrès du pouvoir royal, il n'a pas moins l'intelligence des causes qui les ont facilités, des besoins qui les ont provoqués, des intérêts qui les consolident. Il voit sa situation et la juge bien. Sans doute, il n'a point le coup-d'œil qui devine l'avenir ou la sagesse qui le prépare ; mais il suit avec perspicacité les intérêts anciens et nouveaux de sa politique ; il se laisse aller avec un prompt discernement à l'impulsion des événements ; il mesure habilement les avantages qu'il peut retirer de l'état des esprits, et nous le verrons accomplir ce que le seul génie d'un grand homme n'aurait peut-être pas pu concevoir et exécuter.

A cette époque, à la fin du treizième siècle, après les victoires de Philippe-Auguste et les conquêtes de Saint Louis, la société se transformait rapidement, et l'esprit public faisait partout des progrès, dus surtout au réveil des études, et, à notre point de vue, à celle des préceptes romains. On s'accoutumait de plus en plus à repousser le joug multiple des seigneurs pour accepter le joug unique d'une royauté suzeraine. On ne croyait à la sécurité de sa personne et à la tranquille possession de ses biens que si elles étaient assurées par la puissance et la justice du Roi. L'unité du pouvoir était alors l'unique sauvegarde et l'espérance commune de salut. C'était l'idée dominante que ce siècle donnait à la France.

Philippe-le-Bel eut le bonheur et la gloire d'en être la personnification. Il le dut d'abord à l'action vigilante de son Conseil. Cette assemblée avait été l'auxiliaire le plus habile et le plus actif des entreprises de la royauté contre le système féodal. Plus elle contribuait à le détruire, plus elle devait avoir d'ardeur à son œuvre. Elle était donc toujours disposée à la continuer et à parler au nom du Roi, alors même que c'était une fiction. Aussi, nous devons attribuer au Conseil seul l'honneur de l'ordonnance rendue au Parlement de la Pentecôte, en 1287, puisque Philippe-le-Bel entrait à peine dans sa dix-huitième année. *C'est l'ordonnance faite* PAR LA COUR *de nostre seigneur le Roy et de son commandement seur la manière de faire et tenir les bourgeoisies de son Reaume.....*[1]. L'importance de cette mesure était telle, pour la royauté, que nous en retrouverons le texte dans une Ordonnance organique, et qu'une note mise à la marge apprend qu'en 1295 elle fut lue et approuvée, au Parlement de la Toussaint, en présence de tout le Parlement, devant le duc de Bourgogne, le comte de Saint-Pol, connétable ; les évêques de Tournay et de Dôle et P. Flotte.

[1] Ordon., t. I, p. 314, an 1287.

Digitized by Google

Ce fut également le Conseil du seigneur Roi qui ordonna que « les » ducs, les comtes, les barons, les archevêques et évêques, les abbés, » les chapitres, les collégiales, les chevaliers et tous ayant juridiction » temporelle dans le royaume de France, préposassent à l'exercice de » leur juridiction, des baillis, des prévôts, des sergents laïques et non » des clercs, afin que si leurs officiers commettaient des délits, ils pus- » sent être punis par leurs supérieurs. Les clercs qui occupent ces » charges doivent être changés. De même, il a été ordonné à tous ceux » qui ont ou qui auront, après le présent Parlement, des procès devant » la Cour du seigneur Roi, ou devant des juges séculiers du royaume » de France, de constituer des procureurs laïques. Cependant, les cha- » pitres pourront prendre pour procureurs un de leurs chanoines et » les abbés et couvents un de leurs moines[1]. »

L'année suivante, en 1288, il fut également décidé que les clercs ne pourraient être jurés, échevins, maires, ni prévôts[2].

En excluant les clercs des tribunaux temporels, le Conseil montre combien est déjà puissant et éclairé cet esprit judiciaire, que nous ne voudrions pas encore appeler esprit de corps. Les clercs, subordonnés par leurs plus impérieux devoirs à une autorité dont les intérêts pouvaient être opposés aux droits temporels du prince, étaient exposés à contester, ou à décliner même, en certaines circonstances, la solidarité de jugements auxquels ils devaient participer. Ils n'étaient donc pas toujours responsables, quoique siégeant à côté de juges qui n'avaient aucun motif de se soustraire à la responsabilité commune. Cette intervention conditionnelle pouvait être souvent un embarras, quelquefois un danger. Sans doute, elle avait été un grand secours pour la royauté, lorsque celle-ci entreprit de saper les principes féodaux. Alors, les clercs seuls possédaient les connaissances nécessaires pour démontrer l'infériorité des coutumes féodales comparées aux sages dispositions des lois romaines. Ils furent donc appelés à les répandre dans des leçons publiques et à les appliquer dans les tribunaux du suzerain. L'histoire dit assez comment ils accomplirent leur mission. De leur côté, pour se défendre, les seigneurs avaient été obligés d'introduire aussi des clercs dans leurs cours féodales, où leurs vassaux ne pouvaient soutenir des controverses sur les Codes de Théodose et de Justinien. C'est ainsi que les clercs, depuis le règne de Saint Louis surtout, avaient occupé les positions judiciaires de tous les tribunaux. Mais leurs succès inspirèrent le goût de l'étude du droit public à des personnes étrangères à l'Eglise. Quand la royauté trouva des juriscon-

[1] Ibid., p. 316.
[2] Olim, t. II, p. 277, n° 8.

Digitized by Google

sultes habiles et laïques, elle comprit qu'il lui était moins avantageux de confier sa justice à des clercs, qui n'avaient plus le privilége du savoir, qu'à des hommes également instruits, convaincus de la suprématie du Roi dans le domaine temporel, et décidés à soutenir cette doctrine aussi bien contre le Saint-Siége que contre les plus grands vassaux du royaume.

La mesure prise par le Conseil était donc habile, puisqu'elle donnait plus de force à l'autorité royale; elle était opportune, car il n'en résulta nul trouble dans l'administration de la justice. Elle fut la première consécration de l'ordre judiciaire en France, peut-être la première manifestation de cet esprit exclusif, qui sera une de ses gloires. Le Conseil, en l'ordonnant au nom du jeune Roi, prouva combien il comprenait les avantages des entreprises de la royauté, puisqu'il ne voulait pas en laisser interrompre le succès.

C'est désormais à Philippe-le-Bel lui-même qu'il faudra reporter la responsabilité des actes de l'autorité royale, et l'Ordonnance de 1291, *touchant le Parlement*, est le premier que nous ayons à examiner[1].

Elle règle le service intérieur du Conseil, siégeant en Parlement; nous dirions, en langage moderne, qu'elle est disciplinaire. « Pour la » prompte et bonne expédition de nos Parlements à Paris, nous vou- » lons que pendant toute la durée du Parlement, trois membres de » notre Conseil, non baillis, siégent chaque jour pour entendre les » requêtes et nous choisissons pour le Parlement actuel maîtres Jean » Dentes et Guillaume de la Charte et Etienne de Péage, chevalier; » nous leur adjoignons pour notaire maître Richer. » L'article 2 prescrit qu'il y aura toutes les semaines, le vendredi, le samedi et le dimanche, et autres jours s'il est à propos, quatre ou cinq personnes du Conseil pour expédier les requêtes et les causes des pays de droit écrit, et ces personnes sont désignées ainsi que leur notaire; l'article 3, que pour entendre et décider les enquêtes, il y aura quatre personnes du Conseil, qui ne seront pas baillis, lesquelles s'assembleront chaque semaine, le lundi et le mardi; il y en aura quatre autres, également nommées, qui siégeront le mercredi et le jeudi; si elles ne peuvent être toutes présentes, il suffira de deux ou trois pour expédier les affaires. L'art. 4 ordonne aux rapporteurs des enquêtes de les étudier avec soin chez eux, de les rapporter diligemment et fidèlement, et de ne venir à la Chambre des Plaids que lorsqu'ils y seront mandés. D'après l'article 5, s'il y a quelqu'un du Conseil qui soit parent de l'une des parties, ou son pensionnaire, ou son vassal, il sera obligé de se retirer dès que l'on parlera de l'affaire, sous peine de parjure. L'ar-

[1] Ibid., p. 320, an. 1291; D. Vaissette, Hist. de Languedoc, t. IV; Lettre de Philippe III, du 18 janvier 1279, vol. XII des Ord., p. 325.

Digitized by Google

tiele 6 interdit aux sénéchaux, baillis, prévôts, vicomtes, et à leurs clercs, de siéger lorsqu'on rédigera les jugements ou rendra les arrêts, à moins qu'ils ne soient du Conseil. Et quand ils seraient du Conseil, s'il y a plainte contre l'un d'eux, après qu'il aura répondu à cette plainte, il se retirera. Les articles suivants fixent les gages des sénéchaux et des baillis, à raison des journées qu'ils auront passées dans leurs baillies, ou employées à leur voyage aux Comptes et au Parlement, où ils resteront tant que leurs affaires dureront ou tant qu'ils y seront retenus par les membres de la Cour; règlent le serment qu'ils doivent prêter, selon l'Ordonnance de saint Louis [1], ainsi que les prévôts et les vicomtes. Et enfin l'art. 11, qui est le dernier, renouvelle pour les avocats l'obligation du serment déjà prescrite par l'Ordonnance de Philippe-le-Hardi [2], leur interdit, dans les plaidoieries, sous peine de parjure, les provocations, les dénonciations, les injures, les mensonges, leur recommande la modération dans les exigences de leur salaire et leur enjoint d'être présents au Palais lorsque les magistrats seront dans leur Chambre, afin qu'ils soient prêts à y entrer toutes les fois qu'ils y seront appelés.

C'est la première fois que les séances du Conseil sont réglementées par des dispositions officielles. Il y a loin sans doute de ces dispositions à une régularité complète; mais il y a loin aussi des variations de la coutume et des incertitudes de la volonté du souverain à ces séances périodiques, où siégent des magistrats, désignés par leur nombre et leur qualité, s'occupant d'affaires distinctes, les uns des *requêtes*, les autres des *enquêtes*, les étudiant dans le silence de leur cabinet, les rapportant après un examen consciencieux, écoutant les plaidoiries d'avocats qui ont juré sur les saints Évangiles, de ne parler qu'avec bonne foi [3], jugeant enfin avec une conviction si éclairée et de telles garanties d'impartialité que la justice du Conseil du Roi devait être un bienfait ou un besoin pour tous les justiciables du royaume.

Aussi le Roi n'hésitait pas à l'étendre dans toutes les provinces et sur toutes les affaires. La guerre avec l'Angleterre lui en fournit un nouveau prétexte. Sommé de rendre son hommage, Edouard était venu en France et s'était reconnu le sujet du seigneur Roi pour les terres qu'il y possédait [4]; aussi Philippe-le-Bel l'avait si courtoisement

[1] Ibid; Ordonnances de 1254 et de 1256; p. 67 et 77.
[2] Ibid; p. 300; le mardi avant la Saint-Simon Saint-Jude, le 23 oct. 1274.
[3] ... *Prestent super sacro-sanctis Evangeliis juramentum quod in omnibus causis in dictis curiis pertractendis, officium quod in eis assumpserint vel assument bonâ fide diligenter ac fideliter exercebunt, quamdiu eas crediderint esse justas. In nullâ causâ, in dictis curiis patrocinium seu consilium, nisi eam justam esse crediderint, etc.*, p. 300.
[4] Rymer; acta publ., t. I, part. 2; p. 8.

Digitized by Google

traité qu'il le fit assister au Parlement des fêtes de Pâques[1]. Mais l'obscurité affectée de son langage n'avait que trop laissé percer les desseins du souverain humilié[2]. La guerre ne tarda donc pas à se rallumer entre la France et l'Angleterre. Edouard, cité deux fois à comparaître devant son suzerain pour répondre du pillage de La Rochelle, chercha, par de vains subterfuges, à gagner du temps et la guerre commença par la confiscation de la Guienne[3]. Mais le prince anglais avait su se préparer l'appui de nombreux alliés, du comte de Flandres surtout, qui osa faire défier Philippe-le-Bel en son nom. Le Roi de France avait donc besoin de toutes ses forces, et afin de les concentrer pour la défense du royaume, il fallait enlever aux seigneurs tout prétexte de les employer pour eux. Le Roi renouvela donc les Ordonnances de saint Louis contre les guerres privées, les duels et les tournois, en les rendant plus impératives. Il profitait des modifications éprouvées par l'esprit public. Là est l'honneur de Philippe-le-Bel. Il a sanctionné, par ses Ordonnances, tout ce que l'état de la société admettait, tout ce que le temps, les progrès des mœurs, les efforts de la royauté, les circonstances, en un mot la civilisation, avaient assez mûri pour être légalement régularisé. Aussi la différence est grande entre l'Ordonnance de Saint-Louis, qui défend *les batailles par tout son demengne*[4] et celle de Philippe-le-Bel qui parle fièrement de son royaume[5]. « Le seigneur Roi, dit-il, a décidé, pour l'utilité et le be» soin de son royaume que, pendant sa guerre, aucune autre guerre » n'y aura lieu; que celles qui seraient commencées cesseront et que » les trêves continueront au-delà du terme assigné. L'on ne pourra » saisir ni les armes ni les chevaux de combat pour quelque dette que » ce soit, et les tournois sont partout défendus. » C'est le langage d'un Roi qui veut être obéi, qui est certain de l'être. Sa guerre est la guerre de tous; elle éteint toutes les autres. Et si quelqu'un a des droits à revendiquer, il ne les poursuivra point féodalement les armes à la main, il n'a qu'à se pourvoir devant la Cour du Roi.

[1] Spicil., t. III, p. 47.
[2] Rapin Thoyras, hist. d'Angleterre, t. III, l. 9, p. 14.
[3] Rymer, t. I, part. 3, p. 122.
[4] T. I, p. 87; p. 56.
[5] *Dominus Rex, pro communi utilitate et necessitate regni sui, statuit quod durante guerrâ suâ, nulla alia guerra fiat in regno, et si forte inter aliquos jam mota sit guerra, quod datis Treugis vel Assecuramentis, secundum consuetudines locorum duraturis per annum et anno finito, iterum continuentur. Et omnes aliæ guerra cessent, donec guerra Regis fuerit finita.* — Item. *Quod durante guerræ Regis, inter aliquos gagia duelli nullatenus admittantur, sed qui libet in curiis Regis et subditorum suorum jus suum viâ ordinariâ prosequatur.* — Item. *Quod equi armorum vel arma pro aliquo debito non arrestentur.* — Item. *Quod durante guerrâ Regis, torneamenta, justa, vel equitationes non fiant,* t. I, p. 328; au Parlement de la Toussaint, en 1296.

Digitized by Google

Cette interdiction des droits de la féodalité, ce renvoi devant la justice du Conseil sont également dignes de remarque. Quoique Philippe-le-Bel ne s'intitule encore, dans ses Ordonnances, que Roi des Français, il est plus Roi de France que ceux de ses prédécesseurs qui en prenaient le titre. Il règne en effet sur tout le royaume et il le proclame sans crainte d'être démenti. Les vassaux le reconnaissent par leur soumission et le duc de Guienne, qui proteste seul, est puni comme rebelle, quoique Roi d'Angleterre. Ce ne sont plus les expéditions partielles de la royauté contre des voisins menaçants ou se refusant à ses timides commandements, le temps en est passé. Le Roi ordonne et l'on doit obéir. Le temps est également passé de l'utilité des entreprises des légistes contre les juridictions féodales. Le Conseil du Roi, réuni en Parlements, lorsqu'il le veut, connaît de toutes les affaires et rend justice à tout le monde. Si le gouvernement royal n'est pas encore constitué dans les formes et dans les détails qui doivent le développer et l'affermir, nous pouvons dire cependant qu'il est fondé.

Pour le fonder plus solidement, Philippe-le-Bel ne tarda pas, malgré les agitations de son règne, à prendre de nouvelles mesures. Le 23 mars 1302, il rendit une grande Ordonnance *pour la réformation, l'administration et le bon état du royaume, ainsi que pour la paix et la tranquillité de ses sujets, avec l'aide et la protection de Dieu*[1].

Les premiers articles sont en faveur des Églises, des monastères, des prélats et des personnes ecclésiastiques, que le Roi prend sous sa protection spéciale. Il veut que leurs affaires aient un tour de faveur aux Parlements de sa Cour et il modère ses droits à la jouissance des régales. La violence de ses démêlés avec Boniface VIII ne le fait pas sortir de sa modération ordinaire envers le clergé du royaume[2].

L'article 12 ordonne que les jugements, arrêts et sentences de la Cour du Roi ou du Conseil commun seront exécutés sans appel, et que s'ils paraissent contenir quelque ambiguïté ou quelque erreur, propres à faire naître des doutes fondés, l'amendement, l'interprétation, la révocation ou la déclaration en appartiendront au Roi, ou, d'après son ordre formel, au Conseil commun ou à la majorité du Conseil; ou bien l'on s'en tiendra à une mûre délibération, prise, en vertu d'un ordre spécial du Roi, sur ce qui avait été précédemment requis.

L'art. 13, que les enquêtes, après avoir été rapportées et transmises au Conseil, seront jugées en moins de deux ans.

L'art. 14, que les sénéchaux, les baillis et autres officiers royaux, les juges et les gardes des foires de Champagne, les maîtres et

[1] A Paris, le lundy après la mi-caresme, 23 mars 1302, t. I, p. 354.
[2] Art. 1; 11; p. 358; 359.

Digitized by Google

gardes des eaux et forêts seront élus et institués par délibération du Grand Conseil[1].

L'art. 15 est relatif au serment des divers officiers. L'art. 16 établit l'incompatibilité entre le Conseil et les offices de sénéchal ou de bailli, et il dispose que si quelqu'un de ces officiers fait déjà partie du Conseil, il s'abstiendra d'y assister tant qu'il exercera ses autres fonctions. Le Conseil en effet reçoit les appels de leurs jugements et surveille leurs actes administratifs.

L'art. 17 défend aux membres du Conseil de recevoir ou de conserver une pension de quelque personne que ce soit, ecclésiastique ou séculière, d'une ville ou d'une communauté.

Les articles suivants traitent de la conduite, du serment et des devoirs d'intégrité des officiers, depuis les baillis jusqu'aux sergents.

L'art. 25 interdit à perpétuité aux officiers royaux d'attirer à eux les causes des justiciables, des prélats et des barons, ou de les déférer à la Cour du Roi, si ce n'est en cas de ressort.

L'art. 26 enjoint aux sénéchaux et aux baillis de tenir leurs assises dans les limites de leur territoire de deux mois en deux mois, au moins. A la fin de chaque assise, ils indiqueront le commencement de la suivante et ils ne pourront en tenir aucune dans les terres des prélats, des barons, des vassaux ou de tout autre sujet du Roi dans lesquelles il n'a pas le droit de justice, à moins que ce ne soit dans les lieux où l'on a, depuis trente ans, l'habitude de le faire.

Depuis l'article 27 jusqu'à l'article 57, l'Ordonnance s'occupe des sergents, de leur nomination, de leurs ajournements, de leur salaire; des notaires, de leur nomination réservée au Roi, de leur salaire[2]; du serment que feront les sénéchaux, les baillis et les autres officiers royaux, de rendre justice également aux grands et aux petits, et à toute personne de quelque condition qu'elle soit; de conserver fidèlement et sans préjudice pour autrui les droits du Roi; de ne recevoir ni or, ni argent, ni aucun autre don quel qu'il soit, si ce n'est de choses à manger ou à boire en un seul jour, et sans excès; de ne pas souffrir que l'on fasse de présent à leurs femmes, leurs enfants, leurs frères, leurs neveux, leurs nièces, leurs amis, ou qu'on leur donne aucun bénéfice; de n'accepter du vin qu'en barils ou en bouteilles; de ne rien emprunter directement ou indirectement aux personnes qui ont ou qui auront des causes devant eux, et à celles qui n'en ont pas, de ne leur pas emprunter plus de cinquante livres, avec la condition de les rembourser avant deux mois; de ne faire aucun présent à ceux

[1] ... *eligantur et instituantur ex deliberatione* NOSTRI MAGNI CONSILII, p. 360.
[2] Ordonnance touchant les tabellions et les notaires, à Amiens, le 9 juillet 1304, p. 416.

Digitized by Google

qui sont du Conseil du Roi, ni à leurs femmes, ni à leurs enfants, ni à leurs amis, ni à ceux que le Roi enverrait pour examiner leur conduite, si ce n'est des vivres en telle quantité qu'ils puissent être mangés en un jour[1]; de n'avoir point de part dans les ventes; de punir les fautes de leurs subordonnés; de ne recevoir d'eux ni gîtes, ni repas; de ne faire, dans leurs baillages, aucune acquisition d'immeubles; de n'y contracter mariage ni pour eux, ni pour leurs enfants ou parents; de ne commettre aucune fraude; de ne donner leurs sceaux à ferme qu'à des personnes de bonne renommée, et ce même article, rappelant que beaucoup de nouveautés préjudiciables ont été introduites dans les antiques coutumes des foires de Champagne et des appels de Laon, prescrit le retour à ces coutumes; enfin, comme il vient au Parlement de grandes causes entre des personnes notables, deux prélats et deux autres personnes laïques éminentes du Conseil, ou seulement un prélat et une personne laïque, seront toujours désignées pour recevoir ces causes et en délibérer.

L'article 57 exige que les Lettres sur des faits criminels, pour être scellées du grand sceau, aient été préalablement approuvées et signées par deux personnes du Conseil, ou par une seule que le Roi a commise à cet effet.

Les articles 58, 59, 60 et 61 règlent des rapports de justice entre les seigneurs haut justiciers et les officiers royaux.

Enfin, l'article 62, qui est le dernier et le plus important de cette Ordonnance si importante, est ainsi conçu :

« Nous nous proposons d'ordonner, pour l'avantage de nos sujets » et pour l'expédition des affaires, qu'il sera tenu chaque année deux » Parlements à Paris, deux Échiquiers à Rouen, et deux fois l'an les » Jours de Troyes, et il sera tenu un Parlement à Toulouse, si les gens » de cette province consentent qu'il n'y ait point d'appel des présidents » de ce Parlement[2]. »

Nous l'avons déjà dit; les réformes de Philippe-le-Bel ne sont point des innovations prématurées ou de vains *establissemens*; son génie

[1] (44). Item. *Parabunt, ut supra, quod non dabunt aut mittent munus vel servitium illis qui sunt* DE CONSILIO NOSTRO *nec eorum uxoribus, liberis, aut privatis suis, nec illis qui missi fuerint ex parte nostra ad visitandum seu inquirendum de factis et super commissis eorum, exceptis, ut superius est expressum, esculento et potulento, in tali quantitate quo infra unum diem consumi possuit*, p. 364.

[2] (62). *Præterea propter commodum subjectorum nostrorum et expeditionem causarum, proponimus ordinare quod duo Parlamenta Parisiis et duo Scacaria Rhotomagi et dies Trecenses bis tenebuntur in anno. Et quod Parlamentum apud Tholosam tenebitur, si gentes terræ predicte consentiant quod non appelletur a Presidentibus in Parlamento predicto*, p. 366. Le réglement fait en vertu de cet article, concernant le Parlement, l'Échiquier de Normandie et les jours de Troyes, est dans le douzième volume des Ord., p. 353.

Digitized by Google

mesure les progrès faits par les mœurs publiques, et il les sanctionne par les actes de sa puissance : il les acquiert à la loi. Sans doute il lui faut de la persévérance, et nous voyons en effet qu'il est revenu plusieurs fois sur l'interdiction des guerres privées, des duels et des tournois [1]. Nous trouverons même un mandement au bailli de Vermandois pour lui enjoindre de faire exécuter l'Ordonnance de 1302 [2]; mais des obstacles partiels et temporaires surgissent dans toutes les affaires et dans les circonstances les plus opportunes. Le mérite consiste à discerner les usages assez mûrs pour être transformés en règles et à en tirer des principes féconds. C'est ce que nous signalerons surtout dans les prescriptions de l'article 12 de l'ordonnance réformatrice.

Elles posent nettement les grands principes du droit monarchique, à savoir que toute justice émane du Roi, qu'il la délègue ou qu'il la retient suivant la nature des affaires, et qu'il l'exerce en personne lorsqu'il le croit utile. Toute justice, en effet, est rendue par la Cour du Roi, qui juge en toutes matières par des arrêts sans appel. C'est là le caractère de la justice souveraine; elle est déléguée, puisque les arrêts, quand le Roi ne préside pas sa Cour, expriment qu'elle est rendue en son nom; tel est le nouveau droit de la royauté, définitivement victorieuse dans sa lutte, par les armes et par les lois, contre la féodalité; mais ce droit, qui est reconnu déjà depuis longtemps, a fait naître, dans l'application, une difficulté que la théorie où l'habile prévoyance des jurisconsultes auraient suffi à soulever et à résoudre. Les arrêts souverains de la Cour du Roi peuvent contenir quelqu'erreur devenue évidente, quelqu'ambiguité propre à faire naître des doutes fondés, et ils sont sans appel. Cependant la justice ne peut pas rester sous le poids d'une iniquité. Elle remonte alors à sa source, elle n'est pas définitive tant qu'elle n'a pas été rendue par le Roi; le Roi amendera, interprétera, révoquera, décidera : il régnera.

Quel que soit le droit inhérent à sa personne, jamais le Roi ne l'exerce seul. Le Roi, c'est son Conseil; il l'est d'autant plus, que le Roi le compose toujours à son gré. C'est par une portion de ce Conseil que la justice est rendue en Parlement. Pour juger cette justice, lorsqu'elle lui sera déférée, le Roi réunira tout son Conseil, son *Conseil commun*, c'est-à-dire ordinaire, ou en convoquera seulement la *majorité*, ce qui veut dire, selon nous, les membres autres que ceux qui ont siégé dans la Cour du Parlement où l'arrêt incriminé a été rendu. Après avoir entendu ce Conseil, où la question pourra être discutée contradictoi-

[1] Ord. du 9 janvier 1303, p. 390; du 5 octobre 1304, p. 420; 13 avril 1304, p. 424; 1er septembre 1305, p. 434; mercredi après la Trinité, 1306, p. 435; 30 décembre 1311, p. 492 et 493; 28 décembre 1312, p. 509; 29 juillet 1314, p. 538; 5 octobre 1314, p. 539.

[2] Ibid., p. 457.

Digitized by Google

rement si les membres de la Cour sont présents, ou bien, en leur absence examinée sur pièces, le Roi prononcera, et ce sera la dernière justice humaine.

Dans ces sages formalités, nous le voyons, est le principe, disons mieux, le double exercice de la justice déléguée et de la justice retenue. Les questions modernes et les difficultés qu'elles ont soulevées doivent donc remonter jusqu'à cette origine pour être expliquées et résolues. C'est une portion du Conseil, ce n'est pas la majorité qui siége en Parlement pour rendre la justice, c'est le Conseil ou sa majorité qui juge cette justice et la réforme, s'il y a lieu. Nous ne tarderons pas à voir des séparations plus nettes entre ces deux portions du Conseil et entre leurs juridictions; mais l'une n'est qu'une délégation du Roi, l'autre est le Roi lui-même.

Pour mieux représenter le Roi, le Conseil doit réunir les personnages les plus considérables du royaume. La doctrine monarchique serait ici d'accord avec la loi féodale; des légistes, quel que soit leur mérite, n'y suffisent pas. Il est des causes administratives, financières, surtout politiques, qui échappent à leur compétence, qui ne peuvent être appréciées que par des hommes accoutumés aux affaires d'État. Ceux-ci s'abstiennent des affaires habituelles et litigieuses, mais ils sont les Conseillers naturels et utiles de la royauté; son Conseil n'est pas complet sans eux; s'il n'a point entendu leur avis, le Roi n'est pas suffisamment éclairé. Nous savons que lorsque l'Ordonnance sur les bourgeoisies fut lue devant tout le Parlement, la présence du duc de Bourgogne, du connétable de Saint-Pol et de deux évêques fut mentionnée; elle était une exception et donnait une sanction de plus. Philippe-le-Bel ne pouvait le méconnaître, alors même que les exigences féodales, malgré leur déclin, n'auraient pas appelé dans son Conseil les principaux vassaux; aussi, outre son Conseil, il voulut en avoir un pour les affaires importantes, composé des membres ordinaires et agrandi par l'adjonction des personnages les plus éminents; ce fut le GRAND CONSEIL.

Ce grand Conseil entre immédiatement en fonction; ses attributions sont nombreuses, variées, souveraines. Nous savons déjà que l'Ordonnance réformatrice, dont nous examinons l'esprit, lui défère la nomination des sénéchaux, des baillis, des premiers officiers royaux[1]. C'est d'après une délibération du grand Conseil, *à la requeste et instance de moult de prélaz et barons*, que le Roi rend une ordonnance pour ramener les monnaies à leur ancien cours[2]; mais il n'a pas réussi, puisqu'il *mande et fait venir de plusieurs bonnes villes de son*

[1] Art. 14.
[2] Paris, 16 février 1306, t. I, p. 446.

Digitized by Google

royaume deus ou trois preudes hommes de chascune, qui miex se congnaissent ou fait des monnoyes..... Par le conseil desdits preudes hommes et de nostre autre grant Conseil, dit la lettre au comte de la Marche, *eu sur ce diligeaument et grant délibération...*[1], et les monnaies ne revinrent pas en l'état où elles étaient du temps de monseigneur Saint-Louis, que Boniface VIII avait canonisé en 1297. Les monnaies furent une des plus grandes et des plus malheureuses affaires du règne de Philippe-le-Bel, et il employa vainement les moyens les plus inusités pour la résoudre. *Comme pour le grand proufit de nostre peuple, une deliberation o nostre grand Conseil, et plusieurs autres sages,* dit encore le mandement adressé au prévôt de Paris[2]. Enfin, c'est après une *grande délibération* du grand Conseil que le Roi interdit de faire *nulle mannière d'usures deffendues de Dieu, par les Saints Pères et par nos antécesseurs*, et commande que *li prélat et li barons justicier, qui ont haulte justice, facent publier en leurs justices toutes ces choses*[3].

Quoiqu'il ne soit pas fait mention nominative du grand Conseil dans quelques Ordonnances, ce n'est pas moins après une de ses délibérations qu'elles ont été rendues. C'est ainsi que l'une de celles qui défendent les guerres privées pour toujours, et les duels pendant que durera la guerre du Roi, l'a été par le Conseil *des prélats et des barons;* nous y trouvons la nouvelle formule *de la science certaine et de la pleine autorité du Roi*[4]. C'est par le même Conseil que le Roi adresse au bailli d'Orléans le mandement de lever le subside pour la poursuite de la guerre[5]. Il n'est pas douteux que ce Conseil des prélats et des barons ne soit le grand Conseil même. Il ne fallait peut-être rien moins que son autorité pour avoir *ordené que tous arcevesques, évesques, abbez et autres prélaz, doyens, chapitres, couvens, colléges et toutes autres personnes d'églises, séculières et religieuses, exemps et non exemps, ducs, contes, barons, dames, damoiselles et autres nobles de nostre royaume, de quel condition ou estat qu'ils soient, nous aident à la poursuite de nostre guerre par quatre mois*[6].

Quoique la composition du grand Conseil ne résulte pas de textes aussi précis que la connaissance de ses attributions, nous pouvons cependant l'entrevoir. Nous connaissons à peu près celle du Conseil ordinaire. Nous savons que des sénéchaux et des baillis en font partie[7];

[1] Paris, 18 janvier 1308, p. 454.
[2] Poissy, le mardi devant la Saint-Vincent, 20 janvier 1310, p. 475.
[3] En l'abbaye de Maubuisson, en Tuilat, p. 484.
[4] ..... *De prelatorum et baronum consilio et certa scientia et auctoritate et de plenitudine potestatis...* 9 janvier 1303, p. 390.
[5] 20 janvier 1303, p. 391.
[6] Ibid.
[7] Art. 1, 3 et 5 de l'Ordonnance de 1291.

Digitized by Google

et d'ailleurs, l'article 16 de l'Ordonnance du 23 mars 1302 les en exclut tant qu'ils exerceront leurs fonctions, ce qui veut dire que les anciens sénéchaux et baillis, ceux qui ont acquis de l'expérience, non pas seulement dans l'administration de la justice, mais encore dans la gestion des intérêts généraux du pays, apportent au Conseil le tribut de leurs lumières. Ainsi, des légistes, des officiers royaux, les officiers de la couronne, quelques évêques et quelques seigneurs, accidentellement retenus près du Roi, forment le personnel de son Conseil. Mais le grand Conseil de Philippe-le-Bel compte plus de membres. Nous lisons dans sa lettre à l'évêque de Paris, relative à l'aide pour la guerre, due par les gens d'église : *Euz sur ce délibération et consueil, avuecque noz prélaz et noz barons, que nous poons avoir eu présentement, pour ce que nous ne poons pas avoir en ceste délibération touz noz prélaz et barons du royaume, sitost comme la nécessité du royaume le requiert... Nous avuecques noz diz prélaz, barons, et autres féauz présenz, avons accordé et ordonné.....*[1]. Ce qui prouve que, si le Roi n'avait été pressé par la nécessité du royaume, il aurait convoqué tous les prélats et tous les barons, qu'il n'a pu avoir cette fois. Ils sont donc convoqués, lorsque le temps le permet. Nous en avons une liste plus détaillée, dans un autre Mandement sur le même sujet, où Philippe-le-Bel s'intitule : *Par la grâce de Dieu, Roys de France : Comme en conseil et en traitié d'arcevesques, évesques, abbez et autres prélaz, doiens, chapitres, couvenz, colléges, et plusieurs autres personnes d'église, séculers et religieux, exempts et non exempts, ducs, comtes, barons et autres nobles de nostre royaume.....*[2].

Tel est donc le Conseil par lequel le Roi de France exerce son pouvoir. Il est composé, suivant les affaires et les circonstances, de tous les hommes éminents ou habiles, non plus par le droit féodal, dont ils apportaient au suzerain l'usage ou la menace, mais par la volonté éclairée d'un Roi, qui ne décide les affaires de ses sujets qu'après les avoir soumises aux épreuves du savoir et de la sagesse. Ainsi, des sénéchaux et des baillis, ces affaires parviennent au Conseil, et l'Ordonnance de 1391 nous a montré avec quel soin elles y seront examinées. Du Conseil ordinaire elles remontent jusqu'au grand Conseil, jusqu'au Roi, et toutes les probabilités d'une bonne justice sont satisfaites par cette hiérarchie de jugements. Mais l'esprit organisateur de Philippe-le-Bel a compris que la garantie du grand Conseil serait d'autant plus efficace que le Conseil ordinaire aurait plus de régularité et de fixité. Nul doute que cette pensée n'ait eu de l'influence sur la rédaction de l'Ordonnance de 1302.

[1] A Chateau-Thierry, le lundy devant la Saint-Denys, 9 octobre 1303. p. 383.
[2] A Paris, le 9 juillet 1304, p. 412.

Digitized by Google

Elle reproduit, en les développant, les dispositions de celle de 1291, et le dernier article, l'article 62, donne à toutes les améliorations du personnel et des affaires, la consécration de la stabilité et de la périodicité du Conseil.

Nous l'avons déjà fait observer : ce ne sont pas des innovations que poursuit Philippe-le-Bel. En rendant le Conseil sédentaire, en le réunissant deux fois l'année en Parlement, en le fixant à Paris, ce prince ne fait que donner une sanction légale à un usage déjà consacré par le temps, et qui, pour être une règle, n'avait besoin que de cette formalité royale[1]. Il suffit, pour s'en convaincre, d'étudier le Conseil et d'assister à ses Parlements, dont les OLIM sont le procès-verbal depuis 1254. C'est ce qu'a fait, avec autant d'érudition que de hauteur d'esprit, le savant éditeur de ce recueil, M. le comte Beugnot, au magnifique travail duquel nous faisons tant d'heureux emprunts. C'est à Paris, en été et en hiver, aux principales fêtes, plus communément à la Pentecôte et aux octaves de la Toussaint, que se réunissaient les Parlements habituels du Conseil. Le lieu ordinaire des séances, le lieu où l'on conservait les papiers et les archives était le vieux palais de nos Rois, dans l'île de la Cité. « On compte, d'après les Olim, dit le noble » académicien, soixante-neuf Parlements, de 1254 à 1302; or, il y en » eut un à Orléans, en 1254; un autre à Melun, en septembre 1257, et » trente-trois à Paris. Les OLIM ne disent pas, il est vrai, où les » trente-quatre autres furent assemblés; mais il n'est pas permis de » douter qu'ils l'aient été dans cette dernière ville, car l'omission de » l'indication du lieu, qui se reproduit uniformément dans les vingt » années qui ont précédé l'an 1302, se continue de même jusqu'à la fin » des OLIM. Le greffier aura retranché la mention du lieu dans ces der- » nières années, comme un énoncé superflu, parce qu'il était notoire » que le Parlement, depuis longtemps, ne tenait pas ses séances ordi- » naires ailleurs qu'à Paris[2]. »

C'était une vraie Cour que Philippe-le-Bel formait avec une partie de son Conseil, qu'il réunissait dans un but unique, qu'il désignait sous un nom particulier, qu'il investissait de fonctions purement judiciaires, qu'il composait de membres spéciaux, qu'il isolait de sa personne, en lui abandonnant le plein exercice de son droit de justice. Sans doute, cette investiture n'était ni absolue, ni exclusive. Le PARLEMENT, en effet, puisque ce mot générique sera le titre du corps de magistrature, quelquefois encore rend des arrêts hors Paris[3], et le

[1] L'ordonnance de 1291 commence par ces mots : *Pro celeri et utili Parlamentorum* PARIS *expeditione*, etc.....

[2] Olim, t. III, préface, p. 20.

[3] A Vincennes, Olim, t. II, p. 462; à Cachant, t. III, p. 353; à Pontoise, ibid., p. 610, n° XCI.

Digitized by Google

Roi, quand il le veut, exerce la justice de propre mouvement[1]. Mais ce n'en est pas moins une grande organisation, qui trace définitivement une ligne de séparation entre les pouvoirs et consacre le plus fécond des principes administratifs dus au progrès des institutions et des mœurs publiques.

Le temps seul, en effet, pouvait en rendre l'application possible. Le génie le plus entreprenant, la volonté la plus absolue d'un Roi n'y auraient pas réussi, s'il l'avait trop tôt aperçu. En fixant l'époque des sessions, en les tenant toutes à Paris, c'était déclarer aux vassaux, aux évêques comme aux barons, que le droit de siéger dans la Cour du suzerain devenait illusoire; c'était dépouiller la personne du souverain de la force, désormais inutile, que lui donnait autrefois le prestige d'une justice toujours prête, quels que fussent les lieux, les circonstances et son cortége; c'était briser les derniers liens féodaux. Prise intempestivement, une telle mesure, au lieu de produire les plus utiles résultats, pouvait en ajourner pour longtemps le bienfait.

Le pouvoir royal n'avait pas cessé d'aider, de provoquer, de presser les progrès de l'esprit public vers les idées d'une autorité centrale et souveraine; nous avons suivi ses efforts. Nous voyons aujourd'hui, par les articles 25 et 26 de l'Ordonnance de 1302, par d'autres encore, qu'il était obligé de modérer le zèle de ses sénéchaux et de ses baillis. Désormais, ce n'est plus par leur initiative inutile que la royauté se fortifiera. C'est en développant et perfectionnant les institutions qui en deviennent successivement les organes. Nous avons déjà vu qu'elle avait trouvé, dès 1290, assez de régularité dans le Conseil pour attacher spécialement certains membres, les uns aux enquêtes, les autres aux requêtes; en 1302, pour faire tenir deux Echiquiers à Rouen et deux Grands Jours à Troyes, comme deux Parlements à Paris; d'autres membres du Conseil s'occupent depuis longtemps, au Temple, des comptes royaux.

Ainsi sont nées les diverses chambres du Parlement, devenu célèbre et factieux en prétendant représenter la nation, tandis qu'il n'est qu'une émanation limitée du Conseil de la royauté. Ainsi s'est de plus en plus étendue sa juridiction générale et suprême. Il l'exerce, sans résistance, sur tous les tribunaux du domaine et des grands fiefs de la couronne; il n'en doit compte qu'au Conseil ordinaire ou agrandi, au Roi.

L'Échiquier de Normandie, l'antique Cour féodale des princes normands, avait conservé son nom mais changé de nature, lorsque Philippe-Auguste, en 1204, dépouilla Jean-sans-Terre de cette province et la réunit à la France. Formé, d'après le droit féodal, de tous les

[1] Olim, t. II, p. 388: à l'égard du comte de Foix, en 1309.

Digitized by Google

vassaux, ce tribunal ne pouvait, sans danger pour la royauté, rester uniquement composé des chefs à peine soumis de l'aristocratie du pays et Philippe-Auguste le fit désormais tenir et présider par des membres de son Conseil, et, néanmoins, ressortir de son Conseil même[1], ainsi que le prouvent de nombreux arrêts en appel[2]. L'Ordonnance de 1302 ne fit que régulariser cette situation, que les successeurs de Philippe-Auguste avaient eu le soin de maintenir et de consolider, malgré les réclamations des seigneurs réduits, là comme ailleurs, à s'éloigner d'une cour devenue pour eux une trop grande difficulté ou une humiliation trop insupportable. Le chancelier Guérin lui-même ne pouvait faire oublier aux fiers barons qu'ils n'étaient présidés que par un légiste. L'échiquier ne fut bientôt plus qu'une chambre de Parlement.

La Cour des comtes de Champagne, réformée et appelée les Grands-Jours de Troyes par Thibaut-le-Posthume, fut également subordonnée au Parlement par Philippe-le-Bel, lorsqu'il épousa Jeanne, fille et héritière de Henri III, comte de Champagne et Roi de Navarre. Il les fit présider par des membres de son Conseil, enlevant cet honneur au bon Joinville lui-même[3]. On connaît les noms des magistrats royaux qui tinrent ces Grands-Jours pendant plusieurs années et les arrêts du Parlement qui en ont souvent réformé les jugements.

Enfin l'article 62 de l'Ordonnance de 1302 dit qu'il sera tenu un Parlement à Toulouse, si les gens de cette province consentent qu'il n'y ait point d'appel des présidents de ce Parlement. Cette disposition était une grande amélioration conçue par la royauté, mais prématurément, ainsi que le prouve le refus des populations. La réunion au royaume d'une partie du Languedoc cédée, en 1226, à Louis VIII par le fils de Simon de Montfort, fut complétée, pour le reste de cette province contenant le comté de Toulouse et le marquisat de Provence, en 1271, par Philippe-le-Hardi. Les appels des juridictions de ce pays furent immédiatement portés au Parlement, et la Cour des comtes de Toulouse cessa d'être souveraine[4]. Les justiciables s'accoutumèrent sans peine à aller demander à Paris la justice qu'ils demandaient naguères à Carcassone ou à Toulouse. En Languedoc, comme en Normandie, comme dans tous les grands fiefs du royaume, ce droit d'appel à la justice du Roi avait paru la plus précieuse garantie, et l'abandonner pour une justice locale, quelque semblable qu'elle fût à la jus-

[1] Guillelmus Brito Philippidos; Floquet, Histoire du Parlement de Normandie.

[2] Olim., t. I, p. 99, n° XIV; id., n° XVI; p. 160, n° II; t. II, p. 389, n° V; p. 402, n° XI, etc.; Marnier, Établissements et Coutumes, assises et arrêts de l'Échiquier de Normandie.

[3] Brussel, t. III, p. 246.

[4] D. Vaissette, Hist. de Languedoc, t. II.

Digitized by Google

tice immédiate, aurait semblé l'erreur la plus préjudiciable. Aussi le rétablissement de la juridiction souveraine, offert par Philippe-le-Bel, fût-il refusé et la chambre *de droit écrit*, instituée par l'article 2 de l'Ordonnance de 1291, continua-t-elle à réviser spécialement les arrêts qui venaient de la Langue d'Oc.

Ce n'est pas tout encore; une autre branche se détachait de ce tronc vigoureux et unique nommé le Conseil du Roi : elle s'appellera la Chambre des Comptes.

Les premiers renseignements certains que nous ayons sur la perception et le réglement des finances royales ne remontent pas au-delà du règne de Philippe-Auguste. Les baillis et les prévôts percevaient les droits du Roi; ils se rendaient à Paris aux fêtes de la Chandeleur, de la Toussaint et de l'Ascension, et des membres du Conseil recevaient leurs comptes, au Temple, où était déposé le trésor royal[1]. S'il y avait des difficultés, le Conseil les résolvait. En 1256, saint Louis fixa l'époque et la forme de la reddition des comptes des maires des bonnes villes du royaume, qui viendront, accompagnés de trois *prud'hommes*, aux octaves de la Saint-Martin d'hiver, les faire apurer par les gens des comptes[2], c'est-à-dire par des membres du Conseil, duquel relèvent toutes les affaires de l'État. En 1470, Philippe-le-Hardi désigne dans son premier acte de Roi, daté de Carthage, deux membres de son Conseil pour le même objet[3]. Ces délégués eurent bientôt acquis assez d'importance pour juger eux-mêmes, en dehors du Parlement, les procès soulevés par la perception des deniers royaux[4], et leur juridiction s'étendit également sur les agents financiers, le Conseil jugeant toujours en dernier ressort. C'est ce que prouvent surabondamment sept enquêtes terminées aux comptes de l'Ascension en 1270[5], et deux arrêts en appel[6]. Nous aurons chaque jour de nouvelles preuves de l'action spéciale et de plus en plus centralisée de la Chambre des Comptes, et nous pouvons donner une date à son origine.

Tels sont les grands résultats de l'Ordonnance de Philippe-le-Bel. Il

[1] Sauval, Hist. de Paris, l. VII.

[2] ..... *Major et illi tres probi homines, supradicti, ad nostras gentes, que ad nostros Compotos deputantur, in octabis Sancti Martini hiemalis.* (Ord., t. I, p. 83, an. 1256.

[3] Ord., t. I, p. 295.

[4] *Per Magistros in camera Denariorum.* (Olim., t. III, p. 119, *anno* 1303.) *Post Parlamentum.*

[5] *Inqueste que sequntur terminate fuerunt Parisiis in compotis Assumpcionis Beate Marie Virginis.* (Olim., t. I, p. 347.)

[6] *Judicium factum Parisiis in compotis apud templum et post recordatum in Parlamento octuberum omnium sanctorum, anno Domini millesimo ducentesimo septuagesimo secundo. Istud ultimum judicium factum fuit Parisiis in compotis Ascensionis apud templum, et post recordatum Parisiis, circa festum beati Bartholomei apostoli, anno Domini* 1272. (Olim., t. I, p. 396-397.)

Digitized by Google

y a loin de la Cour du suzerain, qui jugeait indistinctement toutes les affaires, sans autre règle que le despotisme féodal, sans autre droit que la force, au Conseil du Roi, subdivisé, conformément à la variété des intérêts publics et privés, en sections distinctes, en enquêtes, en requêtes, en chambre de droit écrit, en chambre des comptes, composée chacune, au lieu du pêle-mêle de tous les vassaux, d'hommes spéciaux, habiles, éminents, apportant régulièrement aux arrêts souverains du Parlement le tribut et l'appui assidu de leurs lumières, de leur expérience et de leurs travaux. Au-dessus de ce Parlement, qui, un jour, oubliera la tradition de son indépendance jusqu'à prétendre dominer le pouvoir royal par ses remontrances et le soumettre par ses armes, au-dessus de ce tribunal suprême, le grand Conseil personnifie la justice du Roi. Voilà désormais le droit public du royaume. C'est l'œuvre accomplie par les efforts persévérants et heureux de la royauté, par les entreprises judiciaires du Conseil : c'est la gloire trop méconnue de Philippe-le-Bel de l'avoir aussi bien comprise, aussi sagement consacrée.

Mais des changements fondamentaux ne se font pas brusquement dans la vie des nations, et Philippe-le-Bel avait compris, avec une égale sagesse, que s'il sapait ainsi les derniers principes féodaux, il devait conserver quelques ménagements envers ceux qui ne les avaient pas entièrement abandonnés et qui en demeuraient les représentants aveugles ou obstinés. S'il avait interdit les guerres privées pour tenir ses vassaux réunis sous sa bannière, il devait également effacer de ses lois tout prétexte de résistance et de division. Il ne pouvait donc songer à faire accepter sans ménagements à de fiers barons la juridiction d'un Parlement, où ne siégeaient ordinairement que des jurisconsultes; leur noblesse ne s'inclinait pas encore devant le mérite seul. C'est pourquoi l'adjonction au Parlement, de deux prélats et de deux autres personnes laïques distinguées et membres du Conseil, dans les causes importantes qui intéressent des personnes considérables, fut prescrite par l'article 56 de l'ordonnance réformatrice[1]. Leur présence, par une fiction depuis longtemps reçue dans les coutumes feodales, suffisait pour constituer la Cour des Pairs, pour les évêques comme pour les vassaux. Et Philippe-le-Bel poussa plus loin encore son vain respect pour les symboles d'un passé dont il pouvait impunément conserver les titres illusoires, lorsqu'il en détruisait le

[1] *Quia vero multe magne cause in nostro Parlamento inter notabiles personas et magnas aguntur, ordinamus et volumus quod duo prelati et due alie bone et sufficientes personne laice de nostro consilio, vel saltem unus prelatus et una persona laica causa audiendi et deliberandi dictas causas, continue in nostris Parlamentis existant.* (Ord., t. I, p. 366.)

Digitized by Google

pouvoir réel. Il érigea en pairies le duché de Bretagne[1] et les comtés d'Anjou et d'Artois. A vrai dire, la pairie n'existait plus; les comtés de Toulouse et de Champagne étaient réunis à la couronne; le Roi d'Angleterre et le comte de Flandres, auxquels Philippe-le-Bel ne se lassa point de faire la guerre, se regardaient moins comme des vassaux du Roi de France que comme des souverains étrangers; il ne restait donc plus que le duc de Bourgogne. La splendeur plus que la sécurité du trône, exigeaient qu'on ne laissât pas disparaître une institution qui s'éteignait, mais qui conservait un prestige utile encore. Et d'ailleurs, la royauté, en s'attribuant le droit de créer des Pairs, montrait à quel degré de puissance elle était parvenue, puisqu'elle osait donner des titres dont le premier mérite était de n'avoir été donnés par personne. La féodalité disparaissait de plus en plus devant elle, et les vassaux, qu'elle faisait Pairs, n'étaient que des sujets.

Lorsque Philippe-le-Bel rendit son Ordonnance de 1302, il était dans les circonstances les plus critiques de sa lutte contre Boniface VIII. Il sentait le besoin d'appuyer, sur toutes les forces d'un gouvernement ferme et régulier, la royauté si violemment attaquée dans son principe, dans ses droits, dans son existence même. Ses Ordonnances prouveraient sans doute avec quelle vigueur il la défendait, alors même que ses actes n'auraient pas été poussés jusqu'à l'odieux attentat d'Agnani[2]. Les excès d'aucun outrage ne furent épargnés d'un côté ni de l'autre, et l'on sait combien de fois le Roi déchira les bulles du Pape en plein Conseil, combien de fois il s'y laissa aller en invectives, ou les permit en sa présence; Boniface ne savait pas mieux se contraindre, c'était entre le Pape et le Roi, l'injure à outrance[3]. Mais c'était l'ébranlement funeste de tous les principes d'ordre à peine établis, l'hésitation de toutes les fidélités encore mal affermies. Philippe-le-Bel le comprit, et, tandis que Boniface VIII travaillait à faire sanctionner ses doctrines immodérées par un Concile où il appelait surtout les évêques de France, le Roi voulut lui opposer la voix et la répulsion du royaume tout entier, en convoquant à Paris une assemblée composée des grands et des prélats, des députés des villes, communautés, chapitres, universités, et des supérieurs des maisons religieuses[4].

Si, pour une telle convocation, Philippe IV ou ses conseillers avaient songé aux anciennes assemblées, il les avaient agrandies d'un élément nouveau. Les *placita*, les *malla*, les *consilia* de la première et de la

[1] Il venait d'accorder des priviléges à *Jehan, conte de Bretaigne... Ses bonnes mérites requerans...* (Ord., t. I, p. 329, février 1296.)
[2] André Baillet, Hist. des Dém. de Boniface VIII avec Philippe IV.
[3] Fleury, Hist. eccles., t XIX.
[4] Chronologie des Etats-Généraux, etc., Paris, 1615; Des Etats-Généraux et autres assemblées nationales, Paris, 1788.

Digitized by Google

seconde race ne comprenaient que les grands, clercs ou laïques, et le peuple n'en fit jamais partie : on n'en faisait non plus d'état, dit Pasquier, que d'un zéro en chiffre [1]. Sous la troisième race, le droit féodal n'admettait que les vassaux à la cour du suzerain. De pareilles assemblées, à une époque où la noblesse voyait avec des regrets menaçants ses prérogatives chaque jour envahies, où le clergé était indécis entre ses devoirs exagérés par le souverain Pontife et ses intérêts menacés par le Roi, ne pouvaient servir de modèle. Aussi Philippe-le-Bel les imita comme Philippe-Auguste avait imité la cour des douze Pairs de Charlemagne.

Depuis longtemps la royauté tendait à affranchir le peuple des étreintes féodales; nous avons rencontré ses nombreuses Ordonnances de communautés et de bourgeoisies. Elle avait réussi; elle avait constitué le TIERS-ÉTAT. Bientôt ce tiers-état se sentit capable de participer au gouvernement du royaume comme à ses charges, et, à cette époque, il était assez fort, assez riche et assez éclairé pour que le Roi pût compter, quels que fussent les ennemis extérieurs ou intérieurs, sur son dévouement et ses secours. C'est ce qu'avait compris Philippe-le-Bel et ses espérances furent réalisées par nos premiers ÉTATS-GÉNÉRAUX.

L'on sait qu'après un discours du Chancelier, l'assemblée, par acclamation, protesta que la France ne reconnaîtrait jamais que Dieu et le Roi pour supérieurs dans le temporel. La noblesse offrit chevaleresquement ses biens et sa vie pour la défense du Roi; le clergé, entraîné, déclara qu'il assisterait le Roi de ses conseils et des secours convenables pour la conservation de sa puissance, des siens, de sa dignité, de la liberté et des droits du royaume; les communes présentèrent au monarque, à l'effet qu'il lui plût garder la souveraine franchise de son royaume, une supplique ardente dans les expressions et insultante pour Boniface. Il fut décidé que le clergé écrirait au Pape, la noblesse et les communes au collége des cardinaux. Ce concert de l'assemblée donna l'élan au pays tout entier. Partout les maires, les échevins, jurats, consuls, universités, communes et communautés des villes et bourgs, voulurent écrire aussi à Rome. Nous ne dirons pas l'étonnement et les réponses du Saint-Siége. Nous ne recherchons que l'état des esprits, parce qu'il donne la nature des progrès de la royauté. L'enthousiasme pour la défendre fut si général et si vif, mais l'expression en fut si violente, que le Roi jugea nécessaire de publier des Lettres par lesquelles il prenait sous sa protection l'abbé de Cluny, l'abbé de Saint-Corneille de Compiègne, les prélats et les barons de son

[1] Rech. sur l'Hist. de France, l. II, ch. 7, p. 27.

Digitized by Google

royaume, qui, dans la seconde assemblée, avaient interjeté appel au futur concile contre Boniface VIII[1].

Philippe-le-Bel a donc assis la royauté sur deux institutions qui paraissent assez fortes pour établir irrévocablement son empire. Les affaires du gouvernement les plus difficiles ou les plus controversées, quelles que soient les personnes qu'elles concernent, se terminent au grand Conseil; les affaires d'Etat, celles que créent des événements ou des besoins extraordinaires, à l'assemblée générale de la nation, aux Etats-Généraux, ressource extrême, dont le redoutable avenir ne pouvait pas alors être prévu. Aussi ne fut-elle employée que deux autres fois pendant ce règne si agité. La première, en 1306, lorsque le désordre produit par l'altération des monnaies et la dilapidation des subsides dont le peuple était accablé, et des décimes en vain offerts par le clergé, devinrent tels que le Roi fut assiégé dans le palais du Temple par la foule soulevée, première émeute qu'ait à enregistrer l'histoire des séditions de Paris[2]. La seconde, à Tours, en 1308, après l'arrestation des Templiers, cette tache éternelle à la mémoire de Philippe-le-Bel et de Célestin V. La plupart des grands et des prélats n'y siégèrent que par procureurs, et les huit principaux barons du Languedoc y furent représentés par le fameux Nogaret[3]. Le droit nouveau n'était encore qu'une charge.

Le Roi eut plus souvent recours à son grand Conseil, cet instrument suprême de sa puissance. Désormais, en effet, la différence est tranchée et profonde entre le Conseil et le Parlement, qui est renfermé dans le domaine judiciaire, qui a besoin de l'adjonction de personnes étrangères à ses attributions nouvelles pour redevenir le Conseil. Aussi, ce n'est plus qu'en Conseil que le Roi rend ses Ordonnances, lorsqu'il y est fait une autre mention que celle du nom et du sceau du Roi; mais c'est en grand Conseil qu'il traite les affaires importantes. Nous avons vu les Ordonnances qu'il y a rendues sur les monnaies et contre l'usure. Nous en trouvons une touchant le paiment des fermes et prévostés[4]; une autre encore sur la monnaie d'or à l'*aignel*[5]; celle, enfin, qui défend de faire sortir du royaume et de porter aux ennemis de la foi, des armes, des chevaux, du fer, de l'argent, des provisions d'aucune espèce[6]. A cette époque, Philippe-le-Bel, ainsi que plusieurs

[1] Ord., t. I, p, 374, 15 juin 1303.
[2] Le Blanc, Traité des Monnoies, p. 188.
[3] D. Vaissette, Hist. de Languedoc, t. IV, l. 29.
[4] Le Lundy avant Pâques-Fleuries 1306, p. 447.
[5] Le mardy après la Saint-Vincent, 27 janvier 1310. P. 477.
[6] A Paris, le 28 aoust 1312. P. 505.

Digitized by Google

princes chrétiens, songeaient à une expédition en Palestine; ils se croisèrent même, l'année suivante, mais sans pousser plus loin la réalisation de ce projet.

Ainsi fonctionnent les institutions nouvelles; elles seront la transition féconde de l'anarchie féodale au gouvernement monarchique et la plus grande gloire de Philippe-le-Bel.

DE VIDAILLAN.

(*La suite prochainement.*)

Digitized by Google

CRITIQUE.

LE GÉNÉRAL DESAIX,

ÉTUDE HISTORIQUE, PAR M. LE COMTE BEKER.

(*Reproduction et traduction interdites.*)

Parmi les généraux dont les grandes guerres de la Révolution ont illustré le nom et dont la gloire subsistera dans la postérité, Desaix mérite une place à part. Outre l'habileté militaire et la brillante valeur, sa vie, qui ne se prolongea point au-delà des années de la jeunesse, présente un caractère d'élévation et de pureté singulier et presque unique à l'époque où il a vécu. Au milieu des passions politiques qui égaraient tous les esprits, parmi le désordre des opinions et l'oubli presque universel de la justice et de l'humanité; il n'eut jamais un autre mobile que l'amour de la patrie, et d'autre ambition que de la bien servir. En lisant tous les détails qui viennent d'être réunis par M. le comte Beker, il semble que dans l'histoire des glorieuses et terribles années où la France fut défendue contre l'invasion étrangère, Desaix apparaisse sous l'aspect que Voltaire a voulu

Digitized by Google

donner au vertueux Mornay pendant les guerres de la Ligue. La comparaison d'Aréthuse,

..... Son onde fortunée
Roule au sein furieux d'Amphitrite étonnée
Un cristal toujours pur et des flots toujours clairs,
Que jamais ne corrompt l'amertume des mers,

se présente à la pensée lorsqu'on voit combien cette âme héroïque avait d'élévation et de noblesse, combien de modestie et de désintéressement, combien de douceur et de sympathie.

M. le comte Beker, neveu et fils adoptif du général Beker qui épousa la sœur de Desaix, a rempli un pieux devoir, en rendant hommage à une mémoire déjà consacrée; il a puisé, dans les manuscrits et les correspondances dont il a hérité, des témoignages qui jettent un jour nouveau sur le caractère de Desaix et sur les événements où il a pris part.

De son travail accompli avec soin et discernement est sorti un livre rempli d'intérêt; les récits sont scrupuleusement exacts, l'appréciation des hommes et des circonstances est impartiale; on voit avec détail et avec preuves combien la France doit de reconnaissance et d'hommages à ses armées et à ses généraux, et comment le gouvernement conventionnel rendait leur tâche difficile, comment il accroissait les dangers de la patrie. La sagesse des opinions est en harmonie avec le bon goût du style. Mais l'attrait de cette lecture tient surtout aux détails personnels, à la peinture du caractère de Desaix, à l'expression de ses pensées intimes. Plusieurs lettres écrites à sa sœur ou à sa mère sont naturellement encadrées dans le récit; c'est là surtout que se révèle la simplicité, on pourrait dire la naïveté avec laquelle il exprimait les plus nobles sentiments.

Pour rendre compte d'une biographie historique, on ne saurait mieux faire que d'en présenter le sommaire et l'extrait. L'abrégé donnera ainsi le désir de lire le livre tout entier; le lecteur voudra chercher les détails qui donnent au tableau la couleur et la vie que ne peut avoir l'esquisse.

Louis-Charles-Antoine Desaix de Veygoux naquit le 17 août 1768, au château d'Ayat, près de Riom en Auvergne, chez son grand-père maternel le comte de Beaufranchet. Son père appartenait à la bonne et ancienne noblesse de sa province, mais n'avait qu'une modique fortune. Il habitait un petit manoir féodal dans la région montueuse qui s'étend au nord-ouest de la ville de Riom. C'est dans ce castel de Veygoux, dont son père portait le nom pour se distinguer des autres branches de sa famille, que Desaix passa son enfance. En 1776, il entra à l'école militaire d'Effiat, où, selon les intentions du fondateur, des

Digitized by Google

bourses étaient réservées pour douze élèves choisis dans les familles nobles d'Auvergne. Il y passa sept ans, puis entra, sous le nom de chevalier de Veygoux, dans le régiment de Bretagne, avec le grade de sous-lieutenant. Pendant qu'il était en garnison à Briançon, puis à Huningue, il se montra avide d'étude et d'instruction, surtout pour tout ce qui se rapportait à l'art militaire; dans cette même pensée, il parcourut la frontière, les Alpes et le Jura. Lorsque survint la Révolution, les officiers du régiment de Bretagne furent presque tous favorables aux idées de réforme et de liberté. Bien peu allèrent grossir les rangs de l'émigration. Le chevalier de Veygoux, avec conviction, mais sans trop de vivacité, partageait les opinions et les espérances que suscitait ce premier élan patriotique. Tout modéré qu'était son caractère, quelle que fût sa modestie et sa douceur, il était plus qu'un autre capable d'illusion; il croyait volontiers à la sincérité des discours, à la supériorité d'intelligence des orateurs; son imagination se complaisait à tout ce qui lui semblait noble, généreux, désintéressé; les pensées de vaillance et de gloire remplissaient aussi son âme sans la troubler par l'exaltation. Hormis pour accomplir son devoir, il vivait peu dans la réalité.

Telle devint de plus en plus l'inpiration de sa conduite; l'émigration continuait. Presque tous les membres de la famille Desaix, ses parents, les gentilshommes de sa province avaient successivement quitté le service militaire pour aller à l'étranger se réunir sous les ordres des princes. Les instances du frère aîné de Desaix ne purent le décider à imiter son exemple. Il était alors à Strasbourg, où le régiment de Bretagne n'avait à ce moment d'autre emploi que de réprimer les tumultes populaires ou les séditions de soldats; tristes conséquences de la fermentation des esprits, de la lutte des opinions, de l'anéantissement de l'autorité et des imprévoyantes mesures de l'assemblée devenue souveraine. Ces désordres affligeaient le jeune officier; il comprenait la nécessité de s'y opposer, mais conservait la même confiance dans les institutions de liberté où s'essayait la France. Il vivait à Strasbourg avec des amis de M. de Lafayette et d'honorables partisans du régime constitutionnel. M. de Dietrich, maire de la ville, était le centre de cette société. Le colonel Mathieu Dumas, qui avait reçu une mission extraordinaire pour la répression des troubles de l'Alsace, prit pour aide-de-camp le sous-lieutenant Veygoux. En quittant cet emploi temporaire, il se sentit découragé et attristé de tout ce qu'il voyait d'indiscipline dans l'armée, de démence dans les opinions populaires. Sa famille, sa mère elle-même lui témoignaient une sorte de blâme et de froideur. Une de ses parentes alla jusqu'à le menacer de lui envoyer une quenouille, comme cela se pratiquait pour les gentilshommes qui refusaient d'émigrer. C'était méconnaître l'élévation et

Digitized by Google

la fierté de son caractère. Dégoûté du service de police imposé à la force armée, il venait de demander et d'obtenir la place de commissaire des guerres; en cette qualité il était retourné en Auvergne. Exaspéré de l'accueil qu'il y recevait, une lettre que son frère aîné adressait à sa mère acheva de la décider. — « Il peut venir, écrivait l'émigré; on avait de grandes préventions contre lui; on ne voulait pas le recevoir; je suis parvenu à dissiper ces préventions ». — « A aucun prix je n'émigrerai, dit-il; je ne veux pas servir contre mon pays. Je ne quitterai point l'armée; et j'y aurai de l'avancement ». — Il rentra donc dans le service actif, comme lieutenant dans son régiment de Bretagne, qui était devenu le 46e de ligne.

C'était au commencement de 1792. La guerre était certaine; Desaix avait retrouvé son enthousiasme patriotique, son activité militaire, ses espérances de gloire. Peu après, sur la recommandation du général Mathieu Dumas, il devint aide-de-camp du prince Victor de Broglie, chef de l'état-major du maréchal Lukner, alors chargé du commandement de l'armée du Rhin. Une conformité d'opinion et de caractère rapprochait le général et l'aide-de-camp. Le prince de Broglie était dévoué à la monarchie constitutionnelle; son père le maréchal de Broglie et ses frères avaient émigré; il apportait un zèle dévoué à rétablir la discipline, à former des troupes capables de bien défendre le territoire. Il eut encore à lutter contre le désordre que propageaient, parmi les soldats et la population, les jacobins de Strasbourg. Son énergie et sa sévérité à réprimer la sédition lui valaient la haine de ces hommes, qui bientôt allaient souiller la Révolution par leurs sanguinaires excès. Ils transmettaient à leurs frères et amis de Paris des dénonciations que Robespierre ou Fabre d'Eglantine faisaient retentir à la tribune des Jacobins. L'aide-de-camp avait l'honneur d'y être impliqué avec son général et Dietrich.

La guerre commença; dès la première rencontre Desaix eut son cheval blessé, et fit de sa main un prisonnier; sa réputation de bravoure fut établie dans l'armée. Lorsque arriva la nouvelle du 10 août, le général de Broglie remit entre les mains du duc de Biron, qui maintenant commandait cette armée, une protestation contre l'acte de l'assemblée législative; en suspendant le Roi, elle avait, disait-il, excédé son pouvoir et violé la constitution. Cette déclaration fut dénoncée à Carnot, commissaire de l'assemblée. Le capitaine Cafarelli, Desaix qui venait de recevoir ce grade et l'adjudant de Briche, avaient adhéré à la démarche de leur général; tous furent aussitôt destitués par le représentant.

Desaix allait retrouver son général à Bourbonne; la municipalité d'une petite commune des Vosges le mit en arrestation, s'empara de ses papiers, glorieuse d'avoir saisi un complice de La Fayette, Bro-

Digitized by Google

glie et Dietrich; il passa deux mois en prison. Grâce aux témoignages des généraux Custine, Biron et Berruyer, il fut remis en liberté, car on n'avait trouvé dans son portefeuille que des correspondances relatives au service; il retourna à Strasbourg, et sur la recommandation de Custine, Carnot le nomma adjoint à l'état-major de l'armée du Rhin. Pendant son emprisonnement, de grands faits de guerre avaient été accomplis; l'armée prussienne s'était retirée après Valmy, la bataille de Jemmapes avait été gagnée et la Belgique envahie. Le général Custine avait pris Mayence, passé le Rhin, puis, après avoir occupé Francfort, avait été obligé de se retirer et de défendre la rive gauche. Desaix se fit bientôt remarquer par sa bravoure et son intelligence. A ce moment commença une série de revers pour les armées françaises, Dumouriez fut vaincu à Nervinde, la Belgiqne fut évacuée, les Autrichiens assiégèrent et prirent Condé et Valenciennes, l'armée enfermée à Mayence fut réduite à capituler.

Tandis que la France était menacée d'une invasion étrangère, elle était en proie à toutes les horreurs de la Révolution; le Roi avait péri sur l'échafaud; le tribunal révolutionnaire avait été institué, les Girondins, tardifs et derniers défenseurs de la liberté et de l'humanité, vaincus au 31 mai, étaient envoyés au supplice; la Reine était indignement livrée aux bourreaux; Custine et Houchard, pour prix de leur courage et de leur dévouement, étaient condamnés par le tribunal révolutionnaire; les émigrés faits prisonniers étaient fusillés; la république se couvrait de prisons où étaient entassés des milliers de suspects; la mère et la sœur de Desaix étaient détenues pendant qu'il se dévouait à la défense du territoire national.

Ce dévouement, cette préoccupation active des dangers dont la France était menacée, ne laissaient point à Desaix, ni à ses compagnons d'armes, le loisir de voir et de juger ce qui se passait dans cette patrie à laquelle ils se sacrifiaient. Devant eux était l'ennemi qu'ils voulaient repousser et vaincre, ils ne regardaient pas en arrière les crimes que commettait la tyrannie qui pesait sur la France. Le désordre du gouvernement révolutionnaire; le changement continuel de généraux; les commandants des armées assujétis aux volontés des commissaires de la convention, troublés par leurs méfiances, menacés par leurs dénonciations; l'administration militaire confiée à des hommes incapables ou sans probité qui laissaient l'armée dans le dénûment : tant de circonstances funestes ne décourageaient pas le patriotisme et l'ardeur des officiers de la république; l'ambition ne se mêlait pas encore aux sentiments désintéressés qui les animaient. Les plus distingués d'entre eux redoutaient l'avancement qui les eût exposés à une responsabilité politique. Desaix, Kléber, Gouvion Saint-Cyr, consentaient à se charger de toute opération difficile ou hasardeuse,

Digitized by Google

mais ils refusaient les grades qui leur étaient offerts, et qui les auraient mis en relation directe avec les représentants en mission.

Pendant les derniers mois de 1793 la guerre fut seulement défensive; les armées françaises ne pouvaient pas y trouver cette gloire qui vient en récompense aux victoires décisives, aux grands résultats, aux invasions soudaines; mais préserver l'Alsace et les Vosges de l'invasion des armées autrichiennes et prussiennes qui manœuvraient de concert sur la rive gauche du Rhin, était une tâche pleine de difficultés et de dangers. Desaix se fit un grand honneur pendant cette rude campagne, l'armée lui dut plus d'une fois son salut; son coup-d'œil, sa bravoure, son activité, rétablirent des affaires désespérées. De concert avec son ami Gouvion Saint-Cyr, il était devenu le guide des mouvements de l'armée du Rhin placée pendant plusieurs mois sous les ordres de généraux incapables, jusqu'au moment où Pichegru fut appelé à la commander. Desaix était alors, bien malgré lui, devenu général de division, avant vingt-cinq ans. — Il annonçait cette promotion à sa sœur. — « Je commande l'avant-garde, c'est bien de l'ouvrage pour ton frère que tu sais bien jeune et pas très-expérimenté; j'espère qu'avec un zèle sans borne, beaucoup de bravoure et la faveur de la fortune, je réussirai à faire triompher les armes de la république; tu ne saurais croire combien j'en ai le désir. »

La fin de cette campagne fut heureuse, les armées du Rhin et de la Moselle firent leur jonction, et sous le commandement de Hoche, la victoire du Geisberg eut pour résultat la retraite des Autrichiens qui repassèrent le Rhin, et des Prussiens qui se replièrent sous Mayence. Desaix se distingua beaucoup dans les diverses affaires qui signalèrent ce retour de la victoire sous les drapeaux français.

Pendant qu'il se dévouait ainsi au service de la patrie, et qu'il était estimé et honoré de toute l'armée, sa mère et sa sœur étaient mises en prison par les jacobins d'Auvergne. Étonné et scandalisé de sa promotion à un grade supérieur, le comité révolutionnaire de Riom écrivit au comité de salut public qu'apparemment on avait ignoré que le citoyen Desaix avait deux frères et quinze parents émigrés. Les dénonciateurs ajoutaient qu'ayant une fortune très-modique, il pourrait se laisser séduire par l'or de Pitt et Cobourg. Carnot se souvenait de l'avoir vu aide-de-camp de Victor de Broglie et ami de Dietrich; Billaud Varennes était crédule à une denonciation portée contre un officier noble. Desaix fut suspendu; Pichegru répondit que c'était le meilleur de ses généraux, et demanda qu'il lui fut laissé; Saint-Just lui-même, qui était en mission à cette armée, fut de cet avis. Mais les autorités de Strasbourg, irritées contre Desaix, qui s'était refusé à exécuter leurs ordres de rigueur contre les paysans d'Alsace accusés d'avoir bien accueilli les Autrichiens, envoyèrent leurs agents pour

Digitized by Google

l'arrêter. Sa division entière se révolte, chassa les commissaires qui venaient le saisir, et déclara aux représentants du peuple qu'elle voulait conserver son général : ni la suspension, ni l'arrestation ne furent exécutées.

Pichegru fut alors appelé au commandement de l'armée du Nord, et Desaix se trouva sous les ordres du général Michaud. Dans chacun de ses rapports officiels il parla de la valeur et de l'intelligence de son lieutenant; il avait une telle idée de ses talents qu'il voulut résigner son commandement, et désigna Desaix pour lui succéder; l'armée semblait aussi le demander pour chef. Il était si aimé des soldats, il était avec eux dans de tels rapports à la fois d'autorité et de fraternité, qu'il pouvait dire : « Je battrai les ennemis tant que je serai aimé de mes soldats. »

L'armée du Rhin avait été fort diminuée, afin de porter toute l'activité de la guerre sur la frontière du Nord. C'est dans cette campagne que fut remportée la victoire de Fleurus et que la Belgique fut reconquise. En Alsace, la guerre avait repris un caractère défensif : elle ne comportait pas moins de courage, d'activité et de tactique, mais elle avait moins d'éclat. La réputation de Desaix ne cessait pourtant pas de s'accroître. Cette armée avait tout le mérite de la patience et de la discipline au milieu des privations les plus inouïes. La disette qui désolait la France se faisait sentir plus cruellement encore sur les bords du Rhin; jamais l'administration militaire n'avait été dans une pareille détresse. Cette déplorable situation se prolongea jusqu'à l'été de 1795.

Pichegru, après avoir conquis la Hollande, avait été replacé à la tête de l'armée du Rhin; la paix venait d'être conclue avec l'Espagne et la Prusse. Pendant les négociations où l'Autriche aurait pu être comprise, une sorte d'armistice avait presque suspendu les mouvements des armées. Toutefois, le Comité de Salut public était résolu de continuer la guerre; il espérait obtenir de grands résultats, et ne traiter avec le cabinet de Vienne qu'en lui imposant de dures conditions, après de glorieuses victoires.

Les hostilités recommencèrent au mois de septembre 1795. Le gouvernement avait ordonné aux deux armées de Jourdan et de Pichegru de passer le Rhin; mais ces armées, qui devaient envahir l'Allemagne, n'avaient ni approvisionnements, ni munitions; elles manquaient surtout de chevaux pour les charrois et même pour la cavalerie; c'était contre l'avis des généraux que cette campagne était entreprise. Elle tarda peu à avoir un mauvais succès : la déroute d'une des divisions de Pichegru détermina la retraite des deux armées; bientôt, le siége de Mayence fut levé, après que les lignes françaises eurent été forcées. Desaix, parmi cette mauvaise fortune, sut encore se distinguer,

Digitized by Google

arrêter parfois les progrès de l'ennemi et prévenir de plus grands désastres. Une suspension d'armes termina cette malheureuse campagne.

A cette époque, le général Pichegru avait déjà des intelligences avec le prince de Condé et lui donnait l'espérance d'une contre-révolution qu'accomplirait l'armée. Soit que le Directoire eût conçu quelques soupçons, soit qu'il fût mécontent de l'inertie qu'il apportait dans son commandement, il fut rappelé; Desaix se trouva chargé de le remplacer provisoirement, en attendant le général Moreau. Au mois de juin 1796, lorsque déjà avait commencé la série des victoires du général Bonaparte en Italie, les armées de Jourdan et de Moreau eurent à tenter de nouveau la grande entreprise qui avait échoué l'année précédente; elles devaient, en suivant le cours du Danube, s'avancer dans la Bavière et la Bohême, et marcher sur Vienne. Le passage du Rhin était devenu une opération difficile; les Autrichiens occupaient en force la rive droite, de Manheim à Huningue. Ce fut Desaix qui prépara cette importante manœuvre. Les combinaisons qu'il avait conçues furent exécutées avec une telle précision que pas un bateau ne fut perdu; les soldats avaient tant d'ardeur, qu'à peine débarqués, ils escaladèrent et emportèrent les redoutes du fort de Kehl, qui, étant tombé au pouvoir des Français, rendait facile le passage de toute l'armée. Jamais victoire si importante n'avait coûté si peu de monde. Tel fut le commencement de cette campagne célèbre, où l'armée du général Moreau, après avoir combattu et vaincu presque chaque jour l'archiduc Charles, pénétra en Bavière jusqu'au Lech. Desaix commandait l'aile gauche, et il n'y eut pas un des bulletins où son nom ne fût glorieusement répété. — Mais cette double invasion, qui n'était point dirigée par un seul et même général, où les deux armées n'agissaient point de concert et n'étaient pas en communication, laissa à l'archiduc la facilité de porter toutes ses forces contre Jourdan, qui avançait par la rive gauche du Danube. L'armée du Sambre-et-Meuse, après avoir perdu la bataille de Würtzbourg, fut contrainte à se retirer précipitamment sur le Rhin. L'armée de Rhin, ainsi engagée au centre de l'Allemagne, se trouvait débordée et séparée de la frontière par l'archiduc victorieux; elle eut à revenir sur ses pas. Cette retraite, qui fit la renommée militaire du général Moreau, grandit aussi le nom du commandant de l'aile gauche. L'armée française, en parvenant au bord du Rhin, ramenait des prisonniers, des canons et des drapeaux enlevés à l'ennemi qui la poursuivait et qui s'efforçait de rendre son retour impossible.

Les Français ne conservaient plus, sur la rive droite, que le fort de Kehl; Desaix fut chargé de le défendre. Les fortifications étaient en ruines, il les répara en toute hâte et entoura l'enceinte de redoutes; ce fut sous l'abri imparfait de ces remparts, qu'assiégé par l'armée

Digitized by Google

autrichienne, il résista pendant plus de deux mois, au grand étonnement de l'Europe entière, qui ne comprenait pas comment l'archiduc Charles employait son génie et les forces de l'Autriche devant une bicoque, tandis que le général Bonaparte achevait la conquête de l'Italie. Au mois de janvier 1797, Desaix put encore conclure la plus honorable capitulation; la garnison se retira sans autre condition que de livrer le fort, en ne laissant ni canons, ni munitions.

Au mois d'avril, l'armée française passa de nouveau le Rhin. Cette opération, plus difficile et plus périlleuse que l'année précédente, fut encore conçue et préparée par Desaix, qui commanda l'armée pendant quelque temps. Cette fois, le succès, qui, en 1796, avait été obtenu par des dispositions habiles et prudentes, fut emporté audacieusement et de vive force. Le passage fut une bataille gagnée, et tout l'honneur en revint à Desaix, qui fut grièvement blessé. Sa victoire, son courage, son talent militaire lui valurent les hommages publics du Directoire et des deux conseils législatifs. Trois jours après ce passage, arriva la nouvelle de l'armistice de Léoben, conclu par le général Bonaparte, lorsque l'armée d'Italie s'avançait déjà sur la route de Vienne.

Desaix passa trois mois à Strasbourg, avant que sa blessure fût guérie, entouré de témoignages d'attachement et d'admiration. Les généraux autrichiens profitaient de l'armistice pour lui rendre visite, et pour montrer à leur ennemi redouté toute la considération qu'ils avaient pour son caractère et son mérite.

Cependant, les triomphes de l'armée d'Italie, les immenses résultats obtenus en deux campagnes, la position souveraine prise par le général Bonaparte, ses proclamations retentissantes avaient exercé une vive action sur Desaix. Jusqu'alors il avait paru inspiré par un patriotisme noble, pur, par un entier dévoûment à la défense du pays et par un sentiment exalté du devoir militaire; mais il était aussi homme d'imagination; il aimait la gloire; son âme ardente s'était éprise d'enthousiasme pour un grand homme. Incapable d'aucun sentiment d'orgueil et d'envie, sans espérance de l'égaler, il songeait à s'attacher à sa destinée et à ses desseins.

Dès lors la guerre changea de caractère. Les généraux ne furent plus seulement des serviteurs dévoués de la patrie; l'ambition, l'avancement, l'importance de position devinrent le mobile de leur ardeur guerrière. Leur espoir se porta vers les récompenses qu'ils cherchaient à mériter.

A la fin de juillet 1797, Desaix se fit donner une mission auprès du général Bonaparte; il venait réclamer, au nom de l'armée du Rhin, que les contributions de guerre qui l'année précédente avaient été consenties par les divers états de la Souabe et par la Bavière fussent maintenues par les traités dont la négociation était commencée.

Digitized by Google

Il voyagea lentement, étudiant avec soin la Suisse et les Alpes qu'il traversait. Lorsqu'il arriva à Milan, le général Bonaparte fit mettre à l'ordre de l'armée : « Le brave général Desaix est venu voir l'armée d'Italie. » Les entretiens du vainqueur de l'Italie exercèrent sur Desaix une séduction que la gloire avait déjà commencée. Nul ne savait donner autant de prestige et de persuasion au langage familier de la conversation; il savait dire à chacun ce qui pouvait lui plaire, le convaincre ou l'étonner: le dégagé de son esprit, l'évidence de son bon sens, l'aveu inattendu de la vérité, la rapidité avec laquelle il parcourait tout le clavier des pensées humaines éblouissaient et charmaient quiconque il voulait amener à lui.

Desaix passa plusieurs semaines à cet état-major où le général Bonaparte réunissait autour de lui les savants, les littérateurs et tous les hommes distingués du nord de l'Italie. Il jouissait d'un loisir si bien employé, cherchant toujours à augmenter ses connaissances, à donner aliment à ses réflexions. Il visitait les bibliothèques, les ateliers, les musées. Puis il parcourait les champs de bataille de la glorieuse guerre d'Italie. Son intimité avec le grand capitaine amenait de jour en jour une confiance plus entière. Bonaparte lui racontait sa vie passée, lui expliquait ses projets d'avenir, les chances qu'il aurait à saisir, ses idées sur le gouvernement de la France; il prévoyait que le moment n'était pas venu de les réaliser; alors il songeait à l'expédition d'Egypte et à ce qu'il aurait de grand à accomplir dans l'Orient. Il confiait à Desaix, qu'il avait emmené avec lui à Passeriano, les difficultés ou les progrès de la négociation, et lui donnait l'idée d'un génie politique du même ordre que son génie guerrier.

A ce moment advint le 18 fructidor. Ce coup d'état du Directoire n'était nullement entré dans les combinaisons du général Bonaparte, et dérangeait même les projets dont il était question autour de lui. Desaix retourna à l'armée du Rhin et s'y trouva menacé d'une destitution, par ce retour aux opinions et aux procédés révolutionnaires. Ainsi que Moreau, il avait eu connaissance des pièces saisies dans un fourgon autrichien, qui prouvaient les relations de Pichegru avec le prince de Condé. Cette intrigue n'avait eu aucun résultat; Pichegru n'avait pas commencé l'exécution des trahisons qu'il méditait. Le gouvernement, ayant tout au plus des soupçons, l'avait retiré de son commandement et le tenait en disgrâce et en méfiance. Moreau, Desaix et Reynier pensèrent qu'il était inutile de dénoncer leur ancien général et d'exposer l'armée à une inquisition de police. Après le 18 fructidor, Moreau, craignant de se trouver compromis, envoya les pièces au Directoire et nomma les généraux qui, comme lui, les avaient lues. En outre, Desaix était resté en relation et en correspondance avec le général Mathieu Dumas, un des députés fruc-

Digitized by Google

idolisée. C'en était assez pour qu'on se montrât sévère envers lui; sa gloire militaire ne l'aurait peut-être pas préservé. L'amitié déclarée du général Bonaparte fut plus efficace pour le sauver. Le commandement de l'aile gauche de l'armée du Rhin, maintenant placée sous les ordres du général Augereau, lui fut confié. Mais la paix de Campo-Formio changea bientôt sa destination.

Aussitôt après la signature du traité, le Directoire ordonna, par un arrêté solennel, qu'une armée serait rassemblée sur les côtes de l'Océan et prendrait le nom d'armée d'Angleterre. Le citoyen Bonaparte était nommé général en chef et le citoyen Desaix devait provisoirement la commander. Il témoigna toute sa reconnaissance au Directoire qui avait ainsi placé son nom près de celui du vainqueur de l'Italie: — «Il n'y a rien que je craigne d'entreprendre sous ses ordres.»

Le général Bonaparte arriva à Paris au mois de décembre 1797. Il se déroba autant que cela était possible aux hommages et aux fêtes; semblant fuir les applaudissements et la popularité. Dans ses entretiens il ne se montrait pas occupé de la politique. Sa société habituelle se composait de quelques généraux distingués et des savants. Il voyait bien que le gouvernement directorial, déjà décrié, n'était pas destiné à une longue durée et flottait au gré des circonstances révolutionnaires. Depuis ses victoires, il pensait que le pouvoir devait prochainement lui appartenir; dans l'intime confiance qu'il avait pour Desaix, il lui en parlait et l'engageait même à sonder l'opinion des autres généraux; mais il reconnaissait que le moment n'était pas encore venu; une mutuelle méfiance régnait entre le Directoire et lui.

Le projet d'une descente en Angleterre n'avait rien de réel. Une inspection rapide des ports de l'Océan confirma le général Bonaparte dans la pensée qu'une telle entreprise n'était pas exécutable ou demandait des préparatifs fort au-dessus de la puissance et des ressources du gouvernement; mais il était à propos de sauver les apparences pendant quelque temps : Desaix fut chargé de presser avec son activité accoutumée les constructions navales et les approvisionnements. Le Directoire ne tarda point à reconnaître l'impossibilité du succès; après de longues incertitudes, après avoir repoussé longtemps les vastes et aventureux projets du général Bonaparte, il consentit à remettre entre ses mains, à livrer à sa fortune les forces de terre et de mer de la France. C'était un sacrifice difficile à faire, lors même que le gouvernement y voyait l'avantage d'éloigner le général, dont l'ambition menaçait la république révolutionnaire.

Desaix fut rappelé et chargé de prendre le commandement d'une division ainsi que d'une flottille qui se trouvaient à Civita-Vecchia. Selon les instructions qu'il reçut il traversa lentement le nord de

Digitized by Google

l'Italie, comme s'il eût voyagé par simple curiosité; se montrant occupé des arts, tandis qu'il reconnaissait quelles troupes et quels approvisionnements il pouvait diriger sur le point de son embarquement. Pendant plus d'un mois il se tint à Rome, d'où le Directoire venait d'enlever le Pape pour fonder une parodie de république romaine. C'était là aussi que se trouvait Monge, occupé aux préparatifs scientifiques de la grande expédition, c'est-à-dire à enlever du Vatican les caractères grecs, arabes, hébraïques et à rassembler des protes ou des interprètes.

Cependant le secret était fidèlement gardé. Personne ne se doutait du but de l'entreprise; en France et en Europe on faisait des suppositions diverses : quelque vaste expédition contre l'Angleterre, un rassemblement de forces à Cadix, une attaque d'Alger ou de Tunis : les généraux, les savants, les hommes de lettres, les artistes, toute la jeunesse studieuse n'en avaient pas une moindre ardeur à être enrôlés pour prendre part aux aventures de cette croisade vers l'inconnu.

Il n'en était pas ainsi de l'armée d'Italie; de graves séditions y éclatèrent: Desaix et Gouvion Saint-Cyr que le Directoire envoya à Rome, parvinrent à rétablir la discipline; il fut possible de prendre une division pour l'embarquer à Civita-Vecchia où avaient été réunis de nombreux bâtiments de transport. Enfin, le 17 mai 1798, le général Bonaparte mit à la voile et sortit de la rade de Toulon avec l'escadre et le gros de l'armée. Sept jours après, le convoi de Civita-Vecchia leva l'ancre. Il ne put rallier l'escadre au cap Corse, comme on l'avait espéré, et le général rejoignit Desaix devant Malte, où il croisait depuis vingt-quatre heures en l'attendant. Le Grand-Maître, après trois jours de négociation, rendit sans combat la ville et l'île entière.

Sans être rencontrée par l'escadre de Nelson, l'expédition française arriva devant Alexandrie le 1er juillet. La ville fut emportée d'assaut par une poignée de soldats, avant que l'armée fut débarquée; elle descendit sans obstacle et se dirigea bientôt vers le Caire. Desaix commanda l'avant-garde, mission de grande confiance, lorsque le théâtre de la guerre, les obstacles, les dangers, les ressources, les effets du climat, les routes, le sol même étaient inconnus. La température était brûlante; on marchait la nuit. La route suivait la lisière du désert; les puits avaient été comblés. Les soldats mouraient de soif; les officiers se décourageaient. On vit des généraux briser leur épée avec désespoir. Desaix conservait une expression de fermeté et de calme; son commandement et son exemple maintenaient la discipline et relevaient les esprits. Les souffrances cessèrent lorsque l'armée atteignit les bords du Nil. L'avant-garde eut à soutenir le rude choc de la cavalerie des Mamlouks qui ne pouvaient entamer les carrés d'infanterie et le rempart des baïonnettes.

Digitized by Google

Le 21 juillet la division Desaix fut encore attaquée la première à la bataille des Pyramides; l'effort du combat porta sur l'avant-garde et sur la division du général Reynier. Cette victoire livra le Caire à l'armée française; Ibrahim-Bey se retira vers le désert de Syrie; l'autre chef des Mamlouks, Mourad-Bey, remonta la vallée du Nil. Après quelque séjour au Caire, le général en chef y laissa une partie de son armée sous le commandement de Desaix, et poursuivit Ibrahim dans la direction qu'il avait prise.

Ce fut à ce moment que l'escadre française fut détruite à Aboukir par Nelson. Tout espoir de retour demeura fermé à l'armée française. Le général Bonaparte venait de disperser l'armée d'Ibrahim et de le rejeter dans le désert, lorsqu'il apprit cette funeste nouvelle. Il avait pu la prévoir, elle ne le troubla point. Établir une domination ferme et une administration régulière en Égypte; en faire la base d'opérations, le point de départ des grandes entreprises qu'il avait rêvées, telle continua à être sa pensée. Il revint au Caire, et, comme un souverain habile et sensé, s'occupa à gouverner le royaume qu'il venait de conquérir. Il établit des hôpitaux, des fonderies de canon, des manutentions; il institua des administrateurs indigènes, protégea les caravanes, se mit en relation avec le schérif de la Mecque; il ménagea et sembla même prêt à adopter la religion de Mahomet; il fonda l'Institut d'Égypte composé de tant de savants distingués qu'il avait séduits et emmenés, Monge, Berthollet, Fourrier, Geoffroy-Saint-Hilaire, Costaz; il écarta ainsi de l'esprit des généraux, des officiers et des soldats le découragement et le regret de la patrie : tous s'associèrent à la grande œuvre qu'il semblait entreprendre, prirent confiance en sa fortune et s'enorgueillirent de sa gloire.

Cependant l'armée française n'occupait encore que le Delta et la Basse-Égypte. Mourad-Bey était maître du Sayd et de l'Égypte moyenne, pays fertile et qui aurait pu être riche s'il n'eût pas été aux mains des barbares. Desaix fut chargé de remonter la vallée du Nil et d'en chasser les Mamlouks, dont la présence était une menace continuelle contre l'occupation française. « Nul n'était plus propre que Desaix à diriger une pareille opération; personne ne la désirait avec plus d'ardeur. Jeune, la guerre était sa passion : insatiable de gloire, il connaissait toute celle qui resterait attachée à la conquête des lieux dont le nom retentit dans l'histoire depuis vingt siècles. Au seul nom de Thèbes et de Philæ, son cœur palpitait d'impatience.» Ainsi parle de Desaix Napoléon dans les notes qu'il a dictées à Sainte-Hélène.

Desaix ne se trompait point dans cette espérance de gloire. La conquête de la Haute-Égypte est le plus beau souvenir attaché à son nom. Les obstacles qu'il rencontrait à chaque pas, les dangers qui se renouvelaient chaque jour, la témérité infatigable de Mourad-Bey toujours

Digitized by Google

vaincu et jamais découragé, le théâtre de la guerre porté à cent lieues du Caire sans autres ressources que celles d'un pays étranger à la civilisation, une population ennemie ou méfiante, un climat dévorant; telles étaient les difficultés et les misères de cette guerre. Desaix en triomphait par une inconcevable activité et une extrême prudence; adoré des soldats, il ne se bornait pas à maintenir la discipline, il donnait à l'administration des soins assidus et éclairés; s'occupant à prévenir ou à atténuer leurs privations, il les partageait lorsqu'elles étaient inévitables; respecté des habitants, ils le nommaient le sultan juste. Dans l'armée chacun le comparait à Bayard dont il avait la vaillance, la loyauté, le désintéressement, la franchise. Sa vie semblait l'accomplissement d'un idéal qu'il s'était proposé. Aux talents militaires, il joignait le goût de s'instruire, le désir d'augmenter et de varier ses connaissances.

Il s'était embarqué sur le Nil le 25 août, remontant le fleuve, tandis qu'une partie de ses troupes suivait la rive gauche. Après une première victoire remportée le 3 septembre, il continua jusqu'à Syout, ville principale du Sayd. Il lui fallut ensuite revenir sur ses pas pour combattre encore Mourad, qui s'était établi dans la fertile province du Fayoum arrosé par cette dérivation du Nil, qu'on nomme le canal de Joseph. La navigation y était pénible; sans cesse il était nécessaire de retirer les barques de la vase où elles s'embourbaient. L'Egypte n'avait pas encore vu de combat plus opiniâtre et plus meurtrier que dans la journée du 7 octobre, à Sediman. Les troupes de Mourad étaient six fois plus nombreuses que la petite armée de Desaix : il y eut un moment où une batterie rompit la ligne du carré que n'avaient pu entamer les charges des Mamlouks; emporter les canons à la baïonnette était le seul moyen de salut. Ce mouvement laissa les malheureux blessés à la merci des ennemis qui les massacrèrent, tandis que l'attaque de la batterie décidait la victoire; elle fut complète et dissipa l'armée de Mourad, qui encore une fois s'enfonça dans le désert avec ses Mamlouks. Le Fayoum, ce pays du lac Mœris, du labyrinthe et de la ville d'Arsinoë, était maintenant au pouvoir des Français.

Desaix en tira d'utiles ressources pour l'armée que le général Bonaparte préparait au Caire. Avant de tenter de nouveau la fortune, Desaix vint passer plusieurs jours avec lui et fut accueilli avec la plus haute distinction; puis ayant obtenu quelques renforts, il repartit pour achever la conquête de la Haute-Égypte et repoussa encore Mourad-Bey qui, recrutant toujours les populations fanatiques, se recomposait une armée autour de son noyau de Mamlouks. Desaix remonta le fleuve jusqu'à Girgé sans avoir à combattre; mais il rencontra de nouveau son infatigable adversaire à Samanhout, le 22 janvier 1799. Le courage désespéré de ces foules arabes et nubiennes, combattant

Digitized by Google

sous un saint étendard qui leur avait été envoyé de la Mecque, vint succomber devant les carrés d'infanterie française. Les Mamlouks n'attendirent même pas une charge de la cavalerie; la victoire fut décisive. L'armée continua sa route vers la Haute-Égypte; elle arriva le 24 janvier devant Dendera, l'antique Tentyris, et quand elle aperçut tout à coup ces ruines colossales, ces temples, ces portiques, ces colonnes, ces gigantesques statues, un sentiment d'admiration saisit les soldats; ils battaient des mains, chacun quittait son rang pour aller voir de plus près ces merveilleux monuments d'un peuple qui n'est plus et qui les a laissés comme témoignages au milieu du désert. Le même enthousiasme éclata lorsqu'ils arrivèrent le lendemain devant les ruines de Thèbes, la ville aux cent portes, et qu'ils virent sur la rive opposée les palais de Louqsor et de Karnak avec leurs obélisques, leurs longues avenues de sphinx, de lions ou de béliers taillés dans d'énormes blocs de granit. L'armée s'était dispersée parmi ces grands débris; depuis le général jusqu'au moindre fantassin, personne ne pouvait se remettre d'une telle impression d'étonnement et de respect.

On passa une journée entière dans cette métropole des ruines; puis on continua à remonter le cours du Nil, rencontrant chaque jour les débris des villes antiques et de leurs monuments. La chaleur était extrême; sous le tropique les soldats s'étaient accoutumés à supporter gaîment la fatigue et le dénuement; leurs vêtements étaient en lambeaux, leurs souliers étaient usés. Desaix arriva jusqu'à Syène, limite de l'ancienne Égypte, à deux cents lieues d'Alexandrie; il prit possession de l'île d'Éléphantine. L'armée allait entrer en Éthiopie; elle ne pouvait plus s'aider de la navigation du fleuve, il avait fallu laisser les barques qui ne pouvaient remonter les cataractes; ainsi Desaix aperçut seulement du rivage l'île de Philæ et les ruines qui subsistent encore dans ce lieu consacré par l'ancien culte d'Osiris.

Mourad-Bey s'était enfoncé dans la Nubie, mais sans cesse les tribus du désert, excitées par son influence, tentaient des attaques et des surprises; souvent il fallait combattre, et la surveillance devait être continue et vigilante; les généraux Davoust et Belliard se signalèrent dans cette guerre où la constance était aussi nécessaire et aussi glorieuse que le courage.

Enfin, après un dernier combat livré le 21 avril, il fut possible à Desaix de s'occuper du gouvernement et de l'administration du Sayd. Il s'établit à Keneh, où aboutissent les routes des caravanes et des hordes arabes qui viennent guerroyer en Égypte. Il négocia avec les cheiks des diverses tribus; il leur inspira à la fois la crainte et la confiance; les communications s'établirent et bientôt après, sans trouver nulle opposition, accueilli même avec une bienveillance hospitalière,

Digitized by Google

Desaix, traversant le désert avec une colonne de son armée, alla reconnaître le port de Cosseïr, sur la mer Rouge, pour y montrer le drapeau français salué avec soumission et respect par les populations arabes. La culture reprit son cours accoutumé dans la fertile vallée du Nil, les impôts furent perçus; le bon ordre fut maintenu sans rudesse et sans arbitraire; les savants et les artistes pouvaient parcourir le pays et rassembler les matériaux dont plus tard fut composé le grand ouvrage sur l'Égypte.

Cependant, le général Bonaparte avait vu se briser, devant les murs de Saint-Jean-d'Acre, les prodigieux desseins qu'il avait rêvés sur l'Orient. Au lieu de marcher à la conquête de Constantinople, il ramenait en Egypte une armée décimée par les maladies et par les inutiles assauts qu'elle avait tentés. D'ailleurs, il s'attendait à la prochaine descente d'une armée turque. Il avait à défendre l'Egypte contre une formidable attaque. Revenu au Caire, il demanda à Desaix des hommes et de l'argent, et le rappela au Caire.

Sans avoir eu le temps d'attendre la réunion de ses forces, il se hâta de combattre l'armée turque descendue à Aboukir. Le 25 juillet 1795, elle fut vaincue et entièrement détruite, en vue de l'escadre anglaise. Dès lors, il ne songea plus qu'à retourner en France, où l'appelaient les revers de nos armées et la détresse de la patrie, résultats du mauvais gouvernement directorial. Il revint au Caire pour quelques jours, afin de laisser ses instructions et ses ordres sur la conduite de l'armée et l'administration du pays après son départ. Kléber fut choisi pour lui succéder. Le général Bonaparte avait assurément, ainsi que l'armée entière, plus de confiance et d'affection pour Desaix; mais c'était à cause de cette préférence qu'il voulait l'associer à de plus grands desseins, à de plus hautes destinées. Il le savait sans ambition et sans envie, aimant uniquement la gloire et la France ; il lui avait inspiré une admiration dévouée. Bien longtemps après, il a écrit: « Desaix était l'officier le plus distingué de l'armée; actif, éclairé, capable à la fois de combiner une opération et de la conduire dans les détails d'exécution, il pouvait commander une armée comme une avant-garde. La nature lui avait assigné un rôle distingué, soit à la guerre, soit dans l'ordre civil. Il eût su gouverner une province aussi bien que la conquérir et la défendre. »

Le départ de Bonaparte fut précipité; il lui fut impossible de revoir et d'emmener Desaix, que de nouvelles attaques de Mourad avaient retenu dans le Sayd. Il lui envoya un sabre où étaient gravés les mots: «Conquête de la Haute-Egypte.» — « Elle est due, écrivait-il, à vos bonnes dispositions et à votre constance dans les fatigues; recevez, je vous prie, cette arme comme une preuve de mon estime et de la bonne amitié que je vous ai vouée. »

Dans une autre lettre, en expliquant les motifs de son départ, il

Digitized by Google

témoignait à Desaix le désir de le voir « revenir en France, où son dévouement et ses lumières lui seraient nécessaires. »

En même temps, le général Bonaparte écrivait à Kléber : — « L'intention du gouvernement est que le général Desaix parte pour l'Europe dans le courant de novembre, à moins d'événements majeurs. »

Desaix continua à établir le bon ordre et une administration régulière dans la Haute-Egypte. La répression des tentatives inutiles de Mourad avaient enfin découragé ce chef de Mamlouks et lui ôtaient les moyens de prolonger la guerre. Au mois d'octobre, Kléber rappela Desaix au Caire, pour lui donner le commandement d'une division destinée à s'opposer au grand-visir, qui s'avançait du côté de la Syrie avec une nouvelle armée turque.

Le départ du général Bonaparte avait consterné l'armée et irrité Kléber, naturellement opposant, indocile, et dont le génie, uniquement militaire, ne se montrait que dans la guerre active et aux jours du danger. Il désirait hautement l'abandon de l'Egypte et le retour de l'armée en France. Les tristes nouvelles qui en étaient arrivées, les revers de nos armées, le territoire de nouveau menacé par une coalition puissante, augmentaient le mal du pays parmi les généraux et les soldats. On savait même que telle avait été la pensée du général Bonaparte, et qu'il cherchait, avant son départ, à entamer une négociation avec le grand-visir, dont il n'avait pas attendu la réponse, tant lui paraissait urgent son retour en France.

Kléber avait renouvelé les mêmes propositions. Sir Sidney Smith, celui qui avait encouragé et soutenu la funeste résistance de Saint-Jean-d'Acre, se rendit auprès du grand-visir, et, prenant le titre de ministre plénipotentiaire de la Grande-Bretagne, il s'empara de la négociation. Ce fut lui qui répondit au général Kléber.

Le désir de quitter l'Égypte, qu'avait trop publiquement exprimé le chef de l'armée française, ne lui donnait pas une bonne position pour traiter; les nobles paroles qu'il répliqua au commodore anglais ne suffisaient point pour déguiser son empressement à revenir en France. Afin d'arriver plus promptement à conclusion, lui-même proposait de tenir les conférences à bord du *Tigre*, que commandait sir Sidney Smith, et annonçait qu'il choisissait pour plénipotentiaires le général Desaix et l'administrateur général des finances, Poussielgue. Desaix n'était point d'avis d'évacuer l'Égypte, il répugnait à se charger de cette négociation; d'ailleurs, puisqu'on n'avait plus à défendre ni à gouverner cette conquête de la France, il voulait retourner en Europe le plus tôt possible. Kléber, qui cherchait à ne point être seul responsable de cette grave détermination, insistait pour l'y associer; l'armée avait confiance dans un si honorable négociateur.

Desaix consentit; dès les premiers entretiens il reconnut qu'on ob-

Digitized by Google

tiendrait de meilleures conditions en ne se pressant point, et en commençant par repousser victorieusement l'agression des Turcs, ce qui était infaillible; l'impatience du général Kléber ne lui laissa point suivre ce sage conseil.

Vers la fin de décembre les conférences furent ouvertes à bord du *Tigre*, devant Damiette; elles se prolongèrent longtemps; Desaix était exigeant, il demandait que la possession de Malte fût garantie à la France; qu'on lui restituât les îles loniennes; que la Porte-Ottomane renonçât à son alliance avec la Russie et fît la paix avec le gouvernement français. Le bâtiment qui portait les négociateurs s'était rapproché des côtes de Syrie; pendant ce temps-là le fort d'El Arish fut surpris par les Turcs, qui massacrèrent la garnison. Mais rien ne pouvait modifier la résolution de Kléber, il voulait, presqu'à tout prix, le retour de l'armée en France; M. Poussielgue était de cet avis, et ne venait point en aide au général Desaix. Les plénipotentiaires débarquèrent à Gaza, pour se rendre au quartier général du grand-visir, à El Arisch. Il fallut leur envoyer une escorte française; l'armée turque était dans un état complet de désordre, affranchie de toute discipline, fanatiquement furieuse, enhardie par l'inaction du général Kléber; de sorte que tout Français, et presque tout Européen, était en péril d'être massacré.

La négociation était plus difficile avec les Turcs qu'avec sir Sidney Smith, qui néanmoins était encouragé à repousser les conditions demandées par Desaix, parce qu'il savait que Kléber ne les exigeait point. En effet, par de nouvelles instructions, il prescrivit aux plénipotentiaires de consentir à l'évacuation pure et simple, pourvu qu'elle eût la forme d'un traité et non point d'une capitulation. Enfin, sur son ordre précis, une convention fut rédigée en se contentant de cette apparence. Avant de se résoudre à signer, Desaix envoya un aide-de-camp au général en chef pour lui porter le projet des articles : « Allez, dit-il, de ma part, dire au général Kléber, qu'avant de mettre mon nom à ce traité, je veux qu'il lise ce qu'il nous fait faire, je ne signerai pas sans un ordre de lui. »

Kléber convoqua un conseil de guerre formé de neuf généraux; dans une délibération motivée, dictée et, pour ainsi dire, imposée par le général en chef, ils déclarèrent que la convention devait être conclue. Quelques généraux firent dire à Desaix que leur vote n'avait pas été libre, et qu'il pouvait refuser de signer. Voyant qu'ils n'avaient pas eu le cœur de refuser leur signature à un acte qu'ils désavouaient, Desaix s'écria : — « Peut-on compter sur ces gens-là; le sort en est jeté ! il n'y a pas de ma faute. »

Ce traité, qu'il trouvait honteux, n'avait pas même une garantie; sir Sidney Smith n'était point ministre plénipotentiaire, il n'avait

Digitized by Google

aucun pouvoir. Le gouvernement ottoman était seul engagé, et le retour de l'armée en France étant à la merci des Anglais, ils pouvaient s'y opposer et ne le point permettre. Il n'y avait pas déloyauté de la part de sir Sidney Smith. Il se hâta de tout disposer pour que l'armée pût être rembarquée; mais au moment où les négociations allaient s'ouvrir, un rapport où Kléber rendait compte au Directoire du départ du général Bonaparte, et témoignait avec amertume son chagrin et son découragement, avait été intercepté en mer. Ainsi le gouvernement anglais jugea que la situation de l'armée française en Égypte était complétement désespérée; au lieu d'envoyer des pouvoirs à sir Sidney Smith, il donna ordre à l'amiral Keith, commandant des forces navales dans la Méditerranée, de ne traiter qu'autant que l'armée française se rendrait prisonnière de guerre.

L'affliction de sir Sidney Smith fut vive et sincère; il voyait son honneur compromis, puisqu'il avait allégué des pouvoirs qui, contre son attente, lui étaient refusés; tout convaincu qu'il était de l'erreur où tombait son gouvernement en se flattant d'imposer à l'armée française de plus dures conditions, il lui fallut se soumettre à toute l'apparence d'un rôle déloyal. Kléber, dans sa confiance et son empressement, avait déjà livré plusieurs forteresses et laissé l'armée turque s'avancer. Ce fut alors qu'il se réveilla de son aveuglement, qu'il mit à l'ordre du jour la sommation insolente de l'amiral Keith; après avoir, dans sa confiance, diminué ses moyens de vaincre, il dispersa l'armée turque à Héliopolis, et reconquit l'Égypte, où les Anglais le forçaient à rester.

Dans cet intervalle Desaix s'était embarqué pour revenir en France, où il était d'autant plus empressé d'arriver qu'il venait d'apprendre le 18 brumaire et l'avénement du général Bonaparte au consulat. Il était monté avec Rapp et Savary, ses aides-de-camp et sa suite sur un bâtiment ragusain, frété au nom d'une maison de commerce du Havre. Le capitaine anglais du *Thesée* lui avait donné un sauf-conduit, promis par sir Sidney Smith. La traversée fut difficile. Les vents étaient contraires, la mer mauvaise, et il fallait éviter les croisières napolitaines. On relâcha d'abord à Coron, où le gouverneur turc accueillit avec hospitalité le général Desaix, qui avait aussi un sauf-conduit du grand-visir. Puis, forcé par la tempête de se refugier à la côte de Sicile près d'Agrigente, il y courut un danger plus menaçant que la tempête. Une population sauvage et fanatisée contre le nom français se précipita au rivage. Les passagers auraient été massacrés s'ils étaient descendus à terre; on tirait déjà des coups de fusil sur le navire.

Devant les îles d'Hyères, au moment de toucher la terre de France, une brume épaisse cacha la vue d'une frégate anglaise; le commissaire anglais qui, pour plus de précaution, avait été donné comme es-

Digitized by Google

corte au général Desaix, représenta vainement que le sauf-conduit avait été donné par l'ordre du commodore Sidney Smith, le capitaine de la frégate répondit que l'amiral Keith avait seul le pouvoir pour donner des passeports; aucune réclamation, aucune allégation du droit des gens ne furent écoutées. Desaix demanda à être conduit à Livourne, où se trouva l'amiral Keith. Il ne fut pas seulement admis à le voir. La réponse fut dure et discourtoise. Le général Desaix fut jeté pêle-mêle avec des soldats prisonniers de guerre, qui étaient entassés dans une prison. L'amiral, en raillerie de l'égalité française, lui fit dire que comme eux il aurait vingt sous par jour. — « J'ai traité, répondit-il, avec les Mamlouks, avec les Arabes du grand désert, avec les noirs du Darfour; ils respectent la parole donnée et n'insultent pas leurs prisonniers. Je suis avec mes soldats et ne me plains de rien que du manque de foi. »

Cette captivité dura trente jours. Enfin l'amiral Keith fit savoir que Sa Majesté britannique, à la considération de l'Empereur de Russie et du Grand-Seigneur, ses alliés, consentait à laisser exécuter les conditions du traité d'El Arich. Le 3 mai, Desaix arriva à Toulon. Ce fut là, pendant son séjour au lazaret, qu'il apprit tout ce qui s'était passé en France et en Europe depuis le 18 brumaire. Dès qu'il eut subi ce retard si long pour son impatience, il se hâta d'aller rejoindre le premier Consul. Traversant le Dauphiné et la Savoie, il descendit dans le val d'Aoste par le Petit-Saint-Bernard et arriva enfin auprès du premier consul, au quartier-général de Ceriolo, le 11 juin 1800.

Il fut reçu avec les témoignages les plus manifestes d'amitié et de haute distinction. Le général Bonaparte le montrait aux soldats, comme un gage assuré de la victoire. Ils passèrent la nuit dans un entretien où ils avaient tant à se dire. Desaix racontait ce qui s'était passé en Egypte, le découragement de l'armée, l'empressement aveugle de Kléber à la ramener en Europe, la malheureuse négociation d'El Arish, le soin qu'avait mis sir Sidney Smith à lui cacher les événements qui avaient changé entièrement la situation politique de la France; le peu de bonne foi avec laquelle il s'était donné comme plénipotentiaire sans être muni d'aucun pouvoir; la conduite grossière de l'amiral Keith. — Le premier Consul parlait de l'enthousiasme qu'avait excité son retour, du pouvoir suprême dont il disposait, de l'usage qu'il en avait déjà fait pour rétablir l'ordre intérieur et pour préparer la victoire, des immenses desseins qu'il avait pour l'avenir.

Une grande bataille allait se donner. L'armée française, venant de Milan et de Pavie, était arrivée dans la vaste plaine d'Alexandrie. Depuis que Gênes avait capitulé après la défense obstinée et glorieuse de Masséna, l'armée autrichienne avait quitté le littoral; passant l'Apennin, elle était venue se réunir au corps qui avait abandonné Turin, et s'était concentrée à Alexandrie.

Digitized by Google

C'est ce qu'ignorait le général Bonaparte. Il n'était pas assuré que les deux portions de l'armée autrichienne eussent opéré leur jonction. Il supposait que les divisions venant de Gênes n'étaient pas encore arrivées.

Il avait donné à Desaix le commandement des deux divisions Boudet et Monnier. Le 13 au soir, la veille de la bataille, il lui prescrivit de s'avancer sur la route de Gênes, croyant qu'il y rencontrerait les Autrichiens et préviendrait ainsi leur arrivée sur le champ de bataille.

Le 12 juin Desaix était déjà à quelques lieues dans la direction qui lui avait été donnée; rien ne lui annonçait la présence ni l'approche d'un corps autrichien, lorsqu'il crut entendre au loin du côté d'Alexandrie le bruit répété du canon. Il descendit de cheval et approchant son oreille de la terre, il écouta avec attention. Lorsqu'il eut acquis la certitude, il se décida à changer de direction et à marcher sur le canon.

La bataille avait commencé de grand matin. L'armée française, qui s'était avancée jusqu'à la Bormida, non loin d'Alexandrie, venait d'être repoussée après un combat meurtrier. Les deux divisions Victor et Lannes avaient été presqu'écrasées, en défendant les villages de Marengo et de Castel-Ceriolo. Le premier consul avait ordonné la retraite, et le général Mélas, tenant la bataille pour gagnée, était rentré à Alexandrie, laissant le général Zach suivre le mouvement rétrogade des vaincus.

Le général Bonaparte avait déjà envoyé ordonnance sur ordonnance au général Desaix pour lui mander de revenir, lorsqu'il vit arriver l'aide-de-camp Savary qui lui annonça que les divisions de Desaix s'approchaient à marche forcée. Le général les devança et trouva le premier Consul écoutant les avis des généraux, qui, pour la plupart, opinaient pour la retraite. Il voulut savoir la pensée de Desaix. Après avoir entendu les récits et regardé le champ de bataille, il tira sa montre et dit : — « Oui, la bataille est perdue; mais il n'est que trois heures, nous avons le temps d'en gagner une autre. »

Le premier Consul n'avait pas encore dit sa volonté; il ordonna de reprendre l'offensive. « C'est avoir fait trop de pas en arrière, disait-il en passant devant le front des régiments; le moment est venu de faire un pas décisif en avant. Soldats, souvenez-vous que mon habitude est de coucher sur le champ de bataille. »

Une longue colonne de grenadiers hongrois, suivie de la droite de l'armée autrichienne avait continué sa marche sans résistance, arrivant par la route qui va du village de Marengo à Saint-Juliano qu'occupaient encore les Français. Ce fut en avant de ce dernier village que Desaix porta les régiments d'infanterie de la division Boudet. Le premier Consul avait gardé, pour en disposer selon l'occasion, l'artillerie et la cavalerie réunies en masse. Desaix regarda comme néces-

Digitized by Google

saire que, tandis qu'il attaquait de front la tête de colonne des Autrichiens, une charge de cavalerie vint la prendre en flanc. Ce mouvement était tellement indiqué, qu'on a assuré que le général Kellermann l'exécuta avant même d'en avoir reçu l'ordre.

Desaix avait débouché avec le neuvième régiment d'infanterie légère, masqué jusqu'alors par une élévation du terrain couverte de vignes. L'attaque n'était pas encore entamée avec autant de vigueur qu'il aurait voulu; il s'en inquiétait et ne pouvait pas apercevoir distinctement, dans le lointain, le commencement de trouble et de désordre que la charge de cavalerie venait de causer dans la marche des Autrichiens. En cet instant, une balle vint le frapper au cœur; il tomba sans proférer une parole et sans qu'il pût, en mourant, concevoir une espérance assurée de la victoire.

A peine était-il expiré qu'elle fut décidée. Le général Kellermann avait coupé cette colonne, l'avait traversée par plusieurs charges successives; l'infanterie de Desaix la refoula et la mit en déroute. Le général Zach, chef de l'état-major autrichien, fut fait prisonnier avec trois mille grenadiers. L'armée autrichienne fut rejetée jusqu'à la Bormida. Le général Melas, qui s'était cru victorieux, signa la célèbre convention par laquelle l'Italie entière était évacuée par les Autrichiens.

Au moment où Desaix tomba, officiers et soldats, animés d'une douloureuse colère, encouragés par la perturbation que la cavalerie portait dans la colonne ennemie, avaient engagé vivement le combat, qui était d'abord devenu une mêlée. Personne n'avait songé à relever le corps du général qui léguait la victoire à l'armée française. La nuit était venue comme on combattait encore; les pillards s'étaient répandus sur le champ de bataille et avaient dépouillé les morts. Bien avant dans la soirée, Savary, aide-de-camp de Desaix, vint rechercher le corps de son général, parmi les cadavres qui couvraient cette place tant disputée quelques heures auparavant. Ses vêtements avaient été arrachés; mais il était facile de le reconnaître à ses cicatrices ainsi qu'à sa chevelure noire et abondante rattachée par un cordon. Un peloton de soldats vint chercher le corps, et, à la clarté des torches, ce triste convoi fut dirigé au quartier-général. Parmi ceux qui le suivaient, on remarquait deux jeunes noirs éthiopiens, que Desaix avait rachetés de l'esclavage, et qui, dans leur douleur sauvage, criaient un chant lugubre.

Les joies du triomphe de Marengo n'étouffèrent pas les regrets que la mort de Desaix répandit dans l'armée. Ceux qui avaient servi sous ses ordres racontaient son courage, sa fermeté, ses habiles combinaisons, la promptitude et la sûreté de son coup-d'œil. Ils disaient aussi quel soin et quel amour il avait pour les soldats, quelle humanité

Digitized by Google

pour les vaincus, quel esprit de justice et de bienveillance pour tous.

Le premier Consul ne manqua point à honorer la mémoire du compagnon d'armes qu'il estimait si haut, et qui avait contribué à changer une défaite en la plus merveilleuse victoire. Il parla, dans ses bulletins, de cette irréparable perte. Il prit pour aides-de-camp Rapp et Savary; une médaille fut frappée en l'honneur de Desaix et sa statue devait être érigée sur la place des Victoires; des cérémonies furent ordonnées; des oraisons funèbres furent prononcées. Un monument fut élevé par souscription sur la place Dauphine, à Paris.

Parmi tant de funèbres honneurs, aucun ne porte un plus grand caractère que le choix du lieu assigné pour sa sépulture. — « A tant de vertu et d'héroïsme, je veux décerner, disait Napoléon, un hommage tel qu'aucun homme ne l'a reçu. Le tombeau de Desaix aura les Alpes pour piédestal, et pour gardiens les religieux du Saint-Bernard. »

DE BARANTE,
de l'Académie française.

Digitized by Google

LITTÉRATURE.

WILLIAM HOGARTH,

OU

LONDRES IL Y A CENT ANS.

(Suite et fin*.)

(*Reproduction et traduction interdites.*)

IX.

LES COMBATS DE COQS. — SUITE DE LA VIE DE JOHNSON. — DÉBUTS DE GARRICK. — SCÈNE BOUFFONNE A DRURY-LANE.

La vie d'Hogarth, ses entretiens, le récit des luttes qu'il eut à subir en compagnie de plusieurs de ses amis, destinés comme lui à dépeindre ou à modifier leur siècle, nous ont laissé entrevoir un côté de la société au milieu de laquelle ils se sont fait jour. La description des premières œuvres de notre artiste, en nous signalant, comme dans une série de frontispices, les abus, les vices publics contre lesquels s'exerçaient les protestations des hommes avancés, a éclairé pour le lecteur la physionomie de l'Angleterre au milieu du siècle dix-huitième : c'est le principal objet de cette étude.

Ces résumés frappants, nul ne les a tracés avec plus de fermeté que

* Voir le présent volume, p. 74 et 420.

Digitized by Google

William Hogarth : un monde passé renaît dans ses œuvres, et l'on peut, en parcourant cette espèce de lanterne magique, remplir le cadre d'une sorte de *voyage posthume* à travers l'Angleterre d'autrefois.

Avec son profond sentiment de la vie réelle, de la critique, de l'action dramatique, Hogarth avait compris qu'en dehors des fictions de la poésie ou des traditions idéales du beau, l'art est en droit de se proposer une autre fin d'utilité, sous l'inspiration d'une philosophie appliquée à l'étude franche des vérités physiques. C'était chez lui une vocation de nature, éclose sous l'influence du protestantisme, destiné à préparer chez nous les débuts de l'école encyclopédique. Sur ce point, tous les écrivains anglais de ce siècle, d'Addison, de Swift et de Johnson, à Fielding, à Richardson et même à David Hume, sont accordés au diapason d'Hogarth. *Tom-Jones, Joseph Andrews, Clarisse Harlowe*, l'escortent ou lui succèdent, et le confirment : cette filiation de l'école anglaise avec notre peintre, n'est pas moins incontestable que celle de l'abbé Prévost, de Diderot, puis d'Auguste Lafontaine, de Picard, d'Etienne, et de leurs émules de l'époque impériale, avec Smolett, Shéridan, Goldsmith et Richardson.

Grâce à la fécondité de son talent, Hogarth parvint de bonne heure à une position enviable. Redouté des fripons et des sots, aimé du peuple qu'il instruisait, recherché des hommes distingués, il vint s'établir à Leicester-Fields, dans une jolie maison où il accueillait ses nombreux visiteurs avec une dignité mêlée d'une certaine morgue assez fréquente parmi les élus du génie artisans de leur fortune. Il donnait souvent à dîner, procédé excellent pour voir du monde sans rendre des visites, et pour égayer le repas dans un logis sans enfants : Jane Thornhill ne lui en avait pas donné. Gai par boutades, caustique sans aigreur, William apportait à table de si profondes distractions, que, vers la fin du repas, il lui arrivait de se lever de table, de tourner autour de sa chaise, puis, machinalement, de se rasseoir et de se remetttre à manger de tout. Heureux les estomacs complices de ces distractions-là !

Dans sa situation nouvelle, Hogarth resta ce qu'il avait été; naïvement soumis à la sincérité de ses impressions. Pauvre et sans influence, il avait peint les parias de Londres : devenu riche, il connut les riches et dirigea contre eux les traits de son burin. Son œuvre eût-elle été complète, s'il n'avait fait servir les classes élevées de contre-épreuves, de contrôle à ses révélations sur la phalange prolétaire?

Nous le suivrons sur ce nouveau terrain, où sa verve nous a ménagé de nouveaux spectacles.

Vers 1740, Thomas Sherlock écrivait à un Parisien : « Venez en Angleterre, ne fût-ce que pour voir *une élection*, et *un combat de coqs*. Il

Digitized by Google

y a dans ces deux scènes un esprit d'anarchie et de confusion qu'on ne peut décrire et dont vos compatriotes ne sauraient se former une idée. »

Hogarth a retracé deux scènes de ce genre; nous les dépeindrons d'après lui. Autour d'une arène peu spacieuse s'entassaient en foule les curieux et les parieurs. Aux deux bouts du cirque se tenaient les maîtres des coqs. Les spectateurs du premier rang portaient ceux du second et du troisième sur leurs épaules : on se cramponnait aux perruques qui volaient pêle-mêle avec les chapeaux; les enjeux circulaient, on ne distinguait plus ses poches de celles de son voisin; chacun jetait en gage sa bourse, sa montre, son épée, les regards s'allumaient; on criait; on se démenait; c'était une frénésie. Au plafond étaient accrochés des paniers où l'on suspendait en l'air les parieurs insolvables qui avaient risqué plus qu'ils ne possédaient. Confisqués, mis en sûreté, ils s'associaient encore au combat, et jetaient leurs vêtements pour derniers enjeux.

Là se heurtaient les plus hauts seigneurs avec les vauriens déguenillés de la cité : Hogarth nous montre le duc d'Albemarle, président des pairs d'Angleterre, avec des jockeys, des filous et des preneurs de rats. Un autre lord, revêtu de sa plaque et du grand cordon, porte un menuisier à cheval sur ses épaules, et retombe sur un boucher, qui pousse contre la barrière un quaker, dont la perruque ronde va tomber sur les coqs. Tandis qu'un marquis français qui proteste en gesticulant, répand sa tabatière dans les yeux d'un barbier, un chien fort à son aise, les pattes sur le rebord de la barrière, contemple le combat d'un œil tendre en tirant la langue : il porte aux lutteurs emplumés un autre genre d'intérêt.

Ce chien, placé là pour divertir Garrick, contribua à la vogue de l'estampe, parce qu'il faisait allusion à une aventure récente que nous raconterons en reprenant les choses de très-haut, et sans craindre l'effet de la plus énorme digression.

Un matin, six mois auparavant, Samuel Johnson, qu'on ne voyait plus guère, car ses opinions d'un torysme exalté l'avaient un peu éloigné du peintre favori des whigs, entra chez lui profondément ému.

Embelli par la prospérité, Johnson était alors d'une laideur permise : sa peau tendue par l'embonpoint de la santé avait pris quelque transparence, et les cicatrices de ses maladies de jeunesse disparaissaient à demi sous les faces de la perruque. Un costume noir, un peu large et très-propre, rehaussait la haute stature de l'écrivain qui le portait avec dignité; sa physionomie, peu sympathique au premier abord, à raison d'un tic devenu fréquent et d'un clignement d'œil causé par la myopie, portait cependant l'empreinte de la loyauté

Digitized by Google

jointe à un naturel sévère. Laconique comme les gens qui vivent en eux-mêmes, froid comme ceux qui ont souffert, sardonique et résigné comme ceux qui connaissent les hommes; modéré dans ses allures, en personnage habitué à attendre, et tranquille comme la volonté, Johnson entre deux âges était bien mieux qu'en sa jeunesse. L'art qui couronne ses élus, la lutte qui les sanctifie, la passion qui les exalte avaient mis sur son front blanc et ridé cette invisible auréole qu'on devine sans la voir et qui aux yeux même des indifférents tire de la foule les créatures d'élite. Au premier aspect chacun devine que cet inconnu n'est pas semblable à tout le monde, et l'on se dit : — *Voilà quelqu'un.*

Riche, il ne l'était pas, il ne le fut jamais. Ce tory convaincu, ce défenseur obstiné de l'aristocratie ne courait pas à la fortune : whig et même radical par ses mœurs, il ne prisait que la considération méritée, et il l'avait lentement acquise. Plusieurs brochures politiques, renforcées d'une philosophie religieuse très-austère, l'avaient signalé; la publication d'un recueil périodique, *the Rambler* (le rôdeur), avait concentré sur lui l'attention. Comme il l'avait prédit jadis, il était devenu la loi vivante, il résumait le dogme du torysme; *le Rôdeur* était consulté comme une sorte d'évangile : succès lent à établir, mais durable comme ceux qui sont fondés sur la suprématie de la raison et ne font point appel aux passions de circonstance.

En ce moment, l'Angleterre attendait de son érudition éminente le monument destiné à consacrer son langage, à le fixer, à lui donner une valeur classique et à en recueillir le trésor jusque-là dispersé. Depuis près de six ans, Johnson, enfermé dans un bureau avec sept copistes, placés sous sa direction, travaillait à créer *le Dictionnaire de la langue anglaise,* entreprise défrayée par un libraire, au prix vraiment modeste de mille cinq cent soixante-quinze livres sterling (trente-neuf mille trois cent soixante-quinze francs).

C'est surtout à cet ouvrage, le meilleur des dictionnaires connus, que Johnson est redevable de l'immortalité. Admirable pour les définitions, profond dans ses recherches, mordant et hardi quant à la partie critique, il n'a jamais été dépassé, et l'auteur eut la gloire de ne rien laisser à faire après lui. Il sut même, dans un ouvrage de cette nature, flétrir les vices contemporains et garder la piquante saveur de la polémique. C'est ainsi qu'au mot *pension,* il écrivit : « En Angleterre, on appelle *pension* un salaire donné à un valet politique pour trahir sa patrie. »

La droiture a de ces illusions. Les whigs, sur qui tombait ce coup, ne le lui pardonnèrent pas, et lorsque depuis il accepta lui-même, à titre de pension, trois cents livres de Georges II, on laisse à penser si Churchill et les autres eurent un beau texte à commenter aux dépens du philologue...

Digitized by Google

Depuis la mort de Richard Savage dont il avait écrit la vie si amère et si aventureuse, Johnson s'était retiré de la compagnie de ses anciens camarades. Entraîné par la nature de son talent vers les régions plus élevées de la société, il préférait encore la solitude au bruit, et le repos à la distraction, étant capable de s'enfermer pour ne rien faire en toute sécurité, avec la certitude de n'être point dérangé. Ce penchant à la réclusion explique seul la singulière inopportunité de la visite dont il honorait William Hogarth.

Il avait appris *la veille*, que son ami, que son élève chéri, David Garrick, était sur le point de débuter à Londres, au théâtre de Drury-Lane, et il accourait pour supplier le peintre de l'aider à faire renoncer leur ami à une si funeste résolution.

— D'où sortez-vous! s'écria William; dans quel nid de quakers et d'ultrà conformistes êtes-vous enfoui, pour ignorer que David est comédien de profession depuis plus d'une année? sa résolution n'a pas eu de confidents. Un jour il a disparu, et peu de temps après nous avons appris, qu'engagé dans une troupe ambulante, il avait paru avec éclat à Ipswich. Depuis lors, il a parcouru nos provinces et il arrive à Londres, précédé d'une certaine réputation. C'est demain que son avenir doit se décider, et vous irez l'applaudir.

Johnson s'en défendit énergiquement et débita contre la profession d'acteur, à peu près les mêmes arguments qu'autrefois Garrick opposait aux goûts favoris de John Hoaldy, dont il rappela le souvenir.

— A l'égard de ce dernier, reprit William, David avait raison; mais ce qui était vrai pour l'un ne l'est pas pour l'autre. Rien, à mon sens, ne démontre mieux l'irrésistible vocation de Garrick, que ses principes bien avérés sur ce point. Pour moi, cher Johnson, je suis heureux de voir enfin ce jeune homme arriver au port, après avoir trouvé l'emploi de ses facultés et d'un génie évident pour nous, sans objet jusque-là.

Mais le puritain Johnson, loin de se rendre à ces arguments, ne tarissait point sur les inconvénients moraux et religieux de la profession de comédien. — S'il en est ainsi, répliqua William, s'il faut mépriser Shakspeare, Dryden et tant d'autres, car il est peu estimable de représenter des pièces, l'art qui les produit pour être représentées n'est qu'une coupable séduction. Le scrupuleux Johnson lui-même, auteur d'*Irène*, est le plus répréhensible de tous, puisqu'il transgresse ses principes absolus.

En dépit de ce raisonnement, Johnson établit des distinctions, subtilisa, se fâcha, se radoucit, se désola, et finit par jurer qu'il ne reverrait point Garrick. Ce dernier débuta le surlendemain et excita un enthousiasme jusqu'alors sans exemple. Ce fut une fête pour ses amis présents à cette solennelle épreuve. — Vous et moi, lui dit après la

Digitized by Google

représentation le révérend John Hoaldy, nous devons nos carrières à ces petites soirées dramatiques du Wauxhall où vous m'avez guéri du théâtre.

— En gagnant votre mal, répondait Garrick : j'ai pris votre place et vous venez de débuter par procuration.

Quant à Hogarth, il était radieux : reprenant tour à tour les passages les plus brillants du rôle de Garrick, il s'efforçait de les déclamer de même, et sa mémoire infirme trahissait sa bonne volonté. Garrick, encore en costume, le tira à part pour lui dire à voix basse :

— Et Johnson?...

— Vous l'apprivoiserez, s'il vous entend jamais : Orphée a produit de plus grands prodiges sur les hôtes des bois et même sur les chênes; mais j'ai toujours supposé que le jour où ils s'inclinèrent, il faisait grand vent. Au moins, cher Garrick, êtes-vous heureux?

— Oui, je le suis.... comme le jour où la voix de lord Granville a pour la première fois fait retentir au parlement le nom de Johnson ; comme le jour où le roi Georges entouré de sa cour a complimenté le peintre de *the Rake's Progress*. Maintenant, je me sens votre frère et ma vie a un but; car je nourris de grands projets.

Et Garrick développa l'étendue de ses desseins. Depuis le règne de Charles II, Shakspeare était oublié. Dryden n'avait eu à la scène qu'un éclat passager; le goût des pièces futiles ou licencieuses, introduit par les Jacobites, s'était perpétué sous les Brunswick. — C'est de l'acteur que dépend le succès, ajouta Garrick, et c'est lui qu'on vient voir. Je veux réformer la scène, créer une troupe nouvelle et user de ma vogue pour relever les chefs-d'œuvre dédaignés du génie national. Enfin, je prétends moraliser la classe des artistes, aussi bien que l'art par eux soutenu, et forcer le préjugé qui nous atteint à s'effacer.

Ces plans furent accomplis. Devenu très-riche, car il a laissé trois millions et demi, Garrick épousa la plus belle actrice de son temps, la signora Violetti, et sa maison devint le rendez-vous de la bonne compagnie. Dryden, Shakspeare reprirent faveur; David joua les rôles du prince de la scène pendant quarante années, avec un succès croissant, et c'est de lui que date véritablement l'immense popularité de ce grand homme.

En quittant Hogarth, David l'assura qu'il saurait fléchir l'austérité de Samuel Johnson.

Garrick avait retrouvé dans les cartons de Drury-Lane la tragédie d'*Irène*, manuscrit enfoui depuis dix ans; il l'avait lu; l'œuvre lui ayant semblé viable, il résolut de la représenter. Johnson, comme il l'avait prévu, n'eut pas le courage de résister au désir d'assister à sa pièce, et Hogarth se disait avec raison : — S'il voit jouer Garrick, il se jettera dans ses bras.

Digitized by Google

Il en fut ainsi; l'ouvrage était faible; mais l'acteur fut sublime et le succès incontesté. Eperdu, ravi, stupéfait, pleurant d'admiration, Johnson dit à Garrick : — Ce sera le plus grand succès de votre carrière; car vous ne ferez jamais réussir une pièce plus froide.

Le digne Samuel Johnson dérogea donc, en un seul point, à ses convictions austères en avouant que l'on pouvait, sans déshonneur, se faire comédien, à la condition d'être David Garrick. Mais Hogarth, l'éternellement réel, lui démontra sans peine que cette conclusion n'avait pas le sens commun.

Il peut paraître difficile de saisir une connexion quelconque entre ce récit, essentiellement lié à la biographie de nos personnages, et la description de ceux qui figurent dans le *cock-pit* d'Hogarth, parmi lesquels se prélasse, comme nous l'avons dit, un gros chien placé là pour divertir Garrick en lui retraçant certain souvenir. Cependant la déduction est simple, comme la digression a été forcée; car l'anecdote a pour théâtre Drury-Lane, un soir que l'illustre tragédien représentait *le Roi Lear*.

C'était quelques mois après ses débuts : profondément ému de la douleur du roi Léar qui, penché sur le corps de sa fille Cordélia, exhalait d'une voix baignée de larmes les derniers accents de sa douleur mortelle, l'auditoire haletant était suspendu aux lèvres de Garrick. Rien de plus pathétique, de plus navrant que cette péripétie; la salle entière attentive observait un silence interrompu çà et là par des sanglots étouffés. — Cordélia! Cordélia! s'écriait l'acteur; sa voix était si douce! tous les dons qui font le charme d'une femme accomplie, elle les possédait....

A ces mots, sa douleur redouble; agenouillé devant ces restes chéris, il poursuit en se tournant vers le parterre : — J'ai vu le jour où je les aurais.... j'ai vu.... j'ai vu....

La voix lui manque; ses yeux restent fixés sur un point; son visage se décompose; le masque tragique tombe, et Garrick ne peut arrêter un éclat de rire presque convulsif. L'excès du désespoir produit de ces sortes d'effets; on admira, et d'autant plus que le roi Léar cachant son visage était retombé sur l'épaule de Cordélia. En se relevant, il reprit : — J'ai vu.... j'ai vu.... Mais ses regards se portent encore sur le parterre et l'accès de gaîté, d'autant plus impossible à vaincre qu'il est plus intempestif, s'empare de lui de nouveau. A ses côtés, Kent, le duc d'Albany, les courtisans cherchent la cause de l'incident, la trouvent, et les voilà tous saisis d'un fou rire inconcevable. Au premier rang du parterre, il y avait un boucher fort connu de chacun, car il était marguillier de sa paroisse : il avait amené son chien qui, habitué à s'asseoir près de son maître, avait pris place sur la banquette, puis s'était levé, avait posé ses pattes de devant sur le rebord

Digitized by Google

de l'orchestre, et là, tenant la tête droite, il contemplait les acteurs avec la gravité d'un critique. Comme il faisait très-chaud, le boucher ôtant sa vaste perruque poudrée à frimats, l'avait campée sur la tête de son chien. L'attitude de ce spectateur, le contraste de la scène, où se dénouait un drame lugubre, avec la salle où se pavanait un dogue coiffé de la perruque d'un marguillier, donnaient lieu à une parodie si bouffonne, que Garrick saisi par une hilarité invincible, cessa de se contenir quand il la vit partagée par les autres acteurs.

Cordélia seule ne voyait rien et restait morte sur un sopha. A la fin, elle s'étonne, se soulève, entr'ouvre la paupière et jette un coup d'œil sur la salle. Le dogue était à quatre pas...

Elle retombe étendue, mais elle étouffe; enfin, près d'éclater, elle se lève, et d'un second regard, enveloppe à la fois le boucher satisfait, qui, sans rien comprendre s'essuie le front, et le chien qui, soulevant la perruque avec son museau, se met tranquillement à bâiller. A cette vue, Cordélia, sur qui l'on pleurait depuis une demi-heure et dont la résurrection venait de causer une vive surprise, devient pourpre, perd contenance et s'abandonne à un accès de fou rire qu'elle ne peut surmonter. Elle s'échappe enfin, fait quelques pas en se tenant les côtés, et déclame par intervalles : — *The majesty of England... The guallant Albany... Thought old Kent...* Bref, elle s'enfuit dans la coulisse. Le public, hors d'état de concevoir ce dénoûment inattendu, est alors mis au courant par Garrick et le vieux Kent : lâchant la bride à leur hilarité, ils désignent du doigt le boucher ébahi, à côté de son chien qui se détourne vers la foule avec dignité. Le rideau tomba au milieu des huées et des hurras de l'auditoire.

Au spectacle suivant, le souvenir de cette bouffonnerie troubla les acteurs, le public, et il fallut suspendre les représentations du *Roi Lear*.

Cet incident nous apprend qu'à Londres le parterre était assis à une époque où l'on s'y tenait encore debout en France; nous y trouvons aussi un curieux indice du sans-gêne avec lequel on venait au théâtre, et des progrès de l'étiquette en Angleterre sous la monarchie constitutionnelle. On s'établissait avec son chien dans un théâtre royal, on s'y déshabillait et un dogue y servait de tête à perruque. Aujourd'hui, l'on n'est admis qu'en habit noir et dans la tenue la plus sévère. J'ai vu, l'an passé, un Français arrêté au contrôle pour une cravate bleu de ciel, qu'il fut obligé de remplacer par son mouchoir de poche en toile blanche, et un employé se saisir du chapeau d'une dame pour le déposer au vestiaire. L'habit bleu, le pantalon de fantaisie sont prohibés, et si l'on n'a que des gants de couleur, il faut entrer les mains nues.

Digitized by Google

X.

CARICATURES POLITIQUES. — QUERELLE D'HOGARTH AVEC WILKES ET CHURCHILL. — L'ANALYSE DE LA BEAUTÉ. — COMMENT L'ON VOTAIT AUTREFOIS ET COMMENT L'ON VOTE AUJOURD'HUI. — LE DRAME ÉLECTORAL VERS 1750.

Dans un pays régi par des institutions constitutionnelles et partagé en deux camps, n'appartenir à aucun parti, c'est le propre des hommes de génie et des sots. Toutefois, il existe entre eux cette différence entre mille, que les premiers subissent leur isolement avec amertume, déplorant d'y être plongés par l'inflexibilité de leur pensée, tandis que les seconds se targuent du dédain qu'ils inspirent. Rester inférieur aux idées de son temps, s'élever au-dessus des sentiments ou des passions contemporaines, voilà deux conditions fâcheuses, quand l'ordre social est fondé au profit d'un certain *milieu* qui réduit l'ambition à transiger entre divers principes.

Ces époques de dextérité pratique excluent nécessairement des positions dominantes la nullité absolue comme la supériorité incomprise, et parfois donnent à la ferme persévérance des grands esprits l'apparence de la versatilité. Les partis se meuvent, varient, tourbillonnent, et l'homme qui les contemple immuable comme une étoile fixe, leur paraît être un satellite qui se déplace et tourne.

C'est ainsi que nous avons vu Johnson, le sévère tory, le défenseur du principe de l'autorité, entrer en conjonction fortuite avec ceux qui luttaient contre elle : nous verrons de même, à la fin de sa carrière, William Hogarth, le peintre des whigs, procédant en sens contraire, continuer son opposition aux dépens des whigs et aiguiser des flèches ramassées par les torys. Il s'attaquait aux mêmes scandales, aux mêmes vices, aux mêmes abus du pouvoir; seulement, les whigs avaient hérité de la puissance, ainsi que des traditions de leurs prédécesseurs, et Hogarth resté vrai, resté philosophe et moraliste, résistait à l'entraînement du parti. Pour le suivre à travers la seconde phase précédemment annoncée de sa carrière, retraçons en peu de mots les circonstances au milieu desquelles il pénètra dans l'arène politique.

Délivrés du parti jacobite après l'échauffourée de Culloden, les whigs, déjà corrompus et enrichis de faveurs sous Walpole, parvinrent avec William Pitt au faîte de la puissance. Despotes à leur tour, impopulaires hors de Westminster-Hall, ils tombaient à leur tour sous la coulpe d'Hogarth. Depuis la fin du règne de Georges II, mort en 1760, Pitt, adoptant une méthode de conciliation, avait fait des avances aux torys et rallié à la maison de Hanovre consolidée les chefs des plus grandes familles. Allié lui-même aux Granville, Pitt, arbitre d'un

Digitized by Google

parti populaire autrefois, qui maintenant se subdivisait en trois fractions représentées par les maisons de Devonshire, de Richemond, de Grafton, de Hertfort, de Newcastle, et de Bedford dont le chef symbolisait un groupe d'hommes dissolus, énergiques, pleins de talent et conciliés par de splendides emplois, Pitt, soutenu par l'éclat de victoires sur le Continent, achetées à grands frais et dont il s'obstinait à poursuivre le cours, écrasait d'impôts l'Angleterre et arrachait au Parlement d'énormes subsides. Le peuple commençait à se sentir trop pauvre pour payer sa gloire.

C'est dans ces circonstances que la France, l'Espagne et Naples, poussées à bout par les entreprises du ministre, se liguèrent, sous l'influence de M. de Choiseul, et signèrent le *Pacte de famille*. Georges III fut effrayé; le peuple protesta contre cette politique aventureuse et dominatrice, et la popularité de Pitt chancela. Fatigués de ses allures hautaines, ses collègues eux-mêmes l'abandonnaient : il fut remplacé par lord Bute, qui tomba devant l'opposition de Pitt et de ses adhérents; puis par lord Granville, et Pitt combattit contre son beau-frère avec un acharnement singulier. Naguère, pour se défendre, lord Bute avait créé un recueil, le *Briton*; un membre du Parlement dévoué à Pitt, sir John Wilkes, audacieux et mordant, publia le *North-Briton*, rédigé avec une violence inouïe.

Cette lutte fit noircir beaucoup de papier et donna lieu à d'actives polémiques; les pamphlets abondèrent, et bientôt, pour allécher les lecteurs, pour raviver les scandales, auteurs et libraires appelèrent à leur aide les dessinateurs. Alors une sorte de délire politique s'empara des graveurs divisés en deux camps ; ce fut une pluie de caricatures : chacun en rit et l'on ne s'inquiéta guère.

Mais il en fut tout autrement quand on apprit que William Hogarth, pénétrant dans la lice, se disposait à lancer une suite de gravures politiques. Ses ouvrages avaient inspiré une si formidable idée de son talent, qu'il fut considéré d'avance comme le fléau du parti qu'il combattrait.

Wilkes s'émut le premier, étant très-maigre et inquiet par tempérament. C'était un ancien ami de William, et leurs relations avaient été intimes, voici à quelle occasion. Un beau jour Hogarth, qui ne savait ni *a* ni *b*, ne s'avisa-t-il pas de devenir auteur? Lui, l'homme de la nature, il voulut fixer les règles du goût, déduire la mathématique de l'idéal, enfin rechercher l'essence et le principe du Beau. C'est ainsi qu'il a composé l'ouvrage si connu sous le titre de : L'*Analyse de la beauté*, où il découvre et prouve, par une foule d'arguments, que le principe du Beau consiste dans la ligne serpentine (à peu près la forme de l'S plus allongée); c'est là ce qu'il dénomme la *ligne de beauté*. Plus fier de cette trouvaille que de ses plus beaux tableaux, il

Digitized by Google

s'est représenté plusieurs fois lui-même devant son chevalet, tenant à la main pinceaux et palette, pour charbonner un S du haut en bas d'une grande toile vide. Il lui manquait un travers, il ne lui manque plus rien.

Hogarth n'écrivait pas, il lui fallut des interprètes : Benjamin Hoaldy rédigea, sous sa direction, jusqu'au neuvième chapitre; Ralph continua; mais aussi têtu, aussi tranchant qu'Hogarth, il discutait sans cesse; ils se quittaient furieux et rien n'avançait. Wilkes s'occupa quelque temps du travail qui finit par être présentable, grâce aux corrections du docteur Morell, et à Townsley qui revit la préface.

On peut juger de la clarté du livre par l'empressement que les Allemands apportèrent à le traduire, et de son originalité par sa vogue passagère en Italie, où il fut translaté en Toscan... de Livourne, à l'usage des théoriciens encroûtés du pays.

Néanmoins, Walpole en dit du bien, le *Monthly-review* lui fut favorable, et lady Luxboroug *surprise agréablement*, pardonne à l'auteur « de n'avoir pas su déterminer au juste *le degré d'obliquité* qui constitue le parangon de la beauté. »

Nous partageons l'opinion de lord Orford, qui, sans approuver le but de l'ouvrage, y reconnaît une foule d'observations fortes et d'idées ingénieuses.

Lors donc qu'Hogarth annonça le dessein de faire de la politique sur cuivre, Wilkes s'alarma, devinant que le peintre, dédaigneux des partis, s'informerait peu si l'influence anti-libérale s'appelait Whig ou Tory, et serait contre les plus forts. Des pourparlers s'engagèrent, William avoua son projet de mettre en scène, Temple, Pitt et quelques autres, ajoutant que Wilkes, sec comme une lame de scie, était indiqué à côté de Churchill, rond comme un tonneau.

A la suite de nouvelles démarches, Hogarth consentit à supprimer Wilkes et Churchill; mais le premier répondit que « peu sensible à ce qui le concernait personnellement, il le serait au ridicule dont on frapperait ses amis, et qu'il les vengerait de toute son encre. »

La guerre était déclarée; la première estampe, *the Times*, parut, et le samedi suivant le *North-Briton* inséra la plus violente satire contre le peintre du Roi, car Hogarth était revêtu de cet emploi depuis la démission de M. Thornhill, neveu, suivant les uns, fils, suivant d'autres, de sir James Thornhill. La seconde hypothèse a acquis plus de créance; néanmoins, il n'est pas question de cet artiste dans l'histoire de William, et mistress Hogarth est constamment représentée comme l'unique enfant de sir James. Ce fils était-il trop jeune? était-il en Italie à l'époque du mariage de sa sœur? Quoi qu'il en soit, il vécut obscur; je n'ai rencontré aucun de ses ouvrages, et les biographes qui le citent paraissent avoir ignoré son prénom, laissé en blanc dans les documents que j'ai recueillis.

Digitized by Google

Dans l'estampe en question, M. Pitt, monté sur des échasses, met le feu au globe terrestre qui sert d'enseigne à un cabaret; il a une meule au cou, sur laquelle on lit : 3,000 *l. per annum*, allusion à la pension de M. Pitt, poids qui le fait chanceler. L'incendie se propage, un Hollandais en rit de bon cœur, le grand Frédéric joue du violon, et Catherine de Russie se retire avec une cassette sous le bras, tandis que la France et l'Espagne échangent des compliments. Dans une variante, l'auteur représenta Pitt sous les traits odieux de Henri VIII.

Peu de temps après, Wilkes fut déféré au Parlement, arrêté, conduit à la Tour, et Hogarth revint à lui. Il publia son portrait, louche et fort laid à la vérité, dans les accessoires duquel il plaça le n° 45 du *North-Briton*, brûlé par le bourreau; une plume, une écritoire, ainsi que le bonnet de la liberté. Reproduit avec sa maigreur idéale, Wilkes disait : — Je deviens de jour en jour plus ressemblant...

Wilkes était alors l'idole de la popularité : quatre mille exemplaires furent enlevés en quarante-huit heures, et l'éditeur fut obligé de faire rouler la presse huit jours et autant de nuits pour satisfaire à l'avidité du public. La condamnation du tribun avait donné lieu à une grosse émeute.

Cette réparation ne désarma point Churchill, qui écrivit contre Hogarth une virulente épître : le peintre riposta sur-le-champ. Prenant un cuivre où il avait gravé, en 1749, son propre portrait avec celui de *Trump*, son chien favori, il effaça la figure principale, et représenta Churchill sous la figure d'un ours buvant un pot de porter, et armé d'une massue noueuse chargée de légendes insultantes. A terre, on voit un livre de Churchill qu'une souris a voulu grignotter; mais étouffée par un aliment si indigeste, elle est tombée morte sur la couverture. Au premier plan, *Trump, le chien d'Hogarth*, une patte sur la brochure écrite contre son maître, et l'autre soulevée, arrose avec dignité l'épître de Churchill. La liste des souscripteurs au *North-Briton* est à demi couverte par un tronc pour les pauvres.

Churchill répliqua et Wilkes rentra en lice. Alors Hogarth, indigné, se représenta sous le costume d'un charlatan qui, tenant d'une main une longe, et de l'autre un martinet, exerce à danser un menuet politique Churchill, sous la figure d'un ours avec un chapeau galonné, et Wilkes sous celle d'un singe à califourchon sur le manche d'un houssoir; lord Temple leur joue du violon.

Cette guerre ne finit pas là; mais il nous suffit d'avoir une idée de la caricature politique à cette époque, du goût populaire et de l'âpreté des partis aux débuts du règne de Georges III.

Du reste notre artiste, le long de son œuvre, est prodigue de ces saillies un peu brutales, si goûtées des Anglais, même de nos jours, et d'ordinaire il les dirige contre les grands. C'est Georges II, coiffé

Digitized by Google

d'un bonnet garni de grelots; c'est le comte de Peterborough chassé à coups de pied par la Cuzzoni. Dans la sanglante satire intitulée : *Cruauté, Superstition* et *Fanatisme,* qui a pour théâtre une église; à côté des scènes les plus mélodramatiques, on remarquera le tronc des pauvres figuré par *une souricière.* — Ce tronc est un piége tendu à la crédulité des âmes charitables par la rapacité du clergé anglican.

Il entremêle ainsi le plaisant au sévère : on conserve à l'église de l'hospice des Enfants-Trouvés un tableau de *Moïse recueilli par la fille de Pharaon,* où William a eu soin de donner à l'enfant abandonné une grande ressemblance avec la princesse : pour mieux indiquer son intention, le sourire d'un courtisan et les chuchottements d'une Éthiopienne retracent clairement les soupçons dont la vertu de leur maîtresse est l'objet. — Joli frontispice à placer sur l'autel des Enfants-Trouvés, dans la prévoyance de fréquentes allusions...

Faut-il parler de cet épisode si bouffon des comédiennes ambulantes, tant de fois imité, où figure tout l'Olympe en déshabillé dans une grange! Junon, sur une bouteille, raccommode ses bas immortels; Diane sortant des trous de sa chemise comme du sein des nuages, apparaît vêtue... d'un croissant sur le front; Flore se pommade avec une chandelle; deux diables cornus se disputent une cruche à bière en forme de calice; l'Amour rapièce des culottes; l'Aurore, coiffée d'une étoile d'argent, écrase une puce entre ses doigts de roses... On aperçoit sous un lit, jetés pêle-mêle, un poëlon rouillé, l'acte du Parlement contre les acteurs ambulants, un vase d'un usage fort peu noble, et une couronne royale... Dans le tableau de la Piscine, le valet d'une femme riche bat et repousse un pauvre, venant chercher à la fontaine miraculeuse la guérison de ses maux.

Ce railleur ne respecte rien : les princes avaient assisté secrètement à l'exécution d'un malheureux pour satisfaire une sotte curiosité, Hogarth les livre au blâme de la foule. Sur la place où l'on pend Thomas Idle, il représente à un balcon le prince et la princesse de Galles souriants au milieu d'une suite radieuse et parée.

Ce n'étaient-là, pour lui, que des détails et comme des traits jetés au feu de la polémique; sa pensée affrontait des luttes plus sérieuses, et devançait les moralistes, dans la critique des institutions vicieuses ou des crimes sociaux. Il nous reste deux ouvrages à faire connaître, qui ont mis le sceau à la réputation de ce peintre étrange, et qui achèveront ce tableau de la société anglaise : l'un, montrant la corruption électorale à l'œuvre, nous fera pénétrer dans ce foyer d'intrigues et de marchés honteux qui accompagnent encore l'exercice d'une liberté trop souvent vénale ; l'autre, mettra à découvert les plaies de la famille et les misères dorées du grand monde abâtardi par le faux luxe, et gangrené par l'intérêt. Ces deux séries sont intitulées, la première : *Quatre scènes d'une élection;* la seconde : *le Mariage à la mode.*

Digitized by Google

Rien de plus étrange et de plus curieux que le tableau d'une élection parlementaire dans un *bourg-pourri* : grâce à Dieu, la France n'a jamais offert le spectacle de ces saturnales, de cette véritable parodie des institutions, à laquelle Hogarth, guide fidèle et subtil observateur, doit nous faire assister.

Peut-être ne sera-t-il pas inutile, ni sans intérêt pour le lecteur, de savoir d'abord comment fonctionne chez nos voisins la machine électorale depuis l'adoption du *Reform-bill* en 1832.

La durée du mandat parlementaire est fixée à sept ans; mais d'ordinaire, le Roi dissout la chambre des communes avant la fin de la cinquième session. Aussitôt que les électeurs sont convoqués, les fonds publics baissent à l'instant, car l'élection d'un candidat coûte si cher et occasionne des frais si énormes aux intéressés, que les rentiers vendent en foule pour se procurer de l'argent à jeter par les fenêtres: ce fait ne laisse pas que d'être très-significatif. Les opérations les plus coûteuses sont celles qui se passent dans les grands comtés, parce que les comités électoraux sont obligés de raccoler au loin les campagnards, de les indemniser, de les transporter au bourg à leurs frais, de les y héberger, de les nourrir et de les désaltérer. Deux candidats coûtent de seize à dix-huit cents mille francs. Avant d'être à la chambre des lords, le duc de Buckingham, alors marquis de Chandos, dépensait, chaque fois qu'il se faisait élire, un million de sa bourse. Quand un parti tient à assurer le succès d'un personnage important, son comité pourvoit aux frais par souscription, et c'est ce que l'on a vu pour M. Cobden.

Le droit de voter est acquis aux propriétaires, aux *freemen*, citoyens libres de la cité, maîtres des corporations ouvrières ou marchandes; aux fermiers, même sans bail, des domaines ruraux représentant 1,250 francs de rente; enfin, à tout Anglais qui paie un loyer non inférieur à dix livres sterling. Cette condition assure des droits à tout le commerce de détail, ou peu s'en faut. On sait qu'en Angleterre le droit de patente est inconnu.

Partout où un homme se trouve dans l'une de ces catégories, il a le droit de vote; s'il possède dix maisons, ou dix logements dans dix bourgs différents, il peut voter à ces dix colléges. Dans le cas de corruption constatée, le collége qui a donné lieu au scandale est suspendu, ou même cassé pour une, deux ou trois des élections suivantes; pénalité bizarre, car elle réprime l'iniquité par l'illégalité.

La veille de l'élection, chaque candidat s'assure d'une taverne où l'on offre gratuitement table ouverte à tout venant; les meneurs se disputent les votants qu'ils parent de rubans à la couleur du drapeau arboré devant la porte de chacun des camps. Le vin, le rhum et le gin opèrent sur les consciences; nombre d'électeurs optent pour la

Digitized by Google

meilleure cave. C'est en plein air, et sous un hangar dressé *ad hoc*, que le vote a lieu, devant un bureau présidé par un conseiller municipal ou un schériff, et composé de deux ou trois des membres des comités de chaque candidat. Du reste, point de cartes électorales, point de listes; on vote publiquement, à haute voix, et le bureau inscrit. Le votant se présente, on le fait apporter s'il est ivre; il se nomme et l'on vérifie son aptitude. Puis on lui présente une *Bible* sur laquelle il doit prêter le serment de *briberie*, témoignant qu'il n'a reçu aucune *bribe* de l'or de la corruption; enfin, il prononce nettement le nom du candidat de son choix. Aussitôt les huées, les sifflets d'une part; de l'autre les hurras et les cris de victoire, forment la plus stridente et la plus énergique mélopée. Pendant ce temps-là les candidats rivaux, juchés sur des tonneaux, sur des tréteaux, sur des bancs amoncelés, discourent à leur aise, font des *speeches* devant les *hustings*, et s'accablent mutuellement des plus effroyables invectives. Pendant l'opération, qui dure vingt-quatre heures, on crie, on s'agite, on se bat; les oignons, les pierres, les pommes, volent de toutes parts, et des crieurs barjolés des couleurs rivales, colportent d'heure en heure, par tous les quartiers, le nombre de voix acquises jusque-là à la *vérité rouge* ou à la *vérité jaune* (*true-red, true-yellow*). Quand tout est fini, les deux candidats font un discours de remercîment à leurs adhérents; le vaincu est berné, le vainqueur porté en triomphe, et l'on conclut cette orgie légale par une saoulerie universelle, féconde en batailles.

— Hélas! redisent les anciens, le bon temps est passé. Autrefois, c'était bien autre chose! Le scrutin était ouvert pendant huit jours!... Heureux les électeurs, qui, venus les derniers, apportaient à l'heure suprême l'à-point d'une candidature disputée! Le vote, alors, valait deux cents, trois cents guinées et plus..... Mais tout a dégénéré; on a supprimé des bourgs, créé des colléges dans de grandes villes, tandis que, jadis, certains chefs-lieux électoraux appartenaient en toute propriété à un seul seigneur. Le duc de New-Castle, sous le règne de Georges III, en possédait neuf, et nommait lui-même à son gré neuf députés. Si bien qu'un jour, sollicitant du Roi une faveur un peu scandaleuse, il dit au prince irrésolu : — Sire, je suis *dix*.....

Et les dames, que sont-elles devenues? Où est le temps que les pairesses du royaume venaient cajoler, pour Pitt ou pour Walpole, les marchands de morues et les charbonniers de Westminster? Aussi trouvaient-elles à qui parler; témoin ce boucher que la duchesse de Devonshire embrassa pour le compte de Fox, au milieu de la rue, et qui demanda à la noble lady une étincelle de ses yeux pour allumer sa pipe. Alors, un candidat ne parlait qu'à table, et il parlait toujours, et l'on vendait sa voix sous le soleil, franchement, ainsi que *de braves gens* le

Digitized by Google

doivent faire.... Et comme sous le régime d'une loi moins libérale le nombre des votants était moins grand, la marchandise avait bien plus de prix.

C'est justement cet âge d'or d'une si belle institution que William Hogarth a chanté à sa manière. Ses *Mémoires* iconographiques achèveront le récit.

Aux festins de l'Odyssée se mêlaient les combats de l'Iliade, dans l'épopée d'une candidature *tory*, comme celle où l'artiste nous a conviés sous la présidence d'un portrait lacéré par les jacobites, et représentant Guillaume III, coiffé trop à l'étroit de la couronne constitutionnelle. Tandis que la bonne cause se gorgeait de nourriture dans la grande salle de sa taverne, les whigs faisaient irruption, brisaient les vitres, recevaient des soupières et des escabeaux sur la tête, et criaient — Pas de Juifs! dans la rue, d'où ils faisaient pleuvoir des pavés qui renversaient sous la table les collecteurs de votes, au plus beau de leurs manœuvres commerciales. Un chirurgien de village avait assez à faire de panser les têtes et de saigner les gloutons asphyxiés. Tandis que chacun hurlait, violons, basses, cornemuses et braillards des rues allaient leur train; le ministre du culte essuyait son front imbibé de vin comme une éponge; le maire dînait éternellement. Çà et là circulaient au-dehors les guidons populaires avec leurs devises : *Liberté et loyauté! Liberté et point d'excise! Mariez-vous et multipliez en dépit du diable!...*, etc. Un boxeur ivre écrivait à sa cocarde: *Pro patriâ.*

Il s'agissait d'un noble candidat; ses armoiries en témoignent : un chevron de sable entre trois guinées d'or, avec cette devise : « *Demande et obtiens* » ; d'un gentilhomme délicat et poli, courtois et timide, aux lèvres souriantes, à la physionomie béate et distinguée. Voilà les candidats que le peuple aimait à manier; il s'indemnisait, aux dépens de leur ambition et de leur humilité momentanée, de ses souffrances passées et futures. Parfois, il advenait, s'il faut en croire Hogarth, qu'un de ces mendiants électoraux, livré aux suppliques de quelque vieille mégère influente, la prenait tendrement par la taille, se laissait voler ses bagues, et l'embrassait, sous la conciliante étreinte d'un ouvrier, qui pressait sans façon les deux têtes pour les choquer l'une contre l'autre, non sans vider soigneusement les cendres de sa pipe sur la perruque majestueuse du baronnet, répondant par de gracieux sourires à de si aimables facéties.

Son parrain politique, assis à ses côtés, soutenait majestueusement la dignité parlementaire en tendant une main à un cordonnier, qui la lui brisait, tandis qu'un barbier aviné et suant lui parlait sous le nez, lui pinçait le bras et lui lançait dans l'œil une bouffée de tabac. Çà et là, des électeurs empochaient des billets de Banque, des guinées; les

Digitized by Google

quakers, plus austères, examinaient si le papier était bon, et les plus malins se donnaient..... à l'enchère. Ces repas duraient une semaine, aussi fallait-il songer aux provisions. D'ordinaire, une cuve à lessive, remplie de punch et toujours pleine, fournissait à tout venant quelques raisons persuasives.

Cette cuve nous rappelle une anecdote en faveur de laquelle nous sommes tenté d'une digression. Dans les jardins de l'amiral Russell, il y avait quatre longues avenues aboutissant au bassin d'un jet-d'eau. Un jour que ce seigneur, dans un but appréciable, traitait six à sept mille convives, les quatre allées, ombragées d'orangers et de lauriers roses, furent garnies de tables. On dessécha le bassin, dont on fit une jatte, où l'on jeta quatre muids d'eau-de-vie, huit muids d'eau, vingt-cinq mille citrons, quatre-vingt pintes de jus de limon, treize cents livres de sucre raffiné de Lisbonne, cinq de muscade râpée, trois cents biscuits grillés et deux muids de Malaga sec. Sur cette jatte flottait une chaloupe où naviguait un mousse, opérant le mélange à coups de rame. On ajoute que les grenouilles de l'amiral Russell tarirent promptement ce spiritueux mélange.

Echappons-nous à la nage et gagnons la rue où l'on briguait les votes, devant l'enseigne du *Chêne royal,* auquel Charles II sert de tronc, et qui est à demi couverte par un tableau de *Polichinelle candidat,* lançant aux électeurs, sur une raquette, des guinées en guise de volants. Il y avait de bons fermiers, ouvrant l'oreille et les deux mains à une double séduction; des entremetteurs qui achetaient des colifichets pour des femmes, auxiliaires précieux; des électeurs qui se garnissaient la panse : enfin, comme la licence était une des galanteries du gouvernement pendant ces épreuves, le peuple en profitait pour saccager le bureau des taxes et abattre les armes royales. Le candidat s'associait à ces scènes, affectant, comme dit Shylock, « le rire vaniteux d'un fade publicain. »

Enfin, le grand jour s'était levé; les amis de la *vérité bleue* couraient au vote et gravissaient les degrés du bureau, où l'on criait et se battait pour animer le tableau. La crainte et l'espoir, l'anxiété, la joie se peignaient tour à tour sur les physionomies, tandis que les comités, tout à l'intérêt de leur client, surveillaient, ergotaient et épluchaient chaque votant. On vit paraître un vieux militaire amputé du bras droit, à qui un légiste formaliste, digne interprète de l'esprit du pays, disputa le droit de voter, attendu qu'il était inhabile à prêter serment en posant la main sur l'Evangile. Cette main, perdue avec honneur pour la patrie, sur un champ de bataille, compromettait l'*honorabilité* du vieux brave. En Angleterre, la lettre tue toujours. La passion politique allait chercher des sourds, des éclopés, des culs-de-jatte, des podagres qu'on apportait liés sur un fauteuil; jusqu'à des moribonds que l'on

Digitized by Google

traînait là, enveloppés de leur couverture de lit ou couchés sur leur matelas. Le docteur Barrowby persuada à un de ses malades, très gravement atteint, d'aller voter pour Georges Van-de-Put, alléguant que l'air lui ferait du bien. Le pauvre diable y fut et mourut une heure après.

Mais ce n'est rien encore. Lors des débats électoraux entre Boseworth et Pelwyn, on présenta un électeur qui avait cessé de vivre. — Quoi! s'écria le shériff, vous nous amenez un mort?...

— Mort? répliqua un des porteurs; vous raillez; mais vous l'entendrez voter pour Boseworth.

A ces mots, il applique un énorme coup de poing sur l'abdomen du cadavre rempli de vent, qui exhale un son étouffé, reconnu pour un vote formel et distinct en faveur de Boseworth.

Pour égayer ces scènes, des braillards gagés chantaient et répandaient des ballades imprimées contre les candidats, en tête desquelles ils étaient représentés accrochés à une potence.

Ces cyniques parodies laissaient peu charmés les esprits sérieux, à qui elles faisaient entrevoir la ruine et la décadence du pays. Hogarth, en retraçant *the polling*, a eu soin de coudre la morale à l'histoire, en plaçant au second plan le char de la Grande-Bretagne, qui ne renferme qu'une courtisane, et se penche, prêt à verser, par la négligence du cocher, occupé sur le siége à jouer aux cartes avec le laquais.

Dès que le candidat est élu, on le promène à travers le bourg, dans une belle voiture. Autrefois, on le portait en triomphe sur un brancard: honneur périlleux; car le parti vaincu livrait des assauts aux porteurs, et leur lançait dans les jambes, des chiens, des chats liés ensemble, des anes, des veaux et jusqu'à des troupeaux de pourceaux. Il advenait alors que le nouveau membre du parlement roulait dans la boue, ou se voyait forcé de descendre, tandis que ses partisans boxaient pour sa défense. Enfin, la cohue, arrivée à sa taverne, se heurtait avec des processions de cuisiniers, de marmitons préparant un repas monstre. Les vaincus cherchaient asile ailleurs; on donnait à boire à la foule, et tout finissait par une débauche générale.

Hogarth a compromis, parmi ces entremetteurs de consciences, le duc de New-Castle, grand courtier d'élections. Quant à son candidat, c'était Rub Doddington, devenu depuis le lord Melcombe. Sa posture triomphale est des plus perplexes, sur un fauteuil qui perd l'équilibre par la chute d'un des porteurs, blessé d'un coup de fléau à la tempe. A l'imitation de Le Brun, qui, dans son *Passage du Granique*, fit planer un aigle au-dessus d'Alexandre, William a fait voler sur la tête du triomphateur parlementaire une grosse oie qui lui ressemble, on ne sait pourquoi, car ni l'homme, ni le volatile ne sont représentés en caricature.

Digitized by Google

Rien de plus complet, de si plaisant, de si caustique à la fois que cette série, dont chaque tableau embrasse quarante à cinquante figures. Ces sujets, les plus grandes toiles de genre que notre Hogarth ait laissées, sont traités à merveille et composés avec un art surprenant. C'est le chef-d'œuvre du mouvement, du naturel et de la vie. On voit les originaux dans *Lincoln's-inn Fields*, au musée de feu M. John Soane. Nous ne serons point au-dessus de la vérité, en remarquant que, dans cette comédie de mœurs énergique et mordante, Hogarth participe à la fois de Juvénal et d'Aristophane.

Il est rare d'allier ainsi, dans un travail d'artiste, la force de la pensée, les grâces de l'exécution, l'abondance avec la clarté, le comique et le sérieux; de moraliser avec tant de charme, et de donner une si belle fête aux yeux, tout en flétrissant avec un noble patriotisme les vices de la société.

XI.

JOSUAH REYNOLDS : DÉBUTS DE SA CARRIÈRE; SA RIVALITÉ AVEC HOGARTH. SCÈNES DE LA VIE DU GRAND MONDE. — LE MARIAGE A LA MODE.

Enclin à la jalousie, pourvu d'un amour-propre irritable, habitué au succès, William Hogarth régnait néanmoins avec sécurité, sans prendre ombrage de la vogue des Ramsay, des Gainsborough et des autres contemporains, et se croyant au-dessus de toute atteinte, comme de toute comparaison défavorable. L'apparition de Josuah Reynolds attrista la fin de sa carrière. Entre ces artistes, procédant de deux inspirations opposées, une lutte devait s'ouvrir et la conciliation était difficile. L'un devait tout à la nature; l'autre remontait à la tradition des anciens maîtres. Reynolds, l'un des trois plus grands noms de la peinture anglaise, offre le singulier exemple d'un éclectique doué d'une incomparable adresse de pinceau et muni d'une palette riche et variée.

Né en 1728, vingt-six ans après Hogarth, il avait trouvé dans un livre la révélation de son talent futur : Richardson l'avait fait peintre. C'est en lisant son *Traité sur la Peinture* qu'il s'était épris de Raphaël *sans le connaître*, et le voilà engoué de l'art, parce que Richardson lui avait appris Raphaël. Aussitôt, il quitte le Devonshire, où il était né, et accourt travailler chez Hudson. Ce maître était faible; que pouvait-il apprendre à un élève né pour ne rien trouver seul et pour s'approprier les qualités d'autrui avec une souplesse merveilleuse? Reynolds fit donc de pitoyables croûtes pendant six ans; mais en 1749, l'amiral Russell l'emmena en Italie, et, dès qu'il eut vu de la peinture, Josuah fut peintre.

Digitized by Google

Dès ce moment commence pour lui la lutte la plus bizarre des goûts, des instincts, des penchants naturels contre l'art de convention. Il recherche le Corrège, il pense imiter Michel-Ange et s'éprend de la couleur des Vénitiens. De la nature, il n'en est pas question. Ce caractère est le vivant contraste de celui d'Hogarth.

Josuah pousse jusqu'à la mauvaise foi envers lui-même cet esprit de docilité et de subordination. Ses efforts pour se river des chaînes sont vraiment curieux; il les a dépeints en quelques mots: « A la vue de Raphaël, je me sentis incapable d'en goûter le mérite, mais en regardant ses tableaux, en les copiant sans relâche, *en affectant même de les admirer plus que je ne le faisais réellement,* un nouveau goût se développa en moi, etc.... »

Ajoutons que les critiques et les biographes l'ont loué de cette abdication de son sentiment inné, avec une imperturbable stupidité. On peut juger de l'effet de ces aveux et de ces louanges sur un artiste indépendant et sauvage au fond, comme l'était Hogarth. Obstiné à se faire écolier à perpétuité dans la crainte d'échouer à devenir maître, Reynolds est surprenant dans ce rôle; il est malaisé de concevoir jusqu'où se fût élevé un homme doté d'une facilité si prodigieuse, d'une main si ferme et d'une qualité de peinture si supérieure, s'il n'eût consacré sa vie à ressusciter des ombres pour les combattre.

A peine échappé de l'Italie, il revient à Londres, prend un logement à New-Port Street, et exécute, quoi? un pastiche de Rembrandt...

Je l'ai vu à *Dulwich-College* : c'est le portrait d'un jeune gars coiffé d'un turban; il ressemble à un Rembrandt copié par Murillo à trente ans.

Chacun admira Reynolds, comme si le prince des Hollandais avait revu le jour. Hogarth lui seul s'écria : — Singer, ce n'est point créer.

Dès qu'il posséda quelques guinées, Reynolds acheta des Van-Dyck, des Titien, des Rubens « pour former son talent *d'après ces modèles.* » Craignant de tomber dans le trivial en cherchant la nature, de donner dans le commun, s'il osait être vrai, il renonça à sa facilité pour se forger des obstacles; il puisa ses sujets, les attitudes de ses figures, dans les cartons des maîtres, et inhabile à traiter les formes nues, il passait ses jours à déplorer la faiblesse de son éducation académique.

Cette superstition à l'égard des autorités coïncidait avec le tour d'esprit de Johnson, avec la pompeuse tradition de style du tragédien Garrick. Tous deux se prirent de passion pour Reynolds, l'exaltèrent partout, et Hogarth se sentit douloureusement affecté. Josuah eut rapidement un cortége; Burke, Sterne, Goldsmith, qui ne le quittaient guère, l'aidèrent à fonder, sous l'influence de ces idées, l'Académie de peinture.

Digitized by Google

Ainsi, l'on élevait autel contre autel. Adroit, érudit, élégant, doué d'éducation littéraire et d'une incontestable bonne foi, Reynolds écrivait sur son art et répandait des doctrines soutenues le pinceau à la main. Il imita tour à tour, avec un éclat remarquable, le Corrége, Rembrandt, Rubens, P. Véronèse, le Titien, Vélasquez, Van-Dyck, etc...

Il n'osa jamais être peintre d'histoire. Son inspiration était courte; pour lui, la nature entière était collée sur des toiles : toutefois, il eut quelques écarts et laissa des ébauches magnifiques; des portraits où brille plus de style que *d'individualité* (pardon de cet argot), et qui sont parfaitement peints selon des *manières* diverses.

Audacieux dans l'obéissance, fantasque dans l'exercice de ses religions, Reynolds est un écolier de génie, turbulent et fort en thème. Le long des galeries de Londres, on ne passe pas devant ses toiles sans être vivement attiré. — Ah! s'écrie-t-on de loin, quel Rembrandt singulier! — Quel étrange Titien! — Le curieux Tintoret! — Voilà un Rubens tout particulier...

On s'approche et on lit la signature de Reynolds. C'est ainsi qu'il a flatté tous les goûts successivement, encensé toutes les écoles et acquis le renom du plus grand artiste de son temps. Du reste, il exécutait magistralement et mettait à son insu dans ses œuvres... tout ce qu'il n'en pouvait ôter. Son esprit est vif, son imagination ardente, et il constitue un artiste vigoureux, dans une voie où tout autre se fût perdu. Bien qu'il échappe à lui-même et soit indéfinissable, il n'est jamais médiocre, et pour qui n'a vu de lui qu'un ou deux ouvrages, Reynolds fait supposer un artiste très-éminent. De là sa réputation un peu surfaite en France et chez les Hollandais.

L'engouement excité par lui étonna, inquiéta, chagrina, puis exaspéra William Hogarth : il entra en lice, exhala son amertume, et de là naquirent des polémiques où les contemporains prirent couleur et sur lesquelles nous n'insisterons point, parce que l'antagonisme suffisamment expliqué entre ces deux natures, laisse deviner le caractère de cette rivalité et les théories qui furent aux prises. Le résultat brisa la tradition d'Hogarth, contribua à le laisser sans successeur, ne le diminua point, mais lui causa beaucoup d'ennuis et de déboires.

Comme il ne savait rien dissimuler, il querella ses amis, en éloigna quelques-uns et s'éloigna des autres. Garrick fit exception, bien qu'il eût été séduit par l'allure pompeuse, par l'emphase des portraits de Reynolds; caractères exagérés depuis par Lawrence, qui exécuta spirituellement, avec un faire plus compassé, plus timide, de la peinture sans consistance. Pour satisfaire aux sympathies de l'illustre acteur tragique, Hogarth lui fit un très-beau portrait où il le représenta dans le rôle de Richard III, avec tout l'appareil théâtral que comporte

Digitized by Google

le personnage. — Vous le voyez, lui dit-il ensuite, rien n'est plus aisé que de sortir du domaine de la nature et d'atteindre à ces sortes d'effets.

Vers la même époque, Henri Fielding mourut et Garrick déplora que l'art n'eût pas conservé les traits d'un auteur si éminent. Aussitôt Hogarth se mit à l'œuvre et produisit, de souvenir, un portrait de Fielding dont la ressemblance étonna les contemporains. David posa pour les vêtements, incident qui a donné lieu à un conte ridicule : on prétendit que l'acteur s'était grimé de manière à offrir les traits de Fielding, et que le peintre avait copié le mime.

— Soyez certains, disait William à ses amis rassemblés à sa maison de campagne de Chiswick, que l'inspiration véritable a sa source dans la nature et que les vraies vocations ne sont point révélées par les livres ou les tableaux. Notre ami John Hoaldy avait un goût décidé, pris au théâtre, pour jouer la comédie; il échoua, et Garrick est devenu à son insu un très-grand acteur. Hoaldy le médecin, auteur d'excellents ouvrages scientifiques, a écrit sans préparation une de nos meilleures comédies, *le Mari soupçonneux;* Wilkes, si terrible à la tribune, est fils d'un distillateur qui le destinait à vendre des liqueurs; Thornhill né pour la carrière des armes et élevé comme un gentilhomme, voulut être peintre, et il le fut, sans avoir lu Richardson; Pope, fils d'un Jacobite et élevé par des prêtres catholiques pour être dogmatique et prédicant, fut malgré lui poète, et rencontra la muse inconnue dans les bois de Windsor. Qu'étais-je moi-même? le fils d'un prote d'imprimerie, destiné à graver des festons et des chiffres à Cranbourn-Alley, sur de la vaisselle plate, chez le joaillier Ellis Gamble.

— Cependant, objectait Johnson ou quelqu'autre, si vous n'aviez point étudié, si vous n'aviez point vu de peinture, auriez-vous songé à peindre ?...

— Dans ma jeunesse, repartit William, c'est tout au plus si je savais lire : depuis, les livres m'ont empêché souvent de travailler, et je leur dois la plupart de mes erreurs. Mon talent, savez-vous où je l'ai trouvé ? A la porte d'un cabaret, un dimanche, à Highgate, où je me promenais avec un camarade au milieu de l'été. Deux ivrognes s'étant pris de querelle, l'un armé d'un pot à bière, cassa la tête à l'autre qui trébucha en faisant des contorsions si bizarres, qu'il me prit tout à coup fantaisie de dessiner ce pauvre diable. J'y pris un tel plaisir, que je fis à côté son antagoniste et tous les assistants. La foule resta ébahie à la vue de ces portraits. Sauf l'expérience, toutes mes qualités étaient là. Six mois après, mon hôtesse, une horrible vieille, me réclama vingt schellings pour deux termes échus. Ennuyé de ses obsessions, je la dessinai à la plume, si laide et si vraie tout à la fois, que son portrait la mit en fuite. C'est un de mes plus beaux succès. D'essais en essais,

Digitized by Google

j'arrivai à graver la scène de l'opéra des *Gueux*, lequel opéra, comme on l'a dit, rendit *Gai* le directeur *Rich*, et *riche* le poète *Gay*; puis l'*Hudibras*, puis une foule d'œuvres qui furent contrefaites et copiées même par les montreurs de figures de cire : si bien qu'il me fallut obtenir du roi pour les artistes et les graveurs le privilége de leurs œuvres pour la durée de leur vie et vingt ans par delà; propriété de l'intelligence qui me doit ses droits reconnus... Eh bien, mes amis, je n'avais jamais songé aux œuvres des anciens maîtres; Raphaël était un inconnu pour moi, et j'existai par moi-même. Supprimez la Hollande, la Flandre, l'Italie, ma carrière reste la même. Enlevez à Reynolds, Raphaël, Titien, Rembrandt, Vélasquez et tant d'autres, Reynolds ne serait pas peintre; que les écrits de Richardson ne fussent pas tombés sous sa main, il n'aurait pas songé à le devenir. Hogarth quittera ce monde les mains pures de tout larcin, et il laissera dans ses tableaux, dans ses deux cent cinquante gravures, l'histoire des mœurs de l'Angleterre durant une période de près d'un demi-siècle. Vos artistes de l'Italie et leurs imitateurs, que nous ont-ils appris? Rien qui ne soit dans les poètes ou les historiens. Mes tableaux pris sur la nature et au sein de la société ont inspiré les poètes : *The Rake's Progress* a été mis à la scène; ma courtisane a excité la verve des moralistes; le *Mariage à la mode* a fourni à Shebbeare un roman, et à un dramaturge la comédie du *Mariage clandestin*.

— C'est une œuvre magnifique! s'écria Johnson, et Fielding me l'a souvent répété : il vous enviait la pensée de ce beau livre, si parfaitement achevé qu'il n'osa jamais l'écrire après vous...

— Il avait raison! repartit William; j'ai atteint et frappé au cœur si rudement l'aristocratie du jour, que je n'ai pas jugé à propos depuis lors de lui porter de nouveaux coups. Unique dans mon œuvre qu'il complète, le *Mariage à la mode* balance à lui seul tout le reste de ma collection.

Hogarth, comme on l'a sans doute remarqué, n'était pas modeste, mais il se jugeait sainement : ce sont deux traits assez fréquents dans le caractère des hommes de génie. A l'époque où il fit le *Mariage à la mode*, titre à demi français, comme les mœurs retracées dans l'ouvrage, devenu si populaire, que cette expression *à la mode* a passé depuis dans le langage du monde anglais, William était dans la maturité de son talent : Les planches sont datées de 1745. Son nom avait acquis une si grande notoriété, qu'un jour, un portefaix accostant un charretier qui maltraitait ses chevaux, s'écria : — Malheureux! tu n'as donc pas vu les gravures d'Hogarth?

Il faisait allusion aux *scènes de cruauté* célébrées depuis par Jacques Delille, dans son poème de *la Pitié*. L'étude des physionomies est si profonde, dans les ouvrages de notre peintre, que l'illustre

Digitized by Google

Lavater a étayé des théories sur les caractères d'Hogarth, l'assimilant à la nature. Mais une si forte puissance d'assimilation épouvantait l'auteur de la *Physiognomonie* : il cherchait, entre le peintre et ses modèles, des corrélations morales aussi creuses qu'ampoulées, et Hogarth lui inspira des observations justes, ainsi que des réflexions de la plus complète absurdité.

Au point de vue de la satire, le *Mariage à la mode* est le chef-d'œuvre du maître : le coup frappé porta si juste, que l'interprétation du public atteignit l'aristocratie entière : chacun prétendait reconnaître les masques, et le peintre se trouva dans la situation de ce prédicateur qui, menaçant un adultère de lui lancer son bréviaire au visage, vit la moitié de son auditoire se détourner en baissant la tête.

Le roman est simple, très-énergiquement conçu; on l'a, depuis, fréquemment imité; mais la donnée primitive remonte là.

Majestueux, podagre et ruiné, le comte de Squanderfields (ce mot signifie *dissipateur de terres*) songe à relever, au profit de son fils unique, la fortune de sa maison, et il a rêvé pour le jeune vicomte une riche mésalliance. Hogarth nous introduit brusquement au milieu de ces intérêts de famille, à l'instant où l'on signe le contrat.

Assis devant un lit de parade, le front hautain et l'œil débonnaire, le vieillard, couvert d'or et de dentelles, tient étendu sur un tabouret armor é, sa jambe enflée par la goutte; à ses côtés repose sa béquille ornée d'une couronne de comte, comme son lit et la plupart des meubles. Du doigt il désigne son arbre généalogique enraciné dans le ventre de Guillaume-le-Conquérant. Le héros normand, saisissant contraste avec son impotent rejeton, a, d'un coup d'épée, tranché un rameau de l'arbre sur lequel s'est greffée une alliance roturière.

Devant le baron est assis un marchand de la Cité, un shériff même, car il porte la chaîne d'or. Ce bourgeois, niais et vaniteux, débat l'acquisition d'un gendre; il achète des aïeux à sa fille, et son attitude, singulier mélange d'orgueil flatté et de platitude servile, sert d'heureux contraste à la fierté nobiliaire avec laquelle le comte reçoit la main-levée de l'hypothèque dont ses biens étaient grevés.

Grâce aux monceaux d'or dont la table est couverte, on pourra reprendre les travaux abandonnés du spendide hôtel Squanderfields, bâtisse échafaudée, luxueuse, de mauvais goût et mal appropriée, que l'on découvre par la fenêtre ouverte, et qui symbolise à merveille l'inepte prodigalité du maître.

Derrière le shériff et les gens de loi, à la droite du tableau, sont assis, indifférents l'un à l'autre et se tournant presque le dos sur un même canapé, les futurs époux. Profondément seul en ce tête à tête, le fiancé se sourit à lui-même avec aménité. Qu'il faut d'esprit pour imaginer, de la perruque aux talons, un personnage si complet dans

Digitized by Google

sa nullité! Avec quelle fade élégance ce jouvenceau ruiné de corps et d'esprit, effleure du bout des doigs sa tabatière! Du reste, le rejeton de Guillaume-le-Conquérant est scrofuleux; un emplâtre en taffetas noir collé au bas de l'oreille droite, laisse peu de doute à cet égard.

Aussi, la fille du shérif tourne-t-elle ses attentions vers un conseiller jeune et galant qui lui parle d'assez près. Tout en l'écoutant, elle a passé son anneau nuptial dans son mouchoir qu'elle tient par les deux bouts et fait pirouetter d'une façon gaillarde. Cette jeune fille est pourvue de toute la santé que le vicomte n'a plus, et M. le conseiller qui la conseille évidemment, et qui se nomme *Silvertongue*, autrement, *langue d'argent*, ne perdra point son éloquence. Le germe du drame est là : cet épisode en est la première scène.

Selon son habitude, William en fait pressentir les péripéties par des emblèmes. Le salon est garni de tableaux dont les sujets sont lugubres : Saint Laurent sur le gril, Caïn et Abel, Promethée, Hérode, Judith et Holopherne, saint Sébastien, etc...

Tel est donc l'exposé de cette comi-tragédie, la vanité bourgeoise, le culte de l'or, et la dépravation des sentiments naturels y sont nettement écrits. Voilà certes un beau mariage, conclu sous d'aimables auspices, et des époux saintement assortis.

Que devait-on attendre de ces unions si fréquentes alors, et quelle influence exerçaient-elles sur la destinée, sur les mœurs des gens du grand monde?

Une des premières conséquences de ces accouplements de l'orgueil et de l'intérêt, c'est l'indifférence mutuelle des conjoints : l'amour n'a point frayé le chemin à l'amitié, et de là l'absence d'égards, de sympathies, la négation des devoirs réciproques; chacun vit pour soi. Contemplez nos deux mariés dans leur appartement somptueux. Il est cinq heures du matin, les bougies s'éteignent, chacun s'est retiré : il ne reste plus au salon qu'un valet qui s'étire et bâille, que la jeune comtesse, encore animée des ressouvenirs d'une nuit de fête et entourée de jeux de cartes, çà et là dispersés; enfin, que son mari, accablé de lassitude, livré à une prostration profonde. Squanderfields a passé la nuit dehors; son épée gît brisée sur le tapis, son chapeau trop lourd pour un front chauffé par la migraine, est rejeté en arrière : il étend parallèlement ses deux jambes harassées, sa lèvre est pendante, son œil terne et abruti se fixe sans voir. Du reste, le mari et la femme n'ont pas l'air de se connaître; chacun a sa vie séparée, sa pensée solitaire. Madame a son monde et ses joueurs; monsieur cherche au dehors les distractions de l'orgie.

Ce dernier retourne tristement ses goussets vides, tandis qu'un petit chien arrache de la poche de son habit débraillé les lambeaux d'un bonnet de femme. La comtesse étend ses membres fatigués,

Digitized by Google

lorgne son seigneur et lui fait les cornes. Tous deux renvoient, sans consentir à l'entendre, un honnête intendant qui gagne la porte avec son livre de compte, levant les yeux au ciel et gémissant d'un désordre impossible à réprimer.

Pour compléter le tableau, Hogarth a soin de mettre en relief le goût trivial, l'absence de sentiment du beau qui distinguent cette aristocratie de mauvais aloi. Le mobilier est lourd et fastueux, les tableaux sont ridicules, le chambranle de la cheminée est chargé des plus sottes productions de l'art asiatique : de vilains magots, des poteries d'imitation, des statuettes informes, un buste antique dont la tête est moderne et le nez rajusté. Derrière, on aperçoit un Amour dont l'arc est démantelé, le carquois vide, et à qui il ne reste qu'une cornemuse et un mirliton. La pendule, au centre d'un buisson doré, dans les rameaux duquel on voit nager des poissons, est surmontée d'un chat de porcelaine destiné à miauler les heures ; merveille d'un art grotesque.

Il est dès-lors assez aisé de pressentir le sort de milord et de milady, livrés, chacun pour soi, à la recherche des distractions. Squanderfields en a rencontré d'assez périlleuses, ainsi que le prouve la troisième estampe, assez difficile à décrire, et qui nous introduit chez un médecin, le docteur *la Pilule*.

Pendant que son mari subit ces disgrâces, lady Squanderfields marche de plaisirs en plaisirs : nous la retrouvons à son lever, la veille d'un bal, livrée aux mains du coiffeur, entourée d'un cercle de parasites, et recevant du conseiller Silvertongue, précédemment entrevu, un rendez-vous pour la nuit suivante. Pour abréger les heures, la comtesse s'est fait apporter un panier d'antiquités... modernes, achetées à quelque vente, et Carestini, célèbre virtuose, chante des romances au fond de la salle, accompagné sur la flûte par l'illustre Weidemann. Suivant l'usage du beau monde, on jacasse, on rit, on disserte et l'on n'a cure d'écouter.

Au bras du fauteuil de la comtesse est appendu un hochet d'argent, garni de corail, à l'usage des nourrissons. Elle écoute un amant, elle est mère de famille, et à ses pieds repose un ignoble livre, intitulé *le Sopha*.

Au loin, la tête couverte de papillottes, maigre et assis comme il peut, le mari boit une infusion dans une petite tasse. Çà et là se groupent des figures burlesques : le parquet est couvert de lettres d'invitations à des parties de plaisir, d'emblèmes piquants, et les murs de tableaux assortis aux inclinations favorites des maîtres du logis. Près de lady Squanderfields, une peinture de Noé dans l'ivresse, et une autre d'Io avec Jupiter, fournissent des allusions diaphanes. Au ciel de lit de la comtesse on voit une énorme fleur de lys, dont la

Digitized by Google

signification confirme assez bien les dires de l'auteur de *Candide*, à propos de la société de ce temps-là. Pour éclaircir ce point délicat, notons que pour symboliser la même idée chez nous, au lieu de recourir à l'écusson de France, on eût placé dans un cadre le portrait de Cristophe Colomb.

Nos époux *à la mode* seraient trop heureux, si leurs ennuis se bornaient à ces secrètes infortunes; mais la morale enjouée de Molière ne suffit point à William Hogarth, et il pousse les choses plus avant.

Entraînée à l'issue du bal, dans un *bagno*, l'une de ces maisons équivoques dont fourmillait Londres, depuis le somptueux garni à l'usage des grands jusqu'aux dortoirs publics dévolus à la classe plébéienne, où femmes, enfants, vieillards des deux sexes passaient la nuit pêle-mêle pour quelques pence; retirée donc dans un de ces repaires nocturnes, la comtesse de Squanderfields est surprise avec Silvertongue par son mari, qui est apparu brusquement l'épée à la main. Le conseiller s'est élancé, a dégaîné et blessé à mort lord Squanderfields qui chancelle, tandis que le séducteur s'enfuit à demi-nu par la fenêtre. La jeune lady tombe à genoux désespérée et implore son pardon. La porte jetée bas laisse entrevoir les constables qui pénètrent dans la chambre, précédés d'une lanterne, seule lumière répandue sur cette scène lugubre.

Devenue veuve, la comtesse se retire dans la cité, chez son père le shériff. C'est là que nous la retrouvons au moment où elle vient d'apprendre que son complice, le conseiller Silvertongue, vient d'être pendu comme assassin. A cette nouvelle, la malheureuse avale le contenu d'une fiole de laudanum, et l'art des médecins échoue dans ses efforts pour la sauver.

Tandis que la nourrice lui apporte son enfant, et que le pauvre petit jette en pleurant ses bras rachitiques autour de sa mère expirante, le père de la comtesse, ce marchand avare qui l'a livrée jadis en holocauste à ses vanités plébéiennes, se tient à ses côtés, froid, impassible : il a saisi une des mains de sa fille unique, non par affection, mais pour lui retirer ses bagues...

En inspectant sur la table le dîner qui attendait la défunte, un œuf à la coque avec un verre de petite bière, on pressent le sort qui attend chez son aïeul le petit comte orphelin, ce malheureux héritier des cicatrices de son père, et dont on a dû maintenir les jambes débiles avec des bottines d'acier.

La demeure du shériff offre les stygmates de la plus implacable avarice : il n'aime, il ne soigne que lui, et on le voit douillettement abrité de trois bons habits les uns sur les autres. Sa parcimonie ne trahit que mieux l'âpreté de l'orgueil qui lui fit acheter à grand prix un gendre de la chambre des lords.

Digitized by Google

Tel est en raccourci cet étrange et terrible pendant de notre *Bourgeois-Gentilhomme*. La donnée d'Hogarth est évidemment plus saisissante et plus forte : on lui avait reproché jusque-là de ne s'attaquer qu'à des scènes triviales, sans s'élever au-dessus de la vie commune. Ce voyage pittoresque dans les hautes régions de la société, terrible pour elle, car chacun prétendait nommer les héros véritables du drame, ce roman en six tableaux complète le vaste frontispice de la vie contemporaine, entrepris par Hogarth.

Blessés de cette âcre satire, les nababs de Londres mirent peu d'empressement à se procurer les originaux du *Mariage à la mode*. L'auteur les fit vendre à l'encan et ils restèrent tous six à M. Lane de Hillingdon, pour cent vingt guinées : les cadres seuls en avaient coûté vingt-quatre.

Revendus pour neuf cent dix en 1792, ils furent achetés cinq ans après, au prix de mille guinées, par le banquier Angerstein, dont la collection a été acquise en 1824 par le Parlement, pour former le noyau d'un musée public. C'est là l'origine de *National-Gallery*, dans Trafalgar-square, où l'on admire aujourd'hui les six belles toiles si bien composées, si remarquables par l'invention, par l'expression et le coloris, qui ont rendu populaire le sujet du *Mariage à la mode*.

XII.

MÉLANCOLIE ET DÉPÉRISSEMENT D'HOGARTH. — DERNIÈRE ENTREVUE AVEC JOHNSON. — PRESSENTIMENTS : *Tail-pièce* ou *finis*. — MORT DE WILLIAM HOGARTH.

Le premier chagrin qui atteignit sérieusement William Hogarth fut occasionné par la mort de sa belle-mère : Judith Thornhill s'éteignit chez lui à Chiswick en 1757. Comme le temps n'avait pas affaibli la reconnaissance de l'artiste envers cette seconde mère, il fut touché de cette perte, assez vivement pour que sa santé en fût ébranlée. Peu de temps après, il commença à être sujet à des spasmes et à se plaindre de mouvements étranges et douloureux dans la poitrine. Plus tard, à partir de 1762, il cessa d'en parler et sa tendresse pour sa femme redoubla, en même temps que son humeur se fit inégale et assombrie.

Alarmée de ces dispositions, mistress Jane Hogarth les étudiait avec la sollicitude la plus assidue : compagne intelligente et fidèle d'un mari qui durant une longue et paisible union ne s'était piqué que de constance, Jane en prenant des années, avait remplacé l'amour évanoui par des sentiments plus durables, et su conserver dans le cœur de William une place unique : son foyer, précieux refuge, n'était jamais resté solitaire, et le peintre, entouré de soins, soutenu

Digitized by Google

par une sage influence, tenait lieu à Jane des enfants que le mariage lui avait refusés. Par sa nature, il se prêtait à ces illusions, car les hommes de génie gardent souvent toute leur vie la vivacité d'impressions, la candeur et l'insouciance du premier âge.

En 1764, Hogarth atteignait soixante-sept ans; la fille de Thornhill en comptait cinquante-cinq. Jeune encore, parce qu'elle était douée d'une excellente constitution; bienveillante et enjouée, connaissant les hommes, gravement attachée aux amis d'Hogarth, elle servait de lien entre eux et lui, et ajoutait la grâce aux relations parfois orageuses de ce cercle d'intimités. On recherchait son mari pour elle, et Jane lui faisait honneur de l'agrément de sa maison.

A cette époque, les longs et scandaleux démêlés de l'artiste avec la faction de Pitt et surtout avec le poète Charles Churchill, causèrent à Jane beaucoup de soucis. Chaque fois qu'une diatribe passait dans le *North-Briton*, la pauvre femme, instruite des premières, s'empressait à cacher la publication fatale; mais elle échouait toujours contre l'empressement indiscret de quelque ami, zélé colporteur de mauvaises nouvelles. Cet ami-là n'a jamais fait défaut à personne; les gens exposés aux disgraces de la publicité réchauffent tous, sous leur tunique, un renard de cette espèce.

Parfois, Hogarth perdait l'appétit, le sommeil, devenait taciturne et malade sans cause apparente, et Jane se mettait en courses pour découvrir, dans les *Revues* ou les pamphlets de la semaine, le principe occulte du mal. Interroger son mari c'eût été un soin superflu; il ignorait, à l'entendre, il dédaignait tout, et ces misères le laissaient indifférent. Il fallait, avec lui, feindre de ne rien savoir; car l'idée poignante qu'on avait lu les attaques dirigées contre sa personne lui apportait une sorte de gêne et d'ombrageuse timidité. Qui n'a vu, dix fois en sa vie, de ces vieux lions mourants, livrés à de pareils supplices par l'aiguillon venimeux d'un vil moucheron de la publicité !

Sans s'expliquer nettement sur l'état d'Hogarth, son médecin se bornait à recommander qu'on éloignât toute contrariété, tout sujet d'émotion.

Au commencement de l'automne, l'artiste tomba dans une prostration dont sa femme s'entretint avec Johnson.

— Conseillez-moi, dit-elle; votre âme est forte, votre prudence est grande, votre raison persuade, et je me souviens que plus d'une fois vous avez ranimé le courage abattu de notre ami. La vogue de Reynolds l'a beaucoup déconcerté, à tort suivant moi, car ces deux talents ne sont point rivaux; puis Churchill avec ces libelles infâmes... Cher Samuel, Churchill nous le tuera !

L'austère écrivain réfléchit un moment et articula : — Il faut que je voie Hogarth, et que je frappe un grand coup.

Digitized by Google

— Eh bien, nous y penserons, il faudra choisir son heure...

— Non : sur-le-champ.

Et laissant Jane toute tremblante, l'écrivain se dirigea vers le cabinet de William.

Dès que ce dernier l'aperçut, il retourna vivement contre le mur une toile à laquelle il travaillait, et il tendit la main au visiteur, de l'air d'un homme qui se console aisément d'être dérangé. Toutefois, ses traits prirent un air inquiet, quand il s'informa des nouvelles du jour.

— Mauvaises, répondit Johnson en s'asseyant, l'honnête et gracieux Churchill est parti hier pour la France, où il va faire une visite à Wilkes exilé. Qu'allons-nous devenir jusqu'à son retour? Qui nous insultera en vers et en prose, qui se chargera de fouetter notre vieux sang qui s'épaissit? Garrick prend part à mes regrets : il faut nous consoler tous ensemble.

— Vous en parlez bien à votre aise, et si comme moi chaque matin vous étiez calomnié, persifflé...

— Bast! nous en avons persifflé bien d'autres! vous surtout, maître. Mais je n'ai rien à vous envier. Auriez-vous négligé de lire le quatrième chant du *Revenant*, poëme de Churchill? Certes, je vous en voudrais fort! C'est là que vous auriez vu votre ami Johnson écorché vif et bafoué rudement sous le titre de *M. Pomposo*.... Le traitement infligé à Garrick dans *la Rosciade* n'est que roses et que miel, au prix de ces strophes du *Revenant*.

— Cher et digne ami! répondit en soupirant William, qui lui serra la main.

— Quelle plaisanterie! repartit Samuel. L'autre soir, dans une compagnie, on me demanda si je comptais riposter. Je levai les épaules. On me plaignit; je ris aux éclats; et comme on attendait au moins trois mots de réponse, voyant la société nombreuse et me rappelant que ce poètereau m'avait reproché de l'emphase, je pris le ton le plus solennellement sentencieux, et je prononçai gravement : — Monsieur Churchill n'est qu'un sot.

— Il est affreux, il est horrible, s'écria William frémissant et la sueur au front, il est monstrueux de se voir immolé, conspué, traîné dans la fange par un coquin de cette espèce ! Qu'est-ce, en effet, que ce Churchill! Un escroc, un débauché qui a laissé sa femme dans la misère pour courir les brelans; un apostat, un relaps et pis encore!... Ne l'a-t-on pas vu, curé de village et marchand de cidre, s'enfuir en faisant banqueroute? A Londres, ministre du culte et pédagogue, il dut s'esquiver à la suite de nouvelles friponneries. Puis, il publia les rapsodies que vous savez, et les whigs n'ont pas craint d'avouer ce fripon, cet ivrogne qui tranche du grand seigneur, ce tonneau plein de gin et d'abominations!

Digitized by Google

— Il faut, pour ces sortes de métiers, des gens qui n'aient plus rien à perdre.....

— Et qui déshonorent le parti qu'ils servent. Ne voyez-vous pas que les whigs du jour, rivalisant d'ambition, d'avidité, de licence et de corruption avec le parti de la cour, ont cessé de représenter le peuple? Ne comprenez-vous pas que la cause nationale devait élire pour avocats des gens purs, des mains probes, des âmes austères, protestations vivantes contre les courtisans du pouvoir? Armé contre le vice, dévoué au peuple, j'ai rompu avec ce parti dont la doctrine est souple et mystique, dont le but avoué est la concussion, la tyrannie, la course aux emplois et aux honneurs lucratifs! *L'honneur*. ... ô grammairien! en avez-vous parlé? Avez-vous dit qu'une nation est gangrenée, quand ce mot là n'a plus d'usage qu'au pluriel?

Johnson sourit tristement et secoua la tête sans répondre; il attendait que cet orage s'apaisât.

— Oui, perdue! poursuivit Hogarth, quand le dérèglement passe pour du génie, la vénalité pour un talent, et que les gens de bien sont livrés à la calomnie, aux risées de la foule et aux dédains du monde, par des hommes tarés, par des misérables comme ce Churchill.

— Aimeriez-vous mieux qu'il fût honorable et digne de créance? Daignez-vous devenir l'esclave d'un bohémien, et votre conscience est-elle si faible, si mal défendue, que d'être réduite à capituler devant Wilkes et Churchill?

— Que voulez-vous dire?

— Qu'en les prenant au sérieux, vous leur assurez la victoire. Vous seriez un homme sans vertu, sans philosophie et sans principes, si une piqûre de l'amour-propre vous mettait à l'agonie. La lutte n'est-elle plus votre élément? Avez-vous besoin d'adulateurs? N'aspirez-vous qu'à régner sans partage, et vous êtes-vous fait tribun pour devenir despote?

— Hélas! murmura William abattu, en posant une main sur son cœur, je n'ai plus mes forces de vingt ans; la nature succombe...

— La nature! cher ami, elle a des ressources offertes à tous les âges. A vingt ans, elle lutte; elle se résigne à soixante. C'est l'âge où l'on secoue les préjugés, où l'on juge froidement du prix de toutes choses et de la faible puissance de la malice d'autrui. Il y a trente ans, vous en souvenez-vous? pleins d'ardeur, animés de nobles désirs, nous tracions, l'un et l'autre, le plan futur de notre carrière. Eh bien, nous avons tout accompli, sans dévier, sans mécompte. Notre gloire est désormais hors d'atteinte; la conscience de nôtre valeur ne s'élève-t-elle pas devant nos cœurs comme un rempart indestructible? Ce long sentier de la vie, vous l'avez franchi, bercé par les louanges, précédé de la renommée, porté sur un lit de fleurs. Je l'ai gravi, moi, sous le

Digitized by Google

feu de la critique, au milieu des huées, des cris, et en abattant des ronces. Cependant, nous voici tous deux à peu près au même point : moi rencontrant des roses parmi les épines ; vous, quelques épines à l'ombre de vos rosiers. Continuons la route avec notre constance éprouvée. Confirmons notre valeur passée par notre sérénité présente, et sourions à Churchill, qui nous bourdonne aux oreilles. En vérité, cher Hogarth, je ne puis compâtir à vos peines ; je vous prise trop haut pour y croire. Travailler c'est vaincre ; ralliez vos amis, cherchez la distraction, rappelez cet esprit qui sommeille, et rendez à votre aimable compagne le bonheur et la paix que vos soucis lui font perdre.

— C'est bien, ajouta Hogarth en lui serrant la main avec un sourire angélique, vous m'avez convaincu.

Dès que Johnson se fut éloigné, William retombant assis, appuya convulsivement ses deux bras contre sa poitrine et pâlit beaucoup.

— Eh bien, mon ami, lui dit le soir sa femme en l'enveloppant d'un regard tendre et tout lumineux d'espérance ; eh bien, vous avez vu Johnson...

— Oui.

— Sa visite vous a fait plaisir ?...

— Elle m'a tué.

Rien n'était plus vrai ; car l'amertume, les susceptibilités, la mélancolie d'Hogarth tenaient à des causes contre les quelles sa volonté était impuissante. A ses maux se joignit la pensée de se montrer devant ses amis, faible, ridicule peut-être et inférieur à lui-même. A partir de ce moment, il rechercha la solitude, évita même sa femme, et se plongea avec une certaine joie concentrée dans un tourbillon d'idées noires ; fin dernière de la plupart des génies comiques.

Il recevait encore ses amis, retrouvant un peu d'entrain et de son ancien esprit de saillies en présence de beaucoup de monde. Dès qu'il s'égayait, il reprenait appétit ; mais sa femme s'inquétait de le voir, pour la première fois, peu sensible à la contradiction et fort accommodant pour les idées qu'il ne partageait point. Un jour, sortant de table, il dit à Garrick : — Le premier tableau que je peindrai représentera *la fin de toutes choses*...

— Sera-t-il donc la fin de vos travaux ? répondit un des assistants ; ou bien l'artiste survivra-t-il à toutes choses ? vous avez besoin de repos, et la plus infatigable carrière parvient à son terme.

— Certainement, reprit l'artiste en soupirant ; c'est pourquoi, plus tôt je finirai et mieux ce sera...

Hogarth se remit donc à l'ouvrage, passant des jours entiers dans la solitude et ne montrant qu'aux heures de repas son front taciturne. A quelque temps de là sa femme ayant pénétré dans son atelier où elle croyait le trouver, reconnut qu'il venait d'en sortir, et vit sur son

Digitized by Google

chevalet une toile qu'elle contempla longuement avec tristesse, et dont elle comprit peu à peu si bien la portée, que ses yeux se remplirent de larmes. Ce tableau, très célèbre parce qu'il se rattache aux dernières pensées d'Hogarth dont il prophétisait la fin, est connu sous le titre de *Finis* ou *tail-pièce*. Dans cette étrange composition, l'artiste s'était plongé dans le mysticisme emblématique des vieux Allemands, fruit de la solitude et de la préocupation de la mort. Mais, satirique jusqu'à la dernière heure, tout en cédant à l'aiguillon poignant de la nostalgie, il s'était raillé de lui-même et avait intitulé sa pittoresque rêverie : « Le Pathos, *ou manière de tomber dans le genre sublime; dédié aux brocanteurs de tableaux noirs.* »

C'est devant cette amère bouffonnerie, digne de l'imagination d'Albrecht Durer, que Jane Thornhill demeura plus d'un quart d'heure en douloureuse contemplation.

Au milieu de ce tableau dont Nichols nous a légué la description, elle vit tout d'abord le Temps abattu par le sommeil au pied d'une colonne tronquée, le Temps qui jetant sa dernière bouffée de tabac, vient de casser sa pipe contre sa faulx, brisée comme l'est son clepsydre. De sa main droite s'échappe un testament par lequel il élit le Chaos pour héritier: L'acte est contresigné des Parques. Autour de lui gisent, une bourse vide, une brosse émoussée, une couronne fracassée, une crosse de fusil, un arc distendu, une cloche fêlée, une bouteille cassée, et une déclaration de la faillite de la nature, scellée juridiquement. Près de la cloche est un portrait du Temps, qu'une bougie enflamme. Plus loin, contre un chapiteau gît une enseigne de cabaret représentant la fin du monde.

Jane ne se méprit point à ces preuves parlantes des sinistres préocupations de son mari. Il s'y était livré avec une persistance et une fécondité d'invention, indices de l'état de son âme. C'étaient, çà et là, des cabanes croulant de vétusté, des arbres morts, des temples ruinés, des clochers avec des cadrans sans aiguilles ; des vaisseaux abîmés dans les ondes... Le ciel même annonçait la consommation des temps: Phébus verse dans l'espace, avec ses coursiers, et la lune éclipsée s'éteint. Dans toute la nature, ironie suprême et bizarre, de tous les ouvrages des hommes, il n'est resté debout qu'une potence...

Tandis que mistress Jane, étouffée par ses pressentiments, essuyait ses yeux obscurcis de larmes, Hogarth rentra dans l'atelier et, en la voyant jeta un faible cri, porta la main à son cœur, pâlit et chancela.

— Souffrez-vous, cher ami? dit-elle en le soutenant dans ses bras et en s'efforçant de sourire pour déguiser son trouble.

— Ce n'est rien, balbutia Hogarth, qui détourna les yeux avec effort; pourquoi vous amuser à examiner ces folies? c'est un caprice... une commande destinée à un lord atteint du spleen...

Digitized by Google

— O William! répondit-elle, vous m'êtes aussi cher que le jour où j'ai tout quitté pour vous suivre. Ma vie est toute en vous; mes pensées n'eurent jamais que vous pour objet, et je ne suis plus de moitié dans les vôtres! Est-ce une peine secrète, est-ce le souci de votre santé qui vous inspirent des songes si noirs? Ressentez-vous des craintes dont vous me refusez le partage? pensez-vous, par une fausse compassion, retirer votre main de la mienne, et arracher votre cœur aux consolations d'un cœur comme le mien? Parlez, rassurez-moi, regardez-moi... car nous ne pouvons pas vivre ainsi.

— Pourquoi vous affliger? repartit William avec douceur; il me serait si pénible de vous faire de la peine, que cette idée seule me cause une torture impossible à concevoir. Je suis las, ajouta-t-il, ma vigueur est abattue, et ce tableau est le dernier que je peindrai.

Soudain il se redressa, vint à son chevalet, et plongeant d'une main convulsive son pinceau dans la couleur, il ébaucha en deux coups, au bas de la toile, une palette brisée, et s'écria, dans un singulier délire: — *Finis!* ma carrière est terminée! tout est fini!

Peu de jours après il fallut le transporter à Londres, dans sa maison de Leicester-Fields; c'était le 25 octobre. Le lendemain, il reçut une lettre de Franklin, qu'il avait connu sept années auparavant en Angleterre. Ces deux hommes s'étaient estimés et chéris tout d'abord; cette lettre lui fit plaisir, il voulut se hâter d'y répondre, mais un mal subit l'obligea de se mettre au lit, où il fut pris d'un vomissement. Comme il se sentait suffoqué, il sonna avec tant de vigueur que le cordon lui tomba dans la main.

Jane, éperdue, accourut assez tôt pour recueillir son dernier soupir. Hogarth était mort d'un anévrisme dont il étudiait depuis longtemps les progrès.

Ses restes furent transportés à Chiswick, où il dort avec sa famille au pied d'une pyramide qui porte quatre inscriptions funéraires. La première est consacrée à l'artiste, la seconde à sa femme, décédée vingt-cinq ans après, en 1789; la troisième à dame Judith Thornhill, et la dernière à miss Anna Hogarth, sœur du peintre, qui passa sa vie en province et voulut reposer à côté de son frère.

Contre le soubassement du mausolée sont sculptés en bas-relief un masque comique, une couronne de laurier, une palette, et un livre intitulé : *Analysis of beauty*, sur lequel on a gravé huit vers de Garrick, dont voici la traduction littérale :

« Adieu, grand historien de l'espèce humaine,
» Qui as atteint la perfection de l'art,
» Dont les peintures morales charment l'esprit,
» Et en passant par les yeux vont épurer le cœur.

Digitized by Google

» Si le génie t'enflamme, ô passant, arrête-toi !
» Si la nature te touche, répands une larme !
» Si rien ne t'émeut, va-t-en,
» Car la poussière vénérée d'Hogarth est ici. »

La mort de cet homme éminent mit fin aux polémiques dont il avait tant souffert. Agé de soixante-sept ans, il disparaissait dans l'éclat de sa gloire, et sa popularité se releva plus brillante que jamais. Il serait inutile d'ajouter ici de ces périodes sonores qui, sous prétexte de résumer, concluent pompeusement les études historiques du genre de la nôtre. Ce personnage vraiment original a été suffisamment dépeint ; son œuvre nous est connue, il nous a retracé le tableau de son siècle, et fourni l'occasion de caractériser le talent des trois plus grands peintres de l'Angleterre, Thornhill, Reynolds et Hogarth.

Les funérailles de ce dernier attirèrent, à Chiswick, l'élite des intelligences contemporaines, et la foule recueillie du peuple dont il s'était fait le peintre. Cependant, on ne transporta point les restes de cet illustre artiste à Westminster, dont les caveaux sont encombrés d'acteurs, de poëteraux, de comédiennes et de publicistes oubliés. Le clergé anglican, implacable depuis pour les cendres de lord Byron, garda rancune à la mémoire de William Hogarth. Néanmoins, le révérend John Hoaldy, chapelain de la Reine, prononça le discours d'adieu sur la tombe de son ami, et, pour la première fois, Hogarth fit couler des larmes.

Au retour de cette triste cérémonie, Samuël Johnson dit à Garrick :

— Que l'homme est faible et borné ! combien sa vue est courte, et qu'il est insensé de livrer son âme à des peines passagères, à des vanités d'un jour ! Notre ami s'est laissé abattre par les attaques d'un Churchill, et cet insolent ennemi qui abrége des jours précieux n'en a pas vu le terme. Avant même que William Hogarth ne mourût de Churchill, Charles Churchill avait rendu le dernier soupir en arrivant à Boulogne...

FRANCIS WEY.

Digitized by Google

BEAUX-ARTS.

ÉTUDES SUR L'ART CONTEMPORAIN.

I.

L'ARCHITECTURE DANS PARIS.

(Suite*.)

(*Reproduction et traduction interdites.*)

ARCHITECTURE CIVILE MONUMENTALE.

Les gares de chemins de fer.

Les prodiges enfantés de nos jours par l'industrie, en créant de nouveaux besoins ou en développant dans d'immenses porportions des besoins autrefois limités, ont contraint l'art de bâtir à chercher des combinaisons nouvelles qui protégent et facilitent leur expansion. Ainsi avons-nous vu une architecture industrielle se former pour ainsi dire de toutes pièces à la suite de l'application efficace des forces de la vapeur, ainsi avons-nous vu la création des chemins de fer donner lieu dans tous les pays à des constructions considérables, motiver même parfois des monuments, remarquables à la fois par leur étendue, par leurs proportions gigantesques et par leur caractère particulier. En tête de toutes les lignes on vit s'élever dans les villes d'arrivée ou de départ

* Voir le présent volume, page 456.

Digitized by Google

de vastes bâtiments pour le service des voyageurs, des marchandises et de l'administration si considérable que nécessite le nouveau mode de transport. Sur les points intermédiaires desservis par les rail-ways, s'échelonnèrent des gares et des stations, d'importance et d'étendue variables comme celles des localités qu'elles desservaient. D'abord ce ne furent que des hangards provisoires en bois et en plâtre, des bâtiments transitoires qui permettaient d'étudier les nouveaux besoins qu'on était loin de connaître encore, sans s'exposer à de trop lourdes et inutiles dépenses. A mesure que les besoins se manifestaient ou que des améliorations étaient introduites dans les différents services, ces gares provisoires s'étendaient, se mouvaient, se métamorphosaient même jusqu'à ce qu'enfin toutes les exigences présentes se trouvant satisfaites ou prévues, il devînt possible de rédiger pour les gares de têtes ou de stations des programmes à peu près complets. A peu près, disons-nous, car la prévoyance des ingénieurs et des architectes n'a pu tout prévoir encore, et chaque jour la pratique vient donner des démentis aux projets les plus ingénieux et le plus sagement combinés. Les exigences du service deviennent chaque jour plus variées et plus nombreuses, les développements successifs des voies et des embranchements dépassent toutes les prévisions. Des lignes nouvelles viennent à tout moment s'enter sur les lignes anciennes, et en apportant chacune un contingent nouveau de marchandises et de voyageurs, compliquent le service et réclament impérieusement des appendices spéciaux et des accroissements proportionnels. Ainsi telle gare qui ne fut d'abord que la tête d'un chemin de plaisir est devenue en peu d'années la tête de deux grandes lignes, et sans doute une troisième avant peu y viendra verser le flot de ses voyageurs.

Il est donc très-difficile dans l'état actuel de l'industrie des chemins de fer, soit en France, soit à l'étranger, de déterminer *à priori* quel doit être le point précis de développement à donner aux gares, principalement aux gares d'arrivée et de départ. Avec des éléments aussi variables que ceux fournis par l'expérience, il serait téméraire de prétendre formuler dès à présent une théorie absolue et complète des gares; d'ailleurs les besoins ne sont pas les mêmes dans tous les pays: en Angleterre, par exemple, la nature du sol, le caractère des habitants, leurs usages, leur flegme, leur respect des lois, leur habitude de voyager sans bagages, leur amour de la précision et de l'exactitude, déterminent des conditions toutes différentes de celles que régissent en France notre impatience tumultueuse, notre esprit d'insubordination, notre crainte perpétuelle d'arriver trop tard. Ajoutons que les réglements d'exploitation diffèrent aussi suivant les pays. Toutefois, on peut dès à présent constater par l'expérience quelles sont les conditions générales dans lesquelles les gares de tête remplissent

Digitized by Google

le mieux leur destination. Quatre systèmes ont été essayés, et l'un d'eux paraît décidément devoir l'emporter sur tous les autres. Disons quels sont ces quatre systèmes :

Dans l'un, celui qui a été le premier employé, parce qu'il a semblé d'abord le plus naturel, les bâtiments de départ et d'arrivée sont placés en tête. Les bâtiments de départ comprennent : la salle dite des Pas-Perdus, grand promenoir où se trouvent les bureaux pour les billets et pour les bagages et les autres accessoires; au-delà des bureaux, les salles d'attente disposées perpendiculairement à la voie. Quand les portes s'ouvrent, la foule s'achemine par un quai placé latéralement à la voie de départ vers les voitures qui l'attendent. Les bâtiments d'arrivée consistent en une simple salle où le voyageur retrouve ses bagages et où s'opère la visite, s'il y a lieu, et en un large dégagement qui le conduit vers les cours où l'attendent les voitures ou vers la rue. Dans ce premier système, la gare proprement dite, ou pour mieux parler la halle qui couvre tout l'espace où le service de départ et d'arrivée des trains s'effectue, doit avoir autant de paires de quais qu'il y a de services distincts. Telle est la gare de la rue Saint-Lazare. Telle est aussi, avec quelques variantes, celle du chemin de fer du Nord.

Ce système présente de graves inconvénients. Les salles d'attente sont loin des trains ; il faut que le voyageur parcoure cinquante, cent et quelquefois deux cents mètres pour aller prendre sa place, et pour peu qu'il soit infirme, l'usage du rail-way lui est presque interdit. En toute circonstance, chacun se met à courir, et le meilleur coin est le prix de l'agilité. Dans cette course au clocher les femmes sont heurtées, les enfants jetés par terre, et le fort triomphe du faible en dépit des plus beaux principes de notre civilisation. Ce n'est pas tout : les bagages déposés en tête des voies doivent suivre le même chemin que le voyageur pour aller trouver le fourgon qui sépare le train de la locomotive en conséquence des règlements de police; dans cette pérégrination ils rencontrent les jambes du voyageur qui s'esquive au plus vite pour n'avoir pas les tibias brisés par sa propre malle, les cris de « Gare ! gare ! » retentissent de tous côtés, la confusion est partout, et trop heureux lorsque dans le tumulte on en est quitte pour un manchon perdu ou pour un parapluie égaré.

Cependant ce système a aussi ses avantages. A l'origine des chemins de fer il était très-difficile de prévoir leur développement : les gares en tête n'engageaient pas l'avenir, elles ne présentaient aucun obstacle aux additions successives que de nouveaux embranchements ou la création de nouvelles lignes pouvaient nécessiter. Ainsi, la gare de la rue Saint-Lazare, destinée d'abord à deux chemins de promenade, au chemin de Saint-Germain et à celui de Versailles, n'eut

Digitized by Google

qu'une porte à ouvrir pour servir de point de départ à la triple ligne de Rouen, du Havre et de Dieppe. En ce moment, elle s'étend sur la gauche pour appeler à elle la ligne de l'Ouest. Ainsi, grâce à sa position en tête, cette gare aura pu successivement réunir le service de deux grandes lignes distinctes, de deux chemins de plaisir et d'une foule d'embranchements qui viendront encore compliquer le service. Supposez au contraire une gare à double côté comme on les construit aujourd'hui, et ces additions ne devenaient possibles qu'à la condition de démolir l'une des deux ailes, ou de séparer le service des différentes lignes par des salles d'attente dont il aurait bien fallu placer l'entrée en tête.

Le second système est celui de la gare de côté. Les batiments de départ et d'arrivée sont disposés sur le flanc gauche des voies qui est toujours celui du départ. Ce système fut longtemps en usage au chemin de fer d'Orléans et au chemin de Versailles (rive gauche). Rien de plus simple au premier abord. Les salles d'attente longeant la voie, les voyageurs n'ont qu'un quai de trois à cinq mètres à traverser pour monter en voiture. Leurs bagages déposés dans une salle, à gauche, n'ont que le même trajet à faire. Les hommes ne courent pas, les femmes ne sont pas heurtées, les enfants circulent sains en saufs, et le parapluie lui-même ne s'égare que s'il a trouvé un coin commode pour se reposer. Mais à l'arrivée les désagréments se multiplient. Obligés de descendre de voiture du côté opposé à celui des bâtiments de sortie, les voyageurs ont un long trajet à faire parallèlement aux voies d'arrivée d'abord, en tête des voies ensuite, et en route ils rencontrent leurs bagages qui obstruent le passage et renouvellent les désagréments du premier système. D'ailleurs ce double service de départ et d'arrivée réunis dans le même bâtiment, s'il est plus économique en ce qu'il exige un moindre développement de murailles et de toitures, complique et embarrasse tellement le service qu'il a fallu y renoncer partout ailleurs que dans les stations intermédiaires. Encore devrait-on les proscrire même dans ces dernières où l'obligation de traverser les voies expose les voyageurs à de véritables dangers.

Un troisième système consiste à disposer le service de départ sur le flanc gauche et celui de l'arrivée en tête, ou au contraire, le départ en tête et l'arrivée sur le flanc droit. Ce système mixte qui présente tous les inconvénients que nous avons signalés pour le départ ou l'arrivée en tête et qui participe en même temps aux défauts des gares de côté n'a jamais été appliqué dans Paris, et il est presque partout abandonné.

Enfin le quatrième système, éminemment propre aux grandes lignes où l'abondance des colis et le grand nombre des voyageurs exigent impérieusement que les deux services de départ et d'arrivée soient di-

Digitized by Google

vées, est celui qui, jusqu'à présent, semble réunir les plus grands avantages sans être toutefois exempt d'inconvénients. Il est maintenant généralement adopté pour les têtes de grandes lignes, malgré l'étendue plus considérable de terrain et le surcroît de dépenses qu'il nécessite. C'est celui de la gare du chemin de Strasbourg, et plus complétement encore celui de l'Ouest et du chemin de fer de Lyon. La ligne d'Orléans elle-même, qui n'avait qu'une gare de côté, vient de suivre l'exemple donné par celles de Strasbourg et de Lyon ; elle a doublé ses bâtiments, et maintenant elle a comme les autres son départ à gauche et son arrivée à droite avec cours distinctes.

Aux quatre systèmes que nous avons signalés il serait possible d'en ajouter un cinquième qui dans le temps a été expérimenté à la gare de Versailles (rive droite). Dans ce système, on élève le bâtiment des salles d'attente au milieu même des voies, et des portes ouvertes successivement à droite et à gauche permettent dans les jours de presse de doubler le service et d'opérer le départ alternativement sur les deux voies. Cette disposition bouleverse un peu les habitudes consacrées aujourd'hui dans le service des gares, elle oblige à faire arriver les trains alternativement aussi dans l'une et dans l'autre section, elle complique le service des aiguilles, rend la surveillance plus difficile, exige un grand développement de terrain pour opérer les raccords des voies, et ses avantages, qui sont réels pour les chemins de plaisir où la foule abonde à certains moments, deviennent illusoires pour le service des grandes lignes.

Nous ne parlons pas des systèmes exceptionnels comme celui de certaines gares d'Angleterre où l'arrivée s'opère au-dessous du départ, ni des systèmes américains qui réduisent les gares à leur plus simple expression, à un clos découvert, à peine muni de bureaux et de hangars pour les marchandises. Si nous n'avions à Paris que des gares de cette espèce, nous ne prendrions pas la peine de nous en occuper. Mais nos gares sont de véritables monuments, et à ce titre elles méritent l'attention de l'homme de l'art et de la critique. Nous ne nous bornons pas en France à faire une chose utile, nous voulons encore qu'elle frappe le regard et qu'elle s'annonce dignement à l'extérieur ; nous nous efforçons de mettre de l'art en tout, et nous n'avons qu'un regard dédaigneux pour les créations les plus nécessaires et les plus fécondes si un certain goût n'a pas présidé à leur décoration.

Dans toute gare de chemin de fer, il faut au moins trois voies, une pour le départ, une pour l'arrivée et la troisième pour recevoir les voitures et les wagons de réserve. Mais trois voies sont un minimum et supposent un service peu actif. Dans une gare de grande ligne on place aujourd'hui cinq voies au moins et quelquefois six. Les

Digitized by Google

gares de l'Ouest et de Lyon ont six voies, celle du Nord en a six pour sa grande ligne et un nombre égal pour le service de banlieue : celle de Strasbourg n'en a que cinq, et le service s'y opère avec difficulté.

Sans entrer dans de plus grands détails sur les conditions essentielles d'une grande gare, et sans même énumérer tous les batiments accessoires qu'elle doit renfermer dans son sein, tels que bureaux d'administration et de télégraphie, remises pour les voitures, hangar pour les marchandises, *engine house* pour les locomotives, ateliers d'entretien et de petite réparation, magasins de coke, réservoirs d'eau, quai d'embarquement pour les chevaux et pour le chargement des voitures de maître et de poste, etc., nous en avons dit assez pour faire comprendre la portée de nos observations sur les trois dernières gares construites à Paris, savoir : celle du chemin de Strasbourg, celle du chemin de Lyon et celle de l'Ouest.

Les inconvéniens des gares en tête avaient été mis en relief d'une façon trop éclatante à la gare du Nord pour que les architectes et les ingénieurs chargés à l'avenir de pareilles constructions tombassent dans le même défaut. L'homme très-distingué, M. Léonce Reynaud, ingénieur en chef des ponts et chaussées et professeur d'architecture à l'École Polytechnique, qui avait accepté la tâche périlleuse de bâtir la première gare de grande ligne à Paris, avait par ses erreurs mêmes aplani la voie à ses successeurs. M. Reynaud, frappé sans doute des développements extraordinaires qu'avait pris successivement la gare du chemin de Saint-Germain, et ne prévoyant pas pour la ligne du Nord un moindre développement, avait imité en partie ses dispositions; il avait placé en tête tout le service des voyageurs et de leurs bagages, réservant ainsi la possibilité d'ajouter des voies et des quais nouveaux de chaque côté de la grande halle, précaution que l'expérience a justifiée; mais en plaçant ses salles d'attente et de bagages en tête, il a donné lieu à tous les inconvénients que nous avons signalés en examinant le système des gares construites d'après ce principe.

M. Duquesnay, l'architecte chargé des plans de la gare de Strasbourg, instruit par les fautes de M. Reynaud, s'est bien gardé de les reproduire; mais à son tour il en a commis d'autres. Comme à la gare du Nord il a ouvert devant son édifice une vaste cour, plus vaste que celle du Nord et comme elle fermée de grilles; mais il a pris soin de ménager à droite et à gauche des cours secondaires qui tendent en ce moment à devenir principales, ainsi que nous le dirons plus loin. Une vaste charpente en fer et de forme convexe, d'une seule portée, sans supports intermédiaires, couvre de ses arceaux en plein cintre toute la largeur occupée par les cinq voies et deux larges quais, sur une longueur d'environ deux cents mètres. Les arceaux portent sur

Digitized by Google

deux étages d'arcades en pierre, en plein cintre et évidées, qui forment au rez-de-chaussée et au premier étage, sur les deux côtés, un double rang de galeries ouvertes avec balcon à balustres; cette double galerie mène, par un balcon en tête des voies, à droite et à gauche aux bâtiments d'administration, et de leurs entre-colonnements la vue embrasse tout le mouvement intérieur du service. Les arcades du rez-de-chaussée sont portées sur des colonnes engagées, celles du premier étage sur des pilastres. Les proportions de cette halle sont vraiment grandioses et tout à fait monumentales; ses détails mêmes sont étudiés avec soin, et l'on retrouve avec plaisir aux chapiteaux des colonnes toute la flore du pays traversé par la ligne. Cette belle halle est accusée à l'extérieur par son grand toit demi-cylindrique et par une demi-rosace de proportions immenses, ménagée dans le plein de son pignon. Malheureusement elle ne comprend que cinq voies, et peut-être sera-t-on un jour obligé de rétrécir les larges quais qui desservent le départ et l'arrivée, afin d'y trouver l'emplacement d'une sixième voie de service. Quant à élargir la gare elle-même, il n'y faudrait pas penser. Le chemin arrive en déblai de cinq ou six mètres sur les rues et les terrains avoisinant; déjà des ponts considérables et fort gênants pour le service ont été construits pour le passage des rues; près de sept millions ont été absorbés par ces travaux extraordinaires et pourtant accessoires; si l'on veut élargir le périmètre de la gare, il faudra, en raison des larges bâtiments latéraux à la halle et de la grande distance où l'on serait obligé de raccorder les voies, opérer cet élargissement sur une étendue considérable, et refaire en partie les travaux qui ont déjà coûté si cher; il faudrait... mais personne n'y songe aujourd'hui et personne n'y songera tant que la ligne de Strasbourg ne sera pas obligée d'établir pour la banlieue ou pour un embranchement important un service distinct de celui de la grande ligne. En ce point se manifeste le seul désavantage sérieux des gares de côté. Car en effet, bien que la descente de voiture, la prise des billets et le dépôt des bagages s'effectuent en tête de la ligne, bien que la salle des pas-perdus, vaste comme celle du Nord, soit perpendiculaire à l'axe des voies, les salles d'attente leur sont parallèles et s'échelonnent sur le côté gauche de la halle devant les trains prêts à partir. De même aussi les salles pour la reprise et la visite des bagages, et les portes pour la sortie des voyageurs sont situées à droite. Il y a même de ce côté une cour spéciale, affectée au service d'arrivée. La gare de Strasbourg est donc une gare à bâtiments de côté. Elle emprunte seulement aux gares en tête la position de leurs bureaux de billets et de bagages, ce qui est un défaut. Comme aux gares du Nord et de la rue Saint-Lazare, les bagages ont un voyage à faire sur de petits chariots à trois roues pour aller prendre place en tête du train dans le wagon réglementaire. Il peut en résulter

Digitized by Google

des accidents pour les voyageurs qui traversent le quai au moment où les bagages circulent; dans tous les cas, il en résulte un service compliqué et une perte de temps considérable. L'administration a si bien senti cet inconvénient qu'elle va prochainement transporter tout le service de départ sur le côté droit, à l'extrémité duquel elle a déjà repoussé le service des articles des messageries, ainsi mis à la portée du fourgon qui les emporte. Il y aura dès lors cour de départ latérale, comme il y a déjà cour latérale d'arrivée. La grande cour de façade ne servira plus qu'à l'entrée des voyageurs sans bagages et au stationnement des voitures.

Nous avons dit quel était, même à l'extérieur, l'aspect imposant de la grande halle avec son immense pignon à jour. Ce pignon se répète exactement avec sa grande arcade aux deux extrémités de la gare. Sa corniche rampante porte sur de grandes consoles saillantes qui rappellent les formes du douzième siècle et prêtent à ces deux frontispices le caractère extérieur des grandes basiliques de cette époque. Ce qui tend à confirmer dans cette pensée lorsque l'on jette les yeux sur les élévations latérales, ce sont les contreforts saillants et terminés en angle aigu qui consolident et contrebutent les murailles. Nous n'aurions pas de blâme pour ce système monumental s'il avait été suivi dans toutes les parties de l'édifice, mais outre qu'il s'accorde assez gauchement avec la décoration intérieure, empruntée en partie à la Renaissance et en partie au douzième siècle, il ne se marie en aucune façon avec le style des bâtiments en saillie à droite et à gauche, qui sont ocupés au rez-de-chaussée par le service des voyageurs, et aux étages supérieurs par les bureaux d'exploitation et d'administration. Ces bâtiments, qui offrent un développement considérable, sont conçus dans un style italien francisé, qui par lui-même est d'un assez bon effet. Ils sont composés d'un rez-de-chaussé et d'un premier étage à pleins cintres, surmontés d'un petit étage à fenêtres surbaissées, style du temps de Louis XIV. Une balustrade en pierre couronne l'entablement. Entre ces deux ailes, qui forment avant-corps dans la grande cour, et en saillie devant la base du pignon extérieur de la halle, règne la salle des Pas-Perdus, ouverte sur la cour par de grandes arcades en plein cintre, et dans laquelle on trouve, comme nous l'avons dit, les bureaux de distribution de billets et la salle de dépôt des bagages. Au-dessus de l'arcade centrale est placé le cadran dans un groupe de figures en ronde-bosse d'assez bonne exécution.

Cette construction, outre qu'elle n'est pas commode pour le service, a le défaut de cacher les pieds-droits sur lesquels s'appuient les retombées de la grande arcade de la halle; cette arcade semble ainsi suspendue dans les airs, et pour comble de disgrâce son archivolte descend d'aplomb, de chaque côté, au milieu de deux des arcades inférieures,

Digitized by Google

et paraît poser sur le vide. On doit penser que le plan primitif de M. Duquesnay, mort prématurément au commencement des travaux, a été modifié en ce point et en quelques autres, de là ce mélange de style que nous avons remarqué, de là aussi cette incohérence entre les deux parties distinctes du frontispice. — Nous ne dirons rien de la figure bardée et armée de pied en cap qui est assise au sommet du pignon. On a écrit au-dessous le nom de *Strasbourg*, mais la bonne ville aurait peine à se reconnaître dans une aussi laide image. Nous préférons le Rhin et la Seine s'unissant dans une douce étreinte au-dessus du cadran.

Si l'on fait la part des défauts que nous avons signalés, des incohérences de style, résultat obligé des modifications apportées par le second architecte dans l'œuvre de son prédécesseur, de l'emplacement vicieux des bureaux de billets et de bagages, de l'exiguité de l'aire attribuée aux voies, on reconnaîtra sans peine que cette gare offre dans son ensemble un caractère monumental, et qu'elle accuse bien à l'extérieur sa destination. A l'intérieur, cette grande halle, avec sa charpente en fer lancée d'un seul jet d'un mur à l'autre, semble une colossale volière bâtie pour des aigles de dix-huit pieds d'envergure. La dépense de 7 millions, qu'a nécessitée la construction de cette gare, peut paraître énorme pour un simple abri donné à la tête d'une voie de communication dont les voitures n'ont pas quatre mètres de hauteur; on ne peut se dissimuler, toutefois, qu'il n'y ait souvent de l'argent plus mal employé en bâtisses qu'il faudra un jour ou l'autre jeter par terre.

La gare de l'Ouest, située sur le boulevard du Montparnasse, et qui ne dessert encore que le chemin de Versailles (rive gauche) et de Chartres, n'est guère moins monumentale que celle du chemin de Strasbourg. Ici les difficultés étaient bien plus grandes; au lieu d'arriver en déblai, les voies arrivent en remblai à plus de sept mètres au-dessus du sol. Il n'est jamais bien difficile de prendre ses aises quand il n'y a que de la terre à enlever, il est au contraire très-malaisé de s'étendre et de bâtir sur des terrains rapportés. M. Victor Lenoir, architecte, et les ingénieurs chargés de la ligne de l'Ouest, auraient pu, à la rigueur, ainsi qu'on l'a fait à la gare du chemin de Lyon, établir un remblai général et faciliter par des rampes l'accès de la gare aux voitures jusqu'au niveau des voies. Ils ont mieux aimé ouvrir leurs bâtiments d'accès au niveau du sol, et racheter la différence par des escaliers intérieurs de proportions monumentales. Ils ont pris, au demeurant, le parti le moins coûteux, et celui qui permettait à moins de frais un plus grand luxe de construction. Les développements successifs et probables de la gare sont par là rendus plus difficiles, mais à côté de cet inconvénient il y a un avantage que seule à Paris la gare de l'Ouest possède, c'est la

Digitized by Google

communication sous voies et derrière la gare des deux cours latérales de départ et d'arrivée; une large voûte en plein cintre permet cette communication. Quand les voitures ont déposé leur monde dans la cour de gauche ou de départ, elles passent sous la voûte et vont se placer à leur poste dans la cour de droite et d'arrivée; jamais, de cette façon, les voitures vides n'entravent la circulation des voitures chargées. Le service extérieur est plus prompt, plus facile, et présente moins de dangers.

La gare de l'Ouest, plus encore que celle de Strasbourg, est une gare à double bâtiment de côté. Ici, point de cour d'honneur, point de promenoir, point de bureaux de billets et de bagages en tête, une simple galerie à jour au rez-de-chaussée établissant une communication entre les deux ailes, et au-dessus, parallèlement aux deux pignons extérieurs de la halle, une terrasse à balustrade d'où les fumeurs de première classe jouissent d'un admirable panorama de Paris. Rien que cette vue par un beau jour mériterait que l'on fît le voyage de Rennes ou de Chartres. Les étrangers qui montent sur les tours de Notre-Dame pour embrasser d'un coup-d'œil toute la capitale ne se doutent pas qu'ils pourraient ménager leurs jambes et profiter de leur voyage à Versailles pour obtenir le même résultat, plus beau, plus grandiose et plus pittoresque.

La façade sur le boulevard du Montparnasse est d'un aspect simple et sévère; au centre, galerie de sept arcades, au-dessus le balcon dont nous venons de parler, et en retraite, derrière le balcon, deux grands pignons percés chacun d'une large baie en plein-cintre, ce sont les pignons de la halle. Entre eux s'elève un édicule contrebuté par deux figures debout, Rennes et Chartres; sous le fronton arrondi de l'édicule est placé le cadran; un petit château-fort couronne ce hors-d'œuvre qui n'est pas d'un goût très-pur et qui se rattache péniblement à l'ensemble de la construction. De chaque côté, les deux grands bâtiments de service s'avancent en manière de pavillons, formant avant-corps: grande porte au rez-de-chaussée, grande fenêtre à l'étage, le tout en plein cintre. A gauche est écrit : « Départ, » à droite : « Arrivée. » Tel est l'ensemble vu de face. A droite comme à gauche une cour entourée de grilles. C'est dans ces cours qu'entrent les voitures. Elles déposent les voyageurs devant la salle de gauche où sont les bureaux de billets et de bagages; un large escalier qui se divise en deux rampes à mi-chemin donne accès aux salles d'attente situées au-dessus. Cet escalier, qui se répète de l'autre côté pour la sortie, est plutôt celui d'un palais que d'un édifice industriel; il rappelle ceux du Louvre et de Versailles, et ne leur est inférieur que sous le rapport de la décoration. Une grue hydraulique fait monter les bagages et les articles de messagerie, et les dépose en tête des trains de départ auprès du wagon

Digitized by Google

réglementaire. Quant aux voyageurs, en attendant l'heure du départ, ils sont parqués, suivant l'usage français, dans les compartiments d'une grande salle parallèle à la voie; au moins ceux de première classe ont-ils ce beau panorama de Paris et la vue de la gare pour se récréer.

La halle est divisée en deux parties par une ligne de colonnes en fonte, ainsi qu'aux gares du Nord et de Lyon. Les deux charpentes, tout en fer et fonte, d'une extrême légèreté, reposent au centre sur ces colonnes et de chaque côté sur les murs. Elle a six voies, dix-huit plaques tournantes, un double quai central et deux quais latéraux. Ces quais sont pavés en dalles d'ardoises, unies comme les compartiments d'un parquet. Il est question de bitumer les voies dans toute l'étendue de la halle pour éviter la poussière. Ce sera alors une gare modèle. Le service s'y fait aisément; le changement de voie de la locomotive après l'arrivée ne s'y opère pas instantanément comme à la gare de Lyon, mais elle a comme celle de Strasbourg un quai de contrôle, et pendant la vérification des billets, la locomotive se détache du train, va tourner et changer de voie sur les plaques et revient pousser le train par derrière jusque dans la halle. Cette manœuvre utilise le temps d'arrêt que nécessite un contrôle efficace. En Angleterre, presque toutes les gares ont des quais de contrôle.

A l'arrivée, le wagon des bagages se trouvant en tête, c'est en tête qu'on place le treuil à cliquet chargé de les descendre dans la salle basse. Les voyageurs ont passé par un vestibule et descendu les deux rampes douces du second escalier; ils sont dans la salle basse où sur un double banc ils retrouvent leurs bagages; des omnibus et d'autres voitures, voire des coupés attachés au service de l'administration, les attendent dans la cour de sortie : les voilà partis. Pour nous, nous resterons, car nous avons encore à jeter un regard sur l'édifice.

Les architectes et les ingénieurs appelés aujourd'hui à construire des gares de chemin de fer mettent à profit les écoles faites par ceux de leurs collègues qui les ont précédés. Nous avons vu que la gare du Nord avait été pour eux, en ce qui touche la distribution du service, un excellent modèle à ne pas suivre; elle n'était pas davantage digne d'être imitée en ce qui touche les logements de l'administration. M. Reynaud dans ses premiers plans n'y avait pas songé, ou du moins il avait cru que le service de la gare et celui de l'administration pouvaient être parfaitement distincts et séparés. L'expérience a prouvé le contraire. Depuis le conseil supérieur et de direction jusqu'à l'ingénieur en chef de la ligne, depuis le chef du mouvement jusqu'au chef de gare, depuis le secrétariat jusqu'au service d'inspection, il importe que tous soient réunis en faisceau en un même bâtiment, en tête de la ligne, en communication directe et constante avec tout son par-

Digitized by Google

cours. M. Reynaud avait l'intention de loger l'administration du mouvement dans un bâtiment qu'on aurait construit à gauche de la cour, contre le petit édifice à trottoir couvert où sont établis les bureaux de correspondance de la ligne. On voit encore les pierres d'attente auxquelles devaient s'attacher les nouvelles bâtisses. Mais ces terrains, inoccupés lorsque la compagnie prit possession de la gare, il a fallu depuis les réserver au service des messageries et des marchandises. On n'avait pas compté non plus sur les marchandises. Encore ces terrains se sont-ils trouvés insuffisants, et les marchandises destinées aux transports de petite vitesse vont aujourd'hui toucher rail dans la gare extérieure de La Chapelle. Il ne fallait donc pas songer à continuer les plans de M. Reynaud. Les hommes éminents qui administrent la compagnie du Nord durent alors se résigner à répartir leurs bureaux çà et là pardessus les salles de bagages et d'attente, à droite, à gauche de la voie, dans tous les coins, dans toutes les fissures du bâtiment primitif, si bien que dans ces constructions faites après coup on n'a pu trouver que des emplacements relativement restreints, d'un accès et d'un éclairage difficiles, d'une solidité problématique, et d'un provisoire à peu près certain. Il a été dit qu'à la gare du chemin de Strasbourg l'administration est répartie dans les étages des bâtiments de côté, au-dessus des salles d'attente et des salles de sortie. A la gare de l'Ouest, le bâtiment du départ étant presque complétement absorbé par le service des voyageurs, au premier étage aussi bien qu'au rez-de-chaussée, on a ménagé les bureaux dans le bâtiment d'arrivée où le service n'exigeait que l'espace nécessaire à l'escalier de sortie et une partie du rez-de-chaussée. Pour avoir plus d'emplacement, on a coupé l'étage en deux parties, ce qui donne deux étages au lieu d'un, et pardessus, dans les frises, on a ménagé un troisième étage éclairé par le toit. Cette distribution est vicieuse sans doute, mais elle est économique et permet de respecter la symétrie. A l'extérieur ces deux bâtiments de côté présentent deux étages à pleins ceintres sans sculptures, et d'une simplicité sévère. L'aspect monumental ne résulte que de la grandeur des proportions.

La gare du chemin de Lyon est à la fois la plus commode pour les voyageurs et la mieux entendue pour le service intérieur; mais elle n'a rien de monumental. Elle s'inquiète peu des saillies irrégulières qu'elle fait à l'extérieur, et du plan bizarre qu'affecte l'ensemble de ses bâtiments de service. Là aussi les voies arrivent en remblai à une hauteur de quatre ou cinq mètres; mais au lieu de racheter la différence des niveaux par des constructions de leur nature peu élastiques, on a préféré opérer un remblai général jusqu'au-delà des abords, et asseoir la gare tout entière sur une espèce de mamelon factice. Des rampes douces conduisent de tous les côtés jusqu'au niveau des rails.

Digitized by Google

Les voies arrivent en biais sur la ligne du boulevard Mazas; un simple mur de soutènement, surmonté de deux pignons en fer et vitrés, les séparent de la petite place ménagée devant elles. A gauche et parallèlement à la voie, sont la cour et les bâtiments affectés au départ; à droite, ceux ménagés pour l'arrivée. Les bâtiments de départ consistent simplement en une grande salle où l'on dépose les bagages et où l'on prend les billets; devant soi on trouve les salles d'attente dont les portes et les croisées à jour laissent pénétrer le regard dans la halle. Les bâtiments d'arrivée sont plus simples encore, ils se résument en larges sorties donnant sur un trottoir couvert où les omnibus et les voitures allongent leurs marche-pieds, et enfin en latérale une salle des bagages placée en tête de la voie. Il serait certainement difficile de rien concevoir de plus commode pour le service, et l'architecte, M. Cendrier, a, sous ce rapport, parfaitement atteint son but. Sa halle est divisée en deux sections, l'une de départ, à gauche, l'autre d'arrivée, à droite, et partagée, comme aux gares du Nord et de l'Ouest, par des colonnes en fonte. Toute la charpente est en bois et fer, système Polonceau perfectionné; elle est peu élevée et d'un aspect peu grandiose; c'est un beau hangar, voilà tout. En général, cette gare semble bien moins inspirée par le génie français que par l'esprit américain ou anglais. En Angleterre aussi, dans les commencements des chemins de fer, on s'étudiait à donner aux abords de ces grandes voies de communication un certain caractère, et la gare du chemin de Birmingham, à Londres, atteste par son frontispice *pœstum* que nos voisins n'entendaient pas se laisser dépasser par nous en ce point. Mais ils sont bien revenus de leurs erreurs monumentales, et il n'y a aujourd'hui que les Américains qui, en matière de gares, aient renchéri sur leurs principes d'économie. La gare du chemin de Lyon est donc pour nous une gare anglaise plutôt qu'une gare française, et ce ne sont pas les six ou huit figures en gaine, sculptées à ses deux extrémités, qui modifieront notre opinion à cet égard. Quant aux bâtiments en eux-mêmes, ils sont d'une extrême simplicité. La grande arcade surbaissée qui sert d'entrée à la cour d'arrivée peut seule faire soupçonner là l'existence d'un grand établissement industriel tout autre qu'une serre chaude de pépiniériste ou de hangar pour la construction des voitures. Cependant, on trouve çà et là dans les détails quelques velléités de décoration, des profils d'une certaine pureté, des ornements étrusques gravés en creux, des moulures coupées et aplaties qui accusent des liens assez intimes avec l'école de M. H. Labrouste. Avant tout l'économie et l'utilité ont régné dans les plans de M. Cendrier, et elles y font sentir leur prosaïque despotisme.

La gare n'a pas encore de bâtiment affecté à l'administration. Il paraîtrait qu'une maison, rien qu'une maison, serait construite *ad hoc*

Digitized by Google

sur le terrain biais qui s'étend à droite de la cour d'arrivée. Dans cette construction on créerait quelques dispositions analogues à celles des deux pignons extérieurs de la halle, et l'on rétablirait ainsi une sorte de symétrie qui ne sera jamais d'une incomparable beauté. Quoique l'on fasse, la gare du chemin de Lyon ne prendra jamais rang parmi les monuments; mais avec sa large halle, ses six voies de service, son aiguillage à l'intérieur, ses vastes dépendances, où plus tard elle pourra organiser des trains de banlieue, elle est jusqu'à présent le résumé de tous les perfectionnements et le dernier mot prononcé par l'expérience.

Elle offre toutefois un grave inconvénient dans les rampes qui conduisent à la cour de départ. On est pressé, l'heure va sonner, le train va partir : il faudrait brûler le pavé pour arriver à temps. Mais une rampe se présente, le cocher au lieu de fouetter ses chevaux les met au pas; vous tournez, vous tournez encore; vous frappez du pied avec impatience, vous gourmandez le cocher; mais celui-ci répond que l'on monte et qu'il est impossible de courir en montant..... Enfin vous arrivez, l'heure sonne, la vapeur siffle, le train est parti... Si vous n'aviez eu à franchir que les marches d'un escalier comme à la gare de l'Ouest, vous seriez arrivé à temps, mais il y a une rampe, et pour monter les rampes, les chevaux vont au pas.

ARCHITECTURE PRIVÉE.

Les Maisons à loyer et les Hôtels.

Les maisons que Paris voit bâtir depuis quelques années ne ressemblent pas plus à celles des autres villes de France que celles-ci aux maisons des autres capitales de l'Europe. Rouen, Amiens, Orléans, et même quelques villes plus éloignées, empruntent bien çà et là des détails, des procédés nouveaux aux maisons de Paris, mais elles ne peuvent pousser loin l'imitation. Là où les besoins diffèrent, les constructions doivent différer aussi; on peut prendre les profils et les sculptures, et les appliquer à peu près partout, mais il faut laisser le plan et l'ensemble des élévations aux usages qui les ont inspirés. On est donc fondé à dire que la maison à loyer de Paris est un type unique au monde, autour duquel tourbillonnent, comme des satellites, les maisons à loyer des autres grandes villes.

Le premier mobile auquel obéisse le constructeur moderne, à Paris, est celui de l'argent; avant tout, il faut qu'une maison soit d'une location facile et avantageuse, il faut qu'elle rapporte le plus possible. Il en est des terrains très-chers de Paris comme de ces terres excellentes, mais d'un prix exorbitant, et auxquelles il faut demander une

Digitized by Google

double moisson pour avoir un intérêt convenable de son capital. Il s'agit donc d'abord de proportionner la dépense à la valeur du terrain, et de rendre l'une et l'autre proportionnelles au maximum de revenu présumable. Dans les quartiers où le terrain est à sa plus haute valeur, là aussi l'on bâtit en général avec plus de luxe et moins d'économie. Le terrain appartenant presque toujours au constructeur, ce luxe est quelquefois poussé très-loin, particulièrement dans les façades, presque toutes aujourd'hui en pierres et d'une exécution quasi monumentale. On comprend aisément que, sous ce rapport, Paris doit l'emporter sur Londres. A Londres, en effet, le terrain n'appartient, que par exception, à celui qui construit; conservé par les lois protectrices de la grande propriété entre les mains de l'aristocratie, il ne se vend pas, il se loue; l'entrepreneur prend à bail une étendue considérable, et il y élève un quartier. Les maisons ordinairement sont en briques, d'une solidité médiocre, suffisante toutefois pour atteindre l'extrême limite de l'emphithéose; mais comme une seule main les a bâties, comme elles sortent toutes du même atelier, pour ainsi dire, elles sont conçues d'après des plans réguliers et symétriques pour chaque rue. De là cette monotonie qui fatigue le regard dans les quartiers neufs de Londres, en dépit des habitudes anglaises qui imposent au constructeur la nécessité de diviser ses bâtiments à l'infini, et par tranches, pour donner à chaque famille une maison entière et indépendante. Aussi n'est-il pas rare de trouver à Londres des maisons qui n'ont que deux ou même une fenêtre de front; mais semblables en tous points aux maisons voisines, elles se fondent avec celles-ci, et ne forment qu'une sorte de travée dans l'édifice qui embrasse la rue tout entière. Il est encore d'autres points essentiels qui maintiennent une différence radicale entre les maisons de Londres et celles de Paris, mais il n'importe pas de les énoncer ici.

A Paris, au contraire, c'est le terrain lui-même qui est morcelé à l'infini, et comme chacun bâtit sur un sol qui lui appartient, comme l'édilité n'intervient dans les constructions que pour en surveiller la solidité et en régler les saillies et les hauteurs, le propriétaire ou l'entrepreneur suit son caprice ou celui de son architecte, toujours désireux d'imprimer à son élévation un style particulier qui la distingue des élévations voisines. C'est une sorte d'émulation, ou, pour mieux dire, de concurrence entre les architectes; d'où résulte cette variété excessive, cette anarchie de formes, ce manque d'harmonie et d'unité qui frappent autant la vue que le défaut opposé dans les rues de Londres, et d'une manière non moins désagréable. Nous savons qu'il est bien difficile à notre époque, et dans notre pays surtout, d'imposer à la propriété des règles qui la défendent contre ses propres incartades. Là aussi le désordre des idées a pénétré, et il s'imprime en ca-

Digitized by Google

ractères durables aux façades de toutes nos rues nouvelles. Il est permis de se demander, cependant, s'il n'aurait pas été possible, dans ces profonds remaniements qui bouleversent certains quartiers de Paris, d'obtenir, non cette symétrie inflexible des rues anglaises, mais une certaine harmonie relative, une certaine unité, d'établir enfin quelques liens de parenté entre toutes les maisons d'une même rue qui, aujourd'hui abandonnées à elles-mêmes, s'en vont à l'aventure, brisant leurs balcons et leurs corniches, enchevêtrant les rinceaux de la renaissance aux mascarons du dix-huitième siècle; ouvrant ici des pleins cintres, là des arcades surbaissées, et plus loin des croisées à plate-bande; étalant tantôt les fleurettes et les gravures étrusques, tantôt les palmettes grecques, puis les guirlandes Louis XV ou la flore du moyen-âge. Lorsque l'on a voulu donner à cette partie de la rue de Rivoli, qui avoisine les Tuileries, une allure uniforme, il n'a pas été impossible de l'obtenir. Il n'aurait pas été plus malaisé à nos architectes, pour cette autre partie qui se prolonge jusqu'à l'Hôtel-de-Ville, de trouver une forme générale et un jeu de lignes agréables à l'œil, d'une exécution peu dispendieuse et d'une distribution facile. Les maisons à arcades de l'ancienne rue de Rivoli, avec leurs toits ronds, leur architecture massive et leurs plans mal distribués, sont d'un modèle depuis longtemps condamné, et d'ailleurs elles ont le défaut de celles de Londres, elles sont coupées par tranches. Il fallait autre chose, une ligne moins raide, des étages moins élevés, des aménagements plus commodes pour le commerce et pour les grands magasins, des saillies dans les entablements, des fusées dans les toits. Nous aurions compris une certaine liberté, mais toujours limitée en vue d'un effet général; nous aurions accepté des avant-corps inusités, à la condition qu'ils eussent introduit dans l'ensemble un élément de pittoresque sans nuire à la circulation. Ainsi, nous aurions vu avec plaisir çà et là un péristyle surmonté d'une terrasse, avancer son toit protecteur jusqu'à la limite du trottoir. La Ville aurait même pu élever en retraite de l'alignement quelques uns de ses monuments municipaux qu'elle projette, et dont ces quartiers sont privés, des hôtels de mairie pour le quatrième ou le septième arrondissement. Une caserne s'achève à l'extrémité, du côté de l'Hôtel-de-Ville: que n'a-t-elle ce pavillon d'angle dont nous parlerons plus tard, pour former point de vue et donner l'heure, à trois quarts de lieue de distance, au passant qui débouche de la rue Saint-Florentin dans la rue de Rivoli? Enfin, nous apercevons d'ici une foule de choses fort belles et de très-facile exécution, mais auxquelles il aurait fallu penser. S'il y avait à Paris des entrepreneurs, comme ceux de Londres, qui bâtissent à eux seuls tout un immense quartier, il s'en serait sans doute trouvé un, plus intelligent que les autres, à qui l'idée serait venue de réunir dans

Digitized by Google

s main tous les terrains bâtis ou à bâtir de la nouvelle rue de Rivoli, et qui eût essayé de réaliser le plan dont nous venons de donner un rapide aperçu. Mais, à défaut d'un homme comme M. Cubitt, ne pouvait-on combiner ensemble les forces de plusieurs de nos petits entrepreneurs parisiens, former même une société des plus considérables d'entre eux, et leur faire construire, sous le patronage de la Ville, avec son concours s'il en était besoin, une rue qui n'aurait pas eu de rivale en Europe? A voir l'espèce de fureur avec laquelle on se précipite en ce moment dans les entreprises de maçonnerie, on ne peut douter que les capitaux ne se fussent groupés bien vite autour d'un noyau solide ainsi formé de tous les éléments spéciaux les plus propres à inspirer la confiance, et à concourir à l'achèvement d'une œuvre bonne et utile. Là, comme partout, l'association aurait produit des prodiges de force et d'économie, et les mêmes constructions qui, faites isolément, entraîneront peut-être la ruine de ceux qui les élèvent, auraient certainement donné de solides intérêts et de beaux dividendes.

A ceux qui ne voient que le petit côté des intérêts particuliers, notre projet rétrospectif va paraître en contradiction avec les lois qui régissent la propriété en France, et semblera soulever devant lui des obstacles insurmontables. Nous pourrions nous borner à leur répondre que l'intérêt général doit toujours primer l'intérêt privé. Mais nous voulons ajouter que, grâce à l'institution, on peut dire paternelle, des jurys d'expropriation, le propriétaire aurait toujours été libéralement indemnisé, et qu'il se serait vu lui-même appelé à prendre le premier sa part d'une heureuse spéculation. Qui aurait empêché, d'ailleurs, que les riverains fussent conviés à échanger leurs titres contre les titres plus productifs de la Société? En France, nous sommes effrayés tout de suite quand on nous parle d'un capital de cent millions pour construire une rue; nous aimons mieux travailler ou laisser faire dans l'isolement. Notez bien que les cent millions ne sont pas moins dépensés; mais ils le sont par cent personnes isolées, et par conséquent sans ensemble, sans économie et souvent sans profit.

On se tromperait étrangement si, comme pourrait le faire supposer la fièvre de bâtisse qui tient notre capitale, on s'imaginait que les entreprises de constructions, tentées dans l'isolement, sont très-lucratives. Le plus souvent au contraire elles sont ruineuses et nous n'aurons pas de peine à le démontrer.

Dans les artères les plus fréquentées de la capitale, sur les points les plus favorables au commerce de luxe et les plus recherchés des étrangers, dans la rue de la Paix, dans la rue Royale-Saint-Honoré, sur la ligne des boulevards, depuis la Madeleine jusqu'à la rue Poissonnière, le terrain ne vaut pas moins de 1,200 à 1,500 fr. le mètre

Digitized by Google

carré; il a été payé plus cher encore en quelques endroits. Dans les rues Vivienne et de Richelieu, il varie de 1,000 à 800 fr., suivant que l'on s'éloigne ou que l'on se rapproche du boulevard; il monte à 900 dans la partie de la nouvelle rue de Rivoli qui avoisine le Louvre, descend à 700 du côté de la tour Saint-Jacques-la-Boucherie et se relève à 800 vers l'Hôtel-de-Ville; la moyenne dans toute la longueur de la rue est de 800. Dans les prolongements récents des rues Drouot et de la Grange-Batelière, à proximité de l'Opéra, entre les rues de Provence, Laffitte, du faubourg Montmartre et le boulevard des Italiens, il est de 700 fr., voire de 800, tandis que sur la rive gauche, dans la rue des Petits-Augustins prolongée, qui porte maintenant le nom de rue Bonaparte, il varie entre 350 et 400 fr. Il est de 550 dans le quartier des Halles.

Sur ces terrains on bâtit, suivant les quartiers, des maisons de luxe ou de simple rapport. Aujourd'hui les façades sont toujours en pierre de taille, les murs sur les cours en moëllons, rarement en pierre, les cloisons et refends en pans de bois et briques. Souvent les façades sont richement sculptées; c'est une manière d'augmenter la valeur des locations. Malheureusement, derrière ce luxe de placage il est rare que l'on trouve une maison solidement construite. Nous pourrions citer telle maison dont la façade a coûté plus de cinquante mille francs à sculpter, et dont les murs intérieurs tombent au moindre coup de marteau.

Dans les quartiers riches il faut des portes cochères, des cours, des remises, des écuries; si l'on bâtit sur les boulevards ou dans les rues importantes, comme la rue de la Paix, il faut en outre des magasins bien aménagés, avec de larges baies pour l'étalage. Dans les quartiers de grand commerce comme celui des Halles, la porte au contraire sera étroite, et le rez-de-chaussée, l'entresol, le premier lui-même verront s'empiler les étages supérieurs sur leurs minces colonnettes de fonte et sur leurs légères armatures en fer. Ouvertes dans toute leur étendue pour offrir un plus grand étalage et prendre le plus de lumière possible, elles ne présenteront à l'œil qu'une large surface vitrée, au-dessus de laquelle les murs supérieurs sembleront suspendus dans le vide.

Les règlements de voirie limitent les hauteurs et les saillies des maisons; il n'est donc pas possible aux entrepreneurs de compenser par le nombre des étages la cherté des terrains; toutefois, plus les artères sur lesquelles ils bâtissent sont larges, et ce sont ordinairement celles des quartiers riches, plus ils peuvent exhausser leurs constructions. Ces hauteurs sont de 11 mètres 70 cent. pour les voies publiques d'une largeur moindre de 7 mètres 47 cent.; de 14 mètres 62 cent. pour la voie publique au-dessous et jusques y compris 9 mètres 42 cent.; enfin, elles sont limitées à 17 mètres 55 cent. pour

Digitized by Google

les voies publiques d'une largeur plus grande. Ces mesures ne s'appliquant qu'aux murs de façade, y compris leurs corniches et entablements, voire les attiques supérieurs qui monteraient à plomb des murs de face, les constructeurs ont trouvé l'ingénieux moyen d'éluder en quelque sorte les prescriptions de l'autorité en élevant pardessus les entablements, et en retraite, un étage supplémentaire en pans de bois. Les appartements ménagés dans cet attique, quelque haut qu'ils soient situés, sont encore assez recherchés à cause de la terrasse qui s'étend devant leurs fenêtres. La hauteur des combles étant également limitée par les règlements, les architectes s'arrangent de manière à ce que leurs toits se maintiennent à la hauteur de 4 mètres 87 cent. au-dessus des entablements, maximum imposé par les règlements. Il se trouve ainsi que les maisons à loyer de Paris ont rarement moins de six étages.

Dans les quartiers riches, sur les terrains les plus chers, les besoins du luxe obligent à tenir les plafonds des beaux appartements assez élevés, à ouvrir de larges escaliers, à ménager pour les offices et les cuisines des dégagements faciles et des escaliers de service. Ce sont autant d'espaces perdus pour l'habitation proprement dite. Avec plus de hauteur, les maisons n'offrent donc que le même espace habitable. On compte que la construction complète, en y comprenant les peintures, les glaces et les papiers, y revient en moyenne à 800 fr. le mètre carré, en calculant le mètre sur toute la hauteur du bâtiment, de la cave au grenier. Quelquefois, mais c'est l'exception, elle monte à mille et douze cents francs. Dans les quartiers du grand commerce, sur les terrains de moyenne valeur, les matériaux employés sont les mêmes, mais les façades portent moins de sculpture, le fer et la fonte jouent un plus grand rôle, les espaces perdus sont moins considérables, et la construction coûte environ 650 fr. le mètre. Enfin, on limite généralement à 575 fr. le mètre carré le prix des constructions sur les terrains de troisième classe et dans les quartiers où le luxe est inutile, comme celui des Halles. C'est à ce dernier chiffre que s'arrêtent le plus grand nombre des constructions actuelles.

Si au prix du terrain nous ajoutons celui de la construction, nous pouvons établir à peu près l'échelle suivante :

Boulevard, rue de la Paix, terrain. . .	1200 f.	constr.	800,	total	2000.
Rue de Rivoli, terrain.	800	—	6 0	—	1450.
Rue Drouot et de la Grange-Batelière, terr.	700	—	650	—	1350.
Quartier des Halles, terrain.	550	—	575	—	1125.
Rue Bonaparte, terrain.	400	—	575	—	975.

Le produit doit faire face : 1° à l'amortissement du capital qui, dans une ville comme Paris où les constructions se renouvellent de siècle en siècle, ne peut pas être compté à moins de un pour cent ; 2° aux

Digitized by Google

frais d'entretien et de réparation qui s'estiment à un pour cent; 3° aux non valeurs, aux vacuités, soit un pour cent; 4° aux impôts qui grèvent aujourd'hui les maisons de Paris de dix pour cent du revenu net, soit un demi pour cent du capital; 5° aux frais d'assurance, d'éclairage et de concierge, soit un pour cent. C'est donc quatre et demi pour cent que les maisons à loyer doivent rapporter avant de donner à leurs propriétaires l'intérêt de leur capital, et si l'on restreint cet intérêt à trois et demi pour cent, il faudra qu'elles donnent au moins huit pour cent du capital engagé. Ainsi le mètre carré de terrain construit devrait rapporter :

Rue de la Paix, sur le boulevard et analogues. .	160 fr.
Rue de Rivoli et analogues.	116
Rues Drouot, Grange-Batelière et analogues. . .	108
Quartier des Halles.	90
Rue Bonaparte.	78

Rappelons-nous que les maisons ont six étages, en comptant le rez-de-chaussée, que le sixième n'est pas loué, à superficie égale, la moitié du prix du premier, et que le troisième donne ordinairement le prix moyen de toute la maison. Si nous divisons le prix total par six, nous verrons que dans la rue Drouot les appartements du troisième étage devraient être loués à raison de 18 fr. le mètre carré pour que la spéculation fût, non lucrative, mais faisable. Ainsi un appartement de 100 mètres d'étendue superficielle, ce qui suppose un petit salon, une chambre à coucher, une salle à manger, une petite antichambre, une cuisine et quelques dégagements indispensables, devrait être payé 1,800 fr. à son propriétaire, et malgré la haute valeur que les appartements ont atteinte dans ces derniers temps ils sont loin encore de donner une moyenne aussi élevée. Chose digne de remarque, ce sont les terrains les plus chers et les constructions les plus coûteuses qui produisent en temps normal le revenu le plus beau et le plus assuré. Sur plus d'un point, dans la rue de la Paix, sur le boulevard des Italiens, la location des boutiques produit à elle seule autant que les deux étages les plus élevés réunis. Il en est à peu près de même aux environs des Halles et dans les rues Vivienne et de Richelieu. Dans les rues Drouot et de la Grange-Batelière, au contraire, les rez-de-chaussée n'ont qu'une valeur médiocre; ce sont les trois étages supérieurs qui fournissent le plus clair du revenu. L'entre-sol, cet étage bâtard, quand il n'est pas réservé au logement des marchands qui occupent le rez-de-chaussée ou envahi par le développement des magasins, se loue facilement dans les quartiers de luxe; on le divise en petits appartements décorés avec une certaine recherche. Il convient alors aux jeunes gens qui ont de la fortune, mais qui, recevant peu de monde chez eux, n'ont besoin ni de plafonds élevés

Digitized by Google

ni de vastes salons; il est également très-prisé par cette fraction de la population féminine de Paris qui échange les plus belles années de la vie contre le faste d'un luxe éphémère. Les petits entre-sols du boulevard des Italiens sont hors de prix. On pourrait les coter à primes à la Bourse. Si les limites imposées à un article de Revue nous permettaient d'entrer dans le détail des distributions intérieures, nous aurions de curieuses révélations à faire sur les ingénieux aménagements des maisons dans les hauts quartiers de Notre-Dame de Lorette et de la Madeleine, et peut-être trouverions-nous là, dans ces couloirs nombreux, dans ces portes dissimulées avec art, un chapitre assez affligeant à écrire. Qu'il nous suffise de dire qu'aujourd'hui, comme à toutes les époques, l'architecture se montre habile à se plier à toutes les fantaisies de la mode et des mœurs.

On comprend que les calculs que nous venons d'établir ne peuvent donner qu'une moyenne dans la généralité. Les exceptions sont nombreuses : il y a tel cas par exemple où un terrain de façade vaudra deux et trois mille francs le mètre, et tel autre au contraire où un terrain en raison de son étendue et de sa profondeur exagérée ne vaudra plus, dans les meilleurs quartiers, que cinq ou six cents francs. Il en est de même du prix de location, surtout pour les boutiques, dont la valeur dépend surtout de certaines convenances difficiles à réaliser.

L'entre-sol, d'un excellent rapport dans les quartiers riches, l'est beaucoup moins dans les rues où le commerce et le luxe ne règnent pas en maîtres absolus. Aussi les constructeurs les ont-ils souvent transformés en premier étage, tout en réservant ce titre et les balcons en saillie pour le deuxième. Ils ont ainsi deux étages qu'ils décorent du titre de premier, suivant les circonstances, et qui donnent deux loyers élevés au lieu d'un. Telles sont plusieurs des maisons neuves que les prolongements des rues Drouot et de la Grange-Batelière voient s'achever en ce moment. Les balcons, dans ces parages, sont très-recherchés, surtout quand ils ont une échappée de loin ou de près sur le boulevard. C'est ainsi que dans presque toutes les maisons bâties du côté est de la rue Drouot tous les étages sont munis de balcons, tandis que celles du côté ouest en sont pour la plupart dépourvues; c'est que la rue formant un coude à la hauteur de la rue Grange-Batelière, les maisons du côté est ont une vue d'angle sur le boulevard et l'entrée de la rue de Richelieu. Tous ces balcons échelonnés les uns au-dessus des autres et portés sur des consoles de pierre, produisent au reste un assez singulier effet; ce n'est pas beau, mais cela donne un certain mouvement aux façades ordinairement si froides et si plates.

Les maisons d'angle, partout où la circulation est active, sont à pan coupé; c'est là une excellente mesure imposée par l'édilité. Quelque

Digitized by Google

gêne que ces pans coupés paraissent devoir apporter dans la distribution des plans, il est rare qu'un habile architecte ne parvienne pas à en tirer un heureux parti. Une fenêtre s'ouvre dans le pan ; elle éclairera le salon, ainsi que deux autres fenêtres ouvertes chacune dans les rues qui se croisent au pied de la maison: du salon on jouit ainsi de la vue des deux rues et du carrefour. Quelquefois cette baie du pan coupé se transforme en-dessus de cheminées; une glace sans tain remplace la croisée et pose sur la tablette. Le tuyau de conduite pour la fumée est ménagé latéralement dans l'épaisseur du mur. L'emploi des terres cuites pour la construction des tuyaux de cheminées rend cette disposition facile et même usuelle.

La façade sur rue d'une maison à loyer, présente habituellement cinq étages posés sur un rez-de-chaussée. Le cinquième étage est en retraite, comme nous l'avons dit, et parfois même il est en mansarde; c'est l'exception. Le rez-de-chaussée, quand il est destiné au commerce, et afin de satisfaire aux besoins de l'étalage, n'a pour porter les murs supérieurs de façade que d'étroits trumeaux en pierre et le plus souvent même les trumeaux sont remplacés par des colonnettes accouplées, en fonte, sur lesquelles reposent les poitrails en fer et briques ou en fer seulement qui forment voûte plate ou plate-bande au-dessus des vitrages, de manière à laisser pénétrer dans la boutique le plus de lumière possible et à ne pas dérober aux exigences de la montre des surfaces précieuses. Ces poitrails doivent avoir une grande force de résistance, car ils portent presque toute la façade; s'ils viennent à fléchir, tous les trumeaux supérieurs s'affaissent avec eux. C'est là le défaut capital de nos maisons modernes. Quelque soin que l'on apporte dans la confection de ces poitrails, le fer cornière ou en barre dont ils sont faits subit toujours la double influence de la dilatation et de l'oxydation, aussi dans ces derniers temps a-t-on cherché à en atténuer les conséquences en construisant, dans l'épaisseur, des voûtes plates en briques très-cuites. Autrefois on se servait tout simplement de poitrails en bois ou en bois armé de fer. Mais un incendie au rez-de-chaussée pouvait consumer le bois et toute la maison s'affaissait sur elle-même. Avec les armatures en fer et les voûtes en briques, ce danger n'existe plus; on comprend toutefois qu'une lourde construction en pierre de taille ainsi suspendue dans les airs, ne peut jamais être bien durable. Il faut compter renouveler les poitrails et leurs supports à peu près tous les vingt-cinq ans. Quelquefois, dans les quartiers marchands et pour satisfaire aux exigences de certains commerces, l'entre-sol est, comme le rez-de-chaussée, à jour dans toute son étendue. C'est un effet bizarre et en contradiction avec les plus simples données de la statique, que produisent ces soubassements évidés et vitrés, portant des façades de maçonnerie pleine, et si les lois de la

Digitized by Google

stabilité sont violées par cette manière de bâtir, celles de l'art et du goût n'en sont guère moins offensées. Quelques architectes avisés ont voulu revenir à de meilleures traditions et ont essayé de remplacer les armatures et les poitrails en fer par de belles arcades surbaissées en pierre de taille; telle est une assez curieuse maison, bâtie à peu près au milieu du prolongement de la rue de Rivoli et dont tous les ornements sont empruntés au genre rocail. Mais ces arcades surbaissées dérobent un peu de la lumière à cause du demi-tympan de leurs retombées, et les magasins auxquels elles servent de frontispices seront toujours d'une location plus difficile que ceux dont la coupe tout entière s'étale à la vue du passant. Bien que cette disposition laisse subsister le vice des murs en porte-à-faux, elle est cependant plus monumentale que le système des colonnettes en fonte; elle a en outre l'avantage de décorer elle-même la boutique et d'exclure ces placages en bois peint dont on les revêt ordinairement pour la plus grande confusion du bon sens et du goût.

Au-dessus du rez-de-chaussée, quand la maison n'a pas d'entre-sol, le premier étage a rarement un balcon. On réserve alors cet ornement pour le second étage qui en acquiert une plus grande valeur. Dans plusieurs façades des maisons nouvelles, il y a un entre-sol dont les fenêtres sont encadrées dans des moulures saillantes comme des cadres à tableaux, et dont les trumeaux portent des pilastres ou des colonnes engagées sur lesquelles s'appuient les consoles du balcon. C'est là surtout et dans la décoration du premier étage que les architectes réunissent tous les efforts de leur imagination et toutes les excentricités de leur fantaisie pour attirer le regard et orner leurs constructions; c'est là que leur impuissance à créer se manifeste le plus ouvertement, et que leur défaut de logique et de philosophie de l'art se fait le plus sentir. Là se rencontre à profusion, dans toutes les attitudes et sous toutes les formes, ce fléau de l'architecture moderne, ce support compliqué des encorbellements, la console. La console est une maladie contagieuse dont le germe nous a été légué par la renaissance, et qui a fait chez nous les plus déplorables progrès. En dépit de l'intervention récente des profils camards de l'école néo-étrusque, cet ornement parasite menace d'étouffer ce qui nous reste de goût pour le simple et le vrai. Il n'y a pas une élévation, pas une corniche, pas une saillie, pas un édicule, pas une fenêtre, pas une porte, pas une maison, pas un meuble qui ne soient affligés d'un nombre plus ou moins considérable de consoles; on bâtit un autel en marbre dans l'église Saint-Eustache, ce ne sont que consoles les unes sur les autres, de face, de profil, la tête en bas, la tête en l'air, aux angles, aux ressauts, aux retraites, en bas, en haut, partout; les fenêtres de nos habitations sont pour la plupart couronnées d'un fronton triangulaire ou d'un

Digitized by Google

sorbon saillant portés sur deux ou quatre consoles, tandis que d'autres consoles soutiennent leurs appuis et leurs balcons; au nouvel hôtel du ministre des affaires étrangères, la console, en souvenir de la renaissance italienne, prend des proportions formidables; on va même jusqu'à faire jouer par ce support le rôle étrange de couronnement dans des grilles en fonte, au-dessus de certaines fenêtres ou de certains cadrans, dans certaines constructions qui visent au monumental. Tantôt elles sont à double volute contrariée, tantôt à courbe raide et brisée; cette dernière forme n'est pas tout à fait étrangère à l'école de M. H. Labrouste. Les unes soutiennent des guirlandes, les autres sont soutenues par des chimères. Quelquefois elles s'appliquent tout simplement au plein des murs, sur les trumeaux, au-dessus du chapiteau d'un pilastre; d'autres fois elles forment accouplées le chapiteau lui-même, et nous savons des architectes, ou pour mieux dire des maçons, qui, non contents d'avoir faire croître des consoles en saillie sur le chapiteau de colonnes isolées, ont planté ces colonnes sur d'autres consoles formant une base de nouvelle invention. Rien n'accuse mieux la stérilité d'imagination que des inventions pareilles. Il faut qu'un artiste soit bien à court d'idées saines et de procédés logiques pour avoir recours à d'aussi puériles innovations. La console est un support horizontal; la transformer en support vertical, c'est méconnaître son but et se tromper étrangement sur son emploi, c'est faire de l'architecture à tâtons, au hasard, sans s'être préalablement rendu compte de l'usage et de la raison des éléments qu'elle met en œuvre. L'abus de la console a été poussé si loin dans les dernières constructions parisiennes, qu'on pourrait sans exagération définir une façade de maison : « une muraille percée de nombreuses fenêtres et décorée d'un nombre illimité de consoles. » Les frises sculptées elles-mêmes, dont il y a dix ans on décorait les différents étages, ont depuis cédé la place aux consoles, et les fines sculptures perdues naguère pour les yeux dans les hauteurs des façades, sont aujourd'hui réservées à ces membres parasites de notre architecture monumentale et privée.

Les balcons peuvent avoir une saillie de 65 centimètres. Il est rare que cette extrême limite soit atteinte, excepté par ceux des premier et cinquième étages. Les balustrades de ces balcons sont presque toujours en fonte, et leur richesse diminue en proportion de celle des autres ornements, à mesure que les étages se superposent. La fonte se prête facilement aux écarts de l'imagination la plus déréglée; mais la ténuité de ses formes la fait quelquefois répudier par les artistes d'un certain goût; ils la remplacent par des balustrades en pierre d'un dessin plus ferme et moins grêle. Souvent le balcon du premier étage règne sur toute la façade; les balcons des étages supérieurs n'embras-

Digitized by Google

sent, au contraire, que deux ou trois fenêtres à la fois, et même une seule.

Les second, troisième et quatrième étages répètent les formes et la décoration de l'étage inférieur, avec moins de richesse, toutefois. Ainsi, les frontons triangulaires ou arrondis, imités de la renaissance italienne, font place à de simples cordons, à des encadrements saillants, à des plates-bandes ornées de rosaces ou de rinceaux, de clés de voûte à figures, de guirlandes ou de feuillages; les sculptures, prodiguées souvent sans raison et sans effet à l'étage inférieur, s'appauvrissent ou disparaissent tout-à-fait; les pilastres qui décorent les trumeaux s'amoindrissent ou deviennent de simples compartiments en ressaut comme ceux d'un ouvrage de menuiserie. Parfois aussi la façade est d'une extrême simplicité, pour ne pas dire d'une plate nudité; c'est un mur percé de fenêtres; les fenêtres sont encadrées dans des moulures, des cordons unis séparent les étages, des pilastres montent de bas en haut à travers frises et cordons. On voit de ces façades économiques jusque dans les plus beaux quartiers. On vient de terminer, sur le boulevard des Italiens, contre l'Opéra, une maison dont la décoration est d'une sobriété excessive, comparée à celle de la plupart des maisons récemment bâties; et toutefois son ensemble a de l'harmonie et une sorte de grâce sévère qui contraste agréablement avec cette fameuse Maison d'Or située au coin de la rue Laffitte, chef-d'œuvre de trivialité confuse, étalage d'une richesse de faux aloi et de mauvais goût, auquel on a fait une réputation peu méritée.

Au-dessus du quatrième étage, ou du cinquième, lorsque la maison n'a pas d'entre-sol, l'entablement s'avance et montre comme une rangée de dents menaçantes les consoles ou les gros modillons qui le supportent. Il y a rarement place au-dessous pour une architrave, et les corniches, hors de la portée du regard, ne sont pas toujours d'une grande richesse d'exécution. L'attique qui forme le cinquième étage, ou, pour parler la langue du concierge, le quatrième au-dessus de l'entre-sol, n'est pas en vue; il est, comme nous l'avons dit, en pans de bois remplis avec des moellons légers ou des briques. Le comble, couvert en zinc ou en ardoises, n'est guère plus apparent. En quelques nouvelles bâtisses, on a employé des tuiles plates posées diagonalement et formant des imbrications d'un assez bon effet. Ce genre de toiture est lourd et exige une forte charpente; mais il est très durable, chaud en hiver et frais en été. Les cheminées, réunies dans une sorte de pan de mur qui s'élève au-dessus des combles, sont toujours fort laides à voir. Les chéneaux sont en retraite sur l'entablement lorsqu'il n'y a pas de terrasse. Lorsqu'il y a terrasse, des tuyaux prennent les eaux pluviales à leur chute du toit, et les mènent à de larges conduits de descente qui dégorgent eux-mêmes sous le trottoir. L'art de nos

Digitized by Google

architectes n'a pas encore su prêter à ces conduits un aspect décoratif supportable.

Pour finir par le commencement cette description de la maison parisienne, il convient de dire que la porte d'entrée affecte des formes et des dimensions différentes suivant les différents quartiers. Dans les rues de grand commerce de détail, comme dans les rues Vivienne, de Richelieu, de Rivoli prolongée, il importe de laisser aux boutiques, et à leurs étalages, le plus d'e pace possible, et alors la porte est petite, n'a qu'un battant, et n'est pas destinée au passage des voitures. Des chambranles à pilastres ou à colonnes engagées portant un fronton ou une archivolte, des rinceaux de feuillage, des guirlandes de fleurs, souvent un écusson dont le blason sera le numéro de la maison, tels sont les ornements les plus habituels. Dans les quartiers de luxe, dans les maisons où une cour permet l'entrée des voitures, la porte prend des proportions monumentales. Vous la voyez s'épanouir en grande arcade embrassant à la fois le rez-de-chaussée et l'entre-sol; elle devient même parfois un prétexte à saillie dans toute la hauteur du bâtiment, et porte, comme au numéro 79 de la rue de Richelieu, une sorte d'avant-corps composé d'un ou deux ordres de colonnes engagées surmontées d'un attique à pilastres. La maison que nous venons de citer n'offre pas du reste le meilleur exemple de ce genre que l'on puisse voir parmi les nouvelles constructions de Paris. Les voûtes intérieures, lorsqu'elles ne sont pas occupées par l'entre-sol, se décorent de rinceaux et de caissons à rosaces. Dans les demi-tympans de l'arcade, un statuaire de troisième ou de quatrième ordre sculpte souvent des figures ou des rinceaux en bas-relief; le caprice du propriétaire, ou l'imagination de l'architecte, en donne le sujet à l'artiste. L'introduction de la statuaire dans les maisons à loyer, est une heureuse innovation que l'on doit en grande partie à M. Ed. Renaud, l'architecte qui a bâti les jolies maisons dans le style de la Renaissance française que l'on remarque sur la place Saint-Georges et près de la barrière Blanche. Quelques portes cochères sont à plates-bandes, ce sont ordinairement les plus simples; une frise sculptée interrompue par une clef de voûte en relief, suffit à leur décoration. Quelquefois, cependant, la décoration monte jusqu'aux étages supérieurs, et accuse par des ressauts, des pilastres ou des colonnes, même par des figures en ronde bosse, la partie principale de l'édifice. Telle est cette maison neuve qui forme l'angle de la rue de la Chaussée-d'Antin et de la rue Basse-du-Rempart. Trois cariatides en ronde bosse sont posées au-dessus de la porte en plate-bande, et soutiennent la saillie du balcon du premier étage. Ces figures ne sont pas d'une mauvaise exécution, mais pourquoi celle du milieu? elle s'élève au-dessus du vide et ne peut y prendre un point d'appui nécessaire. A la

Digitized by Google

voir ainsi suspendue et portant cependant une charge assez pesante, on se sent pris d'une irrésistible envie de placer sous ses pieds un étai quelconque, un poteau ou un pilier; du reste, les lignes générales de cette maison ne manquent pas de jeu tout en conservant entre elles une certaine unité, mais les épaisses consoles qui portent les balcons du deuxième étage sont d'un dessin monstrueux.

L'anarchie que nous avons signalée dans les autres branches de l'architecture, nous la retrouvons plus manifeste encore dans l'architecture privée. Là, tous les styles se heurtent et se disputent le terrain. La mode nouvelle des profils coupés, des ornements gravés en creux et des fleurettes empruntées aux tombeaux étrusques, cette architecture cinéraire dont M. H. Labrouste a été l'introducteur chez nous, après avoir descendu, d'échelon en échelon, de la Bibliothèque Sainte-Geneviève à la Mairie du troisième arrondissement, de la Mairie du troisième arrondissement à l'Hôtel des commissaires-priseurs, se répand maintenant sur les façades des maisons et menace d'envahir les appartements eux-mêmes. Grâce à ce goût nouveau, les maisons à loyer perdent un peu de leur caractère habituel de casernes pour prendre un aspect sépulcral. Déjà, dans la rue de Rivoli prolongée et dans la rue Drouot, nous avons remarqué des maisons neuves qui ne seraient pas déplacées, du moins par le style de leurs détails, dans les nécropoles de la vieille Étrurie. Ce sont tantôt des pilastres à bases épanouies en longues doucines et portant d'autres pilastres, tantôt de petits frontons profilés en plat sur le mur, tantôt des clés ou des écussons gravés en creux, des épis, des fleurettes, des rinceaux prétentieux. Cette ornementation est froide, sèche et triste. Sous son manteau raide et glacé la maison ne sourit pas, l'habitation n'appelle pas à elle; elle ne trahit ni l'urbanité des mœurs ni les traditions d'hospitalité. Elle est rigide comme le fer, muette comme la tombe. Cette mode,—car cet art n'est qu'une mode,—passera comme toutes celles qui l'ont précédée depuis un demi-siècle. Les mains maladroites des imitateurs de M. H. Labrouste ont partout préparé sa chute.

Rarement les architectes se préoccupent de combiner leurs saillies et leurs détails de manière à les relier entre eux pour former, en quelque sorte, l'ossature du bâtiment, et lui imprimer un caractère déterminé. Cordons et entablements, balcons et corniches, archivoltes et pilastres, sont indépendants les uns des autres, et viennent au hasard où le besoin et le caprice les appellent, sans concourir chacun en proportion de ses développements et de son relief, à un effet général. C'est à ce défaut de conception d'ensemble qu'est dû cet aspect de caserne qu'affectent la plupart de nos maisons à loyer. Ce vice radical, qui a sa source dans la destination même de ce genre de construction, et qui trahit bien à l'extérieur le malaise et le décousu

Digitized by Google

d'une habitation partagée, morcelée, hachée par un grand nombre d'habitants, n'ayant souvent entre eux d'autres liens que des rapports d'escaliers et de domestiques, attend encore l'homme qui saura nous en délivrer. L'artiste à qui l'initiative de cette réforme est réservée, sera nécessairement un homme que la philosophie de l'art aura longtemps occupé, ou dont l'esprit net et logique ira d'instinct droit aux idées d'ensemble sans se préoccuper des détails. Une maison est, en quelque sorte, l'image du corps humain; elle doit avoir comme lui une charpente osseuse, des nerfs, des artères, des muscles et des chairs; elle doit avoir des pieds, des bras, une tête. Si le Créateur, dans son œuvre admirable, s'était plus préoccupé des détails que de l'ensemble, notre machine aurait-elle cette unité, cette harmonie, cette souplesse et cette solidité singulière qui la distinguent? Nous aurions peut-être de jolis doigts, de beaux yeux, un nez charmant, de fines oreilles, mais nous ne pourrions ni nous asseoir, ni marcher; nous n'aurions pas cet équilibre qui nous fait produire des miracles de force et d'adresse. Sans pousser à l'extrême ce parallèle de l'habitation de l'homme avec son corps, et sans donner dans l'étrange travers de l'Américain Sherman, on peut en sûreté l'affirmer, c'est dans le modèle le plusparfait de la création que l'architecte trouvera les données du problème : à lui d'en dégager l'inconnue. Nous cheminons en ce moment vers la solution, mais nous ne l'avons pas encore trouvée.

L'extrême division des propriétés, d'une part, de l'autre, le prix excessif des terrains dans Paris, tendent de jour en jour à faire disparaître les hôtels qui sont la gloire du dix-huitième siècle et à les remplacer sur tous les points par des maisons à loyer. Il faut une fortune colossale, aujourd'hui, pour pouvoir habiter sans gêne une maison entière telle que la concevaient nos pères, avec cour, jardin, communs, cuisines basses, vastes salons au rez-de-chaussée, pavillon de monsieur, pavillon de madame, appartements d'amis, etc.; et ces fortunes-là sont rares. L'homme riche qui ne veut pas habiter une maison à loyer, qui veut être chez lui libre et maître absolu, comme le sont les Anglais chez eux, celui-là se fait bâtir, dans les quartiers lointains, dans les rues où le terrain n'est pas encore à des prix exorbitants, une petite maison qu'on ne saurait décorer du nom pompeux d'hôtel. C'est ordinairement une construction carrée et double par conséquent, de trois ou cinq croisées de front, avec une cour et un jardin grands chacun comme le tablier de la Petite Jeannette. Un perron à marquise s'avance au-devant des visiteurs; un petit rez-de-chaussée, un premier étage mignon et un deuxième étage à mansarde, voilà le type général. Ajoutez à cela des ornements de la renaissance ordinairement du plus mauvais goût, ou une façade italienne fort dépaysée, un petit bâtiment à terrasse pour le concierge, une écurie à droite, une remise à gauche,

Digitized by Google

tout cela dans des proportions si strictement calculées que tous les chevaux et toutes les voitures ne pourraient pas également tenir dans les logis qui leur sont affectés, et vous aurez une idée nette, précise de nos *hôtels* modernes. La rue de Courcelles est peuplée de ces petites cages, qui semblent faites bien plutôt pour des oiseaux que pour des hommes. Toutefois, cette règle générale souffre des exceptions: on voit quelquefois des constructions considérables s'élever. Il est rare que, dans leurs vastes proportions, elles offrent un cachet de véritable grandeur. Ainsi, l'hôtel de madame Lehon, dans les Champs-Élysées, ressemble bien plus aux communs d'un beau château qu'à une habitation de luxe; l'aspect en est lourd, massif, sans grâce et sans harmonie. Un peu plus loin, l'hôtel Lauriston lui-même, bâti il y a peu d'années sur les dessins de M. Visconti, et qui a la prétention d'emprunter une certaine élégance aux villas italiennes, manque tout à fait d'ombres et de lumières. Dans une autre construction, sur le quai d'Orsay, le même architecte, pour éviter ce défaut, a imaginé de poser des colonnes isolées devant tous les trumeaux. Ces colonnes n'ont aucune raison d'être; elles dérobent aux fenêtres voisines une partie du jour et font l'office d'un accessoire inutile. Quelques amateurs de gothique se sont avisés de bâtir aussi des maisons à tourelles et à créneaux, renouvelées du moyen-âge. Ces gens-là, qui veulent remonter de trois siècles le cours des âges, se sont donné infiniment de peine et ont dépensé souvent beaucoup d'argent pour aboutir à quoi? à se loger le plus ridiculement possible dans une maison inhabitable. Ces efforts isolés n'ont, au reste, introduit aucun élément nouveau dans notre architecture privée, et nos plus inflexibles amateurs du moyen-âge ont toujours commencé par oublier leurs formes familières, toutes les fois qu'ils ont été appelés à construire des maisons neuves.

Nous pourrions multiplier les exemples, et si nous avons cité ceux qui précèdent, c'est pour prouver que, dans les plus hautes régions de l'art, l'esprit philosophique ne pénètre pas toujours, et que l'anarchie des idées triomphe là comme partout ailleurs. Ce n'est pas que nous n'ayons remarqué çà et là, par les rues de Paris, des tentatives heureuses, des essais presque réussis; il nous plairait au contraire de donner en exemple certaine petite maison de peintre, récemment élevée dans la rue de Bruxelles; une autre, près de l'arc de l'Etoile, qu'habitait naguère M. Jacquand, le peintre privilégié des Charles Ier et des pages indiscrets. Ce ne sont là que des exceptions, dont il faut tenir compte, sans doute, mais qui ne peuvent nous dispenser de constater l'état singulier de l'architecture privée dans Paris, l'absence presque complète d'idées d'ensemble dans la combinaison des lignes, l'oubli manifeste du rôle dévolu à chaque élément, le défaut gé-

Digitized by Google

néral de logique et de connaissances théoriques, enfin, l'espèce de confusion et de mélange des styles de tous les pays et de toutes les époques, favorisés par une érudition incontestable, par un savoir très-varié et très-étendu.

Il y a des époques où toutes les idées semblent confondues, où le vrai et le faux se disputent la direction des intelligences, où le sentiment moral s'affaiblit et s'altère. L'art, qui n'est qu'un langage au moyen duquel les sentiments et les idées se précisent et se manifestent, doit suivre un mouvement analogue et parallèle. L'architecture surtout est une servante docile, qui se plie volontiers à tous les caprices et à toutes les folies du maître; elle passe aisément par toutes les crises de l'esprit et de la conscience humaine, et se charge d'en porter témoignage aux âges futurs. Ce faux goût que nous signalons, cette anarchie dans les formes, cet oubli du devoir imposé par la logique à chaque élément, ce fatal mépris des droits imprescriptibles du vrai et du beau, sont-ils donc un funeste privilége réservé seulement à l'architecture? Ces hommes ingénieux et habiles, ces artistes laborieux et savants, ces talents distingués et féconds sont-ils donc les meneurs du monde et n'obéissent ils pas eux-mêmes avant de commander? Ils vivent et composent au milieu d'influences diverses, qui agissent diversement sur eux; malgré eux souvent ils sont entraînés vers ce but incertain que le doute prétend leur montrer; ils s'égarent, et pourquoi s'en étonner, puisqu'ils marchent dans les ténèbres?

De ce chaos sortira-t-il quelque chose, et l'art n'aura-t-il fait que traverser un moment de transition? L'énigme est là, et nous ne sommes pas encore en mesure d'en donner le mot.

ALPHONSE DE CALONNE.

(*La suite prochainement.*)

Digitized by Google

DÉMONOLOGIE.

DE LA SORCELLERIE MODERNE EN AMÉRIQUE.

(Spiritual Rappings, spiritual Knockings, writings Mediums.)

—

(*Reproduction et traduction interdites.*)

—

I.

Depuis quelques semaines on se préoccupe, dans la plupart des salons de Paris, d'expériences de magnétisme amusant dont le résultat le plus immédiat et le plus certain est de faire marcher la conversation sans occasionner une grande dépense d'esprit : il s'agit d'imprimer un mouvement de rotation à des tables, à des chapeaux, à des chaises; de faire osciller des clefs sans qu'aucune impulsion leur ait été primitivement donnée; et la galanterie de société sait tirer un parti ingénieux de ces cercles magnétiques, où en se pressant les mains avec plus ou moins de sympathie, on parvient à faire tourner des meubles qui ne sauraient rester insensibles à un contact si expressif et si continu. Sans ajouter une foi aveugle à tous les prodiges dont le somnambulisme se croit capable, on comprend jusqu'à un certain point que le fluide magnétique, si puissant dans les métaux, puisse aussi exister dans tous les corps solides, tels que le bois, le feutre, et même dans les corps animés. On s'expliquerait donc que des personnes formant une chaîne autour d'une table pussent magnétiser cette table, de telle sorte que l'un des points de sa surface devînt un pôle positif, et le point opposé le pôle négatif. La table agirait alors comme une aiguille aimantée qui tourne en tous sens jusqu'à ce qu'elle ait pris sa direction normale attirée par le pôle nord. Mais il

Digitized by Google

est difficile de voir dans ces expériences autre chose qu'un jeu curieux dans lequel la volonté des acteurs exerce fréquemment une influence prépondérante pour déterminer des rondes dans le mobilier; les plus beaux phénomènes sont attribuables tantôt à la plaisanterie, tantôt à la supercherie, et la *Revue Contemporaine* dédaignerait de mentionner un engouement, qui aura son temps comme la mode des silhouettes ou celle des baquets de Mesmer, si la danse des tables ne faisait partie d'un système de mysticisme ou d'illuminisme qui a vu le jour en Suède il y a un siècle, et qui a pris de grands développements aux États-Unis dans ces dernières années. C'est ce système que nous voulons développer à nos lecteurs dans son origine et dans son but.

La secte des *Spiritualistes* n'a d'autre dogme que la croyance en une communication perpétuelle entre les âmes des vivants et celles des morts. On trouve cette croyance développée dans les écrits d'Emmanuel Swedenborg, fils d'un évêque suédois, et qui s'occupa beaucoup des sciences physiques dans la place de conseiller aux mines que lui confia le roi de Suède. Ses premiers partisans s'appelèrent d'après lui Swedenborgiens. Mais avant ce philosophe on avait déjà beaucoup étudié au double point de vue médical et religieux l'influence des esprits sur la matière. Paracelse, qui vivait sous François Ier, proclama hautement qu'il existe dans tous les êtres animés une vertu secrète analogue à celle de l'aimant, d'où résulte une puissance des esprits les uns sur les autres. Greatraks, médecin célèbre qui fit école en Angleterre sous Charles Ier, prétendait tenir tous ses remèdes des esprits, et Saint-Évremond a écrit de lui : « Le prophète a affirmé que toutes » les maladies sont causées par de malins esprits : en l'entendant par» ler on aurait cru qu'il les connaissait tous, leurs noms, leurs » rangs, leurs nombres, leurs emplois, et toutes les fonctions » auxquelles ils sont destinés. Il se vantait même d'être beau» coup plus au courant des intrigues des démons que des affaires des » hommes. » — Au siècle suivant et bien avant Mesmer, qui se fit connaître seulement en 1766, les idéologues allemands se préoccupaient de l'application de l'aimant au traitement d'une foule de maladies et à la divulgation de secrets importants. De ce nombre fut Swedenborg; mais au lieu de se borner comme ses confrères à rechercher un système médical, le philosophe suédois voulut bientôt édifier une nouvelle religion. Swedenborg usa sa vie en méditations et en expériences sur ces questions transcendentales, au point d'en devenir maniaque; et en 1743, après un de ses accès où il s'imagina être enlevé au ciel, il se crut appelé à être le restaurateur du christianisme, le fondateur d'une ère nouvelle et impérissable pour l'Église. Cette ère nouvelle de perfection a commencé selon lui le 19 juin 1770; et la seconde Église, qui sera la couronne de toutes les Églises, est celle qui

Digitized by Google

fut vue par l'apôtre saint Jean lorsqu'il aperçût la nouvelle Jérusalem, la sainte cité, descendant du ciel et du sein de Dieu, parée comme une fiancée ornée pour son époux. — De son vivant, Swedenborg n'essaya cependant pas d'organiser un apostolat nouveau, et il se borna à enfouir ses idées dans de volumineux manuscrits qui, en général, n'ont été imprimés qu'après sa mort arrivée en 1772. C'est seulement en décembre 1783 qu'un *meeting* des admirateurs de ce philosophe fut convoqué à Londres, pour arriver aux moyens de mettre ses doctrines en pratique. Cinq personnes se présentèrent et se formèrent en société; mais peu à peu, devenant plus nombreux, les Swedenborgiens décidèrent en 1787 de former un culte spécial et d'avoir des ministres pour eux seuls. On tira au sort pour savoir qui ordonnerait les autres, et le hasard désigna le docteur Robert Hindmarsh pour ces graves fonctions. — On décréta que l'on ne considérerait comme livres sacrés que les quatre Évangiles et l'Apocalypse; l'Ancien-Testament tout entier fut rangé parmi les apocryphes; et pour se distinguer encore plus des autres protestants, on déclara ne reconnaître dans la Divinité qu'une seule personne, laquelle s'était faite homme pour le salut du genre humain. — C'était un retour à l'erreur de l'hérésiarque Praxée et de ses disciples les patripassiens, qui furent combattus et réfutés avec succès par Tertullien.

La règle de conduite des Swedenborgiens est d'entrer en conversation avec les anges et les esprits, et de baser entièrement ses actions d'après leurs conseils. Dans l'*Arcana cœlestia*, le philosophe suédois s'exprime en ces termes :

« J'ai causé avec un grand nombre de personnes après leur mort, » et ces communications se sont prolongées, tantôt pendant des mois, » tantôt pendant une année entière. Les défunts me parlaient avec » une voix aussi claire et distincte, quoique intérieure, que s'ils avaient » été en vie. Le sujet de nos discours a souvent tourné sur l'état de » l'homme après sa mort; et les esprits se sont montrés très-étonnés » de ce que nul vivant ne songe qu'il vivra en esprit après la vie du » corps. C'est une continuation de la vie : d'un état d'obscurité, l'âme » passe à un état de clairvoyance, et ceux qui ont la foi au Seigneur » ont leurs vues de plus en plus lumineuses. »

Nous n'avions pas besoin, ce nous semble, de l'affirmation du rêveur scandinave pour savoir que l'âme survit au corps. Quant aux communications des vivants avec l'autre monde, le chrétien reconnaît que si Dieu les permet elles sont possibles. Mais si les manifestations, au lieu de produire du bien, développent le mal et engendrent l'infidélité, c'est qu'il n'y a au fond du système qu'un tissu de supercheries ou une machination des puissances infernales.

La *Nouvelle Jérusalem* importée de Suède et d'Angleterre n'a pas

Digitized by Google

pris de racines populaires en Amérique, et ne s'y est propagée que parmi les esprits déjà épris du vague nébuleux des idées philosophiques. Le culte ne consiste guère que dans l'audition de quelques discours, et dans la méditation solitaire que l'on décore du nom d'isolement du monde extérieur. C'était là un programme trop spéculatif pour séduire les masses; et il a suffi d'exploiter des moyens plus grossiers pour les entraîner.

II.

Jusqu'ici nous n'avons pas vu les rapports entre le *spiritualisme* et le mouvement des meubles; nous allons y arriver; et nous trouvons de curieux détails sur ce sujet dans une petite brochure, publiée à Rochester, en 1850, sous le titre suivant :

« ÉDITION AUTORISÉE.

» Histoire des bruits étranges. entendus à Rochester et dans l'ouest de l'État
» de New-York, connus sous le nom de

» BRUITS MYSTÉRIEUX,

» Et qui sont supposés provenir de communications avec le monde spirituel. Suivie de
» toutes les explications qui ont été données jusqu'ici
» de ces phénomènes.

» Rochester Arcade Hall, 1850.

Nous y lisons que les bruits extraordinaires se firent d'abord entendre dans le petit village d'Hydesville, près de Rochester; puis à Rochester même; et c'est de là que ces curieuses manifestations sont connues dans le public, sous le nom de *Rochester Rappings*, ou de *Spiritual Knockings*[1]. Ce sont les filles d'un sieur John D. Fox qui les premières signalèrent ces sons étranges, au mois de décembre 1847; et elles racontèrent qu'aussitôt après s'être mises au lit elles étaient dérangées par des bruits continuels qui les empêchaient de dormir. Elles crurent d'abord que des rats causaient tout ce vacarme; mais cette explication ne leur sembla pas longtemps satisfaisante, quand les sons se renouvelèrent avec force tantôt comme les coups d'un marteau sur une porte, tantôt comme les claquements d'un fouet dans l'air. Ces bruyantes importunités avaient duré quatre mois, lorsque au mois de mars 1848, madame Fox imagina d'adresser la parole à la muraille :

— Qui fait ce bruit? — Silence.

— Est-il fait par une personne vivante? — Silence.

[1] Littéralement, les *coups de Rochester* ou les *chocs* spirituels, des verbes to rap ou to knock, frapper.

Digitized by Google

— Est-il fait par une personne morte? — Un coup.

— Est-ce un esprit malheureux? — Un coup.

— A-t-il été rendu malheureux par elle ou par sa famille!—Silence.

Madame Fox nomma alors plusieurs autres personnes. Mais elle n'obtint plus de réponses, et assez effrayée, elle se leva aussitôt pour aller communiquer son dialogue mystérieux à son mari et à ses voisins. Ceux-ci revinrent avec elle dans la chambre hantée, et ils continuèrent à adresser des questions à l'esprit qui fit connaître son nom, et le nom de l'homme qui l'aurait tué dans cette maison cinq ans auparavant. Les *Spiritualistes* disent que madame Fox fit alors creuser dans sa cave et y trouva des débris humains. On dit aussi que l'homme accusé se déclara calomnié, sans prendre aucune mesure pour se justifier; mais ces faits ne sont nullement prouvés. Ce qui est certain, c'est que la famille Fox dut quitter le village de Hydesville, tellement l'émotion populaire y était devenue vive; et dans le courant de l'été 1848 elle vint habiter la ville de Rochester, chez madame Fish, fille aînée de madame Fox. Mais les bruits y suivent les jeunes filles, et la sœur aînée devient bientôt elle-même un intermédiaire avec les esprits ainsi que la jeune Marguerite Fish, âgée de quinze ans, et la petite Catherine, âgée de douze ans. Les jeunes personnes déclarent alors être en possession d'un vocabulaire pour interpréter ces tapages, ainsi que les danses de meubles qui ont lieu simultanément dans leur chambre. Ce sont les âmes de leurs parents défunts qui veulent entrer en relations avec les vivants; et il suffit de leur adresser deux questions à haute voix, ils s'empressent de répondre par une série de coups dont les uns forment des réponses affirmatives et les autres des réponses négatives. On compose aussi de longues phrases suivies en épelant rapidement l'alphabet et en écrivant successivement chaque lettre sur laquelle l'esprit frappe un son. Munies de leur vocabulaire, les demoiselles Fox ne tardent pas à ouvrir un bureau de consultation où le public peut venir causer, par leur intermédiaire, avec les esprits; et les journaux se remplissent de certificats et d'attestations de personnages graves, confessant qu'ils ont entendu les *rappings* et qu'après un examen scrupuleux des localités, ils ont acquis la conviction que ces bruits n'étaient causés par aucun moyen matériel. Des ministres protestants, complices ou promoteurs de ces manifestations, s'empressent de se proclamer convaincus, et d'ériger en secte nouvelle l'art de converser avec les défunts. Pour expliquer de tels phénomènes, ils établissent que l'esprit de l'homme, dans de certaines conditions anormales, peut exercer une influence incontestable sur l'électricité de l'atmosphère, et ils concluent de là que l'esprit, séparé du corps, doit régir l'électricité de l'air, l'air lui-même, et la puissance de la gravitation. Les *knockings* seraient donc des vibrations de l'at-

Digitized by Google

mosphère, produites par la volonté des esprits, et le mouvement des meubles serait également déterminé par l'influence des âmes.

Dans une des nombreuses brochures publiées pour développer cette croyance, le révérend C. Hammond affirme que jusqu'en février 1850, il n'avait ajouté aucune foi à ce qu'il avait entendu dire à ce sujet; mais à cette époque il eut plusieurs conférences avec les trois sœurs et leur mère : « A la troisième visite, ajoute-t-il, il était huit heures » du soir; une bougie allumée était placée sur une grande table, au- » tour de laquelle nous nous assîmes. J'occupais l'un des côtés de la » table, la mère et la plus jeune sœur étaient au côté droit; les deux » autres sœurs au côté gauche; le quatrième côté était vacant. Dès » que nous fûmes assis les bruits se firent entendre et ils continuèrent » avec autant de force que de rapidité, jusqu'à ce que la chambre en- » tière fût agitée d'un tremblement, causé par ces sons violents. Tout » à coup, et comme nous avions tous les mains posées sur la table, je » sentis qu'elle s'élevait en l'air. Je voulus la retenir de toutes mes » forces; mais la table s'échappa de mes mains et se transporta d'elle- » même à une distance de six pieds. Je pus m'assurer qu'aucun fil ou » aucune corde ne l'avait traînée là où elle s'était posée, car j'étais » venu pour démasquer une imposture si j'avais réussi à en découvrir » une. L'un des assistants prononça alors ces mots : « Est-ce que l'es- » prit voudra bien transporter la table où elle était auparavant. » Et » aussitôt nous vîmes revenir à nous la table, comme si elle était por- » tée sur la tête d'une personne, sans garder bien l'équilibre. En même » temps les *démonstrations* devenaient de plus en plus bruyantes. La » famille commença à chanter le *chant des Esprits* et plusieurs autres » morceaux de musique sacrée, pendant lesquels la table battait la » mesure. A ce moment une main transparente, ressemblant à une » ombre, se présenta devant mon visage. Je sentis les doigts tirer une » mèche de mes cheveux en me forçant à baisser la tête à gauche. En- » suite une main froide comme la mort s'appliqua sur mon visage, je » sentis trois coups sur le genou gauche tandis que ma jambe droite » était poussée avec force sous la table, deux mains invisibles me » frappèrent sur les épaules, et ma chaise fut entraînée avec moi et » changea de place. Pendant ce temps, un morceau de carton se mit » à parcourir la chambre en tous sens. Le store d'une des fenêtres se » roula de lui-même et se déroula deux fois; un sopha, placé derrière » moi, dansa violemment; deux tiroirs d'une commode s'ouvrirent et » se fermèrent avec une prodigieuse rapidité, et un rouet tourna » comme si une ménagère s'en fût servi pour filer. — Toutes ces dé- » monstrations et bien d'autres dont je fus témoin pendant cette soi- » rée, me laissèrent parfaitement maître de moi-même, de manière » que je pus les observer avec tout le soin possible. J'éprouvai seule-

Digitized by Google

» ment, lorsque la main froide vint se poser sur mon visage, un léger » frisson semblable à celui que cause le contact d'un corps mort. Il » me semble impossible qu'aucune des personnes fût l'auteur de ces » manifestations, et je me montre moins crédule, en les attribuant à » l'action des Esprits. Je dois ajouter qu'à la fin de ma visite, je sentis » dans le parquet une violente vibration comme si un poids de plu- » sieurs tonnes y fut tombé d'une grande hauteur, et tous les objets » contenus dans la chambre en éprouvèrent un tremblement qui dura » plusieurs minutes.»

Un autre ministre raconte qu'étant venu visiter la famille Fox dans des dispositions très sceptiques, il ne tarda pas à entendre les détonations qui indiquent la présence des esprits. Il entra bientôt en conversation avec eux; mais, pour obtenir des réponses, une des sœurs dut rester constamment près de lui. On voit que la communication avec l'autre monde ne s'établit pas directement, c'est-à-dire que tous les hommes n'ont pas le pouvoir de recevoir les révélations des défunts. Il serait trop difficile de prouver au vulgaire qu'il cause à volonté avec les esprits; mais on rencontre bien plus aisément des dupes, lorsqu'on se donne le rôle important d'un intermédiaire chargé d'interpréter le langage muet des prétendues apparitions. C'est ce qu'on appelle, aux Etats-Unis, un *medium*; et l'industrie devient très lucrative, grâce au nombre des personnes qui viennent consulter l'être privilégié sur leurs désirs, leurs affaires, leurs passions et leurs regrets. On aperçoit aisément la relation qui existe avec les procédés ordinaires du somnambulisme; mais ici il n'y a ni sommeil factice, ni passes magnétiques, et tout s'accomplit en présence de personnes parfaitement éveillées.— Voici les réponses que le ministre obtint à coups redoublés :

« Nous sommes les esprits des défunts. Nous entrons dans le monde » des esprits au moment même où nous quittons les corps. Les uns » sont bons, les autres mauvais. Les mauvais continuent à être mau- » vais et les bons à être bons, et nous progressons dans chacun de ces » sens. — Les vivants conversent-ils avec les mauvais esprits? demande » le questionneur. — Oui. — Est-on exposé à être induit à mal de cette » manière? — Oui. — Comment pouvons-nous distinguer les bons des » mauvais? — Vous devez les mettre à l'épreuve, ne pas y ajouter foi » s'ils vous conseillent du mal, et converser seulement avec les esprits » des personnes en qui vous aviez pleine confiance de leur vivant. — » Vous paraissez doué de beaucoup d'intelligence. Quelle est votre » mission? — De faire du bien au genre humain, en portant à sa con- » naissance d'importantes vérités. — Pourquoi bornez-vous vos com- » munications aux demoiselles Fox, et par une méthode si ennuyeuse? » — Il ne nous en est pas permis davantage. Nous sommes sous le » contrôle d'un pouvoir plus élevé. — Serez-vous toujours entravés de

Digitized by Google

» la sorte? — Il nous sera bientôt permis de parler à différentes » personnes. Le public n'y est pas encore préparé. »

Grâce au retentissement que ces récits ont eu dans la presse, et à la crédulité prodigieuse des Américains, le public a été bientôt préparé à voir se multiplier les intermédiaires avec le monde des esprits, et chaque ville a vu surgir un ou plusieurs *mediums*, dont le commerce est devenu très productif. Mais, malgré la concurrence, les jeunes filles de Rochester sont restées les autorités les plus respectables, les prêtresses du culte nouveau, et elles ont voyagé plusieurs fois sur toute la surface des Etats-Unis, s'arrêtant dans chaque ville pour y donner des consultations non gratuites sur les maladies de l'âme et du corps. Plusieurs fois, pendant que nous résidions à New-York, nous avons trouvé, glissées sous notre porte, ou reçu dans la rue, d'un personnage mystérieux, des cartes donnant l'adresse de quelqu'un de ces docteurs spiritualistes, et voici la traduction exacte de l'une d'elles:

« Docteur Barnes. *Un Medium.*

» Investigations spiritualistes, au n° 134, sixième avenue. Ceux qui » désirent trouver qui est leur ange gardien, ont maintenant cette » occasion pour 5 francs.

» De 9 heures du matin à 10 heures du soir.

» *Nota bene.* — Le docteur Barnes découvre les maladies et prescrit » pour leur guérison. »

Même en admettant que quelques personnes jouissent du pouvoir d'évoquer les esprits, il est facile de comprendre que beaucoup d'autres peuvent réussir à simuler ce pouvoir par les ressources du charlatanisme, du magnétisme ordinaire, de la ventriloquie ou de la prestidigitation. Selon nous, on aurait donc démasqué un certain nombre de grossiers imposteurs que l'on n'aurait pas éclairci tout le mystère. Quand on a vu que la fonction de *medium* menait à l'aisance et à la fortune, bien des industriels ont adopté cette profession tout comme une autre; mais cela prouve-t-il que tous les résultats du spiritualisme soient dus à la supercherie? C'est ce qu'il faudrait pouvoir démontrer. Or, jusqu'ici, les jeunes filles de Rochester, soumises aux examens les plus minutieux, n'ont pas laissé découvrir le moyen matériel par lequel elles produisaient ces bruits étranges. On a dit qu'elles battaient du tambour avec leurs doigts de pieds, ou qu'elles se mettaient deux morceaux de bo s entre les genoux et les choquaient l'un contre l'autre. Mais les demoiselles Fish ont comparu devant des jurys de matrones; on les a dépouillées de leurs vêtements, placées sur d'épais matelas, dans des chambres où elles n'avaient pu préparer aucune fourberie, et les cliquetis mystérieux se sont fait entendre comme dans leur propre maison. Voici le compte-rendu d'une expérience qui

Digitized by Google

a beaucoup préoccupé le public américain. Nous le lisons dans le *Courrier des Etats-Unis* du 8 juillet 1852, et elle s'est passée dans la grande ville de Saint-Louis, sur les bords du Mississipi, le 20 juin précédent.

« Saint-Louis, 26 juin 1852.

» Il se passe ici et dans une grande partie de l'Amérique des faits auxquels la presse doit une certaine attention. Si ces faits sont ce qu'ils prétendent être, ils annoncent une révolution religieuse et sociale, et ils sont l'indice d'une nouvelle ère cosmogonique. S'ils couvrent une déception, d'où vient l'imposture? La contagion se répand d'une manière inexplicable, sans qu'il soit possible d'en saisir la cause : c'est une hallucination qui s'empare de presque tout un peuple. Je parle des phénomènes connus sous le nom de communications spirituelles ou manifestations des esprits de l'autre monde. Je sais que ces paroles appelleront un sourire de pitié sur les lèvres de ceux qui ne savent pas de quoi il sagit; mais enfin la folie, si folie il y a, s'empare des cerveaux les mieux organisés; personne n'a le droit de se croire à l'abri du danger, et quelques explications ne peuvent paraître superflues.

» Les demoiselles Fox sont ici depuis trois semaines. Tous ceux qui ont entendu parler des *spiritual rappings* savent que ces jeunes filles sont les premiers apôtres, apôtres parfaitement passifs et involontaires, selon toute apparence, de la révélation nouvelle. Il y a plus de quatre ans qu'elles jouent ce rôle ou qu'elles remplissent ce rôle, et l'aînée n'a pas dix-neuf ans. Si ces deux enfants trompent le public, jamais plus hideuse imposture ne prit un masque plus trompeur. Du reste, ces demoiselles n'ont pas le privilége exclusif des phénomènes mystérieux : depuis six mois que le premier *medium* ou intermédiaire spirituel a paru ici, le nombre s'en est tellement multiplié qu'on les compte aujourd'hui par centaines. Il y en a plus de dix mille dans les Etats-Unis. Aux yeux des personnes qui ont suivi ce développement extraordinaire, il ne peut plus être question de supercherie ni de magie blanche. Ceux qui repoussent l'intervention des esprits appellent à leur secours l'électricité et le magnétisme pour expliquer ces incroyables nouveautés. Mais les théories les plus ingénieuses ne peuvent rendre compte de tout ce qui se passe, et l'hypothèse des esprits est jusqu'à présent la seule qui paraisse répondre à toutes les difficultés. Il ne s'agit pas ici de prendre parti pour ou contre cette hypothèse, mais seulement de signaler les démonstrations publiques et en quelque sorte officielles auxquelles a donné lieu la présence des demoiselles Fox.

» Elles ont comparu dans l'amphithéâtre de l'Ecole de Médecine de l'Université du Missouri, devant une assemblée de cinq ou six cents personnes. Un ancien maire de la ville, connu par son opposition à la doctrine nouvelle, avait été nommé président de la réunion. Un comité d'inve tigation, surveillait les expériences dirigées par le doyen de la Faculté, homme célèbre dans l'Ouest par sa science médicale et par une éloquence excentrique. On fit placer les jeunes filles sur la table de dissection, de manière à ce que leur moindre mouvement ne pût échapper à personne. L'assemblée, muette, contemplait ces deux gracieuses statues, et la grande question de l'existence future était posée : *To be or not to be!* Les bruits n'ont pas tardé à se faire entendre, semblables à

Digitized by Google

de légers coups de marteau frappés sur la table, et assez distincts pour être entendus dans une salle beaucoup plus vaste. Un dialogue s'est établi entre le doyen et les esprits, ou du moins l'un d'eux, qui a répondu fort à propos aux questions scientifiques qui lui étaient adressées. Il est vrai que les réponses ne se faisaient que par oui ou par non, et l'esprit n'était pas un moindre personnage que Franklin. Du reste, il s'agissait moins de mettre à l'épreuve la sagacité des esprits que de vérifier la théorie électrique des *rappings*, théorie qui attribue aux demoiselles Fox et aux autres mediums une faculté analogue à celle des torpilles. On les a isolées sur des tabourets de verre, et les bruits ont continué à se faire entendre dans la salle au-dessous d'elles. Des expériences analogues ont montré que le galvanisme et le magnétisme n'étaient pour rien dans la production de ces phénomènes. Je ne parle ici que du magnétisme terrestre; quant au magnétisme humain, il semble être la dernière ressource de ceux qui ne veulent absolument pas se rendre aux esprits.

» A l'air narquois, à la réputation de scepticisme du vieux professeur, on pouvait croire qu'il allait se faire un plaisir malin de démolir tout l'échafaudage de la doctrine spiritualiste. Non, l'anatomiste est enfin sorti du domaine de la mort; le matérialiste de profession a proclamé sa croyance à l'immortalité de l'âme; le savant a déclaré qu'il croyait à la présence des esprits et à leur communication par des moyens physiques, et il a reproduit à cet égard quelques-unes des explications au moins fort ingénieuses de l'école de Davis. Je pourrais parler de phénomènes bien plus saisissants que ces bruits inexplicables et qui semblent bouleverser les lois du monde matériel; mais j'ai voulu seulement signaler des faits que leur caractère authentique met au-dessus de tout soupçon, et surtout cette déclaration étrange et solennelle partie d'un des sanctuaires de la science, au milieu du dix-neuvième siècle. »

Il est, du reste, important de remarquer que chaque *medium* a en quelque sorte une manière différente de converser avec les esprits. Ainsi, tandis que les jeunes filles de Rochester s'en tiennent à leurs tapotages, quelques-uns de leurs élèves obtiennent des résultats beaucoup plus complets. A la Nouvelle-Orléans, où le *spiritualisme* s'est créé de nombreux adeptes, voici quelle est la manière de procéder. On se réunit en cercle autour d'une table, en nombre n'excédant pas douze personnes. On adresse alors une invocation aux esprits, en les invitant à s'emparer de l'un des vivants présents, de manière à manifester leur présence par son intermédiaire. Quelquefois, l'esprit fait la sourde oreille; mais, souvent aussi, et au bout d'un quart-d'heure d'attente, on voit un des assistants saisi d'un tremblement nerveux; sa main droite s'agite violemment; il demande une plume ou un crayon, et un papier, sur lequel sa main trace d'abord des jambages indéchiffrables. — Peu à peu, les caractères se forment, et l'inspiré se déclare prêt à répondre par écrit à toutes les questions. — Selon lui, sa main droite serait dirigée par les esprits sans la participation du *medium*, et on le voit connaître des faits qu'il ignorait parfaitement dans son état naturel, ou même répondre en des langues étrangères

Digitized by Google

qu'il n'a jamais apprises. Des témoins honorables affirment avoir vu des enfants en bas âge être ainsi choisis comme instruments par les esprits, et, sans que jamais ils aient su écrire, ils tracent des pages entières d'un style irréprochable, en anglais ou en français. — Chaque *medium* a de plus un alphabet particulier, par lequel il donne une signification spéciale aux différents chocs, grattements ou bruissements qui frappent son oreille; et telles sont les manières variées dont on prétend que les âmes des défants se servent pour communiquer avec les vivants.

III.

Il importe maintenant d'examiner quelles sont les tendances de cette étrange superstition, comment elle a pu faire en Amérique des progrès déplorables, et pourquoi elle préoccupe vivement la presse qui s'effraie de la démoralisation et des dangers dont elle menace le pays. Il faut en excepter les journaux socialistes qui, voyant dans le succès d'une pareille imposture la ruine de toute religion positive, affectent d'y ajouter foi et propagent dans leurs colonnes les récits les plus fabuleux; c'est que les *Spiritualistes* cachent, sous ces pratiques d'un mysticisme grossier, l'indifférence religieuse, ou même la plus complète impiété. Les esprits ont dit aux demoiselles Fox que la Bible était un tissu d'impostures, que toutes les religions étaient fausses, et que les hommes devaient procéder à un partage égalitaire des propriétés. Dès lors, comment ne pas s'empresser de rejeter le témoignage de la Bible, quand on possède le témoignage authentique de ces jeunes inspirées? Les meneurs de la démagogie socialiste se servent donc de cette superstition comme d'un instrument précieux pour inoculer dans les masses le venin de leurs fatales doctrines. Le peuple se défierait et s'ennuierait des raisonnements abstraits de la philosophie et d'une franche impiété, mais il se laisse prendre à un fanatisme qui parle à ses yeux et qui satisfait son appétit de crédulité.

New-York possède un journal socialiste, *la Tribune*, rédigée avec un remarquable talent par MM. Horace Greeley et Brisbane, les amis de MM. Cabet et Considérant. Cette feuille a une publicité de plus de trente mille exemplaires, et exerce une influence prépondérante sur les ouvriers des grandes villes dont elle provoque la soif du gain et dont elle dirige les mouvements, les *grèves*, les associations, les conciliabules. *La Tribune*, qui professe pour toutes les religions un mépris philosophique, entretient au contraire une tendresse significative pour les *Rochester rappings*, et elle reproduit, dans toutes leurs va-

Digitized by Google

riétés, les histoires apocryphes des manifestations spirituelles. Nous avons entr'autres, sous les yeux, son numéro du 18 juin 1852, qui contient deux anecdotes phénoménales sur ce sujet, et dans un article de fond, le rédacteur leur donne l'authenticité de faits incontestables racontant avoir été témoin lui-même de cette danse de tables, qui paraît être le mode le plus fréquent par lequel les âmes des défunts font connaître leur présence :

« Deux personnes, ajoute *la Tribune*, pesant l'une plus de cent » livres et l'autre cent cinquante, s'assirent l'une après l'autre sur la » table (une table simple, commune, d'un usage journalier, dans une » maison étrangère où le *Medium* n'avait jamais été auparavant). » Nous vîmes d'abord le meuble s'agiter, puis décrire horizontalement » un demi-cercle, puis se dresser sur deux pieds d'un côté, et rester « ainsi une minute en pleine vue de tous, puis se dresser sur les deux » autres pieds en répétant cet exercice à plusieurs reprises; enfin, » la table, sur laquelle était toujours assise une dame pesant plus de » cent livres, se mit à se balancer de droite et de gauche comme un » berceau d'enfant, les pieds se levant à trois ou quatre pouces de » terre, jusqu'à ce que tous les spectateurs s'étant déclarés satisfaits » et convaincus, le mouvement cessa et la séance fut levée. »

La secte possède, en outre, des journaux spéciaux dont les âmes des défunts sont les principaux collaborateurs. Le plus répandu est le *Spiritual Telegraph*, qui se publie à New-York, et qui se donne pour rédacteurs les personnages les plus célèbres... de leur vivant. C'est là une méthode préci use, sinon pour avoir de bons articles, du moins pour ne pas se ruiner en droits d'auteur. Nous connaissons encore le *Spiritual Messenger*, la *Crisis*, et enfin une revue mensuelle, le *Shekinah*, qui reçoit de nombreuses communications mystérieuses du juge Edmunds, lequel occupe le poste le plus élevé de la magistrature de l'État de New-York [1]. Dans le numéro de juin 1852, nous voyons plusieurs *fac simile* de griffonnages indéchiffrables qui feraient honneur à la calligraphie d'un enfant de cinq ans; c'est la reproduction des caractères des esprits, tracés sans doute par l'ombre d'une plume taillée par l'ombre d'un canif. Ces invisibles écrivains ne se refusent aucun genre : article de fond, poésie, psaumes, musique, nouvelles, faits divers; et dans le numéro du 26 juin 1852, nous lisons une longue appréciation du monde à venir, intitulée : « Expérience après la mort, par un esprit. » Selon cette révélation, l'âme aurait à séjourner successivement dans sept sphères diverses avant d'arriver à la plénitude du bonheur, et le temps d'épreuves dans chaque sphère

[1] A ces journaux, on peut ajouter : *The Spirit World*, qui se publie à Boston; *The Journal of Man*, à Cincinati.

Digitized by Google

serait gradué selon le degré d'imperfection du défunt. Ce système n'a pas même le mérite de l'invention, et le prétendu voyage de Mahomet au septième ciel offre de grands rapports avec la théorie actuelle des *Spiritualistes ;* seulement ces derniers se donnent, dans la première sphère de purifications, des jouissances qui auraient peu séduit le matérialisme des Musulmans ; elles consistent à apprendre la botanique et la géologie pendant six heures par jour, et l'on conviendra que la perspective des houris offre plus d'attraits au profane vulgaire. Cependant la généralité des *Mediums* n'impose pas même ce temps d'épreuves, et quel que soit le scélérat dont on évoque l'âme, elle répond que le bonheur a commencé pour elle au moment de la séparation d'avec le corps. — L'article que nous analysons se termine par ces lignes :

« Le lecteur ne perdra pas de vue que le *Medium*, par l'intermédiaire du-
» quel ce récit a été écrit, est une jeune personne de seize ans appartenant
» à une famille distinguée, ayant reçu une éducation remarquable, et au-
» dessus de tout soupçon en ce qui regarde le désir de tromper; mais l'illu-
» sion aurait été impossible, en eût-elle eu l'intention. Le bras du *Medium*
» était mis en mouvement indépendamment, sinon en dépit de sa volonté, et
» elle était amenée forcément à écrire, sans même voir la page et sans avoir
» aucun moyen de connaître ce qu'elle avait écrit. ».

Dans le numéro précédent du même journal, nous remarquons une autre vision qui fait comprendre, jusqu'à un certain point, l'espèce de panthéisme existant au fond de ces superstitions à l'usage du peuple. Nous demandons encore à traduire ce paragraphe :

« LES QUATRE PÉRIODES DE LA VIE HUMAINE :

» Dans la nuit du 22 mai 1852, M. E. P. Fowler a été brusquement réveillé
» de son sommeil par les Esprits et sommé d'écrire ce qui allait lui être dicté.
» Il s'est levé de son lit afin d'obéir à l'ordre de ses visiteurs mystérieux, et il
» a trouvé sur la table le tableau dont nous donnons ci-dessous copie. Après
» l'avoir examiné pendant quelques instants, il se préparait à le déposer pour
» chercher du papier blanc, lorsque les Esprits lui ont commandé d'écrire au
» haut même de la feuille contenant le tableau. Il a obéi, et voici ce qui lui a
» été dicté :

« Il y a plusieurs degrés dans l'échelle de la progression, et, lorsque vous
» en avez monté un, ne brisez pas celui au-dessous de vous, car vous laisseriez
» un vide que votre prochain qui vous suit ne pourrait franchir; mais plutôt
» prêtez votre aide pour faciliter l'ascension aux autres. L'enfance doit devenir

Digitized by Google

» jeunesse avant d'arriver à l'âge mûr, ce qui n'est pas moins vrai de la vie » spirituelle que de l'existence physique. Ne méprisez pas le bien dans le passé » à cause du mieux du présent, et sachez que le dernier est le fruit du » premier. »

Maturité.	Age du monothéisme.	Spirituel.	Dieu, la source ou la fontaine de la nature.	
		Matériel.	Forme supérieure ou panthéisme. Loi de la matière.	
Jeunesse.	Age du dualisme.	Dieu.	Père. Fils. St.-Esprit.	Forme supérieure ou anthropomorphisme
		Diable.		
Adolescence.	Age du polythéisme.	Spirituel.	Anthropomorphisme.	
		Matériel.	Terre. Océan. Ciel, etc.	Enfants de l'âge de Saturne.
Enfance.	Age du fétichisme.	Soleil. Lune. Etoiles.	Culte purement matériel.	
			La forme primitive ou inférieure du panthéisme.	
Vie.				22 mai 1852.

En outre de ce prosélytisme entrepris par la presse, par des consultations et par des expériences de somnambulisme, de prestidigitation ou de magie, la prédication vient donner son appui pour imprimer le vertige aux masses populaires; et c'est surtout par des discours pleins d'une dangereuse exaltation que les visionnaires voient leurs adeptes se multiplier sur toute la surface des États-Unis. De nombreux imposteurs prêchaient naguère cette doctrine en public, mais ils ont récemment mis un certain secret dans leur apostolat, depuis que les gouvernements des divers États de l'Union américaine ont manifesté l'intention de ne pas tolérer leurs coupables doctrines. L'un des plus persuasifs est le révérend Scott, qui s'est fait entendre l'année dernière à New-York. Il y racontait que saint Paul lui était apparu pour lui annoncer le prochain accomplissement d'un grand changement dans le monde : la guerre cesserait et la création entière jouirait d'un éternel repos. Saint Paul l'exhorta à prêcher cette doctrine et lui remit à l'appui un certificat signé du nom de cent décédés illustres, entre

Digitized by Google

autres Washington et Franklin, tous recommandant la paix avec instances. Les Esprits, après cette apparition, le conduisirent de ville en ville et lui ordonnèrent enfin de s'arrêter sur une montagne où Dieu serait plus près de lui, et où l'influence du magnétisme extérieur n'agirait plus pour contrecarrer l'action des Esprits. Le révérend Scott était accompagné de douze disciples dans ce long et périlleux pélerinage, et après avoir acheté une ferme à l'endroit révélé par la Vision, il y a passé l'hiver en communication constante avec les Esprits. Maintenant sa mission est de venir dans les grandes villes pour déterminer le peuple à le suivre; et c'est seulement au milieu de la solitude de la montagne qu'on pourra se flatter de réaliser la communion parfaite avec l'autre vie. Ces prédications ont eu un certain succès, et une colonie de *spiritualistes* s'est formée à Mountain-Core, dans l'État de la Virginie. Les adeptes s'y livrent à la publication d'un nouveau Pentateuque, qui leur serait dicté par les Esprits, et qui est destiné à remplacer la sainte Bible traitée par les initiés comme un tissu de faussetés. Le *Mountain-Core journal and spiritual Harbinger*, organe de ces magnétiseurs illuminés, imprime ces communications de l'autre monde, et le papier, qui souffre tout, n'a jamais vu pareil assemblage de blasphèmes et d'obscurités, d'impiétés et de phrases privées de sens, véritable cacologie scientifique et abstraite. On en jugera par la traduction littérale des trois premiers versets, traduction fort laborieuse à entreprendre et où nous chercherions vainement à mettre de l'élégance et des idées :

« 1° Au commencement Dieu, la vie dans Dieu, le Seigneur dans Dieu, la sainte procédure, habitant le dôme, lequel brûlant d'une magnificence primordiale et tournant en une spirale prismatique et ondulatoire, apparut et fut le pavillon de l'Esprit : inépuisable et incompréhensible dans sa gloire, sphérique dans son mouvement, développé dans une procédure harmonieuse et révélée.

» 2° Et Dieu dit : « Qu'il y ait un centre. » Et de la divine procédure descendit le bras de la force à la droite et le bras de la force à la gauche. Et du bras de la force à la droite procéda la secousse électro-vitale qui créa la polarité; et du bras de la force à la gauche procéda la force électro-magnétique réattractive qui créa l'horizontal. Et l'horizontal devint l'axe et les extrémités les pôles.

» 3° Et Dieu fit deux grandes lumières pour gouverner le zodiaque et pour être une révélation créatrice, une manifestation révélée, une gloire manifestée, une radiation glorieuse, une aggrégation *interpénétrable*. — Et de là les tourbillons, les soleils tourbillonnants, les soleils de tourbillons, les *solariums*, les planétaires tourbillonnants, les planètes, les univers de fleurs, les paradis universels, les cieux de paradis, les cieux célestes, les habitations séraphiques, les univers *séraphimes*, les cités des cieux *séraphimes*, et enfin l'universelle intelligence, unité d'individualité innombrable, en *triunité* d'univers infinis, adorants et ascendants, en béatification dans la vie éternelle. »

Digitized by Google

Comment s'étonner maintenant si la presse américaine est unanime pour accuser les *Rochester-Rappings* de mener à l'aliénation mentale, et si ses colonnes relatent journellement les cas de folie produits par ces hallucinations! La tête se perd à essayer de comprendre cette phraséologie mystique, et le pauvre illuminé qui médite consciencieusement sur ce nouveau Pentateuque, ne peut pas conserver longtemps sa raison. — Et qu'on ne croie pas que ces prédications réussissent uniquement au milieu des classes illettrées; il ne s'agit pas de prophètes trouvant seulement des dupes dans leur village, comme Vintras ou le dieu Digonnet. Le *spiritualisme* s'inocule dans toutes les classes de la société, et à New-York une conférence présidée tantôt par le juge Edmunds, tantôt par un riche banquier, M. Partridge, tient ses séances chaque semaine. Dans le Wisconsin, la plupart des ministres baptistes proclament du haut de la chaire que leurs sermons ne sont pas faits par eux, mais que les esprits parlent par leur bouche. Ils condamnent toutes les religions existantes et disent que l'homme doit se laisser guider uniquement par les manifestations de l'autre monde. Dans l'Ohio un révérend Abby Warner, est poursuivi en justice pour avoir troublé le service, dans un temple de la secte épiscopale, par des *Rappings* désordonnés. On l'accuse d'être lui-même l'auteur de ce vacarme; mais il *prouve* que les esprits ont sonné les cloches, joué de l'orgue et renversé les bancs, en outre de leurs exercices habituels; et il est acquitté, ce qui donne un grand élan, dans le voisinage, au mouvement des modernes mystiques. — Mais c'est surtout au berceau du puritanisme en Amérique, dans les Etats de Massachusett, Rhode Island, Connecticut, considérés comme les plus *éclairés*, que le fanatisme des *spiritualistes* réussit le mieux à s'étendre. L'erreur de Calvin n'a été qu'une première étape sur le chemin du Doute et une première atteinte à la foi positive. Les presbytériens d'autrefois sont devenus de nos jours unitaires, ne croyant plus à la divinité de Jésus-Christ; et maintenant ils se perdent dans le vague d'une superstition panthéistique et manichéenne. Quand on a cessé d'être croyant, on devient si facilement crédule! — On lit à ce sujet, dans *Boston Pilot* du 1er juin 1852, l'un des journaux catholiques les plus influents des État-Unis :

« Cette fourberie s'est tellement répandue dans la Nouvelle-Angleterre, que » nous trouverions difficilement un village qui n'en soit infecté. Dans beau- » coup de petites villes plusieurs familles sont possédées, le *Medium* entre les » esprits errants et les pauvres têtes fêlées de ce bas monde étant quelque » femme à imagination vive ou quelque jeune fille que sa mère a prostituée » à ce commerce coupable. La plupart des *Mediums* qui sont parfois endormis » du sommeil mesmérique, avant de partir à la recherche des esprits, de- » viennent hagards, idiots, fous ou stupides, et il en est de même de beaucoup

Digitized by Google

» de leurs dupes. Il ne se passe pas de semaine où nous n'apprenions que quel-
» qu'un de ces malheureux s'est détruit par un suicide ou est entré dans la
» maison des fous. Tous les *Mediums* donnent des signes non équivoques d'un
» désordre anormal dans leurs facultés mentales; et chez certains d'entre eux
» on découvre des indications d'une possession véritable par le démon. Le
» mal se répand avec rapidité et il produira d'ici à peu d'années d'affreux ré-
» sultats. Nous n'avons pas besoin d'ajouter que cette maladie intellectuelle
» gagne du terrain seulement parmi les protestants. Les catholiques, même
» les plus ignorants, ont pour habitude de comparer ces phénomènes aux prin-
» cipes du catéchisme et d'éprouver s'ils sont admissibles d'après ces prin-
» cipes. Aussi nos coréligionnaires résistent partout à la fourberie et s'en
» moquent avec mépris. En général les jeunes servantes irlandaises se com-
» portent noblement dans cette circonstance, et elles rient de l'ignorance et
» de la superstition de leurs maîtres crédules. Très-peu d'entre elles ont pu
» être persuadées d'entrer même dans la chambre où ces momeries sont pra-
» tiquées ou d'échanger des compliments avec les Esprits, et il est encore plus
» rare qu'elles aient consenti à devenir *Mediums*. Le protestantisme est essen-
» tiellement superstitieux de sa nature et peu intellectuel; il n'a pas de prin-
» cipe à lui pour juger les choses correctement. Quelques protestants raison-
» nant sur des principes catholiques rejettent la fourberie, et plusieurs con-
» grégations calvinistes l'ont combattue de toutes leurs forces, parce que les
» Esprits déclarent qu'il n'y a pas d'enfer, et surtout parce que leur troupeau
» délaisse le temple pour aller à la chasse des Esprits. Mais cette opposition a
» été vaine, et nous connaissons plusieurs congrégations où le ministre s'étant
» aventuré à prêcher contre les *Rappings*, les laïques, *spiritualistes* pour la
» plupart, lui ont déclaré que ce n'était pas son affaire de prêcher contre au-
» cune théorie ou pratique approuvée par eux-mêmes, et qu'il eût à chercher
» ailleurs son pain quotidien. »

IV.

Nous avons montré les tendances morales et religieuses des *spiritualistes* d'Amérique. Mais les intelligences qui cherchent par cette voie à faire régner la démocratie socialiste restent trop souvent en chemin et ne parviennent qu'au suicide ou à la folie. Les témoignages abondent pour prouver les désordres causés par ces rêveries mystiques, et les journaux des États-Unis rapportent sans cesse des cas d'aliénation mentale amenés par le prétendu commerce avec les Esprits. Du reste, nous avons toujours pensé que le libre examen dispose à la folie. Tandis que le catholique jouit d'un repos complet d'esprit dans les bras de la foi positive et de l'autorité dogmatique, le libre examen produit infailliblement l'inquiétude et le doute dans les intelligences. Et si le protestant se préoccupe réellement de l'affaire de son salut, l'incertitude sur la bonne voie le tourmente sans cesse; il entrevoit la lumière, mais les préjugés de l'erreur lui font fermer les yeux, et

Digitized by Google

cette lutte fatigante engendre le désordre de la raison. Dans un rapport sur l'hospice des fous pauvres à la charge de l'Etat de New-York, nous lisons que sur 2,376 aliénés entrés à l'hospice de l'Etat depuis 1843 jusqu'en 1849, 231 avaient été amenés à la folie par surexcitation religieuse. Il est évident que parmi les causes inconnues doivent figurer encore un certain nombre de cas qui viendraient grossir le chiffre des aliénés par motifs religieux, et nous croyons qu'aucun pays catholique n'offrirait une proportion si considérable dans cette classe. Le rapport des administrateurs de l'hospice confirme notre proposition, et nous y lisons ce paragraphe :

« La liberté, si favorable au développement de l'intelligence humaine, multiplie les causes de son dérangement. Il suit de là que dans les contrées où il y a le plus d'intelligence et de liberté, on trouve la plus grande activité mentale et en même temps le plus grand nombre de cas d'insanité. Nous sommes d'opinion, et cette opinion est formée après beaucoup d'observations, qu'il y a plus de folie en ce pays qu'en tout autre, surtout dans les Etats du Nord et de l'Est, et que cette folie augmente dans une proportion vraiment effrayante. »

Ce rapport était écrit le 1er février 1849, alors qu'il n'était pas encore question des *spiritualistes*. Depuis lors, les prédications de ces nouveaux sectaires, leurs expériences et leurs sorcelleries ont augmenté d'une manière notable le nombre des cas de folie ; et comme preuve à l'appui nous traduirons quelques paragraphes pris au hasard au milieu d'un grand nombre d'autres que nous avons extraits l'année dernière de la presse de New-York. On lit dans le *Courier and Inquirer* du 10 mai 1852 :

« Six personnes ont été admises, dans le mois d'avril, à l'hôpital des fous » de l'Etat d'Indiana, la seule cause de la perte de leurs facultés étant attri- » buée aux *Spirit Rappings*. »

Et dans le *New-York Herald* du 30 avril 1852 :

« M. Junius Alcott, citoyen respectable d'Utica, s'est donné volontairement » la mort aux chutes d'Oriskany, en se précipitant, le 26 de ce mois, dans une » roue de moulin qui l'a instantanément broyé et mutilé d'une manière af- » freuse. La fin horrible de ce malheureux est un commentaire saisissant des » effets de ce moderne charlatanisme qui s'est développé partout sous le nom » *Spiritual Rappings*, et qui a été cause du dérangement du cerveau de » M. Alcott et du suicide qui en a été la suite. »

Une autre fatale conséquence de ces criminelles superstitions est racontée en ces termes par le *Courier and Inquirer* du 18 juin :

« Chaque jour nous trouvons dans les journaux des exemples de l'horrible » influence que la doctrine impie et ridicule des *chocs spirituels* exerce sur des

Digitized by Google

» hommes et des femmes parfaitement sains d'intelligence sur tout autre sujet.
» Le fait suivant est rapporté par le *Saint-Louis Despatch* du 26 mai :

« Un *gentleman*, demeurant dans l'Etat d'Illinois et bien connu dans cette » ville, a une famille de fils et de filles qui ne sont plus déjà dans l'enfance et » qui jouissent d'une position respectable et considérée. Il y a quelques années » il avait perdu sa femme, et, conservant un pieux souvenir de l'amour et des » vertus de sa compagne, il n'avait jamais songé à se remarier. Pendant la » durée de leur union ils avaient été parfaitement heureux, ils paraissaient » même n'avoir pas eu leur part dans la somme de contrariétés qui sont l'ac- » compagnement de la vie conjugale, et jamais l'ombre d'un soupçon ne s'était » attachée au nom vénéré de sa femme. Mais voilà que cette réputation intacte » et la mémoire de ce bonheur ont été violemment détruites par la diabolique » jonglerie d'un *Medium* qui prétend avoir reçu d'un Esprit la confidence qu'elle, » la fidèle épouse, au souvenir révéré, avait été infidèle à son mari pendant » tout le cours de son existence, et que les enfants, du premier au dernier, » étaient tous illégitimes. N'est-ce pas horrible? Mais ce n'est pas encore tout : » dominé par la persuasion qu'une agence spirituelle est infaillible, cet homme » a déshérité ses enfants, et a arraché de son cœur toute affection pour eux. » Ainsi la mémoire d'une femme est flétrie, le nom des enfants déshonoré pour » leur vie entière, le foyer paternel désolé, les derniers jours d'un père em- » poisonnés par la douleur et l'isolement; sur quel témoignage? Sur *rien*. »

Enfin le 7 janvier dernier, le suicide d'un homme dans la force de l'âge causait une profonde sensation dans le public, et amenait une action timide de la justice pour empêcher le retour périodique de ces morts violentes. Martin Langdon, compositeur d'imprimerie, s'était coupé la gorge sous l'influence de la secte des *spiritualistes*. Le coroner appelé pour constater la cause du décès faisait comparaître devant le jury un grand nombre de témoins, lesquels déclaraient que le malheureux Langdon, inconsolable de la mort d'un premier enfant, s'était laissé entraîner aux réunions des *spiritualistes*, où on lui avait promis de lui faire voir sa fille morte et de le faire converser avec elle. Dès ce moment il avait abandonné son travail, délaissé sa femme et son enfant et amené la gêne dans sa famille. *Il n'avait pas vu sa fille ;* mais il avait cru voir et entendre une foule de choses; et le langage des *Rappings* lui ayant peint l'autre vie sous de charmantes couleurs, il avait consommé avec joie son suicide, pour devenir un pur Esprit, qui aurait la jouissance de revenir sur la terre, *ad libitum*, ou de planer au septième ciel, dans les régions de la lumière.

Sur ces témoignages, le jury rendait le verdict suivant:

« Nous jurés, jurons et affirmons que Martin Langdon est décédé » d'épuisement, causé par son excitation mentale et des suites d'une » blessure qu'il s'est volontairement faite à la gorge. Nous déclarons » aussi que ce dérangement du cerveau a été déterminé par ses rela- » tions avec des personnes s'appelant intermédiaires avec les Esprits

Digitized by Google

» (*Spiritual media*), et nous recommandons au grand jury de prendre
» des mesures pour la suppression des assemblées circulaires tenues aux
» maisons désignées par les témoins. »

Du reste les habiles impostures du spiritualisme ne tournent pas ainsi toujours au tragique. Le côté comique s'y mêle, et nous ne pouvons résister au plaisir de raconter l'histoire de la Banque *spirituelle* de Chicago dans l'Illinois, comme caractérisant d'une manière curieuse l'une des phases du protestantisme américain. La secte a fait assez de progrès dans l'Ouest des Etats-Unis pour que l'un des adeptes ait cru faire une bonne affaire en fondant une banque d'escompte et de dépôt spécialement destinée à faciliter les transactions commerciales entre les *Spiritualistes;* et afin d'inspirer plus de confiance aux vivants, il avait annoncé que les esprits de Washington, de Franklin et de plusieurs autres illustres morts faisaient partie du conseil d'administration et de surveillance. Mais ce qui nous étonne, ce n'est pas qu'il se soit trouvé un cerveau malade pour émettre ce prospectus, c'est que l'Etat d'Illinois ait autorisé légalement l'existence de cette banque. Cependant, il a suffi que le sieur Seth Paine ait prouvé qu'il possédait une valeur de 50,000 fr. en propriétés immobilières pour que le pouvoir exécutif ait approuvé l'émission de 50,000 fr. de billets de la banque spirituelle, et l'établissement de crédit a bientôt commencé à fonctionner, payant avec son papier spirituel tous les objets matériels qu'il lui plaisait d'acquérir.

L'Etat d'Illinois avait bien compté que les détenteurs de billets auraient le droit de se faire rembourser en espèces au comptoir de la banque, et que ce remboursement serait obligatoire à présentation des billets. Mais les âmes de Washington et de Franklin, réunies autour du tapis vert du conseil, en avaient décidé autrement, et il fut résolu qu'aucun remboursement n'aurait lieu sans l'approbation des Esprits, manifestée par l'organe des *Mediums,* chargés d'interpréter en bon anglais les cliquetis et les tapages mystérieux. Ce sont presque toujours des femmes qui remplissent ce rôle de sibylles, et en conséquence, chaque employé de la banque fut bientôt flanqué d'un *medium* féminin, chargé de le guider dans ses opérations financières. Les dames décidaient en dernier ressort la question du remboursement, et les membres de la secte recevaient de l'or en échange de leur papier; mais le vulgaire qui ne consentait pas à s'y affilier était congédié sans miséricorde. En outre, la délicatesse de l'odorat avait créé une autre catégorie parmi les créanciers de la banque, et toute personne soupçonnée de prendre du tabac et dénoncée par cette odeur au flair des *mediums,* se voyait refuser impitoyablement tout paiement en numéraire.

Les citoyens de Chicago avaient pu rester pacifiques tant que le pro-

Digitized by Google

sélytisme religieux s'exerçait sous le couvert d'une opération financière. La liberté absolue des cultes est une si belle chose ! Ils laissaient donc porter atteinte à leur conscience ; mais quand les *spiritualistes* ont eu l'imprudence de menacer le culte du tabac, les habitants de Chicago se sont insurgés, et une émeute de fumeurs et de priseurs a enfoncé les portes de la banque, demandant comme un seul homme le remboursement de ses billets. — On reconnaît bien là le peuple qui fit sa révolution, en 1776, parce que l'Angleterre voulut imprudemment taxer le thé. — La caisse spirituelle a vu bientôt la fin de son temporel ; la banque a été déclarée en faillite, et Seth Paine a été arrêté pour avoir tiré des coups de pistolet sur la foule des amateurs de tabac. Pour effrayer ses assaillants, le banquier s'était mis sur la défensive, non pas en se couvrant d'un bouclier, mais en se dépouillant de tous ses vêtements. Il espérait ainsi mettre en fuite les agents de police chargés de le conduire en prison ; mais ceux-ci ont satisfait à la morale publique par un procédé renouvelé de Sem et de Japhet, et grâce à un manteau opportun, force est restée à la loi.

Voilà donc M. Seth Paine gémissant sur « la paille humide des cachots, » et se posant en victime innocente de l'intolérance religeuse, tout comme les Madiaï. Voyez plutôt tous les grands hommes auxquels il se compare, dans son journal le *Christian Banker* (le Banquier chrétien). Car M. Paine publie un recueil périodique pour développer ses idées financières, ses hallucinations magnétiques et son agiotage religieux :

« Nous sommes accusé, dit le journaliste prisonnier ; oui, nous sommes ac-
» cusé ! Moïse fut accusé par Pharaon, et David fut accusé par Saül ; Daniel
» fut accusé par Nabuchodonosor, et Étienne fut accusé par les prêtres juifs.
» Des milliers de martyrs primitifs furent accusés par les empereurs romains
» et moururent joyeux dans les flammes. Luther fut accusé par le Pape, et
» aussi Jean Huss, et encore Jérôme de Prague. Cromwell fut accusé par
» Charles Ier, Milton fut accusé par Charles II, et John Bungan fut accusé par
» le frère de Charles II. Baxter fut accusé et aussi Guillaume Penn. Galilée fut
» accusé, et il en fut de même de l'inventeur de l'imprimerie. Guillaume Tell,
» Robert Bruce, Kossuth, Adams et Washington furent accusés. Oui, Jésus-
» Christ lui-même, ce sauveur d'un monde désespéré, fut accusé. Grâce à
» Dieu. — Le temps me manque pour parler de Gédéon, de Barat et de
» Samson, de Jephté et de Samuel, et de tous les prophètes qui soumirent des
» royaumes avec l'aide de la foi, combattirent vaillamment, défièrent la gueule
» des lions, éteignirent la violence du feu, échappèrent au tranchant des
» glaives, mirent en fuite les armées des Gentils, et cependant furent jetés à
» la fin dans les entraves et les prisons. Ils furent lapidés, sciés, tentés, déca-
» pités. On les vit errants, couverts de peaux de bêtes, affligés, mendiants,
» tourmentés, et le monde n'était pas digne d'eux. Ces noms glorieux, des
» héros de Dieu, ces martyrs de la vérité furent tous accusés. Moïse, pour

Digitized by Google

» avoir aimé ses frères; David, pour avoir asservi la rage d'un tyran; Daniel, » pour avoir obéi à Dieu plutôt qu'aux hommes; Étienne, pour avoir prêché » la vérité; Luther, pour avoir haï le monopole, et tel est notre sort à nous-» même. — Tous ces noms triomphants sont écrits en lettres de flammes sur » les annales de la renommée et sur le livre de vie de l'Agneau. Les accusa-» teurs de Moïse périrent dans la Mer-Rouge; ceux de Samson sous les ruines; » celui de Daniel fut humilié au niveau de la bête; celui de Cromwell perdit » sa propre tête; celui de Luther tremble encore sur ses sept collines, et l'Au-» triche aussi redoute le jour de la vengeance. Que l'on nous accuse mainte-» nant. Les ennemis de la cause du peuple, de la cause de la vérité et de la » cause de Dieu n'échapperont pas à la terrible rétribution qui les attend, pas » plus que ceux de l'ancien temps, lorsque Dieu, laissant tomber ses foudres » vengeresses, il n'y eut pas une maison où la mort n'entrât et ne prît un » homme. »

Après cette citation, dont nous garantissons la traduction fidèle, avons-nous besoin de répéter encore que le *spiritualisme* mène à la folie? Les descendants des réformateurs du seizième siècle, livrés à eux-mêmes en Amérique, sans y être retenus par les formes légales d'une religion d'état, s'égarent de plus en plus en suivant des routes diverses, selon les caprices de leur imagination ou selon les passions de leur cœur. Les uns, perdus dans les spéculations de l'esprit, sans autre règle que leur libre examen, s'abîment dans le dérangement de leurs facultés; les autres abandonnés aux jouissances matérielles en arrivent, comme les Mormons, à pratiquer la polygamie. Les démolisseurs profitent de ces tendances pour saper la religion révélée. On couvre le but sous un habile échafaudage d'impostures et de supercheries. Mais le peuple ne voit pas plus loin que les jongleries du magnétisme, et il n'en faut pas davantage pour troubler son intelligence en l'entraînant dans le domaine des rêveries, au préjudice de sa santé, de son aisance et de sa raison. Le désordre en est arrivé au point que les gouvernements semblent vouloir adopter une répression quelconque; et ainsi les État-Unis, si fiers de leur principe de la liberté illimitée des cultes, seront probablement contraints de violer leur constitution et de persécuter les *spiritualistes*, ne trouvant pas d'autre moyen de protéger la vie et l'intelligence des citoyens contre la licence du libre examen.

V.

Après avoir rapporté le témoignage des autres, nous sera-t-il permis de raconter la consultation spiritualiste à laquelle nous avons personnellement assisté à New-York, le 2 avril dernier. Nous dirons ce que nous avons vu et entendu avec toute la candeur et la franchise dont nous sommes capable. Nous avons cherché avec persévérance à découvrir la supercherie, et nous ne l'avons pas découverte. Nous ne

Digitized by Google

prétendons pas pour cela qu'il n'y ait pas d'imposture, mais seulement que notre clairvoyance ne nous en a pas fait discerner. Nous ne concluons pas et nous nous bornons au rôle de narrateur : *Non ad probandum sed ad narrandum.*

Madame Fish, la sœur aînée des demoiselles Fox, habite maintenant New-York dans la vingt-sixième rue. Les profits du *spiritualisme* lui ont permis de quitter Rochester et de s'établir sur un plus grand théâtre. Elle a une fort jolie maison, où elle demeure avec ses sœurs, âgées maintenant de dix-sept et de vingt ans. Les Esprits ont dit à madame Fish que M. Fish ne lui convenait plus. Elle a donc divorcé et épousé M. Brown, qui est plus jeune que son prédécesseur. Madame Brown est belle et paraît avoir trente ans. Elle *continue son commerce* à New-York, donnant à son domicile trois séances de consultation par jour; mais depuis que les autorités municipales ont discuté la question de savoir si l'on ne fermerait pas les cercles *spiritualistes,* elle met un certain mystère dans ses opérations. On ne l'annonce pas dans les journaux, et les curieux ont quelque peine à se procurer son adresse. En écrivant à l'avance, on obtient une consultation particulière moyennant cinq dollars (vingt-cinq francs). Les séances publiques sont à un dollar par personne ; mais on n'y reçoit pas plus d'une douzaine d'individus, le cercle *spiritualiste* n'admettant pas un plus grand nombre de personnes sans compromettre le succès des expériences.

Le 2 avril, à sept heures du soir, en compagnie d'un ami fort intelligent, consul d'une des puissances européennes à New-York, nous nous sommes rendu chez madame Brown, où un domestique nous a introduits dans un salon après avoir prélevé de nous la cotisation d'usage. Nous n'étions pas connus, nous n'étions pas attendus, et nous sommes convaincus qu'à l'heure qu'il est madame Brown ignore encore notre nom et notre histoire. Le domestique nous dit que *ces dames* prennent le thé et nous rejoindront dans quelques minutes. Nous en profitons pour scruter dans tous les sens le salon où l'on nous admet, sondant les murs, soulevant les tables, cherchant partout, mais sans en trouver, des doubles fonds, des trappes, des fils métalliques, ou des conduits acoustiques. Bientôt deux hommes et trois dames viennent se joindre à nous, mais ils paraissent être des amis de la maison et pourraient aisément passer pour compères s'il y avait lieu de s'en servir. L'un des hommes, vieillard décharné à figure patibulaire, dit qu'il vient tous les soirs converser avec l'Esprit de sa fille morte. Il est sous l'influence complète de ces hallucinations, et il sera fou probablement avant six mois. — Madame Brown et ses sœurs se présentent et elles nous invitent à nous asseoir tous autour d'une longue table ovale : « Vous venez, dit madame Brown avec beaucoup

Digitized by Google

» d'aisance, pour consulter les Esprits; mais il faut d'abord qu'ils » soient dans l'appartement, et ils n'y viendront qu'après que nous » aurons été en cercle pendant cinq ou dix minutes; d'ici là, nous » pouvons causer de choses indifférentes. » — La société suit ce conseil, lorsque des coups se font entendre dans la table, puis dans le parquet, puis dans les murs, puis au plafond, puis sur les vitres, les tapotages devenant aussi continus et aussi forts qu'un roulement de plusieurs tambours. — « Vous voyez, dit madame Brown, que les » Esprits y sont, et vous pouvez maintenant les consulter. »

Nous commençons par chercher à nous rendre compte de ces bruits étranges qui bientôt semblent se localiser à la table seule. L'un de nous en ôte le tapis, la soulève et applique l'oreille sur la planche : notre ami s'accroupit sous la table, et dans cette position il nous semble à l'un et à l'autre que les chocs sortent du dessous de la table. — Nous demandons au *medium* si les bruits se feraient de même entendre de tout corps solide que nous désignerions, et sur la réponse affirmative, nous ouvrons une fenêtre; madame Brown et l'une de ses sœurs tenant leurs mains entrelacées, les élèvent dans la direction d'une des vitres, les mains étant éloignées cependant du verre d'un pied environ. Aussitôt des sons, semblables à un battement des dix doigts sur la vitre, retentissent à notre grand étonnement; nous demandons que les sons sortent successivement de toutes les vitres, et il nous suffit d'indiquer celle que nous voulons, pour que le même roulement s'y fasse entendre. Une série d'expériences semblables fait promener les tapotages dans toutes les parties du salon, portes, fenêtres, glace, cheminée, meubles, etc.

Dans l'incertitude sur la manière de s'y prendre pour questionner les Esprits, nous laissons le vieux maniaque nous donner l'exemple, et il s'empresse d'entrer en dialogue avec ce qu'il croit être l'Esprit de sa fille; soit en obtenant des réponses par oui et par non (trois chocs veulent dire oui, dans le langage de madame Brown; un choc non; deux chocs réponse douteuse), soit en épelant rapidement l'alphabet et formant ainsi de longues phrases qui toutes parlent du bonheur de l'âme dans l'autre monde, et du désir qu'elle a de voir son père l'y rejoindre. — Puis nous nous hasardons nous-mêmes à poser les questions suivantes en *français*. Les Esprits sont réputés polyglottes et répondent à toutes les langues connues :

« — Est-ce que l'Esprit de quelqu'un de mes parents décédés est ici présent? » — Trois coups affirmatifs se font entendre. « — Est-ce l'Esprit de mon père? » — Trois coups encore. « — Ma mère est-elle aussi près de moi? » — Trois coups légers paraissant venir d'une autre partie de l'appartement. « — Ma mère, vous ai-je connue? » — Un coup négatif. « — Êtes-vous heureuse dans l'autre monde? » —

Digitized by Google

Trois coups. « — Avez-vous été heureuse sur la terre? » — Trois coups.

Ce singulier dialogue ne laisse pas que de nous causer un certain trouble, et nous gardons un instant le silence. Madame Brown nous invite alors à vérifier si ce sont bien les âmes de nos parents, en les questionnant sur des faits intimes ignorés des *mediums* et de l'assistance entière. Elle nous dit même que pour nous prémunir contre toute supercherie, nous pouvons écrire nos questions et obtenir la réponse des Esprits sans qu'aucune personne présente ait lu ou su ce que nous demandons. Nous prononçons alors ces mots à haute voix : « L'Esprit » voudra-t-il bien frapper trois coups quand j'écrirai le prénom de ma » mère? » — Puis, prenant un papier, et loin de tous les regards, nous écrivons successivement cinq noms de baptême autres que celui que nous avons en vue. — Tout reste silencieux. — Nous écrivons la première lettre du prénom de notre mère, — aussitôt les trois coups se font entendre, avant que le mot ait été seulement achevé.

Nous posons ainsi successivement une cinquantaine de questions sur des faits, des noms, des dates que nous savons n'être connus de qui que ce soit en Amérique : nous obtenons invariablement des réponses satisfaisantes, sans aucune erreur. On nous indique même les maladies qu'ont eues nos différents parents, les causes de leur mort, et autres détails d'une précision prodigieuse. Notre ami obtient de même un nombre aussi considérable de réponses conformes à la vérité, sans une seule erreur. — Puis, cherchant à percer le voile de ces phénomènes, nous demandons à haute voix :

» — Etes-vous envoyé par Dieu? » — Oui.

» — N'êtes-vous pas plutôt envoyé par le démon? — Non.

» — L'Esprit voudra-t-il bien me dire quelle est la meilleure religion? (A ce moment, nous remarquons que madame Brown paraît vivement contrariée); nous continuons : « Est-ce le culte méthodiste? — le culte baptiste? — le culte catholique? — le culte presbytérien? — le judaïsme? — l'islamisme? — Silence complet. — Aucune réponse, même négative. » Madame Brown nous dit alors que les Esprits n'aiment pas à être questionnés sur la religion; et notre voisin demi-fou, prenant à son tour la parole, nous dit avec passion et presque avec rage : « Savez-vous ce que ce silence signifie? Cela veut » dire que toutes les religions sont mauvaises.—N'est-ce pas, ajoute-t-il » en s'adressant comme aux Esprits, que tout culte est absurde? » — Trois coups frénétiques se font entendre. — « Qu'il suffit de suivre les » conseils de sa conscience?—Oui. — Qu'il suffit d'écouter les Esprits! » — Oui. —Que toute religion où il y a des prêtres est mauvaise? » — Oui. — Où il y a un pape est mauvaise? — Oui. — Où il y a des » ministres quelconques est mauvaise? — Oui, oui, oui! »

Nous n'expliquons pas, nous racontons.

Digitized by Google

VI.

Cinq années à peine se sont écoulées depuis que les premiers bruits mystérieux se sont fait entendre à Rochester, et déjà l'on voit surgir des *spiritualistes* dans toutes les villes des Etats-Unis [1]; les expériences des *rappings* se pratiquent en Angleterre, les illuminés d'Allemagne s'en préoccupent, tandis qu'en France l'on n'en est encore qu'à faire danser des tables et tourner des chapeaux. Ces tristes symptômes répondent aux besoins et aux désordres d'une époque désolée par l'incrédulité, divisée par le schisme, agitée par les besoins de la foi renaissante, exaltée par les excès du libre examen, dédaigneuse de tout ce qui est simple et purement logique, et par cela même fascinée par tout ce qui est nouveau, étrange, prodigieux. Il est si commode de se déclarer d'une religion qui ne demande aucun devoir, aucun sacrifice, et qui flatte la vanité humaine en la mettant en communication avec les intelligences supérieures! Déjà des discussions secrètes sur les *spiritual rappings* ont lieu chaque dimanche soir à New-York et sont avidement suivies, surtout par les femmes. Un illuminé ouvre la séance par l'exposé de la doctrine; après quoi un incroyant présente ses objections que le premier venu ne manque pas de réfuter victorieusement. Et la séance ne se termine pas sans que des conversions nombreuses viennent grossir le chiffre des adhérents à cette sorte de magnétisme religieux. Les *spiritualistes* s'organisent en vue de nombreux renforts. Ils ont déjà tenu une convention générale l'année dernière, ainsi que l'on peut en juger par l'adresse suivante, extraite du *Cleveland Plaindealer*, du 29 janvier 1852 :

« Appel à ceux qui s'attendent à de plus hautes manifestations du monde » spirituel. — Les esprits ont souvent demandé qu'une convention de spiri- » tualistes se rassemblât dans la ville de Cleveland, à l'effet de comparer leurs » notes et de s'entendre ensemble sur le sujet des récentes manifestations. » Cette convention mettrait en contact les agents mystiques des différentes » parties de l'Amérique, et le résultat ne manquerait pas de les fortifier dans » la cause du spiritualisme. Les invisibles ont promis que si cette convention » se réunissait à Cleveland, ils signaleraient leur présence d'une manière si » éclatante que les doutes et les objections des sceptiques seraient anéantis à » jamais. Appelons aussi les croyants d'au-delà des mers; que les esprits soient » consultés par toute la terre, et que notre assemblée dans la ville des Forêts » serve de point de ralliement à une légion d'esprits. »

Les mêmes fanatiques ont tenu leur seconde convention annuelle au mois d'août dernier, dans la ville de Springfield (Massachusetts); elle comptait cinq ou six cents personnes venues de tous les points

[1] On estime leur nombre à 500,000.

Digitized by Google

des États-Unis, et dans les nombreux discours, au milieu d'un fatras mystique incompréhensible pour le vulgaire, on remarquait pour but avoué la destruction de toutes les religions positives. En fait d'extravagances, nous avons remarqué le mémoire lu par le docteur Gridley, lequel a expliqué, pendant trois heures, que l'âme est entourée de fibres d'une extrême ténuité, et que par ces fibres l'âme entre en contact avec les autres âmes et avec les objets matériels. Ainsi, lorsque vous sortez de chez vous et que vous vous souvenez d'avoir oublié un objet, c'est que votre fibre est restée collée à l'objet et ne peut pas s'en détacher; mais dès que l'objet est dans votre poche, vous sentez que toutes vos fibres sont au logis, et que votre âme est au grand complet. — M. S.-C. Hewitt, rédacteur du journal spiritualiste *New-Era*, a exposé que les Esprits avaient une portée pratique, et que Roger Sherman allait publier un cours de douze leçons d'architecture dictées par les âmes. — D'après ces révélations, les maisons devront, dorénavant, être bâties avec une matière formée du mélange par parties égales d'eau de mer, de minerai de fer, de granit en poudre, d'argile et de sable de mer. Les maisons seront modelées dans la forme du corps humain assis, et la famille résidera dans un appartement qui correspondra avec la cavité du cerveau. On ne se servira pas de combustible, et le système de chauffage serait en imitation du système de la circulation du sang par les artères. On placera une chaudière dans la cave, elle communiquera avec deux fils métalliques qui se prolongeront par tout le corps et jusqu'à l'extrémité des dix doigts; puis, au moyen de procédés que l'on ne croit pas encore devoir rendre publics, on obtiendra une chaleur perpétuelle.

M. Adin Ballon a fait voter à l'assemblée une série d'articles de foi constatant que l'existence des esprits séparés du corps a été proclamée par toutes les religions; que les manifestations occasionnelles des esprits ont, de tout temps, été admises; que les modernes manifestations sont aussi légitimes que celles des temps anciens; que l'incrédulité, en fait de *Spiritualisme* moderne, doit être attribuée à la même cause qui niait toutes les apparitions; que les manifestations spirituelles ont lieu selon certaines lois; que beaucoup de manifestations sont imparfaites et ne méritent pas confiance; que chaque manifestation doit être jugée dans son mérite intrinsèque et non dans ses prétentions; que l'on doit désobéir aux esprits lorsqu'ils commandent le mal; que les révélations ont pour but l'amélioration de l'espèce et l'avénement d'un ordre nouveau de société; que le mépris, les sarcasmes, les anathèmes, sont des indications de sadducéisme, de sensualisme, de phariséisme, de sectarianisme et d'infidélité, et que les *Spiritualistes*, triomphant de toute opposition, célébreront l'union intime de la terre et du ciel. — L'assemblée s'est ensuite dissoute, pour

Digitized by Google

se réunir en convention nationale à Rochester, le 2 septembre prochain.

Pendant que les *spiritualistes* se livraient à ces exercices, à Springfield, les ministres de la diète congrégationaliste tenaient des conférences à New-York, pour discuter le rapport d'un de leurs membres, sur les moyens de combattre les progrès du magnétisme religieux. Ce volumineux document passe en revue l'histoire entière du mysticisme et donne des extraits de Jamblicus, de Platon, de Cicéron et des livres saints, pour prouver l'existence des démons, des sorciers et des mauvais esprits à toutes les époques et dans tous les pays. La conclusion est que, pour repousser Belzébuth, le clergé doit attaquer le mal avec les armes orthodoxes de l'Eglise, si la conférence adopte le système du rapporteur sur l'origine diabolique de toutes les manifestations spirituelles.

Nous ne comprenons pas ce que le ministre peut entendre par les armes orthodoxes de sa secte ; et ses confrères ont sans doute reconnu comme nous l'impuissance du protestantisme à conjurer le mal, puisque la conférence, loin d'adopter les conclusions de son rapporteur, s'est bornée à lui voter des remercîments en passant à l'ordre du jour. Quand on déclare tout miracle moderne une imposture, quand on proclame impossible toute dérogation momentanée aux lois générales de la nature, comment pourrait-on admettre une influence mystérieuse du démon sur les choses matérielles de ce monde. Le protestantisme est donc impuissant contre les modernes possessions, tandis que le catholique est protégé par sa foi contre toute imposture ou toute tentation magique. Le magnétisme proprement dit est ainsi distancé par un système de communication avec le monde immatériel, qui n'a besoin ni de passes, ni de sommeil clairvoyant, système plus simple dans sa pratique et plus ambitieux dans ses conclusions. Le somnambulisme d'Amérique ne se borne plus, comme en France, à déplacer le sens de la vue ou à soulager des maladies imaginaires. Il fait actuellement cause commune avec le *spiritualisme*; il est considéré comme l'une des formes de la religion nouvelle, destinée à absorber toutes les autres. Et ceci montre la suprême prudence du Saint-Siége, se refusant à approuver le magnétisme le plus inoffensif en apparence. Le catholicisme enseigne cependant à l'homme tout ce qui est nécessaire et licite pour satisfaire son instinct du merveilleux. Il met près de nous un ange gardien, chargé d'écarter les mauvaises pensées, d'en inspirer de bonnes, et de combattre sans cesse les tentations que nous présente le démon. La foi nous dit qu'il y a plusieurs demeures dans la maison du père céleste; mais dans nos aspirations vers le bonheur qui nous y attend, nous ne faisons pas consister nos jouissances de la vie future à apprendre la botanique ou la

Digitized by Google

géologie. L'Eglise nous enseigne que les plus grands saints ont pu être favorisés d'extases, de visions, de communications directes avec Dieu ou avec l'un des bienheureux; mais elle nous présente ces manifestations surnaturelles comme de très-rares exceptions, et elle se réserve d'en examiner les caractères, pour déterminer, dans son infaillible autorité, si le prodige a pour auteur Dieu ou Satan. Les *spiritual rappings*, nouvel instrument pour saper la religion, ne sauraient laisser aucun doute sur leur origine réprouvée, pour tout ce qui n'est pas, dans les phénomènes produits, imposture et supercherie; et pour condamner la secte nouvelle, il suffit de rappeler ce commandement exprès du Deutéronome : « Prenez garde de vous laisser aller à » imiter les abominations des Gentils. Que personne parmi vous ne » consulte les devins ou n'observe les songes ni les présages; qu'il n'y » ait aucun sorcier, aucun enchanteur, ni personne qui consulte les » esprits ou demande aux morts la vérité; car le Seigneur a toutes » ces pratiques en horreur. »

C. DE LAROCHE-HÉRON.

Digitized by Google

BIBLIOGRAPHIE.

On vient de publier une nouvelle édition de *l'Histoire des Français des divers États*, par feu Monteil, dans un format compact et plus commode que celui des précédentes [1]. C'est une heureuse idée d'avoir rendu plus facile la lecture d'un ouvrage dont le mérite a été constaté par deux couronnes de l'Institut et par les suffrages du public. — Monteil n'était pas sans doute un de ces hommes éminents dont la vive intelligence éclaire de lumières éclatantes et nouvelles les ténèbres du passé, mais il avait reçu en partage cet amour du travail, cette volonté persévérante, ce besoin consciencieux de la vérité qui produisent les livres dignes de l'estime des amis de la science historique. Dès sa jeunesse, il avait tracé dans son esprit le plan de l'œuvre que son existence entière a suffi à peine à édifier. Il a compris à sa manière l'étude des temps passés, et laissant à d'autres le soin de raconter les actions des princes et des grands hommes, les combats, les négociations, les intrigues de cour, il a voulu faire connaître ce qu'étaient, à différentes époques, chaque classe de la société, ce qu'elles désiraient, ce qu'elles aimaient, ce qu'elles souffraient; il a cherché à nous dire comment vivait le gentilhomme, comment le prêtre, comment le moine, comment le soldat, comment le bourgeois, comment le manant, comment le serf. Ce que l'auteur a usé de patience et de peine pour tâcher de faire revivre à nos yeux ces races depuis si longtemps endormies dans le tombeau, on ne peut s'en faire une juste idée qu'en parcourant les notes placées à la fin de chaque volume et où sont indiquées les autorités à l'appui des faits avancés. Mémoires, collections de traités, d'ordonnances, chartes imprimées ou inédites, vieux contrats, tout à été mis à contribution par le laborieux antiquaire; rien n'a échappé à ses infatigables investigations.

Monteil débute par le quatorzième siècle; il n'a pas voulu commencer plus tôt, parce que, nous dit-il, les autres siècles féodaux diffèrent peu du quatorzième, et que quant aux temps antérieurs, les documents sont trop rares. Pour donner à ses tableaux un intérêt plus vif, il a cru devoir faire toujours parler un contemporain. C'est donc la correspondance de frère Jehan, cordelier de Tours, avec frère André, cordelier de Toulouse, qui nous initiera à la connaissance du monde féodal. Le quinzième siècle, que Monteil appelle le siècle de l'indépendance (et j'avoue ne pas trop comprendre pourquoi il a donné ce nom au siècle où vivait Louis XI), sera dévoilé, dans une réunion des habitants de Troyes, à leur hôtel-de-ville, où chacun rendra compte des peines et des soucis de son état. Le journal d'un Espagnol qui voyage en

[1] Cinq vol. in-12. Paris, 1853. — Cette édition est augmentée d'une piquante notice de M. Jules Janin, sur la vie de l'auteur.

Digitized by Google

France nous fera connaître le seizième siècle, le siècle de la théologie; quant au dix-septième, le siècle des arts (pourquoi des arts? et non pas des lettres? et non pas des sciences? et non pas des conquêtes? Pourquoi aller contre la voix du peuple, qui l'appelle le siècle de Louis XIV?) nous le retrouverons dans les souvenirs laissés sur des feuillets épars par un pauvre enseigne réformé, lors de la paix de Ryswick, et réduit pour vivre à se faire précepteur des enfants d'un bon bourgeois de Nevers. Enfin, c'est Monteil lui-même qui nous parlera du siècle où il est né, du dix-huitième, du siècle des réformes. Pendant la révolution, réfugié dans un manoir situé au milieu des montagnes, au point où l'Auvergne, le Gévaudan et le Rouergue se touchent, il avait l'habitude, lui, partisan de la monarchie constitutionnelle, de se réunir, chaque jour de décade, à deux de ses voisins de campagne, l'un royaliste, l'autre républicain, et de s'entretenir avec eux du temps passé et du temps présent; c'est en quelque sorte le procès-verbal de ces conversations qu'il met sous les yeux de ses lecteurs.

Monteil n'aurait-il pas mieux fait d'exposer simplement dans l'ordre naturel les faits qu'il avait retrouvés à grand'peine et rapprochés avec intelligence? A-t-il été heureusement inspiré en mêlant la fiction à l'histoire? Il est permis d'en douter. Sans doute la forme romanesque a été adoptée avec succès dans quelques écrits historiques, et le voyage du jeune Anacharsis est resté un monument littéraire qu'admirent également les savants et le vulgaire; mais malgré le mérite du livre de l'abbé Barthélemy, le genre n'en reste pas moins entaché du vice qui atteint toute composition dont la nature n'est pas nettement déterminée. Ce mélange du mensonge et de la vérité, cette réunion de personnages imaginaires et d'hommes qui ont réellement vécu, fatiguent les esprits sérieux par des longueurs inutiles, et il ne suffit pas de quelques historiettes, jetées au hasard, pour rendre un travail d'érudion attrayant aux esprits frivoles. — En voulant ajouter ainsi du piquant à ses récits, Monteil a mis en saillie son défaut capital comme écrivain, l'absence d'ordre. Evidemment son intelligence, très-propre à la recherche et à la réunion, en un petit cadre, de fragments ramassés de toutes parts, manquait de vigueur et de souffle; il pouvait apporter un soin minutieux à l'exécution des détails; mais savoir disposer avec art de tout un vaste ensemble, c'est un don qu'il n'avait pas reçu du ciel. Son œuvre est une marqueterie dont chaque partie prise séparément est irréprochable, mais dont l'agencement général est vicieux. Cette confusion qui règne dans l'*Histoire des Français des divers Etats* y rend une recherche difficile. Pour parer à cet inconvénient, le nouvel éditeur a fait suivre le dernier volume d'une table analytique, et cette addition donne une valeur nouvelle à un livre dont, malgré ses imperfections, la place est marquée dans la bibliothèque de tous ceux qui s'occupent des antiquités nationales.

FRANÇOIS DE BOURGOING.

C'est un livre très-curieux et très-savant que le *Tableau de la littérature du Nord au moyen-âge, en Allemagne et en Angleterre, en Scandinavie et en Slavonie*, par F.-G. Eichhoff[1], et nous aimerions à le louer sans réserve s'il était

[1] Paris, 1853, 1 vol. in-8°.

Digitized by Google

signé d'un autre auteur. Mais nous attendions encore plus de M. Eichhoff; nous espérions qu'un érudit aussi versé dans les littératures étrangères, que son enseignement dans la seconde ville de France oblige d'approfondir et de raisonner ses connaissances, nous eût donné non pas un tableau rapidement ébauché, mais une véritable histoire. Il est bien rare que les monuments purement littéraires gardent encore après quatre ou cinq siècles quelque valeur intrinsèque, et ils la perdent presque toujours quand on vient à les dépouiller de la forme originale dont le génie les avait revêtus. Les plus excellents eux-mêmes doivent une grande part de leur importance aux idées qui les ont créés, à leur rapport avec les sentiments et les croyances de la société dont ils exprimaient les tendances les plus élevées, à l'influence qu'ils ont exercée sur les développements de l'imagination, et M. Eichhoff nous en donne la lettre pure, arrachée de son cadre naturel, isolée de ses origines et de ses conséquences, et encore n'est-elle presque jamais que tronquée et à l'état de simple échantillon. Ces extraits, déjà si insuffisants, auraient dû au moins conserver la rudesse de leur forme et le caractère original de leur inspiration, et nous craignons que la traduction n'ait été beaucoup plus désireuse de paraître élégante à des Français de 1853, que de reproduire l'empreinte d'une nationalité et d'une civilisation qui eussent pu sembler étranges à des intelligences esclaves de leurs habitudes. Quelque vastes que soient les promesses du titre, elles n'indiquent pas encore tout ce que le livre contient; on y trouve aussi des chapitres sur les poésies des troubadours, sur celles des trouvères et sur Dante en Italie. C'est, comme on voit, un tableau à peu près universel, et si l'on se résigne à de nombreuses lacunes, on ne peut s'empêcher de regretter qu'en négligeant de nous initier aux motifs de ses exclusions et de ses préférences, l'auteur ait considérablement diminué l'utilité de son livre. On est même quelquefois tenté de n'y voir que les feuillets épars d'un cours, que le brocheur aurait réunis un peu au hasard; mais tout en désirant peut-être un plan mieux arrêté, des idées plus profondes et des jugements plus historiques, les lecteurs y trouveront certainement un agréable passe-temps, et ne le quitteront pas sans apprécier beaucoup le talent aimable et l'érudition variée de M. Eichhoff. Si brillant que soit son succès, il ne récompensera qu'imparfaitement les immenses études qu'un pareil travail suppose: nous voudrions seulement que le succès fût assez rapide pour qu'une nouvelle édition offrît bientôt l'occasion de faire disparaître quelques inexactitudes compromettantes. Ainsi, par exemple, on lit, p. 251 : « Le poème du Rou ou de Rollon, sur les exploits des ducs de Normandie, commencé par Eustace et achevé par le même Robert Wace. » Il n'est plus permis d'ignorer que *Eustace* et *Wace* sont la même personne, et rien ne prouve que Wace ait porté le prénom de *Robert*.

— On a signalé, comme se trouvant dans les bibliothèques de l'Angleterre, deux grammaires françaises qui remonteraient au treizième siècle; mais ce sont probablement des recueils de gloses qui ne diffèrent que par l'étendue de l'*Aprise de langaige* de Walter Bibblesworth. Chaque province, on pourrait dire chaque ville, avait des habitudes de prononciation et de langage trop différentes, et les changements qu'elles subissaient à chaque génération étaient trop brusques pour qu'il fût possible de croire la langue française soumise à

Digitized by Google

des règles fixes, et de chercher à en déterminer savamment la grammaire. L'auteur d'une traduction encore inédite des Psaumes de David, qui remonte au quatorzième siècle, disait dans sa préface : « Et pour ceu que nulz ne tient en son parleir ne rigle certenne, mesure ne raison, est laingue romance si corrumpue qu'a poinne li uns entend l'aultre et a poinne peut on trouveir ajourd'ieu persone qui saiche escrire, anteir ne prononcieir en une meismes semblant menieire, mais escript, ante et prononce li uns en une guise, et li aultre en une aultre. » Malgré les efforts si heureux de Louis XI pour la fondation de l'unité nationale, cet état de choses ne s'était pas encore considérablement modifié dans les vingt-cinq premières années du seizième siècle; on lit même dans l'Épistre aux lecteurs, que Geoffroy Tory mit en tête de son *Champ fleury*, publié en 1529 : « S'il n'y est mis et ordonné, on trouvera que de cinquante en cinquante ans la langue françoise, pour la plus grande part, sera changée et pervertie. » Nous ne nous étonnons donc pas que lorsque le hasard eut fait découvrir à M. Génin, dans le catalogue de la bibliothèque Mazarine, *Lesclarcissement de la langue françoyse*, il se soit exagéré l'importance de sa trouvaille. L'ouvrage avait été achevé d'imprimer en 1530, quand l'auteur était déjà parvenu au terme d'une carrière assez longue; ainsi ses études s'étaient préoccupées surtout de la langue usitée à la fin du quinzième siècle, et l'on pouvait lui supposer les connaissances suffisantes puisqu'il avait été choisi entre tous pour apprendre à la sœur du roi d'Angleterre Henri VIII, qui devait épouser Louis XII, l'idiome de ses nouveaux sujets. Cette grammaire était d'ailleurs d'une rareté excessive, et M. Génin, déjà connu par des travaux très-spirituels sur l'histoire de notre langue, et chef au ministère de l'instruction publique de la division d'où ressortissaient ces sortes de choses, a facilement obtenu de la réimprimer aux frais du gouvernement[1]. Mais ce patronage, le prix élevé du livre et l'autorité qu'on lui a si complaisamment attribuée, imposent à la critique une sévérité qui, s'il ne s'agissait pas d'un auteur mort depuis plus de trois cents ans, répugnerait encore plus à nos goûts qu'à nos habitudes.

Il semble d'abord assez indifférent, pour le fond des idées, que la disposition du livre n'ait aucun rapport avec la nature de son sujet, et ne soit qu'une imitation sans intelligence de la grammaire grecque de Théodore de Gaza; mais pour assimiler les usages incohérents d'une langue à peine ébauchée aux règles harmoniques d'un idiome parvenu à un état de perfection auquel peu de langues sont encore arrivées, il a fallu souvent regarder comme des nécessités grammaticales des formes tout individuelles, et en négliger d'autres beaucoup plus générales qui ne seraient pas suffisamment entrées dans le cadre et en auraient dérangé l'économie. La première partie est consacrée à l'enseignement de la prononciation, et serait d'une valeur inestimable pour l'histoire de la langue s'il n'était impossible de lui accorder la moindre confiance. Palsgrave était Anglais, habitué à parler et à entendre sa langue maternelle, et les curieuses observations de M. Wollaston ont prouvé que la sensibilité des oreilles n'a rien de cette parfaite uniformité qu'on lui avait jusqu'ici sup-

[1] *Lesclarcissement de la langue françoyse*, composé par maistre Jehan Palsgrave, Angloys, natyf de Londres, réimprimé à Paris, 1852, in-4° de 38, XLVIII et 1,136 pages; prix, 24 francs.

Digitized by Google

posée; elle résulte de la nature particulière de ses organes, se développe par l'habitude, et constitue un des caractères les plus ineffaçables qui différencient les peuples : c'est la cause principale des difficultés qu'ils éprouvent à perdre leur accent naturel et à reproduire la prononciation exacte des langues étrangères. Avant que la preuve scientifique en eût été donnée, on sentait déjà la nécessité de tenir compte, dans les travaux d'ethnographie, de la patrie, de l'ouïe des voyageurs qui nous avaient initiés à la connaissance des langues, et les écrivaient, chacun à sa guise, selon la manière différente dont ils en étaient frappés. L'oreille anglaise de Palsgrave n'appréciait donc pas les sons du français comme le faisaient nos ancêtres, et la différence ne s'arrêtait pas là, il écrivait, en sa propre langue, pour l'enseignement de ses compatriotes, et se servait, pour leur indiquer la prononciation, des signes habituels de leur alphabet, auxquels il laissait la valeur tout anglaise qu'ils avaient alors. Lors donc que cette valeur, infiniment mieux conservée que celle des lettres françaises de la même époque, nous serait miraculeusement connue, il n'y aurait rien de positif à conclure de renseignements aussi imparfaits. On peut même se tenir d'avance pour assuré que Palsgrave considérait comme entièrement muettes les consonnes dont la position ou la nature rendait l'articulation beaucoup plus faible qu'elle ne l'était en anglais.

Quant aux règles grammaticales elles-mêmes, la patrie de l'auteur et le pays où il composa et fit imprimer son livre obligeraient à en suspecter l'authenticité, lors même que les habitudes du langage eussent été assez générales pour qu'il n'eût fallu que les écrire sous la dictée de tout le monde. Mais quand une langue est encore aussi informe, il ne suffit pas d'en reconnaître la teneur comme un statisticien; le grammairien est un législateur qui doit s'inspirer de l'esprit du peuple et devancer l'avenir. Il est donc impossible d'accorder sa confiance à *Lesclarcissement de la langue françoyse*, autrement que sous bénéfice d'inventaire, et les erreurs grossières qu'on y découvre forcent de refuser toute autorité aux règles qu'aucun écrivain national n'a confirmées ni de sa parole ni de son exemple. Nous ne sommes embarrassé que du choix des preuves. Palsgrave dit, p. 147, que dans la phrase *je ne l'estime ne que deux pommes*, on supprime *plus* : il y a là au moins deux erreurs; le second *ne* n'est pas la négation, mais le vieux-français *neis*, pas même, et *que* signifie comme, ainsi que dans le vers 7022 du *Roman de Rou* :

Mult fet ke sage ki Dex sert,

et une foule d'autres passages. Un peu auparavant, p. 143, il avait voulu assimiler le français à sa langue maternelle, et conclut de ce que, en anglais, *never* signifiait jamais, et *ever* toujours, que *onques* prenait aussi le sens de toujours quand on retranchait la négation; mais c'est l'adverbe négatif des Latins *unquam*, qui dès les premiers temps de la langue ne s'est presque jamais employé sans une négation réduplicative, et le *Roman de la Rose* dit en parlant d'une rivière :

Si estoit peu moindre que Saine,
Fors qu'elle estoit plus espandue
Qu'oncques mais je l'avoie vue.

Enfin il prétend, p. 110, que dans les phrases affirmatives où on précède les-

Digitized by Google

médiatement le verbe, c'est un pur explétif (he signifieth nothyng, but onely is as a signe of affirmation used rather to make the sentence more fulle in sounde to the eare than for any necessite), et il cite comme exemples : *vous en aurez, n'en parlez plus*, qui, à l'en croire, ont absolument la même signification que si l'on disait en retranchant la particule : *vous aurez, ne parlez plus*. Nous ne prétendons pas cependant que les savants ne puissent tirer aucun profit de *Lesclaircissement*; il n'y a point de si mauvais livre de philologie où l'on ne parvienne à glaner quelque renseignement utile : nous voudrions seulement que les formes archaïques de celui-ci ne le rendissent pas presque inintelligible, même pour des Anglais.

ÉDÉLESTAND DU MÉRIL.

Nous annoncions dernièrement l'intention de revenir sur l'ouvrage de M. l'abbé Chassay qui traite *des Devoirs des Femmes dans la famille*; l'occasion nous en est offerte aujourd'hui par l'apparition d'un nouveau livre du même auteur : *les Difficultés de la vie de famille*. L'analogie à laquelle on serait tenté de croire entre ces deux volumes n'existe que pour les titres, car le dernier aborde un ordre de questions entièrement neuf, et que M. Chassay se propose d'achever bientôt de résoudre dans une troisième publication consacrée aux épreuves du mariage. Si l'on en juge par la touche à la fois instructive, fine et délicate qui se fait remarquer dans les deux premières parties, nous avons lieu d'attendre de la troisième un vif intérêt.

Mais n'anticipons point sur l'avenir, revenons au passé et au présent, et bornons-nous à constater les utiles leçons, les sages conseils qui abondent dans cette première revue intime des relations de chaque jour. Parmi beaucoup d'autres, les chapitres sur l'influence des mères, — l'orgueil de la vertu, — l'amour de la domination, — dans le livre *des Devoirs*, ceux sur — les beaux-parents, — les beaux-fils et les belles-filles, — et les souffrances maternelles — dans le nouveau volume nous semblent dignes d'attirer l'attention d'une manière toute particulière. Nous en dirons autant du soin avec lequel M. Chassay signale les dangers qui peuvent résulter, dans les rapports de famille, de l'inexpérience de la jeunesse et de la légèreté du caractère. Tout cela dénote une rare connaissance du cœur humain, et l'on s'étonne de voir un jeune prêtre pénétrer si avant au fond de replis qu'une plume féminine ne saurait ni mieux ni plus délicatement analyser. Dans l'impossibilité où nous sommes de pouvoir citer ici les nombreux passages qui nous ont frappé, nous renvoyons les lecteurs aux livres eux-mêmes, mais avec la conviction qu'ils partageront notre avis. Nous ne doutons pas que la plupart des femmes qui en prendront connaissance n'aient à cœur de compléter aussitôt leur bibliothèque en y ajoutant ces volumes, destinés par l'auteur à en faire partie.

COMTE G. DE CARAMAN.

Digitized by Google

Un sentiment profondément imprimé au cœur de l'homme, et que les événements de la vie la plus agitée sont presque toujours impuissants à détruire, le fait se reporter avec douceur aux souvenirs de ses premiers jours, aux moments les plus heureux de son existence que nul malheur n'avait encore troublée, et les lieux où se sont écoulées ces riantes heures de paix prennent à ses yeux les plus doux et les plus aimables aspects. On dirait que ce qui se passe pour l'homme se fait sentir à l'humanité tout entière. Les vastes plaines de l'Orient où elle est née attirent sans cesse ses regards; quels qu'aient été les bouleversements dont l'Asie depuis les premiers temps du monde ait été le théâtre, c'est toujours vers l'Asie que se tourne la pensée du poète, de l'historien, du penseur, c'est à l'Asie que l'on rêve, c'est vers l'Asie qu'on tourne ses regards, c'est l'Asie que les savants, croisés de ce siècle positif, parcourent et décrivent de préférence, c'est à elle qu'ils demandent sans cesse la solution des plus sérieuses énigmes du passé.

Inscrire le titre des voyages exécutés dans cette partie de l'ancien continent, rien que pendant la première moitié du dix-neuvième siècle, dire même leur nombre est une tâche à laquelle nous sommes loin de prétendre : nous venons seulement signaler le dernier de ces voyages, un voyage sérieusement fait, sérieusement raconté et qui, à coup sûr, restera parmi les meilleurs qu'ait vu s'accomplir « la région de l'Est, la terre du Soleil[1], » le voyage en Asie-Mineure, ou plutôt l'exploration complète de l'Asie-Mineure, par M. P. de Tchihatchef[2].

Nous n'avons encore entre les mains que la première partie de ce volumineux travail qui en aura quatre, mais, en attendant les sections qui seront consacrées à la météorologie, à la géographie botanique et zoologique, à la géologie, et enfin à la description statistique et archéologique de cette vaste presqu'île, entourée par les flots de la Méditerranée et de la mer Noire, et qui s'étend sur une longueur de deux cent quatorze lieues, depuis les sources du Halys jusqu'au cap Baba, et sur une largeur de cent vingt-cinq lieues entre le cap Zephyrium et la ville de Sinope, en attendant, disons-nous, tous ces compléments de l'ouvrage, il nous est facile déjà de rendre hommage à la manière très-distinguée dont M. de Tchihatchef a accompli son rude labeur.

La constitution physique de l'*Asia inferior* des géographes romains; de la *Romanie* de Raimond d'Agiles, de Fulcher, de Guibert, de tous les chroniqueurs des croisades; de l'*Anatolie* des Porphyrogénètes et des modernes est examinée tout entière dans ce premier volume. Les divers groupes de montagnes qui hérissent ce sol tourmenté, les cours d'eau qui le sillonnent et forment autant de fraîches et fertiles vallées, les lacs encore assez nombreux, quoique plusieurs et notamment le lac Capria aient disparu dans des temps relativement assez modernes; les eaux thermales, parmi lesquelles on remarque celles de Brousse et le groupe des sources chaudes du plateau d'Hiéropolis, avec leurs phénomènes remarquables d'incrustation, leurs ponts, leurs aqueducs, leurs murailles sorties des mains de la nature et leurs cascades pétrifiées, forment les divers éléments de cette description d'une minutieuse

[1] Byron, Childe-Harold.
[2] 1853, t. I, gr. in-8°, avec carte et planches.

Digitized by Google

fidélité et dans laquelle l'auteur, tout en conservant ce qui était le but principal qu'il se proposait, la rigueur scientifique, a su jeter cependant en plus d'un point un vif intérêt pour ceux-là même qui ne font point de la science leur préoccupation exclusive.

L'un des sujets les plus curieux qu'ait eus à traiter M. de Tchihatchef est celui qui comprend les modifications apportées par le temps dans la configuration de l'Asie-Mineure. Des lacs, nous le disions tout à l'heure, ont disparu, des cours d'eau aussi ont changé de direction, et cela plus d'une fois, puisque dans l'espace de vingt-deux siècles le Sarus et le Pyramus (le Sahoun et le Djihoun d'aujourd'hui) se sont tour à tour réunis ou séparés à six reprises différentes, grâce assure-t-on à l'énorme quantité de limon dont leurs eaux sont chargées. Est-ce bien là l'unique cause de ce bizarre phénomène? il nous semblerait assez difficile de le croire; peut-être trouverons-nous dans les prochains volumes de M. Tchihatchef des renseignements plus satisfaisants quand, à propos de la géologie, il pourra, en traitant de la structure des terrains, revenir sur les diverses révolutions de leurs surfaces.

— « Rechercher les traces de l'influence que la littérature et le génie de l'Italie exercèrent sur les lettres françaises, au seizième siècle et dans une partie du dix-septième, et, en montrant les rapports et les différences des deux peuples, indiquer ce que gagna le génie français à se rapprocher surtout de l'antiquité », tels étaient les termes de la question posée par l'Académie Française, et pour la solution de laquelle elle décerna, dans sa séance du 19 août 1852, à M. Rathery, une médaille de la valeur de mille francs.

Cette question, compliquée de l'influence pacifique exercée par un peuple sur un autre peuple au moyen des œuvres de l'esprit, et qui, à propos d'une autre nation et d'une autre littérature, avait été déjà brillamment résolue devant l'Académie[1], est l'une des plus curieuses, sans contredit, qui puisse être soumise aux investigations des érudits, mais aussi une des plus difficiles à aborder. Pour parvenir à prouver cette filiation, qui relie par d'invisibles fils un pays à un pays voisin ; pour retrouver et remettre à leur place les diverses branches de cet arbre généalogique de la pensée humaine, ce n'est point trop que d'une parfaite connaissance des deux littératures, dont l'une est le tronc, tandis que l'autre est la greffe. A qui n'eût complétement connu que Dante ou son maître Brunetto-Latini, sans être également versé dans nos chansons de geste ou dans les œuvres de nos troubadours, la chose était impossible; d'autant plus impossible que l'influence, bien que cherchée de l'Italie sur la France, s'est aussi, plus d'une fois, fait sentir dans le sens inverse, c'est-à-dire de la France sur l'Italie, à mesure surtout que l'on remonte plus loin vers les origines et que l'on se rapproche davantage des sources et des premiers jalons.

Ce double savoir, M. Rathery, par bonheur, en était armé, et, quoique son ouvrage porte le titre d'*Influence de l'Italie sur les Lettres françaises*[2], pour se conformer plus strictement sans doute aux conditions posées par le programme qu'il avait à remplir, il aurait pu, avec beaucoup plus de justesse, l'intituler:

[1] Par notre collaborateur M. Ad. de Puibusque, dans son excellente *Histoire comparée des Littératures espagnole et française*, publiée en 1843.
[2] Un volume in-8°, 1853.

Digitized by Google

« De l'influence réciproque de l'Italie sur la France et de la France sur l'Italie dans leurs littératures. » Tel est bien, en effet, le sujet abordé par M. Rathery dans toute son étendue; tel est le double mouvement qu'il constate, dont il suit pas à pas les traces évidentes, souvent par l'imitation dans l'idée, quelquefois même par l'imitation dans la forme, jusqu'à ce point que certains passages d'écrivains français sont complétement et très-exactement traduits par des écrivains italiens. Dante lui-même n'a point dédaigné de reprendre son bien à Jean de Meung. Ceci, du reste, se passant aussi et exactement de même façon en sens inverse.

A peine éclose à la fin du moyen-age, mais se révélant très-forte et très-puissante à l'époque de Charles VIII et de François Ier, où la France était en contact presque journalier avec la Péninsule, l'influence italienne s'éteignit chez nous, après une existence d'un peu moins de deux siècles, quand la grande école littéraire du règne de Louis XIV rompit avec le passé le plus rapproché d'elle pour se rattacher à l'imitation de l'antiquité. Sa dernière trace, son dernier *concetto* se montre alors dans ce vers de Racine si souvent cité, et le seul de ce genre qu'on trouve dans ses œuvres:

Brûlé de plus de feux que je n'en allumai.

Si, pendant une certaine période, — la dernière surtout, — l'imitation italienne a fait trop prédominer, de ce côté-ci des Alpes, ce *quintessencié* qui brilla si fort à l'hôtel de Rambouillet, nous n'en devons pas moins savoir gré à l'Italie des modèles qu'elle nous a fournis, du goût du beau qu'elle a apporté en France, ce goût, qui, comme le remarque M. Rathery, est l'un des traits les plus caractéristiques de son génie. Mais « cet esprit plus éveillé que celui des » autres nations », suivant l'expression de Montaigne, qu'elle introduisait parmi nous, n'était pas le beau lui-même; il n'en avait point tous les traits, si bien indiqués par M. Rathery, « la simplicité dans la grandeur, la mesure dans la » force, la sobriété dans l'élégance, la sûreté et la sévérité du jugement »; hélas! tout cela ne se rencontre, il semble, dans chaque nation que pour un moment, et ne tarde point après à disparaître.

— M. Charles Nisard affectionne d'une manière toute particulière les triumvirats en littérature, si nous en croyons du moins ses deux derniers ouvrages. Il nous entretenait, en effet, il y a un peu plus d'un an, du seizième siècle dont il personnifiait l'érudition et la critique dans trois de leurs plus illustres représentants : Juste-Lipse, Joseph Scaliger et Isaac Casaubon [1]. Cette année, il nous ramène en plein dix-huitième siècle, et parmi les noms éclatants et nombreux que lui offrait cette époque, il choisit trois des moins illustres [2]; l'abbé Desfontaines, Fréron et La Beaumelle que relie entre eux un lien commun, la vivacité de leurs attaques contre l'homme qui régnait alors despotiquement sur la littérature comme sur le philosophisme, contre Voltaire, voilà les nouveaux triumvirs de M. Nisard. Pourquoi ceux-là plutôt que d'autres, parmi tous les écrivains qui ont eu des démêlés avec « le patriarche de Ferney » et que l'auteur nous promet d'étudier tous successivement? Pourquoi plutôt que l'abbé Guenée, par exemple, qui dans ses *Lettres de quelques*

[1] 1 vol. in-8°.
[2] Les *Ennemis de Voltaire*, 1 vol. in-8°, 1853.

Digitized by Google

Juifs se montra, par la vivacité moqueuse de ses plaisanteries, souvent l'égal de Voltaire, toujours supérieur à lui par la connaissance de la langue et des antiquités hébraïques? Nous serions assez embarrassés de le dire, puisque ce ne sont point seulement les journalistes que veut peindre M. Nisard, mais bien des écrivains remarquables « par leur goût sévère, par leur inviolable respect » pour la tradition littéraire du dix-septième siècle, par leur méthode de cri- » tique, toujours excellente, quand ils sont de sang-froid et désintéressés. »

De sang-froid et désintéressés! quelqu'un l'a-t-il été, pouvaient-ils jamais l'être, les uns ou les autres, dans ce combat incessant, de tous les jours, de toutes les heures, à propos de toutes choses, qui se livra quarante années durant au milieu des sifflets et des applaudissements d'une société en ébullition, la première à accueillir avec éloges et transports les coups les plus furieux qu'on lui portait? Est-ce dans une pareille mêlée que peut se produire et se faire entendre la critique, œuvre des moments de calme et de recueillement? Non certes, pamphlet affirmatif ou pamphlet négatif, telle fut sa forme alors, telle elle devait être, telle donc il la faut accepter. C'est ce que n'a point suffisamment fait M. Nisard. Ecrivant à une époque qui diffère en tant de points de celle qu'il examine, il ne s'est pas assez détaché du milieu où il vit pour se transporter dans celui où vivaient, où s'agitaient, où se harcelaient sans trève ni repos ces infatigables lutteurs plutôt animés de sentiments de haine personnelle que mûs du noble désir de faire triompher les doctrines de la raison, de la vérité et du beau, qui en est la splendeur, suivant une célèbre définition.

Est-ce à dire pour cela que nous blâmons la tentative de M. Nisard, et ce premier jalon qu'il pose d'une nouvelle histoire littéraire du dix-huitième siècle? Non sans doute; notre intention, en posant nos réserves, ne va point jusque-là, nous ne voulons que prévenir contre les conséquences un peu forcées qu'il serait trop aisé de tirer de son livre. Nous ne voulons que réduire les choses à leur juste mesure, que signaler une fois de plus le danger trop commun en ce temps-ci de n'apercevoir, un peu trop souvent, les hommes et les objets soumis à l'examen qu'à travers un verre dont la force amplifiante dénature tous les aspects et change les rapports divers qu'ils ont entre eux. Cela dit, il nous sera bien permis de partager l'un des désirs exprimés par M. Nisard, celui de voir publier, en ce moment de réimpression de tant de choses bonnes ou mauvaises, un choix des meilleurs morceaux de Fréron; il ne manquerait certainement point d'intérêt et nous voudrions que M. Nisard lui-même se chargeât d'accomplir ce labeur auquel il est bien préparé.

— « Ces deux idées, la philosophie est impuissante, la religion est fausse, » m'étaient sans cesse présentes et portaient le découragement jusqu'au fond » de mon âme... J'essayai de n'y plus penser[1] » Quelle distance entre ce cri d'une conscience honnête, gémissant de l'obscurité où elle s'agite, et les derniers écrits du même homme, du même philosophe, du chrétien qui traçait à la fin de la carrière la plus droite et la mieux remplie, ces livres excellents qu'on ne saurait trop relire, les *Pensées sur le christianisme*, les *Aveux d'un philosophe chrétien*[1]!

[1] 1 vol in-18.

Digitized by Google

M. Droz, « une âme rare, dans un état parfaitement sain », comme le disait admirablement M. Guizot sur sa tombe, M. Droz ne laisse point à la postérité un bien gros bagage, mais il lui lègue quelques-uns de ces ouvrages, destinés à surnager après le naufrage de tant de renommées contemporaines Le nom de La Rochefoucauld, avec les quelques pages de ses *maximes*, celui de Pascal avec ses *pensées* traverseront les âges; *l'essai sur l'art d'être heureux*[1] et les petits volumes que nous indiquions tout-à-l'heure auront sans doute le même sort. Marqués au coin de la droiture et de la bonne foi, écrits avec cette tranquillité et cette sagesse de style où se réfléchissent la sagesse et la tranquilli é d'un esprit qui a surmonté les agitations du dehors aussi bien que les agitations de sa propre pensée, ils seront du trop petit nombre de ces livres placés au rayon le plus rapproché et le plus familier, à celui où l'on puise quand on sent en soi le besoin de rasséréner son cœur et de sortir, par un salutaire recueillement, des doutes et des chagrins de l'heure présente. « Le plus sûr » moyen pour être heureux, est de beaucoup réfléchir, » écrivait, en 1802, M. Droz, jeune encore, « le meilleur moyen pour être heureux, est de croire », nous disent ses dernières et ses plus belles pages.

— *Le Cosmos*, cette œuvre admirable d'un admirable génie, touche à son achèvement. Il y a peu de mois, un de nos collaborateurs, le docteur Bamberg, analysait dans cette *Revue* la dernière moitié du t oisième volume de la *Description physique du globe*, récemment publiée en Allemagne; aujourd'hui ce volume a paru chez nous[2], fidèlement interprété par M. Ch. Galusky, qui partage avec M. Faye l'honneur de traduire l'œuvre où M de Humboldt verse ces flots de science, — on peut ainsi parler sans exagération, — qu'il a amassés dans le cours de sa longue et brillante carrière. *Le Cosmos*, — la beauté, l'ornement de l'univers, l'univers lui-même, — c'est-à-d re la description du ciel, de la terre, le tableau général et complet de la vie organique, l'analyse des effets produits sur l'imagination de l'homme par la contemplation du monde extérieur qui se réfléchit dans son âme comme dans un miroir, n'est-ce pas là le plus magnifique sujet qu'ait jamais pu contempler l'esprit humain? Sous la plume de M. Humboldt il se déploie avec toutes ses grandeurs; à ce génie vigoureux, à la fois savant, penseur et poète, il appartient de nous initier aux nouvelles découvertes; il ne faut pas l'oublier, cependant, si ces découvertes nous avancent, elles ne nous font pas toucher le terme; elles ne sont qu'un pas, nous dit M. de Humboldt « vers quelque » chose de plus élevé dans le cours mystérieux des choses. »

L. C. DE BELLEVAL.

[1] 1 vol. in-12.
[2] Paris, 1848-1853. En tout 3 vol. in-8°.

Digitized by Google

BULLETIN SCIENTIFIQUE, AGRICOLE ET INDUSTRIEL.

Les Bancs artificiels d'huîtres dans le lac Fusaro.—Les Mines de Giromagny. — Application de la Photographie à la gravure sur acier. — Deux nouvelles Planètes. — Cultures qui conviennent au climat de El-Aghouat.

A deux ou trois heures de Naples, du côté opposé au Vésuve, se trouve le golfe de Baia, dont les rives enchanteresses sont semées de villas modernes et de ruines antiques, restes assez bien conservés des temples de Jupiter Sérapis, de Vénus et de Diane. On y arrive, soit par la grotte de Pausilippe, tunnel étroit et obscur où l'on risque de rencontrer des troupeaux de brebis ou de bœufs, soit, plus agréablement, en contournant la colline; on jouit alors d'une vue indescriptible. Au milieu des eaux bleues du golfe, les îles riantes d'Ischia et de Procida; vers la gauche, tout le golfe de Naples dont les bords, frangés de l'écume argentée des flots décrivent un immense arc de cercle; vous apercevez distinctement les terrasses blanches de Portici, de Torre del Greco, de Torre dell' Annunciaza et de Castellamate; enfin, et servant de fond à ce paysage, le volcan dont la fumée s'épanouit en un long panache qui ombrage une partie de la montagne. Mais reportez vos regards sur la droite du golfe de Baia; au centre d'une ceinture de collines boisées, vous verrez un monticule, le Monte-Nuovo. Un beau matin, en 1538, les pêcheurs de Baia furent tout surpris de ne plus retrouver le Lucrin et l'Averne, lacs salés qui se trouvaient dans l'intérieur des terres, entre le rivage et la ville de Cumes; à leur place, et pendant la nuit, une convulsion souterraine avait fait sortir de terre une grande montagne qui vomissait des flammes, ainsi que des ponces et des cendres : Pluton avait chassé Neptune. C'est là, qu'en effet, la superstition avait placé son royaume, et que Virgile conduit Énée. Vers le septième siècle, Agrippa fit creuser une route souterraine conduisant du lac d'Averne à Cumes, — c'est la grotte de la Sibylle qu'on visite encore aujourd'hui, — et en peu de temps ces lieux, que la terreur rendait déserts, se peuplèrent de patriciens oisifs, ennuyés du séjour de Rome. Des bains luxueux s'élevèrent sur les sources thermales sulfureuses, alumineuses et nitreuses qui sortent des flancs de ces montagnes. L'industrie y accumula toutes les ressources et tous les plaisirs.

Sergius Orata se voua surtout à cette entreprise; riche et intelligent, il eut l'idée d'organiser des parcs d'huîtres dans le lac Lucrin [1]; la consommation devint telle, que, pour y suffire, Sergius dut occuper tout le pourtour du lac. On mit cependant un frein à son ambition, et il fut dépossédé des terrains usurpés. On disait de lui, pour exprimer le degré de perfection où il avait amené son industrie et en faisant allusion aux bains suspendus dont il fut aussi l'inventeur, que si on l'empêchait d'élever des huîtres dans le lac Lucrin, *il saurait bien en faire pousser sur les toits.* Sergius avait, en effet, fondé une nouvelle industrie dont les pratiques sont encore appliquées aujourd'hui dans le lac Fusaro. C'est ce que M. Coste s'applique à démontrer dans un intéressant mémoire sur les bancs artificiels d'huîtres.

[1] « Ostrearum vivaria primus omnium Sergius Orata invenit in Bajano, » ætate L. Crassi oratoris, ante Marsicum bellum. » Pline,

Digitized by Google

Le lac Fusaro est situé entre le Lucrin, les ruines de Cumes et le cap Misène; c'est l'Achéron de Virgile, il a environ 4 kilomètres de tour, sa profondeur est de 2 à 3 mètres. Dans tout son pourtour on voit, de distance en distance, des espaces circulaires occupés par de grosses pierres qu'on y a transportées pour simuler des rochers qui ont été recouverts d'huîtres de Tarente, de manière à en faire autant de bancs artificiels. Autour de ces amas de pierres, on a planté des pieux assez rapprochés pour circonvenir l'espace au centre duquel se trouvent les huîtres, et sortant un peu de l'eau afin qu'on puisse les enlever à volonté. Il y en a aussi d'autres distribués en longues files et reliés par une corde à laquelle on suspend des fagots destinés à recevoir la récolte. A l'époque du frai, les huîtres effectuent la ponte, mais elles n'abandonnent pas leurs œufs, elles les gardent en incubation dans les plis de leur manteau; ils y restent plongés dans une matière muqueuse au fond de laquelle s'achève leur développement. Après l'éclosion la mère rejette les jeunes huîtres déjà munies d'un appareil de natation qui leur permet de se répandre au loin, et d'aller à la recherche d'un corps solide où elles puissent s'attacher. Une seule mère produit au moins cent mille jeunes, dit M. Coste, et, aux époques où tous les individus adultes qui composent un banc laissent échapper leur progéniture, cette écume vivante s'en sépare entraînée par les courants ou dispersée par les vagues, une imperceptible partie demeurant à peine sur la souche; tout le reste s'égare, quis quand la chute de l'appareil natatoire prive ces myriades d'animalcules de la faculté de voguer, ils descendent au fond, où la plupart deviennent la proie des polypes fixés au sol. Or, ces pieux et ces fagots dont on entoure les bancs artificiels du lac Fusaro ont précisément pour but d'arrêter au passage les animalcules en leur présentant des surfaces où ils s'attachent. Ils s'y fixent, en effet, et y grandissent assez promptement pour qu'ils soient comestibles au bout de deux ans; alors on retire les pieux et les fagots dont on enlève les huîtres venues à maturité, et on remet l'appareil en place.

Pourquoi ne ferait-on pas dans les étangs salés de notre littoral ce qui se pratique avec tant de succès dans le lac Fusaro ? M. Coste pense qu'on pourrait même, et nous sommes de son avis, appliquer la méthode à l'exploitation des bancs naturels qui existent au sein des mers, en la modifiant convenablement. On pourrait, par exemple, construire des systèmes de charpentes alourdies par des pierres enchâssées à leur base, formées de pièces nombreuses, hérissées de pieux, armées de crampons; puis, à l'époque du frai, on les descendrait au fond de la mer pour les poser, soit sur les gisements d'huîtres, soit autour d'eux. On laisserait les appareils jusqu'à ce que la poussière reproductrice en eût recouvert les pièces, et on les retirerait à l'aide des câbles indiqués à la surface de l'eau par des bouées. Ces espèces de bancs mobiles pourraient être transportés dans des localités favorables au prompt développement des huîtres et à leur saveur.

— Il y a longtemps déjà que nous nous proposions de traiter, dans cette Revue, une question qui intéresse au plus haut degré l'industrie minéralurgique de la France. Nous voulons parler de l'infériorité dans laquelle nous nous trouvons comparativement à nos voisins, sous le rapport de la production du cuivre; infériorité qui pourrait peut-être disparaître, au moins en

Digitized by Google

partie, si une bonne fois on reprenait sérieusement l'exploitation des mines célèbres de Giromagny (Haut-Rhin). Quelles sont donc les causes qui s'opposent à la reprise des travaux? Les mines sont-elles épuisées? Ou bien, à cause de leur richesse et des conditions favorables qu'elles présentent, les réserve-t-on toujours, depuis la décision du 14 germinal an IV, pour l'établissement d'une école pratique des mines analogue à celle de Freyberg? — Les documents manuscrits ou imprimés que nous avons lus s'accordent à déclarer qu'il n'y a pas de mine qui offre plus de garanties de succès que celles de Giromagny; à cet égard, il y a unanimité d'opinion depuis Broëlmann et le baron de Dietrich (1782 et 1789), depuis le mémoire de Duhamel jusqu'aux rapports plus récents des ingénieurs en chef des mines chargés de l'inspection des exploitations minérales des départements du Haut-Rhin et de la Haute-Saône. — Quant au projet d'école pratique des mines, on en a parlé de moins en moins, et aujourd'hui il ne paraît plus en être question. — Qu'est-ce qui arrête donc alors l'industrie privée, voilà ce que nous ignorons; mais ce que nous savons, c'est qu'il serait plus facile sans doute de trouver des actionnaires et des millions pour appliquer à l'industrie et sur une vaste échelle le fluide sympathique des escargots ou le nouveau fluide chorégraphique qui fait danser et tourner les tables, les cannes, les clefs, les chapeaux et les têtes, que de trouver quelques milliers de francs pour entreprendre un travail utile et avantageux.

Imaginez que près de Belfort, dans le groupe de montagnes qui termine la chaîne des Vosges au sud, à quelques kilomètres du canal du Rhône au Rhin et tout contre le bassin houiller de Ronchamp, dans un magnifique pays, bien boisé, pas assez élevé pour que les neiges de l'hiver forcent d'interrompre les travaux, mais assez cependant pour que de tous les plis des montagnes descendent des ruisseaux abondants dont les chutes peuvent rendre tant de services à l'industrie des mines; imaginez qu'il y a là un vaste ensemble d'une quarantaine de filons de cuivre et de plomb argentifères; imaginez que c'est la seule mine de cuivre qu'il y ait en France, la seule, car depuis longtemps Schessy et Saint-Bel ne comptent plus; eh bien! tandis que nos fonderies de canons, nos forges où se laminent les feuilles à doubler les navires, où se martellent les fonds de chaudières des sucreries, des distilleries, les foyers des locomotives, où s'étirent les tubes, les fils, etc., vont demander à l'Angleterre, à la Russie, au Pérou et au Chili les 70,000 quintaux métriques de cuivre nécessaires à la fabrication annuelle, ce qui représente environ une somme de vingt millions, on dédaigne de ramasser les richesses qui existent chez nous et que nous foulons aux pieds. Ah! si Giromagny se trouvait en Angleterre ou aux Etats-Unis!

C'est une assez longue histoire que celle de ces mines qui, avant de fournir aux empereurs d'Allemagne leurs métaux précieux, avaient aussi concouru avec les autres mines des Gaules, de la Galice, des Asturies et du pays de Cordoue, au luxe minéral qui caractérisait l'époque de la puissance de Rome. En 1659, lors de la réunion de l'Alsace à la France, Louis XIV fit don à la maison de Mazarin du comté de Rosemont, comprenant le bourg de Giromagny et les mines. En 1716 l'exploitation fut suspendue, parce que le cardinal Mazarin les avait concédées à une compagnie qui les exploitait mal [1].

[1] *Description des gîtes de minerai et des bouches à feu de la France*, par le baron de Dietrich, 1789.

Digitized by Google

M. de Gensanne en devint concessionnaire jusqu'en 1744, terme fixé par la famille Mazarin. Enfin, le duc de Valentinois en fit continuer l'exploitation jusqu'en 1791, époque où il fut dépossédé au profit du domaine de l'État. — Quelques années après, sur l'avis du conseil des mines, un arrêté ministériel y fixa le siége d'une école pratique des mines. Ce projet n'a jamais été réalisé, et on l'a depuis toujours opposé aux demandes de concession.

C'est seulement en 1777 qu'une exploitation régulière commença sous la conduite de Broëlmann, ingénieur que la direction des mines du Hartz avait envoyé sur la demande de M. Millin du Perreux, alors concessionnaire du duc de Valentinois. Dans un rapport très-étendu, l'ingénieur allemand, après avoir étudié le district métallifère pendant six mois, prouve « qu'il n'y a point en » France, ni même en Europe, de situation plus heureuse que celle de Giro- » magny pour former une exploitation comme celle du Hartz. »

« L'heureuse disposition consiste, dit-il, en ce que les montagnes sont fort » élevées et recoupées par différents vallons qui facilitent l'exploitation des » filons qui les traversent et donnent naissance à des cours d'eau dont on peut » se servir pour faire mouvoir les machines. Il y a, dans cette seule concession, » plus de cinquante filons principaux connus par les exploitations qu'on en a » faites : filons d'argent rouge, gris, blanc, noir, filons de cuivre, de plomb et » d'antimoine. Le minerai que produisent ces filons est en général très-riche, » les filons très-durs et très-serrés ou d'une moyenne largeur, ce qui fait que » l'on obtient d'abord beaucoup de valeur dans peu de volume, et, en outre, » leur exploitation n'est pas à beaucoup près aussi dispendieuse que dans les » grands corps de filons tendres qui exigent des dépenses énormes de boisage » pour prévenir les éboulements des travaux. » Nous passons beaucoup d'autres » raisons qu'énumère Broëlmann, tels que les priv léges accordés par le Roi. » Enfin, ajoute-t-il, la raison la plus forte et la plus intéressante pour ces mines, » c'est qu'on est assuré que les filons sont *sans fin*. Rien ne prouve mieux ce » que j'avance que les mines de Pheningthurn, Saint-Pierre et Teuschgrund; » elles ont été suivies jusqu'à 1,200 pieds de profondeur sans avoir jamais » éprouvé aucune interruption de minerai, et la direction réglée des filons » traverse entièrement la chaîne des Vosges. »

Voici maintenant ce qu'en 1825 M. Voltz, ingénieur en chef des mines, écrivait au directeur général des ponts et chaussées et des mines, en réponse à une demande de concession : « Je pense qu'une école pratique des mines se- » rait une chose absolument essentielle et que la localité de Giromagny serait » la plus convenable de toute la France; M. l'ingénieur Thirria et moi, nous » avons examiné avec soin les emplacements et haldes de ces anciennes exploi- » tations, et d'après cet examen et les renseignements fournis par M. l'inspec- » teur général Duhamel, nous sommes entièrement persuadés que leur reprise » sera une chose extrêmement avantageuse. La localité est d'ailleurs très-favo- » rable sous le rapport du combustible, puisqu'elle est à trois lieues de la » houillère de Ronchamp, etc. »

Pour donner une idée de la valeur des différents minerais qu'on pourrait retirer des filons de Giromagny, nous extrayons d'un rapport d'inspection fait en 1847 par M. Furiet, alors ingénieur des mines du Haut-Rhin, les résultats des analyses faites sous ses yeux : les galènes ou sulfures de plomb des filons Saint-Jean, Saint-Martin, Sainte-Barbe d'Auxelles, Saint-Philippe, Saint-

Digitized by Google

Urbain, la Businière et le Solgat contiennent de 67 à 80 pour 100 de plomb sur le minerai lavé, et de 31 à 175 grammes d'argent. Les cuivres gris et pyriteux des filons Saint-Daniel et du Ballon contiennent de 17 à 27 pour 100 de cuivre; et le cuivre gris d'un de ces filons contient 700 grammes d'argent par quintal. La moyenne de trois essais a été de 1,680 grammes d'argent pour 100 kilogrammes de minerai. La teneur en argent et en cuivre est donc très-élevée, et une moyenne de 20 pour 100 de cuivre est une proportion bien supérieure à celle de 8 pour 100 qu'on trouve dans la généralité des minerais que les Anglais traitent et fondent aux usines de Swansea, dans le sud du pays de Galles.

— Les photographes ne seront contents que le jour où ils pourront obtenir immédiatement des images coloriées comme celles qui viennent se peindre dans la chambre noire. Tant qu'ils n'auront pas atteint ce résultat, plus de repos pour eux. Nous avons déjà parlé des premiers pas faits dans cette voie, mais ce ne sont encore que des pas timides d'enfant, et né nmoins on y attache tant de prix qu'on s'en dispute déjà la priorité ici et en Amérique. D'autres photographes s'appliquent surtout à résoudre un problème non moins intéressant : produire des gravures sur acier, par la seule influence des rayons solaires combinés avec des procédés chimiques. MM. Donné, Berres et Fizeau ont fait les premiers essais en prenant pour point de départ une plaque de cuivre argentée impressionnée d'une image daguerrienne. Les essais ont été plus ou moins heureux, l'irrégularité les caractérisait; en outre, les gravures, étant peu profondes, ne pouvaient fournir qu'un petit nombre de belles impressions. Après avoir parcouru la route des premiers chercheurs, après avoir été arrêté par des difficultés renaissantes à chaque pas, M. Talbot, membre de la Société royale de Londres, est arrivé à une méthode de gravure photographique sur l'acier qu'il perfectionnera sans doute, mais qui, dès à présent, permet d'obtenir d'assez belles épreuves. Voici comment M. Talbot opère :

Il plonge d'abord la plaque d'acier qu'il s'agit de graver dans du vinaigre acidulé par un peu d'acide sulfurique; sans cela la couche photographique ne tiendrait pas bien sur la surface trop unie de la plaque. La couche impressionnable à la lumière, dont il recouvre la plaque, est obtenue par un mélange de gélatine avec le bichromate de potasse. On enduit de ce mélange la plaque préalablement séchée et legèrement chauffée, ensuite on la place sur un support horizontal et on la sèche au moyen d'une lampe placée au-dessous. La surface doit être d'une belle couleur jaune uniforme; si l'on y remarque des espaces nuageux, cela provient de la trop forte proportion du bichromate de potasse. Cela fait, on place l'objet que l'on veut reproduire, tel que la feuille d'une plante ou un morceau de dentelle sur la plaque, on l'expose au grand soleil pendant deux minutes. Si l'objet n'est pas de nature à être appliqué directement, il faut en prendre d'abord une image négative par les procédés ordinaires, tirer de là une image positive sur papier ou sur verre, puis mettre cette dernière image sur la plaque d'acier pour l'impressionner au soleil. L'image qu'on obtiendra sera d'une couleur jaune sur un fond brun. On prend alors la plaque impressionnée et on la met dans une cuvette d'eau froide pendant une ou deux minutes. On voit aussitôt que l'eau blanchit l'image; on la retire de l'eau, et on la plonge quelques instants dans l'alcool,

Digitized by Google

et on fait découler l'alcool. On laisse ensuite sécher spontanément la plaque à une chaleur modérée. L'image photographique sur la plaque est maintenant terminée. Elle est blanche et se dessine sur un fond légèrement brun; elle est souvent très-belle, cela vient de ce qu'elle paraît ressortir un peu de la surface. La blancheur de l'image tient à ce que l'eau a dissous tout le sel de potasse. C'est pendant cette dissolution que l'eau a soulevé les parties sur lesquelles elle agissait, effet qui persiste encore après qu'elles ont été séchées; de sorte que l'image n'est plus au niveau général de la surface. D'après cette observation que l'eau peut agir sur les images photographiques obtenues sur la gélatine, en enlevant le bichromate de potasse avec une grande partie de la gélatine elle-même, on entrevoit tout de suite la possibilité de la gravure. En effet, en versant sur la plaque un liquide corrosif, il pénétrera d'abord par là où la résistance sera plus faible, aux endroits où l'épaisseur de la gélatine aura été réduite par l'action dissolvante de l'eau. C'est ce qui a lieu dans les premiers instants, si l'on verse sur la plaque un peu d'acide nitrique étendu d'eau. Mais aussitôt après, l'acide pénètre partout la couche de gélatine, et détruit ainsi le résultat, en attaquant toutes les parties de la plaque. Pour bien réussir il faut trouver un liquide qui, quoiqu'étant assez corrosif pour pouvoir graver l'acier, soit pourtant sans action sur la gélatine, et n'ait qu'un faible pouvoir pénétrant; le bichlorure de platine remplit ces conditions. On prépare d'abord une solution saturée de bichlorure, on y ajoute ensuite un quart de son volume d'eau, puis on corrige cette proportion, s'il le faut, par des expériences d'essai. La solution de bichlorure de platine étant bien préparée on met la plaque dont on veut graver l'image photographique sur une table horizontale; et sans qu'il soit nécessaire de l'entourer de cire, on y verse un peu de liquide. Au bout d'une ou deux minutes, l'image blanche photographique se noircit, signe que l'acier commence à être attaqué; on attend encore une ou deux minutes; puis, en inclinant la plaque, on verse le superflu de la solution dans une bouteille disposée pour la recevoir. On sèche alors la plaque avec du papier brouillard, ensuite on la lave avec de l'eau fortement salée; enfin, en frottant la plaque avec une éponge humide, on enlève la couche de gélatine qui la couvrait et l'on peut voir la gravure obtenue.

— Les nouvelles planètes ne sont plus rares maintenant : en voici encore deux nouvelles, découvertes, l'une, le 6 avril, à Marseille, par M. Chacornac, dans l'observatoire de M. Valz; et l'autre, le 6, à Naples, par M. de Gaspari. La première offre l'apparence d'une étoile de neuvième grandeur; M. Valz propose de la nommer *Phocea* : je pense que rien ne s'y oppose. La planète de l'astronome de Naples présente l'aspect d'une étoile de douzième grandeur.

— M. Hardy dirige depuis plusieurs années la pépinière centrale du gouvernement à Alger; il a déjà rendu d'importants services à l'agriculture algérienne Il fait connaître aujourd'hui les cultures qui peuvent être avantageusement entreprises à El-Aghouat. Ce sont à peu près les mêmes que celles qui réussissent sur le littoral d'Alger; la canne à sucre et l'indigo s'y trouveront placés dans des conditions un peu plus favorables, à cause de la plus grande somme de chaleur que les plantes y reçoivent, du mois de mai au mois de novembre. A Alger, la canne à sucre entre en végétation au mois de mai et cesse de végéter vers le 15 novembre, au moment de sa croissance où elle aurait surtout besoin de chaleur pour achever de mûrir. Pendant ces six mois

Digitized by Google

elle reçoit une somme de chaleur de 4,647 degrés. A El-Aghouat, la végétation de la canne commencerait et cesserait à peu près aux mêmes époques qu'à Alger, et, pendant ces six mois et demi, elle aurait reçu 5,839 degrés de chaleur, c'est-à-dire 1,192 de plus qu'à Alger; mais la canne exigeant, pour arriver à une maturité complète comme dans les contrées équatoriales, 9,125, il lui manquerait encore, à El-Aghouat, 3,286 degrés de chaleur, répartis en cent vingt-deux jours, ou une moyenne de 27 degrés. A la pépinière centrale, la *grosse blonde d'Otaïti* a donné 50,000 kilogrammes de tiges à l'hectare, et 100 kilogrammes de ces tiges ont fourni 19 kilogrammes de vesou ou jus, pesant 10 degrés à l'aréomètre de Beaumé. Pour la *rubanée*, le rendement a été de 51,300 kilogrammes de tiges, dont 100 kilogrammes ont fourni 14 kilogrammes de vesou marquant 9 degrés. Enfin, pour la *canne violette*, le rendement n'a été que de 31,500 kilogrammes de tiges. La grosse blonde d'Otaïti est donc la plus avantageuse à cultiver.

L'indigotier, semé à la pépinière dès que la température journalière atteint une moyenne de 22 degrés, au mois de mai, mûrit sa graine en cent quatre-vingt-trois jours, pendant lesquels il reçoit une somme de chaleur de 4,034 degrés; il ne donne qu'une bonne coupe. Dans la culture étendue, l'hectare donne à la première coupe 20,000 kilogrammes de tiges vertes, chaque kilogramme de feuilles vertes rendent 2 grammes d'indigo pur. A la pépinière centrale, le rendement a été de 40 kilogrammes d'indigo par hectare et pour la première coupe; lorsque la seconde coupe peut être faite, elle fournit de 15 à 18 kilogrammes. L'*Indigofera argentea* doit être préféré, sous le rapport industriel, à l'*indigofera tinctoria* ou *anil*, parce que ses graines, plus grosses, font naître des plantes plus rustiques. Il se traite aussi plus facilement; l'indigo se précipite plus promptement par le battage; la couleur est d'un plus beau bleu. A El-Aghouat, l'*indigofera* recevrait 1,805 degrés de plus qu'à Alger; on pourrait faire régulièrement deux coupes, et on pourra sans doute obtenir 60 kilogrammes d'indigo par hectare. Il faut, pour cette plante, un terrain aussi meuble que possible. Les dépôts récents des rivières conviennent parfaitement bien à cette culture. Il faut aussi pouvoir arroser abondamment et régulièrement.

M. Hardy pense que le cotonnier pourrait aussi donner de bons resultats à El-Aghouat; peut-être cependant l'éloignement de la mer serait-il une cause de dégénérescence dans la qualité des filaments. Mais on se tromperait si l'on croyait que les cultures arbustives tropicales, qui exigent plusieurs années pour produire, telles que celles du poivre, du girofle, de la canelle, etc., réussiraient dans ces contrées. Le climat ne leur est pas favorable, à cause de l'abaissement de la température pendant l'hiver, et de l'excessive aridité atmosphérique pendant l'été. A Alger, les températures extrêmes sont plus rares, et un grand nombre de plantes tropicales semblent y avoir plus de chances de succès que dans les régions sahariennes. Deux expériences, qui se poursuivent sur les caféiers et les vanilles, donnent bon espoir. ANDRÉ BOUCARD.

L. C. DE BELLEVAL,
Directeur - Rédacteur en chef.

Digitized by Google

TABLE DES MATIÈRES DU SEPTIÈME VOLUME.

AVRIL ET MAI 1853.

LA FRANCE ET LA MAISON DE BOURBON AVANT 1789, par M. GUIZOT. 5
HISTOIRE DES CONSEILS DU ROI depuis l'origine de la monarchie jusqu'à nos jours, par M. DE VIDAILLAN. 22
DE PARIS AU MONTENEGRO (sixième lettre), par M. X. MARMIER. . 49
LES QUATRE SOLITUDES (première partie), par M. le comte de SALVANDY. 74
LE CHEMIN DU DEVOIR (fin), par M. A. DE BERNARD. 86
LA MACHINE ERICSSON, par M. C. DE LAROCHE-HÉRON. 139
THÉATRES ET BEAUX-ARTS, — Panorama, par M. ALPHONSE DE CALONNE. 151
REVUE MUSICALE, par M. LÉON KREUTZER 158
HISTOIRE DES CONSEILS DU ROI (suite), par M. DE VIDAILLAN. . . 161
PACIFICATION DE LA VENDÉE EN 1795, par M. DE BARANTE. . . . 186
DE PARIS AU MONTENEGRO (septième lettre), par M. X. MARMIER . 208
WILLIAM HOGARTH, ou LONDRES IL Y A CENT ANS, par M. FRANCIS WEY 228
DE LA LANGUE ET DE LA LITTÉRATURE MARITIMES, par M. G. DE LA LANDELLE. 259
REVUE LITTÉRAIRE, par M. ARMAND DE PONTMARTIN. 295
BULLETIN SCIENTIFIQUE, AGRICOLE ET INDUSTRIEL, par M. ANDRÉ BOUCARD. 313
THÉODORIC-LE-GRAND, par M. VILLEMAIN. 321
HISTOIRE DES CONSEILS DU ROI (suite), par M. DE VIDAILLAN. . . 341
SOUVENIRS DIPLOMATIQUES : Réponse à la *Revue d'Édinbourg*, par M. le comte de MARCELLUS. 372
LES QUATRE SOLITUDES (deuxième partie), par M. le comte DE SALVANDY. 387
WILLIAM HOGARTH (suite), par M. FRANCIS WEY 420
L'ARCHITECTURE DANS PARIS, par M. ALPHONSE DE CALONNE. . . 458
THÉATRES ET BEAUX-ARTS, par M. ALPHONSE DE CALONNE. . . . 489
REVUE MUSICALE, par M. LÉON KREUTZER. 493
HISTOIRE DES CONSEILS DU ROI (suite), par M. DE VIDAILLAN. . . 497
LE GÉNÉRAL DESAIX, par M. DE BARANTE. 521
WILLIAM HOGARTH (fin), par M. FRANCIS WEY. 544
L'ARCHITECTURE DANS PARIS (suite), par M. ALPHONSE DE CALONNE. 579
DE LA SORCELLERIE MODERNE EN AMÉRIQUE, par M. C. DE LAROCHE-HÉRON. 609
BIBLIOGRAPHIE, par MM. F. DE BOURGOING, le comte G. DE CARAMAN, ED. DU MÉRIL et L. C. DE BELLEVAL. 638
BULLETIN SCIENTIFIQUE, AGRICOLE ET INDUSTRIEL, par M. ANDRÉ BOUCARD. 649

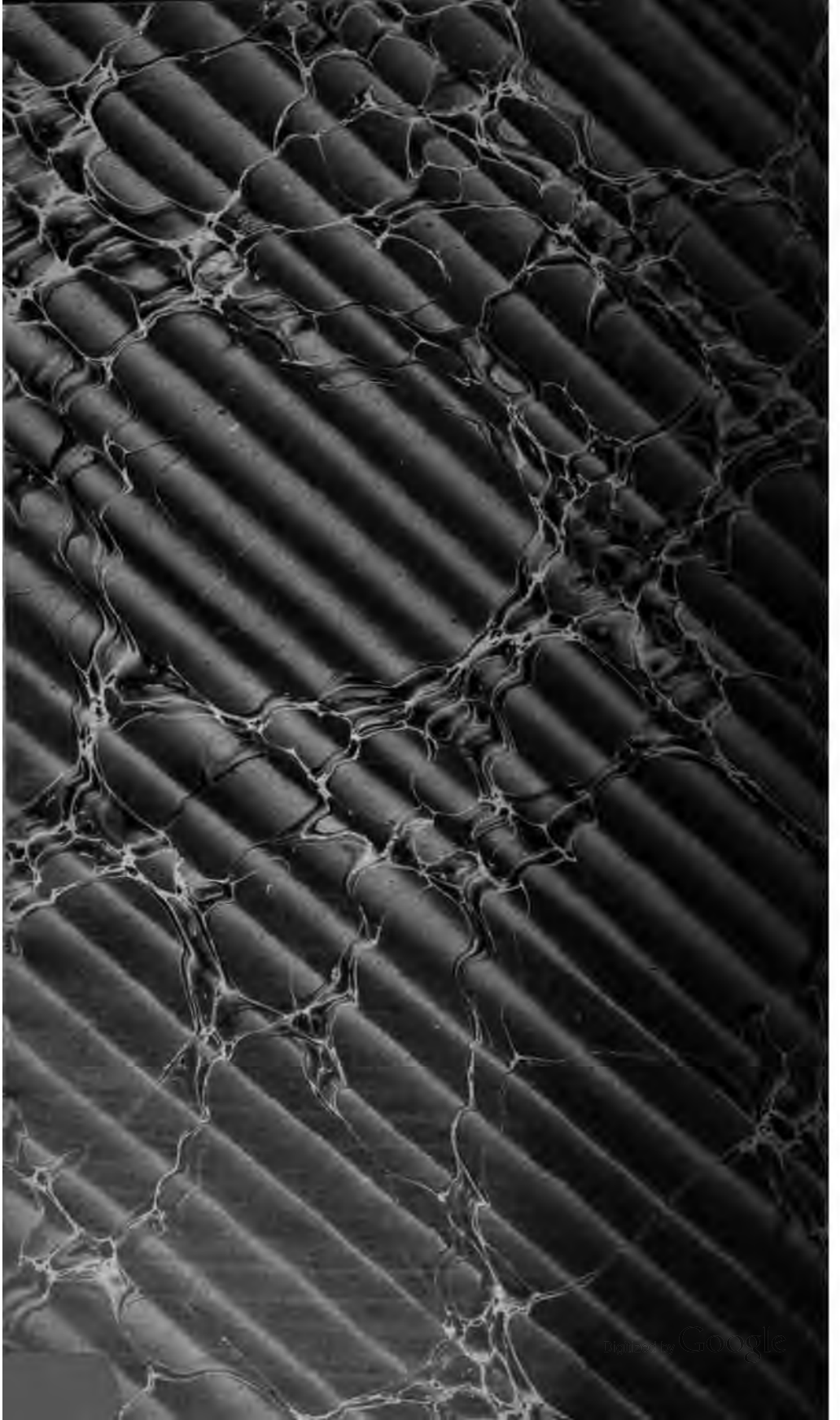
FIN DE LA TABLE DU SEPTIÈME VOLUME.

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google



Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google